



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

3415
6

GIFT OF

PROF. C. E. NORTON

 HARVARD COLLEGE LIBRARY 



3415
6

GIFT OF

PROF. C. E. NORTON

 HARVARD COLLEGE LIBRARY 





U

L'UNIVERS

=====

HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES

12

ASIE MINEURE

J .

1871

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie},
RUE JACOB, N° 56.



² ASIE MINEURE

DESCRIPTION

GEOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DES PROVINCES ET DES VILLES DE LA CHERSONNÈSE D'ASIE

PAR

CHARLES TEXIER

DE L'INSTITUT



PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^o, ÉDITEURS

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 36

M DCCC LXII

3415.6

10 1/2 - 83-

14 in

Prof. C. E. Norton



ASIE MINEURE,

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE,

PAR CHARLES TEXIER,

DE L'INSTITUT.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS. — TRAVAUX DES VOYAGEURS MODERNES.

CONSEILS SUR L'ORGANISATION D'UN VOYAGE EN ASIE. — HYGIÈNE.

Divisions politiques et géographiques de l'Asie.
Périple de l'Asie Mineure. — Orographie.

CHAPITRE PREMIER.

Trente années se sont écoulées depuis que l'auteur de ce livre entreprit d'explorer en son entier la presqu'île de l'Asie Mineure. En ce temps-là cette contrée paraissait presque inabordable, et tous les voyageurs qui l'avaient parcourue revenaient en faisant des récits émouvants des dangers qu'ils avaient courus. Les uns, comme Tournefort, racontaient combien de fois les attaques des brigands les avaient forcés de se détourner de leur route; les autres entamaient leur narration comme si il se fût agi d'une expédition guerrière. Le colonel Leake partait avec une escorte *very well armed*; d'autres se dormaient que sous la protection de leurs *double-barrelled gun* (1). On en

vit même qui ne pouvaient dessiner que la carabine d'une main et le crayon de l'autre, position peu commode pour un peintre. De sérieux obstacles s'étaient certainement présentés, qui avaient arrêté l'essor d'explorateurs entreprenants; des attaques soudaines avaient été suivies de conflits dont l'issue fut fatale. Les difficultés presque insurmontables que rencontraient les voyageurs n'étaient pas de nature à encourager ces sortes d'entreprises; des contrées désertes à traverser, la guerre civile, les dissensions intestines entre les diverses autorités, les privations des choses les plus nécessaires, tels étaient les obstacles contre lesquels il fallait lutter. Qui-conque voulait visiter l'Asie devait surtout cacher à un peuple défiant l'intention d'observer le pays et d'en étudier les monuments; car dans une opération topographique les populations étaient toujours disposées à soupçonner l'idée

1. *Bellon's Journal*, p. 195. Arundell, *Seven Churches*, p. 3, etc.

d'une invasion étrangère. Les voyageurs étaient obligés d'emprunter l'habit de simples marchands pour traverser ce pays avec plus de sécurité, et pour obtenir des notions qui étaient accueillies avec avidité par les savants de l'Europe.

Mais grâce à l'énergie du souverain qui avait anéanti les janissaires, et qui voulait fermement modifier l'esprit de son peuple, un heureux changement n'était fait dans les relations des habitants de l'Asie Mineure avec les étrangers qui les visitaient, et, pendant plusieurs années, l'auteur a pu parcourir la contrée, non-seulement sans rencontrer d'opposition de la part des autorités ou des paysans, mais encore c'est à l'aide des renseignements qu'il obtenait, et qui étaient toujours accompagnés des offres de service les plus amicales, qu'il a pu pénétrer dans ces régions presque désertes où les vivres lui eussent manqué sans le concours empresse qu'il trouvait dans ce pays.

Cet état de choses, qui paraissait si nouveau alors, fut bientôt annoncé et publié en Europe. L'auteur s'empressa de le faire connaître, et appela de tous côtés les explorateurs d'un pays sur lequel l'histoire comme les sciences avaient tant à apprendre. C'est à partir de ce jour que les voyages de l'Asie devinrent si nombreux et si fructueux. Si l'on se reporte à la connaissance que les erudits comme les géographes avaient alors de l'Orient, on comprendra les

CONSEILS AUX VOYAGEURS.

Le premier principe qui doit guider un voyageur dans ces contrées lointaines, c'est la confiance dans les populations qu'il visite. Nous pouvons dire qu'il n'y a pas d'exemple qu'un cavalier arrivant franchement dans une tribu, et y demandant l'abri et les vivres, aucun secours lui ait été refusé. L'hospitalité, l'alfa et la diffa, comme on dit en Afrique, sont toujours dans les mœurs des Orientaux qui ne se sont pas gâtés au contact des villes. Il est cependant une condition importante, c'est de parler tant soit peu la langue du pays et de pouvoirs'exprimer soi-même. C'est déjà différent quand on est à la merci d'un drogman presque toujours élevé dans la crainte des Turcs et de la peste, et disposé néanmoins à vanter ses nombreux exploits contre les brigands. Comme la plupart de ces auxiliaires, qui ont cependant leur degré d'utilité, ne connaissent que médiocrement la langue turque, ils sont exposés à causer au voyageur les plus grands mécomptes, soit sur les routes qu'il veut parcourir, soit sur les ressources qu'il doit rencontrer.

Il est donc de la plus grande importance pour ceux qui veulent entreprendre un long voyage dans ces contrées d'apprendre suffisamment de langue turque pour savoir au moins compter couramment; cela est nécessaire pour

les distances comme pour les dépenses.

par gouvernement; mais ces papiers ont l'air d'avoir l'influence des fermans. Enfin pour aller d'un lieu à un autre, il y a encore un papier de route appelé *teskéré*, qui n'est bon que pour avoir des chevaux de poste. L'inconvénient de ces deux dernières pièces, c'est qu'elles ne mettent pas le voyageur à l'abri des visites douanières dans tous les lieux de péage, tandis que le porteur du *ferman* n'y est jamais exposé, soit qu'il aille par terre ou par mer.

Nous donnons ici le modèle d'un *ferman* délivré sous le règne du sultan Mahmoud à la demande de l'ambassadeur de France.

Traduction d'un ferman adressé à toutes les autorités civiles et militaires des pays situés entre Constantinople et Tarsous.

L'ambassadeur de France, près ma Sublime Porte, amiral baron Roussin, modèle des grands de la nation chrétienne, a dernièrement, dans la note qu'il a présentée, exposé que le gentilhomme français N... se rend de Constantinople à Tarsous pour faire un voyage de curiosité avec un certain nombre de domestiques francs, et il a demandé que ce gentilhomme, partout sur sa route, depuis Constantinople jusqu'à Tarsous, soit reçu convenablement; qu'il n'éprouve aucune difficulté ni pour lui-même, ni pour ses effets et ses montures, que les vivres nécessaires lui soient fournis, qu'on se garde bien de le molester en lui demandant la capitation ou pour tout autre prétexte, que les règles de l'hospitalité soient observées envers lui, et qu'il jouisse d'une pleine et entière protection, conformément aux capitulations impériales.

Il est d'ordre est qu'il soit agi ainsi que vous le demandez. Vous donc qui êtes les autorités locales, vous saurez que ce gentilhomme mérite hospitalité et respect. Dans quelque lieu qu'il débarque, en venant de Constantinople à Tarsous avec un certain nombre de domestiques, vous aurez soin qu'il soit logé convenablement, qu'il n'éprouve aucune difficulté ni pour lui-même, ni pour ses effets et ses montures, qu'on

ne le moleste pas par la demande de la capitation ou sous quelque autre prétexte, que les vivres nécessaires lui soient fournis, qu'il trouve toujours hospitalité, égards et protection, suivant les capitulations impériales. Tel est l'objet de mon présent *ferman*; dès sa réception, conformez-vous-y exactement.

Écrit à la fin de la lune de *safer* 1251 (20 juin 1835).

Traduit par le soussigné, secrétaire interprète du Roi.

Signé: ANNIBAL DANTAN.

Pour le personnel que le voyageur veut emmener avec lui, le personnage le plus important est un bon *cawass*. Un *cawass* est une espèce de maréchal des logis qui porte le *ferman* et qui se charge de procurer à la caravane, hommes et chevaux, tout ce dont elle a besoin. Ce *cawass* est nécessairement un Turc; mais il n'a pas besoin d'être réellement tiré du corps des *cawass*. Il suffit qu'on lui fasse délivrer une commission par les bureaux de la Porte. Quand un voyageur est assez heureux pour avoir trouvé un bon *cawass*, il peut partir tranquille; il trouvera toujours sa tente ou son *konac* bien approvisionné, les chevaux bien fournis d'orge et de foin et bonne réception partout. Mais il faut se défier d'un *cawass* querelleur, qui croit se donner de l'importance en molestant le petit nombre de curieux et d'enfants qui s'arrêtent pour voir passer le *caplan*; c'est le nom que les Turcs du peuple et des bazars donnent aux Européens.

Après le *cawass* vient le cuisinier. On prend ordinairement un jeune Grec qui n'a besoin que de savoir faire le *pilaw*; il n'est pas même nécessaire qu'il sache plumer des poules, car dans ce pays on se contente de les tremper un moment dans l'eau bouillante, et d'un seul geste on enlève tout, plumes et peau, et quelquefois la viande.

L'interprète vient ensuite; il se présente ordinairement comme parlant « indistinctement » toutes les langues du pays. Il est presque toujours dans le vrai. Son emploi consiste à préparer les bagages et à les surveiller au moment des haltes. Il fait les menues commis-

sions dans les bazars, et accompagne le voyageur dans les visites qu'il fait aux autorités.

L'organisation de la caravane exige beaucoup de soins. Autrefois le service des postes d'Asie, qui était établi depuis Cyrus, fonctionnait assez régulièrement; le fermier donnait droit à être servi comme agent et au tarif du gouvernement. Le prix était une piastre, 0,25 cent. par cheval et par heure de marche; mais aujourd'hui ce service est presque désorganisé; de plus les prix ont été considérablement augmentés; il est mieux de faire un traité avec un caravanier arménien, un *katergi*, qui se charge, moyennant un contrat passé de gré à gré, de fournir pendant tout le temps du voyage, et sur toute route, le nombre de chevaux requis. Il se charge en outre de la nourriture et de tout le personnel des palefreniers (*surutgi*), et s'engage à remplacer tout cheval qui viendrait à manquer en route. Celui qui désirerait une monture plus fine que les chevaux de caravane, et avoir un cheval à lui, ferait toujours bien de stipuler la nourriture de son cheval par le *katergi*; sans cela il courrait risque d'être rançonné dans les villages où il s'arrêterait.

Le matériel du voyage se compose de deux paires de cantines, en bois ou en cuir, d'une petite tente, d'un lit pliant avec quelques tapis, enfin d'une cuisine portative, une marmite, des assiettes de fer battu et deux petits tonneaux pour l'eau. Les autres cantines

CHAPITRE II.

HYGIÈNE.

Au nombre des provisions utiles, on doit compter une petite pharmacie contenant les médicaments les plus usuels, comme le sulfate de quinine, du laudanum, de l'ammoniaque, quelques prises de purgatifs, une trousse contenant ciseaux, lancettes, pierre infernale et quelques bandes dans le cas d'un accident. Il est utile d'emporter un scarificateur avec des ventouses à pompe. Ce petit instrument, qui remplace avantageusement les sangsues, peut rendre de grands services. Dans presque toutes les eaux stagnantes de l'Asie l'on trouve des sangsues; mais il faut avoir soin de les faire dégorger pendant quelques jours avant de les employer; sans cela leur morsure peut être venimeuse et causer des abcès. Une boîte de clyso-pompe ne devra pas être oubliée, ainsi qu'une pièce de diachylon contre les clous et furoncles que l'excès de la chaleur peut faire naître. Le moindre soin médical que l'on donne à ses gens est toujours du meilleur effet; ils en sont très-reconnaissants et servent avec plus de zèle.

Il est à peu près inutile d'appeler un des médecins du pays, tant leur ignorance est grande; mais maintenant dans presque toutes les villes on trouve des médecins européens. Ce sont les barbiers du pays qui se chargent de faire les sai-

étique est des plus rimer à la manière de usage du vin, du tainen de nuisible. Ceux ourra s'accommoder utes les formes trou- rce précieuse dans ces sont généralement dants en Asie; mais il hoisir dans leur pros raisins de Smyrne, gora, les melons de n usage salubre quand l pas par excès. Mais il autant que possible de es comme tomates mées concombres crus, dont font un usage immodéré. ire en un mot, le voya- de ne pas s'écarter du itaire qu'il suivait dans son ui ont l'habitude du thé alre usage à toute heure i habituelle; elle remplace- nent le vin, qui est rare et ns l'intérieur.

ons ne sont pas un aliment n trouve pas à acheter dans et celles qu'on emporte ne à devenir rances.

ne craignent pas d'augmen- age pourront emporter ltes de conserves et de lé- ; mais il est surtout impor- ourvoir d'un sac de biscuits e à Smyrne *paximada* pour on ne trouverait pas de pain ltes, et cela arrive fréquem- on entre dans les régions des n effet ces tribus ne cuisent n, mais préparent au mo- pas des galettes appelées ne sont autre chose que de n levée, chauffée pendant minutes sur une plaque de t toujours certain de trouver s'approvisionner de viande , d'œufs et de poules. Celui out aux préparations de lai- ont les nomades se trouve tre toute privation; car les tribus, comme dans les lait est abondant. On le doux ou aigri; il prend alors *yoghourt*, et fait pour a base de la nourriture de

toutes les populations champêtres. Les mesures hygiéniques à prendre sont des plus simples; excepté quelques cantons marécageux comme Éphèse et quelques embouchures de fleuves, le pays est d'une salubrité complète. Il faut avoir soin de ne jamais dormir la nuit en plein air pour ne pas contracter d'ophtalmies et de ne pas dormir en plein soleil. Les vêtements que l'on doit porter ne diffèrent en rien de ceux que l'on porte en Europe; ceux qui sont habitués aux vêtements de flanelle ne devront pas les quitter à cause de la chaleur; une ceinture de laine est un bon préservatif contre les refroidissements.

Nous devons, avant de terminer cette question d'hygiène, dire un mot d'un fléau qui pendant bien longtemps a été un sujet d'effroi pour les voyageurs européens; nous voulons parler de la peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Lorsque nous sommes arrivé en Orient, nous venions comme tous les autres dans la persuasion que la fuite seule pourrait mettre à l'abri de l'atteinte de la contagion; que le moindre attouchement, le plus petit contact suffisaient pour faire contracter la peste, et c'est dans ces idées, partagées du reste par une partie de la population franque de l'Orient, que nous traversâmes plusieurs épidémies. Car de 1833 à 1842 la peste se manifesta dans les différentes régions de la Turquie d'Asie sous la forme de plus de trente épidémies dont quelques-unes furent très-meurtrières. Les précautions que nous croyions devoir prendre en voyageant ne nous mettaient pas toujours à l'abri du contact, et nous finîmes par reconnaître que les dangers que peut présenter la peste ont toujours été fort exagérés. Notre expérience personnelle ne suffirait certainement pas pour donner un conseil à ce sujet; mais depuis cette époque les médecins du Caire ont recueilli et publié des observations qui peuvent rassurer ceux que leurs pérégrinations conduiraient dans des contrées où la peste se manifeste. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet, qui ne peut être traité d'une manière incidente. La peste d'ailleurs ne se manifeste plus qu'à de rares intervalles et tend à disparaître de l'Orient.

Il est encore un détail important à traiter, c'est la question d'argent et celle du *backchich*, mot turc que les voyageurs apprennent bien vite à connaître, et qui n'a pas d'analogue dans les autres pays. *Backchich* veut dire à la fois présent, pour boire, bonne main, et ne signifie pas seulement rémunération d'un petit service, c'est une libéralité gratuite que l'on attend de l'étranger. Mais comme le présent se borne ordinairement à quelque menue monnaie, il n'est pas très-onéreux quand on peut le donner sous cette forme ; voilà pourquoi il est très-important d'avoir avec soi une certaine provision de piastres et de demi-piastres.

Pour les fonds que l'on doit emporter avec soi, les banquiers de Smyrne et de Constantinople ont aujourd'hui beaucoup plus de relations qu'autrefois avec les villes de l'intérieur. Il sera donc possible de se procurer des traites sur Smyrne, Angora, Césarée et Alep.

Ainsi organisée, nous conduirons notre caravane dans les régions les plus reculées de la péninsule et lui développerons toutes les beautés de la nature et de l'art qu'elle renferme.

CHAPITRE III.

DIVISION DE L'OUVRAGE.

Les géographes anciens ne paraissent pas avoir adopté de plan fixe dans

revenir ensuite au bord de la mer dans la Mysie, l'Æolide et la Carie.

La géographie pure exigerait que nous suivissions l'ordre des bassins des fleuves ; mais cette méthode a l'inconvénient de morceler l'histoire des provinces et de jeter le lecteur dans une sorte de confusion. Nous pensons qu'il vaut mieux étudier chaque province séparément ; les populations qui les ont successivement occupées ont formé des groupes distincts qui seront mieux saisis par cette méthode, et les caractères des monuments et des mœurs présenteront un tableau plus complet.

Entre les œuvres d'art des Grecs de l'Ionie, les monuments taillés dans le roc de la Lycie, et les grottes grossièrement ébauchées de la Cappadoce, entre les villes de marbre bâties par les Grecs et les constructions gigantesques des Lélèges et des Mèdes, la différence ne vient pas seulement des races qui les ont élevés, elle tient aussi à la formation du sol où vécurent ces différentes populations ; le caractère de l'architecture change avec la nature des matériaux que l'on peut mettre en œuvre. Les premiers édifices en brique et en pisé furent bâtis dans les plaines de la Chaldée et de la Babylonie, et le défaut de bois de construction dut conduire les habitants à inventer la voûte pour couvrir leurs monuments. Les contrées montagneuses où la roche est tendre et facile à travailler offrirent aux populations troglodytes des repaires

Ellys dans la haute antiquité asiatique, entre les races européennes et les races sémitiques.

Les historiens anciens avaient dans leurs écrits implicitement démontré que ce fleuve partagea la population de l'Asie en deux souches bien distinctes; mais cela ressort plutôt de la comparaison des documents qu'ils nous ont laissés que d'un grand fait généralement reconnu et attesté par eux; nous avons cherché il y a longtemps (1) à faire ressortir tout ce que ce fait avait de saillant pour l'étude de la contrée, et nous voyons que depuis ce temps non-seulement aucune controverse ne s'est élevée sur ce sujet, de la part des auteurs qui l'ont traité; mais il est regardé aujourd'hui comme acquis à l'histoire (2); ce sont ces deux souches, l'une, appelée par les anciens Leuco-Syriens ou Syriens blancs, issus des races sémitiques qui peuplèrent l'Asie occidentale jusqu'à la Phénicie, et l'autre connue sous le nom générique de Bryges et de Mysiens émigrés de la Thrace, et qui sont par conséquent de race européenne, ou comme d'autres l'ont démontré de race indo-germanique.

Voilà donc une division naturelle que nous devons tenir compte, et qui peut s'établir de la manière suivante :

Races indo-germaniques ou européennes :

- Les Thraces;
- Les Mysiens;
- Les Lygiens;
- Les Bithyniens;
- Les Phrygiens;
- Les Paphlagoniens;
- Les Grecs;

Races sémitiques :

- Les Cappadociens;
- Les Ciliciens;
- Les Lycéoniens;

- Les Cataoniens;
- Les Cariens;
- Les Lyciens.

Ces derniers se divisent en quatre branches qui sont :

- Les Myliens;
- Les Solymes;
- Les Termiles;
- Les Lyciens.

LE NOM D'ASIE.

Il n'est pas surprenant qu'une contrée qui fut morcelée par des populations si différentes de langue et d'origine n'ait jamais été désignée sous un nom unique. Le nom d'Asie ne fut d'abord appliqué qu'à la partie occidentale de la presqu'île, à celle que les Romains appelaient province d'Asie. Quant à l'origine de ce nom, qui de nos jours s'applique au vaste continent oriental, nous lisons dans Hérodote (1) : « On croit néanmoins, d'après ce que rapportent les Grecs, que l'Asie fut ainsi nommée du nom de la femme de Prométhée. Cependant les Lydiens réclament pour eux l'honneur d'avoir donné le nom à l'Asie, et soutiennent qu'il vient non pas de la femme de Prométhée, mais d'Asias, fils de Cotys et petit-fils de Manès, et que la tribu Asiade qui existe à Sardes tire le sien de la même origine. » Néanmoins ce nom d'Asie que se disputaient les peuples de la région occidentale s'est bientôt répandu au delà de ces limites; car Hérodote nous apprend que les régions situées à l'est de l'Euphrate portèrent aussi le nom d'Asie : « Les Assyriens, dit-il, étaient maîtres de toute l'Asie supérieure, depuis cinq cent vingt ans, lorsque les Mèdes commencèrent les premiers à se soustraire à leur domination (2). » On pourrait encore citer un grand nombre de passages où le nom d'Asie est appliqué à tout le continent, témoin ceux-ci : « Cyaxare, fils de Phraorte, soumit toute l'Asie au-dessus de l'Halys (1, 103). Les Scythes demeurèrent maîtres de l'Asie pendant vingt-huit ans (1, 106). Astyage fit passer sous le joug des Perses les Mèdes, qui avaient dominé sur l'Asie au delà du

(1) Hérodote, 1839, introduction,

(2) Vivien de Saint-Martin, *Hist.*
etc., etc.

(1) Hérod., IV, 45.

(2) Hérod., I, 97.

fleuve Halys pendant cent vingt-huit ans, non compris le temps de l'invasion des Scythes (I, 130). Les Perses qui s'étaient soustraits à la puissance des Mèdes furent, depuis la défaite d'Ashtage, les maîtres de l'Asie (*ibid.*). »

Ces mots, haute et basse Asie, sont employés par Hérodote (1) pour désigner les contrées situées à l'est et à l'ouest de l'Halys. En parlant des campagnes de Cyrus et d'Harpagès dans le pays situé entre Sardes et la Lycie, il s'exprime ainsi : « Tandis qu'Harpagès subjuguait l'Asie inférieure, Cyrus lui-même portait la guerre dans l'Asie supérieure. » La limite qui séparait ces deux contrées varia à différentes époques; elle fut fixée d'abord au fleuve Sangarius, puis à l'Halys (2). Il ressort de toutes ces citations que si dans la très-haute antiquité la contrée appelée Asie avait porté un autre nom, cette tradition était complètement effacée de la mémoire des hommes, et que déjà six ou sept cents ans avant notre ère ce nom était appliqué à toute la partie connue du continent. Cela ressort des vers du poète Mimnerme cité par Strabon (3). Cet auteur, parlant de l'expédition des Éoliens qui chassèrent les Lélèges du territoire d'Éphèse, s'exprime ainsi : « Après avoir quitté Pylos.... Nous arrivâmes par mer en Asie, objet de nos desirs »; or le poète Mimnerme passe pour avoir été contemporain de Solon; il écrivait donc dans le septième siècle avant notre ère. Pausanias, racontant les circonstances du

nom à la totalité de l'Asie actuelle; mais comme dans leurs connaissances géographiques ils n'avaient aucune idée bien précise de ce que nous appelons un continent, ils ont étendu le nom d'Asie de proche en proche à mesure qu'ils ont avancé dans l'intérieur. Les Lydiens le connaissaient déjà, et il est probable qu'il leur était venu des peuples de l'Asie moyenne; voilà pour le continent entier. Le nom d'Asie Mineure n'apparaît nulle part dans l'histoire ancienne; sous l'empire romain cette contrée est désignée sous le nom de province d'Asie; elle comprend les pays situés au nord, c'est-à-dire en deçà du Taurus, mais elle n'avait pas d'appellation distincte. Strabon se contente de la nommer La Chersonnèse (1) en opposition avec tout le continent d'Asie.

Le nom d'Asie Mineure n'apparaît dans l'histoire que sous les empereurs byzantins. On disait alors la petite Asie (2). Dans les divisions de cette province en thèmes l'empereur Constantin Porphyrogénète lui fait prendre la dénomination de Thème Anatolique, d'où est venu le nom d'Anatolie et par corruption de Natolie, qui se trouve sur plusieurs cartes. Ces deux derniers noms commencent à tomber en désuétude, et sa dénomination d'Asie Mineure est généralement adoptée pour désigner la Chersonnèse d'Asie.

CHAPITRE IV.

Nous voulons rechercher quelles furent les divisions de la contrée antérieurement à ces migrations, nous en sommes réduits à rassembler quelques faits épars dans les anciens écrivains, qui nous apprennent, il est vrai, que du nord et de l'est de grandes invasions eurent lieu à diverses époques antérieures; mais ces expéditions temporaires ne changèrent rien aux divisions géographiques. L'invasion de Sésostris I^{er} fut aussi de peu de durée, et les Egyptiens, vainqueurs des tribus asiatiques, n'ont laissé dans le pays aucune trace de leur séjour, à l'exception du monument de Nymphis, cité par Hérodote.

Le cours de l'Halys, qui coupe la presqu'île en deux parties à peu près égales paraît avoir été la base des deux grandes divisions primitives, soit pour les races, soit pour le territoire. La région située à l'est du fleuve et qui dans l'antiquité était désignée sous le nom de Leucos-Syrie faisait partie de cette dernière contrée. La Cappadoce était déjà constituée en royaume, sans doute sous la suzeraineté des rois d'Assyrie. Tout le territoire situé à l'ouest du fleuve était pour ainsi dire à la merci des tribus errantes, comme les Scythes, les Leleges et les habitants des côtes qui venaient tour à tour se disputer quelques lambeaux de territoire. Après la guerre de Troie l'invasion des Grecs eut pour suite un courant régulier vers les grandes et riches colonies qui s'établirent sur la côte orientale, tandis que la monarchie des Perses s'étendit au couchant du fleuve frontalier, faisant d'abord la guerre aux rois de Lydie avant de se mesurer avec les Grecs. C'est à partir de cette époque du sixième au cinquième siècle avant notre ère que nous avons des documents suffisants pour établir une division géographique de l'Asie Mineure qui présente un certain caractère de permanence.

Les provinces sont classées de la manière suivante, d'après leur ordre de position du nord au sud, en deux grandes divisions : la Pontique, l'Asiatique, chacune vingt-quatre provinces.

Hérod. liv II, ch. 102.

Au nord : { La Bithynie.
La Paphlagonie.
Le Pont.
L'Honoriate.
L'Hellénopont.
Le Pont Polémoniaque.

Les trois dernières en furent détachées.

A l'occident : { Les deux Mysies.
La Troade.
L'Éolide.
L'ionie.
La Doride.
La Carie.
La Lycie.
Au midi : { La Pamphylie.
La Cilicie Trachée.
La Cilicie Champêtre.
La Galatie.
La Phrygie épictète.
Au centre : { La grande Phrygie.
La Pisidie.
L'Isaurie.
La Cappadoce.
A l'est : { L'Arménie 1^{re}.
L'Arménie 2^e.

Les Romains, faisant abstraction des régions situées au delà du Taurus, donnaient le nom d'Asie propre, *quæ proprie vocatur Asia*, à toute la contrée située au nord de cette chaîne; elle commençait au Golfe de Témessus (1), et finissait à la presqu'île des Thyniens à l'entrée du Bosphore (2). Agrippa divisa cette Asie propre en deux parties; il donnait à la première pour limites à l'orient la Phrygie et la Lycaonie, au couchant la mer Égée, au midi l'Égypte (3) et au septentrion la Paphlagonie; il lui supposait quatre cent soixante-dix mille pas de long sur trois cent mille pas de large. Il fixait pour limites à la seconde partie de l'Asie propre à l'orient l'Arménie Mineure, à l'occident la Phrygie, la Lycaonie la Pamphylie (4), au septentrion la province pontique, au midi la mer de Pamphylie et faisait sa

(1) Plin., V, ch. 27.

(2) Plin., V, ch. 32.

(3) Plin. dit quelques lignes plus haut qu'elle commençait à Témessus.

(4) Ici les provinces du sud ne font plus partie de l'Asie propre; on est en droit de supposer une faute dans le mot Égypte.

longueur de cinq cent soixante mille pas, sur trois cent vingt-cinq mille pas de largeur. L'Ionie et les prairies antiques que les Grecs regardaient comme le cœur du pays faisaient partie de cette division; c'est là aussi qu'étaient situées les sept églises d'Asie mentionnées dans l'Écriture. Darius, maître de l'Asie, divisa la contrée en quatre entités auxquelles il imposa un tribut. Hérodote (1) donne les différentes divisions de ces gouvernements; nous les mentionnerons en parlant des provinces.

CHAPITRE V.

JURIDICTIONS ROMAINES.

Dep l'origine de la puissance romaine en Asie, la contrée fut divisée en diocèses ou gouvernements, dans lesquels il y avait un tribunal où l'on rendait la justice. Strabon se plaint de la confusion que ce mode de division apportait dans la géographie, les provinces n'étant plus renfermées dans leurs limites respectives et variant selon les caprices des vainqueurs.

« Les pays qui suivent au midi (de la Cilicie) jusqu'au mont Taurus sont tellement confondus les uns avec les autres, qu'il est bien difficile de déterminer au juste ce qui appartient à la Phrygie, à la Lydie, à la Carie ou à la Mysie (2) qui n'a pas peu contribué à cette confusion, c'est que les Romains, dans la distribution de ces pays, n'ont

La CIBYRATIQUE, chef-lieu Cibyra, ville de Phrygie; elle compte vingt-cinq cités dans son ressort.

La SYNNAÏQUE, chef-lieu Synnada; elle a dans son ressort vingt et un peuples divers dont six seulement sont nommés (1).

L'APAMÉENNE, chef-lieu Apamée de Phrygie; elle compte dans son ressort six villes qui sont nommées et neuf dont le nom est passé sous silence comme n'ayant aucune célébrité.

HALICARNASSE, chef-lieu Halicarnasse; les six villes qui sont sous sa juridiction lui ont été attribuées par Alexandre le Grand.

ALABANDA, cité libre qui donne son nom au ressort dont elle est le chef-lieu. Sous sa juridiction sont dix villes.

La SARDIQUE, chef-lieu Sardes; sa juridiction s'étend par delà le mont Tmolus jusqu'au Méandre; elle comprend dix villes. Plin en nomme cinq et d'autres peu connues (*ignobles*).

La LYCAONIE, annexée au district de l'Asie propre. Elle a dans son ressort cinq nations. De cette province, fut, de plus, distraite, une trétyarchie qui confine à la Galatie. Cette juridiction commande quatorze villes dont la plus célèbre est Iconium.

SMYRNE, tenant dans son ressort la plupart des villes d'Ionie, les Magnésiens du Sipyle et les Macédoniens Hircaniens.

ÉPHÈSE comprend dans sa juridiction neuf populations diverses au

cette lacune est comblée par Pline le Jeune, qui, comme gouverneur de cette province, résidait à Nicomédie.

On voit que dans cette répartition des gouvernements les noms des anciens peuples et les limites des anciennes provinces sont tout à fait laissés de côté, comme si déjà l'empire avait voulu tenter une fusion entre les différentes races. Cet état de division en juridictions ayant chacune son magistrat particulier fut cependant modifié sous le règne de Vespasien, qui sépara une partie de l'Asie pour en faire le gouvernement qu'on appela l'Asie proconsulaire. Une loi de l'empereur Antonin établit en principe que cette modification fut faite à la demande des peuples d'Asie, *ad desideria Asiaeorum*, et à cette époque on ajouta les îles à l'Asie proconsulaire; la ville d'Éphèse fut déclarée première métropole. Ceci ne paraît pas avoir rien changé aux limites des juridictions, mais augmentait l'autorité du proconsul sur certains des départements. Avant l'empereur d'Alexandre Sévère chaque province eut son préfet particulier; cependant depuis Vespasien jusqu'à Antonin le proconsul d'Asie paraît avoir eu une inspection générale sur toutes les provinces d'Asie et une juridiction plus particulière sur la province proconsulaire et sur les îles de l'Helléspont. Dans la suite le vicaire du diocèse d'Asie paraît avoir eu cette inspection. Ces divisions de la province et cette administration politique ne changèrent rien aux anciens chefs-lieux de provinces, ni aux villes dans lesquels on continuait de rendre la justice. Mais sous l'empereur Constantin tout le territoire de l'empire fut divisé en quatre diocèses, et l'Asie fut placée dans plus qu'un seul. Il y avait donc plusieurs provinces dans un même diocèse, ce qui n'avait pas eu auparavant le diocèse pour une seule juridiction; en grec on appelle le mot diocèse en grec, *eparchie*, le mot grecque synonyme de juridiction.

La division de l'empire decretée par Constantin le Grand dura jusqu'au commencement du règne de l'empereur Porphyrogénète.

CHAPITRE VI.

ASIE DIVISÉE EN THÈMES.

Le nom de *thème*, qui fut donné à ces divisions territoriales, vient du mot grec qui signifie *position*. Le thème anatolique, qui plus tard donna son nom à toute la contrée, Anatolia, Anatolie, d'où l'on fit par abbréviation Natolie, n'est cependant pas le plus éloigné vers l'orient; mais, comme le fait observer l'empereur Constantin Porphyrogénète, qui a laissé un traité des thèmes de l'empire byzantin, ce nom fut donné à la province eu égard à sa position vis-à-vis de Byzance; mais ce thème est au couchant de la Mésopotamie et des provinces de l'est.

THÈME I ANATOLIQUE.

Le thème anatolique est habité par cinq peuples divers; il commence à la petite ville de Mérys (1) appartenant à la province de Phrygie salutarie. Il se prolonge jusqu'à Iconium et se termine au pays des Isaures vers le Taurus; cette contrée est aussi appelée Lycæonie, où se trouvent les montagnes froides (le Taurus); le versant nord de la Pamphylie en fait aussi partie.

La région intérieure du thème anatolique comprend la Pisidie et la partie de la Phrygie capatienne depuis Acroinum jusqu'à Amorium. La Carie et la Lycie en forment les limites maritimes.

Ce thème est donc compris dans les limites suivantes. Il commence à Mérys, frontière du thème Obsequium, s'étend en longueur jusqu'aux montagnes de l'Isaurie. En largeur, il a vers sa gauche les frontières du thème des Bucellaires et le commencement de la Cappadoce; à sa droite l'Isaurie et le commencement du thème cibyrhorthique; ce thème est gouverné par un proconsul qui a sous ses ordres un *magister agamum*, chef des milices et qui plus tard reçut le nom de patrice.

Dans le principe, la répartition n'était pas faite ainsi; le département militaire était divisé en prefectures, qui renfer-

(1) *Meis*, d'après Xiphil.

(1) Voy. le *Synecisme* d'Hieronymus.

maient un nombre de troupes indéterminé.

Les cinq nations qui composaient le thème anatolique étaient les Phrygiens, les Lycaoniens, les Isaures, les Pamphyliens et les Pisidiens. Ces peuples, antérieurement à la conquête romaine, formaient ou des républiques ou des monarchies; les Romains les divisèrent en provinces et en préfectures. Le préfet du prétoire avait l'administration militaire et le préfet urbain le gouvernement civil.

THÈME II ARMÉNIAQUE.

Le thème arméniaque est ainsi nommé parce qu'il est voisin des frontières de l'Arménie. Strabon ni les autres auteurs qui ont traité de la géographie de la contrée ne font aucune mention de ce nom, qui lui fut donné par l'empereur Héraclius. Il comprend presque toute la Cappadoce. Cette dernière province fut divisée en trois parties : la Cataonie, qui commence à Mélitène; la Taurique, qui s'étend jusqu'au pied du Taurus, et le centre, où est Césarée, métropole. La grande Cappadoce commence à Césarée et s'étend jusqu'au royaume du Pont; elle est bornée au couchant par l'Halys et à l'orient par la Mélitène.

La petite Cappadoce embrassait une partie de la Cilicie, qui renfermait quatre villes.

Le thème arméniaque contient sept

Magnésie, Tralles, Hiérapolis, Colossæ (1), Laodicée, Nyssa, Stratonicee, Alabande, Alinda, Myrina, Téos, Lébédus, Philadelphie (2).

THÈME IV OBSEQUIUM.

Le nom d'Obsequium vient d'un mot grec désignant, à la cour de Byzance, le secrétaire des commandements (3); aussi le chef du thème Obsequium n'a pas le titre de préteur, mais celui de comte.

L'étendue de ce thème est déterminée ainsi qu'il suit :

Il commence au golfe Astacénus (de Nicomédie) et au promontoire Dascylium; il s'étend jusqu'à Tritonos aux monts Sigriains, et l'île Proconnèse, et se prolonge jusqu'à Abydos, Cyzique et Parium. Du golfe Astacénus il s'étend jusqu'à l'Olympe mysien à la région des Dagothéniens et jusqu'à Pruse même où habitent les Bithyniens.

Au sud il comprend une partie de l'Olympe jusqu'au Rhyndacus où habitent les Mysiens sur le littoral, et à Cyzique où habitent les Phrygiens et les Grecs. De ce côté il s'étend jusqu'à Dorvles et Cotyæum, patrie du célèbre Ésope. À l'orient il va jusqu'à la ville de Mèrus; au couchant il finit à Abydos. En largeur il s'étend du fleuve Rhyndacus jusqu'à la ville de Domatère. Les chefs de ce thème avaient dans leurs attributions l'entretien des voies et des

THÈME V OPTIMATUM.

ignore par quelle raison ce thème est appelé Optimatum; les troupes n'y point placées en cantonnement et commandé par un fonctionnaire porte le titre de Domestique, et qui un ordre inférieur au préteur; les les qui habitent ce thème sont : les Bithyniens, les Tharsiates, les Ioniens, qui sont voisins des Phry-

les villes remarquables sont : Nicomédie, métropole, Héliopolis, Claudiopolis, Astacus, Parthenopolis.

Le thème Optimatum est arrosé par le Sangarius, sur lequel un pont romain a été construit par l'empereur Justinien.

Le pont existe encore; nous en parlons en décrivant la Bithynie.

THÈME VI DES BUCELLAIRES.

Le thème n'a pas non plus reçu son nom d'un lieu particulier ou de quelque peuple célèbre, mais tout simplement des bucellaires, qui sont des agents militaires chargés de la subsistance des troupes (des vivres, pain, selon l'expression usitée aujourd'hui.) On appelle *bucellus* (1) un petit pain rond dur; le garde pain s'appelle *cellarius*.

Les peuples qui occupent ce thème sont les Maryandiniens et les Galates. Le thème commence à la ville de Modrena, continue l'Optimatum, remonte vers la métropole d'Ankyre et s'étend jusqu'aux confins de la Cappadoce et au sud de Saniana; tout ce territoire est occupé par les Galates.

Les Galates, colonie des Francs, arrivent en Asie du temps d'Attale, roi de Pergame et de Nicomède, fils de Zéuxippe; ils occupèrent le pays jusqu'au sud de Pont et jusqu'à la ville de Parthénus, et au fleuve Parthénus.

Les terres ils s'étendent jusqu'au fleuve Halys.

Les villes de ce thème sont : Ankyre, métropole des Galates, Claudiopolis, métropole des Maryandiniens, Pruse (sur l'Hypius), Teium.

Inter Ankyræ.

Les nations sont les Galates, les Bithyniens, les Maryandiniens.

THÈME VII DE PAPHLAGONIE.

Les Paphlagoniens étaient regardés dans l'antiquité comme la nation la plus stupide, la plus impudente et la plus détestable qu'on pût rencontrer. Homère les cite pourtant au nombre des peuples qui vinrent au secours de Priam, et déjà à cette époque la Paphlagonie était célèbre par la race de ses mules.

Les Paphlagoniens passaient pour être de race égyptienne, conduits par Phinée, qui le premier habita la Paphlagonie; il fut père de Paphlagon, qui donna son nom au pays.

Les villes principales sont : Amastra, Sinope et Teium (1).

La Paphlagonie est bornée à l'orient par l'Halys et au couchant par le Billeus.

THÈME VIII CHALDIA.

Ce thème est ainsi nommé des anciens Perses venus de la Chaldée. La métropole est Trébizonde, ville grecque ainsi que l'atteste Xénophon. Dans l'intérieur sont compris des pays appartenant à l'Arménie Mineure, comme le prouvent les noms seuls des contrées. La Celtzène, les Syspérites et Gœzanum, dont il est fait mention dans l'Écriture au quatrième livre des Rois. Les Assyriens ayant réduit en servitude les habitants de Samarie les transportèrent près du fleuve Gœzanum. Le pays fut appelé Chaldée par les Perses pour se rappeler leur contrée natale, d'où ils ont été appelés Chaldéens (2).

THÈME XI DE SÉBASTE.

Le thème de Sébaste commence à la petite Arménie; il prit son nom de Sébaste (César), qui honora du même titre plusieurs villes de l'Asie.

Il n'en est donné ni la nomenclature des villes ni celle des frontières.

(1) Déjà nommée dans l'autre thème.

(2) Les thèmes IX de Mésopotamie et X de Colonea ne font point partie de la presqu'île.

THÈME XII DE LYCANDUS.

Lycandus ne commença à être comptée au nombre des thèmes et des villes que sous le règne de l'empereur Léon ; antérieurement la ville était sans aucune population , tant Lycandus que Isanondus et toute la région frontière de l'Arménie.

Cependant un Arménien de distinction, haut comme un colosse, gendre de Loecastria, homme à la main longue et ambidextre, appelé en langue arménienne Azotus, vint soit comme transfuge, soit comme ami, trouver l'empereur Léon, et ayant reçu le commandement des troupes, sous le titre de *præfectus agminis*, s'en alla faire la guerre aux Bulgares. Mais il fut battu et disparut ainsi que Théodose, le protovestiaire de l'empereur.

L'Arménien avait avec lui un ami nommé Mélias, qui s'échappa sain et sauf du combat, et comme il était fait à la vie d'aventures, il rassembla une poignée d'Arméniens, alla s'emparer de Lycandus, rebâtit la citadelle et restaura les ruines de la ville. La contrée, rétablie dans son ancien état, fut rendue aux Arméniens. Comme elle était fertile et admirablement pourvue de bons pâturages, elle fut classée parmi les thèmes et devint une des belles préture par les soins et le courage de Mélias. Le nom de la ville est d'origine arménienne. On raconte que l'empereur

Justinien, parcourant les provinces de

THÈME XIII DE SÉLEUCIE.

Le thème de Séleucie est cette partie de l'Isaurie bornée au couchant par le mont Taurus, à l'orient par les montagnes de la Cilicie où sont les villes maritimes.

Les villes principales sont :

Séleucie, Corycus, l'ancre de Corycus et la plaine qui produit le safran, les villes de Soli, Agée, Pompéiopolis, Aphrodisias, Issus avec le golfe de même nom, dans le voisinage duquel est la ville de Tarse, patrie de l'apôtre Paul.

Séleucie n'eut d'abord ni le titre de thème, ni même celui de préfecture ; c'était un simple château avec une vedette pour surveiller les incursions des Sarrasins qui possédaient Tarse ; mais l'empereur Romanus, qui augmenta les frontières de l'empire, en fit une préfecture.

Cette ville reçut son nom de son fondateur Séleucus Nicanor. Ce district fut aussi appelé Décapole, parce que, outre Séleucie, il contenait dix villes, savoir :

Germanicopolis, Titiopoli, Dométiopolis, Zénopolis, Néapolis, Claudiopolis, Irenopolis, Césarée, Lauzadus, Dalisandus.

Dans cette dernière ville on conserve le bouclier du saint martyr Théodore, suspendu à la voûte du temple.

THÈME XIV DE CIBYRRA

par la célèbre ville de Telmissus, ensuite Patara et Xanthus, patrie du poète Protogène, puis cette ville de Lycie exhalant l'odeur des parfums, c'est Myra, la ville du bienheureux saint Nicolas dont le corps laisse exhaler des parfums comme l'indique le nom de la ville (1). De là on voit le fleuve Phoenix et la ville du même nom, puis Phaselis, ville célèbre et Attala, fondée par Attale Philadelphe.

Ensuite Sylæum puis Perga, ville célèbre, Sidé repaire des pirates et Selgé, colonie de Lacédémone.

La montagne et le château d'Anemurium, ensuite Antioche seconde, et Cibyrtha, la ville dont le thème a pris son nom vulgaire et sans renommée. On trouve ensuite Selinus, petite ville avec un fleuve de même nom, puis le port vieux et Séleucie elle-même. Voilà des villes qui sont soumises à l'administration du préteur de Cibyrtha.

Dans l'intérieur des terres, sur les frontières du thème Thracien, le thème de Cibyrtha commence à Milet, passe à Stratonicee. Ce qu'on appelle Mogola, la ville de Pysie, il traverse la région Ilacua et Tauropolis. Il s'étend jusqu'à Icos et Oënoanda, et traverse Phileta, Adana, le lieu dit Anomatchos et arrive à Sagalassus pour finir dans les régions du Taurus où demeurent les monts. Telle est l'étendue du thème de Cibyrtha dont les habitants se sont souvent montrés rebelles aux ordres des empereurs. L'île de Rhodes est située au voisinage de ce thème qui, restant en même temps le nord et le sud, affecte la forme triangulaire d'un triangle. C'est un peuple par une colonie d'origine venue du Péloponnèse et qui se prétend de la race d'Hercule.

VISION DE L'ASIE SOUS LA DOMINATION OTTOMANE

Après la chute de l'empire byzantin, les princes seldjoukides se partagent les différentes provinces et chacune d'eux donna son nom à celle qui

Les saints dont le corps exhale des parfums étaient appelés Myrobles. Il y a une sorte de jeu de mots sur le nom de la ville de Myra.

lui échut en partage. Ce sont ces noms qui sont encore usités parmi les Turcs, et les anciennes conscriptions territoriales sont à peu de chose près celles des pachalik d'aujourd'hui. Chaque division territoriale porte le nom de sandjak.

Le sandjak de Broussa avait reçu d'Othman le nom de Khodawenkiar. La division moderne de l'Asie Mineure est donc aujourd'hui classée ainsi qu'il suit :

La Bithynie, sandjak de Khodawenkiar.

La Mysie,	Kara-si.
La Lydie,	Saruk Khan.
Mæonie,	Aidin.
Carie,	Mentesche.
La Lycie,	Tekké.
La Pamphylie,	
Pisidie,	Hamid.
Isaurie,	
Lycaonie,	Caraiman.
Cappadoce,	Iconium.
Cappadoce,	Kermian.
Phrygie,	Kastamouni.
Paphlagonie,	Amasia.
Pont,	

CHAPITRE VII.

COUP D'ŒIL SUR LA FORME GÉNÉRALE DE LA PRESQU'ÎLE.

Il suffit de jeter les yeux sur la carte des continents pour être frappé de la particularité que présente la forme de l'Asie Mineure. Toutes les grandes presqu'îles du globe, tous les grands caps sont en effet tournés vers le pôle sud, le cap de Bonne-Espérance, comme le cap Horn, l'Italie comme la Grèce ou la presqu'île indienne. L'Asie Mineure seule se détache du continent, en se dirigeant de l'est à l'ouest. Ses côtes sont baignées par les eaux de trois mers qui diffèrent entre elles autant par leur étendue que par leur caractère physique ; enfin le relief de la presqu'île, la forme et la direction de ses montagnes, viennent pour ainsi dire se grouper pour faire de cette partie de l'Asie une terre exceptionnelle.

La presqu'île que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'Asie Mineure ou d'Anatolie est cette partie du

grand continent asiatique renfermée entre le 24° 35' et le 55° degré de longitude orientale. Les côtes de la partie nord appartenant à l'empire ottoman se prolongent jusqu'au 39° degré.

En latitude, le cap Anemour, qui est la terre le plus sud, passe par le 36° degré, et au nord, le promontoire de Sinope passe par le 42° degré 8 minutes. Elle est baignée au nord par le Pont-Euxin, le Bosphore et la Propontide; la mer Égée baigne ses côtes occidentales; la région du sud est limitée par cette partie de la Méditerranée que les anciens appelaient mer de Rhodes ou de Cilicie.

Du côté de l'orient, les limites de l'Asie Mineure ont été très-variables et sont moins faciles à déterminer. Strabon et Apollodore inclinent à penser que tout le territoire qui est à l'orient de la ligne tirée d'Amisus à Issus, ou de Samsoun à Scandéroun, doit être regardé comme n'appartenant pas à la presqu'île. Trébizonde et son territoire en seraient alors exclus. La distance qui sépare ces deux points, d'après Ératosthène, a trois mille stades de 700 au degré, soit 554 kilomètres, 865 mètr.; cette mesure est loin d'être exacte.

Les géographes modernes ont étendu le territoire de l'Asie Mineure à l'orient de l'Halys; c'est le cours de l'Euphrate qui en forme la limite à l'orient, jusqu'à la hauteur de Malatia et d'Eguine; ensuite la frontière s'incline à l'est pour venir rencontrer la mer Noire à l'est

rendaient pas bien compte de la qui ferme la côte de la Lycie. naient leurs mesures en suivant les sinuosités de cette côte. La formation de la presqu'île est certainement la conséquence des nombreux tremblements des montagnes qui ont eu à différents âges géologiques; mention des feux souterrains a eu une part énorme dans la constitution géologique entière.

Néanmoins, malgré l'effet des tremblements de terre dont nous voyons de nos jours l'action destructive, nous persistons, malgré l'opinion de quelques géologues, à rester sur une tradition de l'antiquité; nous persistons à croire au système des bassins des mers. Ainsi nous le Bosphore comme les autres mers, et le détroit de Gibraltar tiennent, comme les éléments cœlestes, à la période géologique actuelle. Nous pouvons même affirmer, depuis notre époque géologique, que la forme du Bosphore a été modifiée; le canal a été plutôt rétréci qu'élargi. tout le terrain qui avoisine les mers Cyanées d'Europe et celles d'Asie, formé par des terrains de transition qui se sont épanchés dans les bassins des mers, conserveraient nous depuis cette époque leurs limites respectives si leurs rivages n'ont pas été soumis à une loi géologique applicable à la troisième période; nous ne pouvons parler de la loi des atterrissements.

opolis, sur la côte d'Asie, Hip-
t Carthage sur la côte d'Afrique,
onnent des jalons pour mesurer
che des alluvions sur ces côtes,
s pouvons constater d'autre part
ports situés loin des embouchu-
s fleuves ont continué d'être frés
s par les navires.

hommes des premiers âges, les
niens, les Égyptiens, les Assy-
qui avaient, plus que nous, con-
une impression profonde des
diluvians, s'étant établis sur les
des grands fleuves de l'Asie ou
rique, avaient pris toutes les pré-
as imaginables pour se mettre à
les inondations. Les travaux qu'ils
erent dans ce but étonnent notre
ation, et nous serions tentés de
arder comme fabuleux, si, chaque
es études faites sur ces contrées
rtaient la preuve la plus évidente
vérité des historiens de l'anti-
et si l'on n'était souvent à même
ifier, sur le sol même, la réalité
aux entrepris et menés à leur

golfe d'Alexandrette, qui était dans
uité un port aussi salubre que
ode, n'offre plus sur son rivage
s marais pestilentiels; l'effet na-
vagues apportant nécessai-
t sur cette côte tous les détritus
ntiennent les eaux à suffi en quel-
ecelles pour opérer cette métamor-

province voisine, que les anciens
ent la Cilicie champêtre, est une
ne étendue de terrains d'atterris-
t qui sont couverts de la plus
ante végétation. Plusieurs rivières,
us, le Pyramus, le Cydnus, ar-
ces contrées et continuent de
ître en étendue. Ce mouvement
res est déjà apparent dans l'an-
Entre la ville d'Adana et la mer,
le vastes maremmes qui se sont
s depuis cette époque. La ville
ous, qui était maritime dans
uite, ne reçoit plus maintenant
vres, et le fond de la mer s'est
ent exhausse que les navires sont
s de mouiller à Mersine, à deux
de Tarsous.

uest de Tarsous, il y avait un
main, dans la ville de Pompeio-

polis; ce port est aujourd'hui entière-
ment comblé. Ici, les eaux douces ont
une propriété incrustante qu'on remar-
que dans presque toutes les rivières de
la côte. Ainsi, le port de Pompéiopolis
est rempli par une véritable roche, et
les blocs de colonnes ou autres débris
qui sont épars dans cette masse, sont
noyés comme dans une espèce de ciment.

La rivière de Douden, que les anciens
appelaient Catarrhactès, parce qu'elle
se précipite dans la mer d'une grande
hauteur, jouit au plus haut degré de
cette propriété incrustante. Tout le ter-
ritoire de son parcours est converti en
véritable rocher qui englobe les plantes,
les restes d'animaux, et les couvre d'une
couche calcaire.

En continuant le périple vers l'ouest,
on arrive dans la province de Lycie qui
offre d'immenses et magnifiques ports
dans un état parfait pour le mouillage
des navires : le port de Marmarice, ce-
lui de Macri; les ports de Myra, Phel-
lus Antiphilo : c'est qu'ici le Taurus do-
mine la côte presque verticalement et
les eaux n'ont pu charrier de limon
dans ces ports.

Nous avons souvent entendu les marins
et les géographes se demander pourquoi
la côte d'Asie et la côte du nord de
la Méditerranée étaient si riches en ex-
cellents ports, tandis que dans tout son
parcours la côte d'Afrique n'en offrait
pas un seul digne de ce nom. Voici la
véritable raison : le continent africain
a été dans l'origine aussi échancré que
le continent d'Asie; mais sous l'influence
des atterrissements et surtout, car
ceci est une cause majeure, sous l'in-
fluence des vents du Nord qui règnent
sur cette côte pendant huit mois de l'an-
née, le mouvement de la mer loin d'en-
lever la moindre parcelle de sable, les
accumule sans cesse sur le rivage. Tout
ce qui existait de ports, golfes ou échan-
cures, a été peu à peu comblé, tandis
que la côte d'Asie, abritée par ses hautes
montagnes est restée dans l'état où elle
fut créée.

Si nous remontons vers le Nord en
suivant la côte, nous trouvons un des
exemples les plus curieux de la puis-
sance des atterrissements pour changer
la surface d'un pays. Nous voulons parler
de la ville de Milet, une des places mari-

L'UNIVERS.

... des siècles de l'antiquité. ... dont un seul ... à l'état entière; elle ... avant J.-C., ... pouvait encore ... Mais Milet ... du Méandre, ... tout le sinueux par- ... à suffir pour ... cette mère de ... Il y a un fait re- ... d'être oublié : ... du Méandre sont ... Dans l'espace ... la direction des ... fois, et, sans ... la ligne géné- ... le fleuve se prati- ... d'innombrables ... par former des lits

... Strabon (1) mentionne un ... qui prouve que cette ... déjà été faite par les ... On raconte, dit-il, ... au Méandre ... qu'il change les limites ... rongeant les angles de ... que s'il en est convaincu, ... des amendes qui sont ... les peages.

... Méandre coule depuis la ville de ... jusqu'à la mer, dans une ... terrain meuble dont la puis- ... est pas connue, mais qui dé-

comme la vallée a très-peu de pente, de voir les eaux prendre une direction en sens inverse du cours du fleuve et former des nœuds qu'il est impossible de déterminer exactement parce qu'ils sont toujours variables. La nature du terrain, qui est composé d'un sable argileux, se prête à ces jeux de la nature, et comme le sol de la vallée du Méandre est presque entièrement couvert de prairies, d'herbes fines, le cours de la rivière s'y dessine d'une manière saisissante qui a frappé tous ceux qui ont parcouru ces rives. Une autre ville, Priène, située dans le voisinage du fleuve, et enfin Héraclée du Latmus, placée au fond d'un golfe du même nom, participaient aux privilèges des villes maritimes. Le Méandre, en charriant des sables, a peu à peu comblé le port de Priène, celui de Milet, et a fermé l'entrée du golfe de Latmus, de manière à en former un lac qu'on appelle aujourd'hui Oufa-Bafi. Milet est à plus de deux lieues dans les terres, et une île, l'île de La-le, assez éloignée jadis du continent, a été englobée dans les atterrissements, et ne se retrouve plus aujourd'hui.

La ville maritime d'Éphèse a eu le même sort que Milet. Son port est aujourd'hui comblé par les alluvions du Caystre.

Un autre fleuve de l'Asie Mineure, l'Hermus, qui se jette dans le golfe de Smyrne, joue à l'égard de cette ville le même rôle que le Méandre à l'égard de Milet. Les masses énormes de liège

CHAPITRE VIII.

PÉRIPLE DE L'ASIE MINEURE. —
CÔTE SEPTENTRIONALE.

l'ancien rivage; les jetées de l'ancien port se voient à près d'une lieue dans les terres, au milieu de marécages qui portent dans le pays le nom de *Touza* ou *zouza*, la Saline-aux-Oies. On comprend dans quelle perplexité se sont trouvés les géographes qui voulaient retrouver les vestiges du monde ancien, avant que ces observations eussent été faites. Les fleuves de la Troade, qui ont changé leurs cours et mêlé leurs eaux, mettaient nos devanciers dans un embarras inextricable.

Cette action évidente des alluvions, qui ont formé de vastes territoires sur les côtes d'Afrique et dont le delta du Nil est le plus célèbre exemple, a lieu également sur la côte nord de l'Asie Mineure. Les vents du nord et du nord-ouest étant ceux qui règnent le plus régulièrement dans ces régions, tous les sables charriés par les rivières si petites qu'ils soient sont rejetés sur la côte et ont converti les moindres criques en ports. Si l'on jette les yeux sur la côte opposée, la presqu'île de Crimée offre les magnifiques ports de Sébastopol, Balaklava et plusieurs autres mouillages. Sur la côte d'Asie, il n'y a que la presqu'île de Sinope, qui, abritée de la côte des vents du large, a pu échapper au port des ensablements. Dans l'Égée, l'exemple n'est pas moins frappant; sur toute la côte de l'Asie, il n'y a aucun port, tandis que sur la côte opposée on voit encore le port de Byzance qui pourrait s'ouvrir pour abriter une flotte. Suivons un peu la même loi sur tout le littoral de la Méditerranée: nous trouvons des mouillages forains, excepté dans la baie d'Oran; tandis que sur la côte du nord, nous comptons la Spezzia, Gênes, Villefranche, Toulon, Marseille et d'autres encore jusqu'à Giorale. Ceci n'est certainement pas l'effet du vent du nord.

La côte occidentale de l'Asie Mineure, si fortement accentuée, présente en même temps l'un et l'autre des deux phénomènes, c'est-à-dire des golfes profonds et des golfes comblés. Les golfes de Jassus et d'Honnarnasse, et les golfes de Latmus et de Cyne

Après cet exposé des causes qui ont produit la forme actuelle de la presqu'île, nous suivrons le contour des côtes et nous verrons jusqu'à quel point ces considérations générales sont justifiées.

Trébizonde, située à l'origine de la courbure que forme la partie extrême de la mer Noire par 37° 20' environ de longitude, offre le premier point de la côte qui ait l'apparence d'un mouillage; quelques rochers volcaniques, traces d'une coulée de laves qui s'est épanchée dans la mer, ont servi de base à un môle qui y fut fait dans le sixième siècle, mais qui est aujourd'hui détruit. Les navires sont mouillés aux parages de Platana, où ils sont abrités du vent de l'ouest et du nord-ouest; mais le seul véritable port de Trébizonde est la côte même où les habitants ont l'habitude de tirer les barques exactement comme du temps de Xénophon.

À partir de ce point la côte s'infléchit au nord en formant une dentelure peu accusée. Les terres sont élevées et abruptes, s'ouvrant pour donner passage à des vallées verdoyantes. Peu à peu les côtes s'aplanissent et l'on arrive aux alluvions du Yeçhil Irmak.

Toute la plaine qui forme le bassin inférieur des fleuves est basse et marécageuse. Cette pointe sablonneuse et le delta des Kizil Irmak forment les deux pointes extrêmes de la baie de Samsoun, sur le golfe d'Amisus, à laquelle les anciens donnaient une étendue exagérée. C'est la partie la plus saillante au nord et la plus accidentée de toute la côte; un autre golfe plus large et non moins profond suit immédiatement celui d'Amisus; c'est la baie de Sinope dont la pointe ouest très-saillante est formée par une presqu'île rocheuse Bouz-tépe. Bouroun qui engendre l'excellent mouillage de Sinope, le seul port de toute la côte.

À partir de Sinope jusqu'au mouillage d'Eregli, la côte s'infléchit au sud en décrivant un arc de cercle. Le cap

Kérembé autrefois Carambis est le point le plus saillant de cette courbe ; ensuite vient Amassera, située à la pointe d'une sinuosité du rivage, et enfin Bender Erégli, l'ancienne Héracée, avec une presqu'île peu saillante.

La côte forme ensuite une courbure en sens contraire, c'est-à-dire dont la concavité est tournée au nord. On ne saurait donner le nom de golfe à cet espace de mer, ouvert à tous les ouragans du nord ; ici il n'y a aucun mouillage ; les atterrissements de la Sakkaria et de l'Hypius, deux fleuves importants pour la contrée, ont comblé toute cette baie qui autrefois était profonde, et converti en pâturages des terrains autrefois inondés. A partir de ce point, la côte commence à s'exhausser et devient de plus en plus rocheuse, jusqu'à l'entrée du Bosphore, où l'on rencontre les îles Cyanées d'Europe, et celles d'Asie ; ce sont plusieurs groupes d'îlots très-abruptes, leurs flancs étant toujours assaillis par les vagues. Ils sont de nature volcanique, comme les deux côtes qui les avoisinent ; leur composition est très-variée ; on y distingue au milieu de rognons de trachytes, des couches de cendres volcaniques avec du pyroxène et des fragments de chalcédoine altérée.

Tel est le rivage nord de la presqu'île, semblable, comme nous l'avons dit, pour l'uniformité des lignes, à ceux des autres continents qui présentent leur front au nord.

grands lacs africains ne peut agir avec autant de puissance sur la côte. Aussi voyons-nous de grands golfes, le golfe de Nicomédie, celui de Cius ou de Moudania entrer profondément dans les terres et rester, comme aux époques des premiers âges, vierges de tous les détritus que charrient les eaux marines. Les îles nombreuses, la grande île de marbre de Marmara donnent de la variété à cette mer, tandis que les forêts ombreuses de la côte reflètent leur verdure dans ces ondes toujours pures.

L'aspect des côtes des Dardanelles ne présente aucune particularité digne d'être notée. Le courant violent du Bosphore a perdu de sa puissance en traversant la mer de Marnara et les eaux de la mer Noire s'épanchent avec une sorte de tranquillité dans l'Hellespont. La côte asiatique des Dardanelles est basse et peu accidentée ; les châteaux d'Asie, le cap Sigée qui signale l'entrée du détroit sont des terres basses et sans mouvement. Cet aspect est aussi celui de la Troade. La chaîne de l'Ida qui s'élève loin de la côte laisse entre elle et la mer ce vaste territoire qu'on appelle la plaine de Troie, terrain où l'on rencontre des bancs de coquilles marines pétrifiées et dont les espèces sont les mêmes que celles qui vivent encore dans ces mers. Les eaux tombant de l'Ida ont, bien avant que les hommes soient venus habiter ces régions, formé cette plaine qui devait être si célèbre.

et donnent passage à quelques ruisseaux. Tout ce groupe de montagnes est entièrement volcanique ; ce sont les bies en s'épanchant dans la mer, qui ont formé cette côte.

CHAPITRE IX.

CÔTE OCCIDENTALE.

L'autre corne du golfe d'Adramytte est loin de ressembler à la précédente. Un groupe d'îles que les Grecs appellent *Mosco Nisi* (les îles aux Veaux) découpent les abords du continent comme une denture au milieu de laquelle les barques comme les gros navires trouvent un abri. En continuant le périple au sud, le golfe de Tchanderli, autrefois de Pitane, *Elatikos Kolpos*, succède à celui d'Adramytte ; c'était l'ancien port de Pergame et ici la côte n'a pas changé de physionomie depuis l'antiquité. Il n'en est pas de même des parages qui suivent : tout ce qui fut autrefois le golfe de Cymé toutes les terres sur lesquelles s'élevaient les villes de Myrrhina Néontichos et d'Agé ont tellement changé de physionomie qu'il est impossible à l'observateur de suivre sur ce terrain aucune description ancienne de ces parages, les alluvions ont tout modifié.

Les petites baies de Phokia, ainsi appelées aujourd'hui de l'ancienne et de la nouvelle Phocée, sont les derniers mouillages que présentent cette côte jusqu'au golfe de Smyrne. L'effet des alluvions ne s'est pas fait sentir jusque-là et la mer a conservé sa profondeur.

Deux groupes montagneux signalent l'entrée du golfe de Smyrne ; celui du nord est appelé Kizil Lournou à cause de la couleur rouge des terres. L'autre Karambourou (le cap Noir), ainsi nommé de sa couleur noire qui avait déjà frappé les anciens. Aussi avait-il reçu le nom de cap Mèlas. L'entrée du golfe de Smyrne est dirigée vers le nord-ouest ; elle est abritée des vents et de la mer du nord par la grande île de Métélin ; la côte des côtes suit d'ailleurs un contour sinueux qui s'infléchit d'abord à l'est, ensuite au nord-est, de sorte que les eaux du golfe ne peuvent être agitées

que par des tempêtes locales peu redoutables pour les navires.

Nous n'avons aucune donnée pour établir jusqu'à quel point la physionomie de la côte nord du golfe de Smyrne a pu changer depuis l'antiquité ; mais les alluvions de l'Hermus sont si abondantes qu'elles modifient presque à vue d'œil les lignes de la côte en formant un delta qui s'avance incessamment vers la côte opposée. Cette grande plaine où l'Hermus traîne ses ondes tranquilles a dû à une période reculée être une anexe du golfe de Smyrne ; et il fut un temps où le groupe accidenté de Phokia se présentait comme une île ; mais cette forme des terres a dû précéder de beaucoup tous les âges historiques. La côte sud du golfe est aussi accentuée que celle du nord est plane. Le cap Mèlas est composé de roches volcaniques et de laves noires ; plus loin ce sont des trachytes rougeâtres qui ont valu son nom à la ville d'Erythræ, la ville Rouge. En avançant dans le golfe on aperçoit deux pitons jumeaux d'une forme régulière que les Turcs appellent Iki kardach (les deux Frères) et qui sont bien connus des navigateurs français sous le nom des Mamelles. Un certain nombre de petites îles, et notamment la grande et la petite Ourlac, longent cette côte du golfe et contribuent à en faire un des plus beaux et des plus importants mouillages de l'Asie Mineure. A la hauteur des Mamelles, la presqu'île qui forme la côte sud subit un étrangement qui la réduit aux proportions d'un isthme. La côte occidentale fait face à l'île de Chio et au milieu des découpures sans nombre forme la baie de Telesmé. Au sud de l'isthme les navires trouvent encore la baie de Sighadjik, qui était l'ancien port de Téos. Quelle richesse de bons mouillages et comme on comprend bien que les nations actives et intelligentes venues de l'Occident s'établir dans ces parages ont dû rapidement s'élever à une prospérité commerciale inouïe. Les villes de Claros, Colophon, Lébédus brillaient sur cette côte dans des situations heureuses et bien choisies. Éphèse seule, fondée à l'embouchure du Caystre, eut dès ses premiers temps à lutter contre l'invasion des alluvions ; des lagunes se

formaient, qui ont engendré les étangs sélusiens; les rois Attales faisaient en vain jeter des môles pour donner de la rapidité aux eaux des fleuves; les sables gagnaient toujours et en même temps, par un phénomène encore inexpliqué, la mer gagnait d'autres parties du rivage; de sorte qu'on voit aujourd'hui le singulier spectacle d'un pont situé en pleine mer là où fut dans le moyen âge l'embouchure du Caystre.

Nous avons parlé plus haut des atterrissements du Méandre; c'est à cette latitude qu'aboutit l'action des grandes alluvions. Le cap Arhora, peu accentué, indique l'entrée du golfe de Jassus, dans lequel nous finîmes par rencontrer, après tant de vaines recherches de nos prédécesseurs, le golfe de Bargyllia, que l'on croyait comblé. A la nouvelle de cette découverte, l'amirauté anglaise envoya le navire *Beacon* pour faire le relevement de ce port si singulièrement perdu. On explique du reste comment le golfe de Bargyllin est resté longtemps ignoré des rares navigateurs qui remontent le golfe de Jassus ou Hassem alé si. Car ces parages sont à peu près déserts et ne sont fréquentés que par quelques barques du pays; l'entrée du golfe de Bargyllia, qui lui-même est une annexe de celui de Jassus, est masquée par une grande île; de sorte qu'elle n'est pas aperçue du large. C'est en nous dirigeant par terre d'Halicarnasse vers Jassus, que nous retrouvâmes ce

CHAPITRE X.

CÔTE MÉRIDIIONALE.

Au fond du golfe de Symé s'élève une haute montagne dont les acrotères descendent dans la mer par des pentes rapides; c'est le mont Phoenix avec la presqu'île du même nom, connue aujourd'hui sous le nom peu poétique de Barba Nicolo, que porte aussi une petite île voisine. Le groupe montagneux du mont Phoenix engendre une baie profonde et singulière, qui s'appelle aujourd'hui baie de Mermeridjé et en français de Marmarice. Cette baie, d'une forme presque circulaire, a son entrée tournée vers le sud. Un îlot, qui a été naturellement rejoint au continent par une bande de sable, défend l'entrée des lames du large; et à gauche de l'îlot une passe assez profonde pour que les plus gros navires puissent la franchir donne entrée dans le port, qui est le plus sûr de la côte. Il est vrai que cet avantage est balancé par un immense inconvénient; un seul navire mouillé à l'entrée peut bloquer le port, et dans ces dernières années la flotte ottomane, qui avait eu l'imprudence de se retirer à Marmarice fut bloquée par un vaisseau de Mehemet-Ali qui gardait la passe.

Après Marmarice s'ouvre le vaste et magnifique golfe de Macri, qui fut une possession des chevaliers de Rhodes. Un grand nombre d'îles en défendent l'entrée contre les vents et la mer. Une

trouverait marqué sur toute la côte, il faut donc l'attribuer à un abaissement local du terrain. Nous remarquerons plus tard le même phénomène, tandis qu'au sud de Wathu près d'Antiphellus les monuments antiques occupent encore les bords du rivage leur position primitive.

Toute la côte depuis Macri jusqu'à l'île de Kastellorizo forme une suite non interrompue de saillies et de retraites motivées par les contreforts ou escrotes du Taurus qui descendent jusque dans la mer. Il faut noter dans ce nombre la saillie appelée Yédi bouroun par les Turcs, Hepti Kavi par les Grecs ou en français les Sept-Caps. On arrive ensuite à la grande vallée du Xanthus, à l'embouchure de laquelle était la ville et le port de Patara. Toute la physionomie de ce territoire a tellement changé que l'on a peine à reconnaître les descriptions des anciens. Les débris ont comblé le port de Patara, et les eaux du Xanthus forment une plage qui vague toujours sur la mer. A six milles environ à l'est, la baie de Kalamaki, le Phœucus portus des Romains, offre encore aux navires un mouillage aussi sain que tranquille; c'est comme un bassin d'eau limpide au milieu d'une nature vierge et austère. Une fois que le bâtiment est mouillé à Kalamaki, on perd de vue l'entrée, et les marins comptent ce mouillage à une cuvette. Malheureusement l'eau douce y manque et il est d'autant moins fréquenté que ses rives ne sont que des montagnes abruptes et sont complètement inhabitées. Un groupe de petites îles, les îles Volo et Okeudra, sont comme le prolongement d'un petit archipel dont l'île de Kastellorizo est le centre. Cette dernière est placée juste dans le méridien du port Sesevo ou fut la ville d'Antiphellus, le port Sesevo excellent mouillage est divisé en deux parties par une langue de terre rocheuse; l'autre petite baie porte le nom de port Vathy proprement dit, c'est une bonne que pour les navires on mouille au fond du port à six brasses ou huit brasses.

La baie d'Assos, qui suit celle de Sesevo, est ouverte aux vents du sud-est. Cette situation est intéressante à aucun point de vue, elle n'en est pas de même des

parages de l'île Kakava l'ancienne Dolichiste. Cette île longue et rocheuse est séparée du continent par un canal qui n'a pas un kilomètre de large; le continent lui-même est découpé en une dentelure profonde qui engendre plusieurs petits ports, notamment le port Tristomo, dont le nom antique est inconnu. Le canal de Kakava offre le plus beau mouillage du monde pour une flotte entière; le fond est de roche et partout on atteint le fond par douze ou quinze brasses. Les nombreuses constructions antiques s'élèvent tant sur l'île que sur le rivage et offrent, bien plus accusé, le singulier phénomène que nous avons déjà signalé à Macri, c'est-à-dire que les habitations comme les tombeaux sont envahis par les eaux. Tout le reste du littoral environnant n'ayant pas changé de niveau, il faut en conclure à un abaissement de plusieurs mètres du massif de l'île de Kakava et du fond du détroit qui sépare l'île de la terre ferme.

Les découpages du rivage engendrent encore une autre baie profonde à l'est de l'île de Kakava; c'est la baie Andraki, non loin de laquelle est la ville de Myra. Toute la plaine de Myra est formée par les alluvions d'une rivière appelée Demeri.

La baie de Phineca reçoit les eaux de plusieurs rivières, dont la plus considérable est le Allaghir tchai, qui ont formé un vaste dépôt alluvionnaire dont l'âge ne paraît pas très-ancien; car dans toute cette plaine on ne trouve aucune trace de ville antique. La ville de Limyra, qui est la plus voisine, est assise sur les collines qui appartiennent aux pentes inférieures du Taurus.

Le cap Chelidonia, qui forme la pointe sud-est de la Lycie, est aussi la terre la plus avancée vers le sud; ensuite la côte tourne brusquement dans la direction du nord. Elle est partout de nature rocheuse, ne reçoit aucun cours d'eau important et se prolonge ainsi dans une longueur de quarante milles, et forme la branche occidentale du golfe d'Adalia. Une infinité de petites criques découpent cette côte, où florissaient plusieurs villes anciennes.

La situation d'Adalia marque le fond du golfe de même nom formé par la côte de la Pamphylie. Toute cette terre,

dans la longueur de plus de quatre-vingts kilomètres, est formée par les alluvions de trois rivières dont les noms anciens sont le Catarrhactès, le Cestrus et l'Eurymédon. Ici le travail des alluvions se manifeste avec une puissance dont le reste de la côte n'offre pas d'exemple. A part quelques collines de roche tendre et qui elles-mêmes sont composées d'une espèce de travertin, c'est-à-dire de formation d'eau douce, tout le territoire compris entre Adalia et Sidé est formé de terrains de transport. Les villes anciennes qui peuplaient cette contrée sont assises sur les contreforts inférieurs du Taurus. Non-seulement la côte gagne en étendue sur la mer qui la baigne, mais dans les parages d'Adalia elle gagne aussi en hauteur par la vertu incrustante des eaux du Catarrhactès. Nous avons une preuve palpable des importantes modifications que cette côte a subies par les témoignages des auteurs anciens qui mentionnent un grand lac, le lac Capria, au centre de la Pamphylie, et que nous n'avons plus retrouvé. Ceux qui comme nous ont visité le pays dans ces dernières années n'ont pu que constater la disparition de ce lac, qui a certainement été comblé par les atterrissements.

L'embouchure des fleuves s'est aussi sensiblement modifiée. Ces rivières de Pamphylie étaient pour la marine des Grecs comme autant de ports où les flottes trouvaient un abri. Aujourd'hui des barres formées par les sables s'en-

côte reprend son aspect varié tantôt rocheux, tantôt agreste; c'est la Cilicie Trachée des Grecs. Les géographes comptent toute cette plage comme faisant partie du golfe d'Adalia. Jusqu'au cap Anémour il n'y a pas un seul mouillage sur tout le long de la côte; car celui d'Alaya est ouvert au sud-ouest.

Les bâtiments des indigènes, qui connaissent bien ces parages, ont l'habitude de mouiller en pleine côte et tout près du rivage; ils se considèrent ainsi comme à l'abri des vents du sud, qui cependant donnent en plein dans le golfe; mais par suite de la proximité des montagnes qui forment comme un vaste écran, la côte, selon l'expression des marins, refuse le vent, et les plus fortes bourrasques du sud causent rarement des sinistres aux bâtiments mouillés en pleine côte. Nous avons même vu des bâtiments de guerre de la marine égyptienne rester en station à l'ancre à l'abri de ce mouillage précaire.

En jetant un coup d'œil sur la carte, on voit que la côte sud de l'Asie Mineure est pour ainsi dire composée de deux golfes, celui d'Adalia et celui de Tarsous, séparés par un large promontoire dont le cap Anémour forme la pointe la plus avancée. Toute la partie est de ce promontoire est de nature rocheuse et forme par conséquent, par sa rencontre avec les eaux de la mer, un certain nombre de petites criques, parmi lesquelles le Lessan el Kalpé, petit cap protégé par un îlot, l'îlot Bezanepel

sionomie de la côte. Ce phénomène était tellement appréciable du même des Grecs qu'on prévoyait pour où la mer de Chypre serait, et on prêtait à l'oracle la pré-suivante : Un temps viendra où l'été verra le vaste et rapide us atteindre l'île sacrée de Chypre et de reculer la côte de la terre (1). On sait que les anciens ont fort prodigues de faits sem- blables, soit pour réunir, soit pour sé- parer les îles et les continents; mais ce n'est pas moins vrai que toute contrée gagne à vue d'œil sur la côte et les barres formées à l'embou- chure des fleuves engendrent ces étangs et comblés à leur tour.

Pyramus, après avoir charrié des sables de sable qui ont obstrué l'embouchure, a pris son cours plus haut et s'est creusé un nouveau lit qui se trouve près du cap Karatasch. Sur cette côte les navires ne sauraient trouver un mouillage, tant elle est hé- réssée de bas-fonds sablonneux.

On doit aussi dire que le long de cette côte, et notamment au mouil- lage de Mersyn, près de Tarsous, ce qui contribue le plus à gêner le mouil- lage, c'est l'habitude séculaire des marins de jeter sur le sable pour faire des char- riages sur cette côte et qui jettent le sable dans la mer. En effet, des travaux opérés par un marin fran- çais ont ramené des pierres travaillées, brèves et une quantité de pro- ductions hétérogènes qui prouvent que le littoral sur cette côte n'est rien moins que naturel. L'ancien lit du Pyramus est en communication avec un vaste étang qui n'a guère de profondeur; la nou- velle embouchure a déjà formé un lac considérable, et les vents modi- fient à leur gré les sinuosités du rivage en emportant tantôt le sable en col- lants et en falaises, tantôt en formant des barres à fleur d'eau ou sous-ma- rines.

La nouvelle embouchure du Py- ramus se trouve maintenant à l'ouest du cap Karatasch, et par conséquent à une lieue même d'Alexandrette. La baie d'Avas, qui fut autrefois un bon mouillage, est maintenant

obstruée par les sables. Le vent de mer, qu'on appelle dans ce pays *imbat*, pousse dans le golfe une partie des sables charriés par les fleuves et contribue à son envasement. Ajour- d'hui le mouillage d'Alexandrette est le seul qui soit praticable pour les gros navires.

Les caps Karatasch, à l'ouest, et Kanzir, à l'est, limitent les rivages du golfe d'Alexandrette ou de Scanderoun; il s'avance dans les terres dans une pro- fondeur d'environ 0°40', soit quinze lieues selon la direction nord-est. La ville de Scanderoun est située sur la côte orientale, au sud d'une petite anse; le mouillage est abrité des vents du large par les terres environnantes. C'est au cap Kanzir que se termine le périple de l'Asie Mineure; tout le reste du littoral appartient à la Syrie.

Ce rapide coup d'œil jeté sur les côtes de la presqu'île montre jusqu'à quel point le profil de son littoral a été modifié non-seulement par les grands phénomènes géologiques qui ont précédé l'arrivée des premiers habitants, mais encore par l'effet du travail des alluvions. Depuis les époques histo- riques, plusieurs lacs, des golfes, ont été comblés par les terres amoncelées et sont devenus des terres habitables. Un calcul a été fait duquel il résulte que l'Asie Mineure, depuis l'époque de Strabon, s'est augmentée d'une surface égale à la moitié d'un département de la France. Il sera donc toujours im- portant pour ceux qui voudront s'oc- cuper de questions de géographie an- cienne, de tenir compte de ces modi- fications.

CHAPITRE XI.

MONT TAURUS.

Montagnes de la Lycie.

Nous avons déjà exposé un des ca- ractères qui distinguent la presqu'île d'Asie des autres contrées de l'Europe; mais il en est un plus frappant encore, c'est le haut relief de ses terres qui surgissent du sein des mers comme une pyramide tronquée dont le sommet forme les plateaux intérieurs. Ces hau-

tes terres ne s'abaissent jamais à moins de six ou huit cents mètres au-dessus des mers, et forment, pour ainsi dire, le niveau moyen de l'Asie occidentale; car l'Arménie et la Perse restent, dans leurs régions, à six cents mètres au-dessus de la mer.

Il y a peu d'années que l'invention du baromètre portatif a permis aux observateurs de mesurer avec une exactitude suffisante l'altitude des contrées qu'ils parcouraient, et les récits des premiers voyageurs furent accueillis avec la plus grande incrédulité. Nous ne saurions croire, disait un rédacteur du *Journal des Savants*, que la ville d'Erzérourm soit aussi élevée que le col du petit Saint-Bernard. C'est pourtant ce qui a lieu, et les vérifications répétées des mêmes altitudes, si elles ne concordent pas à quelques mètres près, offrent cependant un moyen de contrôle suffisant pour qu'on puisse dès aujourd'hui tracer le profil de toute cette partie du continent asiatique. On pourrait dire, non sans quelque apparence de raison, que l'Asie Mineure n'est pas une contrée sillonnée par des chaînes de montagnes, mais qu'elle est à elle seule une montagne dont les chaînes ne sont que les dentelures. En effet, vues de la mer, les côtes se présentent comme une suite à peine interrompue de montagnes rocheuses et abruptes; vues du côté de la terre, les sourcilleux sommets ne sont plus que des collines, dont l'ascension est des plus faciles.

l'habitant, qui, s'en rapportant seulement au témoignage de ses yeux, voit de grandes montagnes dans ce qui n'est en réalité que les contreforts des terres élevées du centre. Mais toutes ces montagnes secondaires ont eu un nom qui se rattache à des événements historiques; leurs ondulations ont formé les limites de provinces et de royaumes; elles sont donc pour l'étude de la presqu'île aussi importantes à connaître sous le point de vue historique que sous celui de la géographie.

Du peu de mots que nous avons dit de la distribution des eaux sur cette partie du continent on ne doit rien conclure de défavorable à la contrée.

L'incomparable beauté du climat, la richesse de la végétation feront toujours de ce pays une terre privilégiée où le travail intelligent de l'homme recevrait au centuple la récompense de ses soins.

Du côté du sud le plateau central de l'Asie Mineure est soutenu par une grande chaîne qui suit les ondulations de la côte et qui se prolonge dans toute la longueur de la presqu'île. Cette chaîne, appelée par les anciens Taurus, du mot syrien Tor (montagne) est une de celles qui ont été le mieux étudiées par les géographes anciens; ils en faisaient la base de tout le système géographique de l'Asie.

Le mont Taurus est comparé par Ératosthène à un baudrier qui couperait le continent en deux parties.

chaîne. Pline (1) ne lui en pas moins de vingt différents, lesquels les plus connus sont l'Ile Paropamisus, le Pariadrès, case. Strabon le divise en cinq s parmi lesquels il compte le lagros de Perse. Anmien Mar Paul Orose lui donnent cinq qui diffèrent de ceux des autres phes. Ptolémée ne lui en donne us de vingt-deux dans l'étendue e parcours et Pomponius Méla riment que les Grecs avaient de d'appeler ces montagnes les Cérauniens.

ais que la géographie de ces const mieux étudiée, on a reconnu ette longue suite de montagnes tenait pas à la même chaîne; our les anciens c'était toujours rus, c'est-à dire le pays monta-par excellence, et sous ce rap-étaient dans le vrai.

r le continent qui nous occupe, le Taurus prend naissance dans la ce de Lycie au sud ouest de l'Ast-à dire dans le groupe de Cragus mine la baie de Telmissus, et qui, s jours, porte le nom de Akdagh outagne Blanche). Le mont Mass s'élève à l'ouest de cette monta- fait partie intégrante du groupe. illes presque inextricables se croi- en tous sens dans ces hautes ré- la plus longue et la mieux dessi- et ce le du fleuve Xanthus que les nts appellent Kodja tchai, la mal- rivière. On sait combien, dans ions, les nomenclatures géogra- es données par les habitants sont aires et incertaines; les montagnes ont de nom presque dans chaque et les fleuves dix fois dans leur us. Ce sont presque toujours des nations prises de la couleur des on des eaux: la montagne blan- rouge, jaune; aucun souvenir des

historiques n'est resté dans le et il n'est pas rare que les habi- d'un même village n'aient plu- s noms pour désigner la même e. Aussi serait-il à désirer que e graphes européens conservas- autant que possible les denomina-

tions anciennes qui ont beaucoup plus de précision. Le nom même du Taurus est aujourd'hui complètement oublié, et chaque groupe porte un nom particulier.

Cragus.

Akdagh.

A l'ouest de la vallée du Xanthus s'élève le massif gigantesque de l'Akdagh, le Cragus, qui domine toute la Lycie et dont la hauteur atteint 3,000 mètres. Son sommet est presque toujours couvert de neige et ses rameaux s'étendent dans une direction diagonale selon le nord-ouest et le sud-est. Au nord il fait sa jonction avec le mont Cadmus au moyen d'un plateau qui n'a pas moins de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il se relie, à l'ouest, avec le mont Massicytus qui domine la baie de Telmissus ou de Macri, et ses acrotères méridionaux forment les caps de Phinéca et de Chélidonia.

Pour bien classer ce groupe lycien d'après l'ancienne géographie, nous éprouvons une certaine difficulté, précisément à cause des documents variés que nous ont laissés les géographes. Ainsi Strabon (1), Pline (2), Sénèque (3) n'hésitent pas à placer le mont Chimère dans le Cragus même et dans le mont Solyme, qui en est proche.

D'après la description de Strabon, il faudrait donner le nom de Cragus à tout le massif qui est à l'est du fleuve Xanthus, et toutes les autres montagnes qu'il nomme ne seraient que des différentes régions du groupe principal. Toute la région qui est à l'ouest du golfe de Macri appartenait aux Rhodiens; c'est la région appelée Perava et que Scylax appelle le *pays des Rhodiens*.

La ville et le mont Dardaia appartenait aux Rhodiens (4); mais la montagne faisait partie de la Lycie, c'est à dire qu'elle est regardée comme appartenant au Taurus.

(1) Strabon, XIV, 665.

(2) Plin., V, 27.

(3) Sénèque, ep. 79.

(4) Strab., XIV, 664.

« Après le mont Dædala vient l'Anti-Cragus, montagne coupée à pic, puis le mont Cragus avec ses huit cimes et une ville de même nom. C'est dans ces montagnes que la fable place la Chimère, et l'on voit à peu de distance une vallée nommée Chimæra et dont l'ouverture commence dès le rivage de la mer (1). » Cette description embrasse donc toute la largeur de la Lycie puisque nous sommes arrivés à la côte orientale. Strabon nomme en effet les îles chélidoniennes qui terminent cette côte; ce qui ne l'empêche pas de mettre dans la même région le mont Olympus ou Phœnicus, et tout à fait au même endroit le mont Solyma (2), près de Phasélis, dont la position est bien connue, et toujours dans la même région le mont Climax (échelle), qu'Alexandre franchit avec difficulté, et dans ce nombre nous devons encore trouver place pour le mont Massicytus (3), avec une ville du même nom. Pour faire concorder cette topographie avec l'état du pays il est clair que nous devons restreindre les différents groupes et les faire rentrer l'un dans l'autre. Aussi l'Anti-Cragus est la montagne qui s'élève à l'est du golfe de Macri, et qui projette sept promontoires dans la mer; on donne aujourd'hui à ce massif le nom turc de Yedi bouroun. Ce groupe est limité à l'est par la vallée du Xanthus, Kodja ıchaf. Le massif suivant, qui est limité à l'est par la courte et

nom. On l'appelle aujourd'hui Tal (montagne des planches), parce qu'il a une scierie pour débiter les bois.

La région nord, dont les cimes s'élèvent parallèlement à la mer, est le mont Climax, qui descend jusqu'à la mer. Lorsque du port d'Adalia on vient à voir le coucher du soleil derrière ces montagnes, le spectacle est des plus majestueux. Chaque plan de montagne présente un escalier gigantesque pour atteindre les hauteurs de la Lycie. Voilà selon nous le groupe qui doit porter les noms de Cragus et d'Anti-Cragus. Ce dernier était ainsi nommé parce qu'il se présentait d'abord aux navigateurs qui venaient de l'ouest.

Si nous reprenons les définitions des auteurs grecs et latins, nous trouvons qu'elles sont toutes d'accord pour attribuer le Cragus à la Lycie et à la chaîne qui court plus vers l'est. Étienne de Byzance le désigne comme la montagne de Lycie qui prit son nom d'un fils de Trénilus et de la nymphe Praxidice. Il s'y trouvait des temples consacrés aux dieux champêtres. (Ét. Byz. v. Cragus). Ovide (1) nomme également le Cragus, les villes de Xanthus et de Lymira, qui en étaient voisines. Pline (2) ne mentionne le Cragus comme un promontoire; mais il le désigne dans la Lycie près du mont Massy-

, qui en langue syriaque s'appelle roche.

Le massif lycien est composé de roches qui se rapportent à l'âge du calcaire, c'est-à-dire de formation éolienne.

Les montagnes qui entourent le golfe de Telmissus est une brèche tendre dans laquelle on a pu creuser les monuments dont nous parlerons dans la suite. Ce genre de formation forme des montagnes dans tout le pourtour de la masse des montagnes, même les plus élevées est d'une formation calcaire c'est un calcaire blanc compact et marneux et dont l'âge est déterminé par la présence de fossiles de cette époque; mais généralement ces roches sont très-rares sur la côte de l'Asie mineure seulement une formation puissante de nummulites, à Tristomo, à l'île de Kakava.

Le calcaire qui compose la plus grande partie des montagnes de la Lycie est de lait, sonore, très facile à travailler et a tous les caractères d'une roche tertiaire; c'est une question que les géologues auront à décider. Il est remarquable en ce qu'il présente la texture des sortes d'excavations qui ont souvent la forme de longs tubes autres fois de géodes remplies de cristaux.

Le long du Xanthus, toute d'alluvions présente sur ses flancs quelques bancs de grès vert, et surtout des bancs de l'eau douce; la vallée de Myra est même époque géologique, et les monuments sont taillés dans une roche compacte et d'un travail qui est l'abondance des roches qui a porté le peuple de la Lycie à pratiquer un art dans lequel il a égalé des Perses, l'art de construire des monuments dans le roc.

Sur ces montagnes sont encore aujourd'hui couvertes d'épaisses forêts on ne saurait peindre la beauté des vallées inextricables au fond desquelles roulent les eaux des torrents; la nature tendre de leur formation surtout les lits de marne qui se trouvent dans les bancs plus ou moins des causes incessantes d'érosion qui changent peu à peu la

forme des montagnes et des vallées. Ce sont ces roches brisées et entraînées dans les bas fonds par la fonte des neiges qui ont formé par la suite des siècles ces grandes collines de brèches et de conglomérats qui composent presque toute la ceinture de la Lycie. Nous avons déjà dit quelques mots de ce mouvement insensible des rivages manifesté par l'exhaussement ou l'enfoncement des monuments antiques; on le reconnaît dans presque tout le pourtour de la Lycie. Le port de Caunus est aujourd'hui converti en un lac d'eau douce qui s'épanche dans la mer, et les antiques constructions de la ville sont à trois kilomètres du rivage; leur niveau actuel indique un exhaussement successif du sol. Déjà dans l'antiquité le territoire de Caunus passait pour malsain. Strabon parle du teint hâve et maladif de ses habitants et rappelle le mot d'un plaisant qui disait: on ne saurait appeler malsain un endroit où les morts mêmes marchent (1). L'ensemble du massif lycien paraît être contemporain de la formation crétacée, qui se reconnaît dans toutes les îles de l'archipel et sur la côte du Péloponnèse. Il y a donc peu d'espoir d'y trouver des dépôts métalliques, et, en effet, jamais il n'en a été fait mention dans la contrée. Plus au nord dans la province de Cibyratis les habitants étaient renommés par leur habileté à travailler le fer; mais il ne paraît pas que ces mines aient jamais été très-considérables; elles sont aujourd'hui complètement ignorées ou épuisées.

TAURUS DE PAMPHYLIE ET DE CILICIE.

Toute la côte orientale de la Lycie, qui se termine au cap Chélidonia par cinq petites îles qu'on appelait les îles Chélidoniennes (des hyrondelles) forme, comme nous l'avons dit, une crête montagneuse qui se dirige au nord. Elle quitte le bord de la mer et remonte dans les terres en laissant sur la côte la grande plaine d'Adalia.

Ce massif montagneux dans lequel se trouvaient plusieurs villes anciennes se

(1) Strabon, XIV, 651.

nomme Sousous dagh ; on lui donnait autrefois le nom de Sagalassus. L'épaisseur de ce massif est d'environ quarante kilomètres ; il forme le contrefort méridional du lac d'Egdir et s'ouvre pour laisser passer les eaux de la rivière Douden ; une des passes se trouve au sud d'Aglasoun (Sagalassus) ; c'est l'ancienne passe de Termessus qu'Alexandre a enlevée avec peine. Le caractère de ces montagnes se présente de la même manière dans tout le parcours de la côte. Du côté du sud, ce sont de hautes cimes qui s'élèvent de quinze cents à deux mille mètres au-dessus de la mer. Vues du côté du nord, ce ne sont plus que des collines, tant le plateau intérieur conserve de hauteur, de huit à neuf cents mètres.

CHAPITRE XII.

MONTAGNES DE LA PAMPHYLIE ET DE LA CILICIE.

A la plaine d'Adalia commence la région de Pamphylie, qui est bordée au nord par la chaîne du Taurus, dans lequel s'ouvre un autre passage qui donnait accès dans la Pisidie ; tout ce massif porte aujourd'hui le nom de Despoïras dagh. Il s'étend jusqu'aux lacs d'Egdir et de Beychéri. Des pics nombreux et d'une élévation considérable dominent le parcours de la chaîne et forment un dédale de vallées qui constituaient la province sauvage de Pisi-

du Taurus qui la limite au nord en effet un aspect plus sauvage et alpestre que dans la région de la Pisidie. Sa largeur est aussi plus considérable ; il constitue presque en entier la province de Pisidie ; mais pour une analyse géographique sommaire nous faisons, nous sommes contents de nous en rapporter uniquement aux noms anciens ; car les noms modernes sont une confusion.

Dès que le Taurus a donné passage au fleuve Mélas, il se rapproche de la mer et constitue pendant une longueur de près de cent cinquante kilomètres le rivage même de la mer, dans lequel il vient plonger en grandes faltes abruptes. Il est impossible de jouir d'un spectacle plus grandiose et plus intéressant lorsqu'on navigue en rangeant les terres de la Cilicie. Le point culminant de cette chaîne est la montagne que l'on nomme aujourd'hui Gœukdagh (montagne céleste) (1) et représentant n'en pas douter le mont Antios (oros Andriolos) la seule montagne que nomme Strabon dans ces parages. Le Gœukdagh est de nature calcaire comme tout le reste de la chaîne ; les premiers jours de décembre les sommets se couvrent de neige.

Le fleuve Selinus nous donne un moyen sûr pour déterminer le rocher duquel il est placé à l'ouest du cap Anemour ; nous avons déjà fait observer (2) que c'est de Cragus qu'il était tout à fait local et

hui Sélefké tchai, est encore re pour reconnaître quelques e la région montagneuse; c'est e la cette rivière que se trouvait nommée Pœcile avec une route elles taillées dans le roc pour la côte à Séleucie. Ici Strabo encore le mot *petra* pour ce rocher, comme il l'a fait rocher Cragus de Cilicie. Pour Andriellus qui selon nous forme ère septentrionale de la Cilicie, iphe grec emploie le mot *oros* slique aux chaînes aussi bien onagnes isolées. Il y a dans ne sorte de confusion dans la ture des montagnes de cette rès avoir fait parcourir à son utes les côtes et les montagnes ie, il ajoute « Aux extrémités us est le mont Olympus... voit toute la Lycie, la Pam-

la Pisidie, et qui servit de repirite Zimeticus (1) ». Il est clair t la même montagne qu'il a ée en Lycie (2); il était hors s d'en parler ici.

reste à placer une chaîne ci-appartenant au Taurus et dont n'a pas parlé, c'est le mont lue Plinie indique au nord de (3); ce serait alors l'ancienne tion de toute cette partie du qui confine à la Cilicie cham-qu'a la chaîne qu'on appelait rus, et qui commence au delà e Pyramus.

dans la région orientale de is ou du Taurus de Cilicie trouvent les célèbres portes s appelées aujourd'hui Kulek le défilé du moucheron). On ne se faire une idée de la contu-montagnes qui existent en cet tantôt des précipices qu'il faut en jouissant des corniches de glissants, tantôt des pentes si qu'on ne saurait les franchir à a le chemin n'ait été rendu e en couvrant le rocher avec es d'arbres qui forment une l'escalier

Après avoir escaladé ce défilé, on arrive sur un plateau d'où partent en diverses directions des vallées qui conduisent au nord, à l'est et à l'ouest. De notre temps c'était Samour-bey, dévoué à Méhémet-Ali, qui occupait ce Yaëla, c'est-à-dire que le pachà d'Égypte était de fait maître de l'Asie Mineure. D'épaisses forêts d'essences d'arbres verts et des cèdres couvrent ces montagnes, et la nature des roches prouve qu'elles appartiennent à une formation bien antérieure à celle du Taurus; le sommet offre de nombreux fossiles qui ne se rencontrent que dans les couches inférieures du terrain secondaire; le pied de ces montagnes est couvert par des formations plus récentes, et nous y avons recueilli une espèce d'hultre, la plus grande espèce connue, et qui n'a pas encore reçu de nom des géologues; elle a plus de cinquante centimètres de longueur (1). Le versant oriental de ces montagnes donne passage au fleuve Sarus, qui coule au milieu des forêts de cèdres. Ici les habitants divisent les montagnes en deux groupes, l'un appelé Buyuk Phyrat (le grand Phyrat) et l'autre Kutchuk Phyrat. Ces deux montagnes sont calcaires et séparent le bassin du Sarus de celui du Pyramus. Ici l'Anti-Taurus remonte au nord pour former un des contreforts de la vallée où coule l'Euphrate, qu'on appelle aussi Phyrat tchai. Ces montagnes ont été longtemps au pouvoir des princes chrétiens, et les ruines de nombreux châteaux du moyen âge, attestent que ces passages étaient vigoureusement défendus. Ici la largeur du Taurus, selon Plinie (2), est de douze mille pas. Pendant qu'il traverse le Taurus, l'Euphrate perdait son nom pour prendre le nom d'Omnas. Après avoir franchi les rapides de la montagne, il reprend son nom d'Euphrate (3). L'Anti-Taurus ou grand Phyrat a abandonné la direction de l'ouest à l'est pour prendre celle du nord. Ici nous retrouvons dans sa contexture les mêmes bouleversements, on pourrait dire les mêmes

(1) Plusieurs échantillons sont déposés dans les galeries du Jardin des plantes.

(2) Liv. V, ch. 24.

(3) Plin. *ibid.*

ib., XIV, 671.

V, 666.

V, ch. 27.

aberrations que dans la branche parallèle à la mer; mais la formation des montagnes est des plus variées et très-difficile à définir: ce n'est plus le calcaire alpin dont l'âge est bien connu des géologues, c'est un mélange de schistes, d'argiles de diverses époques et de roches qui ne sont pas encore étudiées; mais nulle part on ne voit apparaître le granit ni les rochers à base de feldspath; les terrains volcaniques y sont très-peu étendus; ce sont les schistes irisés et des roches d'un noir de jais qui au premier aspect ont l'apparence de houille; mais hélas on est bien vite détrompé. L'Anti-Taurus après avoir formé comme une barrière que l'Euphrate franchit en écumant depuis la latitude de Malatia jusqu'à celle de Bir ou de Biradjik, l'Anti-Taurus file sur la rive droite du fleuve pour aller regagner les montagnes de l'Arménie. Alors il n'est plus de notre domaine. Nous pouvons donc résumer ainsi les diverses branches de cette longue chaîne.

CHAÎNE DU TAURUS.

1^{er} Groupe Cragus, comprenant :

Anti-Cragus, Yedi Bouroun dagh, Massicytus, Ak dagh, Solyma, Bey dagh, Climax-Chimæra, Tactalu dagh.

2^e Groupe Taurus namphulien :

MONT AMANUS ET MONT BEILAN DAGH.

La chaîne de montagnes qui à l'est le golfe d'Alexandrette se pose du mont Rhosus et du Amanus, connu aujourd'hui sous de Beilan dagh. Cette chaîne dans la direction du sud au nord forme avec le Taurus un angle dans lequel s'enfoncé le golfe d'Alexandrette.

Le mont Rhosus occupe la méridionale de la chaîne. La hauteur dépasse pas dix-huit cents mètres. Elle termine au sud par un grand plateau qui est marqué sur les cartes le nom de Raz el kanzyr (le Cochon); entre l'Amanus et le Rhosus il y a une dépression qui donne dans l'intérieur; la ville de Beilan est située à l'entrée de ce défilé, qui est connu sous le nom du passage de Amanus.

La chaîne du Rhosus s'étend jusqu'à la latitude de la ville de Skanderbeg. On trouve un autre passage qui est appelé aujourd'hui Beli Boghaz.

Ce mot Beli, qui se trouve fréquemment dans les noms de ces régions signifie *beau*, est fréquemment employé dans la conversation pour dire *très-bien*.

Pour suivre l'opinion des géographes anciens qui ont donné des noms à l'Asie une description plus méthodique nous devons rattacher au système

visibles, il est préférable de la description de ces groupes avec celle des provinces dont elle est partie. Nous nous bornerons, à l'aperçu orographique, à donner une idée des grandes chaînes dont la forme et la dénomination sont bien établies et constatées, et qui servent à marquer les limites des provinces. Le Taurus, à ce point de vue, doit attirer d'abord l'attention de tous ceux qui se rendent compte de la géographie de la presqu'île d'Asie, puis de base à cette grande division au delà du Taurus et d'Asie du Taurus qui a été admise au cours de l'antiquité.

CHAPITRE XIII.

CHAÎNES DE L'INTÉRIEUR.

Il est important de faire remarquer que les anciens ont cherché à employer une méthode dans la définition des montagnes qui sillonnent la presqu'île de l'Asie Mineure; et malgré la difficulté de classer ces chaînes qui se coupent en divers sens, ils ont saisi la physionomie de la contrée bien que pouraient le faire les graphes modernes; il faut faire attention aux difficultés qui se présentent souvent par faute d'instruments précis, la boussole et le baromètre.

On reconnaît dans le tableau géométrique de l'Asie Mineure trois chaînes principales et qui sont presque parallèles entre elles dans la direction de l'est à l'ouest, au sud le Taurus qui est le contrefort sud du plateau central, au nord le mont Ida et au nord-est le mont Tmolus. Deux chaînes secondaires, le Sipylus et le Mesopotamus, sont moins d'importance, mais elles ont toutes deux s'amortir au plateau central de la Phrygie et en forment comme les contreforts occiden-

tales. La formation, qui au premier abord ferait concevoir l'existence de vallées transversales, est interrompue par des ramifications qui s'étendent en diverses directions et ne permettent qu'à deux grands cours d'eau, le Méandre et le Caystre.

L'Hermus, qui descend des plateaux de la Phrygie, apporte à la mer de Smyrne le tribut des eaux des montagnes du nord.

Pour suivre selon leur position la description de ces montagnes, nous continuerons de remonter du sud au nord depuis les versants du Taurus.

La Lycie, dont le groupe montagneux est si remarquable, forme comme le coin sud-ouest de la presqu'île. Nous avons dit, d'après l'autorité des anciens géographes, que tout ce qui était à l'occident de ce groupe n'appartenait pas au Taurus. Cette division pouvait être considérée comme arbitraire; car les ramifications de cette grande chaîne se prolongent vers le nord et forment plusieurs bassins lacustres. Mais la division politique de la presqu'île demandait ce partage pour conserver les régions distinctes d'Asie en deçà du Taurus et d'Asie au delà du Taurus (1).

MONT PHOENIX.

La contrée qui s'étend à l'ouest du golfe de Macri appartenait à la Carie; mais comme elle avait été longtemps la propriété des Rhodiens, elle conservait le nom de Peræa et finissait au mont Phoenix. L'étude de cette dernière montagne exigerait de plus longs développements que ceux que nous pouvons y consacrer dans ce tableau sommaire. Elle domine un des plus remarquables golfes de la côte, le golfe de Marmarice ou Phiscus (2). Aujourd'hui elle est sans nom local. Au sommet on reconnaît encore les vestiges du célèbre fort dont les défenseurs ont résisté jusqu'à la mort aux attaques d'Alexandre.

La variété des marbres précieux dont se composent différentes parties de cette montagne lui a valu le nom qu'elle porte aujourd'hui. Le fort Phoenix est situé sur un mamelon, à 1,200 mètres environ au-dessus de la mer, et est dominé par un pic beaucoup plus élevé. Le golfe, dont la forme est un triangle amorti aux angles forme comme le centre de nombreuses vallées qui

(1) Strab., XIV, 651.

(2) Strab., XIV, 663.

viennent en rayonnant se réunir presque en un point central du golfe. Une presque île rocheuse de calcaire blanc sert d'assiette à la petite ville de Marmarice. On pourrait dire que ce soulèvement est d'une date presque historique; car au sommet des roches, à plus de dix mètres au-dessus de la mer, on trouve le rocher percé par les pholades, et nous avons encore trouvé des coquilles en place. Ce fait doit se rattacher au mouvement extraordinaire que nous signalons sur toute la côte de Lycie, mouvement d'ascension d'une part et d'abaissement de l'autre, qui mérite une sérieuse attention de la part des géologues et qui doit ouvrir des points de vue nouveaux sur la physique du globe.

Cette presque île rocheuse est entourée par une grande plaine d'alluvion sur laquelle s'élèvent trois flots de roche. Il est clair qu'à une certaine époque toute cette plaine faisait partie du golfe et que les alluvions apportées par deux petites rivières ont comblé la partie haute.

Une autre singularité à signaler, c'est l'entrée du golfe même, qui est barrée par une grande île, et à gauche les montagnes viennent se profiler de manière à cacher complètement l'entrée du canal. A droite, c'est-à-dire à l'est, il semble qu'il y a une passe ouverte dans laquelle le navire n'a qu'à se lancer; mais c'est là qu'est le danger pour ceux

des pays très-accidentés où se trouvaient les villes de Stratonicee, Mylasa, Jassus, Halicarnasse et Cnide. Toute cette contrée est d'une richesse incroyable en carrières de marbre blanc et veiné. La montagne sur laquelle est bâtie Jassus est d'un marbre de médiocre qualité, avec des bancs schisteux qui se débitent en tablettes. Mais les murs de la ville sont du plus beau marbre blanc, tiré des environs; le temple d'Apollon est également de marbre blanc. Nous parlerons de la richesse des monuments de Cnide. Toutes ces carrières sont loin d'être connues; d'autres générations y puiseront des matériaux pour les monuments de l'avenir. Strabon n'oublie pas de mentionner ces carrières (1) : « Mylasa est située dans une plaine très-fertile; elle est dominée par une montagne où il y a une carrière de fort beau marbre blanc. »

Les montagnes qui dominent Halicarnasse s'abaissent dans la mer en formant plusieurs caps, parmi lesquels il faut remarquer le cap Triopæum où était située Cnide. Ici la roche est composée d'un poudingue calcaire dans un ciment sablonneux rougeâtre, qui n'est propre à aucun emploi.

On pourrait considérer ce pays montagneux comme un des contreforts septentrionaux du Taurus qui se rattache au mont Cadmus, le Baba dagh d'aujourd'hui, qui s'élève à 1,850 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette mon-

MONT LATMUS.

Le mont Latmus commence à l'ouest doucement du Baba dagh (les montagnes) et se dirige vers l'est en donnant, par diverses ramifications qui paraissent tout à fait le résultat de l'érosion, passage à plusieurs petits affluents du Méandre, dont la Tchina et l'Arpas sont la composition de cette chaîne. Elle est d'un schiste micacé qui recouvre des terrains très-anciens de première formation. La montagne, qui tire son nom de l'antique de Harpasa, forme un des sommets principaux de la montagne, et se termine par le massif de Kestenous dagh (les Cinq-Doigts), l'ancien et le célèbre Latmus, qui baignait jadis la base. Toute la chaîne est granitique ou formée de roches à base de feldspath; elle recouvre une des plus anciennes forêts de la contrée, contemporaine de Tinolus, et qui vit autour d'elle toutes les montagnes que nous avons déjà visitées. Aujourd'hui, nous l'avons déjà dit, le pic du Latmus se baigne dans un lac que l'on appelle Oufa-Bali, les eaux jadis marines, adoucies par les pluies, ne sont plus que des ruisseaux. Un fait assez curieux, c'est que le lac contient des muets et des poissons de mer qui furent enfoncés par le Méandre eut bouché le golfe et qui s'y sont perdus.

Le mont Latmus est entouré d'une chaîne de forêts qui sont célèbres par leur faune. On y montrait dans une grotte d'un ruisseau le tombeau d'un héros. Le sommet de la montagne est complètement dépouillé de verdure et se compose de cinq pitons granitiques qui lui ont valu son nom de mont Cinq-Doigts. C'est une des plus hautes de la chaîne; mais si l'on en juge par la rapidité des neiges au printemps son altitude ne doit pas dépasser deux cents mètres.

Sur l'autre côté du lac court une chaîne d'un ordre secondaire et qui for-

mait autrefois la rive occidentale du golfe de Milet. C'est le mont Grius ou Ghazokleudagh, dont les sommets inaccessibles sont couverts d'une épaisse forêt. La chaîne du Grius est aussi composée de schistes micacés et de gneiss, qui la placent dans le cadre de la formation primitive. Cette chaîne s'étend jusqu'à Mendelia (Euromus) (1). Elle finit par s'élargir vers le sud et forme une chaîne longue et continue que les anciens appelaient le mont Messogis (*Mesoghis*); or pour une oreille grecque ce nom peut signifier le milieu de la terre, comme s'il divisait la région en deux parties égales.

MONT MESSOGIS.

Le mont Messogis, que l'on nomme aujourd'hui Kestenous dagh (la montagne des Châtaigniers), s'étend dans une longueur de plus de vingt myriamètres, depuis le plateau de la Phrygie où était située Célénæ, aujourd'hui Dinair, jusqu'à la mer, où il vient s'amortir en formant le groupe du Mycale. Du côté du sud, le mont Messogis se présente sous un aspect verdoyant et fertile. Les sommets sont arrondis et plusieurs vallées s'ouvrent pour donner cours à de petites rivières qui viennent se jeter dans le Méandre. La formation du Messogis diffère complètement de la chaîne du Latmus, qui lui fait face au nord. La majeure partie du groupe de Kestenous est composée de cailloux roulés et de terrains d'alluvion charriés sans doute par le Méandre à une époque très-reculée. Ces terrains sont d'une fertilité sans égale et étaient dans l'antiquité peuplés de villes nombreuses. Le Messogis du côté de l'est offre une assez faible élévation, parce que la vallée du Méandre s'élève insensiblement jusqu'au plateau de la Phrygie.

La plus importante des villes qui oc-

(1) Strabon, XIV, 635.

cupent les pentes est Tralles, aujourd'hui Aidin qui est à l'entrée d'une vallée profonde, coupant la montagne dans la direction du nord au sud. Ensuite vient la région fertile qu'on appelle le marché aux figues, Nosly bazar. C'est cette province qui fournit les figues connues sous le nom de figues de Smyrne. La beauté du pays a bien sa contre-partie dans les affreux tremblements de terre qui ont ravagé la contrée à différentes époques. Pourtant dans ces régions on n'observe aucune trace de terrains volcaniques. Le mont Messogis vient s'ajouter à la côte en formant une montagne élevée et arrondie; c'est le mont Mycale, si célèbre dans l'antiquité. On l'appelle aujourd'hui Samsoun dagh; c'est aussi le nom du reste de la chaîne qui descend jusqu'au Méandre.

MONT MYCALE.

Le mont Mycale se présente du côté de la mer comme un cône régulier à sommet tronqué. Ses ramifications descendent du côté du nord et forment le mouillage de Scala Nova et les ondulations montagneuses qui entourent le détroit de Samos. Strabon (1) décrit en ces termes le mont Mycale: « Après l'embouchure du Méandre vient le rivage au-dessus duquel sont la ville de Priène et le mont Mycale. Cette montagne, qui est couverte de bois et abondante en gibier, s'incline vers l'île de Samos, et forme

le Lethæus, qui coulait à Magi l'Eudon, qui coulait à Tralles.

Une branche occidentale du Messogis se détache dans la direction du nord et donne naissance à la chaîne du mont Pactyas, qui contient les montagnes secondaires, le mont Prion et Thorax (1).

Le mont Pactyas est la chaîne que l'on franchit pour aller de Smyrne à Éphèse; c'est sur le versant nord de cette montagne que l'on trouve les ruines de la Métropole.

MONT PRION.

La chaîne du mont Prion continue parallèlement au mont Pactyas et forme la côte méridionale de l'ancienne Éphèse, aujourd'hui comblée. Les rochers dénudés et rocheux de cette montagne qui se détachent sur les profondes dentelures qui lui donnent l'apparence d'une scie, *πτῶν* (2) Pausanias (2) lui donne le nom de *Pion*, ainsi nommé, dit-il, à cause de la fertilité de son sol, du mot grec *πῖον*, gras, fertile. Mais tous ceux qui ont visité cette montagne conviendront de la dénomination de Strabon lui est la plus applicable, car ses sommets ressemblent aux yeux comme une face enchevêtrée. Nous devons ajouter ce que Plinie donne également le nom de Pion à la montagne sur laquelle était bâtie, « *attollitur monte Pion*

le; on l'appelle ainsi parce qu'elle s'élève près de ce fleuve; mais elle est plus près du Lethæus, qui vient du Pactyas des Éphésiens. Mais elle est située dans une plaine au mont Thorax, où fut crucifié le païen Daphytas. »
Le revers septentrional de la montagne n'offre pas un caractère aussi é; il s'abaisse rapidement vers la vallée transversale où coule le Caystre.

CHAPITRE XIV.

MONT TMOLUS.

Le mont Tmolus est la chaîne qui se rattache, à l'ouest, au mont Messogis par des ondulations qui se prolongent jusqu'au mont Taurus; de sorte que cette montagne forme le nœud où se réunissent ces chaînes; c'est peut-être à cause de cela que les Turcs lui ont donné le nom de Baba dagh (le Père des monta-

gnés). Le mont Tmolus était célèbre dans l'antiquité par ses excellents vignobles, mais il ne reste plus aujourd'hui que de faibles traces dans les villes de Baindir et de Tapœ (1). Strabon le dépeint comme étant couvert de forêts (2) dont il ne reste plus que le souvenir. On ne voit plus sur les flancs de ses vallées que des restes de forêts de chênes qui ont été incendiées et dont les troncs carbonisés restent comme les tristes témoins du passé. Le mont Tmolus est appelé aujourd'hui Bouz dagh (montagne de la Neige), parce que c'est sur ses pentes que la ville de Smyrne et les environs viennent s'appuyer de neige. Il s'étend de l'est à l'ouest dans une longueur de cent vingt kilomètres environ. Aussi la phrase des traducteurs français prêterait à malice : « Le mont Tmolus est ramassé », ne nous paraît pas exact. Le Tmolus du côté du sud ne donne naissance à aucune rivière no-

table; mais c'est de ses flancs nord que sort le Pactole, qui déjà du temps des Romains avait perdu de son antique renommée. Nous nous étendrons dans la partie historique sur les recherches que nous avons faites sur le régime de ce fleuve. Un petit lac, situé presque au sommet de la montagne, en forme la source et les rochers de gneiss et de mica-schiste fournissent encore aujourd'hui à ses ondes les parcelles de mica qui donnent au sable cet aspect brillant.

Le mont Tmolus est à nos yeux le premier noyau, l'ossature de toute la presqu'île; c'est cette chaîne qui, d'après la théorie géologique aujourd'hui généralement admise, a dû surgir la première du sein de la terre, alors que le géant du Taurus était encore englouti dans les abîmes terrestres. Le Tmolus est en effet composé de granit et de roches primordiales; c'est une rareté en Asie Mineure que nous ne retrouverons guères qu'à l'Ida et à l'Olympe. L'aspect de la montagne offre tout le cachet, séduisant pour le peintre, des contours accidentés que présentent les rochers granitiques. Peut-être dans quelques-unes de ses ramifications pourrait-on signaler quelques lambeaux calcaires; mais nous n'en avons pas rencontré. Dans les régions de la ville de Tapœ, l'ancienne Hypoepa, le granit passe tout à fait au mica-schiste micacé. Le versant nord commande la plaine de Sardes, où coule le fleuve Hermus. Tous les contreforts de ce côté sont composés d'agglomérats de cailloux roulés, de fragments de gneiss et de sable; c'est à un de ces contreforts qu'appartient le massif sur lequel s'élevait la citadelle de Sardes. Le Tmolus ou Bouz dagh commence à se déprimer en s'approchant de la mer et laisse entre lui et le mont Pagus une large vallée qui conduit dans la vallée du Caystre. Au nord, le long de la chaîne, s'étend la vallée de Bournabat, à l'entrée de laquelle est située la ville de Smyrne.

Nous devons mentionner aussi un pays montagneux qui forme la barrière nord de la vallée de Bournabat. Cette chaîne, dont l'altitude atteint à peine la hauteur de quinze cents mètres, appartient en entier au système crétaçé; c'est dans les rochers qui dominent la ville de Bournabat que les touristes vont visiter

des excavations appelées, sans aucune espèce d'autorité, les Grottes d'Homère. Cette tradition a pour base un passage de Pausanias (1) qui a été faussement appliqué à cette localité. « Les Smyréens ont dans leur pays le fleuve Méléès dont les eaux sont excellentes; près de sa source est une grotte où Homère, dit-on, composait ses poèmes. » Les grottes que l'on montre aujourd'hui ne sont pas à la source du fleuve, ce sont des excavations peu profondes dans la roche calcaire, et qui n'ont rien de remarquable. Le versant oriental de ce rameau du Tmolus est couvert d'une forêt assez touffue dans laquelle est le célèbre rocher où se trouve gravé le portrait de Sésostris. La jolie ville de Nymphi, célèbre par ses plants de cerisiers, est située au pied de cette montagne. Ces différentes chaînes nous ont conduit jusqu'au bord de la mer au golfe de Smyrne. Nous avons à examiner les groupes montagneux qui l'entourent et qui ont servi d'asile aux premières colonies ioniennes qui vinrent s'établir en Asie.

L'étude de ces montagnes offrirait un puissant intérêt au géologue, attendu que sous un cadre restreint il pourrait trouver des formations de tous les âges, depuis les granits jusqu'aux roches volcaniques du terrain tertiaire. La forme de ces montagnes se présente sous des traits grandioses et saisissants, qui se gravent facilement dans la mémoire du navigateur.

Nous suivrons pour notre étude la

tièrement composé de trachytes et de roches de nature volcanique, et à cela de particulier que c'est une formation isolée au milieu des montagnes calcaires. Les Turcs l'appellent Kizil dagh (la montagne Rouge). Au sud sont les montagnes de Téos, de Claros et de Colophon en calcaire gris qui approche du marbre, et au nord la vallée de Bour-nabat.

CHAPITRE XV.

MONT MIMAS.

Le groupe qui forme la rive méridionale du golfe de Smyrne est remarquable par deux montagnes coniques, égales de forme et de dimension que les navigateurs français appellent les deux Mamelles et les Turcs İki Kardach (*les Deux Frères*). Au pied de ces montagnes sont situées les sources chaudes mentionnées par Strabon (1) et par Pausanias (2). « Les Clazoméniens, dit-il, ont une source chaude où ils rendent une espèce de culte à Agamemnon. »

Les ruines de Clazomènes sont en effet situées dans le voisinage. Pausanias donne le nom de Macria au promontoire voisin de Téos; ce serait alors la pointe du port de Sighadjik.

Plin (3) attribue au mont Mimas toute l'étendue de cette presqu'île et lui donne deux cent cinquante mille pas

faire réunir au continent l'île menes.

Projets de couper les isthmes ouvent entrepris dans l'antiquité jamais n'aboutirent. Hérodote au sujet des Cnidiens une assez plaisante. Le massif sur lequel la ville de Cnide est réunie par un isthme de la largeur de 740^m. Les Cnidiens ont voulu le couper, rencontrant d'obstacles, envoyèrent contracter de Delphes, qui leur répondirent : « Ne vous donnez pas de peine. Si Jupiter avait voulu ce territoire fût une île, il n'aurait pas besoin de vous pour cela. » Les Cnidiens le tinrent pour dit (1).

On voulait couper l'isthme du mont Sipylos, Neron l'isthme de Corinthe ; les projets sont toujours restés.

Les montagnes des Mamelles autour des îles d'Ourlak que la formation calcaire. Le grand orne la corne méridionale du mont Sipylos s'appelle aujourd'hui Ourlak. C'était autrefois le cap Sipylos et l'autre nom signifie le cap Sipylos nommé de la roche volcanique dont il est composé, et fait des meules de moulin. La montagne que les Grecs appellent Mimas. Tout le reste du promontoire sont les ruines d'Erythraïe de trachytes rouges ; c'est, en dépit des autres étymologies, le nom, ce qui a motivé le nom de la ville Rouge. Au sud du mont Sipylos et du golfe d'Erythraïe les collines qui dominent Tébésme, les côtes de tuf volcanique blanc, les coulures des côtes qui s'harmonisent avec le bleu intense du ciel à la côte d'Ionie un aspect qui se grave dans le souvenir ceux qui ont visité ces parages. Argenteuses, aujourd'hui Spalio appartenant aussi aux territoires, tandis que l'île voisine rentre dans la grande famille de l'archipel qui sont, les ou trois îlots, du système

CHAPITRE XVI.

MONT SIPYLUS ET SES EMBRANCHEMENTS.

Sur la rive droite du golfe de Smyrne et non loin de l'embouchure du Mélès s'élève une montagne conique dont les ramifications forment le groupe du Maniser dagh (montagne de Magnésie). C'est le mont Sipylos, un des plus célèbres de la Phrygie. Cette montagne se présente plutôt sous la forme d'un massif que d'une chaîne ; elle doit son origine à de très-anciens volcans dont les éruptions ont couvert la contrée à des époques antérieures aux temps historiques, et doivent être rangés dans l'ordre des volcans anciens. Les roches qui les composent sont des trachytes rouges et bleus ; mais à une époque plus récente des laves se sont fait jour sur les flancs de cette montagne, et ont donné naissance à des coulées qui sont en tout semblables à celles des volcans de l'Auvergne. Le groupe du Sipylos s'étend à l'est jusqu'à la ville de Magnésie et est séparé par une dépression assez forte des montagnes calcaires de Bournabat et de Nymphis ; au nord sa base est baignée par les eaux de l'Hermus que les Turcs appellent Sarabat ou Kediz tchai et qui va se jeter dans le golfe de Smyrne, à l'ouest de la montagne. Au nord-est, le Sipylos se rattache par des ondulations presque insensibles au Mourad dagh le mont Dindymène, une des montagnes importantes de la Phrygie centrale.

L'importance du mont Sipylos étant beaucoup plus grande sous le rapport historique qu'au point de vue géographique, nous compléterons l'étude de cette montagne lorsque nous nous occuperons des villes situées sur son territoire.

Le reste de la côte nord du golfe est formé d'alluvions qui s'étendent jusqu'aux rochers de Phokia, l'ancienne Phocée placée à l'entrée du golfe.

Depuis la plaine de l'Hermus jusqu'à Pergame et sur la côte jusqu'au golfe d'Adramytte le pays est composé de plaines peu accidentées dans lesquelles coule le fleuve Caïque et l'un de ses affluents, le Selinus.

Ici le terrain commence à présenter un aspect nouveau ; la région purement calcaire a cessé et les roches schisteuses avec des filons de quartz commencent à surgir, mais souvent entrecoupés par des épanchements trachytiques. Chaque montagne, chaque colline de cette région porte un nom moderne, mais qui ne se rattache en rien aux souvenirs historiques. Le groupe méridional est toujours le Maniser dagh, et le massif entier est le Kodja dagh. (la maîtresse montagne). Plus on avance vers le nord, plus le terrain primitif se développe. Au-dessus de la ville de Pergame on entre en plein dans le système granitique ou de micaschiste qui constitue l'ensemble du mont Ida. Les différents torrents qui descendent de ces montagnes témoignent que les sommets sont de même nature que la base ; car tous les cailloux roulés qu'on ramasse dans leurs lits sont de syénite, de gneiss et de micaschiste. M. Tchihatcheff, qui a bien observé ces parages, cite une localité curieuse dans le Madara dagh, au nord de Pergame ; c'est un chaos de blocs de syénite accumulés comme par suite d'un tremblement de terre et dans lesquels on observe la roche depuis l'état sain et compacte jusqu'à celui de la plus complète désagrégation. Là, un petit village du nom de Tchamoglou s'est installé au milieu de ce désordre de la nature. Les maisons sont en partie établies, sous les blocs suspendus, et forment des habitations moitié garages moitié mai-

CHAPITRE XVII.

MONT IDA.

Il serait difficile de dire laquelle des deux montagnes de l'Ida ou de l'Olympe passait dans l'opinion des anciens pour avoir la plus grande célébrité ; mais il en est peu qui aient été le sujet de commentaires plus variés et plus nombreux. Le voisinage de la Troade, toutes les traditions mythologiques dont le mont Ida fut le théâtre donnent un intérêt particulier à l'étude de cette montagne. Nous n'avons aujourd'hui à notre disposition que des fragments tronqués de Démétrius de Sceps que Strabon nous a conservés ; mais ces fragments sont précieux pour nous guider dans la connaissance de cette chaîne dont l'étude est des plus compliquées.

Nous pouvons faire au sujet du mont Ida la même observation que nous avons faite au sujet du Taurus ; c'est que ce nom était donné dans l'antiquité non pas à une seule chaîne, mais à un système montagneux qui coupait toute la Troade depuis le golfe d'Adramytte jusqu'à l'Hellespont, et la séparait pour ainsi dire du reste de la Mysie. C'est sous ce point de vue qu'il faut accepter la définition de Strabon ; car on éprouverait quelque déception si l'on voulait suivre une seule et unique chaîne dans tout le parcours qu'il lui assigne.

Aussi les anciens et surtout Homère ont-ils l'habitude de nommer le mont

l'on appelle véritablement la Troade être prise de la position de l'Ida. Cette haute montagne se dirige vers le sud et la mer occidentale, en se penchant aussi un peu vers le nord et vers la côte septentrionale qui est celle de la Propontide, depuis le détroit d'Asie jusqu'à l'Æsepus et à la Cyzique.

L'Ida a plusieurs extrémités qui s'étendent en forme de pieds qui lui ont fait la figure d'un scolopendre; les dernières sont du côté du sud-est, les hauteurs près de Zéléia, et ont été du midi le cap Lectum. Les rivières se terminent dans les terres au-dessus de la Cyzicène, à la Propontide même appartient aujourd'hui; mais le cap Lectum s'avance vers cette partie de la mer Égée qu'on appelle pour aller de Ténédos à Lesbos (Homère) ici fort à propos Lectum en le considérant comme la portion de l'Ida et comme le premier lieu où l'on arrive de la mer pour aller à cette montagne.

Le poète distingue fort bien aussi de ces extrémités le sommet de la montagne sous le nom Gargarum; car en effet aujourd'hui l'on montre sur les hauteurs de cette montagne un lieu nommé Gargarum et dont Gargara, ville actuelle des Éoliens, tire son nom.

En doublant le cap Lectum, on trouve un vaste golfe formé par l'Ida qui se retire du Lectum pour avancer vers l'intérieur des terres et par Canae. Ce cap oppose au Lectum; quelques-uns l'appellent golfe de l'Ida; d'autres donnent le nom de golfe d'Adramyttius (1). Deux montagnes s'élèvent au-dessus de la Propontide, l'Olympe de l'Ida et l'Ida. Au-dessous de la première est la Bithynie, et entre l'Ida et la Troade (2).

Selon Demetrius de Scepsis, des parades du mont Ida voisines de la Cébrenie se détachent deux bras qui s'avancent vers la mer, l'un dans la direction de Sigium, l'autre dans celle de Sigeum, formant comme un demi-cercle dont les extrémités se terminent dans la

plaine, à la même distance que l'Ilium recens, située entre ces extrémités, tandis que l'ancienne Ilium était placée au lieu où commencent ces bras. Ce demi-cercle renferme la plaine simoienne, que traverse le Simois et la plaine scamandrienne, où coule le Scamandre. Ces deux plaines sont séparées l'une de l'autre par un long col qui, s'étendant en ligne droite depuis l'Ilium actuelle, adossée à ce même col, jusqu'à la Cébrenie, forme avec les deux bras ci-dessus décrits la figure de la lettre E (1).

Le mont Ida a été qualifié par Homère de montagne abondante en sources à cause de la quantité de fleuves qui en sortent.

Une colline dépendante du mont Ida et nommée Cotylus, est à environ 120 stades au-dessus de Scepsis; de cette colline sortent le Scamandre, le Granique et l'Æsepus (1).

Étienne de Byzance cite en ces termes le mont et la ville de Gargara : « C'est, dit-il, une ville de Troade située sur le sommet du mont Ida; on l'appelle aussi Palægargara. » Strabon l'attribue aussi aux Éoliens. Le mont Gargara était habité par les Lélèges. Gargara était, dit-il, fondée par les habitants d'Assos. Selon Éphore, cité par Macrobe, ces deux villes étaient très-voisines, et Gargara fut ainsi nommée de Gargare, fils de Jupiter, qui vint de Larisse de Thessalie. Le grammairien Diotime, natif d'Adramyttus, y tint une école; c'est de lui qu'Aratus dit en deux vers : « Je pleure sur Diotime qui s'asseyait sur les rochers pour enseigner l'alphabet aux enfants de Gargara (2). » On donnait aussi ce nom à un promontoire; mais nous croyons qu'il faut l'identifier avec le cap Lectum, car il n'y en a pas deux dans ces parages.

Étienne de Byzance nous apprend de plus, d'après Lycophron, que le sommet chauve et dénudé de l'Ida portait le nom de Phalacra. Ce mot, dit-il, désigne le sommet de l'Ida, ne produisant aucune plante à cause de la neige et de la glace, mais qui est tout à fait dépourvu. Toutes les montagnes privées

XIII, 583.

XII, 54.

(1) XIII, 597.

(2) XIII, 602.

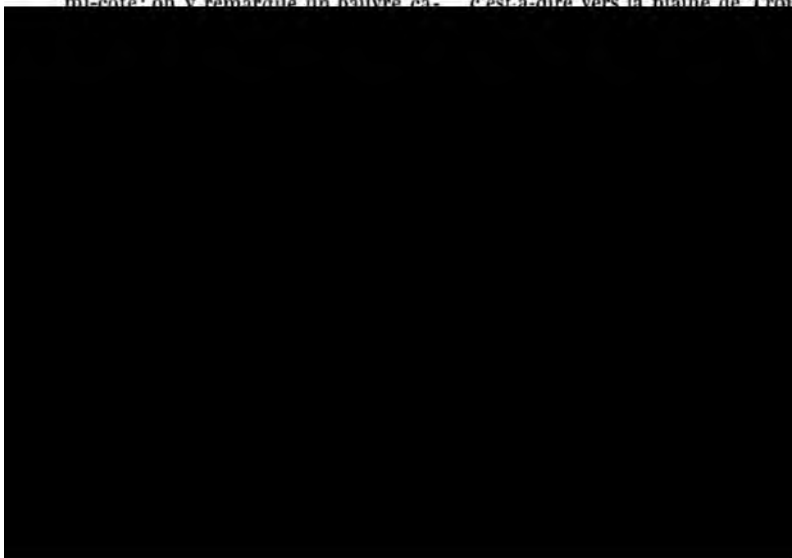
de végétation portent le nom de Phalacræ. Selon Diodore de Sicile, la montagne de l'Ida tire son nom d'Ida, fille de Melissée, roi de Crète; c'est la plus haute de celles qui dominent l'Hellespont; on y remarque, au milieu, un antre où l'on dit que les trois déesses furent jugées par Pâris. — On prétend aussi que ce fut dans l'Ida que les dactyles idéens étaient établis, et que, instruits par la mère des dieux, ils furent les premiers à travailler le fer; enfin on observe dans cette montagne un phénomène qui lui est propre. Ici Diodore décrit un phénomène d'optique causé par le lever du soleil, et qui de nos jours peut encore être observé dans ces splendides matinées caniculaires, quand les brumes de la montagne se dorment des rayons du soleil naissant (1). Pomponius Mela rapporte les mêmes phénomènes en les exagérant (2).

Nous pouvons maintenant parcourir cette longue chaîne recherchant à identifier les noms modernes avec les noms anciens. L'extrémité de la chaîne de l'Ida vient s'amortir dans la mer au cap Baba, qui est l'ancien *promontorium Lectum*. On peut mouiller sous les terres du cap, abrité par une jetée qui s'avance d'une vingtaine de mètres dans la mer; elle est formée de grosses pierres accumulées sans beaucoup d'art et ne peut défendre les navires contre les vents de l'ouest. Le petit village de Baba se présente à

sur la côte dans une longueur de douze kilomètres. C'est sur le pied de ces pitons qu'est située l'ancienne ville d'Assos. Toute la montagne est couverte de trachytes rouges très-durs qui ont presque l'apparence du porphyre. C'est de ces carrières inépuisables que les Grecs ont tiré les matériaux pour les monuments d'Assos; la solidité de la roche est à toute épreuve; mais la couleur d'un violet foncé, est triste à la vue, et sa dureté, jointe à sa nature cristalline, empêche de donner à la pierre un poli. On remarque autour de la montagne de très-grands amas de scories de fer qui viennent ces scories? ce n'est certainement pas la pauvre population du village de Beyram qui a jamais exploité des mines. Il est plus probable que ce sont les vestiges des exploitations que commencées par les Lélées et continuées par les Grecs. Les montagnes sont très-riches en fer, et forme de rognons agglomérés épars sur la

La formation volcanique s'étend à l'est et au nord sur le terrain tique. Derrière ce premier étage la montagne s'élève la belle chaîne de Gargara, jadis séjour des dieux, aujourd'hui Kaz dagh (la montagne l'Oie). Les Turcs sont très-portés à poétiser les noms.

Le Gargara se rattache à une chaîne orientale dont les sommets forment un demi-cercle, et la courbe de cette chaîne est tournée vers l'ouest, c'est-à-dire vers la plaine de Troie.



antiquité. La nature géologique-terrain ne s'oppose nullement à l'existence de mines d'argent dans ces régions, parce que les roches sont constituées de gneiss, du quartz et des schistes, qui souvent servent de supports à un minerai d'argent.

sis qui compose la chaîne de
ent pas s'abaisser dans la plaine
ligne de circonvallation, mais il
ré d'un cercle de montagnes in-
qui circonscrivent la plaine de
un nombre desquelles se trouve
éminence du Pergama. Au sud
approchent de la mer, et le pays
ruines d'Alexandria Troas jus-
Baba va toujours en s'élevant
de la mer.

1, au contraire, le massif mon-
intermédiaire laisse entre lui
toute la plaine de la Troade,
rée ou Janissaire, et se courbe
gne des Dardanelles. Tous ces
secondaires sont généralement
e marneux et par conséquent
stitution beaucoup plus récente
nde chaîne de l'Ida.

seif granitique repaît sur la Hellespont dans la presqu'île où il forme le mont Dinajour (aujourd'hui Kapou dagh (la de la Porte.) Cette montagne se ; elle se rattache au continent presqu'île de Cyzique qui est ablonneuse ; mais autrefois elle ne le (1).

ne occidental se prolonge en
qui forme la presqu'île d'Ar-
avec un îlot du même nom et
e nature calcaire, marbre gri-
est une amorce de la grande
conçue ou de Marmara qui
n nom a toute cette mer qu'on
autrefois Propontide. C'est la
le les anciens assignaient à la
le l'Ida; elle se rattache au
e l'Olympe de Mysie par des
ions de médiocre hauteur qui
passage à plusieurs fleuves et
un certain nombre de bassins
d'une certaine importance qui
a la province de Bithynie cet
riant et si fertile.

Au nombre des lacs que renfermait la région de l'Olympe, les anciens citent souvent le lac Dascylitis, qui était aux environs de Cyzique (1). Rien n'a pu nous mettre sur les traces de ce lac, qui passait cependant pour un des plus importants de la contrée, et aucun des voyageurs qui ont consacré quelques pages à la description de la Bithynie ne paraît s'être souvenu de son nom; nous devons en conclure ou qu'il s'est desséché, ou que ce nom s'est confondu dans celui d'un des autres lacs d'Apollonias ou de Milétopolis. Cependant Strabon (2) les nomme tous les trois simultanément. C'est une question curieuse de géographie, qui n'est pas encore résolue.

Un si grand nombre de villes anciennes peuplaient les vallées et les plateaux formés par ces montagnes, que leur nomenclature trouvera mieux sa place dans les chapitres consacrés à ces villes. Nous mentionnerons encore le Katerli dagh (montagne des Mulets), qui est un des acrotères de l'Olympe projeté vers le nord et forme le cap de Bouz bouroun dans la mer de Marmara.

Ici finit le système de l'Ida et commence celui de l'Olympe Mysien ; mais nous devons le laisser pour le moment , afin de suivre dans toute son étendue le rempart montagneux qui soutient les plateaux du centre à partir du golfe de Nicomédie.

La constitution de ces montagnes est des plus variées et n'appartient plus à une nature homogène comme la plupart de celles que nous avons décrites.

Nicomédie et ses alentours offrent
seuls un tableau varié des terrains de
sédiment de plusieurs âges géologiques
parmi lesquels le gres rouge paraît
former un noyau considérable, puis-
qu'on le retrouve à plusieurs stations
tant sur le bord du Sangarius que dans
les villes de Gévèh et d'Aksérai.

Toute la chaîne, d'une élévation médiocre, qui forme un des côtés du bassin du lac de Sabandja, court à une distance moyenne de quinze kilomètres de la côte. Elle s'ouvre pour donner passage

Б., XII, 575.
XII, 576.

(1) Strabon, XII, 575.
(2) Ibid.

au fleuve Sangarius aujourd'hui Sak-karia l'un des plus longs de l'Asie Mineure et dont le volume d'eau paraît avoir singulièrement diminué, si l'on s'en rapporte aux descriptions des historiens (1).

Les ondulations de terrain qui se manifestent entre ces montagnes et la mer sont bien définies par les Turcs, qui ne leur donnent pas le nom de *dagh*, montagne, mais celui de *tépé*, butte. Toute la côte sud du Bosphore de Thrace est généralement basse et peu ondulée : il n'y a que la montagne du Géant (temple de Jupiter Urius), qui s'élève en face du golfe de Buyukdéré et qui présente une masse assez importante ; mais il faut penser que sa base baigne dans les eaux de la mer. Son revers méridional est déjà beaucoup moins abrupte ; sa hauteur absolue n'atteint pas cinq cents mètres. Ainsi les plaines de l'intérieur, situées immédiatement au sud de cette montagne, dépassent de quatre ou cinq fois en hauteur le sommet même de la montagne, puisque leur hauteur moyenne est de 800 à 1,000 mètres.

Kara bournou est le cap qui indique l'entrée du Bosphore. De là jusqu'à l'embouchure du Sangarius le pays est plat, se relève aux environs de Chilé ; mais l'aspect des montagnes est des plus uniformes ; elles se composent de sommets arrondis et couverts de verdure, s'abaissant pour donner passage aux fleuves et se relevant ensuite mais sans

chait à la hauteur de Trébizonde les monts Thechès. Ce que nous avons en dire trouvera mieux sa place dans la description des provinces traversent.

CHAÎNES DU CENTRE.

Si l'on voulait établir une théorie des montagnes du centre comme les géographes l'ont fait du mont Ta on pourrait dire que l'Olympe de jouë au nord le même rôle que le Cragus de Lycie au sud ; c'est-à-dire qu'il forme comme la souche de les chaînes qui sillonnent la partie centrale de la presqu'île.

A l'ouest il se rattache au mont Taurus par une suite de soulèvements continus. Il se dirige au sud par le Toun dagh jusqu'au centre de la Phrygie où l'ouest il se rattache à l'Elma dagh n'est que la continuation des Ala dagh. Il est une particularité plus commune en Asie que dans les régions d'Europe, c'est que les cours des différents fleuves ne suivent que rarement la pente des montagnes, viennent au contraire les couper à angle droit et s'ouvrent un passage là où on ne croirait pas qu'une rivière dût passer. On voit la lutte de l'Euphrate avec le Taurus (1) lorsque le fleuve rencontre le géant des montagnes d'Asie. Mais le fleuve n'est pas le seul qui semble avoir pour tâche de se détourner de son

des petits fleuves de la côte sud posent d'une manière analogue. Il est à dire qu'il n'y a que le Méandre et le Caystre qui coulent régulièrement dans leurs vallées respectives en trouvant tranquillement les montagnes à leur gré, suivant leurs cours. Ainsi le passage du fleuve du continent à la mer n'est pas le moins du monde l'indication d'une vallée supérieure. Il suffit de jeter les yeux sur la carte d'Asie pour voir combien le cours des rivières est irrégulier et par conséquent combien le terrain est difficile à peindre d'une manière intelligible. La chaîne qui sépare le massif de l'Olympe mysién rapidement à peu de distance de la mer de Marmara, et c'est du côté qu'il présente le plus imposant. L'histoire de l'Olympe est liée à celle de la ville de Broussa et serait rompre l'unité du tableau si on les séparait l'une de l'autre. Nous contenterons ici de grouper les montagnes qui se rattachent au massif de l'Olympe et qui contribuent à former la chaîne de la contrée. Toute la région orientale de l'Olympe régit à une altitude de mille à onze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et quoique les vallées des montagnes qui la traversent ne paraissent que de peu d'élévation, elles ne laissent pas que d'avoir une altitude absolue considérable. La chaîne qui se détache de l'Olympe au sud s'étend jusqu'à Kutayah et se termine vers cette ville en formant le plateau de Marmara. Celui de l'est est arrosé par le cours du Taurus ou Thymbrius, qui va se jeter dans le Sangarius. Le plateau de Marmara, au centre duquel est située la ville de Broussa, est arrosé par le Rhyndacus, qui descend directement à la mer, en traversant le lac d'Apollonius. Ce plateau, appelé aujourd'hui Tchafar, (le Château de seigle) est le point de partage des eaux de la Propontide et la mer Ionienne. À peu de distance d'Aizani, un affluent de l'Hermus prend sa source et se dirige vers le sud. Cette grande chaîne courant est et forme un passage à ce cours d'eau. Elle est aujourd'hui le nom de Mourad dagh. C'est le mont Dindymène. Le massif de l'Olympe est granitique ;

mais toutes les montagnes qui viennent s'appuyer sur ses flancs appartiennent au système calcaire et à l'argile. Aussi la contrée située entre Broussa et Kutayah se présente-t-elle sous des traits uniformes et monotones. La ville même de Kutayah est dominée par une montagne crayeuse. Toute la plaine environnante est dépourvue de végétation.

Le Mourad dagh offre un tableau tout différent. Ses pics, hardiment découpés, se dessinent sur l'horizon. De vastes forêts et des vallées profondes offrent aux nombreuses populations nomades des retraites d'été appelées *yaëla* aussi fraîches que salubres. Le Mourad dagh, vu des hauteurs de Kédiz, grand *yaëla* qui est situé à 1,100 mètres au-dessus de la mer, se dessine comme une chaîne courant de l'est à l'ouest. Mais du côté du sud ses contreforts descendent en suivant le cours de l'Hermus presque jusque dans les parages de Koula. De nombreuses villes de la Phrygie Épicète se cachent dans les replis du terrain, et sont aujourd'hui de pauvres villages. Au delà du Mourad et vers le sud-ouest court le Gouroun dagh, dont les sommets restent couverts de neige une partie de l'été. Mais toutes ces montagnes, dont les noms anciens sont ignorés, ne présentent, au point de vue historique, qu'un médiocre intérêt, et dans l'état incertain de la nomenclature turque il est difficile d'en donner une description satisfaisante, puisqu'elles changent de nom, presque à chaque village, comme les cours d'eau qui les arrosent. Ainsi l'Hermus s'appelle à sa source Kédiz tchai; plus loin vers la plaine de Sardes c'est le Sarabat.

Une autre chaîne un peu mieux caractérisée, partant du mont Olympe, sépare la Bythinie de la Phrygie Épicète. C'est l'Ak dagh dont les ramifications s'étendent jusqu'à Angora; cette chaîne appartient presque tout entière à la formation granitique. Elle est arrosée par le fleuve Sangarius, et s'abaisse vers le sud pour former le vaste plateau de la ville de Sevi hissar. Mais le revers sud est bordé par une chaîne secondaire offrant des soulèvements de syénite très-remarquables. C'est au pied d'une de ces montagnes qu'est si-

tuée la ville de Pessinunte, et par conséquent la montagne est le mont Dindymène cité par Strabon, mais différent de la chaîne que nous venons de nommer. C'est la dernière montagne historique de ces régions.

Au sud s'étendent les terrains accidentés de la Phrygie, qui sont presque tous le produit de feux souterrains.

Le système calcaire se montre de nouveau à l'est et s'étend jusqu'à la plaine de Kara hissar; c'est dans ces montagnes que se trouvent les célèbres carrières de marbre de Synnada et les grands épanchements trachytiques qui ont valu son nom à Kara hissar (le Château Noir).

L'Ak dagh, changeant de nom, se prolonge toujours à l'est. Il donne passage au fleuve Halys et va se rattacher aux montagnes d'Amasie.

Au sud de cette chaîne, qui se décompose en plusieurs ramifications parallèles qui traversent la province de Haimanah, commence la région des plateaux, qui, rarement interrompus par des ondulations de terrain, s'étendent jusqu'au delà de Césarée. Ces plateaux

contiennent plusieurs lacs, notamment le grand lac Salé et plusieurs autres lacs, appuyés aux versants septentrionaux du Taurus. Puis viennent les terrains volcaniques d'Urgub appartenant à la formation plutonienne dont le mont Argée est le point saillant.

Du côté de l'ouest une autre région, appelée la Catacécaumène ou pays brûlé, est aussi le produit des feux souterrains. La description de ces contrées sera mieux placée à côté de celle des villes qu'elles renferment. On se fait mieux une idée des traits généraux du pays.

On voit par le tableau très-succinct que nous avons fait du relief de la presqu'île, qu'on peut la considérer comme un vaste plateau soutenu au nord et au sud par des contreforts montagneux qui ne sont autres que le Taurus et le mont Olgassus. Dans sa partie ouest, les chaînes de montagnes viennent s'amortir au bord de la mer; c'est ce qui forme ces golfes si nombreux et si profonds qui sont presque tous parallèles entre eux.

LIVRE II.

LA BITHYNIE.

CHAPITRE PREMIER.

DES COLONS DE LA BITHYNIE. LIMITES DE LA CONTRÉE.

grande et fertile contrée qui est sur les bords de la mer Noire, du nord et de la Propontide, et que les Grecs et les Romains ont appelée Bithynie, était, dans l'origine, occupée par les Bébryces (1), et par les Bébryciens (2). Lorsque les Grecs remontèrent dans la Propontide, les Bébryces étaient gouvernés par Amycus, fils de Neptune et roi des Bébryciens (3). Mais ce nom est poétique, car les autres anciens se taisent sur ce point;

Strabon déclare formellement que la Bithynie reçut ce nom par l'invasion des Thraces, nommés Bithyniens et Thyniens.

Ce qui est relatif à l'histoire de cette contrée est tellement incertain que les historiens anciens eux-mêmes sont loin d'être d'accord sur le nombre de faits qui nous sont parvenus. D'après un scoliaste d'Apollonius Rhodius, les Bébryces n'occupaient tout le pays qui fut depuis la Bithynie, mais ils s'étendaient au-delà fort au-delà de ses limites. Il était roi des Bébryces dans la Bithynie, et possédait principalement sur les côtes (4). Charon prétend qu'on donnait anciennement le Bébrycie au pays des Lampsaques, territoire de Lampsaque se

trouvait hors de la Bithynie ancienne (1).

Étienne de Byzance fait descendre cette peuplade des Bébryciens de Bébryces ou de Bébrycée, sans indiquer qu'elle ait aucune communauté d'origine avec les Bébryciens d'Espagne (2). Ce qui paraît certain, c'est que la nation des Bithyniens ne descend pas de celle des Bébryces, car celle-ci fut exterminée par la guerre (3). Si les Bébryces ne sont pas cités par Homère dans le recensement, c'est que, selon la remarque d'Apollodore, ils sont compris sous le nom des Phrygiens avec les Dolions. Et quoique Strabon dise positivement que les Bébryces sont originaires de Thrace (4), il est certain qu'ils sont venus s'établir en Asie longtemps avant la guerre de Troie.

Tous ces faits épars dans les historiens concourent à nous prouver que les peuples qui occupaient l'Asie Mineure dans les derniers siècles avant notre ère, étaient tous étrangers à la contrée. Nous verrons, en étudiant les autres provinces et en cherchant à débrouiller le chaos de tribus et de peuplades qui se sont succédé depuis le quatorzième siècle av. J.-C., que la majorité des peuples qui ont occupé la partie de la presqu'île située à l'occident de l'Hellade, était originaire d'Europe. C'est la Thrace qui a fourni le plus fort contingent de population à la partie septentrionale de l'Asie Mineure. Les Dryopes, qui se mêlèrent avec les Bébryces, avaient émigré avec les Athé-

Strabon, Comment. sur l'Énéide, liv. III, p. 33.

maxima Bébrycii panduntur limina
Mer. Flaccus, liv. IV, p. 99.

Strabon, liv. I, ch. VIII, § 20.
Scholia Parisiensia ad Apollon. Rhod., liv. II, ch. II, p. 118.

(1) Les Bébryces et les Dryopes occupaient les environs d'Abydos. Strabon, liv. XIII, p. 586; Hérodote, liv. I, ch. CXLVI.

(2) Verbo Βεβρύκιων.

(3) Ératosthènes cité par Plin., Hist. natur., liv. V, ch. XXX; Apollonius de Rhod., Argon., liv. II, ch. II, p. 118. Schæfer.

(4) Strabon, liv. XIII, p. 586; Hérod., liv. I, ch. CXLVI.

niens et les Ioniens; ceux-ci se fixèrent dans la région occidentale de l'Asie Mineure, et les Dryopes vinrent dans la Bébrycie et s'établirent sur les rives de la Propontide. Quant aux limites des territoires occupés par ces différentes peuplades, il serait superflu de vouloir les déterminer d'une manière positive, car Strabon remarquait qu'elles ont subi tant de variations, et que la Bithynie a été occupée par des peuples si différents, que les géographes déjà renonçaient à l'éclaircissement de cette question si difficile.

Après la mort d'Amycus, roi des Bébryces, tué par Pollux (1), les Argonautes bâtirent un temple en l'honneur du dieu qui leur avait donné la victoire (2). De leur côté, les Bébryces élevèrent à la mémoire d'Amycus un temple qui n'était éloigné que de cinq stades du Nymphéon de Chalcédoine. Un laurier d'une grandeur extraordinaire avait crû près de ce temple. Il avait la vertu de rendre invincibles au jeu du ceste ceux qui avaient mâché de ses feuilles (3).

La race d'Amycus régna encore quelque temps sur les Bébryces. Étienne de Byzance mentionne Mucaporis comme roi de Bithynie et Mandron, qui régnait à Lampsaque, lorsque les Phocéens s'en emparèrent (4). C'est vers cette époque que les Cimmériens pénétrèrent dans la Bébrycie et s'en rendirent maîtres. Une partie des Bébryces fut exterminée; mais les Cimmériens ne

brement, ne fait mention ni des Ioniens, ni des Thyniens, dont la sance s'est accrue dans la contrée point d'absorber tous les autres. Hérodote affirme que les Ioniens sont Thraces d'origine; sont venus des bords du fleuve mon, qu'ils ont été chassés de leur par les Teucriens et les Mysiens, ces derniers envoyèrent eux-mêmes une colonie en Asie (1).

Cette invasion des peuples de la Thrace dure pendant plusieurs siècles. Les Phrygiens paraissent être les premiers, puisqu'ils ont pu aller plus avant dans l'intérieur du continent. C'est en transportant le nom de leur patrie dans la nouvelle contrée, qu'ils venaient occuper, que les différentes familles de colons ont jeté une confusion dans la géographie de ces contrées. On trouve des Phrygiens, des Mysiens, des Bithyniens, des Thraces en Europe et en Asie. Le scoliaste d'Apollonius de Rhodes dit : Il faut observer qu'il y a deux Thynies : l'une, en Europe, aux environs de Salmydessus, c'est un lieu de la Thrace; l'autre en Asie, jusqu'à la Phrygie (2). La majeure partie des Ioniens est originaire de la Thrace s'est accrue par l'émigration de la Thrace du continent qui sont venus s'établir dans cette contrée. Pausanias va plus loin; il regarde tous les Bithyniens comme originaires du continent de la Grèce. Les Bithyniens, dit-il, so-

as avons cité plus haut, atteste nos faits.

seulement sous les rois de e que la contrée eut des limites terminées. Leurs possessions comprises entre le Sangarius à , et le Rhyndacus au couchant. nement, les Bithyniens possédèrent le pays depuis le Bosphore jusqu'au fleuve Rhébas. Le pays montagnard qui était habité par les Thyssagètes jusqu'à la rivière de Calés, de sorte que les Bithyniens et les Thyssagètes limitrophes (1).

du sud, il est beaucoup plus difficile de déterminer les limites de la contrée, même sous les rois. Leurs possessions se sont étendues jusque dans le nord de la Phrygie, et ils possédèrent la Phrygie Hellepontique ou (2). Le royaume de Bithynie possédait donc des peuples sui-

vis Mariandyniens; la langue et les coutumes de ce peuple ne diffèrent pas de celles des Bithyniens. Il est probable qu'il y avait un peuple thrace (3). Les Mariandyniens possédaient la partie la plus orientale de la Bithynie, et donc leur nom au golfe où tombe le Bosphore (4). Etienne de Byzance mentionne *Μαριανδύνια χώρα* le pays qu'ils habitaient. Il pense avec Eustathe (5) que ce peuple prenait son nom d'un prince d'Eolie, nommé Mariandynus. Eustathe, sur l'autorité de Théopompe (6), dit que ce Mariandynus était le titre d'une partie de la Paphlagonie. Eustathe dit que ce canton sur les Bebryciens lui donna son nom après la conquête. Lorsque les Argonautes eurent vaincu les Bebryciens, ils s'arrêtèrent chez les Mariandyniens, sur lesquels régnait un prince qui les reçut favorablement, car il était Grec d'origine et de la race des Pélopes (7). Xenophon nous apprend que ce fut la fin de cette peuplade.

Les Milésiens ayant bâti Héraclée, soumièrent les Mariandyniens, anciens habitants de cette contrée, et les vendirent comme esclaves, mais sans les envoyer hors du pays (1). Ainsi, dit Eustathe, leur condition ressemblait beaucoup à celle des Ilotes. Etienne de Byzance nomme aussi, d'après Théopompe, les Ladepsi et les Tranipsi comme faisant partie des peuples de la Bithynie; mais il ne dit pas en quelles régions ils étaient établis (2).

2° Les Caucones. Cette peuplade occupait une enclave du pays des Mariandyniens vers les bords de la mer, jusqu'au fleuve Parthénus, qui prend sa source dans la Paphlagonie même. Il y avait, dit Eustathe, un peuple en Arcadie nommé Caucones, qui, se croyant originaire de la Paphlagonie, prêta du secours aux Troyens. C'est dans cette partie de la Bithynie qu'existe encore une peuplade nommée Cauconiate, voisine des Mariandyniens (3). Ils sont cités par Homère dans le dénombrement. Vers la mer, dit-il, sont cantonnés les Cariens et les Péoniens, célèbres tireurs d'arc, les Léléges, les Caucones et les nobles Pélasges (4).

Ces Caucones étaient des tribus errantes, répandues en Grèce et en Asie. Eustathe nous a conservé une note très-curieuse et fort positive à ce sujet. Il mentionne les Caucones du Péloponnèse. On sait, dit-il, que les Caucones sont un peuple nomade, et qu'il y avait non-seulement des Caucones en Arcadie, mais aussi dans la Paphlagonie. Ils étaient voisins des Mariandyniens et habitaient la côte jusqu'au fleuve Parthénus (5). Il n'est pas étonnant de trouver dans ces contrées des peuples nomades, car les Scythes qui, sous la conduite de Madiès, s'étaient emparés de l'Asie, en poursuivant les Cimmériens chassés d'Europe (6), et qui, après la défaite des Mèdes, la réduisirent tout entière sous leur domination (7).

Eustathe, ad Dion.

rabon, liv. XII, p. 543.

rabon, liv. XII, p. 542.

me, *Hist. nat.*, liv. VI, ch. I.

pod Dionys., liv. V, p. 288.

Herod., p. 312, éd. Muller.

Herod., d'Apollod., liv. I, ch. VIII,

(1) Xénoph., *Exp. Cyr.*, liv. VI.

(2) Théop., *Fragm.*, lib. VIII, p. 280, éd. Müller. Et. Byz. & Ladepsi.

(3) Eustathe, ad Hom., *Iliad.*, 363.

(4) Eustathe, ad Hom., *Iliad.*, 362.

(5) Eustathe, *Odyss.*, liv. III, v. 366.

(6) Hérodote, liv. I, ch. CIII.

(7) Hérodote, liv. I, ch. CVI.

durent, chassés à leur tour par les Mèdes, laisser quelques tribus vagabondes au milieu des montagnes de la Paphlagonie et du Pont, c'est-à-dire des monts Paryadres et Orminius (1). Cette supposition est confirmée par Strabon. « Quant aux Caucones, dit-il, qui, selon quelques auteurs, occupaient la côte à l'est des Mariandyniens jusqu'au fleuve Parthénus, et qui possédaient la ville de Tieium, les uns leur donnent une origine scythe, les autres les regardent comme une peuplade sortie de la Macédoine, d'autres encore comme des Pélasges. On prétend aussi qu'ils avaient leur demeure dans le pays qui s'étend depuis Héraclée et les Mariandyniens jusqu'aux Leucosyriens que nous nommons Cappadociens. On trouve le peuple des Caucones aux environs de Tieium, qui s'étendent jusqu'au fleuve Parthénus et celui des Hénètes de l'autre côté, à qui appartient la ville de Cyturus. Encore de nos jours, on voit aux environs de ce fleuve une peuplade qui porte le nom de Cauconides. »

3° Les Thyniens qui occupaient la presqu'île formée par le Pont-Euxin, le Bosphore et le golfe de Nicomédie. Ces Thyniens, comme nous l'avons vu, étaient Thraces et sortaient des États du roi Phynée.

4° Les Bébryces dont nous avons parlé.

5° Les Mysiens qui occupaient le mont Olympe et qui sont venus de la

Nous croyons que ces documents les anciens peuples qui ont occupé la Bithynie sont les seuls qu'on doive garder comme positifs. Strabon même a éprouvé tant de difficulté à bien faire connaître leur origine qu'il termine sa description en disant qu'il était donc la disposition de ces lieux de ces peuples. Elle ne ressemble guère à celle que l'on voit aujourd'hui. Il faut chercher cette différence dans les diverses révolutions qui ont séparé, tantôt confondu les peuples suivant la volonté des maîtres, qui ne pas toujours été les mêmes; car, depuis la prise de Troie, ces pays passèrent successivement sous la domination des Phrygiens, des Mysiens, des Lydiens, des Éoliens, des Ioniens, des Perses, des Macédoniens, et enfin sous celle des Romains, sous lesquels la langue de ces peuples ont perdu jusqu'à leur langage et leur nom.

Peu de temps après l'établissement des Bithyniens dans cette contrée, ils furent soumis par Crésus (1). Après la destruction de l'empire de Lydie, ils furent sous la domination de la Perse et leur territoire forma une satrapie connue sous le nom de Dascylus d'Hellespontique.

Des colonies grecques étaient venues s'établir sur les côtes de la Bithynie pontique et avaient repeuplé une contrée depuis longtemps ravagée par la guerre. Mais cet état de prospérité ne

bors, le Bithynien Dédalsès, en l'honneur d'Astacus, fonda une sorte de gouvernement monarchique. C'est ce que l'on peut regarder comme le commencement du royaume de Bithynie, que Memnon (1) ne le désigne lui-même que par le titre d'étranger.

L'état de choses dura jusqu'au moment où Alexandre anéantit la puissance des Perses en Asie Mineure. C'est que la Bithynie devint un royaume quel que les historiens anciens nous en aient donné quelques renseignements.

CHAPITRE II.

ROIS DE BITHYNIE.

Memnon de Byzance nous donne la liste chronologique du règne des huit rois qui ont gouverné la Bithynie depuis sa constitution en royaume jusqu'à son absorption en province romaine.

1. **Asacus**, fils de Dédalsès, se trouva à la tête de la Bithynie à la mort de son père : il défendit Asacus contre les incursions de Denys, tyran d'Héraclée, mit l'assiéger avec une armée nombreuse. Son fils Bias, qui hérita de son trône et de ses États, eut à soutenir de nombreuses guerres avec ses voisins pour maintenir ses droits (378 à 328 av. J.-C.). Il résista avec avantage à Antiochus (2), lieutenant d'Alexandre, qui lui avait demandé en Phrygie et qui avait le projet de rendre la liberté aux grecques tombées au pouvoir des Perses.

2. **Bias**, mort d'Alexandre délivra pour son fils Bias de cet adversaire dangereux. C'est alors qu'il prit le titre de roi. Sa postérité conserva pendant plusieurs siècles. Son fils et successeur Antiochus dut aussi affermir par les armes son pouvoir sur des provinces dont la possession lui était contestée. Les dynasties grecques, jalouses de voir naître un royaume naissant qui menaçait inévitablement leur liberté, se ligèrent avec elles pour faire la guerre à Zipetès. Dans le commencement, faiblement accablé par les forces de Ptolé-

mée, général d'Antigone, envoyé au secours des Grecs, combinées avec celles de Chalcedoine. Mais les discussions qui éclataient entre les généraux d'Alexandre les forcèrent bientôt à veiller à leurs propres intérêts (1), et les nouvelles républiques se trouvèrent exposées à la vengeance des rois de Bithynie. Chalcedoine, qui avait voulu continuer seule la guerre, vit son armée taillée en pièces, et toute la ville sur le point d'être pillée; mais la république de Byzance, qui avait toujours tenu secrètement pour les Grecs, se porta médiatrice entre les Bithyniens et les habitants de Chalcedoine.

Le règne de Zipetès ne fut qu'une suite de guerres heureuses. En vain les lieutenants d'Alexandre, convoitant ses riches provinces, lui cherchaient des ennemis dans l'Asie et dans la Thrace (2). Les princes d'Héraclée se souvenaient encore des succès des rois de Bithynie et s'étaient liés avec Lysimaque contre Zipetès, qui résolut de marcher droit contre Héraclée, pour soumettre à jamais une ville avec laquelle il ne pouvait vivre en paix. Cette partie de la Bithynie, située au delà du Sangarius, qui avait été occupée par les Mariandyniens, était un pays presque désert, et les peuples qui l'habitaient, obéissant à l'instinct nomade, vivaient dans des huttes construites à la hâte, et n'avaient aucune ville. Ces habitudes se conservèrent encore parmi les peuples du plateau septentrional de l'Asie Mineure, au delà de l'Halys. Mais les Bithyniens, originaires d'Europe, et habitués à des demeures fixes, sentaient le besoin de créer des villes dans tous les lieux de leur domination. Pendant cette campagne, qui traîna en longueur, Zipetès fonda la ville de Zipetium, au delà du Sangarius, près du mont Lyperus. Elle n'est mentionnée que par Memnon et Étienne de Byzance (3). Le silence des historiens d'un temps postérieur donne lieu de penser qu'elle changea de nom ou qu'elle ne subsista pas longtemps.

(1) Conf. Diod. de Sicile.

(2) Memnon, ap. Phot., ch. XXI.

(3) Conf. Tit. Liv., liv. XXXVIII, ch. XLV.

NICOMÈDE 1^{er}.

Zipocètès mourut après un règne de quarante-sept ans, en laissant son fils Nicomède 1^{er} possesseur de ses États. Ce prince signala son avènement au trône par un crime trop commun dans les annales de l'Orient. Il fit massacrer ses frères, dans la crainte que leur ambition n'amenât le démembrement d'un royaume encore mal affermi. Le plus jeune d'entre eux, Zibéas ou Zipocètès, fut assez heureux pour échapper à la mort. Retiré dans la partie orientale de la Bithynie, il rassembla des partisans, et marcha contre son frère.

Nicomède s'était ainsi suscité le danger qu'il redoutait le plus. Effrayé des progrès que faisait son ennemi, il demanda l'alliance des habitants d'Héraclée, anciens ennemis de la Bithynie, mais depuis longtemps fatigués de la guerre. Chalcédoine avait été tellement maltraitée qu'elle vit avec joie une proposition qui était propre à amener la cessation des troubles dont elle avait tant souffert. Byzance suivit la fortune de Chalcédoine. Mais, d'un autre côté, Antiochus, roi de Syrie, qui songeait depuis longtemps à réduire sous sa domination les provinces de l'Asie Mineure situées en deçà du Taurus, était venu offrir des secours à Zipocètès. C'est alors que Nicomède, pour faire face à un ennemi si puissant, eut l'idée d'appeler à son secours des alliés dont la

côtes de la Troade dans le but d'y former un établissement (1).

Il valait mieux les appeler comme des amis que d'attendre qu'ils vinssent, les armes à la main, réclamer un pays pour s'établir. Lorsque nous nous occuperons de l'invasion des Gaulois en Galatie, nous examinerons en détail les circonstances qui ont précédé leur arrivée. Nicomède signa avec eux un traité qui nous a été conservé par Photius (2). Les intérêts de Byzance sont ménagés dans ce traité, ainsi que ceux des autres villes alliées de Nicomède. Les Gaulois devaient se déclarer ennemis de tous ceux qui entreraient, les armes à la main, dans les diverses terres dépendantes de cette république.

LES GAULOIS PASSENT EN ASIE.

L'arrivée des Gaulois en Asie changea la face des affaires. Bien qu'Antiochus, Grec de nation, eût toutes les sympathies des républiques de la Bithynie, elles restèrent fidèles à Nicomède. Héraclée fournit même des vaisseaux pour défendre les côtes. Les Gaulois marchèrent contre l'armée d'Antiochus et la forcèrent de repasser le Taurus. Nicomède, pour récompenser la valeur de ses nouveaux alliés, leur céda quelques terres au delà du Sangarius (3). C'est là que nous les retrouverons plus tard, imposant des lois à toute l'Asie centrale.

lureté, que Ziélas, l'aîné, fut obligé de se retirer près du roi d'Arménie, fin du règne de Nicomède, l'empire heureuse. Les tentatives des rois de Syrie, pour lui susciter des ennemis, n'eurent aucun succès, et après un règne de trente ans, en déshéritant ses enfants du trône, au profit de Prusias, fils de sa seconde femme.

ZIÉLAS ROI.

Ziélas, en apprenant la mort de son père, vint à la tête d'un certain nombre de partisans revendiquer ses droits à la couronne. Il trouva un appui dans la nation des Gaulois (1) qui se souvenait de l'alliance qu'elle avait contractée avec son roi, qui en même temps accueillait l'occasion de faire la guerre. Après être arrivé aux frontières de la Bithynie, il avait déjà rassemblé une armée nombreuse; mais ceux d'Héraclée et de Tium avaient pris le parti de Ziélas. du reste, s'en vengeant contre eux les Gaulois, qui ne possédaient pas le territoire d'Héraclée. Si nous nous en rapportons à Étienne de Byzance (2), et croire que Ziélas a fondé la ville de Zéla dans le royaume de Bithynie, il faudrait supposer qu'il a donné son nom aux lieux où il s'était réfugié pendant son exil, sans s'arrêter à l'incertitude que présenteraient d'autres lieux qui placent cette ville incontestablement dans le Pont, dans l'Arménie, dans la Cappadoce, car les habitants de cette province ont si souvent oublié, que la ville de Zéla peut être comprise tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces provinces. Les rois de Zélas et de sa belle-mère ont pour résultat le partage de la Bithynie, et un accommodement eut lieu sous les auspices de la république d'Héraclée. Ziélas s'établit dans la partie orientale de la province. C'est peut-être à cette époque que remonte la division de la Bithynie en première et deuxième Bithynie, qui est cependant très-usitée.

Strabon, apud Phot., p. 724.
de Zéla.

PRUSIAS ROI.

L'autre fils de Nicomède, Prusias, régnait sur la partie occidentale du royaume; mais, constamment occupé dans les guerres civiles, il ne continua pas les entreprises de son père Nicomède, et les travaux commencés pour fonder et embellir les villes restèrent suspendus.

PRUSIAS 1^{er}.

A la mort de Ziélas, son fils Prusias, qui est généralement regardé comme le premier roi de ce nom, parvint à réunir à son royaume les provinces que gouvernait son oncle Prusias. Ce fut le sujet de la première guerre suscitée entre les rois de Bithynie et ceux de Pergame. Les deux partis trouvaient facilement des alliés parmi les princes grecs et les petites républiques, qui espéraient les uns et les autres quelques agrandissements comme fruit de la victoire. Attale s'étant ligué avec la république de Byzance, Prusias, pour mieux lui résister, fit alliance avec Philippe, roi de Macédoine. Ce prince avait déjà eu plusieurs occasions de porter la guerre en Asie, et saisissait avec empressement de nouveaux motifs de s'immiscer plus avant dans les querelles des rois de cette contrée. Sous les plus frivoles prétextes, il attaquait les villes de la côte, choisissant le moment où leurs alliés étaient engagés dans des entreprises lointaines. Une des places les plus importantes de la Propontide, dont l'origine remontait à une haute antiquité, puisqu'elle était regardée comme fondée par un Argonaute (1) qui lui avait laissé son nom, la ville de Cius (2), ayant fait alliance avec les Athéniens, s'attira ainsi la colère de Philippe, qui l'attaqua, la prit, et en fit vendre les habitants, après l'avoir ruinée de fond en comble (3). La

(1) Hérodote, liv. V, chap. CXXII.

(2) Suivant Apollodore (Biblioth., lib. II), la ville de Cius fut fondée par l'Argonaute Polyphème, qui, à son retour de Colchide, descendit à terre avec Hercule. Se trouvant abandonné sur la côte, il fonda la ville de Cius, et s'en fit roi.

(3) Polybe, 709.

ville de Myrlée, fondée par Myrlos, chef des Colophonien, fut également saccagée par Philippe. Les Rhodiens, alliés de ces deux villes, se liguerent avec Attale I^{er}, et déclarèrent la guerre au roi de Macédoine. Prusias, qui avait épousé Apamée, fille de ce prince, reçut en présent le territoire des villes conquises; il rebâtit Cius, et lui donna son nom. La ville fut appelée Prusiade, et, pour la distinguer de la ville du même nom, située au pied de l'Olympe, on l'appela Pruse sur mer. La ville de Myrlée prit le nom d'Apamée, reine de Bithynie et femme de Prusias. Ce fut, suivant Étienne de Byzance (1), Nicomède Épiphane qui donna à la ville de Myrlée le nom de sa mère Apamée.

Lorsque les Romains déclarèrent la guerre à Philippe, Prusias ne soutint pas son allié, et laissa le roi de Pergame passer en Grèce pour porter du secours aux Romains. Profitant des dissensions suscitées entre des États qui pouvaient voir d'un œil jaloux l'agrandissement de la Bithynie, Prusias résolut d'étendre ses frontières du côté de l'Orient. Il entreprit le siège d'Héraclée, l'une des principales places de la Paphlagonie, et qui fut annexée au royaume de Pont par Mithridate. Blessé pendant le siège, il renonça aux conquêtes, et finit tranquillement sa vie, après un règne de quarante ans, laissant la couronne (2) à un fils qui portait son nom.

avait tenté de l'assassiner; la guerre fut décrétée, et Prusias employa, mais en vain, son influence auprès des envoyés de Rome pour détourner la république d'un pareil projet. (170 av. J.-C.) Pour rendre son intervention plus utile à son beau-frère, Prusias attaqua Eumène, et porta la guerre dans les États du roi de Pergame, qui fut ainsi contraint de rester en Asie. Mais ces événements servaient mieux la politique de Rome que n'aurait pu faire une guerre directe. Les Romains attendaient que les rois d'Asie se fussent suffisamment affaiblis les uns par les autres, pour les attaquer ensuite ouvertement.

Les armées de Prusias remportèrent sur celles d'Eumène de nombreux avantages; elles durent ces succès moins à l'habileté de leurs généraux qu'aux conseils d'Annibal, qui, errant et proscrit, s'était retiré à la cour de Prusias, père de Cynægus. Le général carthaginois combattit lui-même la flotte d'Eumène (1) et mit ses vaisseaux en fuite. Des services aussi éclatants ne purent cependant détourner Prusias de la plus lâche trahison. Eumène s'était plaint aux Romains de la conduite de ce prince; déjà la république était l'arbitre suprême auquel se soumettaient les monarques d'Asie, quand la voie des armes n'était pas assez prompte.

Quintius Flaminius, envoyé du sénat, arriva en Bithynie avec la mission avouée de rétablir la concorde entre les deux rois. En apprenant que l'im-

Prusias, obligé de rendre à Eumène les provinces conquises, entreprit le voyage de Rome, pour tâcher de se concilier, par sa présence, les intérêts du sénat. Mais l'attitude suppliante qu'il prit en abordant le Capitole, la bassesse de ses supplications, lui furent peu défavorables auprès des fiers républicains que la conduite hardie qu'il avait tenue en attaquant leurs alliés. Renvoyé avec mépris, il revint en Bithynie pour se venger sur les rois de Pergame, et déclara de nouveau la guerre à Attale II, successeur d'Eumène; il le vainquit, et s'empara de sa capitale; mais les Romains le forcèrent de nouveau à restituer cette ville à son souverain légitime. Des soulèvements survenus en Bithynie forcèrent Prusias à s'enfuir à Nicomédie; son fils Nicomède vint l'attaquer, à la tête des révoltés, dans son dernier refuge. Après l'avoir fait assassiner, il fut proclamé roi, et reçut le surnom de Philopator. Les premières années de son règne se passèrent dans une paix profonde.

NICOMÈDE II.

L'alliance de ces monarches avec les rois grecs, et leurs relations continuelles avec les princes asiatiques les plus renommés par leur faste, donnent lieu de croire que la cour des rois de Bithynie n'était pas moins brillante que celle des Attale et des Séleucides. Mais la Bithynie a été trop souvent envahie et ravagée, pour qu'on puisse espérer d'y retrouver quelque monument important qui date de l'époque où elle n'était pas soumise à la domination étrangère.

NICOMÈDE III.

L'alliance que contracta Nicomède avec Mithridate lui attira la haine des Romains, mais ne l'empêcha pas de conquérir la Cappadoce et la Paphlagonie, qu'il partagea avec son allié. Les Romains, appelés pour arbitres dans un différend qui s'éleva entre eux, s'emparèrent de la Cappadoce pour venger le roi Ariarathe assassiné par Mithridate I^{er}. Le même sort ne tarda pas à

atteindre Nicomède, qui laissa cependant son trône à un fils du même nom. Ce prince, sous le nom de Nicomède III, soutint d'abord une guerre contre son frère Socrate, protégé par Mithridate; ce motif seul lui valut l'alliance des Romains, qui le rétablirent plusieurs fois sur son trône. Depuis ce moment la Bithynie fut acquise aux Romains, et, quelques années plus tard, Nicomède, en mourant, les institua ses héritiers. Cependant, ils n'entrèrent pas sans combattre en possession de leur héritage, et Mithridate mit une nombreuse armée en campagne pour défendre la Bithynie, qui fut soumise, malgré ses efforts, par Silanus, Lucullus et Cotta. Ce dernier avait établi son quartier général à Chalcédoine, pendant que Lucullus assiégeait Apamée et Pruse; cerné dans la ville par Mithridate, qui avait armé une flotte nombreuse, il fut secouru à temps par son collègue (1).

La dynastie des rois de Bithynie doit donc être établie de la manière suivante :

	avant J.-C.
Bias,	réigna de 378 à 328
Ziprètes,	— 328 à 281
Nicomède I ^{er} ,	— 281 à 246
Prusias (Zelas)	— 246 à 232
Prusias I ^{er} ,	— 232 à 192
Prusias II,	— 192 à 149
Nicomède II,	— 149 à 92
Nicomède III,	— 92 à 75

LA BITHYNIE RÉDUITE EN PROVINCE ROMAINE.

Dès lors, ce pays, converti en province romaine, tombe sous le gouvernement des proconsuls et des préteurs, et rentre dans l'administration générale de l'empire. Décrétée province du peuple romain (2), la Bithynie fut gouvernée par des proconsuls tirés au sort. Plusieurs empereurs la visitèrent, et souvent son territoire devint le champ de bataille où les prétendants à l'empire firent valoir leurs droits.

(1) 71 av. J.-C.

(2) Pline, ép. IV, 9; V, 20; VI, 5; VII, 6 et 10.

EMPEREURS BYZANTINS.

De tous les combats qu'excitèrent les guerres civiles, il n'en est pas de plus important que celui qui décida du sort de l'empire entre Licinius et Constantin. La flotte du premier avait été battue devant les murs de Byzance; presque tous ses vaisseaux et cinq mille soldats avaient péri. Il passa secrètement à Chalcédoine, et eut bientôt réuni autour de lui une armée de cinquante mille hommes; mais Constantin, sans lui donner le temps d'assembler des forces plus considérables, traversa le Bosphore et engagea la bataille, qui se donna sur les hauteurs de Chrysopolis, aujourd'hui Scutari; tout le champ de bataille est occupé aujourd'hui par le vaste cimetière des musulmans, qui s'étend depuis la ville jusqu'au pied du mont Boulgourlou.

Pendant les règnes suivants, l'empire, balancé entre des victoires et des revers, soutint presque constamment des guerres lointaines, et la Bithynie, ainsi que les provinces limitrophes, jouirent d'une sorte de tranquillité, que des soulèvements partiels ne parvinrent pas à troubler. Julien, à peine monté sur le trône, se fit gloire de réparer les édifices des principales villes qui avaient été endommagées par des tremblements de terre. Partant de Nicomédie, il traversa l'Asie pour aller faire la guerre aux Perses. Son successeur, Jovien, couronné dans Ancvre, ne vit pas même

en mettant le siège devant les villes qu'ils occupaient. Les soldats de Procope, qui étaient à Nicée, purent néanmoins faire une sortie, et vinrent inquiéter l'armée de Valens qui entourait Chalcédoine. La fuite seule mit l'empereur à l'abri de leurs poursuites; il se sauva par le lac de Sophon, qu'Ammien Marcellin (1) nomme lac de Sunon. Il est clair que l'auteur latin ne veut pas parler du lac Ascanius : car tout le territoire de Nicée était occupé par les ennemis, tandis que Nicomédie tenait pour l'empereur. Cet événement, qui augmenta le nombre des partisans de Procope, lui donna les moyens de poursuivre le siège de Cyzique, mais ne lui ouvrit pas pour cela le chemin de l'empire. Attaquée par Valens dans la plaine de Nacolia, en Phrygie, son armée fut vaincue, et le général lui-même, arrêté dans sa fuite, eut la tête tranchée par ordre de l'empereur, dont la vengeance ne s'arrêta pas là, car plusieurs des villes qui avaient pris le parti de Procope eurent leurs murailles rasées. Aussi, lorsque les Perses, sous la conduite de Chosroès, firent une invasion en Bithynie, il leur fut facile de s'emparer des villes ainsi démantelées. Aux irruptions des Perses succédèrent celles des Goths et des Scythes, qui n'avaient pas pour usage de faire une guerre en règle, mais dont le seul but était de descendre sur la côte pour piller les habitants et brûler ce qu'ils ne pouvaient emporter.

de la race musulmane, qui, malgré des royaumes et des principautés indépendantes; mais la vigile des empereurs byzantins avait jusqu'à des frontières de la les hordes des émirs et des Jaroun-al-Rachyd, qui s'était l'Angora, et dont l'avant-garde se presqu'à Héracleée, s'était remise d'un traité signé avec l'empereur. Les Seldjoukides, d'ailleurs, en guerre avec d'autres musulmans, avaient mollement en Bithynie, lorsque Toghrul, le fondateur de la dynastie d'Osman, voulant étendre son empire pour les siens, se dirigea vers l'ouest, et vint mourir près du Sangarius, en montrant à Orkhan les hauteurs de Ala-Eddin, sultan seldjoukide, donné en apanage toutes les terres qu'il pourrait conquérir au delà du Sangarius. La prise de Broussa, capitale de l'Osmanlis, leur capitale, amena la chute du pouvoir seldjoukide en Bithynie. Des guerres suivies, un pouvoir précaire, ne furent pas considérés comme la marque d'une domination. Plus tard, les armées des croisés vinrent dans ces contrées, les Osmanlis vaincus, ne furent jamais complètement chassés, et la prise de Constantinople, en couronnant les efforts de plusieurs siècles, cimentait pour jamais la domination musulmane.

Le sultan Orkhan détermina la limite de la province nouvellement conquise, il donna les noms de ses districts aux principaux districts. Les districts étaient emparés. Ainsi, le pays de l'ouest fut appelé Khodja-Ili, et le pays de l'est, Khodawenkiar; les limites occidentales de la province furent appelées Sultanis; les limites orientales furent appelées Sultanis. Le sultan ne gardait pas pour lui les terres conquises, et les plus riches districts recevaient des portions de territoire qui devaient au sultan, outre une redevance en argent, un certain nombre d'hommes pour le gouvernement de ces districts.

leur était dévolu à eux et à leurs descendants. C'est là l'origine de la puissance des dérébeys (1), dont le gouvernement, tout à fait féodal, fut pendant plusieurs siècles d'un si grand secours à la puissance des sultans. Quelques-uns de ces fiefs, donnés pour un certain nombre d'années, rentraient, à l'extinction du titre, sous le pouvoir de la Porte. Les guerres particulières que se livrèrent ces beys, les vexations de toute espèce dont ils accablèrent non-seulement les chrétiens, mais encore les différentes tribus musulmanes qui venaient camper dans leurs districts, contribuèrent à anéantir les derniers éléments de civilisation et de commerce dans cette contrée. Un des grands principes de la politique du sultan Mahmoud était de réunir sous un principe unique et absolu le gouvernement de l'empire. La puissance des dérébeys fut attaquée, et ceux qui étaient dans le voisinage de Constantinople furent obligés de se soumettre. Aujourd'hui, la Bithynie est gouvernée par des pachas, qui reçoivent tous les ans l'investiture à l'époque du Beyram. On n'entend plus parler de ces soulèvements hardis qui mettaient en feu des provinces entières, et maintenant Turcs et chrétiens, courbés sous le même niveau, jouissent, de la part des autorités, sinon de la même bienveillance, du moins d'une tranquillité relative.

CHAPITRE III.

FRONTIÈRES DE LA BITHYNIE.

Le royaume de Bithynie, formé du démembrement de plusieurs peuples, eut naturellement des frontières variables; néanmoins, du côté de l'ouest, les limites furent constamment fixées par le Rhodanus. Du côté de l'est, il fut longtemps borné par le cours du Sangarius (2); mais après l'adjonction du pays des Mariandyniens, il s'étendit jusqu'à Héracleée, et même jusqu'à la Parthénie, c'est-à-dire, jusqu'à la limite extrême du territoire de Caucanie. Cette Thrace qui est en Asie,

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman* I.

(1) Dérebey, bey des vallées.

(2) Strabon, liv. XII, p. 541.

dit Xénophon, commence à l'embouchure du Pont-Euxin et s'étend jusqu'à Héraclée. Elle est à droite de ceux qui naviguent vers le Pont; de Byzance à Héraclée il y a une journée de navigation pour une trième dans les plus longs jours (1).

Les frontières déterminées par Strabon sont un peu différentes. « La Bithynie est bornée à l'orient par les Paphlagoniens et les Mariandyniens, et par quelques-uns des Épiétètes; au septentrion par le Pont-Euxin, depuis l'embouchure du Sangarius jusqu'au Bosphore qui sépare Byzance de Chalcédoine; à l'occident, par la Propontide, et au midi, par la Mysie et la Phrygie surnommée Épiète, laquelle est aussi appelée Phrygie Hellespontique (2). »

Sous la domination des Romains, les limites de la Bithynie furent un peu changées. Toute la côte, dit Strabon (la partie droite du Pont-Euxin), était soumise à Mithridate, depuis la Colchide jusqu'à Héraclée. Mais le territoire situé au delà de cette ville jusqu'à l'embouchure du Pont-Euxin et jusqu'à Chalcédoine, était resté sous la dépendance du roi de Bithynie. Après la chute des rois de ce pays, les Romains conservèrent les mêmes limites, de sorte qu'Héraclée appartenait au Pont; mais le pays qui est au delà de cette ville appartenait à la Bithynie (3). La détermination de Ptolémée est différente. La Bithynie, dit-il, est bornée

terminées par la chaîne de l'C qui est presque parallèle à la « l'Euxin, et qui étend ses ramifications dans la Paphlagonie jusqu'au Pont fleuve Halys.

HONORIADE.

Vers le cinquième siècle, Théodétacha de la Bithynie une vaste dont il forma un gouvernement culier qui fut appelé Honoria nom de son oncle Honorius. Il reçut le titre de métropole et d lieu de résidence du gouverneur

PARAGES DU BOSPHORE

La partie de la Bithynie qui gnée par la mer a été de tout temps connue et la plus peuplée vastes ports que forment les sin de la côte attiraient, avant la fo de Byzance, le commerce de l et les colonies de l'Europe.

Depuis l'embouchure du Rh dans la Propontide jusqu'à l'em du fleuve Cius, la côte est peu Toute cette plaine est riche en et en pâturages. Le fleuve Ci sort du lac Ascanius, vient se j un golfe profond qui prenait s de la ville la plus importante co sur ses bords. Au reste, on n'est j cord sur cette dénomination; Por Méla s'exprime ainsi : « Il y a de Dardaniens deux golfes de »

montant vers le nord, et après avoir doublé le cap Posidium, on entre aisément dans un autre golfe qui de l'est à l'ouest, dont la partie formée par le mont Arganthos, la côte nord par la partie sud esquivant l'île des Thyniens.

D'ASTACUS OU DE NICOMÉDIE.

Alse, prenant son nom des villes importantes construites sur ses rives, est appelé tantôt Olbianus de la Olbia (1), tantôt Astacenus de la Astacus (2). Plus tard, la ville de Nicomédie ayant pris le nom de la ville d'Olbia, ce golfe prit le nom de golfe de Nicomédie, qu'il a eu jusqu'à nos jours. La côte sud vers l'île des Thyniens se prolonge au nord-ouest au sud-est, depuis le Chalcédoine jusqu'à la partie étroite du golfe. A ce point, les côtes se rapprochent, forment une baie étroite, qui, arrêtant l'impétuosité des vagues, fait du golfe de Nicomédie un vaste et tranquille port.

PORT HERÆUS.

Le cap de Chalcédoine, nommé aussi Cap Heræus, est bordé d'une quantité de rochers. Au dedans de ce promontoire, il se forme un golfe, qui, à le voir, ne paraît point d'une égale profondeur. Cependant il n'y a qu'autant de profondeur qu'il en faut pour couvrir le terrain. Justinien fit réparer ce port. Il fit faire un nouveau port au même endroit; comme l'ancien port exposait à la violence des vents et des vagues, il y remédia en faisant élever de nombreuses caisses dans la mer, le long par ce moyen deux môles sur la surface de l'eau, au-dessus desquelles il posa des roches pour résister à l'impétuosité des vagues. Ainsi, il fit ce port extrêmement sûr même en hiver et durant les plus furieuses tempêtes.

(1) Strabon, liv. XII, p. 563.

(2) Strabon, liv. XII, p. 563.

(3) Strabon, liv. XII, p. 563. Strabon, liv. XII, p. 563.

(4) Strabon, liv. XII, p. 563.

Depuis Chalcédoine jusqu'à l'embouchure du Pont-Euxin, la partie de la côte d'Asie qui est baignée par les eaux du Bosphore se prolonge du nord au sud sans former de golfes profonds; les bâtiments peuvent cependant mouiller à Scutari, dont le port était autrefois très-fréquenté, mais qui a été comblé pendant les guerres civiles. Pierre Gilles en vit détruire les derniers vestiges, lorsque la fille du sultan Soliman fit bâtir une mosquée sur la côte d'Asie. On voit encore dans la mer quelques pierres qui ont appartenu à l'ancien môle, dont la construction avait pour but d'arrêter les efforts du courant.

PORT CALPÉ.

La côte baignée par les eaux du Pont-Euxin n'offre aucun abri aux navires depuis l'entrée du Bosphore jusqu'au port Calpé, situé près de la rivière de ce nom. Etienne de Byzance nous apprend qu'il y avait également une ville de Calpé; Xénophon (1) nous a fait une description de ce port: il est ouvert à l'abri d'un rocher escarpé qui s'avance dans la mer, et qui a vingt aunes de haut à l'endroit le plus bas; et au-dessus un espace d'environ quatre cents pieds de large capable de loger dix mille hommes. Au-dessous est le port, vers l'occident, avec une source qui ne tarit jamais et qui coule le long de la mer.

Le cap qui forme le port Calpé s'abaisse du côté de l'est, et la côte est plate et sans accident. Le fleuve Sangarius, qui se jette dans la mer un peu plus à l'est, servait aussi de port pour les barques. Mais, en réalité, après le port de Calpé, il n'y avait que celui d'Héracleée qui offrit un abri certain aux navires.

Tels sont les principaux traits de la géographie et de l'histoire d'un pays qui, à différentes époques, a appelé l'attention des peuples les plus civilisés de l'Europe et la convoitise des hordes incultes de l'Asie. De cette monarchie bithynienne qui fut l'alliée des plus illustres rois grecs, et dont la république romaine, à l'époque de sa puissance, envia l'héritage, il ne reste pas un monument qui puisse faire juger quels

(1) Xénophon, Cyropédie, liv. VI, ch. IV.

principes avaient dirigé les artistes de ce pays. Il n'est pas probable que le style de l'architecture phrygienne, dont on retrouve quelques exemples, ait été pratiqué longtemps par les Bithyniens, qui, voisins des côtes de la mer, et en relations constantes avec les colonies grecques, durent suivre dans leurs arts l'impression que donnait aux peuples d'Asie le génie hellénique.

Tous les monuments de l'antiquité que l'on rencontre en Bithynie sont de l'époque romaine. Presque tout ce que les princes byzantins avaient bâti avec une rapidité qui témoignait plutôt du désir de jouir vite que de faire des choses durables, a été anéanti par suite des guerres, des tremblements de terre et des renouvellements qu'a motivés une domination nouvelle. Les débris épars de ces temps reculés, devenus plus rares de jour en jour, acquièrent encore plus de prix aux yeux de l'historien qui les conserve avec respect, comme les derniers témoins d'une brillante époque. Les contrées moins favorisées de la nature, dont les sites sauvages, hérissés de rochers, ont été dédaignés par les populations modernes, nous offriront une plus ample moisson d'antiquités; mais nous avons cru devoir recueillir scrupuleusement les monuments byzantins de Bithynie, qui ne brillent pas par la perfection du style, mais qui se rattachent par des liens précieux à notre histoire nationale.

fut déclaré fils de Neptune, fonda une ville à laquelle il donna son nom, et le golfe lui-même prit le nom de la ville. Les Mégariens arrivèrent en Asie vers le commencement de la dix-septième olympiade, c'est-à-dire sept cent douze ans avant J.-C. Memnon (1) rapporte le passage suivant : « Astacus était habitée par une colonie de Mégariens au commencement de la dix-septième olympiade; ils donnèrent à la ville le nom d'Astacus pour obéir à l'oracle, en mémoire d'un certain Astacus, l'un des Spartes habitant de Thèbes. » Si en effet la ville d'Astacus fut détruite par Lysimaque, elle ne dura que pendant une période de quatre cents ans, et les habitants furent transportés à Nicomédie par le fondateur de cette nouvelle ville (2). La prospérité de la colonie naissante ne tarda pas à porter ombrage aux chefs indigènes, qui attaquèrent et soumirent les nouveaux colons. Dédalès, le chef de la dynastie bithynienne, incorpora dans ses États les deux villes grecques, et Astacus tomba sous les coups de Lysimaque pendant la guerre que ce prince livra à Zipcètes. Cet événement doit être placé entre 328 et 324 av. J.-C., cette dernière date étant celle de la mort de Lysimaque. Le successeur de Zipcètes, Nicomède 1^{er}, appela dans la nouvelle capitale qu'il venait de fonder les débris de la population d'Astacus; ce qui n'empêcha pas cette ville de se relever en partie de ses ruines, tout en laissant à Nicomédie la supré-

Astacus s'est relevée de ses cendres à la mort de Lysimaque. Le nom de Constantin Porphyrogénète est mentionné parmi encore existantes : 1° Nicopolis...; 4° Astacus. Pomponius, après avoir décrit le golfe de ce nom en ces termes : « L'autre est appelé Olbianus, porte sur son rivage un temple de Neptune, à l'embouchure Astacus, fondée par les Mégariens. » Ce promontoire Posidium, aujourd'hui Bouz (cap de la Glace), ainsi appelé parce qu'il y fait plus froid qu'ailleurs, mais parce que c'est un lieu où l'on embarquait pour aller chercher les provisions de neige dans l'Olympe; c'est donc dans le cap de ce nom qu'il faut chercher le site de la ville. Le nom de Olbianus, et sur cette côte aucune ne paraît avoir mieux convenu à une ville antique que le nom de Moursal.

OLBIA.

La ville du nom d'Olbia fut fondée par les Mégariens; son nom de la mère de leur golfe fut indifféremment dénommé par les Grecs sous les noms de Olbia ou d'Astacus. L'examen de ces côtes ne saurait conduire à trouver le site de la ville; car ce n'est que pendant tout le cours de l'antiquité, une population nommée Olbianus, un nombre considérable de cités et de châteaux couvrant les rivages.

On ne fait aucune mention d'Astacus dans les auteurs qui parlent de la ville d'Olbia ou Olbianus. On peut inférer de ces faits épars qui nous restent sur ces cités qu'Astacus, fondée par les Mégariens, vit bientôt sa population augmenter par l'arrivée de colons qui se fondirent dans la population bithynienne en allant fonder Nicomédie.

Le nom de Marcellin (1) est du nombre de ceux qui ne font d'Astacus et

de Nicomédie qu'une seule et même ville. Ptolémée (1) fait aussi une distinction entre Astacus et Olbia. Nous devons en conclure que, malgré les assertions contraires des historiens romains, il y eut dans le golfe Astacène trois villes qui chacune à son tour acquirent une certaine renommée et dont les populations vinrent se fondre dans celle de Nicomédie qui resta seule en possession de donner son nom au vaste golfe dont elle occupe l'extrémité.

Le cap Posidium formait la pointe sud du golfe Astacène; le cap Acritas formait la pointe nord : c'est là que commence le Bosphore. Ce cap s'appelle aujourd'hui Fanar Baghtchési (le fanal du Jardin); il y a un petit phare pour signaler l'entrée du golfe.

NICOMÉDIE.

Le titre de fondateur d'une ville était tellement recherché que le premier soin d'un prince vainqueur ou puissant était de supprimer le nom des villes déjà existantes et de le remplacer par le sien propre. Le même sort est arrivé à Nicomédie, fondée par le Thrace Zipoëtès, père de Nicomède. Ce dernier prince, avant de faire une seconde dédicace de la nouvelle capitale de son royaume, offrit un sacrifice pour se rendre les dieux favorables, et les prêtres lui annoncèrent, d'après les présages des victimes, que la ville dont il allait jeter les fondements serait une des plus grandes et des plus florissantes de l'Asie, et que la durée en serait éternelle (2). Une statue d'ivoire, représentant Nicomède, fut élevée sur la place principale; c'est cette même statue que Trajan transporta à Rome (3).

Suivant l'usage presque général dans l'antiquité, de placer les villes sur des hauteurs, Nicomédie fut bâtie sur une des collines qui entourent le golfe. On voit encore dans la partie la plus élevée une suite de murailles flanquées de tours, qui paraissent avoir appartenu à l'ancienne cité, et qui plus tard servirent d'acropole à la ville bithynienne,

(1) Liv. V, ch. 1.

(2) Libanius, t. II.

(3) Pausanias, lib. V, ch. 12.

lorsqu'elle fut arrivée au plus haut degré de prospérité. Une grande portion de ces murailles s'élève à plus de deux mètres au-dessus du sol. Les tours, demi-circulaires, sont construites en pierres de petit appareil, qui indiquent évidemment un ouvrage romain; mais les soubassements sont formés d'énormes blocs de pierre calcaire, restes de la construction primitive. Ces murailles descendent dans l'intérieur de la ville moderne. On les reconnaît facilement au milieu des maisons; Nicomédie étant fondée sur une colline de grès, elles ne peuvent se confondre avec les roches naturelles.

En descendant du côté ouest de la colline principale, les murailles se perdent bientôt au milieu des jardins et des groupes de maisons. Cependant, de distance en distance, on remarque des murs de soutènement construits en grands blocs, qui formaient sans doute de magnifiques terrasses sur lesquelles étaient situées les habitations. Le dernier mur de ce genre est au pied de la colline de l'ouest. Il était à cette époque situé au bord de la mer; il est bâti de briques, et soutenu, de trois mètres en trois mètres, par de grands contre-forts de pierre, entre lesquels s'ouvraient les égouts, qui étaient aussi au bord de la mer. Ces égouts sont encore en parfait état de conservation, et annoncent les débris d'une opulente et vaste cité. Ce sont de grands canaux dans lesquels

Près des égouts et dans le t est occupé aujourd'hui par l'ar voit les débris d'un môle qui, se celui de Pouzzoles, était formé comme un pont. Cette invei Romains avait pour but de l passage aux courants sous-ma entraînant avec eux du sable mon, auraient bientôt comblé exposés à leur action. Ce môle de briques et couronné de larg de pierre. Les piles des arci saient pour rompre l'impétu vagues. Les débris de cette cor sont encore baignés par les e mer; mais la portion la plus rable se trouve au milieu d'u qui n'existait pas du temps cienne Nicomédie. En effet, d'Astacus est soumis aux mé que tous les autres golfes qui niquent avec des plaines. Des sements considérables ont ét par les eaux des torrents, qui o les terres sur lesquelles se maintenant les arsenaux de turque.

Non loin du môle, et su nière terrasse, se trouve une tion dont la destination n'est à expliquer. C'est une plate-fo l'élévation varie de cinq à deu sur la pente du terrain. Elle en grands blocs de pierre, a avec le plus grand soin, et l carré de vingt et un mètres

de monuments somptueux et sa cour attirait dans ses États tant les princes ses voisins, que le plus illustre des Romains, qui regretter plus d'une fois jusqu'à Nicomédie. Les rois romains, maîtres de la Bithynie, traitèrent les habitants alliés qu'en peuples conquis. Les somptueuses furent ou les toutes les directions, des atterrissements, des canaux même pour mettre les provinces en direct avec les villes maritimes. L'exploitation des forêts qui la Bithynie fut un des points sur lequel le plus l'attention des Romains. Le luxe des constructions n'a pas se répandre dans Rome, mais ne suffisait plus à fournir aux précieux dont les patriciens possédaient leurs riches villes. Propriétés offrait une mine de marbre blanc; mais la pierre précieuse et rare n'était à mesure qu'elle se trouvait. Les arsenaux de Nicomédie, matières premières, fournissaient des navires qui transportaient dans les mers de prix, les dorés et les métaux qui servaient la décoration. Nicomédie pour ses constructions, du fait tant de carrières magnifiques Dindymène de Cyzique avait des granits, la vallée du fait des jaspes, les terrains voisins de Lybissa des matériaux plus, mais non moins solides. La pierre employée dans les constructions était tirée des montagnes qui sont, de l'autre côté du golfe. La ville et les environs ne possédaient que de grès.

Nommé préteur de Bithynie par Trajan, parle avec les habitants de Nicomédie (1),

et Plinius l'appelle la ville illustre (2).

Après la Bithynie fut réduite en province, Nicomédie devint le siège de la province, dont quelques-uns lui procurent de grands avantages. Plinius l'orna de plusieurs et y construisit un temple (3).

qui avait reçu des embellissements considérables, et l'on voit dans ses lettres à l'empereur quelle était sa sollicitude pour le bien-être de la province qu'il administrait. Parmi les projets de travaux publics que le préteur de Bithynie soumettait à Trajan, il en est un qui est exposé en détail dans une de ses lettres à l'empereur (1). Plinius songeait à joindre à la mer par un canal le lac de Sabandja, éloigné de Nicomédie d'une distance d'environ trente kilomètres; d'autre part ce lac aurait pu être joint au fleuve Sangarius, et la navigation aurait pu se faire directement entre la mer Noire et le golfe de Nicomédie sans avoir à passer le Bosphore. Le chemin était abrégé de tout le circuit de la presqu'île des Thyniens. Ce projet avait reçu de la part d'un roi de Bithynie un commencement d'exécution; mais il paraît, malgré l'approbation que Trajan envoie à Plinius (2), qu'aucun travail ne fut exécuté.

Pendant que Plinius visitait quelques villes de son gouvernement, un violent incendie éclata à Nicomédie et détruisit non-seulement plusieurs maisons particulières, mais encore deux édifices publics, le temple d'Isis et la Gêrousie ou palais du sénat. A cette occasion Plinius proposa à Trajan d'établir une communauté de surveillants pour prévenir les incendies; mais l'empereur, auquel les conférences des chrétiens étaient déjà suspectes, refuse l'autorisation, en faisant remarquer combien cette province à déjà été troublée par des sociétés de ce genre (3). En effet, à peine les premiers chrétiens eurent-ils prêché la doctrine du Christ dans ces contrées, que de nombreux adeptes se réunirent à eux. Plinius, qui résidait à Nicomédie, usa avec modération du pouvoir que lui donnait l'empereur pour poursuivre les sectateurs de la nouvelle doctrine.

Il mentionne dans ses lettres les bains, les aqueducs, les forums et les temples qu'elle renfermait. C'est à cette époque que Nicomédie fut ravagée par le terrible incendie qui détruisit ses monuments publics. Soit par flatterie,

(1) Plinius le Jeune, liv. X, *lett.* I.

(2) *Ibid.*, *lett.* LI.

(3) Plin. liv. X, *lett.* XLII, XLIII.

soit par reconnaissance, c'était un usage répandu dans toutes les villes de l'Asie Mineure d'élever des temples en l'honneur des empereurs. Nicomédie obéit au mouvement général; mais le sénat, pour donner plus de prix à une pareille faveur, ne l'accordait qu'avec une extrême réserve. Aussi Dion (1) fait-il remarquer comme une preuve du grand crédit de Soater, natif de Nicomédie et favori de Commode, la permission qu'il obtint pour sa ville natale de faire élever un temple à l'empereur, et de fonder des jeux et des combats en son honneur. Sur un morceau de frise richement orné, on lit, encore quelques lettres qui semblent être la fin du mot ANTONINUS. Il serait possible que ce fût un débris du temple de Commode. Ce prince a reçu, en effet, dans plusieurs capitales de l'empire les honneurs divins.

Dans la lutte qui s'engagea entre Septime-Sévère et Niger, la ville prit parti pour le premier. Elle resta toujours fidèle à l'empereur, et parmi les monuments de son règne on trouve une portion d'inscription qui doit avoir appartenu à une statue élevée en l'honneur de ce prince par ordre de son fils Caracalla; elle est gravée sur un piédestal dont la partie inférieure manque; mais on peut la restituer d'après une inscription identique qui existe dans les ruines de Synnada. Ces monuments sont postérieurs à la prise de Ctésiphon par

Dioclétien, qui songeait déjà sérieusement à créer en Orient une seconde métropole; mais l'activité qu'il déploya pour augmenter et embellir cette ville, se changea bientôt en vexations, que sa cupidité rendait encore plus intolérables. Lactance s'est plu à recueillir tous les actes odieux reprochés à Dioclétien à cause de son goût désordonné pour des constructions faites sans but et sans projet arrêté; car chaque jour il donnait l'ordre de démolir des édifices construits ou à peine achevés pour les remplacer par d'autres. Le goût des jeux du cirque s'était répandu au point que pas une ville ne voulait être privée de cette jouissance. Dioclétien fit bâtir un hippodrome somptueux qui n'existe plus de nos jours, parce que de tout temps cette ville ayant été florissante, les matériaux de marbre des monuments furent taillés à nouveau pour être employés dans d'autres édifices. Un hôtel des monnaies, un arsenal, des fabriques d'armes, des palais pour sa femme et pour sa fille, furent élevés par ses ordres, et les habitants, appelés par corvée, travaillaient à leurs frais à ces constructions gigantesques, qui ne s'élevaient qu'aux dépens des habitations de la ville. Tous ces édifices, construits à la hâte, ne résistèrent pas à l'effort des siècles. Il est même probable que, pour la plupart, ils ne furent pas achevés. Dioclétien, en quittant la résidence de Nicomédie,

l'acré put seule empêcher l'exécution de son dessein. L'évêque même eut la tête tranchée. On vint à une église grecque de la ville, l'inscription que nous rapporte quand nous examinerons la ruine, et dans laquelle est mentionné un évêque du même nom appartenait au diocèse de Scamandre.

Après la guerre entre les Romains et les Perses, Nicomédie souffrit de nouveau lorsque les derniers assiégèrent Chalcedoine (1). Quelques années plus tard, les Goths, arrivés au canal du Bosphore, s'emparèrent de Chalcedoine (2), et cette ville fut inattendue leur fournit des provisions de toute espèce. Mais ils marchèrent sur Nicomédie sans pitié; par un transfuge, ils apprirent à se rendre maîtres de la ville, et ce que cette ville renfermait de précieux tomba en leur pouvoir; les édifices publics furent livrés aux flammes, et ce que le feu ne détruisit pas, les barbares se trouvèrent obliger de le brûler.

Après tous ces désastres étaient venus se joindre des révoltes; car, malgré les exagérations des historiens, il est probable que les villes dont ils ont parlé la destruction n'étaient que partiellement ruinées; mais lorsque les invasions naturelles se joignirent à ces révoltes et de revers, Nicomédie fut abandonnée, et tout le luxe de la ville disparut en un seul jour, par un terrible tremblement de terre. En examinant la nature de la ville, on est d'autant plus étonné qu'elle ait souffert de si violentes secousses, que rien, dans ses environs, ne révèle une grande force souterraine, à peine si l'on voit de la mer quelques affleurements de terrains volcaniques. Ce fut au quatrième siècle que la ville eut ses plus rudes atteintes; tous les ans du temps ont parlé de sa destruction dans les termes les plus lamentables; Libanius et Ephrem

composèrent des poèmes pour chanter les derniers jours de Nicomédie.

Libanius, dans sa Monodie, écrite vers l'an 354 (1), chante ainsi la ruine de Nicomédie : « Nicomédie, naguère encore une ville, mais aujourd'hui rentrée dans la poussière, doit être pleurée par moi en silence. Tant d'édifices publics et privés qui faisaient l'ornement de la ville croulèrent les uns sur les autres! depuis la citadelle jusqu'aux jardins, tout s'abîma; les prétoires et les tribunaux, la multitude de temples, la masse des thermes, le magnifique palais, et le théâtre, qui suffisait pour illustrer la ville.

« Le soleil était à peine arrivé à son midi. A ce moment les dieux gardiens de la ville avaient abandonné les temples, et la ville sombrait comme un navire sans pilote; les murs tombaient sur les murs, les colonnes sur les colonnes, les toits sur les toits, les fondements même étaient détruits; le théâtre s'écroula le premier avec fracas. Alors l'incendie commença; les toitures propagent les flammes; le Cirque lui-même, plus solide que les murs de Babylone, est détruit; les animaux affamés errent à l'aventure; les portiques, les musées, le temple des Grâces et des Nymphes et le grand bain qui portait le nom de l'empereur (2) tous ces édifices disparaissent, et le peuple au milieu de ces désastres erre comme des fantômes. »

La relation d'Ammien Marcellin, dans sa description du tremblement de terre qu'éprouva Nicomédie, nous fait connaître un grand nombre d'édifices qui seraient ignorés sans lui. « Dans ces jours de désolation, dit-il, d'horribles tremblements de terre ont ravagé la Macédoine, l'Asie et le Pont, et par leurs secousses répétées ont anéanti un grand nombre de villes et de montagnes. Et au milieu de tant d'affreuses calamités, nous devons rappeler la ruine de Nicomédie, métropole de la Bithynie, dont je vais donner un vrai et succinct récit :

« Le 24 août, à la pointe du jour, d'épais nuages s'étant rassemblés, couvrirent la surface du ciel, et la lumière

(1) Libanii Monodia de Nicomedia, in oper. ed. Morell., II, 1675.
(2) Sans doute les thermes d'Antonin.

du soleil, disparut au point qu'on ne distinguait pas les objets les plus voisins; puis, comme si un dieu eût lancé la foudre et excité les vents des quatre coins du monde, on entendit le bruit effrayant des tempêtes et le fracas des flots débordés; à cela se joignirent des tourbillons et des torrents de vapeurs enflammées, avec d'affreux tremblements de terre qui renversèrent de fond en comble et la ville et les faubourgs. La plupart des maisons qui se trouvèrent sur le penchant des collines tombèrent les unes sur les autres, et les échos portèrent de tous côtés le bruit de cet horrible désastre. Les sommets des montagnes renvoyaient les cris plaintifs de ceux qui cherchaient leurs épouses, leurs enfants et leurs proches; enfin, longtemps avant la troisième heure du jour, les ténèbres étant dissipées et l'air devenu plus serein, on découvrit toute l'étendue de ces ravages.

« Quelques malheureux, accablés par les décombres, périrent écrasés; d'autres, ensevelis jusqu'aux épaules, expirèrent faute de secours; ceux-ci se trouvèrent suspendus à de hautes poutres sur lesquelles ils étaient tombés; on vit alors confondus les cadavres d'un grand nombre d'habitants que le même coup avait détruits; quelques-uns moururent de crainte et de disette dans leurs maisons ruinées. Ce fut ainsi que termina misérablement ses jours Aristète, qui avait recherché la place de

Ce ne fut guère que sous le règne Justinien, vers le milieu du sixième siècle, que Nicomédie vit renaitre partie de sa prospérité passée (1). L'empereur s'étend avec complaisance sur les nombreux monuments dont l'empereur dota cette ville : c'étaient encore des bains, des aqueducs et des églises; mais aucun de ces édifices n'a subsisté jusqu'à nous, et nous devons chercher au milieu des jardins de la ville tous les débris d'une cité qui fut si florissante.

Sous le rapport de l'antiquité, on ne saurait espérer faire de grandes découvertes dans une ville qui a subi de si déplorables catastrophes. Il ne reste plus rien de ces temples, de ces portiques si nombreux. A l'orient de la ville, vers le quartier appelé *tooun*, *Mahallé-si*, et dans le lieu nommé *Imbaher*, au milieu des terres du cimetière juif, se trouvent les restes d'une grande citerne qui fournissait l'eau à l'ancienne ville. Elle est composée de trente-six piliers portant des arcades surmontées de voûtes en dentifs. Toute la construction est en briques : les impostes seules sont de grès volcanique. La surface de cette citerne est de deux cent cinquante mètres carrés; elle contient quinze cents mètres cubes d'eau. L'empereur avait trouvé une source considérable qu'il proposait à l'empereur d'utiliser pour l'usage des habitants, en la conduisant à la ville au moyen d'un

iques, était un blocage com-
muns et de ciment; la deuxième,
de charbon pilé et de chaux;
la troisième était un stuc fort dur,
à base de pierres pilées, de chaux et

de ce lieu, qui domine une vallée
qu'on jouit du plus beau coup
de ville et du golfe. Les mina-
dièrent au milieu des masses
de terre, et les nombreux jardins de
la ville lui donnent cet aspect de
richesse et de richesse particulier aux
lithyniens.

Après avoir suivi la fortune de la ca-
pitale d'Orient, Nicomédie
fut la moins des Turcs en l'an
1326 de notre ère, ou 1326 de notre ère,
efforts inutiles que fit Ka-
lanchoğlu, frère de Marie Paléologue,
pour reprendre cette place. Après la
prise de Constantinople par les Latins,
les Comnènes vinrent résider à
Nicomédie.

Après toutes les églises furent con-
verties en mosquées par le sultan Orkhan.
Nicomédie conserva tou-
jours l'église grecque les privilèges
d'un siège épiscopal; et
après les grandes fêtes de l'église de
Nicomédie, l'évêque de Nicomédie
cède de celui de Nicée, immé-
diatement après le patriarche. On con-
naît l'existence de Nicomédie plu-
sieurs fois, parmi lesquelles on
trouve le bras de saint Basile ren-
fermé une chasse d'argent, qui a
l'un bras et qui est richement
ornée de rubis et de perles.

Nicomédie est appelée
Nicomédie, par suite de
l'usage de langage qui a altéré
des anciennes cités. Isnikmid
est une portion de ces mots grecs :
Isnikmid.

Le vizir Koupruli a fait établir
des arsenaux maritimes qui
ont fourni les galères et les
les plus estimées de Constan-
tinople les armements importants
Constantinople, mais on con-
serve à Nicomédie quelques bâ-
timents de guerre. Cette ville doit à son
position, à son voisinage des
à l'activité de ses habitants,
à ne pas déchu du rang qu'elle

occupait. Elle est toujours une des villes
les plus importantes de l'Asie Mineure;
sa population peut être évaluée à 30,000
âmes, réparties de la manière suivante :

Turcs	2,600 familles.
Grecs	1,300 id.
Arméniens	800 id.
Juifs	500 id.

Mais on sait combien il est difficile
d'obtenir des renseignements exacts sur
la population réelle des villes musul-
manes; car tout le monde, les gouver-
neurs comme les habitants, ont intérêt
à en dissimuler le chiffre. Quelque con-
fiance que l'on inspire aux rayas, ils
croiront toujours utile de diminuer le
nombre de leurs coreligionnaires, parce
que le karatch ou capitation étant établi
par tête, et recueilli par les tchorbadji,
ou primats de chaque nation, on parvient
ainsi, en divisant l'impôt sur un plus
grand nombre de têtes, à en alléger le
poids, et les gouverneurs devant re-
mettre au trésor le montant des impôts
établis sur un nombre donné d'habitants,
sont enclins à donner un chiffre moindre
pour qu'il reste une partie notable de
l'impôt perçu, dans leurs caisses.

Le principal commerce de Nico-
médie est le bois et le sel. On a utilisé
les vastes marais qui sont au fond du
golfe, pour établir des salines qui sont
d'un grand produit. La fabrication du
sel est entre les mains des particuliers;
le gouvernement se réserve la dîme du
sel fabriqué. Le commerce de bois est
libre, à la charge de vendre au gouver-
nement les échantillons de choix qui
peuvent être utiles à la marine. Mais cette
liberté est chèrement achetée par les
charges qui pèsent sur les habitants; car
les Rayas comme les Turcs, qui s'occu-
pent du commerce des bois, doivent four-
nir en corvées les ouvriers nécessaires au
service de la marine. Le gouvernement
alloue une journée de cinq piastres pour
les ouvriers de ces chantiers; mais cette
somme est rarement payée intégrale-
ment, et nul n'oserait la réclamer du
gouverneur. Les Arméniens se livrent
volontiers à la fabrication du maroquin,
qui s'exporte à Constantinople.

La ville moderne de Nicomédie est
composée de vingt-trois quartiers, dont
dix-neuf sont habités par les Turcs, trois
par les chrétiens et un par les juifs.

La plus ancienne mosquée était autrefois une église grecque qui fut consacrée par le sultan Orkhan au culte de l'Islam. Le plus grand temple musulman a été bâti par Pertew pacha, grand vizir du sultan Soliman le Grand, et qui resta pendant sept ans à Nicomédie comme gouverneur. Cette mosquée est près du port à l'entrée de l'arsenal : Sinan, qui en fut l'architecte, imita dans de moindres proportions la mosquée que le sultan faisait bâtir à la même époque à Constantinople, et qui porte le nom de Soliman. Le même architecte construisit des bains et un caravansérail. Ces monuments, en rapport avec le commerce et la population de la ville, n'offrent cependant rien de remarquable comme œuvre d'art. Il n'y a plus de traces du magnifique palais que le sultan Mourad IV fit bâtir à Nicomédie; et qui était entouré de jardins splendides. Les palais que les premiers sultans firent construire en Asie Mineure, celui de Broussa et celui de Magnésie du Sipylus, ne sont plus que des amas de décombres.

L'arsenal impérial d'où sortirent jadis les vaillantes galères qui tirent en échec les marines de Gènes et de Venise, aujourd'hui désert et ruiné, ne peut plus servir à la construction des bâtiments d'un fort tonnage; car les atterrissements formés peu à peu au fond du golfe, ont comblé la darse et rendu le mouillage impraticable pour les grands vaisseaux.

Si les ruines de Nicomédie, exami-

cadence du style turc primitif date du règne du sultan Osman, qui envoya en Italie des artistes pour étudier les monuments de l'Occident : c'était l'époque où l'école du Bernin était à son apogée.

A leur retour, ils introduisirent dans les constructions les modèles d'un art italien déjà dégénéré, et encore abâtardi en passant dans des mains qui ne le comprenaient pas. Le faible reflet de l'art des Arabes fut totalement éclipsé, et l'art des Turcs tomba au degré où nous le voyons aujourd'hui.

CONSTITUTION DU SOL AUX ENVIRONS DE NICOMÉDIE.

Les collines sur lesquelles est bâtie la ville de Nicomédie sont un embranchement de la chaîne qui forme la côte nord du golfe et dont le mont Maltépé est le point culminant; au nord elles se rattachent au mont Sophon ou de Sabandja.

Le terrain calcaire bleu qui constitue le sol de Scutari cesse bientôt pour faire place à des roches à base de quartz, et le grès rouge finit par dominer. Cette nature de roche s'étend jusqu'au bassin du Sangarius. Dans l'intérieur de la ville, il se présente sous la forme de stratifications bien distinctes inclinées de 30 degrés à l'est, les couches ont environ deux mètres d'épaisseur. Elles sont séparées par des lits de cailloux de quartz et de jaspe qui dans la partie su-



APITRE V.

GOLFE DE NICOMÉDIE.

endre le périple du golfe il faut retourner à cette la côte nord. Il est bien les voyageurs qui s'occupent d'antiquité de ne pas un ancien cimetière avec soin les pierres tu ne peut presque toujours inscriptions; les stèles es votives étant d'un s, les habitants les emiers pour décorer les

caravane entre Nicostantinople suit la côte. Après cinq heures de rive à Yarimdjé, et on de Héréké. On distingue ruines d'un château byzantin la montagne voisine ent jusqu'à la mer. Héper la place de l'ancienne ville des environs de Constantin avait une mort; ce qui explique le placement le lieu de sa lie, les autres à Ancyron. ne pouvait être regardée ourg de la capitale. Toute jadis occupée par des iens de Byzance. n forme le point de sée golfe de Nicomédie et u de Moudania. Pour se en droite ligne, on peut illage de Samanlı, et de r la rive sud du lac en ra.

à l'ouest est le village qui marque la position appelé ensuite Héleno-chercher de ce côté les à la princesse Hélène le grandes constructions. ient fréquentes par les ieienne Byzance, comme ceux de Constantinople, at a ceux de Broussa à oisième de la capitale.

dans une vallée omun lieu des plus agréa-ison d'été. La cure est

ordinairement de quinze jours; on profite de la saison des cerises; l'usage de ce fruit aide, dit-on, singulièrement l'action des eaux.

Les coupoles qui couvrent le bain sont, dit-on, celles qui furent construites par l'impératrice Hélène. Non loin de là sont quelques ruines qui appartaient sans doute à l'hospice et au palais d'Hélène et de Constantin (1). C'est à son retour de Jérusalem qu'Hélène fit construire ces édifices sur l'emplacement de l'ancienne Drépanon, et Constantin, pour honorer sa mère, éleva le bourg au rang de ville, et lui donna le nom de Hélenopolis; lui-même, aux derniers temps de sa vie, s'y rendit quelquefois et mourut dans sa villa d'Ancyron, petite place voisine de Nicomédie.

C'est à Hélenopolis que se retira l'armée des croisés commandée par Pierre l'Ermite et Gauthier sans Avoir, lorsqu'elle abandonna Nicée pour se mettre en communication avec la côte, et pour renforcer l'armée dans le but d'attaquer Nicée. Après le malheureux combat contre les Sarrazins, ces derniers élevèrent une pyramide avec les ossements des Francs tombés sur le champ de bataille; ils étaient au nombre de vingt-cinq mille, si l'on en croit Alexis Comnène.

Entre Yalovatch et Hersek coule un petit ruisseau dont les eaux forment mille détours; on l'appelle aujourd'hui *Kirk ghetchid*; c'est l'ancien fleuve Draco, auquel ses détours sans nombre avaient valu cette dénomination. Il prend sa source dans les montagnes qui séparent le lac de Nicée de la mer (2). Ce petit fleuve formait la limite entre l'empire des Byzantins et celui des Seljoukides, quand Alexis Comnène, menacé du côté de l'ouest par le duc de Normandie, et du côté de l'est par Soliman, fut obligé de conclure la paix; il abandonna à ce dernier toutes les terres qu'il avait conquises depuis Nicée jusqu'au fleuve Draco, et il ne resta plus au prince grec que l'étroit territoire compris entre le fleuve et la mer. Le village de Hersek est bâti sur un pro-

(1) Procope, *De Edif.*, V, 2.

(2) Procope, *De Edif.*, loc. cit.

montoire qui se trouve directement en face de celui de Dil ; de sorte qu'en ce point le golfe de Nicomédie est tellement resserré que sa largeur n'a pas plus de six kilomètres. Ce village tient son nom du grand visir Hersek Ahmed pacha, qui en 1457 fit bâtir une mosquée et un caravansérail. Non loin de Hersek est le village de Kara Moursal dont le nom rappelle la première victoire du sultan Osman. Moursal, un des compagnons d'armes de Aghidjé Kodja, ayant pris le nom de Kara Moursal (le Noir), s'empara de la partie méridionale du golfe de Nicomédie, qui lui fut donnée en fief à condition qu'il entretiendrait des barques armées pour veiller à la conservation de sa conquête (1326). Un château qu'il fit construire dans la partie sud du golfe porte encore son nom et est devenu le centre d'un village ; c'est en cet endroit que fut sans doute fondée Astacus « en face de Nicomédie ». A quelques lieues de cet endroit se trouvent les bains chauds de Yalovatch, l'ancienne Drépanon, qui prit ensuite le nom de Héléropolis. Comme nous avons dit plus haut.

Le village que l'on rencontre en suivant la côte porte le nom d'Eregli, qui paraît occuper la place de Eribolon. Cette même ville est mentionnée par Ptolémée sous le nom d'Eribæa. Giaour Eregli, village situé sur la montagne voisine, est occupé par les familles grecques

Constantinople ; on prend les eaux de Taouchandil avant d'aller terminer sa cure à Yalovatch. Pendant trois jours on s'abstient de tout mets salé et toute espèce de viande ; le quatrième jour on commence à prendre le bain et une grande tasse d'eau et l'on se chauffe chaudement. Cela dure trois jours et trois jours suivants on boit de l'eau trois fois par jour et l'on ne mange que du poulet au riz non salé. Quand on a purgé dix ou quinze fois, on prend la limonade ou de la soupe avec un citron qui procure des évacuations. Pendant le temps de la cure le nazir ou directeur des eaux y réside pour maintenir l'ordre. Souvent au lieu de faire succéder cette première cure l'usage des bains de Yalovatch, on le remplace par des bains de sable, et alors on continue le régime de volailles et de riz. La plupart des buveurs d'eau sont installés dans des tentes autour de la source ; ils y demeurent dans le village. Cette cure de la saison des eaux rassemble à Taouchandil une foule de marchands, de baladins, de *cafédji* qui préparent du sorbet ; c'est un tabeau des plus animés. Les femmes turques se dispensent de la règle qui leur défend de paraître voilées hors du logis.

En continuant de côtoyer le golfe on arrive après une heure et de marche à une langue de terre s'étendant

stapha Bostandji, chef des jardins du sultan Mourad III.

arrive après une heure de marche vers un nommée Mahallé-ul-Alime (le r des almées) qui n'offre rien de remarquable.

Guébizé, dont le nom n'est autre qu'une altération de Lybissa, est située à 120 mètres de Taouchandil; c'est en ce lieu que mourut Annibal. Il y a, dit Pline (1), en Bithynie un village sur la mer de la mer, que ceux du pays appellent Lybissa duquel on dit qu'il se trouve un oracle tout commun en cette

re Lybisse engloutira le corps d'Annibal, quand l'âme en sera hors.

Annibal, retiré à Lybissa, avait fait creuser des souterrains autour de sa tente pour prendre la fuite dans le cas où il serait poursuivi. Mais sa retraite ayant été cernée par des gardes, il décida à mourir pour ne pas tomber entre les mains des Romains. Il se rapporte qu'il s'empoisonna avec du sang de taureau. Cette croyance, généralement répandue dans l'Asie mineure, n'est basée sur aucun fait et le sang de taureau n'est pas plus dangereux que celui de tout autre animal. Il faut donc s'en tenir à l'autre version qui est également par Plutarque que le général carthaginois mourut empoisonné d'un poison qu'il portait toujours sur lui. Le monument ou plutôt la tombe qu'on regarde comme le tombeau d'Annibal est un tumulus qui est d'aujourd'hui converti de gazon et qui présente au dehors aucune trace de construction; c'est un emplacement choisi pour les futurs faiseurs de légendes.

Pline parle de Lybissa comme d'une ville qui n'existait plus de son temps (2). Il y voyait la ville de Libyssa, dont il ne reste plus que le tombeau d'Annibal.

Strabon de Byzance (3) ne la cite pas comme une ville maritime; mais on s'explique, attendu qu'elle était située près de la mer. Ptolémée la place

dans les terres (1), Pierre Gilles donne au village moderne le nom de Daciabyssa.

Tous les itinéraires mentionnent cette ville comme lieu d'étape; ce qui prouve qu'elle existait encore sous l'empire byzantin. L'itinéraire d'Antonin place Libyssa entre Chalcedoine et Nicomédie de cette manière :

ANTONIN.

Chalcedonia.	
Pantichium.	M. P. XV.
Libyssam.	M. P. XXIV.
Nicomediam.	M. P. XXII.

Tables de Peutinger.

Calcedonia.	
Libyssa.	XXXVII.
Nicomédia.	XXIII.

Itinéraire de Bordeaux.

Chalcedonia.	
Nassete.	M. P. VII.
Pandicia.	M. P. VII.
Pontamus.	M. P. XIII.
Libyssa.	M. P. IX.
Ibi positus est rex Annibalianus qui fuit Afro.um.	
Brunga.	M. P. XII.
Nicomédia.	M. P. XIII.

Le Port de Guébizé était autrefois défendu par un château fort de construction byzantine dont il ne reste que quelques vestiges. Sous le règne de Soliman le Grand, une mosquée fut construite à Guébizé par Tchoban Mustapha pacha; cette place était au nombre des conquêtes du sultan Orkhan.

En quittant Guébizé pour suivre la route de Constantinople, on commence à entrer dans l'intérieur du pays; mais on ne perd jamais la mer de vue. Daridje, petit village, est situé sur le rivage; c'était du temps des Byzantins un château fort qui fut pris par Mahomet II en 1423. Il y a aussi à Daridje comme à Taouchandil une source minérale qui est fréquentée par les Grecs comme la première l'est par les Turcs. Pendik, l'ancienne Pantichium est située à six kilomètres de Guébizé et à égale distance de Kartal; c'est la pre-

Annibal, in fine; Amyot.

1. V, 32.

2. Libyssa.

(1) Liv. V, ch. 1.

nière étape après Constantinople. Ici le rivage est très-accidenté et se découpe en une infinité de promontoires. On arrive enfin au pied d'une montagne d'où la vue s'étend sur toute la capitale; c'est le Maltépé, c'est-à-dire la colline du trésor. On raconte que bien des recherches inutiles ont été faites à sa base pour retrouver des trésors imaginaires; c'est le point culminant d'une petite chaîne de collines qui va aboutir à la mer. Maltépé est à seize kilomètres de Scutari et à douze de Chalcédoine; ce lieu paraît marquer l'emplacement de Pélékanon; mais ce n'est qu'une conjecture, car il ne reste aucun indice suffisant pour s'assurer de cette position.

CHAPITRE VI.

CHALCÉDOINE.

L'ancienne Chalcédoine est située entre Scutari et Kadi-Keui, dans la plaine qu'on appelle Doghandjilar meïdani (la place des Fauconniers). C'est aujourd'hui le champ de manœuvres des troupes cantonnées à Scutari. Au fond d'une petite baie formée par la pointe de Kadi-Keui se trouve le jardin de Haïder Pacha avec une fontaine ombragée par un magnifique platane. Dans l'antiquité cette fontaine portait le nom de source d'Hermagoras.

Kadi-Keui, c'est-à-dire le village du

selon Pline, éloignée de soixante-deux mille cinq cent pas de Nicomédie (1).

Les fondateurs de Byzance ayant été consulter l'oracle pour lui demander en quel lieu ils devaient fonder une ville : Allez, leur répondit-il, établissez-vous devant la ville des aveugles. Cette satire contre les habitants de Chalcédoine fut répétée par Mégabyze (2), général perse. Ces gens-là, dit-il, étaient donc aveugles pour avoir été choisir un territoire si ingrat lorsqu'ils avaient devant eux une contrée si magnifique. Byzance en effet fut fondée dix-sept ans après Chalcédoine.

Sous le règne de Darius Chalcédoine fut soumise au pouvoir des Perses. Pharnabases s'empara de la ville, et après avoir réduit tous les jeunes gens à l'état d'eunuques, il les envoya à Darius.

Polyen raconte la manière dont les Perses s'emparèrent de la ville (3). Ils creusèrent un souterrain de quinze stades qui avait son entrée sur le flanc d'une colline et qui pénétrait sous les murailles jusqu'à la place du marché. Une nuit que les assiégés étaient dans la plus grande quiétude, les Perses entrèrent par le souterrain et la ville fut prise.

Pendant la guerre entre les rois Prusias et Philippe, les Rhodiens, d'abord alliés des Étoliens ensuite de Philippe, s'emparèrent de Lysimachie, ville de Troade, ensuite de Cius et enfin de Chalcédoine.

Dans la guerre contre Mithridate

rent hissés Nudus et queliers ; le reste fut mis en déthridate, qui ne perdait auasion, vint le même jour se sa flotte devant l'entrée du a les chaînes qui le fermaient, tre vaisseaux ennemis, amarra au nombre de soixante, à la siens, tandis que Cotta et Nuse trouvaient dans la ville ne t opposer aucune résistance ; e action, Mithridate ne perdit le monde.

Gilles emprunte à Denys de un récit qui montre à quelles s avaient recours les devins de inespour attirer la foule à leurs es révélations.

ux devin, nommé Alexandre, ocié à Byzance avec un chro- : diffamé nommé Cocconas, emarqué que les trésors pleu- ans les temples de Delphes, Delos, et que l'art de la divi- onnait de grands profits ; ils ent de fonder eux aussi un Cocconas préférait Chalcédoine m lieu fréquenté par les mar- Alexandre penchait pour une

Paphlagonie nommée Aboni (les murs d'Abon), et son avis a. Ils partirent donc pour Chal- et imaginèrent de faire dè- res du temple d'Apollon des e bronze portant une inscrip- t le sens était : que bientôt Es- rec son père Apollon arriverait royaume de Pont, et s'établirait ille d'Aboni Teichos. La fraude t bien conc-triée pour que le e cet événement se répandît ent dans la Bithynie et arrivât a ville, qui s'empressa de faire temple a Apollon. Cocconas halcedoine, distribuant les ora- ce succès. On pense, ajoute illes, qui rapporte ce fait d'a- cien, que les tables de bronze dans les fondations des murs edoine, quand Valens les fit remonter à cette époque. atenant quelques vers hexa- monçant à Byzance des évé- : ministres.

edoine fut assiégée par Alci- mandant la guerre du Pélopon-

nèse et en partie ruinée ; mais l'invasion des Scythes dans le courant du troi- sième siècle, sous le règne de l'em- pereur Gallien, porta le comble à ses malheurs ; la ville fut entièrement rasée.

Constantinople venait à peine d'être fondée, quand les Goths firent une ir- ruption dont les ravages furent réparés par Cornélius Avitus.

Dans la vingt et unième année de son règne, le 28 juin 326, jour de la Saint- Pierre, Constantin fit détruire les tem- ples de Chalcédoine, ou les convertit en églises. L'oracle d'Apollon fut en- glouti sous les décombres, et le temple de Vénus fut transformé en église de Sainte-Euphémie. Cette église était si- tuée dans le faubourg du Chêne (Drys).

C'était le plus brillant quartier de Chalcédoine ; c'est là que Rufin, le mi- nistre favori d'Arcadius, possesseur de richesses immenses, avait fait construire une splendide villa, qui englobait telle- ment les constructions environnantes que tout le quartier était appelé Rufi- nopolis ; elle s'élevait sur la colline qui avait favorisé la prise de la ville par les Perses. Ses colonnes de marbre pré- cieux se miraient dans les eaux du Bos- phore. L'or et les mosaïques ornaient de somptueux appartements, et Rufin, quoi- que non baptisé, avait fait bâtir une église sous l'invocation des apôtres Pierre et Paul. Tout ce luxe et ces démonstrations religieuses plaisaient à Théodose, dé- fenseur ardent de la foi orthodoxe. L'em- pire d'Orient était infecté d'arianisme depuis Valens ; les ariens triomphaient ; le désordre était dans l'Eglise ; chaque église avait sa règle, et les évêques se lançaient mutuellement des anathèmes. Le polythéisme profitait de ces dissen- sions, et les sacrifices païens se multi- pliaient. Rufin, n'étant encore que néo- phyte, s'était déclaré avec vigueur pour le clergé orthodoxe ; mais il ne pouvait rester plus longtemps sans entrer dans le giron de l'Eglise, et le jour où le monastère et le temple qu'il avait fait bâtir furent achevés, la dédicace en fut faite avec une splendeur inusitée, et Rufin reçut le baptême le 24 septembre 394. Les évêques furent mandes des di- vers diocèses de l'Asie ; un concile de dix-neuf prélats procéda à la dédicace et au baptême. Les anachorètes de la Thé-

pouvaient parler, s'écrie-t-il, elles nous rediraient les hymnes chantées dans les fêtes nocturnes de Vénus, les psaumes qui retentirent dans l'église de Sainte-Euphémie; aujourd'hui, au lieu des exhortations des Pères de l'Eglise, elles s'entendent plus que la voix du mollah qui leur crie cinq fois par jour : *Il n'est d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*.... Jusqu'à ce qu'un tremblement de terre ou une révolution mette fin à leur destinée par une autre destination ! »

Les anciens écrivains attestent que les habitants de Chalcédoine ne se distinguèrent jamais dans les lettres; mais ils s'adonnaient avec ardeur à la pêche des thons et des pélanides, et étaient devenus très-adroits dans l'art de fabriquer et de tendre les filets. Les poissons du genre scombres sont en effet très-nombreux dans le Bosphore; à certaines saisons ils remontent le courant pour aller frayer dans la mer Noire, et redescendent ensuite pour gagner la Méditerranée et continuer leur pérégrination autour du globe. La ville de Chalcédoine avait deux ports formés par deux promontoires; l'un, nommé Acrilas, portait à son extrémité un temple de Vénus Marine; l'autre, qui s'appelle aujourd'hui Fanar bourou, est regardé par Pierre Gilles comme l'ancien *Hæreum promontorium*. Le grand port fut défendu par un môle, ouvrage du questeur et protospathaire Eutrope, qui lui donna son nom. L'autre port plus au nord s'ouvrait sur le Bosphore, Justinien y fit faire quelques ouvrages et notamment des casemates pour les barques que l'on tirait à sec sur le rivage. Cet usage est encore suivi à Constantinople, et ces sortes de remises sont appelées *Kaïk-Hané*, maisons de bateaux. Justinien fit construire un palais non loin du promontoire Hæreon, nous avons dit que Théodose en possédait déjà un au même lieu. On y voyait aussi une église de Saint-Jean; et comme le rivage était couvert de plantes marines, on appelait cette plage Calamotum. Procope nous apprend que par les ordres de Justinien un môle, supporté par des arcades, fut construit dans le but de rendre le grand port plus sûr. De nom-

breuses constructions en ornèrent les abords.

Lorsque les habitants du moderne village de Kadi Keui font quelques fouilles pour planter des arbres ou élever quelque muraille, il est rare qu'ils ne tombent pas sur d'antiques fondations. Tous les fragments qu'on a mis à découvert datent des temps byzantins; il y a longtemps que le dernier vestige de la ville grecque a disparu. Les médailles qu'on exhume à de rares intervalles sont aussi du bas empire; il est même difficile de s'en procurer.

LA FONTAINE ZARÉTA.

Il y aurait aux environs de Chalcédoine une curiosité archéologique et naturelle à rechercher : c'est la fontaine Zaréta, citée par plusieurs écrivains anciens et qui nourrissait de petits crocodiles.

Étienne de Byzance la mentionne en ces termes (1) : « Il y a une fontaine au-dessus de la mer de Chalcédoine nourrissant de petits crocodiles, » et Strabon (2), « on trouve dans la Bithynie la ville de Chalcédoine..., le bourg de Chrysopolis et le temple chalcédonien; au dessus de ces lieux et non loin de la mer la fontaine Azarétia, qui nourrit de petits crocodiles. » D'autres écrivains, notamment Stace (3) et Antigonus de Caryste (4), parlent aussi de ces animaux; le premier les appelle des lézards byzantins (*Byzantiacos lacertos*). C'était sans doute une espèce de salamandre et non pas de lézards (5), car ces animaux ne vivent pas dans l'eau.

Le faubourg de Drys à Chalcédoine avait pris l'accroissement d'une ville; aussi est-il désigné par les écrivains du temps comme une ville et un port de mer (6). Cédrenus n'en parle que comme d'un faubourg qu'on nommait de son temps Rufiniana. Du temps de N. Caliste, il gardait encore le nom de Rufin.

(1) V. Zaréta.

(2) XII, 563.

(3) Liv. 4.

(4) *Hist. Mirab.*, cap. 164.

(5) Foy. Strabon, traduction française, tom. 4, p. 79.

(6) Socrate, *Hist. ecclésiast.*, l. VI, ch. 14.

Le faubourg de Drys ou du Chêne avait pris son nom d'un chêne gigantesque qui en faisait l'ornement. On disait alors le faubourg de Ruphin.

CHAPITRE VII.

CHRYSOPOLES. — SCUTARI. — USKUDAR.

A dix stades environ de Chalcédoine et dans le territoire appelé Chalcédonia (1) se trouvait l'arsenal des Chalcédoniens, qu'on appelait Chrysopolis, et dont l'emplacement est occupé par la ville moderne de Scutari, nommée Uskudar par les Turcs. La ville s'élève sur une pente douce au pied du mont Boulgourlou, du haut duquel on jouit du plus magnifique panorama qu'il soit possible d'imaginer; en aucun lieu de la côte la vue du Bosphore et de Constantinople ne se développe d'une manière aussi splendide.

L'antique Chrysopolis était, sous l'empire des Perses, le lieu où se versaient les tributs levés sur les peuples de la presqu'île; c'est de là que lui vint le nom de la ville d'Or. Étienne de Byzance, qui rapporte les traditions des Grecs, nous les montre fidèles à leur habitude de faire dériver tous les noms des villes et des peuples de quelque héros de leur race; selon cet auteur Chrysis, fils de Chryseis et d'Agamemnon, fuyant la persécution d'Égisthe et de Clytemnestre, se réfugia dans ce lieu et fut

navires qui traversaient le Bosphore en venant du Pont-Euxin. Une flotte de trente voiles sous deux commandants veillait à la sûreté du port. Une partie de ce port fut comblée, lorsque la ville de Chalcédoine fut détruite, et l'autre partie, sous les empereurs byzantins, pour empêcher les barbares d'y trouver un refuge. Les derniers vestiges de ce port disparurent au commencement du seizième siècle lorsque la fille du sultan Soliman fit bâtir la mosquée qui porte son nom. Quelle que fut son importance commerciale du temps des Grecs, Chrysopolis ne subit aucun accroissement pendant le règne des rois de Bithynie. Strabon ne la mentionne que comme un village dépendant de Chalcédoine. Son nom acquit quelque célébrité, parce que c'est dans le voisinage de Chrysopolis que Licinius fut vaincu par Constantin en l'an 324, et la dix-neuvième année de son règne. Licinius, prisonnier, fut conduit à Thessalonique, où il eut la tête tranchée. Le nom de Scutari, qu'on ne trouve pas dans les auteurs anciens, vient sans doute de ce que cette ville renfermait un corps des *scutarii*, porte-boucliers, *equites primi scutarii*, créé avec les *sagittarii* par l'empereur Valens. Ils précédaient le corps des seconds scutaires et se trouvaient sous les ordres du maître des milices pour l'Orient (1). Selon M. de Hammer, le nom uskudar est perse et correspond au mot de astandar, que Xénophon emploie pour désigner les courriers

des animaux, chevaux ou mulets, étaient attelés était fixé par des règlements (1); les voitures à deux roues ne pouvaient porter que cinq chevaux; un cheval de poste ne portait que trente livres; l'été on employait huit mules et l'hiver dix; les deux roues étaient attelées de six. Valentinien défendit de se servir de trois personnes dans ces voitures (2). Outre ces transports, il y avait des chevaux de course, les *veredi* qui franchissaient rapidement de grandes distances (3). La bride ne devait pas excéder le soixante livres sous peine d'amende. Chaque station devait être garnie de vingt chevaux et jamais elle ne devait être vide. Les patriciens affichaient un grand luxe dans l'équipage de leurs voitures; les mors et souvent les étriers étaient dorés; enfin un vétérinaire par la commune était établi.

Chaque année le nombre des chevaux était renouvelé par quart, et c'était la loi qui avait la charge de les remplacer. Le moyen de ces courriers, les *angari*, se répandaient avec la plus grande célérité; des esclaves se tenaient prêts pour seller les chevaux; les *angari* bien approvisionnés ne se contentaient pas de chevaux, mais ils emmenaient avec eux encore des cavaliers qui les accompagnaient par détachement. Les empereurs eux-mêmes faisaient usage de ces voitures de transport. Titus tomba malade dans une maison de poste.

Les officiers pouvaient faire usage de ces voitures impériales moyennant une autorisation du *præfectus prætorio*, qui leur délivrait des diplômes. Pline, préteur de Bithynie, paraît avoir été très-difficile à obtenir ces permis de poste, et il paraît qu'il n'en donna que dans des cas d'absolue nécessité. Lui-même, il parcourait sa province, ne voyageait à cheval mais dans des voitures; et lorsqu'il se rendit d'Éphèse à Rome, il se fit accompagner de beaucoup de monde. Mais ce voyage le fatigua beaucoup, et il se rembarqua à Pitane, le port de Bithynie, pour se rendre en Bithynie.

(1). Cette institution des *angari* ou des postes publiques commençait à dégénérer sous l'empire byzantin, les aubergistes, par faveur ou à prix d'argent, obtenaient la faculté de servir les courriers, et ils louaient leurs chevaux à tout venant. Le mauvais entretien des routes rendait inutile l'emploi des chariots; le désordre se mettait dans l'administration quand les Turcs se sont rendus maîtres du pays. En leur qualité de peuples cavaliers et nomades, leurs princes n'ont pas laissé tomber en désuétude une institution dans laquelle le cheval joue le principal rôle. Aux *mansiones* romaines succéderont les *mensil-hané*, que le sultan Soliman organisa d'une manière régulière. Les *diploma* délivrés par le préfet du prétoire furent remplacés par des *bouyoudi* délivrés par le pacha, et les agents seuls du gouvernement avaient le droit de se servir des chevaux. Mais dans cette institution des transports, le commerce n'était pas oublié; les routes, mal entretenues, il est vrai, autant par incurie que comme question de défense, ne pouvaient plus servir aux voitures, et la *rheda* des Latins, dont les Turcs ont fait le mot *araba*, la voiture, finit par devenir en Asie un objet de curiosité. Mais en revanche ils ont mis un grand soin à fonder des établissements magnifiques sous le nom de caravansérail, c'est-à-dire palais des caravanes. Ces établissements contiennent au rez-de-chaussée de vastes écuries, des magasins pour les marchandises et au premier étage des chambres pour les voyageurs. Il y a ordinairement une dotation attachée à l'établissement pour défrayer le personnel, et les caravanes sont reçues moyennant une très-minime redevance. Les caravansérails sont classés parmi les fondations pieuses, comme les fontaines et les hospices, et la création d'un tel édifice dispense un musulman du voyage de la Mecque.

Aux *angari* des Persans, aux *veredarii* des Romains a succédé chez les Turcs une corporation qui tenait de près à celle des janissaires et qui cependant existe encore, c'est le corps des *talars*, qui sont considérés comme courriers de cabinet pour porter les ordres de la Porte.

Cod. Th.

l. 30, Cod. Theod.

cap. De Bello Pers., lib. 2.

(2) Pline, liv. X, lett. XVIII.

Non-seulement ils ont le droit de prendre dans chaque mensil-hané les chevaux qui leur sont nécessaires; mais dans les villages ou même sur les routes nul cavalier n'oserait refuser de troquer son cheval contre celui d'un Tatar en mission, quitte à retrouver sa monture dans la maison de poste prochaine. Les tatars sont reconnaissables à leur costume particulier; ils portent un grand béniche, sorte de robe rouge avec le fez, et tout l'attirail de campagne ne les quitte jamais; nous voulons parler des armes de toute sorte et des accessoires de la pipe.

TÉLÉGRAPHIE CHEZ LES BYZANTINS.

Indépendamment de cette transmission terrestre des ordres impériaux, les souverains de Byzance avaient établi une ligne de télégraphie aérienne nocturne entre Tarsus et la ville de Scutari. La première station était placée sur le mont Boulgourlou. Ce système de signaux correspondait avec Constantinople, soit à la tour des vedettes (1), soit à la tour du centenier voisine du palais. L'invention de ces signaux remonte aux plus anciens temps historiques. La prise de Troie fut annoncée à la Grèce par des signaux nocturnes qui se répétèrent de proche en proche sur les sommets de toutes les montagnes (2). Les Gaulois connaissaient le même moyen de correspondance; mais l'organisation régulière des signaux télé-

stations étaient sur les sommets Isamos, Ægylos, Mamas, Kyrizos, Mokilas (1), et la dernière sur le sommet du mont Auxent (Boulgourlou), où était le monastère des Acœmites (qui ne dorment pas). Ce dernier point correspondait directement avec le palais. Il est fait mention de cette télégraphie dans l'histoire byzantine au sujet de l'empereur Michel III en 842. Ce prince, abandonnant les soins de l'empire, se livrait avec emportement aux jeux du cirque. Un courrier du palais vint au moment des courses lui annoncer que les Sarrasins venaient d'envahir une des provinces de l'empire. Il fit écarter cet importun et ordonna d'éteindre les feux qui dans les temps d'alarme avertissaient tous les pays situés entre Constantinople et Tarsus (2).

Le promontoire de Scutari forme la véritable limite entre le Bosphore et la Propontide; c'est à cette place que, selon la tradition des Grecs, la vache Io aurait traversé la mer; aussi le cap de Scutari était-il appelé Damalis ou le cap de la Vache. Si l'on veut chercher une source historique à ce nom de Damalis, il faut franchir plusieurs siècles et arriver à l'époque d'Alexandre. Philippe de Macédoine assiégeait Byzance, qui était défendu par Charès, général athénien. Sa femme Damalis étant morte pendant le siège, les Byzantins, pour reconnaître les services que leur avait rendus Charès, élevèrent un tombeau à Damalis sur le cap de Scutari et dres-

aux troupes cantonnées à Scutari ont con-
 sulté Scutari de plusieurs
 émarquables ; les fontaines
 ées avec goût et de nom-
 brées rompent, par la forme
 leurs coupoles et la multi-
 tude des minarets, l'uniformité
 du paysage. Moins voisine de
 la mer, Scutari passerait pour
 une ville remarquable.

DU SULTAN SOLIMAN.

Soliman, fils de Sélim, fit
 bâtir, en l'honneur de sa fille
 Soliman, une mosquée qui est
 une des belles de la ville. Elle est
 située sur la mer ; les nombreuses
 colonnes de son avant-cour (harem)
 sont de plomb et soutenues
 par des colonnes de marbre.

La mosquée bâtie par la mère du sul-
 tan Soliman III est située dans la par-
 tie orientale de la ville ; elle fut bâtie en
 l'honneur d'une église grecque
 Constantinople qu'on appelle Kilicé-
 nienne. La grande coupole est entourée
 de quatre demi-coupoles dispo-
 sées en croix et quatre autres s'élè-
 vent aux quatre angles. Cet édifice
 est sur une éminence non loin du
 port (at bazari) et domine
 toute la ville.

Le sultan Soliman et ses princesses ont
 fait bâtir, à l'exemple de leur père, un
 grand nombre d'édifices religieux, de
 couvents de derviches et
 d'hospices pour les pauvres. Tous ces
 édifices ont été bâtis à une époque
 où l'architecture turque abandonnait
 le style byzantin, dont elle avait été un
 exemple, pour se jeter dans l'archi-
 tecture qui n'est ni musulmane
 ni chrétienne. La mosquée de Soliman III
 est un exemple de l'architecture
 turque de l'époque de Soliman III.
 Quoique simple et décorée avec un cer-
 tain goût, elle ne trouve ni dans son en-
 semble, ni dans ses détails, de ces orne-
 mens qui rappellent plutôt l'orient
 que l'occident ; c'est un style qui n'a pas
 été l'originalité de la bar-
 barie musulmane qui ont
 bâti Scutari de tant de mo-
 numens n'ont pas oublié d'y
 faire bien que se rapportant

à la vie civile, n'en sont pas moins regar-
 dés comme des fondations pieuses. Nous
 voulons parler des bains et des carava-
 nerais. Ces derniers édifices sont dignes
 d'une ville qui est la première place de
 transit entre l'Asie et l'Europe, ils sont
 nombreux et largement installés. On
 est toujours certain d'y rencontrer des
 caravaniers arméniens pour des voyages
 de long cours ; ils sont aussi disposés à
 partir pour la Perse et l'Afghanistan que
 pour les environs de Smyrne ; mais
 pour tout ce qui concerne l'équipement
 du voyage, c'est à Constantinople seule-
 ment qu'on peut se les procurer.

La ville de Scutari est entourée d'un
 immense champ des morts planté de cy-
 près séculaires, qui font de ce lieu un
 des sites les plus remarquables des en-
 virons de la capitale. Il n'y a pas en
 Asie d'autres jardins publics que les ci-
 metières. Ce sont des lieux de prome-
 nade aussi bien que de recueillement. La
 mort n'est pas envisagée par les musul-
 mans sous le même point de vue que par
 les chrétiens, et l'idée d'une autre vie leur
 cause plutôt un sentiment de quiétude
 que de tristesse. La terre d'Asie étant
 la patrie commune de tous les Osma-
 nides, les principaux habitants de Con-
 stantinople attachent un certain prix à
 l'idée d'aller reposer où reposent leurs
 ancêtres, et font transporter leur dé-
 pouille mortelle à Scutari. Cependant
 le grand cimetière n'est pas décoré de
 monuments somptueux, de chapelles
 sépulcrales ou *Turbéhs*, comme on en
 voit un grand nombre à Constantinople.
 Autrefois la dignité du mort était indi-
 quée sur sa tombe par la forme du tur-
 ban qui couronnait la pierre tumulaire ;
 aujourd'hui c'est le simple fez qui in-
 dique la sépulture des grands comme
 des marchands. Les tombeaux des fem-
 mes sont décorés d'une simple inscrip-
 tion au milieu de laquelle est sculpté
 un cyprès la tête penchée ; c'est le sym-
 bole de l'âme qui s'est envolée au ciel.
 Une fois le mort déposé dans la tombe,
 la famille vient quelquefois rendre vi-
 site à la sépulture ; mais le tombeau
 reste sans gardien sous la protection
 de la piété publique, sans que jamais on
 songe à sa réparation ou à son entre-
 tien. Aussi quoique le cimetière de Scu-
 tari date de l'établissement des Turcs

à Constantinople, on y découvre à peine un seul tombeau qui remonte au delà d'un siècle. Les nombreuses inscriptions peuvent cependant offrir quelque intérêt à l'orientaliste; il y trouvera toujours le sentiment religieux exprimé sans emphase, et quelquefois des extraits des poètes persans ou arabes les plus aimés des musulmans.

Le mont BOULGOURLOU est l'ancien Damatrys; les environs étaient couverts de jardins et de maisons de plaisance. L'Anonyme de Constantinople, dans sa nomenclature des palais et des monastères construits au delà du Bosphore (1), cite le palais de Bryas, ainsi nommé, dit-il, parce que le dernier des empereurs byzantins, fuyant sa capitale pour se retirer à Jérusalem, pourra dans son palais de Bryas entendre les cris de désespoir des habitants.

Il fut construit par les empereurs Tibère et Maurice, qui bâtirent aussi le palais de Damatrys, où se trouvait le bois de Constantin l'Aveugle, fils d'Irène.

Le port d'Eutrope, ainsi nommé du protospathaire de l'empereur Constantin, qui le fit construire, était voisin de ces lieux.

Les princes byzantins avaient pris les mœurs des Orientaux avec lesquels ils étaient en communication constante, et le goût des jardins appelés *Paradis* chez les Perses, s'était introduit chez les Grecs; ils étaient établis de préférence sur la côte d'Asie; le palais de Damatrys était entouré d'un vaste parc rempli de

L'ancienne tour était un ouvrage de l'empereur Manuel; c'est en ce point qu'était attachée la grande chaîne qui fermait l'entrée du Bosphore et dont l'autre extrémité était reliée au continent d'Europe. L'ancienne tour, dont il reste quelques dessins, était un bâtiment massif, couronné de créneaux et couvert par un toit pyramidal. Une jetée sous-marine reliait cet écueil au continent d'Asie. L'édifice byzantin que P. Gilles a vu et décrit a été démoli au commencement de ce siècle, et remplacé par un pavillon dans le goût moderne et dont la coupole est surmontée d'un fanal. Il est entouré de quelques corps de garde où stationne un poste. Déjà du temps de P. Gilles on croyait que l'intérieur de ce petit fort était alimenté par une source d'eau vive; mais il est constant qu'il n'y a qu'une citerne qui reçoit les eaux pluviales. Les Turcs racontent au sujet du nom de l'édifice, la Tour de la Fille, une histoire romanesque d'une princesse qui y fut détenue; c'est sans doute ce conte qui a motivé de la part des Européens le nom de Tour de Léandre, quoiqu'elle n'ait rien de commun avec l'événement poétique dont Sestos fut le théâtre.

CHAPITRE VIII.

LES ILES DES PRINCES. DAIMONISI.

Les Iles des Princes forment un petit archipel peu éloigné de la côte de

« ces îles sont nommées, d'après leur position à l'égard de Chalcedoine s'identifie avec Proté ou la . Etienne de Byzance (1) cite le d'Artemidore. » En partant Acritas, après avoir navigué stades (2), on arrive au cap y a dans ce voisinage l'île Pine autre île nommée Chalchitis, par ses mines de cuivre, et une nommée Prota; de là à la ville itis il y a quarante stades (sept as et demi). Les deux Rhodusse aujourd'hui Rhobito et Antitris-voisines l'une de l'autre; n'a pas changé de nom; c'est Chalki. Pityode est Pita; Erést alors Antigone; car l'île de la plus grande de toutes, est certainement l'île du Prince, qui a donné à tout le groupe. La distance par Artemidore sert à fixer les s du cap Acritas, qu'il faut s le voisinage de Scutari. » s sans turcs différent complètement ceux donnés par les Grecs; les s que nous avons signalées somenclature des fleuves et des s ne se retrouvent encore dans s villes. Il en est plusieurs qui, s aujourd'hui, portent plusieurs s sans turcs, les autres grecs, et s donnés par les marins étrangers-archipel des Princes est connu s sous le nom de Kizil Adalar Rouges). C'est aussi le nom de Chipo, la plus grande du groupe. s ivent donc être classées d'après somenclature suivante (3) :

	<i>Proté.</i>	Kinali ada si.
	<i>Sans signification.</i>	
	<i>Prinkipo.</i>	Kizil ada si.
	<i>1. île Rouge.</i>	
1828.	<i>Antigone.</i>	Boghanli ada si.
	<i>L'île du Détroit.</i>	
1.	<i>Chalki.</i>	Heibell ada si.
	<i>L'île du Sud.</i>	
1. 1 ^{re} .	<i>Rhobito.</i>	Taouchan ada si.
	<i>L'île des Libérés.</i>	
1. 2 ^{de} .	<i>Anti Rhobito.</i>	Sadef ada si.
	<i>L'île des Coquilles.</i>	

Chalchitis.

agt kilomètres.

premier nom est en romain, le grec moderne. le troisième en

Les îles « des Princes » furent ainsi nommées par les Byzantins, parce que durant toute la période de cet empire elles furent couvertes d'églises et de monastères qui servirent de lieux de retraite forcée ou volontaire à un grand nombre de princes détrônés ou chassés de la cour.

PROTÉ.

L'empereur Romain Diogène, qui fut prisonnier de Alp-Arslan, recouvra sa liberté moyennant trois cent soixante mille pièces d'or, pour venir expirer comme prisonnier religieux dans un monastère de l'île de Proté, qu'il avait fondé (1). Cent trente ans auparavant l'empereur Romain 1^{er} avait éprouvé un sort semblable. Renfermé par ses fils dans un monastère, il y finit ses jours.

Le plus ancien cloître de l'île de Proté fut bâti dans la première année du neuvième siècle; c'était une prison d'État aussi bien qu'une maison religieuse, et chaque révolution accomplie dans Constantinople fournissait un contingent au personnel des moines du couvent. Les successeurs de Nicéphore furent rasés et renfermés dans le couvent de cette île; il arrivait quelquefois que ceux des reclus qui n'avaient pas eu les yeux crevés ou arrachés trouvaient moyen, à l'occasion de quelque révolution de palais, de jeter de côté la haire pour reprendre la cuirasse.

ANTIGONE.

Du temps des empereurs byzantins Antigone avait reçu le nom de Panormus; on y avait bâti un château formidable dont l'anonyme de Constantinople (2) fait une description romanesque de laquelle il ressort que Chosroës assiégea cette place avant d'attaquer Chalcedoine. Outre ses hautes murailles, le château était protégé par un buste de femme à deux têtes qui était placé dans la tour du nord au-dessus de la porte

(1) Voyez Hammer, *Constantinopolis und der Bosporos*, p. 361. Brunet de Presle, *La Grèce*, p. 209.

(2) Anonyme de C. P., liv. V, p. 83

d'entrée. Le feu avant été mis au château, et toute la place réduite en cendres, la tour seule subsistait encore grâce à la vertu de la statue bicéphale qui écartait les flammes de quinze aunes des murailles. Chosroès emporta cette statue en Perse, où elle fut l'objet d'un culte.

Les ruines du château de Panormus existent encore au bord de la mer près du port ; on les appelle Bourghaz ; les ruines de citernes et de murailles que l'on découvre au sommet de la colline appartiennent au monastère, prison d'État dont il est souvent fait mention.

C'est là que Méthodius, avant d'être élevé au patriarcat de Constantinople, souffrit un long et cruel supplice. Renfermé dans un cachot obscur avec deux brigands, l'un d'eux vint à mourir, et on laissa le cadavre infect avec le prisonnier. Ce supplice dura sept ans, à la suite desquels Méthodius fut tiré de sa prison par Michel, fils de Théophile, et nommé patriarche.

CHALCITIS.

Chalcitis prit son nom des anciennes mines de cuivre qu'on y exploitait ; on reconnaît encore quelques traces des anciens travaux dans les environs du port. Elle est couverte d'une magnifique végétation, abondamment arrosée, et s'élève comme un cône de verdure au milieu du groupe d'îles dont elle fait presque le centre.

la Vierge et le troisième dédié à la sainte Trinité, où l'on est conduit par une allée de cyprès séculaires.

PRINKIPO.

Il y a toute apparence que l'île appelée aujourd'hui Prinkipo doit être identifiée avec celle que Pline appelle Mégale ; c'est la plus considérable du groupe. Les Turcs lui donnent le nom de Kizil ada si, c'est-à-dire l'île Rouge, à cause de la couleur de ses montagnes. Chalki et Prinkipo sont placées vis-à-vis l'une de l'autre et ne sont séparées que par un étroit canal. Son étendue ne dépasse pas cinq kilomètres ; elle est allongée dans la direction nord-est sud-ouest, et traversée par une ligne de petites collines.

La nature du sol est calcaire et quartzeuse ; elle renferme des traces de fer oxydé. A la pointe nord est situé le grand village qui porte le même nom que l'île ; il renferme trois monastères ; l'un bâti dans la plaine et deux autres sur une colline. Le village est entouré de vergers, d'oliviers, et de riches cultures ; les bois de cyprès et d'arbres fruitiers donnent à ce petit coin de l'île un aspect de fraîcheur bien rare aux environs de la capitale. Du côté du nord on trouve au contraire une contrée sauvage et aride qui contraste avec la fertilité des jardins du village. Il ne reste en fait de ruines des anciennes constructions byzantines que quelques

a pris le nom de l'île du Zette. Il fut, comme les autres de ces revers de for-muns au moment de la yzance, et il semblait que i les impératrices ne fissent onastères que dans la pré-chute. L'impératrice Irène, se jeta un si vif éclat, ter-urs dans un monastère de l'imperatrice Zoé, forcée de oile, fut un moment ren-cette île par Michel Cala-lla en sortit bientôt pour le trône. L'usurpateur fut rue et renfermé à son tour astère de Sergius.

ui ce petit archipel a perdu mportance stratégique au e de l'attaque et de la dé-capitale; mais à l'époque vit plus d'une fois les flot-es et des Turcs se glisser au edale des îles pour fondre tinople.

Platée est tout à fait nue et e servit de lieu d'exil à Mi-bet, qui, au commencement e siècle, y fut renfermé dans re et forcé de prendre la e son fils. Il y vécut encore ans sous le nom d'Athanase. s, dans la fleur de l'âge, fu-de leur virilité; le premier, mourut peu de temps après, e du côté gauche de l'église, udu père fut place à droite. ils, Ignatius, arriva à la di-triarque et devint le fonda-mastère de Satyrus, qui fut mont Maltepe; c'est là qu'il ture.

ilomètres de Pandik, sur la halcedoine et à douze kilo-eutari, se trouve le port de le voisinage duquel s'élevait

Bryas et le monastère Sa-e trouvant entre le port et depe qui en est peu éloigné. n est quelques ruines qui ortenir à un; mais. Le palais t construit par les empe-oe et Tibère; le monastère

de Satyrus fut construit par le patriar-cho Ignatius.

La petite île d'Oxeia est voisine de Platée. Son nom, qui signifie, rude âpre, est bien d'accord avec son aspect désolé. Les autres îlots, ne sont que des rochers où séjournent pendant la belle saison quelques familles de pêcheurs.

CHAPITRE IX.

PARAGNS DE LA MER NOIRE. LE MONT GÉANT.

La montagne située sur la côte d'Asie immédiatement en face du golfe de Buyukdéré est connue de tous les navi-gateurs qui traversent le Bosphore. Les Turcs lui donnent le nom de Yorus dagh; on l'appelle aussi quelquefois Juscha dagh (la montagne de Josue). Les indigènes prétendent que c'est là que fut enterré le prophète des Hébreux. Au haut de la montagne on trouve une en-crinée carrée, entourée d'un mur de pierres sèches. Ce lieu correspond au site appelé le lit d'Hercule. Un mara-bout avec quelques arbustes auxquels sont suspendus des chiffons marquent le degré de superstition que les indi-genes ont au sujet de certaines pierres ou de certains arbres; cette croyance des musulmans répandue sur toute la terre de l'islam mérite quelques dévelop-pements que nous donnerons en parlant des lieux de pèlerinages célèbres.

LE TEMPLE DE JUPITER URIUS.

Ce temple fut bâti par Phryxus. Il était situé à l'entrée du Bosphore, dans la par-tie la plus étroite du canal, au point où la chaîne de l'Olympe Mysien vient ren-contrer le rivage; cet endroit fut dès les temps les plus reculés regardé comme le plus important pour la défense de la côte d'Asie; et dans les derniers siècles il devint la possession des Génois qui y bâ-tirent un château aujourd'hui en ruines, mais qui porte encore le nom de Djiné-vice kale si (le château génois). Ce lieu est généralement désigné par les auteurs anciens sous le nom de Hieron ou de temple de Jupiter. Jason, à son retour de la Colchide, y consacra un autel aux douze dieux: les navigateurs du Pont-

Euxin étaient dans l'usage d'y consacrer des offrandes. La possession de ce territoire fut longtemps un objet de contestation entre les Byzantins et les habitants de Chalcédoine. Prusias finit par s'en rendre maître et s'y fortifia ; mais il fut contraint de le rendre aux Byzantins avec tous les objets qu'il avait enlevés du temple, les bois, les tuiles, et les caissons.

D'après la tradition conservée par Diodore de Sicile, les Argonautes revenant de Colchos, étant arrivés à l'embouchure du Bosphore, y sacrifièrent aux douze dieux. Le temple paraît avoir alors été consacré à Jupiter et à Neptune ; car l'un et l'autre dieu étaient honorés dans l'Hiéron du Bosphore (1). Pausanias, vainqueur de Marodonius à Platée, consacra une coupe d'airain à Neptune Sauveur, et fit élever une statue à ce dieu avec le concours des habitants de Chalcédoine. Cicéron fait mention d'une statue de Jupiter Urius qui existait également dans ce lieu sacré.

Pierre Gilles décrit ainsi le château fort tel qu'il existait de son temps ; les Grecs lui donnent encore le nom de Hiéron. C'est un petit fort défendu aussi bien par la nature que par l'art, placé sur la pointe la plus avancée du promontoire qui est formé de plusieurs éminences, séparées par des vallées boisées. Il restait encore à cette époque quelques débris des anciens édifices composés de grandes pierres de taille

piter ; les Grecs étaient supérieurs barbares ; mais ils s'enfuirent à l'approche des Goths et livrèrent Chalcédoine fut mise au pillage.

La première apparition des Goths dans le Bosphore eut lieu en 866 ; ils vainquirent jusqu'au Hiéron. Ils rentrent une seconde fois en 942, vingt-troisième année du règne de l'empereur Romanus, brûlèrent Stéphanie, flotte grecque, et s'emparèrent du port ; enfin ils arrivèrent jusqu'à By-

Les Génois, maîtres de Galata, parèrent du Hiéron, et y construisirent le château dont on voit encore d'hui les ruines. L'écusson de la ville de Gènes subsiste au-dessus de la porte d'entrée.

Au delà de ce château jusqu'à l'embouchure de la mer Noire, il y a plusieurs autres places qui ne sont connues que de nom ; mais que les Grecs, d'après Denys de Byzance, dans l'ordre suivant : Chelæ, c'est-à-dire les échelles qui sont situées entre le temple de Jovis et Pantichium ; aujourd'hui ce lieu est complètement sauvé, les montagnes couvertes de pins descendent jusque dans l'eau.

Pantichium, différent de celui qui était sur le golfe d'Astacus, est un nom donné des fortifications qui l'entourent. Le cap Coracium, aujourd'hui fort Poirus, est entouré de rochers où les corbeaux ont l'habitude de venir nicher ; c'est à cause de cela que les Grecs lui ont donné le nom

LAPITRE X.

DUSE PROS OLYMPUM.
SUR L'HYPIUS.

cipe, le cours du Sangarius, frontière orientale de la Prusie, le roi Prusias, s'étant détaché d'Héracée, annexa tout ses États et en porta la capitale à cette dernière ville (1). Dans la même page du livre on trouve deux limites signées à ce royaume. La première est que la province d'Héracée détachée de la Bithynie par Néodose qui voulut créer par un décret de l'empire en l'an 106, sous l'empereur Trajan, un oncle Honorius. Toute la province fut détachée de la Bithynie et cette dernière fut ajoutée au royaume de Pont par un décret d'administration par un décret de l'Honoriate. La province fut divisée en six villes : Prusias, Nicée, Claudiopolis, Hadriantia. Les trois premières furent ajoutées dans l'intérieur. Les noms d'Héracée (Nicée) et de Tium sont trop connus dans l'histoire du royaume pour en être détachés; nous nous en occuperons de ces deux étudierons cet ancien

D'ESTCHÉ.

Prusias franchi le Sangarius, le village de Tchandak où se trouvait une maison de poste. On trouve et là quelques vestiges qui prouvent qu'on se tient dans l'est; on traverse une vallée découverte et assez large et l'on arrive au village où le nom rappelle celui d'Olympum, petite ville par les cartes itinéraires. Otter, dans ses voyages, qui ait identifié la ville avec le petit village, et les cartes depuis lors n'ont fait

que confirmer son opinion. Quelques restes d'antiquité prouvent qu'en effet ce village est situé sur une station antique. En continuant vers l'est, on arrive au bord d'une petite rivière nommée Milan sou, qui n'est autre que le fleuve Hypius, dont le cours n'a pas une grande étendue. Il se jette dans la mer à cent quatre vingt stades de l'embouchure du Sangarius. On ne peut douter qu'il ne soit identique avec la rivière nommée Milan tchai par les Turcs. Dans l'antiquité l'embouchure de l'Hypius offrait un assez bon mouillage aux navires, et la flotte de Mithridate y trouva un refuge momentané pendant une violente tempête.

La rivière prend sa source dans les montagnes voisines de Boli, qui sont appelées indistinctement mont Liperus et mont Hypius (1). Elle traverse un petit lac, et après avoir contourné une colline boisée, va se jeter à la mer après un cours de trente kilomètres environ. Tout ce territoire fut conquis sur les Maryandiniens par les Bébryces, qui s'avancèrent jusqu'au fleuve Hypius, et l'on bâtit en ce lieu une ville qui fut nommée Hypia (2).

La dynastie des Prusias regardait comme une gloire d'attacher à la fondation d'une ville un nom qui devait rester à jamais célèbre. Après deux villes de Pruse fondées l'une au pied de l'Olympe et l'autre au bord de la mer, Prusias IV voulut créer une ville de son nom dans la province qu'il avait récemment conquise et fut le fondateur de Pruse sur l'Hypius, épithète qui lui fut donnée pour la distinguer des autres villes du même nom. Comme les historiens ne font plus aucune mention de la ville d'Hypia, il est à croire que le nom de Pruse fut donné à cette ville d'Hypia et qu'on créa Prusa ad Hypium. Cette ville est connue par ses médailles; elle est mentionnée par Ptolémée, et un de ses évêques, nommé Hesychius de Pruse sur l'Hypius, faisait partie du concile de Nicée.

Les ruines de Pruse sur l'Hypius ont été retrouvées sur l'emplacement même de la petite ville de Eski bagh, que les

(1) Plin., V, ch. 32.

(2) Schol. Apoll., l. II, v. 797.

habitants prononcent Uskubi. Eski bagh signifie ancien jardin, rappelant sans doute un de ces grands parcs de plaisance nommés paradis, dans lesquels les princes d'Orient se livraient aux plaisirs de la chasse.

La ville turque s'élève au milieu des jardins sur le penchant d'une colline qui était couronnée par l'acropole de Pruse; c'est encore la résidence de l'agha. Les murailles de l'ancienne ville, encore conservées, se prolongent en partie sur la colline et en partie dans la plaine. Elles sont de diverses époques et l'on observe même quelques parties qui sont faites avec des débris de monuments antiques. Une des portes attire surtout l'attention; elle est composée d'énormes pierres, et l'architrave qui la couronne est d'une seule pièce et n'a pas moins de quatre mètres de long; mais les fortes dimensions des pierres ne suffisent pas pour donner le cachet de la haute antiquité; cette porte ne paraît pas antérieure aux murailles romaines.

A l'exception du théâtre, dont la *ca-véa* ou salle, creusée dans le flanc de la colline, est assez bien conservée. Il ne reste que des débris des autres monuments; les gradins du théâtre sont encore en partie à leur place; le proscenium est détruit et l'on ne peut le restituer que par conjecture. Les buissons qui couvrent le sol, les hautes herbes qui envahissent les monuments anti-

sisté à la fureur des iconoclastes.

Les habitants de tous ces districts paraissent mener une vie assez heureuse. Le pays est extrêmement fertile en belles forêts, qui appartiennent tout au pays boisé de l'Olympe (la nature y a fait pousser de nombreux arbres), couronnent les montagnes. L'exploitation des bois est une source incessante de travail, et de nombreuses immunités sont accordées aux paysans bûcherons en compensation des charges que leur impose le gouvernement. Le bétail est nombreux; mais dans ce pays trop humides, le mouton ne prospère pas aussi bien que dans les hautes plaines. La nature y est peu différente de celle de l'Asie, mais infiniment plus belle et plus variée que celle des côtes de Propontide. Le goût de la marine n'est pas répandu dans les villages dalentour; les Turcs paraissent plus disposés à se livrer aux travaux des champs.

CHAPITRE XI.

ITINÉRAIRE DE NICOMÉDIE A DE SABANDJA (SOPHON).

La route de Nicomédie à Sabandja dirige vers l'est. On cotoie d'abord des salines, qui peuvent avoir deux kilomètres de long sur huit de large. Les collines cessent de suivre les côtes de la baie pour se diriger vers le nord et forment ainsi une large vallée

boucher dans le golfe de Nicomédie en traversant la dépression du Sabandja, comme le Rhyndacus le lac Apollonias (1). Les alluvions ont exhaussé le terrain entre le golfe, le fleuve fut forcé de changer de direction qu'il suit aujourd'hui. Le Sangarius alla se jeter dans le golfe, en laissant des marécages sur son ancien lit.

Le long de la route de Nicomédie à Sabandja, la chaîne de collines s'élève ininterrompue et se couvre de taillis qui deviennent une véritable forêt. On attribue à cette région de l'Olympe des arbres indigènes appellent *Agatch* (défleur des arbres).

Après six heures de marche on arrive à Sabandja, située dans la partie sud du lac. Elle n'est pas sur la rive immédiate, mais est séparée par des jardins et des champs.

Sabandja n'est qu'une ville de transit; son existence aux nombreuses caravanes qui la traversent en venant du sud de la presqu'île. On compte de cinq à six cents maisons, d'apparence de chétive apparence, et ce n'est pas pour les voyageurs. Aucun vestige de l'ancienne ville ne subsiste. On trouve çà et là dans les fragments d'architecture qui restent tous de l'époque du Bas-

Empire. Le lac de Sophon a reçu dans le Bas-Empire différentes dénominations; Ammien Marcellin l'appelle le lac de Sunon, Sunonensis lacus (2); Anne Comnène lui donne le nom de Baana (3). Il est séparé de la ville par des jardins assez étendus. Sa longueur est d'environ dix kilomètres, et sa largeur n'en a pas plus de six. Du côté de Sabandja, c'est-à-dire de la grande vallée, c'est une plage sablonneuse; mais du côté du nord et du sud, le lac est encaissé dans une chaîne de montagnes boisées qui descendent jusqu'au bord de l'eau. La circonférence du lac est estimée par Otter à quinze milles, soit vingt-sept kilomètres et demi. Tchihatcheff estime son pourtour à trente-six kilomètres : Les eaux sont douces et potables.

Il est une loi générale sur les lacs, c'est que leurs eaux sont douces toutes les fois qu'ils sont en communication avec la mer; du moment qu'ils sont sans communication, ils deviennent de petites mers intérieures : leurs eaux sont saumâtres ou salées.

La pensée d'utiliser les eaux de ce lac pour créer un canal de navigation entre ce pays et le golfe de Nicomédie a souvent été agitée dans l'antiquité et examinée de nos jours. M. de Hammer (4) a fait, au point de vue historique, une étude approfondie de la question; mais le projet proposé par Plinius le Jeune à Trajan ne paraît pas avoir reçu un commencement d'exécution, du moins il n'en existe aucune trace (5).

Pour se rendre au pont du Sangarius, qu'on appelle dans le pays Bech-Kouprou (les cinq ponts), on commence à côtoyer le lac; mais bientôt les collines abruptes venant jusque dans les eaux, on est obligé de marcher pendant plus d'une heure dans le lac même sur un fond de sable; dans quelques endroits les chevaux ont de l'eau jusqu'aux saugles. Les collines sont composées de roches quartzueuses avec du sable rou-

LE LAC DE SOPHON.

Il faut d'autres renseignements, car le lac suffirait pour perdre l'identité de Sabandja avec l'an-

Die Texten Angabe richtig sein, ganze Einsenkung vom Nicomedia nach zum Sabandscha-See nur aus demselben Land von Sand und stein besteht, so wäre es nicht unähnlich, das der Sangarius einst dort abfließen; zum Meere hatte, ... und so nordwärts erst einem jüngern See verdankte. Carl. Ritter : Erdk. 3. part. 3. vol., pag. 676.

Je pourrais développer plus longuement ce sujet qui demanderait un mémoire. Les géologues qui visiteront cette

(1) Cédrenus, II, p. 624, *Hist. mélec.*

(2) Ammien Marcellin, liv. XXVI, ch. viii.

(3) X, 282.

(4) Unblich auf einer Reise nach Broussa.

(5) Plinius, *lett.*, liv. X, l. II. 4.

géatre qui contient du fer hydraté. Les eaux du lac en minant constamment la base des collines ont causé des éboulements qui ont taillé presque à pic le terrain de la rive ; cependant de distance en distance s'ouvrent de petites vallées dont la verdure contraste agréablement avec ce sable aride.

Bientôt on abandonne les bords du lac pour entrer dans des terrains marécageux mais cultivés ; ce n'est qu'au bout d'une heure que l'on rencontre la petite rivière qui sort du lac de Sabandja et qu'on appelle Kilissou ; elle passe sous un pont romain d'une seule arche, et tourne ensuite vers le sud. A peu de distance de là, on franchit une colline de grès rouge, et l'on arrive au pont, monument d'une rare magnificence et qui mérite tous les éloges qu'en ont fait les contemporains.

CHAPITRE XII.

PONT DE JUSTINIEN SUR LE SANGARIUS.

L'empereur Justinien, pour faciliter les communications d'un bout à l'autre de l'empire, songea particulièrement, dans les travaux qu'il entreprit, à établir de grandes routes et à restaurer celles qui existaient déjà. La plus importante était celle qui conduisait de Nicomédie aux confins de la Syrie en traversant la Phrygie et la Cappadoce.

Justinien a commencé d'y faire un pont, et il s'applique avec une telle ardeur à cet ouvrage, que je ne doute pas qu'il ne l'achève en peu de temps (1). »

L'ouvrage fut en effet terminé dans la trente-quatrième année du règne de Justinien, c'est-à-dire en 561 de J.-C. D'après Paul Diacre, on détourna le Sangarius de son lit pour exécuter la fondation des piles.

Constantin Porphyrogénète rappelle en ces termes la construction de ce monument. « Le thème *Optimatum* est traversé par le fleuve Sangarius, dont les rives sont jointes par un pont digne d'être vu. Il fut bâti par l'empereur Justinien, qui ne sera jamais assez glorifié. Sur une des pierres du pont est placée l'inscription suivante :

Toi aussi, comme l'orgueilleuse Hespérie, les peuples médiques et toutes les hordes barbares, Sangarius, dont le cours impétueux est rompu par ces voutes, tu coules maintenant esclave d'un travail souverain, jadis rebelle aux navires, jadis indompté, maintenant tu gis sous les entraves d'une pierre inflexible (2).

Cette inscription n'existe plus, mais le monument est presque intact. Il est composé de huit arches et a quatre cent vingt-neuf mètres de longueur. L'ouverture des grandes arches est de vingt-trois mètres, et la longueur des piles de six mètres cinquante centimètres. Il est bâti en grands blocs de pierre calcaire ;

la Paphlagonie; l'autre emment tournait vers le sud pour le Phrygie.

Une curiosité, c'est que le fleuve, si rudement traité dans son de Justinien, n'a pas consommé à l'éternel esclavage ait menacé; peu à peu son t porté à l'est, et aujourd'hui plus sous ce pont qu'un mince marécageux : le grand courant porté à l'est; ceci tendrait à s'en effet le pont de Justinien sur un lit factice qui s'est peu à peu encombré par le limon du

avements des rivières de l'Asie pas sans exemple; on peut plusieurs qui se sont ouverts des embouchures depuis les antiques.

De l'empire byzantin se vit mettons les peuples de l'Islam, les Mongols et les Tartares, régions de l'est, se ruèrent sur le peuple, le cours du Sangarius ne ligne de défense bien plus les qu'aujourd'hui. Aussi les se eurent-ils soin de faire construire des rives des châteaux pour les ennemis. Les abords du ont laissés dans l'abandon; les rades commencèrent à se former peu à peu changea la de son lit.

Les ponts du pont sont assises de l'autre sur des collines de grès et l'inclinaison concorde. Du pont elles forment un éperon qui le défile par où les eaux s'écoulent pour aller au Sangarius.

Sur la culée orientale du pont, que une construction, encore servée, qui se compose d'un ombre de salles voûtées; tout en pierres de grand appareil et reste de l'édifice. Il y a lieu à cette annexe comme une stateraii, ou une de ces maisons qui jalonnaient cette grande d'aux confins de la Cilicie.

Après avoir traversé le pont, on retrouve qui se dirige au nord-est, arrive au petit village de Adana Bazar de l'île), ainsi nommé formé par deux branches du

Sangarius. Ce village est situé sur la rive gauche du fleuve, qui en cet endroit a une largeur d'environ cent mètres, et se divise ensuite en deux branches qui forment ce qu'on appelle l'île. Pendant l'été, ces deux branches sont presque à sec; ce qui explique le nom de Xérobates que les anciens donnaient quelquefois au Sangarius (1).

Les deux branches du fleuve sont réunies par un double pont que l'on nomme Uzun-kouprou, et la route se continue vers l'est jusqu'à ce qu'on rencontre un autre petit fleuve nommé Milan sou, l'ancien Hypius.

CHAPITRE XIII.

ITINÉRAIRE DE SABANDJA A GEÏVEH (2), L'ANCIENNE TOTTOEUM, ET A NICEE.

En sortant de Sabandja, on suit la grande route de caravane qui traverse obliquement l'Asie, et l'on fait quelques kilomètres dans la direction de l'est. Le terrain que l'on parcourt est très-accidenté. Il est presque entièrement composé d'argile plastique entremêlée de marnes verdâtres contournées, talqueuses, qui paraissent servir de lit à l'argile.

La nature des cailloux roulés par les torrents indique que ces terrains ne s'étendent pas fort loin; car les ruisseaux charient de nombreux fragments de quartz et de serpentine.

Après neuf kilomètres de marche, on se retrouve sur le terrain de grès rouge de la même formation que les collines du pont de Sabandja, et sans doute le même que l'on retrouve à Nicomédie. Après avoir franchi cette colline, la nature du terrain et du pays change subitement; on descend dans une vallée profonde enclavée dans des montagnes presque à pic, composées d'un poudingue dans lequel il entre des cailloux de quartz et de jaspe, et d'une roche blanche analogue à la baryte sulfatée. Le ciment naturel qui unit ces différentes natures de roche n'offre aucune solidité, de sorte qu'elle se désagrège facilement, et ses parties constituantes vont se répandre dans le lit des torrents.

(1) Plutarch., *de Fluvio*, l. II, p. 24.

(2) Prononcez Ghéïveh.

L'UNIVERS.

Le cours du fleuve qui arrose cette vallée, grossi par les eaux et la fonte des neiges, vient chaque année ronger peu à peu la base des falaises, qui s'écartent en élargissant la vallée. Il n'est pas difficile de trouver au milieu des rochers qui encombrant le lit des ruisseaux des fragments de jaspes rubané rouge et vert d'une grande beauté; les parties polies par les eaux laissent voir les plus brillantes couleurs.

En continuant la route, on se trouve sur une formation schisteuse qui engendre des rocs pointus et des formes très-tourmentées; on arrive ensuite à une vallée transversale qui est un des affluents du Sangarius; c'est une rivière rapide, dont les eaux sont jaunâtres et charrient beaucoup de sable elle coule au milieu d'une formation de poudingue très-dur, qui s'étend presque jusqu'à Nicée.

La ville de Geïveh est située sur la rive droite du Sangarius; on traverse le fleuve sur un pont musulman de six arches, ouvrage du sultan Bayazid. La vallée a environ quatre kilomètres de large. Geïveh est dans la plaine, et du côté du sud la vue est bornée par la ligne des montagnes du Toundj dagh, qui fait partie de la chaîne de l'Olympe. De nombreuses cultures de mûrier et des jardins bien arrosés couvrent les environs. Les melons et les fruits de Geïveh sont célèbres dans la contrée; mais la difficulté de transport

d'antiquité pour être certain qu'elle occupe la situation d'une ville antique; il y a sur la grande place plusieurs débris de sarcophages, et un autel orné de palmettes sur lequel on lit en grands caractères le nom ΑΧΙΑΕΥΣ; un autre fragment de cippe en marbre porte sur sa partie supérieure la trace de deux pieds qui appartenaient à une statue de grandeur naturelle.

En jetant les yeux sur les itinéraires anciens, on reconnaît une ville de Tottœum, située sur la route de Constantinople à Antioche, entre Oriens Medio et Dablis, à vingt-huit milles de la première et à égale distance de l'autre.

Tottœum se trouve également sur la route de Nicée à Ancyre, et dans la vallée du Sangarius elle est marquée à quarante milles de Nicée, distance qui convient parfaitement à Geïveh (1); Dabls est à vingt-huit milles, et Dadastana, où mourut l'empereur Jovien (2), à quarante-cinq milles. La table de Peutinger est aussi d'accord avec ces distances. Dadastana est marquée par Ammien Marcellin comme étant sur la frontière de la Bithynie et de la Galatie. Il y a sept heures de marche ou vingt-huit kilomètres entre Sabandja et Geïveh.

Ak seraï, la Maison blanche (douze kilomètres de Geïveh), petite ville sans importance, est située sur la rive gauche du Sangarius, que l'on traverse sur un bac en venant de Geïveh; les fragments

nous pensons cependant qu'il est différent du fleuve Gallus cité par Pline (1), duquel les Galles, prêtres de Cybèle, avaient pris leur nom; ce dernier fleuve doit couler aux environs de Pessinunte.

Le Gallus qu'on appelle Lefké sou prend sa source dans le versant orientale de l'Olympe; on l'appelle Bedrè tchai, il coule vers l'est, rassemblant tous les cours d'eau secondaires et notamment celui qui s'échappe du lac d'Aineh gheul (le Lac du Miroir), voisin de la petite ville du même nom dont le site répond à celui d'Angelocomé des Byzantins; enfin il va se jeter dans le Sangarius à l'est de Lefké. Dans leur habitude de confondre ensemble tous les cours d'eau, les Turcs, donnent aussi à cette rivière le nom de Sakkaria (le Sangarius), ce qui a pendant longtemps apporté beaucoup de confusion dans l'hydrographie de cette province.

Aineh gheul est une ville de trois mille habitants dont la principale industrie consiste dans l'exploitation des forêts. Ils cultivent aussi de la soie, qui se vend sous le titre de soie de Broussa. Sa situation sur la grande route de Constantinople à Kutayah la rend assez florissante.

De Gréivah à Nicée en ligne directe on compte quarante-huit kilomètres, on laisse Lefké au sud. La première poste est à Ak serai, douze kilomètres, la vallée du Sangarius qui s'étend à perte de vue est peuplée de nombreux villages composés chacun de quinze ou vingt maisons. On fait une courte halte à Mecridje, huit kilomètres. A partir de ce point on abandonne le bassin du Sangarius pour entrer dans celui du lac Ascanius ou de Nicée. En sortant de Mecridje, on franchit un col élevé; le terrain de bres rouge que l'on n'a pas quitté jusqu'à Ak serai fait place à une nature de roches schisteuses et de mica-schiste.

Arrivé au haut de la montagne, un splendide spectacle se déroule aux regards. Le lac de Nicée étend à l'horizon sa nappe argentée; de loin en loin, des groupes d'arbres indiquant des villages parsement le tableau, et les troupeaux

nombreux disséminés sur les collines vertes animent le paysage, dont le fond se compose des sommets resplendissants de l'Olympe. Tant de silence et de solitude ont succédé aux marches guerrières des nations. Cet amas rouge de briques, c'est Nicée où se sont battus avec acharnement presque tous les anciens possesseurs du sol, les Romains comme les Byzantins, les musulmans et les croisés, et maintenant à peine l'habitant de ces lieux sait-il le nom de cette ville qui fut si chèrement disputée. En descendant dans la vallée du lac, on arrive, après une heure de marche, à un ancien camp retranché en ruines. C'est une enceinte carrée flanquée de tours; l'endroit paraît abandonné. Les habitants donnent à cet endroit le nom de Kara eddin (la Religion noire). C'est un des anciens camps construits par les croisés pendant qu'ils assiégeaient Nicée.

CHAPITRE XIV.

NICÉE.

Nicée, l'ancienne capitale de la Bithynie, célèbre à tant de titres dans les annales des chrétiens, aujourd'hui doublement déchu du rang qu'elle occupait comme place de guerre et comme métropole, n'offre plus dans son enceinte que les débris épars de la cité byzantine; mais l'importance et la conservation parfaite de son système de défense en font un des lieux les plus intéressants à étudier, pour l'intelligence de la poliorcétique ancienne, et des sièges nombreux que cette ville a soutenus contre les Arabes, les Grecs et les Latins.

Comme point stratégique, Nicée commande la grande vallée dans laquelle est situé le lac Ascanius, l'un des plus grands de l'Asie Mineure, et défend le col qui sépare le bassin du Sangarius du bassin de la Propontide. Aussi les premiers peuples qui, venant de la Thrace, se sont établis dans la Bithynie, ont dû nécessairement choisir de préférence un point si important et si facile à défendre. Séparé au nord du golfe de Nicomédie par la chaîne du mont Arganthonius, et défendu au sud par

les contre-forts inférieurs de l'Olympe, le bassin du lac a été de tout temps célèbre par sa fertilité; mais les anciens avaient déjà remarqué que la pureté de l'air ne répondait pas à la beauté du pays, et que les habitants alors, comme aujourd'hui, achetaient par des maladies épidémiques les avantages du climat (1). Suivant Étienne de Byzance (2), elle fut dans l'origine colonisée par les Bottæi, qui lui donnèrent le nom d'Ancora (Ἀγκώρη). Mais on a peu de documents sur cette ville du temps de la Bithynie indépendante; il n'est pas même bien certain qu'elle ait existé à cette époque; car, selon Strabon, son origine est moins ancienne. Elle a été fondée par Antigone, fils de Philippe, qui la nomma *Antigonia*; ce qui ferait remonter son origine à l'an 315 avant J.-C., époque où Antigone devint maître de toute cette partie de l'Asie, après la mort d'Eumène. Après la chute d'Antigone, la ville tomba entre les mains de Lysimaque, qui l'appela Nicée, du nom de sa femme, fille d'Antipater.

Voilà à peu près tout ce que nous savons de l'origine de la Nicée grecque, dont l'histoire avait été écrite par Ménécratès, cité par Plutarque dans la vie de Thésée. Quoique Strabon donne à Nicée le titre de métropole, Nicomédie lui contesta toujours ce privilège, et l'antipathie qui existait entre ces deux villes se manifesta dans plusieurs occasions; ainsi, dans la lutte entre Niger et Sévère, Nicomédie s'étant déclarée

puisqu'elle la portait encore vers l'an 120 de J.-C. A cette époque, elle était le lieu de résidence des proconsuls; sous Néron, Caius Pétronius (1); sous Hadrien, Sévère, qui depuis fut empereur; sous Trajan, Servilius Calvus, y exercèrent cette dignité. Constantin, en témoignage du respect pour le premier concile général qui s'y était assemblé (2), affranchit Nicée de la juridiction de Nicomédie. Mais l'empereur Valens, qui persécuta les chrétiens de cette contrée, lui enleva le titre de métropole pour le rendre définitivement à Nicomédie. C'est sans doute alors qu'elle dut l'effacer de ses monuments, comme nous l'avons vu dans les inscriptions citées plus haut.

Les tremblements de terre qui ravagèrent cette partie de l'Asie, à différentes époques, n'épargnèrent pas la ville de Nicée. L'empereur Hadrien, vers 120 de J.-C. (3), rebâtit les murailles, et fit construire les deux portes de marbre blanc qui existent encore au nord et à l'est.

Sous le règne de Valérien, en 259, les Scythes, qui avaient fait invasion en Bithynie, prirent et pillèrent Nicée; de là, ils se dirigèrent vers Cyzique, mais furent arrêtés par le fleuve Rhyndacus, subitement grossi par les pluies; ils brûlèrent Nicomédie et Nicée, qu'ils s'étaient d'abord contentés de ravager. Le séjour de ces barbares en Bithynie ne fut pas de longue durée, et les villes qui avaient souffert de leurs invasions se relevèrent bientôt de leurs ruines. On

appelait. ni par leur goût ni par la solidité de leur construction, les monuments élevés à la belle époque de l'art.

L'empereur Claude II, treute ans plus tard, éleva les deux portes qui existent aujourd'hui au sud de la ville et à l'ouest du côté du lac; les inscriptions qu'on lit encore sur les architraves lui attribuent la reconstruction des murailles.

L'époque brillante de la ville de Nicée est celle où la religion chrétienne, protégée par l'empereur, prit son essor et sortit victorieuse des persécutions du paganisme que les chrétiens dissidents tentaient de renouveler. Le premier concile œcuménique, dans lequel trois cent dix-huit évêques déterminèrent les actes de la foi catholique, fixèrent le temps de Pâques, posèrent les bases de la discipline ecclésiastique, et condamnèrent l'hérésie d'Arius; ce célèbre concile se tint, non pas dans une église, mais dans le palais impérial.

Sous le règne de Valens, la ville souffrit encore des atteintes d'un tremblement de terre qui endommagea ses édifices publics; ils furent reconstruits par la libéralité de l'empereur (1).

Sous le règne de Justinien, la ville eut des embellissements considérables, et les temples détruits furent remplacés par des églises et des monastères. Procope nous apprend que cet empereur fonda plusieurs établissements religieux pour les hommes et pour les femmes. Il restaura le palais qui avait été presque entièrement détruit, et rétablit un aqueduc mis hors d'usage par la vétusté; c'est probablement celui qui apporte encore aujourd'hui ses eaux dans la ville par la porte de l'est. Nous savons, par le même auteur, que Justinien fit construire des thermes près de l'hôtellerie des courtes (2). L'importance de cet établissement ressortait du grand nombre de soldats qui, de tous les points de l'empire, venaient converger vers cette ville.

Il n'existe plus rien des thermes de Justinien, et les grands bains bâtis par les sultans, abandonnés à la dévastation et à l'incurie, ne sont plus que des ruines ajoutées à celles qui jonchent le sol de Nicée.

La célébrité que Nicée s'était acquise par les deux conciles qui se tinrent dans son enceinte, la plaça toujours au premier rang des métropoles ecclésiastiques. Favorisée de toutes les manières par les empereurs grecs, elle devint le principal objet des attaques des conquérants arabes, qui, arrivés comme chefs de tribus errantes dans le sud de l'Asie Mineure, avaient en peu de temps fondé un État dont la puissance devint redoutable au vieil empire de Byzance. Sous les premiers califes, les Arabes s'avancèrent en vainqueurs jusqu'à Héraclée de Bithynie, et ne se retirèrent qu'après avoir signé avec les empereurs byzantins des traités qui accordaient aux musulmans de grands avantages. Mais la paix ne fut pas de longue durée, et leurs armes victorieuses vinrent se briser contre les remparts de Nicée, qui, malgré les échecs réitérés qu'elle avait éprouvés, était encore la place forte la plus redoutable de toute la contrée. Les empereurs Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète, son fils, qu'il avait eu de Zoé, sa troisième femme, élevèrent les murailles de marbre avec les tours qui se voient au nord-est de la ville, et constatèrent par une inscription leur victoire sur les Arabes, vers 912.

Ces succès éloignèrent pour quelque temps les entreprises des Arabes; mais vers le milieu du onzième siècle (1074), Soliman le Seldjoukide, sultan d'Icônium, conquît Nicée, qui lui fut cédée en toute propriété par l'empereur grec, Nicéphore Botoniates; il y établit sa résidence. Les deux fils de Soliman, s'étant, à la mort de leur père, échappés de la prison où ils étaient retenus, se rendirent à Nicée, où ils furent reçus avec tous les honneurs dus au sang des sultans, et le gouverneur de la ville la remit entre leurs mains, comme un bien qui leur appartenait par droit de naissance. Kilidj-Arslan, l'aîné des deux frères, voulant augmenter la population de la ville et lui rendre son

(1) *Chronicon Paschale*, page 557, éd. de Bonn.

(2) *Forcदारiorum Diversorio*.... Procope, de Edificiis.

ancienne importance, fit rassembler les femmes et les enfants des hommes qui étaient en garnison dans Nicée, et leur ordonna de venir habiter la ville (1). C'était un usage qui se perpétuait depuis les anciens conquérants, de transporter par une simple ordonnance les populations d'un district dans un autre. Les sultans dépeuplèrent ainsi Méli-tène, qui, sous Justinien, était une des plus grandes villes de la seconde Arménie, et en transportèrent les habitants à Constantinople. C'est depuis ce temps que la nation arménienne est devenue si nombreuse dans cette capitale.

Nicée se ressentit bientôt du goût pour les arts qui distinguait les princes seldjoukides, et elle commença à voir fleurir dans ses murs une ère nouvelle de civilisation arabe. Rivaux des califes de Bagdad et de Cordoue, ces princes rassemblaient à leur cour tous les hommes distingués dans les arts et dans les sciences. L'élan qu'ils donnèrent à l'art de construire ouvrit bientôt une phase nouvelle et une route inconnue où se jetèrent les artistes orientaux. Ils avaient appelé de l'Arabie et de la Perse les astronomes et les poètes. Ce fut aussi à cette contrée qu'ils demandèrent des artistes pour élever les élégants édifices ornés d'émaux dont l'antique empire de la Chine avait répandu peu à peu le goût dans l'Asie occidentale. Ils marchaient, emprun-

riches débris de monuments anciens épars sur le sol, pour que cet art, créé dans le but de suppléer à la disette de matériaux destinés à l'ornement, pût subsister dans cette contrée. La fabrique de Nicée fournit également de ses produits à Constantinople, et un poète persan était attaché à l'établissement pour composer les inscriptions reproduites sur les émaux (1).

Nous arrivons maintenant à l'époque où l'histoire de Nicée efface celle des autres villes de l'Asie, par le rôle important qu'elle joue dans les annales du christianisme.

L'arrivée des croisés en Bithynie, en 1095, fut signalée par la malheureuse expédition de Pierre l'Ermite et de Gauthier sans Avoir. A son départ de Constantinople, l'armée s'embarqua sur des vaisseaux que lui avait fournis l'empereur grec, et se dirigea vers Nicomédie, où elle séjourna peu de temps. Elle alla ensuite dresser son camp aux environs de Kemlik, l'ancienne Cius, appelée Civitot par les historiens des croisades, et que les Grecs appellent aujourd'hui *Ghio*. C'est de ce point que l'armée, parcourant les bords du lac, exerça ses déprédations sur le territoire de Nicée. Les soldats enlevaient le gros et le menu bétail appartenant à des Grecs serviteurs des Turcs. Le pays était gouverné alors par Soliman le Jeune, surnommé Kilidj-Ars-lan (1).

Le succès des Latins encouragea les

le fort qu'ils occupaient (1). Les gens de courage de ceux-ci ne laissent les Turcs, qui finissent le feu à la porte du fort par entrer dans la place. Les auteurs du coup de main morés sans pitié; deux cents ans sont conservés pour l'est et tout le reste périt par le

route directe de Nicée à Ghio avec aucune trace du château de dans Guillaume de Tyr; remontant à quatre milles à la grande vallée qui conduit rive, on reconnaît près du village un vaste camp retranché en forme carrée, que nous voit plus haut. Il y a lieu de les Teutons, dans leurs ex, avaient tourné la ville de Nicée venus s'emparer de cette

les communications entre les de l'est et la ville de Nicée se fait par la rive sud du lac. par Nérone, qui conduisait de l'époque, devait être bien plus que de nos jours; d'ailleurs, du lac suit une ligne presque

est d'Aix, liv. I, p. 26.

historiens des croisades n'ont pas de documents pour que l'on puisse d'une manière positive la position appelée Exerogorgum par le haut, Exerogorgum par Guibert de Xerigordon par Anne Comnène. en de quatre journées de Nicomède une route suffisante, puisque nous quel chemin suivaient les et qu'ils peuvent avoir employé un s'ils ont passé par Selandja et pour gagner la grande vallée de la route est plus longue, mais il de montagne à franchir. Guillaume rapportant la défaite des Teutons même, n'en donne point le nom; qu'il était situé au pied d'une montagne milles environ de Nicée. Il en passage a échappé à M. de quand il a discuté la position même, qu'il place à Ak-Sou, ville le versant nord-est de l'Olympe, du bassin de Nicée par une chaîne, par d'un accès difficile.

droite de l'est à l'ouest, tandis que du côté du nord la côte est bien plus sinueuse et les montagnes plus escarpées.

La nouvelle de la défaite des Teutons arriva cependant au camp de Civitot, et plongea les pèlerins dans la consternation; mais bientôt le désespoir fit place à la soif de la vengeance, et une multitude sans ordre vint assaillir la tente de Gauthier-sans-Avoir, qui résista longtemps, mais finit par se mettre à la tête des siens, et marcha avec deux cent cinquante mille hommes sur Nicée pour surprendre Soliman. Le sultan, averti par ses espions, sort de la ville et se cache dans les défilés des montagnes formant les contreforts du mont Olympe. Surpris par les Turcs, les croisés sont massacrés, et un petit nombre de pèlerins parvint seul à s'échapper, et se retira dans une forteresse ruinée qui se trouvait près de Civitot. C'est dans cette malheureuse affaire que périt Gauthier-sans-Avoir, qui tomba percé de sept flèches.

Deux ans après l'expédition de Gauthier, la grande armée des croisés, composée de sept cent mille hommes, vint, sous la conduite de Godefroi de Bouillon, de Tancred et de Bohémond, faire le siège de Nicée. Soliman Kilidj-Arslan, sultan d'Iconium, l'un des plus célèbres princes seldjoukides, étendait alors son pouvoir sur la majeure partie de l'Asie Mineure. Au moment où il avait été informé de la marche des croisés, il s'était rendu chez les princes ses voisins, et leur avait persuadé que sa cause était celle de tout l'islamisme. Il en avait obtenu des renforts considérables (1) et des secours en argent et en matériel. Mais, avec une grande intelligence de la stratégie, il avait compris que son action serait beaucoup plus efficace s'il se tenait hors de la ville, au lieu de s'enfermer dans les murailles. En conséquence, il se retira dans les défilés de l'Olympe avec une troupe d'environ cinquante mille soldats sur lesquels il comptait pour attaquer à dos les chrétiens. Il mit d'ailleurs tous ses soins à prémunir Nicée contre un long siège. Toutes les fortifications élevées

(1) Guillaume de Tyr, liv. II, p. 128.

par les empereurs grecs avaient été mises en bon état, et la triple ligne de circonvallation qui défendait son enceinte fit l'admiration des croisés, et, loin de les intimider, redoubla leur courage. Un large fossé communiquant avec le lac était toujours rempli d'eau, et le revers du côté de la place était défendu par un *agger* flanqué de tours, formant un chemin couvert de seize mètres de large en avant du rempart, lequel avait dix mètres de hauteur sur une épaisseur de quatre mètres. De distance en distance, des tours de dix-neuf mètres de hauteur et de dix mètres de diamètre protégeaient la muraille et le chemin de ronde qui circulait tout au tour de la ville.

La forme de la ville est irrégulière, et son grand axe se dirige du nord au sud; toute la partie sud est défendue par le lac, sur lequel il n'y avait pas d'embarcations. La porte du Nord conduisait vers le mont Arganthonius, dont les collines sont boisées et couvertes de jardins. La porte de l'est s'ouvre sur la grande vallée qui forme le prolongement du bassin du lac, et la porte du sud communique avec la route qui conduit à Broussa par la montagne. Toutes ces portes étaient défendues par un double rang de tours et par des chemins tortueux que formaient les ressauts de l'*agger*, et qui forçaient l'assaillant de passer immédiatement sous les traits de la place. Telle était la ville

mond de Saint-Gilles, et est resté après des prodiges de valeur. Les chrétiens, non moins barbares que leurs ennemis, coupèrent les têtes des machines et les jetèrent dans la ville à l'air.

La ville était investie de trois côtés et les chrétiens veillaient jour et nuit, ce qu'aucun convoi de vivres et de munitions ne pût être introduit à Nicée. Mais à l'ouest les murs étaient baignés par les eaux du lac Asci qui offraient une communication avec le dehors. Les chrétiens, n'ayant à leur disposition ni barques ni batteries, se trouvaient dans l'impossibilité de défendre la ville par la famine. Soit par lui-même prenait souvent la voie pour aller voir sa femme et soit par qu'il laissait dans la place pour encourager les assiégés à résister aux croisés.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées sans que les croisés eussent tenté l'assaut; chaque jour on inventait de nouvelles machines pour renverser les murs. Parmi les princes les uns dirigeaient les balistes, les autres fabriquaient des boulets de fer pour battre en brèche les remparts, mais le génie des Saracens ne le cédait pas à celui des Français. Les portes avaient été fermées avec des herses de fer glissant dans des rainures, et les murailles garnies de toutes sortes de machines écrasantes sous des quartiers de

sebe et le comte Herruan, firent construire une machine appelée le *Re-*, faite en bois de chêne, et recouverte de claies d'osier et de cuir. Cet œil, qui pouvait contenir vingt nes, devait être approché des murs pour en saper les fondements; pendant qu'on le traînait, tous ces s'affaîssèrent et écrasèrent les nes qui s'y étaient renfermées. que les murailles ne fussent bâties e briques, les machines des Francs it si imparfaites, qu'ils purent à entamer le ciment qui les reliait. adant, à force d'attaques répétées, vivrent à pratiquer quelques fentes les murs. La résistance désespérée arcs arrêtait l'élan des chrétiens, s qu'une muraille était entamée, rebâtissait une autre derrière. Ils ataient du haut de leurs remparts un zèle infatigable, et lançaient s chrétiens de la poix, de l'huile, orches enflammées, et toutes les res propres à incendier les machines siégeants.

voyant les efforts de courage dé- dans ce siège mémorable, en tant le nombre des assiégeants, levait s'élever au moins à quatre mille hommes effectifs, il y a lieu sonner qu'une place comme Nicée pas été enlevée : car située en e, elle n'est défendue que par des ges d'art, sans que la disposition eux vienne ajouter à la difficulté ataque. Elle a été néanmoins re- e par les historiens des croisades e la place la plus forte de toute oile. Robert le moine regarde la tion de Nicée comme une preuve protection divine : « Car, dit-il, force humaine n'aurait pu l'em- r sans le secours de Dieu, et il en bien juste que cette ville, qui avait ctionner tous les dogmes de l'E- catholique, fût enlevée aux ennemis otre sainte foi et reconciliée au eur, et qu'elle rentrât dans le sein re sainte mère Église comme un s membres. » Malheureusement, ix ne brilla pas longtemps sur les s de Nicée, car peu d'années après, etomba entre les mains des Otto-

la ville était constamment ravitaillée par les navires, jugèrent qu'elle ne tomberait jamais entre leurs mains. s'ils ne parvenaient à fermer cette voie. En conséquence, ils s'adressèrent à l'empereur pour qu'il leur fût donné des barques, qui furent transportées sur des traîneaux tirés par des chevaux et par des hommes, du port de Civitot jusqu'au lac de Nicée, dans une longueur de sept milles; les bâtiments étaient assez grands pour contenir jusqu'à cent combattants. Cette entreprise fut achevée dans l'espace d'une nuit.

L'histoire mentionne plusieurs faits de ce genre. Au siège de Tarente, les Romains, maîtres de la citadelle, investis de tous côtés par l'armée d'Annibal, avaient cependant la mer libre, et reçurent de Métaponte assez de renforts pour détruire les ouvrages avancés des Carthaginois. Annibal, pour intercepter toute communication entre la citadelle et la mer, fit fabriquer des machines pour traîner les galères, qui furent transportées à travers la ville, du port jusqu'à la pleine mer (1). Dans la guerre contre Mithridate, Lucullus étant venu pour délivrer Cyzique, bloquée par l'armée de ce prince, fit prendre sur le lac Daseylitis une grande barque qu'il fit traîner sur un chariot jusque dans la mer, et ayant embarqué des soldats, il l'introduisit dans la ville (2). Plus tard, au siège de Constantinople par Mahomet II, les Ottomans, voulant s'emparer du port, dont l'entrée était fermée par des chaînes, firent passer sur des chariots des barques armées en guerre, depuis le point du Bosphore appelé aujourd'hui Château d'Europe (3), jusqu'à la partie supérieure de la Corne d'Or. Mais de toutes ces entreprises, celle des croisés fut la plus difficile, puisqu'en une nuit les barques parcoururent sept milles de chemin par terre. Ils suivirent probablement la vallée d'écoulement du lac au pied des collines, où coulait la rivière appelée par les anciens fleuve Ascanius.

(1) Tite-Live, II, chap. III.

(2) Plutarch., in *Lucullo*.

(3) Roumili-Hissar. Hammer, *l' t. des Ottomans*, tom. II.

Cette flottille était sous les ordres du capitaine Butumites, que les historiens des croisades appellent *Tatin*, et qui était particulièrement attaché à la personne de l'empereur. Lorsque les musulmans virent les murailles du côté du lac cernées par les barques des chrétiens, leur courage commença à les abandonner. Du côté des chrétiens, au contraire, l'attaque fut poussée plus vigoureusement; le côté du midi, c'est-à-dire de la porte de Yéni cheher, où commandait le comte de Toulouse, était remarquable par une tour d'une grande élévation; près de là se trouvait le palais des sultans, qu'Anne Comnène nomme *sultanikon*, et où demeuraient la femme et la sœur de Soliman. Ce palais était sans doute le même que celui qui fut construit par les empereurs grecs et restauré par Justinien. Tous les efforts des croisés se tournèrent vers ce point, et les machines les plus puissantes furent approchées pour battre en brèche et renverser la tour. Ils parvinrent, à l'aide d'un bélier très-solide, traîné à force de bras, à faire dans la muraille une ouverture assez grande pour que deux hommes pussent y passer. La nuit ayant mis un terme aux travaux du siège, les chrétiens s'aperçurent avec découragement que les Turcs avaient profité de leur repos pour réparer tous les dommages de la veille. Un des assaillants, Lombard de naissance, propose enfin de construire une machine

pour fuir par le lac; mais elle fut rôtée avec son fils, et livrée aux païens croisés. C'est alors que les musulmans envoyèrent des députés à Godefroi traiter de la reddition de la place. Butumites, qui avait reçu des instructions secrètes de l'empereur Alexis, péda dans la ville, et décida les Ottomans à rendre de préférence la ville à l'ennemi. Cette proposition fut acceptée, et les princes croisés virent sans une trahison qui les privait du fruit de leur victoire. Mais, sous le rapport politique, ils avaient atteint leur but, car, devant s'enfoncer dans l'intérieur, ils étaient sûrs de ne pas laisser leurs derrières un ennemi redoutable.

En 1106, la ville de Nicée fut reprise par l'empereur Alexis aux princes joukides. A la mort du jeune Alphonse Andronic Comnène, peu de temps après son avènement à l'empire, en 1118, il se présenta devant les villes de Prusse, de Nicée, qui lui refusaient l'obéissance. Nicée ayant été réduite, fut sacrifiée par les troupes impériales, qui y mirent des cruautés inouïes (1); elle revint aux Comnènes, au moment de la prise de Constantinople par les Latins, et l'empereur Théodore Lascaris, qui s'y fit couronner en 1203, acheva le siège de l'empire de Nicée.

A la chute de l'empire des Seljoukides, les Osmanlis s'emparèrent d'abord de leurs anciennes provinces. Orkhan eut d'abord à se rendre à

leur reddition, dont les conditions furent acceptées par le sultan. L'ison pouvait sortir avec ses armes et retirer à Constantinople, à l'appui de cette opinion, le monastère de Saint-Jean-Studius, qui subsiste encore dans cette ville, et l'église de Bethléem, bâtie par l'impératrice Hélène, mère de Constantin, deux monuments dont la date est certaine. Ces églises sont formées par deux rangs de colonnes intérieures, supportant une toiture en charpente. Au fond de l'église est l'hémicycle (τὸ βῆμα), où était placé l'autel. Cette forme primitive a été imitée de la basilique des anciens, où se tenaient les assemblées (ἐκκλησίαι). Plusieurs de ces églises de premier style n'étaient que d'anciens temples, dont l'intérieur avait été élargi en entourant d'une muraille la colonnade du péristyle. Ce ne fut qu'à l'imitation du chef-d'œuvre d'Anthémios que les architectes d'une époque postérieure à Justinien construisirent des églises à coupole. L'église de Sainte-Sophie est un monument trop peu connu et trop peu étudié, car c'est de sa création que date une ère nouvelle pour l'architecture byzantine. L'église d'Aghia-Sophia à Nicée était couverte par un dôme en pendentif sur un plan carré. Ce caractère seul indique qu'elle est plus récente que la seconde moitié du sixième siècle. Nous pensons donc que l'église qui existait à l'époque du premier concile devait être, comme toutes les autres, en forme de basilique. Il nous reste trop peu d'éléments pour baser une opinion sur l'étendue et la position de cette église, mais il ne faut pas la chercher parmi celles qui subsistent encore. Il n'est pas certain d'ailleurs, que le premier concile général, qui s'assembla le 19 juin 325, se soit tenu dans une église; l'empereur Constantin, qui le présida en personne, n'était pas encore baptisé. Selon l'*Histoire des conciles* (1), le saint synode se tint dans le palais impérial. L'empereur, pour honorer les évêques, prit sa place au milieu d'eux sur un siège d'or fort bas. Ce palais devait être le même qu'occupaient les préteurs romains et les empereurs grecs, et qui

nien fit construire la grande église de Sainte-Sophie, à Constantinople, en 538, toutes les grandes églises reçurent la forme d'une basilique. On peut citer, à l'appui de cette opinion, le monastère de Saint-Jean-Studius, qui subsiste encore dans cette ville, et l'église de Bethléem, bâtie par l'impératrice Hélène, mère de Constantin, deux monuments dont la date est certaine. Ces églises sont formées par deux rangs de colonnes intérieures, supportant une toiture en charpente. Au fond de l'église est l'hémicycle (τὸ βῆμα), où était placé l'autel. Cette forme primitive a été imitée de la basilique des anciens, où se tenaient les assemblées (ἐκκλησίαι). Plusieurs de ces églises de premier style n'étaient que d'anciens temples, dont l'intérieur avait été élargi en entourant d'une muraille la colonnade du péristyle. Ce ne fut qu'à l'imitation du chef-d'œuvre d'Anthémios que les architectes d'une époque postérieure à Justinien construisirent des églises à coupole. L'église de Sainte-Sophie est un monument trop peu connu et trop peu étudié, car c'est de sa création que date une ère nouvelle pour l'architecture byzantine. L'église d'Aghia-Sophia à Nicée était couverte par un dôme en pendentif sur un plan carré. Ce caractère seul indique qu'elle est plus récente que la seconde moitié du sixième siècle. Nous pensons donc que l'église qui existait à l'époque du premier concile devait être, comme toutes les autres, en forme de basilique. Il nous reste trop peu d'éléments pour baser une opinion sur l'étendue et la position de cette église, mais il ne faut pas la chercher parmi celles qui subsistent encore. Il n'est pas certain d'ailleurs, que le premier concile général, qui s'assembla le 19 juin 325, se soit tenu dans une église; l'empereur Constantin, qui le présida en personne, n'était pas encore baptisé. Selon l'*Histoire des conciles* (1), le saint synode se tint dans le palais impérial. L'empereur, pour honorer les évêques, prit sa place au milieu d'eux sur un siège d'or fort bas. Ce palais devait être le même qu'occupaient les préteurs romains et les empereurs grecs, et qui

DE SAINTE SOPHIE.

eurs ont souvent cherché l'église illustrée par le concile oecuménique qui détermines de la foi catholique, et de la discipline ecclésiastique. Lucien avait cru reconnaître dans les ruines du théâtre l'endroit où l'on observe encore dans l'ouest de la ville. Cette opinion a besoin d'être discutée. On croit que l'église d'Aghia-Sophia est la même que celle du premier concile. Mais pour suivre les phases de l'architecture depuis Constantin jusqu'à l'époque où Justi-

(1) Tome I, page 203.

était au centre de la ville. Mais les caractères de l'église d'Aghia-Sophia se rapportent parfaitement à ceux des monuments du huitième siècle, et, par conséquent, il ne serait pas impossible que le second concile, qui se tint en 787, s'y fût rassemblé.

Orkhan fit élever à Nicée le premier imaret (hospice pour les pauvres) que les Ottomans aient construit dans cette partie de l'Asie; mais les sultans seldjoukides avaient déjà créé, dans la partie orientale de l'Asie Mineure, de ces fondations pieuses où l'on distribuait aux pauvres et aux vieux soldats des vivres et des secours. Ces monuments recevaient toujours de la piété du fondateur, ou des donations particulières, un revenu en immeubles destiné à l'entretien de l'établissement. Ces biens, désignés sous le nom de *vakouf*, consistaient en terres conquises sur les chrétiens, en bazars et en bains, dont la location revenait à la mosquée de laquelle les imarets dépendaient généralement.

Un des soins du sultan Orkhan après la conquête de Nicée fut d'organiser l'administration, et de déterminer les limites ou sandjaks nouvellement conquis. Nicée fut déclarée capitale du sandjak de Kodja-Illi; mais, sous Mahomet II, le chef-lieu fut transporté à Nicomédie, et ce fut le signal de l'anéantissement de Nicée.

Aujourd'hui la ville de Nicée est gou-

tellement malsain pendant l'été que le métropolitain est autorisé à quitter la ville de Ghio. Les habitants n'ont d'autre industrie qu'un peu de soie et la récolte de la soie. Les familles grecques fabriquent du papier qui se confondent dans le commerce avec ceux de Broussa.

CHATITRE XV.

LES MURS.

Tant de maîtres divers, tant et de catastrophes, ont appelé de changements dans la forme de la ceinte de Nicée, pour qu'on ne pût apercevoir d'y rien rencontrer qui dût appartenir à Nicée de Lysimaque, ni même d'Hadrien. Du temps de Strabon, la ville avait seize stades ou de neuf cent quarante-quatre mètres de circuit; le pied de ses murailles baigné par les eaux du lac, qui s'étendaient du côté de l'ouest. Le géographe grec remarque, en outre, que ses quatre portes pouvaient être construites d'une pierre située au nord du gymnase. Ce gymnase avait été commencé un peu avant l'arrivée de l'empereur en Bithynie, pour remplacer l'édifice que le feu avait détruit et qu'il reconstruisait sur un plan beaucoup plus vaste, mais Pline blâme l'architecte. Il trouve que l'édifice est irrégulier, et que les parties

les remparts sont beaux et modernes, et renferment de nombreux monuments antiques de défense, un des plus et des mieux conservés des villes de l'Asie Mineure, presque entier; il se compose d'une enceinte fortifiée, flanquée de tours semi-circulaires, c'était le rempart des Latins. En 1891, on en a découvert une distance de 100 mètres; s'élève une deuxième enceinte flanquée de tours, disant qu'il y avait devant celles du rempart des Latins les abords de l'aggar des fortifications qui, dans le principe, simplement composé des tours et des tours de la muraille, l'aggar fut une fortification, défendue par des tours correspondant aux intervalles du mœnium. Enfin, le mœnium, dont la largeur est déterminée par suite des tours, complétait la défense de ces canaux communiquant par des tours à inonder le fossé d'attaque. Les tours et les tours de l'aggar sont moins élevées que les tours du mœnium, afin que les tours sur le sommet des tours puissent agir aussi bien de l'enceinte des tours de Nicée, engagées par la largeur d'un diamètre saillie égale à ce même diamètre, c'est-à-dire qu'elles sont un cercle tangent aux murailles par deux plans perpendiculaires. Ces tours ne sont cependant pas égales ou semblables, car on en trouve quelques-unes qui n'ont que deux tiers d'un diamètre, qui sont carrées; mais ces tours ont d'une époque plus récente, ne sont pas également espacées, car on en trouve dix mètres d'axe en axe, d'autres vingt-cinq mètres.

La construction générale des murailles est en briques, qui ont de trente centimètres de longueur sur deux de vingt-cinq à trente. Les briques sont très-épaisses; le lit est de deux à trois centimètres de largeur, et l'intérieur des murailles est un béton composé de gros sable et de cailloux. Généralement, l'appareil des murailles est en assises régulières; mais, soit caprice des ouvriers, soit pour donner plus de solidité à certaines tours, on en remarque quelques-unes dont les assises sont ajustées obliquement pour former une espèce d'épi ou d'ajustement bizarre. Dans plusieurs endroits, la muraille est appareillée avec trois assises de moellons et deux assises de briques alternant. Il n'existe point d'inscription qui nous apprenne à quel règne remonte la construction des murailles, mais le système général de défense est tellement semblable à celui de Constantinople, qu'on doit penser que ces deux villes ont été fortifiées à la même époque, c'est-à-dire, dans le courant du quatrième siècle.

Du côté de l'orient, les murs suivent une ligne droite, dirigée du nord au sud, depuis l'angle sud jusqu'à la porte principale, qu'on appelle encore aujourd'hui porte de Lefké ou de Leucæ. Cette muraille est défendue par vingt et une tours.

La tour de l'angle sud-est est fendue dans toute sa hauteur; elle ne porte néanmoins à l'extérieur aucune trace de l'effet des machines. A la hauteur du rempart elle contient une grande chambre voûtée et éclairée sur la ville. On peut facilement cheminer sur le parapet dans toute la longueur des murailles. Le chemin de ronde est pavé de grandes dalles de marbre, extraites des monuments anciens. On remarque surtout un grand nombre de piédestaux de 1^m,19 de hauteur sur 0,86 de large, et qui portent tous des bases de colonne attachées au même bloc, et, de part et d'autre, des arrachements de marches. Il est évident que tous ces piédestaux ont appartenu à un même monument, qui devait être construit dans la forme d'une basilique. On compte soixante-quatre piédestaux d'égale dimension, qui proviennent évidemment du même lieu. Les autres blocs sont des morceaux d'architrave, des stèles sépulcrales et d'autres débris sculptés. Sur ce chemin de ronde est placé le parapet avec les créneaux. Une

des tours de cette muraille est surtout remarquable; la grande chambre avait été murée il y a plusieurs siècles, et n'a été ouverte que vers l'année 1834. Elle offrait dans toute leur intégrité les dispositions intérieures et la décoration. Dans la partie inférieure de la tour est une rotonde voûtée, qui servait sans doute de magasin pour les machines. On arrive sur le rempart, par un escalier extérieur, dans une salle des gardes de plain-pied avec le chemin de ronde, et également circulaire et voûtée. Elle est éclairée par deux fenêtres fort étroites ou barbacanes, qui communiquent avec deux cellules ménagées dans l'intérieur des murs (1). Chacune de ces cellules a deux niches avec un banc pour les vedettes. Ce qui donne à cette tour un intérêt tout particulier, ce sont les peintures qui décorent la salle des gardes; elles sont exécutées à l'encaustique sur le stuc qui recouvre les briques. Ces peintures représentent des prêtres ou des saints, dont la tête est ornée d'un nimbe d'or, et qui portent des costumes en usage dans l'ancienne liturgie. Quelques-uns avaient leurs noms écrits, selon l'usage byzantin, en colonne verticale. Une grande figure de saint George, monté sur un cheval gris, était trop endommagée pour qu'il soit possible de la retracer; le cheval portait aux jambes des anneaux ornés de pierreries. La voûte de la salle est peinte en bleu avec des étoiles en rouge.

On arrive à la plate-forme au-dessus de la tour par un escalier dans l'intérieur de la muraille. La plate-forme est défendue par des anneaux qui subsistent encore. Au-dessus des tours de Nicée sont comprises, sans ressaut ni machicoulis, une ligne qui joint la porte de la ville du Nord ou de Constantinople (Stamboul-Kapou-Sou) suit une ligne sinueuse, dont la direction est nord-est et sud-ouest. Il y a neuf tours dans cette partie, et une tour de marbre donne accès à l'intérieur de la ville. Vers la porte on remarque une longue porte dans la muraille dans une longueur de cent quatre-vingt-quatorze mètres bâtie en marbre blanc. Elle est défendue par trois tours carrées élevées en marbre, et ornées d'une corniche denticulée. La muraille porte des assises de 0^m,50 de hauteur, et vingt assises. La hauteur de la tour est de 0^m,56, et supporte un créneau. L'appareil de cette construction est fait avec soin, aussi les voyageurs ont-ils regardé cette muraille comme un reste de la muraille de Lysimaque; mais du côté de la porte l'appareil est infiniment moins bon. On voit une inscription dont les lettres taillées en relief à la manière des inscriptions arabes, attestent une époque de décadence; elle est tracée sur une table de marbre.

de Lac, la ligne des murailles se dirige au sud-ouest; il y a seize tours, dont quelques-unes sont carrées. La porte de Constantinople se trouve donc au sommet d'une espèce de grand triangle. Depuis la porte du Lac jusqu'à celle de Yeni cheher, au sud, les murailles suivent une série d'angles rentrants et saillants qui donnent une grande force à la défense. C'est le côté le plus fort de la place. Vers la porte de Yeni cheher, elles enveloppent, en formant une saillie rectangulaire, une enceinte assez étendue. Cette enceinte rappelle parfaitement le Castrum ou camp des soldats qu'on observe dans les murailles de Rome. Les fouilles que l'on fait dans les champs qui occupent une partie de l'intérieur de Nicée mettent souvent à découvert les fondations de divers édifices. Les débris qu'on trouve en ce lieu, uniquement composés de briques de différentes sortes, indiquent que les constructions qui l'occupaient étaient faites dans un but d'utilité plutôt que de luxe.

Depuis la porte du Lac jusqu'à l'angle sud-est de la ville, la muraille est défendue par vingt-trois tours, et ouverte par deux poternes. La tour de l'angle sud-ouest est carrée, et forme une saillie considérable, tant en dedans qu'au dehors des murs. A la hauteur du chemin de ronde, il y a une grande chambre voûtée, dont les murs sont presque entièrement construits avec des fragments antiques. Une tour voisine, dont la construction n'a rien de remarquable, porte sur une tablette de marbre l'inscription suivante :

Tour de Michel
le grand roi,
empereur en Jésus-Christ.

Depuis la porte de Yeni cheher jusqu'à l'angle sud-est de la ville, la muraille suit une ligne qui est à peu près dans la direction du nord-est. Elle est étendue par quinze tours dont la construction ne diffère en rien de celles de l'est.

On compte aujourd'hui aux murailles de Nicée cent huit tours et à l'angle sud-est cent trente, qui sont disposés

Au nord.	42
A l'est.	58
Au sud.	74
A l'ouest.	64

Total. . . 238 tours.

Quant à la disposition indiquée par Strabon, bien que les quatre portes se trouvent encore placées vers les quatre points cardinaux, on ne saurait retrouver ni la forme carrée, ni la mesure du périmètre qu'il a indiquée; en effet, Strabon donnant seize stades au périmètre, on trouve, en mesurant le pourtour des murailles (1) :

De la porte du Sud ou de Yeni cheher à celle de Lefké. . .	1125 m.
De la porte de l'Est ou de Lefké à celle du nord. . .	1119
De la porte du Nord ou de Stamboul à celle du Lac. .	1119
De la porte du Lac à celle de Yeni cheher.	1064
Total pour le pourtour de la ville.	4427

Les seize stades de Strabon équivalent à deux mille neuf cent cinquante-neuf mètres. Ainsi, la circonférence actuelle de la ville, qui est presque de vingt-quatre stades, est de moitié plus grande que celle indiquée par Strabon, c'est-à-dire que pour arriver à la mesure de Strabon, il faudrait prendre le carré formé par les lignes qui joindraient les quatre portes deux à deux; ce qui donne un carré de trois mille deux cents mètres de pourtour, ou dix-sept stades et demi. Mais, en examinant les portes, nous verrons qu'elles ont été construites après l'époque où Strabon écrivait, et nous devons en conclure que la ville a été augmentée sous les empereurs Hadrien, Claude II et Léon.

CHAPITRE XVI.

LES PORTES.

Les quatre portes principales de la ville de Nicée subsistent encore dans un état de conservation suffisant pour qu'on

(1) Voyez Desc. de l'Asie Mineure, planches V et VI.

puisse juger de leur ancienne disposition. Mais, lorsqu'on a construit les murailles actuelles, on a cru devoir renforcer les portes antiques par des ouvrages qui, au premier coup d'œil, en altèrent les proportions. Deux tours massives ont été ajoutées à droite et à gauche de chacune de ces portes, et sur l'attique de marbre on a construit une salle communiquant avec le chemin de ronde supérieur, et servant de corps de garde aux vedettes. Toutes ces annexes étant de briques, se distinguent parfaitement de la construction romaine, qui est de marbre. La porte de Leské et celle de Stamboul sont tout à fait semblables. Nous nous contenterons d'en examiner une en détail.

En entrant dans la ville du côté de l'orient, on franchit d'abord une porte de peu d'apparence, flanquée de deux tours, et près de laquelle sont encastres quelques bas-reliefs mutilés; c'était la porte de l'Agger. On passe ensuite dans une petite cour qui se trouve à droite et à gauche sur le prolongement du chemin couvert, dont la communication est interceptée par deux fortes murailles. Un arc de triomphe en marbre, engagé entre deux tours, et écrasé par une massive construction de briques, sépare cette cour d'une seconde porte de construction byzantine qui donne accès dans la ville. A droite et à gauche de cette porte, du côté de la ville, étaient deux tours massives en

mais chaque membre se pourtourne pour venir former sur le chapiteau du pied-droit une espèce d'architrave. Le couronnement des portes latérales est orné de denticules; l'entablement est d'ordre dorique, et la frise porte une inscription; il n'a pas été possible de déterminer les dimensions de l'attique; il y a même lieu de croire qu'il a été démoli. Dans la frise et dans l'architrave qui regarde l'extérieur de la ville on voit une longue inscription qui est assez fruste, et dont les caractères de bronze étaient incrustés dans le marbre. On ne peut donc lire aujourd'hui que d'après la trace des crampons et d'après les entailles très-peu profondes qui avaient été faites pour maintenir les caractères.

A la maison impériale et à l'empereur César Hadrien la très-illustre métropole de Nicée a élevé ces murailles, sous la surveillance et la direction de Cassius Chrestus.

Et sur l'architrave :

A l'empereur César, fils du divin Hadrien, petit-fils du divin Trajan, à Titus *Ælius* Hadrien, auguste, l'année..... de sa puissance tribunitienne, la ville a élevé cette porte en conséquence des fonds donnés par le trésor des empereurs.

Ce monument, élevé par l'empereur Hadrien, remonte probablement à l'année 120 de J.-C. Il est remarquable en ce que, contrairement au caractère im-

porte à deux vantaux, en madriers de chêne et garnie de fer; ce système de clôture était fort usité dans les fortifications romaines. On en voit des traces nombreuses en France et en Italie.

PORTE DE CONSTANTINOPLE.

A la porte du Nord, indépendamment de la double clôture qui existe à l'est, on voit encore les traces d'une enceinte de dix-neuf mètres de long sur vingt mètres de large, et qui communiquait avec la ville par trois portes qui sont à moitié ruinées. Les pilastres sont en marbre.

L'empereur César Marc-Aurèle Claude, pieux, heureux, auguste,

Grand pontife, la seconde année de sa puissance tribunicienne, consul, père de la patrie,

Proconsul (a fait élever) les murs de la très-illustre Nicée, sous la direction de Vellius Marcinus, très-illustre légat consulaire et propriétaire de l'empereur, et de Sallius Antoninus, le très-illustre logiste.

Marcus-Aurelius Claudius, qui est plus généralement connu sous le nom de Claude II, fut appelé à l'empire l'an 268 de J.-C. Il devint consul l'année suivante, et mourut l'an 270. Cette inscription a donc été placée l'année de sa mort.

PORTE DE YENI CHEHER.

Au sud de la ville, il existe une troisième porte souvent réparée par les Ottomans, car c'est celle qui a souffert des plus nombreux assauts. C'est par là que les musulmans introduisirent les troupes d'Alexis, plutôt que de rendre la ville aux croisés, et par là encore que le sultan Orkhan entra en triomphe dans Nicée. Il paraît que quelques Arabes avaient fait comprendre aux indigènes qui ont construit les remparts sur ce point devait être principalement la bête aux attaques des ennemis, car est fortifiée d'une manière toute particulière. Deux énormes tours, se rattachant à un avant-corps quadrangulaire, sont construites obliquement en avant du rempart. Ces tours ont 10^m,03 de diamètre et sont séparées par un espace

de 11^m,65. Les murailles de l'agger forment en ce lieu des angles rentrants et saillants qui défendent d'abord l'entrée du chemin couvert, car il faut passer entre deux tours très-rapprochées de l'agger pour arriver à la première porte, laquelle ne se trouve pas dans l'axe de la grande porte de la ville, mais s'ouvre perpendiculairement sous les traits de la tour de l'Ouest. Ce passage franchi, on devait encore traverser une porte fermée par une forte herse, et on se trouvait dans une espèce de cour carrée, semblable à celle de la porte de Sтам-boul; cette cour communiquait par trois portes avec la ville.

Les murailles de l'agger avaient dans l'intérieur de grandes casemates, mais qui sont trop ruinées pour qu'on puisse en lever le plan. Ces ouvrages étaient de briques comme les grandes tours du rempart, et l'intérieur était en béton. Les fondations des grandes tours sont faites avec des blocs de marbre enlevés aux anciens monuments, et avec des colonnes couchées horizontalement comme des morceaux de bois dans un chantier. L'architecture de la porte ne présente rien de remarquable; mais du côté de la ville, des deux pilastres qui fermaient la cour carrée, il y en a encore un qui existe dans toute sa hauteur, et qui porte dans sa partie supérieure un morceau d'architrave sur lequel on lit un fragment d'inscription. Plusieurs pierres éparses sur le sol portent également des fragments d'inscriptions que des voyageurs ont copiées à différentes époques, et qu'on a reconnues au bout d'un siècle seulement appartenir à l'inscription du pilastre.

La très-illustre, très-grande, et très-noble ville de Nicée a élevé les murailles et les a consacrées à l'empereur César Marc-Aurèle, Claude, pieux, heureux, auguste, la seconde année de sa puissance tribunicienne, proconsul, père de la patrie, et au sacré sénat et peuple romain, sous la direction de l'illustre Vellius Marcinus, légat consulaire et propriétaire de l'empereur, et de Sallius Antoninus, le très-illustre logiste.

Quoique cette inscription soit de la même année que celle de la porte du Tac, elle semble devoir être postérieure de quelques mois, puisque l'empereur

Claude n'y est pas nommé en qualité de consul. Ce sont les mêmes magistrats qui ont présidé à l'érection de ces deux portes, qui n'avaient rien de remarquable sous le rapport de l'architecture.

INTÉRIEUR DE LA VILLE.

En entrant dans l'intérieur de la ville, on est frappé de l'aspect de tristesse et de désolation répandu sur ces lieux. L'espace compris entre la porte de Yenî cheher et le bourg moderne d'Isnik est occupé par des jardins, du milieu desquels s'élèvent çà et là quelques masures appartenant à d'anciennes constructions turques. En se dirigeant un peu vers le sud, on aperçoit quelques arcades élevées sur un tertre entouré de broussailles. Ce sont les ruines d'un théâtre antique qui est aujourd'hui presque entièrement enfoui sous terre. Il est du petit nombre des théâtres de l'Asie qui ne sont pas adossés à une montagne; aussi, la *cavea* que forment les gradins, n'étant soutenue que par des voûtes, s'est-elle affaissée en plusieurs endroits. La courbure du théâtre regarde le nord; la scène a soixante-dix-neuf mètres de diamètre; mais il ne reste plus rien de cette partie de l'édifice. Les vomitoires, dont la voûte supportait les gradins, sont bâtis en gros blocs de pierre calcaire, unis sans ciment, et paraissent remonter à une époque assez reculée. Dans ce qui reste de la construction générale de cet édi-

grande partie, et cependant inachevé, a déjà absorbé, m'a-t-on dit, plus de dix millions de sesterces (1,937,500 francs); et je crains que cette dépense ne soit inutile. De grandes fentes se sont manifestées par suite des affaissements, soit à cause du terrain qui est humide et mou, soit à cause de la mauvaise qualité de la pierre, qui est mince et sans consistance. Il y a lieu de délibérer si on l'abandonnera, ou même s'il faut le détruire, car les appuis et les constructions dont on l'étaye de temps en temps me paraissent peu solides et fort coûteux. Des particuliers ont promis nombre d'utiles accessoires, des basiliques autour du théâtre et des galeries dans la partie supérieure (*porticus supra caveam*); mais ces travaux sont ajournés depuis qu'on a suspendu la construction du théâtre. » L'empereur répond à Pline : « C'est à vous qui êtes sur les lieux d'examiner et de régler ce qu'il convient de faire relativement au théâtre de Nicée..... Le théâtre achevé, n'oubliez pas de réclamer des particuliers les accessoires qu'ils ont promis. » Ce n'est pas se jeter dans des conjectures très-hazardées que de regarder les ruines qui existent comme celles du théâtre bâti par les soins de Pline. L'appareil étant en pierre de taille, il est à croire que l'ancienne construction a été démolie pour faire place à celle que nous voyons.

tuement ou moyennant une faible redevance, il y avait des cuisines publiques (imarets) et des bains entretenus aux frais d'un fondateur, qui étaient ouverts aux pauvres à certains jours et à certaines heures. Ce zèle religieux ne se ralentit pas sous les successeurs d'Orkhan; la ville de Broussa fut richement dotée de monuments publics par le sultan Mourad. Nicée ne fut pas oubliée par les lieutenants de ce prince, et le plus gracieux monument d'architecture arabe, qui existe encore à Nicée, le temple appelé vulgairement la Mosquée verte (*Yechil-Djami*) est une des fondations de Khayr-Eddin pacha, grand vizir de Mourad I^{er}. Ce ministre, célèbre dans l'histoire ottomane par la prise de Salonique, dont il s'empara après un siège sanglant, laissa dans l'histoire une brillante réputation de sagesse et de bravoure. Il mourut à Yenî cheher, en Europe, en 1386, peu de temps après la prise de Salonique.

L'obligation où sont tous les musulmans de faire au moins une fois dans leur vie le pèlerinage de la Mecque peut être rachetée par des aumônes proportionnées au rang et à la fortune des croyants. C'est pour payer leur dette de pèlerinage que les sultans ont élevé dans Constantinople ces mosquées qui sont l'ornement de la ville. Le grand vizir Khayr-Eddin, constamment engagé dans des guerres qui ne lui laisserent pas le loisir d'accomplir ce pieux devoir, fonda la mosquée de Nicée, conformément à cette sentence du *Coran* :

« Celui qui élève une mosquée en l'honneur du Seigneur notre maître, Dieu lui élève une maison dans le Paradis. » L'édifice que nous décrivons a cela de remarquable qu'il doit être regardé, non comme une œuvre des artistes turcs, mais comme le dernier vestige des arts des Séleucides dans l'occident de l'Asie Mineure.

L'édifice est quadrangulaire; il a 36 mètres de long sur 12^m.74 de large. En avant du temple, il existe une porche en marbre blanc composé, sur la façade, de trois arcades ogivales, portées par deux colonnes de granit blanc, et en retour de deux arcades que soutient une seule colonne. Les deux ar-

cades latérales sont formées par des barrières de marbre, découpées à jour avec une délicatesse extrême. Au-dessus de la porte, on lit cette inscription, dont les caractères sont gravés en relief, selon l'usage des musulmans :

Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ce noble imaret a été bâti et consacré dans un esprit de piété sous le règne du grand prince Cheïb-Eddin Mourad I^{er}, fils d'Orkhan.... Khayr-Eddin, fils d'Ali Al-djindéré, que Dieu fasse miséricorde à tous deux, dans l'année sept cent quatre-vingt. Louange au Dieu unique.

Sur la porte du portique on lit cette autre inscription, tracée sur une seule ligne :

« Cette mosquée, asile des oulémas, a été bâtie par le vizir Khayr-Eddin-Pacha, l'an 775 (1373-1378). » La différence de ces deux dates indique sans doute l'époque de la fondation et l'époque de la consécration. Quant au mot imaret employé dans la première, il est usité chez les Arabes pour désigner indistinctement toute fondation pieuse. Chez les Turcs, il désigne un hospice où les pauvres reçoivent chaque jour une distribution de vivres.

Dans l'intérieur d'un des gros murs est pratiqué un escalier qui conduit au minaret. Au fond du sanctuaire se trouve la niche vers laquelle tout musulman doit se tourner en faisant sa prière, et qui indique la direction de la Mecque; c'est ce qu'on appelle le *Mirhab*. Près de là, à la droite de l'assistant, se trouve une chaire, dont la forme est la même dans toutes les mosquées musulmanes, et qui consiste en un escalier très-rapide, conduisant à une espèce de pavillon, où se place le *mollah* pour les instructions religieuses; cette chaire porte le nom de *Minber*.

ÉGLISE GRECQUE.

Malgré tous les efforts des musulmans, ils ne parvinrent pas à anéantir la religion chrétienne dans la ville de Nicée. La nation grecque s'y est perpétuée fidèle à son culte, et entretient de ses offrandes l'unique église que les vainqueurs ombrageux leur aient laissée. Elle est située dans la partie méridio-

nale du quartier grec, et, malgré les nombreuses réparations qu'elle a subies, il est facile de voir que sa construction remonte au delà du douzième siècle. La nef est couverte par une coupole qui était ornée de mosaïques, aujourd'hui en partie détruites; mais l'hémicycle du fond conserve encore toute sa décoration primitive. Dans la demi-coupole qui le couronne, on voit une figure de la Vierge portant l'enfant Jésus; de part et d'autre sont des anges revêtus d'un riche costume orné de pierreries et de perles, et qui portent un étendard.

Le premier vestibule ou *narthex* conserve aussi quelques tableaux en mosaïque. Au-dessus de la porte principale, on remarque une figure de la Vierge, les mains étendues, et vêtue d'un manteau bleu. Cette mosaïque est à fond d'or, et dans le champ du tableau on lit ces mots :

Seigneur, secours ton serviteur Nicéphore, patrice, préposé au vestiaire, et grand étiararque.

On sait que la charge de *vestiarius*, qui correspond à celle de chambellan, était une des hautes fonctions de la cour de Byzance. La charge d'étiararque, qui s'exprime en latin par *comitum dux*, appartenait aussi à un des grands officiers du palais. Le nom de Nicéphore, inscrit sur la principale porte de l'église, est probablement celui du fondateur; mais on a négligé d'inscrire la date de

du lac, on se trouve sur l'ancienne voie qui traversait toute l'Asie, et allait des côtes de la Propontide aux confins de la Syrie. Cette route franchissait le Sangarius sur le grand pont de Sibandja; elle passait par Pessinunte, et de là s'inclinait au sud pour aller gagner la Pisidie, en traversant la Cappadoce. C'est encore la voie la plus fréquentée par les caravanes qui viennent de Bagdad et de la Syrie; mais depuis longtemps on ne songe plus à l'entretenir ou à la réparer. L'état de dégradation où se trouvent les routes de l'empire ottoman est une des marques les plus évidentes de l'incurie et de l'imprévoyance de l'administration des provinces, qui se trouvent forcées de consommer sur place leurs produits, et ne peuvent tirer qu'à grands frais les denrées du dehors. C'est surtout en voyant le soin que mettaient les anciens à ouvrir des communications faciles et directes entre tous les points de l'empire, que l'on peut juger du contraste entre les deux époques et de la déchéance où ce pays est tombé. Dès les premiers temps de la conquête, les Romains ouvrirent une voie de communication entre les villes d'Apamée et de Cius, places maritimes assez importantes et l'intérieur du pays. Elle fut réparée par Néron, qui fit trancher un rocher dont le prolongement interceptait la route. Ce rocher est connu des habitants sous le nom de Sari-Kaïa (la pierre jaune);

puissance tribunitienne, par conséquent l'an de J.-C. 68 ou 69. Voici cette inscription :

Néron Claude, fils du divin Claude, petit-fils de Germanicus César, arrière-petit-fils de Tibère César Auguste, arrière-petit-fils du divin César Auguste, César Auguste Germanicus, grand pontife, la quatrième année de la puissance tribunitienne, empereur pour la deuxième fois, consul pour la troisième fois, a fait réparer la route de Nicée à Apamée, détruite par le temps, par les soins de Caius Julius Aquila, procureur impérial.

CHAPITRE XVII.

LA PYRAMIDE DE CASSIUS ASCLÉPIODOTUS.

Les environs de Nicée, aujourd'hui presque déserts, étaient certainement, dans les premiers siècles de notre ère, couverts de nombreux villages et de maisons de campagne; tout cela a disparu, ruiné par les sièges et les guerres civiles. On ne reconnaît aucun vestige de la nécropole. Il existe cependant au nord, et à quatre kilomètres de la ville, un monument qui date du règne de Trajan et qui mérite d'être vu; c'est la pyramide de Cassius, connue dans le pays sous le nom de Bech tasch (les Cinq pierres). On trouve facilement à Nicée des guides qui connaissent ce monument.

La route suit d'abord les rives du lac et se rapproche des collines qui bornent l'horizon du côté du nord-est. Elles sont de formation jurassique, interrompues par les lits de schiste; la roche est un calcaire gris blanc compacte et un peu cristallin; elle se présente en masses non stratifiées, s'élevant en falaises presque verticales. C'est la même formation que l'on rencontre déjà à Akserai et qui paraît se prolonger sur toute la côte nord du lac.

On a employé cette roche qui est presque aussi belle et plus dure que le marbre dans presque tous les monuments anciens de la ville.

A une demi-heure de distance hors des murs, sur les flancs de la colline, se trouve un sarcophage antique de grande dimension; il a 2^m 60 de large

et 4^m 35 de longueur et est taillé dans un seul bloc de pierre calcaire. Sa forme est celle d'un adéule; la façade se compose d'un fronton soutenu aux angles par deux pilastres d'ordre dorique, la corniche est ornée de denticules. Dans l'intérieur sont taillées, à droite et à gauche, deux banquettes pour déposer les corps. La forme et la dimension de ce mausolée ont déjà attiré l'attention de quelques observateurs. Pococke a cru reconnaître sur l'une de ses faces une inscription hébraïque dont il n'y a pas de vestiges; car on ne peut prendre pour tels quelques traits informes dus au caprice des passants. Les alternatives des saisons ont déjà contribué à la ruine de ce monument; des fissures se sont ouvertes et l'ont fendu dans toute sa hauteur.

Il est certain que cette masse de pierre, qui présente un volume de près de dix-huit mètres cubes, a été transportée à cet endroit; car le sol sur lequel elle repose est de toute autre nature; c'est un banc de schiste.

La route de Bech tasch quitte les collines pour se diriger au milieu des cultures de vignes et de mûriers; la végétation est magnifique dans cette région comme dans tous les environs de Nicée.

Bientôt on retrouve les montagnes, mais arides et pelées. Un grand soubassement sur lequel on arrive par un escalier de quatorze marches est entièrement taillé dans le roc; c'était sans doute l'emplacement de quelque petit temple ou d'un autel de carrefour.

En cet endroit la montagne est composée de roches de marbre blanc, mais d'une qualité médiocre; il est imprégné de particules cuivreuses qui forment des taches verdâtres. On arrive bientôt dans une grande plaine au milieu de laquelle est la pyramide, ou plutôt l'obélisque de Cassius. Ce monument est construit en calcaire gris de la contrée. Il se compose d'un soubassement carré, couronné par une corniche, sur lequel s'élève l'obélisque, de forme triangulaire; ce qui n'est pas d'un goût très-pur. La base porte une moulure dans le style attique. L'obélisque était composé de six blocs de pierre; mais le couronnement est tombé; il ne reste plus que cinq assises.

était au centre de la ville. Mais les caractères de l'église d'Aghia-Sophia se rapportent parfaitement à ceux des monuments du huitième siècle, et, par conséquent, il ne serait pas impossible que le second concile, qui se tint en 787, s'y fût rassemblé.

Orkhan fit élever à Nicée le premier imaret (hospice pour les pauvres) que les Ottomans aient construit dans cette partie de l'Asie; mais les sultans seldjoukides avaient déjà créé, dans la partie orientale de l'Asie Mineure, de ces fondations pieuses où l'on distribuait aux pauvres et aux vieux soldats des vivres et des secours. Ces monuments recevaient toujours de la piété du fondateur, ou des donations particulières, un revenu en immeubles destiné à l'entretien de l'établissement. Ces biens, désignés sous le nom de *vakouf*, consistaient en terres conquises sur les chrétiens, en bazars et en bains, dont la location revenait à la mosquée de laquelle les imarets dépendaient généralement.

Un des soins du sultan Orkhan après la conquête de Nicée fut d'organiser l'administration, et de déterminer les limites ou sandjaks nouvellement conquis. Nicée fut déclarée capitale du sandjak de Kodja-Illi; mais, sous Mahomet II, le chef-lieu fut transporté à Nicomédie, et ce fut le signal de l'anéantissement de Nicée.

Aujourd'hui la ville de Nicée est gou-

tellement malsain pendant l'été le métropolitain est autorisé à l'abandonner. Les habitants d'autre industrie qu'un peu de nage et la récolte de la soie. Qu familles grecques fabriquent des qui se confondent dans le com avec ceux de Broussa.

CHATITRE XV.

LES MURS.

Tant de maîtres divers, tant de et de catastrophes, ont apporté de changements dans la forme de la ceinte de Nicée, pour qu'on puisse à peine d'y rien rencontrer qui date de Nicée de Lysimaque, ni même de d'Hadrien. Du temps de Strabon la ville avait seize stades ou deux neuf cent quarante-quatre mètres de circuit; le pied de ses murailles baigné par les eaux du lac, qui fendaient du côté de l'ouest. Le géographe grec remarque, en outre ses quatre portes pouvaient être faites d'une pierre située au milieu du gymnase. Ce gymnase avait été commencé un peu avant l'arrivée de l'empereur en Bithynie, pour remplacer l'édifice que le feu avait détruit. On reconstruisait sur un plan beaucoup plus vaste, mais Pline blâme beaucoup l'architecte. Il trouve que l'édifice est irrégulier, et que les parties et

6, les remparts sont beaux, modernes, et renferment de débris de monuments antiques de défense, un des plus et des mieux conservés des villes de l'Asie Mineure, presque entier; il se commence par une enceinte fortifiée, flanquée de tours semi-circulaires, c'était le rempart des Latins. En continuant et à une distance de 50 mètres s'élève une deuxième enceinte flanquée de tours, distancées devant celles du rempart qui défendaient les abords de la ville. C'était l'agger des fortifications qui, dans le principe, simplement composé des tours et des murs, ont été rejetées du côté de la mer, plus tard, l'agger fut une fortification, défendue par des tours et des murs correspondant aux intervalles du mœnium. Enfin, le rempart, dont la largeur est déterminée par suite des tours, complétait la défense de la ville en communiquant avec les tours de Nicée, engagées sur le rempart de la largeur d'un diamètre, c'est-à-dire qu'elles sont sur un cercle tangent aux murailles par deux plans perpendiculaires. Ces tours ne sont cependant pas égales ou semblables, car on en voit quelques-unes qui n'ont que les deux tiers d'un diamètre, qui sont carrées; mais ces tours sont d'une époque plus récente et ne sont pas également espacées; on en a qui n'ont que dix mètres d'axe en axe, d'autres vingt-cinq mètres. La construction générale des murailles est en briques, qui ont de trente centimètres de longueur sur six de vingt-cinq à trente. Le mortier est très-épais; le lit est composé de deux à trois centimètres de largeur, et l'intérieur des murailles est un béton composé de gros sable et de cailloux. Généralement, l'appareil des murailles est en assises régulières; mais, soit caprice des ouvriers, soit pour donner plus de solidité à certaines tours, on en remarque quelques-unes dont les assises sont ajustées obliquement pour former une espèce d'épi ou d'ajustement bizarre. Dans plusieurs endroits, la muraille est appareillée avec trois assises de moellons et deux assises de briques alternant. Il n'existe point d'inscription qui nous apprenne à quel règne remonte la construction des murailles, mais le système général de défense est tellement semblable à celui de Constantinople, qu'on doit penser que ces deux villes ont été fortifiées à la même époque, c'est-à-dire, dans le courant du quatrième siècle.

Du côté de l'orient, les murs suivent une ligne droite, dirigée du nord au sud, depuis l'angle sud jusqu'à la porte principale, qu'on appelle encore aujourd'hui porte de Lefké ou de Leuce. Cette muraille est défendue par vingt et une tours.

La tour de l'angle sud-est est fendue dans toute sa hauteur; elle ne porte néanmoins à l'extérieur aucune trace de l'effet des machines. A la hauteur du rempart elle contient une grande chambre voûtée et éclairée sur la ville. On peut facilement cheminer sur le parapet dans toute la longueur des murailles. Le chemin de ronde est pavé de grandes dalles de marbre, extraites des monuments anciens. On remarque surtout un grand nombre de piédestaux de 1^m,19 de hauteur sur 0,86 de large, et qui portent tous des bases de colonne appartenant au même bloc, et, de part et d'autre, des arrachements de marches. Il est évident que tous ces piédestaux ont appartenu à un même monument, qui devait être construit dans la forme d'une basilique. On compte soixante-quatre piédestaux d'égale dimension, qui proviennent évidemment du même lieu. Les autres blocs sont des morceaux d'architrave, des stèles sépulcrales et d'autres débris sculptés. Sur ce chemin de ronde était placé le parapet avec les créneaux. Une

... la plate-forme sup
... par un escalier pi
... l'extérieur de la muraille.
... est défendue par de
... qui subsistent encore. Au c
... de Nicee sont complè
... sans ressaut ni machicou
... qui joint la porte de Leuc
... du Nord ou de Constan
... Stamboul-Kapou-Sou) suit une
... sinuueuse, dont la direction ge
... est nord-est et sud-ouest. Il y
... neuf tours dans cette partie, et u
... terne de marbre donne acces dar
... térieur de la ville. Vers la point
... on remarque une longue porti
... muraille dans une longueur de
... cent quatre-vingt-quatorze mètres
... bâtie en marbre blanc. Elle est
... due par trois tours carrées éga
... en marbre, et ornées d'une corn
... denticules. La muraille porte oi
... sises de 0^m,50 de hauteur, et l
... vingt assises. La hauteur de la co
... est de 0^m,56, et supporte un ri
... créneaux. L'appareil de cette cor
... tion est fait avec soin, aussi qu
... voyageurs ont-ils regardé cette p
... des murs comme un reste de la N
... Lysimaque; mais du côté de la v
... appareil est infiniment moins s
... on voit une inscription dont les
... tères taillés en relief à la maniè
... inscriptions arabes, attestent un
... que de décadence; elle est tracée e
... lignes sur une table de marbre de

... la plate-forme sup
... par un escalier pi
... l'extérieur de la muraille.
... est défendue par de
... qui subsistent encore. Au c
... de Nicee sont complè
... sans ressaut ni machicou
... qui joint la porte de Leuc
... du Nord ou de Constan
... Stamboul-Kapou-Sou) suit une
... sinuueuse, dont la direction ge
... est nord-est et sud-ouest. Il y
... neuf tours dans cette partie, et u
... terne de marbre donne acces dar
... térieur de la ville. Vers la point
... on remarque une longue porti
... muraille dans une longueur de
... cent quatre-vingt-quatorze mètres
... bâtie en marbre blanc. Elle est
... due par trois tours carrées éga
... en marbre, et ornées d'une corn
... denticules. La muraille porte oi
... sises de 0^m,50 de hauteur, et l
... vingt assises. La hauteur de la co
... est de 0^m,56, et supporte un ri
... créneaux. L'appareil de cette cor
... tion est fait avec soin, aussi qu
... voyageurs ont-ils regardé cette p
... des murs comme un reste de la N
... Lysimaque; mais du côté de la v
... appareil est infiniment moins s
... on voit une inscription dont les
... tères taillés en relief à la maniè
... inscriptions arabes, attestent un
... que de décadence; elle est tracée e
... lignes sur une table de marbre de



du Lac, la ligne des murailles se dirige au sud-ouest; il y a seize tours, dont quelques-unes sont carrées. La porte de Constantinople se trouve donc au sommet d'une espèce de grand triangle. Depuis la porte du Lac jusqu'à celle de Yeni cheher, au sud, les murailles suivent une série d'angles rentrants et saillants qui donnent une grande force à la défense. C'est le côté le plus fort de la place. Vers la porte de Yeni cheher, elles enveloppent, en formant une saillie rectangulaire, une enceinte assez étendue. Cette enceinte rappelle parfaitement le *Castrum* ou camp des soldats qu'on observe dans les murailles de Rome. Les fouilles que l'on fait dans les champs qui occupent une partie de l'intérieur de Nicée mettent souvent à découvert les fondations de divers édifices. Les débris qu'on trouve en ce lieu, uniquement composés de briques de différentes sortes, indiquent que les constructions qui l'occupaient étaient faites dans un but d'utilité plutôt que de luxe.

Depuis la porte du Lac jusqu'à l'angle sud-est de la ville, la muraille est défendue par vingt-trois tours, et ouverte par deux poternes. La tour de l'angle sud-ouest est carrée, et forme une saillie considérable, tant en dedans qu'au dehors des murs. A la hauteur du chemin de ronde, il y a une grande chambre voûtée, dont les murs sont presque entièrement construits avec des fragments antiques. Une tour voisine, dont la construction n'a rien de remarquable, porte sur une tablette de marbre l'inscription suivante :

Tour de Michel
le grand roi,
empereur en Jésus-Christ.

Depuis la porte de Yeni cheher jusqu'à l'angle sud-est de la ville, la muraille suit une ligne qui est à peu près dans la direction du nord-est. Elle est défendue par quinze tours dont la construction ne diffère en rien de celles de l'est.

On compte aujourd'hui aux murailles de Murnium cent huit tours et à l'agzer cent trente, qui sont disposées ainsi :

Au nord.	42
A l'est.	58
Au sud.	74
A l'ouest.	64

Total. . . 238 tours.

Quant à la disposition indiquée par Strabon, bien que les quatre portes se trouvent encore placées vers les quatre points cardinaux, on ne saurait retrouver ni la forme carrée, ni la mesure du périmètre qu'il a indiquée; en effet, Strabon donnant seize stades au périmètre, on trouve, en mesurant le pourtour des murailles (1) :

De la porte du Sud ou de Yeni cheher à celle de Lefké. . .	1135 m.
De la porte de l'Est ou de Lefké à celle du nord. . .	1119
De la porte du Nord ou de Stamboul à celle du Lac. .	1119
De la porte du Lac à celle de Yeni cheher.	1064
Total pour le pourtour de la ville.	4427

Les seize stades de Strabon équivalent à deux mille neuf cent cinquante-neuf mètres. Ainsi, la circonférence actuelle de la ville, qui est presque de vingt-quatre stades, est de moitié plus grande que celle indiquée par Strabon, c'est-à-dire que pour arriver à la mesure de Strabon, il faudrait prendre le carré formé par les lignes qui joindraient les quatre portes deux à deux; ce qui donne un carré de trois mille deux cents mètres de pourtour, ou dix-sept stades et demi. Mais, en examinant les portes, nous verrons qu'elles ont été construites après l'époque où Strabon écrivait, et nous devons en conclure que la ville a été augmentée sous les empereurs Hadrien, Claude II et Léon.

CHAPITRE XVI.

LES PORTES.

Les quatre portes principales de la ville de Nicée subsistent encore dans un état de conservation suffisant pour qu'on

(1) Voyez *Desc. de l'Asie Mineure*, planches V et VI.

mais chaque membre se pourtourne pour venir former sur le chapiteau du pied-droit une espèce d'architrave. Le couronnement des portes latérales est orné de denticules; l'entablement est d'ordre dorique, et la frise porte une inscription; il n'a pas été possible de déterminer les dimensions de l'attique; il y a même lieu de croire qu'il a été démoli. Dans la frise et dans l'architrave qui regarde l'extérieur de la ville on voit une longue inscription qui est assez fruste, et dont les caractères de bronze étaient incrustés dans le marbre. On ne peut donc lire aujourd'hui que d'après la trace des crampons et d'après les entailles très-peu profondes qui avaient été faites pour maintenir les caractères.

A la maison impériale et à l'empereur César Hadrien la très-illustre métropole de Nicée a élevé ces murailles, sous la surveillance et la direction de Cassius Chrestus.

Et sur l'architrave :

A l'empereur César, fils du divin Hadrien, petit-fils du divin Trojan, à Titus Ælius Hadrien, auguste, l'année..... de sa puissance tribunitienne, la ville a élevé cette porte en conséquence des fonds donnés par le trésor des empereurs.

Ce monument, élevé par l'empereur Hadrien, remonte probablement à l'année 120 de J.-C. Il est remarquable en ce que, contrairement au caractère im-

mais chaque membre se pourtourne pour venir former sur le chapiteau du pied-droit une espèce d'architrave. Le couronnement des portes latérales est orné de denticules; l'entablement est d'ordre dorique, et la frise porte une inscription; il n'a pas été possible de déterminer les dimensions de l'attique; il y a même lieu de croire qu'il a été démoli. Dans la frise et dans l'architrave qui regarde l'extérieur de la ville on voit une longue inscription qui est assez fruste, et dont les caractères de bronze étaient incrustés dans le marbre. On ne peut donc lire aujourd'hui que d'après la trace des crampons et d'après les entailles très-peu profondes qui avaient été faites pour maintenir les caractères.

A la maison impériale et à l'empereur César Hadrien la très-illustre métropole de Nicée a élevé ces murailles, sous la surveillance et la direction de Cassius Chrestus.

Et sur l'architrave :

A l'empereur César, fils du divin Hadrien, petit-fils du divin Trojan, à Titus Ælius Hadrien, auguste, l'année..... de sa puissance tribunitienne, la ville a élevé cette porte en conséquence des fonds donnés par le trésor des empereurs.

Ce monument, élevé par l'empereur Hadrien, remonte probablement à l'année 120 de J.-C. Il est remarquable en ce que, contrairement au caractère im-

porte à deux vantaux, en madriers de chêne et garnie de fer; ce système de clôture était fort usité dans les fortifications romaines. On en voit des traces nombreuses en France et en Italie.

PORTE DE CONSTANTINOPLE.

A la porte du Nord, indépendamment de la double clôture qui existe à l'est, on voit encore les traces d'une enceinte de dix-neuf mètres de long sur vingt mètres de large, et qui communiquait avec la ville par trois portes qui sont à moitié ruinées. Les pilastres sont en marbre.

L'empereur César Marc-Aurèle Claude, pieux, heureux, auguste,

Grand pontife, la seconde année de sa puissance tribunicienne, consul, père de la patrie,

Proconsul (a fait élever) les murs de la très-illustre Nicée, sous la direction de Vellius Macrinus, très-illustre légat consulaire et propriétaire de l'empereur, et de Sallius Antoninus, le très-illustre logiste.

Marcus-Aurelius Claudius, qui est plus généralement connu sous le nom de Claude II, fut appelé à l'empire l'an 268 de J.-C. Il devint consul l'année suivante, et mourut l'an 270. Cette inscription a donc été placée l'année de sa mort.

PORTE DE YENI CHERER.

Au sud de la ville, il existe une troisième porte souvent réparée par les Ottomans, car c'est celle qui a souffert les plus nombreux assauts. C'est par là que les musulmans introduisirent les troupes d'Alexis, plutôt que de rendre la ville aux croisés, et par là encore que le sultan Orkhan entra en triomphant dans Nicée. Il paraît que quelques sultans avaient fait comprendre aux insulaires qui ont construit les remparts que ce point devait être principalement en butte aux attaques des ennemis, car c'est fortifié d'une manière toute particulière. Deux énormes tours, se rattachant à un avant-corps quadrangulaire, sont construites obliquement en avant du rempart. Ces tours ont 10^m,03 de diamètre et sont séparées par un espace

de 11^m,65. Les murailles de l'aggor forment en ce lieu des angles rentrants et saillants qui défendent d'abord l'entrée du chemin couvert, car il faut passer entre deux tours très-rapprochées de l'aggor pour arriver à la première porte, laquelle ne se trouve pas dans l'axe de la grande porte de la ville, mais s'ouvre perpendiculairement sous les traits de la tour de l'Ouest. Ce passage franchi, on devait encore traverser une porte fermée par une forte herse, et on se trouvait dans une espèce de cour carrée, semblable à celle de la porte de Stamboul; cette cour communiquait par trois portes avec la ville.

Les murailles de l'aggor avaient dans l'intérieur de grandes casernes, mais qui sont trop ruinées pour qu'on puisse en lever le plan. Ces ouvrages étaient de briques comme les grandes tours du rempart, et l'intérieur était en béton. Les fondations des grandes tours sont faites avec des blocs de marbre enlevés aux anciens monuments, et avec des colonnes couchées horizontalement comme des morceaux de bois dans un chantier. L'architecture de la porte ne présente rien de remarquable; mais du côté de la ville, des deux pilastres qui fermaient la cour carrée, il y en a encore un qui existe dans toute sa hauteur, et qui porte dans sa partie supérieure un morceau d'architrave sur lequel on lit un fragment d'inscription. Plusieurs pierres éparses sur le sol portent également des fragments d'inscriptions que des voyageurs ont copiées à différentes époques, et qu'on a reconnues au bout d'un siècle seulement appartenir à l'inscription du pilastre.

La très-illustre, très-grande, et très-noble ville de Nicée a élevé les murailles et les a consacrées à l'empereur César Marc-Aurèle, Claude, pieux, heureux, auguste, la seconde année de sa puissance tribunicienne, proconsul, père de la patrie, et au sacré sénat et peuple romain, sous la direction de l'illustre Vellius Macrinus, légat consulaire et propriétaire de l'empereur, et de Sallius Antoninus, le très-illustre logiste.

Quoique cette inscription soit de la même année que celle de la porte du Lac, elle semble devoir être postérieure de quelques mois, puisque l'empereur

Claude n'y est pas nommé en qualité de consul. Ce sont les mêmes magistrats qui ont présidé à l'érection de ces deux portes, qui n'avaient rien de remarquable sous le rapport de l'architecture.

INTÉRIEUR DE LA VILLE.

En entrant dans l'intérieur de la ville, on est frappé de l'aspect de tristesse et de désolation répandu sur ces lieux. L'espace compris entre la porte de Yeni cheher et le bourg moderne d'Isnik est occupé par des jardins, du milieu desquels s'élèvent çà et là quelques masures appartenant à d'anciennes constructions turques. En se dirigeant un peu vers le sud, on aperçoit quelques arcades élevées sur un tertre entouré de broussailles. Ce sont les ruines d'un théâtre antique qui est aujourd'hui presque entièrement enfoui sous terre. Il est du petit nombre des théâtres de l'Asie qui ne sont pas adossés à une montagne; aussi, la *cavea* que forment les gradins, n'étant soutenue que par des voûtes, s'est-elle affaissée en plusieurs endroits. La courbure du théâtre regarde le nord; la scène a soixante-dix-neuf mètres de diamètre; mais il ne reste plus rien de cette partie de l'édifice. Les vomitoires, dont la voûte supportait les gradins, sont bâtis en gros blocs de pierre calcaire, unis sans ciment, et paraissent remonter à une époque assez reculée. Dans ce qui reste de la construction générale de cet édi-

grande partie, et cependant inachevé, a déjà absorbé, m'a-t-on dit, plus de dix millions de sesterces (1,937,500 francs); et je crains que cette dépense ne soit inutile. De grandes fentes se sont manifestées par suite des affaissements, soit à cause du terrain qui est humide et mou, soit à cause de la mauvaise qualité de la pierre, qui est mince et sans consistance. Il y a lieu de déli-bérer si on l'abandonnera, ou même s'il faut le détruire, car les appuis et les constructions dont on l'étaye de temps en temps me paraissent peu solides et fort coûteux. Des particuliers ont promis nombre d'utiles accessoires, des basiliques autour du théâtre et des galeries dans la partie supérieure (*porticus supra caveam*); mais ces travaux sont ajournés depuis qu'on a suspendu la construction du théâtre. » L'empereur répond à Pline : « C'est à vous qui êtes sur les lieux d'examiner et de régler ce qu'il convient de faire relativement au théâtre de Nicée..... Le théâtre achevé, n'oubliez pas de réclamer des particuliers les accessoires qu'ils ont promis. » Ce n'est pas se jeter dans des conjectures très-hasardées que de regarder les ruines qui existent comme celles du théâtre bâti par les soins de Pline. L'appareil étant en pierre de taille, il est à croire que l'ancienne construction a été démolie pour faire place à celle que nous voyons.

tatement ou moyennant une faible redevance, il y avait des cuisines publiques (imarets) et des bains entretenus aux frais d'un fondateur, qui étaient ouverts aux pauvres à certains jours et à certaines heures. Ce zèle religieux ne se ralentit pas sous les successeurs d'Orkhan ; la ville de Broussa fut richement dotée de monuments publics par le sultan Mourad. Nicée ne fut pas oubliée par les lieutenants de ce prince, et le plus gracieux monument d'architecture arabe, qui existe encore à Nicée, le temple appelé vulgairement la Mosquée verte (*Yechil-Djamy*) est une des fondations de Khayr-Eddin pacha, grand vizir de Mourad I^{er}. Ce ministre, célèbre dans l'histoire ottomane par la prise de Salonique, dont il s'empara après un siège sanglant, laissa dans l'histoire une brillante réputation de sagesse et de bravoure. Il mourut à Yeni cheher, en Europe, en 1386, peu de temps après la prise de Salonique.

L'obligation où sont tous les musulmans de faire au moins une fois dans leur vie le pèlerinage de la Mecque peut être rachetée par des aumônes proportionnées au rang et à la fortune des croyants. C'est pour payer leur dette de pèlerinage que les sultans ont élevé dans Constantinople ces mosquées qui sont l'ornement de la ville. Le grand vizir Khayr-Eddin, constamment engagé dans des guerres qui ne lui laissèrent pas le loisir d'accomplir ce pieux devoir, fonda la mosquée de Nicée, conformément à cette sentence du *Coran* : « Celui qui élève une mosquée en l'honneur du Seigneur notre maître, Dieu lui élève une maison dans le Paradis. » L'édifice que nous décrivons à cela de remarquable qu'il doit être regardé, non comme une œuvre des artistes turcs, mais comme le dernier vestige des arts des Seldjoukides dans l'occident de l'Asie Mineure.

L'édifice est quadrangulaire ; il a 26 mètres de long sur 12^m.74 de large. En avant du temple, il existe un porche en marbre blanc composé, sur sa façade, de trois arcades ogivales, portées par deux colonnes de granit rouge, et en retour de deux arcades qui supportent une seule colonne. Les deux ar-

cades latérales sont formées par des barrières de marbre, découpées à jour avec une délicatesse extrême. Au-dessus de la porte, on lit cette inscription, dont les caractères sont gravés en relief, selon l'usage des musulmans :

Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ce noble imaret a été bâti et consacré dans un esprit de piété sous le règne du grand prince Chenh-Eddin Mourad I^{er}, fils d'Orkhan.... Khayr-Eddin, fils d'Ali Al-djindéré, que Dieu fasse miséricorde à tous deux, dans l'année sept cent quatre-vingt. Louange au Dieu unique.

Sur la porte du portique on lit cette autre inscription, tracée sur une seule ligne :

« Cette mosquée, asile des oulémas, a été bâtie par le vizir Khayr-Eddin-Pacha, l'an 775 (1373-1378). » La différence de ces deux dates indique sans doute l'époque de la fondation et l'époque de la consécration. Quant au mot imaret employé dans la première, il est usité chez les Arabes pour désigner indistinctement toute fondation pieuse. Chez les Turcs, il désigne un hospice où les pauvres reçoivent chaque jour une distribution de vivres.

Dans l'intérieur d'un des gros murs est pratiqué un escalier qui conduit au minaret. Au fond du sanctuaire se trouve la niche vers laquelle tout musulman doit se tourner en faisant sa prière, et qui indique la direction de la Mecque ; c'est ce qu'on appelle le *Mirhab*. Près de là, à la droite de l'assistant, se trouve une chaire, dont la forme est la même dans toutes les mosquées musulmanes, et qui consiste en un escalier très-rapide, conduisant à une espèce de pavillon, où se place le mollah pour les instructions religieuses ; cette chaire porte le nom de *Minber*.

ÉGLISE GRECQUE.

Malgré tous les efforts des musulmans, ils ne parvinrent pas à anéantir la religion chrétienne dans la ville de Nicée. La nation grecque s'y est perpétuée fidèle à son culte, et entretient de ses offrandes l'unique église que les vainqueurs ombrageux leur aient laissée. Elle est située dans la partie méridio-

nale du quartier grec, et, malgré les nombreuses réparations qu'elle a subies, il est facile de voir que sa construction remonte au delà du douzième siècle. L'édifice est couvert par une coupole qui était ornée de mosaïques, aujourd'hui en partie détruites; mais l'hémicycle du bas conserve encore toute sa décoration primitive. Dans la demi-coupole qui le couronne, on voit une figure de la Vierge portant l'enfant Jésus; de part et d'autre sont des anges revêtus d'un riche costume orné de pierreries et de perles, et qui portent un étendard.

Le premier vestibule ou *narthex* conserve aussi quelques tableaux en mosaïque. Au-dessus de la porte principale, on remarque une figure de la Vierge, les mains étendues, et vêtue d'un manteau bleu. Cette mosaïque est à fond d'or, et dans le champ du tableau on lit ces mots :

Seigneur, secours ton serviteur Nicéphore, patrice, préposé au vestiaire, et grand étiarque.

On sait que la charge de *vestiarius*, qui correspond à celle de chambellan, était une des hautes fonctions de la cour de Byzance. La charge d'étiarque, qui s'exprime en latin par *comitum dux*, appartenait aussi à un des grands officiers du palais. Le nom de Nicéphore, inscrit sur la principale porte de l'église, est probablement celui du fondateur; mais on a négligé d'inscrire la date de

du lac, on se trouve sur l'ancienne voie qui traversait toute l'Asie, et allait des côtes de la Propontide aux confins de la Syrie. Cette route franchissait le Sangarius sur le grand pont de Sibandja; elle passait par Pessinunte, et de là s'inclinait au sud pour aller gagner la Pisidie, en traversant la Cappadoce. C'est encore la voie la plus fréquentée par les caravanes qui viennent de Bagdad et de la Syrie; mais depuis longtemps on ne songe plus à l'entretenir ou à la réparer. L'état de dégradation où se trouvent les routes de l'empire ottoman est une des marques les plus évidentes de l'incurie et de l'imprvoyance de l'administration des provinces, qui se trouvent forcées de consommer sur place leurs produits, et ne peuvent tirer qu'à grands frais les denrées du dehors. C'est surtout en voyant le soin que mettaient les anciens à ouvrir des communications faciles et directes entre tous les points de l'empire, que l'on peut juger du contraste entre les deux époques et de la déchéance où ce pays est tombé. Dès les premiers temps de la conquête, les Romains ouvrirent une voie de communication entre les villes d'Apamée et de Cius, places maritimes assez importantes et l'intérieur du pays. Elle fut réparée par Néron, qui fit trancher un rocher dont le prolongement interceptait la route. Ce rocher est connu des habitants sous le nom de Sari-Kaïa (la pierre jaune);

puissance tribunitienne, par conséquent l'an de J.-C. 68 ou 69. Voici cette inscription :

Néron Claude, fils du divin Claude, petit-fils de Germanicus César, arrière-petit-fils de Tibère César Auguste, arrière-petit-fils du divin César Auguste, César Auguste Germanicus, grand pontife, la quatrième année de sa puissance tribunitienne, empereur pour la deuxième fois, consul pour la troisième fois, a fait réparer la route de Nicée à Apamée, détruite par le temps, par les soins de Caius Julius Aquila, procurateur impérial.

CHAPITRE XVII.

LA PYRAMIDE DE CASSIUS ASCLÉPIO-DOTUS.

Les environs de Nicée, aujourd'hui presque déserts, étaient certainement, dans les premiers siècles de notre ère, couverts de nombreux villages et de maisons de campagne ; tout cela a disparu, ruiné par les sièges et les guerres civiles. On ne reconnaît aucun vestige de la nécropole. Il existe cependant au nord, et à quatre kilomètres de la ville, un monument qui date du règne de Trajan et qui mérite d'être vu ; c'est la pyramide de Cassius, connue dans le pays sous le nom de Bech tasch (les Cinq pierres). On trouve facilement à Nicée des guides qui connaissent ce monument.

La route suit d'abord les rives du lac et se rapproche des collines qui bornent l'horizon du côté du nord-est. Elles sont de formation jurassique, entrecoupées par les lits de schiste ; la roche est un calcaire gris blanc compacte et un peu cristallin ; elle se présente en masses non stratifiées, s'élevant en falaises presque verticales. C'est la même formation que l'on rencontre déjà à Akserai et qui paraît se prolonger sur toute la côte nord du lac.

On a employé cette roche qui est presque aussi belle et plus dure que le marbre dans presque tous les monuments anciens de la ville.

A une demi-heure de distance hors des murs, sur les flancs de la colline, se trouve un sarcophage antique de grande dimension ; il a 2^m 60 de large

et 4^m 35 de longueur et est taillé dans un seul bloc de pierre calcaire. Sa forme est celle d'un adicule ; la façade se compose d'un fronton soutenu aux angles par deux pilastres d'ordre dorique, la corniche est ornée de denticules. Dans l'intérieur sont taillées, à droite et à gauche, deux banquettes pour déposer les corps. La forme et la dimension de ce mausolée ont déjà attiré l'attention de quelques observateurs. Pococke a cru reconnaître sur l'une de ses faces une inscription hébraïque dont il n'y a pas de vestiges ; car on ne peut prendre pour tels quelques traits informes dus au caprice des passants. Les alternatives des saisons ont déjà contribué à la ruine de ce monument ; des fissures se sont ouvertes et l'ont fendu dans toute sa hauteur.

Il est certain que cette masse de pierre, qui présente un volume de près de dix-huit mètres cubes, a été transportée à cet endroit ; car le sol sur lequel elle repose est de toute autre nature ; c'est un banc de schiste.

La route de Bech tasch quitte les collines pour se diriger au milieu des cultures de vignes et de mûriers ; la végétation est magnifique dans cette région comme dans tous les environs de Nicée.

Bientôt on retrouve les montagnes, mais arides et pelées. Un grand soubassement sur lequel on arrive par un escalier de quatorze marches est entièrement taillé dans le roc ; c'était sans doute l'emplacement de quelque petit temple ou d'un autel de carrefour.

En cet endroit la montagne est composée de roches de marbre blanc, mais d'une qualité médiocre ; il est imprégné de particules cuivreuses qui forment des taches verdâtres. On arrive bientôt dans une grande plaine au milieu de laquelle est la pyramide, ou plutôt l'obélisque de Cassius. Ce monument est construit en calcaire gris de la contrée. Il se compose d'un soubassement carré, couronné par une corniche, sur lequel s'élève l'obélisque, de forme triangulaire ; ce qui n'est pas d'un goût très-pur. La base porte une moulure dans le style attique. L'obélisque était composé de six blocs de pierre ; mais le couronnement est tombé ; il ne reste plus que cinq assises.

Voilà pourquoi les Turcs appellent ce monument *Bech tasch*.

Le côté qui regarde le couchant est parallèle à la face du piédestal, au-dessus de la plinthe de l'obélisque, on lit la courte inscription suivante :

C. Cassius, fils d'Asclépiodote, a vécu quatre-vingt-trois ans.

Asclépiodote de Bithynie était ami intime du poète Valérius Soranus qui vivait du temps de Cicéron et de César. Lorsque ce poète fut mis en accusation, Asclépiodote lui témoigna toujours le même attachement; ses biens furent confisqués et lui-même envoyé en exil; Soranus fut condamné à mort (1). Si l'on ajoute à la date de ces faits les quatre-vingt-trois ans de la vie de Cassius, on arrive à la fin du premier siècle, c'est-à-dire au temps où Pline était préteur de Bithynie. On est donc à peu près certain de la date de ce monument.

CHAPITRE XVIII.

ROUTE DE NICÉE A CIUS, GHIO, PAR LA RIVE SUD DU LAC. LE LAC ASCANIUS. PYTHOPOLIS.

Nicée se trouve en communication avec la mer par deux routes, la première que nous avons indiquée plus haut (2) par Héliopolis et la vallée du

mes. La chaîne du sud, qui est comme la première ceinture d'un des plateaux de l'Olympe, est couverte d'une végétation abondante et alpestre qui donne à cette région un aspect des plus riant. Le lac Ascanius, d'après les anciens géographes, appartenait à la Mysie et fut ainsi nommé de la région Ascania dont il faisait partie. Le bourg d'Ascanie était bâti sur les bords du lac dont les eaux s'épanchaient dans la mer en formant le fleuve Ascanius. La contrée était aussi appelée Dolionide (1). La situation et la raison d'être de ce lac sont parfaitement indiquées par la nature même du pays. La grande vallée courant est et ouest et qui se termine à l'est par les montagnes de Ak serai (2), deux chaînes parallèles au nord et au sud, et enfin à l'ouest une barrière de collines peu élevées qui donne passage au trop plein des eaux du lac.

Toutes les eaux pluviales ne pourraient cependant suffire à l'entretien, à l'évaporation et à l'épanchement de cette nappe d'eau; il faut de plus supposer des sources souterraines qui entretiennent son niveau.

Si l'on examine bien la rive nord, on verra que de ce côté les eaux tendent à se retirer. Ce n'est que la conséquence des atterrissements formés par les pentes du mont Katerli. Les eaux du lac sont très-saumâtres. Aristote attribue cette particularité au nitre qu'elles tiennent en dissolution et non pas au

les cigognes et les pélicans par les Turcs *Saka Kouch* porteur d'eau). Un grand nombre d'oiseaux, l'avocette, la spatule font leurs ébats sur la plage, sans que la présence de l'homme puisse leur en empêcher de jouir en paix de cette nage. La végétation des collines est moins intéressante que la flore des pays méridionaux, car le myrte, le laurier, atteignent des proportions inconnues dans ces régions. L'*agnus castus*, arbuste consacré à Junon, commence à apparaître ; il couvre des régions dans le sud et dans l'ouest de la province. Sa petite fleur bleue et son parfum sert à purifier l'air ; les anciens lui donnaient le nom d'*agnus castus*, parce qu'ils croyaient que ses petits fruits, pris en abondance, entretenaient la chasteté. Les habitants servaient pour fouetter les en-

verses de temps à autre de plantations de mûriers et d'oliviers ; plus loin c'est un vallon planté de châtaigniers et de figes ; les sentiers serpentent sous les

les villages ne paraissent pas ; situés loin de la route et à mi-côte tout le contraire de l'Europe les habitations se rapprochent plus possible des voies fré-

quent paraissent encaissés dans un bassin argileux dont les couches, peu inclinées, plongent sous les eaux. Avec attention on pourrait se croire en face de quelque voie romaine ; mais l'effet la ligne qu'elle suivait. Les stagnations s'avancent peu à peu vers le bord du lac ; c'est là que des marais furent exécutés par ordre de l'empereur Néron pour ouvrir un passage. La roche est dure et compacte dans les montagnes de l'est. À vingt kilomètres de route, la route encaisse le lac s'en éloigne ; elle est moins de profondeur et tend à laisser croître des joncs et des plantes aquatiques. Le terrain est marécageux ; mais comme le sol est d'un sable fin, la route est praticable même au milieu

des eaux stagnantes. Dans tout ce long parcours à peine traverse-t-on quelques ruisseaux qui portent au lac un maigre tribut. Bientôt cependant on rencontre un cours d'eau qui va se jeter dans l'ancien fleuve Ascanius, qui sans ce supplément courrait risque d'être à sec une partie de l'année ; en effet, d'après les renseignements fournis par les habitants, le fleuve qui sort du lac, autrement dit la rivière de décharge, ne coule qu'à certaines époques, environ six mois de l'année, quand les pluies ont exhaussé la surface du lac. Cela se conçoit vu la rareté des affluents qui sont sur la rive sud.

On l'a vu rester à sec pendant plus d'une année. Voilà pourquoi il n'y a pas de moulins sur ses bords quoique son cours soit assez rapide.

Ces deux cours d'eau peuvent être facilement identifiés avec leurs anciennes dénominations. La rivière du lac est sans aucun doute le fleuve Ascanius et l'autre serait le fleuve Cius, ce qui donnerait raison à Pline (1) qui fait des fleuves Cius et Ascanius deux cours d'eau différents.

PYTHOPOLIS.

C'est dans cette région d'Ascanie qu'il faut placer la ville de Pythopolis, fondée par Thésée ; mais il est difficile d'en déterminer la position à moins qu'on ne la mette sur l'emplacement même de Nicée qui n'existait pas encore. Si l'on s'en rapporte à Plutarque (2), qui emprunte ce fait à Ménécrate, historien de Nicée, Pythopolis aurait été fondée par Thésée dans le voisinage du lac Ascanius dans les circonstances suivantes : Soloïs, ami de Thésée, s'étant jeté dans la rivière voisine par suite d'un désespoir amoureux, Thésée désespéré donna au fleuve le nom de Soloïs ; c'est le fleuve Ascanius. De plus, pour obéir aux conseils de la Pythie, il fonda en cet endroit une ville qu'il nomma Pythopolis. D'après ce récit il faudrait chercher cette ville dans le voisinage du lac. Pline (3) la met au nombre

(1) Liv. V, ch. 32.

(2) Plutarque, *Vie de Thésée*.

(3) V, 32.

des villes détruites. « Les villes de Pythopolis, Parthénopolis, et Coryphaente ont péri. » On doit en conclure que cette ville et celle que les historiens byzantins nomment Pythia sont deux places tout à fait différentes. Nous parlerons de cette dernière au sujet des bains de Broussa.

Étienne de Byzance, qui mentionne les deux places (1), Therma et Pythopolis, en fait deux villes différentes, puisqu'il place cette dernière dans la Mysie. Ce canton appartenait en effet primitivement à la Mysie.

CHAPITRE XIX.

CIUS, GHIO.

La petite ville de Ghio, l'ancienne Cius, est située au bord de la mer sur le revers oriental d'une colline dépendant du mont Katerli; elle n'occupe qu'une très-petite partie de la ville antique; l'ancien port est aujourd'hui comblé et converti en jardins; mais le port moderne offre un excellent mouillage et contient un arsenal où l'on construit de grands navires.

Cius est une des plus anciennes villes de la contrée, puisqu'elle passe pour avoir été fondée par Cius, l'un des Argonautes à son retour de Colchide (2). Cette ville, placée à l'entrée d'un golfe bien abrité, en communication avec le lac Ascanius par la rivière du même

Cependant le nom de Cius est toujours, et l'on peut dire que c'est celui qui a prévalu; car le nom moderne de la ville que les Grecs appellent Ghio est une altération de l'ancien nom. Les croisés, qui avaient fait de leur principal point de débarquement en Asie, lui donnaient le nom de Cius, et pour compléter la multitude de noms que cette petite ville a reçus depuis sa conquête, les Turcs l'appellent Ghio, ce qui veut dire chemise, parce que c'est de cette ville que viennent par trois chemises de soie que l'on fabrique à Broussa.

La position de la moderne Cius est des plus heureuses; le beau golfe de Moudania développe ses flots devant les maisons bâties en amphithéâtre, et derrière la ville s'élève le mont Arganthonius, célèbre dans l'antiquité par la fable du jeune Hylas, fils d'Hercule, qui, au moment où les Argonautes étaient mouillés dans ce port, descendit à terre pour puiser de l'eau et fut enlevé par les nymphe. Nous avons rapporté la tradition qui attribue à Apollodore qui attribuait à Polyphème la fondation de Cius; de Strabon est différente; c'est un autre compagnon d'Hercule, qui, revenant de la Colchide, dans ce port et fonda la ville à laquelle il a donné son nom (1). Les Grecs ont beaucoup de peine à se souvenir de cet événement

s, qui s'étend le long de la Prole. La rivière de Ghio forme une de séparation bien tranchée entre deux natures de roches qui constituent les montagnes; celle qui domine de Ghio offre de nombreux gisements de serpentine et de marbre dont on faisait des colonnes.

restes d'antiquité les plus remarquables dans l'ancienne Cius sont les murailles, qui datent certainement de la fondation de la première ville; s'étendent depuis l'acropole, où aujourd'hui la demeure de l'agha, à la basse ville; leur construction est assemblée à joints irréguliers le style pélasgique est des plus remarquables. Les dimensions de chaque pierre ne dépassent pas un mètre la face de la pierre est à bossage les joints sont régulièrement aplanis.

Il faut faire observer que cet appareil n'est pas une condition de très-antiquité, car il a été pratiqué par les Romains; mais de leur temps le mur était rempli en bloc avec du mortier; tandis que à haute antiquité il n'y a jamais été employé dans la construction des murailles. Pour nous conformer à l'usage reçu, nous appellerons pélasgiques les constructions à joints irréguliers que nous aurons à décrire, mais nous attacher à cette expression une idée que celle de la forme des joints n'est pas d'antiquité.

Les monuments romains sont presque tous détruits. C'est ce qui a lieu dans les villes qui ont conservé leur antique situation. Mais les fouilles faites pour la destruction des maisons mettent à découvert des fragments d'architecture. On a retrouvé dans un lieu en dehors de la ville moderne l'emplacement d'un temple dont les bases entières mais couchées sur le sol sont en marbre cipolin; elles ont de la longueur; les chapiteaux corinthiens sont en marbre blanc. Malheureusement les habitants s'empressent de les détruire dans leurs constructions tous les fragments d'architecture qu'ils rencontrent. Voilà pourquoi les inscriptions si rares à Cius.

ROUTE DE GHIO A BROUSSA.

La route de Ghio à Broussa se dirige droit vers le sud; du moment qu'on a passé la rivière, on commence à monter et l'on ne quitte plus le pays montagneux. La route est belle et très-praticable, parce qu'elle est fréquentée par les chars qui portent des bois de l'Olympe à l'arsenal de Ghio. Le transport se fait au moyen d'attelages de quatorze à seize bœufs; lorsqu'on emploie les buffles on n'en met que six. Ces animaux sont en Asie beaucoup plus grands et plus forts qu'en Italie; leurs cornes sont un objet de commerce considérable à Constantinople.

Sur toute cette partie de la route, la nature est tout à fait à l'état sauvage. On franchit des collines rocheuses couvertes de végétation. A dix kilomètres environ de la ville, on descend dans un vallon qui était autrefois coupé par une énorme muraille d'appareil pélasgique; le milieu a été démoli pour faire passer la route; cette muraille se prolonge à droite et à gauche jusqu'au sommet de chaque colline; elle est bâtie en pierres de grande dimension assemblées à joints irréguliers, et porte tout le cachet d'une haute antiquité. Placée ainsi loin de toute ville, on ne peut que supposer qu'elle a été élevée pour séparer deux peuplades, peut-être les Doliones et les Mysi. Ces murs frontières, *finés ou closuræ*, sont assez dans les habitudes de ces temps, et la muraille qui existe en cet endroit ne paraît pas avoir eu d'autre destination. Il serait intéressant de savoir où sont les points d'attache; peut-être en suivant son parcours serait-on conduit à quelque découverte. Après avoir franchi un second col, on descend dans la vallée du Niloufer, que l'on passe sur un pont de bois. Les sommets de l'Olympe se développent à la vue dans toute leur majesté; le paysage de Broussa, vu du côté du nord, est des plus magnifiques qu'on puisse imaginer.

ROUTE DE MOUDANIA A BROUSSA.
APAMEA MYRLEA.

Myrlea était située au fond du golfe du même nom et à peu de distance à

l'ouest de Cius; c'était une colonie de Colophon qui prospéra pendant quelques années comme ville indépendante. Mais elle fut prise et détruite par Philippe, roi de Macédoine, fils de Démétrius, père de Persée, et qui donna son territoire à Prusias, roi de Bithynie, son gendre. Ce prince la rétablit et lui donna le nom d'Apamée, sa femme.

Myrléa prit son nom de Myrlos, chef de la colonie des Colophonien; enfin Étienne de Byzance (1) dit que c'était le nom d'une amazone. Le nom d'Apamée fut le seul qui subsista pendant la période romaine.

Les habitants conservèrent le droit d'administrer leurs affaires (2); dans quelques circonstances seulement ils le remettaient entre les mains du proconsul.

La ville de Moudania, qui occupe l'emplacement de l'ancienne Apamée, est située au bord de la mer. Ses maisons blanches s'élèvent sur le penchant d'une colline et sont entourées de jardins d'oliviers et de vignes. On ne trouve aucun vestige d'antiquité, et l'ancien port est complètement détruit. Moudania est le principal point de débarquement des navires qui font le transit entre Broussa et Constantinople; il est préféré à celui de Ghio parce que la route qui conduit à Broussa est plus praticable.

Les principales ressources de Moudania consistent en huile, blés et fruits; il n'y a aucune industrie.

sous celui de Seguino comme celui de Moudania sous celui de Montagnac.

On trouve à Moudania une maison de poste assez mal administrée, où l'on peut prendre des chevaux pour se rendre à Broussa; la route n'est que de vingt kilomètres. On commence à monter au milieu des jardins qui bordent la côte; le pays n'est pas très-accidenté, et quoique la terre paraisse propre à toute sorte de culture, le pays est à peu près désert et la terre en friche. En descendant la dernière colline, on arrive au bord de la rivière Niloufer, qui sépare la plaine de Broussa des terres des Apaméens.

La rivière Niloufer, qui traverse la plaine de Broussa, prend sa source sur le versant est de l'Olympe et entoure comme d'une ceinture tout le pied de la montagne, recevant tous les cours d'eau qui en descendent, et notamment le Gœuk déré, qui est le plus considérable (1). Le cours de cette rivière est très-encaissé et souvent dangereux; elle va se jeter dans le Rhyndacus, à huit kilomètres au-dessus de son embouchure en longeant au sud le lac Apollonias. Nous ne connaissons le nom de cette rivière qu'à partir du quatorzième siècle, et nous en sommes réduits aux conjectures sur son nom ancien. Cependant les géographes modernes sont assez d'accord pour l'identifier avec le fleuve Odryssès, d'après ce passage de Strabon (2) tiré d'Hécatée. « Après la ville d'Alazia est le fleuve Odryssès. Il vient

une expression vague qui n'est que relative ; mais surtout il ne sort pas du lac Dascylitis puisqu'il descend de l'Olympe. Cependant comme aucun cours d'eau notable ne vient dans ces parages se jeter dans le Rhyndacus, tout en considérant le passage de Strabon comme peu exact, on s'est accordé pour donner le nom d'Odryssès au Niloufer d'aujourd'hui.

Nous traiterons cette question plus en détail en parlant du lac Dascylitis.

CHAPITRE XX.

BROUSSA. PRUSA AD OLYMPUM.

PRUSE ROMAINE. Nous ne saurions trouver dans les anciens vestiges de la ville de Broussa aucun monument qui nous permette de suppléer aux lacunes que présente l'histoire de la capitale de la Bithynie. Précisément parce que cette ville arriva, pendant la période du moyen âge, à un haut degré de splendeur et de développement, les édifices qui pouvaient subsister à cette époque furent détruits pour faire place à des constructions nouvelles. Pour l'histoire de l'ancienne ville, nous en sommes donc réduits à nous en rapporter aux laconiques mentions qu'en font deux ou trois écrivains romains.

L'assiette de cette ville sur le penchant du mont Olympe, dominant une vaste plaine et commandant d'importantes vallées comme celles du Rhyndacus et du Macestus, devait lui donner une importance qui n'a été comprise qu'au moment où les tribus turques sont venues attaquer l'empire byzantin. Pendant la période romaine, l'ancienne Prusa joua toujours un rôle secondaire ; la ville de Cyzique était alors le point militaire le plus important de la contrée.

Les rois de Bithynie du nom de Prusias fonderent dans différentes régions de leurs Etats trois villes, auxquelles ils donèrent leur nom. Prusa, surnommée *ad Olympon*, fut, selon Strabon (1), fondée par un roi du nom de Prusias, qui fut contemporain de Crésus ; ce qui ferait remonter l'origine

de cette ville à cinq cent cinquante ans environ avant notre ère. Ce document a été contesté non sans raison par tous les écrivains modernes qui ont traité cette question. Il est ainsi conçu. « La ville de Prusa, située au-dessous de l'Olympe en Mysie, aux frontières de cette contrée et de la Phrygie a été fondée par Prusias, qui fit la guerre contre Crésus. C'est une ville bien gouvernée. » Étienne de Byzance attribue la fondation de Prusa à un roi du même nom qui fut contemporain de Cyrus, ce qui ne diminuerait en rien l'antiquité de la ville de Pruse.

Plinie lui assigne une autre origine. Selon cet écrivain, elle fut fondée par Annibal, lorsque, vaincu et fugitif, ce général se retira à la cour de Prusias. La fondation de Prusa ne remonterait, selon cette tradition, qu'à deux cent cinquante ans environ avant notre ère. Nous pouvons avoir une idée de l'ancienne capitale de la Bithynie en voyant l'enceinte du château de Broussa, qui occupe évidemment l'emplacement de l'ancienne ville.

On choisissait alors pour établir une ville un lieu élevé et d'une facile défense ; s'il était dominé de loin par quelque hauteur, on s'en inquiétait peu, les projectiles d'alors n'ayant qu'une portée très-limitée. L'antique Prusa était de forme carrée et abondamment pourvue d'eaux excellentes. Elle ne jouit pas longtemps de son autonomie, car lorsque Lucullus eut battu Mithridate à Cyzique, Prusa fut assiégée et prise par Triarius. Elle devint possession romaine, et dans l'organisation des provinces, elle fut soumise à la juridiction de Nicomédie. L'influence de Prusa sur les affaires de Bithynie était si peu importante que Tite Live n'en fait pas même mention dans la campagne de Manlius contre les Gaulois. Sous le règne de Trajan, Prusa jouissait encore d'une apparence de droits municipaux ; elle était en possession d'un sénat dont les décisions, si l'on en juge par la lettre de Plinie le Jeune à Trajan (1), étaient subordonnées à celles du gouverneur romain.

Pendant le règne de cet empereur,

(1) XII, 564.

(1) X, 85.

Prusa paraît avoir atteint le plus haut degré de prospérité, grâce à la bonne administration du gouverneur de la Province, qui n'était autre que Pline le Jeune. Il était assisté dans l'exécution de ses grands projets par Nymphidius Rufus le primipilaire (1), son ami et son ancien compagnon d'armes. Tous les soins du gouverneur, après avoir réglé les affaires d'administration et de finance, avaient pour but de faire construire des édifices somptueux et d'utilité publique. Nous avons au sujet d'un bain construit à Prusa une suite de lettres intéressantes de Pline à Trajan, qui peuvent donner une idée des précautions prises par le gouvernement au sujet de la construction des édifices municipaux.

« Les Prusiens, écrit Pline à Trajan, ont un bain vieux et en mauvais état. Ils voudraient le rétablir, si vous le permettez. Je crois, après examen, qu'il est nécessaire d'en construire un nouveau, et il me semble que vous pouvez leur accorder leur demande. Les fonds pour le construire se composeront, d'abord : des sommes que j'ai obligé les particuliers à restituer, et puis de l'argent qu'ils avaient coutume d'employer à l'huile du bain, et qu'ils ont résolu de consacrer à la construction. C'est ce que, d'ailleurs, semblent demander, et la beauté de la ville, et la splendeur de votre règne. Trajan accorda la permission de rebâtir le bain, pourvu que cet ouvrage n'imposât aucune charge nouvelle aux habitants. Dans une autre lettre (2)

sion, à condition toutefois que le terrain n'ait pas reçu la consécration religieuse à laquelle il était destiné.

Il résulte de cette correspondance qu'il n'est nullement question des eaux thermales, dont les sources sortent de terre assez loin de la ville. Il faut arriver à l'époque byzantine pour en trouver la première mention dans les écrivains anciens.

Il ressort des lettres de Pline, que la ville de Prusa était décorée de tous les monuments qu'on retrouve habituellement dans les ruines des villes romaines d'Asie, un gymnase, des thermes, un agora, et des portiques publics. Par une autre lettre (1) nous apprenons que la ville possédait une bibliothèque renfermant la statue de Trajan, placée probablement au milieu d'un portique.

A partir de cette époque, il existe une lacune de six cents ans dans l'histoire de Broussa.

PYTHIA.

Si les eaux thermales paraissent avoir été négligées par les Romains, elles attirèrent l'attention des souverains de Byzance, et une petite ville du nom de Pythia fut fondée dans leur voisinage immédiat. C'est au village de Tchékirguéh qu'il faudrait placer l'ancienne Pythia. Étienne de Byzance en fait mention en parlant des eaux chaudes de l'Asie en même temps que de Do-

seux fraîches afin de tempérer la des autres. »

Empereur de Constantin Porphyrogénète avait pris le nom de Sotir (la ville du Sauveur).

Zonare, c'est là que Constantin tombé malade : il se fit transporter dans sa ville d'Ancyron, où il

seigneurisans comme les patriciens continuèrent dans la suite à fréquenter les eaux thermales, et ces bains étaient pour eux l'occasion de tout le luxe de leurs équipages. L'impératrice Théodora, femme de Justinien, en l'année 525, prendra les bains de Pruse avec une suite de mille serviteurs.

BROUSSA BYZANTINE.

Les années s'écoulaient. Au luxe et à l'indolence des Byzantins devait succéder le bruit des armes, les guerres ; une nation dédaignée et ignorée de ses maîtres superbes vint naître un homme qui devait la face de l'Asie romaine.

Le premier, vainqueur des empereurs romains en Arabie et sur l'Euphrate, vint à tant de tribus insoumises de leur force. Chaque ville prise par ses guerriers l'occasion du butin d'un butin considérable. Il n'en avait pas davantage pour appeler au nouveau prophète toutes ces tribus disséminées dans les steppes de l'Asie antérieure. Aux Arabes qui envahirent l'Osrhoène et la Mésopotamie succédèrent les tribus turques, dont le nom était à peine connu des Romains. C'est alors que commença la décadence de trois siècles qui devait finir par l'effacement de l'empire de By-

zance, les princes de la dynastie seldjoukide avaient envahi plusieurs provinces de l'empire grec. Toghrul bey, petit-fils de Seldjouk, contracta une alliance avec le calife successeur de Mahmoud le Ghaznévide, et mourut en laissant le pouvoir à son neveu Alp Arslan, qui, le premier, étendit au delà de l'Euphrate la renommée des tribus turcomanes.

L'empereur Romain Diogène régnait à Byzance, lorsque les Turcs se ruèrent pour la première fois sur les villes de l'Asie Mineure. Césarée fut prise et pillée, et l'avant-garde des futurs possesseurs du Bosphore s'avança jusqu'au mont Olympe. Seïfed Dewlet, prince de la dynastie de Hamadan, assiégea Broussa en 924, la prit par capitulation, et la fit démanteler, mais non pas raser entièrement ; car plusieurs tours et une grande partie des murailles portent le caractère d'une époque antérieure.

Une heureuse expédition, entreprise pendant le règne d'Alexis Comnène en 1097, amena de nouveau les musulmans sous les murs de Broussa, qui fut prise et pillée ; mais les musulmans se retirèrent de nouveau.

Lorsque les Latins se furent emparés de Constantinople, les princes byzantins, pour repousser ces nouveaux ennemis, n'hésitèrent pas à faire alliance avec les princes musulmans. Théodore Lascaris, despote de Romanie, s'étant lié avec le sultan d'Iconium, s'empara de Broussa, qui fut en vain assiégée par les Latins.

Le château, qui passait alors pour une place imprenable résista à toutes les attaques, et la place resta entre les mains des Grecs jusqu'à la paix en 1214.

La mollesse que les habitants avaient montrée dans leur défense contre les musulmans excita la colère de l'empereur Andronic. Il punit les principaux habitants en livrant leurs biens au pillage, et fit périr ou exiler un grand nombre d'entre eux. C'est par ces moyens violents qu'il se maintint à Broussa jusqu'à ce qu'il eût reconquis son empire sur les Latins.

Nous sommes arrivés aux derniers jours de la Prusa byzantine. Les musulmans vainqueurs vont régner en mal-

CHAPITRE XXI.

INVASION MUSULMANE.

La série d'événements qui s'accomplissent pendant la période du quinzième siècle, nous ne pouvons que ceux qui se rattachent directement à l'histoire de l'Asie Mineure. Les trois siècles de l'hé-

tres sur la plus belle ville de la contrée, et en faire la base de leurs attaques contre la capitale des Byzantins.

Vers l'an 1300, Erthogrul laissa le gouvernement entre les mains de son fils Osman, qui ne perdit pas de vue les grandes destinées de sa race. A peine eut-il mis ses troupes en état d'entreprendre de nouvelles expéditions, qu'il reprit avec vigueur le siège de la ville (1307). Deux de ses généraux, Ak Timour, qui était le propre neveu du sultan, et Balaban, reçurent l'ordre d'élever deux forts dans la plaine pour intercepter les communications de la place avec la mer. Ak Timour établit le sien du côté des bains, c'est-à-dire vers l'ouest ; Balaban occupa les bords de la rivière Niloufer, qui coule dans la plaine. Pendant près de dix années, les garnisons de ces forts se bornèrent à intercepter tout commerce entre la ville et la mer, jusqu'à ce qu'enfin Osman, devenant vieux, résolut de diriger toutes ses forces contre Broussa.

Il s'empara en 1317 de la ville d'Édrenos, la démantela, et alla placer son camp à Bounar bachi, en resserrant la ligne du blocus.

Le commandant de la ville se préparait à une vigoureuse résistance, lorsque l'empereur Andronic lui envoya l'ordre de capituler. Il obtint un sauf-conduit pour les habitants, qui se rendirent à Ghio, une autre Prusa, qui devait aussi devenir la proie des musul-

autre monastère auquel il donna son nom.

Orkhan, une fois maître du trône, songea à poursuivre ses conquêtes ; c'est alors qu'il entreprit la campagne contre Nicée et Nicomédie. Son zèle religieux s'accroissant en proportion de ses victoires, il ordonna la construction de plusieurs mosquées, et appela dans son nouvel État des artistes persans qui introduisirent à Broussa la fabrication des faïences émaillées. A la mort du sultan, son corps fut déposé dans la chapelle funèbre où reposait son père ; la voûte, décorée de lames d'argent, était désignée sous le nom de Gumuschli Koublé.

Mourad I^{er}, successeur d'Orkhan, fut déclaré sultan en 1360. Il se montra aussi zélé que ses prédécesseurs à élever des monuments publics.

Le palais qu'il fit construire sur la colline qui domine la plaine de Broussa est aujourd'hui complètement ruiné. Mais au milieu des décombres on peut encore reconnaître les dispositions premières. Les habitations n'étaient pas groupées en un seul corps de bâtiments ; c'était une suite de kiosks plus ou moins étendus disséminés dans des jardins. Le palais du sultan Sélim à Andrinople est disposé de la même manière, et lorsqu'on visite le palais des schah de Perse à Téhéran et à Ispahan, on ne peut s'empêcher d'établir une comparaison avec l'ensemble du palais de Darius à Persépolis, et de conclure

offrit cent esclaves grecs des deux sexes, les plus beaux de sa nation. Dix d'entre eux portaient des assiettes d'or remplies de ducats, des vases de parfums, des aiguières d'or d'un travail précieux. La jeune mariée apportait en dot les clefs des villes d'Erzingham, Taouchanli, Simaul et Kutayah.

Le fils de Mourad, étant monté sur le trône en 1389, fit entourer la ville de Broussa de nouvelles fortifications; mais la suite de son règne fut loin d'être d'accord avec ses brillants débuts. Après la bataille d'Angora, Broussa fut envahie, en 1402, par les troupes de Timour; les écoles et les mosquées furent saccagées, et lorsque les généraux eurent partagé les trésors qu'ils avaient trouvés dans la ville, ils la livrèrent aux flammes. A la prise de la ville les trésors de Bayazid furent distribués aux soldats; les objets précieux étaient innombrables; les soldats mesuraient au boisseau les perles et les pierres précieuses.

Après la mort de Bayazid, Mohamed, fils de ce sultan, qui régna dans la suite sous le nom de Mahomet I^{er}, quitta la ville de Tocat, et vint prendre possession de Broussa en 1404. Isa bey, un de ses frères et son compétiteur, se présenta devant Broussa, et somma les habitants de lui ouvrir les portes; mais le plus grand nombre se retira dans le château et se défendit avec tant de fermeté, qu'Isa bey, ne pouvant l'emporter de vive force, se retira après avoir fait brûler la ville, qui venait à peine d'être rebâtie.

Broussa fut encore exposée aux attaques du Karaman, sultan d'Iconium, qui la prit et la pillra en 1413. Il fit déterrer les os de Bayazid et les fit brûler publiquement pour se venger de ce que ce prince avait fait couper la tête à son père. Ce siège désastreux fut le dernier que Broussa eut à souffrir; mais les incendies qui y éclatèrent à plusieurs époques, et notamment le grand désastre qui ravagea les vingt-cinq régrous de la ville en 1490, ainsi qu'un incendie non moins considérable qui éclata en 1804, et qui n'épargna ni les mosquées, ni les tombeaux des sultans, ont été aussi funestes à Broussa que plusieurs sièges consécutifs. A la mort

du sultan Mourad, Djem, frère du sultan Bayazid, se déclara comme un compétiteur au trône des Osmanlis. Bayazid était en Europe, et le prince Djem, aidé de quelques partisans, put facilement s'emparer de Broussa. Le sultan ne daigna pas marcher en personne contre son frère rebelle. Une faible armée attaqua les troupes de Djem dans les plaines du Yéni cheher et les mit en déroute. Pendant ce temps les janissaires se livraient au pillage de Broussa. Djem, poursuivi par Bayazid, alla demander asile au prince d'Iconium; mais, ne se trouvant pas assez en sûreté dans cette ville, il se retira près du grand maître de Rhodes. La suite des aventures du prince Djem est étrangère aux événements de l'Asie; il mourut à Naples en 1495. Une ambassade ottomane fut envoyée à Naples pour demander les restes mortels du prince Djem; ils furent apportés à Broussa et déposés dans un tombeau situé dans l'enceinte des souverains. Ce monument existe encore intact, et donne une idée du luxe bizarre des monuments funèbres de cette époque. L'autre sépulture, voisine de celle de Djem, est, dit-on, celle d'Isa bey, son frère, qui ne fut pas plus heureux dans sa révolte contre Bayazid.

CHAPITRE XXII.

BROUSSA MUSULMANE.

L'ensemble de la ville de Broussa se compose de la ville proprement dite, du château et des faubourgs; le tout forme une suite de constructions ayant en longueur quatre kilomètres environ et en largeur un kilomètre, placée sur un des penchans de l'Olympe, dont les sommets encadrent un riche et majestueux paysage. Les faubourgs s'étendent à droite et à gauche, et le château, solidement assis sur une roche élevée, domine la ville, et forme une enceinte crénelée flanquée de tours massives.

Trois portes donnent accès dans la ville, celle du nord, appelée Tabak Capousi (la Porte des assiettes), celle de l'est, Yer Capou si (la Porte de terre), et celle de l'ouest Kaplidja Capou si (la Porte des bains).

Deux autres petites portes, appelées l'une Sindan Capou si (la Porte de la prison), et l'autre Sou Capou si (la Porte de l'eau), conduisent du château sur les pentes de l'Olympe; mais ne sont fréquentées que par un petit nombre d'habitants de la campagne qui apportent des provisions. L'ancienne ville, qui est encore entourée de murs, est établie sur un rocher à pic du côté du nord. Les portes sont bâties de briques et revêtues de dalles de marbre. Pococke cite une inscription qui mentionne l'empereur Théodore Lascaris comme un des constructeurs de ces murailles.

Du côté de l'ouest, le soubassement des murs est antique; il est construit en grands blocs de travertin posés en parement et en boutisse. Le chemin qui conduit de cette porte à la vallée voisine est taillé au ciseau dans le roc et paraît remonter à une haute antiquité. La côte du sud, c'est-à-dire dans la partie qui fait face à la montagne, la ville est défendue par une fortification complète, la muraille l'Agger et un large fossé. Les tours sont espacées d'environ vingt mètres; elles sont carrées et construites en travertin et en blocs de marbre provenant en grande partie de monuments détruits. On remarque quelques fragments de sculpture d'un bon style.

Au delà des murailles sont les cimetières, plantés de hauts et magnifiques cyprès. Les fossés sont occupés maintenant par des plantations de mûriers. Cette enceinte paraît occuper l'as-

les nombreuses et intarissables sources thermales qui ont une si grande célébrité dans tout l'Orient. Deux magnifiques mosquées forment le centre de chacun de ces faubourgs et paraissent avoir motivé leur création; celle de l'est a été bâtie par le sultan Bayazid, et celle de l'ouest par le sultan Mourad. Entourées l'une et l'autre par des bosquets de cyprès et de platanes, elles restent encore aujourd'hui comme le lieu de pèlerinage et de promenade le plus fréquenté par les habitants. Dans d'autres quartiers, et surtout dans celui des eaux chaudes, de nombreuses plantations, disposées d'une manière pittoresque, forment d'agréables promenades qui contribuent à faire de Broussa une ville délicieuse entre toutes celles de la contrée. On distingue surtout la promenade du Tchamlidja dont les sapins séculaires offrent une ombre impénétrable; la nature seule fait les frais des embellissements de ces lieux champêtres; il faut cependant en excepter le kiosk d'Abdoul-Mumin, qui s'élève à l'entrée d'une des gorges de l'Olympe. Un café, placé près d'un ruisseau, réunit, les jours de fête, une foule nombreuse; mais là, comme partout ailleurs, chaque classe, chaque religion, a sa place choisie. Les Grecs ne se mêlent pas aux Turcs, les Arméniens aux Grecs. La pipe et le cherbet sont les délices que l'on vient chercher dans ce paradis, que parfois les lazzis d'un bouffon turc rendent plus bruyant que de coutume.

de nature, dans toute sa sauvagerie, dédommage amplement celui qui a fait cette excursion.

Les habitants jouissent avec calme de ce plaisir extrême de toutes les manières que la nature a répandues de la ville. Il n'est pas un des points de l'Olympe qui n'offre aux yeux quelque point de vue enchanteur. Les essences de la plaine et de la montagne, les cèdres et les cyprès, le platane, le châtaigner et le figuier s'y multiplient avec une abondance et une sève incroyables. Il est rare que les forêts présentent réunies tant de beautés si belles venues, et chaque point d'horizon donne lieu à une surprise nouvelle à la vue d'arbres gigantesques qui portent plusieurs siècles sur leurs cimes altières. Le pied de ces montagnes est entouré d'une large ceinture plus sombre et plus épaisse ; c'est plus la nature seule, c'est l'agriculture et l'industrie qui veillent à l'entretien de ces arbres exotiques.

CHAPITRE XXIII.

MODERNE. — INDUSTRIE. — COMMERCE.

Les maisons de Broussa sont bâties du même genre de celles de Constantinople, c'est-à-dire que le bois domine dans la construction. Les rez-de-chaussée sont généralement bâtis en moellon et en briques, mais les façades sont extrêmement simples. L'intérieur se compose d'un vestibule donnant accès à un escalier ordinairement de marbre ; c'est au premier étage que sont les appartements d'habitation ; ils donnent tous sur un jardin ouvert appelé kayat, sorte de jardin d'été où se tient la famille pendant les beaux jours. Au milieu est un puits d'eau vive, la ville étant en pente vers le nord. Quelle que soit la direction du vent, quelle s'ouvre la grande fenêtre du vestibule. Les maisons de Broussa offrent toutes d'une vue magnifique, et les gorges sauvages de la montagne offrent des vastes horizons de la

Le quartier des chrétiens occupe la partie de l'est. Les Arméniens et les Grecs sont placés sous la juridiction d'un

métropolitain de leur culte qui est subordonné au patriarche de Constantinople. Le sort de l'Église chrétienne à Broussa est des plus misérables. Privés de tous les monuments religieux qui avaient été construits par leurs ancêtres, les chrétiens ne jouissent aujourd'hui que de pauvres églises qui au dehors se distinguent à peine des maisons particulières.

Le quartier turc occupe la partie centrale de la ville ; c'est là que sont situés les caravanserais, le bezestein et les bazars.

Tout le versant inférieur de l'Olympe est couvert d'épaisses plantations de mûriers qui servent à la nourriture des vers à soie ; c'est surtout le mûrier multicaule qui est préféré. Les habitants regardent sa feuille comme plus nourrissante et ils signalent cet avantage particulier, c'est que pour la nourriture des vers, on n'arrache pas la feuille, qui arrive toujours un peu flétrie dans la magnanerie ; mais on coupe les jeunes tiges qui atteignent quelquefois la longueur de deux ou trois mètres. La feuille arrive alors fraîche et intacte, avec toute sa sève et tout son parfum ; elle nourrit mieux le ver, et lorsqu'il est prêt à monter, il trouve dans la tige qui lui a servi de nourriture un appui tout prêt pour y établir son travail.

On ne compte pas moins de sept espèces de mûriers dont un botaniste seul pourrait faire la distinction ; toutes ces variétés prospèrent également aux environs de Broussa. Les mûriers couvrent de leur ombre les bords des ruisseaux, et forment les haies du chemin. Ils semblent avoir retrouvé là leur climat natal ; aussi, par la beauté et l'abondance de ses soies, Broussa est-elle devenue une ville renommée dans le monde entier. Les soieries qu'elle fabrique se répandent dans tout l'empire turc, mais sont peu connues en Europe. Les velours de soie forment aussi une branche importante d'industrie que la concurrence d'Europe finira bientôt par anéantir.

L'industrie des soies, qui a rendu Broussa si célèbre, n'occupe aucune grande manufacture ; les ouvriers, comme ceux de Lyon, travaillent en chambre. Les fabricants leur donnent un poids donné de soie, qu'ils doivent

rendre ouvrée, avec la différence que comporte le tissage. On fabrique aussi une étoffe de soie que nous connaissons sous le nom de brocard; c'est un magnifique tissu orné de fleurs d'or. Les Turcs l'appellent du selymieh parce qu'il fut inventé du temps du sultan Sélim. Il ne se vend guère que pour l'usage des harem de Constantinople. On sait qu'il n'y a pas de nation au monde qui fasse plus de dépenses pour le luxe de leurs femmes.

Ces étoffes de soie blanche, alternativement rayées de bandes opaques et claires et qui sont assez répandues à Paris maintenant, sont aussi de la fabrique de Broussa. Elles servent pour faire les chemises des femmes, et des gandoura ou chemises pour la sortie du bain. Les coussins pour les sofas sont aussi l'objet d'une industrie considérable; on peut en avoir une idée en songeant que dans tout l'empire musulman le sofa est le seul meuble en usage; c'est la chaise, la table et le lit des Orientaux.

Les soieries de Broussa sont peu connues en France, où elles ont été longtemps prohibées; elles jouissent de cet avantage qu'elles peuvent se laver comme des foulards. Le dessin est assez uniforme; il consiste en grandes bandes de diverses couleurs entremêlées de petites guirlandes de fleurs. La rayure est le fond du dessin le plus goûté en Orient; c'est ce qu'on appelle pour les étoffes

il y a cinquante ans, on remarquait une hausse considérable dans le prix des soies; aujourd'hui, malgré la concurrence des soies de Lyon et de celles de Chine, les prix se maintiennent. On estime à cent mille pièces le montant de l'exportation de la soie ouvrée.

Il y a aussi à Broussa quelques fabriques d'étoffes de coton, et notamment de serviettes et de peignoirs pour le bain. Les serviettes sont d'un tissu de peluche extrêmement commode pour sécher la peau; les foutha ou serviettes bleues dont on s'entoure le corps sont composées de larges bandes de soie rouge et jaune sur un tissu de coton. L'usage des bains est si général en Orient que ces deux seuls articles sont l'objet d'un commerce considérable.

CHAPITRE XXIV.

LES EAUX.

Un des caractères les plus saisissants de la ville, celui qui frappe d'abord le nouvel arrivant, c'est la variété et l'abondance extrême des eaux qui surgissent de toutes parts, eaux froides, eaux tièdes, eaux glacées de l'Olympe, eaux bouillantes des sources minérales. Les possesseurs byzantins comme leurs successeurs les musulmans se sont plu à les aménager de la manière la plus agréable pour l'usage des habitants. Les fontaines ne se comptent pas et chaque maison a dans son vestibule un

mier s'appelle Bounar bachi (la source), le second Gheuk déré (céleste), et le ruisseau de Aktsan.

Bounar bachi est situé dans le voisinage immédiat de la vieille ville. Les pentes de terre avec assez d'abondance pour former un ruisseau rapide coulent dans un bassin entouré de saules et de hêtres. C'est le lieu de rendez-vous le plus fréquenté pendant la saison ; plusieurs échoppes de tapis sont étalées à l'entour leurs divans de velours et leurs escabeaux bariolés, où les habitants viennent s'asseoir pour fumer la pipe et le narguileh ; les bouffons de toute sorte, les jongleurs de toutes les nations font de ce lieu le théâtre de leurs tours, et à certains jours, pendant la promenade s'illumine, et aux heures du matin succède les représentations théâtrales, c'est-à-dire des farces et des farinettes dont le langage plus que l'action n'effraye cependant pas la gravité ; qui les écoute.

Les eaux du Bounar bachi étaient, autrefois, de la splendeur de Broussa, alimentées par des canaux souterrains et des palais du sultan Mourad, et là, grâce à la lumière, elles circulaient dans les canaux de marbre au milieu des jardins enchantés dont il ne reste plus que le souvenir.

Un grand pilier de maçonnerie, situé devant le palais, est regardé par les habitants comme le premier Sou-Térak qui a été construit en Turquie. Cette idée de conduire les eaux a été, selon l'opinion, transportée d'Égypte par les Arabes la pratiquent de temps immémorial. Les eaux sont conduites par des tuyaux de poterie jusqu'en haut sur des piliers, qui sont creux, et elle arrivent alors une nouvelle impulsion pour arriver à son but (1). Malgré l'abandon et de ruine où se trouvent aujourd'hui la plupart des édifices publics, le système d'hydraulique est le seul qui paraisse intéresser la ville et le seul qui soit encore bien entretenu.

Le ruisseau de Gheuk déré prend naissance dans les hautes régions de

l'Olympe, et coule vers la ville par une large vallée, la seule de la montagne qui ait son ouverture vers le nord-est. Il forme de nombreuses et abondantes cascades qui, au moment de la fonte des neiges, présentent un spectacle pittoresque et imposant. Un pont d'une seule arche, et surmonté d'une galerie couverte comme certains ponts de la Suisse, est jeté sur la vallée, et joint le quartier arménien au quartier turc. (Voy. pl. 41.)

CHAPITRE XXV.

LES EAUX THERMALES.

Toutes les eaux thermales auxquelles Broussa doit sa renommée surgissent d'un des contreforts inférieurs de l'Olympe dans la région occidentale de la ville. Le terrain dans lequel elles prennent naissance est composé de calcaire de schiste et de grès tertiaire. Rien à la surface du sol n'annonce qu'à aucune époque des phénomènes volcaniques se soient manifestés dans cette région ; mais aujourd'hui l'on sait que la chaleur interne du globe est la seule cause de la haute température de certaines eaux, et les sources qui sont conduites entre les couches géologiques à une certaine profondeur dans le sein de la terre en sortent infailliblement à une température élevée sans que pour cela la contrée où elles apparaissent ait jamais présenté un caractère volcanique. Si quelques sources thermales d'Auvergne et d'autres contrées ne sont pas dans ce dernier cas, on peut en citer une infinité d'autres qui surgissent de terrains crayeux ou calcaires dont la formation n'est nullement due aux terrains volcaniques. On compte à Broussa sept sources principales, quatre dans la plaine au pied de l'Olympe, et trois sur le dernier contrefort de la montagne. Les quatre premières sont : Eski Kaplidja (l'ancien bain chaud), Yeni Kaplidja (le nouveau bain chaud), Keukurdli (le bain sulfureux), et celui de Kara Mustafa qui porte le nom de son fondateur.

Les thermes sont divisés en trois parties ; la première, qui sert de salle d'entrée dans laquelle on quitte ses vêtements et l'on se prépare au bain, s'appelle Djamégan ; la seconde, qui est la

Ce système d'hydraulique a été décrit pour la première fois par le général Andronov (*Conspectus ancien et moderne*).

Salle tiède où l'on stationne avant d'entrer dans l'étuve pour ne pas être fatigué par la trop grande chaleur; enfin le bain proprement dit, où se trouve la source principale, qui répand la chaleur dans tout l'édifice. Autour de cette salle sont disposés des cabinets ou cellules dans lesquelles on peut prendre son bain en particulier; mais la généralité des baigneurs se tient dans la grande salle. La salle d'entrée forme un grand carré couvert par une voûte en pendentif, éclairée par de nombreuses fenêtres. Au milieu une fontaine de marbre composée de plusieurs coupes répand une nappe d'eau fraîche à l'usage des baigneurs. C'est un des charmes de ces établissements de trouver l'une à côté de l'autre et avec la même abondance l'eau chaude et l'eau froide sortant presque des mêmes tuyaux, et les nouveaux arrivés, qui ne se rendent pas bien compte de la nature des eaux thermales, s'étonnent d'un phénomène dont l'explication est si simple.

Dans l'avant-salle le baigneur ne manque pas de trouver, comme en tous les lieux de réunion en Orient, le cafédji, qui lui présente à son arrivée sa pipe et le café, et à sa sortie le miroir incrusté de nacre dans lequel le tchilébi, l'élégant Turc, donne un dernier coup d'œil à sa toilette. C'est sur le miroir que le baigneur dépose la modeste rétribution que touchent les baigneurs; car les bains sont dotés d'une fondation pour que le public en puisse jouir gratuitement.

issue aux eaux chaudes; d'autres robinets sont placés dans les murailles autour de la salle pour l'usage des baigneurs.

Tout l'intérieur de l'édifice est décoré de plaques de marbre de diverses couleurs. Les niches sont surmontées de coupoles sculptées dans le goût oriental.

Le bain de Eski Kaplidja, le plus ancien de tous, est certainement celui qui est mentionné par Étienne de Byzance comme un des bains royaux de la Bythynie. Les eaux sortent de terre à la température de 80 degrés; elles sont renommées par leurs vertus curatives. Le grand dôme est un ouvrage du sultan Mourad I^{er}, qui embellit la ville de Broussa de tant de monuments magnifiques.

Sous la grande salle sont des souterrains voûtés par lesquels les eaux sont distribuées dans les différentes parties de l'édifice.

Elles arrivent dans la grande salle par des canaux qui les déversent dans des coquilles de marbre et de là circulent pour l'usage des baigneurs. Dans chacun des angles de la salle sont des cellules destinées aux baigneurs de distinction.

Le bain de Yéni Kaplidja ou le nouveau bain est le plus riche et le plus remarquable de tous; il est situé sur la pente inférieure de la montagne entre la ville et l'ancien bain. Les salles sont couvertes par des coupoles recouvertes de plomb. Toutes les voûtes intérieures

né. Il était plat en dessous et en dessus. Sur la partie consistait un trou avec un reste de scel de plomb. Pour ceux qui ont vu les antiques dans les collections, il est que cette pierre n'ait servi à rien. Les Turcs étaient persuadés que la pierre placée sur une partie du corps affectée d'une douleur quelconque, avait la vertu de la dissiper ; chaque baigneur entrant dans le bain, se faisait-il soin de s'inscrire, pour être admis, afin de jouir du bienfait de la pierre merveilleuse ; il n'y aurait là rien de croyance en un remède chimérique, nous en voyons journellement en Europe ; mais les habitants ne se contentent pas d'ajouter, qu'un jour, cette pierre ayant été dérobée par une main étrangère, elle était revenue d'elle-même à sa place après le bain.

Il est que le milieu de la grande salle autrefois décoré de figures de marbre qui répandaient l'eau conduits placés dans leur gueule ; c'est une imitation de la fontaine des Al-Hambra est aujourd'hui détruite.

Le bain de Keurkurdli est d'une chambre (90° centigr.) et ses eaux sont naturellement chargées de sulfates. Il est surtout fréquenté pour la guérison des maladies de peau. Les bains sont situés à mi-côte du petit village de Tchékirküé, dont les bords atteignent jusqu'à 50° centigr.

Ils sont divisés en cellules destinées aux malades qui veulent se soigner du tumulte des grands bains. Les baignoires de marbre sans aucun ornement sont placées dans chaque cellule. Un kiosque, qui avec un petit jardin forme l'ensemble de l'établissement, dont un médecin du pays est le directeur. Les eaux sont ainsi dispersées dans le village, où un grand nombre de maisons jouissent du privilège de baigner. Les bains particuliers qui sont réservés pour les malades moyennant une modique redevance.

Autour des grands bains qui sont dans la plaine aucun vestige d'antiquité. Mais le village de Tchekirmé sur la hauteur voisine, est abondamment pourvu de sources chaudes, ce qui pour ainsi dire le centre

de toute la population agglomérée autour des bains ; c'est là qu'il paraît convenable de placer l'ancienne Pythia. Ce qui prouve que dans les temps byzantins cette petite ville avait une certaine importance, c'est que le sultan Mourad y fit bâtir une mosquée impériale, ce que les sultans ne font que dans les lieux où ils ont résidé.

CHAPITRE XXVI.

LES MOSQUÉES DE BROUSSA.

Si l'on s'en rapportait au dire des habitants, la ville de Broussa compterait au delà de trois cents mosquées ; mais dans ce nombre ils comprennent les petites chapelles ou mesjid, les sébil-khan, où résident des derviches. Il n'y a pas en réalité plus de douze grandes mosquées qui aient un caractère monumental ; elles sont toutes l'ouvrage des sultans de Broussa, et depuis la prise de Constantinople, aucun nouvel édifice religieux n'a été construit.

CARACTÈRE DE LA MOSQUÉE TURQUE.

Il y a longtemps qu'on l'a dit ; les Osmanlis n'ont pas d'architecture particulière à leur nation ; tribus de la tente, ils sont restés étrangers à l'art de bâtir, et leurs édifices publics sont l'ouvrage d'étrangers, d'architectes arabes ou persans d'abord, et d'architectes grecs ensuite. Aucun genre d'édifice ne peut mieux que les monuments du culte donner la preuve de ce fait.

Mahomet, qui dans son livre a réglé les plus intimes détails de la vie publique ou privée, n'a, pour les monuments religieux, rien prescrit que la condition de se tourner vers la Mecque en faisant sa prière, et l'ablution avant de la commencer. Tout lieu qui offrira de l'eau dans son voisinage et qui permettra de se tourner vers la Mecque pourra donc être un lieu convenable pour la prière. Le minaret, qui se présente comme le type le plus connu de l'édifice religieux musulman, n'est pas de prescription rigoureuse, et l'imam peut remplir son emploi même sur la place publique. Seulement, comme les chrétiens avaient pour usage d'appeler

aux offices au moyen d'instruments de bois ou de bronze, il voulut que la voix humaine fût seule employée pour convoquer ses croyants.

Les premiers lieux de prière chez les Arabes furent simplement des enceintes carrées sur un côté desquelles était une pierre debout qui indiquait de quel côté il fallait se tourner pour faire une prière valable. Lorsque les Arabes, devenus maîtres des villes, voulurent construire des Djami (lieu d'assemblée), ils firent de vastes portiques entourés de pilastres ou de colonnes; au milieu était une cour qu'on appela harem, c'est-à-dire lieu fermé. La niche qui indiquait la direction de la Mecque fut appelée mihrab. Ils imitaient ainsi les portiques des temples de l'Égypte et les agora, qui étaient nombreux dans les villes romaines ou byzantines. L'imam ou plutôt le muezzin montait sur la terrasse et convoquait le peuple aux heures de la prière.

Un grand nombre de mosquées arabes et turques, bâties sur ce plan, subsistent encore dans le monde musulman. Les mosquées du Caire, celles d'Adana, de Tarsous, la grande mosquée d'Alger, celle de Tlemcen en sont des exemples. Toutes sont antérieures à la prise de Constantinople. Plus tard, les Arabes ayant converti en édifices religieux quelques églises byzantines, on construisit des mosquées sur le modèle de ces églises, c'est-à-dire que la grande salle de prière fut couverte d'une coupole et

truites dans l'empire Ottoman imitées de l'église de Sainte-Sophie; mais plutôt prirent le type de l'Église de l'époque de Justinien, c'est une salle quadrangulaire décorée de colonnes à l'intérieur, mais couverte par une voûte ou pénétrée par de nombreuses fenêtres. Le harem précède la mosquée, et les fontaines coulent aux alentours de l'édifice pour l'usage des croyants.

Cette loi de l'architecture musulmane est générale et absolue, et on ne cite aucune mosquée postérieure à la prise de Constantinople qui soit en portiques; et réciproquement la mosquée dont le dôme est éclairé par des fenêtres est certainement bâti avant 1453.

Le minaret, cette haute tour élevée devant la mosquée et qui aux villes d'Orient un cachet si caractéristique, n'a rien dans sa construction ni de la forme qui permette d'établir sa date au quel il appartient aucune chronologique.

Les plus anciens minarets, ceux du Caire, ont la forme des tours carrées minuant d'étage en étage; ceux de l'Algerie sont aussi carrés sans aucun ornement. Les premiers minarets en forme de tour ronde et élancée comme ceux de Constantinople. Cette forme paraît avoir été portée chez les Turcs par les ar-

un coup d'œil un monument religieux musulmans. Nous pourrions dans d'autres détails sur la forme et la décoration, mais ce serait au sujet de ce livre.

Nous devons cependant faire cette remarque pour ceux qui s'attachent à des monuments orientaux, c'est que l'arc aigu des Turcs, n'est pas une forme comme nous l'entendons, c'est-à-dire formée par deux arcs de cercle, mais un arc plein ceintre dont la partie est formée par deux tangentes. Une dernière observation à faire sur l'architecture des Turcs, c'est qu'ils ont jeté complètement l'arc en fer à cheval, c'est-à-dire à centre surhaussé et pratiqué par les Byzantins et par les Arabes, parce que cette forme d'arc manque de solidité. Tous ceux qui ont étudié les monuments de l'Égypte et du Maroc savent combien une forme d'arc a été généralement em-

ployée à hauteur d'appui ou bassin de marbre alimenté par une fontaine perpétuelle, et des poissons privés nagent avec sécurité dans cette eau limpide. Pour empêcher les oiseaux d'entrer dans le temple, l'hypètre est couvert par une grille de bronze. Les murailles du pourtour sont percées, à hauteur d'imposte, de fenêtres qui correspondent à chaque travée; elles sont également fermées par des grillages.

La forme générale de l'édifice est, comme on le voit, d'une grande simplicité et dénote un art tout primitif. La niche appelée mihrab est tournée du côté du sud-sud-est, puisque c'est dans cette direction que se trouve la Mecque.

Les mollahs parlent avec admiration de la décoration première de l'intérieur de ce temple; tous les piliers étaient, disent-ils, dorés jusqu'à l'imposte, et sur cette dorure serpentaient des arabesques entrelaçant les sura (chapitres) les plus renommés du Koran. La chaire à prêcher, que l'on appelle minber, était l'œuvre d'un sculpteur arabe très-renommé. Aujourd'hui ce luxe a disparu; un badigeon blanc recouvre tous les piliers et des chiffres formés de lettres mystérieuses, qui représentent les diverses vertus d'Allah, sont les seuls ornements qui peuvent distraire l'œil du dévot musulman.

Deux grands minarets s'élèvent à droite et à gauche de la porte principale; ils ont la forme de colonnes cannelées; le chapiteau est remplacé par une balustrade à laquelle on arrive par un escalier intérieur. On voit encore sur la balustrade du minaret de droite le syphon qui, partant du penchant de l'Obélisque, amenait les eaux jusqu'à cette plate-forme pour l'épancher ensuite en gerbes dans l'intérieur du temple.

Outre la porte principale, la mosquée a deux autres portes, celle qui est destinée au sultan quand il vient faire sa prière, et celle qui porte le nom de Mekéméh Capou si (la porte du tribunal).

OULOUL DJAMI.

La grande mosquée, Ouloul Djami, est sur le plateau central de la ville; elle domine tous les quartiers environnants et forme comme le centre de perspective du tableau pittoresque que présente l'ancienne capitale des Osmanlis. Les mosquées sont ordinairement désignées par le nom de leur fondateur; celle-ci ayant été construite par le sultan Ouloul Djami. Elle fut fondée par le sultan Moulay, continuée par Bayazid, fils de lui, et terminée par Mohammed I^{er}, le dernier prince, ce qui ne s'empêcha pas de bâtir en leur honneur trois mosquées qui subsistent encore. Ouloul Djami forme un quadrilatère d'environ cent mètres de côté, divisé à l'intérieur en vingt-deux compartiments, formés par autant de piliers. Chacun de ces compartiments est couvert par une coupole, à l'exception de celui du milieu, qui reste ouvert pour donner de l'air et de la lumière à tout l'intérieur. C'est ce qui explique, dans les anciens édifices de l'Asie, l'hypètre ou harom. Au milieu de cette petite cour intérieure s'é-

CHAPITRE XXVII

MOSQUÉE DU SULTAN BAYAZID.

La mosquée du sultan Ildirim Bayazid est située dans le faubourg oriental au milieu d'un bosquet de cyprès et de platanes; elle est remarquable par la masse de sa structure autant que par la simplicité de sa forme. L'entrée est précédée d'un vestibule couvert par une toiture de charpente. On entre ensuite dans une avant-salle peu éclairée, à droite et à gauche de laquelle sont des cellules pour les lampes et les différents ustensiles de la mosquée. Il n'y a qu'un seul minaret d'une forme extrêmement simple.

Cette mosquée se contruisait en même temps que la grande mosquée impériale; aussi les travaux furent-ils souvent interrompus. Sur ces entrefaites, le sultan lui-même tomba entre les mains de Timour à la bataille d'Angora, et l'édifice religieux resta inachevé. Cependant la grande nef couverte par une coupole et deux salles contiguës ont été entièrement terminées et sont consacrées au culte. Le plan de cette mosquée est tracé dans le style de transition dont nous avons parlé, c'est-à-dire que la coupole repose sur le plan carré de la nef et n'est pas éclairée par des fenêtres.

Près de la mosquée on a élevé le tombeau du sultan Bayazid. Ce monu-

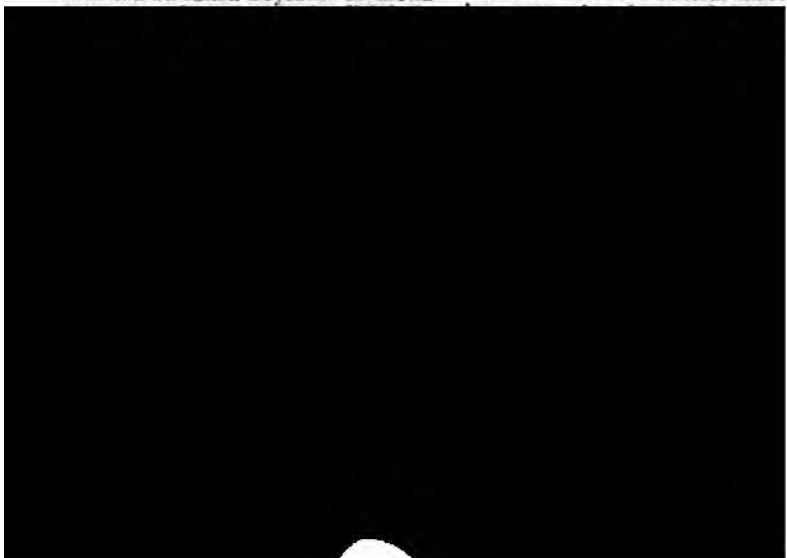
zantine. La façade a un certain rapport avec celle du vieux palais à Constantinople. Au rez-de-chaussée cinq arcades ogivales donnent accès à un long portique ou narthex. Des barrières de fer sculptées à jour ferment les quatre arcades latérales.

Le premier étage, qui s'ouvre par un portique est aussi éclairé par cinq grands arcs en ogive soutenus par des fenêtres géminées dont les colonnes sont supportées par une colonne unique. Le chapiteau est dans le goût byzantin. Les ornements des frises sont sculptés en feuilles de vigne et de lierre qui rappellent tout à fait le ciseau grec.

L'intérieur de la mosquée présente une disposition unique en Orient. Elle arrive dans la nef par un vestibule éclairé par un double escalier. Le centre de la nef est couronné par une coupole surbaissée. Le vestibule éclairé donne par un double escalier dans deux cellules pour les desservants et les diacres de la mosquée. Le même plan sert ainsi de temple et d'école.

Le plein cintre est employé couramment avec l'ogive dans l'intérieur du monument; tout enfin y dénote le rudiment de l'art byzantin.

Les historiens du temps, et notamment Khatib Tchélébi, rapportent l'effet que le sultan Mourad employa pour rassembler des ouvriers et des artistes chré-



Les marbres les plus variés, refouillés avec une délicatesse sans égale, ornent les murailles extérieures. La porte est entourée d'une longue inscription mêlée d'entraînes et de feuillages qui contient le premier sura du Koran. Trois années entières ont été employées à la sculpture de cette porte; chaque lettre est en haut relief et la plupart des caractères et des rinceaux sont entièrement détachés du fond.

Une inscription qui fait partie des ornements de cette frise rappelle en ces termes le nom du fondateur : Sultan Mohammed 1^{er}, fils du sultan Bayazid 1^{er}, fils du sultan Mourad 1^{er}.

L'intérieur du monument se compose d'une double nef couronnée par deux coupoles. Les murs sont revêtus de faïences émaillées qui donnent beaucoup d'éclat et de richesse à cet ensemble dont les lignes sont cependant fort simples. L'ameublement d'une mosquée ne comporte que la chaire de l'imam à laquelle on arrive par un escalier de douze marches; c'est le minber, la tribune du muezzin ou mahfil, sorte d'estrade supportée par des colonnettes; le mihrab ou niche centrale est en marbre rouge entourée d'une frise sculptée. Dans chaque mosquée turque, on remarque à droite et à gauche du mihrab deux énormes chandeliers de bronze supportant des cierges d'une grosseur et d'une hauteur exceptionnelles. Le grand soin des imams est de conserver ces cierges (tout en les allumant le vendredi) depuis l'époque de la fondation de la mosquée; aussi dès qu'ils sont brûlés jusqu'au tiers inférieur, on refond la cire qui reste avec d'autre cire pour en fabriquer un nouveau cierge avant que le précédent n'ait été entièrement consumé; c'est ainsi que se perpétue le flambeau qui fut allumé par le premier fondateur.

Du sommet de la coupole pendent des chaînes de bronze qui soutiennent des lustres de différentes formes et des œufs d'autruche rapportés par des pèlerins de la Mecque. Le luminaire est des plus simples; il consiste en godets de verre dans lesquels l'imam entretient une mèche avec un peu d'huile.

La mosquée de Mohammed 1^{er} est

généralement désignée, par les habitants, sous le nom de Yechil Djami (la mosquée verte), à cause de la couleur verte des faïences qui la décorent. Jadis le minaret et la coupole brillaient aussi des couleurs de l'émeraude; mais le temps et le manque d'entretien ont effacé peu à peu cette brillante parure, et là, comme dans tous les édifices musulmans, la décadence et la ruine semblent présager à l'Orient de nouvelles destinées.

CHAPITRE XXVIII.

TOMBEAUX DES SULTANS.

Dans le quartier de l'ouest, près de la mosquée du sultan Mourad, se trouve l'enceinte consacrée à la sépulture des premiers sultans osmanlis. Ce sont des chapelles sépulcrales construites sur un plan carré, octogone ou hexagone et généralement couvertes de coupoles. Elles sont au nombre de huit, et renferment les dépouilles mortelles du sultan Mourad, Mehemet Mouradi Sounni Mourad 1^{er} (1389). C'est un monument fort simple dont la coupole est soutenue par quatre colonnes byzantines. Les mollahs chargés de la garde du tombeau montrent encore avec orgueil son casque de bataille, entouré d'une mous-seline en forme de turban, et dont le poids est tel que bien peu d'hommes pourraient le conserver longtemps sur la tête. Le seul signe extérieur qui indique la sépulture est une grande bière de marbre ouverte et remplie de terre, aux quatre coins de laquelle sont placés quatre cierges de cire d'une hauteur remarquable et entretenus religieusement.

Le sultan Mourad fit aussi construire un médrecé ou école avec une fondation pour entretenir un certain nombre de docteurs.

La même enceinte renferme aussi les cendres de Djem sultan, plus connu sous le nom de Zizim, les peintures de cette chapelle et les étendards qui décorent la sépulture du fils de Bayazid, sont soigneusement conservés. L'autre sépulture, renfermée dans le même tombeau, est celle du sultan Moussa, qui disputa le trône à son frère.

Les autres chapelles sépulcrales sont consacrées à Ainischa et à Gurlou, deux filles de Bayazid, et au sultan Moustafa.

Dans le fond de l'enceinte sont les tombeaux du derviche Kaigourlou, d'une princesse Mariam, fille d'un sultan et de deux filles de Moussa. Le sultan Mahomet II et ses successeurs sont enterrés à Constantinople.

TOMBEAU D'OSMAN.

Le tombeau d'Osman, appelé par les Turcs Daoud Monastir (le monastère de David), est une ancienne église grecque dédiée à saint Élie. L'édifice est circulaire comme tous les monuments consacrés à saint Élie. La nef centrale est surmontée d'une coupole soutenue par quatre colonnes de marbre gris. Un narthex formant galerie précède la nef; toute la décoration intérieure consiste en revêtements de marbre gris séparés par des filets denticulés. L'emplacement de l'autel est éclairé par trois fenêtres divisées chacune par des meneaux de marbre gris formant des petites colonnes dont les chapiteaux portent des croix.

On entre par une porte latérale; car le narthex de l'église a été converti en salle sépulcrale renfermant les tombeaux de princes et princesses aujourd'hui inconnus. Le grand incendie qui a détruit une partie de la ville, en 1804, a considérablement endommagé ce monument. La coupole s'est écroulée et a

CHAPITRE XXIX.

L'OLYMPE DE MYSIE.

Pour l'étranger qui arrive par mer sur les côtes de la Bithynie, le mont Olympe présente le plus imposant spectacle. Couvert de neige une grande partie de l'année, entouré d'une ceinture de forêts sombres et séculaires, cette montagne apparaît comme un colosse qui écrase le pays d'alentour; aussi les anciens n'en ont-ils jamais parlé qu'avec une sorte d'admiration respectueuse. Il est généralement désigné, par les écrivains grecs et romains, sous le nom d'Olympe de Mysie. Du côté du nord, c'est-à-dire de la mer, il se présente comme une montagne à double sommet. Sa hauteur, qui paraît considérable, ne dépasse pas en réalité 2,235 mètres d'altitude absolue. Le plateau de la ville est à 305 mètres au-dessus de la mer. Le sommet de l'Olympe n'est qu'à 1,930 mètres au-dessus de la ville.

Sur le revers sud, les acrotères de la montagne forment de nombreux plateaux dont l'altitude atteint jusqu'à 800 mètres; on conçoit qu'elle perde beaucoup de son aspect imposant, d'autant plus que ses ramifications se rattachent, à l'ouest, à la chaîne de l'Ida et, à l'est, au Katerli dagh, qui est le mont Arganthonius.

Si l'on ne jugeait la constitution géologique de l'Olympe que par les nombreuses sources chaudes qui sortent de

bouleversés par quelque commotion souterraine et que le granit qui recouvrait la formation calcaire n'était autre chose qu'une masse énorme déplacée par ce tremblement de terre. Les vallées orientales de la montagne sont en partie granitiques et en partie composées de trapps, dont les formations acquièrent une grande étendue. Du côté de l'ouest on reconnaît, surtout aux abords des eaux chaudes, des grès rouges tertiaires dont quelques-uns offrent des teintes entremêlées de veines plus pâles, et qui pourraient être employés dans les constructions, s'ils étaient susceptibles d'acquiescer un certain poli. En somme cette masse énorme ne présente que très-peu de ressources comme carrière de pierres à bâtir. Les pierres employées dans la construction des mosquées sont apportées du bord de la mer; le sol n'offre qu'un travertin de qualité médiocre, qui est employé pour les remplissages des murs, et il est peu d'édifices publics pour lesquels on n'ait emprunté le secours de la brique, comme offrant plus de durée et sans doute plus d'économie que toutes les pierres que produit le pays.

Le marbre même qui a servi à la construction de plusieurs mosquées n'est pas tiré des vallées de l'Olympe; il est apporté de l'île de Marmara, carrière inépuisable qui a servi déjà à bâtir plusieurs villes et qui servira encore pendant plusieurs siècles.

La forme générale de l'Olympe se présente topographiquement comme un cône à base elliptique couronné par un double sommet.

Du côté du sud, les contreforts s'abaissent pour former de vastes plateaux où se réunissent les eaux de tous les versants, pour former deux fleuves et plusieurs lacs. De ce côté, les acrotes de la montagne sont beaucoup plus prononcées; la nature avait besoin de soutenir cette immense masse granitique; ce sont autant de petites chaînes qui descendent du sommet dans la plaine et forment dans leur intervalle des vallées arrosées par des cours d'eau permanents, dont la source est dans les pentes de l'Olympe. Couvrez ce sol d'un tapis de l'humus des végétaux accumulés pendant des milliers de siècles, vous

pourrez imaginer de quelle fertilité doivent être les vallées, et comment les forêts peuvent s'y multiplier avec une luxuriante majesté.

Aussi on peut dire que peu de forêts peuvent être comparées à celles de l'Olympe pour la richesse des essences et la belle venue des arbres. Le chêne et le hêtre y acquièrent des proportions inusitées; le châtaignier y réussit moins bien quoiqu'il se multiplie avec abondance. Mais le hêtre offre à chaque pas au voyageur qui veut s'aventurer dans ces solitudes presque impraticables des sujets d'une merveilleuse beauté. Ce fait est très-remarquable au point de vue de la persévérance des espèces végétales dans les régions qui leur sont propices. En effet il y a deux mille ans déjà que c'était une observation antique : on prétendait que les Mysiens qui étaient venus s'établir en Bithynie, alors terre phrygienne, avaient donné à la contrée le nom de Mysie, parce qu'en leur langue *mysos* signifiait un hêtre.

Parcourons maintenant la montagne; visitons ses vallées, ses pâturages et ses sauvages habitants.

Broussa étant située sur le penchant même de l'Olympe, on ne peut sortir de la ville du côté du sud sans se trouver immédiatement dans une des vallées, qui remonte presque jusqu'au sommet. Cependant il n'y a qu'une seule route fréquentée pour arriver au sommet de la montagne, c'est celle de Gœuk-déré (le vallon céleste), qui coupe la ville en deux parties du côté de l'est.

Après être sorti de ce côté, à peine a-t-on fait une demi-heure de marche, qu'on se trouve au milieu d'un majestueux amphithéâtre de rochers caché par l'ombre épaisse d'arbres séculaires, parmi lesquels on distingue le noyer, le châtaignier, le hêtre, et le chêne. Le chemin serpente le long d'un ravin profond et dangereux; c'est la dépression supérieure du Gœuk-déré, la vallée la plus célèbre de l'Olympe, celle dont l'aspect est le plus grandiose, surtout au moment de la fonte des neiges lorsque les torrents roulent avec les blocs de granit les troncs des arbres déracinés. En continuant à monter environ une heure, on arrive à un plateau ouvert de trois côtés, et dominé au sud

L'UNIVERS.

... de rousiers.
... à un coup d'œil
... l'Olympe; à droite
... dans une pro-
... les contreforts qui
... du mont Argantho-
... la mer, qui forme l'ho-

CHAPITRE XXX.

LES NOMADES DE L'OLYMPE.

C'est sur ce plateau que commencent les habitations d'été des Turcomans appelées yaëla. Le yaëla joue un grand rôle dans la vie des nomades d'Asie; chaque tribu a sa demeure d'été déterminée, et aucune autre ne viendrait l'en déposséder. Ce sont des pâturages placés sur les versants des montagnes, dans des endroits frais et bien arrosés. Chacun s'y bâtit une hutte, ou y dresse une tente. L'hiver on descend dans les régions chaudes, ou guermesir. Chacun cultive un petit coin de terre et fait paître ses troupeaux. Nous avons vu dans diverses régions de l'Asie un bien grand nombre de ces tribus turcomanes, et nous pouvons affirmer que partout nous avons trouvé l'aisance et le contentement. Aussi quelle sérénité sur ces villages, quel accueil sympathique est fait à l'étranger qui arrive. Ils ne connaissent d'autre autorité que celle de leur Ak-sakal (barbe blanche) ou an-

nos tentes d'Europe; les autres présentent l'aspect des huttes des Indiens; elles sont rondes et couvertes par un toit bombé comme une coupole. Ces dernières sont couvertes de peaux de chèvres ou de vaches; elles sont parfaitement closes, mais d'un transport difficile. La muraille est faite d'un treillis de roseaux qui se replie sur lui-même et se roule; la calotte est d'un grand embarras pour les changements de yaëla; elle s'emporte tout d'une pièce.

La première station que l'on fait sur le plateau de l'Olympe a lieu chez le kéhaya ou chef des Turcomans; il est là au centre de ses administrés, qui occupent les différents versants de la montagne. Chaque yaëla se compose d'une vingtaine de familles, qui ont leurs troupeaux en commun. Le chef de tous ces nomades, qui porte le titre de Yuruk Agha-si (l'agha des nomades), fait sa résidence à Muhalitch, où il vit entouré de ses rustiques courtisans.

Ces nomades habitent la région moyenne de la montagne depuis les forêts de hêtres jusqu'à la région des sapins. Ils s'élèvent rarement au-dessus de ce niveau quoique la montagne soit couverte d'un gazon fin comme le velours; ces pâturages ne paraissent pas convenir à leurs troupeaux. Cette population, qui anime le paysage pittoresque et sauvage de l'Olympe, ne laisse pas que de causer des dégâts notables que l'incurie du gouvernement de Broussa

es couverts de ces pieux noirs et menés qui ont un aspect lugubre. L'exploitation régulière des bois se fait par la préférence sur les pentes orientales de l'Olympe, qui sont moins abruptes et où les transports sont relativement plus faciles; mais quelle industrie! Des chars dont les roues sont mal jointes, et à peine arrondies, et sur des essieux de bois auxquels est fixé un timon d'une longueur démesurée. Dix à douze paires de bœufs tirent lentement une balle de hêtre qui dure cinq ou six jours pour être descendue dans le pays plat. Les fondrières formées par les roues et les pieds des animaux arrêtent journellement la marche du convoi.

Les bois sont généralement transportés jusqu'à Nicomédie, où on les embarque pour Constantinople. Cependant, la pente occidentale, il s'est fait une grande exploitation; mais les forêts de ce côté sont fort appauvries. Le seul produit de ces travaux subsiste dans le produit d'un village qui s'appelle Odunli, c'est-à-dire le village du bois; c'est l'entrepôt des bois coupés dans la région.

La région des prairies qui succède à celle des sapins n'a rien qui la distingue des sommets alpins des autres montagnes. Une quantité de ruisseaux, entraînés par la fonte des neiges, traquent leurs méandres sur le gazon ténu. Les habitants appellent ces ruisseaux *harman* (les quarante sources). Déjà à cette hauteur la neige reste dans les crevasses pendant la plus grande partie de l'été.

Les rochers verticaux qui semblent sortir du sommet de la montagne affectent les formes les plus bizarres. Ce sont de hautes falaises de granit qui se dressent en murs crénelés, en colonnes monolithiques qui présentent la silhouette de murs écroulés et de châteaux en ruine.

On commence l'ascension du dernier pic de la montagne; partout la neige remplit les crevasses; mais le chemin présente aucun danger. C'est ordinairement au pied du dernier pic que les guides turcomans font arrêter les voyageurs qui tentent l'ascension de la montagne. On laisse les chevaux paître

en liberté; car on peut facilement arriver à cheval jusqu'à cette hauteur. Des broussailles de pin et de genévrier que les guides ont apportées servent à allumer le feu où se prépare le repas champêtre qui doit précéder l'ascension. Il ne faut pas plus d'une heure pour arriver au sommet, et si l'on a été favorisé par un ciel serein, la majesté du spectacle qui se déroule aux regards suffit pour faire oublier les fatigues de la journée. Une grande partie de la carte de l'Asie Mineure se développe sous les yeux du spectateur; la vue s'étend au sud jusqu'aux vallées supérieures du Rhyndacus, à l'ouest jusqu'à la Troade, et au nord l'azur de la mer découpe la côte en mille golfes profonds dont les échancrures sont rendues encore plus sensibles par la perspective. Les îles de Marmara, de Lesbos se dessinent comme des points dorés sur le bleu de la mer, et à l'horizon du tableau on aperçoit à l'aide d'une lunette les dômes et les minarets de Constantinople.

Ceux qui ne voudraient pas organiser une caravane spéciale pour faire l'ascension de la montagne pourraient se joindre aux convois qui partent presque toutes les nuits de la ville pour aller chercher la neige au sommet. La neige est coupée en grands blocs dont deux font la charge d'un mulet, et le convoi redescend en ville vers neuf heures du matin.

Le sommet de l'Olympe se divise, comme nous l'avons dit, en deux pitons qui forment un plateau de plusieurs hectares d'étendue.

Sur celui de l'est, on voit les ruines d'un édifice en pierres sèches qui paraît avoir été une chapelle ou un monastère; mais rien dans sa construction ne permet de lui assigner une époque déterminée.

Du temps des empereurs byzantins, les vallées de l'Olympe devinrent le refuge d'une foule d'anachorètes qui fuyaient le tumulte de la capitale. Là, comme au mont Athos, les cellules accompagnées de chapelles se multiplièrent à l'infini. L'empereur Constantin Porphyrogénète fit un pèlerinage à l'Olympe, et y répandit d'abondantes largesses. On citait parmi les plus célèbres monastères l'abbaye de Médos,

fondée sous Constantin Copronyme par l'abbé saint Nicéphore sous l'invocation de saint Serge et sous la règle des Accemites (qui ne dorment point). Ce monastère devint le refuge de plusieurs prélats orthodoxes durant les persécutions des iconoclastes.

Moins heureux que leurs frères du mont Athos, les moines de l'Olympe furent chassés ou exterminés par les Turcs, qui s'emparèrent de Broussa. Néanmoins la montagne conserva le souvenir de ses anachorètes et encore aujourd'hui le fier Olympe est connu des Turcs sous le modeste nom de Chéchich dagh (la montagne du Moine). Lorsque l'islamisme se fut établi dans la contrée, les dévots musulmans reprirent les traditions des cénobites chrétiens et fondèrent dans la montagne des santons qui attirèrent de nombreux visiteurs.

Le sultan Orkhan bâtit au lieu appelé Gœuk binar un couvent pour le derviche appelé Kéikli Baba (le père du cerf). Cette retraite, encore très-fréquentée par les pèlerins, s'élève à l'est de la ville.

Plusieurs sultans ne dédaignèrent pas d'aller en personne y faire un pèlerinage et la tradition cite de prétendues prédictions faites par de célèbres derviches qui se seraient accomplies de point en point. Là comme dans bien d'autres lieux de l'Asie les religions adoptent les endroits célèbres des religions ennemies. Le christianisme remplaça

quer que les habitants de l'Olympe, qui vinrent demander du secours à Crésus contre les ravages du sanglier, étaient des pasteurs comme ceux que nous voyons aujourd'hui. Si l'on s'en tient au récit de Strabon (1), les brigands de l'Olympe n'étaient pas gens de peu ; ils avaient des châteaux forts situés au milieu d'épaisses forêts, et les Romains eurent plus d'une fois à compter avec eux, témoin ce Cléon qui, de son village natal, Gordiu Cômé, faisait une ville sous le nom de Juliopolis en l'honneur de son ami Jules César. Il possédait dans l'Olympe un château nommé Calydium et son pouvoir était assez étendu pour faire pencher la victoire du côté du parti qu'il embrassait. Il quitta fort à propos le parti d'Antoine pour se mettre dans celui d'Auguste qui l'en récompensa en lui donnant la grande prêtrise de Comana, et l'investiture du gouvernement de la province de Moryna dépendant de l'Olympe et de la Mysie Abrettenne.

Dans aucune des vallées de la montagne on ne trouve de vestiges de haute antiquité ; les seules ruines que l'on observe sont des temps byzantins. Les sangliers descendant du sanglier mysién errent en paix au milieu des forêts où ils trouvent une nourriture abondante dans les châtaignes, les faines et les glands qui jonchent le sol, et comme les musulmans n'ont garde de les toucher ni même de les chasser, ils mèn-

CHAPITRE XXXI.

L'ÎLE DE BESBICUS (Calolimno).

l'Asie par un seul en cette
la plupart des voyageurs célèbres
sirent Broussa dans les deux
se siècles ont effectué l'ascension
Olympe. Voici la relation qu'en
arnefort; nous la reproduisons ici
que, comme botaniste éminent,
connaître en peu de mots la
la montagne (1).

bus laissent tout ce jour-là le
Olympe à notre gauche. C'est une
le chaîne de montagnes sur le
et desquelles il ne paraissait en-
ue de la vieille neige et en fort
quantité. En approchant du
Olympe, on ne voit que des chênes,
s, du thym de Crète, du cyste à
um et une autre belle espèce de
larges feuilles. L'aune, l'érable,
ouiller mâle et femelle, la digitale
ferrugineë, le pissenlit, la chi-
le petit houx, la ronce sont com-
aux environs du mont Olympe.
ntée de cette montagne est assez
mais après trois heures de marche
il nous ne trouvâmes que des sa-
de la neige; de sorte que nous
bligés de nous arrêter près d'un
dans un lieu fort élevé pour
là au sommet de la montagne
une des plus grandes de l'Asie;
de aux Alpes et aux Pyrénées, il
que les neiges fussent fondues
cher encore pendant toute une
Les hêtres, les charmes, les
s, les noisetiers n'y sont pas
as sapins ne diffèrent pas des

près du mont Olympe que les
furent défaits par Manlius, qui,
têtu qu'ils avaient suivi le
Antiochus, voulut se venger sur
maux que leurs pères avaient
Italie. Les Grecs ont autrefois
l'Olympe le nom de montagne
oyers parce que plusieurs soli-
étaient retirés. Cette montagne
bre au huitième siècle par di-
maîtres où la discipline se
dans un état florissant.

Le fleuve Rhyndacus qui traverse le
lac Apollonias forme la limite occiden-
tale de la Bithynie; tout le pays situé
sur la rive gauche appartenait aux ha-
bitants de Cyzique et antérieurement
aux Doliones.

A quatorze milles (1) du rivage et
dans le méridien de l'embouchure du
fleuve s'élève un flot qui porte aujour-
d'hui le nom de Calolimno (2); c'est
l'ancienne île de Besbicus. Pline (3) lui
donne dix-huit milles de circuit;
Etienne de Byzance l'indique comme
étant voisine de Cyzique; il rapporte
cette fable touchant son origine. « Les
géants, dit-il, arrachant de gros blocs
du rivage, les jetaient dans la mer et
têchaient ainsi de fermer l'embouchure
du Rhyndacus; mais Proserpine, crai-
gnant pour l'île de Cyzique, affermit ces
rochers et en fit une île qui fut ensuite
nommée Besbicus par un des Pélagés
qui l'habitèrent; Hercule y détruisit le
reste de ces géants. » Selon Apollonius,
on voyait en ce lieu le tombeau du
géant Egæon (4). Pline croyait qu'an-
ciennement Besbicus n'était pas une
île; mais elle tenait au continent et en
fut détachée par un tremblement de
terre.

Cet flot partageait avec les îles des
Princes le privilège de servir de lieu de
délassement aux seigneurs de Byzance.
Besbicus, dit Pachymère (5), célèbre
par sa fécondité et la beauté de ses
campagnes, fut exposée aux ravages des
Turcs qui arrivaient avec trente vais-
seaux et dévastèrent le pays. Les habi-
tants furent massacrés à l'exception
d'un petit nombre qui se jeta dans la
forteresse; d'autres s'embarquèrent
avec leurs familles et firent naufrage
devant l'île de Skyros (Syras).

Besbicos faisait partie du territoire de
Kété (6); elle fut conquise en 1208 par

(1) 26 kilom.

(2) Le bon port.

(3) Liv. V, ch. XXXII.

(4) Apoll., Arg., I, 1164.

(5) Liv. VI, 17.

(6) Katoia de Pachymère, t. II, liv. V,
ch. 21, p. 227.

Kara Ali, fils d'Aigouddap. Osman donna en mariage au vainqueur une fille grecque qui faisait partie du butin de Calolimmo.

Ou mouille dans la petite baie de Calolimmo par dix brasses de fond; les rivages de l'île sont en effet très-accorés et plongent rapidement sous les eaux. La région nord est formée par une montagne escarpée qui se relie à celle du sud par une crête très-étroite. La majeure partie des terrains est formée d'argile sableuse dans laquelle sont intercalés des couches de grès friable.

Le village du même nom que l'île est assis sur la corne nord d'une baie peu étendue; il a un aspect de propreté et d'aisance peu ordinaires dans les villes d'Orient; les maisons sont blanchies à la chaux et bâties en pierre; l'ilot ne produit d'autre bois que quelques oliviers.

Le terrain de l'île se compose de couches de calcaire argileux verdâtre, inclinées de 37° à 45° et courant de l'est à l'ouest; cette roche au sommet des montagnes est fortement colorée en rose. Le calcaire est recouvert par une couche de grès d'une décomposition facile.

Une crête aiguë traverse l'île dans toute sa longueur et forme deux pentes de falaises élevées durs à l'érosion de la mer; elles plongent rapidement sous les eaux; aussi ne trouve-t-on de mouillage qu'en deux points : à l'est près de

aujourd'hui; on ignore d'où ils ont été tirés (1); peut-être en cherchant bien trouverait-on que Maignine est la corruption de Vagnitis, village qui est situé à la pointe sud de l'île.

CHAPITRE XXXII.

LA VILLE DE DASCYLUM ET LE LAC DASCYLITIS.

Il y a dans la détermination positive du lac et de la ville de Dascylum un curieux problème de géographie et d'histoire à résoudre. Les écrivains de l'antiquité n'ont laissé qu'un cahos dans les documents qu'ils ont recueillis sur ces lieux; l'examen du pays n'a encore mis aucun observateur moderne sur la trace de la vérité. On ne peut cependant douter que la ville de Dascylum n'ait existé puisqu'elle était le chef-lieu d'une grande satrapie sous l'empire de Darius. Quant au lac, il est mentionné tant de fois par les historiens de l'époque romaine qu'on ne peut douter de son existence. A-t-il disparu ou faut-il le confondre avec le lac d'Apollonias, c'est la question à résoudre. Dans l'état des connaissances géographiques de la contrée, il n'y a que deux lacs, celui d'Aboullonia et celui de Manyas. Si le lac Dascylitis a disparu, on doit trouver au moins sa place; nous allons résumer les renseignements que les anciens nous ont laissés sur la ville et le lac.

immersion avant l'arrivée de la flotte des Phéniciens, qui s'emparèrent de toutes les villes de la Chersonnèse (1), à l'exception de celle de Cardie (2). Cette dernière ville était voisine de Dascylium et célèbre par ses eaux chaudes qui étaient aussi douces que du lait (3). Or Pausanias donne à cette dernière ville le titre de *ἄστυ*, c'est-à-dire de bourg, de village; ce qui prouve qu'elle était bien déchue de son temps. De son côté, Étienne de Byzance (4) mentionne la ville de Bryllis « dans le territoire de laquelle était la petite ville de Dascylium »; il est, de plus, disposé à identifier Bryllis avec la ville de Cius. Tout ceci peut mettre sur la voie de l'emplacement de Dascylium. Cette ville était sur la rive droite du Rhyndacus et, d'après Mela, colonie des Colophonienis comme Myrlea. On connaît une médaille portant l'inscription *Δασκυλίτων*. S'il n'était question que de la ville, il n'y aurait rien de surprenant qu'elle ait été ruinée de fond en comble et qu'elle eût disparu de la surface du sol; mais le lac dont il est si souvent question dans les auteurs ne peut avoir eu le même sort sans laisser de traces.

Nous rassemblons ici les principaux passages des auteurs anciens qui traitent de ce lac; peut-être une exploration plus assidue de la province pourrait-elle conduire à débrouiller l'obscurité qui l'environne.

Strabon en parlant des Aphnéens dit : « Ils sont nommés Aphnéens, nom qui vient du lac Aphnitis, car c'est ainsi qu'on appelle le lac Dascylitis (5) ». Si nous prenons le texte d'Étienne de Byzance (6), nous y lisons : « Aphneion, ville de Phrygie près de Cyzique et de Miletopolis. Le lac aux environs de Cyzique s'appelle Aphnitis; il portait auparavant le nom d'Artynia. »

Plinse ajoute encore à la confusion, puisque suivant lui le Rhyndacus sort

du lac Artynia (1). Or comme ce fleuve traverse le lac d'Aboullonia, on serait tenté de conclure, en suivant fidèlement les textes, que le lac d'Apollonias (Aboullonia) n'est autre chose que le lac Dascylitis.

Cependant un passage de Strabon (2), citant en même temps trois grands lacs de la Bithynie et de la Mysie, nomme le lac Dascylitis le lac Apollonias et le lac Miletopolis. « Au-dessus du lac Dascylitis il y a deux autres lacs considérables : on nomme l'un Apolloniatis, l'autre Miletopolis.

« Près du lac Dascylitis est la ville de Dascylium; près du Miletopolis celle de Miletopolis et près de l'Apolloniatis est la ville d'Apollonia sur le Rhyndacus. »

Voici un autre passage de Strabon (3) qui augmente encore la difficulté; après avoir dit quelques mots du siège de Cyzique, il ajoute que les Cyzicéniens possédaient « une partie du lac Dascylitis, dont le reste appartient aux habitants de Byzance, une portion du pays des Doliones jusqu'aux lacs Miletopolis et Apolloniatis ». Il n'y a donc pas moyen de supposer que l'un des deux lacs eût jamais eu deux noms; de plus, le lac Dascylitis était assez étendu pour avoir été partagé entre deux peuples différents.

Maintenant, si nous reprenons le passage d'Hécatee que nous avons cité plus haut (4), le fleuve Odryssès, que l'on regarde comme le Niloufer actuel, viendrait du lac Dascylitis; or ce petit fleuve, comme nous l'avons dit, ne sort d'aucun lac. Le passage d'Hécatee, qui rappelle le culte particulier rendu à Apollon par les habitants de cette partie de la contrée, serait en faveur de l'opinion de ceux qui veulent assimiler les deux lacs sans la difficulté que présente le texte de Strabon. Un passage de Plutarque, dans la vie de Lucullus (5), n'est pas propre à éclaircir la question. « Il y a assez près de la ville de Cyzique un lac qui s'appelle Dascylitis, et qui est

(1) Hérodote, comme Strabon, voy. plus haut page 8, ne connaît l'Asie Mineure que sous le nom de Chersonnèse.

(2) Hérodote, liv. VI, ch. 33.

(3) Pausanias, liv. IV, ch. 35.

(4) Verbo *Bryllium*.

(5) Strab., liv. XIII, 507.

6; Verbo *Aphneium*.

(1) Liv. V, ch. XXXII.

(2) Liv. XII, p. 575.

(3) Strabon, XII, 576.

(4) Voy. page 114.

(5) Siège de Cyzique, *Vie de Lucullus*.

navigable à d'assez grands bateaux. Lucullus fit tirer à terre un des plus grands, et le fit traîner sur un chariot jusqu'à la mer et y fit embarquer des soldats, etc. » Ce lac ne communiquait donc pas avec la mer. Un autre passage prouve que tous ces événements se passaient sur la rive gauche du Rhyndacus, c'est-à-dire en Mysie. Un corps de troupes de Mithridate, qui était sorti pour faire des vivres (1), fut surpris par Lucullus et taillé en pièce. « Lucullus les atteignit près de la rivière du Rhyndacus et en fit un tel carnage que les femmes même de la ville d'Apolonia sortirent et allèrent dépouiller ceux qui revenaient chargés de vivres. Les deux villes et les deux lacs sont donc parfaitement distincts.

La ville de Daseylum a cependant subsisté sous l'empire byzantin; elle était épiscopale sous l'archevêque d'Apamée; voilà tout ce qu'on en sait. Ce qui a été écrit sur ce sujet dans les temps modernes n'est qu'un tissu d'erreurs. Selon Baudrand (2), cette ville existe encore sous le nom de Diaschilo; « elle est assez bien entretenue par les Turcs et située sur un cap du même nom entre Pruse à l'orient et Cyzique à l'occident ». Enfin une note de M. Gosselin, l'un des traducteurs de Strabon, ajoute à la confusion (3). « Daseylitis, dit-il, est une langue à l'embouchure du Nénufar (le Niloufer); elle conserve le nom de Diaskillo. » Cette note

de l'Olympe, à environ quinze kilomètres de la mer. Sa forme est triangulaire et son pourtour estimé de trente-sept à quarante kilomètres. La côte sud-est accuse une ligne assez régulière, c'est celle qui regarde la montagne, et le terrain est formé des alluvions charriées par les eaux. La côte nord, au contraire, est fortement découpée et remarquable par une presque île rocheuse devant laquelle est assise la ville d'Aboullonia, l'ancienne Apollonias.

La partie occidentale du lac reçoit une rivière qui n'est autre que le fleuve Rhyndacus et qui en sort pour aller se jeter dans la Propontide.

Le lac est en outre alimenté par les fontes des neiges de l'Olympe qui au printemps inondent tout le territoire d'alentour. Il est à remarquer que le courant qui entre dans le lac en sort presque avec le même volume d'eau, ce qui semble indiquer que le fond du lac n'est pas alimenté par des sources abondantes.

Une exploration hydrographique du fleuve et du lac fut faite en avril 1835 par la goélette de l'État *la Mésange* qui vint mouiller au port de Calolimno dans la petite île voisine. Une fois le bâtiment en sûreté, le commandant fit armer un grand canot, et en compagnie de quelques officiers, nous nous apprêtâmes à remonter le fleuve dont le cours à cette époque était à peu près

gnes et son cours devient plus . Nos matelots mirent pied à pour haler la barque, et nous ar- ra le soir même au village d'Is- il est situé à la base d'une mon- de marbre gris; cette roche pa- mstituer la chaîne qui court de uchure du fleuve jusqu'à Cy-

Notre intention était d'entrer e lac d'Apollonias en remontant yndacus; nous naviguions tou- pousées par une forte brise du et loin de trouver aucun con- , le fleuve nous paraissait s'é- toujours; enfin nous aperçûmes, e hauteur, la ville de Muhalitch. avions navigué plus de trente ki- res sans savoir sur quelle nappe nous étions; le courant qui se adait avec ce prétendu lac, était nt embarrassé par des lianes et rones d'arbres; nous n'aperce- la trace d'aucun être humain; l'enfin nous pûmes mettre pied à et envoyer aux renseignements quelques indigènes que nous aper- . Nous apprîmes que nous avions i longtemps dépassé le cours du lacus et que nous naviguions sur a sougherle (la rivière des buffes) ent de Simaul.

C'est pas rare de voir cette vaste ation se reproduire au printemps ment de la fonte des neiges de nipe, et les habitants la regardent e le signe d'une année d'abon-

L'inondation couvrait tout le a de la plaine de Muhalitch et idait les rives du lac avec celles u sougherle, de sorte que la petite de Loupad se trouvait presque par les eaux.

es un court séjour à Muhalitch, redescendîmes le fleuve sous la ted'un homme du pays, et nous mouiller sous les murs de id

lendemain, après avoir reconnu t qui indique l'entrée du lac, nous mouiller dans les environs d'A- nia

re guide nous avait quittés à uchure du Rhyndacus pour re- e un convoi de paysans qui pa- ent étrangers au pays; ils avaient tume des Russes, un bonnet de

fouurrure et une grande veste de peau, de longues bottes leur montant jus- qu'aux genoux. Ces hommes nous ap- prirent qu'en effet ils étaient Russes. Établis depuis plus de cent ans en Asie, ils avaient formé une petite colonie qui vivait en bonne intelligence avec les Turcs et jouissant de quelques im- munités, notamment de pratiquer sans contrainte leur religion. Ils sont adonnés à la pêche, et se rendaient à l'embouchure du fleuve pour pêcher l'esturgeon, dont ils fabriquent le ca- viar. Ce genre de poisson est en effet très-abondant dans ces parages, à tel point qu'on n'utilise que les œufs et que la chair est délaissée. Ces Russes habitent un village qu'on appelle Kosak keui, et qui est situé près du lac de Manyas. Ils possèdent quelques ba- teaux longs qu'ils placent sur un train de quatre roues, mettent dedans leurs enfants et leurs ustensiles de pêche, et vont ainsi, selon la saison, pêcher dans les différents lacs et cours d'eau de la contrée. Ils ignorent à quelle occasion ils sont venus dans ce pays; les Turcs disent qu'ils se recrutent de désér- teurs et de matelots russes qui vien- nent à Constantinople. Sont-ce d'anciens prisonniers amenés dans ces parages par les Turcs? ceci est plus probable.

Le lac d'Apollonias fut aussi appelé lac Artynia; mais il finit par prendre le nom de la ville principale, construite sur ses bords et qui devint célèbre par le culte que l'on rendait à Apollon.

Le Rhyndacus portait aussi le nom de Lycus, que les Grecs donnaient à tous les fleuves sujets aux déborda- ments.

L'année précédente nous avions ex- ploré le cours supérieur du Rhyndacus, dont nous donnerons ici une courte description pour n'avoir plus à nous occuper du régime de ce fleuve.

Le Rhyndacus prend sa source dans le voisinage de la ville d'Aizani (1), aujourd'hui nommée Tchafder hissar (le château du seigle). Ce territoire faisait partie de la Phrygie Épiète. Il sort d'une montagne calcaire apparte- nant au groupe du mont Dindymène a une hauteur de 1.085 mètres au-dessus

de la mer, traverse la plaine d'Aizani dans la direction du sud au nord et après une course de vingt kilomètres, contourne un col peu élevé près de Sofon keui, qui sépare la plaine de Tchafder de celle de Taouchanli (la ville des lièvres), petite ville assez peuplée adossée au revers méridional du Toumandji dagh, un des contre-forts sud-est de l'Olympe. La plaine de Taouchanli est bien cultivée et renferme plusieurs villages. En traversant cette plaine le fleuve prend son cours vers l'ouest et le nord-ouest, pour contourner le massif de l'Olympe, débouche dans la plaine aux environs du village de Kirmasli, et va se jeter dans le lac Apollonias vers l'angle sud-ouest. Pendant la saison des hautes eaux où nous nous trouvions, il ne nous fut pas possible de reconnaître dans le lac aucune espèce de courant; mais l'inondation étant causée par la fonte des neiges, le volume du fleuve n'en était pas augmenté dans son cours supérieur.

L'accumulation des neiges dans ces régions et les rudes hivers de la Bithynie se représentent assez fréquemment; aussi les orangers et les plantes des contrées méridionales ne croissent-ils pas dans cette province. Plutarque (1) rapporte que pendant le siège de Cyzique Lucullus ayant fait une sortie pour se mettre à la poursuite des soldats de Mithridate « trouva les neiges si abon-

Cet événement se passait sous le règne de Claude le Gothique (1).

Dans toute l'étendue de son parcours, depuis sa source jusqu'à sa sortie du lac, le fleuve ne reçoit aucun affluent qui porte un nom historique; mais, dans son cours inférieur, il reçoit de l'ouest une rivière considérable qui s'appelait Megistus ou Macestus, et aujourd'hui Sou sougherli. Nous n'avons pas parlé du nom moderne du Rhyndacus; on peut à peine dire qu'il en a un, c'est-à-dire qu'il en change à chaque village. Dans les hauts plateaux on l'appelle rivière de Thafdere; plus loin c'est la rivière de Taouchanli; enfin au petit bourg d'Edrenos le Rhyndacus prend le nom d'Edrenos tchai jusqu'au lac Apollonias.

Ce n'est pas tout. A sa sortie du lac, les habitants le confondent avec le Macestus et l'appellent, jusqu'à la mer, Sou sougher li (la rivière des buffles ou des bœufs d'eau). Il faudrait dire littéralement sou segher li, *segher*, bœuf, *sou segher*, bœuf d'eau, sou segher li tchai, la rivière des bœufs d'eau; voilà pourquoi la géographie des Turcs est un cahos.

Celui qui n'a pas quelques notions de la langue ne saurait s'y reconnaître; il y a cependant un avantage, c'est que tous les noms de ville, de montagne ou de fleuve ont une signification prise de leur caractère saillant et cela se fixe très-bien dans la mémoire.

trée qu'il était le cours d'eau le sidérable de la Mysie Abrettène. Macestus prend sa source dans le lac, près du village du même nom dans le voisinage duquel M. Halévy a déterminé la position d'Ancyrogie; ce qui constate l'exactitude du nom, le lac est alimenté par des sources abondantes. Au nord du village on trouve une gorge par laquelle l'eau du lac s'écoule avec impétuosité et forme une cascade au milieu des rochers. Ce ruisseau est la source du Macestus. Dans cette région, il porte le nom de Tchak, arrose les plaines volcaniques; sont situés de nombreux villages passant près de la petite ville sougherli, il en prend le nom, s'appelle jusqu'à Muhallitch; enfin la ville à la mer, après la jonction de la rivière, le fleuve prend les noms de Tchak et de Sougherli. Le territoire arrosé par le Macestus appartenant à la Mysie Abrettène et à l'Épictète, nous les décrirons à temps que cette dernière pro-

quai en solide maçonnerie qui s'élève de plus d'un mètre au-dessus de l'eau; la forme de l'îlot est un rectangle terminé par un hémicycle. Les restes qu'on remarque dans son enceinte se composent de colonnes et de pans de murailles qui ont sans doute appartenu au temple d'Apollon ou peut-être de Diane; l'îlot s'appelle aujourd'hui Kiz-Ada si (l'îlot de la fille ou de la vierge). Est-ce un souvenir de la divinité grecque?

On cite un grand nombre de médailles de cette ville, tant autonomes qu'impériales; le revers porte quelquefois la figure du fleuve Rhyndacus couché et appuyé sur une urne; c'est le symbole d'*Apollonia ad Rhyndacum*, épithète donnée à cette ville pour la distinguer des autres du même nom. D'autres médailles portent au revers la figure d'Apollon près duquel est un trépied. Le temple d'Apollon dont nous avons parlé est représenté sur une médaille de Caracalla; il est à quatre colonnes, ce qui s'accorderait assez bien avec la nature des ruines que l'on observe dans l'île.

Il faut que les habitants de la ville moderne se soient attachés à détruire les inscriptions; car les anciens Apolloniates mettaient le plus grand soin à confier au marbre les faits notables de leur cité. Dans plusieurs villes d'Asie et notamment à Ephèse on observe des inscriptions votives dédiées par les habitants d'Apollonie sur le Rhyndacus; et Arundell cite une inscription de cette ville copiée à Dinair l'ancienne Colossæ, votée par les Apolloniates.

« Le peuple des Apolloniates sur le Rhyndacus honore Tibérius Claudius, fils de Tibérius Cyréna Mithridate, grand prêtre d'Asie, leur protecteur et leur bienfaiteur, et en reconnaissance de ses services lui ont élevé une statue par les soins d'Apollonius, le plus distingué de leurs citoyens (1). »

Du temps des empereurs romains, tout ce territoire appartenait à Cyzique (2). A l'époque byzantine, la ville était épiscopale sous la métropole de

APOLLONIAS.

Cette île sur laquelle la ville est située dans la partie nord-est de l'Asie à environ cinq kilomètres de la côte. On y arrive au moyen d'un pont de bois en mauvais état. La partie séparée du continent, était autrefois par une forte muraille flanquée de tours dont quelques spécimens restent en place; mais toutes ces constructions ne datent pas de la période hellénique; on peut reconnaître des parties construites avec des matériaux antiques et qui datent de la période byzantine. Il ne reste dans l'intérieur de cette bourgade, qui a remporté le nom d'Apollonias, aucun vestige digne d'être observé; ce fut un lieu de refuge, pendant le temps de la domination musulmane, pour les diverses populations chrétiennes de la Prusse ou d'Apamée. Un nombre des petites îles qui émaillent la surface du lac, il en est une qui présente des traces évidentes de constructions helléniques; elle est entourée d'un

(1) Arundell, *Seven churches*.

(2) Strab., XII, 575.

Nicomédie; ce privilège a maintenant passé à Ghio. Il n'y a à Apollonie qu'une pauvre église à peu près abandonnée.

CHAPITRE XXXIV.

LOUPADIUM. — LOUPAD.

La route d'Apollonias à Loupadium suit la côte nord du lac à travers une contrée déserte et marécageuse. Les oiseaux aquatiques abondent dans ces parages qui sont fréquentés à de rares intervalles par des pasteurs nomades. Le seul édifice que l'on rencontre sur cette route est un vieux khan abandonné appelé Kirsiz khan, le caravanseraï des voleurs; c'est une construction du moyen âge, mais un ouvrage turc.

On franchit le Rhyndacus sur un pont de bois en très-mauvais état pour arriver à la petite place de Loupad, bâtie sur la rive gauche du fleuve, et juste à son point de sortie du lac.

Loupadium fut bâtie par Alexis Comnène pour défendre les abords de Broussa contre les Sarrasins. C'est plutôt une forteresse qu'une ville; elle reçut cependant un contingent de population qui a pu s'élever à deux mille âmes dans le temps de sa plus grande prospérité. Loupadium est bâtie en forme de rectangle, selon l'usage des Byzantins; la muraille est de briques

leva cette place, qui ne fut jamais reprise par les Byzantins.

Il ne paraît pas que dans l'antiquité romaine il y ait jamais eu en ce lieu quelque ville importante; les voyageurs du dernier siècle (1) citent un assez grand nombre de ruines entre cette ville et Muhalitch; elles ont dû appartenir à Miletopolis, qui était dans le voisinage. Aujourd'hui la population a presque totalement abandonné Loupad à cause de la *mal aria* qui devient de plus en plus redoutable. On n'y trouve plus pour habitants que quelques familles grecques et un monastère abandonné, où vit avec sa famille un pauvre *papas* qui fait le service religieux des chrétiens de Loupad.

HADRIANI ÉDRÉDOS DANS LA VALLÉE DU RHYNDACUS.

Le cours du Rhyndacus, à travers les défilés de l'Olympe, offre des alternatives de défilés et de plaines qui renfermaient quelques villes importantes et qui aujourd'hui sont peuplées de nombreux villages. Tous ces districts ont été à l'époque byzantine le théâtre des luttes entre les Sarrasins et les Grecs. Aussi les passages des vallées étaient-ils défendus par de nombreux châteaux dont on voit encore les ruines, mais dont les noms ne peuvent être restitués que par conjecture, car les inscriptions monumentales de cette

abord par Sestini au village et les ruines de cette ville ont été décrites par M. Ha-

te de Broussa à Édrénos la vallée du Rhyndacus descend où il entre dans le lac. On arrive après vingt-quatre heures de marche à la petite ville d'Alisi, dans le voisinage de l'ancien château byzantin. Kir-Bâti est sur les deux rives du lac et contient environ huit cents maisons. La majeure partie est habitée par les Turcs. Les roches qui entourent la ville sont de nature volcanique et sont recoupées par les marnes du Rhyndacus et qui forment la Mysie Abrettène. On fait un voyage de quatre kilomètres de Kir-Bâti à Kesterlek, petit village qui a cinquante maisons. Peu après avoir quitté ce village, on voit un château byzantin dont les murs sont bâtis de briques et de plâtre; cette construction paraît être du même âge que le château de

Alisi qui se prolonge ensuite à travers une contrée boisée et presque déserte. On passe plusieurs petits cours d'eau avant d'arriver à Kir-Bâti. On arrive, après huit heures de marche, à Kir-Bâti, à quarante-huit kilomètres d'Édrénos, située dans le voisinage d'Hadriani.

Le lac de la rivière est défendu par un château byzantin; mais les ruines d'Hadriani sont à deux milles

de Kir-Bâti. On y voit une ancienne porte de ville avec trois arcades; mais on ne voit aucune trace de murailles; l'architecture de cette porte est d'un style byzantin. Un peu plus loin sont les débris d'un édifice considérable qui, par son architecture qui indique l'existence d'une ancienne ville, et par les noms qu'il porte, permet de conjecturer que ce ne soient les ruines

de Kir-Bâti. On a fait bien des ten-

tatives pour arracher du sol les fragments qui s'y trouvent et qui nuisent à leurs cultures, et ils ont accumulé près des murailles existantes une quantité de corniches et de colonnes brisées d'une belle exécution.

Le grand édifice dont les ruines sont encore conservées paraît avoir été un gymnase; les murs de fondation peuvent encore être parfaitement distingués. C'était un édifice carré d'environ soixante-six mètres de large; sur quarante-huit de profondeur; mais à l'exception du côté sud-ouest, les murs ne s'élèvent pas à plus de trois ou quatre pieds au-dessus du sol; les murailles de l'ouest ont environ vingt mètres de hauteur et peuvent être aperçues d'une très-grande distance; elles sont magnifiquement construites en grandes assises de marbre; l'épaisseur du mur est d'environ un mètre et toute la construction est appareillée sans ciment; ce qui montre avec quel soin l'édifice a été construit.

Les fondations des pièces de l'intérieur sont seules visibles, et il est difficile de connaître leur disposition.

Près du gymnase sont les vestiges de deux autres édifices qui, si l'on en juge par les colonnes brisées qui sont dans le voisinage, paraissent avoir été des temples, l'un d'ordre dorique, l'autre ionique. De belles volutes et des fragments de corniche sont la gisant à terre. Trois colonnes de petite dimension et encore en place indiquent sans doute l'emplacement d'un portique; et les murailles voisines sont remplies de fragments de toute sorte. Les inscriptions sont rares à Hadriani; mais on en découvre quelques-unes au village de Beyik; elles paraissent avoir été transportées de la ville.

La ville d'Hadriani est le lieu de naissance de l'orateur Aristide, qui dans ses écrits a laissé quelques passages relatifs à son pays natal. On comptait cent soixante stades (1) entre Hadriani et Pæmaninus et deux jours de marche entre Cyzique et la première de ces deux villes.

Au-dessus du village d'Édrénos le fleuve se trouve de plus en plus res-

(1) Vingt-neuf kilomètres et demi.

serré par les défilés que forme le Toumandji dagh; mais on rencontre de distance en distance quelques villages bâtis sur les pentes. Enfin l'on arrive à un ruisseau qui va se jeter dans le Rhyndacus en venant de l'est et qu'on appelle Toumandji sou; c'est la limite entre la Phrygie et la Bithynie.

YÉNI CHEHER, SUGHUD ET QUELQUES VILLES DE L'INTÉRIEUR.

Les versants est et sud de l'Olympe, quoique moins peuplés que le versant nord, renferment cependant quelques villes qui méritent d'être mentionnées. La région est formée un bassin particulier au centre duquel est un petit lac qui porte le nom de Yéni cheher comme la ville bâtie sur sa rive; il est alimenté par quelques sources et par les eaux de la montagne. Son canal d'écoulement se rend dans la rivière d'Ak sou qui va au Sangarius en se joignant au Déré tchai qui prend aussi le nom de Bédre tchai; c'est la rivière de Lefké. La ville de Yéni cheher (nouvelle ville) est regardée comme de fondation musulmane; elle était autrefois le lieu de cantonnement d'une orda de janissaires; on sait que cette milice fut créée à Broussa et composée de jeunes chrétiens convertis à l'islamisme. Si l'on compare son état actuel avec le tableau qu'en fait un ancien voyageur, on doit convenir qu'elle est

pendant deux heures et demie, arrivâmes à Yéni cheher. La ville petite mais jolie; tous les vendredis y tient un grand bazar; on y presquede tout; mais le principal merci est celui des chevaux que Tartares y amènent (1). » Yéni c'était le centre des opérations de man lorsqu'il attaquait Nicée. Bilé autre village à l'est de Yéni cheher regardé comme l'ancienne Belec on n'y remarque aucune ruine intéressante.

A la jonction de la rivière Poi et du Sangarius se trouve la ville Sughud, qui a joué un grand rôle l'histoire ottomane, puisque c'est le premier fief que posséda le che tribus turques lorsqu'elles arrivèrent en Asie Mineure. Auparavant elles avaient été que des hordes à la solde des sultans d'Iconium. Ala Eddin fit sévir de ce territoire à Ertoghoul fit de ce lieu le centre de ses opérations contre Broussa. Le site de Sughud, dont le nom turc signifie l'écoulement, selon Hammer, à l'endroit de Thebazion, ville byzantine d'importance; mais aujourd'hui on observe aucune ruine antique. Elle est célèbre parmi les Turcs, comme le lieu de sépulture du sultan Ertoghoul, le tombeau s'élève aux environs de la ville qui elle-même est située à l'extrémité d'une vallée et entourée de nombreuses plantations de mûriers.

Le tombeau du sultan est une

leur pittoresque des sépultures s'effaçaient.

Un autre fief fut donné à Értoghoul prince des Seldjoukides après une victoire remportée contre eux. Ala Eddin fit présent à Értoghoul pour lui et ses descendants de territoire situé au confluent du Kizil et de la Sakharja (le Sangarius); il fit ainsi fortifier ses frontières de terre contre son plus grand ennemi, le sultan de Byzance. Ce territoire fut le Sultan ouï (le front du sultan), sa possession s'étendait jusqu'au mont Olympe et dans le Toumandji qui est un de ses embranchements. La nature du terrain, qui, entre Nisibis et Lefké, est de grès et de calcaire, se reflète complètement dans les passages du pays. On commence à remarquer les roches volcaniques qui ont fait le pays brûlé de la Catacecaumene.

CHAPITRE XXXV.

LES TURCS S'ÉTABLISSENT EN ASIE.

Alp Arslan Khan, chef des tribus de la Bucharie, fit alliance avec les turkomanes, et leur permit de passer sur son territoire. Leur chef, le sultan de Seldjouk, s'appliqua pendant dix ans de trente années à introduire l'organisation militaire parmi ces tribus qui étaient primitivement pasteurs. Ils s'engagèrent sous les ordres de plusieurs princes de l'Asie centrale, tributaires de nombreuses empires, jusqu'à ce qu'ils se sentissent forts pour tenter par eux-mêmes la conquête des régions de l'occident, divisées par des dissensions intestines. L'esprit de conquêtes fut soigneusement entretenu par les dynasties seldjoukides, qui pendant un siècle acquiescèrent les contrées du Fars, du Khorasan et d'Alep et y repandirent la doctrine de Mahomet.

Alp Arslan-bey, petit-fils de Seldjouk, fit une double union avec le conquérant de Mahmoud le Ghaznévi, et mourut en laissant le pouvoir à son fils Alp Arslan, qui le premier franchit au delà de l'Euphrate la renommée des tribus turkomanes.

L'empereur Romain Diogène régnait à Byzance lorsque les Turkomanes se ruèrent pour la première fois sur les villes de l'Asie Mineure. Ils passèrent l'Euphrate et s'emparèrent de la ville de Césarée, capitale de la Cappadoce; l'église de Saint-Basile fut mise au pillage. Le trésor renfermait les offrandes, accumulées pendant plusieurs siècles, des princes fils de Constantin et des innombrables fidèles venus de toutes les contrées de l'empire pour honorer les reliques du saint; c'était le but de l'expédition des tribus turkomanes : toutes ces richesses tombèrent entre leurs mains. Les portes enrichies de perles du reliquaire furent enlevées : c'est toujours chez les peuples orientaux le symbole de la conquête.

L'empereur byzantin s'avança jusqu'au centre de la Phrygie pour repousser au delà du fleuve ces hordes qui menaçaient d'envahir ses États. Les Grecs, qui menaient avec eux comme auxiliaires plusieurs corps de troupes étrangères, remportèrent des avantages marqués; ils reconquirent plusieurs places fortes déjà occupées par les Turkomanes. L'armée, qui comptait plus de cent mille hommes, n'avait à combattre que des tribus qui connaissaient à peine la discipline, mais chez lesquelles le courage indomptable tenait lieu de toute tactique. La victoire fut sans doute restée du côté des Byzantins, si les corps auxiliaires n'eussent commencé à faire défection. Alp Arslan accourut lui-même au secours de ses tribus menacées, et se précipita à la tête de quarante mille cavaliers sur l'armée byzantine, qui éprouva une défaite complète. L'empereur Romain Diogène fut fait prisonnier, et racheta sa liberté par une rançon de cent mille pièces d'or et la promesse d'un tribut de cent soixante mille livres d'or.

C'est ainsi que les Turcs apparurent en Asie Mineure en conquérants avides, portant partout le carnage et la destruction et ne songant au peuple qui habitait ces riches contrées que pour le réduire en esclavage.

Alp Arslan mourut en laissant le pouvoir à son fils Melek-Schah. Ce prince abandonna à son cousin Suleiman, arrière-petit-fils de Seldjouk, la domination

de tous les pays situés au delà d'Antioche, c'est-à-dire le pays de Roum ou l'Asie Mineure. C'est de ce moment que s'établit une séparation entre les Seldjoukides de Perse et ceux de l'Asie Mineure. La race des premiers s'éteignit en la personne de Sandjar, petit-fils de Alp Arslan.

Les fils de Suleiman, Daoud et Kilidji Arslan, fondèrent à Iconium le siège d'une souveraineté indépendante, qui conserva pendant deux siècles la suprématie sur tous les autres petits États musulmans.

Kilidji Arslan enleva aux princes voisins la Cappadoce et la Karamanie (1171), et reconquit Nicée sur les croisés, qui s'en étaient emparés depuis dix ans. Le successeur de ce prince, Azeddin Kilidji Arslan, reconquit les provinces qui avaient été enlevées à son frère, mais bientôt après, partagea son empire entre ses nombreux enfants, et par cette mesure prépara le triomphe des armées chrétiennes qui, sous la conduite de Frédéric Barberousse, traversaient l'Asie Mineure. Le prince croisé s'empara d'Iconium et de Tarsous.

Les villes grecques de Phrygie et de Cilicie, attaquées par les musulmans, réclamèrent les secours des croisés, mais ne pouvant s'accorder avec ces auxiliaires, préférèrent se soumettre aux musulmans; c'est ainsi que la place d'Adalia fut incorporée à l'empire seldjoukide d'Iconium; cependant cette ville

Mineure, réduites sous la domination ottomane, perdirent leur nom. Byzance n'avait plus de possession au delà des versants de l'Olympe, et tout le reste de la presqu'île était divisé en autant de gouvernements qu'il y avait eu d'émirs pour attaquer Ala Eddin. La Bithynie restait encore aux empereurs de Byzance avec une partie de la Troade.

La Mysie devint l'apanage et prit le nom du prince Karasi, Sarou-Khan eut la Mœonie, l'émir Aidin prit possession des rives du Méandre, et la ville de Tralles perdit son ancien nom pour prendre celui de son nouveau maître. La Carie échut à Montesche. La Lycie et la Pamphylie furent réunies sous la domination de Tekké. La Pisidie et l'Isaurie échurent à l'émir Hamid, qui donna son nom à ces deux provinces.

La Karamanie reçut le nom de Karaman, qui avait fondé un État indépendant dont le chef-lieu, placé à Laranda, fut dans la suite transféré à Konieh, l'ancienne capitale des Seldjoukides.

La Phrygie septentrionale perdit son nom pour prendre celui d'une ville du second ordre qui s'appelait Forum Caramorum, et devint la province de Kermian.

Les provinces limitrophes de la mer Noire, l'ancienne Paphlagonie et le royaume de Pont restèrent sous la domination de Gazi Tchélébi, dernier prince de la race seldjoukide.

Pendant que les princes ottomans se disputaient les débris de l'empire d'

la capitale de l'empire byzantin le territoire conquis par aux environs de Broussa, les *Yeni cheher*, d'*Aineh gheul* et lui furent données en fief par Ce fut le berceau de la puissance. *Ertoghul* ne poussa pas ses conquêtes, et mourut en pouvoir à son fils *Osman*.

époque l'empire byzantin la plus grande partie de leur : il possédait encore les occidentales et quelques villes la côte sud. L'empire s'étendait dans tout le centre jusqu'à l'Euphrate, et une provinces de la mer Noire us le pouvoir de *Ghazi Tcheles* derniers rejetons de la race il.

t un demi-siècle la puissance ul ne fit que s'affermir sans ai diminuer; les châteaux et places des environs de l'Océan les rives de la Propontide fus et reprises plusieurs fois par tins et par les Turcs.

finé d'*Ertoghul*, le jeune *Osman* dait dans ces expéditions aux atreprises qu'il lui était donné lir. Combattant tantôt pour

es possessions de son suzerain t, tantôt pour étendre les con- son père, on le voyait tou- tête de ses troupes et au plus anger. Les *Scheik* et les *San-*

accompagnaient l'armée pro- : déjà sa grandeur future an- ar les songes et les prophéties. du confirmer la puissance d'*Os-* lui envoyant les insignes du uprime 1289.

it qu'avant lieu tous ces évé- dont l'influence devait être si destinées de l'acheté. L'Euguer de luttas sans issue, res- entive aux dernières angoisses ire byzantin; bien plus, on a États chrétiens faire alliance musulmans contre les princes tte lute de l'Asie contre l'E-

l'instinct national des Grecs lever et résolue en faveur de it, deux mille ans auparavant, t que la valeur et la profonde d'Alexandre avait ressuscité

et rendu impossible, cette lutte entre deux races rivales renaissait avec plus d'acharnement et allait se résoudre cette fois en faveur des tribus asiati- ques; la question posée à la guerre de Troie, dure encore et les générations présentes ne la verront pas finir.

CHAPITRE XXXVI.

BOL I ET SES ENVIRONS. — CLAUDIO- POLIS. — MODRÈNE. — CRATIA.

Indépendamment de la voie militaire qui passait au pont de Sabandja et qui desservait les régions du littoral, la partie orientale de la Bythinie était traversée par une autre voie romaine qui franchissait le *Sangarius* à *Leucæ*, *Lefké* et se dirigeait vers la Phrygie *Épictète*. Tout le territoire compris entre ces deux routes avait une forme presque triangulaire dont la ville de *Dadastana* formait le sommet vers le sud. Cette dernière ville était située, selon *Zonare*, à une journée de chemin d'*Ancyre*, et d'après *Anmien Marcellin* (1) était sur la frontière de la Bithynie et de la Galatie. Son nom moderne est inconnu.

Dadastana n'a d'autre célébrité dans l'histoire que d'avoir été témoin de la mort subite de l'empereur *Jovien*, qui fut enseveli en toute hâte et transporté à Constantinople pour être déposé dans le tombeau des *Augustes*, pendant que *Valentinien* marchait sur *Nicée* pour se faire élire empereur (2).

Le territoire situé à l'est du *Sangarius* appartenait primitivement aux *Caucones* (3). Cette province est arrosée par deux petits fleuves, l'*Hypius* près duquel était la ville de *Pruse*, et le *Billicus*, le *Billis* de *Plin* (4) qui porte aujourd'hui le nom de *Filius tchai*. Ce fleuve, après avoir fertilisé le territoire de plusieurs villes antiques, sort des frontières de la Bithynie et va se jeter dans la mer Noire près de *Tium*. Il prend sa source dans la chaîne de montagnes qui, de l'Olympe *mysien*, se dirige vers

(1) Liv. XXV, ch. X.

(2) En février 364.

(3) Voyez page 49.

(4) Liv. V, ch. XXXII.

l'est, et forme les groupes dont les noms modernes sont : El-nalu dagh et Karmalu dagh. Cette chaîne secondaire correspond au mont Orminius de Ptolémée (1). Le Billœus, dans son cours supérieur, se compose de deux branches principales; l'une, qui prend sa source à l'est de la ville de Boli, est appelée Boli sou jusqu'à son embranchement avec le cours oriental, appelé Soghanli sou (la rivière des oignons). Cette dernière branche prend sa source dans les montagnes de la Galatie.

MODRENÆ, MUDURLU.

L'ancienne voie militaire franchissait la montagne dans le voisinage de la ville de Tourbali, sur le versant occidental du Tchourounlou dagh (2), à peu de distance de la petite ville de Mudurlu, qui occupe l'emplacement de l'ancienne Modrenæ. Cette ville, qui faisait partie du thème des Bucellaires était épiscopale; elle est ordinairement mentionnée sur les cartes et dans les dictionnaires géographiques (3) avec le surnom de Comopolis : *Comopolis sive Modrenæ*; cette erreur provient d'un ancien contresens du traducteur des thèmes, qui a pris Comopolis pour un nom de ville, tandis que c'est tout simplement l'union de deux mots grecs (4) qui signifient ville-bourg, petite ville (5); c'est précisément l'épithète que M. Tchihatcheff (6) donne à la ville de Mudurlu, qui a pris la place de l'an-

Tout ce pays est couvert de forêts épaisses. Le petit village de Khan dagh est situé au milieu des jardins et des arbres forestiers; la route qui conduit à Dutché (1) passe au milieu de la forêt et laisse de côté un aqueduc qui portait sans doute l'eau à cette ville. De Sabandja à Khan dagh on compte vingt-quatre kilomètres et de cette dernière à Dutché vingt-huit. Boli est située à vingt-quatre kilomètres de Dutché; la route est des plus pittoresques, entrecoupée de monticules et de ravins; tout ce pays est couvert d'une abondante végétation, mais est très-peu peuplé.

BOLI.

Boli a remplacé l'ancienne ville de Bithynium qui fut depuis appelée Claudiopolis; c'est la dernière syllabe de ce nom qui a formé celui de Boli. Strabon fait mention de Bithynium et dit qu'elle est située au-dessus de Tium; ce renseignement n'est pas inutile, les deux villes étant situées sur la même rivière. Pausanias nous apprend que les habitants de Bithynium étaient des colons d'Arcadie et Mantinéens d'origine, et lorsqu'Hadrien eut divinisé son favori Antinoüs, natif de Bithynium, les habitants de Mantinée s'empressèrent de lui élever un temple comme à l'un de leurs compatriotes, et instituèrent en son honneur des jeux qui se célébraient tous les cinq ans (2). Nombre de statues étaient élevées en mémoire du jeune

niem était située dans le canton de, dont le chef-lieu était une ville appelée Salonia par Étienne le Géographe (1). Ce pays était célèbre par d'excellents pâturages, qui nourrissaient une quantité de gros bétail; il y avait une espèce de fromage que l'on apportait jusqu'à Rome. Pline (2) nous fait connaître les qualités qui le rendaient si précieux; il se conservait longtemps sans altération. L'usage du fromage était un goût salé qui se passait en le faisant tremper dans du vin ou du thym. Il reprenait alors qu'il avait été frais.

Aujourd'hui on ne prépare en ce pays d'autre fromage qu'une espèce appelée misira, qui se conserve longtemps. L'usage du fromage est presque inconnu des popula-

les de Bithynium ne sont plus visibles sur l'emplacement de la ville moderne de Boli, mais dans un espace de trois ou quatre kilomètres à l'est, qui porte le nom de Eski Boli, il n'y a aucun monument antérieur; mais on y a découvert un grand nombre d'inscriptions et des restes d'architecture.

La ville moderne de Boli est située au sud de cette plaine qui est fertile et fertile, entourée de montagnes du côté du nord et de l'est. Elle n'a aucun monument remarquable; quatre ou cinq mosquées à mi-carré, quelques caravanserais. Mais on trouve des sources chaudes comme jadis, propriétés curatives. Elles sont au sud de la ville et portent le nom de Ilidja.

Elle renferme une population d'environ vingt-cinq mille âmes répandue dans des quartiers entourés de jardins; jamais été une place de guerre importante; il n'y a pas de château, de murailles, s'il y en a eu, sont complètement détruites. Comme ville de commerce entre Constantinople et Angora, elle a un assez grand trafic au moment de la récolte des laines et de la laine pour teinture (3), les caravanes succèdent sans interruption. Le

commerce avec la Perse, qui jadis passait par l'intérieur, prend maintenant la voie de mer par Trébizonde, depuis l'établissement des bateaux à vapeur.

Non loin de la ville il y a un petit lac et deux sources qui jouissent de vertus toutes différentes. L'une a la propriété d'incruster au plus haut degré; l'autre au contraire dissout les pierres de telle sorte qu'on ne peut la conserver que dans des auges de bois. Ce dernier fait aurait besoin d'être vérifié.

CRATIA, GHÉRÉDEH.

De Boli à Ghérédeh on compte vingt-cinq à trente kilomètres; la route est magnifique et passe au milieu des forêts et des vallées. Ghérédeh, qui a conservé quelques rudiments de son ancien nom, est l'ancienne Cratia, qui s'appela ensuite Flaviopolis, sans doute comme une distinction accordée par l'empereur Constantin. Ptolémée (1) lui conserve les deux noms, la plupart des médailles également. Sous les empereurs byzantins elle était épiscopale et comptait parmi les principales villes de la province; elle était soumise à la juridiction du patriarche de Constantinople. Épiphane, évêque de Cratia, assista au concile d'Éphèse. Cette annexion au diocèse de Constantinople quand Cratia était bien plus voisine de Nicomédie, qui était aussi le siège d'un patriarche, prouve que ces répartitions étaient tout à fait arbitraires.

La division de l'Asie en patriarchats ne fut d'abord soumise à aucune autorité politique. Les évêques qui gouvernaient les chrétiens répandus dans l'empire s'en tinrent longtemps aux circonscriptions déterminées par les premiers apôtres. Mais le concile de Nicée, en approuvant la discipline ecclésiastique de l'évêque d'Alexandrie, constitua d'une manière régulière les patriarchats de l'Asie. Ces prélats, qui, sous le nom de patriarches, gouvernaient l'Eglise d'Orient, étaient supérieurs aux métropolitains qui résidaient dans chaque ville importante, et un patriarche avait la plupart du temps plusieurs métropolitains sous ses ordres. La limite des

Salonia.
r. V, ch. XLII.
homines tinctorius.

(1) Liv. V, ch. I^{er}.

provinces, encore moins celle des diocèses politiques, n'avait rien de commun avec celle des patriarchats, et cette division du pays resta longtemps renfermée dans les limites du pouvoir ecclésiastique. Mais l'empereur Andronic Paléologue, ayant donné une déclaration pour régler le rang des métropoles soumises au patriarchat de Constantinople, établit entre les villes une sorte de hiérarchie qui subsista jusqu'à la ruine complète du pouvoir chrétien en Orient. Les écrivains ecclésiastiques ont soigneusement conservé les noms des évêques, des métropolitains et des patriarches qui ont régi l'Eglise sous l'empire de Byzance; et les documents qu'ils nous ont transmis sur les villes d'Asie sont d'un grand secours pour la géographie de cette époque.

La déclaration de l'empereur Andronic est conservée dans l'ouvrage de Codin, et nous aurons occasion d'y recourir quand nous décrirons les anciennes villes.

Les neuf premières métropoles d'Asie étaient :

Césarée,	Ancyre,
Ephèse,	Cyzique,
Nicomédie,	Sardes,
Nicée,	Chalcédoine.
Héraclée,	

La moderne ville de Ghérédeh offre le tableau d'une assez grande activité industrielle et commerciale. Le grand

Cette partie orientale de la Bithynie ne le cède à l'autre ni en fertilité ni en beauté du territoire; les forêts n'en pas le seul ornement; les arbres fruitiers innombrables vergers qui entourent les villes et les villages produisent une heureuse diversité. Tous les fruits de l'Europe y réussissent à merveille; quelques fruits des climats plus chauds, comme le pistachier, sont cultivés dans les jardins, mais tous les arbres de ce genre, qui bordent les collines et les vallées, peuvent tromper un peu attentif; c'est le faux pistachier qui se multiplie à l'infini dans toutes les régions de l'Asie mineure.

La hauteur moyenne de tous les plateaux, qui varient entre cinq cent mille mètres au-dessus de la mer, n'est pas favorable à la végétation de l'olivier ni du citronnier. L'olivier montre qu'à un état peu prospère, mais la pêche, la poire, l'abricot, la cerise prouvent par leur belle culture qu'ils sentent l'air de leur pays.

Les frontières de l'ancienne Bithynie passaient entre le Bithynus et le Thénus. Si l'on continuait sa route vers l'est, on arriverait à la ville de Hammamlu (des bains), située sur le dernier fleuve. Nous étudierons la géographie orientale de l'Honorade quand nous parcourrons le royaume de Pont.

SYNECDÈME DE HIÉROCLÈS.

ville est souvent mentionnée par les écrivains byzantins. Étienne de Byzance la regarde comme une colonie phénicienne. Elle fut renversée par un tremblement de terre et il n'en est plus question depuis cette catastrophe (1). Basilimopolis, qui était sur le versant méridional de l'Olympe et qui occupait peut-être l'emplacement de Biledjik ou Balassane.

Césarée et Neocésarée sont deux surnoms honorifiques donnés à un si grand nombre de villes qu'on ne saurait en retrouver la trace quand elles ne sont pas autrement distinguées par les auteurs.

Nous avons appelé l'attention des futurs observateurs sur le site de Dascylium qui a toujours été déterminé d'une

manière conjecturale; Regodovia n'est citée que par Hiéroclès et reste tout à fait inconnue; quant à la ville de Regetatacos, nous n'hésitons pas à l'identifier avec la Totæum de l'itinéraire d'Antonin.

Ce préfixe Rege, qui dans Hiéroclès précède les noms d'un grand nombre de villes comme Regesalamara (1), Regemnezus, Regemauricium, Regetrochada (2), Regedoara (3), etc., est un annexe qui ne s'explique par aucun mot grec et dont les auteurs antérieurs aux byzantins n'ont point connaissance. Il faut le regarder comme une altération du mot Regio que les copistes grecs ont confondu avec le nom de la ville.

(1) Pamphylie.

(2) Galatie.

(3) Cappadoce.

(1) Cedrenus, 457.

LIVRE III.

MYSIE.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DES MysiENS EN ASIE. — LIMITES DE LA PROVINCE.

La province qui du temps des Romains portait encore le nom de Mysie, n'était qu'une faible parcelle du vaste territoire acquis dans l'origine par les tribus mysiennes venues des bords du fleuve Strymon pour s'établir dans la Chersonnèse d'Asie. Nous pouvons avoir une idée de l'époque où ces migrations eurent lieu par ce passage d'Hérodote (1), rappelant, à propos de l'expédition de Xerxès, les grandes invasions qui eurent lieu antérieurement, celles des Cimmériens ; celles des Scythes, et l'entreprise accomplie avant la fondation de Troie (2) par les Mysiens confédérés avec les Teucriens, qui passèrent en Europe en franchissant le Bosphore, allèrent soumettre tous les Thraces, descendirent jusqu'à la mer Ionienne, et s'avancèrent au midi jusqu'au fleuve Pénée.

Ainsi voilà une population partie de la Thrace pour s'établir en Asie, et qui

d'où elle était sortie. Elle était maîtresse de la Bithynie ; la région Ascanie et tout le versant de l'Olympe étaient en sa possession, et le détroit entre Byzance et Chalcédoine était alors appelé le Bosphore Mysien (1).

A l'ouest, la Mysie s'étendait jusqu'au fleuve Caïcus ; elle occupait la Teuthranie et l'Elaïtide, deux régions qui en furent ensuite détachées. Mais les invasions des Bithyniens et des Phrygiens forcèrent dans la suite les premiers occupants à leur céder des terres, et sous les rois de Bithynie la Mysie en était réduite au territoire borné par le Rhyndacus à l'est et le fleuve Æsepus à l'ouest. En largeur elle était comprise entre la mer et les versants de l'Olympe.

La souche principale des Mysiens est restée en Europe, et sous l'empire romain elle formait sous le nom de Mœsi une grande nation qui s'étendait jusqu'au Danube.

La confraternité des Mysiens avec les peuples d'Asie n'est pas moins étendue ; ils sont alliés avec leurs puissants voisins les Indiens, et plus au sud avec

seriens sur les penchans de du Gargare, et s'ils ne sont plus dans les traditions plus récentes, c'est qu'ils se sont confondus avec des populations plus nombreuses. Tout ce qu'on peut recueillir de la sur les Mysiens primitifs. Il est certain qu'ils aient bâti des villes, au moins n'en est-il pas fait mention durant toute la période où ils furent seuls maîtres du pays. Autant les Lygiens et les Léléges étaient consueus hardis et actifs, autant les Mysiens paraissent-ils peu disposés à aller dans l'enceinte des murailles. Leur costume sauvage consistait en un tunique de peau de renard et en une tunique couverte d'une espèce de surcot, à la manière des jambes garnies de boîtes de cuir, une courte sagaie lancée à la main, pour arme défensive, un petit bouclier, tel est le tableau qu'en fait Hérodote (1). On y voit plutôt le type du guerrier que celui d'un cultivateur et d'un sédentaire.

Mysien s'est mélangé avec les habitants avant lui la Chersonnèse.

Le peuple lydien, confondu avec le nom de Méones ou Mœones avec lequel, finit par acquérir la suprématie sur cette race inculte, et par la suite à sa domination. Sous le règne d'Alyatte, père de Crésus, la domination lydienne s'étendait sur la partie occidentale de l'Asie, et du temps de Gyges, les rois lydiens régnaient sur le territoire de la Lydie. Si nous devons assigner une date précise à la première invasion mysienne en Asie mineure, nous avons pour base la conduite par Teucer, qui vint à la tête de la Troade vers le commencement du quinzième siècle avant l'ère, et qui fit alliance avec les Lydiens pour aller subjuguier la

Lydie. Si nous remontons à cette époque, celle de la presque soumission de la Lydie à l'Assyrie, était de fait ouverte la voie à tous les peuples voisins, notamment des Scythes, qui la traversaient avec leurs femmes et leurs biens, exerçant leurs déprédations sur les peuplades sans défense, mais ne

fondant aucune ville et aucun centre de population.

Nous avons sous les yeux un tableau de ce genre de vie nomade des peuples du Nord, lorsque nous rencontrâmes cette tribu russe établie aux bords du Rhyndacus (1). Cette existence se comprend dans une contrée abondante en pâturages, couverte de forêts, fournissant avec abondance le gibier et le poisson. Il faut qu'en définitive cette contrée soit bien propice à la vie nomade pour qu'elle y reparaisse après dix siècles de domination grecque ou romaine. Si les Turcs demeurent dans des villes, c'est qu'il les ont trouvées toutes faites; mais toutes leurs aspirations sont pour le grand air et la vie de la tente. Avec quelle joie les voit-on aux approches de la belle saison abandonner les villes pour aller s'installer au bord des fleuves sous la verdure des arbres et vivre là au milieu de leurs chevaux et de leurs moutons, tantôt sous des tentes de peaux, tantôt sous des huttes construites à la hâte, mais qu'ils préfèrent aux habitations des villes. Le yaka, la demeure fraîche, est le temps heureux de la vie du Turc. L'étranger qui arrive dans une ville pendant cette saison croit entrer dans une nécropole; toutes les maisons, tous les bazars sont fermés; à peine trouve-t-on un seul individu auquel est confiée la garde de la ville. Cela n'a pas lieu sur le littoral où le commerce retient la population; mais plusieurs villes de l'intérieur et surtout le plus grand nombre des villages ont conservé cette habitude. Il n'y a pas tant de changement qu'on le croit entre la haute antiquité et les temps actuels de l'Asie; la civilisation grecque y a porté l'éclair de son génie, ses arts et sa poésie, la puissance romaine sous sa main de fer y a maintenu une sorte de gouvernement à la surface; mais l'Asiatique de pur sang dédaignait toutes ces splendeurs et n'aspirait qu'à vivre en contact avec la nature sauvage et superbe, sans autre souci qu'une indépendance de fait qu'il a conservée sous le despotisme de ses beys ou de ses sultans.

(1) Voy. ch. XXXIV.

CHAPITRE II.

TOPOGRAPHIE ANCIENNE.

Pour étudier la Mysie telle que les Romains la trouvèrent constituée, nous suivrons les indications du géographe grec; nous ne considérerons comme Mysie proprement dite que le pays compris entre les deux fleuves Rhyndacus et Æsepus; la contrée qui suit à l'est conservera le nom de Troade; la Mysie Pergamène et l'Élaïde formeront le royaume de Pergame. Le territoire conquis par les colonies æoliennes, qui fut aussi détaché de la Mysie, conservera le nom d'Æolide. Dans la haute antiquité tout ce territoire était soumis aux monarques troyens; car Homère fait commencer la Troade au fleuve Æsepus, et la prolonge jusqu'au Caïcus (1); cette région s'appelait aussi la grande Mysie (2), et subsista dans cet état jusqu'à l'arrivée des Æoliens en Asie (3).

L'Æolide s'étant formée d'un démembrement de la Mysie, cette dernière province se trouva resserrée dans les bornes que lui donne Strabon.

À la chute de la monarchie lydienne, les Perses s'emparèrent de la Mysie, et Darius la fit entrer dans la troisième satrapie, qui comprenait les Hellespontiens, les Phrygiens, les Thraces d'Asie, les Paphlagoniens, les Maryandiniens et les Lydiens; ils payaient soixante talents. Dans la division de la Mysie sous les rois asiatiques, la Mysie hellespon-

lympe, les troupes d'Orkhan s'emparèrent de neuf principautés appartenant aux sultans d'Iconium. L'un des fils de Karasi, nommé Aldjan-bey, régnait en Mysie; l'autre, nommé Tourtoutum, se ligua avec Orkhan, à condition que celui-ci lui donnerait le canton d'Adramytte; cette convention fut conclue. C'est ainsi que la Mysie tomba sous le joug ottoman.

Les îles de la Propontide qui appartiennent à cette province ne tardèrent pas à subir le même sort, et les Byzantins se trouvèrent complètement expulsés de ces parages.

Si l'on fait exception de Cyzique, la province de Mysie ne posséda sur le continent aucune ville remarquable, et dans les temps modernes les habitants ne se distinguent par aucune industrie particulière. La vigne, comme au temps des Romains, est toujours la culture privilégiée parmi les habitants. L'olivier ne réussit que médiocrement sur les côtes, et sa culture est à peu près nulle dans l'intérieur; les pâturages nombreux et variés sont la plus grande ressource des tribus; c'est là que commence à se développer cette belle race de moutons à large queue, indigène en Asie, et qui fournit avec une extrême abondance la laine, la graisse et la chair. Cette queue est comme un appendice de la peau du dos; elle se compose d'une masse de graisse qui pèse plusieurs kilos. Elle est employée en concurrence avec le beurre pour préparer les aliments. On

limer les limites des Etats de la ou de la Mysie. Homère est le r qui indique l'*Esepus* comme re de cette dernière province (1). Les jours le mont *Cotylus* est comparé par les indigènes avec l'ensemble la; le nom moderne du fleuve est *Kaz dagh sou*; la situation de ses sources est très-bien déterminée par Strabon, ainsi que la longueur du parcours. *Démétrius de Scepsis* fait la remarque fort exacte que les *Granique* et *Esepus* sont formés par plusieurs sources, et prennent leur cours vers le nord.

La branche occidentale du fleuve sort d'une montagne granitique appelée *At Kala si* (la Roche du cheval) : ses sources pareilles se réunissent pour former un cours d'eau d'une abondance assez variable; pendant l'été, il est presque complètement séché. Il faut que son régime ait bien changé depuis l'antiquité, car aujourd'hui, ne pourrait plus dire : *Troyens aphyéens... qui buvaient à profonds de l'Esepus...* (3). La branche orientale du fleuve prend son cours dans la montagne de *Adjeul dagh*, et près du village de *Tchakouli*. Il passait aux environs de *Scepsis*. Son parcours est de cinq cents stades, ce qui équivaut à treize-vingt-deux kilomètres ou trois lieues de France; c'est la longueur de parcours, déterminée par *M. Tchihatcheff* (4); cet accord des deux géographes est remarquable (5).

Les écrivains byzantins ont laissé très-peu de documents touchant cette confluence du fleuve *Varenus* venant du mont *Adjeul* mentionné par *Anne Comnène* (6), et être que l'*Esepus* sortant du *Ida*, et qui prend sa source vers le nord.

Ap Strabon, XII, 565.

Strabon, XIII, 602.

Idem, II, v. 824, 827.

Asie Mineure, p. 211.

X. Strab., XII, 565, 581; XIII 602.

Anne Comnène, XIV, 439.

LE GRANIQUE, DÉMOTICO, KODJA TCHAI.

Le *Granique* arrosait la plaine d'*Adrastée*, ainsi nommée d'une petite ville qui, selon la tradition (1), avait été bâtie par *Adraste* fils de *Mérops*, qui lui donna son nom et fit élever un temple à *Némésis*. Elle était située entre *Priapus* et *Parium*, et était voisine de la mer (2).

Le nom moderne du fleuve *Granique* est, comme celui de presque toutes les autres rivières du pays, très-difficile à déterminer; il s'est appelé longtemps *Démotico tchai*, du nom de la principale ville de la contrée. Ce nom paraît oublié aujourd'hui et ce fleuve s'appelle *Kodja tchai*, la maltresse rivière (3), c'est-à-dire le bras principal du fleuve. Le *Granique* se compose de trois affluents qui ont été observés par *M. Tchihatcheff*. La branche principale prend sa source dans cette partie de l'*Ida* qu'on appelle *Aghy dagh*, et qui doit nécessairement faire partie du mont *Cotylus* et n'être pas éloigné de l'*At Kala si dagh*. Cette branche coule directement du sud au nord après avoir traversé la plaine de *Tchan*, qui n'est autre que la plaine *Adrastée*.

La seconde branche, qui s'appelle *El-tchi tchai* (la rivière de l'ambassadeur), se jette dans le *Khodja-tchai*, environ six kilomètres au nord de la petite ville de *Biga*. Le pays est entrecoupé de plaines et de montagnes trachytiques, au milieu desquelles les eaux se sont tracé un lit sinueux.

Le beau pont antique de trois arches, mentionné par plusieurs voyageurs, était sur la route de *Démotico* à *Gunedgé* et sur le cours de l'*El-tchi tchai*, non pas sur la branche principale du fleuve.

La branche orientale qui porte le nom de *Kirk agatch tchai* (la rivière des quarante arbres), va se jeter dans le *Kodja tchai*, quatre kilomètres environ avant son embouchure dans la mer.

Le travail des alluvions s'est fait à l'embouchure du *Granique* comme à celui de plusieurs autres fleuves dont

(1) Strab., XIII, 588.

(2) Plutarque, *Vie de Lucullus*.

(3) Le *Xanthus* en *Lycie* s'appelle aussi *Kodja tchai*, voy. page 26.

le cours manque de rapidité. Pline constate qu'il s'est opéré un changement notable dans la direction du fleuve (1). « Le Granique, s'écartant aujourd'hui de son ancien cours, va se jeter dans la Propontide. »

De tous les récits qui nous sont restés de la première victoire d'Alexandre au passage du Granique, il n'en est pas un qui nous mette à même de déterminer l'emplacement de cet événement mémorable; les rives du fleuve sont tantôt plates, tantôt escarpées; les historiens ne font aucune mention des trois branches qui concourent à former le Kodja tchaï. Ce point de géographie historique reste donc indéterminé.

La ville de Biga est un peu plus considérable que Démotico; elle était autrefois le centre d'un grand commerce de transit; mais aujourd'hui elle est dans un état complet de décadence et de ruine. L'élevage du bétail et la culture des céréales et de quelques champs d'opium sont la seule occupation des habitants, qui n'exercent aucune industrie particulière.

Biga est citée par Anne Comnène sous le nom de Pigas (les sources); c'est dans la plaine de Biga qu'eut lieu une terrible bataille, dans laquelle une armée tartare fut taillée en pièces par les troupes d'Ala Eddin; le nombre des morts fut si considérable, que le farouche vainqueur fit faire des tentes avec les peaux des ennemis tués (2).

aussi au commerce et à la production de la soie.

La ville se compose de quinze cents maisons, ce qui peut former une population de neuf mille âmes; il y a plusieurs mosquées à minarets et des caravanseraïs avec un bezestein pour la vente des soies.

On ne trouve à Muhalitch aucun vestige d'antiquité; mais d'après son voisinage du lac de Manyas et sa distance du fleuve, on ne peut douter qu'elle occupe sinon l'emplacement immédiat, du moins le territoire de l'ancienne Miletopolis, dont aucun vestige n'apparaît ailleurs dans le canton; on sait aussi que tous les débris d'architecture ancienne qui sont employés dans les murs de Loupadium ont été apportés des environs de Muhalitch; c'est sur ces seules données que l'on peut identifier les deux places.

Une des preuves de l'état florissant de Muhalitch sous les règnes des anciens sultans nous est donnée par le grand nombre de travaux publics qui ont été faits pour le bien-être de la ville. Ce genre de conduite d'eau particulier à l'Orient et qu'on appelle Sou térazi, y rivalise presque avec celles de Constantinople. Les environs sont couverts de vignobles et d'arbres fruitiers, et les cimetières entourés de hauts cyprès qui contribuent avec les minarets à donner aux villes d'Orient leur cachet original.

Les maisons, comme celles de Cons-

MYAS. — FLEUVE TARSUS.

de Miletopolis, qui portait aussi 'Aphinitis, appartenait au pays éons; il est situé dans l'intérieur s et à plus de douze kilomètres r. Nous avons vu qu'il ne peut être mis avec le lac de Dascylium.

les eaux d'une petite rivière de la vallée de Kara déré et qui assimilée avec l'ancien Tarsus cette rivière ne pouvait se jeter dans la mer puisque tous les cours se jettent dans la Propontide et se joignent avec leurs rivières. On pourrait peut-être appeler le Tarsus comme une anabranchie du Granique. Son cours est très-tortueux. Strabon raconte qu'on le passait jusqu'à sur la même route; il le compare au Drac qui arrose le territoire de Nicée (1). Toute cette partie ne nous offre pas un aspect aussi agréable que la contrée voisine. Mais les plaines couvertes de gazon sont fréquemment traversées par des troupeaux qui nourrissent de grandes quantités de bétail. Les collines sont généralement boisées, et si les eaux n'ont pas la merveilleuse beauté de l'Olympe, leur exploitation n'est pas moins fructueuse, et la montagne y recherche les bois courbes et les différentes variétés de feuillus et surtout le chêne à Valonée (2), qui se répand dans les vallées du pays.

La ville de Sou Sougherlé, qui son nom à la branche occidentale est, est tombée aujourd'hui à un simple village. On peut encore y voir les ruines de deux belles colonies soldjoukides; ce sont des carrés dans le genre de ceux qui existent sur les routes du temps des Perses.

La route qui conduit de Sou Sougherlé à Trébizonde passe par un défilé autrefois défendu par un ancien château. La route est tellement étroite que les cavaliers peuvent à peine y passer de front, ce passage est appelé

Tasch kapou (la porte de pierre); on lui donne aussi le nom de Demir kapou (la porte de fer). Ce nom est extrêmement répandu dans les pays musulmans. On le retrouve en Algérie comme dans le Taurus ou dans les Balkans.

PŒMANINUS, MANYAS.

Le village de Manyas occupe le site d'une ancienne ville qui peralt, d'après les judicieuses observations de M. Hamilton, être l'ancienne Pœmaninus. Cette dernière ville est en effet portée sur la carte de Peutinger sous le nom altéré de Phemenio, lequel a été converti en Manyas d'après l'habitude qu'ont les Turcs de tronquer les noms anciens. La situation s'accorde également avec les itinéraires qui placent Pœmaninus sur la route directe entre Cyzique et Pergame; ce qui convient à cette localité.

L'acropole de la ville antique est située sur une colline qui se rattache par un col fortifié aux collines voisines, une forte muraille dont la construction ne peut être antérieure à l'époque byzantine défend les approches du côté du sud; les murs sont composés d'une quantité de débris antiques de piédestaux et d'architraves. On voit des colonnes placées horizontalement comme dans les murs de Nicée. Cette disposition en effet très-remarquable, suffit pour mériter à cette place le titre de ville très-bien défendue que lui donnent les Byzantins.

Le pays environnant s'appelait comme la ville Pœmaninum (1); elle est mentionnée comme ville de garnison. Le culte d'Esculape, qui dans toutes ces régions était pratiqué simultanément avec celui d'Apollon (2), était surtout en honneur à Pœmaninus. L'orateur Aristide mentionne le temple d'Esculape comme un des édifices remarquables de la ville. Pœmaninus devint épiscopale; son évêque est nommé dans le sixième concile de Constantinople sous le nom de Pœmanetinus.

Toutes les notices géographiques et le

Strabon, XIII, 587. Voy. p. 69.
Pausanias, Agilops.

(1) Et Byz., Pœmaninum.

(2) Voy. liv. II, ch. 3a.

L'UNIVERS.

... ca... jeune par Pline (1)
... de le P... Sous les
... de ce territoire faisait
... du prince de Karasi,
... avoir sous son gou-
... d'une certaine impor-
... et un ancien cou-
... existent encore dans
... ces deux édifices ont
... avec les matériaux de mo-
... anciens. Les débris de mu-
... quelques fragments d'inscrip-
... les seuls vestiges de l'ancienne

LES SOURCES CHAUDES.

La petite ville de Singherli est voi-
sine de sources thermales remarquables
par leur volume et par leur chaleur
exceptionnelle; elles se trouvent à la la-
cune du lac Manyas et sur la route
Adrianos à Cyzique. On ne saurait dou-
ter que ce ne soient les mêmes sources
mentionnées par l'orateur Aristide (2).
Même le pays est couvert de neige,
la vapeur d'eau s'élève en colonne blan-
che, et le sol d'alentour tranche par sa
couleur noire avec les terrains environ-
nants.

Les Turcs appellent ces sources Illidja;
c'est un nom qu'ils donnent assez com-
mune aux eaux thermales. Un petit
bain creusé dans le sol et une salle de
construction rustique composent tout
l'établissement. Les eaux sont amenées

en Afrique, forment-elles des dépôts
considérables de concrétions calcaires.
Les indigènes n'en font point usage pour
boisson; ils se contentent de se tremper
dans ce bain rustique qu'on a bâti loin
de la source, car la chaleur de ces eaux
est très-voisine de l'eau bouillante et elles
sortent de terre avec une extrême abon-
dance et en formant plusieurs jets au-
dessus du sol. Les dépôts calcaires
augmentent en hauteur et en étendue,
à mesure que les eaux s'élèvent; le pont
naturel comme celui de Saint-Allyre et
celui de Hierapolis n'a pas manqué de
se former par-dessus le cours d'eau
produit d'une autre source encore plus
abondante. La formation de ces phéno-
mènes naturels est facile à comprendre :
à mesure que les concrétions calcaires
s'avancent au bord de l'eau, le courant
emporte toutes celles qu'il peut attein-
dre, tandis que les concrétions supé-
rieures s'avancent insensiblement pour
atteindre l'autre rive.

Les montagnes d'où sortent ces sour-
ces bouillantes sont de formation vol-
canique, mais d'une époque voisine des
trachytes, c'est-à-dire de première pé-
riode. Cette petite rivière minérale, après
avoir circulé autour de ses nombreuses
collines, prend son cours vers l'ouest et
va se jeter dans le fleuve Æsepus.

CHAPITRE IV.

L'ÎLE DE PROCONNÈSE.

t des Dardanelles, on ne recueille trace de rupture apparente de supposer que ces ont jamais été réunis. C'était de manie chez les anciens de des catastrophes de ce genre, iquer la présence des îles dans ns des continents, et par conla formation des détroits :

cause est assignée aux dé-Gibraltar et de Messine, et, ous l'avons vu plus haut (1), ation de l'îlot de Besbicus. Les ns du général Andréossi (2) aitement d'accord avec l'état s connaissances géologiques ; t expliquer le récit de Diodore ue par cet amour du merveille-ominait toujours dans les tra- s anciens.

spont, aujourd'hui détroit des les, a dû son nom à la fille s ; HELLÉ, qui se rendait en avec son frère Phryxus, périt lôt. La longueur de l'Helles- de douze lieues marines, et artie la plus étroite il n'a pas atorze cents metres. Toute la ie qui est baignée par ses eaux t à la petite Mysie, et a reçu s le nom de province de l'Hel- Des villes nombreuses et riches t ses rivages, et l'entreprise s, qui le traversa sur un pont x, est à jamais célèbre dans les l'antiquité.

e Proconnesse, la plus grande pontide, est située au nord-est qu'elle de Cyzique et dans le du fleuve *Æsepus* ; connu d'a- le nom d'*Elaphonnesus*, l'île elle fut colonisée par les Phé- les Grecs, qui vinrent ensuite ir, distinguèrent deux îles du m, l'ancienne et la nouvelle e. La plus grande de ces îles qu'on appelle aujourd'hui Mar- la plus petite porte le nom de a nouvelle Proconnesse était si- mme ayant un bon port (3). contenté de donner la nomen-

clature des îles et flots qui entouraient la grande Proconnesse (1). « Les îles devant Cyzique sont d'abord *Elaphonnesus*, nommée aussi *Nuris* et *Proconnesse*, d'où se tire le marbre de Cyzique, ensuite les îles *Ophiusa* (des Serpents), *Acanthus*, *Phœbe*, *Scopele*, *Porphyriones*, *Halone*, avec un château, *Delphacie*, *Polydore* ; *Artacæon* avec une ville ; » cette dernière n'appartient pas à l'archipel de *Marmara*, mais est voisine de la presqu'île de *Cyzique*.

Il est impossible de pouvoir identifier toutes ces îles, dont quelques-unes ne sont que des rochers nus, avec les noms donnés par l'auteur latin. Trois îles seulement sont aujourd'hui habitées. La grande île de *Marmara*, l'île de *Rabbi*, et la troisième, qu'on appelle *Pacha liman*, le port du *Pacha*.

Pour expliquer le passage de *Strabon*, il faut supposer que l'ancienne *Proconnesse* est l'île de *Rabbi*, et la nouvelle, la grande île de *Marmara*, qui s'appelait d'abord *Elaphonnesse*. « Dans celle-ci, on trouve une ville et une vaste carrière qui fournit du marbre blanc fort estimé, car les plus beaux monuments de ce pays, surtout ceux de *Cyzique*, sont faits de ce marbre. » Il en est en effet transporté sur tous les points de la côte où existaient des villes grecques. Les *Milésiens* qui avaient établi une colonie dans cette île (2) étaient sans doute en possession de ces exploitations fructueuses.

Nous savons par *Vitruve* (3) que le palais de *Mausole* à *Halicarnasse* était construit en briques et revêtu de dalles de marbre de *Proconnesse*. Les débris du tombeau de ce prince qui ont été découverts récemment et qui sont aujourd'hui déposés au musée britannique, sont en marbre blanc qui nous paraît identique avec celui de *Marmara*. Les frises représentant des combats d'amazones qui sont restées longtemps encastrées dans les murs du château de *Boudroum* sont aussi du même marbre.

C'est par erreur que les écrivains qui se sont occupés de lithologie ancienne ont signalé le marbre de *Proconnesse*

chap. XXXI.

Constantinople et le Bosphore, Intro-

du. *Periple*, p. 35.

(1) Liv. V, chap. 32.

(2) *Strabon*, XIII, 587.

(3) Liv. II, ch. VII.

comme étant blanc veiné de noir (1) : ce marbre est d'une blancheur éclatante qui le dispute aux marbres athéniens.

Du temps d'Hérodote, il existait déjà dans l'île une ville du nom de Procon-nèse, qui fut la patrie du poète Aristéas, auteur des Arimasées. Elle fut brûlée par une flotte phénicienne qui agissait sous les ordres de Darius. Plus tard, cette île fut conquise par les habitants de Cyzique, qui forcèrent la population de venir demeurer dans leur ville, et enlevèrent une statue de la mère des dieux qui était à Procon-nèse (2). On a peu de détails sur l'organisation intérieure de l'île du temps des Romains : il est probable qu'elle fut la résidence d'un procureur impérial chargé de surveiller l'exploitation des carrières, car les marbres en œuvre devaient payer au fisc un dixième de leur valeur, d'après la loi Julia; il est possible que l'effet de cette loi ait été un moment suspendu, car Cicéron (3) écrivait à son ami : « Je pense que je ne « vous dois rien pour les colonnes, car « il me semble avoir entendu dire que « cette loi a été abolie. » Sous l'empire, le goût des ouvrages de marbre se répandit tellement, que les écrivains se faisaient une sorte de point d'honneur de déplorer les excès de ce luxe, qui menaçait de ruiner les familles (4). Plusieurs lois furent promulguées à ce sujet, tant pour régler le sort des ouvriers (5) que pour établir les droits du trésor. Mais la plus dure de toutes ces

enfants, sans qu'il soit permis d'invoquer la prescription en leur faveur.

Indépendamment des granits, qui sont très-abondants sur ces rivages, les îles de la Propontide et de l'Hellespont fournissaient un grand nombre de marbres de qualité supérieure, et dont l'exploitation pourrait être facilement reprise de nos jours.

Dans le courant d'avril 1835, nous fîmes une exploration de cette île avec la goélette de l'État *la Mésange*. A cette époque les cartes étaient si incomplètes que le commandant hésitait à s'approcher de l'île pendant la nuit; le jour venu nous mouillâmes au port de Galimi, au S.-O. de l'île, après avoir opéré plusieurs sondages.

L'aspect de cette île est des plus sauvages. Les montagnes s'entrecoquent sans ordre, et ne forment, pour ainsi dire, qu'un seul mont à plusieurs sommets; les bois sont rares, et le sol, grisâtre et sans verdure, offre le plus triste tableau. Cette île sera cependant à jamais célèbre pour avoir fourni des matériaux à toutes les villes de la Propontide et de l'Hellespont depuis les temps les plus reculés.

Le calcaire marbre cristallin, d'un blanc éclatant, constitue la majeure partie de l'île. Le granit gris ne se montre que dans la montagne qui domine le port de Galimi. Les couches de marbre sont bien accusées, plongeant à 24° N. sous un angle de 37°. Le cap le plus N.-O. est une dépendance de la petite

lle. Nous gravîmes la montagne; la direction N.-O. elle forme une s E.-O. entièrement granitique s son sommet jusqu'à sa base; arrivés à 250 mètres environ de sur, nous commençâmes à aper- r les couches inférieures du cal- marbre, qui présentent la tranche. point il existe une fontaine qui sort rsection du marbre et du granit. ant franchi le sommet, nous des- mes dans une vallée qu'on appelle an ova-si (la vallée du Goudron), qu'on avait établi des fabriques lieu d'une forêt qui existait alors. rrd'hui cette forêt est presque en- nent détruite.

le flanc de cette vallée, on trouve mbreau de terrain de transport, ux calcaires dans du sable jau- . Il repose sur le calcaire grossier é par des grottes peu profondes. y ai point aperçu de coquilles. roche ne se montre que dans la de Kodran. A la naissance du val- sort une fontaine qui forme une rivièrè dont les eaux, même dans saison, vont jusqu'à la mer; des es nains couvrent ses bords. Une tade de plantes et d'arbustes en donnent quelque agrément à cette , dans laquelle, cependant, il n'y d'habitation.

r le sommet d'une montagne con- qui domine la vallée, on aperçoit mbreau fort. Aucun des guides n'avait s pensé à monter jusque-là. Nous assure, au moyen de la longue- que ce n'était qu'une construction oyen âge, nous renonçâmes à cette e. A l'embouchure de la rivière, trouvâmes des fours à chaux qui sentent des recoupes des anciennes res. C'est en ce lieu qu'on com- r a apercevoir les premières ex- tions antiques. Le marbre est é par lances de cinq à six mètres de eur, sur un mètre de hauteur. On les espèces d'embranchements qui les dernières traces de l'exploita- nique. Nous gravîmes dans la tion S.-E. une autre montagne aute et très-escarpée, toute cou- de blocs de marbre éboulés. On oit ça et là d'autres blocs de cal- spathique, qui se casse en prismes

quadrangulaires; mais ceci ne paraît être qu'un accident de la roche.

CHAPITRE V.

LES CARRIÈRES DE MARBRE.

Après plus d'une heure de marche, nous pûmes jouir, en arrivant au som- met, de l'aspect de la plus grande partie de l'île. Aussi loin que la vue peut s'é- tendre, on voit le terrain couvert de monticules composés uniquement de recoupes de marbre. Plus de mille car- rières partielles ont été ouvertes à dif- férentes époques. On saurait difficile- ment dire quelles sont celles qui datent du temps des Grecs et des Romains, car le même système d'exploitation a été suivi, et il est encore en usage au- jourd'hui.

Ce n'est pas l'aspect imposant des carrières de Synnada, dont les flancs sont taillés à pic dans une hauteur de plus de cent mètres, comme un mur d'une seule pièce, et la montagne di- visée en vastes salles, où l'écho se joue de mille façons. Ici chaque carrière ne paraît pas avoir fourni plus de vingt à trente mètres cubes, après quoi elle était abandonnée; et cependant, depuis les temps les plus reculés, cette île est en exploitation. Nous fîmes une lieue au milieu des pierres tranchantes et des an- ciennes carrières; tantôt le marbre a été tiré des flancs de la colline, tantôt ce sont de grands trous à fleur de terre, d'où la pierre a été extraite.

La côte de l'île est peu accidentée. Une langue de roches et quelques îlots plus au large forment une espèce de port à la pointe N.-E.; mais du haut de la montagne où nous étions, les eaux nous paraissaient trop profondes pour qu'on pût y mouiller. Nous redescen- dîmes sur la côte E. de l'île, dans un village appelé Palatia, sans doute a cause d'un antique édifice qui est encore debout. Je suis porté à croire que ce village est sur l'emplacement de la nou- velle Proconèse, résidence habituelle du procureur impérial. Le monument antique de Palatia se compose de deux épaisses murailles construites en mou- lons de marbre, avec plusieurs rangs de

briques intercalées (1). Une seule fenêtre, dont le cintre est en briques, existe encore. On n'y voit aucun ornement sculpté. Il est difficile de dire si c'est un palais ou une forteresse. De grands radeaux attachés sur la plage servent à embarquer les marbres que l'on porte à Constantinople.

En continuant la route vers le sud, on arrive aux carrières que l'on exploite actuellement : elles sont entourées de collines de recoupes, au milieu desquelles sont établies quelques cabanes de forgerons, qui font et réparent les outils des ouvriers. Ces carrières sont situées à 140 mètres environ au-dessus du niveau de la mer ; on a établi une grande pente avec des débris de marbre. Les blocs sont portés jusque-là sur des rouleaux, après quoi on les abandonne à leur propre poids. On y exploite en ce moment des blocs peu considérables, des dalles et des pierres de tombeaux pour Constantinople. Le marbre est d'un blanc éclatant, saccharoïde, à cassure franche et sonore. On détache au ciseau le bloc de la montagne, après quoi on l'enlève de son lit par le moyen de coins de fer.

Les îlots qui entourent l'île de Marmara appartiennent tous au même système de terrain de transition, calcaire-marbre, reposant à nu sur le granit ; mais les côtes sont beaucoup plus découpées, et offrent d'assez bons mouillages aux barques ; celui que l'on ap-

marbre fut appelé par les anciens : *Marmor Thasium*. Pline (1) dit que le marbre de Thasos était d'une couleur moins bleuâtre que celui de Lesbos ; les sarcophages que j'ai observés en grand nombre dans l'île de Thasos sont d'un marbre statuaire blanc, d'excellente qualité, moins pailleté que celui de Marmara, et ressemblant à celui que les antiquaires sont convenus d'appeler *grechetto*, expression qui n'offre aucun sens : la pâte de la roche est assez compacte. Il est certain que ce marbre était en grande estime chez les Romains, puisqu'il est souvent cité par les auteurs (2). Pausanias (3) assure qu'il n'avait pas moins de prix aux yeux des Athéniens qui en firent faire deux statues en l'honneur de l'empereur Hadrien, et les placèrent dans le temple de Jupiter Olympien.

Le marbre de Lesbos, *marmor Lesbium*, était d'une couleur plus plombée que celui de Thasos. Les carrières doivent être cherchées dans la partie sud de l'île, vers le lieu appelé *port Olivier* ; c'est là que se trouvent les gisements calcaires : tout le reste de l'île est volcanique. Philostrate (4) observe que la couleur de ce marbre est la plus obscure de tous les marbres blancs ; les anciens en firent un grand usage pour la construction des tombeaux, et les statuaires l'employèrent avec succès, car on cite comme étant de ce marbre la statue de Julia Pia et la Vénus du

le, et aller mouiller à Artaki, est située sur la côte sud-ouest de l'Asie Mineure. Quand on veut s'y rendre, il faut remonter jusqu'à l'embouchure de la route vers le sud. La ville de Aïdindjik est éloignée de huit heures de marche de Muş. On commence à descendre le lac Manyas jusqu'à sa jonction avec le lac Van; la route se dirige d'abord d'ouest à travers une riche prairie de plantations de mûres, traverse ensuite sur un bac la rivière assez profonde mais qui est appelée Kara dère sous le nom de Manyas, éloigné d'environ six heures de marche. Le petit village de Kara-Keui est situé sur la rive gauche de la rivière; le coup d'œil de là est champêtre et pittoresque, tableau d'une riche végétation. La route sauvage est suspendue en arcades sur les branches des arbres et le sol est parsemé de fleurs les plus variées. La route continue dans cette direction, et ce qu'on rencontre une ligne de collines, après avoir franchi quelques vallées descendant des montagnes qui sont dans l'éloignement. La route est ensuite une vallée étroite qui s'étend au loin à droite, et l'on arrive au village appelé Doughan hissar, ou du faucon. Une tour consacrée à une éminence s'élève au milieu du village. En continuant dans la même direction, on traverse une autre vallée monticuleuse qui forme la côte du lac Manyas. Le village de Keui, qui se trouve sur la rive gauche, contient quelques fûts de bois brisés. La route passe sous une voûte construite en pierre, et on aperçoit quelques restes d'une ville qui indique le passage d'une autre route. Les collines jusqu'à la mer sont généralement dénudées et stériles. Le village d'Achaïa contient une vingtaine de maisons autour de la fontaine on trouve un amas de marbres brisés et de belles corniches. Six kilomètres plus loin, au pied d'une autre colline se trouve le village de Keui, dans le voisinage duquel on trouve un ruisseau qui coule du nord au sud sur un terrain accidenté et se

précipite par une gorge rocheuse dans le lac Manyas. Ce cours d'eau prend sans doute naissance dans les collines qui bordent la mer de Marmara, qui font face à l'extrémité orientale de la presqu'île de Cyzique.

Dès qu'on a quitté Deblé keui, la route prend une direction plus nord. On continue de monter graduellement sur un terrain couvert de gazon, dont la pente est au sud. De hautes collines s'élèvent du côté du nord et du nord-ouest, au-dessus desquelles on aperçoit les montagnes de Cyzique. Bientôt la nature des roches change; on a abandonné le terrain volcanique, et l'on arrive sur le terrain de marbre cristallin qui compose les collines de droite, mais qui est recouvert par plusieurs bancs d'argile diversement colorée.

On arrive enfin, après huit heures de marche, dans les jardins et les vergers d'Aïdindjik et l'on entre dans une vallée bien cultivée qui descend doucement vers la mer dans la direction du nord-nord-ouest.

Aïdindjik est située sur les collines de l'est et contient environ cinq cents maisons presque toutes turques. C'était autrefois le chef-lieu d'un district appartenant à un des émirs compagnons de Touroun. Cette petite ville avait à cette époque une certaine importance. On y voit encore six mosquées et des bains publics. Dans presque tous ces édifices on a employé comme matériaux bruts des fragments d'architecture tirés des ruines de Cyzique. Aujourd'hui les transactions commerciales et surtout le trafic avec l'intérieur ayant pris une autre direction, cette petite ville est tombée dans un état d'abandon et de pauvreté.

Un village appelé Ermeni keui est situé tout à fait sur la côte, et dans le voisinage de l'isthme se trouve le village de Panormo. Mais ces deux endroits n'offrent aucune ressource et les étrangers sont obligés d'aller demeurer dans la petite ville d'Artaki, située sur la côte occidentale de l'île de Cyzique.

La route d'Aïdindjik à Artaki longe les bords de la mer. Toute cette région est couverte de vignobles et de grands arbres fruitiers. On traverse ensuite l'isthme sablonneux qui joint Cyzique.

au continent, et en remontant vers le nord on entre dans le territoire de l'île. Tous les versants des montagnes sont cultivés en vignobles et produisent le vin d'Artaki, qui s'exporte à Constantinople. La fertilité de ce territoire est due à la nature granitique du sol qui renferme une notable quantité de feldspath décomposé. La vigne est soignée avec beaucoup d'intelligence; elle est taillée chaque année contrairement aux usages de presque tous les pays méridionaux, qui laissent pendre la vigne en festons le long des arbres et chaque taille du cep est couverte par une petite couche de bitume tiède qui empêche l'évaporation des sucres de la plante; mais la qualité du vin ne répond pas à celle du raisin, les habitants n'usant que de procédés imparfaits, les tonneaux sont presque inconnus et la récolte est vendue l'année même de la production.

ARTACE. CYZIQUE.

L'île de Cyzique appartient au petit archipel qui occupe le milieu sud de la mer de Marmara. Toutes ces îles ont été formées dans la même période géologique. Le soulèvement du granit a fait surgir le marbre blanc, et en quelques endroits le calcaire schisteux; c'est-à-dire que ce soulèvement appartient à l'époque de transition. Le granit et le calcaire se retrouvent dans les montagnes de la côte, et paraissent se rattacher aux contre-forts inférieurs

pu y jeter un pont, et plus tard les remous des deux golfes ont amoncelé des algues et des galets qui ont fini par combler ce détroit, et par le changer en un isthme qui a aujourd'hui un mille et demi de large.

Strabon (1) paraît insister singulièrement sur cette particularité que la montagne qui forme le centre de l'île n'a qu'un sommet. Vue du côté de la ville, elle se présente en effet comme un cône légèrement aplati sur ses flancs; mais, dans son travers, ce cône se divise en plusieurs groupes, dont l'un domine la ville d'Artaki. Le sommet de la montagne est couvert de bois, ou plutôt de broussailles, parmi lesquelles se remarque l'arbousier, le térébinthe, le chêne, le laurier et l'olivier sauvage. Nous avons vainement parcouru les vallons supérieurs, et questionné tous les bergers que nous avons rencontrés; nous n'avons obtenu aucun indice de ruines qui auraient pu exister dans les lieux élevés de la montagne, où les anciens plaçaient le temple de la Mère des dieux. Partout nous avons retrouvé le granit comme base du sol; le marbre calcaire gris n'apparaît que dans les contre-forts du côté du village d'Artaki, et compose presque entièrement les deux rochers, dont l'un porte spécialement le nom de l'île d'Artaki.

Indépendamment des deux grands ports formés par le golfe d'Artaki et celui de Panormo, à l'est et à l'ouest du nouvel isthme, l'île de Cyzique en

nom de Erméni keui; on y trouve quelques antiquités.

ii, l'ancienne Artace, est voisine de Cyzique, et en était comme l'art; cette ville remonte à une très haute antiquité; elle est mentionnée plusieurs fois par Hérodote (1), et notée dans la guerre des Perses. Les Perses, dit-il, après avoir mis dans tous les lieux qui avaient été donnés par leurs habitants, se rendirent sur Proconnessé et Artace, et s'y firent des villes (2). La montagne domine le port et l'îlot voisin et aussi le nom d'Artace (3).

dit-il, une colonie des Miletains était distante d'un stade de la ville (4). Cette distance est trop grande; nous comptons sur notre carte que la distance jusqu'à la pointe qui est appelée Bal-Kiz.

L'île d'Artace était sur un cap s'étendant vers le sud-ouest, et l'îlot du nom n'en est séparé que par un canal. Pline (5) mentionne en son temps cette ville et ce port, mais comme n'existant plus de son temps. Il est possible qu'à une certaine époque, la prospérité de Cyzique ait fait complètement ces petits postes, et qu'ils aient dû souffrir horriblement pendant la guerre de Mithridate. Ce n'est pas sous les empereurs byzantins, mais avant cette époque, que Artace eut une certaine importance, et qu'elle présentait quelques monuments remarquables. Les fortifications qui sont sur l'île, et qui ont été décrites par Pline et Lucas comme des restes de quelques ouvrages grecs, ne sont que des tours byzantines, si ce n'est des tours, faites avec de riches débris de sculpture provenant sans doute de l'époque grecque. On y voit des colonnes cannelées, des blocs de corinthe encore intacts, employés comme matériaux bruts. Les tours sont bossagées, et ont bien résisté; les courtines sont en démolition, et plus d'un musée pourrait

s'enrichir des débris qu'on en tirerait.

Dans une vigne qui domine la petite ville moderne, on peut observer un beau mur en blocs irréguliers et bâti tout en marbre blanc; ce vestige peut être considéré comme un des plus beaux restes de l'ancienne Artace, peut-être antérieur à l'invasion des Perses. Il paraît dès lors constaté que cette ville était bien dans l'île même de Cyzique, mais non pas dans l'îlot qui commandait la rade, et qui d'ailleurs est seulement capable de contenir un château.

Dans un autre îlot, qui n'est à vrai dire qu'un rocher, il y a une source vénérée des Grecs, qui lui attribuent différentes vertus; on l'appelle *Ayasma* (la Fontaine sainte). Il est question dans quelques auteurs anciens d'une fontaine de l'île de Cyzique, qui avait une certaine célébrité (1); peut-être est-ce l'origine de la renommée que celle-ci a conservée jusqu'à nos jours parmi les Grecs superstitieux.

Le golfe d'Artaki est aujourd'hui complètement abandonné de nos navires, qui ne trouvent plus aucune sorte de chargement à faire dans cette contrée déserte.

En suivant les sinuosités de la côte, on traverse plusieurs petits cours d'eau qui descendent de la montagne sur le penchant de laquelle est bâtie Cyzique, et que les Grecs appelaient Arcton-Oros (la Montagne aux Ours), peut-être avec autant de vérité que le rocher Elaphonnesus.

CHAPITRE VII.

RUINES DE CYZIQUE.

Les ruines de Cyzique sont aujourd'hui tout à fait inhabitées; au delà des murailles et sur la hauteur, il existe un village d'une douzaine de maisons, appelé Hammamli, qui possède en commun la totalité de l'enceinte de la ville. On peut suivre le pourtour des murailles depuis la grande tour octogone, située à l'angle sud-ouest, jusqu'à l'extrémité orientale, qui est très-voisine

v. IV, ch. XIV.

v. VI, ch. XXXIII.
rabun, XII, 576.

eph. Byz. V. Ariace.

v. V, ch. XXXII.

(1) Fons Cupimdinis, Pline, liv. XXXI, ch. II.

de l'isthme. Une source limpide et de très-bonne eau sort de dessous un mur antique ; un platane l'ombrage de ses rameaux vigoureux : c'est l'endroit que les indigènes appellent Bal-Kiz-Séraï (le Palais de la Fille du Miel). Ce nom de Bal-Kiz est fort répandu en Asie ; il paraît que les légendes musulmanes appellent ainsi la reine de Saba. On le retrouve à Aspendus, à Sagalassus et dans d'autres lieux encore.

On reconnaît, près de la tour de Bal-Kiz, les vestiges d'une porte ; toutes les murailles sont faites en grands blocs de granit posés alternativement de front et en parpaing, et ornés de bossages ; les parpaings ne traversent pas toute la muraille. L'intervalle des deux parements est composé d'un blocage, de recoupes de granit, de sable marin, de chaux et de ciment ; la hauteur des assises est de 0^m52, et la longueur des blocs varie entre 1^m20 et 1^m28. On ne trouve aucune partie des murailles complètement conservée ; mais on peut les suivre dans tout leur développement, et la plupart des soubassements sont intacts. Les tours sont carrées ; elles sont placées à des espaces inégaux, qui varient de 30^m à 50^m ; elles ont 10^m de front, et le mur 4^m d'épaisseur. Il est hors de doute que cette même muraille a dû défendre Cyzique des attaques de l'armée de Mithridate, et qu'elle fut témoin des efforts désespérés du roi de Pont pour s'emparer de la clef de la

s'étendaient jusqu'au fleuve *Æsepus* ; l'île portait alors le nom de *Dolionis*. Lorsque les Argonautes y abordèrent (1), *Cyzicus* en était roi ; il possédait la contrée située entre les fleuves *Æsepus* et *Rhyndacus* jusqu'au pays des *Dascyliens*. Ce prince avait donné son nom à l'île et à la ville ; il était fils de *Cyzicus*, venu de *Thessalie* (2), et avait épousé *Ænète*, fille d'*Euphorus*, roi de *Thrace*. *Cyzicus* fut tué par *Jason*. Une autre tradition fait de *Cyzique* une colonie de *Milésiens* ; elle est citée avec *Artace* au nombre des villes fondées par les habitants de *Milet* (3) ; mais comme les auteurs anciens sont d'accord pour admettre que les premiers habitants furent des *Pélasges*, on doit croire que les *Dolions* appartenaient à cette race.

Les Argonautes construisirent sur le mont *Dindyme* un temple à la grande mère *Idaïque*, qu'on adorait à *Cyzique* comme à *Pessinunte*. Le *Scythe* *Anacharsis* arriva à *Cyzique* au moment où l'on célébrait les mystères, et fit vœu, s'il retournait heureusement dans sa patrie, d'établir une veillée religieuse en l'honneur de la déesse *Cybèle*. *Proserpine* et *Jupiter* avaient aussi des autels à *Cyzique* ; d'après une tradition fabuleuse, ce dernier dieu passait pour avoir donné en dot à l'épouse de *Pluton* la ville de *Cyzique*.

Les *Phéniciens*, qui avaient ravagé ces côtes, ne se portèrent à aucune hostilité contre *Cyzique*, parce que, avant

gouvernement de cette ville était es anciens un objet de constante ation : le luxe de ses édifices, la se de ses ports la plaçaient au r rang des métropoles de l'Asie. e, ville noble par sa citadelle, arilles, son port et ses tours de e, fait honneur à la côte d'A-. Son administration ressemblait e des Rhodiens et des Marseille soins de ses principaux bâti- était remis entre les mains de architectes qui avaient l'inten- des armées, des machines et des ra. Après la mort d'Alexandre, mba sous le pouvoir des rois de ne; mais elle conserva ses pri- et son gouvernement, et les s nombreux qui sont parvenus nous nous font connaître en toutes les magistratures qui aient son administration. Le ment était entre les mains du t du peuple; et pour suivre les es d'Athènes, première métro- s Cyzicéniens, le peuple s'était en six tribus, dont quatre por- les noms des tribus athéniennes, éontes, les Oénopes, les Argades, pèles, les Égicores et les Bores; arvenaient successivement, dans nps réglés, au gouvernement et à amie (2).

s le principe, les habitants de e supputèrent le temps d'après e ionienne, divisée en mois lu- ; un peu plus tard ils prirent e macédonienne, et finirent par e l'année solaire des Romains. arque dans leurs mois plusieurs identiques avec les noms des théniens. On pense que l'année es asiatiques commençait à l'é- e d'automne. L'année civile de e était composée de mois io- theniens et macédoniens, et elques autres qui lui étaient par- rs.

pendamment des corps du sé- du peuple, la ville de Cyzique lusieurs magistrats dont les noms t communs avec plusieurs autres de l'Asie. Les fastes se comp-

taient à partir de l'époque de leur en- trée en charge; ces magistrats étaient les Prytanes, dont le collège était de six cents membres élus à tour de rôle dans toutes les tribus qui, dans le cours de l'année, arrivaient successivement à la Prytanie. On sait, d'après une ins- cription, que cinquante Prytanes étaient en fonctions dans un mois. En sortant de ce collège, les Prytanes passaient dans celui des Callies, magistrature qui est particulière à la ville de Cyzique. Les Callies étaient aussi au nombre de six cents. Chaque collège était pré- sidé par un archonte qui prenait le titre d'Épistate, et quelquefois de Boularque, ainsi que le témoigne une inscription. Les Phylarques, présidents de tribus; l'Asiarque, chargé de présider aux jeux communs de l'Asie; le Gramma- teus ou chancelier, étaient des charges que l'on retrouve dans les monuments de la plupart des villes asiatiques. Mais ici les souvenirs d'Athènes sont plus nombreux que dans aucune autre colonie. Tel était le système d'adminis- tration au moment où éclata la guerre de Mithridate.

Ce prince attachait une importance extrême à se rendre maître d'une ville et d'un port qui commandaient l'Hel- lespont et tout le pays mysien. Il arriva à l'improviste devant la ville avec une armée de cent cinquante mille fantas- sins et une nombreuse cavalerie, et occupa d'abord la montagne Adrastée, située en face de la ville, là où est situé le temple d'Adrastée (1). Ce mo- nument est également mentionné par Strabon (2), et d'après ses paroles on pourrait croire qu'il était, sinon dans la ville même, du moins dans le faubourg. Il est probable que Mithridate occupa les collines qui s'étendent parallèlement à la côte sur le continent.

Les Grecs avaient déjà perdu trois mille hommes et dix galères dans une rencontre qu'ils avaient eue devant Chalcédoine (3). Mithridate, voulant profiter de sa victoire, divisa son armée en dix camps, et bloqua la ville par terre et par mer. C'est alors que Lucul-

(1) Plutarch. in Lucullo.

(2) XIII, 258.

(3) Voy. page 73.

de l'isthme. Une source d'eau très-bonne sort d'un puits antique ; un platane aux rameaux vigoureux que les indigènes appellent Séraï (le Palais de la Vieillesse) porte le nom de Bal-Kiz, l'arbre d'Asie ; il paraît que les Perses l'appellent ainsi. On le retrouve à Aspendos et dans d'autres lieux.

On reconnaît, près de Kiz, les vestiges d'une muraille ; les murailles sont en blocs de granit posés sur un socle de front et en parois latérales ; les parois latérales ont des bossages ; les parois de front ont pas toute la muraille revêtue de deux parements de blocs de granit ; de recouper de blocs de granit, de chaux et de ciment ; les assises est de blocs de granit ; les blocs varie en dimensions ; on trouve aucune paroi complètement conservée ; on suit dans tout le circuit et la plupart des blocs sont intacts. Les tours sont placées à des intervalles variant de 30^m à 40^m ; le front, et le mur de face, hors de doute, est dû à l'armée de Mithridate ; témoin des efforts du Pont pour s'emparer de Propontide.

On a passé à passer les rivières sous le pont ; on a négligé le service, et condamné les citoyens romains, de ses privilèges (1) ; suivant, ils lui furent nommée Néocore romaine, et les grands furent célébrés dans son titre de Néocore n'apparaissent monuments de Cyzique d'Hadrien : une inscription fait mention d'un Aristocrate de la très-illustre Cyzique. Le second néocore fut décerné par l'empereur Antonin Caracalla ; elle fut dotée d'un prytanée, d'un théâtre, de plusieurs temples, parmi lesquels s'élevait le temple en l'honneur de l'empereur Hadrien, et qui passait pour un des plus vastes temples de l'Asie ; les colonnes avaient quatre aunes de circuit et cinquante de hauteur (2) ; il portait une inscription : Au dieu Hadrien ; et on le mentionné sur les marbres sous le nom de Νὰς τῆς Ἀσίας. Xiphilin le décrit comme le plus beau de tous les temples ; ses colonnes étaient d'un seul bloc de marbre. On ne sait pas précisément comment finit cet édifice : les uns prétendent qu'il fut renversé par un tremblement de terre sous le règne

, où les peuples se piquaient d'aider les jeux plus littéraires. Il n'existe deux amphithéâtres en Asie, l'un à Cyzique, et l'autre à Pergame. Marc-Aurèle faisait exercer dans la première ville une troupe de gladiateurs ; se flattait d'offrir en spectacle à ses sujets aux jeux de la victoire. Après la mort d'Octave, ces gladiateurs restèrent attachés au parti d'Antoine ; ils furent tirés en Syrie, où ils périrent.

(1). Diverses inscriptions mentionnent des troupes de gladiateurs qui se battaient dans les jeux de Cyzique (2). Nous savons que de semblables fêtes furent célébrées à la dédicace du temple d'Auguste à Ancyre.

Nous voyons bientôt ces usages disparaître par l'introduction du christianisme. Constantin, en arrivant à Byzance, fit enlever de Cyzique la statue de la Mère des dieux, et la fit transporter dans le Forum de Constantinople pour être livrée à la risée des païens chrétiens. Des édits de Théodose et de Justinien ordonnaient la destruction des temples du paganisme. Au règne de Gallien, les Hérules envahirent Cyzique ; plus tard, les Scythes et les Goths y exercèrent leurs ravages.

Après la division des grandes provinces, faite par Dioclétien, Cyzique devint métropole de la province d'Hellespont, qui comprenait trente-trois villes. Les empereurs de Constantinople y firent un hôtel et une fabrique de monnaies. Mais en 943 elle fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre. Cependant elle conserva encore un certain nombre d'habitations.

Le fils du sultan Orkhan, gouverneur de la province de Karasi, l'ancienne Carie, fut saisi d'admiration à l'aspect des ruines de Cyzique. Les colonnes brisées, les marbres épars sur le gazon appelèrent les débris du palais de Saba, Bal-Kiz (3), élevé par le sultan, et les restes d'Istakar et de Saba. S'étant endormi dans ces

ruines, il eut un songe à la suite duquel il se décida à entreprendre une campagne en Europe.

CHAPITRE VIII.

ÉTAT ACTUEL DES RUINES.

La grande tour de Bal-Kiz paraît avoir commandé la tête d'un des ponts qui étaient jetés sur l'étroit canal de Cyzique ; on remarque un grand mur qui se rattache à la tour, et qui se dirige à angle droit vers l'est. Il ne paraît pas que les murailles se soient étendues le long de l'isthme ; on n'en trouve du moins aucune trace. La ville étant assise partie sur le penchant de la montagne, qui forme trois mamelons, partie dans la plaine, c'est là qu'on retrouve le plus grand nombre d'édifices. Une rivière, qui prend sa source dans un des acrotères du Dindymon, forme à l'ouest une vallée assez profonde, sur laquelle est placé l'amphithéâtre, qui s'appuie sur les deux mamelons inférieurs. Il n'est guère possible que dans l'antiquité ce ruisseau ait eu un autre cours ; par conséquent, il passait sous l'arène de l'amphithéâtre, ce qui nous porte à penser qu'elle était construite en bois. Les découvertes nouvelles justifient chaque jour cette opinion, et l'on finira par reconnaître que les arènes ont toutes été construites de la sorte.

Les vomitoires sont au nombre de trente-deux ; la plupart de ceux du rez-de-chaussée sont encore conservés ; ils sont construits en blocs de granit à bossage ; mais cet ouvrage est très-peu soigné, et annoncerait plutôt l'époque de Gallien que celle des Antonins. Tous les massifs des voûtes sont faits en blocage ; les impostes sont à peine indiquées par des pierres en encorbellement ; en un mot, cet édifice est indigne de la renommée de Cyzique. Il n'y avait pas de portique extérieur ; les vomitoires conduisaient directement aux précincts. S'il reste encore quelques vestiges de ce monument, comme des murailles, on doit l'attribuer uniquement à la nature des matériaux, qui n'étaient pas propres à être utilisés, soit pour les constructions modernes, soit pour fabriquer des boulets.

Dion Cassius, lib. LI, p. 447.

Caylus, *Antiquités*, tome II, p. 19.

Mammar, *Histoire de l'empire ottoman*, I.

lus transporta d.
cylitis dans l.
à faire entrer
ville pour son
sièges. Mithr.
des balistes
attaquer les
de ce siège
pante avec
siècles plus.

Une vic
détruisit l.
notamment
de haut
Thessali
moins c.
thridate
pratiq.
quelle
rir. L.
a tou
était l
famit
de
mali.
pate
le
de
fut
le
ze
f.
p
t
constan

... souterraines. Ce monu
... parmi les écrivains du temps
... une des merveilles de l'architec-
... romaine. Il est bien difficile de ju-
... aujourd'hui de l'ensemble des cons-
... tations; mais, d'après les débris épars
... orniches et de chapiteaux, on peut
... assure que la finesse de la sculp-
... ne répondait pas à la majesté de
... ensemble; ce temple était dédié à
... empereur Hadrien, qui avait accordé
... habitants de Cyzique différentes
... munies, mais ce qui fut le plus
... aux ruines de Cyzique ce fut le
... osage de Constantinople, qui con-
... l'ancienne colonie des Mile-
... sés en une carrière d'où l'on tirait
... faits les colonnes et les entable-
... ents; cet enlèvement méthodique n'a
... esse que lorsqu'il n'est plus reste dans
... l'enceinte de la ville un seul débris de
... marbre. Les voyageurs du dernier
... siècle ont encore décrit comme subsis-
... tant de leur temps plusieurs édifices
... dont il ne reste plus de trace.

Au nombre des curiosités que ren-
fermait la ville de Cyzique, Plin cite
l'échode la Porte Trachia, qu'il compare
aux plus remarquables échos connus de
son temps; il cite aussi la pierre fuyante
qui retournait d'elle-même à sa place
toutes les fois qu'on la dérangeait; elle
avait été laissée par les Argonautes,
et pour la conserver les habitants
de Cyzique avaient été obligés de la
sceller avec du plomb.

Il est curieux de voir cette croyance

levée, un tremblement de terre terrible que les autres, qui eut lieu lieu du dixième siècle, la réduisit à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

point de vue de l'histoire de l'art d'architecture, Cyzique ne remplit pas les espérances que faisait naître sa renommée. Il n'existe dans ses ruines aucune trace de monuments antérieurs à l'époque romaine, et les monuments romains eux-mêmes attirent peu l'attention dans un pays si riche en ruines de tous les âges.

La population actuelle de la presqu'île de Cyzique est composée de Turcs grecs. Les premiers habitent les villages disséminés dans l'intérieur; la population grecque, plus active et commerçante, occupe exclusivement les villes et villages de la côte. La petite ville de dix-huit cents à mille âmes, peut être considérée comme la capitale de ce district. Le sultan y réside; il a pour toute garde ses cawas. Les habitants sont tous propriétaires de biens ruraux, et la culture de la vigne y est parvenue à une perfection rare. A la fin d'octobre, lorsque les sarments sont secs, on a soin d'entourer, avec un treillis, le pied de la vigne d'un cercle de paille chaude, pour empêcher les gelées d'y monter. Il paraît que jamais les propriétaires n'ont eu à souffrir des ravages de la pyrale et des autres ennemis de la vigne. Le vin d'Artaki est blanc et léger. Pendant le séjour de la commission russe à Constantinople, un ingénieur eut l'idée de fabriquer, avec les raisins d'Artaki, du vin de champagne, dont le débit eut assez de succès pour enrichir l'inventeur. Cette industrie, qui aurait pu devenir profitable à la population, a été abandonnée lorsque l'auteur s'est retiré. Les Grecs ne se livrent pas à des spéculations commerciales, mais les feraient passer pour la fabrication du vin n'est pas favorable dans les États du sultan; ils préfèrent obtenir de l'autorité une permission spéciale qu'on leur a refusée. Bérard, et qui détermine la quantité (1^{re}, 250) qu'il est permis d'exporter.

Toutes les entraves mises à l'agriculture sont pour un État une mauvaise mesure; l'intérêt du gouvernement turc serait, au contraire, d'appeler du dehors des cultivateurs pour suppléer à la population qui manque; mais, avant tout, il faudrait abolir cette loi qui interdit à l'étranger le droit de posséder des biens fonds en Turquie.

CHAPITRE IX.

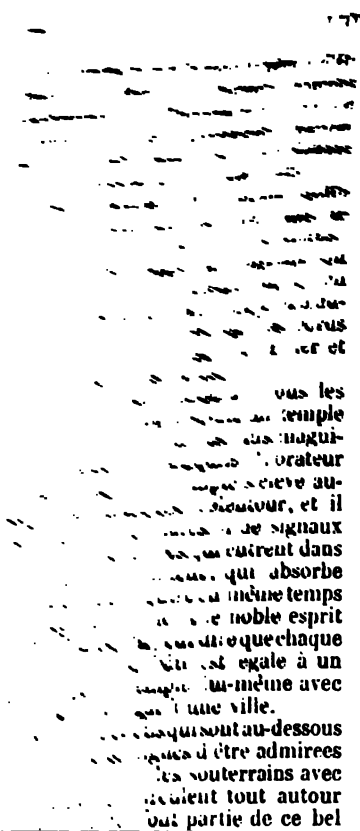
RUINES DE CYZIQUE. D'APRÈS D'ANTIQUES DESCRIPTIONS (1).

Au milieu des ruines s'élève un magnifique platane qui ombrage une fontaine limpide qui est peut-être la fontaine de l'oubli *fons Cupidinis*, mentionnée par Plinius, qui avait pour vertu de guérir les tourments de l'amour (2). Cette fontaine est voisine de deux tours massives entre les murailles et un terrain marécageux qui formait autrefois le port occidental. A deux cents mètres vers le nord-ouest et dans un fourré d'arbustes se trouvent quelques passages souterrains en partie obstrués; mais avec le secours d'un flambeau ils peuvent être parcourus dans une longueur d'une trentaine de mètres en ligne droite; ils communiquent les uns avec les autres, et semblent être les substructions d'un grand édifice, peut-être des greniers publics ou des magasins pour lesquels Cyzique était célèbre avant comme après la domination romaine. La construction est presque toute hellénique; mais en certains endroits les murs sont en blocage de pierre. Au sommet d'une des voûtes il y a une ouverture carrée fermée dans une seule pierre qui forme une espèce de clef. Tout cela fait partie de la construction primitive. D'un autre côté, on observe un passage étroit qui monte dans l'intérieur de la muraille; c'était sans doute l'entrée du souterrain. Peut-être faut-il voir dans ces ruines les substructions du temple décrit par Aristides (3), qui mentionne les souterrains du temple comme aussi dignes d'admiration que le reste.

(1) Sestini, Pococke, Hamilton, etc.

(2) Plinius, l. 30, ch. 16.

(3) Aristides, 4 orat. Cyz.



... D'après le caractère des constructions supérieures aussi bien que la direction des eaux, on peut naturellement conclure que cet édifice est de dans certaines circonstances consacré en naumachie. Les fondations de l'amphithéâtre sont faites avec des matériaux presque bruts; mais il reste sur les murailles plusieurs traces qui indiquent qu'elles étaient revêtues de plaques de marbre.

Le village de Hammamli (des bains) est situé dans l'angle supérieur de l'ancienne ville; la plupart des maisons sont construites avec des blocs de marbre et des fûts de colonnes arrachés aux édifices antiques.

En descendant du côté de l'est, on suit pendant quelque temps la ligne des murailles; mais il est difficile d'en reconnaître le pourtour exact. Enfin, par une route tortueuse et difficile, on arrive aux ruines du théâtre, presque entièrement couvertes par des arbustes et des broussailles qui forment des masses de verdure. Cet édifice, selon toute apparence de construction grecque, est dans un tel état de destruction que l'emplacement du proscenium, la forme de la cavea et quelques substructions informes sont seuls visibles; il ne reste pas un seul bloc de marbre en place. On reconnaît ça et là de longues murailles et des fondations diverses; mais tout cela est tellement caché par les broussailles qu'il est impossible de

ruines qui sont probablement les vestiges d'édifices publics.

On reconnaît les traces d'un aqueduc entre les collines inférieures et l'extrémité sud de l'isthme et de la ville; le petit ruisseau qui coule dans la vallée de l'amphithéâtre était insuffisant pour les besoins de la population. Les collines granitiques sont de nature à fournir peu de sources, et les habitants ont été contraints d'aller chercher celles qui sortent des terrains calcaires, la végétation ne pouvant être entretenue que par d'abondantes irrigations.

Lorsque Pococke visita les ruines de Cyzique, il reconnut encore l'emplacement de l'Agora; c'était une place de cent pas de large et de quatre cents pas de long. On y voyait les ruines d'un grand édifice avec un portique d'ordre corinthien et plusieurs galeries souterraines. Toutes ces constructions sont aujourd'hui dépouillées de leurs marbres.

Cette destruction méthodique qui a étonné presque tous ceux qui ont visité les ruines des villes de l'Hellespont est due à une ancienne habitude du gouvernement turc, qui approvisionnait avec des boulets de marbre les châteaux des Dardanelles. Les batteries des châteaux d'Europe et d'Asie sont armées d'énormes pièces de canon dans lesquelles un homme peut entrer. On les appelle *Bal-yemez* (qui ne mange pas de miel); les *bal-yemez* étaient chargés avec des boulets de marbre de plus de soixante-dix-centimètres de diamètre; les pièces d'un moindre calibre étaient également approvisionnées de boulets de marbre. Pour suffire à une pareille consommation, des ateliers étaient établis dans les ruines de presque toutes les villes anciennes de la côte; on voit encore à Alexandria Troas des boulets qui ont été abandonnés comme défectueux, au milieu des masses de recoupes de marbre. Peut-être s'étonnera-t-on que ces ateliers n'aient pas été établis dans l'île de Marmara, qui aurait pu fournir du marbre à tous les canons du Bosphore; mais les Turcs préféraient utiliser de vieilles ruines inutiles et ménager leurs carrières pour les constructions de la capitale.

Il ne faut pas s'étonner après cela si les villes de l'Hellespont sont tout à fait

dépouillées et si elles sont moins visitées par les voyageurs archéologues que celles du littoral est et sud de la presqu'île.

CHAPITRE X.

CÔTES DE L'HELLESPONT.

Non loin de l'embouchure de l'Esépus, il y a une colline au sommet de laquelle s'élevait le tombeau de Memnon, et dans le voisinage était le bourg de Memnon. Les faits relatifs à ce héros étaient déjà controversés par les écrivains de l'époque romaine; les uns le font venir d'Égypte, les autres de Perse. Pausanias (1) semble vouloir accorder les deux opinions en disant qu'en effet Memnon était de race éthiopienne, mais qu'il vint au secours de Troie en partant de Suse après avoir soumis toutes les nations qui étaient sur sa route. Hérodote fait évidemment allusion à ces événements lorsqu'il dit à propos du monument de Nymphis (2): « Il y en a qui considèrent ces monuments comme des portraits de Memnon, mais ils se trompent étrangement. » Memnon, qualifié de fils de l'Aurore, n'était autre qu'un prince assyrien qui vint au secours de Troie et ne put arriver que vers la fin du siège.

Les oiseaux de Memnon qui, selon la fable, venaient tous les ans donner des soins au tombeau de Memnon et l'arroser avec leurs ailes après les avoir trempées dans les eaux de l'Esépus, les oiseaux de Memnon continuent de voler le long des rivages de l'Hellespont. A une certaine époque de l'année, des troupes d'une espèce d'alcyon parcourent avec la rapidité de la flèche l'Hellespont et le Bosphore. Jamais on ne les a vus se poser ni sur terre, ni sur les eaux; les marins et les habitants du rivage appellent ces oiseaux *les âmes en peine*.

La ville de Priapus était située à quinze milles environ de la presqu'île de Cyzique et à l'ouest de l'embouchure du fleuve Granique; elle fut fondée par les Miliéniens ou selon d'autres témoi-

(1) Liv. X, ch. 31.

(2) Liv. II, 106.

... pour souvent décerné dans les ins-
criptions à des proconsuls ou à d'autres
magistrats. On admirait à Parium un
autel d'une forme singulière, dont cha-
que côté était long d'une stade; il était
de genre appelé *Bomos*, c'est-à-dire
en forme pyramidale. C'était l'ouvrage
d'Hermocreon, qui avait décoré ce mo-
nument avec magnificence. Aujourd'hui
il n'en paraît pas de vestiges; mais
peut-être des recherches attentives
mettraient-elles à même de reconnaître
l'emplacement de ce monument unique.

Les ruines de Parium se reconnais-
sent encore au lieu nommé Kamarès (les
Voutes); les murs étaient construits
en blocs de marbre sans mortier. Un
grand nombre d'édifices enfouis, des
restes d'aqueducs et de citernes témoi-
gnent qu'elle jouit d'une certaine im-
portance jusqu'à la chute de l'empire.

CHAPITRE XI.

LAMPSAQUE. ABYDOS.

Lampsaque commandait l'entrée de
l'Hellespont; elle était pourvue d'un
bon port et renommée par la fertilité
de son territoire. La fondation de
Lampsaque remonte aux temps fabu-
leux antérieurs aux premières migra-
tions européennes; son premier nom
était Pityæssa. Les deux frères Pho-
bus et Blepsus, nés à Phocée et descen-
dants de Codrus, pendant leur séjour à
Parium, rendant service au roi Man-

ix étaient couverts de vignobles, la culture s'est perpétuée jusqu'à nous. Le soulèvement des Ioniens sur Lampsaque la vengeance euras; conquise par Crésus, elle fit à conserver sous ses descendants une sorte d'autonomie. Après la bataille de Mycale, elle devint tributaire d'Athènes, et malgré les tentatives de ses habitants pour recouvrer l'indépendance, elle resta en cet état jusqu'au moment où Alexandre attaqua l'empire des Perses. Son succès lui permit de donner un rang distingué parmi les villes jusqu'au déclin de l'empire.

Le territoire situé entre Parium et Lampsaque était possédé par plusieurs villes dont le sort fut toujours lié aux événements qui marquèrent les dernières années de l'indépendance de la Grèce ancienne; elles gouvernaient par leurs propres lois; cet état prospère était souvent ébranlé par les attaques du dehors ou des séditions intestines qui mettaient le pouvoir entre les mains de ce tyran improvisé. C'est l'histoire de toutes les villes de ces parages, Lampsaque comme d'Abydos ou de Sinope.

Lampsaque toujours ces maîtres d'un territoire ne réussaient par tomber dans quelque piège tendu par les partis ennemis, elle retrouvait son indépendance. Ainsi qu'Herméas, tyran d'Assos, ou de Sinope, tyran de Lampsaque, terminèrent leur carrière.

Après la mort d'Alexandre, protecteur de Lampsaque, livra cette ville aux attaques d'Antiochus; elle finit par obéir à l'alliance des Romains et suivit le sort des villes de l'Hellespont quand furent réunies à l'empire ro-

main pendant toute la période du moyen âge la contrée resta dans l'oubli; les efforts militaires étaient concentrés autour de Constantinople. Mais à mesure que la marine des États chrétiens prenait de l'extension, les Turcs, maîtres de l'Hellespont, comprirent la nécessité de fortifier le détroit.

Les châteaux d'Europe et d'Asie, armés d'une artillerie formidabile, arrêtaient au passage les cara-

velles et les navires des Vénitiens ou des Génois. Mais sous le règne d'Achmet II, en 1656, le détroit des Dardanelles fut témoin de la plus grande défaite qu'ait soufferte la flotte ottomane depuis la bataille de Lépante. Le grand amiral Kénaan-Pacha, à la tête d'une flotte de soixante-dix-neuf voiles, voulut s'opposer à l'entrée de la flotte vénitienne; le commencement du combat fut en faveur des Turcs; les vaisseaux ottomans brûlèrent deux des plus fortes galères vénitiennes; l'amiral Moncénigo ne tarda pas à rétablir l'avantage du côté des chrétiens; toute la flotte turque fut détruite; plus de cinquante bâtiments furent brûlés ou pris, et Moncénigo amena triomphalement à Venise un nombre considérable de prisonniers turcs. La flotte vénitienne, quittant les Dardanelles, s'empara des îles de Ténédos, de Lemnos et de Samothrace. La nouvelle de cette défaite apportée à Constantinople par quelques navires qui avaient échappé au désastre y répandit la consternation.

Cependant le gouvernement turc ne songea pas à faire augmenter les fortifications des Dardanelles; ce grand ouvrage ne fut entrepris qu'en 1659, sous le grand visir Kœupruli. Il est vrai que la sultane Validé, mère de Mahomet IV, avait déjà songé à ces nouveaux moyens de défense; mais elle n'avait pu réussir à se procurer les fonds nécessaires. Les réclamations des villages environnants, qui redoutaient le voisinage des garnisons furent le prétexte que l'on mit en avant pour ne rien changer à l'ancien état de choses. Mais les derniers événements avaient tardivement ouvert les yeux du grand visir, qui donna l'ordre à la flotte d'hiverner aux Dardanelles. Des ouvriers furent mis en réquisition et travaillèrent sous les ordres de l'architecte Mustafa-Aga et sous l'inspection de Frenk Ahmed Pacha commandant des Dardanelles. Les deux châteaux furent élevés sur le plan d'un quadrilatère régulier de trois cents archines (460 mètres) carrés, et reçurent les noms de Kilidol Bahr (la clef de la mer) et de Seddol Bahr (la digue de la mer). Koum Kalé, le château du Sabie, est

un ouvrage de Mahomet II. Presque tous ces travaux furent exécutés par des corvées imposées aux riverains ; les plus mauvais traitements forçaient les habitants à aller travailler aux tranchées ; le sultan vint souvent les visiter ; enfin les redevances de plusieurs émirs qui tenaient leurs fiefs des anciens sultans furent modifiées et ils se trouvèrent chargés de fournir les garnisons de ces nouveaux châteaux.

On a cherché en vain dans la moderne Lampsaki quelque monument qui attestât son ancienne magnificence. Dans le commencement du dernier siècle, on y voyait cependant encore quelques antiquités, et Wheler a observé des ruines qui n'existent plus de nos jours ; il trouva plusieurs colonnes de marbre et des inscriptions qui dataient du temps des Antonins. L'usage de faire des boulets de marbre, qui s'est perpétué pendant trois siècles chez les Turcs, a été plus pernicieux pour les villes de la Propontide que tous les ravages qu'elles avaient subis antérieurement. Aujourd'hui, depuis Moudania, l'ancienne Apamée, jusques y compris Alexandria Troas, il n'existe pas un bloc de marbre ancien. Cependant les Turcs avaient sous la main l'île de Marmara et ses inépuisables carrières ; on ne comprend pas qu'ils aient préféré établir avec beaucoup de peine des ateliers partiels dans vingt localités différentes.

En suivant sur la côte la nomenclature

Gergitha fut prise et détruite par Attale, roi de Pergame, qui construisit aux sources du Caique une autre ville du même nom pour y établir les anciens Gergithiens.

L'ancienne ville des Teucriens était située dans l'intérieur des terres et sur les pentes du mont Ida (1) ; cela résulte du récit d'Hérodote : lorsque Xerxès marchait de Pergame sur Abydos, il avait à sa gauche les villes de Rhœtée et de Dardania et à sa droite les Teucriens Gergithiens.

Percote, mentionnée plusieurs fois par Homère, était située sur le fleuve Practius et à trois cents stades de Parium ; elle était voisine de la mer, et paraît avoir subsisté jusqu'aux dernières années de l'empire romain. On identifie l'ancienne Percote avec la petite ville turque de Bergan Kalé si.

La ville d'Arisbé était au sud de Percote ; elle appartenait aux Mityléniens (2) ; mais il est à croire qu'elle doit sa fondation aux anciens Dardiens ; car elle était déjà florissante au temps de la guerre de Troie. Deux vers de l'Iliade réunissent les noms de ces villes autrefois célèbres. « Les guerriers qui cultivaient les champs de Percote et du Practius, qui habitaient Sestos Abydos et la noble Arisbé suivent (3) Asius, le fils d'Hyrtacès. » Cette ville, dont l'emplacement est aujourd'hui inconnu, subsista jusqu'à la fin de l'empire romain ; elle est mentionnée par Plinie, qui la place sur la

ces deux villes d'un port à l'autre d'environ trente stades (5,520), le *zeugma* (passage) est du côté

Propontide (au nord) par rapport à Abydos, et du côté opposé (au sud) par rapport à Sestos. Près de cette dernière, il y a un lieu nommé *Apobathra* qui est attachée à l'une des extrémités du

On s'en rapporte à l'opinion de Strabon, Abydos a été fondée par les Mysiens, du consentement de Gygès, roi de Lydie, qui était maître de tout le pays; mais on ne doit entendre par là la reconstruction de la ville, puisqu'elle existait déjà du temps de la guerre de Troie. Abydos était à égale distance entre Ilion et Lampsaque, éloigné de cent soixante-dix stades, environ de l'une ou de l'autre de ces villes.

Quand Xerxès passa d'Asie en Europe, il choisit Abydos comme le point le plus rapproché du continent grec. Cette distance n'étant que de sept stades, le point de jonction fut marqué dans la suite sous le nom de *metastadium* et le passage sous celui de *zeugma*.

Xerxès, voulant contempler l'ensemble de son armée, fit élever par ses habitants d'Abydos un tertre sur lequel on plaça un trône de marbre. Pour monter de cette éminence, le roi de Perse assista à un combat naval dans lequel les Phéniciens de Sidon remportèrent la victoire (1).

Il nous devons faire remarquer ici l'usage répandu chez les princes et les rois de l'Asie de faire élever des tertres pour servir de centre de leurs camps, faire bruler leurs étendards et comme dans les cérémonies de constance présente, pour passer la revue de leurs troupes. Ces éminences, qui sont assez communes en Assyrie et en Perse, sont connues des habitants sous le nom de trône (Tact); les Turcs les appellent *tepe*. Nous les appelons monts d'après la dénomination persane. Le fait que nous signalons ici est que tous les tumulus que l'on trouve en Asie n'ont pas été des tombes et parmi ceux qui sont répandus dans la plaine de Troie, il s'en trouve

certainement quelques-uns qui n'ont pas une destination funéraire.

L'armée perse mit sept jours et sept nuits à franchir le détroit; ce tableau de l'invasion des Perses en Europe, conservé par Hérodote, fait passer sous nos yeux toutes les populations de l'Asie occidentale avec leurs noms, leur costume et les détails les plus précis sur leur origine; c'est sans contredit un des plus brillants passages et un des plus instructifs que nous ait transmis ce père de l'histoire (1).

Abydos eut grandement à souffrir de l'avantage de sa position dans le voisinage de l'Europe; Darius, de retour de son expédition contre les Scythes, fit brûler cette ville en même temps que quelques autres villes de l'Hellespont, de crainte que ces peuples ne fissent à leur tour une expédition en Asie et ne profitassent des avantages que ces villes auraient pu leur offrir comme base d'opérations (2).

Peut-être faut-il accueillir avec réserve ce fait mentionné par Strabon et qu'Hérodote passe sous silence. L'incendie d'Abydos aurait dû avoir lieu au retour de Darius dans la Chersonnèse d'Asie; or, au moment de la révolte des Ioniens, Dercylildas de Sparte, avec un faible contingent d'infanterie, fut envoyé dans la province d'Hellespont pour engager les Abydoniens à faire défection (3); mais il fut devancé par Daurisès, lieutenant de Darius, qui, avec une promptitude peu habituelle aux Perses, se rendit maître des villes de Dardanie, Abydos, Perote, Lampsaque et de Pœsus; chacune de ces villes fut prise en un jour (4).

La possession d'Abydos, constamment disputée pendant les guerres entre les Perses et les Grecs, échut tantôt aux Athéniens tantôt aux Lacédémoniens; mais cette ville résista avec énergie aux forces de Philippe, fils de Démétrius, qui ravagea les côtes de la Propontide et incendia la plupart des villes qui refusèrent de se soumettre. Les plus terribles me-

(1) Hérod., l. VII, 66.

(2) Strabon, XIII, 591.

(3) Thucydide, liv. VIII.

(4) Hérodote, l. V, 117.

naces ne purent décider les habitants d'Abydos à ouvrir leurs portes à l'ennemi déclaré des colonies grecques, et ils préférèrent périr jusqu'au dernier plutôt que de se rendre.

Les femmes et les enfants furent massacrés chacun dans un genre de mort différent, « *vario mortis genere occiderunt* », dit Tite-Live (1). Cette conduite ne prouverait pas, comme le dit Étienne de Byzance, que les habitants d'Abydos étaient des gens effeminés et de mœurs dissolues (2).

Tant de catastrophes n'empêchèrent pas Abydos de subsister jusqu'au temps des empereurs byzantins; elle était épiscopale dès le cinquième siècle. Herméias, son évêque, souscrivit au concile de Chalcédoine et à la lettre synodale de la province de Cyzique à l'empereur Léon. Depuis ce moment les destinées de cette ville restent à peu près ignorées; elle ne participa en rien aux grands événements qui signalèrent le commencement du douzième siècle; il est probable qu'elle s'éteignit obscurément sous les gouvernements des émirs, qui ravagèrent les côtes de la Propontide et formèrent des principautés éphémères qui se fondirent dans l'empire des sultans (3).

CHAPITRE XII.

TROADE. — ÉLÉMENTS DES POPULATIONS PRIMITIVES.

distinguer des peuplades voisines par quelque caractère spécial, mais nul ne peut compter combien de périodes de siècles se sont écoulées avant que ce moment soit arrivé. De tous les signes propres à faire reconnaître la parenté des diverses familles humaines, l'étude des langues est celui qui offre les moyens de contrôle le plus rationnel, et celui qui dans ces derniers temps paraît avoir acquis chez les hommes d'observation le plus grand degré de probabilité pour reconstituer les rapports de parenté entre les peuples qui ne sont liés par aucune tradition historique.

Ainsi la langue grecque étant reconnue comme appartenant à la famille des langues indo germaniques ou ariennes, on s'est cru autorisé à regarder les peuples qui en font usage comme une branche de cette grande nation qui, à une époque inconnue, habitait les plateaux de la haute Asie, et d'où sortirent les Indiens, les Perses, les Grecs, les peuples italiques, les Allemands, et les Celtes.

Cette souche arienne ne s'est pas tout à coup séparée en différentes tribus; mais, prenant, comme les branches d'un même tronc, un développement idiosyncrasique, chaque peuplade en se détachant du centre prit son courant vers les contrées les plus propres à favoriser son développement et son établissement en corps de nation.

Ce n'est pas sans raison qu'on a pensé que les Celtes, qui se sont les plus

étrangers aux influences de l'Occident, s'enfonçaient dans les régions de l'Asie centrale.

Les deux principales branches de cette race, qui sont venues s'établir sur les côtes de la Méditerranée et qui, eu égard à la proximité de leurs établissements, se sent de nouveau confondues à l'origine des temps historiques, les Hellènes et les Italiques, si l'on en juge par la conformité de leurs langues et par l'intime rapport qu'elles ont entre elles, se sont si bien mêlés que nous pouvons les considérer comme formant une même race qui a toujours conservé le sentiment instinctif de son origine asiatique et par conséquent son droit naturel à l'occupation totale ou partielle des terres de l'Asie.

Si les Grecs n'avaient conservé aucune tradition au sujet de leur premier établissement dans la contrée à laquelle ils ont donné leur nom, il ne leur restait non plus aucune notion de leur séjour dans un autre pays; bien plus, ils se regardaient comme autochtones, tout en admettant que leurs prédécesseurs avaient commencé par défricher les forêts, détruit les bêtes féroces et drainé leurs marais. Ces prédécesseurs ils les appelaient Pélasges; c'étaient les premiers habitants de la Grèce; il n'y avait aucun lieu du continent ou des îles où le nom des Pélasges ne fût prononcé comme celui du premier peuple venu dans ces parages; or les Hellènes se trouvaient liés à leurs prédécesseurs autant par leurs croyances que par leurs mœurs. S'il n'est pas possible de démontrer cette parenté à l'aide de documents historiques, toutes les traditions conduisent cependant à regarder les Grecs comme une branche de cette race qui s'étendit à l'occident dans l'Italie et la Sicile et à l'orient sur toutes les côtes et dans les îles de la Chersonnèse d'Asie. Ce que les Grecs disaient des Pélasges se lie intimement aux origines de leur propre race qu'on peut considérer l'une et l'autre nation comme une seule famille et non pas comme deux races distinctes. En effet il n'y a aucune tradition pélasgique, aucune divinité pélasgique que l'on puisse mettre en opposition avec les traditions helléniques. Le Jupiter, le Zeus pélasgique est invoqué par les

héros grecs, et le centre pélasgique de Dodone peut être considéré comme le berceau de la Hellade (1).

Les Pélasges ne sont pas un peuple nomade et chasseur; c'est une nation qui se livre à l'agriculture et construit les premières demeures fixes pour les hommes et des lieux de refuge pour la communauté. Les sommets des montagnes sont les lieux sacrés réservés pour le séjour de la divinité que les hommes n'abordent qu'avec une religieuse terreur. Cette tradition se perpétue chez les Grecs; les sommets de l'Ida, l'Olympe, et les nombreuses montagnes qui portent le nom de Dyndimène sont consacrés aux divinités que les Grecs aussi bien que les Pélasges ont honorées comme dieux nationaux. Les fils des Pélasges se sont établis en Attique en même temps qu'ils occupaient les côtes de la Chersonnèse d'Asie; rien ne s'oppose donc à ce que l'on considère les Pélasges et les Grecs comme un seul et unique peuple, comme une même famille sous deux noms différents; mais le côté saillant du caractère des Pélasges, cette activité qui les pousse à former des établissements dans tous les lieux où leur race peut se développer, finit par s'effacer sous l'influence purement hellénique, et lorsque l'histoire commence à recueillir quelque tradition, les écrivains grecs ne trouvent qu'un jeu de mots pour nous peindre cette race puissante, ils ne nous laissent pour tout renseignement que ce mot: « Nous les appelons Pélasges parce qu'ils sont errants comme les Pélarques (2) ».

C'est cependant cette race d'origine arienne qu'il faut regarder comme les ancêtres des Grecs. Partout où les Pélasges se sont établis en Asie comme en Europe nous voyons la race grecque s'asseoir et prospérer; leurs migrations commencent pour ainsi dire avant l'origine des sociétés et avant que les peuples se soient formés en nations distinctes. Les terres d'Asie étaient libres au premier occupant; aussi dès les premiers temps les Pélasges vont-ils occuper la Thrace, les rivages de la Pro-

(1) Strabon, liv. V, 221.

(2) Cigogues. Strabon, l. V, p. 221 et liv. IX, 337.

pontide et les côtes de l'Asie Mineure. Ils s'attachent à la terre par le labourage et l'élève des troupeaux, construisent des villes et deviennent les ancêtres de cette race d'où sortirent les trois branches de la famille hellénique.

Les Pélasges, comme leurs ancêtres ariens, rendaient un culte à une divinité incorporelle sans temple et sans statues ; ils l'appelaient Zeus et la regardaient comme habitant les sommets des montagnes. Quand ils voulaient la représenter en rapport avec les hommes, elle recevait le nom de Dypatros ou Jupiter, et le Jupiter pélasgique inspirant une sainte terreur était honoré dans les forêts et faisait sa demeure dans un chêne sacré. Ce premier vestige du culte des nations ariennes se répand aussi bien dans les forêts de la Germanie que dans celles de la Grèce ; le chêne des druides est de même souche que celui de Dodone. Le mont Ida et les hauts sommets des montagnes de la Crète deviennent des centres religieux autour desquels se réunissent les peuplades disséminées ; mais leurs relations avec les autres races qui apparaissaient sur ces rivages leur apprirent à rendre sensible l'image de leur divinité, et ils ne tardèrent pas à adopter celles des peuples sémitiques établis sur les côtes méridionales de l'Asie et dans l'île de Crète. Là il y avait une population kenanite ou syrienne qui adorait la reine du ciel sous le nom d'Astarté et le Jupiter Pélasgique sous le nom de Baal, cette race syrienne

sous la protection du Zeus pélasgique, elle avait fondé la ville de Dardanie.

L'époque de l'arrivée de Dardanus sur les côtes d'Asie est trop reculée pour qu'il soit possible de la déterminer d'une manière tant soit peu probable. Homère (1) estime qu'il s'était écoulé cinq générations entre Dardanus et Priam, et Platon marquait l'arrivée des Dardaniens dans la seconde période après le déluge (2), lorsque la race humaine commençait à peupler les sommets élevés des montagnes, faisant ses demeures dans les cavernes des rochers et dans les antres creusés par les Cyclopes. Dardanie fut bâtie « lorsqu'Illion avec son peuple immense n'était pas encore, et qu'on habitait au pied de l'Ida arrosé de sources (3) ».

CHAPITRE XIII.

PHÉNICIENS.

Une partie de ces Dardaniens s'était établie dans le haut pays, l'autre habitait la côte, qui, bien que privée de ports, offrait encore des retraites suffisantes aux faibles barques qui venaient aborder dans ces parages. Elles appartenaient à un peuple navigateur et commerçant qui de temps à autre venait apporter sur ces côtes les produits de son industrie ; ce peuple innommé était connu des autres nations sous une désignation vague et arbitraire.

pelés le pays des dattes. Chez les peuples de l'ouest, ces marchands navigateurs, qui apportaient sur les marchés les fruits du dattier et surtout le vin de palme récoltés dans leur pays, étaient généralement appelés « les hommes du pays des dattes ». — Les Pélaages et les Béliènes, qui connaissaient le palmier sous le nom de Phoenix, ont donné le nom de Phéniciens à ce peuple qui vendait des dattes, et qui venait du pays des dattiers. Cette dénomination est devenue générale et est restée en usage chez les Romains et chez les modernes, elle est purement grecque, et n'a rien de sémitique. Quelques historiens modernes assimilent le nom des Phéniciens à celui de Philistins, et vont jusqu'à les confondre avec les Pélaages, en faisant dériver l'un et l'autre nom du sanscrit *Palaksha* (hommes) blancs (1). Le langage comme les mœurs des Phéniciens prouvent d'une manière évidente qu'ils étaient de race sémitique; ils avaient puisé les éléments de leur civilisation dans le pays de Babel et d'Assur et lorsqu'ils atteignaient les rivages de la Méditerranée, ils étaient déjà initiés aux premiers éléments de la navigation, connaissant, d'après les Chaldéens, la position de l'étoile polaire, ils avaient parcouru en tous sens cette mer sur laquelle ils ne recontraient pas de rivaux; mais en abondant dans les îles et sur les côtes, ils trouvaient là une population agglomérée avec laquelle ils établissaient des relations commerciales.

Renfermés dans leur pays entre la mer et la côte, les Phéniciens n'avaient trouvé d'autre développement de territoire que dans les contrées d'outre-mer; ils avaient bâti Byblos, Sidon et Tyr; c'étaient leurs dépôts de marchandises et le siège de leurs fabriques; mais des rivages de la Phénicie on apercevait les sommets des montagnes de Chypre, et dans la belle saison le trajet était facile avec leurs barques légères qu'ils appelaient leurs chevaux (2). Chypre, ou ils avaient porté leurs dieux et leur commerce, devint comme le centre de leurs expéditions vers les pays de l'ouest;

ils s'établirent dans la Cilicie, et, tantôt comme pirates, tantôt comme trafiquants, ils s'emparèrent de plusieurs ports de la Lycie. Il en résulta dans cette contrée une population mêlée de deux races qui, sous le nom de Solympes, apparait aux premiers âges de la poésie épique.

Sans s'étonner de voir les îles et les côtes occupées par une race blanche, les Phéniciens lièrent avec ces inconnus des relations commerciales, et en échange de cette amitié, ils obtenaient la faculté d'établir sur les côtes des pêcheries du coquillage qui fournit la pourpre. On peut faire remonter l'origine de ce commerce aux temps les plus reculés.

Hérodote commence son histoire par un vivant tableau des origines d'Argos (1), où les navires étrangers apportaient les produits des manufactures phéniciennes, assyriennes, et de la basse Égypte; les marchandises étaient exposées sur la place pendant cinq ou six jours; c'était la semaine du marché, qui était clos le septième jour selon les habitudes des peuples sémitiques. Mais aux relations pacifiques se mêlaient souvent des faits de piraterie qui excitaient des troubles passagers. Les Phéniciens n'avaient pas tardé à comprendre que le bénéfice le plus clair qu'ils pouvaient rapporter des marchés, de l'Orient, les marchandises de retour, comme on dit aujourd'hui, consistait dans le trafic des esclaves, des jeunes gens et des jeunes filles amenées du pays des races blanches. Aussi, au commerce licite de cette nature ils ajoutaient quelquefois la ruse et la violence. Les marchandises exposées sur le tillac des barques attiraient à bord les curieuses filles des îles, et le bateau faisant force de rames s'éloignait de la côte.

Cependant l'arrivée des marchands de dattes était pour les peuples de la Chersonnèse le signal d'un grand mouvement commercial; ils livraient le produit de leur sol, les métaux exploités dans les mines de l'Ida par les mystérieux Dactyles, les fers du Gargare, l'airain de Tautalis, les noix de teinture, la valonnée dont abondent les forêts de

(1) Cf. Schumann, *Griechische Alterthümer*, tome I^{er}, p. 4.

(2) Nippi, Strabon.

(1) Hérod., liv. I, ch. 1.

l'Ida, le rhamnus dont la graine donne la teinture jaune. En compensation, les marchands phéniciens échangeaient les produits manufacturés de l'Égypte et de la Phénicie les vêtements de pourpre qui ont conservé le nom de « couleur phénicienne », les casques à aigrettes qui plaisaient tant aux Dardaniens, les boucliers et les cnémides ouvrages des Cariens et des Cabalès ; on leur concédait en outre le droit de pêche sur la côte, et par suite le droit de fonder des factoreries, qui devinrent des villes phéniciennes. C'est ainsi qu'ils fondèrent Pronectus dans le golfe Astacène, convoitait déjà les heureuses situations de Proconèse et de Cyzique, qu'ils ravagèrent plus tard quand la guerre fut déclarée entre les Perses et les Grecs. Avec le goût du luxe et des vêtements de pourpre, les Phéniciens transportaient sur ces rivages le culte de leurs dieux. L'Hercule phénicien est parent de l'Hercule grec, et le culte d'Apollon Lycien, institué d'abord à Patare, est pratiqué sur les côtes de la Propontide avec le concours des populations des deux races.

L'exploitation des forêts de l'Ida et de l'Olympe attirait toujours un concours nouveau de navigateurs ; ils trouvaient dans les forêts de la Chersonnèse des éléments qui leur manquaient dans toutes les autres colonies pour l'entretien de leur marine. Tout en trafiquant avec les peuples non-sémitiques, non-

première invasion est antérieure à celle des Dardaniens, puisque ces derniers n'arrivèrent dans la Chersonnèse que deux cents ans environ avant la fondation de Troie. Les Teucriens sont les ancêtres des Pœoniens, tribu nombreuse répandue sur une grande partie des deux continents ; ils ont occupé les bords du Pont-Euxin et les côtes de la Chersonnèse d'Asie, l'Illyrie, la Macédoine, où on les désignait sous le nom de Macédoniens Pœoniens ; ils furent au nombre des alliés de Priam, mais ne furent pas soumis à son empire ; ils appartenaient à cette grande nation thrace ou pélasge qui fournit à l'Asie mineure toute sa population non-sémitique. Aussi peut-on regarder les Teucriens et les Dardaniens comme appartenant à ces tribus des bords du Danube qui, venues séparément s'établir en Asie, se sont retrouvées et réunies plus tard. Les Teucriens ont précédé les Dardaniens en Asie, et lorsque ces derniers arrivèrent, il se forma une alliance intime des deux races qui retournèrent en Europe pour y faire les expéditions dont Hérodote nous a conservé le souvenir.

CHAPITRE XIV.

CARIENS. — LÉLÈGES — LYCIENS.

Les Cariens, peuple mélangé, étaient navigateurs et pirates comme les Phéniciens ; ils se rattachaient par eux aux fa-

gare et se retrouvent sur les rivages de la Carie et de la Doride, où les restes de leurs constructions colossales font l'étonnement des écrivains de l'âge romain. Les Léléges jouent un rôle important dans le monde héroïque; ils apparaissent à Troie comme en Lycie ils occupent le pays où devait se construire Milet et Éphèse et sont unis de parenté avec les monarques troyens. Priam prend pour épouse une femme lélége, et sur le continent de la Grèce ce nom n'est pas moins répandu; mais à l'encontre des Pélasges, qui ont marché de l'ouest à l'est, les Léléges sont censés partir de la Carie et de la Crète, et se répandirent dans le nord et dans l'ouest. Les Grecs, qui rapportent toute origine à leur propre nation, les personnifient dans le héros Lelex, premier roi de Lacédémone, qui régna dans le dix-huitième siècle avant notre ère. Ces peuples finirent par se fondre dans la colonisation ionienne qui vers le même temps commence à se répandre sur les côtes de la Chersonnèse d'Asie.

De cette puissante race pélasgique qui couvrit toutes les côtes de l'Asie Mineure de la Thrace et de la presqu'île hellénique sortirent presque tous les peuples non-sémitiques de la Chersonnèse d'Asie. C'est de cette période qui précède encore de plusieurs siècles les temps historiques que date l'introduction dans la famille grecque des dieux de l'Orient sémitique mêlés aux traditions légendaires qu'ils allaient recueillir sur toutes les côtes où les Phéniciens étaient établis. De la période carienne et lélége date l'introduction du culte de Poséidon et du grand centre religieux des Branchydes. C'est de cette époque de transition entre la civilisation pélasgique ou lélége et l'état hellénique que datent les premières notions de géographie, presque toutes basées sur des traditions légendaires. La plupart des fleuves et des montagnes reçoivent leurs noms de quelque divinité typique ou d'un caractère saillant reconnu de tous. Les premières migrations des peuples hellènes sur les côtes d'Asie n'ont pas eu pour résultat immédiat la fondation de villes et de centres de population. Pendant bien longtemps ils se sont établis dans les

conditions de colons temporaires, et ce n'est qu'après avoir formé un noyau de population qu'un chef se présentait pour les réunir en société politique.

Quand les écrivains grecs nous disent que telle ville fut fondée, ils expriment seulement que la communauté qui existait déjà s'est trouvée assez nombreuse et assez forte pour se donner un chef et des lois. La métropole participait à ces créations d'outre-mer en créant avec la nouvelle colonie des relations commerciales qui faisaient pour ses marchands un comptoir de plus. La plupart de ces établissements se formaient sur les côtes ou à peu de distance de la mer; l'intérieur du pays, placé sous le pouvoir plutôt nominal que réel des rois d'Assyrie et parcouru par des tribus de race sémitique, n'offrait aux colons isolés qu'un séjour plein de dangers; mais l'établissement de la monarchie phrygienne, qui précède de plusieurs siècles les temps historiques, créa une barrière entre les sémites et les races occidentales; les premiers acceptèrent le fleuve Halys comme limites de leur territoire. Dès ce jour l'inimitié entre les deux races fut jurée de part et d'autre, et trente siècles ne l'ont pas vue s'affaiblir.

Les Phrygiens appartenaient à la race thracique et avaient apporté en Asie les éléments de civilisation des Pélasges. Le peu de mots que l'on connaît de leur langue suffit pour faire reconnaître qu'elle appartient à la souche arienne; leurs caractères sont les mêmes que les caractères Grecs les plus anciens, et ils avaient l'habitude d'écrire successivement de gauche à droite et de droite à gauche, méthode appelée Boustrophédon, que les plus anciens Grecs pratiquaient à l'origine de l'écriture et qui a toujours été ignorée des peuples sémitiques; cela suffirait pour faire établir la parenté entre les deux races. La monarchie phrygienne devint avant la fondation de Troie une des plus puissantes de l'Asie occidentale, et déjà à l'origine de l'histoire grecque la Phrygie avait des traditions qui attestaient une grande individualité passée. Elle avait eu ses rois indigènes; son culte, qui était conforme à celui des autres nations pélasgiques, était organisé d'une

L'UNIVERS.

... cette souche
... nation troyenne
... le premier choc armé
... Troiens, en effet, se
... Phrygiens. Lorsque
... d'Euripide Agamemnon
... ses ennemis vaincus et de leur
... retraite, il les désigne sous le nom
... Phrygiens. « Si nous savions que les
... Phrygiens sont tombées sous
... coups, ce bruit étrange nous eût
... de frayeur. Misérables Phry-
... ! ô monstres ! quelle retraite les
... à ma fureur ? s'écrie Polymes-
... aveugle par les Troyennes. » Il y a
... le peuple troyen une double pa-
... avec les Phrygiens et les Darda-
... La famille de Tros forme une
... branche par les frères Ilus et
... Assaracus. Capys, le fils d'Assaracus,
... porte un nom phrygien ainsi que Dymas,
... un des gendres de Priam. C'est par cette
... alliance des peuples déjà établis dans
... la Chersonnese d'Asie que la puissance
... des Dardaniens se développe, et le
... royaume de Troie s'étend sur les con-
... trées où les Phrygiens, les Pélasges,
... les Assyriens, les Phéniciens et les Hel-
... lènes s'étaient tour à tour établis. Si l'on
... compte les peuples alliés ou tributaires
... de Troie, on voit que le pouvoir d'Ilion
... s'étend sur toute la côte occidentale.

Le peuple lycien, dont l'origine re-
... monte aux temps primitifs de la Grèce,
... était aussi uni aux Troyens par une
... étroite parenté. Aussi les noms de
... villes et les dieux de la Lycie se re-

Les Lyciens Crétois s'étaient étendus
... des bouches du Xanthus jusque dans
... l'intérieur du pays, et le culte d'A-
... pollon, qu'ils avaient établi, se répand
... rapidement sur la côte d'Asie, est trans-
... porté en Grèce, et la légende du jeune
... Ion, fils d'Apollon, auquel la pithye
... présage une race illustre sur les terres
... d'Asie, cette tradition montre l'intime
... parenté qu'il y avait entre les primi-
... tifs Hellènes et ces races envahissantes
... des Lyciens et des Crétois « au temps
... marqué par la destinée, leurs enfants
... peupleront les îles des Cyclades et les
... côtes voisines, de villes riches et flo-
... rissantes qui feront la puissance de
... mon peuple. Ils s'étendront au loin sur
... les deux continents opposés de l'Eu-
... rope et de l'Asie et celui-ci prendra le
... nom de l'Ionie en mémoire du fils d'A-
... pollon ». C'est ainsi que Minerve re-
... vèle au jeune Ion les destinées futures
... de sa race; Ion lui-même est le fils du
... dieu de la Lycie (1). Dans la ville de
... Patara s'élevait le premier grand tem-
... ple et l'oracle d'Apollon Lycien qui
... reçut dans la ville même d'Athènes le
... culte le plus suivi.

Ainsi se formait en Lycie comme en
... Troade une puissante alliance de peup-
... les de races diverses, qui, excitées les
... unes par les autres, voyaient s'éveiller
... en elles le génie de la civilisation et de
... la religion; mais l'esprit historique
... n'était pas encore né; les oracles des
... dieux et les mythes religieux absor-
... baient toute autre tradition.

les artistes pour élever les monuments plus sacrés. Les villes de Lycie ont autant d'États confédérés, et dans le développement de cette politique que se manifeste l'esprit du peuple lycien.

conformité des noms lyciens on rencontre à chaque pas dans l'histoire de la Troade et dans les de la grande épopée troyenne encore fournir la dernière preuve parenté intime qui existe entre eux et les Lyciens. Les deux sont liés par une commune origine : ils honorent les mêmes dieux, Zeus Triopas et Apollon, les héros comme Pandarus et Belion ; ils ont les mêmes fleuves, les mêmes noms de montagnes ; une partie de la Troade portait le nom de Lycie, un nom de ses habitants ; de même les Lyciens dans leur propre pays portaient le nom de Troyens. Cela ne peut être la dispersion de la nation troyenne, mais avait déjà lieu du temps de la splendeur du royaume de Priam. La parenté date des temps antérieurs ; elle s'unit avec celle des Pélasges par la famille de Sarpédon, ce héros de Minois qui le premier alla chercher la Lycie avec les Crétois et se rendit au secours de Troie. Vaincu par Patrocle, son corps est enlevé au champ de bataille par les soins d'Illon lui-même, qui le fait reposer en Lycie, où il reçoit sa sépulture.

Il résulte donc de cette concordance de faits qu'à l'époque primitive de l'établissement des Européens sur cette l'Asie, les Pélasges d'abord, puis les Phéniciens formèrent un noyau de population qui s'augmenta des Dardaniens venus de Mysie et des Crétois des îles, et forma avec le concours de la Phrygie ce peuple troyen qui ouvre le cycle des faits troyens.

La création du royaume de Priam en une seule nation les tribus puissantes qui s'étaient établies sur les côtes ; mais il ressort du récit d'Homère et de toutes les traditions qui avaient cours dans la haute Asie, qu'avant la formation de ce royaume il avait existé au centre de

l'Asie un empire florissant qui se confondit avec le royaume de Priam.

Cet empire c'est la Phrygie, dont les traditions religieuses et historiques se perdaient dans les obscurités du passé ; aussi les historiens grecs regardaient-ils les Phrygiens comme la plus ancienne nation de l'Asie. L'*Iliade*, le premier livre qui réunisse les traditions recueillies dans l'esprit et au point de vue hellénique, nous montre Dardanus, le chef des Dardaniens, comme un fils de Jupiter, c'est-à-dire de la famille des Pélasges ; d'autres traditions mythiques le faisaient passer pour originaire de Samothrace (1). La tradition troyenne le représentait comme fondateur de Dardanie, dans les hautes régions de l'Ida ; cette contrée devient le berceau de la race troyenne. Tros donne son nom aux Troyens. Il est père d'Ilus qui fonda Ilion aux rives du Scamandre.

Laomédon, fils d'Ilus, bâtit la citadelle du Pergama avec le secours d'Apollon et de Neptune, dieux lyciens, qui fut détruite une première fois par Hercule, dieu phénicien.

Priam, fils de Laomédon, réunit dans son alliance tous les peuples de l'occident de l'Asie jusqu'à la Lycie, les Phrygiens et les Mysiens, Lesbos et l'Hellespont. Il est également l'allié des rois d'Assyrie puisque l'Assyrien Memnon vient au secours d'Ilion et meurt avant d'avoir pu effectuer son retour.

Il ressort de ces traditions quelques faits très-intelligibles lorsqu'on les compare aux récits qui avaient cours dans la haute antiquité asiatique. Le nom d'Ilion paraît n'avoir qu'une signification toute locale, tandis que le nom de Troie représente la capitale ou plutôt le berceau de la race des Troyens, des Dardaniens et des autres branches, comme celles des Teucriens et des Lyciens, qui n'ont formé qu'un même peuple. Les Lyciens de Pandarus ne font qu'un corps de nation avec les Troyens d'Ilion.

Assaracus, père de Capys (2) et grand-père d'Anchise, porte un nom assy-

(1) Pausanias, VII, ch. 8.

(2) *Il.*, XX, 239.

rien et le nom de Caprys a un caractère phrygien ; Hécube, la fille de Dymas, est née en Phrygie aux rives du Sangarius, et le nom même d'Hector paraît n'être qu'une traduction du nom phrygien de Darius. C'est du moins l'opinion d'Hesychius : « Darius, chez les Perses, signifie homme prudent, chez les Phrygiens il signifie Hector. »

Toute la Phrygie, le pays des Lélèges, la Teuthranie, l'Æolide et la Lycie ne formaient qu'une seule confédération dans laquelle les Cariens étaient enclavés. On conçoit que les premiers colons grecs n'avaient d'autre choix que de se soumettre aux lois des Troyens ou de combattre cette puissance, qui devenait formidable. Aux alliés asiatiques de Priam il faut encore joindre ses alliés d'Europe et surtout la Thrace, qui à cette époque regorgeait de population. Déjà les premiers Brygès, sous la conduite de Midas, avaient franchi le détroit, et d'autres tribus étaient toujours prêtes à entreprendre des expéditions à la solde de ceux qui pourraient les nourrir ; les Teucriens étaient de ce nombre. Il faut aussi compter les anciennes alliances des Minyens avec Lemnos, ceux des Thébains Cadmiens avec la Samothrace, et par-dessus tout l'alliance de Persée, fils de Danaë, prince d'Argos et de Corinthe, avec la Lycie, pour comprendre les intérêts variés et contraires qui agitaient ces populations.

qu'on voit se dessiner dans l'h les noms nouveaux des Achéens Æoliens, des Ioniens et des D parmi lesquels les Achéens, au d'Homère, étaient les dominate les chefs aussi bien dans la E que dans le Peloponnèse. Tant peuvent se développer sur leur toire européen, ils restent en rel pacifiques avec les Asiatiques ; l'heure de l'expansion étant venue des colonies asiatiques commen Æoliens sont les premiers qui imprimé ce mouvement ; ils so plus anciens entre ceux qui ont c les côtes d'Asie ; ils se sont c dans les contrées mêmes où floris royaume de Priam et sont parti la conduite de chefs qui se regar comme les descendants de Mén d'Agamemnon.

On a déjà remarqué que cette épopée troyenne résumait l'histo ces établissements des Grecs s ruines de l'empire de Priam, et c chute d'Ilion doit être considéré moins comme un fait local que c le résumé d'une grande traditio torique.

La ruine de Troie arriva avar tablissement des colonies ionie cependant il y avait bien long que les Ioniens étaient en relat commerce et de politique avec le niciens et les Egyptiens ; mais i vaient sur les côtes d'Asie que d

tielle d'une royauté patriarcale que ce Priam, avec ses nombreux enfants, ses trésors remplis et ses mines inépuisables qui faisaient l'envie de tous les peuples, et près de lui la féconde mère Hécube, l'enfant beni des plaines de la Phrygie, dont l'époux dans sa jeunesse avait combattu les Amazones, et parmi ses enfants le noble et valeureux Hector, chéri d'Apollon entre tous les héros. Tout s'est évanoui et changé en désert quand les dieux ont détourné leurs regards de cet empire florissant; lorsque les Achéens, conduits par les Atrides et les Grecs par Achille, ont posé leurs pieds sur la terre d'Ilion.

CHAPITRE XV.

TROADES. — TOPOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE.

Lorsqu'à la renaissance des lettres les savants de l'Europe voulurent retrouver sur les rivages de l'Asie le théâtre des hauts faits de l'*Iliade*, il leur restait un jalon pour les guider dans ces recherches. L'île de Ténédos avait conservé son nom, et la plaine de Troie se développait sur le continent voisin aux regards du voyageur archéologue. Les ruines imposantes d'Alexandria Troas, qui, au seizième siècle, étaient encore mieux conservées qu'aujourd'hui, attirèrent d'abord l'attention des navigateurs; les capitaines génois et vénitiens avaient donné le nom de palais de Priam à l'édifice qui dominait la vaste étendue des ruines. L'incertitude sur la position réelle de la ville de Troie subsista jusqu'à ce qu'un voyageur français eût déterminé d'une manière positive l'emplacement de Pergama et des autres monuments dont le souvenir se rattache à l'épopée homérique. Les sources du Scamandre furent également reconnues et les découvertes de Lechevalier forment la base du travail le plus complet qui ait été fait sur les ruines de Troie. On peut être assuré aujourd'hui que tout commentaire d's textes anciens, toute recherche géographique ne pourront apporter aucune modification notable aux conclusions des travaux antérieurs.

L'emplacement de la citadelle troyenne étant une fois bien déterminé, le cours des fleuves, les collines célèbres, et enfin le camp des Grecs se sont joints comme un corollaire à cette première découverte, dont la gloire revient au savant Lechevalier; et ses travaux ont fait ressortir ce fait bien curieux et aujourd'hui généralement admis, que les écrivains grecs et romains ont commis de graves erreurs sur la topographie homérique. On doit en conclure que, lorsque la ville fut ruinée, les peuplades aéoliennes perdirent complètement la tradition de ces événements. Les noms des fleuves furent confondus, et la place même d'Ilion resta ignorée.

Lorsque les vaisseaux des Grecs arrivèrent sur les côtes de Troie, ils vinrent mouiller dans un golfe de l'Hellespont situé entre deux caps. Les eaux réunies du Simois et du Scamandre venaient se jeter à la mer en cet endroit, et fournissaient aux Grecs l'eau douce qui leur était nécessaire. Les vaisseaux furent tirés à terre, rangés sur une double ligne; Achille commandait une des extrémités, et Ajax avait le commandement de l'autre.

Aujourd'hui le golfe n'existe plus; mais le travail des atterrissements, que nous avons démontré être plus actif sur les côtes d'Asie que sur aucune partie du continent européen, a suffi pour combler ce golfe, et la petite ville turque qui s'est élevée sur ces terrains récents a été appelée Koum-Kalé (le Château du Sable), comme pour perpétuer le souvenir de ce fait géologique. Aucun des voyageurs qui ont examiné la côte n'en a contesté la possibilité, et le colonel Leake, dans son *Essai sur la plaine de Troie*, a établi, par une esquisse topographique, la surface des atterrissements qui ont pu se former depuis trente siècles.

Les deux caps qui formaient les extrémités du golfe ont été appelés par les Grecs cap Sigée et cap Rhœtos (Ῥοιτειον), des deux villes qui furent fondées plus tard dans leur voisinage.

Ce lieu est désigné par les auteurs grecs sous le nom de Naustathmus (1).

(1) Strabon, XIII, 595.

L'UNIVERS.

à une distance de six mille stades, mesure qui n'est que l'unité, mais qui est la même. C'est une ville qui déjà les atterrissements du temps ont fait disparaître, mais qui se compare à ceux de la majeure partie de la conquête que les Grecs ont faite sur les eaux. L'estuaire de la montagne qui domine la ville paraît avoir été un lac, à peu près comme à l'embouchure de l'Égée, qui existe entre Ilium, Rhécetée et les campagnes du sud de l'embouchure de l'Égée, dans la mer Égée, s'élève la ville de Sigée, citée aëolienne après la ruine de Troie par Arcton de Mitylène. Les nouveaux habitants ont pris les pierres de l'ancienne ville pour construire leur ville, et ils ont cherché leur marbre dans l'île de Rhécetée, qui était déjà peuplée de Rhécètes. Peu de temps après leur établissement, les Mytiléniens furent vaincus par les Athéniens conduits par Périclès. Les Sigéens étaient commandés par Pittacus, l'un des sept rois de la Grèce. Les deux peuples recommencèrent la guerre en prenant pour chef Périclès de Corinthe (2). Les Rhécètes s'étant de nouveau emparés

pour un des plus anciens monuments épigraphiques de la langue grecque aujourd'hui tous ces débris sont dispersés et il est difficile de reconnaître l'emplacement du temple.

La ville d'Achilleum était située le voisinage de Sigée, et non loin du lieu où fut enterré le héros qui lui donna son nom.

Le tombeau d'Achille, ou plutôt le tertre que d'un commun accord les Grecs ont regardé comme tel, est sur le cap Sigée, à l'endroit indiqué par Homère, et le tombeau d'Achille est placé à la pointe opposée sur l'île de Rhécetée. Si l'opinion de quelques auteurs tend à ranger ces deux monuments dans la classe des constructions aëoliennes, il n'en est pas moins certain qu'ils occupent la place des tombeaux et que dans les anciennes traditions ils sont toujours considérés comme contenant les cendres des héros de l'Iliade.

L'embouchure du Simois, qui aujourd'hui une lagune marécageuse sépare le golfe en deux parties. Dix stades environ avant d'arriver à la mer, ce petit fleuve reçoit les eaux du Scamandre, dont les rives étaient voisines des portes de la ville.

Les traits bien accentués de la topographie n'ont pas suffi pour servir intacts les souvenirs des Grecs. Le cours du Scamandre a été détourné et ses eaux vont aujourd'hui, par

surs Chandler et Lechevalier que le fleuve ne pouvait pas être le même, malgré la conformité de son nom moderne Mendéré avec le fleuve troyen.

CHAPITRE XVI.

RE DE TROIE. ILIUM RECENS.

Et d'entrer dans la plaine de Troie, la cours forme de nombreuses collines, le Simois se trouve resserré entre deux collines escarpées. Sur le côté ouest de l'une d'elles est bâti le village de Bounar-Bachi. Ce défilé unique à une autre plaine dans le fond de nombreux villages, qui, selon les géographes de la Troade, occupent presque tous des positions anciennes. Au delà de cette plaine sont les forêts inférieures de l'Ida et le Cotylus, dont les noires forêts de sapins ombragent les sources du Simois. remontant le cours du véritable fleuve, on ne tarde pas à arriver aux sources du fleuve, situées au pied d'une colline de Bounar-Bachi, dans un bosquet de bois de tamaris, de figuiers et de lauriers. Les eaux sortent d'une masse d'argile calcaire, et forment un ruisseau dont les bords sont entourés de rochers de granit et de marbre. Ces rochers sont chaudes en hiver, et exhalent une vapeur fumée. Il ne peut exister d'incertitude sur l'identité de ces sources avec celles décrites par Homère; elles terminent parfaitement l'emplacement d'Ilium, et les observations faites sur la colline de Bounar-Bachi n'ont fait que confirmer l'exactitude du poète. Les eaux, sortant du rocher par une multitude de filets, ont été retenues par un mur par un mur élevé de plusieurs toises. Il est revêtu d'un enduit blanc, mais qui n'a pas le caractère de la haute antiquité (il a toute l'apparence du mortier de Koraçan, employé par les fontainiers turcs). En longeant ces sources, les eaux se réunissent en un bassin à une position de ces sources, leur altitude au-dessus de 16 degrés, le fait qu'elles forment et qui allait se jeter au grand cours d'eau de la mer avant qu'il eût été détourné dans la mer, toutes ces circonstances con-

courent à prouver que ce sont bien les sources du Scamandre décrites par Homère, et près desquelles se réunissaient les dames troyennes.

Le Scamandre se jetait dans le Simois à peu de distance de la ville d'Ilium Recens, et dans l'antiquité cette place n'était éloignée de la mer que de douze stades; on reconnaît encore aujourd'hui le point de jonction des deux fleuves à un affaissement de terrain assez sensible; bien plus, des voyageurs attestent que dans la saison pluvieuse le nouveau canal déverse une partie de ses eaux dans l'ancien lit du Scamandre. Quelques auteurs se sont appuyés sur un passage de Plin, qui cite le vieux Scamandre (Palæ-Scamander), pour supposer que ce canal était antérieur à l'époque romaine, et font remonter à la séparation des deux affluents la transposition de noms qui a trompé les écrivains de l'antiquité. Hérodote lui-même semble avoir confondu les deux fleuves en parlant du passage de Xerxès et de son armée dans la plaine de Troie. La plupart des critiques conviennent que tout ce qui est relatif à ce passage se rapporte à la ville d'Ilium Recens, et non pas à l'ancienne Troie, qui était ruinée et déserte (1).

A partir des sources du Scamandre, la colline sur laquelle est bâti le village de Bounar-Bachi s'élève par une pente rapide jusqu'à une hauteur de plus de cent mètres au-dessus du cours du Simois. Les rochers sont à pic du côté de la vallée, et forment une défense naturelle. Voilà l'emplacement d'Ilium, reconnu d'un commun accord par tous les critiques. Il n'est aucune partie de ce terrain accidenté qui ne réponde parfaitement à toutes les descriptions d'Homère. Cette découverte de Lechevalier, la plus importante sans contredit de toutes celles que les voyageurs européens aient pu faire sur le continent de l'Asie Mineure, a été complétée quelques années plus tard; on a retrouvé sur le Pergama des vestiges importants de murailles et d'escaliers. Plusieurs assises de murailles subsistent encore, et sont appareillées dans le style que les Grecs appelaient *pseudisodomon*,

(1) Hérodote, liv. VII, 43.

c'est-à-dire dont les lits étaient horizontaux et les joints obliques. Le même appareil a été employé dans les ruines de Sipylus, qui appartiennent à la même période archaïque.

La connaissance du bassin des sources permet de déterminer la situation de la colline Érinéos et des parties basses de la ville, qui se trouvait assise sur une déclivité regardant le nord-ouest.

En suivant le contour du rocher du côté de l'est et du sud-est, il existe encore environ cent mètres de fondations de murs ayant trois ou quatre assises de hauteur, et quelques-unes de trente ou quarante centimètres. Plus loin, sur une sorte d'éperon formé par le rocher, une rampe pratiquée dans la roche descend en serpentant jusqu'au bord du fleuve. Cette partie du système de défense, qui n'a point encore disparu, est tout à fait conforme à ce qu'on observe dans les fortifications des plus anciennes villes. Indépendamment des portes principales, on retrouve les traces des poternes, qui permettaient d'introduire dans la ville ou d'en faire sortir des denrées ou des émissaires.

La première découverte de ces vestiges du Pergama est due à M. Amb. Firmin-Didot, qui visitait les ruines de Troie en 1817 (1). Il remarqua deux assises de grosses pierres posées les unes sur les autres à la manière des constructions appelées cyclopéennes ou pelasgiques; en creusant le sol il aperçut

Throsmos, colline célèbre dans l'Iliade. Lechevalier opine pour transporter plus au nord la colline et le tombeau; mais puisqu'on est obligé d'admettre, à l'époque troyenne, un golfe près du cap Sigée, en suivant son hypothèse, le tombeau et la colline auraient été tout à fait sur le rivage de la mer.

La ville d'Ilium Recens, qui a hérité de la gloire et des privilèges de l'ancienne Troie, fut bâtie à trente stades de cette dernière, et un peu au-dessus du confluent des deux fleuves, par les Astypalæens, qui s'étaient d'abord retirés près du cap Rhœtée, et avaient bâti un bourg qu'ils nommèrent Polium. Cependant la nouvelle Ilion n'acquiesça pas une grande importance. Les habitants avaient soin de propager la croyance qu'elle occupait l'emplacement de l'ancienne Troie. Ces prétentions s'affermirent avec le temps, et dans la suite nul ne songea à les leur contester; bien plus, les rois de Lydie les couvraient de leur protection; et lorsque Alexandre arriva en Asie, il se rendit dans le bourg d'Ilium, qui n'était alors composé que de quelques maisons entourant un temple de Minerve. Il offrit un sacrifice à la déesse, et voulut élever cette petite place au rang d'une ville (1). Il institua des fêtes en l'honneur de Minerve; mais la mort le surprit avant que ses autres projets fussent mis à exécution. Cependant Lysimaque voulut accomplir les volontés d'Alexandre : il entourait la ville d'un mur de quarante

ses murailles s'écroulèrent, fut désignée par les Gaulois. La création d'une autre ville et rivale, elle n'en subsista pas jusqu'à la chute de l'empire. Plus de Scopas, qui la visita, en tant d'un endroit peu prospère. Tant les murailles furent relevées, rendue mise en état de défense à sa dé la guerre civile entre Sylla et Flaminius l'assiégea, la prit, et les habitants furent cruellement traités. Suite des vicissitudes de la guerre, arrivèrent dans Sylla un protecteur adoucit leurs malheurs et effacea ces du siège (1). Lucullus, après avoir Cyzique, vint aussi rendre aux Iliens; enfin le plus célèbre romain vint payer son tribut aux Iliens de la triste Ilios, en comblant tant ceux qui se disaient ses ennemis. Déjà les Iliens avaient reçu un moment de territoire à l'occasion de la paix entre le roi Antiochus et les Romains. Les villes de Rhodé, Gargatha leur avaient été données. Jules César les exempta de toutes charges des travaux publics, et conserva l'autonomie. Ces fautes furent dans Rome une inquiétude, et le bruit se répandit dictateur voulait transporter en ce siège de l'empire (2). Sous le règne de Tibère, Ilios concourut avec les autres villes de l'Asie pour l'honneur d'élever un temple à lui. Du temps de Trajan, elle jouissait d'une certaine célébrité, et l'empereur Constantin songea sérieusement à transporter le siège de l'empire. Mais dans un lieu situé entre Troas et Ilios, qui lui parut propre à ses desseins, il jeta les fondements de la ville, et éleva jusqu'à une certaine hauteur cette partie des murailles que l'on aperçoit aujourd'hui qui naviguent vers l'Hellespont; bientôt il changea d'avis et se renvoya la position le frappa l'attention (3). Les restes de murailles qu'on observe aux alentours ont été découverts par quelques voyageurs, non

comme les murs de Lysimaque, mais comme un commencement d'exécution du projet de Constantin (1). Quoiqu'elle n'ait pas été appelée à prendre le rang de seconde capitale du monde romain, elle n'en conserva pas moins une certaine importance sous les empereurs byzantins, et fut érigée en évêché de la province d'Hellespont, avec Abydos, Troas (Alexandria), Dardanum et Assos. Quoique la ville de Scamandria ne soit pas nommée dans cette liste, elle reçut aussi un métropolitain. D'après la position qui lui est assignée par les géographes, on reconnaît les ruines d'Ilios près du village de Tchiblak, au lieu appelé par les Turcs Eski-Kulafati. Elle était éloignée de cent soixante-dix stades d'Abydos et de douze du port des Achéens.

En descendant vers le cap Lectum, on arrivait à la ville de Chrysa, dans laquelle était le temple d'Apollon Sminthien. La statue était l'ouvrage de Scopas, le dieu étant représenté le pied posé sur un rat. Strabon (2) raconte que les Teucriens, partis de l'île de Crète, s'établirent dans ce pays d'après l'avis de l'oracle. Ce sont eux qui ont donné à la montagne voisine le nom d'Ida qui est celui d'une montagne de Crète.

Le temple d'Apollon Sminthien était d'ordre dorique; les ruines de ce monument furent découvertes, il y a quelques années, non loin du village de Baba.

La ville de Chrysa était bâtie sur une éminence à peu de distance de la mer. Sous Tibère, ce territoire appartenait aux habitants d'Alexandria Troas, qui avaient élevé dans leur ville un autel à l'Apollon de Chrysa, car j'ai trouvé l'inscription suivante dans les ruines d'Alexandrie :

A la bonne fortune !

A. Claudius Phloronius Macrinus a élevé de ses propres deniers cet autel, et l'a dédié à Apollon Sminthien, à Esculape sauveur et aux Moxynites.

(1) Sozomène, II, ch. 5.

(2) Liv., XIII, p. 604.

L'UNIVERS.

CHAPITRE XVII.

TOPOGRAPHIE ANCIENNE DE LA TROADE.

Le théâtre de l'Iliade, communément appelé la plaine de Troie, se compose du territoire compris entre le cap Sigée ou le cap Lectos et le promontoire de Lectos, aujourd'hui cap Baba; en largeur il s'étend jusqu'aux versants inférieurs du mont Ida.

Nous allons résumer ici les observations de tous les voyageurs qui depuis un siècle ont étudié cette plaine célèbre; les seuls documents nouveaux que l'on pourrait espérer ne peuvent être que le résultat de fouilles méthodiques entreprises, soit sur l'emplacement même de la ville, soit dans les nombreux tumulus qui couvrent cette plaine. Mais pour ce qui touche à la topographie d'Ilion et de ses alentours, le sujet nous paraît aussi clairement interprété qu'il est possible de l'espérer (1).

Entre les deux caps Sigée et Rhœtée s'étendait une plage unie où débarquèrent les Grecs à leur arrivée sur les rivages de l'Hellespont; c'est là qu'ils établirent leur camp en communication avec la mer.

La ville de Troie était au sud-est du cap Sigée et construite sur une éminence entourée de rochers. Elle n'était attaquable que du côté de l'Erinéos ou de la colline des figuiers sauvages. Près de

mun des Grecs était proche du camp; ceux d'Achille, de Patrocle et d'Antiloque étaient sur le haut rivage de l'Hellespont; celui d'Ajox était dans la plaine de Troie. Le Throsmos, qui était sans doute aussi quelque ancien tombeau, était près des ruisseaux; la vallée de Thymbra, où les alliés des Troyens étaient campés pendant qu'Hector tenait conseil sur le tombeau d'Ilus, ne pouvait pas être fort éloignée de ce tombeau et était par conséquent située entre les ruisseaux et la ville. La colline appelée Callicoloné s'étendait en face de la ville sur les bords du Simois.

La plaine dans laquelle on voyait tous ces objets remarquables s'élevait par degrés depuis le rivage de la mer jusqu'à la ville, et elle était arrosée par le Simois et le Scamandre; le premier de ces deux fleuves était un torrent impétueux; les rives de l'autre étaient claires et limpides comme du cristal. Ces deux fleuves embrassaient la plaine dans toute son étendue et réunissaient leurs eaux vers la partie inférieure. Le chemin qui conduisait des portes Scées ou des portes du couchant au rivage de la mer passait près de l'Erinéos, des sources du Scamandre et du tombeau d'Ilus; il fallait nécessairement traverser le Scamandre pour aller de la ville au camp des Grecs et pour en revenir (1).

CHAPITRE XVIII.

il y a des modèles qui ne man-
pas d'élégance.

Elly, premier village où l'on
alte, est éloigné d'environ trente-
kilomètres des Dardanelles. Il
tué au milieu d'une plaine cou-
de débris d'antiquités; mais au-
difice n'est debout. La distance

Halil Elly et Enai est de qua-
trois kilomètres; on passe par le
de Giaour Keui, et l'on arrive à
place.

Chiblac, gros bourg éloigné d'en-
treize kilomètres de ce dernier
se, est sur la rive droite du Sca-
andre; il passe généralement pour
situé sur l'emplacement d'Ilium

ma.
milieu d'un terrain boisé sont
rés de nombreux vestiges de
ments, des colonnes et des ruines
mplex.

s murailles, dont on suit faci-
et le pourtour, sont regardées
ne des ouvrages de Constantin.

le cimetière turc se rencontrent
nombreux fragments d'architecture,
aucune inscription. Le tumulus
élève dans le voisinage du bourg
regardé comme le tombeau d'Illus.
chiblac on se rend à Enai, grand
de deux cents maisons où l'on
e des bains, un caravanseraï, et
monquée.

Enai occupe la position de l'an-
cienne Neandria, colonie éolienne

le territoire renfermait la plaine
monium. Cette ville était située
l'Hamaxitus et la nouvelle Ilium,

la s'accorde bien avec la position d'E-

Au sud de ce village et sur la rive
ne du Mendéré se trouvent les
s d'un château que les indigènes
lient Tehigri; il occupe l'emplace-

de la ville de Cenchreae, où l'on
qu'Homère séjourna pour étudier

pographie de la Troade. La for-
se Cenchreae fut destinée par les
seurs byzantins à renfermer les

miers d'État; elle fut prise par
r Toursoun et réunie aux do-
es de ce compagnon d'Orkhan.
oit encore les ruines de ce châ-

ur se rendre à Bounar-Bachi on
le Scamandre sur un pont de

bois, et après avoir visité le site de
l'ancienne Troie, on va faire halte à
Beyrhamitch, résidence d'un mut-
zellim.

Cette petite ville est située sur une
colline qui domine une vaste plaine
bien cultivée au milieu de laquelle ser-
pente le Scamandre.

En remontant le cours du fleuve,
on arrive au village de Eivadjik, situé
sur les pentes de l'Ida. Les sources
du Scamandre sont à une distance
d'environ dix kilomètres de ce village;
l'eau surgit avec impétuosité d'une ou-
verture carrée que présente le ro-
cher, et forme une cascade au milieu des
blocs éboulés. D'autres sources, qui
sortent de terre dans le voisinage,
viennent encore augmenter le volume
des eaux. Cette partie du mont Ida
n'offre pas les beautés sévères de l'O-
lympe de Mysie, mais elle mérite ce-
pendant d'être visitée. De ces pla-
teaux élevés on aperçoit d'un seul
coup d'œil toute la contrée et les fle-
s voisines; il n'est pas d'autre lieu d'où
l'on puisse si bien se rendre compte
de cette topographie de la plaine de
Troie.

La formation volcanique dominante
sur toute la côte sud de la Troade
commence à se montrer sur les pentes
de l'Ida, et se prolonge presque dans la
plaine. Au village de Arabler Keui et
de Sarmousaktchi Keupri, on remar-
que des piliers de basalte de formes
très-régulières; les indigènes emploient
ces colonnes naturelles pour faire des
pierres tumulaires.

Le mont Gargare, qui s'étend au sud-
est de la chaîne de l'Ida, renfermait
dans ses nombreuses vallées quelques
villes anciennes qui ne sont pas encore
bien déterminées.

Cette partie de la montagne s'appelait
région cébrenienne; la ville de
Cébène était la capitale. Le fleuve Sca-
mandre formait la limite entre ce terri-
toire et celui de Scepsis.

Sur un des contreforts du mont
Gargare, appelé Kourchounlou tépé
(colline de plomb), on retrouve les
ruines d'une grande ville qui est do-
minée par un ancien hiéron, lieu
sacré, formé par une enceinte rectan-
gulaire, composée de grosses pierres

assemblées sans ciment et sans le secours du ciseau. Un cercle de pierres brutes rappelle les monuments druidiques de l'ancienne Gaule, et des chênes séculaires qui ombragent ces vénérables restes de l'antique religion font penser à la similitude du culte qui unissait tous ces peuples primitifs. Cette enceinte était sans doute consacrée à la grande-mère idéenne si vénérée dans ces régions. Les vestiges de la ville, située à mi-côte du tépé, datent presque tous de l'époque romaine; on y remarque d'anciens bains et plusieurs salles couvertes de stucs assez bien conservés. Des fragments d'architecture et une foule de débris de poteries, de tuiles et de terres cuites couvrent le sol. Cette ville est-elle l'antique Cébrené? Aucune inscription n'est encore venue en donner la certitude.

Nous savons par Xénophon que cette place était très-bien fortifiée, et qu'elle résista à l'attaque de Dercilydas, général lacédémonien. Une petite rivière, nommée Cébrenia, allait se jeter dans le Scamandre. C'est sans doute le Kaz dagh tchai qui coule au pied de ce mamelon.

On peut ensuite redescendre le mont Ida par Chetme et se rendre à Adramytte; cette excursion exige un peu plus de quatre jours.

Les limites de la Cébrenie sont assez difficiles à déterminer d'après les anciens géographes; car les uns la bornent au Scamandre, les autres l'étendent

haute partie de l'Ida (1). » Cébrené n'était donc pas en plaine; voilà pourquoi l'on peut supposer que les ruines de cette ville peuvent se trouver dans le Kourchounlou tépé.

CHAPITRE XIX.

ALEXANDRIA TROAS. ESKI STAM-BOUL (2).

Les successeurs d'Alexandre voulurent à l'envi répondre à l'enthousiasme de leur prince, et imiter sa générosité à l'égard des descendants des Troyens. Antigone, à l'exemple de Lysimaque, fonda une ville dans la Troade, au bord de la mer Égée, et l'appela Antigonina (3); mais, au partage de l'empire d'Alexandre, Lysimaque lui donna le nom d'Alexandria, et elle reçut le surnom de Troas, pour la distinguer des autres villes qui portaient le nom d'Alexandrie. Selon l'usage des anciens fondateurs des villes, on peupla la nouvelle colonie avec les habitants de Néandria (4), de Cébrené (5), Sigée (6) et autres villes de la plaine de Troie. Lysimaque y transporta les habitants de Ténédos, qui demandèrent ce changement comme une faveur (7). Dans la guerre d'Antiochus, elle se distingua par sa fidélité aux Romains, qui lui accordèrent tous les privilèges dont jouissaient les villes d'Italie, et elle devint une des plus florissantes colonies de l'Asie Mineure (8). Les villes de la Troade se convertirent

courir les chrétiens de Macédoine. Saint Paul s'embarqua donc à Troas, et passa dans cette province. Il avait demeuré sept jours à Alexandrie, et y avait signalé sa présence par la résurrection d'Eutychus. A son départ, il avait laissé chez un nommé Carpe quelques habits et quelques livres qu'il pria Timothée de lui apporter à Rome en l'an 65. La mort de saint Paul arriva en 68 (1).

Il est peu de villes anciennes qui aient été aussi souvent visitées par des voyageurs européens, et c'est pour ainsi dire la première sur laquelle se soit exercée la sagacité des antiquaires. Pierre Belon la visita dans le seizième siècle, et Pietro della Valle le suivit de près. Ces deux célèbres voyageurs observèrent une grande quantité de colonnes brisées et de revêtements de marbre qui ont disparu. On remarquait alors, près du port, le mur d'un portique aujourd'hui entièrement ruiné. « Un peu plus bas, on voyait une grande et épaisse muraille sur la côte; elle était sans doute ornée de plusieurs colonnes de marbre qui sont à présent toutes brisées sur la terre, et dont les pieds, qui restent autour, font juger que le circuit du port était d'environ quinze cents pas (2) ». Un peu au delà du port, les voyageurs virent divers tombeaux de marbre, avec la tête d'Apollon sur quelques-uns, et sur les autres des boucliers.

Le sultan ottoman Mahomet IV (1693), fit enlever d'Alexandrie une grande quantité de colonnes pour orner la cour intérieure de la mosquée de Valide sultane, sa mère. On y remarque les marbres les plus précieux, entre autres ce jasper varié qui est appelé par les lapidaires breche universelle d'Égypte. Ces deux colonnes, d'un prix inestimable, sont placées à droite et à gauche de l'entrée de la mosquée. Il est probable que c'est à cette époque qu'on a traîné près du port les deux grandes colonnes de granit de dix mètres de fût. L'une est parfaitement intacte; mais l'autre est brisée en trois morceaux. Il semble que la rupture d'une des deux colonnes a motivé l'abandon de l'autre; cette dernière attire les regards de tous

les voyageurs. Il est fâcheux de voir un si beau monument enseveli sous les buissons, quand on pourrait à peu de frais en faire l'ornement d'une place publique.

Les carrières d'où ont été tirées les colonnes d'Alexandrie sont situées à huit kilomètres de cette ville et dans le voisinage du village de Gaikli. Au milieu d'une vallée sauvage on reconnaît encore les traces des anciennes exploitations, et l'on voit gisant sur le sol sept colonnes de la même dimension que celles que nous avons signalées dans le voisinage du port; le diamètre à la base est de 1^m65 et la longueur du fût est de dix mètres.

Pendant plus de vingt années, les marbriers turcs ont été installés dans ces ruines, pour fabriquer des boulets de marbre : aussi ne reste-t-il plus un seul morceau de cette matière.

Spon et Wheler ont observé un canal long, étroit et profond, par lequel les barques étaient conduites jusqu'à la ville. Aujourd'hui il n'y a plus d'apparence de cet ouvrage. Ils y observèrent un théâtre, des fondements de temples et de palais, et un petit temple rond avec une corniche de marbre en dedans. Ils recueillirent quelques inscriptions romaines. Les monuments de l'époque grecque, et surtout des successeurs d'Alexandre, commençaient à devenir rares.

Le 25 février 1835, je vins pour la troisième fois mouiller sur la côte de Troie, pour observer en détail les ruines d'Alexandria Troas, et tenter de lever un plan général de la ville.

La goélette *la Mésange* mouilla dans le voisinage de l'ancien port; mais cette station, exposée à tous les vents du large, ne pouvait être que de peu de durée.

CHAPITRE XX.

INTÉRIEUR DE LA VILLE.

Nous nous hâtâmes de descendre à terre, et nous pûmes nous assurer que les difficultés qu'ont rencontrées les autres voyageurs pour lever le plan de la ville ne sont point exagérées. Une forêt de chênes occupe toute l'étendue

(1) Act., XVI, 8.

(2) Spon et Wheler, l'oyage.

des ruines ; des arbres vigoureux croissent dans les interstices des pierres, et des buissons inextricables couvrent toute l'étendue du sol.

Le port, vers lequel je me dirigeai d'abord, était composé de deux bassins, l'un pour les bâtiments, l'autre pour le radoub. Les dispositions de cet établissement maritime m'ont paru avoir été prises avec un certain art, comme dans la plupart des ports romains. Deux môles, dont les vestiges existent encore, s'étendaient vers le large ; ils étaient couverts de portiques, et l'on voit encore les demi-colonnes destinées à amarrer les navires. Ces môles sont en blocage ; les revêtements ont sans doute disparu. Au fond de ce premier bassin est une large ouverture qui conduisait dans la darse ; mais les broussailles épaisses qui l'entourent ne permettent pas de reconnaître les traces des remises des galères, des magasins et des autres dispositions usitées dans les ports anciens.

Pour entrer dans la ville, nous suivîmes la ligne des murailles, qui sont construites en grands blocs de calcaire coquillier avec des blocages de béton dans l'intérieur. De distance en distance, il y avait des tours carrées de même construction ; mais elles sont presque toutes ruinées jusqu'au niveau du sol.

Le terrain de la ville s'élève en forme d'amphithéâtre, et vers le milieu de

quelconques ; de sorte qu'il a suffi de l'action de la végétation pour renverser les plus épaisses murailles.

Le monument qui attire le plus les regards s'élève au-dessus des ruines de la ville, et présente de loin l'aspect d'une arcade immense ; mais, en approchant, on reconnaît que ce n'est qu'une petite partie d'un édifice considérable, sur la destination duquel les antiquaires sont partagés : les uns le regardent comme des thermes, les autres comme un gymnase. Il me semble que les uns et les autres peuvent facilement être mis d'accord ; car un gymnase renferme nécessairement un *apodyterium*, un *hypocaustum*, des salles chaudes et tièdes, enfin tout ce qui constitue un bain (1). Les eaux jouaient un grand rôle dans les exercices de la jeunesse romaine, et quelle que fût sa destination, cet édifice devait recevoir une dérivation de l'aqueduc.

L'entrée principale paraît avoir été tournée du côté de l'est, c'est-à-dire vers la terre. Une vaste galerie occupe toute la longueur du bâtiment ; elle est d'un côté garnie de pilastres, devant lesquels j'ai supposé des colonnes, pour régulariser l'ordonnance. Cette salle était voûtée en berceau ; elle communiquait, à droite et à gauche, à deux autres galeries en équerre : l'une était au sud, et l'autre au nord. Les exercices du corps pouvaient avoir lieu dans ces trois salles.

Les ruines qui sont au centre appar-

l'enceinte on remarque une ligne trans-

la disposition primitive (1). Les désignent ce palais sous le nom de *ia-Serai*. J'ai déjà eu occasion de mon avis sur ce mot en parlant des de Cyzique. Toutes les ruines qui ont ce nom sont attribuées par les mes à Bal-Kiz, reine de Saba.

Il est intéressant de reconnaître la l'eau de l'aqueduc qui vient du le l'Ida, en franchissant une dis- de plusieurs milles. Les habitants rent la construction à la généro- Hérode Atticus, gouverneur des libres d'Asie, qui, ayant reçu de leur Hadrien une somme de trois as de drachmes pour amener les ans la ville, fit faire cet ouvrage me telle magnificence, que la dé- se trouva monter à plus du double; lut contribuer par ses propres s au surplus de la dépense. Les ins de cette époque ont eu à signa- s actes semblables de la part de he citoyen, non-seulement eu mais à Athènes même. On attri- l'origine de sa fortune à la décou- qu'il avait faite d'un trésor dans mon, et dont l'empereur Nerva ait abandonné la jouissance en- La plupart des monuments d'A- lria Troas paraissent dater de la époque; on y voit peu de ruines times, et nuls vestiges d'églises; tant elle est portée au nombre échés dans le Synecdème.

rois milles au sud-est des ruines, il se source thermale qui jouit d'une grande célébrité dans le pays. franchissant plusieurs collines qui sont couvertes de débris et occu- par une végétation vigoureuse; et une heure de marche, nous arri- sur le penchant d'une vallée au de laquelle coule un ruisseau dont es sont incrustées de dépôts salins. sources thermales sortent d'un ro- de serpentine; leur température e 54 degrés 1/10; elles sont fer- meuses, et contiennent une quantité e de sulfate de magnésie. Les font usage de ces eaux en bains moisson; elles sont très-purgatives. bain consiste en un trou creusé

dans la terre, et revêtu de maçonnerie grossière; la cabane est couverte de feuillage. Près de là est un autre bain un peu mieux établi, dans lequel nous n'entrâmes pas, parce qu'il était occupé par des femmes. La serpentine, qui constitue toutes ces collines, passe sous le calcaire tertiaire de la plaine de Troie, et va s'appuyer sur les contre-forts granitiques de l'Ida. Il sort plusieurs sources de ces rochers; mais deux seulement sont utilisées. En descendant la vallée, on voit quelques ruines antiques d'une construction grossière, qui paraissent avoir appartenu à d'anciens bains. Le Simois coule derrière ces collines, après avoir traversé la plaine où est située la petite ville d'Enai. La ville de Seamandria, qui a été épiscopale sous la métropole de Nicomédie, était située dans cette plaine. Son évêque Anthemius résidait à Assos, où il a bâti une église qui subsiste encore.

En descendant vers le sud, on rencontre un ruisseau qui va se jeter directement dans la mer, après avoir arrosé la plaine qui est au nord d'Assos, et qui porte le nom de plaine de Baïramitch. Le ruisseau est appelé par les Turcs Touzla-Tchai (rivière salée). Les géographes modernes sont d'accord pour placer à l'embouchure de cette rivière, non loin du cap Baba (Lectum), les salines Tragassées (*Tragassæ salinæ*) (1), exploitées par les habitants de la Troade. Le sel s'y formait naturellement pendant les vents étésiens. Sur le cap même, on voyait un autel des douze dieux. Le commerce du sel était libre pour les habitants de la Troade (2); mais Lysimaque l'ayant frappé d'un impôt, le sel cessa de se former. Ce changement ayant étonné Lysimaque, il abolit l'impôt, et le sel commença à se former de nouveau. On peut expliquer ce fait sans admettre un prodige: les habitants de la côte auront su y pourvoir adroitement.

(1) Strabon, XIII, 605. Steph. Byz., Τραγασαί-Τραγασαίος.

(2) Plin., liv. XXXI, ch. 7.

CHAPITRE XXI.

LE GOLFE D'ADRAMYTTIUM.

Le promontoire de Lectos et la crête de l'Ida qui vient y aboutir forment la limite naturelle entre la Troade proprement dite et les provinces du sud qui ont été soumises aux Troyens du temps de leur puissance, mais qui, depuis la chute de leur capitale, ont été considérées comme incorporées à l'Éolide.

Avant l'arrivée des colonies grecques, ce pays appartenait aux Léléges, peuple sur lequel les écrivains anciens nous ont laissé assez de documents pour exciter vivement la curiosité; mais malheureusement ces notions sont si incomplètes, qu'on peut à peine suivre ces peuplades guerrières dans leurs nombreuses migrations. Pausanias (1) nous apprend qu'un prince du nom de Lelex régna sur la Laconie à une époque très-reculée; il est considéré comme enfant de la Terre, autrement dit autochtone. C'est lui qui donna son nom aux peuplades léléges, qui apparaissent à différentes époques de l'histoire, tantôt en Thrace, tantôt en Troade, et sur les autres points de la côte d'Asie. Hésiode, cité par Strabon (2), attribue à Locrus la gloire d'avoir réuni en une peuplade les Léléges, « que la sagesse infinie de Jupiter tira du sein de la terre pour en

pas du même avis; car selon son opinion les Cariens sont autochtones. Ce serait vainement qu'on voudrait tirer de tous ces récits une conclusion qui ne fût pas démentie par d'autres faits. Un mot de Strabon me mit sur la voie de recherches à faire en Carie, qui ont été couronnées, je crois, d'un plein succès: aussi, dans la description de cette province, aurai-je à revenir sur les établissements que les Léléges ont formés en Asie, et dont les vestiges auraient subsisté jusqu'à nos jours.

Tout belliqueux et barbares que les anciens Léléges aient apparu aux premiers colons grecs, il n'en ressort pas moins de leurs traditions que ces peuples ont construit des villes et des châteaux redoutables, et que ces constructions remontaient à la plus haute antiquité.

Le canton qu'ils habitaient à l'époque de la guerre de Troie était situé sur les versants de l'Ida. Leur ville principale, nommée Pédasus, s'élevait sur les bords du fleuve Satnioeis, qui paraît être le même que le Touzla-Tchaï (1). Elle était déserte au temps de Strabon, et son emplacement même était ignoré. On sait cependant qu'elle était dans les hautes régions de l'Ida. « Il habitait la ville élevée de Pédasus, sur les rives du beau Satnioeis (2). » En suivant littéralement la géographie d'Homère, on doit placer les Léléges immé-

occupée pendant cent ans par les Cimmériens, d'où elle prit le nom de Cimmeris (1). Cette ville a été un siège épiscopal, et Zosime, son évêque, souscrivit au concile de Constantinople, sous Agapit et Ménas. Pline (2) nous apprend qu'elle fut primitivement appelée Édonis. *Antandros, Edonis prius vocata, deinde Cimmeris.*

Le port Aspaneus était dans le voisinage; c'est là qu'on apportait les bois de la montagne pour la construction des navires (3). Les ruines d'Antandros se trouvent dans l'angle nord-est du golfe; on y a découvert plusieurs inscriptions (4). Toute la côte nord du golfe d'Adramytte est presque en ligne droite; à peine avons-nous trouvé un mouillage pour la *Mésange*; il n'y a pas d'apparence d'ancien port ni d'arsenal pour y placer Aspaneus; rien n'indique Astyra, bois et temple de Diane. Bien plus, Adramyttium, qui, selon Strabon, est placé tout près de ce lieu : *ἄρασιον δ' ἐὸς δὲ Ἀδραμύτιον*, avec un port et un arsenal, est bien loin dans les terres. Tous ces terrains ont changé d'aspect, sans doute par suite des atterrissements du fond du golfe; maintenant les navires mouillent en pleine côte, et l'Adramytte moderne est située à plus d'une lieue dans l'intérieur.

Après avoir parcouru toute la longueur du golfe pour bien reconnaître la topographie générale, la *Mésange* vint mouiller dans une petite crique appelée Sivridji Liman. La côte est tellement accore, que le capitaine fut obligé d'envoyer une amarre à terre; il n'est pas probable que le port d'Assos, dont il est souvent fait mention, ait été situé en ce lieu. Nous étions à l'ouest de la montagne d'Assos, et je descendis à terre avec les officiers, pour me rendre à cette ville, qui dominait le petit port à plus de trois cents mètres.

Les versants méridionaux de l'Ida se

divisent en plusieurs groupes de montagnes, dont les caractères sont parfaitement tranchés. Le plus célèbre et le plus important est le mont Gargare, situé immédiatement au-dessus de Lectos. Nous avons vu les terrains volcaniques commencer aux sources chaudes de la Troade; l'action des feux souterrains a soulevé toute la côte du golfe. Partout ce sont des scories et des dépôts de laves très-abondants, recouvrant les terrains ignés plus anciens, les trachytes et les porphyres. Ces études appellent encore l'attention du géologue : il est intéressant de déterminer quel est le centre de ces épanchements qui s'étendent depuis ce cap jusqu'au centre de l'Asie Mineure, et dont on retrouve des traces dans tout le nord de l'île de Métélin.

La minéralogie de cette contrée fut dans l'antiquité l'objet de recherches importantes et variées. Sans parler des mines d'or d'Astyra, dont le gisement était déjà perdu du temps des Romains, on trouvait dans les environs d'Assos une pierre qui était particulièrement employée pour faire les cercueils, et qui avait la propriété de consumer les chairs, d'où on lui donna le nom de pierre sarcophage. Il était bien naturel de penser que parmi les tombeaux antiques, qui sont nombreux aux environs de la ville, j'aurais retrouvé un échantillon de cette pierre. Or tous les tombeaux d'Assos sont en pierre volcanique, et particulièrement en trachyte. Il existe, en effet, certaines laves imprégnées de substances salines, qui pourraient avoir une action sur les corps qu'elles renfermeraient. J'ai observé à Milo des laves contenant une notable quantité d'alun (sulfate d'alumine); mais la vertu de ce sel est précisément de conserver les chairs plutôt que de les anéantir. Les sels vitrioliques et arsénicaux ont la même propriété; je ne puis reconnaître dans les trachytes des tombeaux d'Assos la pierre sarcophage, et j'avoue que sur ce sujet mes recherches n'ont eu aucun résultat satisfaisant, car l'observation me conduit à un résultat diamétralement opposé, savoir, la conservation des corps dans des pierres volcaniques imprégnées d'alun.

(1) Cf. Ptol., liv. V, ch. 2.

(2) Liv. II, ch. 96.

(3) Virgile, *Æn.*, III, 5. Strabon, XIII, 660.

(4) Voy. Choiseul, *Voyage de la Grèce*, tome II, p. 79. Boeckh, *Corpus Inscriptionum*, tome III (Addenda).

J'ai observé, sur le plateau de la citadelle d'Assos, de grandes quantités de scories ferrugineuses dont j'ai rapporté de nombreux échantillons. Il est clair qu'à une époque inconnue il a été établi en ce lieu des fourneaux de forge. J'avais d'abord pensé que ces nomades connus sous la dénomination générique de Tchinganeh, Zingari, ou bohémiens, et qui parcourent l'Asie en faisant le métier de forgerons, avaient pu s'établir en ce lieu et exploiter quelques minerais de fer trouvés dans les environs; mais le passage de Strabon éveilla mon attention, et je cherchai à en donner une explication satisfaisante. Voici le passage de la traduction française (1).

« Aux environs d'Andira on trouve une espèce de pierre qui se change en fer par l'action du feu. Ce fer, mis en fusion avec une certaine terre, produit le zinc; du mélange de ce dernier avec du cuivre résulte ce métal qu'on appelle orichalcum. » Les lois de la chimie ne sont nullement observées dans ce passage. J'aurais voulu rencontrer dans les environs quelques gisements de calamine ou seulement de fer pyriteux; mais le terrain volcanique de fusion et d'épanchement se montre partout, au bord de la mer et sur le versant de l'Ida. On rencontre la serpentine avant d'arriver aux mica-schistes, qui forment les régions supérieures.

La montagne d'Assos, plateau dé-

couverts de verdure. De temps à autre j'aperçus des fondrières dont les parois sont soutenues par des blocs de basalte verticaux, qui tendent à la forme prismatique.

J'arrivai bientôt à un grand chemin pavé, qui n'est autre chose qu'une des nombreuses voies antiques qui existent encore à Assos. Les longues et belles murailles de la ville se découvrent à nos regards; il nous semble voir des ouvrages commencés plutôt que des ruines, tant la netteté des lignes est parfaite. En arrivant au sommet, il faut bien répéter, avec tous les voyageurs qui ont escaladé cette montagne, le vers de Stratonice :

Si tu veux avancer le moment de ta mort, essaye de monter à Assos (1).

Strabon dit que le port est formé par un grand môle; mais qu'elles qu'aient été nos recherches le long de la côte, nous ne pûmes reconnaître même l'emplacement du port; partout la profondeur de l'eau est telle, qu'on ne peut jeter l'ancre; il faut s'amarrer au rivage.

CHAPITRE XXII.

ASSOS.

Assos passe pour avoir été fondée par les habitants de Méthymne. Éphore place cette ville dans le voisinage de

exemple, de l'eunuque Hermias, qui exerça pendant quelque temps le pouvoir suprême dans Assos. Il était attaché à la maison d'un banquier. Dans un voyage qu'il fit à Athènes, il suivit les leçons d'Aristote et de Platon. A son retour, il s'associa à son maître, qui venait de s'emparer par force d'Assos et d'Atarnée, et lui succéda dans la possession de ces lieux. Il fit venir près de lui Aristote et Xénocrate, et eut pour eux les plus grands égards; il donna même en mariage, à Aristote, une fille de son frère; mais Memnon le Rhodien, général au service des Perses, feignit de l'amitié pour Hermias, et l'attira chez lui. Dès qu'il fut maître de sa personne, il l'envoya au roi de Perse, qui le fit mourir. Quelques années plus tard, l'eunuque Philète devint de la même manière maître de la ville de Pergame. Plus habile qu'Hermias, dont sans doute l'exemple lui avait profité, il sut conserver son pouvoir, et devint chef de dynastie, en laissant sa couronne à Eumène, son neveu. Si Hermias fût mort sur le trône, son neveu Aristote avait de grandes chances pour lui succéder et pour devenir, lui aussi, chef d'une maison royale; mais le philosophe et son ami Xénocrate quittèrent prudemment Assos et l'Atarnée, et les Perses y rentrèrent en vainqueurs.

Assos suivit la destinée de toutes les villes de ces parages : du gouvernement de Lyzimaque, elle passa sous celui des rois de Pergame, et les Romains en prirent possession à la mort d'Attale III. Cette ville a produit quelques hommes célèbres dans les lettres; Strabon nous a conservé leurs noms. A côté de la statue d'Aristote, on montrait dans le temple d'Olympie la statue de Sodamas, citoyen d'Assos, le premier des Éoliens, dit Pausanias (1), qui ait été couronné aux jeux olympiques.

Assos reçut la visite de saint Paul et de saint Luc, lorsque ces apôtres vinrent prêcher dans la Troade. Une église des premiers siècles atteste que le christianisme s'y établit de bonne heure. Assos devint une ville épisco-

pale, et son évêque Maximus assista en 431 au concile d'Ephèse. Les constructions militaires qui ont remplacé sur l'acropolis les anciennes tours éoliennes attestent que dans le moyen âge cette place ne cessa pas d'être un poste important. Du plateau de la citadelle on domine, en effet, tout le golfe d'Adramytte, le canal de Météliu, et la vue s'étend en mer presque jusqu'à Chio. Aucun navire ne peut approcher de la côte sans qu'il soit signalé du haut de la montagne; malheureusement, comme je l'ai dit, les mouillages sont très-périlleux.

Aujourd'hui, le village qui a succédé à cette importante cité porte le nom de Beyrham keui. C'est sans doute le nom de quelque émir qui aura régné sur cette petite partie de la Troade. Tous les noms turcs des provinces ont été pris des émirs, compagnons d'Orkhan, qui ont établi leurs fiefs sur les débris de l'empire de Byzance.

CHAPITRE XXIII.

LES MURS.

J'ai souvent eu occasion de regretter, en décrivant les ruines des villes, que les ouvrages des premiers habitants aient été défigurés ou remplacés par des constructions mesquines des temps postérieurs. La ville d'Assos n'offre pas ce désavantage, et l'on peut étudier dans ses murailles le plus bel exemple de construction hellénique que les siècles nous aient conservé. La perfection de cet ouvrage est telle, comme art et comme génie militaire ancien, que les Romains n'ont rien trouvé à y ajouter ou à en retrancher.

Tous les murs sont construits en grands blocs de trachyte, sans mortier ni ciment (1).

(1) Je parle souvent du trachyte dans la description des villes. Je dois dire aux personnes étrangères à la géologie que le trachyte est une roche semblable au porphyre; elle en a l'aspect et la dureté, et ne s'en distingue que par des caractères microscopiques peu apparents. Il n'y a pas longtemps que les géologues ont séparé les trachytes et les porphyres.

(1) Liv. VI, ch. 4.

[illegible]

Les murailles du nord-est ont complètement disparu; je pense qu'elles auront été employées dans la construction des tours du moyen âge qui couronnent la citadelle.

La longueur totale du périmètre de la ville est de 3.103 mètres.

Les mesures sont prises à partir de l'angle nord-ouest de la ville, à la breche quise voit dans le rempart.

CHAPITRE XXIV

remarque dans la baie que le chambrant n'a pas de feuillure; de sorte que la porte venait tout simplement battre contre le parement (1).

En élévation, la partie du mur en saillie est couronnée, en dehors de la ville, par un arc en ogive, dont les pierres sont appareillées en encorbellement, c'est-à-dire par assises horizontales formant saillie les unes sur les autres. La baie de la porte est carrée, couronnée par une architrave composée de deux pierres. Aux angles des pilastres sont deux coussinets sculptés en cul-de-lampe.

Du côté de la place, la baie de la porte est couronnée par une arcade en plein cintre, mais dont l'appareil est le même que celui de l'ogive, c'est-à-dire en assises horizontales. C'est, sans contredit, le cachet d'une haute antiquité, et on doit penser qu'à cette époque l'appareil en voussours tendant au centre était encore inconnu aux Grecs.

La forme ogivale, qui a été si peu employée par les Romains, se retrouve en Asie, du huitième au cinquième siècle avant Jésus-Christ, tant dans ces constructions que dans celle du tombeau du Tantale et dans les tombeaux lyciens. On estime que les colonies éoliennes sont venues s'établir dans la Troade peu de temps après la guerre de Troie. Plusieurs autres migrations eurent lieu de la Grèce en Asie; mais lorsque les Perses vinrent conquérir ce pays, les Éoliens étaient fort répandus, et leur gouvernement avait déjà subi plusieurs révolutions. Quelques bas-reliefs d'Assos, que nous aurons l'occasion d'examiner, ont un caractère plus égyptien que grec. C'est tout ce qu'on peut dire sur la date de ces monuments, car les fondateurs ont été assez avarés d'inscriptions, sans doute à cause de la nature rebelle de la pierre. Supposer que ces murailles ne remontent pas au delà du cinquième siècle avant Jésus-Christ, c'est leur assigner la limite la plus rapprochée qu'il soit possible.

Pour expliquer la singularité de construction des murailles, j'ai pensé

qu'on les avait ainsi disposées pour résister aux efforts du bélier, qui ne portaient ainsi que sur un seul parement du mur.

À côté de la grande porte, on voit une poterne d'une conservation parfaite. La voussure de la baie est faite en encorbellement, et une pierre de 3^m de long couronne la petite porte. On voit très-bien les trous de scellement et des gonds du vantail.

La troisième porte est située tout à fait à l'est de la ville; le couronnement en est ruiné; elle ne présente pas d'autres caractères que ceux que j'ai décrits. On remarquera que les tours, dont la face est à bossages, sont en appareil lisse et sans refends sur les parties latérales.

L'ACROPOLIS. LE TEMPLE.

L'acropolis occupe tout le sommet d'un rocher élevé et inaccessible qui domine l'enceinte de la ville. Il est composé de grands prismes basaltiques dont les parois sont verticales. On y arrive du côté du sud par un sentier tracé au milieu des rochers; du côté du nord il forme un véritable précipice qui défendait la ville contre toute surprise.

Au centre de l'acropolis s'élevait un temple d'ordre dorique grec qui, par son caractère archaïque, se distingue de tous les temples de même style connus, et dont les ruines subsistent encore en Italie, en Sicile ou en Grèce; ses colonnes courtes et massives n'ont pas sept diamètres de hauteur.

La hauteur de la colonne étant de 4^m70, l'entrecolonnement est de 2^m45; les entrecolonnements d'angle sont de 2^m20; les colonnes très-galbées sont ornées de dix cannelures; le chapiteau, dont on peut voir un spécimen au musée du Louvre, est très-évasé.

Le temple d'Assos était hexastyle et avait treize colonnes sur le côté; il résulte de cette disposition que la cella était fort étroite. La couverture était en tuiles à rebord dont on a retrouvé quelques fragments dans les fouilles.

Ce qui distinguait ce temple entre tous les autres temples grecs, c'est que l'architrave, qui est ordinairement lisse dans les édifices de ce genre était décorée

(1) Voyez la planche 17.

d'une suite de bas-reliefs qui se sont retrouvés presque intacts dans les ruines ; ils ont été en grande partie transportés au musée du Louvre à Paris. Ces bas-reliefs, formant une longue bande, représentent différents sujets du plus ancien style et dont quelques-uns sont très-faciles à expliquer ; les deux extrémités de la façade étaient ornées de deux couples de taureaux dans l'attitude du combat. Au milieu de l'architrave était un groupe de sphinx couchés et opposés face à face.

L'un des bas-reliefs représente la lutte de Ménélas et de Protée sur les rivages de l'Égypte. Ce sujet tout troyen rappelle les anciens rapports entre les rois d'Égypte et ceux de la Troade. Hérodote a conservé le souvenir de cette aventure de Ménélas. « Le successeur de Phéron, fils de Sésostris, fut un citoyen de Memphis dont le nom dans la langue des Grecs est Protée (1). Hélène, fuyant de Sparte avec Pâris, se rendit à Troie, lorsque les vents contraires la portèrent en Égypte, où elle vécut près de Protée. » Ménélas vint lui-même à la cour de ce prince pour redemander Hélène. On reconnaît Ménélas à son carquois et à son casque. Protée tente en vain de se dérober à la poursuite de Ménélas ; les nymphes de la mer semblent fuir le lieu du combat (2).

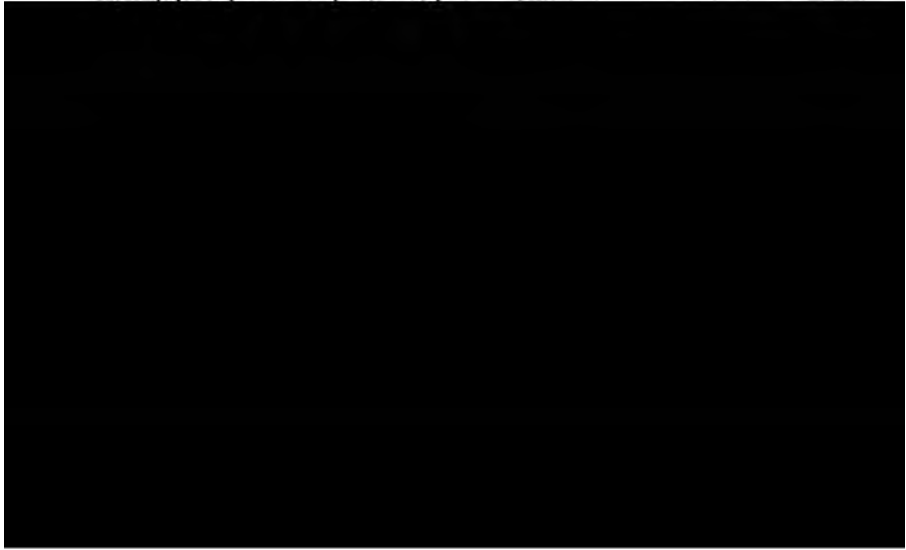
Le sujet d'un autre bas-relief représente les noces de Pirithoüs ; les convives, couchés et appuyés sur des coussins, re-

temple dans son état primitif ; car on trouve parmi les décombres plusieurs pièces appartenant au fronton.

Le temple est bâti avec la pierre volcanique qui forme le sol de la ville ; on ne trouve nulle part un seul fragment de marbre, et tous les édifices qui subsistent encore portent le cachet de la plus haute antiquité.

A une époque inconnue, mais qui paraît voisine des temps byzantins, il a été élevé dans l'acropole d'Assos une forteresse composée de plusieurs tours massives qui subsistent encore et pour lesquelles on a pris la plus grande partie des matériaux du temple. Le petit village de Beyrham s'est construit à l'abri de ces fortifications ; il se compose d'une vingtaine de familles turques.

En dehors de l'acropole et sur la première terrasse de la ville s'élève un vaste théâtre dont les sièges sont encore en place ; mais le proscenium est en grande partie écroulé. Non loin de là est un petit temple, et les ruines d'autres édifices complètement écroulés jonchent le sol. Il est probable qu'en écartant ces décombres on ferait des découvertes intéressantes. Les inscriptions sont rares à Assos ; la pierre volcanique se prête peu à l'épigraphie ; on a retrouvé un fragment qui prouve que dans la ville d'Assos il existait un temple d'Auguste semblable à celui d'Ancyre ; cette inscription incomplète est ainsi conçue :



quité ont conservé et leur nom et une population nombreuse.

La moderne Adramytte compte encore aujourd'hui plus de huit mille habitants; elle est le chef-lieu d'un sandjak et fait un commerce considérable avec les autres villes et les îles voisines. Son territoire, largement arrosé par des sources et de nombreux cours d'eau, produit de l'huile, du blé, des figues, de la soie, des laines et du tabac. Les familles grecques et turques y sont dans des proportions à peu près égales. La ville est située en plaine; elle n'a point de murailles; les maisons sont bâties en bois selon la mode de Constantinople et de Smyrne et sont presque toutes situées au milieu de jardins où la vigne se mêle aux autres arbres fruitiers. Des oliviers d'une hauteur prodigieuse bordent le chemin qui conduit de la ville à la mer et donnent à tout le pays l'aspect le plus champêtre. Adramytte n'offre aucun vestige de monument ancien ni moderne, les mosquées s'y distinguent à peine des autres habitations; en un mot de tous les souvenirs des temps passés Adramytte n'a conservé que son nom; elle passa dans une obscurité profonde toute la période du moyen âge, et n'éprouva qu'un léger contre-coup des événements sinistres qui désolèrent cette côte au moment de la révolution grecque.

La fondation de la ville d'Adramyttium remonte à une antiquité très-reculée, et selon la tradition conservée par Pline (1), elle serait antérieure à celle de Troie, si en effet on doit l'identifier avec l'ancienne Pedasus, ville des Lélèges. Lorsque tout ce territoire fut soumis aux rois de Lydie, un frère de Crésus, nommé Adramiys, l'embellit de monuments et lui donna son nom. C'est ainsi qu'elle passa pour avoir été fondée par les Lydiens. Adramytte reçut une colonie d'Athènes et resta dans l'alliance des villes de la Propontide, dont elle suivit presque toujours la fortune. Les Athéniens y transportèrent les habitants de Délos lorsque cette île fut soumise à la purification. Mais la révolte d'Athènes attira sur les nouveaux venus la ven-

geance des Perses; ils furent tous massacrés par Arsace, lieutenant de Tissapherne (1). Les rois de Pergame héritèrent du territoire d'Adramyttium qui leur fut concédé par les Romains après la défaite d'Antiochus. Adramyttium, de gré ou de force, s'attacha au parti de Mithridate, et pour obéir à l'ordre qu'il avait donné, dans un accès de démente, d'égorger tous les citoyens romains, son lieutenant Diodore fit assassiner tout le sénat des Adramyttiens, et pour éviter la vengeance des Romains finit par se laisser mourir de faim dans la ville d'Amasie. Les Adramyttiens, accusés d'avoir trempé dans ce crime, envoyèrent à Rome Xénoclès, un de leurs plus célèbres orateurs, pour plaider leur cause devant le sénat (2).

Quoique la ville d'Adramyttium n'ait jamais été citée comme place de guerre, elle avait néanmoins, du temps des Romains, un port et un arsenal dont il ne reste plus de vestige. Il est à croire qu'à cette époque elle était beaucoup plus voisine de la mer qu'elle ne l'est aujourd'hui; les torrents et les alluvions ont formé une partie du territoire qui la sépare de la côte. Une petite rivière appelée Ak-sou charrie une quantité de limon qui se dépose sur le rivage. Si en effet Adramyttium occupe l'emplacement de l'ancienne Pedasus, cette rivière représente le Satnoëis souvent mentionné par Homère (3).

Dans le foud du golfe et non loin d'Adramyttium nous devons mentionner la ville d'Astyra avec un temple de Diane Astyrène situé dans un bois sacré et propriété des habitants d'Antandros. Ce lieu est aujourd'hui inconnu; on pourrait en retrouver l'emplacement sur la côte nord du golfe. Près d'Astyra il y avait un lac nommé Sapra plein de gouffres et dont les eaux se déchargeaient dans un endroit du rivage bordé de rochers; toutes ces indications permettraient de retrouver le site d'Astyra (4).

Le promontoire de Pyrrha opposé à Lectum formait la corne sud du golfe

(1) Pausanias, V, 27.

(2) Strab., XIII, p. 614.

(3) *Il.*, XXI, 86.

(4) Strab., l. XIII, 613-614.

(1) Pline, V, 32.

Le cap Canis ou Cap de la mer
du golfe Elai-
ne, petite ville des
située au pied d'une
au midi et au cou-

La langue Elaitique était connue sous le nom de Acté (rivage) des Indes, la plupart des villes de cette région ayant été fondées par les Indiens de cette île.

On ne mentionne plusieurs autres rivières qui des hauteurs du Gargara se jettent dans le golfe d'Adramytte notamment les rivières Astron, Carmalus, Bryannus, etc.; mais il est impossible, à défaut d'autres renseignements, d'en déterminer la position exacte. Il en est de même du fleuve Evenus qui fournissait de l'eau aux habitants d'Adramyttium (2), et sur les bords duquel était située l'antique ville de Lyrnessus, détruite pendant le siège de Troie; ce dernier fleuve venait du sud, puisqu'il coulait près de l'ancienne Pitane.

Le territoire d'Adramyttium était habité par les Ciliciens, sujets d'Éétion, père d'Andromaque, qui possédait la ville de Thébé, au pied du mont Plancus, et qui fut ruinée par Achille, « Éétion qui habita Thébé dans la verte Hypoplacée et gouverna les Ciliciens » (3); telle était la naissance de la poésie ho-

tout ce pays fut le théâtre des premières expéditions d'Achille.

CHAPITRE XXVI.

HECATONNÈSE. PITANE.

Dans le détroit entre Lesbos et le continent il y a un petit archipel qui offre un excellent mouillage; on l'appelait dans l'antiquité Hécatonnèse qui est interprété de deux manières par les écrivains anciens. Il tenait son nom d'Apollon Hécateüs, ou ce nom signifiait tout simplement les cent îles. Il est connu des marins modernes sous le nom de Mosco Nisi (les îles aux vœux). Atarnée, dont l'emplacement est aujourd'hui inconnu, donnait son nom à un territoire étendu dont la fertilité était proverbiale. Cette ville a conservé quelque célébrité parce qu'elle fut le lieu de résidence d'Aristote pendant que son oncle Hermias gouvernait le pays. Elle fut ensuite donnée aux habitants de Chio pour les récompenser de leur trahison envers Pactyas, qui fut livré par eux entre les mains de Cyrus. Il est vrai que dans la suite ces insulaires eurent horreur de leur action; l'orge et le blé de l'Atarnée étaient proscrits des cérémonies religieuses; tout ce qui naissait dans ce territoire était maudit (1). Cependant cette malédiction n'arrêta pas Hystië, tyran de Milet, qui, étant à Lesbos, passa sur le continent pour faire des vivres et enlever les moissons de

et abrité par l'archipel de si et par l'île de Lesbos s'ouvre à Tchanderli qui est le premier que l'on rencontre en allant au sud. On y reconnaît l'emplacement de l'ancienne Pitane à des caractéristiques équivoques, mais qui tiennent à la topographie qu'à des restes.

La ville éolienne, avait deux ports, située sur une langue de terre, laquelle s'élève quelques flocs au-dessus du golfe d'Élée, coule à quelque distance. L'aqueduc qui portait les eaux de l'Élée prenait naissance dans le voisinage. Il ne paraît pas que l'existence des deux ports de Pitane ait reçu le moindre système de défense, car on les retrouve dans l'état actuel. Les îlots qui les protègent sont composés d'une roche grise et dure. On fabriquait à Pitane des vaisseaux et on avait la propriété de surlever l'eau (1). C'était sans doute la terre à base de ponce que fourment les terrains volcaniques. On trouve à l'île de Rhodes des briques d'une forme semblable qui furent employées dans la construction de la coustale-Sophie (2).

La ville de Tchanderli, qui a succédé à l'ancienne Pitane, fut à son tour envahie de fond en comble en 1480 par des atrocités que les Turcs commises à Kidonia; les Psarades furent avec des corsaires débarqués au port, massacrèrent les Turcs qui habitaient les habitations.

Les mouvements étaient le prélude à la révolution qui devait détacher la ville de Lesbos et ont payé de leur sang ces premières tentatives d'affranchissement, mais encore l'heure de leur déli-

ver, dont le nom turc est Aivali, fut fondée dans les Coings; fut fondée dans le 15^e siècle, mais à une époque inconnue. Les habitants, presque tous Grecs, se réfugièrent sur le continent et bâtinrent la ville du même nom. Adonnés à l'agriculture et au commerce, ils ne tar-

dèrent pas à voir leurs entreprises prospérer, et la population de Kidonia dépassait vingt-cinq mille habitants. Les primats de la ville, parmi lesquels il faut citer au premier rang Jean Oeconomos, fondèrent des écoles et des établissements publics, autour desquels se groupait la jeunesse des îles et du continent de la Grèce; aussi dès les premiers symptômes du soulèvement de la nation grecque, les Cydoniates prirent-ils les armes pour s'opposer à l'action des Turcs. Cernés dans leur ville par des forces supérieures, ils furent presque tous massacrés en juin 1821, et la ville de Kidonia fut livrée aux flammes.

Aujourd'hui elle n'est plus qu'un amas de décombres habité par quelques familles de marins qui échappèrent au massacre.

TEUTHRANIE, CAÏQUE.

La grande vallée arrosée par le fleuve Caïque faisait partie de la région de Teuthranie, qui reçut son nom de Teuthras, fils de Téléphos, qui régna sur les Ciliciens. La ville de Teuthrania, aujourd'hui inconnue, était à soixante-dix stades (environ 13 kilom.) des villes de Pitane et de Pergame. Trois fleuves arrosent la plaine de Teuthranie. Le Caïque, qui se jette dans la mer aux environs du port d'Élée, à trente stades environ du sud de la ville de Pitane, prend sa source dans le mont Temnus, un des embranchements sud de l'Ida et près du village de Bakir. Le Caïque porte aujourd'hui plusieurs noms : à sa source c'est le Bakir tchai (rivière de cuivre); on l'appelle ensuite Ak sou (l'eau blanche) et après avoir reçu les eaux du fleuve Sélinus qui vient du mont Pindarus et passe à Pergame, on l'appelle Bergamo tchai. Il reçoit encore les eaux de deux petites rivières, le Mysius venant des montagnes au nord de Pergame et le Cetius qui prit son nom des Cetiens, sujets de Téléphos (1). Une partie du bassin inférieur du Caïque portait le nom de plaine Apia, célèbre autrefois par sa fertilité. La route de Pitane (Tchanderli) à Pergame suit les bords du Caïque; elle est bornée au nord par une

(1) Strabon, XIII, 614.

(2) Strabon, XIII, 615.

(1) Strabon, XIII, 615.

chaîne trachytique qui forme les derniers échelons du mont Gargare; la distance entre Tchanderli et Pergame est de vingt kilom. La montagne du château domine toute la vallée et s'aperçoit d'une distance de plus de vingt kilomètres.

CHAPITRE XXVII

PERGAME.

A l'entrée de la ville de Pergame s'élèvent deux monticules couverts de verdure et qu'au premier coup d'œil on reconnaît pour être deux tumulus élevés de main d'homme. Ils sont en tout semblables à ceux de la plaine de Troie; ils n'offrent à l'extérieur aucune trace de construction. L'un d'eux porte le nom de Maltépé; il a environ soixante mètres de haut et cent quarante mètres de diamètre; l'autre est d'une dimension un peu moindre. Ces monuments, qui datent de l'âge héroïque, nous paraissent avoir été clairement désignés par Pausanias et se rattacher au nom et à la fondation de Pergame.

Après la mort d'Hermione, Pyrrhus épousa Andromaque, dont il eut trois fils (1). Après la mort de Pyrrhus, ses fils se séparèrent. « Pergamus, accompagné de sa mère Andromaque, alla chercher fortune en Asie, et s'étant arrêté dans la Teuthranie, où régnait Arius, il tua ce prince dans un combat singulier, se mit à sa place et donna son nom à la ville. On voit encore, car Andro-

semblance frappante. Nous croyons donc sans forcer en rien les traditions historiques que ces deux tumulus doivent être considérés comme les tombeaux d'Augé et d'Andromaque. C'est une tout autre question de savoir si en réalité ces deux héroïnes ont reçu leur sépulture en ce lieu; nous voulons seulement dire que ces deux tertres sont ceux que du temps de Pausanias on considérait comme leurs tombeaux.

Si l'on s'en rapporte à la citation de Pausanias, Pergame a été fondée par le héros, fils d'Andromaque, nommé Pergamus, et la veuve d'Hector retrouva dans ce nom un souvenir de la citadelle troyenne. Nous pouvons croire cependant que ce nom de Pergame a une racine étrangère à la langue grecque, *Perg* ou *Berg*, qui signifie montagne. Il se retrouve aussi dans le nom de Perga, ville de Pamphylie qui est située exactement de la même manière que le Pergama de Troie, et la ville de Pergame. Bien longtemps avant que le site de Perga fût retrouvé, un critique avait soupçonné que cette ville devait occuper un lieu élevé, et cette conjecture s'est vérifiée (1). Les premiers siècles de l'existence de Pergame se perdent dans les ténèbres de l'antiquité; la première mention, qui remonte aux temps historiques, se trouve consignée dans le récit de Xenophon (2). Ce général trouva chez les frères Gorgion et Gongyle une généreuse hospitalité, et partit de Pergame pour faire une excursion chez les

subalterne devait bientôt s'élever à la souveraine puissance, était fils d'une danseuse et courtisane nommée Boa. Il avait éprouvé dans son enfance un accident à la suite duquel il était resté ensauvé; cependant, guidé et protégé par Docime, officier de l'armée d'Antigone, il commença à prendre part aux affaires publiques. Docime étant passé au service de Lysimaque emmena avec lui Philète, qui captiva Lysimaque par son esprit d'ordre et d'économie, et ce prince le choisit pour son trésorier et lui donna le commandement du château de Pergame, où était renfermé le précieux dépôt. Pendant quelque temps le prince grec n'eut qu'à se louer de la fidélité de son intendant; mais ce dernier, menacé d'une disgrâce prochaine par suite des intrigues d'Arsinoé, femme de Lysimaque, n'imagina d'autre moyen de se sauver que de se rendre indépendant. Tout dessein de ce genre trouvait infailliblement un appui parmi les princes grecs rivaux ou jaloux les uns des autres. Séleucus appuya les projets ambitieux du ministre de Lysimaque, et ce prince ayant péri dans une bataille qu'il livrait à Séleucus aux environs de Sardes, Philète se vit en possession du rang suprême, sans avoir eu à combattre ses ennemis autrement que par le moyen d'intrigues habilement ourdies, et qui lui permirent de jouir pendant vingt ans d'un pouvoir peu contesté. Le traité passé avec Séleucus pour lui restituer les trésors de Lysimaque n'avait pas été observé, et les deux alliés étaient devenus des ennemis irréconciliables; mais le sort fut encore favorable à Philète: car après sept mois d'hostilités Séleucus mourut victime de la trahison de Ptolémée Cérane.

Le maître de Pergame était trop politique pour laisser de nouvelles inimitiés se développer autour de lui; il fit redemander le corps de Séleucus et après lui avoir rendu les honneurs funéraires, il le renvoya à Antiochus, fils et successeur de ce prince. A partir de ce moment Philète put jouir tranquillement du gouvernement de l'État qu'il avait constitué; il contracta des alliances avec les princes voisins et put réunir sous son pouvoir le gouvernement

d'une grande partie de l'Éolide (1).

Plus heureux qu'Hermias le maître d'Assos, Philète légua le gouvernement de Pergame à son neveu Eumène, et ce prince, qui brillait par des qualités solides, sut défendre vigoureusement l'héritage qu'il venait d'acquérir. Antiochus exigeait toujours l'exécution du traité signé par Philète; les deux princes finirent par se déclarer la guerre, et les environs de Sardes furent encore le champ de bataille où se décida le sort du futur royaume de Pergame. Antiochus fut vaincu et mourut peu de temps après sa défaite. Eumène régna vingt-deux ans et mourut l'an 241 avant notre ère.

ATTALE 1^{er}.

Attale 1^{er}, cousin et successeur d'Eumène, était fils d'Attale et d'Antiochide, fille d'Achæus. C'est lui qui fut le premier proclamé roi, après une grande victoire qu'il remporta sur les Galates (2). Aucun prince n'était venu à son secours; les Gaulois, dont le nom seul était un épouvantail pour les peuples de l'Asie, marchaient sur Pergame, et l'armée d'Attale était glacée de terreur; c'est alors que le prince s'avisait d'un stratagème qui a été regardé de nos jours comme la première tentative d'un art qui ne devait se produire que bien des siècles plus tard; il écrivit à l'envers sur le creux de sa main le mot *Nika* (victoire) et l'imprimant sur le foie d'une victime que l'on immolait, il montra aux soldats étonnés le viscère portant lisiblement le nom de la victoire. Les soldats, convaincus de la protection des dieux, reprirent courage; un combat acharné eut lieu, et les Gaulois furent mis en fuite. Cette victoire, remportée sur un peuple que l'on avait regardé jusqu'alors comme invincible, excita dans toute l'Asie un enthousiasme indicible; des tableaux représentant cette bataille furent exécutés et déposés dans les temples, l'un à Pergame, l'autre à Athènes (3).

(1) Strabon, XIII, 6a3.

(2) Strab., XIII, 6a4.

(3) Polyom., Strab., Pausanias, liv. V, ch. 9.

J'ai observé, sur le plateau de la citadelle d'Assos, de grandes quantités de scories ferrugineuses dont j'ai rapporté de nombreux échantillons. Il est clair qu'à une époque inconnue il a été établi en ce lieu des fourneaux de forge. J'avais d'abord pensé que ces nomades connus sous la dénomination générique de Tchinganeh, Zingari, ou bohémiens, et qui parcourent l'Asie en faisant le métier de forgerons, avaient pu s'établir en ce lieu et exploiter quelques minerais de fer trouvés dans les environs; mais le passage de Strabon éveilla mon attention, et je cherchai à en donner une explication satisfaisante. Voici le passage de la traduction française (1).

« Aux environs d'Andira on trouve une espèce de pierre qui se change en fer par l'action du feu. Ce fer, mis en fusion avec une certaine terre, produit le zinc; du mélange de ce dernier avec du cuivre résulte ce métal qu'on appelle orichalcum. » Les lois de la chimie ne sont nullement observées dans ce passage. J'aurais voulu rencontrer dans les environs quelques gisements de calamine ou seulement de fer pyriteux; mais le terrain volcanique de fusion et d'épanchement se montre partout, au bord de la mer et sur le versant de l'Ida. On rencontre la serpentine avant d'arriver aux mica-schistes, qui forment les régions supérieures.

La montagne d'Assos, plateau dé-

couverts de verdure. De temps à autre j'aperçus des fondrières dont les parois sont soutenues par des blocs de basalte verticaux, qui tendent à la forme prismatique.

J'arrivai bientôt à un grand chemin pavé, qui n'est autre chose qu'une des nombreuses voies antiques qui existent encore à Assos. Les longues et belles murailles de la ville se découvrent à nos regards; il nous semble voir des ouvrages commencés plutôt que des ruines, tant la netteté des lignes est parfaite. En arrivant au sommet, il faut bien répéter, avec tous les voyageurs qui ont escaladé cette montagne, le vers de Stratoniceus :

Si tu veux avancer le moment de ta mort, essaye de monter à Assos (1).

Strabon dit que le port est formé par un grand môle; mais qu'elles qu'aient été nos recherches le long de la côte, nous ne pûmes reconnaître même l'emplacement du port; partout la profondeur de l'eau est telle, qu'on ne peut jeter l'ancre; il faut s'amarrer au rivage.

CHAPITRE XXII.

ASSOS.

Assos passe pour avoir été fondée par les habitants de Méthymne. Éphore place cette ville dans le voisinage de

exemple, de l'eunuque Hermias, qui exerça pendant quelque temps le pouvoir suprême dans Assos. Il était attaché à la maison d'un banquier. Dans un voyage qu'il fit à Athènes, il suivit les leçons d'Aristote et de Platon. A son retour, il s'associa à son maître, qui venait de s'emparer par force d'Assos et d'Atarnée, et lui succéda dans la possession de ces lieux. Il fit venir près de lui Aristote et Xénocrate, et eut pour eux les plus grands égards; il donna même en mariage, à Aristote, une fille de son frère; mais Memnon le Rhodien, général au service des Perses, feignit de l'amitié pour Hermias, et l'attira chez lui. Dès qu'il fut maître de sa personne, il l'envoya au roi de Perse, qui le fit mourir. Quelques années plus tard, l'eunuque Philète devint de la même manière maître de la ville de Pergame. Plus habile qu'Hermias, dont sans doute l'exemple lui avait profité, il sut conserver son pouvoir, et devint chef de dynastie, en laissant sa couronne à Eumène, son neveu. Si Hermias fût mort sur le trône, son neveu Aristote avait de grandes chances pour lui succéder et pour devenir, lui aussi, chef d'une maison royale; mais le philosophe et son ami Xénocrate quittèrent prudemment Assos et l'Atarnée, et les Perses y rentrèrent en vainqueurs.

Assos suivit la destinée de toutes les villes de ces parages : du gouvernement de Lysimaque, elle passa sous celui des rois de Pergame, et les Romains en prirent possession à la mort d'Attale III. Cette ville a produit quelques hommes célèbres dans les lettres; Strabon nous a conservé leurs noms. A côté de la statue d'Aristote, on montrait dans le temple d'Olympie la statue de Sodamas, citoyen d'Assos, le premier des Éoliens, dit Pausanias (1), qui ait été couronné aux jeux olympiques.

Assos recut la visite de saint Paul et de saint Luc, lorsque ces apôtres vinrent prêcher dans la Troade. Une église des premiers siècles atteste que le christianisme s'y établit de bonne heure. Assos devint une ville épisco-

pale, et son évêque Maximus assista en 431 au concile d'Ephèse. Les constructions militaires qui ont remplacé sur l'acropole les anciennes tours éoliennes attestent que dans le moyen âge cette place ne cessa pas d'être un poste important. Du plateau de la citadelle on domine, en effet, tout le golfe d'Adramytte, le canal de Météliu, et la vue s'étend en mer presque jusqu'à Chio. Aucun navire ne peut approcher de la côte sans qu'il soit signalé du haut de la montagne; malheureusement, comme je l'ai dit, les mouillages sont très-périlleux.

Aujourd'hui, le village qui a succédé à cette importante cité porte le nom de Beyrham keui. C'est sans doute le nom de quelque émir qui aura régné sur cette petite partie de la Troade. Tous les noms turcs des provinces ont été pris des émirs, compagnons d'Orkhan, qui ont établi leurs fiefs sur les débris de l'empire de Byzance.

CHAPITRE XXIII.

LES MURS.

J'ai souvent eu occasion de regretter, en décrivant les ruines des villes, que les ouvrages des premiers habitants aient été défigurés ou remplacés par des constructions mesquines des temps postérieurs. La ville d'Assos n'offre pas ce désavantage, et l'on peut étudier dans ses murailles le plus bel exemple de construction hellénique que les siècles nous aient conservé. La perfection de cet ouvrage est telle, comme art et comme génie militaire ancien, que les Romains n'ont rien trouvé à y ajouter ou à en retrancher.

Tous les murs sont construits en grands blocs de trachyte, sans mortier ni ciment (1).

(1) Je parle souvent du trachyte dans la description des villes. Je dois dire aux personnes étrangères à la géologie que le trachyte est une roche semblable au porphyre; elle en a l'aspect et la dureté, et ne s'en distingue que par des caractères minéralogiques peu apparents. Il n'y a pas longtemps que les géologues ont séparé les trachytes et les porphyres.

(1) Liv. VI, ch. 4.

En commençant le tour des murailles par l'angle nord, on observe d'abord un petit bastion carré d'une construction différente des murs. Il est bâti, partie à joints irréguliers (cyclo-péens), partie en assises régulières, mais en gros blocs à bossages; il a 6^m,60 de large sur 11^m,10 de long. La tour qui en est voisine est demi-circulaire; son diamètre intérieur est de 7^m,20, et le mur est épais de 1^m,54. L'appareil de ces murailles est unique dans l'antiquité. Elles sont composées de deux parements reliés par des parpaings; mais l'intervalle entre les deux parements est creux. L'entrée de la tour est une arcade en plein cintre, qui paraît un ouvrage tout à fait romain. C'est la seule qui soit demi-circulaire; toutes les autres sont carrées.

Le piton de l'acropole forme en celieu une croupe autour de laquelle on a fait tourner les murailles. Toutes les tours sont construites dans le même système; un fortin domine l'angle nord-est de la ville; ensuite les murailles reviennent vers le sud jusqu'à la porte.

Le grand chemin qui est tracé le long de ce mur est le seul qui soit sur un plan horizontal : aussi a-t-il été choisi pour y placer les tombeaux. De nombreux sarcophages, tous du style grec, c'est-à-dire avec un couvercle à oreillettes, sont encore en place. Ils ont tous été ouverts; mais

ai pas retrouvé de traces. On remonte vers le nord, jusqu'à une porte encore assez bien conservée, mais qui n'avait ni le luxe ni l'importance de la première. Cette porte est aussi placée au fond d'un angle rentrant; ce qui prouve que cette disposition a été prise par système, et en effet cela s'explique.

Les murailles du nord-est ont complètement disparu; je pense qu'elles auront été employées dans la construction des tours du moyen âge qui couronnent la citadelle.

Un mur, d'une épaisseur moindre que les remparts extérieurs, joint le pied de l'acropolis et l'angle rentrant de l'ouest du côté de la grande porte. Il avait sans doute pour but de diviser la ville en deux quartiers distincts. C'était un usage chez les Perses, qui se retrouve encore dans les villes persanes modernes. Il y a certaines parties de la ville où les remparts forment terrasse. Ils sont alors percés de distance en distance de canaux de 1^m,30 de hauteur et de 0^m,20 de largeur, pour donner issue aux eaux. Toutes les pierres sont à bossages et appareillées avec le plus grand soin.

La longueur totale du périmètre de la ville est de 3,103 mètres.

Les mesures sont prises à partir de l'angle nord-ouest de la ville, à la brèche quise voit dans le rempart.

que dans la baie que le chambranle n'a pas de feuillure; de sorte que la porte venait tout simplement contre le parement (1).

En élévation, la partie du mur en est couronnée, en dehors de la par un arc en ogive, dont les assises sont appareillées en encorbellement, c'est-à-dire par assises horizontales formant saillie les unes sur les autres. La baie de la porte est carrée, limitée par une architrave composée de deux pierres. Aux angles des piliers sont deux coussinets sculptés en forme de lampe.

À l'ouest de la place, la baie de la porte est couronnée par une arcade en ogive, mais dont l'appareil est le même que celui de l'ogive, c'est-à-dire par assises horizontales. C'est, sans doute, le cachet d'une haute antiquité et on doit penser qu'à cette époque l'appareil en voussours tendant vers l'arc était encore inconnu aux Grecs.

La forme ogivale, qui a été si peu employée par les Romains, se retrouve encore, du huitième au cinquième siècle avant Jésus-Christ, tant dans ces constructions que dans celle du tombeau du Tantale et dans les tombeaux lyciens. On estime que les colonies éoliennes sont venues s'établir en la Troade peu de temps après la prise de Troie. Plusieurs autres monuments eurent lieu de la Grèce en Asie, mais lorsque les Perses vinrent envahir ce pays, les Éoliens étaient répandus, et leur gouvernement déjà subi plusieurs révolutions. Les bas-reliefs d'Assos, que nous avons l'occasion d'examiner, ont un caractère plus égyptien que grec. Tout ce qu'on peut dire sur la construction de ces monuments, car les fondations ont été assez avariées d'inscriptions, sans doute à cause de la nature fragile de la pierre. Supposer que ces monuments ne remontent pas au delà du sixième siècle avant Jésus-Christ, leur assigner la limite la plus rapprochée qu'il soit possible.

On ne peut expliquer la singularité de la construction des murailles, j'ai pensé

qu'on les avait ainsi disposées pour résister aux efforts du bélier, qui ne portaient ainsi que sur un seul parement du mur.

À côté de la grande porte, on voit une poterne d'une conservation parfaite. La voussure de la baie est faite en encorbellement, et une pierre de 3^m de long couronne la petite porte. On voit très-bien les trous de scellement et des gonds du vantail.

La troisième porte est située tout à fait à l'est de la ville; le couronnement en est ruiné; elle ne présente pas d'autres caractères que ceux que j'ai décrits. On remarquera que les tours, dont la face est à bossages, sont en appareil lisse et sans refends sur les parties latérales.

L'ACROPOLIS. LE TEMPLE.

L'acropolis occupe tout le sommet d'un rocher élevé et inaccessible qui domine l'enceinte de la ville. Il est composé de grands prismes basaltiques dont les parois sont verticales. On y arrive du côté du sud par un sentier tracé au milieu des rochers; du côté du nord il forme un véritable précipice qui défendait la ville contre toute surprise.

Au centre de l'acropolis s'élevait un temple d'ordre dorique grec qui, par son caractère archaïque, se distingue de tous les temples de même style connus, et dont les ruines subsistent encore en Italie, en Sicile ou en Grèce; ses colonnes courtes et massives n'ont pas sept diamètres de hauteur.

La hauteur de la colonne étant de 4^m70, l'entrecolonnement est de 2^m45; les entrecolonnements d'angle sont de 2^m20; les colonnes très-galbées sont ornées de dix cannelures; le chapiteau, dont on peut voir un spécimen au musée du Louvre, est très-évasé.

Le temple d'Assos était hexastyle et avait treize colonnes sur le côté; il résulte de cette disposition que la cella était fort étroite. La couverture était en tuiles à rebord dont on a retrouvé quelques fragments dans les fouilles.

Ce qui distinguait ce temple entre tous les autres temples grecs, c'est que l'architrave, qui est ordinairement lisse dans les édifices de ce genre était décorée

d'une suite de bas-reliefs qui se sont retrouvés presque intacts dans les ruines ; ils ont été en grande partie transportés au musée du Louvre à Paris. Ces bas-reliefs, formant une longue bande, représentent différents sujets du plus ancien style et dont quelques-uns sont très-faciles à expliquer ; les deux extrémités de la façade étaient ornées de deux couples de taureaux dans l'attitude du combat. Au milieu de l'architrave était un groupe de sphinx couchés et opposés face à face.

L'un des bas-reliefs représente la lutte de Ménélas et de Protée sur les rivages de l'Égypte. Ce sujet tout troyen rappelle les anciens rapports entre les rois d'Égypte et ceux de la Troade. Hérodote a conservé le souvenir de cette aventure de Ménélas. « Le successeur de Phéron, fils de Sésostris, fut un citoyen de Memphis dont le nom dans la langue des Grecs est Protée (1). Hélène, fuyant de Sparte avec Pâris, se rendit à Troie, lorsque les vents contraires la portèrent en Égypte, où elle vécut près de Protée. » Ménélas vint lui-même à la cour de ce prince pour redemander Hélène. On reconnaît Ménélas à son carquois et à son casque. Protée tente en vain de se dérober à la poursuite de Ménélas ; les nymphes de la mer semblent fuir le lieu du combat (2).

Le sujet d'un autre bas-relief représente les noces de Pirithoüs ; les convives, couchés et appuyés sur des coussins, re-

temple dans son état primitif ; car on trouve parmi les décombres plusieurs pièces appartenant au fronton.

Le temple est bâti avec la pierre volcanique qui forme le sol de la ville ; on ne trouve nulle part un seul fragment de marbre, et tous les édifices qui subsistent encore portent le cachet de la plus haute antiquité.

A une époque inconnue, mais qui paraît voisine des temps byzantins, il a été élevé dans l'acropole d'Assos une forteresse composée de plusieurs tours massives qui subsistent encore et pour lesquelles on a pris la plus grande partie des matériaux du temple. Le petit village de Beyrham s'est construit à l'abri de ces fortifications ; il se compose d'une vingtaine de familles turques.

En dehors de l'acropole et sur la première terrasse de la ville s'élève un vaste théâtre dont les sièges sont encore en place ; mais le proscenium est en grande partie écroulé. Non loin de là est un petit temple, et les ruines d'autres édifices complètement écroulés jonchent le sol. Il est probable qu'en écartant ces décombres on ferait des découvertes intéressantes. Les inscriptions sont rares à Assos ; la pierre volcanique se prête peu à l'épigraphie ; on a retrouvé un fragment qui prouve que dans la ville d'Assos il existait un temple d'Auguste semblable à celui d'Ancyre ; cette inscription incomplète est ainsi conçue :

quité ont conservé et leur nom et une population nombreuse.

La moderne Adramytte compte encore aujourd'hui plus de huit mille habitants ; elle est le chef-lieu d'un sandjak et fait un commerce considérable avec les autres villes et les îles voisines. Son territoire, largement arrosé par des sources et de nombreux cours d'eau, produit de l'huile, du blé, des figues, de la soie, des laines et du tabac. Les familles grecques et turques y sont dans des proportions à peu près égales. La ville est située en plaine ; elle n'a point de murailles ; les maisons sont bâties en bois selon la mode de Constantinople et de Smyrne et sont presque toutes situées au milieu de jardins où la vigne se mêle aux autres arbres fruitiers. Des oliviers d'une hauteur prodigieuse bordent le chemin qui conduit de la ville à la mer et donnent à tout le pays l'aspect le plus champêtre. Adramytte n'offre aucun vestige de monument ancien ni moderne, les mosquées s'y distinguent à peine des autres habitations ; en un mot de tous les souvenirs des temps passés Adramytte n'a conservé que son nom ; elle passa dans une obscurité profonde toute la période du moyen âge, et n'éprouva qu'un léger contre-coup des événements sinistres qui désolèrent cette côte au moment de la révolution grecque.

La fondation de la ville d'Adramyttium remonte à une antiquité très-reculée, et selon la tradition conservée par Pline (1), elle serait antérieure à celle de Troie, si en effet on doit l'identifier avec l'ancienne Pedasus, ville des Léléges. Lorsque tout ce territoire fut soumis aux rois de Lydie, un frère de Crésus, nommé Adramys, l'embellit de monuments et lui donna son nom. C'est ainsi qu'elle passa pour avoir été fondée par les Lydiens. Adramytte reçut une colonie d'Athènes et resta dans l'alliance des villes de la Propontide, dont elle suivit presque toujours la fortune. Les Athéniens y transportèrent les habitants de Délos lorsque cette île fut soumise à la purification. Mais la révolte d'Athènes attira sur les nouveaux venus la ven-

geance des Perses ; ils furent tous massacrés par Arsace, lieutenant de Tissapherne (1). Les rois de Pergame héritèrent du territoire d'Adramyttium qui leur fut concédé par les Romains après la défaite d'Antiochus. Adramyttium, de gré ou de force, s'attacha au parti de Mithridate, et pour obéir à l'ordre qu'il avait donné, dans un accès de démente, d'égorger tous les citoyens romains, son lieutenant Diodore fit assassiner tout le sénat des Adramyttiens, et pour éviter la vengeance des Romains finit par se laisser mourir de faim dans la ville d'Amasie. Les Adramyttiens, accusés d'avoir trempé dans ce crime, envoyèrent à Rome Xénoclès, un de leurs plus célèbres orateurs, pour plaider leur cause devant le sénat (2).

Quoique la ville d'Adramyttium n'ait jamais été citée comme place de guerre, elle avait néanmoins, du temps des Romains, un port et un arsenal dont il ne reste plus de vestige. Il est à croire qu'à cette époque elle était beaucoup plus voisine de la mer qu'elle ne l'est aujourd'hui ; les torrents et les alluvions ont formé une partie du territoire qui la sépare de la côte. Une petite rivière appelée Ak-sou charrie une quantité de limon qui se dépose sur le rivage. Si en effet Adramyttium occupe l'emplacement de l'ancienne Pedasus, cette rivière représente le Satnoëis souvent mentionné par Homère (3).

Dans le fond du golfe et non loin d'Adramyttium nous devons mentionner la ville d'Astyra avec un temple de Diane Astyrène situé dans un bois sacré et propriété des habitants d'Antandros. Ce lieu est aujourd'hui inconnu ; on pourrait en retrouver l'emplacement sur la côte nord du golfe. Près d'Astyra il y avait un lac nommé Sapra plein de gouffres et dont les eaux se déchargeaient dans un endroit du rivage bordé de rochers ; toutes ces indications permettraient de retrouver le site d'Astyra (4).

Le promontoire de Pyrrha opposé à Lectum formait la corne sud du golfe

(1) Pausanias, V, 27.

(2) Strab., XIII, p. 614.

(3) *Id.*, XXI, 86.

(4) Strab., I, XIII, 613-614.

(1) Pline, V, 3a.

d'Adramyttium ; il était éloigné de cent vingt stades ou vingt-deux kilomètres de ce dernier cap et se distinguait par un temple de Vénus. Le cap Canæ ou *Ægæ*, qui donna son nom à la mer Égée, formait la limite du golfe Elaïtique. Canæ était une petite ville des Locriens ; elle était située au pied d'une montagne entourée au midi et au couchant par la mer (1).

La côte du golfe Elaïtique était connue sous le nom de Acté (rivage) des Mityléniens, la plupart des villes de cette région ayant été fondées par les habitants de cette île.

Pline mentionne plusieurs autres rivières qui des hauteurs du Gargara se jettent dans le golfe d'Adramytte notamment les rivières Astron, Carmalus, Eryannus, etc. ; mais il est impossible, à défaut d'autres renseignements, d'en déterminer la position exacte. Il en est de même du fleuve Evenus qui fournissait de l'eau aux habitants d'Adramyttium (2), et sur les bords duquel était située l'antique ville de Lyrnessus, détruite pendant le siège de Troie ; ce dernier fleuve venait du sud, puisqu'il coulait près de l'ancienne Pitane.

Le territoire d'Adramyttium était habité par les Ciliciens, sujets d'Éétion, père d'Andromaque, qui possédait la ville de Thébé, au pied du mont Plancus, et qui fut ruinée par Achille, « Éétion qui habita Thébé dans la verte Hypoplacée et gouverna les Ciliciens » (3) ; telle était la naissance de la poésie ho-

tout ce pays fut le théâtre des premières expéditions d'Achille.

CHAPITRE XXVI.

HÉCATONNÈSE. PITANE.

Dans le détroit entre Lesbos et le continent il y a un petit archipel qui offre un excellent mouillage ; on l'appelait dans l'antiquité Hécatonnèse qui est interprété de deux manières par les écrivains anciens. Il tenait son nom d'Apollon Hécateüs, ou ce nom signifiait tout simplement les cent îles. Il est connu des marins modernes sous le nom de Mosco Nisi (les îles aux veaux). Atarnée, dont l'emplacement est aujourd'hui inconnu, donnait son nom à un territoire étendu dont la fertilité était proverbiale. Cette ville a conservé quelque célébrité parce qu'elle fut le lieu de résidence d'Aristote pendant que son oncle Hermias gouvernait le pays. Elle fut ensuite donnée aux habitants de Chio pour les récompenser de leur trahison envers Pactyas, qui fut livré par eux entre les mains de Cyrus. Il est vrai que dans la suite ces insulaires eurent horreur de leur action ; l'orge et le blé de l'Atarnée étaient pros crits des cérémonies religieuses ; tout ce qui naissait dans ce territoire était maudit (1). Cependant cette malédiction n'arrêta pas Hystiée, tyran de Milet, qui, étant à Lesbos, passa sur le continent pour faire des vivres et enlever les moissons de

ue et abrité par l'archipel de l'Asie et par l'île de Lesbos s'ouvre le Tchanderli qui est le premier que l'on rencontre en allant au sud. On y reconnaît l'emplacement de l'ancienne Pitane à des caractères équivoques, mais qui tiennent à la topographie qu'à des restes.

La ville *æolienne*, avait deux ports, située sur une langue de terre sur laquelle s'élèvent quelques flots rochers. Le fleuve Evenus, qui va se jeter dans le golfe d'Élée, coule à quelque distance. L'aqueduc qui portait les *dramyttium* prenait naissance dans le voisinage. Il ne paraît pas que l'antiquité les deux ports de Pitane eussent reçu le moindre système de défense, car on les retrouve dans l'état de nature. Les flots qui les portaient sont composés d'une roche grise et dure. On fabriquait à Pitane des briques qui avaient la propriété de surmonter l'eau (1). C'était sans doute la terre à base de ponce que fournissent les terrains volcaniques. On trouve l'île de Rhodes des briques dures semblable qui furent employées dans la construction de la coupole de Sainte-Sophie (2).

La ville de Rhodes des briques dures semblable qui furent employées dans la construction de la coupole de Sainte-Sophie (2). La ville de Tchanderli, qui a été l'ancienne Pitane, fut à son tour versée de fond en comble en 1480, à cause des atrocités que les Turcs commises à Kidonia; les Psarades avec des corsaires débarqués au port, massacrèrent les Turcs qui habitaient les habitations.

Les mouvements étaient le prélude d'une révolution qui devait détacher la région du joug des Ottomans. Lesbos et les îles ont payé de leur sang ces prétentatives d'affranchissement, et ont encore l'heure de leur déli-

berent pas à voir leurs entreprises prospérer, et la population de Kidonia dépassait vingt-cinq mille habitants. Les primats de la ville, parmi lesquels il faut citer au premier rang Jean OEconomos, fondèrent des écoles et des établissements publics, autour desquels se groupait la jeunesse des îles et du continent de la Grèce; aussi dès les premiers symptômes du soulèvement de la nation grecque, les Cydoniates prirent-ils les armes pour s'opposer à l'action des Turcs. Cernés dans leur ville par des forces supérieures, ils furent presque tous massacrés en juin 1821, et la ville de Kidonia fut livrée aux flammes.

Aujourd'hui elle n'est plus qu'un amas de décombres habité par quelques familles de marins qui échappèrent au massacre.

TEUTHRANIE, CAÏQUE.

La grande vallée arrosée par le fleuve Caïque faisait partie de la région de Teuthranie, qui reçut son nom de Teuthras, fils de Télèphe, qui régna sur les Ciliciens. La ville de Teuthrania, aujourd'hui inconnue, était à soixante-dix stades (environ 13 kilom.) des villes de Pitane et de Pergame. Trois fleuves arrosent la plaine de Teuthranie. Le Caïque, qui se jette dans la mer aux environs du port d'Élée, à trente stades environ du sud de la ville de Pitane, prend sa source dans le mont Temnus, un des embranchements sud de l'Ida et près du village de Bakir. Le Caïque porte aujourd'hui plusieurs noms : à sa source c'est le Bakir tchai (rivière de cuivre); on l'appelle ensuite Ak sou (l'eau blanche) et après avoir reçu les eaux du fleuve Sélinus qui vient du mont Piudasus et passe à Pergame, on l'appelle Bergamo tchai. Il reçoit encore les eaux de deux petites rivières, le Mysius venant des montagnes au nord de Pergame et le Cetius qui prit son nom des Céliens, sujets de Télèphe (1). Une partie du bassin inférieur du Caïque portait le nom de plaine Apia, célèbre autrefois par sa fertilité. La route de Pitane (Tchanderli) à Pergame suit les bords du Caïque; elle est bornée au nord par une

ib., XIII, 614.

Strabon, *Anonyme de Const.*, t. I^{er}.

(1) Strabon, XIII, 615.

chaîne trachytique qui forme les derniers échelons du mont Gargare; la distance entre Tchanderli et Pergame est de vingt kilom. La montagne du château domine toute la vallée et s'aperçoit d'une distance de plus de vingt kilomètres.

CHAPITRE XXVII

PERGAME.

A l'entrée de la ville de Pergame s'élèvent deux monticules couverts de verdure et qu'au premier coup d'œil on reconnaît pour être deux tumulus élevés de main d'homme. Ils sont en tout semblables à ceux de la plaine de Troie; ils n'offrent à l'extérieur aucune trace de construction. L'un d'eux porte le nom de Maltépé; il a environ soixante mètres de haut et cent quarante mètres de diamètre; l'autre est d'une dimension un peu moindre. Ces monuments, qui datent de l'âge héroïque, nous paraissent avoir été clairement désignés par Pausanias et se rattacher au nom et à la fondation de Pergame.

Après la mort d'Hermione, Pyrrhus épousa Andromaque, dont il eut trois fils (1). Après la mort de Pyrrhus, ses fils se séparèrent. « Pergamus, accompagné de sa mère Andromaque, alla chercher fortune en Asie, et s'étant arrêté dans la Teuthranie, où régnait Arius, il tua ce prince dans un combat singulier, se mit à sa place et donna son nom à la ville. On voit encore, car Andro-

semblance frappante. Nous croyons donc sans forcer en rien les traditions historiques que ces deux tumulus doivent être considérés comme les tombeaux d'Augé et d'Andromaque. C'est une tout autre question de savoir si en réalité ces deux héroïnes ont reçu leur sépulture en ce lieu; nous voulons seulement dire que ces deux tertres sont ceux que du temps de Pausanias on considérait comme leurs tombeaux.

Si l'on s'en rapporte à la citation de Pausanias, Pergame a été fondée par le héros, fils d'Andromaque, nommé Pergamus, et la veuve d'Hector retrouva dans ce nom un souvenir de la citadelle troyenne. Nous pouvons croire cependant que ce nom de Pergame a une racine étrangère à la langue grecque, *Perg* ou *Berg*, qui signifie montagne. Il se retrouve aussi dans le nom de Perga, ville de Pamphylie qui est située exactement de la même manière que le Pergama de Troie, et la ville de Pergame. Bien longtemps avant que le site de Perga fût retrouvé, un critique avait soupçonné que cette ville devait occuper un lieu élevé, et cette conjecture s'est vérifiée (1). Les premiers siècles de l'existence de Pergame se perdent dans les ténèbres de l'antiquité; la première mention, qui remonte aux temps historiques, se trouve consignée dans le récit de Xenophon (2). Ce général trouva chez les frères Gorgion et Gongyle une généreuse hospitalité, et partit de Pergame pour faire une excursion chez les

subalterne devait bientôt s'élever à la souveraine puissance, était fils d'une danseuse et courtisane nommée Boa. Il avait éprouvé dans son enfance un accident à la suite duquel il était resté cécique; cependant, guidé et protégé par Docime, officier de l'armée d'Antigone, il commença à prendre part aux affaires publiques. Docime étant passé au service de Lysimaque emmena avec lui Philète, qui captura Lysimaque par son esprit d'ordre et d'économie, et ce prince le choisit pour son trésorier et lui donna le commandement du château de Pergame, où était renfermé le précieux dépôt. Pendant quelque temps le prince grec n'eut qu'à se louer de la fidélité de son intendant; mais ce dernier, menacé d'une disgrâce prochaine par suite des intrigues d'Arsinée, femme de Lysimaque, n'imagina d'autre moyen de se sauver que de se rendre indépendant. Tout dessein de ce genre trouvait infailliblement un appui parmi les princes grecs rivaux ou jaloux les uns des autres. Séleucus appuya les projets ambitieux du ministre de Lysimaque, et ce prince ayant péri dans une bataille qu'il livrait à Séleucus aux environs de Sardes, Philète se vit en possession du rang suprême, sans avoir eu à combattre ses ennemis autrement que par le moyen d'intrigues habilement ourdies, et qui lui permirent de jouir pendant vingt ans d'un pouvoir peu contesté. Le traité passé avec Séleucus pour lui restituer les trésors de Lysimaque n'avait pas été observé, et les deux allies étaient devenus des ennemis irréconciliables; mais le sort fut encore favorable à Philète: car après sept mois d'hostilités Séleucus mourut victime de la trahison de Ptolémée Cérane.

Le maître de Pergame était trop politique pour laisser de nouvelles inimitiés se développer autour de lui; il fit redemander le corps de Séleucus et après lui avoir rendu les honneurs funéraires, il le renvoya à Antiochus, fils et successeur de ce prince. A partir de ce moment Philète put jouir tranquillement du gouvernement de l'État qu'il avait constitué; il contracta des alliances avec les princes voisins et put réunir sous son pouvoir le gouvernement

d'une grande partie de l'Éolide (1).

Plus heureux qu'Hermias le maître d'Assos, Philète légua le gouvernement de Pergame à son neveu Eumène, et ce prince, qui brillait par des qualités solides, sut défendre vigoureusement l'héritage qu'il venait d'acquérir. Antiochus exigeait toujours l'exécution du traité signé par Philète; les deux princes finirent par se déclarer la guerre, et les environs de Sardes furent encore le champ de bataille où se décida le sort du futur royaume de Pergame. Antiochus fut vaincu et mourut peu de temps après sa défaite. Eumène régna vingt-deux ans et mourut l'an 241 avant notre ère.

ATTALE 1^{er}.

Attale 1^{er}, cousin et successeur d'Eumène, était fils d'Attale et d'Antiochide, fille d'Achæus. C'est lui qui fut le premier proclamé roi, après une grande victoire qu'il remporta sur les Galates (2). Aucun prince n'était venu à son secours; les Gaulois, dont le nom seul était un épouvantail pour les peuples de l'Asie, marchaient sur Pergame, et l'armée d'Attale était glacée de terreur; c'est alors que le prince s'avisait d'un stratagème qui a été regardé de nos jours comme la première tentative d'un art qui ne devait se produire que bien des siècles plus tard; il écrivit à l'envers sur le creux de sa main le mot *Nika* (victoire) et l'imprimant sur le foie d'une victime que l'on immolait, il montra aux soldats étonnés le viscère portant lisiblement le nom de la victoire. Les soldats, convaincus de la protection des dieux, reprirent courage; un combat acharné eut lieu, et les Gaulois furent mis en fuite. Cette victoire, remportée sur un peuple que l'on avait regardé jusqu'alors comme invincible, excita dans toute l'Asie un enthousiasme indicible; des tableaux représentant cette bataille furent exécutés et déposés dans les temples, l'un à Pergame, l'autre à Athènes (3).

(1) Strabon, XIII, 623.

(2) Strab., XIII, 624.

(3) Polyom., Strab., Pausanias, liv. V, ch. 9.

La puissance d'Attale, accrue par cette victoire, le mit à même de se mesurer de nouveau avec les rois de Syrie, ses ennemis naturels. Séleucus Céraunus marcha contre le roi de Pergame ; mais ce dernier sut adroitement se défaire de ce nouvel ennemi. Séleucus mourut assassiné dans les défilés du Taurus, et dans le même temps les Pisidiens soulevés firent une irruption en Syrie et forcèrent Achæus, qui marchait contre Pergame, de revenir sur ses pas. Dans ces conjonctures la plupart des villes de l'Æolide et de la Mysie firent leur soumission ; les habitants de Téos et de Colophon envoyèrent les clefs de leurs villes ; Cymé, Smyrne et Phocée furent annexées au nouvel État, et le prince Attale fut proclamé roi. Il fit alliance avec la république de Byzance, et sut également acquérir l'amitié des Rhodiens. Cette ligue des deux républiques avec le nouveau roi avait pour but de s'opposer à la tyrannie des princes grecs, qui s'emparaient de toutes les côtes et imposaient des charges intolérables au commerce maritime. Les rois de Bithynie avaient pris part dans ce conflit, et remportèrent d'abord quelques avantages sur le roi de Pergame ; mais comme ce dernier avait fait alliance avec les Romains contre Philippe de Macédoine (1), il se trouva en mesure de résister à tant d'ennemis, et put se faire restituer les provinces qui lui avaient été enlevées.

EUMÈNE II.

Eumène II, fils d'Attale et d'Apollonis de Cyzique, succéda à son père, et demeura l'allié des Romains dans la guerre contre Antiochus et contre Persée. A chaque victoire il recevait du peuple romain un accroissement de territoire ; il reçut de plus d'Antiochus la somme de quatre cents talents tant pour ce qui lui était dû que pour le blé qu'il avait fourni aux rois de Syrie. Mais tant de prospérité finit par faire naître le soupçon de la part de ceux mêmes qui avaient comblé de faveurs le roi de Pergame ; il fut accusé de favoriser en secret l'ennemi des Romains, et comme on n'avait aucune preuve certaine, on envoya Tib. Gracchus en Asie comme commissaire pour examiner la conduite de ce prince. Aucune charge ne s'étant élevée contre lui, sur le témoignage favorable que le commissaire Gracchus adressa au sénat, les Romains rendirent à Eumène leur ancienne amitié.

Les mauvaises dispositions de la république avaient motivé un décret du sénat en vertu duquel toutes les statues de ce roi seraient enlevées de la place qu'elles occupaient dans les lieux publics. Attale, frère du roi, fit un voyage à Rome, et obtint la révocation du décret. Sous le règne de ce prince une ambassade du peuple romain débarqua au port d'Elée, et se rendit à Pergame dans le but d'obtenir la permission de trans-

Nicéphore, auquel était attaché le service des prêtresses (1). Nous pouvons conjecturer que cette inscription se trouvait sur l'emplacement même de la sacellée qui par conséquent dépendait de l'Acropolis.

Il ne fut réellement le fondateur de la bibliothèque de deux cent mille volumes dont la perte est depuis tant regrettable de tous ceux qui aiment les lettres (2). Afin de donner aux habitants les moyens les plus faciles pour lire les œuvres littéraires, il créa des tables de peaux préparées pour l'écriture, et qui depuis ce jour ont conservé le nom de la ville.

L'industrie a pris naissance, *Pergamum*, dont nous avons fait *Persepolis*. Le papyrus, dont on se servait jusque-là, était cher et d'un usage difficile. Les princes rois de l'Égypte, qui produisaient cette plante, mettaient des obstacles nombreux à la sortie d'un produit si précieux ; la consommation allait toujours croissant ; la fabrication du papier acquit en peu de temps un développement considérable et aujourd'hui la ville de Pergame se distingue par l'habileté de ses maroquins. Les bords du Selinus sont couverts de fabriques de tanneries et de presses, et cette modeste industrie, si utile au prince fut si utile aux lettrés, plus qu'aucune autre réputation de noblesse, eu égard à son origine et à un développement interrompu pendant plusieurs siècles.

Il y avait encore il y a quelques années à Constantinople le bazar des coustumes qui pouvait donner une idée de l'industrie dans l'antiquité et faire voir comment un livre en papier pouvait être reproduit avec une exactitude assez grande. Les copistes étaient si bien habitués au format de ce livre que la ligne, pas un mot ne dépassait

le trait brut passait entre les lignes, de la même manière que

le miniaturiste, qui mettait les titres, les ornements et les arabesques ; le corps des copistes turcs, appartenant à la classe des oulémas, s'est opposé longtemps à la propagation des livres imprimés. C'est une erreur de croire que le Coran ne contient rien qui soit contraire à l'adoption de l'imprimerie.

Il est singulier que les Romains, qui ont connu l'emploi des cylindres, des sceaux, et des tessères gravées, n'aient jamais eu l'idée de la reproduction mécanique de l'écriture ; le manque de papier les a arrêtés dans cette voie plus que toute autre cause.

ATTALE II.

Eumène mourut après un règne de quarante-neuf ans, laissant la régence à son frère et le trône à son jeune fils, qui régna sous le nom d'Attale III. Il était fils de Stratonice, fille d'Ariarathe, roi de Cappadoce. Attale II, Philadelphus, frère d'Eumène, exerça en réalité le pouvoir suprême, mais peu s'en fallut qu'il ne fût chassé du trône par Prusias, roi de Bithynie. Ce prince s'était emparé de Pergame et avait renouvelé les scènes de destruction qui avaient eu lieu du temps de Philippe. Mais les Romains forcèrent Prusias à faire la paix avec le roi de Pergame et à réparer tous les dommages qu'il avait fait souffrir à la ville.

Attale, pour se venger de cet ennemi implacable, suscita contre lui son propre fils Nicomède, qui le tua.

Attale devint alors assez puissant pour rétablir sur son trône (1) Ariarathe, son beau-père, roi de Cappadoce. Il fut maître de la Phrygie et de la Pamphylie, et bâtit les villes d'Attalia et de Philadelphie, auxquelles il donna son double nom d'Attale Philadelphus. Dans sa vieillesse il négligea les affaires publiques, s'en rapportant à son favori Philopœmen. Il finit par mourir empoisonné par son neveu Attale Philometor.

ATTALE III.

Le règne de ce prince n'est qu'une suite de cruautés et d'extravagances ; il

17. Description de l'Asie Mineure. 220.

Strabon, XIII, 624.

(1) Strabon, XIII, p. 624.

fit avec le secours et la protection des Romains quelques guerres heureuses à ses ennemis, les Bithyniens, et vainquit Nicomède, qui ne fit plus aucune tentative contre le royaume de Pergame.

Attale II passa la fin de son règne dans une retraite souvent troublée par le remords, et avant de mourir fit un testament signé par tous les rois de l'Asie, en vertu duquel il institua le peuple romain son légataire universel *Populus romanus bonorum meorum hæres esto*. A ce moment le royaume de Pergame, qui avait commencé par le territoire d'une ville, comprenait toutes les provinces centrales de l'Asie jusqu'au mont Taurus.

Cependant la puissante république n'entra pas sans combat en possession de son héritage : Aristonic, fils naturel du dernier des Attales, prit les armes pour reconquérir le trône de son père. Deux consuls entrèrent successivement en campagne contre lui, et pendant trois années la guerre se prolongea sans relâche ; plusieurs villes se déclarèrent en faveur du prétendant. Ce dernier se vit bientôt à la tête d'une armée qui remporta d'abord de grands avantages. Thyatire et Apollonis furent prises, et le danger parut assez grand aux Romains pour qu'ils jugeassent nécessaire de donner le commandement de l'armée à un personnage consulaire. Publius Crassus, qui entra le premier en campagne, fut tué à Leuce, place d'armes d'Aristonic.

Attale I ^{er}	241 — 198
Eumène II.	198 — 157
Attale II Philadelphie. . .	157 — 137
Attale III Philométor. . .	137 — 132
Aristonic prétendant. . .	132 — 129

L'ancien royaume de Pergame, réduit en province de l'empire romain, forma le département qui fut particulièrement désigné sous le nom de province d'Asie, et l'administration du pays fut subordonnée aux lois de la métropole. On laissa cependant subsister cette apparence de libertés municipales dont ces anciennes villes étaient si jalouses, et sous le nom de communautés des villes d'Asie (1) elles conservèrent certains privilèges. Les cérémonies religieuses et les jeux publics furent présidés par un magistrat qui portait le titre d'Asiarque, et les personnages les plus puissants brigèrent cet emploi. Des temples furent élevés en l'honneur de cette communauté ; on les appelait les temples de l'Asie (2) et la plupart des villes ne tardèrent pas à suivre cet exemple ; car ils étaient dédiés en même temps à l'empereur régnant. Les jeux publics étant presque toujours donnés à l'occasion de panégyries étaient présidés par l'Asiarque et le temple était placé sous la juridiction du grand prêtre. Une inscription mentionne Diadochus comme grand pontife des temples de l'Asie à Pergame (3). Les villes de Sardes, Smyrne, Cyzique eurent aussi des temples de l'Asie, et les jeux publics pre-

seul élevé un temple en l'honneur de l'empereur Claude.

tant de divinités auxquelles les habitants de Pergame rendaient hom- plus vénérée était sans contre- l'Apollon. Elle était souvent en rapport avec les

Son culte avait été apporté en Asie par Archias, fils d'Aristechmus, qui avait droit d'asile. La célébrité de ce temple était due aux merveilles qui s'accomplissaient sous les auspices d'Esculape; des malades étaient admis à coucher dans les portiques, et ils apprenaient par l'usage des remèdes qui leur étaient prescrits. On remarquait dans le temple un trépied orné de trois statues, celle d'Esculape, de Coronis et d'Asclepias.

Le temple était situé hors la ville, dans le quartier de l'ouest et près du (1). L'emplacement de ce temple étant connu, il serait possible de retrouver celui du temple. Pruriosus, roi de Bithynie, forcé d'abandonner le siège de Pergame, dépouilla le temple de ses plus riches ornements. L'Esculape était célèbre dans l'Asie et ouvert à toutes les infirmités dans les temps de trouble; mais il n'était pas toujours respecté; plusieurs rois romains s'y réfugièrent pendant la persécution ordonnée par Mithridate et furent néanmoins massacrés dans les autels. Caius Fimbria, abandonné de ses troupes et vaincu par Sylla un ennemi irréconciliable, se réfugia à Pergame, et, désespérant d'échapper à Sylla, entra dans le temple d'Esculape et se perça de son

Les empereurs romains firent de Pergame la capitale et la plus belle ville de la nouvelle province d'Asie; elle porta le titre de Néocore (garde des temples), qui est inscrit sur un grand nombre de médailles impériales. La célébrité du temple d'Esculape souffrit aucun préjudice du gouvernement, et des empereurs en personne demandèrent la permission au fils d'Apollon. Cette confiance dans la puissance du dieu subsista jus-

qu'aux temps chrétiens; elle eut cependant un effet réel, ce fut de créer à Pergame une école de médecins dont Claude Galien est l'expression la plus célèbre. Leur principale étude consistait à recueillir toutes les observations consignées dans les archives du temple et à les réunir en corps de doctrine.

Pergame fut une des premières villes d'où partit la lumière de l'Évangile pour s'étendre sur toute l'Asie. C'est ainsi qu'il faut entendre le titre d'une des sept églises d'Asie qui lui est donné dans l'Apocalypse. Elle devint ensuite le siège d'un évêché qui fut suffragant de Smyrne, mais qui plus tard prit le titre de métropole. Dans la division des provinces faite par Constantin Porphyrogénète, Pergame fit partie du thème *Obsequium*. Cette ville échappa pour toujours aux Grecs en 1306, lorsque les Seldjoukides firent une irruption dans l'ouest de l'Asie. L'émir de Karasi devint maître de la province, et lui donna le nom de Karasi Ili. Quelques années plus tard, en 1336, Karasi fut assiégé dans Pergame par le sultan des Turcs, Orkhan. La ville fut prise, et Karasi fut assassiné; c'est ainsi que les Osmanlis s'établirent à Pergame. Le fils d'Orkhan, nommé Soliman, aimait les lettres et les arts; il admirait ces ruines merveilleses qui embellissaient sa nouvelle conquête; il avait épousé une belle Grecque, fille de Jean Vatatzès; mais le sultan mourut d'une chute de cheval en 1360, et les monuments anciens continuèrent à être livrés à la destruction (1). Orkhan, en mourant, donna le gouvernement de Pergame à Suleiman-Pacha; depuis ce temps, elle fait partie du sandjak de Khodawenkhar.

CHAPITRE XXIX.

INTÉRIEUR DE LA VILLE, LES MURS, L'ACROPOLE.

La description de Strabon suffit pour apprendre que, sous les rois grecs, la ville de Pergame ne sortait pas de l'enceinte qui devint plus tard l'acropolis.

(1) Hammer, *Histoire des Ottomans*, tom. I. Lechevalier, *France*, tom. II.

Defendue au nord par un rocher infranchissable, à droite et à gauche par deux ruisseaux torrentueux, elle n'était accessible que du côté du midi. Des chemins pavés de larges blocs de lave conduisaient aux Propylées, et le temple de Minerve Poliade s'élevait majestueusement au-dessus de remparts qui ne furent jamais pris d'assaut.

Presque tous les murs qui entourent d'un double circuit le sommet de la citadelle datent des rois grecs, et sont de la plus belle époque de l'art. La matière n'est pas épargnée, et l'appareil est exécuté avec une magnificence toute royale.

En commençant l'ascension de l'acropole, le premier édifice qui frappe les regards est une sorte de palais dont les murailles sont dépouillées d'ornements; elles sont construites en petits moellons; on voit encore une enceinte percée de fenêtres, et deux niches qui se correspondent. Cet édifice était entouré des portiques à colonnes d'ordre dorique grec; mais les décombres sont tellement accumulés, qu'il est difficile de reconnaître la première disposition. A partir de cet endroit, le chemin de l'acropole subsiste encore en entier; il est pavé en grandes dalles de lave, et de part et d'autre on aperçoit les soubassements des édifices qui le décoraient. On suit ce chemin, dans une longueur de 600 mètres, jusqu'à la porte du château; construction du moyen âge, dont les murailles et les tours

de soutènement d'une admirable construction. L'un d'eux est légèrement en talus; chaque assise est en retraite sur l'assise inférieure. Le mur tourné au sud-ouest est à bossages; il formait le soubassement du grand temple. On voit encore des voûtes qui viennent s'appuyer sur la face principale, et qui empêchaient tout affaissement.

Le grand temple s'élevait au milieu d'une aréa magnifique, et dominait majestueusement toute la vallée du Caïque; comme le Parthénon et le temple d'Assos, signalait au loin la situation de la ville. Les colonnes cannelées avaient 1^m,42 de diamètre; elles étaient corinthiennes et de marbre blanc. Le voyageur anglais Dallaway, qui visitait Pergame il y a soixante ans, trouva ce temple assez bien conservé pour pouvoir en donner les dimensions, et nous sommes d'accord sur la seule partie que j'aie été à même de mesurer (2).

Tout ce que j'ai pu retrouver n'a fait que confirmer les conclusions de ce bon observateur. En descendant du côté du sud-ouest, on voit plusieurs murs de soutènement que l'on ne peut se lasser d'admirer. Tant d'art et de luxe employés dans des travaux de simple terrassement doivent donner la plus haute idée des monuments qui décoraient Pergame. Mais tous les murs de l'acropolis ne datent pas de la même époque; les Romains y ont ajouté des ouvrages qui sont remarquables par

parlerai bientôt, me prouve que tous ces ouvrages sont de la même époque. Les citernes sont aussi de construction romaine; elles sont vastes et bien conservées. Dans tout le quartier qui était appuyé à la pente de la montagne, du côté du sud-ouest, on trouve de grandes voûtes bâties en pierres de taille, qui ont certainement servi à établir les nivellements des rues, et des ponts solidement construits joignaient les deux rives du Selinus. Mais, du côté du sud, on ne trouve point de traces de murailles; il est même assez difficile de dire comment le théâtre et l'amphithéâtre avaient été reliés à l'ancienne ville. Une église byzantine d'ancien style, c'est-à-dire antérieure au règne de Justinien, s'élève sur la rive droite du Selinus. Elle a été convertie en mosquée par les Turcs, mais conserve toujours son nom de Sainte-Sophie (Aia Sophia). Elle se compose d'une nef à deux coupoles, divisée par un grand arc, le tout en pierres de taille bien appareillées; mais il n'y a aucun ornement ni aucune sculpture qui puisse guider sur l'époque de la fondation de cet édifice. Sur la rive gauche du Selinus, et dans l'alignement du pont appelé *Mouslouk kouprou sou*, sont les ruines d'un grand palais byzantin, ou qui du moins ne remonte pas au delà du règne de Gallien. Tout un côté de la rue est occupé par la façade, qui est percée de fenêtres, et décorée de pilastres de marbre incrustés dans la maçonnerie. Un portique y attenait, et les colonnes sont encore couchées çà et là le long de la rue. Quelques colonnes étaient engagées dans la muraille; on voit par les arrachements des chapiteaux qu'elles étaient d'ordre corinthien. Plusieurs revêtements des fenêtres, les corniches et un petit entablement dorique sont encore en place. Un Grec, qui a quelque notion des anciens édifices de la ville, regarde ce palais comme ayant appartenu à l'agora.

LE SELINUS. LES PONTS.

Il n'est rien qui puisse mieux prouver combien les anciens étaient complaisants dans leurs constructions, que ces ouvrages d'utilité publique qui étaient

pour la plupart cachés à tous les yeux, et qui cependant sont exécutés avec le même soin que les plus beaux édifices; les quais de Pergame méritent sous ce rapport une mention spéciale, et les ponts qui les relient, d'un caractère moins pur et moins sévère, offrent sans contredit plus de grandiose et d'originalité.

Le Selinus traverse la ville dans un lit fort encaissé; et comme il est sujet à des débordements considérables, on a exhausé les quais pour contenir les eaux. Tous ces ouvrages sont faits en grandes pierres de taille à bossage, et, de distance en distance, des égouts s'ouvrent pour donner issue aux eaux de la ville.

Le parcours du Selinus dans la ville de Pergame est de 867 mètres. On le traverse sur cinq ponts, tous de construction romaine. Le pont qui est en amont de la ville a été réparé à différentes époques; sa construction paraît postérieure à celle des autres.

Le pont appelé pont du Mouslouk (de l'abreuvoir) est un ouvrage romain sur des fondations grecques. Il se compose de deux arches fort inégales, l'une de 9^m, 10, et l'autre de 12^m, 60 de diamètre. La rive gauche du Selinus étant beaucoup plus élevée que la droite, tous les ponts vont racheter ces deux niveaux. Le pont de Mouslouk était décoré à son extrémité sud de deux colonnes de marbre, dont l'une est encore couchée près du quai.

A côté de ce pont est un ouvrage des plus remarquables; c'est un véritable tunnel de 196 mètres de longueur, construit sur la rivière. Quel était le but de cet ouvrage? Sans nul doute c'était pour former le terre-plein d'un quartier de la ville. Deux voûtes parallèles, ayant l'une 12^m, 10 et l'autre 12^m, 42 de diamètre, ont été construites sur la rivière. Elles existent encore dans leur entier, et un vaste édifice antique occupe une partie du terre-plein qu'elles forment; cet emplacement est couvert par des maisons très-serrées. Ce quartier s'appelle *Né Yerdé wé né Goenké* (ni sur terre ni dans le ciel); les murs de soutènement de ces voûtes sont construits en grands blocs de trachyte, appareillés avec soin, et posés alternati-

vement de front et en boutisse. Les parpaings de l'assise supérieure, qui forme imposte, sont composés de deux pierres, et ressortent en corbeaux ou consoles. Les voûtes sont en blocage, reliées de sept mètres en sept mètres par des arcs de pierre de taille. La voûte qui se trouve sur la rive droite du Selinus a été percée dans son centre, et la lumière, pénétrant au milieu des capillaires et des scolopendres, produit un tableau d'un agréable effet.

CHAPITRE XXX.

LA BASILIQUE.

A l'extrémité sud du tunnel construit sur le Selinus s'élève un vaste monument qui attire les regards de tout voyageur entrant dans la ville. De hautes murailles de brique avec des assises de marbre intercalées, des fûts de colonnes de différents marbres couchés dans le voisinage, tout indique un des monuments les plus importants de l'ancienne Pergame. D'après une tradition que le docteur Spon trouva établie parmi les Grecs, cet édifice était l'ancienne église de Saint-Jean, qu'ils appelaient Aghios Theologos, et qui fut ruinée par les Turcs. Tous les écrivains qui ont parlé de Pergame ont accepté sans contrôle la tradition grecque, et pas un n'a eu l'idée de tracer sur le papier le plan de l'édifice, pour voir si, en effet, il

fond, à droite et à gauche duquel sont deux cages d'escalier qui conduisaient dans les parties supérieures du bâtiment. Les niches latérales sont répétées au premier étage par des fenêtres exactement de même forme; et des arrachements de marbre, qui se voient encore, indiquent que devant ces niches il existait, à droite et à gauche, un portique de huit colonnes, dont l'entablement formait tribune au premier étage. Deux petits massifs de maçonnerie, qui se trouvent au-devant de l'entrée, et un arrachement vertical qui paraît dans le mur latéral, prouvent que ce portique se pourtournait devant l'entrée.

Dans la partie du mur latéral plus voisine de l'hémicycle, on voit des arrachements de marbre, au premier étage comme au rez-de-chaussée; la restitution de cet intérieur est donc des plus faciles. C'étaient deux étages de portiques l'un au-dessus de l'autre. Celui qui occupait la partie antérieure (voisine de la porte) était éclairé au premier, l'autre ne l'était pas.

Au milieu de l'hémicycle était un massif sur lequel était placé une tribune. En dehors du mur latéral on voit aussi quelques arrachements qui paraissent provenir d'un portique extérieur, et plusieurs colonnes de marbre cipolin sont encore couchées aux environs. Les fenêtres du premier étage sont décorées d'assises de marbre; mais tout ce qui est sculpture

de sa longueur, ou de la moitié ou plus. Nous avons ici 42^m de sur 21^m,40 de large. Le fond de est occupé par un massif qui supporte le chalcidique; les deux étages sont les, l'escalier qui dessert les, tout est d'accord avec les exis de Vitruve.

La description que nous venons donner n'est pas complète, et la nef n'était qu'une partie d'un que l'on retrouve avec un peu d'attention. Sur la plate-forme qui est de côté du chevet de la basilique est un édifice circulaire, ayant 2 de diamètre, et des murailles d'épaisseur de 2^m,50 environ. Les salles sont également bien décorées; elles sont faites identiquement sur le même plan. Au fond de la salle est une retraite quadrangulaire même dimension que la porte, et deux autres portes de 2^m,60 de largeur sont percées sur l'axe perpendiculaire à l'entrée. Une coupole en maçonnerie couronne cette salle, la hauteur totale est de 15^m,82 à la naissance des voûtes. Il ne faut pas que dans l'intérieur il y ait un jeu de plafond pour diviser la salle en deux étages. Les portes principales sont terminées en voûte qu'on appelle *anse de panier*, et des blocs de marbre, encastés dans le pourtour extérieur, semblent accuser une décoration qui a disparu. (1)

La naissance des voûtes, en dedans, était une ligne de modillons, et la saillie qui apparaît au-dessous est faite de marbre orné d'entrelacs. La salle de gauche, la plus voisine du mur extérieur, communique avec une salle extérieure, par le moyen d'un escalier latéral. Cette salle est soutenue par des piliers carrés; était-ce une prison ou une citerne?

Il ne pourrait hasarder des conjectures sur la destination de ces salles et des rotondes; mais leurs plans sont connus, et en dehors des édifices connus, il est impossible d'en trouver une autre tout à fait satisfaisante. Les Grecs de Pergame appellent ces édifices *Olethra*, les autels; ce sont peut-être

deux petits temples circulaires dédiés, aux divinités protectrices du commerce, ou deux temples d'Esculape et d'Hygie. Le culte de ce dieu était très-répandu à Pergame; mais il faut reconnaître qu'aucune indication ne peut appuyer ces conjectures. Ce qui est évident, c'est que 1° l'édifice appelé *église d'Agghios Theologos* faisait partie d'un ensemble qui est parfaitement déterminé dans le plan: les deux rotondes en sont incontestablement des annexes; 2° toutes les dispositions exigées par Vitruve pour les basiliques romaines sont parfaitement observées dans le plan de celui-ci; 3° il est possible que les chrétiens et les musulmans l'aient, à une certaine époque, converti en un temple de leur religion; mais sa construction, sinon antérieure aux temps chrétiens, est faite du moins pour une destination toute romaine.

CHAPITRE XXX.

L'AMPHITHÉÂTRE.

Dans la partie ouest et en dehors de la ville actuelle, il existe une ruine étendue que les habitants appellent *Gun-ghel-mess* (le jour n'y vient point), à cause des galeries souterraines, dans lesquelles on peut encore pénétrer. Ce monument, qui est souvent décrit comme un cirque, est un amphithéâtre dont les dispositions méritent d'être étudiées.

Il est établi sur un ravin profond, dans lequel coule un ruisseau qui forme un des affluents du *Selinus*; et toutes les dispositions que l'on observe encore dans l'édifice prouvent que, dans certaines circonstances, les eaux du ruisseau étaient arrêtées, et que l'arène de l'amphithéâtre était subitement convertie en un vaste bassin.

Dans toute l'Asie Mineure on ne trouve que deux ruines d'amphithéâtre, l'une à Cyzique, et l'autre à Pergame. Il n'en existe pas une seule dans le Péloponèse, et Athènes se refusa toujours à élever un semblable édifice. Si l'on met en parallèle les ruines de théâtres qui se retrouvent dans chaque ville ancienne, on sera convaincu que les

Romains ont trouvé partout une réputation extrême pour ces sortes de divertissements. Les stades, assez nombreux en Asie, suffisaient pour les spectacles qui exigent de l'agilité, de l'adresse et du courage. Mais ce qu'on aura de la peine à comprendre, c'est que ces mêmes peuples, qui repoussaient les jeux de l'amphithéâtre, ne se faisaient pas scrupule de former des gladiateurs pour aller les vendre aux Romains. On appelait ces troupes : familles de combattants. Marc-Antoine en fit exercer avant de les envoyer à Rome, où il voulait les faire combattre aux jeux de la victoire *πρὸς τοὺς ἐπινικίους ἀγῶνας*. Une inscription de l'île de Cos fait mention de la troupe de gladiateurs qui avait paru aux spectacles, sous l'archontat de Lucius Paconianus. Antérieurement à l'établissement de la puissance romaine en Asie, existait-il des confréries de gladiateurs qui faisaient leurs exercices aux funérailles ou aux panégyries, ou bien les Romains ont-ils transporté en Asie ces jeux qui faisaient partie de toutes les grandes cérémonies (1)? On ne peut répondre à ces questions que par des conjectures; mais tous les documents fournis par les historiens tendent à prouver que les premiers amphithéâtres de pierre sont des ouvrages tout romains, et dont l'origine ne remonte pas beaucoup au delà du règne de Titus. Auguste avait eu le projet de faire construire un amphithéâtre en pierre (2).

ou en suppliant réclamer des secours du peuple romain, étaient toujours conviés à ce spectacle; et l'on vit un roi d'Arménie, Tiridate, descendre lui-même dans l'arène, et tuer de sa main, en présence de Néron, deux taureaux furieux (1).

Il est aujourd'hui démontré que tous les amphithéâtres de pierre sont postérieurs au règne des Césars, et on pourrait aller même plus loin, et dire que le plus grand nombre de ces édifices a été construit dans une période assez limitée, et que l'on pourrait renfermer en trois siècles.

Le système d'appareil est le seul moyen de juger l'époque de la construction d'un édifice sur lequel il n'existe aucun autre renseignement; et dans toutes les provinces de l'empire romain, les amphithéâtres offrent entre eux une plus grande ressemblance qu'aucun autre genre d'édifice.

En comparant un grand nombre d'amphithéâtres, notamment ceux de Nîmes et de Fréjus, de Cimiez (Cemenelum), l'amphithéâtre Castrense de Rome, et celui de Rusicada en Afrique, on verra que les dispositions générales sont partout les mêmes, et la construction n'indique pas une différence d'un siècle entre eux.

L'amphithéâtre de Pergame peut être rangé dans la même catégorie; et quoiqu'il soit en grande partie détruit, il en reste suffisamment pour qu'on en retrouve toutes les disposi-

parce qu'il concourt à prouver que les spectacles aquatiques faisaient nécessairement partie des divertissements que l'on offrait au peuple avec les chasses et les luttes d'hommes et d'animaux.

Le grand axe de l'arène a seulement 61 mètres de longueur, et le petit axe 37 mètres. L'épaisseur des constructions est partout de 43 mètres de large, ce qui donne 136 mètres et 128 pour les axes extérieurs. La différence n'étant que de 8 mètres, le monument devait paraître circulaire; et le grand nombre de gradins, qui, déduction faite des précincts, devaient s'élever au moins à trente, diminuait encore pour l'œil les dimensions de l'arène.

Les constructions du portique d'enceinte sont extrêmement massives, et les galeries se trouvent hors de proportion avec les épaisseurs des pilastres. La galerie du grand axe offre au contraire un développement inaccoutumé, tant dans sa longueur que dans sa largeur. Cet axe est orienté, à peu de chose près, nord et sud; la galerie du nord (celle qui est à droite) se trouve pour ainsi dire suspendue sur l'abîme. Un ravin très-encraissé, et dont les rives sont à pic, se prolonge dans toute la direction de l'axe, il est indubitable que ce large fossé était couvert par un plancher de bois, car il n'existe aucun arrachement de maçonnerie.

En pénétrant avec beaucoup de difficulté sous le sol de cette galerie, on arrive à une porte qui donne dans le vide. Il fallait encore là un système d'escaliers ou de plans inclinés en bois. Il est probable que les gradins étaient de même matière.

La largeur des arcades était égale à celle des piliers, ce qui donnait à l'édifice un aspect assez lourd. Toute la première précincton était en contre-bas du sol extérieur; les galeries communiquaient de deux en deux à cette précincton. Les autres arcades donnaient accès aux escaliers qui conduisaient dans la partie supérieure. Il y avait dans le pourtour de l'édifice quarante arcades, plus celles qui communiquaient aux axes; mais les arcades du petit axe n'étaient aucunement distinguées des autres. On remar-

quera dans le plan que les galeries du grand axe ne sont pas semblables. Ce qui prouve que ces galeries ont donné de tout temps issue au ruisseau, c'est qu'il existait à droite et à gauche de chacune d'elles des couloirs qui conduisaient dans l'arène. Il n'est pas possible que cette arène, convertie en nautachie, ait présenté assez de surface pour y donner des joûtes; on devait se contenter d'y faire combattre des animaux amphibies, des crocodiles, des hippopotames, que d'habiles nageurs allaient attaquer au milieu des eaux. Quelquefois des troupes de nymphes, jouant de la conque marine, venaient varier les exercices nautiques.

LE CRATÈRE DE MARBRE.

On conservait dans la grande salle d'un bain turc un vase de marbre de grande dimension dont les sculptures avaient de tout temps attiré l'attention des voyageurs. Spon est un des premiers qui aient signalé ce monument. Nous le retrouvâmes en 1837 et vers cette époque le sultan Mahmoud fit hommage de ce vase au gouvernement français; il est aujourd'hui conservé dans une des galeries du Louvre. Ce vase est de forme ovoïde sans base ni col; il est entouré d'un bandeau sur lequel sont sculptés douze cavaliers courant au galop. Des cannelures et des entrelacs complètent la décoration, qui ne manque pas de grâce. Les opinions se sont partagées sur la destination autant que sur la forme première de ce monument. On voit sur certaines médailles de Pergame un vase d'une forme presque sphérique contenant des palmes destinées aux vainqueurs des jeux. On a pensé que tel avait été l'usage du vase de Pergame. D'autres ont imaginé que le monument était incomplet et qu'il avait autrefois une base, un col et des anses; en un mot que c'était un véritable cratère monumental comme les anciens avaient l'habitude d'en dédier dans les temples ou d'en offrir en présent comme symbole d'une alliance contractée. Les Lacédémoniens, ayant accepté l'alliance proposée par Créus, firent faire un cratère d'airain orné jusque sur les bords de figures sculptées, et voulurent en faire

présent à Crésus (1). Ces vases étaient destinés à mêler l'eau au vin dans les sacrifices et les festins ; leur dimension est à peu près invariable ; ils ont la contenance de six amphores.

Le vase de Pergame fut découvert en 1350 par un descendant du prince de Karasi, nommé Kara Osman Oglou, qui vivait exilé dans un fief des environs de Pergame. Deux autres vases de marbre furent découverts en même temps, et comme ils étaient d'une dimension peu commune et faits d'un seul bloc de marbre, Kara Osman en fit présent au sultan, qui les plaça dans la mosquée de Sainte-Sophie, où on les voit encore aujourd'hui. Le cratère de marbre étant couvert de figures ne put être affecté à un usage religieux et fut placé dans le bain, où il resta jusqu'en 1837.

(1) Hérodote, liv. I, ch. 70; *ibid.*, liv. I, ch. 51.

Indépendamment des vases de forme ovoïde gravés sur les médailles, on peut citer un monument de même forme conservé dans le musée de Munich et qui fut découvert dans l'île de Rhodes ; il est décoré d'un bandeau sur lequel sont représentés des dauphins et des néréides ; c'est un ouvrage grec. Cet exemple peut donner raison à ceux qui pensent que le vase de Pergame est complet.

Le pays situé au sud du Caïque et au sud-ouest de Pergame a été regardé par quelques géographes anciens comme faisant partie de la Mysie jusqu'à Thvatière, qui, selon Strabon, « était considérée, par quelques-uns, comme la dernière ville de la Mysie ; » mais la vallée du Caïque, formant une limite géographique naturelle, les villes situées au sud du fleuve seront mieux placées dans l'Ætolide et la Lydie.

LIVRE IV.

ÆOLIDE — LYDIE.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTABLISSEMENT DES ÆOLIENS SUR LA CÔTE D'ASIE.

« Les Æoliens à leur arrivée en Asie possédaient les terres qui entourent le golfe jusqu'à la montagne sur laquelle Smyrne est assise ; et à cette époque le golfe était appelé golfe de l'Hermus. » Ce passage de la vie d'Homère (1) par Hérodote détermine clairement les limites sud du territoire de l'Æolide ; il s'étendait au-delà du fleuve Hermus et comprenait la montagne du Sipyle. Au nord l'Æolide était bornée par la Teuthraie ; elle était limitrophe de la Lydie du côté de l'est. Tout ce pays était occupé par les Pélasges, maîtres du pays depuis le mont Mycale jusqu'au golfe d'Adramyttium. Ce peuple avait aussi occupé les îles de Lesbos et de Chio.

Depuis la chute de Troie toute cette contrée était exposée à des guerres continuelles. Les fils de Tantale, chassés de Sipyle, avaient passé en Grèce et avaient appris aux populations du Péloponnèse qu'il existait non loin de leurs côtes un pays accessible aux tribus aventurières. Les compagnons d'Agamemnon n'étaient pas tous retournés en Grèce après la ruine de Troie, après avoir erré sur ces côtes inconnues, ils avaient fondé plusieurs villes ; Mnesthée et les Athéniens qui l'avaient suivi sur la côte d'Asie avaient fondé la ville d'Élée. Les Æoliens, chassés de leur pays par les Thessaliens venus de Thesprotie (2), n'arrivaient donc pas dans un pays tout à fait étranger. Leur première migration remonte à soixante ans après la guerre de Troie ; elle est contemporaine du retour des Héraclides dans le Péloponnèse. Le pouvoir des rois de Lydie

ayant succédé à celui des princes troyens dans toute la contrée qui avait été ravagée par les Grecs, il est à croire que les nouvelles colonies s'établirent avec le consentement des monarques lydiens, ou que du moins leurs comptoirs furent tolérés par ces princes, qui n'avaient pas la marine en grande estime. Quelques familles æoliennes avaient remonté l'Hellespont et s'étaient arrêtées dans le territoire de Cyzique ; les Phéniciens occupaient déjà plusieurs comptoirs sur ces côtes. D'autres familles s'étaient fixées à Ténédos et dans la grande Hécatonnèse (1). Mais ce fut surtout l'île de Lesbos qui devint le siège de la puissance æolienne. Elle étendait sa protection sur les différents centres de population épars sur la côte d'Asie sans avoir rien à redouter des peuplades barbares et inhabiles à la navigation, les Trères et les Lélèges, qui occupaient aussi ces rivages. Mais à la faveur d'une communauté d'origine (2), les nouveaux colons obtinrent de la nation pélasge quelques districts situés entre le Caïque et l'Hermus ; ces derniers possédaient des châteaux et des villes fortifiées, notamment Larissa ; mais ils avaient été fort affaiblis par la guerre de Troie (3). Les Grecs parvinrent à les dominer, et les incorporèrent dans leurs nouveaux centres de population. Les écrivains grecs remarquent que le peuple pélasge finit par disparaître à l'époque où les Æoliens et les Ioniens vinrent s'établir en Asie. Nous devons en conclure qu'il s'opéra une fusion entre les peuples de même race. Les Lélèges, au contraire, furent repoussés vers le sud, et s'établirent sur les frontières de la Carie, où on les retrouve dans les siècles suivants.

(1) Hérodote, liv. I, ch. 151.

(2) Hérodote, VIII, 176. Strabon, XIII, 603.

(3) Strabon, XIII, 522.

(1) Hérodote, *Vita Homeri*.

(2) Hérodote, VII, 176.

Les premiers Æoliens qui s'aventurèrent sur les côtes étaient conduits par Penthile, fils d'Oreste, roi d'Argos. Ils s'établirent dans l'île de Lesbos, et cette île fut considérée comme la capitale des villes æoliennes (1). Les autres Grecs arrivèrent quelques années plus tard sous la conduite de Gras, petit-fils de Penthile (2) et s'établirent sur cette partie du continent située entre l'Ionie et la Mysie, à laquelle ils donnèrent le nom d'Æolide.

Dans le dénombrement des villes æoliennes donné par Hérodote (3), il en y a une seule, Pitane, qui est au nord du Caïque, c'est-à-dire en dehors du territoire de l'Æolide; les douze villes æoliennes sont: Cymé, Larisse, Néontychos, Temnos, Cella, Notium, Ægiroessa, Pitane, Ægæe, Myrina et Grynium. Une seule ville, Smyrne, fut détachée de la ligne æolienne pour être jointe à l'Ionie; aussi ces deux pays furent-ils en hostilité jusqu'au moment où les Perses firent une irruption dans les États de Crésus. Alors les peuples grecs se réunirent; les Æoliens et les Ioniens envoyèrent à Sardes des députés pour offrir à Cyrus de se reconnaître ses sujets aux mêmes conditions que les Lydiens (4).

Le pays occupé par la confédération æolienne était en réalité renfermé entre l'Hermus et le Caïque, et comprenait certain nombre de petites villes issues de la population de Cymé. Strabon en porte le nombre jusqu'à trente:

eux le commerce était libre, et aucun droit ne grevait les navires à l'entrée ou à la sortie du port. Ce premier essai de libre échange, tenté il y a plus de deux mille ans, n'était pas du goût des autres villes grecques. Aussi les Cyméens, loin de trouver des imitateurs, étaient-ils taxés de bêtise et d'ignorance par leurs voisins, et on inventait sur leur compte cent histoires absurdes. Les Grecs railleurs allaient jusqu'à dire qu'ils ne connaissaient pas un âne, et que la voix de cet animal retentissant pour la première fois avait fait fuir les habitants de Cymé (1). Cet état de liberté du commerce maritime n'en dura pas moins pendant trois cents ans. Les frais nécessités par les guerres le firent sans doute modifier.

Le sol de l'Æolide était d'une fertilité extrême; les auteurs anciens vantent aussi le sol de la plaine Apia ou de Pergame; mais le climat était moins sain que celui de l'Ionie, sans doute à cause des nombreux marécages qui se formaient déjà et qui ont été l'objet des remarques des historiens (2).

La soumission volontaire des Æoliens à l'empire des Perses épargna à leur contrée les désastres que souffrirent à la même époque plusieurs villes des côtes.

Ils furent compris dans la première satrapie dite hellespontine et contribuaient pour leur part aux quatre cents talents que payaient les sept peuples réunis sous ce gouvernement. A la

rivières sont sujets à l'ensablement. Élée était le port et l'arsenal de Pergame; lorsque nous visitâmes ces côtes, leur ancien état était tellement changé que nous eûmes de la peine à pénétrer au milieu des marais jusqu'aux lagunes qui formaient autrefois le port. Les alluvions du Caique se sont avancées de plusieurs milles dans la mer. Une barre de sable encombre l'entrée du fleuve. Toute cette côte est absolument déserte, sans doute à cause de l'air pestilentiel qui émane de ces marais. Il est difficile de se peindre l'aspect de ruine et de désolation que présente cette côte de l'Éolide; pas un bâtiment ne vient mouiller dans ces parages.

Jugeant impossible d'aborder par mer, nous nous rendîmes à Pitane et là nous prîmes des chevaux pour aborder du côté de la terre.

Une ferme turque où nous ne trouvâmes que deux ou trois habitants, qui même n'y passent pas la nuit, est la seule construction de la moderne Élée; des forêts de joncs et de souchets servent d'abri à une multitude d'oiseaux aquatiques des races les plus variées.

Il fallait pourtant fixer le nom moderne de cette ville, qui vit si souvent les vaisseaux romains apporter d'innombrables légions, qui fut témoin de la richesse des Attales et de la lutte désespérée de Mithridate. C'est à Élée que Scipion, resté malade au moment où il entreprenait la guerre contre Antiochus, reçut de ce roi un présent bien cher, la liberté de son jeune fils qui avait été fait prisonnier en naviguant dans les mers d'Eubée.

Tout souvenir de ces temps s'est évanoui. Élée s'appelle aujourd'hui *Tavza Kızı* (la saline aux oies). Quelques pignons de murs sont les seuls vestiges visibles de l'ancienne ville. Nous découvrîmes cependant au milieu des joncs un bloc de marbre grisâtre sur lequel nous lûmes cette inscription :

Le sénat et le peuple ont honoré Titus Julius Quadratus, consul, proconsul de Lycie et de Cyrene, envoyé de l'empereur dans la province de Cappadoce, envoyé de l'empereur et lieutenant général de Lycie et de Pamphylie, envoyé en Asie pour la

seconde fois, envoyé dans le Pont et la Bithynie; Euphratus Marcellus Epulon (honore) le bienfaiteur et le constructeur de la ville.

Dans la conviction où étaient les Éléens que le nom de leur ville ne périrait jamais, on a négligé de l'inscrire sur ce marbre. C'est le seul monument épigraphique que nous ait offert la Saline aux oies.

Les Éléens croyaient que l'air du pays était tout à fait impropre à la production des mulets; ils envoyaient leurs juments dans un autre district pour les faire féconder par des ânes (1). A défaut d'autre raison, on attribuait ce fait à une malédiction particulière; car, selon la remarque d'Hérodote, il n'y avait aucune cause apparente ni dans la température ni dans aucune autre circonstance locale.

Kitché keui, le village le plus voisin d'Élée, est abondamment pourvu de sources et de fontaines; mais les montagnes environnantes sont arides et peu peuplées; les habitants se procurent de l'eau au moyen de puits et de citernes.

A une lieue au sud de Kitché keui on passe une rivière appelée Kondoura tchai dont le lit a environ cent cinquante mètres de large; il prend certainement sa source dans la contrée volcanique de la Lydie; car les cailloux qu'il roule dans son cours sont de nature volcanique; il nourrit une grande quantité de tortues aquatiques. Ce cours d'eau ne peut être que le fleuve Xanthus à l'embouchure duquel était située l'ancienne Myrina.

La topographie des villes de l'Éolide est exactement déterminée par Strabon (2); on peut la résumer dans le tableau suivant :

	Stad.	Kilom.
de Pitane, embouchure		
du Caique.	30	5,520
Élée.	12	4,208
Grynium.	30	5,520
Myrina.	40	8,360
Cymé.	40	8,360
Néontychos.	30	5,520
Larisse.	70	12,880

(1) Hérodote, liv. IV, 30.

(2) XIII, 614-622.

La ville de Grynium fut d'abord fondée dans une île qui s'est trouvée par la suite réunie au continent. Elle était célèbre par un temple d'Apollon bâti en marbre blanc et qui jouissait du privilège d'avoir un oracle, comme la plupart des sanctuaires de ce dieu. Le temple d'Apollon Grynéen était célèbre dans tout le monde grec; il est cité par Virgile en deux passages différents (1). La ville de Grynium appartenait aux habitants de Myrina, et du temps de Pline, elle était déjà déserte. Xénophon nous apprend que le roi de Perse Artaxerxès fit présent de ces deux villes à Gongyle Eréthrien qui avait été banni de son pays pour avoir favorisé les intérêts du roi de Perse (2); ce même Gongyle était déjà maître de Pergame.

Grynium fut prise par Parménion, et depuis ce temps échappa à la domination des Perses.

Les ruines de cette ville ont complètement disparu de la surface du sol; mais il y a quelques années les Grecs de Ménimen, qui construisaient une église, entreprirent des fouilles sur l'emplacement du temple et parvinrent à extraire de grands blocs de marbre blanc qui furent employés dans la construction nouvelle.

L'emplacement de Grynium est aujourd'hui un terrain vague et sans nom; il est situé sur la route directe de Pergame à Smyrne; les distances sont données par le tableau précédent

jours restée au pouvoir des Perses.

La ville maritime de Myrina avait un port et un arsenal dont les vestiges ont disparu sous les alluvions. Selon P. Mela cette ville a été fondée par Myrinus, un des premiers chefs de colons qui arrivèrent sur cette côte. Strabon, plus attaché aux traditions homériques (1), prétend qu'elle fut fondée par l'Amazone Myrina, qui est enterrée dans la plaine de Troie. Elle prit le surnom de Sebastopolis (2), sans doute parce qu'elle fut reconstruite par la libéralité de Tibère (3) après le grand tremblement de terre qui ravagea douze villes d'Asie et principalement celles de l'Æolide. Il a été remarqué qu'aucune médaille ne mentionne ce surnom.

Non loin de Myrina se trouvait un autre mouillage appelé Portus Archivorum, près duquel était un autel de douze dieux.

La table de Peutinger marque douze milles pour la distance entre ces deux villes, soit 17 kil. 748. Ce qui s'accorde avec les distances données par Strabon.

CHAPITRE III.

CYMÉ.

Deux chefs æoliens, Clévas et Malaüs, étaient partis en même temps que Penthile pour aller s'établir sur les côtes d'Asie. Ils fondèrent Cymé, qui devint la plus célèbre et la principale

après que les Éoliens furent établis à Lesbos, et Smyrne fut bâtie dix-huit ans plus tard. Le commerce que faisaient les peuples pélasges avec les Phéniciens profita aux nouveaux colons, qui étendirent leurs possessions au delà des limites de l'Æolide. Ils allèrent exploiter les mines de fer du mont Ida et fondèrent Cébrenè (1). Les Cyméens étaient principalement adonnés au commerce et se rangèrent volontairement sous l'autorité des rois de Perse. Ils trouvaient dans cette nouvelle position de grands avantages à se faire les courtiers du commerce intérieur de l'Asie avec les contrées de l'Occident.

Cette soumission à la Perse ne les empêchait pas de conserver une certaine indépendance dont les Cyméens donnèrent la preuve dans une circonstance importante. Le Lydien Pactyas, poursuivi par le satrape Mazares, après la prise de Sardes, vint chercher un refuge à Cymé : Mazares fit demander le fugitif; mais après avoir consulté l'oracle des Branchydes, les habitants refusèrent de livrer leur hôte, et lui facilitèrent les moyens de passer à Mitylène et de là à Chio; c'est dans cette île que Pactyas fut livré aux Perses, après avoir été arraché de l'asile qu'il avait cherché dans le temple de Minerve Poliade.

Sous le règne de Darius Cymé fut complètement incorporée à la satrapie hellespontique et gouvernée tyranniquement par des satrapes. Pendant les troubles fomentés par Aristagoras, fils d'Héraclide, tyran de Milet, les Cyméens, satisfaits de l'indépendance dont ils jouissaient, se contentèrent de déposer Aristagoras et de l'envoyer en exil.

Les Éoliens prirent une part indirecte à la révolte d'Aristagoras, et les vaisseaux lesbiens, au nombre de soixante-dix, se trouvaient en ligne de bataille devant l'île de Ladé. Ils pouvaient faire pencher la victoire du côté des Grecs; mais au premier engagement ils prirent la fuite et rentrèrent à Lesbos. Cette velléité d'indépendance fut remarquée par les Perses, et le sa-

trape de Lydie Artapherne marcha sur l'Æolide et soumit toutes les villes (1). Cette campagne était surtout entreprise contre Hystiée, qui avec ses Lesbiens faisait des descentes sur les côtes de l'Æolide pour se procurer des vivres. Cymé resta soumise aux Perses jusqu'à la chute de Darius, et c'est dans son port que se retira le reste de la flotte de Xerxès après la bataille de Salamine (2). Pendant toute la période qui suivit les sanglantes batailles contre les Perses, jusqu'au moment où la résistance de Mithridate et le soulèvement d'Aristonic suscitérent de nouvelles guerres, « les Cyméens restèrent tranquilles (3). » Ce mot de l'historien Éphore, rapporté par Strabon comme une raillerie, montre la grande différence qui existait entre le caractère des Éoliens et celui de leurs voisins les Ioniens.

Successivement soumise aux rois de Syrie et à ceux de Pergame, Cymé passa sous la domination romaine avec ce dernier royaume; mais elle conserva toujours une apparence de liberté. Le tremblement de terre qui ravagea l'Æolide, sous le règne de Tibère, se fit également sentir à Cymé; elle fut restaurée par la libéralité de l'empereur. Après la division des provinces faite par Dioclétien, elle fut comprise dans la province d'Asie sous la métropole d'Ephèse (4). Quelques inscriptions, tirées des ruines de Cymé, attestent qu'elle était organisée administrativement comme la plupart des villes d'Asie; elle avait les conseils du sénat et du peuple, et les magistratures secondaires. Les temples, le gymnase, les portiques sont mentionnés dans ces inscriptions. Au cinquième siècle elle avait le titre de ville épiscopale. Maximus, son évêque, assista au concile d'Ephèse. Le voisinage de Phocée et surtout de Phocée-la-Neuve, bâtie par les Génois, fut aussi fatal à la ville de Cymé que les alluvions qui comblaient peu à peu son port. Le commerce de transit, qui pendant plusieurs siècles s'é-

(1) Hérodote, *Vie d'Homère*, 20.

16^e Livraison. (ASIE MINEURE.) T. IV.

(1) Hérodote, VI, 14-30.

(2) Hérodote, VIII, 130.

(3) Strabon, XIII, 623.

(4) Hérodote Wesseling, p. 661.

tail fait par cette voie, avait pris une nouvelle direction. Cependant on sait que Cymé jouissait encore au commencement du quinzième siècle d'une certaine prospérité; elle était tombée entre les mains de Djounéid, émir rebelle, qui s'était emparé de la plus grande partie de l'Æolide, et qui faisait la guerre à Mahomet I^{er}. Le sultan vint assiéger Cymé en 1413, s'empara d'assaut de la forteresse, qui fut démantelée; la garnison fut égorgée, mais le vainqueur laissa la liberté aux habitants, qui se répan dirent dans les villes voisines. Le commandant était un Albanais, qui se retira près de Djounéid pour continuer la guerre. Mahomet I^{er} le poursuivit, s'empara de Ménimen et de Nymphæum, et annexa toutes ces villes aux possessions ottomanes. Depuis cette époque la ville de Cymé est demeurée complètement oubliée. La population, chassée par le mauvais air que répandent les marais environnants, s'est éloignée peu à peu, et ce qui restait debout de l'ancienne ville a fini par tomber en ruine.

On cite parmi les hommes célèbres qui naquirent à Cymé le père du poète Hésiode et Mélanopus, père de Crithéis, qui fut la mère d'Homère. Hérodote rapporte que le nom du grand poète est tiré de la langue des Cyméens, chez lesquels le mot *Homéros* signifiait aveugle (1). L'historien Ephore, disciple d'Isocrate, était aussi natif de Cymé.

Tout le territoire de cette ville et

LARISSA. — TEMNOS.

Plusieurs villes de l'Æolide situées dans l'intérieur des terres n'ont pas laissé de vestiges appréciables; nous devons seulement chercher à déterminer leur emplacement. La plus célèbre de ces villes, Larissa, fondée par les Pélasges, était à 70 stades à l'est de Cymé. Les Æoliens s'en emparèrent aussitôt après leur débarquement, et cantonnèrent dans le pays nouvellement conquis les Pélasges qui avaient survécu à la prise de Larissa. Cette dernière ville reçut comme Cymé et pour la même raison le surnom de Phri-conis.

Larissa prise, les Pélasges n'étaient pas encore soumis, et les Æoliens construisirent à mi chemin de Cymé la ville de Neontychos, destinée à mettre la côte à l'abri des incursions des Pélasges. Ces deux places étaient bien fortifiées, et en observant avec quelque attention le pays tel qu'il est aujourd'hui, on peut retrouver l'emplacement de Larissa dans les montagnes au nord de Guzel hissar. On ne doit pas y découvrir de ruines romaines, car sous le règne de Tibère cette ville était déserte.

Ces deux villes étaient situées sur la route qui mène de Cymé à Smyrne; c'est celle qui fut suivie par Homère dans son voyage à Cymé (1). Aujourd'hui on ne suit plus cette route; on

connaître la place de la ville d'*Ægæ* (Αἶγαι) qui était dans la partie montagneuse de l'*Æolide*, et située sur la route de Cymé à Smyrne.

Temnos, la dernière des villes de la confédération *æolienne*, était située, d'après la table de Pentinger, à trente-trois milles de Cymé, c'est-à-dire à 43 m. 307. Cette distance nous mènerait au delà de Ménimén; il est à croire qu'elle est exagérée. Le village de *Gemel bimar*, près duquel on trouve différents vestiges d'antiquité, et qui est placé sur une colline escarpée, répond bien à l'idée qu'on doit se faire de la ville de Temnos, Strabon nous donne à ce sujet une indication topographique qu'on peut regarder comme décisive pour l'emplacement de Temnos et d'*Ægæ*. « Ces deux villes, dit-il (1), sont situées sur la hauteur qui domine le territoire de Cymé, celui des Phocéens et celui des Smyrnéens, et le long de laquelle coule l'*Hermus*. » Il est donc impossible de songer à mettre Temnos sur l'emplacement de Ménimén, puisque cette dernière ville est sur la rive gauche du fleuve. L'indication de Pausanias n'est pas moins positive; il part de Smyrne en décrivant la côte et ajoute : « Quand on a passé l'*Hermus*, on voit une statue de Vénus à Temnos (2). » Les Temnites, c'est ainsi que les nomme Etienne de Byzance, avaient certains droits sans doute de péage sur le fleuve *Hermus*, car il est figuré sur leurs médailles avec ces mots ΤΗΜΝΕΙΤΩΝ ΕΡΜΟΣ, l'*Hermus* des Temnites. Il faut bien distinguer cette ville de la montagne du même nom qui se trouve dans la Teuthranie et dans laquelle le Caïque prend sa source. Cette chaîne prend naissance aux versants nord du mont Sipylius et forme la limite orientale de l'ancien royaume de Pergame. Au nord le mont Temnos se rattachait à l'Olympe Mysien.

(1) Liv. III, 621.

(2) Pausanias, liv. V, ch. 13.

CHAPITRE IV.

SIPYLUS TANTALIS.

Si nous avons fixé le fleuve *Hermus* comme limite méridionale de l'*Æolide* pour nous conformer à la géographie romaine, nous savons cependant par Hérodote que l'ancien territoire s'étendait jusqu'à Smyrne, et que cette dernière ville fit même partie de la confédération. Nous devons donc regarder le versant du mont Sipylius comme compris dans l'ancienne *Æolide*, d'autant plus que les ruines qu'on y rencontre appartiennent toutes à l'époque archaïque et sont même antérieures à l'arrivée des *Æoliens*.

La partie du mont Sipylius dont nous occupons est bornée au nord et à l'ouest par le cours de l'*Hermus*, à l'est par la rivière de Kara sou, qui passe à Nymphio et va se jeter dans le fleuve, et au sud par la mer et par la grande vallée de Bournabat, qui est le prolongement du golfe de Smyrne. Sur le versant sud de cette montagne, dans la partie qui domine le fond du golfe, s'élèvent d'antiques murailles qui ont appartenu à une ville importante; elles offrent le caractère le plus archaïque, et rien dans ces ruines ne présente la moindre trace de la civilisation hellénique. On y reconnaît au contraire tout le style de cet art asiatique dont on retrouve les vestiges dans les plus anciennes villes de la Cappadoce et de la Phrygie. Des tombeaux en forme de tumulus sont irrégulièrement placés sur les pentes de la montagne, dont le sommet est couronné par une acropole et sillonné par les anciens remparts.

Parmi les tumulus que l'on observe encore, il en est un qui a depuis longtemps attiré l'attention des antiquaires. Une tradition qui a fini par s'accréditer le signale comme le tombeau de Tantale, cité par Pausanias, et l'examen des lieux aussi bien que la comparaison des textes n'ont fait que confirmer cette opinion.

Strabon (1) est le premier auteur qui parle des tremblements de terre de Si-

(1) Liv. I, p. 58.

pylus et du lac qui surgit à sa place. « Et Syphilus fut englouti sous le règne de Tantale, et les marais ont formé des lacs. » Il revient sur ce sujet une seconde fois (1), et dit qu'il ne faut pas regarder comme une fable ce qu'on raconte du mont Sipylus et de son bouleversement. Pline (2) fait allusion aux mêmes événements en ces termes : « Ont été englouties les villes de Daphnus et d'Hermésia, et Sipylus, qui s'appelait autrefois Tantalus, capitale de la Mœonie. C'est là que se trouve aujourd'hui l'étang Salé. » Il est à remarquer que Pline vient de décrire le golfe de Smyrne et Clazomène; ces lieux n'en étaient donc pas éloignés, et c'est de là qu'il reprend la suite de sa description : « En revenant de douze milles en arrière... »

Dans un autre passage (3), il revient sur ces phénomènes géologiques : « La terre en s'affaissant a englouti la haute montagne de Cibotus avec la ville de Curis, Sipylus dans la Magnésie, et antérieurement, dans le même endroit, la célèbre ville qu'on appelait Tantalus. » Le territoire de Magnésie s'étendait en effet jusqu'au Sipyle (4).

Pausanias donne plus de détails sur la topographie de Sipylus, et ces détails sont tout à fait conformes à celle de la ville ruinée qui domine le golfe de Smyrne (5). « Il y a plusieurs preuves du séjour de Tantale et de Pélops dans notre pays; on voit le port (ἀγῶν) de Tantale, qui a reçu le nom

soit que l'on place cette ville à Menimen où à Guzel hissar, comme je l'ai proposé plus haut.

L'emplacement du Hiéron est on ne peut mieux déterminé, « sur le sommet de la montagne; » enfin le lieu dit « le trône de Pélops » se reconnaît dans une localité voisine.

Pausanias (1) revient encore sur le sujet de la sépulture de Tantale, fils de Jupiter, en visitant les tombeaux d'Argos. « J'ose assurer, dit-il, que ce tombeau n'est pas celui de Tantale, fils de Jupiter; car j'ai vu son tombeau au mont Sipylus, et c'est un monument remarquable (θεῖς δῆλον). » C'est presque la même expression dont se sert Hérodote en parlant du tombeau d'Allyatte, qui était aussi un tumulus.

Le tremblement de terre de Sipylus et le lac qui s'est formé sur l'emplacement de la ville sont des faits trop généralement attestés, pour qu'il soit possible de les révoquer en doute. Pline (2) dit que l'étang (*stagnum*, bien différent de *lacus*) avait été nommé Salé. Pausanias, après avoir développé sa théorie des tremblements de terre (3), ajoute : Idée, ville située sur le mont Sipylus, fut abîmée de la sorte; l'eau qui sortit de la montagne engloutit la ville, et forma un lac (λίμνη) que l'on nomme Saloë.

Il est une autre observation à faire sur le texte de ce passage. Pour désigner le lac Saloë, Pausanias se sert du mot λίμνη, c'est le marais dont parle

αδου, Pausanias a donc voulu, en effet, parler d'un port de mer : l'inspection seule de la carte suffit pour en convaincre. Le port de Tantalé était placé entre les deux caps qui s'avancent au sud. N'est-il pas évident, pour tous ceux qui ont la moindre notion de la langue grecque, que le même auteur, en disant Ταυράλου λιμήν, et Αἰμυνη Σαλῆν, a voulu parler de deux choses différentes ? Je crois donc, d'après l'inspection des lieux, comme d'après le texte de Pausanias, qu'il faut traduire : *le port de Tantalé*. La position de Tantalalis sur la rive nord du golfe de Smyrne expliquerait naturellement pourquoi Pline, dans son chapitre 29, si souvent cité, après avoir mentionné Clazomène et les villes de la rive sud, passe immédiatement à la description de Tantalalis.

CHAPITRE V.

TOPOGRAPHIE DE SIPYLUS.

Pococke est le premier voyageur qui ait parlé des ruines de cette ville et des tombeaux qui l'avoisinent. Chandler les mentionne d'après lui, mais ne leur a pas restitué le nom de Tantalalis. Le tombeau de Tantalé est cité par M. de Sainte-Croix (1), qui rapporte ce fait d'après Athénée : « Les tumulus ont été transportés en Grèce par les Phrygiens qui avaient accompagné Pélops (2). » Est-il étonnant de trouver tant de tombeaux de ce genre dans la ville de Pélops ? Un trait de plus distingue ces tumulus de ceux des Grecs : c'est que les Grecs brûlaient les corps ; les Phrygiens, suivant la mode égyptienne, les mettaient dans des sarcophages.

Vers la fin de novembre 1835, l'armateur Massieu de Clerval, commandant la station, mit à ma disposition vingt matelots du vaisseau *le Suffren*, avec des instruments et tous les appareils nécessaires pour faire des fouilles complètes, et pour lever la carte de l'ancienne ville, distante de trois kilomètres

environ des dernières maisons de Smyrne. Le tombeau principal se voit de tous les points des quais, sur le mamelon inférieur de Sipylus ; le plus haut mamelon porte l'acropole.

Nous débarquâmes au nord du golfe, relevant au sud la pointe du Moulin (marquée sur toutes les cartes). Je commençai à monter sur des collines en pente douce, voyant déjà à fleur de terre des traces de murailles. Cette première colline s'avance dans la plaine de Bournabat, et formait un cap avant que les atterrissements eussent comblé le golfe. Près de cette colline, au sud, s'élève dans la plaine une petite montagne oblongue, jadis un flot, qui fermait le port du côté de l'est. Tous ces terrains sont encore marécageux, mais se dessèchent chaque année davantage. En nous dirigeant au nord, nous perdons bientôt les traces des murailles au milieu des rochers. Nous faisons un demi-mille toujours en montant, et nous arrivons sur un plateau où nous trouvons les deux premiers tumulus.

Le tumulus n° 1 est à fleur de terre, entouré d'une assise circulaire de pierres brutes de 0^m,80 de longueur sur 0^m,60 de hauteur ; quelques-unes sont en saillie dans l'intérieur, et forment boudoir en dehors. Le diamètre est de 18 mètres, il a été fouillé à une époque reculée ; au centre, une dépression de terrain indique la place de la chambre.

Le tumulus n° 2, 12 degrés à l'est du précédent. Une assise à fleur de terre en pierres brutes à joints réguliers. Dans l'intérieur, un amas de petites pierres ; dépression au centre ; diamètre, 9^m.

Le tumulus n° 3, à 110 mètres à l'est du précédent. Il est sur le rocher nu. L'intérieur, rempli de terre, s'élève à 3 mètres environ. Une assise en pierres brutes. Il est relié au suivant par un mur en pierres sèches. Diamètre, 17^m.

Le tumulus n° 4, semblable au précédent ; diamètre, 17^m.

Nous cheminons avec peine, au milieu des rochers éboulés, pour arriver à un plateau supérieur ; nous y voyons trois tumulus de différents diamètres.

Tumulus n° 5, assis sur le rocher.

(1) *Mém. de l'Acad. des Insér.*, t. II, p. 532.

(2) Athénée, *Deipnos.*, lib. XIV, p. 625. *M. Acad.*, t. II, p. 531.

J'ai fait déblayer l'intérieur jusqu'à la roche, dans laquelle un sarcophage a été taillé. Diamètre, 21 mètres.

Tumulus n° 6. Deux assises en joints réguliers, parfaitement appareillées; il reste des traces de la porte et du couloir qui conduisait à la chambre: celle-ci était voûtée en ogive, et faite de petites pierres longues posées à sec. Diamètre, 16 mètres.

Tumulus n° 7. Il est entouré d'un double revêtement qui, d'un côté, a sept assises régulières. Ce revêtement paraît complet. Nous trouvons au pied des morceaux d'une doucine peu évidée, qui servait au couronnement du soubassement (σφηνόδοις) sur lequel repose le tumulus (τὸ χῶμα). La pointe était couronnée par une pierre en forme de pomme de pin (ou par un phallus, selon quelques antiquaires). Le diamètre est de 13^m,80.

Tumulus n° 8. Il est d'une construction différente; il n'a pas de soubassement: c'est un monceau tout composé de petites pierres arrondies et jetées seulement les unes sur les autres. Le centre est creux, parce qu'il a été fouillé. La porte de la chambre subsiste encore; elle est d'une seule pierre. Diamètre, 32 mètres.

Tumulus n° 9. Il a une enceinte solide à double revêtement (j'appelle ainsi deux murs circulaires appliqués l'un sur l'autre et parementés, sans liaison entre eux). La chambre a 5 mètres de longueur sur 2 mètres de large.

front; preuve irrécusable que l'appareil *isodomon* était employé dans la haute antiquité, en même temps que l'appareil en joints irréguliers. La chambre est à petites pierres. Diamètre du tumulus, 13^m,40.

Tumulus n° 12, voisin du premier, d'une construction analogue. Au milieu de la chambre est un sarcophage creusé dans le roc. Diamètre, 11 mètres.

CHAPITRE VI.

TOMBEAU DE TANTALE (1).

Enfin, à deux milles et demi du point de débarquement et à moitié de la hauteur de la montagne, nous arrivons sur un plateau couvert de débris de constructions: ce sont des amas de pierres formant différentes lignes qui ont sans doute appartenu aux murailles et à quelques autres édifices. Une éminence qui domine ce plateau porte deux tombeaux; ce sont les plus considérables du lieu. Le plus grand et le mieux conservé est connu sous le nom de tombeau de Tantale; ce tumulus forme un cercle parfait; il a 33^m,60 de diamètre, et par conséquent 105^m,537 de circonférence: c'est donc un monument important, οὐκ ἀφανὴς τάφος; il est construit tout en pierres sèches de moyenne dimension. Au centre est une chambre rectangulaire de 3^m,55 de long sur 2^m,17 de large, et 2^m,85 de hauteur sous la voûte. Cette chambre est voûtée

sage; son épaisseur est de 2^m,70. Seize murs, rayonnant du centre à la circonférence, relient ce second mur circulaire à un troisième, dont l'épaisseur totale est de 3^m,70, et qui forme le revêtement du monument. Pour plus de solidité, ce mur est composé de deux parties, l'une intérieure, de 1^m,40 d'épaisseur, parementée des deux côtés, et l'autre de 2^m,30, composée de pierres d'un plus fort échantillon, dont le parement extérieur forme le soubassement de l'édifice. Cette chambre est orientée nord et sud; toutes les autres sont orientées est et ouest.

Il est impossible d'imaginer une construction mieux entendue pour résister à l'action des siècles. Le dehors du cône était en grande partie conservé quand j'ai commencé mes opérations. J'ai été obligé de le démolir, ainsi que la majeure partie du soubassement, pour bien saisir ce système ingénieux de construction. Tous les murs dont j'ai parlé sont noyés dans un remplissage en petites pierres, toutes à peu près de la même dimension et parfaitement réunies, quoiqu'elles n'aient aucun ciment. Ayant la direction de la pente et le diamètre, il m'a été facile de déterminer la hauteur, et j'ai trouvé 27^m,60 pour la hauteur totale. Ce monument sépulchral est certainement un des plus considérables de tous ceux de l'Asie Mineure; il ne le cède qu'à celui d'Alyatie, qu'Hérodote comparait aux pyramides.

A partir de ce tombeau jusqu'à la mer, on suit une longue muraille qui se prolonge en serpentant par tous les détours des rochers. Elle est composée de deux parements en grosses pierres posées à sec, avec un remplissage en petites pierres; elle n'a que 1^m,16 d'épaisseur: c'était peut-être l'enceinte de la nécropole. L'Acropolis est au couchant, sur un rocher presque à pic, et qui forme à peu près le tiers de la hauteur totale de la montagne.

Au milieu d'une petite plaine qui domine le tombeau de Tantale se trouve un lac qui a environ 100 mètres de diamètre, et qui paraît alimenté par des sources sortant de divers endroits du rocher; tout le reste de la montagne est d'une aridité extrême. Ce

serait là l'étang Salœ, bien diminué, il est vrai, par les atterrissements; mais il en a tant d'autres plus grands qui ont complètement disparu.

Nous gravissons, pour arriver à l'Acropole, des rochers volcaniques verticaux et aigus. Nous avons toujours marché au nord-ouest. Cette enceinte, bâtie de pierres sèches de petit volume, s'appuie au sud sur une crête de rochers à pic; elle a 5 mètres de hauteur. A 100 mètres de là, toujours en montant, on arrive aux pylônes de la citadelle; c'est la partie la mieux conservée de l'édifice. La porte a été entièrement dégagée par les matelots; elle a 1^m,30 dans la partie inférieure; elle est inclinée en pylône. Les quatre assises qui restent ont 2^m,35 de hauteur. L'architrave, d'une seule pierre, a 2^m,30 de long; l'épaisseur du rempart est de 3 mètres; il est composé de deux parements de 1^m,80 d'épaisseur chacun. Après avoir passé la porte, on arrive dans un couloir oblique, au fond duquel était sans doute un escalier pour monter sur l'esplanade; mais de grosses pierres éboulées empêchent de voir cet endroit. Ce couloir était couvert par un plafond de pierre. Dans une partie obscure, on aperçoit un puits, sans doute le puits de quelque oracle.

L'esplanade de l'Acropolis est un rocher uni de 50 mètres en tous sens; c'est le point culminant de la montagne. On trouve dans les fouilles un grand nombre de fragments de tuiles à rebord, mais aucun ouvrage d'art.

On voit encore en place un soubassement rectangulaire de 30 mètres de côté, composé d'une assise de pierres bien appareillées et taillées à bossage qui a dû former le soubassement d'un temple. Ces assises sont régulièrement orientées; tout porte à penser qu'elles ont fait partie du temple de Cybèle, de la mère Platonie. De l'autre côté de l'Acropolis, le rocher a été taillé en talus rapide, et un large fossé a été creusé pour défendre les abords du lieu sacré.

Il serait difficile de réunir en un même lieu tant d'éléments divers: un lac, un tombeau, une citadelle sur le sommet d'une montagne, éléments qui concordent trop bien avec les textes grecs pour que ces lieux ne soient pas

les mêmes qui ont été décrits par les auteurs cités plus haut.

Pausanias les a vus; ce n'est pas par oui dire qu'il en parle, et il est impossible de trouver plus d'accord entre la description et la réalité.

Indépendamment des ruines que nous venons d'observer, il existe encore des traces de murailles toutes bâties sans ciment et qui paraissent avoir appartenu à des édifices publics et à des maisons d'habitation. Dans toutes ces enceintes les angles sont arrondis et les murs semblent disposés de manière à pouvoir être couverts en pierres et former des voûtes comme dans les anciens monuments phéniciens de Malte.

Dans toute l'enceinte de cette ancienne cité on ne trouve pas un seul fragment qui ait pu appartenir au second âge de l'antiquité grecque; c'est encore une preuve que cette ville est restée inhabitée depuis la catastrophe qui l'a ruinée.

CHAPITRE VII.

LYDIE. — MÆONIE. — MIGRATIONS DES LYDIENS EN ASIE. — TRIBUS MÆONIENNES.

Lorsque les tribus thraces passèrent le détroit pour aller s'établir dans la Chersonnèse d'Asie, ces hordes, alors sans nom se distinguèrent entre elles par quelque caractère saillant tiré, soit de leur langage (1), soit de leur campement

Mæoniens en Asie, n'oublie pas de dire qu'il a puisé ces traditions chez les écrivains nationaux, Xanthus de Lydie, et Ménécrate d'Elée, dont le témoignage est d'un grand poids; il s'ensuit que la souche de la nation lydienne est originaire d'Europe.

Ces migrations eurent lieu longtemps avant la guerre de Troie, et d'après la marche ordinaire de ces migrations, on doit penser que les Mæoniens ont précédé les Mysiens dans leur installation sur le continent d'Asie. A défaut de renseignements plus précis sur l'arrivée des Mæoniens, les chronologistes placent cette migration dans la première moitié du seizième siècle avant notre ère. Déjà les Pélasges et les Lélèges occupaient certaines parties de la côte occidentale, et les régions du sud étaient habitées par des familles de race phénicienne qui étaient venues dans l'intérieur par les ports de la Lycie.

Les Cariens, sujets de Minos, étaient maîtres du sud-ouest de la presqu'île. Il se fit une fusion de ces diverses populations, qui, n'ayant pas d'intérêts opposés, vécurent en bonne intelligence; unis par une communauté de religion, ils finirent par se regarder comme de même race. Les Cariens étaient cependant venus de la Crète, mais cette migration était si ancienne que du temps d'Hérodote ils se regardaient comme autochtones.

Au nombre des tribus qui s'allièrent avec les Mæoniens, il faut compter les

le la Carie et ceux de la Lydie, et l'influence cette alliance eut sur les villes ioniennes lorsque l'ire de Lydie échut à la race des Méoniens.

Le temps d'Hérodote la Cabalie était le par ces Méoniens Cabalès, qui distinguaient, par quelque différence d'usage, des Lydiens et des Cariens, mais ils étaient limitrophes (1).

Il est bon, qui mentionne aussi le petit et de Cabalie, identifie ces habitants avec les Solymes d'Homère (2) : assez dire qu'il les considère de race phénicienne. La langue usait les Méoniens est sans doute d'origine thracique; on lui a donné aussi le nom de langue myrène; elle était parlée par les Lydiens (3); les Cibyrrates Cabaliens parlaient la langue lydienne (4) : ils faisaient usage de la langue grecque et de des Solymes (qui était sans doute une semitique). « Les Méoniens habitaient aussi la ville de Termessus, située, dit-on, par les descendants des Lydiens qui vinrent occuper Carie (5). »

La partie occidentale de la région est dans la suite appelée Lydie située dans le voisinage de la côte. A l'époque les colonies ioniennes n'ont pas arrivées, les Pélasges et les Grecs y possédaient quelques villes. On ne saurait cependant assigner de limites positives à cette province; les Grecs anciens se taisent sur ce sujet on peut cependant être certain que les Lydiens étaient inconnus du temps de la guerre de Troie, car Homère fait jamais mention de ce peuple mais compte les Méoniens au nombre des alliés de Priam. « Les fils de Télémène, Antiphilus et Mesthènes, qui furent le jour près du lac Gygée, guidèrent les Méoniens, nés au pied du Tmolus. » Cette région est celle qui plus tard orna le cœur de la Lydie, et on voit dans ce passage que le lac Gygée, qui

fut appelé ensuite Coloé, existait au temps de la guerre de Troie : il ne peut donc avoir reçu son nom de Gygée, le premier roi Mermnade, qui vivait à la fin du huitième siècle avant notre ère. Aux fils des Pylémène s'était joint un autre chef de Méoniens, Iphition, fils d'Otrynthe, né dans la ville opulente d'Hyda, au pied du Tmolus, couvert de neige (1); « (cette épithète homérique est conservée par les Turcs au mont Tmolus, qu'ils appellent Bouz-dagh, la montagne de la glace). Il avait vu le jour près du lac Gygée, aux bords du poissonneux Hyllus et de l'Hermus impétueux.

La Méonie était donc bornée au sud par le mont Tmolus; elle s'étendait à l'est jusqu'aux montagnes de la Catacécumène, au nord jusqu'au Caystre, et à l'ouest elle était bornée par les possessions des Pélasges, où s'établirent les Éoliens et les Ioniens. A l'époque de l'invasion des Cimmériens, la Méonie portait aussi le nom d'Asie (2), qui selon quelques écrivains aurait été donné par les Grecs à tout le continent.

La Méonie s'étendait au sud jusqu'au Caystre, dans la prairie asienne près des bords du Caystre; au nord elle était baignée par le fleuve Cogamus. La ville de Méonia, capitale du pays, était, selon Pline (3), près de ce fleuve, puisque les *Mæonii* étaient voisins des *Tripolitani*, dont la position est connue.

CHAPITRE VIII.

DYNASTIES LYDIENNES.

Méon passe pour être fils de Jupiter et de Tellus, c'est-à-dire que son origine est inconnue; il institua en Méonie le culte de Cybèle qui fut commun aux Lydiens et aux Phrygiens.

Méon ou Manès (4) fut le père de Cotys et l'aïeul d'Atys, roi des Méoniens, et fut chef de la dynastie des Atyades, qui régna pendant trois siècles; Atys était frère de Lydus, qui donna son nom aux Lydiens. Sardes fut la résidence de ces

Hérodote, III, 90; VII, 77.

Strabon, XIII, 630.

Strabon, XII, 572.

Strabon, XII, 631.

Strabon, XIII, 630.

Homère, *Iliad.*, II, 864.

(1) Hom., *Iliad.*, XX, 385.

(2) Démétrius de Scepsis. — Strabon, XII, 627.

(3) Pline, liv. V, 39.

(4) Hérodote, liv. I^{er}, 94.

petit-fils d'Alcée, fut le premier Héraclides. Le dernier fut Can- qui régna de 735 jusqu'à 708 otre ère.

us, époux d'Omphale, ayant été un taureau, fut enterré dans la ne voisine, à laquelle il donna n. Celui de Sipylus autre prince le fut donné à la montagne qui le golfe de Smyrne.

est pas sans raison que les écri- odernes qui se sont occupés de e de Lydie ont témoigné leur ment de voir les noms des rois as Bélus et Ninus à la tête de stie des rois de cet empire. Hé- étant le seul historien qui en vention, nous en sommes réduits mer que dans ces temps reculés ie et l'Assyrie formaient deux d'un vaste empire, qui s'étendait les rives du Tigre jusqu'aux li- occidentales de l'Asie Mineure. ques fragments épars dans les na postérieurs à Hérodote, puis des livres perdus pour nous, montrent les Lydiens en relation s peuples sémitiques et fondant es dans la Syrie, la Palestine, pré- nt dans un temps où la puissance ne était dans tout son dévelop- i.

ques écrivains, se basant sur les ns orientales, de préférence à les Grecs, ont supposé que les s, enfants de Lud, sont sortis de opotamie pour venir s'établir presque ; c'est dans leurs rap- avec les Égyptiens qu'ils auraient idée d'honorer les grands hom- élevant des monuments compa- aux pyramides : cette opinion ne être soutenue du moment que es sont d'accord pour regarder e lydienne comme étant d'ori- européenne ; mais on ne saurait e dans leurs rapports avec les s semitiques les Lydiens n'aient e influence orientale, qui pour rivation des mœurs les assimile byloniens. Chez eux les jeunes laient autorisées à faire le métier rtisanes pour se procurer une le continuaient jusqu'à ce qu'elles sent à se marier : cet usage si er aux peuples de race européenne

se trouvait en vigueur sur les rives de l'Euphrate, chez les Babyloniens (1).

CHAPITRE IX.

ÉTENDUE. — FRONTIÈRES DU ROYAUME DE LYDIE. — MONTAGNES. — FLEUVES.

Au temps de leur plus grande puis- sance, les rois de Lydie ont possédé toute l'Asie en deçà du fleuve Halys. Le royaume de Phrygie était anéanti, et tous ces peuples, autrefois divisés, obéissaient au pouvoir de Crésus : il faut en excepter cependant les Lyciens et les Ciliciens.

Nous ne devons considérer ici le royaume de Lydie qu'à son point de vue géographique, et ne tenir compte que du territoire qu'il a occupé, soit à son origine, soit même comme province romaine. Pline est l'auteur qui déter- mine le plus clairement les limites de la Lydie sous l'empire romain. Il tient compte du territoire de l'Ionie, qui sous les rois lydiens était complètement in- corporé à leur empire.

La Lydie est au-dessus de l'Ionie : elle est arrosée par le Méandre ; ses bornes à l'est sont, la Phrygie ; au nord, la Mysie ; au sud, la Carie. On l'appelait jadis Méonie : elle est traversée par le mont Tmolus ou Timolus, cou- vert de vignobles, qui donne naissance au Pactocle. (2). Le mont Messogis, pa- rallèle au Tmolus, fait aussi partie de la Lydie : il forme le revers nord de la vallée du Méandre. » Du côté de l'est, nous savons avec certitude que la pro- vince s'étendait jusqu'au fleuve Lycus, qui coulait à l'ouest de Colosse et formait les limites communes de la Lydie, de la Phrygie et de la Carie (3). Il faut peut-être y comprendre les villes de Nyssa, de Tralles et de Magnésie sur Méandre ; mais les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point. La Lydie est tra- versée de l'est à l'ouest par le cours de l'Hermus, qui reçoit le fleuve Hyl- lus, appelé aussi Phrygius. La pro- vince de laquelle sort l'Hermus et qui, à cause de sa nature volcanique, reçut le

(1) Hérod., I, 93.

(2) Pline, V, 39.

(3) Hérodote, VII, 31.

nom de Catacécaumène, est considérée comme ayant fait partie de la Phrygie Épiète. Strabon (1) exprime son embarras pour s'expliquer à ce sujet : « Vient ensuite le pays connu sous le nom de Catacécaumène, soit qu'il appartienne à la Mysie, soit qu'il dépende de la Méonie, car ces deux opinions ont leurs partisans. » Toute la Lydie était traversée de l'est à l'ouest par une grande route qui conduisait de la côte jusqu'à Suze ; elle était divisée en stations, à chacune desquelles on trouvait des maisons royales et des lieux de repos à l'usage des voyageurs ; ces établissements existent encore dans toute l'Asie et la Perse, sous le nom de caravanseraï (palais des caravanes) : les voyageurs y sont reçus gratuitement. La route passait continuellement par des lieux habités ; on comptait pour traverser la Lydie et la Phrygie jusqu'aux rives du fleuve Halys vingt stations, qui comprenaient quatre-vingt-quatre parasanges et demi de trente stades chacun, ce qui fait deux mille cinq cent trente-cinq stades ; mais on n'est pas d'accord sur la mesure du stade employé, les uns l'estiment à cent quarante-sept mètres soixante-dix-huit, Le stade olympique étant de cent quatre-vingt-quatre mètres quatre-vingt-quinze cent.

Le territoire de la Lydie est d'une extrême fertilité, et la réputation de la contrée se soutient encore malgré l'état de décadence où est tombée l'agriculture.

CHAPITRE X.

MONUMENTS.

Malgré la renommée de puissance et de richesse qui s'est attachée au souvenir des rois de Lydie, cette province n'offre pas à l'étude de l'archéologie des monuments aussi nombreux et aussi remarquables que la province voisine, l'Ionie. On ne saurait aujourd'hui citer un seul monument qui fût évidemment l'ouvrage d'un prince lydien : il faut cependant en excepter les tombeaux de la plaine de Sardes ; mais, jusqu'à ce que ces monuments aient été soumis à une investigation spéciale, ils se présentent à nos yeux comme des tertres naturels.

La destruction des monuments de la Lydie s'explique facilement par les guerres acharnées et incessantes qui ravagèrent ce pays. C'est en effet sur ce plateau central que se sont décidées la plupart des grandes batailles d'où dépendait le sort de ces contrées. La bataille de Thymbrée, comme celles d'Ipsus et de Magnésie, et, dans le moyen âge, celle de Dorylée entre les croisés et les Musulmans.

La constitution du pays, composé de larges vallées et de montagnes granitiques, n'offrit jamais aux Lydiens les éléments de ces constructions gigantesques ou de ces ouvrages taillés dans le roc par lesquels se distinguèrent d'autres peuples. La brique était l'élément

rites de chaume. Il faut cependant rendre justice à ce peuple, qui eut une place marquée sur les progrès que les Lydiens firent dans les arts : c'est chez eux que les artistes grecs trouvèrent à étudier et à pratiquer leur art. La disposition naturelle des premiers l'art de la musique fut tellement adoptée par les Grecs, que la musique ne fut introduite non-seulement dans les représentations scéniques, mais pénétra aussi les cérémonies religieuses.

Herodote, qui se plaît souvent à donner une tournure dramatique à ses événements historiques, nous montre les Lydiens inventant les jeux dans lesquels ils se soustraient aux ennuis d'une vie qui dura pendant dix-huit ans : pendant ces jours on aurait peut-être pensé que la terre avec plus de soin leur eût offert les dîners, les osselets, et la

(1). Les Romains paraissent avoir adopté le mot d'Herodote, puisque les divertissements ils donnèrent le nom de Ludi (Lydi). Le vêtement des Lydiens, qui se rapprochait des modes des Grecs, n'était pas du goût des Grecs, et toujours regardés les peuples de l'Asie comme efféminés : ils eurent tant à compter avec eux lorsque les Perses vinrent les envahir ; mais ces princes avaient dans leurs armées les contingents des Cariens, leur côté passaient pour le peuple le plus guerrier de la Péninsule. Ils étaient principalement à cheval, et lançaient des lances très-longues, et excels dans la cavalerie (2). Mais à la suite d'une révolte contre Cyrus il fut ordonné aux jeunes gens de cesser de porter des armes, de se revêtir de longs vêtements et de chauffer des cothurnes. Les Lydiens le costume royal consistant dans le diadème, le sceptre et le manteau de pourpre (3) : c'est ainsi que les Lydiens ont représenté Crésus sur son

trône. La musique et la danse remplacèrent les exercices des armes, et l'éducation lyonnaise fut plus spécialement consacrée à l'étude des arts. Les roseaux

de Colœnæ fournissaient des flûtes mélodieuses, et Orphée lui-même ne dédaigna pas de chanter sur le mode lydien. Marsyas, Amphion, Mélépide sont les compositeurs les plus célèbres dont l'antiquité nous ait conservé les noms. La musique lyonnaise charma les peuples d'Ionie pendant toute la période hellénique.

Les intérêts et les goûts des Lydiens les portaient principalement à tourner leurs vues du côté de l'Asie centrale. Ils n'attachaient aucun prix aux affaires maritimes ; ce n'était cependant pas l'intelligence du commerce qui leur manquait si on leur doit l'invention des monnaies d'or et d'argent et l'ouverture des premiers bazars (1), institution commerciale qui fleurit encore en Asie après trois mille ans, et que l'Europe ne s'est jamais assimilée que par exception.

Les premiers navigateurs hellènes qui abordèrent sur les côtes d'Asie ne trouvèrent que des tribus éparses, au milieu desquelles ils s'établirent sans peine ; c'est ainsi qu'ils avaient occupé la plupart des îles de la Méditerranée. Tant qu'ils ne portèrent point ombrage aux États constitués qui existaient dans l'intérieur de la presqu'île, ils purent développer sans contrainte leur commerce et étendre leurs possessions territoriales. Mais cet état de liberté ne pouvait durer longtemps. Les peuples d'Asie finirent par reconnaître que tout le profit du commerce maritime était entre les mains des étrangers. Cet état de choses ne tarda pas à donner naissance à un antagonisme qui dura pendant plusieurs générations et qui finit par une guerre dans laquelle l'Europe et l'Orient engagèrent toutes leurs forces.

Les Lydiens, cernés de tous côtés par des contrées montagneuses, n'avaient pas senti encore le besoin de s'étendre vers la mer ; leurs plus grands intérêts les portaient vers l'Orient, et le commerce des caravanes les mettait en relation avec les pays d'Assyrie, de Babylone et de l'Inde. La navigation de l'Euphrate et les rapports maritimes avec les pays limitrophes du golfe Persique étaient entre les mains des indigènes ; mais tout

Herodote, I, 94.

id., 93, 154.

Mon. Hitt., III, 195.

(1) Herod., I, 94.

le commerce d'exportation de l'Occident se faisait par l'intermédiaire d'étrangers, les Phéniciens et les Hellènes, qui en retiraient un profit considérable.

Les Lydiens avaient laissé ces derniers peuples fonder des comptoirs sur la côte d'Asie, leur avaient laissé acquérir de l'importance; les colons de race hellénique s'étaient réunis en confédération; ils avaient ouvert des relations avec les États voisins; ils visitaient les marchés, achetaient les produits et s'installaient au milieu des indigènes pour transporter les marchandises sur les marchés de la côte.

L'ancien peuple phrygien avait été repoussé par l'invasion sémitique qui venait du sud-est en Asie Mineure et qui s'établissait sous l'autorité des rois d'Assyrie; il fut soumis à Ninus et dans la suite aux rois de Lydie.

Les Lydiens, malgré leur origine européenne, étaient plus étrangers aux Grecs des côtes que les Phrygiens; mais chez eux la culture des arts était bien plus avancée que chez ce dernier peuple: aussi les Grecs encore ignorants et incultes puisaient chez les peuples d'Orient le germe de leur civilisation.

Les Lydiens, qui avaient reçu de la nature des dispositions remarquables pour la poésie lyrique, enseignaient aux Grecs ces mélodies populaires qui furent l'origine de l'élegie grecque, et le mode mélodieux de la musique lydienne fut transporté à Delphes et dans

où les Grecs ne savaient encore fabriquer que de grossiers ouvrages de bronze.

Dans le huitième siècle avant notre ère, Gygès envoyait à Delphes six cratères d'or, du poids de trente talents. D'autres offrandes en argent furent envoyées par le même prince, et les Delphiens les appelaient les Gygéades, du nom de celui qui les avait consacrées. Les artistes grecs initiés à la fabrication des objets en métal savaient donner à leurs produits un caractère plus délicat; mais c'est, à n'en pas douter, dans leurs rapports avec la nation lydienne qu'ils puisèrent les premiers éléments d'un art dans lequel ils ont excellé.

On est même en droit de supposer que les Grecs ont emprunté quelques-unes de leurs lois à l'empire de Lydie. Hérodote constate que les Lydiens étaient gouvernés par des lois qui différaient peu de celles des Grecs; il n'est pas probable que le grand empire de Lydie, qui florissait dans un temps où la Grèce était encore plongée dans la barbarie, ait emprunté des lois à une nation qu'il connaissait à peine.

CHAPITRE XI.

CHUTE DES ROIS HÉRACLIDES DE LYDIE. — AVÈNEMENT DES MÉMNADES.

Pendant les premières années de la dynastie des Héraclides la puissance as-

de Candaule, et Gygès, fils de lui, Carien d'origine, commandait les plus aguerries.

Les faits d'Hérodote nous montrent que la haine de Candaule, motivée par une crainte de sa femme, la reine Nysida. L'historien veut être fidèle aux faits de son récit; il veut que dans les principaux événements de l'histoire de la femme soit toujours à l'origine les événements. Si la haine de Candaule n'eût pas déjà été dans les conseils des gardes cariens, la révolte de Nysida contre l'édicte du roi Candaule n'aurait pour résultat de changer la dynastie des rois de Lydie, et le chef des Cariens autre appui que celui de Nysida ne serait pas monté sur le trône qui irrita les Lydiens (méconnaissance), ce fut surtout l'attitude des Cariens et le secours que le nouveau roi leur donna à sa nation. Avec Gygès les Cariens avaient le pied sur les marches de Lydie, et la double hache, symbole de la puissance des Héraclides, aussi l'emblème adopté en Carie. La puissance lydienne s'étendit alors sur la côte occupée par les Grecs. La haine des Cariens contre les Lydiens subsistait toujours, et dès que les Cariens d'origine carienne furent sur le trône de Lydie, la pensée d'être l'Ionie devint le point de vue de toute la politique lydienne. Du nord, le pouvoir de ces rois s'étendit jusqu'à la Propontide; plusieurs villes avaient été fondées par des Lydiens, et portaient leur nom. L'union d'une origine commune des Mysiens avait facilité l'union de la Carie; une communauté religieuse serrait encore ces liens; on avait donc d'un côté la ligue des trois peuples, les Mysiens, les Lydiens et les Cariens, et de l'autre les peuples grecs de la Propontide. Ces derniers possédaient, il est évident, plusieurs places fortes, des villes dont la prospérité faisait d'eux des ennemis, ils avaient pour alliés les Athéniens, dont l'alliance pouvait leur servir d'un grand secours en cas de guerre déclarée; et sur le continent, le temple de Didymé, qui

était commun aux Éoliens et aux Ioniens, complétait, comme centre religieux, le panionium de Mycale, et réunissait sous ses portiques les alliés des Ioniens, comme le centre religieux de Labranda, portant à son frontispice la double hache d'Hercule, réunissait les confédérés lydiens, cariens et mysiens.

L'antagonisme entre les Ioniens et les Cariens ne venait pas seulement du souvenir des cruautés que les Ioniens avaient exercées en Carie, en assassinant les hommes pour enlever leurs veuves. Il y avait encore une rivalité d'intérêt qui avait pris naissance sur les bords du Nil, où les deux peuples avaient formé des établissements sous la protection des rois d'Égypte. Pendant tout le temps que les peuples de Carie furent exclus de la participation aux affaires publiques, ils s'appliquaient à la fabrication et au métier des armes; leurs mercenaires allaient servir chez les princes étrangers; leurs négociants faisaient connaissance avec les rivages inconnus, et comprenaient tout ce que les entreprises maritimes pouvaient assurer de jouissance à un Etat; aussi dès qu'un soldat carien fut devenu roi de Lydie, toutes ces pensées se formulèrent autour du nouveau roi, et les villes ioniennes comprirent aussitôt que leur liberté et leur existence même se trouvaient menacées par la nouvelle politique des Mermnades.

En effet toutes les aspirations des rois de Lydie les portaient à créer une nouvelle puissance maritime carienne et lydienne, et à incorporer par la conquête les villes florissantes des Ioniens dans les limites de leur royaume.

C'est ainsi que la chute de Candaule fut pour les Grecs d'Asie le signal d'une guerre prochaine, qui devait ruiner pour longtemps leur commerce et leur puissance, et finalement les réduire sous le joug des rois de Lydie. Ces princes étaient maîtres de toute la Mysie jusqu'au Rhynacus. La riche principauté de Dascylium les mettait en communication avec la Propontide et l'Hellespont, mais du côté de l'ouest le territoire ionien les séparait de la mer, les Grecs étaient maîtres de l'embouchure des fleuves de la Lydie. Smyrne commandait l'Hermus, Éphèse le Caystre,

J'ai fait déblayer l'intérieur jusqu'à la roche, dans laquelle un sarcophage a été taillé. Diamètre, 21 mètres.

Tumulus n° 6. Deux assises en joints réguliers, parfaitement appareillées; il reste des traces de la porte et du couloir qui conduisait à la chambre: celle-ci était voûtée en ogive, et faite de petites pierres longues posées à sec. Diamètre, 16 mètres.

Tumulus n° 7. Il est entouré d'un double revêtement qui, d'un côté, a sept assises régulières. Ce revêtement paraît complet. Nous trouvons au pied des morceaux d'une doucine peu évidée, qui servait au couronnement du soubassement (*χρηπίδος*) sur lequel repose le tumulus (*τὸ χῶμα*). La pointe était couronnée par une pierre en forme de pomme de pin (ou par un phallus, selon quelques antiquaires). Le diamètre est de 13^m,80.

Tumulus n° 8. Il est d'une construction différente; il n'a pas de soubassement: c'est un monceau tout composé de petites pierres arrondies et jetées seulement les unes sur les autres. **Le centre est creux, parce qu'il a été fouillé. La porte de la chambre subsiste encore; elle est d'une seule pierre. Diamètre, 33 mètres.**

Tumulus n° 9. Il a une enceinte solide à double revêtement (j'appelle ainsi deux murs circulaires appliqués l'un sur l'autre et parementés, sans liaison entre eux). La chambre a 5 mètres de longueur sur 2 mètres de large.

front; preuve irrécusable que l'appareil *isodomon* était employé dans la haute antiquité, en même temps que l'appareil en joints irréguliers. La chambre est à petites pierres. Diamètre du tumulus, 13^m,40.

Tumulus n° 12, voisin du premier, d'une construction analogue. Au milieu de la chambre est un sarcophage creusé dans le roc. Diamètre, 11 mètres.

CHAPITRE VI.

TOMBEAU DE TANTALE (1).

Enfin, à deux milles et demi du point de débarquement et à moitié de la hauteur de la montagne, nous arrivons sur un plateau couvert de débris de constructions: ce sont des amas de pierres formant différentes lignes qui ont sans doute appartenu aux murailles et à quelques autres édifices. Une éminence qui domine ce plateau porte deux tombeaux; ce sont les plus considérables du lieu. Le plus grand et le mieux conservé est connu sous le nom de tombeau de Tantale; ce tumulus forme un cercle parfait; il a 33^m,60 de diamètre, et par conséquent 105^m,587 de circonférence: c'est donc un monument important, οὗ ἀπενής τὰς πόλεις; il est construit tout en pierres seches de moyenne dimension. Au centre est une chambre rectangulaire de 3^m,55 de long sur 2^m,17 de large, et 2^m,85 de hauteur sous la voûte. Cette chambre est voûtée

sage; son épaisseur est de 2^m,70. Seize murs, rayonnant du centre à la circonférence, relient ce second mur circulaire à un troisième, dont l'épaisseur totale est de 3^m,70, et qui forme le revêtement du monument. Pour plus de solidité, ce mur est composé de deux parties, l'une intérieure, de 1^m,40 d'épaisseur, parementée des deux côtés, et l'autre de 2^m,30, composée de pierres d'un plus fort échantillon, dont le parement extérieur forme le soubassement de l'édifice. Cette chambre est orientée nord et sud; toutes les autres sont orientées est et ouest.

Il est impossible d'imaginer une construction mieux entendue pour résister à l'action des siècles. Le dehors du cône était en grande partie conservé quand j'ai commencé mes opérations. J'ai été obligé de le démolir, ainsi que la majeure partie du soubassement, pour bien saisir ce système ingénieux de construction. Tous les murs dont j'ai parlé sont noyés dans un remplissage en petites pierres, toutes à peu près de la même dimension et parfaitement réunies, quoiqu'elles n'aient aucun ciment. Ayant la direction de la poutre et le diamètre, il m'a été facile de déterminer la hauteur, et j'ai trouvé 27^m,80 pour la hauteur totale. Ce monument sépulcral est certainement un des plus considérables de tous ceux de l'Asie Mineure; il ne le cède qu'à celui d'Alyatte, qu'Hérodote comparait aux pyramides.

A partir de ce tombeau jusqu'à la mer, on suit une longue muraille qui se prolonge en serpentant par tous les détours des rochers. Elle est composée de deux parements en grosses pierres posées à sec, avec un remplissage en petites pierres; elle n'a que 1^m,16 d'épaisseur: c'était peut-être l'enceinte de la nécropole. L'Acropolis est au couchant, sur un rocher presque à pic, et qui forme à peu près le tiers de la hauteur totale de la montagne.

Au milieu d'une petite plaine qui domine le tombeau de Tantale se trouve un lac qui a environ 100 mètres de diamètre, et qui paraît alimenté par des sources sortant de divers endroits du rocher; tout le reste de la montagne est d'une aridité extrême. Ce

serait là l'étang Salœ, bien diminué, il est vrai, par les atterrissements; mais il en a tant d'autres plus grands qui ont complètement disparu.

Nous gravissons, pour arriver à l'Acropole, des rochers volcaniques verticaux et aigus. Nous avons toujours marché au nord-ouest. Cette enceinte, bâtie de pierres sèches de petit volume, s'appuie au sud sur une crête de rochers à pic; elle a 5 mètres de hauteur. A 100 mètres de là, toujours en montant, on arrive aux propylées de la citadelle; c'est la partie la mieux conservée de l'édifice. La porte a été entièrement dégagée par les matelots; elle a 1^m,30 dans la partie inférieure; elle est inclinée en pylône. Les quatre assises qui restent ont 2^m,35 de hauteur. L'architrave, d'une seule pierre, a 2^m,30 de long; l'épaisseur du rempart est de 3 mètres; il est composé de deux parements de 1^m,30 d'épaisseur chacun. Après avoir passé la porte, on arrive dans un couloir oblique, au fond duquel était sans doute un escalier pour monter sur l'esplanade; mais de grosses pierres éboulées empêchent de voir cet endroit. Ce couloir était couvert par un plafond de pierre. Dans une partie obscure, on aperçoit un puits, sans doute le puits de quelque oracle.

L'esplanade de l'Acropolis est un rocher uni de 50 mètres en tous sens; c'est le point culminant de la montagne. On trouve dans les fouilles un grand nombre de fragments de tuiles à rebord, mais aucun ouvrage d'art.

On voit encore en place un soubassement rectangulaire de 30 mètres de côté, composé d'une assise de pierres bien appareillées et taillées à bossage qui a dû former le soubassement d'un temple. Ces assises sont régulièrement orientées; tout porte à penser qu'elles ont fait partie du temple de Cybèle, de la mère Plastique. De l'autre côté de l'Acropolis, le rocher a été taillé en talus rapide, et un large fossé a été creusé pour défendre les abords du lieu sacré.

Il serait difficile de réunir en un même lieu tant d'éléments divers: un lac, un tombeau, une citadelle sur le sommet d'une montagne, éléments qui concordent trop bien avec les textes grecs pour que ces lieux ne soient pas

... par les
... pas par
... est impos-
... accord entre la

... toutes que nous
... existe encore des
... toutes bâties sans
... avoir appar-
... publics et à des mai-
... Dans toutes ces en-
... sont arrondis et les
... disposés de manière à
... couverts en pierres et
... comme dans les an-
... monuments phéniciens de Malte.

... l'enceinte de cette an-
... on ne trouve pas un seul
... qui ait pu appartenir au se-
... âge de l'antiquité grecque; c'est
... une preuve que cette ville est
... habitée depuis la catastrophe
... l'a ruinée.

CHAPITRE VII.

LYDIE. — MÆONIE. — MIGRATIONS DES LYDIENS EN ASIE. — TRIBUS MÆONIENNES.

Lorsque les tribus thraces passèrent
le détroit pour aller s'établir dans la
Chersonnèse d'Asie, ces hordes, alors
sans nom se distinguèrent entre elles par
quelque caractère saillant tiré, soit de
leur langage (1), soit de leur campement

Mæoniens en Asie, n'oublie pas de dire
qu'il a puisé ces traditions chez les écri-
vains nationaux, Xanthus de Lydie, et
Ménécrate d'Elée, dont le témoignage
est d'un grand poids; il s'ensuit que
la souche de la nation lydienne est ori-
ginaire d'Europe.

Ces migrations eurent lieu longtemps
avant la guerre de Troie, et d'après la
marche ordinaire de ces migrations, on
doit penser que les Mæoniens ont pré-
cédé les Mysiens dans leur installation
sur le continent d'Asie. A défaut de
renseignements plus précis sur l'arrivée
des Mæoniens, les chronologistes pla-
cent cette migration dans la première
moitié du seizième siècle avant notre
ère. Déjà les Pélasges et les Lélèges oc-
cupaient certaines parties de la côte
occidentale, et les régions du sud étaient
habitées par des familles de race phéni-
cienne qui étaient venues dans l'intérieur
par les ports de la Lycie.

Les Cariens, sujets de Minos, étaient
maîtres du sud-ouest de la presqu'île.
Il se fit une fusion de ces diverses po-
pulations, qui, n'ayant pas d'intérêts op-
posés, vécurent en bonne intelligence;
unis par une communauté de religion,
ils finirent par se regarder comme de
même race. Les Cariens étaient cepen-
dant venus de la Crète, mais cette mi-
gration était si ancienne que du temps
d'Hérodote ils se regardaient comme
autochthones.

Au nombre des tribus qui s'allièrent
avec les Mæoniens, il faut compter les

le la Carie et ceux de la Lydie, et l'influence cette alliance eut sur les villes ioniennes lorsque l'Asie de Lydie échut à la race des Méoniens.

À l'époque d'Hérodote la Cabalie était habitée par ces Méoniens Cabalès, qui différaient, par quelque différence de langage, des Lydiens et des Cariens, mais ils étaient limitrophes (1).

Strabon, qui mentionne aussi le petit pays de Cabalie, identifie ces habitants avec les Solymes d'Homère (2) : assez dire qu'il les considère comme de race phénicienne. La langue qu'ils parlaient les Méoniens est sans doute d'origine thracique; on lui a attribué aussi le nom de langue mysienne; elle était parlée par les Lydiens (3); les Cibyrites Cabaliens parlaient la langue lydienne (4) : ils faisaient usage de la langue grecque et de celle des Solymes (qui était sans doute une langue sémitique). « Les Méoniens habitaient aussi la ville de Termessus, dit-on, par les descendants des Lydiens qui vinrent occuper Carie (5). »

La partie occidentale de la région qui fut dans la suite appelée Lydie était située dans le voisinage de la côte. À l'époque les colonies ioniennes n'ont pas arrivées, les Pélasges et les Grecs y possédaient quelques villes. On ne saurait cependant assigner de limites positives à cette province; les auteurs anciens se taisent sur ce sujet. On peut cependant être certain que les Lydiens étaient inconnus du sud de la guerre de Troie, car Homère fait jamais mention de ce peuple. On ne compte les Méoniens au nombre des alliés de Priam. « Les fils de Ménélas, Antiphos et Mesthios, qui moururent le jour près du lac Gygée, guidaient les Méoniens, nés au pied du Tmolus. » Cette région est celle qui plus tard forma le cœur de la Lydie, et on voit dans ce passage que le lac Gygée, qui

fut appelé ensuite Coloé, existait au temps de la guerre de Troie : il ne peut donc avoir reçu son nom de Gygée, le premier roi Mermnade, qui vivait à la fin du huitième siècle avant notre ère. Aux fils des Pylémènes s'était joint un autre chef de Méoniens, Iphition, fils d'Otrynthe, né « dans la ville opulente d'Hyda, au pied du Tmolus, couvert de neige (1); » (cette épithète homérique est conservée par les Turcs au mont Tmolus, qu'ils appellent Bouz-dagh, la montagne de la glace). Il avait vu le jour près du lac Gygée, aux bords du poissonneux Hyllus et de l'Hermus impétueux.

La Méonie était donc bornée au sud par le mont Tmolus; elle s'étendait à l'est jusqu'aux montagnes de la Catacécumène, au nord jusqu'au Caystre, et à l'ouest elle était bornée par les possessions des Pélasges, où s'établirent les Éoliens et les Ioniens. À l'époque de l'invasion des Cimmériens, la Méonie portait aussi le nom d'Asie (2), qui selon quelques écrivains aurait été donné par les Grecs à tout le continent.

La Méonie s'étendait au sud jusqu'au Caystre, « dans la prairie asienne près des bords du Caystre; » au nord elle était baignée par le fleuve Cogamus. La ville de Méonia, capitale du pays, était, selon Pline (3), près de ce fleuve, puisque les *Mæonii* étaient voisins des *Tripolitani*, dont la position est connue.

CHAPITRE VIII.

DYNASTIES LYDIENNES.

Méon passe pour être fils de Jupiter et de Tellus, c'est-à-dire que son origine est inconnue; il institua en Méonie le culte de Cybèle qui fut commun aux Lydiens et aux Phrygiens.

Méon ou Manès (4) fut le père de Cotys et l'aïeul d'Atys, roi des Méoniens, et fut chef de la dynastie des Atyades, qui régna pendant trois siècles; Atys était frère de Lydus, qui donna son nom aux Lydiens. « Sardes fut la résidence de ces

Hérodote, III, 90; VII, 77.

Strabon, XIII, 630.

Strabon, XII, 572.

Strabon, XII, 631.

Strabon, XII, 630.

Homère, *Iliad.*, II, 864.

(1) Hom., *Iliad.*, XX, 385.

(2) Démétrius de Scepsis. — Strabon, XII, 627.

(3) Pline, liv. V, 39.

(4) Hérodote, liv. I^{er}, 94.

La Lydie est une terre appelée Méonès, d'où sont venus après eux les Méoniens ; « les Méoniens et les Lydiens » ; d'autres en ont fait deux peuples différents : la première partie est appelée « meilleure (1) » et la seconde « Car », soumit les Cariens et les Cariens : « la Lydie est une terre qui existe depuis l'époque des Cariens (2) ». Les Lydiens qui finissent donc ces peuples, les fils d'Atys, adoré par le peuple et associé au dieu Carus et associé au dieu Carus (3). La Lydie est située sur les frontières de la Lydie, et fut découverte par son école

Atys une grande faiblesse, affligée par une épidémie. On tira au sort par le sort ceux qui furent destinés à gouverner la Lydie sous la conduite du troisième fils d'Atys, le nom de Tyrrhénius, le nom de la nation étrusque, et la Lydie fut revendiquée devant le peuple d'Asie sollicité

de lever un temple à Tyrrhénius, aussi attesté par Tyrrhénius

les ruines se voient encore au nord-est de la Phrygie; Adramys, un des fils d'Atys, père de Crésus, fonda la ville d'Adramyttium. Pylémène, le dernier souverain de cette dynastie, régna vers l'an 1290 avant notre ère; il est contemporain de la guerre de Troie et est cité par Homère dans l'Iliade (1).

Hérodote est le seul historien de la Lydie qui soit arrivé jusqu'à nous; Xanthus et Ménécrate ne nous sont connus que par des fragments épars dans les écrivains moins anciens, et nous pouvons les considérer comme véridiques, tant qu'ils ne sont pas en désaccord avec la marche naturelle des événements historiques; mais souvent la fable se mêle aux récits du père de l'histoire, et nous en sommes réduits à enregistrer les faits qu'il mentionne sans pouvoir discerner la plupart du temps ce qui est caché sous le voile de la mythologie.

Les relations d'Hercule avec la Lydie sont au nombre des événements qu'il nous est impossible de contrôler, mais qui certainement se rapportent à des relations antérieures entre les Lydiens et les peuples de l'Asie centrale, les Assyriens, et sans doute aussi les Phéniciens.

Sous le règne de Jardanus, un des princes atvades, Hercule fut amené captif en Lydie et vendu à la reine Omphale, par ordre de l'oracle. Ce héros rapporta de son expédition contre les Amazones une hache à deux tranchants qu'il avait conquise sur Hippolyte, et la légua à

petit-fils d'Alcée, fut le premier Héraclides. Le dernier fut Canqui régna de 735 jusqu'à 708 notre ère.

Ius, époux d'Omphale, ayant été un taureau, fut enterré dans la rue voisine, à laquelle il donna son nom. Celui de Sipylus autre prince de fut donné à la montagne qui sur le golfe de Smyrne.

Il est pas sans raison que les écrivains modernes qui se sont occupés de l'histoire de Lydie ont témoigné leur regret de voir les noms des rois Lydiens Bélus et Ninus à la tête de l'histoire des rois de cet empire. Hérodote étant le seul historien qui en fait mention, nous en sommes réduits à conjecturer que dans ces temps reculés l'Asie et l'Assyrie formaient deux États d'un vaste empire, qui s'étendait des rives du Tigre jusqu'aux limites occidentales de l'Asie Mineure.

Les fragments épars dans les écrits postérieurs à Hérodote, puis dans des livres perdus pour nous, montrent les Lydiens en relation avec les peuples sémitiques et fondant des colonies dans la Syrie, la Palestine, pendant un temps où la puissance Lydienne était dans tout son développement.

Les écrivains, se basant sur les traditions orientales, de préférence à celles des Grecs, ont supposé que les Lydiens, enfants de Lud, sont sortis de la Mésopotamie pour venir s'établir en Asie Mineure; c'est dans leurs rapports avec les Égyptiens qu'ils auraient l'idée d'honorer les grands hommes en élevant des monuments comparables aux pyramides : cette opinion ne peut être soutenue du moment que les Grecs sont d'accord pour regarder l'Asie Lydienne comme étant d'origine européenne; mais on ne saurait juger dans leurs rapports avec les peuples sémitiques les Lydiens n'aient subi l'influence orientale, qui pour l'émigration des mœurs les assimile aux Assyriens. Chez eux les jeunes gens étaient autorisés à faire le métier d'artisans pour se procurer une fortune, et continuaient jusqu'à ce qu'ils fussent assez riches pour se marier : cet usage si commun aux peuples de race européenne

se trouvait en vigueur sur les rives de l'Euphrate, chez les Babyloniens (1).

CHAPITRE IX.

ÉTENDUE. — FRONTIÈRES DU ROYAUME DE LYDIE. — MONTAGNES. — FLEUVES.

Au temps de leur plus grande puissance, les rois de Lydie ont possédé toute l'Asie en deçà du fleuve Halys. Le royaume de Phrygie était anéanti, et tous ces peuples, autrefois divisés, obéissaient au pouvoir de Crésus : il faut en excepter cependant les Lyciens et les Ciliciens.

Nous ne devons considérer ici le royaume de Lydie qu'à son point de vue géographique, et ne tenir compte que du territoire qu'il a occupé, soit à son origine, soit même comme province romaine. Pline est l'auteur qui détermine le plus clairement les limites de la Lydie sous l'empire romain. Il tient compte du territoire de l'Ionie, qui sous les rois lydiens était complètement incorporé à leur empire.

La Lydie est au-dessus de l'Ionie : elle est arrosée par le Méandre ; ses bornes à l'est sont, la Phrygie ; au nord, la Mysie ; au sud, la Carie. On l'appelait jadis Méonie : elle est traversée par le mont Tmolus ou Timolus, couvert de vignobles, qui donne naissance au Pactole. (2). Le mont Messogis, parallèle au Tmolus, fait aussi partie de la Lydie : il forme le revers nord de la vallée du Méandre. Du côté de l'est, nous savons avec certitude que la province s'étendait jusqu'au fleuve Lycus, qui coulait à l'ouest de Colosse et formait les limites communes de la Lydie, de la Phrygie et de la Carie (3). Il faut peut-être y comprendre les villes de Nysa, de Tralles et de Magnésie sur le Méandre ; mais les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point. La Lydie est traversée de l'est à l'ouest par le cours de l'Hermus, qui reçoit le fleuve Ilylus, appelé aussi Phrygius. La province de laquelle sort l'Hermus et qui, à cause de sa nature volcanique, reçut le

(1) Hérod., I, 93.

(2) Pline, V, 39.

(3) Hérodote, VII, 31.

nom de Catacécaumène, est considérée comme ayant fait partie de la Phrygie Épiète. Strabon (1) exprime son embarras pour s'expliquer à ce sujet :

« Vient ensuite le pays connu sous le nom de Catacécaumène, soit qu'il appartienne à la Mysie, soit qu'il dépende de la Néonie, car ces deux opinions ont leurs partisans. » Toute la Lydie était traversée de l'est à l'ouest par une grande route qui conduisait de la côte jusqu'à Suze ; elle était divisée en stations, à chacune desquelles on trouvait des maisons royales et des lieux de repos à l'usage des voyageurs ; ces établissements existent encore dans toute l'Asie et la Perse, sous le nom de caravanseraï (palais des caravanes) : les voyageurs y sont reçus gratuitement. La route passait continuellement par des lieux habités ; on comptait pour traverser la Lydie et la Phrygie jusqu'aux rives du fleuve Halys vingt stations, qui comprenaient quatre-vingt-quatre parasanges et demi de trente stades chacun, ce qui fait deux mille cinq cent trente-cinq stades ; mais on n'est pas d'accord sur la mesure du stade employé, les uns l'estiment à cent quarante-sept mètres soixante-dix-huit, Le stade olympique étant de cent quatre-vingt-quatre mètres quatre-vingt-quinze cent.

Le territoire de la Lydie est d'une extrême fertilité, et la réputation de la contrée se soutient encore malgré l'état de décadence où est tombée l'agriculture.

CHAPITRE X.

MONUMENTS.

Malgré la renommée de puissance et de richesse qui s'est attachée au souvenir des rois de Lydie, cette province n'offre pas à l'étude de l'archéologie des monuments aussi nombreux et aussi remarquables que la province voisine, l'Ionie. On ne saurait aujourd'hui citer un seul monument qui fût évidemment l'ouvrage d'un prince lydien : il faut cependant en excepter les tombeaux de la plaine de Sardes ; mais, jusqu'à ce que ces monuments aient été soumis à une investigation spéciale, ils se présentent à nos yeux comme des tertres naturels.

La destruction des monuments de la Lydie s'explique facilement par les guerres acharnées et incessantes qui ravagèrent ce pays. C'est en effet sur ce plateau central que se sont décidées la plupart des grandes batailles d'où dépendait le sort de ces contrées. La bataille de Thymbrée, comme celles d'Ipsus et de Magnésie, et, dans le moyen âge, celle de Dorylée entre les croisés et les Mulsulmans.

La constitution du pays, composé de larges vallées et de montagnes granitiques, n'offrit jamais aux Lydiens les éléments de ces constructions gigantesques ou de ces ouvrages taillés dans le roc par lesquels se distinguèrent d'autres peuples. La brique était l'élément

tes de chaume. Il faut cependant justice à ce peuple, qui eut une place marquée sur les progrès que les firent dans les arts : c'est chez les Lydiens que les artistes grecs trouvèrent à étudier et à pratiquer leur art. La position naturelle des premiers de l'art de la musique fut tellement favorisée par les Grecs, que la musique ne fut introduite non-seulement dans les représentations scéniques, mais pénétra aussi les cérémonies religieuses.

Hérodote, qui se plaît souvent à donner une tournure dramatique à ses événements historiques, nous montre les Lydiens inventant les jeux dans lesquels se soustraire aux ennuis d'une vie qui dura pendant dix-huit ans : pendant ces jours on aurait peut-être pensé que la terre avec plus de soins, que les dres, les osselets, et la

(1). Les Romains paraissent avoir utilisé le mot d'Hérodote, puisque les divertissements ils donnèrent le nom de Ludi (Lydi). Le vêtement des Lydiens, qui se rapprochait des modes grecs, n'était pas du goût des Grecs, toujours regardait les peuples de l'Asie comme efféminés : ils eurent même à compter avec eux lorsque les Perses, après avoir vaincu les Perses, se préparèrent à envahir l'Asie ; mais ces princes avaient dans leurs armées les contingents des Cariens, leur côté passaient pour le peuple le plus guerrier de la Péninsule. Ils étaient principalement à cheval, de lances très-longues, et excellaient dans la cavalerie (2). Mais à la suite d'une révolte contre Cyrus il fut ordonné aux jeunes gens de cesser de porter les armes, de se revêtir de longs vêtements et de chauffer des cothurnes. Les Lydiens le costume royal consistait dans le diadème, le sceptre et le manteau de pourpre (3) : c'est ainsi que les Lydiens ont représenté Crésus sur son

trône. La musique et la danse remplacèrent les exercices des armes, et l'éducation lydienne fut plus spécialement tournée vers l'étude des arts. Les royaumes

de Colosse fournissaient des flûtes mélodieuses, et Orphée lui-même ne dédaigna pas de chanter sur le mode lydien. Marsyas, Amphion, Mélépide sont les compositeurs les plus célèbres dont l'antiquité nous ait conservé les noms. La musique lydienne charma les peuples d'Ionie pendant toute la période hellénique.

Les intérêts et les goûts des Lydiens les portaient principalement à tourner leurs vues du côté de l'Asie centrale. Ils n'attachaient aucun prix aux affaires maritimes ; c'en était cependant pas l'intelligence du commerce qui leur manquait si on leur doit l'invention des monnaies d'or et d'argent et l'ouverture des premiers bazars (1), institution commerciale qui fleurit encore en Asie après trois mille ans, et que l'Europe ne s'est jamais assimilée que par exception.

Les premiers navigateurs hellènes qui abordèrent sur les côtes d'Asie ne trouvèrent que des tribus éparses, au milieu desquelles ils s'établirent sans peine ; c'est ainsi qu'ils avaient occupé la plupart des îles de la Méditerranée. Tant qu'ils ne portèrent point ombrage aux États constitués qui existaient dans l'intérieur de la presqu'île, ils purent développer sans contrainte leur commerce et étendre leurs possessions territoriales. Mais cet état de liberté ne pouvait durer longtemps. Les peuples d'Asie finirent par reconnaître que tout le profit du commerce maritime était entre les mains des étrangers. Cet état de choses ne tarda pas à donner naissance à un antagonisme qui dura pendant plusieurs générations et qui finit par une guerre dans laquelle l'Europe et l'Orient engagèrent toutes leurs forces.

Les Lydiens, cernés de tous côtés par des contrées montagneuses, n'avaient pas senti encore le besoin de s'étendre vers la mer ; leurs plus grands intérêts les portaient vers l'Orient, et le commerce des caravanes les mettait en relation avec les pays d'Assyrie, de Babylone et de l'Inde. La navigation de l'Euphrate et les rapports maritimes avec les pays limitrophes du golfe Persique étaient entre les mains des indigènes ; mais tout

Hérodote, I, 94.

id., 93, 154.

Mon. Malic., III, 195.

(1) Hérod., I, 94.

le commerce d'exportation de l'Occident se faisait par l'intermédiaire d'étrangers, les Phéniciens et les Hellènes, qui en retiraient un profit considérable.

Les Lydiens avaient laissé ces derniers peuples fonder des comptoirs sur la côte d'Asie, leur avaient laissé acquérir de l'importance; les colons de race hellénique s'étaient réunis en confédération; ils avaient ouvert des relations avec les États voisins; ils visitaient les marchés, achetaient les produits et s'installaient au milieu des indigènes pour transporter les marchandises sur les marchés de la côte.

L'ancien peuple phrygien avait été repoussé par l'invasion sémitique qui venait du sud-est en Asie Mineure et qui s'établissait sous l'autorité des rois d'Assyrie; il fut soumis à Ninus et dans la suite aux rois de Lydie.

Les Lydiens, malgré leur origine européenne, étaient plus étrangers aux Grecs des côtes que les Phrygiens; mais chez eux la culture des arts était bien plus avancée que chez ce dernier peuple: aussi les Grecs encore ignorants et incultes puisaient chez les peuples d'Orient le germe de leur civilisation.

Les Lydiens, qui avaient reçu de la nature des dispositions remarquables pour la poésie lyrique, enseignaient aux Grecs ces mélodies populaires qui furent l'origine de l'élegie grecque, et le mode mélodieux de la musique lydienne fut transporté à Delphes et dans

où les Grecs ne savaient encore fabriquer que de grossiers ouvrages de bronze.

Dans le huitième siècle avant notre ère, Gygès envoyait à Delphes six cratères d'or, du poids de trente talents. D'autres offrandes en argent furent envoyées par le même prince, et les Delphiens les appelaient les Gygéades, du nom de celui qui les avait consacrées. Les artistes grecs initiés à la fabrication des objets en métal savaient donner à leurs produits un caractère plus délicat; mais c'est, à n'en pas douter, dans leurs rapports avec la nation lydienne qu'ils puisèrent les premiers éléments d'un art dans lequel ils ont excellé.

On est même en droit de supposer que les Grecs ont emprunté quelques-unes de leurs lois à l'empire de Lydie. Hérodote constate que les Lydiens étaient gouvernés par des lois qui différaient peu de celles des Grecs; il n'est pas probable que le grand empire de Lydie, qui florissait dans un temps où la Grèce était encore plongée dans la barbarie, ait emprunté des lois à une nation qu'il connaissait à peine.

CHAPITRE XI.

CHUTE DES ROIS HÉRACLIDES DE LYDIE. — AVÈNEMENT DES MÉMNADES.

Pendant les premières années de la dynastie des Héraclides la puissance as-

r de Candaule, et Gygès, fils de
s, Carien d'origine, commandait
es les plus aguerries.

écrits d'Hérodote nous montrent
de Candaule, motivée par une
ce de sa femme, la reine Nysida.
historien veut être fidèle aux
se de son récit ; il veut que dans
cipaux événements de l'histoire
ure de femme soit toujours là
ominer les événements. Si la
Candaule n'eût pas déjà été
dans les conseils des gardes ca-

la révolte de Nysida contre l'é-
lède du roi Candaule n'aurait
pour résultat de changer la dy-
es rois de Lydie, et le chef des
sans autre appui que celui de
ne serait pas monté sur le
qui irrita les Lydiens mécon-
(1), ce fut surtout l'attitude des
et le secours que le nouveau roi
de sa nation. Avec Gygès les
avaient le pied sur les marches
de Lydie, et la double hache,
de la puissance des Héracli-
nassi l'emblème adopté en Carie.
nance lydienne s'étendit alors
à côté occupée par les Grecs.

la haine des Cariens contre les
subsistait toujours, et dès que
ces d'origine carienne furent
sur le trône de Lydie, la pensée
mettre l'Ionie devint le point de
toute la politique lydienne.

du nord, le pouvoir de ces rois
it jusqu'à la Propontide ; plu-
lles avaient été fondées par des
lydiens, et portaient leur nom.
venir d'une origine commune
Mysiens avait facilité l'union de
vinces ; une communauté reli-
resserrait encore ces liens ; on
ionc d'un côté la ligue des trois
les Mysiens, les Lydiens et les
contre les peuples grecs de
; ces derniers possédaient, il
plusieurs places fortes, des villes
es dont la prospérité faisait en-
urs ennemis, ils avaient pour
Athènes, dont l'alliance pouvait
e d'un grand secours en cas
erre déclarée ; et sur le conti-
Asie, le temple de Didyme, qui

était commun aux Éoliens et aux Ioniens,
complétait, comme centre religieux, le
panionium de Mycale, et réunissait sous
ses portiques les alliés des Ioniens,
comme le centre religieux de Labranda,
portant à son frontispice la double ha-
che d'Hercule, réunissait les confédérés
lydiens, cariens et mysiens.

L'antagonisme entre les Ioniens et les
Cariens ne venait pas seulement du sou-
venir des cruautés que les Ioniens
avaient exercées en Carie, en assassi-
nant les hommes pour enlever leurs
veuves. Il y avait encore une rivalité
d'intérêt qui avait pris naissance sur les
bords du Nil, où les deux peuples avaient
formé des établissements sous la pro-
tection des rois d'Égypte. Pendant tout
le temps que les peuples de Carie furent
exclus de la participation aux affaires
publiques, ils s'appliquaient à la fabri-
cation et au métier des armes ; leurs
mercenaires allaient servir chez les prin-
ces étrangers ; leurs négociants faisaient
connaissance avec les rivages inconnus,
et comprenaient tout ce que les entre-
prises maritimes pouvaient assurer de
jouissance à un Etat ; aussi dès qu'un
soldat carien fut devenu roi de Lydie,
toutes ces pensées se formulèrent autour
du nouveau roi, et les villes ioniennes
comprirent aussitôt que leur liberté et
leur existence même se trouvaient me-
nacées par la nouvelle politique des
Mermnades.

En effet toutes les aspirations des
rois de Lydie les portaient à créer une
nouvelle puissance maritime carienne
et lydienne, et à incorporer par la
conquête les villes florissantes des Io-
niens dans les limites de leur royaume.

C'est ainsi que la chute de Candaule
fut pour les Grecs d'Asie le signal d'une
guerre prochaine, qui devait ruiner
pour longtemps leur commerce et leur
puissance, et finalement les réduire sous
le joug des rois de Lydie. Ces princes
étaient maîtres de toute la Mysie jus-
qu'au Rhyndacus. La riche principauté
de Dascylium les mettait en communi-
cation avec la Propontide et l'Helles-
pont, mais du côté de l'ouest le terri-
toire ionien les séparait de la mer, les
Grecs étaient maîtres de l'embouchure
des fleuves de la Lydie. Smyrne com-
mandait l'Hermus, Ephèse le Caystre,

Milet le Méandre, et les troupeaux des
des Vénètes, qui se jettent sur le ter-
ritoire des Cariens. D'autre part les
marches de l'Asie des Lydiens étaient
et l'Asie parvenue par la jalousie qui
d'abord les ennemis des Ephésiens et
Milet s'entretenaient une action com-
mune. Les Lydiens, avec de popula-
tion, ont le commandement des villes for-
tifiées des parts hostiles, qui pen-
saient se voir pour la soumission,
et l'Asie pour la résistance. Dans de
certaines circonstances, il était dispos-
sable de l'Asie, à former une armée, les
Lydiens, avec l'assistance des habitants
de tous les pays de l'Asie. Les Lydiens
et les Cariens, dans les villes de
la côte de l'Asie, jusqu'à Phocée.

En Asie, les Lydiens se reconnaissent
comme les habitants, toutes ces popula-
tions, dans leur de vivre en parfait ac-
cord. Les Lydiens s'étaient souvent
occupés de sanglantes guer-
res, et ils ont au sujet de l'élection
de l'empereur, ont par des tentatives de
violer, ont voulu imposer les par-
tis. Les alliances que les
Lydiens ont contractées avec leurs na-
tionalités du continent, n'avaient au-
cun effet dans cette occurrence, et
dans ses étroites li-

tance héroïque. La chute de cett
place portait un coup mortel à la ligu
ionienne, et la contrée tout entière fu
tombée au pouvoir des rois de Lydi
s'ils n'eussent été obligés eux-même
de veiller à la sûreté de leurs propre
provinces en résistant à l'invasion de
Cimmériens.

CHAPITRE XII.

INVASION DES CIMMÉRIENS.

Déjà ces hordes nomades partie
des bords de la mer Caspienne avaien
entrepris des expéditions sur les côte
de la mer Noire. Elles s'étaient emparée
de Sinope et avaient fait une irruption
en Lydie. Leurs troupes arrivaient ;
l'improvisiste au milieu des campagnes
livraient tout au pillage, et se retiraient
au milieu des camps retranchés qu'ils
avaient établis au moyen de leurs cha-
riots ; une autre troupe de nomades, les
Trères, accompagnait les Cimmériens
les premiers ont laissé dans la mémoire
des écrivains anciens une réputation
de ferocité incomparablement plus
grande que les Cimmériens ; ils ont tra-
versé la Lydie, et ont ravagé de fond er
comble la ville de Magnésie sur le Méan-
dre (1) ; leur apparition en Asie causait
chez les populations une profonde ter-
reur, et à peine osait-on leur résister.
Les Cimmériens s'emparèrent de la ville
de Sardes ; mais incapables de se rendre
maîtres de la citadelle, ils abandonnèrent

dyatte, ils furent expulsés par Alyatte, père de Crésus, vers l'année 606 avant notre ère. Sadyatte, fils d'Ardys, monta sur le trône en 631, il régna douze années. Pendant toute cette période l'histoire ne mentionne aucun fait remarquable, c'est assez dire qu'il conserva les conquêtes faites par ses prédécesseurs, la Phrygie jusqu'au fleuve Halys était au pouvoir des Lydiens, et déjà on pouvait écrire : *Halys amnis qui Lydiam terminat* (1).

Lorsque Alyatte fils, de Sadyatte, monta sur le trône, la ligue ionienne était pour ainsi dire rompue; Milet restait seule, mais sa puissance était telle que les Lydiens, inhabiles à la mer, ne pouvaient s'en rendre maîtres. Fidèles aux vues de ses prédécesseurs, Alyatte recommença la guerre contre les Ioniens, s'empara de Smyrne, et entreprit la conquête de Milet.

Pendant onze années consécutives Milet sut résister aux attaques des rois de Lydie; enfin un secours inattendu arrivait aux Grecs, et forçait les Lydiens de faire la paix avec eux.

L'apparition des Mèdes en deçà du fleuve Halys mettait en danger l'existence même de l'empire de Lydie. Les Mèdes étaient maîtres de toute la haute Asie, Ninive était tombée en leur pouvoir. En 606 Cyaxare, fils de Phraorte et petit-fils de Déjocès, avait fait alliance avec Nabonassar, roi de Babylone, et les princes d'Ecbatane se regardaient comme les successeurs des rois d'Assyrie; la Cappadoce était devenue vassale de la Médie et, sous prétexte de réclamer quelques scythes transfuges, Cyaxare avait déclaré la guerre à Alyatte. Mais le royaume de Lydie, qui s'étendait de la Mysie au Taurus, pouvait opposer aux Mèdes des peuples aguerris : ces derniers avaient pour alliés les peuples de l'Iran et de la Mésopotamie. Le prince de Cilicie Sennesis, le roi de Babylone Labynete étaient au nombre des alliés, tous d'accord pour abaisser la puissance lydienne. Alyatte avait son armée composée des Mysiens et des troupes éoliennes, et surtout de ces audacieux Cariens, dont la vie était un perpétuel

combat; la guerre se prolongea pendant cinq années, et finit par un événement qui a eu un grand retentissement dans l'histoire, et qui a causé bien des soucis aux savants et aux astronomes. Au commencement de la sixième année, au moment où les deux armées étaient au plus fort de la mêlée, une éclipse de soleil vint changer en nuit la lumière du jour, les Mèdes frappés de terreur, suspendirent le combat. C'était un usage chez ces peuples de ne combattre qu'en plein jour; effrayés, par ce qu'ils regardaient comme un prodige, les Mèdes songèrent à conclure la paix; les princes de Mésopotamie furent chargés de la négociation, et Alyatte en garantie du traité donna sa fille Arrienis en mariage à Cyaxare (1).

L'éclipse de soleil qui donna lieu à la paix entre les deux peuples a été le sujet des observations de plusieurs savants qui ne sont pas tombés d'accord. Il doit en ressortir une date précise, qui fixerait astronomiquement le règne d'Alyatte et celui des princes qui ont concouru au combat; elle avait été prédite par Thalès de Milet. Pliny place cette éclipse dans la quatrième année de la quarante-huitième olympiade, soit, selon Curtius (2), le 28 mai 585 avant notre ère : alors Thalès aurait été dans sa cinquante-quatrième année; mais comme Cyaxare est mort en 595, il faudrait supposer que le roi des Mèdes était alors Astyage et non pas Cyaxare, et que le roi de Babylone était Nabucodonosor. Les chronologistes modernes hésitent entre le 3 février 625 et 603 avant notre ère, mais alors se présentent d'autres difficultés, qui n'ont pas encore été résolues (3).

Alyatte avait épousé deux femmes, l'une de race carienne, l'autre de race ionienne : il eut plusieurs enfants. Crésus, fils de la carienne, avait été élevé dans les honneurs du commandement. Il avait été nommé gouverneur de la Mysie; ce fut lui qu'Alyatte désigna pour son héritier. Alyatte avait eu de sa femme

(1) Hérodote, *ibid.*

(2) Curtius, *griechische Geschichte*, t. I, p. 473.

(3) *Voy. Hérodote*, trad. de Miot, t. I, p. 192, 193.

(1) Lettre de Darius à Alexandre, ap. Q. Curt., liv. IV, 11.

L'UNIVERS.

... son père Pantaleon ;
... sur le trône. Crésus le fit
... avec ses partisans : ainsi
... dans la famille royale
... des deux races qui fut la
... des Grecs de l'Asie.

Alyatte mourut après un règne de
sept ans. Il laissait un
royaume florissant, dont la richesse sur-
passait celle de tous les peuples voisins.
Le peuple lui éleva un tombeau et chaque
classe de la population y concourut : à
cette œuvre les courtisanes lydiennes
y apportèrent la plus grande part. Le
tombeau d'Alyatte fut élevé en forme de
tumulus ; ce monument existe encore :
nous l'examinerons en étudiant la plaine
de Sardes.

CHAPITRE XIII.

RÈGNE DE CRÉBUS.

Crésus succéda à son père Alyatte ; ce
prince avait laissé cinq enfants : Ariénis,
sa première fille, mariée à Cyaxare ; la
seconde était mariée à un des pre-
miers citoyens d'Éphèse, nommé Mélas.
Un de ses fils, Adramys, fondateur de
la ville d'Adramyttium, et dont il n'est
plus fait mention dans l'histoire ; et enfin
deux fils, issus de deux femmes d'Alyatte ;
le premier, Pantaleon, était fils de la
femme ionienne ; déjà du vivant de son
père il avait réuni autour de lui un
parti qui le portait vers le trône : Crésus,

ne fut pas oublié dans cette profusion
d'offrandes ; le temple de Delphes et
d'autres oracles fameux avaient dans
ces libéralités une part proportionnelle
à la superstition du nouveau roi. Or-
gueilleux et craintif, comme les despo-
tes d'Orient, Crésus étourdissait les
oracles de ses questions répétées ; à peine
avait-il exercé quelque vengeance qu'il
en demandait pardon à toutes les di-
vinités, même à celles dont il savait à
peine le nom : cette faiblesse de caractère
devait le conduire à sa perte. Les villes
grecques avaient vu d'un œil tranquille
l'avènement du prince lydien ; l'or de
ses mines s'écoulait lentement, mais
sûrement, entre les mains des Grecs,
maîtres de tout le commerce de ces
régions. Éphèse étant arrivée au plus
haut degré de prospérité, l'alliance royale
de Mélas attirait sur elle la faveur du
monarque. Pandarus, son neveu, était
l'homme le plus influent dans les con-
seils de la ville : mais cette ville était
toujours libre, elle traitait d'égal à égal
avec Crésus. Sa soumission pacifique
étant devenue impossible, Crésus pour
soumettre les fiers Éphésiens n'eut plus
de ressource que dans la guerre.

L'expédition contre les Grecs d'Éphèse
fut la première entreprise de Crésus ;
malgré les partisans qu'il avait dans la
ville, il fut obligé de l'assiéger, et déjà
les murailles cédaient sous l'effort du
bélair, lorsque Pandarus eut la pensée
de mettre la ville sous la protection de

ses, le commerce avec l'intérieur s'étendait jusqu'aux confins de la Babylonie et de la Perse; toutes les richesses naturelles du pays étaient mises en valeur, et les Grecs profitaient de tout ce concours de circonstances pour faire leur éducation de peuple intelligent; les arts de la musique et de la poésie puisaient à la source asiatique des inspirations nouvelles et sur les rives du Marsyas on disait toujours: C'est ici que le roi Midas a inventé l'élégie.

Crésus par sa politique autant que par ses présents habilement distribués avait su mettre fin à l'antipathie qui existait entre les Grecs et les nations de l'est qu'ils appelaient barbares. Lacédémone avait été sensible au présent fait par le roi de l'or nécessaire pour élever la statue d'Apollon; aussi la proposition d'alliance faite à cette république fut-elle accueillie avec sympathie.

Crésus, maître de l'Asie d'une mer à l'autre jusqu'aux rives de l'Halys, avait fondé un royaume plus vaste et plus glorieux que celui de Priam. Les villes d'Ionie, actives, élégantes et industrieuses, formaient comme sa couronne maritime; mais cette loi fatale qui veut que rien ne reste stable dans les institutions humaines possédait Crésus, depuis qu'il possédait une marine, à convoiter les pays d'outre-mer. Chypre, qui avait échappé à la puissance assyrienne, était alors au pouvoir des Phéniciens; enfin, entre l'Halys et l'Euphrate il y avait un vaste pays, qu'on appelle la Cappadoce, et qui était sous la suzeraineté de la Perse: le roi de Lydie songeait à conquérir l'une et l'autre contrée et l'on criait dans Sardes: « A Mazaca avec Crésus. »

Les oracles interrogés s'étaient bien gardés de faire une réponse négative à une question accompagnée de si riches présents. Crésus conçut le projet d'envahir la Perse, et en trouva facilement le prétexte dans le désir de délivrer son parent, Astyage, retenu captif par Cyrus.

Crésus songea d'abord à se créer des alliés; il pouvait compter sur le secours des Babyloniens avec lesquels son père Alyette était déjà en bons rapports d'amitié; il avait aussi recherché l'alliance d'Amasis, roi d'Égypte; mais comme le dernier des Mermnades était monté

sur le trône à la suite d'une révolution soutenue par les troupes grecques. Ces trois Etats comprenaient déjà que l'empire de Perse prenait une attitude menaçante à leur égard: une ligne offensive et défensive pouvait seule les sauver. Les Perses n'étaient pas seulement les ennemis politiques de ces trois royaumes, et Cyrus ne s'annonçait pas seulement comme un conquérant, mais comme un réformateur religieux. Les Perses ne reconnaissaient qu'un dieu unique et invisible; ils sacrifiaient à Jupiter sur les sommets élevés des montagnes (1) comme faisaient les Phéniciens, mais n'élevaient ni temples ni statues; ils avaient autant d'horreur que de mépris pour le culte anthropomorphique des nations de l'ouest, et la destruction des idoles était pour eux un acte méritoire: voilà pourquoi dans la suite de cette guerre de la Perse, Cyrus l'Asie grecque Xerxès déploya la rage autant contre les temples des Grecs que contre les libertés des villes.

L'alliance de ces trois peuples aidée de celles des Lacédémoniens aurait peut-être suffi pour arrêter le torrent des peuples de l'Iran, si Crésus dans son orgueil n'eût commis une faute irréparable motivée par la réponse ambiguë de l'oracle.

Nous arrivons ici au dénouement de cette histoire de Lydie, qui, malgré les lacunes qu'elle présente, nous offre encore le tableau réuni de tout ce qui peut faire la gloire d'un peuple, richesse, puissance et poésie.

Crésus, persuadé qu'il aurait bon marché de l'armée perses, marcha contre Cyrus avec son armée lydienne et ses contingents de Grecs d'Asie. Parvenu aux rives de l'Halys, il traverse ce fleuve avec son armée soit sur des ponts, comme le croit Hérodote, soit en divisant le fleuve en plusieurs canaux faciles à passer à gué. La marche qu'il suivait en partant de Sardes était le nord-est; il arriva au bord du fleuve en longeant les montagnes qui furent plus tard les limites sud de la Galatie dans la région où l'Halys forme un grand coude pour couler de l'ouest au nord, et l'armée gagna la vallée du fleuve d'aval en amont; c'est ainsi

(1) Hérodote, I, 131.

qu'il faut entendre les mots d'Hérodote (1). Thalès imagina de détourner sur la droite de l'armée le fleuve qui coulait à sa gauche. L'Halys franchi, l'armée lydienne se trouva dans la région appelée Pterie, pays montagneux qui s'étend jusqu'à Sinope. On reconnaît sans peine le district situé entre la ville moderne de Youzgatt et les rives du fleuve, et dans lequel le village de Boghaz keui, le village du défilé, forme le point culminant. Crésus s'y établit, ravagea les terres des Syriens (Cappadociens), et s'empara de la capitale des Ptériens, dont il fit les habitants esclaves. Hérodote ne dit pas le nom de cette capitale, mais Étienne de Byzance la nomme Ptérium, ville des Mèdes (2), c'est bien la capitale de la Pterie. Crésus prit de même toutes les villes de l'intérieur et de la frontière, et finit par transporter en entier la nation syrienne. Voilà donc la ville de Ptérium située sur la rive droite de l'Halys, dans un pays montagneux, ruinée, dépeuplée et complètement abandonnée. Depuis cette époque aucun historien ancien ne fait plus mention de Ptérium; néanmoins, dans la table de Peutinger on trouve une ville du nom de Pterami, située entre Néocésarée (Niksar) et Tavium (Nefes keui), précisément à la place qu'occupait Ptérium; Hiérocès mentionne cette même ville sous le nom de Pteamaris, il est permis d'y voir le nom corrompu de Ptérium. On doit ajouter que si les

comme dit Hérodote, et non pas *dans les champs* de la Pterie, car cette région montagneuse n'offre pas de plaine où puisse se développer une armée.

Le combat fut sanglant, mais sans résultat, et les deux armées se retirèrent chacune dans ses cantonnements.

Crésus rentré à Sardes licencia ses troupes, et songea à réclamer le secours de ses alliés pour la campagne prochaine; mais, par une marche rapide, Cyrus fit entrer son armée en Lydie, et la capitale même était menacée avant que les Lydiens fussent rassemblés sous les armes.

Crésus, obligé de résister avec les seules troupes disponibles, et dont la cavalerie formait la majeure partie, marcha contre les Perses; les deux armées se rencontrèrent dans la vaste plaine de l'Hermus, non loin d'une petite ville appelée Thymbrée: et peut-être la cavalerie lydienne eut-elle dispersé l'armée de Cyrus, sans un stratagème qui est resté célèbre.

Harpagus, général mède, sachant combien la vue et l'odeur des chameaux inspire d'effroi aux chevaux, fit placer au premier rang de l'armée perse, une troupe de chameaux montée par des cavaliers. L'effet de cette tactique ne se fit pas attendre; les chevaux de la cavalerie lydienne, effrayés à l'aspect des chameaux, se ruèrent en désordre les uns sur les autres, et prirent la fuite: l'armée lydienne malgré des prodiges de

CHAPITRE XIV.

FIN DE L'EMPIRE DE LYDIE.

La chute de Sardes fut un événement terrible pour le peuple grec. Sous la domination pacifique du dernier roi de Lydie, il s'était fait une fusion entre les différentes races; les haines de peuple à peuple s'étaient assoupies. Les Grecs étaient au milieu des Lydiens, comme leurs compatriotes, et les ateliers royaux de Sardes étaient ouverts aux artistes grecs, dont les œuvres décoraient les temples et les palais du royaume. La domination des Perses renversait cet état florissant; un grand nombre de familles, et surtout celles des artistes, étaient forcées de s'expatrier, et rentraient en Europe, où elles portaient le goût et les connaissances qu'elles possédaient dans les différents arts. L'émigration se répandit en Grèce, dans les îles, en Italie, et jusque dans les Gaules.

La Lydie devint une satrapie ou département du vaste empire de Perse, et désormais nous n'avons plus à enregistrer que l'histoire de son territoire.

Dans la division de l'empire faite par Darius, la Lydie et la Mysie furent comprises dans la seconde satrapie, et payaient au trésor royal cinq cents talents. Sardes fut le lieu de résidence du satrape, qui était plutôt un lieutenant du roi qu'un simple gouverneur. Alexandre, maître de Sardes, laissa aux habitants les privilèges dont ils jouissaient encore après la mort de ce prince.

La Lydie tomba sous le pouvoir d'Antiochus, et après la bataille de Magnésie, elle fut annexée au royaume de Pergame, et finalement devint une province romaine quand les États d'Eumène furent légués au peuple romain.

Pendant toute la période de l'empire romain et de l'empire de Byzance, la Lydie fit partie de la province proconsulaire; elle fut enfin conquise par les bordes musulmanes.

Ala Eddin III fit une expédition en Lydie, et la capitale fut soumise pendant quelque temps, moitié aux Grecs, moitié aux Musulmans, jusqu'à ce que la garnison turque fut expulsée par les Grecs, avec le secours des troupes de

Roger, gendre de l'empereur de Byzance.

En 1310 elle tomba en partage au prince seldjoukide Sarou-Khan, qui lui donna son nom; la région sud appartenait à l'émir Aïdin : c'est la province qu'on appelle encore aujourd'hui Aïdin Guzel Hissar, le beau château d'Aïdin.

Sous le règne de Mahomet I^{er}, le rebelle Djounéid s'était emparé de toute la Lydie, et avait établi à Pergame le siège de son gouvernement. Mahomet, qui avait été retenu en Europe par d'autres expéditions, fit sommer l'émir rebelle de rendre les places qu'il avait prises. Sur son refus, le sultan entra lui-même en campagne; après s'être emparé de Cymé, il marcha sur Nymphæum, commandé par l'Albanais Adu-las, gendre de l'émir; cette petite ville fut prise après une courte résistance, et Mahomet se présenta devant Smyrne, que Djounéid avait fait fortifier.

Le grand maître de Rhodes, qui possédait le château des chevaliers, vint se présenter au sultan pour concourir à la prise de la ville. En effet, après dix jours de siège, Smyrne lui fut remise. Mahomet fit raser les tours et les murs, et la tour même que le grand maître avait fait bâtir à l'entrée du port fut rasée en une nuit. Le sultan motivait cet acte d'hostilité, sur ce fait que les chevaliers favorisaient la fuite des esclaves des Musulmans. Mais il assigna aux chevaliers un autre territoire dans la province de Mentésche pour y construire une autre forteresse (1403).

Djounéid ne s'en maintint pas moins dans le pouvoir qu'il avait usurpé, possédant plusieurs villes importantes dans l'intérieur des terres, et notamment Thyatire, dont il avait augmenté la défense. Attaqué de nouveau, en 1424, par le sultan Mourad, il leva une armée qu'il n'eut pas le temps d'équiper, pour opposer une résistance suffisante aux forces du sultan. Les deux armées en vinrent aux mains dans les plaines de Thyatire. Battu dans cette rencontre, Djounéid se retira dans le château fort d'Hypsilii Hissar, sur la côte d'Ionie, en face de Sainos : les ruines de ce fort existent encore, et portent toujours le même nom.

Le général ottoman Chaili traversa

Mérouz, d'empart le nouveau de Sampsoum, et retint sous l'autorité du sultan toutes les villes de la côte, jusqu'à Ephèse. La défense d'Hysili Hissar était confiée à Davazid, père de Djouneid, pendant ce temps le bey rebelle étant allé solliciter le secours du prince de Karmanne, qui ne lui accorda que cinq cents hommes, avec lesquels il vint sous la forteresse, alors assiégée par Hissar-Bev. Les troupes ottomanes étaient alors à l'état de livrer un assaut, à l'heure où tout constamment ravitaillée par les Grecs, c'est alors que le sultan Moussa sollicita le secours des Génois de Rhodes, qui vinrent bloquer la place avec trois navires. Djouneid, à bout de ressources, consentit à une capitulation avec l'ennemi, qui lui garantit la vie sauve; mais à peine se fut-il livré entre les mains des Ottomans, qu'il fut étranglé avec toute sa famille par les ordres de Moussa-Bev. Djouneid avait tenu sous son pouvoir, pendant vingt ans, toute la Lybie et l'Ionie. Il avait su, par la force et par la force des armes, tenir en échec les troupes des sultans. Ce nom, presque oublié aujourd'hui, faisait trembler dans l'Anatolie, et les autres émirs de la région devant lui comme de simples vassaux, jusqu'à ce qu'il périt en 1425, et tout le pays resta désormais soumis au pouvoir des sultans.

CHAPITRE XV.

MARCHÉ À TRAVERS LE TMOLUS. — VILLE D'HYPERA — TAPPE — SOURCES

setmolitæ : la ville portait le nom de Mesotmolus; elle est mentionnée dans la notice de Hiéroclès; son emplacement est inconnu. Sur un des sommets de la montagne, Strabon signale comme un monument digne d'être vu une vedette ou corps de garde en marbre blanc (1), avec une exèdre, sorte de galerie pour s'asseoir. C'était un ouvrage des Perses. De cet endroit on découvrait les plaines d'alentour, et surtout celles du Caystre. Strabon détermine si bien la position de ce poste avancé, il est si probable qu'il fut élevé après l'invasion ionienne et sur la route suivie par les Grecs qui vinrent attaquer Sardes, qu'on peut espérer de découvrir les vestiges de ce monument. L'armée ionienne avait pris des guides à Ephèse, et remontant le Caystre elle franchit le Tmolus et vint tomber sur Sardes (2) : le poste d'observation aura été construit après cette expédition pour garder le passage de la montagne; il aura dû par sa position élevée se trouver garanti d'une destruction complète.

Nous entreprîmes sans succès de retrouver ce monument en franchissant la montagne dans le méridien de Sardes; cette course nous conduisit aux sources du Pactole, qui n'avaient pas encore été observées, et sur le versant sud du Tmolus nous visitâmes les ruines encore ignorées de la ville d'Hypæpa.

En quittant la ville de Smyrne nous fîmes route au sud pour gagner la vallée du Caystre, et nous fîmes notre première halte au village de Fortouna, et

nom de la ville dont ces ruines sont extraites : on peut supposer que ce sont celles de Larissa, qui était à vingt-deux milles d'Ephèse dans la plaine du Caystre. Cette ville était célèbre par un d'Apollon Larissæus.

La ville de Baïndir est toute moderne; elle s'élève dans une situation pittoresque, sur la partie sud d'un des versants de Tmolus; les maisons sont bâties en pierre rouge et en bois. Il y a environ dix mosquées, mais deux surtout seulement sont toutes en pierre; la plus importante est couverte en dôme et entourée d'un portique qui se détache sur un rideau de cyprès. De nombreuses fontaines arrosent les rues. Le quartier turc est le plus peuplé : il compte plus de sept mille maisons; les Grecs sont au nombre de quatre cents familles; il y a aussi quelques Arméniens et peu de Juifs. Le commerce des matières premières, du grain, de l'huile, des peaux, y est assez florissant.

Le coton est la principale culture qui occupe les habitants de Baïndir. Cette même année, ils en envoyaient au marché de Smyrne cent quarante-cinq balles, l'agha ou mutzellim en ayant prélevé la dixième partie comme impôt. Cet impôt se perçoit sur place : l'agha envoie dans les champs des agents qui estiment la quantité des produits. Le quintal, qui pèse cinquante-deux oques, ou soixante-cinq kilos, se payait brut soixante-cinq piastres, c'est-à-dire 0,25^e le kilo. La récolte du coton se fait en octobre; il se sème en mai; il faut pour sa réussite des terres légères et faciles à arroser. Baïndir envoie aussi à Smyrne de la soie, des figues et un peu de laine.

Nous apercevons enfin une petite rivière couverte de roseaux : c'est le Caystre. Les anciens appelaient cet endroit la plaine Cilbiano; elle passait pour très-fertile, et en effet de nos jours elle n'a pas perdu sa réputation (1):

elle donne encore d'abondantes moissons et des produits variés. Un peu plus haut était la prairie Asienne-mentionnée par Homère (1). C'est là que le héros Asius était honoré (2).

Un peu avant d'arriver au fleuve, que nous laissons toujours à notre droite; on aperçoit quelques ruines : ce sont des constructions byzantines qui ont appartenu à une église et à un monastère. La petite église a la forme d'une basilique; ce qui caractérise les constructions antérieures à Justinien.

Le bourg de Caloe lieu de naissances de l'historien byzantin Léon le Diacre, était situé dans le voisinage d'Hypæsa, et l'auteur grec le décrit comme une admirable résidence, au pied du mont Tmolus.

Léon le Diacre était né en 930, et fut l'historiographe de l'empereur Basile II. On peut, sans craindre de se tromper grandement, identifier avec Caloe cette localité, dont nous n'avons pu savoir le nom moderne; ces ruines ne sont pas éloignées de Yaka keui. Caloe a dû être embellie de monuments religieux d'une certaine importance : c'était un siège épiscopal, et les noms de plusieurs évêques sont mentionnés dans les actes des conciles. Hiérocles mentionne cette petite ville sous le nom de Colose; après avoir traversé le village de Yaka keui, on arrive à celui de Bourounjik.

La plaine du Caystre tourne ensuite légèrement au nord; nous franchissons un des petits acrotères du Tmolus : ce sont des roches de gneiss très-micacé; le mica y est mêlé de parcelles très-menues. Nous arrivons enfin à Demich, grande ville éloignée de six lieues E.-N.-E. de Baïndir. Demich contient un peu plus de huit mille habitants; il y a douze cents maisons turques, sept cents maisons grecques, et une quarantaine de maisons arméniennes. D'après cette

(1) Eustathe, dans son commentaire, vers 839, p. 149, édition d'Oxford, sur Denys le Périégète.

Plin (V, ch. 29) met les sources du Caystre dans les montagnes qu'il appelle Cilbiana Jaga, et le même auteur nomme Cilbiano le peuple qui habitait aux environs. On le distinguait en *Cilbiani inferiores* et

superiores. Il parle encore ailleurs des *Cilbiani Agri*. Strabon (liv. XIII, p. 629) dit que la plaine Cilbiano (τὸ Κιλβανὸν πεδίων) était entre le Tmolus et le Caystre. C'est dans cette région qu'étaient situées les mines de cinabre qui appartenaient aux Ephésiens (Vitruve, liv. VII, ch. 8).

(2) Homère, liv. II, 461.

(3) Strabon, liv. XIII, p. 629.

HYPÆPA.

La ville moderne qui remplace l'ancienne Hypæpa est appelée par les Turcs Tapoë; mais les Grecs lui ont conservé son nom, et l'appellent aujourd'hui selon leur prononciation Hypipa. On ne saurait du reste avoir de doute sur sa situation, car elle est bien déterminée par Strabon (1). Il dit qu'en descendant du Tmolus vers la plaine du Caystre, on trouve la ville d'Hypæpa. Cette petite ville est à une lieue N.-O. de Demich. Elle est souvent citée par les auteurs anciens, qui lui donnent toujours l'épithète de petite.

« Le Tmolus, escarpé et d'une ascension pénible, s'abaisse en deux versants; d'un côté vers Sardes, de l'autre il se termine à la petite Hypæpa. » Ovid., Métam., XI, 150.

Hypæpa était célèbre par la beauté de ses femmes, qui se distinguaient surtout entre les Lydiennes par la grâce de leurs danses (2). Le culte de Diane persique ou d'Astarté s'y était perpétué, même du temps des Romains. Pausanias raconte avec étonnement la jonglerie d'un mage (3), qui allumait sur un autel du menu bois sans le secours du feu. Parmi les habitants d'Hypæpa il y avait une tribu qu'on appelait les Lydiens persiques, sans doute à cause du culte qu'ils avaient embrassé. Toutes les invo-

La ville moderne qui remplace l'ancienne Hypæpa est appelée par les Turcs Tapoë; mais les Grecs lui ont conservé son nom, et l'appellent aujourd'hui selon leur prononciation Hypipa.

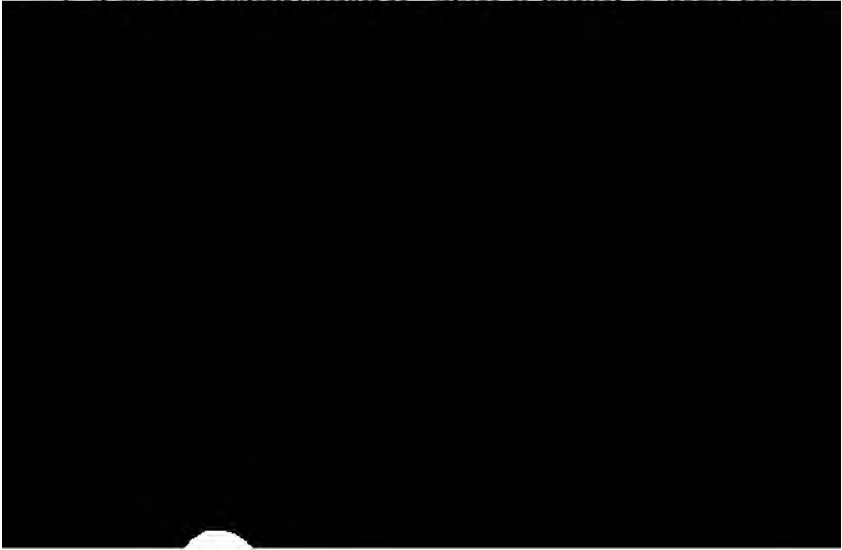
On ne saurait du reste avoir de doute sur sa situation, car elle est bien déterminée par Strabon (1). Il dit qu'en descendant du Tmolus vers la plaine du Caystre, on trouve la ville d'Hypæpa. Cette petite ville est à une lieue N.-O. de Demich. Elle est souvent citée par les auteurs anciens, qui lui donnent toujours l'épithète de petite.

« Le Tmolus, escarpé et d'une ascension pénible, s'abaisse en deux versants; d'un côté vers Sardes, de l'autre il se termine à la petite Hypæpa. » Ovid., Métam., XI, 150.

Hypæpa était célèbre par la beauté de ses femmes, qui se distinguaient surtout entre les Lydiennes par la grâce de leurs danses (2). Le culte de Diane persique ou d'Astarté s'y était perpétué, même du temps des Romains. Pausanias raconte avec étonnement la jonglerie d'un mage (3), qui allumait sur un autel du menu bois sans le secours du feu. Parmi les habitants d'Hypæpa il y avait une tribu qu'on appelait les Lydiens persiques, sans doute à cause du culte qu'ils avaient embrassé. Toutes les invo-

Les ruines d'Hypæpa eurent beaucoup à souffrir de ces constructions nouvelles, car ce qui restait d'édifices antiques fut complètement dépouillé de ses marbres pour décorer la nouvelle église; et tout ce qui n'a pu être transporté, soit à cause de son poids, soit à cause de sa forme, a été brisé ou converti en chaux, attendu que Demich est sur un terrain de gneiss, et que la pierre calcaire y est fort rare. Toutes les inscriptions d'Hypæpa ont été employées comme dallage et comme revêtement, et aucun des prêtres n'a eu la curiosité d'en copier une seule.

On trouva dans les fouilles une statue de Vénus, qui a été transportée à De-



byzantin. On trouve quelques débris d'architecture chrétienne; et l'inscription citée plus haut prouve qu'il y avait des monuments assez importants. Pour examiner la ville, je partis du pont qui se trouve au milieu du village de Tapoë; c'est le plus large et le mieux construit. Il n'a qu'une seule arche, tant soit peu égale. Le parapet est de marbre blanc. D'un côté du pont, on voit par terre un chapiteau corinthien d'un travail ordinaire; de l'autre est un torse de marbre qui paraît avoir appartenu à une Muse. Cette statue est d'un travail analogue à celui de la Vénus.

Dans le voisinage du pont, on remarque l'entrée d'un souterrain taillé dans le roc, qui conduisait sans doute hors des murs; mais aujourd'hui les éboulements empêchent de le parcourir dans toute son étendue. Je remontai le ravin jusqu'au second pont, que je traversai, et j'entrai dans un vaste champ planté d'oliviers d'une grosseur prodigieuse. C'est dans cet endroit que l'année précédente on avait opéré des fouilles pour l'extraction des marbres; en effet, un des plus grands édifices de la ville se trouvait placé en ce lieu. Il existe encore une longue galerie souterraine, et qui, par sa construction, paraît avoir appartenu à un grand temple. J'y pénétrai avec quelque difficulté, et j'observai avec étonnement un genre de construction qui paraît tout à fait étranger à l'art romain. Cette galerie se compose de deux corridors parallèles de 4^m,30 de largeur; le mur de séparation a 1^m,70 d'épaisseur, renfermant dans sa construction plusieurs fûts de colonnes de granit. Leur diamètre est de 1^m,20; ils sont bruts à la surface et espacés de 3^m,92. Ces fûts de colonnes sont reliés par une muraille également en granit, mais faite de petits moellons avec des arcs de décharge formant une sorte de niche; les colonnes entrent dans le sol, qui est couvert de décombres, et pénètrent par le haut dans l'épaisseur des voûtes de la galerie. C'est évidemment la substruction d'un portique dont les colonnes correspondaient aux fûts qui sont dans la galerie; D'après la disposition du lieu, il est à croire que cette galerie appartenait à un temple, mais d'une construction différente de ceux

des Romains; l'espacement des colonnes et le soubassement sont tout à fait en dehors des règles de leur architecture. C'est peut-être là que se trouvait le temple dédié à une divinité persique, et dont Pausanias a parlé.

Ce temple avait été fondé par Artaxerxe; les Lydiens s'en firent toujours honneur comme d'un des principaux centres de la religion des mages, et réclamèrent à ce sujet des immunités au peuple romain. La Lydie ayant été souvent désolée par des tremblements de terre, il serait possible que les arcs de décharge dont la construction paraît postérieure à celle des colonnes, aient été établis pour consolider l'édifice.

Le théâtre est situé sur la colline de l'autre côté du pont. La scène n'a que 65^m de diamètre; les gradins, qui étaient de marbre, ont été enlevés, et les restes d'un four à chaux attestent que les Grecs ont employé jusqu'aux derniers débris de cet édifice; il ne subsiste aujourd'hui que le mur de soutènement des gradins qui étaient en petits moellons de granit. Les ruines du prosœnium ont fourni environ vingt voitures de marbre pour l'église des Grecs. La statue de la Vénus a été trouvée dans l'angle à droite de l'orchestre. Les ruines d'un édifice composé de plusieurs salles existent encore au bas de la colline. Plus loin, on aperçoit un soubassement de bonne construction, sur lequel était un petit temple dont les colonnes sont cannelées en spirale; les murailles sont bien conservées. Dans cette partie, on aperçoit encore une petite poterne. L'étendue de la ville d'Hypæpa ne m'a pas paru différer beaucoup de celle d'un grand nombre de villes anciennes; il faut croire qu'elle a été beaucoup augmentée depuis le temps d'Ovide. Je quittai ces ruines avec le regret de ne pas les avoir visitées une année plus tôt, car j'aurais trouvé ces édifices d'un meilleur état de conservation.

Comme les voyageurs qui ont exploré cette région avaient toujours supposé que Birghé était l'ancienne Hypæpa, je voulus visiter cette ville, éloignée de deux lieues à l'est de Tapoë, afin de m'enquérir si elle n'était pas en effet sur le site de quelque antique cité.

Les ruines d'Hypæpa ont aussi fourni

à Birghé des colonnes, des chapiteaux et d'autres fragments de sculpture qui sont employés dans les édifices publics. Mais la ville de Birghé ne renferme aucune construction antique; elle est située sur un torrent qui descend rapidement du Tmolus. Un pont d'une structure pittoresque réunit les deux parties de la ville; de beaux arbres ombragent ses rues; et ses maisons, peintes de diverses couleurs, lui donnent un aspect de richesse et de gaieté que n'ont pas communément les villes musulmanes. La grande mosquée est couverte par une coupole de plomb; elle a un portique avec des colonnes de granit, dont les bases sont des chapiteaux antiques. Un voyageur anglais a pensé que le nom de Birghé avait été donné à cette ville à cause des tours (πύργοι) qui s'y trouvaient; mais il n'existe autour de la ville aucune trace de fortification.

Le 4 octobre, je quittai la ville pour franchir le Tmolus. L'agha de Birghé m'envoya des chevaux et mit à ma disposition plusieurs hommes de sa maison pour m'enseigner la route, car ces passages sont peu fréquentés, et passent dans le pays pour offrir peu de sécurité aux voyageurs.

CHAPITRE XVII.

PASSAGE DU MONT TMOLUS.

Nous nous dirigeons au nord, en suivant le cours du torrent qui traverse

teur d'homme. Cet arbre est, il est vrai, beaucoup plus jeune que celui de Cos, mais il est infiniment plus beau; tout le corps du bois est sain, et ses branches s'élèvent à une hauteur prodigieuse.

Le gneiss se présente en rocs volumineux; le quartz est très-abondant; on en rencontre de nombreux morceaux épars sur la montagne. Après avoir monté encore une heure, nous nous arrêtons près d'un café abandonné. La chaleur est très-forte, malgré la saison avancée.

Le paysage que nous avons devant les yeux est des plus magnifiques: tout le Caystre se déploie à nos regards. Les nombreux villages de la plaine sont cachés sous des bois d'oliviers, et de l'autre côté la chaîne du Messogis, qui commence à prendre une teinte violâtre, termine l'horizon.

Les beaux arbres du mont Tmolus forment un premier plan d'une riche couleur. Nous restons longtemps à contempler ce magnifique tableau; mais la crainte de nous trouver de nuit dans la montagne nous fait presser le pas. Nous sommes dominés par un sommet conique et dépouillé de verdure; de l'autre côté, la crête de la montagne, également aride, se prolonge jusqu'à perte de vue. Je promène en vain ma lunette sur tous ces sommets; c'est pourtant en ces lieux que devait se trouver cette vedette de marbre blanc bâtie par les Perses. Strabon indique assez bien sa position, en disant que de ce

ignes environnantes et anime un air sévère et majestueux. Nous ne faisons pas beaucoup de chemin, que déjà le fleuve devient abondant, et peut fournir l'eau à des moulins dans un espace de deux lieues. Jusqu'au bout du Téké, j'ai compté douze sources d'eau qui arrivent dans le lit du fleuve; tous ont de l'eau, même pendant l'hiver et le printemps, et le fleuve doit former un torrent formidable.

Quittant la plaine de Téké, il commence à tomber en cascade sur des blocs de granit, et s'enfonce rapidement au fond d'un ravin étroit et profond. La source ici le lit du fleuve, et monte rapidement sur le flanc de la montagne; les deux pentes de la vallée portent les dernières traces des forêts qui couvraient jadis la montagne; ce sont des rochers antiques, presque dépouillés de leur végétation et clair-semés au milieu des rochers. Ce sont les seuls indices de la végétation qui subsistent dans ces lieux, car les rochers sont dépouillés de leur végétation et de broussailles. Derrière la source que nous avons au nord se trouve un lac qu'on appelle Gazocleu, les rochers; il donne naissance à un ruisseau qui va se joindre au Pactole. C'est la structure de la montagne que nous avons parcourue est de gneiss et de granit, mais la formation de gneiss est la plus grande partie du versant oriental.

La constitution géologique du Tmolus ne paraît pas en désaccord avec la tradition de l'existence des mines d'or dans ces lieux. En effet, tout le versant septentrional de la montagne est composé de rochers d'aterrissements formés d'éboulis primitifs, le quartz et le gneiss se trouvent de gangue à l'or. En suivant le cours de la rivière, j'ai examiné s'il y avait pas quelques traces de ces riches gisements, et j'ai consulté les habitants pour savoir s'ils n'avaient jamais découvert quelque pépite métallique, mais j'ai descendu la montagne, sans que ces mines du Tmolus aient été complètement épuisées, et qu'un jour inattendu pourrait seul mettre la trace d'un nouveau dépôt aurifère.

Comme nous étions tout à fait arrivés, nous

ne pouvions songer à nous rendre à Sardes ce jour-là; nous avions encore à traverser une vallée étroite, formée par une suite d'acrotères parallèles à la chaîne du Tmolus et tous formés de terrains d'aterrissements. La lumière de la lune ne pouvait pénétrer l'épaisseur du feuillage; nous marchions dans une obscurité complète. Enfin nous nous trouvons au bas du Tmolus; nous traversons un petit ruisseau qui va se jeter dans le Pactole, dont les eaux bruisant au loin troublent seules le silence de ces solitudes.

Nous arrivons à Alectiane, hameau de quinze maisons. Les poutres qui servent de plafond à notre chaumière sont noires comme de l'ébène. Nous allumons un cierge de cire jaune, seul luminaire dont nous nous soyons pourvus à l'église grecque de Baidir. Les habitants sont meuniers et bûcherons; ils vont travailler à Smyrne et à Magnésie. Cet endroit a toute la fraîcheur des hameaux de la Suisse. Nous étions encore à mille mètres environ au-dessus de la plaine, qui était séparée de nous par une chaîne inférieure parallèle au Tmolus, et toute composée de terrains d'aterrissements formés de sable rouge et de cailloux de quartz. Cette montagne secondaire est complètement dépouillée de verdure. Nous la franchissons avec une certaine difficulté, et nous nous trouvons enfin sur le versant qui domine la plaine de Sardes. Une partie détachée de cette montagne forme un cône isolé sur lequel sont encore des constructions antiques. Les Turcs donnent à cet endroit le nom de Kiz-koulé-si (la tour de la fille). On sait qu'il ne faut attacher aucune importance à cette dénomination, qui se trouve appliquée à un nombre infini de vieux édifices. Ces ruines appartiennent à la citadelle de Sardes, qui pouvait en effet paraître imprenable à une époque où l'art de la balistique était encore si peu avancé. En tournant le mamelon du côté de l'Est, nous rejoignons le cours du Pactole, qui a repris sa tranquillité première et coule lentement jusqu'à l'Hermus. Il faut que le cours de ce dernier fleuve se soit considérablement rapproché de la ville de Sardes, car Strabon estime qu'il en était séparé par une distance de

vingt stades, tandis qu'aujourd'hui il n'y a pas trois kilomètres.

CHAPITRE XVIII.

SARDES.

Lorsque nous descendions les pentes du Tmolus, éclairées par un resplendissant soleil d'automne, nous avions devant les yeux une plaine vaste et nue, sans ondulations, sans la moindre culture, et de loin en loin quelque pan de mur, quelque monceau de ruines venait seul rompre la stérile uniformité du sol. C'était l'emplacement de la ville de Sardes. Aucune ville, à l'exception de Babylone, ne peut offrir un plus triste tableau de l'anéantissement de toute puissance humaine. On a peine à comprendre que de tant d'édifices somptueux, de tant de murailles amoncelées pour défendre cette ville qui passait pour la reine de l'Asie, il ne reste que quelques pierres. Les différentes dominations qui ont succédé aux Lydiens n'ont pas laissé plus de vestiges; on se reporte involontairement aux menaces faites par l'ange des chrétiens aux habitants de la ville de Sardes, et l'on est forcé de se dire que jamais prophétie ne fut mieux accomplie.

L'époque de la fondation de Sardes est restée ignorée; selon Strabon elle est postérieure à celle de Troie; mais

le poète, Hyda était au pied du T et voisin du lac Gygée.

Étienne de Byzance (1) confirme même fait; d'après Apollonius, rien de la Carie, Hyda était la rés d'Omphale, reine des Lydiens de Jordanus; mais, poursuit cet a Léandre, surnommé Nicanor, lui le nom de Sardes.

La citadelle occupe une colline accès difficile, mais dont nous n'avons aujourd'hui connaître la primitive: c'est une branche avec contreforts du Tmolus, toute couverte des terrains de transport, caillasse, d'une désaggrégation facile doit attribuer à cette circonstance la démolition complète de la citadelle; il reste à peine quelques vestiges de murailles; encore sont-ils postérieurs à l'époque des rois de Lydie.

Le roi Mélès, qui passe pour être le décesseur de Candaule, bâtit la citadelle sur un rocher inaccessible, qui surmontait la vallée de l'Hermus. Ne voulant de l'avoir entourée de fortifications, il voulut encore consulter les devins de Telmissus; les prêtres répondirent que la ville ne serait prise si l'on promenait autour de la citadelle un monstre à tête de lion. Mélès avait exécuté ce que les devins prescrivaient pour toute l'époque; à l'exception de ce côté de la citadelle en face du Tmolus et qu'il avait

tendue de l'ancien sommet est détruite, à l'exception d'un étroit sentier élevé, défendu par un double mur et des précipices verticaux, et quelques pans de murs soutenus seulement par les fragments accumulés au pied. »

La décomposition des collines qui s'élevaient au sud de la ville a tellement épuisé le sol que les derniers vestiges des monuments ne tarderont pas à disparaître.

Pour s'orienter dans les ruines de Sardes il est nécessaire de suivre le cours du Pactole; c'est le ruisseau qui coule près du temple. On sait qu'il traversait l'agora (1) et de plus qu'il baignait l'enceinte du temple de Cybèle. « Le chœur: 6 mère de Jupiter lui-même, terre montagneuse, nourrice du genre humain (Cybèle), honorée sur les rives du Pactole chargé d'or (2). » On sait de plus que l'agora était au centre de la ville, c'est de ce point qu'on peut se rendre compte des principaux monuments qui existent encore.

CHAPITRE XIX.

LE TEMPLE DE CYBÈLE.

Cybèle « déesse indigène de la Lydie » (3), avait dans la ville de Sardes un temple, qui fut incendié au moment de la prise de la ville par les Ioniens. C'est pour se venger de cet attentat que les Perses incendièrent par la suite les temples de la Grèce; on est donc assuré que le monument d'ordre ionique qui subsiste aujourd'hui est postérieur au quatrième siècle avant notre ère; on peut même admettre, d'après le caractère de l'architecture, qu'il date du règne d'Alexandre. Ce prince ayant ordonné la construction de plusieurs temples, celui de Diane Coloène (4) et celui de Jupiter Olympien, il est probable que la reconstruction du temple de Cybèle date de la même époque; mais il ne fut jamais terminé, et les cannelures des colonnes ne sont achevées qu'en partie.

Le temple est construit en marbre

blanc; mais sa contexture est cristalline et sa teinte légèrement grisâtre. Le mont Tmolus ne contient aucun gisement de marbre, et les montagnes au delà de l'Hermus sont toutes volcaniques; il faudrait rechercher les carrières du temple de Cybèle dans le groupe montagneux calcaire situé entre Sardes et Smyrne, mais on ignore aujourd'hui le véritable emplacement de ces carrières.

Le monument est orienté de l'est à l'ouest, la face orientale tournée vers l'acropole, l'autre est parallèle au cours du Pactole.

Aujourd'hui deux colonnes seulement restent debout; nous avons pour ainsi dire assisté à la destruction d'une partie de l'édifice, qui depuis des siècles est la seule carrière où les Turcs viennent prendre du marbre pour faire des tombeaux. Nous avons vu à Smyrne un dessin de ce temple fait à la fin du siècle dernier: il restait encore six colonnes debout avec des fragments d'architrave. Thomas Smith (1) a encore vu ces colonnes; M. Cockerell en a vu trois; lorsque nous avons visité Sardes, il n'en restait plus que deux, plusieurs chapiteaux, d'énormes morceaux d'architrave gisent sur le sol, mais ne paraissent pas destinés à y rester longtemps.

Les deux colonnes encore debout appartiennent à l'ordre extérieur de la façade orientale, elles sont fêlées par leur architrave. Les dimensions de l'édifice ne le cèdent point à celles du temple des Branchydes; mais les colonnes sont enterrées de plus du tiers de leur hauteur. Elles n'avaient pas moins de vingt mètres de haut, il faudrait donc pour retrouver les dispositions principales de l'édifice faire des fouilles très-profondes. Néanmoins plusieurs portions de fût s'élèvent encore au-dessus du sol et permettent de se rendre compte du style de l'édifice. On voit aussi une ligne de blocs qui ont dû appartenir au mur de la Cella. Les chapiteaux sont d'ordre ionique; ils ont cela de remarquable que les coussinets sont ornés de rinceaux, de feuillages d'une grande délicatesse. Tous ceux qui ont vu ces fragments ont

(1) Hérodote, V, 101.

(2) Sophocle, *Philoct.*, 391.

(3) Hérodote, V, 102.

(4) Quint. Curt.

(1) Septem Asiae ecclesiarum notitia, p. 27.

seule est autorisée pour la beauté de la perfection du travail, ces capitules nous semblent trop décorés pour être d'une date antérieure.

On ne compte pas de la destruction les vides de colonne qui sont encore debout. On acquiert la certitude que ce temple était octostyle et diptère : il avait deux rangs de colonnes de front et sur ces deux rangs parallèles, deux rangs de colonnes, formant deux portiques. Le moule de ce temple ne différait sans doute pas beaucoup de celui d'Éphèse.

La autre côté de l'acropole, dans la partie nord-est, sont les ruines du théâtre, qui ne présentent qu'un très-médiocre intérêt. La scène est entièrement détruite, la forme de la cavea reste avec quelques gradins et les murs de soutènement, qui sont en pierre de taille. Le diamètre extérieur du théâtre, pris à la base, dépasse cent dix mètres; l'intérieur de la cavea était de cinquante mètres. En jugeant d'après d'autres théâtres, mieux conservés, celui de Sardes pouvait contenir plus de dix mille spectateurs. Ce qui reste paraît être de construction romaine; mais comme il est fait mention de cet édifice dans la guerre d'Antiochus, il est certain que déjà à cette époque un théâtre grec existait à Sardes.

Le stade s'étend parallèlement à la montagne; la branche nord est soutenue par un rang d'arcades de pierre, les

micycle; elle a environ cinquante mètres de tour sur quinze de large. L'ouvrage de brique est bien exécuté, mais les fragments de marbre introduits dans la construction indiquent une époque voisine du quatrième siècle. Il n'en est pas moins positif que ces ruines appartiennent à un édifice public, peut-être à un gymnase.

Près d'un petit cours d'eau qui coule le long du théâtre, on voit d'autres ruines, toutes de brique, mais qui ne présentent que peu d'intérêt au point de vue architectural. La domination byzantine écrasée sous l'invasion musulmane, n'a laissé que de faibles vestiges des monuments religieux qui devaient s'élever au centre de cette rivale d'Éphèse. Près du moulin construit sur le Pactole on voit les restes d'une grande église aujourd'hui abandonnée, mais qui au commencement du siècle était encore desservie par quelques prêtres. Elle est construite selon le mode byzantin, avec des fragments d'édifices plus anciens. Loin d'être un monument contemporain de l'établissement du christianisme dans la ville, on peut être assuré qu'elle n'est pas antérieure au dixième siècle.

C'est sans doute cet édifice qui est mentionné par Thomas Smith (1) comme l'église cathédrale. Une autre petite église, remarquée par le même écrivain, contenait d'anciennes colonnes et était alors convertie en mosquée.

consent que l'influence orientale a été chez les premiers rois de Lydie ont y retrouver quelque analogie des noms de certains rois assyriens, le Sardan-Apal. Ceux qui s'attachèrent de préférence aux traditions grecques pourront se rapporter au mythe de Minos, dont la fille Sardinie donna son nom à l'île de Sardaigne.

À la fin du règne d'Ardys, les Cimméens, déjà maîtres d'une partie de l'Asie, abandonnèrent la ville de Sardes; la ville seule leur résista : ils restèrent maîtres du pays jusqu'au règne de Gyges (1). Gyges augmenta le système de défense, mais depuis Candaule, le dernier des Mermnades, la royauté des Lydiens put jouir des fruits de la paix.

À la bataille de Thymbrée Crésus, vaincu par Cyrus, se retira dans sa capitale, qui après une résistance héroïque tomba au pouvoir des Perses. La capitale se défendait encore après quelques jours de siège, lorsqu'une circonstance fortuite la fit tomber au pouvoir des Perses.

La montagne de l'acropole avait paru inexpugnable du côté du Tmolus, et l'on négligea d'étendre les fortifications de ce côté. Il existait cependant un sentier presque impraticable, par lequel un Lydien avait pu descendre et revenir pour aller chercher son casque et son bouclier.

Le mouvement n'avait pas échappé à un soldat de Cyrus, nommé Héréacle, qui suivit les pas du Lydien, et remonta accompagné d'une troupe de Perses jusqu'à la citadelle. La ville fut prise et livrée au pillage et à l'incendie. À ce moment la ville de Sardes fut le théâtre de révolutions sans cesse. Cyrus fit réparer une partie des murailles de l'incendie. En quittant la ville pour se rendre à Ecbatane, il confia le gouvernement de la ville au Lydien Tabalus, et chargea le Lydien Pactyas de porter en Perse les trésors de la ville.

Pactyas, loin de s'acquiescer de la situation, souleva les Lydiens contre Cyrus, s'empara de la ville de Sardes et assiégea la citadelle, où Tabalus se retirait. C'est à la suite de cette

révolte que sur un ordre de Cyrus tous les Lydiens furent désarmés. Il leur fut ordonné de porter des tuniques et des coturnes; on n'enseigna aux enfants d'autre art que celui de la musique, et tout fut mis en œuvre pour anéantir l'esprit guerrier de la nation. Les Lydiens qui avaient suivi le parti de Pactyas furent vendus comme esclaves et Pactyas lui-même fut livré aux Perses. Cette insurrection eut de funestes conséquences pour les villes d'Ionie : Priène fut prise et les habitants vendus à l'enchère.

Sardes n'en resta pas moins le principal siège de la puissance perse en Asie et la résidence du premier satrape.

Sous le règne de Darius, Artapherne, frère du roi, fut nommé gouverneur de Sardes (1). Pendant la révolte suscitée par Aristagoras, les Ioniens, aidés des forces athéniennes, partirent d'Éphèse, franchirent le Tmolus et s'emparèrent de Sardes, qui était toujours sous le gouvernement d'Artapherne. La ville, située en plaine, fut prise et incendiée; les maisons, qui n'étaient autre chose que des cabanes, de roseaux, communiquèrent le feu aux édifices publics, qui n'avaient que des couvertures de bois léger; le temple de Cybele, situé sur la rive du Pactole, fut aussi la proie des flammes. De ce moment date la destruction complète des monuments de la Sardes lydienne. Les habitudes des Perses de demeurer dans des maisons faites en pisé ne durent pas changer beaucoup la physionomie de la ville pendant le règne des Achéménides. Il faut ajouter que la religion des Perses n'admettait la construction d'aucun temple et d'aucune statue : quelques Pyrées bâtis dans le voisinage des ruisseaux étaient tous leurs édifices religieux; il faut donc se représenter la Sardes de cette époque comme un vaste camp avec des bazars pour entreposer les marchandises, une ville en un mot comme celles qui existent de nos jours dans le bas Euphrate, dans lesquelles les gourbis arabes revêtus d'argile forment la plus belle partie des habitations (2).

Xerxès avant d'entreprendre son ex-

Hérodote, I, 15, 16.

(1) Hérodote, V, 25.

(2) Hérodote, V, 100.

pédition contre la Grèce, rassembla ses contingents dans la ville de Sardes; en partant de cette ville il traversa la Mysie et la Troade pour gagner l'Hellespont.

Le goût particulier des princes d'Orient pour les grands parcs et les chasses monstrueuses pouvait trouver toute satisfaction dans les vastes plaines de la Lydie; le jeune Cyrus possédait à Sardes un paradis avec de somptueux jardins, qui faisaient l'admiration de Lyandre (1).

La ville et la citadelle de Sardes se rendirent sans résistance à Alexandre après la bataille du Granique; ce prince vint camper au bord de l'Hermus, qui coulait à vingt stades (2 kilom.) de la

ville; il visita la citadelle, défendue par une triple muraille, et ordonna de bâtir un temple à Jupiter Olympien. Comme il cherchait la place qu'il assignerait au monument, le tonnerre vint à gronder par un ciel serein, et une pluie abondante tomba sur l'emplacement même de l'ancien palais des rois de Lydie. Alexandre crut que le dieu lui-même désignait sa place, et il fit bâtir le temple sur le terrain, du palais; il fit également élever un temple à Diane Coloène. En quittant la ville, qu'il laissa sous la garde de Pausanias (2), un de ses plus fidèles généraux, il rendit aux Lydiens leur autonomie et leur permit de se gouverner par leurs propres lois.

A la mort d'Alexandre la Lydie échut à Antiochus, et après la défaite de ce

se maintenir contre l'armée du roi (1),

Cependant un officier crétois nommé Lagoras, ayant remarqué les vautours et les oiseaux de proie planant au-dessus d'un lieu désert et voisin du théâtre, reconnut que cet endroit, où l'on jetait les corps des animaux et les issues de la ville, dominait un précipice, et que la muraille n'était point gardée, tant on redoutait peu une attaque de ce côté, prit avec lui une poignée d'hommes résolus, et tandis qu'Antiochus faisait une fausse attaque de l'autre côté, comme pour s'emparer d'une des portes, Lagoras entra dans la ville par le quartier nommé Priem, voisin du théâtre, et la place tomba au pouvoir d'Antiochus. Sardes fut encore une fois incendiée et pillée; Achatis fut mis à mort.

Antiochus put jouir pendant trente ans du fruit de ses victoires; mais vaincu à la bataille de Magnésie, il dut abandonner les conquêtes qu'il avait faites en Asie Mineure; la capitale de la Lydie se rendit sans coup férir aux deux Scipions, et devint le chef-lieu d'une des préfectures d'Asie.

Après tant de catastrophes causées par la guerre, Sardes eut à souffrir encore d'un fléau qui ravagea trop souvent l'Asie. Sous le règne de Tibère, un terrible tremblement de terre renversa la majeure partie des édifices publics. Sardes dut à la générosité de l'empereur

une reconstruction partielle; mais les secousses du sol furent si violentes, que

CHAPITRE XXI.

TOMBREAUX DES ROIS DE LYDIE.

d'Asie. Son aile toutefois ne se soutint pas toujours; les nouveaux chrétiens méritèrent une sévère réprimande de la part de l'ange de l'Apocalypse. « Je condamne vos œuvres, et je sais que vous dites que vous êtes vivant, mais vous êtes mort (1). »

L'empereur Julien, dans ses tentatives de restauration de l'ancien culte des païens, nomma pontife de Lydie Chrysanthius, citoyen de Sardes et d'une famille patricienne. Des ordres furent donnés d'élever des autels et de réparer les anciens temples; mais on sait quelle fut la conséquence de ces velléités éphémères.

Nous avons vu les Goths porter leurs ravages sur les côtes de la Bithynie et de la Troade; ils pénétrèrent jusqu'en Lydie, et en l'an 400, sous la conduite de Tribilgild et de Caïanas, officier au service de l'empire, qui s'était révolté contre l'empereur Arcadius, les hordes des Goths prirent et pillèrent Sardes.

Les incursions des tribus musulmanes ne laissent aucun repos aux habitants, qui commencèrent à quitter la ville et à se retirer dans la montagne. Dans le onzième siècle les Seljoukides poursuivirent leurs expéditions jusqu'en Lydie, mais n'y séjournèrent point. En 1304 les Turcs eurent la permission d'occuper une partie de la citadelle; enfin, dans la seconde année du quinzième siècle, Timour s'empara de cette malheureuse ville, et la détruisit de fond en comble: jamais elle ne s'est relevée d'une pareille catastrophe.

Aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne capitale conserve encore le nom de *Sart*. Les distances de cette ville à différents points de la côte sont estimées par les auteurs anciens de la manière suivante: de Sardes à Ephèse, 540 stades (2) ou 99 kilomètres; à Pergame, 600 stades ou 111 kilomètres (3); à Tricolle, 61 milles ou 93 kilom. (4); et de Smyrne, 80 de kilomètres.

(1) Apocalypse, III, 1, 5.

(2) Hérodote, V, 54.

(3) Strabon, XIII, 625.

(4) Table de Peutengger.

La plaine de Sardes est bornée au nord par le cours de l'Hermus, qui coule de l'est à l'ouest, dans un lit peu encaissé, composé de terrains sablonneux et friables. Au moment de la fonte des neiges dans les montagnes de la Phrygie épicète, le fleuve est sujet à des débordements qui inondent toute la plaine: aussi les Lydiens avaient-ils creusé un canal qui conduisait les hautes eaux dans le lac Gygée. C'était pour Sardes une imitation du lac Mœris de l'Égypte. La vaste nécropole des rois de Lydie apparaît au loin, sur la rive droite du fleuve, comme un groupe de monticules.

En quittant les ruines de Sardes, on fait route vers le nord-ouest jusqu'à l'Hermus, qui n'est éloigné que de six kilomètres. Là se trouve un gué d'un passage assez difficile. Autrefois il existait un bac triangulaire, mais à mesure que les années s'écoulaient, les routes de Turquie, loin de s'améliorer, se détériorèrent. Sardes est pourtant située sur la grande route qui de Césarée conduit à Pergame; c'était la grande voie militaire qui traversait obliquement toute l'Asie Mineure pour aller aux passages du Taurus. Les derniers musulmans qui ont habité Sardes reposent dans le dernier cimetière qui borde la rive de l'Hermus.

Quand les eaux sont hautes, les caravanes sont obligées de remonter le cours du fleuve pendant plusieurs milles pour trouver un passage guéable.

Après avoir passé l'Hermus, on fait environ six kilomètres dans la direction du nord-est, au milieu d'une plaine légèrement ondulée et couverte au printemps de verdure où les Turcomans viennent planter leurs tentes.

Le groupe des tombeaux est placé au milieu d'un plateau qui domine les plaines environnantes; cette situation ressemble beaucoup au célèbre tumulus de la plaine d'Alger, connu sous le nom du Tombeau de la Chrétienne. L'attention se porte d'abord sur le plus grand de ces tombeaux, qui au premier

coup d'œil ne paraît être autre chose qu'une petite montagne; mais on reconnaît bientôt que cette masse de terre est élevée de main d'homme, et de plus que par ses dimensions elle est tout à fait d'accord avec la description qu'en a faite Hérodote, et qui nous fait connaître ce monument comme le tombeau d'Alyatte, père de Crésus. « On voit en Lydie, dit Hérodote, un monument qui ne le cède en rien par sa grandeur à ceux des Égyptiens et des Babyloniens; c'est le tombeau d'Alyatte : la base est formée par un soubassement élevé, surmonté d'un cône de terre amoncelée. C'est l'ouvrage d'artisans, d'ouvriers, et de courtisanes. » Au sommet de ce monument on avait élevé cinq bornes de pierre sur lesquelles étaient gravées des inscriptions qui indiquaient le travail de chaque classe d'ouvriers (1). La circonférence du monument est de six stades deux plèthres, sa largeur de treize plèthres. En traduisant en mètres les mesures données par Hérodote, nous avons pour la circonférence 1172 mètres (2); le diamètre d'un cercle de cette dimension est de 373 mètres, tandis que les treize plèthres de largeur donnent 403 mètres : il y a donc une erreur de 30 mètres sur le rapport des mesures données par Hérodote : aujourd'hui il est impossible de vérifier cette mesure, à cause des terres accumulées à la base du monument.

Il y a dans le voisinage un grand lac toujours rempli; les Lydiens lui ont donné le nom de *lagoi*. Le des-

d'hommes, pour recevoir les eaux lors du débordement des fleuves (1). »

Le tombeau d'Alyatte est en effet situé au sud de la grande nécropole des rois. Aujourd'hui la circonférence de sa base est entourée d'un épais gazon et de terres éboulées qui ne permettent pas de reconnaître le soubassement.

Du côté du nord le tombeau repose sur un lit de calcaire marneux. La masse du cône est composée de sable et de gravier, qui a été en partie entraînée par les eaux, de manière à déformer assez profondément le côté sud. On peut assez facilement arriver jusqu'au sommet, où l'on trouve une fondation en pierre, et une des stèles décrites par Hérodote, mais tellement rongée qu'on n'y remarque plus le moindre caractère. Cette stèle a la forme d'un phallus, ou d'une pomme de pin semblable à celle qui surmontait le tombeau de Tantale. Nous n'avons du reste fait qu'un examen très-superficiel de ce monument, dans la persuasion où nous étions qu'un jour nous viendrions y opérer des fouilles. L'opinion de tous ceux qui ont examiné ces tombeaux est que des fouilles archéologiques y seraient très-fructueuses.

Un très-grand nombre de tumulus entourent celui d'Alyatte; il en est plusieurs qui sont aussi d'une grandeur gigantesque; les autres, dont le nombre dépasse cinquante, se présentent comme des éminences couvertes de gazon. Les Turcs appellent ce lieu *Bin tépé*, les

lell, qui émet l'opinion que cette pole avait sans doute un caractère alier de sainteté, et que les populations des autres villes apportaient aussi morts dans ce lieu funèbre, comme les grands hypogées d'Égypte, et de nos jours, comme dans les conglieux de Kerbéla et de Méched, a apporte les morts de toutes les de la Perse. Les petits tumulus sont également intacts, mais ils ne t à leur sommet aucun ornement rre. Chandler, qui a visité les tom- de Lydie, termine sa descrip- t), en invitant les futurs explora- à tenter l'ouverture de ces monu- mystérieux.

haute antiquité des tombeaux en de tumulus ne saurait plus être m doute, et leur origine asiatique plus même contestée. C'est avant migration en Europe que les peu- s race indo-germanique ont con- l'habitude de marquer l'emplace- de leurs sépultures par des terres solées : c'est du reste le genre de ment qui se rapproche le plus de are primitive. Les Lydiens, chez la les Scythes et les Cimmériens ait un long séjour, auront sans emprunté ce mode de sépulture s sauvages conquérants. Hérodote, avoir décrit les cérémonies funè- bez les Scythes, ajoute : « On élève e sur le tout un tertre que l'on lle à l'envi à porter le plus haut de (2). » Les tumulus se retrou- sans toutes les parties de l'ancien e; les races phéniciennes les ont en Afrique, où l'on voit encore, e nom de Tombeau de la Chré- , le tombeau commun des rois smédie, et dans le sud de la pro- de Constantine le tombeau, non remarquable, connu sous le nom édracen. Les plaines de l'Assyrie la Mésopotamie offrent un très- nombre de ces tertres, dont plu-

sieurs remontent très-certainement à l'époque de la domination scythé.

Le lac Gygée est situé à l'E.-N.-E. de la nécropole : il est entouré dans presque tout son pourtour par une levée de terre qui serait le résultat des fouilles faites pour creuser le bassin. Du côté du sud est un ruisseau qui paraît couler alternativement du lac au fleuve ou du fleuve au lac, selon la hauteur des eaux. Le lac est très-abondant en poissons; il est couvert de roseaux et de souchets, qui en se séchant forment des flots sur lesquels des hommes peuvent se tenir. Le passage de Pline relatif aux fies Calamines doit certainement s'appliquer aux fies du lac Gygée : c'est d'ailleurs le seul lac qui soit en Lydie. « (Les fies) qu'on nomme Calamines en Lydie non-seulement flottent au gré des vents, mais on les fait aller où l'on veut avec une perche; plusieurs Romains durent la vie à la retraite assurée qu'ils y trouvèrent dans la guerre de Mithridate (1). » Ces fies flottantes se retrouvent sur certains lacs et dans les mêmes conditions : ce sont des roseaux agglomérés avec les autres détritux; nous avons vu des fies de ce genre sur le lac Solfatare près de Tivoli, sur lesquelles plusieurs hommes pouvaient se promener; c'étaient en réalité de grands radeaux. Alexandre pendant son séjour à Sardes fit reconstruire le temple de Diane Coloëenne, situé dans le voisinage du lac, et lui conféra en outre le droit d'asile. Une tradition fabuleuse disait qu'aux fêtes de la déesse on voyait les paniers danser (2). Varron (3) paraît attacher aussi quelque créance à cette fable; il parle des fies des Nymphes, en Lydie, qui s'agitaient au son de la flûte et tournaient en rond. Une inscription copiée par Peysonnell mentionne les dignités dont était revêtue la prêtresse du temple : aujourd'hui l'emplacement de l'édifice est inconnu.

(1) Pline, liv. II, 95.

(2) Strabon, *loc. cit.*

(3) Varron, *De re rustica*, l. III, ch. 17.

• But that, and perhaps a considerable re, might be discovered, if the barrows pemed. » (*Chandler*, I, 26.) Et Hamilton : undertaking, however, which would ly richly reward the speculator or tiquary. » (*Researches*, t. I, p. 146.) Hérodote, IV, 17.

CHAPITRE XXII.

ITINÉRAIRE DE SMYRNE A SARDÉS.
— VILLAGE DE NYMPHIO, ANCIEN
NYMPHÆUM. — STÈLE DE SÉSOS-
TRIS.

La plupart des voyageurs qui visitent les ruines de Sardes prennent une route opposée à celle que nous avons suivie, et partent de Smyrne en suivant la vallée de l'Hermus. Nous donnerons la description de cette route, qui est plus directe, et nous aurons occasion d'examiner près de Nymphio le seul monument anté-hellénique de la Lydie.

La route directe de Smyrne à Sardes est la même qui était suivie dans l'antiquité; elle remonte la vallée du Mèles jusqu'à la ville moderne de Bournabat, se dirigeant sur la petite ville de Nymphio, l'ancienne Nymphæum située à vingt-huit kilomètres à l'est de Smyrne. Après avoir remonté dans toute sa longueur la plaine de Bournabat, on franchit le col qui forme la ligne de partage entre les bassins du Mèles et de l'Hermus. La chaîne du Sipylus appelée Manisa dagh reste au nord, le Imolus au sud. Le col de Nif dagh relie les contre-forts inférieurs des deux chaînes. Le village de Nymphio, appelé Nif par les Turcs, est sur le versant oriental du col, dans une vallée qui reçoit les eaux de ce bassin et les porte à l'Hermus. C'est le Nif tchaï, qui prend sa source à quelques milles à l'ouest de Nymphio,

phio était-il célèbre à l'époque Byzantine comme lieu de plaisance des empereurs. Andronic le jeune fit construire à Nymphæum un palais, qui existe encore: c'est un grand édifice carré, sans ornements d'architecture, bâti en assises alternantes de moellons et de briques; il avait trois étages d'appartements; le premier est percé de six fenêtres. Sur la face de côté est un grand espace vide, qui paraît avoir été occupé par une tribune ouverte. La construction et la disposition de cet édifice ont une grande analogie avec le palais de Constantin à Constantinople. (Voy. pl. 51.)

L'autorité des princes byzantins fit place à celle des latins pendant une partie du quatorzième siècle, quand ces derniers étaient maîtres de toute la partie occidentale de l'Asie Mineure: c'était le beau temps de la puissance génoise. Un sarcophage byzantin encastré dans la fontaine de la place publique contient un bas-relief héraldique contenant des paons, des fleurs de lys et un griffon passant: une inscription grecque en deux vers mystiques n'est pas propre à donner quelque renseignement sur l'origine de ce bas-relief (1).

Mais ce qui rend la ville de Nymphio un lieu de pèlerinage obligé pour tout antiquaire qui veut connaître les monuments de l'Asie, c'est le bas-relief sculpté dans le roc qui se trouve à quelques kilomètres de distance de Nymphio dans la vallée de Kara bell. Il fut découvert en 1839 et immédiatement signalé à

du côté de l'Orient. Sa coiffure est une tunique et porte sur le devant un arc qui rappelle l'uræus des coiffures égyptiennes; il tient une lance dans sa main gauche et dans la main droite un arc; dans sa ceinture est passée une sagaye; il porte pour tout vêtement une courte tunique striée obliquement; sa chaussure est recourbée à la manière de l'asiatique. Tout cet ouvrage est en métal sans modelé, et l'aspect en est très-plaqué, et l'aspect est très-plaqué, et l'aspect est très-plaqué. En face de la figure et à la hauteur de la tête sont quelques emblèmes, dont les uns sont des signes disposés comme des lettres.

Le monument est situé sur l'ancienne route qui conduisait de Sardes à Smyrne, et les savants qui ont visité cet ouvrage, comme ceux qui en ont fait le dessin, ont été d'accord pour reconnaître le monument décrit par Hérodote en ces termes : « On voit dans l'Ionie deux figures de Sésostriades sculptées en pierre, l'une sur le chemin qui va d'Ephèse à Phocée, l'autre sur celui de Sardes à Smyrne. Chacune représente un homme de quatre pieds plus un spithame, tenant une lance dans sa main droite et un arc dans sa main gauche, avec le reste de l'armement répondant à cette armure, c'est-à-dire, moitié éthiopien et moitié grec. Sur la poitrine de la figure, et d'une épaule à l'autre, on lit une inscription gravée en lettres égyptiennes, et dont voici le sens : C'est moi, Sésostriade, les puissantes épaules ont rendu célèbre ce pays (1). » Le spithame est la longueur d'une demi-coudée, et la figure décrite dans ce passage aurait une hauteur de six pieds et demi : c'est à peu près la hauteur de la sculpture de Memnon. Il y a cependant une erreur : l'arc est placé dans la main droite du roi, et la lance dans la main gauche; mais à l'inspection de cette statue (2), on verra combien cette erreur est facile à expliquer. L'inscription placée sur la poitrine ne se voit plus; elle a été effacée par l'action du temps.

Pour ceux qui voudraient objecter que l'ajustement de cette figure n'est pas tout à fait égyptien, Hérodote a soin de faire observer que le costume du roi était moitié égyptien et moitié éthiopien. Les chaussures à pointes relevées ne sont pas en effet de style purement égyptien; mais on en a retrouvé de semblables dans des tombeaux d'Égypte. Du temps même d'Hérodote, l'opinion que cette figure pouvait être le portrait de Memnon était assez accréditée pour qu'il ait cru devoir la combattre; il la repousse comme étant bien loin de la vérité.

Cette sculpture serait donc un ouvrage du quinzième siècle environ avant Jésus-Christ, c'est-à-dire un des plus anciens monuments de l'Asie Mineure qui aient encore été découverts. Un savant allemand, M. Kiepert, a visité ce bas-relief en 1843, et a publié à ce sujet un mémoire (1), dont j'extrais les passages suivants, qui confirment mon opinion :

« Hérodote rapporte, comme on sait, d'après les récits des prêtres égyptiens sur les guerres de Sésostriade, que ce prince parcourut toute l'Asie antérieure jusqu'à la Thrace, et laissa dans le pays des peuples vaincus des monuments portant son image, et des monuments qui rappelaient son nom, sa patrie, et le fait de la conquête. On sait aussi que quelques-uns de ces monuments subsistaient encore du temps de l'historien grec en Thrace, où lui-même les vit, un en Syrie, Palestine, et deux en Ionie, sur le chemin qui conduit d'Ephèse à Phocée, et sur celui de Sardes à Smyrne. Il décrit ces derniers en détail. Ce récit de l'historien grec devait naturellement, malgré toute la véracité que l'on reconnaît à Hérodote, et qui s'est encore augmentée de nos jours, recevoir plus d'autorité quand les monuments mentionnés par lui, du moins ceux qui subsistent encore, seraient retrouvés, et qu'on serait en état de porter un jugement sur l'authenticité de leur origine égyptienne, en s'aidant des travaux modernes sur l'archéologie de ce pays.

« On ne saurait douter qu'à des épo-

Hérodote, livre II, 106.
voyez la planche 1.

(1) Journal archéologique de Gherard, en allemand.

ques très-reculées les rois égyptiens n'aient fait des conquêtes en Syrie, à cause de la proximité et de l'importance de cette contrée pour l'Égypte, à laquelle elle sert de rempart contre l'Asie antérieure. Il était beaucoup plus intéressant de savoir si, dans les contrées septentrionales plus éloignées, des monuments d'origine égyptienne répondraient aux descriptions d'Hérodote et attesteraient sa véracité. La découverte d'un tel monument était donc d'une grande importance historique, et celui-ci, placé à sept lieues de Smyrne, à une demi-lieue du chemin de Sardes, répond parfaitement, tant par sa forme que par l'emplacement où il se trouve, à un de ceux qu'Hérodote a décrits. M. Lepsius en fit le sujet d'un mémoire. à l'Académie de Berlin, et y reconnut que le monument appartenait à Rham-sès Sésostris. »

Cependant M. Kiepert, comparant le costume de ce personnage avec ceux des bas-reliefs de Ptérium près de Bogaz keui, incline à penser que c'est un ouvrage assyrien et non pas égyptien : nous ne combattons pas cette opinion, nous insistons seulement sur ce fait que le monument de Kara bell est bien certainement celui qui a été vu et décrit par Hérodote.

La route actuelle de Nymphio à Sardes ne passe plus par le défilé de Kara bell ; elle suit le cours de la rivière jus-

quatre ou cinq kilomètres de large ; elle est bien arrosée et bien cultivée en légumes, que les jardiniers portent à Smyrne. A l'extrémité de cette plaine se trouve la petite ville de Cassaba, dont le nom en turc signifie une forteresse, quoiqu'elle ne soit rien moins que fortifiée. Elle est habitée par des agriculteurs, car en Turquie la sécurité des villageois n'est pas assez assurée pour qu'ils puissent habiter des fermes, ni surtout des maisons de campagne isolées. Nous avons remarqué à Cassaba des volailles d'une très-belle venue, et surtout des dindons magnifiques, qui ont motivé pour nous le nom anglais de cette volaille (1). Ce sont surtout les melons, les pastèques et les tomates de Cassaba qui ont à Smyrne la plus grande réputation ; il s'en fait une consommation énorme. Les Grecs, comme les Turcs, ont un goût particulier pour les petits concombres, qu'ils mangent crus avec les pepins. Lorsque la moindre industrie vient aider la rare fécondité de cette terre, l'agriculteur est récompensé au centuple de son travail : il est triste de penser qu'un sol aussi fertile reste en grande partie en friche.

Le village de Debreut est éloigné de deux heures de marche de Cassaba ; il est situé sur une hauteur au pied de laquelle passe un torrent qui n'est pas guéable au moment de la fonte des neiges. On traverse ensuite un grand

trouve, en fait de provisions, du laitage, de la farine et des moutons. La seule habitation dans les ruines de Sardes est la maison du meunier du Pactole.

CHAPITRE XXIII.

VILLES DE LYDIE SITUÉES AU NORD DE CAYSTRE.

Au moment de la migration æolienne, d'autres tribus helléniques, qui connaissaient déjà les rivages d'Asie, vinrent coloniser l'ancienne Mysie. Au nombre de ces tribus il faut compter les Magnètes, qui furent conduits à la guerre de Troie par Prothoüs (1). De retour dans leur patrie, ils entreprirent une nouvelle expédition, passèrent en Crète, et de là en Asie, où ils fondèrent la ville de Magnésie, sur le Méandre. Une portion de cette tribu remonta plus au nord, et s'établit dans les terres du mont Sipylus : c'est de là qu'ils prirent le nom de *Magneles a Sipyllo* (2). Les historiens se taisent sur l'origine de la ville de Magnésie du Sipyle; elle ne commença à devenir célèbre qu'après la mort d'Alexandre; aucun temple, aucune grande communauté religieuse ne la signalait à l'attention des géographes. La victoire remportée par Lucius Scipion contre Antiochus, roi de Syrie, força ce prince à abandonner toutes ses possessions en deçà du Taurus, et mit l'Asie Mineure sous la dépendance des Romains; mais ils ne s'emparèrent définitivement du pays qu'après la destruction du royaume de Pergame.

La bataille se donna entre Magnésie et le fleuve Hyllus, sur la route de cette ville à Thyatire. Antiochus avait rassemblé ses forces dans cette dernière ville, et venait camper autour de Magnésie; Scipion, en apprenant ce mouvement, fit passer la rivière à son armée, et obligea les ennemis de sortir de leurs retranchements et d'engager le combat.

La position de Magnésie est telle qu'elle ne peut être en état de supporter un long siège; elle se rendit aux Romains après la bataille, et depuis lors elle a eu une destinée politique assez obscure;

mais sa prospérité commerciale s'en accrut d'autant. Sous le règne de Tibère, elle fut du nombre des villes qui souffrirent le plus des suites du grand tremblement de terre; elle participa comme les autres à la libéralité de l'empereur.

Magnésie, étant située sur la route directe de Symrne à Pergame, fut toujours un lieu de transit important, et les riches plaines de la Teuthranie alimentaient ses marchés; elle fut toujours, dans l'ordre politique, subordonnée à Smyrne; cependant elle est aujourd'hui le chef-lieu d'un sandjak. Sous l'empire byzantin elle était épiscopale, mais on ne trouve aucun vestige des monuments des temps chrétiens. Magnésie fut cependant, au commencement du treizième siècle, la capitale de l'empire byzantin. Pendant que les Latins étaient maîtres de Constantinople, Jean Ducas, successeur de Théodore Lascaris, attaqua les Latins dans l'Asie, reprit sur eux les îles de Lesbos et les ports de l'Éolide, établit à Magnésie le siège de son gouvernement, et le conserva pendant trente-trois ans, jusqu'en 1255. Déjà les tribus musulmanes poussaient leurs incursions jusqu'aux confins de l'Asie Mineure; l'empereur Andronie II avait peine à leur résister; il réclama le secours de Frédéric, roi de Sicile, qui lui envoya des troupes catalanes sous les ordres de Roger de Flor, amiral de Sicile.

Les musulmans furent repoussés; la discorde ne tarda pas à naître entre les Grecs et leurs auxiliaires. Les habitants de Magnésie, irrités des violences et des désordres que commettaient les Catalans, se soulevèrent et égorgèrent la garnison. Ce fut en vain que Roger vint en 1306 mettre le siège devant Magnésie; la résistance de la place fut telle qu'il se vit contraint de se retirer.

Dès l'année 1313, Saroukhan le Seldjoukide, qui donna son nom à la province, devint maître de Magnésie et de toute la côte d'Ionie; ce fut seulement en 1398 que la contrée devint possession ottomane. Le sultan Bayazid acheva de soumettre les villes de Lydie; mais après la bataille d'Angora, en 1402, Timour envahit la province. Les villes de Smyrne, de Sardes, de Thyatire furent mises au pillage, et Timour rassembla à Magnésie toutes les richesses

(1) Hom., *Il.*, II, 756.

(2) Tacite, *Annal.*, II, 17.

qu'il avait accumulées. Après la retraite de Timour, Magnésie resta sous le pouvoir ottoman ; mais de nouveaux soulèvements, les uns religieux, les autres politiques, mirent souvent en échec la domination des sultans.

La plus dangereuse de toutes ces séditions fut suscitée en 1419 par un fanatique nommé Brededdin, qui attaquait non-seulement la puissance civile, mais encore l'essence même de l'islamisme ; il appelait à lui les musulmans aussi bien que les Grecs et les juifs mécontents, et en peu de temps il réunit une véritable armée, dans laquelle les derviches figuraient comme prédicateurs et comme combattants ; une armée ottomane envoyée contre eux fut anéantie dans une rencontre, et cette victoire réunit autour du sectaire de nouveaux adhérents. Les émirs d'Aïdin ne furent pas plus heureux. Enfin Mahomet I^{er} envoya contre les rebelles son fils Mourad, à peine âgé de douze ans ; ce fut la première victoire du futur sultan. Pendant qu'on attaquait dans ses retranchements le corps d'armée de Brededdin, un de ses principaux sectaires, juif converti à sa doctrine et nommé Torlak, attaquait le pacha de Magnésie, et succombait avec trois mille derviches sur le même champ de bataille où Antiochus avait été vaincu par Scipion. Toutes les forces disponibles en Anatolie marchèrent contre Brededdin, qui après des prodiges de courage, fut pris et emmené à Ephèse, où il périt dans les tortures. Mais ce

Le sultan Mourad III, en 1591, fit élever à Magnésie un grand nombre d'édifices d'utilité publique, un imaret, ou hospice des pauvres, un Dehli hané, ou maison pour les fous, un bain, un caravansérail, qui existe encore aujourd'hui, et un médrcé, école religieuse ; il compléta ces embellissements par l'érection de deux grandes mosquées impériales avec deux minarets.

Ces édifices existent encore. La grande mosquée est précédée d'une cour carrée, ou harem, et couverte par une grande coupole ; l'intérieur est entretenu avec beaucoup de soin, et de riches peintures d'arabesques décorent les murailles. Du haut du dôme pendent des lampes et des ex-voto, consistant pour la plupart en œufs d'autruche, rapportés par des pèlerins de la Mecque.

Les jardins de Mourad II rivalisaient avec ceux de Broussa ; dans l'un et l'autre palais, les sépultures de la famille sont situées dans le voisinage des jardins ; plusieurs turbés, ou chapelles funéraires, abritent les cendres des femmes et des enfants de Mourad : elles étaient renfermées dans une enceinte plantée de cyprès. Aujourd'hui tous ces monuments tombent en ruine ; l'ancienne mosquée, ouvrage d'Ischak tchélebi, prince d'Aïdin, existe encore, mais n'offre rien de remarquable.

Les autres mosquées, presque toutes entourées de plantations, sont au nombre de vingt : on compte aussi quelques

milton (1) supposent que la ville de Tantalus était située; nous avons montré combien cette supposition est inadmissible (2), puisque près de Tantalus était le port et le tombeau de Tantale.

La chaîne calcaire se rattache à la formation volcanique. A peu près au passage de la route entre Magnésie et Smyrne, une source assez abondante coule au pied de la montagne; c'est dans le voisinage de cette source, à vingt mètres environ au-dessus du chemin, que se trouve une statue taillée dans le roc, et qui paraît remonter à une très-haute antiquité. Tous les antiquaires sont d'accord pour y voir la statue de Cybèle mentionnée par Pausanias, et qui passe pour être l'ouvrage de Brotée fils de Tantale (3). « Les Magnésiens qui sont au nord du mont Sipyle ont chez eux sur la roche Codine une statue de la mère des dieux qui est la plus ancienne de toutes. »

Cette figure est sculptée dans une sorte de niche; elle représente une femme, assise et dans l'attitude de la méditation; mais les détails sont tellement corrodés par le temps qu'on ne peut aujourd'hui saisir que l'ensemble de l'œuvre; les yeux qui suintent du haut du rocher sur la tête de la figure, et qui donnent naissance à une foule de plantes, contribuent encore à en déformer l'ensemble. Cette figure est de taille colossale, et au premier coup d'œil on peut l'estimer à six ou sept mètres de haut. Pausanias et Strabon (4), qui placent dans ces lieux la fable de Niobé, croyaient peut-être voir dans cet antique ouvrage la transformation de la fille de Tantale. Il semble que ces vers d'Ovide ont été inspirés par la vue de cette statue :

Flet tamen, et validi circumdata turbine venti
In patriam rapta est. Ibi fixa cacumine montis
Liquitur, et lacrymas etiamnum marmora manant.
(Ovid., *Métam.*, VI, 310.)

La position de cette figure ne peut être indiquée avec précision, mais les habitants du pays la désignent sous le

nom de *Duyuk suret*, la grande statue. La même montagne renferme un certain nombre de chambres taillées dans le roc, qui paraissent avoir servi de tombeaux.

Magnésie vue de la plaine offre tout à fait l'aspect d'une grande ville; les nombreuses caravanes qui parcourent les environs, le grand mouvement commercial qui se fait entre Smyrne et cette ville donnent une grande animation au paysage, et la montagne du Sipylus, qui s'élève verticalement au-dessus de la ville, forme un fond de tableau d'une rare beauté: aussi le panorama de Magnésie a-t-il été souvent mis en parallèle avec les plus beaux sites de l'Asie Mineure. Sur un mamelon peu élevé se trouve l'ancienne forteresse, qui aujourd'hui tombe en ruine. L'intérieur de la ville ne répond pas à l'idée qu'on peut s'en faire avant d'y entrer: les bazars sont mal tenus; on a cependant construit il y a quelques années un vaste caravansérail qui répond à toutes les exigences du commerce. La population s'élève à vingt-cinq mille âmes environ: les Grecs comptent pour quatre mille et les Arméniens pour quelques centaines. Les cimetières, comme dans la plupart des villes musulmanes, sont des lieux de promenade: l'ombre des cyprès attire le soir de nombreux visiteurs.

CHAPITRE XXIV.

PLAINE HYRCANIENNE.

Le champ de bataille entre Antiochus et Scipion se trouve entre les deux villes de Magnésie et de Thyatire. Tite-Live (1) en marque la place en disant: « Le consul, apprenant que le roi était à Thyatire, marcha à grandes journées, et le cinquième jour arriva dans la plaine hyrcanienne. » Strabon donne en ces termes la division du grand plateau intérieur de la Lydie (2): « A la plaine du Caystre, située entre le Tmolus et le Messogis, succèdent immédiatement à l'orient la plaine Cilbienne, *Cilbiana Jura* de Plin., pays étendu, fertile et bien peuplé, puis la plaine hyrcanienne, ainsi

(1) Hamilton, *Researches*, t. 1^{er}, p. 50.

(2) *Ibid.* page 229.

(3) Pausanias, liv. III, ch. 22.

(4) Strabon, XIII, 579.

(1) Tit.-Liv., XXXVII, 38.

(2) Strabon, XIII, 629.

nommée par les Perses, qui y envoyèrent une colonie d'Hyrcaniens, et la plaine de Cyrus, ainsi nommée par les mêmes. Étienne de Byzance, d'après Erathostène, place aussi la plaine hyrcanienne dans la Lydie. La juridiction de Smyrne réunissait, outre la plus grande partie de l'Éolide, les Macédoniens Hyrcaniens et les Magnètes du Sipyle. Les Macédoniens Hyrcaniens, ou Mostènes, furent compris dans les libéralités de Tibère, qui leur fit remise de cinq années d'impôts à la suite du tremblement de terre; des envoyés du sénat vinrent en Asie pour consoler et ranimer les populations (1). Il résulte de tous ces documents que la plaine hyrcanienne est celle qui est comprise entre Magnésie et Thyatire et qui est arrosée par le fleuve Lycus. C'est la rivière de Thyatire qui se jette dans l'Hyllus; ce fleuve est un des principaux tributaires de l'Hermus (2); il prend sa source dans la Phrygie épictète, non loin de celle du Rhyndacus, et se joint à l'Hermus, dans le voisinage de Magnésie. L'Hyllus est confondu par quelques géographes avec le fleuve Phrygius, qui séparait la Lydie de la Phrygie. L'hydrographie de cette contrée a généralement été assez mal connue par les anciens.

Le nom de *Mosteni*, donné par Tacite aux Macédoniens Hyrcaniens, s'applique aux habitants de la ville de Mostène, située sur leur territoire, et dont l'emplacement est aujourd'hui inconnu; son

CHAPITRE XXV.

ROUTE DE SARDES A PERGAME PAR
THYATIRE ET NACRASA.

L'ancienne voie romaine qui conduisait de Sardes à Pergame laissait à droite Thyatire et à gauche (ouest) Apollonis : cette dernière ville était à moitié route entre les deux capitales, c'est-à-dire à trois cents stades (56 kilom.) de l'une et de l'autre.

Il faudrait donc en chercher l'emplacement à l'ouest de Thyatire et dans la vallée de l'Hyllus. Attale roi de Pergame avait donné à cette ville le nom de sa femme, Apollonis de Cyzique; Pline se contente de la nommer avec d'autres villes de peu d'importance (1) : on voit cependant que sous l'empire byzantin elle était épiscopale.

La grande vallée de l'Hermus est bordée au nord par une rangée de montagnes basses, qui séparent son bassin de celui de l'Hyllus; on fait halte à Marmora, ville moderne, de trois ou quatre mille habitants, où se trouve un caravanseraï. On trouve çà et là aux environs assez de fragments antiques pour qu'on soit assuré qu'elle occupe l'emplacement d'une ville romaine; son nom seul de Marmora ne paraît motivé que par l'abondance des marbres antiques : aucune inscription n'a encore fait connaître le nom de la ville dont Marmora occupe l'emplacement.

donnerait lieu de croire que Séleucus augmenta la ville de Thyatire et lui donna son nom, mais n'en fut pas réellement le fondateur. On l'appelait aussi Euhippa, c'est-à-dire qui fournit de bons chevaux : la Mysie aux temps homériques était en effet célèbre par ses haras ; ses prairies nourrissaient les innombrables cavales de Diomède.

Selon Pline (1), le fleuve Lycus arrosait les murs de Thyatire ; les autres géographes se taisent sur le nom de cette rivière, qui paraît n'être autre chose qu'un affluent de l'Hyllus.

Après la mort d'Alexandre, les Macédoniens vinrent en grand nombre coloniser ces régions, et chaque groupe se distingua par le surnom du canton qu'ils occupaient. On compte donc les Macédoniens Hyrcaniens, les Macédoniens Nacraséens, les Macédoniens Caduènes (2) et ceux de Thyatire. Cette ville après la défaite d'Antiochus fut réunie au royaume de Pergame. Pendant la période romaine sa destinée fut assez obscure ; elle renfermait cependant dans son sein un corps de gouvernement complet, et les inscriptions font mention du « très-puissant sénat et du peuple de Thyatire ». L'empereur Antonin Caracalla y fit faire des travaux importants, qui lui valurent le titre de bienfaiteur et de restaurateur de la ville. Pendant son dixième consulat l'empereur Vespasien fit ouvrir aux environs plusieurs voies publiques. Il ne reste plus aujourd'hui que des débris informes des monuments dont cette ville était ornée, et parmi les inscriptions qui ont été copiées par les anciens voyageurs Spon, Ricaut, il en est un bien petit nombre qui n'aient pas été détruites. On voit encore dans le bazar quelques fûts de colonnes de marbre, mais on ne saurait dire à quel édifice elles ont appartenu.

La grande célébrité de Thyatire vient de la place importante que cette ville a prise au moment de l'établissement du christianisme en Asie. Les prédications de saint Paul à Éphèse, ses pérégrinations en Lydie et en Troade portèrent des fruits précoces, et ame-

nèrent la conversion des Gentils et des Juifs, qui s'unirent pour pratiquer la foi nouvelle. Sept villes principales de la Lydie méritèrent dès le premier siècle le titre d'églises chrétiennes ; ce sont Pergame, Éphèse, Sardes, Thyatire, Philadelphie, Hiéropolis et Laodicée.

Le livre de l'Apocalypse s'adresse à l'ange, c'est-à-dire à l'évêque de chacune de ces villes, et leur envoie les éloges ou les malédictions que mérite tour à tour la conduite des nouveaux chrétiens. Thyatire demeura fidèle au christianisme ; mais depuis la chute de l'empire de Byzance le nombre des chrétiens a toujours été en diminuant, et les écoles grecques ont disparu l'une après l'autre. On doit penser que Thyatire fut considérée comme une place forte d'une certaine importance, du moment qu'Antiochus en fit sa ligne d'opération contre l'armée romaine ; mais lorsque cette ville fut réunie au royaume de Pergame, elle fut complètement effacée par cette capitale, qui en effet présentait des moyens de défense infiniment plus puissants.

Dans le treizième siècle, l'empereur Andronic, chassé de Pergame par l'invasion musulmane, s'était retiré à Thyatire, et de cette place menaçait Pergame, qu'il ne put jamais reprendre. Depuis que l'Asie Mineure est au pouvoir des Ottomans, Thyatire, comme point stratégique, a perdu toute son importance. La forteresse qui s'élève sur une colline près de la ville, et que les Turcs appellent le château blanc, Ak hissar, est aujourd'hui abandonnée et tombe en ruine faute d'entretien. On a été longtemps incertain sur la position de l'ancienne Thyatire. Ricaut, consul d'Angleterre, et peu de temps après lui le voyageur Spon sont les premiers qui aient identifié cette ancienne ville avec la ville moderne de Ak hissar : plusieurs inscriptions portant le nom de Thyatire ont été lues et copiées par eux. La ville moderne est située au milieu d'une plaine bien cultivée ; les maisons sont bâties en terre et sont de chétive apparence ; les mosquées, au nombre de six, n'offrent rien de remarquable ; mais la ville est arrosée par de nombreuses fontaines, et les monuments publics sont entourés de plantations, qui donnent à la ville un

(1) Pline, liv. V, 29.

(2) Id., *ibid.*, 30.

aspect des plus pittoresques. Le commerce de cette ville consiste principalement en coton, qui est cultivé dans les plaines d'alentour, et en laine, tirée des nombreux troupeaux que nourrissent les Turcomans de la montagne ; la population est estimée de huit à dix mille habitants, dont les deux tiers sont musulmans, le reste grecs et arméniens ; ces derniers, comme dans la plupart des villes turques, sont en possession du commerce avec l'intérieur, et font le trafic des tissus de la Perse. Les Grecs commercent de préférence avec Smyrne. Les environs de la ville sont couverts de jardins remplis d'arbres fruitiers : il est rare qu'on n'y rencontre pas quelque fragment de marbre antique ou quelque sarcophage servant d'auge à un puits ou à une fontaine.

CHAPITRE XXVI.

ROUTE DE THYATIRE A PERGAME PAR NACRASA.

D'après les indications de Strabon, la ville d'Apollonis était située à l'ouest de Thyatire et dans la vallée d'Hyllus. Le village de Bullana, qui est situé à neuf kilomètres environ du cours de l'Hyllus, occupe une position qui s'accorde bien avec celle d'Apollonis ; le cimetière renferme quelques fragments antiques, et sur une stèle M. Arundell a lu le nom ΑΠΟΛΛΟΝ... Il y aurait lieu d'étudier plus en détail cette localité : on

hautes montagnes ; on y remarque un assez grand nombre de fragments antiques, parmi lesquels sont quelques inscriptions. Chishull a déterminé l'identité de Bakir et de Nacrasa, confirmée par une inscription commençant par ces mots : « Le sénat et le peuple des Macédoniens Nacraséens. »

De Bakir à Souma la route passe par un pays montagneux et bien boisé jusqu'au village de Souma, dont la situation s'accorde bien avec celle de l'ancienne Germa, de l'itinéraire d'Antonin : cette ville était à trente milles de Thyatire et à vingt-cinq milles de Pergame.

A quelque distance du village on remarque les ruines d'une forteresse byzantine qui couronne un rocher élevé ; ses murailles, descendant sur le penchant du ravin, appartiennent à l'enceinte de l'ancienne ville. Le pays environnant est très-accidenté, et la route de Pergame est tracée le long d'un ravin ombragé par de hauts platanes et par de vieux noyers. La distance entre Souma et Pergame peut être facilement parcourue en huit heures de marche, ce qui équivaut à moins de vingt-cinq milles romains.

Sur le revers oriental de la montagne, qui appartient à la chaîne du Ternus, s'étend une immense plaine couverte de cultures. La ville moderne de Kirk agatch, les quarante arbres, est placée au pied de la montagne ; c'est une des villes les plus commerçantes de la province. Les plaines produisent la plus

moins l'attention de l'observateur qui veut se rendre compte des ressources agricoles du pays. La majeure partie de la population, que l'on estime à vingt mille âmes, est composée de Turcs : les Grecs ne comptent que pour deux mille, et les Arméniens sont en nombre insignifiant. Les mosquées et les écoles sont nombreuses, mais tous ces édifices sont d'une construction très-simple.

CHAPITRE XXVII.

PHILADELPHIE.

Philadelphie est située à l'extrémité orientale de la Lydie, à vingt-huit milles de Sardes, non loin des versants du Tmolus, dont elle est séparée par une plaine qui va en s'élevant jusqu'au pied de la montagne. Elle fut fondée par Attale Philadelphie, roi de Pergame, qui lui donna son nom.

La fondation de Philadelphie a été motivée par sa position stratégique : elle commande en effet l'embranchement des routes qui de l'orient conduisent d'une part dans la vallée du Méandre et d'autre part dans celle de l'Hermus, et les sièges nombreux que Philadelphie eut à soutenir prouvent que la position était bien choisie. Un autre motif de créer en ce lieu un vaste centre de population était dû à l'extrême fertilité du pays, qui aujourd'hui même ne dément pas son ancienne réputation.

Mais à part ces avantages de position, Philadelphie occupait un sol plus sujet qu'aucun autre à l'effet des tremblements de terre. Aussi Strabon et tous les auteurs qui ont parlé de cette ville paraissent s'étonner que les habitants persistent à y demeurer.

« Philadelphie, dit Strabon, est on ne peut pas plus sujette aux tremblements de terre, et les murailles des maisons s'entr'ouvrent à chaque instant; c'est tantôt un quartier de la ville, tantôt un autre qui éprouve quelque accident; aussi ne comprend-elle qu'un petit nombre d'habitants : il y a même lieu de s'étonner que ce peu d'habitants aiment à rester dans une ville où les maisons ne sont pas sûres, et il est encore plus étonnant que les fondateurs de Philadelphie l'aient bâtie

sur un tel terrain (1). » Dans un autre passage Strabon a déjà fait la même observation : « Dans Philadelphie, les murailles mêmes des maisons ne sont pas sûres, car elles se crevaient presque tous les jours par l'effet des secousses, en sorte que les habitants sont attentifs à remédier par un maçonage continuél aux accidents causés par la nature du sol (2). » Il est juste de dire que Strabon écrivait sous le règne de Tibère, et c'est précisément à cette époque que l'Asie Mineure fut ravagée par de terribles tremblements de terre, qui se sont renouvelés, il est vrai, mais à de rares intervalles. Philadelphie fut fondée vers l'an 130 avant notre ère; elle avait donc à peine 160 ans d'existence quand Strabon écrivait; il y a 1830 ans de cela, et Philadelphie existe encore.

Le système de construction des murailles et des monuments, qui sont composés d'un béton solide, revêtu d'un parement en petits moellons de gneiss, a peut-être été choisi dans le but de parer aux secousses du sol; mais la constitution géologique du pays laissait peu de choix dans la nature des matériaux; on ne trouve dans le mont Tmolus aucune de ces belles carrières dont on peut tirer des colonnes et d'autres grandes pierres de construction. Il s'en suit que les ruines des anciens monuments qui existent encore ne présentent que de grandes masses, aujourd'hui à peu près informes, et qui n'offrent qu'un intérêt médiocre au point de vue architectural.

La ville est bâtie sur plusieurs collines, et l'enceinte des murailles a la forme d'un grand rectangle presque régulier. L'ensemble des murailles subsiste encore presque en entier; il y a cependant du côté du nord une large brèche qui forme l'entrée de la ville : les anciennes portes sont dans un état de ruine complet. La muraille était défendue par des tours rondes, espacées de vingt à trente mètres.

À la seule inspection des ruines qui subsistent encore, on peut conclure que jamais Philadelphie ne s'est distinguée par la richesse et la beauté de ses mo-

(1) Strabon, XIII, 623.

(2) Id., XII, 579.

numents. Il y a lieu de croire que ses murs de moellons bruts étaient revêtus de stuc et d'enduits qui ont disparu; mais dans leur forme actuelle on pourrait difficilement reconnaître leur destination primitive : il n'est pas étonnant que chaque voyageur ait pu les attribuer selon sa fantaisie à d'anciennes églises ou à des temples romains. A l'orient s'élève une colline, séparée de la ville par un ravin et couronnée par un système de murailles appartenant à l'ancienne acropole. En examinant le système de fortifications, on doit reconnaître qu'il est bien inférieur à celui de plusieurs autres places de la même importance, car en réalité Philadelphie était la clef de la Lydie.

Elle avait, il est vrai, un double mur en avant du front de la place, mais il n'était pas, comme à Nicée, défendu par des tours alternant avec celles de la muraille; on voit encore en avant de la ville des traces de murailles au niveau du sol, qui ont peut-être fait partie du système de défense.

Philadelphie fut au nombre des villes romaines d'Asie qui acceptèrent avec empressement la foi chrétienne, et si l'on en juge par les actes des martyrs, les chrétiens de ces régions purent pratiquer leur culte avec assez de liberté. Elle mérita d'être mise au rang des sept églises de l'Asie, et saint Jean vint lui-même pour y révéler la parole de Dieu. La conduite méritoire des chrétiens de Philadelphie est citée comme un exemple aux autres communautés

clergé est nombreux, et les cérémonies religieuses s'y font avec un certain appareil.

Les monuments musulmans sont aussi modestes que les monuments chrétiens; on compte une vingtaine de mosquées, dont les minarets blancs s'élèvent au-dessus de la verdure qui les entoure, et donnent de loin à Philadelphie l'aspect d'une ville orientale par excellence.

La ville moderne est bâtie partie en bois, partie en terre; les maisons sont couvertes en tuiles, et malgré leur pauvre apparence elles renferment une population active et riche. L'extrême fertilité du pays, les troupeaux nombreux, et l'industrie des tisserands y répandent une grande aisance. La population, qui était estimée il y a un siècle de sept à huit mille habitants, ne paraît pas avoir varié. La ville ne s'est pas étendue, et dans l'intérieur des murs tous les quartiers sont suffisamment peuplés. Si les habitants de Philadelphie paraissent être très-négligents pour l'embellissement et l'entretien de leur ville, ils ont en revanche un luxe intérieur qui surprend l'étranger admis dans l'intimité des familles. Le vêtement des femmes grecques est des plus riches et des plus élégants; il diffère de celui des femmes de Smyrne, en ce qu'il a un cachet plus oriental; celui des femmes musulmanes ne le cède pas, dit-on, en richesse à celui des chrétiennes.

Les Grecs ont conservé à cette ville le nom de Philadelphie, les Turcs l'appellent Ala-abaher, la ville blanche. La

dès la première apparition des hordes nomades en Asie Mineure, cette ville fut le point de mire de leurs plus furieuses attaques. Prise d'abord par les Seldjoukides, elle tomba quelque temps après au pouvoir des Latins; reprise par le sultan Ala-Eddin, en 1300, elle fut comprise dans le partage de l'émir Karaman. Le duc Roger de Flor réunit Philadelphie et Sardes à la principauté de Pergame, que gouvernait Jean Vatazès. En 1306 elle fut assiégée par Alisur, qui s'empara des ouvrages avancés, mais fut obligé de battre en retraite devant l'armée byzantine; enfin en 1391 elle tomba sous le pouvoir ottoman, dans des circonstances qui méritent d'être rapportées.

La dissension s'était mise dans la maison impériale de Byzance; Andronic avait fait renfermer dans une prison d'État l'empereur Jean et son fils Manuel, qui étant parvenus à s'échapper, s'étaient retirés près du sultan des Turcs Bayazid Ildirim. Sur ces entrefaites le sultan résolut de s'emparer de Ala-cheher, la seule ville byzantine qui restât en Asie; elle se trouvait resserrée entre les États de l'émir Aïdin et ceux des sultans de Broussa; il réclama le secours des troupes de Byzance.

Les Grecs méprisaient cette attaque, attendu qu'une tradition disait que jamais la ville chrétienne de Philadelphie ne tomberait aux mains des Turcs. Le commandant de la citadelle répondit avec fierté aux sommations qui lui furent faites de rendre la place; alors l'assaut fut ordonné, et pour comble de honte les troupes grecques commandées par Manuel furent les premières à monter à l'assaut. On raconte que Bayazid, furieux de la résistance des Philadelpiens, fit faire un trophée avec les cadavres des prisonniers. La place, grâce à son énergique résistance, obtint une capitulation honorable, et les chrétiens attribuaient à cet événement les privilèges dont ils ont continué à jouir sous les sultans.

Après la chute de Bayazid, Timour s'empara de Philadelphie, mais la ville échappa à une destruction complète. Elle fit ensuite partie des domaines de l'émir Djounéid, qui posséda toute la Lydie; enfin, après la destruction de

ce rebelle elle rentra dans les possessions des sultans.

La position de Philadelphie, au col de partage des eaux de l'Hermus et du Méandre, correspond assez bien avec celle de la ville lydienne Callatébus, par laquelle se dirigeait l'armée de Xerxès lorsqu'il marchait sur Sardes; aussi quelques géographes (1) ont-ils été tentés d'identifier les deux villes, la raison d'être de l'une et de l'autre ayant été commandée par le même motif, la défense des deux vallées.

On fabriquait à Callatébus (2) une sorte de miel tiré du Myrica et du froment. Les commentateurs ont été embarrassés pour bien définir cette composition; ils ignoraient qu'elle se confectionne encore en Orient, et sous le nom de *halva* fait les délices des enfants turcs, comme le pain d'épice celui de nos enfants. Du temps d'Hérodote la base de cette composition était tirée du *tamarisc mannifera*, arbuste qui croît encore en Orient, et dont les confiseurs persans retirent une sorte de gomme blanche sucrée et agréable au goût: on y joignait du miel et de la farine.

Aujourd'hui les *halvadji*, fabricants de halva, y joignent de la farine de sésame et du sucre; tout ce mélange, battu dans un mortier, compose une pâte jaunâtre qui s'exporte jusque dans les îles de la Grèce. Le halva de Philadelphie et celui de Aivali sont renommés en Orient. — Le beau platane dont la vue attira l'attention de Xerxès est encore une preuve que la ville de Callatébus était dans ces régions: aucune autre contrée de l'Asie Mineure ne produit aujourd'hui de si beaux platanes.

Le petit fleuve Cogamus, qui arrose le territoire de Philadelphie, coule au nord-est de la ville; il est souvent à sec une partie de l'année: il va se jeter dans l'Hermus, à quelques milles à l'est de Sardes. Son nom moderne est Couzou tchai la rivière de l'agneau.

(1) Mannert, t. VIII, 366; Hammer, *Hist. Ott.*, liv. VI.

(2) Hérod., liv. VII, 31.

CHAPITRE XXVIII.

LA CATACÉCAUMÈNE.

Lorsqu'on a franchi le fleuve Cogamus, en se dirigeant vers le nord, on entre dans une contrée dont l'aspect diffère totalement de celle qu'on vient de parcourir; ce ne sont plus des terrains d'alluvion dans lesquels dominent les cailloux de gneiss et de quartz; les montagnes prennent une teinte rougeâtre et sombre, la végétation arborescente devient plus clair-semée, les sources disparaissent; on reconnaît bientôt les traces des feux souterrains qui à une époque ancienne ont ravagé la contrée et ont été l'agent principal de sa constitution actuelle. Quoique l'action volcanique ait cessé depuis un grand nombre de siècles, les anciens, malgré le peu d'attention qu'ils portaient à la science géologique, avaient fort bien compris la nature ignée de ces terrains, persuadés qu'ils étaient que les tremblements de terre ne se manifestaient que par l'action interne du feu. Aussi avaient-ils donné à la contrée qui s'étend depuis Kadi jusqu'à Laodicée d'une part, et depuis Sipylus jusqu'à Synnada de l'autre, le nom de Catacécaumène (Κατακαυμένη), ou contrée brûlée. Les produits volcaniques déposés à différents âges présentent des caractères assez variés pour que l'œil du géologue puisse facilement discerner leur âge relatif. Les plus anciens volcans de l'Asie

ments : le quartz hyalin, dont les cristaux forment deux pyramides renversées, et l'amphibole, qui est tantôt amorphe, tantôt sous la forme d'aiguilles très-ténues. Ces trachytes s'approchent davantage de la classe des porphyres, dénomination sous laquelle ces roches ont été connues jusqu'à ce que la géologie les ait classées plus positivement. L'épanchement de ces roches a duré pendant plusieurs siècles; elles ont couvert une vaste région, et formé des montagnes considérables. Elles se sont élevées en cônes et en pyramides, mais sans jamais laisser de traces de ce que nous appelons un cratère. Souvent l'action de ces laves a été si puissante, qu'on a vu des parties de montagne, des roches d'une époque primordiale, soulevées par l'action du feu, leurs couches déplacées, et prendre la direction verticale, en laissant partout des traces de l'effort immense qui s'était produit. Les trachites, en se refroidissant, ont éprouvé dans leur retrait des fissures analogues à celles qui se manifestent dans un terrain argileux qui sèche. L'infiltration des eaux, la désagrégation de la roche, ont bientôt augmenté ces fissures, qui sont devenues des vallées. C'est la première période des feux de la Phrygie. Il semble, d'après l'inspection des terrains, qu'il y eut une sorte de repos dans les phénomènes volcaniques, pendant lequel l'action du temps et celle des eaux agirent seules sur ces roches nouvelles. Mais une seconde pé-

et dont les produits sont identiques sont tantôt des cendres conglomérantes, fragments de ponce noire et de quelques cristaux de pyroxène dans des roches cristallines ignées, agglomérant par la suite des bancs de construction, de chaux et de sable, sont plu à creuser des demeures, tombeaux et des temples. C'est ce qu'on peut observer *a priori* dans ces régions; les peuples qui ont été en contact avec nous appelons ces sont ceux qui vivaient dans des roches calcaires; les peuples qui habitent des régions couvertes de tuf ne l'ont, au contraire, creusé d'innombrables cellules qui, après tant de siècles, sont encore l'étonnement du voyageur qui parcourt l'Asie. Tout le monde chez les anciens portait le nom de Catacécumène n'est cependant pas entièrement couvert de produits volcaniques.

La vallée supérieure de l'Hermus descendant de Kadi, offre ces formations de roches crétacées qui se trouvent au milieu des trachytes, sont comme des flots s'élevant sur une vaste étendue de terrains ignés. Entre de plus, entre le bassin du Hermus et la vallée du Cogamus, se trouve une vallée située à l'ouest de la ville de Philadelphie, dans laquelle des collines arides qui sont formées de terrains trappéens, constituent une constitution antérieure aux épanchements trachytiques, mais dont l'aspect est desséché les a fait comparer les anciens avec les terrains volcaniques.

La province qui fut appelée par les anciens la Catacécumène était située sur les frontières de la Lydie et de la Mysie. Il n'est donc pas étonnant que les anciens leur aient attribué tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces deux provinces; une partie notable de la Phrygie, tout l'orient de la Phrygie, jusqu'à la vallée calcaire de la pointe septentrionale de la Mysie, en un mot tous les affluents supérieurs de l'Hermus et du Méandre. La partie orientale de ce territoire est entièrement composée de

terrains trachytiques; mais les villes de la Lydie se sont élevées au milieu de volcans qui portent tous les caractères des volcans contemporains, et dont les éruptions, quoique tout à fait effacées de la mémoire des hommes, ont dû avoir lieu à une époque assez rapprochée de nous; car on trouve dans différentes directions des coulées de lave traversant, dans la longueur de plusieurs milles, des territoires que la végétation recouvre, et ne laissant dans toute l'étendue de leur cours que la désolation et la stérilité. Le territoire de Koula est surtout remarquable par plusieurs cônes volcaniques, dont les parties constituantes ne diffèrent en rien de ce que nous connaissons de plus moderne dans les coulées de lave.

CHAPITRE XXIX.

VOLCAN DE KARA DEVLIT.

La ville de Koula est bâtie au pied d'une montagne nommée Kara dévilit, l'encier noir, qui est le centre d'une éruption considérable, dont les épanchements se sont fait jour au sud dans toute la vallée, et passent sous le sol de la ville actuelle, qui est bâtie toute en lave noire, identique avec la lave de Volvic en Auvergne. La surface de ce courant est composée de quartiers de roche, dont quelques-uns cubent sept ou huit mètres; ils sont quelquefois accumulés et jetés les uns sur les autres comme les glaçons d'une rivière. On voit que l'action du feu a brisé des roches déjà refroidies, et les a entraînées nageant sur un nouveau torrent, qui s'est figé comme une masse de scories sortant d'un fourneau; ces laves contiennent de petits cristaux de pyroxène et des filons d'obsidienne. Le refroidissement de la substance ignée a formé des fissures qui s'enfoncent sans doute à une profondeur considérable, et qui ont donné naissance, dans l'intérieur de la roche, à des dédales et à des cavernes que l'on peut parcourir dans une certaine étendue. Ces fissures communiquent entre elles par des conduits inaccessibles, qui sont parcourus par des courants d'air qui dans l'été sont extrêmement frais. Cette particularité est

territoire de Kara hissar, où l'on observe en effet, des phénomènes volcaniques très-remarquables. Cette région était dépourvue d'arbres, mais produisait un vin renommé, connu sous le nom de Catacécauménite. Le canton était couvert de cendres et de scories noires.

Strabon rejetant toute explication surnaturelle de ces phénomènes ignés, n'hésite pas à les regarder comme l'effet des volcans dont les sources sont épuisées, il en donne pour preuve les trois gouffres distants les uns des autres de quarante stades, et que l'on nomme les soufflets, et au-dessus desquels on voit les cônes formés par des amas de laves. Dans les galeries naturelles formées par le refroidissement circulent des courants d'air frais qui soufflent au dehors.

Vitruve (1) connaissait bien cette région comme pays volcanique : on en exportait de la pierre ponce. Les trois cratères dont parle Strabon s'identifient parfaitement avec les trois cônes volcaniques des environs de Koula, le premier dominant la ville, le second observé par M. Hamilton à sept milles à l'ouest du premier, entre les villages de Sandal et de Megé. Le cratère est complet, et plusieurs autres cônes d'une période plus ancienne s'élèvent aux alentours; le troisième cône, d'une date plus récente, est située à sept milles à l'est de Sandal : on l'appelle Caplan alan, la dent du tigre ; il est composé de cendres et de scories. Son cratère est le mieux conservé de tous ; il a un demi-mille (800 mètres) de circonférence : son élévation au-dessus de la mer est de 780 mètres.

CHAPITRE XXX.

KOULA.

La ville de Koula est agréablement située, à la naissance d'une longue vallée qui, de la base du volcan de Kara dévilit, s'étend vers le sud. De nombreux minarets s'élancent au-dessus de la verdure sur laquelle se détachent quelques mosquées, dont les murs blanchis contrastent avec l'aspect lugubre de la ville, qui est toute bâtie en pierres de lave

noire, mais presque toutes les maisons sont ombragées par quelques arbres; les rues sont propres, et la population, active et industrieuse, paraît jouir d'une certaine aisance.

Koula est une ville de quatre à cinq mille âmes ; la population grecque est en possession de presque tout le commerce local, qui consiste en laine, coton, opton et céréales : on compte environ deux mille Grecs. Les Turcs, outre le commerce de caravane, partagent avec les Grecs une industrie qui a de l'avenir ; c'est à Koula que commence la fabrication des tapis dits de Smyrne, et qui s'exportent jusqu'en Amérique. Les femmes des Yourouk en fabriquent aussi sous leurs tentes : ce sont de petits tapis de prière. L'abondance des laines jointe à la culture des plantes tinctoriales, la garance, le rhamnus, qui donne la graine jaune, la valonnée et la noix de galle, qui donnent le noir, et l'indigo, qui arrive par caravanes, telles sont les matières premières qui ont permis de faire de la fabrication des tapis une industrie toute locale. Il est curieux de remarquer que cette région est restée depuis les temps reculés en possession d'un art qui faisait la célébrité de Laodicée.

S'il ne reste à Koula aucun débris de monument d'architecture, la ville abonde en fragments de marbre de toute sorte, et dans plusieurs maisons grecques on conserve des bas-reliefs et des sculptures en marbre, qui ne sont pas sans mérite. Il en est un surtout qui représente le dieu Lyrus ou Men, et qui contient une inscription relative au culte de cette divinité.

« Le hiérodule Demas ayant institué une prière au soleil Phalates, au Men Tiamos et au Men roi, ordonne de s'y conformer, sous peine de reconnaître l'effet de la puissance de Jupiter. » Cette ordonnance porte la date de l'an 256 (des Séleucides), qui correspond à cinquante-six ans avant notre ère.

D'après sa position sur les routes de Philadelphie à Pruse, et de Cotyæum à Pergame, il est à croire que Koula occupe l'emplacement d'une ancienne ville, mais aucun monument n'autorise à l'identifier définitivement avec quelque nom connu. Le nom de Koula 'koulé,

(1) Vitruve, liv. II, ch. 6.

tour) est turc et assez moderne; il en est question dans l'itinéraire du grand-duc Roger comme d'une forteresse. La position de Clanudda, marquée dans la table de Peutinger sur la route de Philadelphie à Cotyæum et à vingt-huit milles de la première, pourrait convenir à Koula.

CHAPITRE XXXI.

VILLES DE LA LYDIE AU NORD DE L'HERMUS.

La Lydie comprenait vingt-sept évêchés ou villes principales, qui sont mentionnées dans la notice de Hiéroclès et dans celle de l'empereur Léon. Quoique plusieurs des noms anciens soient altérés, on les reconnaît facilement sous leur forme nouvelle. Nous avons à faire connaître maintenant un certain nombre de ces villes, qui occupaient la région nord de la Lydie, et à appeler l'attention des géographes sur des ruines qui ne sont pas encore classées.

Koula se trouve sur la route de caravane qui va de Smyrne à Kutayah, à vingt-six heures ou cent cinquante kilomètres de la première, ou remonte ensuite vers le nord pour gagner Ouschak; l'ancienne route ne devait pas différer beaucoup de celle-ci, attendu que cette région renfermait un certain nombre de villes qui étaient forcément desservies par une route dirigée du sud-ouest au nord-est.

d'où sort la source est entouré d'un mur composé de pierres de grand appareil, réunies sans ciment : des murs de même style forment une enceinte qui suit les pentes du rocher.

Dans l'enceinte du bain moderne on trouve aussi plusieurs fragments d'architecture; l'*Area* où se trouvent réunies toutes ces ruines n'a pas une centaine de mètres d'étendue; elle est fermée au sud par un rocher vertical, sur le flanc duquel ont été sculptés plusieurs bas-reliefs, qui ont tous un caractère religieux. Le plus grand et le mieux conservé est sculpté dans une niche qui a environ 1^m 50 de hauteur; l'archivolte représente une guirlande de feuillage; au centre de la niche est sculptée une figure semblable à celle du bas-relief de Koula, représentant le dieu Lunus ou Men, coiffé du bonnet phrygien, et ayant derrière lui le croissant, attribut de cette divinité. Le style de ce monument n'accuse pas une haute antiquité; nous sommes porté à le considérer comme de la même époque que le bas-relief de Koula, qui porte sa date. Plusieurs bas-reliefs, mais d'une plus petite dimension, sont sculptés dans le même rocher : on ne distingue plus que la masse des figures; l'un d'eux représente un personnage couché, autour duquel sont réunies plusieurs figures d'hommes.

Au nord de l'enceinte sont des restes de voûtes, et sur la rivière un pont à demi ruiné, qui paraît être des temps byzantins. Si Emir-Hamman occupe

ns particulièrement re-
inscription gravée sur une
le marbre, commémorative
dédiée à Hermogène par
s de Pythodore, et par
s du mois Gorpizeus de
367 ans avant notre ère.

APITRE XXXII.

BLAUNDUS. — SAÏTTÆ.

nord de la Catacécumène
delà de l'Hermus un grand
lavé entre la Mysie à l'ouest
s à l'est ; c'était la Mœonie
dite, dont le nom s'étendit
s aux versants du Tmolus.
Mœonia était au centre de
ce. On fut d'abord disposé
avec la ville moderne de
s une inscription portant
dœoniens ; mais il fut con-
s avait été transportée d'un
né Maigné, situé à sept kilo-
rd de Koula, et M. Hamil-
ité cette localité, a constaté
ait l'emplacement d'une
lle ; il a de plus copié une
tion portant le nom MAIQ-
trée dans le mur de la mos-
s fragments d'architecture
s rues sont tout ce qui sub-
l'hui de cette ancienne ville.
est mentionnée comme une
le dans la notice de Léon et
edème de Hiéroclès. Pline
osition sur le fleuve Coga-
rd du Tmolus, tandis qu'elle
le vingt kilomètres au nord

(1). Dans le voisinage de
à six kilomètres au nord-
s, il existe une carrière de
s d'un village du nom de
m y observe de nombreux
e sculpture, des fondations
i ont dû être des temples et
ents publics. Quelques ins-
différents âges ont été co-
aucune ne fait connaître le
ville, qui est resté indéter-
nant le major Keppel, à qui
vable de la découverte de
est disposé, d'après une cer-

taine analogie de noms, à l'assimiler
avec l'ancienne Daldia, citée dans les
notices ecclésiastiques.

Tabala, autre ville de la même pro-
vince, occupait l'emplacement du village
de Davala, aux environs de Koula.

Adala, village turc situé sur la rive
gauche de l'Hermus, remplace l'an-
cienne Attalia ; mais on ne trouve aucun
vestige de la ville fondée par Attale : un
château en moyen âge bâti sur un rocher
a remplacé l'ancienne acropole.

Les coulées de lave qui s'étendent
jusqu'à l'Hermus appartiennent à la
même formation que celles de Koula, et
prouvent que les volcans ont été en
activité pendant la même période. Les la-
ves ont coulé jusqu'au fleuve, entraînant
dans leur cours les débris de laves plus
anciennes. La végétation ne s'est pas
encore développée sur ces terrains, qui
présentent un aspect de désolation.

La ville de Blaundus, dont la position
a été déterminée par MM. Hamilton et
Arundell au village de Suleimanli, à une
heure de marche de Gœzbek, était un
siège épiscopal suffragant de la métro-
pole de Smyrne, inscrit dans les notices
ecclésiastiques sous le nom de Balandus.
Elle doit sa fondation aux successeurs
d'Alexandre, qui amenèrent dans ces
contrées une nombreuse population
macédonienne : aussi les habitants se
désignaient-ils sous le nom de Macédo-
niens Blaundéens. Blaundus est située
sur la grande route de Philadelphie à
Dorylæum, à l'extrémité du triangle
formé par cette enclave de territoire
dont nous avons parlé, et la ville s'élève
sur une colline entourée de part et
d'autre par deux profonds ravins. La
porte principale est située sur le col
qui joint à la plaine cette sorte de pres-
qu'île, et qui n'a pas plus de soixante
pas de large. Les flancs de la vallée ont
été creusés pour y établir de nombreuses
chambres sépulcrales ; il en est quelques-
unes qui conservent des traces de pein-
ture.

Le théâtre est construit au pied de
la colline. La scène est aujourd'hui
entièrement détruite, mais un grand
nombre de sièges sont encore en place.
La porte était défendue par deux tours
carrées qui sont encore presque entière-
ment conservées ; elles sont en pierres

d'un grand appareil, réunies sans ciment ; l'une d'elles est couronnée par une frise à triglyphes d'ordre dorique, chose inusitée dans les constructions militaires. La baie de la porte est carrée et surmontée d'une architrave ; au-dessus est un arc de décharge : ce système de construction n'est pas d'accord avec l'architecture des temps helléniques ; aussi Arundell regarda-t-il cette porte comme un ouvrage byzantin. Ce n'est pas l'opinion de M. Hamilton ; les deux observateurs pourraient être d'accord en admettant que ce monument a subi quelques modifications à l'époque romaine. Les restes de monuments sont nombreux et remarquables ; il serait à désirer qu'ils fussent relevés et mesurés par un architecte archéologue. Dans l'axe de la porte sont les ruines d'un magnifique temple ; on retrouve toutes les frises, les architraves et les fûts de colonnes amoncelés les uns sur les autres, ce qui suppose l'effet d'une chute soudaine plutôt qu'une destruction successive ; les ornements de cet édifice sont comparés par M. Hamilton à ceux de l'Erechtheum d'Athènes (1). Au sud du temple sont les ruines d'un portique d'ordre dorique, avec des pilastres carrés, dont quelques-uns portent encore leur architrave. Un peu plus loin un autre portique est composé de deux demi-colonnes accouplées à un pilastre carré : il en reste encore six en place.

Léon : elle appartenait au canton de Moenia et était située sur le bord du fleuve Hyllus. Les ruines de Saittæ ont été retrouvées par Hamilton au lieu nommé Sidas-kale-si, à trente-trois kilomètres au nord de Koula près du village de Injicler.

En partant de Koula on va droit au nord jusqu'à la vallée de l'Hermus, on franchit le fleuve, et douze kilomètres plus loin on traverse la rivière Ainehtchaï.

La route suit une vallée latérale, qui a quatre kilomètres de longueur ; les ruines de Sidas-kalé-si s'étendent sur un plateau ondulé, entouré de collines basses : de nombreux sarcophages annoncent l'entrée de la ville. En descendant dans la plaine on reconnaît les ruines d'un stade dont une partie a disparu, mais dont l'autre moitié, appuyée sur le flanc d'une colline, est bien conservée : le podium et une partie des sièges sont encore en place. La plaine est couverte de débris de monuments et de fragments d'architecture d'une bonne exécution ; plusieurs fûts de colonnes et des architraves de marbre jonchent le sol ; dans la partie orientale de la plaine on reconnaît de grandes substructions voûtées qui paraissent avoir appartenu à un temple : le tout est construit sans ciment. Le village voisin, nommé Injicler, offre suffisamment des ressources pour l'antiquaire qui voudrait séjourner quelques jours au milieu de ces ruines.

ix autres villes de Lydie dont la position est encore indéterminée; la première est Hiérocésarée, qui se distinguait par un temple de Diane Persique, objet de la réduction du droit d'asile sous Tibère, les habitants d'Hiérocésarée exposèrent que le temple d'Asie Persique, construit du temps d'Alexandre, jouissait de ce privilège, et les décrets impériaux l'avaient étendu jusqu'à deux milles pas aux alentours du temple (1). Les cérémonies qui y pratiquait étaient semblables à celles du temple d'Hypæpa. Les tables géographiques placent Hiérocésarée dans le pays d'Hyllus, à l'est de Thyatire, aux frontières de la Mysie. Ptolémée (2) place cette ville dans le voisinage de Philadelphie, qui s'accorderait mieux avec l'étymologie qui admettrait le Demirdji comme le véritable Hyllus. La position de cette ville n'a pas encore été déterminée.

CHAPITRE XXXIV.

LES. — AÏDIN GUZEL-HISSAR.

Les, une des villes les plus florissantes de Lydie, était située dans la partie supérieure du Méandre, sur un plateau du mont Messogis : elle est désignée par la ville moderne de Aïdin Hiszar. Strabon en détermine clairement la position dans la plaine du Méandre, entre les Lydiens, aux Cariens et aux Milet. La ville occupait, penchant de la montagne, un terrain en figure trapézoïde : la citadelle était pour très-bien fortifiée. On attribue la fondation de cette ville aux Archaïques, ainsi qu'à quelques Thraces, qui ont donné le nom de Tralles : c'était d'une peuplade thrace, qui avait coutume de s'engager au service persique. Elle portait aussi les noms de Héra, la fleurie, et de Erymna, la fleur. La rivière Eudon arrosait les environs, et une fontaine, du nom de Les, coulait dans l'intérieur de la ville. Sa position entre le port d'Éphèse

et les villes de l'intérieur, a dû être de tout temps favorable au commerce de transit, qui était entre les mains des Grecs : aussi Tralles fut-elle renommée par la richesse de ses habitants. Pythodore, l'un d'eux, qui était revêtu de la dignité d'Asiarque, possédait une fortune estimée par Strabon à deux mille talents ; après la bataille de Pharsale il fut en butte aux persécutions de César, qui confisqua ses biens, attendu que Pythodore passait pour avoir été l'ami de Pompée. Pythodore parvint cependant à les racheter, et les laissa à ses enfants, du nombre desquels était Pythodoris, reine de Pont, qui vivait du temps de Tibère.

Ménodore, autre citoyen de Tralles, qui vivait du temps de Strabon, remplissait les fonctions de prêtre de Jupiter Larissæus ; il fut accusé de sédition devant Domitius Aenobarbus, qui le fit mettre à mort.

Les historiens de César rapportent un prodige arrivé à Tralles avant la bataille de Pharsale. Dans l'arête du temple de la Victoire on avait élevé une statue à César ; quoique cette enceinte fût pavée de marbre il s'éleva tout à coup une palme qui entourait le piédestal de la statue.

Le roi Attale s'était fait bâtir dans cette ville un palais magnifique, dont les ruines ne sont pas éloignées de celles du gymnase ; mais l'activité que mettent les habitants à détruire les anciens monuments en aura bientôt fait disparaître le dernier vestige.

Le théâtre et le stade n'offrent plus pour ainsi dire que leur moule ; le proscaenium et tous les gradins ont disparu.

Le territoire de Tralles, comme celui de toutes les villes de cette vallée, était sujet aux tremblements de terre, qui ruinèrent souvent les plus magnifiques édifices ; mais les habitants les relevaient avec une constance inébranlable.

Agathias (1) rapporte qu'un paysan nommé Chéremon, alléguant de voir sa ville natale renversée de fond en comble, entreprit d'aller trouver l'empereur, qui finit par lui faire une expédition chez les Cantabres, et le supplia de rétablir la ville ; ce qui fut accordé.

Tacit., *Annal.*, III, 62. Pausanias, liv.

Vol., I, V, ch. 2.

(1) Agathias, *Vie de Justinien*, liv. II, ch. 8.

D'autres catastrophes ignorées ont dans le cours des siècles causé de nouveaux ravages. Les invasions musulmanes, les incendies et les tremblements de terre avaient concouru pour faire de l'ancienne Tralles un monceau de ruines. L'empereur Andronic, fils de Paléologue, s'étant rendu dans cette ville, fut si charmé de sa position, qu'il résolut de la rebâtir et d'y réintégrer les habitants, qui s'en étaient éloignés. Les ouvriers trouvèrent dans les fouilles une inscription qui prédisait le rétablissement de Tralles et une longue vie à son nouveau fondateur.

Une fois les murailles rétablies, les habitants accoururent en foule, et la ville reprenait sa physionomie première lorsque les tribus musulmanes vinrent en faire le siège. Les Turcs coupèrent le ruisseau de l'Eudon, et la ville, privée d'eau, n'en persista pas moins dans sa résistance héroïque. Les Turcs finirent par l'enlever d'assaut, et tous les habitants furent massacrés.

Andronic se tenait pendant ce temps dans son palais de Nymphæum, et ne fit aucune tentative pour porter du secours à Tralles.

Lorsque les Seldjoukides furent une fois maîtres de la Cappadoce, toutes leurs vues se portèrent sur l'occident de l'Asie Mineure pour se mettre en relation avec la mer; les villes commandant les grandes vallées tombèrent successivement en leur pouvoir; Tralles ne put être défendue par les faibles empe-

terminée. Les premiers observateurs, et notamment Pococke, avaient pourtant recueilli dans ces ruines des inscriptions portant le nom de Tralles, mais, dominés par une idée préconçue, ils n'en avaient pas tenu compte.

La ville moderne d'Aïdin Guzel-hissar n'occupe pas exactement l'emplacement de l'ancienne Tralles; elle s'est portée plus à l'est, et se trouve aujourd'hui à cheval sur une petite rivière, qui n'est autre que le fleuve Eudon.

L'ancienne ville occupait un plateau à l'est, et qui a en effet la figure d'un quadrilatère; la surface du sol est couverte des débris de murailles qui ont appartenu aux anciens édifices; on remarque surtout trois grands arcs, qui ont été considérés par les uns comme un arc de triomphe, et par les autres comme un reste du gymnase : cette opinion nous paraît plus probable. On voyait encore il y a quelques années des stucs couverts de peintures : les amorces de murs qui se reliaient avec ces arcs prouvent qu'il y avait d'autres dépendances.

La ruine et l'abandon de l'ancienne ville sont dues à des causes qui sont restées ignorées, peut-être à quelque tremblement de terre. Pendant longtemps les débris des monuments ont jonché le sol; mais le voisinage d'une ville populeuse est toujours funeste aux anciennes ruines : peu à peu tous ces fragments ont été enlevés, et maintenant on opère des fouilles pour extraire les blocs de marbre qui sont encore en-

belle époque de l'art. Aujourd'hui on ne voit plus une seule colonne dans l'enceinte de Tralles : il est impossible de retrouver l'emplacement des temples d'Esculape cité par Vitruve. Les colonnades étaient cependant nombreuses à Tralles, car sur toutes les routes qui avoisinent la ville, on remarque des puits dont la margelle est faite d'une base de colonne évidée.

Tralles n'était pas immédiatement sur le bord du Méandre, elle en est éloignée de plus de quatre kilomètres, et est bâtie sur un monticule au-dessus du sol de la vallée, ce qui contribuait à la pureté de l'air.

La ville moderne d'Aïdin est une des plus considérables de la province, elle est le centre d'un très-grand trafic en matières premières, comme en tissus de toutes sortes venant de l'intérieur : ses bazars sont vastes et bien achalandés. Dans la crainte des tremblements de terre, les habitants ont construit leurs maisons en bois ; mais ils s'exposaient à un autre fléau qui a bien souvent ravagé leur ville, sans pour cela les faire revenir à des constructions mieux entendues : les incendies sont fréquents et terribles dans cette ville, surtout quand la chaleur de l'été a desséché toutes ces frêles constructions.

Il y a un grand nombre de mosquées dont les minarets s'élèvent au-dessus de la cime des arbres, mais il n'y a pas un seul monument digne d'intérêt ; jamais Guz-l hissar n'a été le centre d'un pouvoir politique ou religieux, stable et puissant. Les émirs d'Aïdin, presque toujours en lutte sourde, sinon en guerre ouverte avec les sultans, ne songèrent jamais à élever des monuments durables ; leurs habitations, leurs konacs de bois barbouillés de peintures grossières suffisaient à leur luxe. La famille des Kara-Osman-Oglou, qui a possédé pendant plusieurs siècles toute la vallée du Méandre, jouissait d'un pouvoir souverain ; elle n'a rien laissé comme souvenir, ni routes, ni fontaines, ni aqueducs : tout leur luxe consistait à entretenir des bandes d'irréguiliers, qui étaient un fléau pour les villages environnants.

En 1833 le sultan Mamhoud mit fin à cette puissance féodale. Les anciens

émirs d'Othman avaient, en recevant leurs fiefs, pris le nom de Déré bey ; sous ce titre ils devaient fournir au sultan un certain nombre de cavaliers et de fantassins ; ils étaient chargés de l'entretien des routes et de la sécurité publique. Aujourd'hui ces anciens feudataires sont réduits à la condition de pacha, et reçoivent tous les ans leur investiture au jour du Bayram.

La population d'Aïdin s'élève à soixante mille âmes environ ; on compte en tout douze mille maisons : il n'y en a pas plus de quatre cents occupées par les Grecs. La ville s'étend en partie dans la plaine, en partie sur les deux versants de la vallée de l'Eudon, que l'on traverse sur deux ponts de pierre ; le quartier de l'est est occupé par des tanneries établies sur le bord de la rivière, et qui, n'étant soumises à aucune surveillance de salubrité, abandonnent leurs résidus au milieu de la ville, corrompent les eaux de la rivière, et répandent l'infection au milieu de la population.

Au sud de la ville s'étend la plaine du Méandre, dans une largeur de vingt ou vingt-cinq kilomètres : le fleuve coule au milieu et forme la frontière entre la Carie et la Lydie.

La plaine est dans un état de culture des plus florissants ; la vigne, l'olivier, le figuier fournissent des produits qui font l'objet d'une exportation très-considérable ; outre l'industrie de la tannerie Aïdin possède des manufactures de cotonnades ; il faut entendre sous ce nom des métiers en chambre, car les grandes manufactures dans le genre de celles de France sont inconnues en Orient.

CHAPITRE XXXV.

POPULATIONS MUSULMANES. — USAGE, SUPERSTITIONS DES MONTAGNARDS.

Dans presque toutes les villes de la Lydie que nous venons de décrire on remarque des habitants qui, pour le costume et les habitudes diffèrent complètement du reste de la population ; on les nomme les Zeibeks. Ils forment une sorte de corporation qui a ses chefs et sa règle ; ils se distinguent surtout par un cos-

tune qu'ont souvent reproduit les peintres qui ont visité l'Orient ; c'était le type favori de Decamps, qui en a fait le sujet de ses plus charmants tableaux. Les Zeibeks portent un turban d'une hauteur excessive, une large ceinture qui est tout un arsenal, contenant pistolets, yatagans, cangjars, auxquels on joint encore la pipe et les pincettes. Leur culotte ordinairement en toile blanche ne descend qu'aux genoux ; elle est serrée sur les cuisses, et porte une brayette lacée comme les chausses du moyen âge.

Les Zeibeks ne sont pas uniquement militaires, ils sont marchands et surtout bons caravaniers. Il est impossible de tirer d'eux aucun éclaircissement sur leur origine : ils ignorent complètement pourquoi ils sont nommés Zeibeks ; mais il est certain, d'après leurs traits et leurs habitudes, qu'ils ne sont pas de race ottomane ; ils n'habitent que les villages du mont Tmolus et du Messogis ; on peut les considérer, sans crainte de se tromper grandement, comme les restes des races aborigènes qui habitaient ces montagnes. On se rappelle volontiers ces Thraces fondateurs de Tralles qui s'employaient au service de ceux qui voulaient les solder pour commettre des assassinats (1). Les anciens Tralliens, quand ils n'étaient point engagés au service de quelque prince, exerçaient le brigandage et poussaient l'insolence jusqu'à rançonner les conducteurs des armées ; les Zeibeks d'aujourd'hui ne

prédications qui les portaient à se soulever contre le gouvernement.

Kara Osman Oglou était le protecteur de cette milice qui jouit encore près des gouverneurs d'une certaine influence, mais à la chute de ce bey, lorsque Tahir pacha vint occuper le pachalik d'Aidin, il ordonna aux Zeibeks de quitter leur costume distinctif. La fermentation qui couvait dans la population se traduisit par une sédition formidable. Tahir pacha fit marcher le corps des Nizam contre les Zeibeks ; on en massacra un certain nombre dans Aidin. Ils rentrèrent dans la soumission ; mais ils ont toujours conservé leur costume.

L'amour du merveilleux, qui a tant d'attrait pour les musulmans et surtout pour les peuplades des montagnes, a multiplié dans ces régions les confréries de derwiches voyageurs ou de marabouts, qui traversent les tribus en distribuant des amulettes et en donnant des talismans. Il y en a qui jouissent d'un grand crédit, sans qu'on sache de quelle puissance il émane ; ce n'est pas seulement un pouvoir religieux ; la qualité de marabout peut être acquise non-seulement par des hommes, mais encore par des choses, comme des arbres et des pierres.

Les arbres marabouts sont nombreux en pays musulman ; on les rencontre au bord des routes ou dans quelques endroits sauvages et déserts. Ce sont ordinairement des buissons confettés

L'arbre marabout, selon les Turcs, jouit par lui-même de ce pouvoir tantôt protecteur, tantôt redoutable; ce ne sont pas des esprits, des Djinn qui sont ses ministres; ce ne sont ni le suc de ses fruits, ni sa sève, ni ses feuilles, c'est un pouvoir immatériel, venu on ne sait d'où, et finissant on ne sait comment.

On voit souvent près de ces arbres une enceinte de pierres sèches, avec un mirhab pour faire la prière; quelquefois ces arbres privilégiés croissent non loin de la koubba d'un santon. On pourrait croire que ces derniers arbres ont acquis leur pouvoir du saint près duquel ils ont poussé, mais la plupart du temps on les rencontre dans des lieux inhabités, sur le bord des routes désertes, et les chiffons qui couvrent leurs branches indiquent qu'ils n'ont pas une clientèle moindre que les arbres voisins des chapelles.

Les pierres marabouts jouissent de la même propriété; c'est principalement le rétablissement de la santé qu'on leur demande, mais on compte aussi sur elles pour écarter les malélices. Comme les arbres, elles ont un pouvoir tout à fait abstrait; on ne leur demande pas de remède en les prenant en poudre ou en potion, c'est une action toute morale qu'on attend d'elles. A Angora il y a une pierre maraboute contre les maux de dents.

Ce sont quelquefois des rochers naturels, quelquefois de vieux monuments; il en est de ces pierres privilégiées comme des arbres: nul ne dit de qui elles tiennent leur pouvoir ni comment il s'exerce. On y croit, on pratique et l'on ne s'inquiète pas du reste. Or, on peut voir que dans quelques localités d'Asie certaines pierres jouissent de cette réputation depuis plusieurs siècles.

Il y a à Tyane, au pied du Taurus, une colonne qui est maraboute au premier chef; on vient de très-loin y faire des pèlerinages, et comme c'est le pays du fameux thaumaturge Apollonius, qui sait si cette propriété magique de la colonne ne date pas du temps de ce singulier personnage? La colonne de Tyane est surtout réputée pour arrêter la fièvre; comme on ne peut y lier des chiffons, on les cloue dans les joints.

Ces pratiques superstitieuses au sujet

des pierres n'ont pas lieu seulement chez les musulmans; Borlase, auteur anglais, raconte que les anciens monuments gallois de l'Angleterre jouissent aussi de ce privilège. Dans quelques localités, on fait passer les enfants dans des pierres trouées, pour les empêcher de devenir rachitiques, et les hommes de tout âge pratiquent avec confiance le même remède pour la guérison des douleurs. (CAUMONT, *cours d'archéologie*, t. I, 119.)

La capitale de l'Islam n'est pas plus à l'abri de cette superstition que les plus humbles villages: il y a, dans la mosquée de Sainte-Sophie, un pilier marabout, qui jouit de facultés curatives; il est situé à gauche, près des grandes urnes d'ablution. A force de le toucher, les croyants ont fini par creuser la pierre, et comme c'est une espèce d'albâtre froide, la pierre est toujours couverte d'humidité, c'est à cette sueur de la pierre qu'on attribue toutes les vertus; on l'a vainement entourée d'une plaque de bronze, les atouchements multipliés des adeptes ont usé le bronze et usé la pierre.

Une autre colonne maraboute se trouve dans la mosquée de la sultane Validé, qu'on appelle Yéni-Djami: c'est la colonne qui soutient la loge du sultan. Elle est en marbre brocatelle jaune, et du diamètre de 0.30 c., au plus; elle ne se distingue ni par son antiquité, ni par sa matière: son office est de guérir les rhumatismes. On la tient embrassée pendant quelques moments en faisant une oraison.

A côté d'un pouvoir occulte et secourable qui se rencontre dans des objets matériels, les montagnards de l'Asie redoutent un pouvoir contraire dont l'effet ne se manifeste que par des malélices: c'est le pouvoir du mauvais œil; les villes comme les campagnes y ont une foi absolue, et chacun croit à son effet sur les choses comme sur les hommes. Il est aussi impossible d'obtenir sur cette superstition plus d'éclaircissements que sur l'autre: on ne sait à quoi l'attribuer, mais on est convaincu de son effet. Le mauvais œil peut avoir pour résultat de faire périr les troupeaux, de dessécher la moisson ou de donner des maladies. Heureusement, il y a des moyens de

déjouer ce genre de maléfice : c'est d'attirer sur un objet indifférent le premier regard de celui qui jouit de la faculté du mauvais œil. Voilà pourquoi il n'est pas un champ, pas un jardin qui n'ait dans un lieu apparent quelque objet insolite pour attirer le premier regard ; ordinairement c'est un crâne décharné de bœuf, de cheval, ou de chameau. Au coin du toit d'une maison neuve on suspend un paquet de gousses d'ail ou des feuilles de cactus ; au cou d'un cheval de prix on suspend une dent de lion ou quelque amulette renfermée dans un étui de marocain ; les enfants portent à leur turban, au milieu des sequins et des médailles qui leur servent de parure, un petit étui d'argent dans lequel sont renfermés des versets du coran : c'est la bulle des temps antiques, et ici comme autrefois les moyens d'exorcisme sont entre les mains des marabouts et des derviches.

Il est une autre singularité dont l'explication est encore à trouver, c'est que chez les Grecs comme chez les musulmans, le nombre cinq est inconvenant, et on ne le prononce pas sans demander une sorte d'excuse : les Grecs n'y manquent pas. A Smyrne surtout étendre la main avec les cinq doigts ouverts c'est un signe de malédiction, on a soin d'ajouter en étendant la main *εἰς τὰ μαλάσσου*, voilà pour les yeux ; les femmes grecques abusent de ce moyen de coercition envers leurs servantes, et quand cela ne suffit pas elles les battent

ces ne participent pas de ce pouvoir surnaturel, tandis que les habitants du nord ont peuplé de génies et de sylphes la plupart des sources situées dans les régions agrestes. Le christianisme n'a pas mis fin à cette croyance populaire, et il est plus d'une fontaine dont les eaux passent pour avoir plus d'efficacité lorsqu'elles sont distribuées par la main du prêtre. Ce sont les fontaines que les Grecs appellent *Ayasma*.

La classe et les pratiques des marabouts se trouvent répandues sur toute la terre de l'Islam, mais le nom reste spécialement appliqué aux personnages religieux de la terre de Mogreb, de l'Occident. En Turquie, ces hommes portent le nom de derviches ; en Perse, le nom de *saïd* ; mais il n'y a que cette différence entre les uns et les autres.

Les *ziaret* ou lieux de pèlerinage étant presque toutes le siège de l'habitation ou le lieu de la sépulture d'un santou célèbre, ces édifices religieux doivent nécessairement avoir leurs analogues dans le reste de l'Orient ; en Perse, on les nomme *imam zadé*. Les institutions auxquelles ils sont consacrés sont les mêmes dans toutes les régions. Le *ziaret* est un lieu de pèlerinage, dont la célébrité s'étend souvent fort au delà du territoire où il est situé. Il contient ordinairement une école ou *médrcé*, où les jeunes gens de l'endroit font des études que nous pouvons comparer au droit et à la théologie chez nous ; les jeunes enfants sont admis dans le mak-

ministration des vacouf est, en effet, autorisée à prêter de l'argent aux propriétaires, moyennant un très-modique intérêt, dont le paiement n'est pas même exigé avec rigueur; mais si, à la mort du débiteur, la créance n'est pas amortie, le bien du défunt devient vacouf, c'est-à-dire propriété de la mosquée.

Il y a dans cette institution qui date de plus de dix siècles quelque chose qui ressemble à celle du Crédit foncier. Mais, chez nous, la dette n'est pas uniquement attachée à la tête du débiteur et ne se liquide pas forcément à son décès.

Si les osmanlis déploient toujours un grand luxe dans ce qui se rattache à leur sépulture, soit que l'on construise des Turbé ou de simples tombeaux portant les insignes du défunt, nous trouvons chez les montagnards beaucoup plus de simplicité dans la construction de leurs dernières demeures; ils ont à peine quelques signes extérieurs que le temps ne tarde pas à enlever; cependant les terrains des cimetières sont toujours respectés et nulle construction profane ne saurait y être élevée.

Les montagnards turcs aiment les couleurs voyantes: néanmoins il y a chez ces peuples un instinct de l'harmonie qui n'existe pas chez les occidentaux; quel que soit l'assemblage des couleurs et les formes d'ornement qu'ils adoptent pour leurs broderies et leurs tapis, on est étonné de ne pas retrouver ces tons criards et choquants dont nos tapis et nos étoffes nous donnent trop souvent le spectacle.

Il faut croire que cette science de la juxtaposition des couleurs est une faculté tout à fait instinctive chez ces peuples, car, lorsque nous voulons les imiter, nous n'arrivons qu'à fabriquer des objets choquants. Ainsi, depuis quelque temps, l'imitation des tapis de Smyrne est devenue une industrie à la mode; quelle différence entre le modèle oriental et la copie française! Les tapis d'Orient sont cependant le produit d'une invention toute primitive; ils sont fabriqués par des femmes qui ne gagnent pas plus de cinquante à soixante centimes par jour; elles n'ont pour métier qu'un grand cadre où sont fixés les lisses et

pour modèle que des dessins découpés aux ciseaux, car c'est là le secret de tous ces dessins d'écharpes de mousseline et de couvertures de coussins qui sortent des maisons turques pour passer dans les bazars de Smyrne. Tous ces dessins fantastiques, qui plaisent tant à Paris, sont, disons-nous, découpés aux ciseaux dans du papier ou des morceaux d'étoffe, et brodés ensuite sur les fonds au crochet, au plumetis, ou simplement à l'aiguille. Les vêtements de fête des femmes sont ordinairement renfermés dans un grand bahut de bois de thuya ou de cèdre, fabriqué dans le pays et historié par des ciselures faites au couteau.

CHAPITRE XXXVI.

VILLES DE LYDIE AU SUD DU CAYSTRE.

La ville de Tripolis, située sur la frontière orientale de la Lydie, était sans doute une fondation des rois grecs qui réunirent en un centre de population les habitants de quelques bourgs voisins (1). Pline est le premier auteur qui fasse mention de Tripolis: il la place dans le bassin supérieur du Méandre. Cette ville subsista jusqu'au déclin de l'empire, elle devint épiscopale et eut une certaine célébrité des premiers temps du christianisme; elle eut la visite de l'apôtre saint Barthélemy et de saint Philippe qui prêcha dans la Lyconie.

Tripolis dut sa fondation aux mêmes motifs stratégiques qui firent créer Philadelphie et fut comme cette dernière l'objet des attaques réitérées des hordes musulmanes; la ville tomba lorsque le pays fut conquis, et la population survivante se répandit dans des lieux plus favorablement situés comme centres de commerce. Les villes de ces contrées ont toutes dû leur fondation à l'une de ces deux conditions, leur avantage commercial ou leur position militaire. Toutes celles qui durent leur création à cette dernière cause sont aujourd'hui détruites et abandonnées, les premières jouissent encore après tant de catastrophes

(1) Nysa fut créée dans les mêmes conditions; Strab., XIV, 620.

des avantages qu'elles avaient au moment de leur création.

La contrée étant soumise sans retour au pouvoir musulman, les habitants de Tripolis allèrent s'établir dans des centres plus en rapport avec leur existence nouvelle; la petite ville de Bullada au centre d'un territoire bien arrosé succéda à Tripolis, et le village de Yenidjé s'établit dans le voisinage des ruines dont les habitants ne savaient que faire. Yenidjé, le nouveau village, est situé à dix minutes des ruines de Tripolis. La topographie de ce canton est bien accentuée, c'est le point où le Méandre, franchissant un étroit défilé, entre dans la grande vallée qui s'étend jusqu'à la mer.

Les ruines de la ville s'étendent au pied d'une colline qui domine la plaine, et étant situées sur la grande route de Sardes à Laodicée, elles ont été visitées par presque tous les voyageurs qui ont parcouru l'Asie. On en a plusieurs descriptions sommaires; mais aucun plan, aucun dessin de ses monuments n'ont encore été publiés. La ville occupait un terrain en pente qui, aujourd'hui encore, est couvert de ruines, de murailles et d'édifices publics. Le théâtre était orienté à l'ouest, les sièges de la *cavea* ont été enlevés, mais on pourrait parfaitement reconnaître les dispositions du proscénium. Le diamètre de l'édifice est d'environ soixante mètres, les murs de soutènement de la *cavea* sont parallèles à la scène; deux vomitoires con-

les plus anciens sont en pierres de haut appareil.

A l'est de la ville s'étend une étroite vallée qui servait de nécropole; les tombeaux étaient de deux sortes, des chambres sépulcrales taillées dans le roc ou des sarcophages de pierre avec des couvercles à oreillettes, le tout portant le caractère romain le plus accentué.

CHAPITRE XXXVII.

NOZLI. — SULTAN HISSAR, NYSA-MASTOURA.

Dans la vallée supérieure du Méandre les pentes du mont Messogis sont peuplées de nombreux villages dont les habitants sont entièrement livrés à l'agriculture. Le coton, les céréales, le maïs et le sésame sont successivement récoltés dans les plaines et les pentes de la montagne, et toutes les vallées aboutissant à la plaine sont couvertes d'immenses plantations de figuiers; aussi ce canton est-il désigné sous le nom de Injir bazar, le marché aux figues. Trois grands villages très-voisins l'un de l'autre réunissent la population rurale; ils portent tous trois le nom de Nozli, on les distingue par les épithètes de : Nozli buyuk, le grand Nozli, habité par les familles musulmanes, et Nozli bazar, habité par les Grecs. Les nombreux cours d'eau qui descendent du Messogis permettent d'arroser les jardins et les vergers, aussi est-il peu de contrées qui présentent un aspect si riche et si varié.

tout cela forme un tableau aussi pittoresque que peu attrayant.

Toutes ces campagnes d'une irrigation facile sont cultivées avec une intelligence rare. La récolte du coton ne le cède pas en importance à celle des figues et les produits des vallées du Méandre et du Caystre passent à Smyrne pour être d'une qualité supérieure à ceux de Kirk agatch et de Pergame. Les cultivateurs des vallées mettent un plus grand soin à l'irrigation et à la récolte; le coton est égrené à la main au moyen d'une petite machine fort simple qui ressemble à un petit rouet; c'est l'occupation de toute la population féminine de la contrée dans l'arrière-saison. Les produits en soie sont nuls. Les habitants savent bien se tenir au courant des besoins de l'Europe, et dans un temps où les huiles manquaient en Occident ils se sont livrés à la culture du sésame : l'année suivante les ports de Smyrne et de Scala Nova en emportaient de nombreux chargements; aujourd'hui qu'un chemin de fer de Smyrne à Aïdin traverse ces contrées, ce sera un nouvel essor donné à l'agriculture, dont tout le pays profitera.

Nysa était située sur le penchant du mont Messogis, à l'est de Tralles, et avait au sud la plaine du Méandre. La ville s'étendait sur les deux penchants d'une vallée arrosée par un torrent, elle était divisée en deux quartiers qui lui donnaient l'aspect de deux villes différentes : ces caractères topographiques donnés par Strabon permettaient de retrouver l'emplacement de cette ville.

Le village de Sultan hissar, situé à trois kilomètres à l'ouest de Nozli, répond à toutes ces conditions. Chandler, qui l'a visité le premier, a retrouvé des ruines considérables, qui indiquent l'emplacement d'une ville importante, et a reconnu les vestiges des principaux édifices.

Trois frères lacédémoniens nommés Athymbrus, Athymbradus et Hydrelus, étant venus s'établir en ces lieux, y fondèrent trois villes auxquelles ils donnèrent leurs noms : la population de ces villes ayant été diminuée, elles se réunirent en une seule, celle de Nysa; aussi les Nyséens reconnaissaient-ils

Athymbrus comme leur fondateur (1).

Nysa était ornée de nombreux monuments publics, elle avait un théâtre adossé à l'une des collines, un gymnase pour la jeunesse, un agora et une gérousia, salle d'assemblée pour les vieillards.

L'amphithéâtre était bâti à cheval sur les deux côtés du ravin, de manière que les eaux du torrent passaient sous l'arcène. Cette position de l'édifice est identique avec celle des amphithéâtres de Cyzique et de Pergame, qui existent encore (2).

Nysa se distinguait surtout par ses écoles et par les littérateurs illustres qu'elle a produits. Strabon dans sa jeunesse y suivit les cours du professeur Aristodème, dont le cousin, nommé de même Aristodème, fut instituteur du grand Pompée.

Chandler reconnut à Sultan hissar les ruines du théâtre ou de l'amphithéâtre et celles de quelques autres édifices; mais ces monuments, construits en petits moellons, n'offrent aucun intérêt sous le rapport de l'architecture, peut-être dans l'origine étaient-ils revêtus de plaques de marbre comme à Cyzique : la description sommaire qui en a été faite par l'auteur anglais ne peut être complétée que par un levé topographique.

Mastaura, citée par Strabon comme une place voisine de Nysa, se retrouve encore sous son même nom au village de Mastaura à quatre kilomètres environ à l'est de Nozli. Cette ville était arrosée par un cours d'eau nommé Chrysorrhœas. Ses ruines ont été visitées par Porocke et Hamilton, ce dernier auteur en fait la description suivante : « Environ un mille au-dessus du village de Mastaura, on rencontre d'anciennes murailles et des substructions voûtées, à moitié ensevelies sous un abondant feuillage de chênes verts et d'oliviers. Plus loin est une enceinte circulaire d'environ cent pieds de diamètre; c'était sans doute un théâtre ou un amphithéâtre; à l'est du ravin se trouve une voûte bâtie de grands blocs de pierre dans le style grec à moitié enterrée au milieu des

(1) Strab., XIV, 650.

(2) Voyez page 169, 2; 219, 2.

décombres; au sommet de la colline, dont l'accès est des plus difficiles, sont les vestiges d'édifices du même style, qui marquent sans doute l'emplacement de la citadelle; le reste des monuments est bâti en petits moellons. Enfin du flanc du ravin sort une belle et abondante source, qui est celle du Chrysorhoas. » Mastaura subsista sous l'empire byzantin, elle était épiscopale. Au sixième concile de Constantinople il est fait mention de Mastauri, dans la province d'Asie; cet évêché est également mentionné au troisième concile d'Ephèse. La ruine de toutes ces petites villes qui n'étaient point places de guerre doit dater des incursions de Timour et des guerres entre les émirs. Les tremblements de terre et la peste auront achevé l'œuvre de destruction.

Entre Tralles et Nysa, non loin de cette dernière ville, se trouve le bourg d'Acharaca où était le Plutonium, bosquet magnifique au-dessus duquel on voyait l'autre Charonium, sorte de grotte méphitique où était établie une confrérie de prêtres médecins; tous ces lieux ont été tellement bouleversés par les tremblements de terre que la grotte a pu se trouver obstruée. Jusqu'ici cet emplacement est resté inconnu, et dans le pays nulle mention n'en est faite par les habitants.

Les villes de Lydie dont nous avons donné la description et déterminé l'emplacement ne sont pas les seules qui peuplaient cette province, une des plus

certain nombre de villes dont le reste inconnu.

La liste de Ptolémée contient les suivantes :

Pepere,	Juliogordus,
Mosteni,	Ægara,
Hiero-Cæsarea,	Hypœpa,
Nacrassa,	Sardis,
Thyatira,	Philadelphia,
Magnesia ad sepylum,	Jovis Fanum.
Metropolis, qui appartient à l'ionie,	

La table de l'empereur Léon le Sage

Sardensium,	Mœoniae,
Philadelphiae,	Apollinis Fanum
Tripoleos,	Arcanidis,
Thyatirorum,	Mustines,
Settorum,	Acrasi,
Aureliopoleos,	Apolloniadis,
Gordorum,	Attaliæ,
Troallorum,	Bages,
Salorum,	Balandi,
Silandi,	Mesotimoli.

La table de Hiéroclès.

Sardis,	Hermocapelia,
Philadelphia,	Ocrasus,
Tripolis,	Apollinis Fanum
Thiatera,	Talaza,
Sitæ,	Bagis,
Mœonia,	Ceræse Meso,
Julianopolis,	Tymellus,
Tralles,	Apollones

LIVRE V.

IONIE.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES MIGRATIONS IONIENNES.

Lorsque les historiens grecs nous montrent les tribus ioniennes se rassemblant sous la conduite de Nélée et quittant l'Attique pour aller coloniser les côtes de l'Asie Mineure, cette contrée leur était déjà connue par les navigateurs de leur nation qui, dès les temps les plus reculés, trafiquaient isolément avec les peuples de ces parages et avaient déjà formé des établissements d'outre-mer. La migration des Ioniens s'est établie comme celle de tous les peuples maritimes, en s'échelonnant d'île en île jusqu'à ce qu'ils aient atteint le continent opposé à la Grèce. Les plus anciennes traditions nous montrent les Ioniens comme trafiquants et guerriers, se créant par la force des établissements au milieu des faibles tribus qui ne peuvent leur résister, et se mettant à la solde des États puissants pour avoir la faculté de se créer des comptoirs.

Les côtes de l'occident de l'Asie sont surtout le point de mire, le centre de toutes leurs attractions; c'est là qu'ils fondent leurs principaux établissements, leurs mœurs et leur langue se répandent parmi les indigènes, et tout ce territoire finit par être considéré comme colonie attique. L'ionie asiatique devient le lien naturel entre la Grèce continentale et les peuples de l'extrême orient. Les historiens grecs font à peine mention de ces migrations partielles antérieures aux traditions historiques. Dans l'habitude où ils sont de dramatiser tous les événements de leur nation, ils se sont plu à grouper dans un même cadre la série d'événements qui se rattachent à cet important mouvement de la population hellénique. Pour eux d'ailleurs les populations qu'ils regardaient

comme barbares méritent à peine d'être mentionnées, et les héros grecs n'apparaissent dans leur contrée que pour les soumettre ou les détruire.

L'Asie occidentale n'était pas la seule contrée vers laquelle les Ioniens dirigèrent leurs expéditions; émules des Phéniciens, ils entreprennent de faire concurrence à ce peuple maritime jusque dans son propre pays, les Hébreux connaissaient les Ioniens sous le nom de Javan, les Perses sous celui de Iuna, les Égyptiens sous celui de Unim, les monuments des Ptolémées mentionnent les Unim sous les Toutmosis III et IV au seizième et au quinzième siècle avant notre ère.

Le commerce entre la Grèce et l'Égypte avait pris une extension considérable; les monarques égyptiens accueillaient avec faveur une population qui leur fournissait en même temps des mercenaires pour leurs armées et les denrées de l'Asie pour leurs peuples; aussi les Ioniens obtinrent-ils des terres à cultiver et la permission de fonder des établissements dans le Delta à côté de ceux des Phéniciens. Les antiques rapports entre les Ioniens et l'Égypte sont prouvés par Hérodote; les faits qu'il mentionne ne sont pas relatifs à des personnages isolés, c'est une sorte de synthèse ethnique qui résume en un seul tableau ce qui concerne les Grecs asiatiques dans les parages de l'Égypte. Ces relations entre les deux peuples ont une influence extrême sur le génie actif des Grecs; la religion comme les arts de la Grèce encore à l'état rudimentaire empruntent à l'Égypte et des dieux et des formes architectoniques. Les Phéniciens subissent la même influence; mais le développement de leur génie artistique s'arrête dans une imitation très-peu éloignée du style égyptien, tandis que les arts de l'Égypte, transportés sur le sol de la Grèce continentale et asiatique, y

L'histoire de la Grèce antique est une succession de luttes entre les peuples de la péninsule, les habitants du littoral et ceux de l'intérieur. Les Grecs, qui vivaient dans les pays montagneux, étaient en contact avec les habitants du littoral, ils liaient avec eux des relations, fondaient des colonies, qui devaient recevoir de la Grèce un contingent de population. Les Grecs se mariaient avec les femmes indigènes, ils envoyaient des combats dans les colonies, ils avaient presque tous des alliés, les Cariens et les Lé-

devaient rester ennemis jusqu'à ce qu'un pouvoir étranger les eût soumis au même joug.

D'ailleurs cette antipathie contre les races étrangères n'avait pas encore pris chez les Grecs ce développement qu'elle acquit au temps des luttes avec les Perses. Les poésies d'Homère mentionnent toutes les peuplades asiatiques en parallèle avec les Grecs, et ne les désigne jamais sous le nom de barbares, il n'applique ce nom qu'à la fraction des Cariens qui parlent un langage inintelligible.

CHAPITRE II.

SECOND AGE DES MIGRATIONS IONIENNES.

Toute cette période des premiers établissements ioniens sur la côte d'Asie n'a pour ainsi dire qu'une histoire, celle de quelques troupeaux volés ou de femmes enlevées; il faut arriver au temps où la métropole des peuples ioniens prend un intérêt politique à la colonisation de l'Asie : alors ce ne sont plus quelques enfants perdus de la Grèce qui vont à leurs risques et périls tâter un terrain inconnu, ce sont les magistrats les dieux mêmes qui président au départ des Grecs; les oracles parlent, et dès ce moment l'histoire recueille les faits et gestes des nouveaux colons, nomme leurs chefs et enregistre les fastes des villes nou-

même difficulté pour la géographie de l'Ionie. Le texte de Strabon est en ce genre un modèle de précision et d'exactitude; aussi les voyageurs qui, avant nous, ont parcouru l'Ionie, ont déterminé sans peine les villes et les lieux les plus importants. Il restait une ou deux lacunes : nous avons tenté de les combler en suivant pas à pas les indications du géographe grec. La première est relative à la position d'Ortygie, l'autre à l'emplacement de l'ancienne Smyrne. J'ai la persuasion que quiconque, connaissant le pays, voudra lire attentivement le texte de Strabon, se rangera de cet avis.

Les travaux de Chandler et de Chishull ont beaucoup abrégé les recherches géographiques qui restaient à faire de notre temps; mais comme ces savants, dont le programme était tracé par la Société des Dilettanti de Londres, affectaient un certain mépris pour les monuments anté-helléniques, il y a encore à recueillir sur ce sujet bien des documents précieux pour l'histoire archaïque.

Avant l'arrivée des Ioniens en Asie, toute cette côte était occupée par trois peuples, qui ont joué chacun un rôle différent vis-à-vis des nouveaux colons. Les Pélasges, sans être absolument nomades, étaient cependant répandus dans plusieurs parties des continents d'Asie et d'Europe. Ils avaient eu, dès les temps les plus reculés, des points de contact multipliés avec les Hellènes, si même ces deux peuples n'étaient pas d'une origine commune (1). Ils se sont soumis après une faible résistance, et ont été incorporés dans les nouveaux centres de population. Les Lélèges ont résisté également, mais ont fini par succomber, et ont été anéantis. Aussi leur nom n'est-il prononcé par les historiens grecs que comme celui de peuples hardis à la guerre et ennemis de la civilisation. Enfin les Cariens, qui passaient cependant pour avoir une teinture des lois de Minos, mais qui, aux yeux des Grecs, n'en avaient pas moins conservé un vernis de barbarie assez prononcé. Leur soumission aux rois de Lydie ou plutôt leur fusion avec le peuple lydien développa des germes de civilisation, que

leur contact constant avec les États grecs acheva de mûrir; mais il fallait des terres aux nouveaux colons, et les anciens possesseurs furent contraints de leur en céder; bien plus, ils allèrent jusqu'à enlever les femmes de Carie, dont ils avaient fait périr tous les parents dans la ville de Milet (1).

CHAPITRE III

LEURS RAPPORTS AVEC LES ROIS DE LYDIE.

La puissance des rois de Lydie s'étendait alors jusqu'à la mer, et les peuples que nous venons de nommer vivaient, sinon sous la juridiction directe de ces monarques, du moins sous une suzeraineté peu onéreuse. Les dynastes de Carie étaient particulièrement dans ce cas. Mais les rois de Lydie ne mirent aucune opposition à l'établissement des Grecs en Asie, sachant bien que c'étaient autant de sujets qui leur arrivaient. Crésus soumit les peuples situés à l'occident de l'Halys, à l'exception des Lyciens et des Ciliciens (2).

Malgré les facilités qui furent laissées aux colons grecs par les puissants maîtres du pays, rien ne donne une preuve plus éclatante de l'esprit politique du peuple grec, que cette facilité avec laquelle il couvre de colonies tous les rivages de l'Orient. Ce n'était pas, comme le firent plus tard les Romains, une partie de la nation choisie et envoyée exprès dans une contrée soumise et désignée d'avance, soutenue dans tout le cours de son installation par l'appui et les secours de la métropole; c'étaient des familles plutôt bannies qu'envoyées de la mère patrie, qui arrivaient dans des contrées sauvages et à peine connues, sans autres ressources que le génie de leurs chefs; et, à peine installées sur la côte d'Asie, nous les voyons élever des monuments splendides, non-seulement ceux qui sont nécessaires aux premiers besoins et à la première défense d'une société, mais encore ceux qui peuvent contribuer aux délassements de l'esprit et au développement des for-

(1) Voy. chap. 12.

(1) Hérodote, liv. I, ch. 95.

(2) Hérodote, liv. I, ch. 97.

... les
... restal-
... par
... la main-
... parvenaient-
... d'un pre-
... les déceptions,
... les epidémies,
... ou un mot les
... l'homme qui
... terre nouvelle? Il
... que, malgré toutes les
... il y a dans la
... un problème qui n'est
... et avouer que les
... surpassent infiniment sous

CHAPITRE IV.

FORMATION DES DOUZE VILLES IONIENNES.

Les premiers Ioniens qui quittèrent la
leur patrie pour s'établir en Asie Mi-
neure virent sous la conduite d'Andro-
clus, fils légitime de Codrus, roi d'A-
thènes. D'autres tribus grecques se joi-
gnirent aux Ioniens, et se confondirent
avec elles. Ce sont les Abantes d'Eubée,
les Myuïens d'Orchomène, les Cad-
méens, les Dryopes, quelques Phoci-
diens, les Molosses, les Arcadiens Pé-
lasges, et les Doriens Épidauriens (1).
Ils décidèrent que l'association se com-
poserait de douze cités, parce qu'ils
étaient divisés en douze petits États

eux dans leur migration, et s'étaient
mariés à des femmes de Carie, dont ils
avaient fait périr la famille; aussi les
Cariennes conservaient dans le cœur le
souvenir de ce crime et refusaient de
manger avec leurs maris et de les ap-
peler par leur nom (1). Cet événement
eut lieu à Milet, ville des Cariens, qui fut
occupé par Nélée; ces derniers se reti-
rèrent de l'autre côté du Méandre. Cy-
drelus, fils naturel de Codrus, bâtit la ville
de Myus, Andropompe celle de Lebedus
dans un lieu nommé Artys; Andremon
de Pylos celle de Colophon. Priène fut
fondée par Épytus, fils de Nélée; Teos,
fondée par Athamas, fut peuplée par les
Ioniens qui s'établirent sous la conduite
de Naucleus: elle reçut plus tard d'autres
contingents de population. Érythrée, qui
devait sa fondation au Crétois Érythrus,
fils de Rhadamante, fut occupée par Cno-
pus fils naturel de Codrus.

La ville de Phocée fut fondée par les
Athéniens, conduits par Philogène.
Paralus bâtit Clazomène; Chios et Sa-
mos furent peuplées par Egestius et
Tembrion.

Le premier soin des colons grecs fut
d'instituer la fête des Apatouries, qui se
célébrait dans toute l'Ionie, excepté ce-
pendant chez les Éphésiens et les Colo-
phoniens, qui en étaient exclus à cause
d'un meurtre non expié qui avait eu
lieu sur leur territoire (2).

Les Ioniens se sont donné des rois;
il les ont pris, chez les Lyciens, et les
autres chez les Caucones Peliens qui

les affaires de la confédération traitées devant cette assemblée, imitée depuis par la confédération renouvelée des peuples hellènes sous le nom de Panhellenium, dont l'em-

Hadrien se déclara protecteur. douze villes de l'Ionie vint s'ad- celle de Smyrne, qui sollicita cette comme étant un démembrement d'Ephèse; elle appartenait d'aux Éoliens, mais les Colophoniens habitants de Smyrne furent dans les onze autres villes ioniques dont ils devinrent citoyens (1). Il n'est pas un auteur qui ait parlé de sans vanter la beauté du ciel, l'absence du climat; c'est, en effet, en l'Asie Mineure la contrée la plus saine; les étés brûlants comme les hivers rigoureux y sont également rares. Le pays, entrecoupé de plaines et de montagnes, est arrosé par une multitude de sources et de ruisseaux et tout partout la fertilité, l'olivier et le figuier semblent se trouver dans leur patrie natale et acquièrent des proportions inconnues en d'autres pays. Les positions de cette partie du continent qui s'avance en presque toute sa longueur forment une quantité de ports sûrs et abris certains.

La ville de Smyrne sans rival pour la beauté de ses rives, par le caractère accidenté des montagnes qui l'environnent, était comme un vaste port entouré d'une multitude d'autres ports. Smyrne, Tantalus, Leucæ, et une riche ceinture de villes situées dans le sein même du golfe; les Ioniens jouissaient-ils avec délices de la nouvelle patrie qu'ils s'étaient choisie dans cette vie facile, s'ils oublièrent le maniement des armes, perdirent-ils rien de leur activité commerciale (2). Les arts, les lettres, de la scène devinrent leurs plus précieuses occupations. La toilette des dames régla la mode des athlètes, qui adoptèrent la tunique de lin sur l'épaulé sans aiguille (3).

Hérodote a soin de faire remarquer que ce genre de vêtement vient de la Carie: il fut sans doute introduit chez les Grecs quand ils eurent épousé les femmes cariennes.

Les peuples de la Lydie, qui n'avaient pas plus que les Perses, l'esprit des grandes entreprises commerciales, voyaient sans jalousie se développer la civilisation grecque sur les confins de leur pays. Ils n'avaient jamais eu de relations d'outre-mer, qu'avec les Phéniciens et les navigateurs ioniens leurs rivaux. Tant que régnèrent les rois de Lydie, l'Ionie jouit d'une période de prospérité assez longue. Les rois faisaient de temps à autre quelque expédition contre les villes trop fières pour payer tribut; mais à part ces orages passagers, les Grecs se gouvernaient par leurs propres lois et s'accommodaient de cette domination plutôt nominale que réelle.

CHAPITRE VI.

L'IONIE SOUS LES PERSES.

Il n'en fut pas de même lorsque les Perses eurent renversé le royaume de Lydie. Les peuples ariens avaient contre les Grecs une haine et un mépris fondés sur l'extrême différence de mœurs et de religion. Le monde lydien et grec s'écroula quand Cyrus l'Achéménide établit son pouvoir sur l'Iran, aussi bien que sur l'Asie occidentale. Il se regardait comme l'héritier de tous les rois ses prédécesseurs. Les propositions que Cyrus avait faites aux Ioniens de se joindre à lui pour faire la guerre à Crésus avaient été repoussées; à son tour Cyrus refusa de les recevoir dans son alliance lorsqu'ils vinrent la solliciter. Les Ioniens comprirent qu'ils n'avaient plus qu'à songer à la défense; mais Milet manquait à la nouvelle alliance: les Miliésiens avaient traité avec Cyrus comme ils l'avaient fait avec les Méroïades.

Le parti national avait Phocée pour centre de ralliement, ce fut un citoyen de cette ville qui porta la parole dans le sénat de Sparte pour demander l'alliance des Lacédémoniens. Ces derniers envoyèrent à Phocée des ambassadeurs chargés de déclarer à Cyrus que Lacé-

Hérodote, liv. I, 150.

Hérodote, liv. I, 153.

Hérodote, liv. I, 87.

démone se regarderait comme offensée de toute attaque dirigée contre les villes grecques de l'Asie. Cyrus ne parut pas effrayé de ces menaces; d'autres intérêts l'appelaient en Orient. Il laissa à Tabalus, un de ses généraux, la conduite de l'expédition contre les Ioniens; on n'avait pas encore vu sur la côte un seul soldat de Cyrus : sa grande armée s'était portée sur Bactres. Toute l'Asie Mineure était en fermentation; la population des côtes était en révolte; c'est en cet état de choses que Pactyas crut pouvoir se rendre maître de la Lydie et de l'Ionie, à peine soumises. La première résistance ébranla sa résolution, et il s'enfuit dans l'île de Cymé.

Le seul résultat de cette révolte fut de donner naissance à des hostilités entre les Perses et les populations de la côte.

Poursuivi d'île en île, Pactyas fut livré par les habitants de Chio, en échange d'un territoire situé en Mysie. Les Perses tirèrent un autre avantage de cet événement : ce fut d'entrer en relation avec les habitants des îles, auxquels ils étaient jusqu'alors tout à fait étrangers.

Mazarès ayant rempli son but de punir ceux qui avaient pris part aux sièges de Sardes, se tourna contre les complices de cette révolution. Les habitants de Priène furent réduits en esclavage et vendus à l'encan. Il fit une excursion dans la vallée du Méandre, qu'il ravagea; la ville de Magnésie, qui se relevait à

avaient affaire à un peuple autre que les Lydiens.

Harpagus surveillait avec soin l'organisation de son armée; il avait réuni un corps d'habiles archers et fait construire toutes les machines nécessaires pour les sièges. Il cernait les villes par terre et par mer et montrait dans la pratique des mines une intelligence consommée. Les bas-reliefs de Ninive nous mettent à même de juger aujourd'hui à quel point de science militaire l'art de prendre les places était poussé chez les peuples de l'Asie antérieure; plusieurs machines, telles que le bélier, que l'on croyait d'invention grecque, leur étaient connues, et la réputation de Démétrius Poliorcète perd bien de son éclat, quand on voit avec quel art les Assyriens, les Mèdes et les Perses savaient prendre les villes.

Au milieu de ce cataclysme des colonies ioniennes, les citoyens des deux villes Téos et Phocée aimèrent mieux aller chercher d'autres terres que de se soumettre à la tyrannie des Perses. En effet, tout ce qui était grec était traité avec un mépris sans égal; les hommes éminents étaient déportés, les autres attachés à la glèbe, ou forcés de servir dans les armées des Perses. Au siège de Téos, Harpagus fit élever des terrasses à la hauteur des murs de la ville; les habitants voyant que tout moyen de résister était impossible, montèrent sur leurs vaisseaux, et abandonnèrent la

que nommée Ladice; il accueillit avec distinction les colons ioniens qui venaient dans son royaume soit pour s'établir, soit pour trafiquer. Il leur concéda la ville de Naucratis pour y fonder des comptoirs, et des terrains pour élever des monuments religieux. Les villes confédérées d'Ionie et de Doride contribuèrent chacune pour sa part à l'érection d'un temple magnifique qui porta le nom d'Hellenium.

Les villes d'Ionie, Chio, Téos, Phocée et Clazomène avaient contribué à la dépense; Milet, qui avait fait alliance avec les Perses, et Priène, qui avait été ruinée, n'y participèrent pas. Amasis régna de 569 à 526. La prise de Sardes eut lieu en 545 et la mort de Cyrus en 530. Très-probablement l'érection de l'Hellenium eut lieu dans la période de 545 à 530 (1).

Amasis avait en outre accordé aux villes ioniennes un privilège qui a quelque analogie avec celui qui fut accordé aux compagnies françaises du Levant; elles avaient seules le droit de fournir les chefs des comptoirs de commerce en Égypte. La nation phénicienne voyait cette concurrence avec d'autant plus de jalousie que, sous le règne d'Amasis, l'île phénicienne de Chypre fut soumise par l'Égypte et rendue tributaire.

CHAPITRE VII.

RÈGNES DE CAMBYSE ET DE DARIUS.

Le règne de Cambyse ne pesa sur l'Ionie que par une demande incessante de recrues pour ses expéditions contre les rois d'Assyrie et d'Égypte. Les contingents tirés de Samos étaient surtout d'un grand avantage pour Cambyse; il trouvait dans cette population autant de matelots habiles que de vaillants soldats. Samos était en effet, comme Milet sur le continent, le centre du gouvernement des îles Grecques. La plupart de ces Grecs furent emmenés dans l'expédition contre l'Éthiopie. De retour à Thèbes, Cambyse les congédia, et ils revinrent chez eux par mer (2).

La fin du règne de Cambyse, agitée

par des dissensions intérieures, fut pour la nation ionienne un temps de repos pendant lequel elle put réparer les pertes qu'elle avait faites, fortifier de nouveau ses villes, et relever les monuments détruits. Mais l'arrivée de Darius, fils d'Hystaspe, au trône des Achéménides ressuscita tous les dangers que courait la liberté, ou plutôt l'autonomie des villes grecques.

Darius commença par établir une nouvelle division de son empire en satrapies, dans lesquelles le territoire de l'Ionie fut incorporé; les tributs qui, auparavant, étaient payés sous forme de présents, furent dès lors exigés en argent, aussi les Perses, qui souffraient de cet état de choses aussi bien que les Grecs, avaient-ils coutume de dire que Cyrus avait gouverné son empire comme un père, Cambyse comme un maître, et Darius comme un usurier.

Il était de l'intérêt de Darius de laisser les villes grecques se remettre des maux qu'elles avaient soufferts; il en tirait des soldats et des matelots. C'est à ce moment que la révolte d'Aristagoras attira sur l'Ionie la fureur du roi. Cet événement capital dans l'histoire de l'Ionie est soigneusement raconté par Hérodote.

A la sollicitation d'Aristagoras, les Athéniens envoyèrent vingt vaisseaux au secours des Ioniens: la prise de Sardes fut un succès éphémère, bientôt suivi des plus cruels revers. Abandonnés par les Athéniens, les Ioniens se trouvent sans alliés en présence de toute l'armée des Perses. Les généraux Daurisés et Hymées dispersèrent les derniers contingents ioniens, et ravagèrent les villes grecques. Dès qu'une ville était prise, les enfants mâles étaient enlevés pour en faire des eunuques, les plus belles filles étaient envoyées au roi (1).

L'Ionie eut un moment de paix après la mort de Miltiade. Artapherne, fils d'Hystaspe et frère de Darius, convoqua près de lui les députés de toutes les villes, et les obligea de signer une convention par laquelle ils s'engageaient à faire juger par les tribunaux les procès qui pourraient s'élever entre les différentes

(1) Hérodote, liv. II, 178.

(2) Hérodote, liv. III, ch. 25.

(1) Hérodote, VI, ch. 32.

villes, et à cesser de recourir à la force. Un cadastre des terres d'Ionie fut ensuite établi, d'après lequel on régla les contributions à payer au trésor du roi. Cette division du territoire, telle qu'elle fut établie par Artapherne, subsistait encore du temps d'Hérodote; le montant de l'impôt était le même qu'avant la rébellion (1).

L'Ionie faisait partie de la première satrapie, qui s'étendait jusqu'à la Cilicie au sud, et jusqu'à la Troade au nord; elle payait quatre cents talents d'argent. Le danger commun avait fait taire les ressentiments des Ioniens et des Cariens; l'un et l'autre peuple s'étaient réunis pour combattre l'ennemi des villes libres de l'Asie, et dans plusieurs rencontres les Perses avaient éprouvé des défaites sérieuses de la part des troupes ioniennes et cariennes. Un événement mémorable, la bataille de Mycale, aurait mis fin à la puissance des Perses, si la jalousie des villes grecques n'eût fait naître des dissensions qui rappelèrent encore une fois les barbares sur les terres ioniennes.

CHAPITRE VIII.

L'IONIE SOUS XERXÈS.

Les Ioniens avaient envoyé des députés à Léontychydès, roi de Lacédémone, pour les prier de venir délivrer les villes grecques de la servitude des barbares;

l'on en fit une sorte de camp retranché. La flotte grecque s'avança après avoir dépassé le temple des Euménides, de Mycale jusqu'à l'embouchure du Scolopéis, près de laquelle est le temple de Cérès-Eleusine, bâti par Philiste, fils de Pasiclès, qui avait suivi Nélée, fils de Codrus, lorsqu'il vint fonder Milet.

Léontichydès fit en vain un appel aux Ioniens pour les détacher du service des Perses; cette tentative eut pour résultat de faire désarmer les Samiens, que les Perses croyaient être d'intelligence avec les Grecs. Sur ces entrefaites, le bruit de la victoire de Platée se répandit dans le camp des Grecs; cette nouvelle ranimant leur courage, ils attaquèrent avec succès les Perses, qui furent mis en désordre. Les Athéniens ainsi que les troupes qui se trouvaient à leurs côtés, et qui formaient à peu près la moitié de l'armée, s'avancèrent le long du rivage par un terrain uni, tandis que les Lacédémoniens et le reste des forces qui les suivaient immédiatement, marchèrent par les montagnes et le lit des torrents.

Les Samiens et les Ioniens qui avaient été désarmés attendaient l'occasion favorable pour abandonner l'armée perse. Dès que le camp retranché fut attaqué, ils se précipitèrent au milieu des Grecs, qui les armèrent, et ils contribuèrent au succès de la bataille. Les Milésiens, de leur côté, sur qui les Perses avaient compté pour les guider dans cette ré-

se libérés donnèrent au successeur l'occasion de recommencer.

CHAPITRE IX.

RÈGNE D'ARTAXERXE.

Artaxerxe monta sur le trône en 465 ; le plus important de son règne, rattache aux événements de son règne, est l'arrivée de Thémistocle à la Perse. Banni d'Athènes, il chercha un asile en Europe, et se fit passer en Asie pour se soustraire à l'abri des poursuites des Athéniens. Le roi de Perse avait mis sa tête et promis deux cents talents à celui qui lui livrerait. Nicogène, ami de Thémistocle, lui offrit un asile dans la ville d'Égès, et lui facilita les moyens de se rendre à Suze, caché dans des voitures couvertes ou dans lesquelles les orientaux, de nos jours, ont l'habitude de voyager leurs femmes. Artaxerxe, dans cette circonstance autant que par sa générosité : il fit à Thémistocle un accueil distingué, le récompensa, et lui fit épouser une jeune femme appartenant à la plus haute noblesse du pays.

Le succès de la politique d'Artaxerxe fut que la manière généreuse dont Thémistocle avait été traité par lui fut connue de tout le monde grec. Le roi permit de résider au banni d'Asie la ville de Magnésie, sur le Méandre, il lui donna en toute propriété, le droit de jouir des revenus de cette ville, qui s'élevaient à cinquante talents. Lampsaque, renommée par ses mines, lui fut donnée pour la fourne de son vin, et Myus, dans la vallée du Méandre, fut chargée de fournir le bois de sa maison. Thémistocle put ainsi passer plusieurs années de sa vie dans l'hospitalité.

Les Grecs n'avaient pas mis fin à leurs attaques contre le pouvoir des Perses ; alors qu'Artaxerxe songea à rappeler Thémistocle dans l'Attique à la tête d'une armée nombreuse, ne voulant pas renouveler en personne les vaines expéditions de ses prédécesseurs. Thémistocle en recevant cet

ordre comprit qu'il était tombé dans un piège doré. Il lui était aussi impossible de faire la guerre à ses compatriotes que de refuser de défendre un prince qui l'avait comblé de bienfaits ; dans cette cruelle alternative, il eut recours au suicide, et se donna la mort en buvant du sang de taureau (1).

Thémistocle mourut en 461, la quatrième année du règne d'Artaxerxe : c'est l'opinion de Thucydide, adoptée par Rollin et par Curtius (2). On lui éleva un tombeau dans l'Agora de Magnésie (3), mais plus tard ses os furent transportés à Athènes.

La jalousie et la rivalité, sans cesse renouvelées entre les villes grecques d'Asie, donnaient aux Athéniens et aux Lacédémoniens de continuelles occasions d'intervenir dans leurs querelles. Samos et Milet se disputaient la possession de Priène, c'est-à-dire du grand centre religieux des villes d'Asie. Athènes intervint en faveur de Milet, et Périclès vint assiéger Samos, qui fut prise après une résistance vigoureuse.

Pendant toute la durée de la guerre du Péloponnèse, les Athéniens tirèrent des villes grecques d'énormes subsides, qui, en appauvrissant le pays, nuisaient à sa prospérité. Aucun développement n'était donné à la colonisation, aucun édifice célèbre ne fut construit en Asie pendant cette période, qui occupe une belle page dans les historiens grecs, mais qui pour les villes d'Asie fut à peu près stérile.

Les Lacédémoniens, de leur côté, avaient conclu un traité avec le roi de Perse, en vertu duquel ils abandonnaient au roi tout le territoire et toutes les villes qui appartenaient antérieurement à ses ancêtres ; les alliés devaient en outre arrêter les subsides, soit en argent, soit en matériel de guerre que ces villes envoyaient à Athènes.

(1) « Quelques-uns racontent que Thémistocle et Midas ont bu du sang de taureau. » Plutarque vie de Quintus, Flaminius, chapitre 20, p. 706.

Plutarque affectionnait ce genre de mort, qu'il prête à plusieurs de ses héros. Quoique le sang de taureau ne soit pas un poison.

(2) Thucydide, liv. I, ch. 137, 138.

(3) Thucydide, liv. I, 138.

20

Les troupes de Xénophon étaient de retour de leur expédition de Perse. Dercellydas fut chargé du commandement; il commença par déclarer la guerre à Pharnabaze, et entra dans l'Éolide.

Zenis, grec de Dardanie, avait gouverné ces provinces sous les ordres du satrape; à sa mort, sa veuve Mania conserva le pouvoir, et sut maintenir sa province sous l'autorité de la Perse.

Pharnabaze traitait cette femme guerrière avec la plus grande distinction. Elle paraissait à la tête de son armée, montée sur un char, et accompagnait Pharnabaze dans toutes ses expéditions. Mania fut assassinée par Midias, son gendre, qui tomba lui-même bientôt après sous les coups de Dercellydas.

CHAPITRE X.

AGÉSILAS EN IONIE.

L'arrivée d'Agésilas en Asie vint ranimer le courage des Grecs; ce prince réunit son armée à Ephèse, et pendant quelque temps fut uniquement occupé à l'exercer pour entretenir la discipline. Les promenades militaires se terminaient par des fêtes en l'honneur de Diane. Les prisonniers perses étaient vendus à vil prix. Un jour Agésilas étant sur le marche montrait à ses soldats les prisonniers dépouillés de leurs riches vêtements, et en présence de ces

Agésilas, en quittant l'Asie, fut regretté de tous les peuples grecs. Il emmena Xénophon, qui laissa à Ephèse chez le Mégabyze, prête chargé de prendre soin du temple de Diane, la moitié de l'or qu'il avait rapporté de son expédition avec Cyrus, et en cas de mort, pour le consacrer à Diane.

Une rencontre décisive entre les Lacédémoniens et les Athéniens alliés aux Perses eut lieu près de Cnide ; la flotte des Lacédémoniens était commandée par Pisandre, celle des Athéniens par Conon. Ces derniers battirent les Lacédémoniens et leur prirent cinquante galères ; le reste se sauva à Cnide. A la nouvelle de cette victoire, tous les alliés de Sparte passèrent du côté des Athéniens ; plusieurs villes se rétablirent dans leur ancienne liberté, et la puissance de Lacédémone fut complètement anéantie en Asie.

Sparte, vaincue dans les combats, ne voulut pas laisser Athènes jouir tranquillement du fruit de sa victoire, ni les villes révoltées de la liberté qu'elles avaient recouvrée ; elle résolut de faire la paix avec Artaxerxe.

Antalcidas fut envoyé au satrape Tétrabaze pour lui faire les propositions les plus avantageuses pour le roi. L'article qui concernait les villes d'Asie portait que les îles seules jouiraient de leur liberté ; toutes les villes grecques d'Asie demeureraient soumises au roi, et toutes les autres villes non helléniques jouiraient de leur indépendance.

Le roi retenait en outre la possession de l'île de Clazomène. La nouvelle d'un pareil traité fut accueillie avec indignation par toute la nation grecque ; mais, affaiblies par tant d'années de guerre, les villes d'Asie ne se jugèrent pas capables d'opposer la moindre résistance, et le traité d'Antalcidas reçut son exécution.

CHAPITRE XI.

L'IONIE APRÈS LA PAIX D'ANTALCIDAS.

Les villes ioniennes, réduites à l'état de soumission où les avait placées la trahison des Lacédémoniens, abîmées et ruinées par les révolutions intérieures, n'eurent plus qu'à attendre patiemment

des temps meilleurs. Le gouvernement des Perses se contentait de lever des recrues et des impôts, et il laissait aux Grecs tout l'essor du génie national. Les arts et le commerce captivaient tous leurs instants ; les monuments détruits se relevaient peu à peu, et le luxe inouï des satrapes était entretenu par l'industrielle imagination des artisans grecs, habiles à travailler l'or, l'argent et l'ivoire. Cette dernière matière était alors d'une extrême abondance en Asie ; l'usage constant d'entretenir à la suite des armées de nombreuses troupes d'éléphants, le commerce actif des Phéniciens et des Grecs avec les peuples de l'intérieur de l'Afrique, apportaient sur les marchés de Milet et de Smyrne des quantités d'ivoire que les Grecs travaillaient avec habileté. On peut affirmer que la galère d'ivoire aux voiles d'or, présent d'Ataxerxe, n'était pas faite par un artiste perse, ces derniers n'ayant aucune idée de la construction des vaisseaux. Néanmoins nous devons considérer le travail de l'or et de l'ivoire comme d'origine orientale, puisque ces matières étaient communes dans ces régions avant que les Grecs en aient connu l'emploi. C'est dans leurs relations avec les Perses qu'ils ont puisé ces connaissances, et cet art de faire des figures d'ivoire dans lequel ils ont excellé.

Le contact des Perses introduisait aussi chez les Grecs les modes orientales ; on voyait dans Athènes les jeunes gens vêtus à la persane avec des robes trainantes, entourés d'un cortège d'esclaves. Les Perses agissaient sur les Grecs comme ces derniers ont agi plus tard sur les Romains : c'est ainsi que, de proche en proche, l'art sérieux comme l'art éphémère des vêtements précieux se propageait d'orient en occident.

CHAPITRE XII.

L'ART IONIEN.

La cour de Polycrate, qui se distinguait surtout par son affectation d'orientalisme, eut une grande action sur le changement des modes grecques. Ces fournissait des tissus d'une finesse incomparable, et les tapis de Milet étaient

L'UNIVERS.

pour Athènes l'objet le plus convoité ; mais, quand, sur le théâtre, un pauvre diable voulait parler d'un luxe impossible, il souhaitait des tapis de Milet et des manteaux de Phrygie.

L'exportation des fruits, des laines, des cuirs de l'Asie, jointe à celle des objets fabriqués, entretenait le commerce et faisait vivre ces populations. Les droits frappés à l'entrée et à la sortie n'entraient pas tout entiers dans le trésor du satrape, ils étaient votés par les villes ; la preuve, c'est que Cymé pendant quatre cents ans n'a pas voulu de ces droits. Hors des côtes, les navires des villes d'Ionie reprenaient le pavillon grec, et les flottilles d'Athènes, qui surveillaient les mers, les escortaient jusqu'au fond du Pont-Euxin. La vie ne s'était pas retirée des villes d'Ionie en même temps que la liberté, et Milet, par sa fidélité aux satrapes, montrait plus tard qu'elle avait volontiers changé le gouvernement de ses tyrans contre celui de Darius.

Les Grecs du continent étaient les premiers à rendre hommage au génie inventif des Ioniens, qui se manifestait dans toutes les branches des sciences et des arts. La liste des grands poètes et des grands artistes qu'elle a produits peut se placer avec avantage à côté des noms les plus illustres de l'Attique et du Péloponnèse. Homère et Hérodote ont laissé dans leur patrie une nombreuse postérité de poètes, de littérateurs et de philosophes, et dans les arts nulle contrée ne peut le disputer à l'Ionie pour

satisfasse l'œil et l'esprit tout ensemble. L'idée de couronner une colonne par un chapiteau orné de volutes a été contestée aux Ioniens : il est vrai que dans les plus anciens monuments de la Perse, de l'Assyrie et de l'Égypte on trouve quelques rudiments de cet ordre, non pas traité comme l'ont fait les Ioniens, mais enfin on peut déjà distinguer la colonne à volutes.

Les Grecs ont su donner à ces premiers essais une forme acceptable et pour ainsi dire une âme, et tous les peuples ont applaudi à cette création. L'école d'architecture ionienne ne s'est pas bornée à l'invention d'un ordre ; les premiers Grecs ne savaient employer que le seul dorique pour la construction de leurs temples, c'est-à-dire que les proportions de l'édifice, subordonnées aux règles de l'art dorique, ne pouvaient s'écarter des trois principes de cet art. L'invention d'Hermogène en créant le style pseudopériptère a donné à l'architecture des temples une plus libre carrière, et cette invention a été louée par les Grecs comme une ère nouvelle pour l'architecture.

Dans les pays étrangers à la Grèce les artistes ioniens étaient en honneur ; les villes de Chio, Téos, Clazomène, Phocée contribuèrent à l'érection de l'Hellenium, temple admirable que le roi d'Égypte Amasis, ami des Ioniens, leur avait permis de construire.

Les cinquante années écoulées depuis la paix d'Antalcidas, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre comme libérateur de l'Asie

tistes qui sortaient peu à peu des liens hiératiques pour donner à leurs divinités des formes plus en harmonie avec le sentiment du beau.

Les jeux de la scène qui accompagnaient les fêtes religieuses exigeaient un développement d'ouvrages d'art d'un autre genre, les poètes composaient des hymnes et des dythyrambes, et les artistes élevaient des monuments où le peuple pouvait commodément s'assembler pour assister à ces fêtes dans lesquelles la politique comme la religion faisaient les principaux frais. Le théâtre dans les villes grecques était pour ainsi dire une annexe du temple. Il n'était pas une seule petite ville qui n'eût soin d'élever l'un et l'autre édifice. Ce goût pour les monuments splendides était soutenu par la nature même du pays qui fournissait des marbres variés de couleur, mais parmi lesquels les carrières de marbre blanc se présentent avec une extrême abondance : l'île de Proconnée était encore là pour suppléer au manque de matériaux. Les forêts du Mycale et du Messogis produisaient les bois nécessaires aux constructions terrestres et maritimes; en un mot, les Ioniens savaient avec une rare intelligence mettre en valeur toutes les richesses que produisait leur pays d'adoption.

CHAPITRE XIII.

L'IONIE SOUS LES ROIS GRECS.

C'est en cet état que le vainqueur de Granique, qu'Alexandre trouva les villes grecques lorsqu'il vint leur rendre la liberté, relever leurs temples abattus et les appeler à l'expulsion du dernier Persa de l'Asie Mineure.

A partir de cette époque jusqu'à la réunion de l'Asie à l'empire romain, l'Ionie ne marque plus comme une région à part dans la presqu'île. Réunie selon le caprice ou la politique des princes grecs tantôt à la Lydie, tantôt à l'Éolide ou à la Carie, les villes, libres dans leur gouvernement intérieur, sont aujourd'hui rangées sous le pouvoir d'un prince, demain sous celui de son compétiteur. Elles n'arrivent à faire partie d'un gouvernement stable et régulier qu'après la constitution du royaume de Pergame.

L'arrivée de Manlius fut le signal d'une domination nouvelle et encore inconnue en Asie; mais jusqu'à ce que cette province vît fleurir l'époque tranquille et prospère des règnes d'Hadrien et d'Antonin, elle devait passer encore par des épreuves cruelles. La guerre d'Aristonicus, dernier prétendant au trône des Attales, eut pour théâtre le territoire de l'Ionie; car Aristonicus avait conservé plusieurs places fortes, et notamment Thyatire.

Les Ephésiens combattirent contre lui, soit à la solde des Romains, soit à celle de Nicomède, roi de Bithynie, qui voyait son royaume s'agrandir de l'amoindrissement de celui de Pergame. Enfin Aristonicus fut vaincu et envoyé à Rome; les deux consuls moururent à la suite de cette guerre.

On voit, par les efforts réunis des Romains, des Ioniens et des deux rois de Cappadoce et de Bithynie (1), que le dernier fils d'Attale n'était pas un prétendant si méprisable. C'est le dernier événement remarquable qui se passe en Ionie avant l'établissement définitif de la puissance romaine.

Tibère, en organisant ses États d'Orient, donna pour ainsi dire la suprématie à l'Ionie sur les autres départements, en la décorant du titre de province d'Asie, comme si elle était le centre et le chef-lieu de toutes les autres. Cependant il en étendit les limites un peu au delà de l'Ionie, et à cette province se joignait une partie de l'Éolide et de la Lydie.

Le grand nombre de villes fondées par les Grecs suffisait pour recevoir un grand accroissement de population, sans qu'il fût nécessaire d'en créer de nouvelles; aussi nous ne trouvons pas dans l'Ionie de villes portant un nom purement romain, comme il s'en présente en Phrygie et en Bithynie. La généralité des noms de villes d'Ionie est d'origine grecque; celles même dont la fondation est attribuée aux aborigènes ou aux barbares n'ont pas conservé leur première dénomination. Étienne de Byzance nous a conservé plusieurs variantes des noms des villes d'Asie. Ils sont surtout très-multipliés dans la Carie et la Lycie.

(1) Strabon, liv. XIV, p. 645.

CHAPITRE XIV,

SOUS LES EMPEREURS ROMAINS.

Sous les empereurs romains, l'Ionie ne cessa de prospérer et d'étendre ses frontières et du temps de l'empire de Byzance elle était incomparablement la plus riche province.

Dans la province d'Asie, la notice des Patriarcats place quarante-cinq villes dont voici la liste :

Éphèse.	Thymbria.
Hypæpa.	Clazomène.
Tralles.	Magnésie du Sipy-
Magnésie du Méan-	lus.
dre.	Smyrne.
Elæa.	—
Adramytium.	Euæa.
Assos.	Arcopolis.
Gargara.	Algiza.
Pitane.	Auréliopolis.
Myrrhina.	Valentinianopolis.
Temnos.	Aninetum.
Nysa.	Anæa.
Métropolis.	Arcadiopolis.
Pergame.	Nova-Aula.
Priène.	Ægea.
Claros.	Andera.
Colophon.	Fanum Jovis.
Lébédus.	Pepere.
Téos.	Aulium.
Erythræ.	Naulochus.
Antandros.	Bargara.
Cymé.	Mastaura.
Phocée.	Brullena.

Samos et Chio étaient les capitales des îles du même nom.

Au nord, l'Ionie se terminait à Phocée : le golfe de Iassus formait la frontière du sud.

Hérodote divise les villes d'Ionie en quatre dialectes grecs : Milet, Myus et Priène en Carie usaient d'un même langage ; Éphèse, Colophon, Lébédos, Téos, Clazomène et Phocée usaient d'un autre dialecte ; Erythræ et Chio se servaient d'un même idiome ; Samos en avait un particulier (1). Ce passage de l'historien grec montre que l'Ionie s'est formée d'un démembrement de la Lydie et de la Carie.

L'émigration régulière des Ioniens commença l'an 1130 avant J.-C. Les Lélèges habitaient les territoires de Smyrne et de Phocée, les Cariens occupaient celui de Milet et d'Éphèse : ces deux peuples furent expulsés par les Ioniens, et allèrent s'établir dans d'autres parties de la Carie.

Après l'avènement de Constantin, l'Ionie fut soumise à une nouvelle démarcation, et les villes furent classées par évêchés sans cependant cesser d'appartenir à la province d'Asie. L'Ionie renfermait huit évêchés classés par ordre de préséance de la manière suivante : Smyrne, Éphèse, Téos, Phocée, Erythræ, Priène, Colophon, Clazomène. Les évêchés de Milet et d'Héraclée appartenaient à la Carie.

La navigation le long des côtes de l'Ionie était d'environ 3,430 stades, ou

les marécages où les habitants hé-
rent passer une nuit; Erythræ est
un tert rocheux; Claros, Lébédus et
on sont absolument déserts, mais
situation si pittoresque dominant
de Samos ne demanderait qu'à
habitée par une population agri-
cet état désastreux des villes ne
que nullement à la fertilité du
il est toujours la même : les gras
des vallées du Méandre et du
nourrissent encore de nombreux
aux, et nous avons dit combien
utiles les vallées supérieures de
sont.

CHAPITRE XV.

SMYRNE.

La fondation de Smyrne remonte
aux premiers temps de la migration
et dans le principe elle ne fit
rien de cette confédération, parce
la population était un démembre-
ment de celle d'Ephèse : c'est du moins
l'opinion que Strabon nous a con-
d'après Callinus. Les Ephésiens,
habitaient le quartier nommé
e, vinrent attaquer les Léléges,
maîtres, et construisirent une
laquelle ils donnèrent le nom de
e. Attaqués à leur tour par les
e, les Smyrnéens furent chassés
le pays, et se retirèrent à Colo-
phons, aidés des Colophonien-
s, ils rebâtirent leur ville.

Strabon regarde la première Smyrne
comme une ville éolienne, qui tomba
par un partage entre les mains des
e (1). Plus tard, cette ville ayant
de se soumettre aux rois de
e, eut à résister à plusieurs inva-
sions et finit par succomber.

Les éoliens entreprirent une expédition contre
e, mais elle n'eut aucun résultat (2).
A la suite, Alyatte, fils de Sadyatte,
des Cimmériens d'Asie, et prit la
ville de Smyrne, désignée alors par Hé-
cécus comme une colonie des Colopho-
niens. A la suite de ces événements, les
éoliens quittèrent la ville, et restèrent

dispersés dans les villages pendant l'es-
pace de quatre cents ans.

On célébrait à Smyrne une fête an-
nuelle qu'on appelait les Éleuthéries,
en commémoration de la délivrance de la
ville par le dévouement des servantes.
Les Lydiens assiégeaient Smyrne, et,
au moment de s'en emparer, ils contrai-
gnirent les habitants de leur envoyer
leurs femmes. Ceux-ci, étaient sur le
point de souscrire à cet ordre, lorsque
les servantes se dévouèrent pour leurs
maîtresses, et agirent de telle sorte dans
le camp des Lydiens, que ceux-ci fini-
rent par tomber entre les mains des
Smyrnéens. Ce trait nous est conservé
par Dosithée, qui avait écrit l'histoire
de Lydie.

Les auteurs que nous venons de citer
donnent peu de détails sur l'emplace-
ment de la ville éolienne; ils ne nous
disent pas si elle était en plaine ou sur
une montagne.

Strabon, en deux passages diffé-
rents, fixe à vingt stades la distance
entre la ville ancienne et celle qui exis-
tait de son temps : « Il y a le golfe de
Smyrne et la ville. Ensuite un autre
golfe, dans lequel est l'ancienne Smyrne,
à vingt stades de celle d'aujourd'hui. » Le
géographe insiste particulièrement sur
les deux golfes; c'est dire suffisamment
que l'ancienne Smyrne était dans l'anse
aujourd'hui comblée qui allait vers
Bournabat. En observant l'étendue des
atterrissements du Méles, il est clair
qu'à une époque antérieure la mer en-
trait plus avant dans les terres qu'elle
ne le fait de nos jours; il faut infailli-
blement placer l'ancienne Smyrne dans
un autre golfe que celle d'aujourd'hui.
Tout le monde à Smyrne connaît, au
sud-ouest de Bournabat, une localité
couverte de ruines, dans lesquelles on
a découvert beaucoup d'inscriptions,
dont quelques-unes ont été encastées
dans le mur de la mosquée de Bournaba-
t; ce lieu s'appelle encore aujourd'hui
Palæa Smyrna, l'ancienne Smyrne.

La Smyrne dont on voit les ruines
sur la montagne qui domine la ville mo-
dernes est un ouvrage des rois grecs (1).
Pausanias en attribue la fondation à
Alexandre, qui, à la suite d'un songe

Hérodote, liv. I, ch. 150.

Id., liv. I, chap. 14.

(1) Strabon, liv. XIV, p. 646.

inspiré par Némésis, résolut d'établir une ville sur le mont Pagus, où il s'était endormi. L'oracle de Claros, consulté à ce sujet, engagea les Smyrnéens à aller habiter la ville nouvelle, qui prit le nom de leur ancienne patrie (1).

Mais le roi de Macédoine ne fut pas appelé à exécuter son projet. La construction de la nouvelle ville fut entreprise par Antigone et accomplie par Lysimaque.

Smyrne fut donc fondée au nord du mont Pagus, partie sur la montagne et partie dans la plaine. Le fleuve Mèlès, que l'oracle avait nommé, coule dans la partie orientale de cette montagne, et la ville s'étendit dans la plaine entre le fleuve et la mer. Les plus somptueux édifices ne tardèrent pas à être construits, et les rues alignées et coupées à angle droit, et même décorées de portiques. La mémoire d'Homère, qui planait sur les rives du Mèlès, fut honorée par un temple appelé l'*Homerium*.

D'autres édifices sacrés, le temple de Némésis, celui de la Mère des dieux, furent construits dans la plaine. L'acropolis, le stade, le théâtre et les portiques s'élevèrent sur le penchant de la montagne. Le port, dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par des habitations, était un bassin que l'on fermait au moyen d'une chaîne.

Mais la partie inférieure de la ville, établie sur des terrains d'atterrissements, presque au niveau de la mer

Smyrne, passe pour avoir souffert le martyre dans le stade en l'an 166. Une petite église grecque bâtie en ce lieu est aujourd'hui abandonnée.

De tous les ouvrages exécutés par les rois grecs, il ne reste qu'une partie de l'ancien château; c'est le soubassement des tours du côté sud-ouest, qui est à joints irréguliers, et la tour sud-ouest jusqu'au tiers de sa hauteur. Elle est construite en bel appareil de trachyte rouge, qui lui donne l'apparence d'une tour de porphyre. Le reste du château est un ouvrage byzantin. Les autres monuments sont en partie détruits; mais on en reconnaît parfaitement les ruines. Le stade s'étend de l'est à l'ouest un peu plus bas que le château. Les gradins étaient de marbre; ils ont été employés dans les constructions modernes. Toute la partie gauche du stade est soutenue sur des contre-forts qui existent encore; il y a des niches demi-circulaires, et des cellules dont l'appareil est en petites pierres, ouvrage évidemment romain.

Le théâtre a eu le sort du stade; il ne restait en 1836 que les deux parties qui soutenaient jadis les gradins, avec les galeries qui conduisaient aux précincts. Les gradins furent détruits au milieu du dix-septième siècle; mais on voit encore très-bien le galbe du monument, et probablement ferait-on quelques découvertes de fragments dans les maisons qui occupent le proscenium. Mais ces ruines, qui attireraient encore

villes romaines ont été ou démolies ou renouvelées. On voit encore dans la plaine et sur le chemin de Bournabat un petit lac qui est une des sources du Méles, avec quelques ruines. On appelle cela les bains de Diane. Le temple d'Esculape, qui se voyait sur le versant ouest du mont Pagus, est aussi entièrement détruit. En faisant des fouilles au-dessus du cimetière juif, en 1836, on a découvert un long soubassement de grosse maçonnerie, avec quelques blocs de marbre : c'était peut-être le reste du temple. Toutes ces conjectures peuvent être discutées; elles n'ont rien d'impossible, mais aucune autorité ne les appuie.

Les inscriptions trouvées à Smyrne dans ces derniers siècles sont assez nombreuses; mais malheureusement elles n'ont pas été recueillies avec soin, et il en a péri un grand nombre qui ont été employées à des constructions nouvelles. Spou et Wheeler en ont recueilli quelques-unes qui sont importantes, et notamment une lettre des empereurs Sévère et Antonin, adressée aux habitants de Smyrne, dont la rédaction est à peu près la même que celle adressée par Antonin aux Aizaniens.

Il serait difficile de déterminer d'une manière précise le périmètre de l'ancienne Smyrne, les murailles ayant été détruites depuis longtemps; mais sa plus grande étendue ne pouvait pas dépasser à l'est le vallon Saint-Anne, où sont les aqueducs; à l'ouest, le versant du mont Pagus, où est le cimetière juif. Le château était, je pense, sa limite méridionale; car au delà la montagne est tellement abrupte et aride, qu'on n'a jamais pu y établir de maisons; d'ailleurs il n'y en a pas de vestige. Du côté du nord, c'est-à-dire vers la plaine, rien ne peut déterminer la limite de la ville; on n'y rencontre aucune trace de monument : tous ont disparu.

Indépendamment des ravages causés par les guerres civiles, Smyrne a éprouvé de grands désastres par suite des tremblements de terre. Tibère et Marc-Aurèle y firent faire de grands travaux pour réparer ces malheurs. C'est encore un motif de l'anéantissement complet des monuments antiques; ceux qui n'ont pas été détruits à dessein ont été renversés.

CHAPITRE XVI.

SMYRNE BYZANTINE.

Les empereurs grecs, menacés par les Musulmans, firent réparer les fortifications de la ville et celles du château. Une inscription byzantine, qui se voyait encore sur la porte en 1760, a disparu depuis ce temps. Elle a été conservée par Chandler, et nous apprend que les restaurations du château ont été faites par l'empereur Jean Comnène : c'était la fin de l'empire de Byzance. L'empereur Alexis, son successeur, se retira à Trébizonde, où il établit un empire. On a douté qu'il eût pris le titre de roi (1); mais une inscription placée au-dessus de son portrait, peint à fresque, lui donne le titre de roi et empereur de toute l'Anatolie; c'est-à-dire qu'il conserva toujours des prétentions sur Smyrne. Mais alors cette place était entre les mains des Turcs depuis l'an 1084.

La facilité qu'avaient les Grecs de recevoir des secours du dehors donnait à Smyrne une importance particulière; aussi cette ville fut-elle le théâtre des luttes acharnées entre tous les pouvoirs qui tentaient de s'établir en Asie. Smyrne était au pouvoir d'un bey nommé Tachas, qui était maître de toutes les places du golfe. Lorsque Jean Ducas vint l'assiéger, elle se rendit, mais fut bientôt reprise par les Turcs, et les habitants furent massacrés.

Aïdin, émir qui donna son nom à la ville de Tralles, reconstruite par lui, laissa son fils, Amir (Omar), possesseur de Smyrne, en 1332. Andronic le vieux régnait à Constantinople; mais déjà les Grecs laissaient aux autres nations le soin de défendre cette terre contre l'invasion musulmane. Les chevaliers de Rhodes s'étaient emparés du château et l'avaient mis en bon état de défense. Amir, de retour à Smyrne, se mit en devoir de chasser les chevaliers; mais il fut tué pendant les premiers travaux du siège.

Les Latins étant devenus maîtres de Smyrne y envoyèrent, au nom du pape, le patriarche nouvellement élu de Constantinople, pour y rétablir les affaires

(1) *Histoire universelle, Trébizonde.*

villes, et à cesser de recourir à la force. Un cadastre des terres d'Ionie fut ensuite établi, d'après lequel on régla les contributions à payer au trésor du roi. Cette division du territoire, telle qu'elle fut établie par Artapherne, subsistait encore du temps d'Hérodote; le montant de l'impôt était le même qu'avant la rébellion (1).

L'Ionie faisait partie de la première satrapie, qui s'étendait jusqu'à la Cilicie au sud, et jusqu'à la Troade au nord; elle payait quatre cents talents d'argent. Le danger commun avait fait taire les ressentiments des Ioniens et des Cariens; l'un et l'autre peuple s'étaient réunis pour combattre l'ennemi des villes libres de l'Asie, et dans plusieurs rencontres les Perses avaient éprouvé des défaites sérieuses de la part des troupes ioniennes et cariennes. Un événement mémorable, la bataille de Mycale, aurait mis fin à la puissance des Perses, si la jalousie des villes grecques n'eût fait naître des dissensions qui rappelèrent encore une fois les barbares sur les terres ioniennes.

CHAPITRE VIII.

L'IONIE SOUS XERXÈS.

Les Ioniens avaient envoyé des députés à Léontychydès, roi de Lacédémone, pour les prier de venir délivrer les villes grecques de la servitude des barbares;

l'on en fit une sorte de camp retranché. La flotte grecque s'avança après avoir dépassé le temple des Euménides, de Mycale jusqu'à l'embouchure du Scelopéris, près de laquelle est le temple de Cérès-Eleusine, bâti par Philiste, fils de Pasiclès, qui avait suivi Nélée, fils de Codrus, lorsqu'il vint fonder Milet.

Léontichydès fit en vain un appel aux Ioniens pour les détacher du service des Perses; cette tentative eut pour résultat de faire désarmer les Samiens, que les Perses croyaient être d'intelligence avec les Grecs. Sur ces entrefaites, le bruit de la victoire de Platée se répandit dans le camp des Grecs; cette nouvelle ranimant leur courage, ils attaquèrent avec succès les Perses, qui furent mis en désordre. Les Athéniens ainsi que les troupes qui se trouvaient à leurs côtés, et qui formaient à peu près la moitié de l'armée, s'avancèrent le long du rivage par un terrain uni, tandis que les Lacédémoniens et le reste des forces qui les suivaient immédiatement, marchèrent par les montagnes et le lit des torrents.

Les Samiens et les Ioniens qui avaient été désarmés attendaient l'occasion favorable pour abandonner l'armée perse. Dès que le camp retranché fut attaqué, ils se précipitèrent au milieu des Grecs, qui les armerent, et ils contribuèrent au succès de la bataille. Les Milésiens, de leur côté, sur qui les Perses avaient compté pour les guider dans cette ré-

es alliés donnèrent au successeur
exès l'occasion de recommencer
re.

CHAPITRE IX.

RÈGNE D'ARTAXERXE.

Artaxerxe monta sur le trône en 465 ;
le plus important de son règne,
rattache aux événements de
est l'arrivée de Thémistocle à la
Perse. Banni d'Athènes, il cher-
nement un asile en Europe, et se
cé de passer en Asie pour se
à l'abri des poursuites des Athé-
Le roi de Perse avait mis sa tête
et promis deux cents talents à
qui la lui livrerait. Nicogène, ami
Thémistocle, lui offrit un asile dans
l'ionienne d'Agès, et lui facilita
yens de se rendre à Suze, caché
une de ces voitures couvertes ou
dans lesquelles les orientaux,
de nos jours, ont l'habitude de
voyager leurs femmes. Artaxerxe
a dans cette circonstance autant
grosse que de générosité : il fit à
Thémistocle un accueil distingué, le re-
sa cour, et lui fit épouser une jeune
appartenant à la plus haute no-
du pays.

Intérêt de la politique d'Artaxerxe
ait que la manière généreuse dont
Thémistocle avait été traité par lui fût
de tout le monde grec. Le roi
a pour résidence au banni d'A-
la ville de Magnésie, sur le Méan-
qu'il lui donna en toute propriété,
permit de jouir des revenus de
ville, qui s'élevaient à cinquante
s. Lampsaque, renommée par ses
bles, lui fut donnée pour la four-
de son vin, et Myus, dans la val-
Méandre, fut chargée de fournir
de sa maison. Thémistocle put
pendant plusieurs années de cette
l'ide hospitalité.

Les Grecs n'avaient pas mis fin à
attaques contre le pouvoir des Per-
est alors qu'Artaxerxe songea à
Thémistocle dans l'Attique à
une armée nombreuse, ne vou-
pas renouveler en personne les
mureux expéditions de ses prédé-
ces. Thémistocle en recevant cet

ordre comprit qu'il était tombé dans
un piège doré. Il lui était aussi impos-
sible de faire la guerre à ses compatriotes
que de refuser de défendre un prince
qui l'avait comblé de bienfaits ; dans
cette cruelle alternative, il eut recours
au suicide, et se donna la mort en bu-
vant du sang de taureau (1).

Thémistocle mourut en 461, la qua-
trième année du règne d'Artaxerxe : c'est
l'opinion de Thucydide, adoptée par Rol-
lin et par Curtius (2). On lui éleva un
tombeau dans l'Agora de Magnésie (3),
mais plus tard ses os furent transportés à
Athènes.

La jalousie et la rivalité, sans cesse
renouvelées entre les villes grecques
d'Asie, donnaient aux Athéniens et aux
Lacédémoniens de continuelles occa-
sions d'intervenir dans leurs querelles.
Samos et Milet se disputaient la posses-
sion de Priène, c'est-à-dire du grand
centre religieux des villes d'Asie. Athènes
intervint en faveur de Milet, et Périclès
vint assiéger Samos, qui fut prise après
une résistance vigoureuse.

Pendant toute la durée de la guerre
du Péloponnèse, les Athéniens tirèrent
des villes grecques d'énormes subsides,
qui, en appauvrissant le pays, nuisaient
à sa prospérité. Aucun développement
n'était donné à la colonisation, aucun
édifice célèbre ne fut construit en Asie
pendant cette période, qui occupe une
belle page dans les historiens grecs, mais
qui pour les villes d'Asie fut à peu près
stérile.

Les Lacédémoniens, de leur côté,
avaient conclu un traité avec le roi de
Perse, en vertu duquel ils abandonnaient
au roi tout le territoire et toutes les
villes qui appartenaient antérieurement
à ses ancêtres ; les alliés devaient en
outre arrêter les subsides, soit en ar-
gent, soit en matériel de guerre que ces
villes envoyaient à Athènes.

(1) « Quelques-uns racontent que Thémistocle et Midas ont bu du sang de taureau. » Plutarque vie de Quintus, Flaminius, chapitre 20, p. 706.

Plutarque affectionnait ce genre de mort, qu'il prête à plusieurs de ses héros. Quoi-
que le sang de taureau ne soit pas un poison.

(2) Thucydide, liv. I, ch. 137, 138.

(3) Thucydide, liv. I, 138.

Les efforts des Athéniens pour résister à cette double alliance ne furent pas sans résultat; Alcibiade, vainqueur à Abydos et à Cyzique, détruisit la flotte du Péloponnèse et battit sur terre l'armée commandée par Pharnabaze.

Les Lacédémoniens, alarmés des succès d'Alcibiade, cherchèrent à lui opposer un chef capable de lui résister : Lysandre fut choisi, homme de mer autant que général d'armée. Lysandre se rendit à Éphèse, qu'on trouva disposée favorablement à l'égard de Sparte; mais le satrape Tissapherne favorisait en secret les Athéniens et leur procurait des subsides.

Aussitôt que Cyrus le jeune, nommé gouverneur de l'Asie, fut arrivé à Sardes, Lysandre se rendit près de lui pour se plaindre du satrape; il obtint du nouveau gouverneur une augmentation de paye pour les matelots, mesure qui attacha les gens de mer au parti de Sparte, et qui jeta la consternation parmi les Athéniens. Lysandre ayant déposé le commandement fut remplacé par Callicratidas, dont la science militaire égalait celle de Lysandre, et qui par sa conduite privée s'était acquis l'estime de l'armée et des citoyens. Lysandre jaloux de son successeur, renvoya à Sardes les sommes qu'il avait reçues de Cyrus pour payer les matelots.

En vain le général lacédémonien fit-il le voyage de Sardes pour réclamer la paye de la flotte; éconduit de la cour du roi, Callicratidas revint sur la côte

session où elles étaient de leur liberté.

Les troupes de Xénophon étaient de retour de leur expédition de Perse. Dercellydas fut chargé du commandement; il commença par déclarer la guerre à Pharnabaze, et entra dans l'Æolide.

Zenis, grec de Dardanie, avait gouverné ces provinces sous les ordres du satrape; à sa mort, sa veuve Mania conserva le pouvoir, et sut maintenir sa province sous l'autorité de la Perse.

Pharnabaze traitait cette femme guerrière avec la plus grande distinction. Elle paraissait à la tête de son armée, montée sur un char, et accompagnait Pharnabaze dans toutes ses expéditions. Mania fut assassinée par Midias, son gendre, qui tomba lui-même bientôt après sous les coups de Dercellydas.

CHAPITRE X.

AGESILAS EN IONIE.

L'arrivée d'Agésilas en Asie vint ranimer le courage des Grecs; ce prince réunit son armée à Éphèse, et pendant quelque temps fut uniquement occupé à l'exercer pour entretenir la discipline. Les promenades militaires se terminaient par des fêtes en l'honneur de Diane. Les prisonniers perses étaient vendus à vil prix. Un jour Agésilas étant sur le marché montrait à ses soldats les prisonniers dépouillés de leurs riches vêtements, et en présence de ces

Agéas, en quittant l'Asie, fut regretté de tous les peuples grecs. Il emmena Xénophon, qui laissa à Ephèse chez le Mégabyze, prête chargé de prendre soin du temple de Diane, la moitié de l'or qu'il avait rapporté de son expédition avec Cyrus, et en cas de mort, pour le consacrer à Diane.

Une rencontre décisive entre les Lacédémoniens et les Athéniens alliés aux Perses eut lieu près de Cnide ; la flotte des Lacédémoniens était commandée par Pisandre, celle des Athéniens par Conon. Ces derniers battirent les Lacédémoniens et leur prirent cinquante galères ; le reste se sauva à Cnide. A la nouvelle de cette victoire, tous les alliés de Sparte passèrent du côté des Athéniens ; plusieurs villes se rétablirent dans leur ancienne liberté, et la puissance de Lacédémone fut complètement anéantie en Asie.

Sparte, vaincue dans les combats, ne voulut pas laisser Athènes jouir tranquillement du fruit de sa victoire, ni les villes révoltées de la liberté qu'elles avaient recouvrée ; elle résolut de faire la paix avec Artaxerxe.

Antalcidas fut envoyé au satrape Tétrabaze pour lui faire les propositions les plus avantageuses pour le roi. L'article qui concernait les villes d'Asie portait que les îles seules jouiraient de leur liberté ; toutes les villes grecques d'Asie demeureraient soumises au roi, et toutes les autres villes non helléniques jouiraient de leur indépendance.

Le roi retenait en outre la possession de l'île de Clazomène. La nouvelle d'un pareil traité fut accueillie avec indignation par toute la nation grecque ; mais, affaiblies par tant d'années de guerre, les villes d'Asie ne se jugèrent pas capables d'opposer la moindre résistance, et le traité d'Antalcidas reçut son exécution.

CHAPITRE XI.

L'IONIE APRÈS LA PAIX D'ANTALCIDAS.

Les villes ioniennes, réduites à l'état de soumission où les avait placées la trahison des Lacédémoniens, abîmées et ruinées par les révolutions intérieures, n'eurent plus qu'à attendre patiemment

des temps meilleurs. Le gouvernement des Perses se contentait de lever des recrues et des impôts, et il laissait aux Grecs tout l'essor du génie national. Les arts et le commerce captivaient tous leurs instants ; les monuments détruits se relevaient peu à peu, et le luxe inouï des satrapes était entretenu par l'industrielle imagination des artisans grecs, habiles à travailler l'or, l'argent et l'ivoire. Cette dernière matière était alors d'une extrême abondance en Asie ; l'usage constant d'entretenir à la suite des armées de nombreuses troupes d'éléphants, le commerce actif des Phéniciens et des Grecs avec les peuples de l'intérieur de l'Afrique, apportaient sur les marchés de Milet et de Smyrne des quantités d'ivoire que les Grecs travaillaient avec habileté. On peut affirmer que la galère d'ivoire aux voiles d'or, présent d'Artaxerxe, n'était pas faite par un artiste perse, ces derniers n'ayant aucune idée de la construction des vaisseaux. Néanmoins nous devons considérer le travail de l'or et de l'ivoire comme d'origine orientale, puisque ces matières étaient communes dans ces régions avant que les Grecs en aient connu l'emploi. C'est dans leurs relations avec les Perses qu'ils ont puisé ces connaissances, et cet art de faire des figures d'ivoire dans lequel ils ont excellé.

Le contact des Perses introduisait aussi chez les Grecs les modes orientales ; on voyait dans Athènes les jeunes gens vêtus à la persane avec des robes trainantes, entourés d'un cortège d'esclaves. Les Perses agissaient sur les Grecs comme ces derniers ont agi plus tard sur les Romains : c'est ainsi que, de proche en proche, l'art sérieux comme l'art éphémère des vêtements précieux se propageait d'orient en occident.

CHAPITRE XII.

L'ART IONIEN.

La cour de Polycrate, qui se distinguait surtout par son affectation d'orientalisme, eut une grande action sur le changement des modes grecques. Ces fournissait des tissus d'une finesse incomparable, et les tapis de Milet étaient

dans Athènes l'objet le plus convoité; aussi, quand, sur le théâtre, un pauvre diable voulait parler d'un luxe impossible, il souhaitait des tapis de Milet et des manteaux de Phrygie.

L'exportation des fruits, des laines, des cuirs de l'Asie, jointe à celle des objets fabriqués, entretenait le commerce et faisait vivre ces populations. Les droits frappés à l'entrée et à la sortie n'entraient pas tout entiers dans le trésor du satrape, ils étaient votés par les villes; la preuve, c'est que Cymé pendant quatre cents ans n'a pas voulu de ces droits. Hors des côtes, les navires des villes d'Ionie reprenaient le pavillon grec, et les flottilles d'Athènes, qui surveillaient les mers, les escortaient jusqu'au fond du Pont-Euxin. La vie ne s'était pas retirée des villes d'Ionie en même temps que la liberté, et Milet, par sa fidélité aux satrapes, montrait plus tard qu'elle avait volontiers changé le gouvernement de ses tyrans contre celui de Darius.

Les Grecs du continent étaient les premiers à rendre hommage au génie inventif des Ioniens, qui se manifestait dans toutes les branches des sciences et des arts. La liste des grands poètes et des grands artistes qu'elle a produits peut se placer avec avantage à côté des noms les plus illustres de l'Attique et du Péloponnèse. Homère et Hérodote ont laissé dans leur patrie une nombreuse postérité de poètes, de littérateurs et de philosophes, et dans les arts nulle contrée ne peut le disputer à l'Ionie pour

satisfasse l'œil et l'esprit tout ensemble. L'idée de couronner une colonne par un chapiteau orné de volutes a été contestée aux Ioniens : il est vrai que dans les plus anciens monuments de la Perse, de l'Assyrie et de l'Égypte on trouve quelques rudiments de cet ordre, non pas traité comme l'ont fait les Ioniens, mais enfin on peut déjà distinguer la colonne à volutes.

Les Grecs ont su donner à ces premiers essais une forme acceptable et pour ainsi dire une âme, et tous les peuples ont applaudi à cette création. L'école d'architecture ionienne ne s'est pas bornée à l'invention d'un ordre; les premiers Grecs ne savaient employer que le seul dorique pour la construction de leurs temples, c'est-à-dire que les proportions de l'édifice, subordonnées aux règles de l'art dorique, ne pouvaient s'écarter des trois principes de cet art. L'invention d'Hermogène en créant le style pseudo-péripètre a donné à l'architecture des temples une plus libre carrière, et cette invention a été louée par les Grecs comme une ère nouvelle pour l'architecture.

Dans les pays étrangers à la Grèce les artistes ioniens étaient en honneur; les villes de Chio, Téos, Clazomène, Phocée contribuèrent à l'érection de l'Hellenium, temple admirable que le roi d'Égypte Amasis, ami des Ioniens, leur avait permis de construire.

Les cinquante années écoulées depuis la paix d'Antalcidas, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre comme libérateur de l'Asie

tistes qui sortaient peu à peu des liens hiératiques pour donner à leurs divinités des formes plus en harmonie avec le sentiment du beau.

Les jeux de la scène qui accompagnaient les fêtes religieuses exigeaient un développement d'ouvrages d'art d'un autre genre, les poètes composaient des hymnes et des dythyrambes, et les artistes élevaient des monuments où le peuple pouvait commodément s'assembler pour assister à ces fêtes dans lesquelles la politique comme la religion faisaient les principaux frais. Le théâtre dans les villes grecques était pour ainsi dire une annexe du temple. Il n'était pas une seule petite ville qui n'eût soin d'élever l'un et l'autre édifice. Ce goût pour les monuments splendides était soutenu par la nature même du pays qui fournissait des marbres variés de couleur, mais parmi lesquels les carrières de marbre blanc se présentent avec une extrême abondance : l'île de Proconnesse était encore là pour suppléer au manque de matériaux. Les forêts du Mycale et du Messogis produisaient les bois nécessaires aux constructions terrestres et maritimes; en un mot, les Ioniens savaient avec une rare intelligence mettre en valeur toutes les richesses que produisait leur pays d'adoption.

CHAPITRE XIII.

L'IONIE SOUS LES ROIS GRECS.

C'est en cet état que le vainqueur du Granique, qu'Alexandre trouva les villes grecques lorsqu'il vint leur rendre la liberté, relever leurs temples abattus et les appeler à l'expulsion du dernier Persé de l'Asie Mineure.

A partir de cette époque jusqu'à la réunion de l'Asie à l'empire romain, l'Ionie ne marque plus comme une région à part dans la presqu'île. Réunie selon le caprice ou la politique des princes grecs tantôt à la Lydie, tantôt à l'Éolide ou à la Carie, les villes, libres dans leur gouvernement intérieur, sont aujourd'hui rangées sous le pouvoir d'un prince, demain sous celui de son compétiteur. Elles n'arrivent à faire partie d'un gouvernement stable et régulier qu'après la constitution du royaume de Pergame.

L'arrivée de Manlius fut le signal d'une domination nouvelle et encore inconnue en Asie; mais jusqu'à ce que cette province vît fleurir l'époque tranquille et prospère des règnes d'Hadrien et d'Antonin, elle devait passer encore par des épreuves cruelles. La guerre d'Aristonicus, dernier prétendant au trône des Attales, eut pour théâtre le territoire de l'Ionie; car Aristonicus avait conservé plusieurs places fortes, et notamment Thyatire.

Les Éphésiens combattirent contre lui, soit à la solde des Romains, soit à celle de Nicomède, roi de Bithynie, qui voyait son royaume s'agrandir de l'amoindrissement de celui de Pergame. Enfin Aristonicus fut vaincu et envoyé à Rome; les deux consuls moururent à la suite de cette guerre.

On voit, par les efforts réunis des Romains, des Ioniens et des deux rois de Cappadoce et de Bithynie (1), que le dernier fils d'Attale n'était pas un prétendant si méprisable. C'est le dernier événement remarquable qui se passe en Ionie avant l'établissement définitif de la puissance romaine.

Tibère, en organisant ses États d'Orient, donna pour ainsi dire la suprématie à l'Ionie sur les autres départements, en la décorant du titre de province d'Asie, comme si elle était le centre et le chef-lieu de toutes les autres. Cependant il en étendit les limites un peu au delà de l'Ionie, et à cette province se joignait une partie de l'Éolide et de la Lydie.

Le grand nombre de villes fondées par les Grecs suffisait pour recevoir un grand accroissement de population, sans qu'il fût nécessaire d'en créer de nouvelles; aussi nous ne trouvons pas dans l'Ionie de villes portant un nom purement romain, comme il s'en présente en Phrygie et en Bithynie. La généralité des noms de villes d'Ionie est d'origine grecque; celles même dont la fondation est attribuée aux aborigènes ou aux barbares n'ont pas conservé leur première dénomination. Étienne de Byzance nous a conservé plusieurs variantes des noms des villes d'Asie. Ils sont surtout très-multipliés dans la Carie et la Lycie.

(1) Strabon, liv. XIV, p. 645.

CHAPITRE XIV,

SOUS LES EMPEREURS ROMAINS.

Sous les empereurs romains, l'Ionie ne cessa de prospérer et d'étendre ses frontières et du temps de l'empire de Byzance elle était incomparablement la plus riche province.

Dans la province d'Asie, la notice des Patriarcats place quarante-cinq villes dont voici la liste :

Éphèse.	Thymbria.
Hypæpa.	Clazomène.
Tralles.	Magnésie du Sipy- lus.
Magnésie du Méan- dre.	Smyrne.
Elæa.	—
Adramytium.	Euæa.
Assos.	Arcopolis.
Gargara.	Algiza.
Pitane.	Auréliopolis.
Myrrhina.	Valentinianopolis.
Temnos.	Aninetum.
Nysa.	Anæa.
Métropolis.	Arcadiopolis.
Pergame.	Nova-Aula.
Priène.	Ægea.
Claros.	Andera.
Colophon.	Fanum Jovis.
Lébédus.	Pepere.
Téos.	Aulium.
Erythræ.	Naulochus.
Antandros.	Bargara.
Cymé.	Mastaura.
Phocée.	Brullena.

Samos et Chio étaient les capitales des îles du même nom.

Au nord, l'Ionie se terminait à Phocée : le golfe de l'assus formait la frontière du sud.

Hérodote divise les villes d'Ionie en quatre dialectes grecs : Milet, Myus et Priène en Carie usaient d'un même langage ; Éphèse, Colophon, Lébédos, Téos, Clazomène et Phocée usaient d'un autre dialecte ; Erythræ et Chio se servaient d'un même idiome ; Samos en avait un particulier (1). Ce passage de l'historien grec montre que l'Ionie s'est formée d'un démembrement de la Lydie et de la Carie.

L'émigration régulière des Ioniens commença l'an 1130 avant J.-C. Les Lélèges habitaient les territoires de Smyrne et de Phocée, les Cariens occupaient celui de Milet et d'Éphèse : ces deux peuples furent expulsés par les Ioniens, et allèrent s'établir dans d'autres parties de la Carie.

Après l'avènement de Constantin, l'Ionie fut soumise à une nouvelle démarcation, et les villes furent classées par évêchés sans cependant cesser d'appartenir à la province d'Asie. L'Ionie renfermait huit évêchés classés par ordre de préséance de la manière suivante : Smyrne, Éphèse, Téos, Phocée, Erythræ, Priène, Colophon, Clazomène. Les évêchés de Milet et d'Héraclée appartenaient à la Carie.

La navigation le long des côtes de l'Ionie était d'environ 3,430 stades, ou 600 lieues, (1) Hérodote, l. 1, c. 171.

les marécages où les habitants hé-
rent passer une nuit; Erythræ est
est rocheux; Claros, Lébédus et
on sont absolument déserts, mais
situation si pittoresque dominant
de Samos ne demanderait qu'à
habitée par une population agri-
cet état désastreux des villes ne
que nullement à la fertilité du
il est toujours la même : les gras
des vallées du Méandre et du
se nourrissent encore de nombreux
aux, et nous avons dit combien
utiles les vallées supérieures de
sont.

CHAPITRE XV.

SMYRNE.

La fondation de Smyrne remonte
aux premiers temps de la migration
grecque; dans le principe elle ne fit
partie de cette confédération, parce
que la population était un démembre-
ment de celle d'Ephèse : c'est du moins
l'opinion que Strabon nous a con-
servée d'après Callinus. Les Ephésiens,
habitants du quartier nommé
Ménestros, vinrent attaquer les Léléges,
habitants du quartier nommé
Ménestros, et construisirent une
muraille ils donnèrent le nom de
Ménestros. Attaqués à leur tour par les
Ménestros, les Smyrnéens furent chassés
de leur pays, et se retirèrent à Colo-
phon, aidés des Colophonien-
s, ils reconstruisirent leur ville.

Strabon regarde la première Smyrne
comme une ville éolienne, qui tomba
entre les mains des Perses (1). Plus tard, cette ville ayant
été soumise aux rois de
Mède, eut à résister à plusieurs inva-
sions et finit par succomber.

Les Perses entreprirent une expédition contre
celle-ci, mais elle n'eut aucun résultat (2).
A la suite, Alyatte, fils de Sadyatte,
roi des Cimmériens d'Asie, et prit la
ville de Smyrne, désignée alors par Hé-
cates comme une colonie des Colopho-
niens. A la suite de ces événements, les
Perses quittèrent la ville, et restèrent

dispersés dans les villages pendant l'es-
pace de quatre cents ans.

On célébrait à Smyrne une fête an-
nuelle qu'on appelait les Éleuthéries,
en commémoration de la délivrance de la
ville par le dévouement des servantes.
Les Lydiens assiégeaient Smyrne, et,
au moment de s'en emparer, ils contrai-
gnirent les habitants de leur envoyer
leurs femmes. Ceux-ci, étaient sur le
point de souscrire à cet ordre, lorsque
les servantes se dévouèrent pour leurs
maîtresses, et agirent de telle sorte dans
le camp des Lydiens, que ceux-ci fini-
rent par tomber entre les mains des
Smyrnéens. Ce trait nous est conservé
par Dosithee, qui avait écrit l'histoire
de Lydie.

Les auteurs que nous venons de citer
donnent peu de détails sur l'emplace-
ment de la ville éolienne; ils ne nous
disent pas si elle était en plaine ou sur
une montagne.

Strabon, en deux passages diffé-
rents, fixe à vingt stades la distance
entre la ville ancienne et celle qui exis-
tait de son temps : « Il y a le golfe de
Smyrne et la ville. Ensuite un autre
golfe, dans lequel est l'ancienne Smyrne,
à vingt stades de celle d'aujourd'hui. » Le
géographe insiste particulièrement sur
les deux golfes; c'est dire suffisamment
que l'ancienne Smyrne était dans l'anse
aujourd'hui comblée qui allait vers
Bournabat. En observant l'étendue des
atterrissements du Mèles, il est clair
qu'à une époque antérieure la mer en-
trait plus avant dans les terres qu'elle
ne le fait de nos jours; il faut infailli-
blement placer l'ancienne Smyrne dans
un autre golfe que celui d'aujourd'hui.
Tout le monde à Smyrne connaît, au
sud-ouest de Bournabat, une localité
couverte de ruines, dans lesquelles on
a découvert beaucoup d'inscriptions,
dont quelques-unes ont été encastrées
dans le mur de la mosquée de Bournaba-
t; ce lieu s'appelle encore aujourd'hui
Palæa Smyrna, l'ancienne Smyrne.

La Smyrne dont on voit les ruines
sur la montagne qui domine la ville mo-
dernes est un ouvrage des rois grecs (1).
Pausanias en attribue la fondation à
Alexandre, qui, à la suite d'un songe

Hérodote, liv. I, ch. 150.

I., liv. I, chap. 14.

(1) Strabon, liv. XIV, p. 646.

inspiré par Némésis, résolut d'établir une ville sur le mont Pagus, où il s'était endormi. L'oracle de Claros, consulté à ce sujet, engagea les Smyrnéens à aller habiter la ville nouvelle, qui prit le nom de leur ancienne patrie (1).

Mais le roi de Macédoine ne fut pas appelé à exécuter son projet. La construction de la nouvelle ville fut entreprise par Antigone et accomplie par Lysimaque.

Smyrne fut donc fondée au nord du mont Pagus, partie sur la montagne et partie dans la plaine. Le fleuve Mélès, que l'oracle avait nommé, coule dans la partie orientale de cette montagne, et la ville s'étendit dans la plaine entre le fleuve et la mer. Les plus somptueux édifices ne tardèrent pas à être construits, et les rues alignées et coupées à angle droit, et même décorées de portiques. La mémoire d'Homère, qui planait sur les rives du Mélès, fut honorée par un temple appelé l'*Homerium*.

D'autres édifices sacrés, le temple de Némésis, celui de la Mère des dieux, furent construits dans la plaine. L'acropolis, le stade, le théâtre et les portiques s'élevèrent sur le penchant de la montagne. Le port, dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par des habitations, était un bassin que l'on fermait au moyen d'une chaîne.

Mais la partie inférieure de la ville, établie sur des terrains d'atterrisse-

Smyrne, passe pour avoir soul martyre dans le stade en l'an 16 petite église grecque bâtie en ce l aujourd'hui abandonnée.

De tous les ouvrages exécutés rois grecs, il ne reste qu'une pa l'ancien château; c'est le soubas des tours du côté sud-ouest, qu joints irréguliers, et la tour suc jusqu'au tiers de sa hauteur. E construite en bel appareil de tr rouge, qui lui donne l'apparenc tour de porphyre. Le reste du c est un ouvrage byzantin. Les monuments sont en partie dé mais on en reconnaît parfaite ruines. Le stade s'étend de l'est à un peu plus bas que le château. I dins étaient de marbre; ils ont é ployés dans les constructions mo Toute la partie gauche du sta soutenue sur des contre-forts qu tent encore; il y a des niches demi laires, et des cellules dont l'appa en petites pierres, ouvrage éviden romain.

Le théâtre a eu le sort du st ne restait en 1836 que les deux qui soutenaient jadis les gradins les galeries qui conduisaient au cinctions. Les gradins furent d au milieu du dix-septième siècle on voit encore très-bien le galbe nument, et probablement ferait-o ques découvertes de fragments d maisons qui occupent le prose

villes romaines ont été ou démolis ou renouvelés. On voit encore dans la plaine et sur le chemin de Bournabat un petit lac qui est une des sources du Méles, avec quelques ruines. On appelle cela les bains de Diane. Le temple d'Esculape, qui se voyait sur le versant ouest du mont Pagus, est aussi entièrement détruit. En faisant des fouilles au-dessus du cimetière juif, en 1836, on a découvert un long soubassement de grosse maçonnerie, avec quelques blocs de marbre : c'était peut-être le reste du temple. Toutes ces conjectures peuvent être discutées; elles n'ont rien d'impossible, mais aucune autorité ne les appuie.

Les inscriptions trouvées à Smyrne dans ces derniers siècles sont assez nombreuses; mais malheureusement elles n'ont pas été recueillies avec soin, et il en a péri un grand nombre qui ont été employées à des constructions nouvelles. Spou et Wheler en ont recueilli quelques-unes qui sont importantes, et notamment une lettre des empereurs Sévère et Antonin, adressée aux habitants de Smyrne, dont la rédaction est à peu près la même que celle adressée par Antonin aux Aiziens.

Il serait difficile de déterminer d'une manière précise le périmètre de l'ancienne Smyrne, les murailles ayant été détruites depuis longtemps; mais sa plus grande étendue ne pouvait pas dépasser à l'est le vallon Saint-Anne, où sont les aqueducs; à l'ouest, le versant du mont Pagus, où est le cimetière juif. Le château était, je pense, sa limite méridionale; car au delà la montagne est tellement abrupte et aride, qu'on n'a jamais pu y établir de maisons; d'ailleurs il n'y en a pas de vestige. Du côté du nord, c'est-à-dire vers la plaine, rien ne peut déterminer la limite de la ville; on n'y rencontre aucune trace de monument : tous ont disparu.

Indépendamment des ravages causés par les guerres civiles, Smyrne a éprouvé de grands désastres par suite des tremblements de terre. Tibère et Marc-Aurèle y firent faire de grands travaux pour réparer ces malheurs. C'est encore un motif de l'anéantissement complet des monuments antiques; ceux qui n'ont pas été détruits à dessein ont été renversés.

CHAPITRE XVI.

SMYRNE BYZANTINE.

Les empereurs grecs, menacés par les Musulmans, firent réparer les fortifications de la ville et celles du château. Une inscription byzantine, qui se voyait encore sur la porte en 1760, a disparu depuis ce temps. Elle a été conservée par Chandler, et nous apprend que les restaurations du château ont été faites par l'empereur Jean Comnène : c'était la fin de l'empire de Byzance. L'empereur Alexis, son successeur, se retira à Trébizonde, où il établit un empire. On a douté qu'il eût pris le titre de roi (1); mais une inscription placée au-dessus de son portrait, peint à fresque, lui donne le titre de roi et empereur de toute l'Anatolie; c'est-à-dire qu'il conserva toujours des prétentions sur Smyrne. Mais alors cette place était entre les mains des Turcs depuis l'an 1084.

La facilité qu'avaient les Grecs de recevoir des secours du dehors donnait à Smyrne une importance particulière; aussi cette ville fut-elle le théâtre des luttes acharnées entre tous les pouvoirs qui tentaient de s'établir en Asie. Smyrne était au pouvoir d'un bey nommé Trachas, qui était maître de toutes les places du golfe. Lorsque Jean Ducas vint l'assiéger, elle se rendit, mais fut bientôt reprise par les Turcs, et les habitants furent massacrés.

Aïdin, émir qui donna son nom à la ville de Tralles, reconstruite par lui, laissa son fils, Amir (Omar), possesseur de Smyrne, en 1332. Andronic le vieux régnait à Constantinople; mais déjà les Grecs laissaient aux autres nations le soin de défendre cette terre contre l'invasion musulmane. Les chevaliers de Rhodes s'étaient emparés du château et l'avaient mis en bon état de défense. Amir, de retour à Smyrne, se mit en devoir de chasser les chevaliers; mais il fut tué pendant les premiers travaux du siège.

Les Latins étant devenus maîtres de Smyrne y envoyèrent, au nom du pape, le patriarche nouvellement élu de Constantinople, pour y rétablir les affaires

(1) *Histoire universelle*, Trébizonde.

de l'Église; mais pendant qu'il disait une messe dans la principale église, les troupes d'Amir, qui n'avaient pas été anéanties, revinrent attaquer la ville, et tous les chrétiens furent massacrés.

Cependant les Génois, que l'intérêt du commerce attirait vers le Levant, faisaient des traités tantôt avec les Turcs, tantôt avec les Latins et avec les Grecs, et moyennant de légers tributs on leur permettait de s'établir transitoirement dans d'anciennes Échelles, où ils ne tardaient pas à se rendre respectables. Les Vénitiens suivaient la même politique; mais, plus puissants et plus orgueilleux, ils voulaient souvent devoir à des victoires ce que les Génois obtenaient par leurs ducats; aussi ces derniers, moins redoutés des Turcs, purent construire dans tous les États des sultans des comptoirs fortifiés qui étoient de véritables citadelles. Ces établissements furent si nombreux, qu'après cinq ou six siècles, la tradition en a conservé le souvenir parmi les Turcs, et toutes les ruines importantes, à quelque âge qu'elles appartiennent, sont désignées par eux sous le nom de *Djinevise kalma*, *Djinevise kaléi*, ruines génoises, château génois. Les Génois sont leurs Lélégs et leurs Pélasges; au delà de cette époque, l'histoire est pour eux le chaos des temps.

Les Génois obtinrent ainsi par traité Smyrne, Chio et Phocée. Ils gardèrent cette dernière place; mais l'anarchie

de lui céder la forteresse. Sur le refus des chevaliers, le siège commença immédiatement, et fut poussé avec une vigueur peu commune. La ville fut investie de trois côtés; le port formait le quatrième. L'attaque par le feu grégeois et les machines ordinaires n'ayant pas réussi, Timour fit dresser un mur de circonvallation pour arrêter tout secours. Mille mineurs, protégés par de hautes tours roulantes, sapaient les murailles qu'on soutenait par des pilotis, et l'on mettait le feu aux bois quand on jugeait la brèche assez large. Ce moyen lui avait déjà merveilleusement réussi au siège de Siwas (Sébasté). Le port ayant offert aux assiégés quelques moyens de communication avec le dehors, Timour ordonna à chacun de ses soldats d'y jeter une pierre, et le port fut comblé en un jour.

Sans secours, sans moyens de se ravitailler, les chevaliers ne purent opposer une plus longue résistance; la ville fut prise, et tous les assiégés furent massacrés. Timour eut la barbare idée de faire maçonner leurs têtes dans une tour (1).

CHAPITRE XVII.

SMYRNE MUSULMANE.

Après la retraite des Tartares, Smyrne resta au pouvoir de Djounéid; c'est le même qui est appelé Cinés dans les relations modernes; il étoit difficile de

siéger Smyrne; la ville fut prise, pillée, brûlée, les mosquées détruites; la fureur et le carnage n'épargnèrent personne : femmes et filles, hommes et enfants, subirent leur part d'outrages. On payait trois ducats pour chaque prisonnier. La population, décimée, anéantie, se retira dans les masures qui étaient au pied du château, et la ville, tombée dans le plus profond degré de misère, resta cependant la proie des Turcs, dont le pouvoir grandissait incessamment.

Depuis cette époque le Grand-Seigneur est maître de Smyrne, mais non sans contestation, car à plusieurs époques la sédition et la révolte, fomentées par les émirs, appelèrent dans cette ville les troupes de l'empire. A part quelques incendies et quelques têtes coupées, cela ne changeait rien à la physionomie de la ville.

Le port, qui n'était qu'une petite darse pour les galères, avait été comblé par Timour; ce ne fut cependant qu'un événement de peu d'importance pour Smyrne : son vrai port, c'est le vaste golfe, qui offrirait une retraite à toutes les flottes du monde. Une si heureuse position ne pouvait rester abandonnée : peu à peu le commerce appela de nouveaux habitants; on descendit dans la vallée; mais, par malheur, aucune prévoyance de l'autorité ne réglait les alignements et les dispositions des quartiers. De la montagne on se précipita sur le bord de la mer, sans avoir la sagesse d'y laisser un quai, dont le développement eût fait de Smyrne la plus belle ville de l'Orient.

Tournefort, qui visitait la ville de Smyrne il y a plus d'un siècle, mentionne plusieurs édifices qui n'existent plus de nos jours. Il signale un grand mur qu'il appelait le *pomæium*, et le temple de Cytèle ou selon lui l'*Homerium*, monument carré qu'il compare au temple de Janus à Rome; cet édifice était près du Meles. C'était un petit bâtiment carré, d'environ cinq mètres de côté, avec deux portes et au milieu une niche « ou pouvait être l'effigie d'Homer ». Il y a tout lieu de croire d'après cette description que c'était un tombeau; c'est peu de temps avant l'arrivée de Tournefort, en 1702, qu'on a démoli

le théâtre pour bâtir un khan ou *bezestén* (marché aux étoffes), long de quatre cents pas et tout voûté en pierres de taille; on trouva dans les fondements du théâtre un pot de médailles de l'empereur Gallien et de sa famille; d'autre part on découvrit aussi une inscription qui fait mention de l'empereur Claude. Le cirque était aussi bien conservé que le théâtre; il avait deux cent cinquante pas de long et quarante-cinq de large; un autre caravansérail non moins somptueux que le *bezestén* a été bâti dans le voisinage; il est destiné aux marchands du Levant : on l'appelle *Madama khan*.

CHAPITRE XVIII.

SMYRNE MODERNE.

La Smyrne d'aujourd'hui, étant la première ville d'Orient où abordent d'ordinaire les voyageurs qui arrivent d'Europe, présente aux yeux des nouveaux arrivés le spectacle le plus animé et le plus inattendu, tant est grande la variété des tableaux qui s'offrent aux regards; mais le premier moment d'enchantelement passé, on est étonné de ne trouver aucun site qui mérite une sérieuse attention : la banalité de l'architecture moderne des Orientaux se révèle tout d'abord. Les mosquées et les autres édifices publics sont d'une construction des plus médiocres : il n'y a pas une petite ville de l'intérieur qui ne renferme des monuments plus intéressants.

Dans un autre ordre de recherches, les bazars sont des établissements qui méritent d'être visités; le quartier franc, qui est construit le long de la mer, renferme toute la population européenne de Smyrne; les Turcs demeurent dans le quartier qui occupe la base de la montagne, les Grecs dans l'est de la ville; une petite rivière qui prend sa source dans les bains de Diane, et qu'on appelle rivière des Teinturiers (*boyadjî*), sépare le quartier franc de celui des consuls. Les maisons sont dans une situation agréable, ayant vue sur la mer. Ce sont de légères constructions de bois, que l'incendie force de temps en temps à renouveler. Les habitants ont pris le parti de construire de la sorte

pour se mettre à l'abri des tremblements de terre : de manière que pour se garantir d'un fléau ils se sont jetés volontairement dans un autre. La population de Smyrne s'est fort accrue depuis un siècle : Tournefort l'estimait à cent mille âmes, aujourd'hui elle dépasse cent cinquante mille, dont la moitié est de race turque, quarante mille Grecs, quinze mille Juifs et dix mille Arméniens ; la population européenne est variable, et tend toujours à s'augmenter : sous un gouvernement stable, et qui autoriserait les étrangers à acquérir des biens-fonds, Smyrne serait une ville de trois cent mille habitants.

Du temps de Tournefort, en 1702, les habitants de Smyrne conservaient le souvenir de six tremblements de terre qui avaient causé de grands ravages ; le nombre d'incendies est bien plus considérables : il n'est pas d'année où l'on n'ait à déplorer quelque malheur de ce genre. Le déplorable incendie de 1841 a ravagé la majeure partie des quartiers turcs et des bazars. Le quartier franc a été épargné, il est vrai ; mais en 1834 il avait été consumé en grande partie, de sorte qu'on peut dire qu'en l'espace de six ans toute la ville a été détruite par l'incendie. On ne peut concevoir comment les habitants ne prennent pas plus de précautions pour se garantir d'un fléau qui les menace sans cesse et qu'on semble perpétuer à plaisir par les constructions les plus vicieuses. Ainsi, dans un pays où le terrain est

sont construits en planches tellement minces, qu'il suffit d'une étincelle pour allumer un incendie.

Les alignements sont la chose dont on a le moins de souci, et chacun a le droit, selon son caprice, d'intercepter la voie publique par des baraques, des amas de bois et des bâtisses de tous genres. Une des choses les plus nécessaires à la ville de Smyrne serait un beau quai, qui donnerait des facilités pour le débarquement des marchandises et qui assainirait ce quartier, appelé à juste titre *Tals Coprials* (les ordures), où sont construites cependant les plus belles maisons des négociants et des consuls européens.

Ce quai est déjà construit dans une partie parallèle à la rue Franque, et avec peu de dépenses, en achetant quelques baraques de cafés, on aurait pu le continuer dans toute l'étendue de la rade. Mais un habitant a imaginé de bâtir une maison assise au bord de la mer, et qui intercepte à tout jamais la prolongation du quai ; car ni le gouvernement ni les particuliers ne voudront faire les frais d'acquisition de cette maison pour la démolir. Le terrain dans cette localité coûtait en 1833 5 piastres (1 fr. 25^c) le pick, c'est-à-dire quatre pieds carrés ; il coûte aujourd'hui 20 piastres (4 fr. 50^c). C'était un excellent calcul pour les négociants établis à Smyrne ; c'en était un également pour le gouvernement, car le bord de la mer étant ainsi occupé

CHAPITRE XIX.

ÉPHÈSE.

ROUTE DE SMYRNE A AIASALOUK.

La route qui conduit de Smyrne à l'ancienne Éphèse traverse le vieux cimetière qui occupe le versant occidental du mont Pagus; c'est une route qu'on peut faire plusieurs fois sans jamais se lasser d'admirer la perspective magnifique qui se développe à l'horizon. Du côté du nord, les sommets découpés du mont Sipylus encaissent le rivage du golfe; sur la gauche, les ruines du château dominant le chemin, tandis que la chaîne centrale de la presqu'île de Téos et d'Erythrée se perd dans les vapeurs du golfe en formant des ondulations de verdure. Dès qu'on a quitté les portes de la ville, on entre dans une campagne qui est presque inculte. Quelques petits vallons bien arrosés sont occupés par de chétives habitations; le pays n'est pas assez sûr pour que l'on ait pris l'habitude de se construire des maisons de campagne isolées. Toute la montagne du château est de formation trachytique; ces productions volcaniques s'étendent fort au loin dans la plaine.

A trois kilomètres de Smyrne on franchit la ligne de douanes. Toutes les marchandises qui sortent doivent payer un droit qui entre dans la caisse du gouverneur, et est affecté à l'entretien de la ville. Ensuite on passe un pont jeté sur un torrent qui est à sec dans l'été; c'est un des affluents du Méles, qui va se jeter dans le golfe de Smyrne. Une large vallée, qui a peu de longueur, longe la plaine au milieu de laquelle est situé le joli village de Boudja, où les familles anglaises résident de préférence. Les habitants de Smyrne appellent val Sainte Anne cette dépression de terrain qui sépare du côté de l'est le mont Pagus de la plaine de Boudja. Un aqueduc du moyen âge, dont les arcades sont en ogive, traverse cette vallée; les eaux qu'il porte à Smyrne sont très-chargées de sels calcaires, qui ont formé, de part et d'autre de l'aqueduc, de grosses masses de stalactites. Cet endroit est très-pittoresque et souvent visité par les étrangers.

A 12 kilomètres de Smyrne on traverse une petite rivière qui va également se jeter dans le golfe de Smyrne: ce sont les eaux du versant septentrional de la chaîne centrale; elles sont peu abondantes, par suite des ondulations du terrain, qui ne forment pas un bassin très-étendu. La route remonte pendant six kilomètres cette rivière, qui coule dans une terre sablonneuse et calcaire. Le terrain volcanique finit à la première rivière.

Tout ce pays est inculte, la présence de l'homme ne s'y reconnaît qu'aux traces d'incendies allumés dans les buissons. On arrive bientôt au col qui forme la ligne de partage entre les eaux du golfe de Smyrne et celles du golfe d'Éphèse; tout ce terrain appartient au système calcaire. Il faut parcourir ainsi 14 kilomètres sans trouver une habitation; on arrive ensuite dans un défilé fort resserré, que les habitants appellent le Chemin du Sang, à cause des nombreux assassinats qui y sont commis chaque année. Ce sont généralement des Samiens qui s'associent avec des paysans du lieu; on emporte le butin à Samos, et il est partagé, quelques mois après, quand l'affaire est assoupie.

Après avoir passé le défilé, nous nous trouvons dans une vaste plaine. Toutes les eaux des différents vallons prennent leur cours vers le sud. Il n'y a pas un village dans tout ce district. A dix heures nous traversons un gué; à dix heures trente minutes nous passons une autre petite rivière; enfin, à onze heures, nous arrivons à Trianta, station où se trouvent un corps de garde et quelques khans. Un grand platane ombrage la cabane de feuillée où nous passons la nuit. La rivière de Trianta ne se jette point dans le Caystre; elle a un cours particulier, et va se perdre dans la mer, entre Claros et Éphèse. L'ondulation de terrain qui sépare le bassin du Caystre de celui de la rivière de Trianta est presque insensible. Le lendemain, nous quittons le campement à six heures trente minutes. L'horizon est borné au nord par la chaîne du Tmolus, au pied de laquelle sont situées les villes de Baïndir et de Démich. Nous suivons pendant quelque temps le cours de la rivière, faisant route à 20° du compas, au milieu de buissons touffus.

Toute cette plaine est très-marécageuse ; on a établi une chaussée au milieu des marais. Nous avons au N.-N.-E. un grand village entouré d'arbres, nommé Fortouna ; un peu plus au sud, quelques habitations forment le village de Gourgoul.

Nous prîmes un sentier qui mène droit au sud vers un mamelon que nous apercevions depuis le matin. On trouve dans son voisinage quelques débris d'architecture et un grand aqueduc en ruine, qui indique qu'une ville antique a existé dans cet endroit. Sur le revers S.-E. du mamelon, on voit un grand tumulus.

Nous fîmes halte dans un café au bord d'une petite rivière nommée Bounar-Sou (l'Eau de la Source), parce qu'elle sort tout entière d'un rocher situé à deux milles au nord. C'est cette source qui alimentait l'aqueduc. Nous n'avons pas suivi la ligne directe qui mène de Trianta à Éphèse, parce que les marais formés par le Bounar-Sou et les eaux de la plaine la rendent impraticable. On contourne la chaîne de montagnes qui borne la plaine du côté de l'ouest. A neuf heures cinq minutes nous nous trouvons encore au bord du Bounar-Sou, que nous passons à gué dans cet endroit. Non loin de là se trouve un ancien cimetière, dans lequel on remarque des tronçons de colonnes, des corniches et d'autres fragments d'architecture, le tout en marbre blanc. On voit clairement tous les débris d'un édifice dori-

flanes perpendiculaires paraissent de loin avoir été taillés par la main des hommes.

Après avoir dépassé le château, on découvre au loin les montagnes qui entourent la plaine d'Éphèse. La route est pratiquée le long du Caystre ; on rencontre dans une anfractuosité de rochers une construction appliquée à la montagne, dont une partie a été travaillée de main d'homme. On voit les traces d'une salle taillée dans le roc, et une niche assez grande ; les ruines d'un aqueduc et quelques murailles revêtues de marbre complètent cet ensemble. Ces débris peuvent avoir appartenu à un nymphée (Νυμφαῖον), qui fournissait ensuite de l'eau à l'aqueduc ; maintenant la source est tarie.

Suivant toujours le cours du Caystre, on arrive à un pont formé de débris de monuments romains. Les arcades sont en ogive. Un aqueduc était appliqué contre le pont. Ici le Caystre commence à devenir plus large. Après avoir passé le fleuve, nous nous trouvons dans la plaine même d'Éphèse. Le courant tend toujours à se porter au nord, en suivant la chaîne des montagnes ; mais ensuite il traverse obliquement la plaine, et, après s'être divisé en deux branches, il va se jeter dans la mer, près de la montagne du sud. La branche nord est de peu d'importance ; on la passe facilement à gué près de son embouchure.

CHAPITRE XX.

construction indique un temps de barbarie, est flanqué de tours carrées; on y monte en franchissant des monceaux de pierres mêlées à des fragments de marbre; un ouvrage extérieur qui défend les approches consiste en une porte flanquée de deux murs latéraux au corps de la place, et soutenue de chaque côté par deux lourds arcs-boutants construits principalement avec les sièges du stade et du théâtre et marqués presque tous avec des lettres grecques; on y remarque un certain nombre de fragments d'inscriptions. Au-dessus de l'entrée sont incrustés différents bas-reliefs antiques, d'une bonne facture; la porte du château fait face à la mer. Dans l'intérieur du château il n'y a que de misérables cabanes, une vieille mosquée et des monceaux de décombres.

La grande mosquée est située en face du château, du côté de l'ouest; le côté qui fait face au château est bâti de pierre, mais la façade est en marbre blanc. Les deux dômes étaient couverts en plomb doré et portaient à leur sommet le croissant de l'Islam. Devant l'entrée se trouve une cour avec une fontaine et une vasque pour les ablutions; autour des murs se remarquent plusieurs fûts de colonnes brisées, qui sont les restes d'un portique. Les trois portes qui conduisent dans la cour et les fenêtres de la façade sont ornées de moulures dans le style arabe, avec des inscriptions tirées du Koran en caractères arabes richement sculptés. Les fenêtres ont des châssis de bois, et sont closes par un treillis de fil d'archal.

Toute cette mosquée a été construite avec d'anciens matériaux; les colonnes de granit égyptien et tous les marbres qui décorent l'intérieur ont été enlevés aux monuments antiques.

Le plan général de la mosquée est un grand rectangle coupé en deux parties égales, dont l'une forme la cour (*har-m*), et l'autre la nef (*djaini*). La façade, qui est encore intacte, est bâtie tout en marbre blanc; la porte, à laquelle on arrive par un perron de dix marches, est ornée d'arabesques et d'inscriptions et couronnée de créneaux découpés dans le genre de ceux des mosquées du Caire; les fenêtres qui éclairent la nef sont carrées et surmontées d'arabesques indes-

criptibles. L'exécution de tous ces ornements est d'une correction de ciseau dont on a lieu d'être étonné; mais, comme dans beaucoup d'édifices du moyen âge, on a sacrifié à la décoration la solidité: les fondations manquent en quelques endroits, et une des colonnes s'est écroulée.

Au-dessus de la porte s'élève un minaret de briques, qui paraît un ouvrage moins ancien que la mosquée. On ne trouve point dans les inscriptions le nom du prince qui l'a bâti; mais on peut être certain que cet édifice n'est pas l'ouvrage d'un sultan, car toute mosquée impériale est ornée de deux minarets: les princes, chéïks ou émirs, n'ont le droit d'en dresser qu'un seul.

En montant le perron, on arrive dans une cour au milieu de laquelle il y a une fontaine pour les ablutions. Du côté du nord il y a une autre porte, non moins ornée, qui conduisait au château, et la porte d'entrée du temple est placée dans l'axe perpendiculaire à celui des deux autres; mais elle est sans ornements. C'est une triple arcade mauresque, avec des colonnettes; il ne paraît pas qu'elle ait jamais été close par un vantail en bois.

Dans une plinthe de marbre, tout près du pavé, on lit le nom d'un des artistes qui ont travaillé à l'édifice, mais il n'y a pas de date:

« Ce minbar a été fait par le fakir
« (pauvre) serviteur de Dieu Ali, fils de
« Daoud, natif du pays de Cham (Da-
« mas). »

Toute la cour de la mosquée était entourée de colonnes de granit. Les quatre grosses colonnes de l'intérieur n'ont pas d'égaux dans les ruines d'Éphèse. On voit seulement quelques tronçons du même diamètre autour du monument qui passe pour être l'église de Saint-Jean. Les deux colonnes qui séparent les pendentifs du centre sont de granit gris; les deux autres sont de granit rouge; mais, par malheur, celle de gauche n'est pas d'une seule pièce. On a employé par exception un chapiteau antique, d'ordre composite: tous les autres sont de style arabe.

Le voyage d'Ibn-Batuta (1) contient

(1) Traduction de M. Reinaud, page 308.

un passage assez curieux sur Éphèse : il semblerait que l'église de Saint-Jean aurait encore existé de son temps. Vers la fin du seizième siècle, « nous partîmes pour la ville d'Aya Solouk, cité grande, ancienne et vénérée par les Grecs. Ici il y a une vaste église, construite en pierres énormes ; la longueur de chacune est de dix coudées et au-dessus : elles sont travaillées de la manière la plus admirable. La mosquée de cette ville est une des plus merveilleuses mosquées du monde : elle n'a pas sa pareille en beauté.

« C'était jadis une église appartenant aux Grecs : elle était fort vénérée chez eux : ils s'y rendaient de divers pays. Lorsque cette ville eut été conquise, les Musulmans firent de cette église une mosquée cathédrale. Les murs sont en marbre de différentes couleurs, et son pavé est de marbre blanc ; elle est couverte en plomb et a onze coupes, de diverses formes : au milieu de chacune d'elles s'élève un bassin d'eau. »

Il est possible que l'église de Saint-Jean ait encore existé à l'époque du voyage de Ibn-Batuta, mais l'inspection seule des plans de la mosquée prouve que c'est un monument musulman bâti de fond en comble sous le règne du sultan Sélim : l'inscription du mirhab que nous avons rapportée plus haut le prouve suffisamment.

CHAPITRE XXI.

the, car il y a solution de continuité dans presque tous les groupes d'édifices, et l'on peut à peine déterminer d'une manière précise le périmètre de la ville du côté de la plaine ; les murs de Lysimachie existent presque en entier sur la montagne du côté du sud. C'est précisément à cause de ces difficultés que chacun veut apporter son tribut de documents dans l'étude de cette ville, quitte à répéter ce que ses prédécesseurs ont dit avant lui.

Aux tribus anté-helléniques qui habitaient ces rivages avant l'arrivée des Ioniens, nous devons ajouter les Amazones, qui se retrouvent dans les traditions grecques depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque d'Alexandre ; c'est-à-dire bien avant dans les temps historiques de la Grèce. Leur première patrie était sur les bords du Pont-Euxin, et non loin des tribus nomades des Scythes et des Sarmates. Toutes les recherches faites sur ces femmes guerrières n'ont amené les savants qu'à l'aveu de leur impuissance d'expliquer d'une manière satisfaisante ces traditions grecques, et l'on est convenu de les rejeter dans le domaine de la fable. Mais la fable même est presque toujours fondée sur quelque tradition historique ; il faut donc en arriver à admettre en Asie la présence d'une peuplade qui aurait motivé chez les Grecs le mythe des Amazones. Leurs combats avec les Grecs font le sujet des chefs d'œuvre des sculpteurs les plus

le. Le culte de Diane était déjà parmi ces peuples lorsque les arrivèrent; et selon Pausanias beaucoup plus ancien, car les uns vinrent y sacrifier quand rent vaincues par Hercule (1).

Simple selon Pausanias avait été par Crésus et Ephésus; ce dernier donna son nom à la ville. Un nombre de femmes de race amari joignit aux Lélèges et aux Cadusie une partie de ces derniers fut par Androclus; l'autre, lui donna fidélité, resta dans la ville. L'ancienne Ephèse, qui portait le nom de Smyrne, était placée sur la rive du mont Prion, dans un endroit

Trachéa, qui se trouvait voisin de la mer. La ville qui fut fondée par Androclus était près du temple de Diane et de la fontaine Hypelee (2). C'est que les Ephésiens eurent été aux rois de Lydie, la ville d'Éphèse encore déplacée. On la construisit près du temple de Diane, qui avait été bâti par les Ioniens, c'est-à-dire dans la plaine, et non loin des rives du

La fin de la guerre du Péloponnèse les généraux perses avaient établi un quartier général à Ephèse, et leur ombre de jeunes persans, rivaux du plaisir et le faste, régnait dans la ville le goût des asiatiques. Le jeune Cyrus était à Ephèse, affichant un luxe éblouissant. Les Perses, soumis et traités avec douceur, se laissaient aller à la vie de mollesse. C'est en cet état que Xerxès trouva la ville d'Éphèse; il vint comme amiral pour combattre les Athéniens, il trouva la ville dévastée pour Sparte, mais l'esprit manquait aux habitants et les vœux publics étaient délaissés. Il conduisit son armée à Ephèse, il vit qu'on y assemblât tous les soldats, y fit un arsenal pour la construction des galères, en ouvrit aux marchands, en abandonna les places publiques aux ouvriers, mit les arts en mouvement et en honneur par ce moyen il remplit la ville

de richesses, et jeta dès lors les fondements de cette grandeur et de cette magnificence qu'on y vit dans la suite (1).

Le territoire d'Ephèse forme une grande vallée, qui s'étend de l'est à l'ouest; elle est parcourue dans toute sa longueur par le Caystre, qui entre dans la plaine par l'angle N.-E. de la vallée, tandis que l'angle S.-E. est occupé par la petite montagne que les Grecs appelaient Lépré, et plus tard Prion. Le mont Corissus ferme la vallée du côté du sud, et se prolonge à l'est jusqu'au mont Messogis. Du côté de l'ouest, la vallée présente une large ouverture, où se développent aux regards la mer de Samos, les îles, et les montagnes de Claros.

Sur la rive droite du Caystre on voyait de vastes marais, qui existent encore aujourd'hui, et qu'on appelait les étangs Sélusiens. Ces étangs produisirent de grands revenus au temple de Diane. Il en fut dépouillé par les rois de Pergame; mais Artémidore, ayant été député à Rome, obtint du sénat la restitution de ces privilèges en faveur du temple.

De cette immense ruine d'Ephèse il ne reste aujourd'hui qu'une chose : c'est la ferme des étangs du Caystre. La jetée des Attales est à présent bien avant dans les terres, par suite de l'ensablement du port, qui se continue sans interruption depuis vingt siècles. Des barrages en roseaux mobiles sont installés à l'embouchure du fleuve, et sont ouverts à des époques déterminées pour donner passage à des myriades de poissons, et surtout de mulets qui viennent frayer dans les eaux douces. On ferme alors le barrage, et la pêche s'effectue : on prépare la poutargue avec des œufs de mulet. Cette pêche est affermée quarante mille piastres au mutzellim de Scala-Nova.

Le changement notable qui s'est opéré dans la figure des terrains offre la plus grande difficulté à l'antiquaire pour reconstruire l'ancienne Ephèse, ou plutôt une des villes de ce nom, car elle fut déplacée et reconstruite jusqu'à sept fois. Les ruines de tous les âges sont répandues dans une vaste

Herodoteus, liv. VII, ch. 2.
Strabon, liv. XIV, p. 640.

(1) Pline, liv. VI, ch. 12.

étendue de terrain. Celles qui se reconnaissent le mieux, et aussi les mieux conservées, sont les murailles de Lysimaque, que l'on peut suivre dans une longueur de plus de douze cents mètres; sur la crête du Corissus. C'est à peu près le seul reste de cette époque.

Androclus ayant péri dans un combat contre les Cariens, son corps fut rapporté par les Éphésiens, et enterré dans le territoire d'Éphèse. Pausanias décrit son tombeau, qui se voyait encore de son temps; il était situé sur le chemin qui menait du temple de Diane à celui de Jupiter Olympien, près de la porte de Magnésie. Or, comme la route directe entre Éphèse et Magnésie part de l'angle sud-est de la ville, et passe sur le mont Corissus, c'est en cet endroit qu'il faut placer le tombeau d'Androclus. Le temple de Jupiter Olympien n'était pas éloigné de l'Agora, lequel est situé dans l'Opistho-Lépre.

CHAPITRE XXII.

LES MURS DE LA VILLE.

Si l'on commence à gravir le Corissus dans la partie sud-est de la ville, on a devant soi un édifice carré, qui domine toute la vallée d'Éphèse : c'est celui qui attire le plus les regards; il est vulgairement connu sous le nom de Prison de Saint-Paul, quoique ce soit uniquement une tour faisant partie du système de défense du Corissus. Toute la crête de

la fontaine Halitée ou Hypélée, ce serait beaucoup donner au hasard que de la placer en cet endroit, d'autant plus qu'elle paraît avoir été voisine du temple. Un chemin de ceinture taillé dans le roc conduit jusqu'aux crêtes du Corissus, qui sont couronnées de cette magnifique muraille ouvrage du prince grec. Des tours carrées flanquent de distance en distance la muraille, dont l'appareil est tantôt en assises réglées, tantôt en pseudisodomon. On sait que les Perses ont affectionné particulièrement ce genre d'appareil. Les tours ont des portes carrées; couronnées par des architraves; les poternes sont à double baie; elles sont en encorbellement, affectant la forme demi-circulaire trouquée par une ligne droite.

Cette muraille s'étend dans une longueur de deux kilomètres en suivant les crêtes de la montagne; elle relie le mont Prion au mont Corissus dans la partie est du gymnase. La plupart des tours sont dans un bon état de conservation, et l'appareil des murailles est un des plus beaux exemples de l'architecture militaire de cette époque. La principale tour est d'une construction solide et d'un appareil qui ressemble à celui des murailles d'Assos; cette muraille se perd en descendant vers la plaine : il est probable que les pierres ont été enlevées pour servir à des constructions plus modernes.

Les habitants d'Éphèse ne s'empres-
saient pas de venir demeurer dans l'en-

MONUMENTS ANTIQUES.

ÉPHESE ROMAINE.

se était située près des monts qui bordent la plaine au sud, et s'élève dans ses murailles une partie du Prion et du mont Corissus. Le mont est une chaîne élevée, qui au nord à partir du mont Pacus s'approchant du Prion, et fait un coude, d'où il se prolonge à vers la mer.

Elle grecque fut bâtie par Lysiqui qui y établit un sénat et régla l'administration civile; mais aujourd'hui les ruines qui existent appartiennent à l'Épèse romaine.

Entrant dans la ville du côté d'Aïason aperçoit à gauche un énorme édifice de ruines entourant un mamelon la partie la mieux conservée s'appelle Épèse. Ce sont toutes les constructions romaines du premier et du second siècle de notre ère, le Stade, le Théâtre, les Thermes, tous monuments la fondation remonte peut-être à une époque antérieure, mais qui, réparés successivement, n'offrent aujourd'hui de vestiges plus

porte est construite avec des pièces de marbre qui ont appartenu à d'autres édifices.

LE THÉÂTRE.

Le Théâtre était placé au sud du Stade; la conservation de l'enceinte réservée aux spectateurs est complète: le proscénium n'est plus qu'un monceau de décombres. Il était bâti en grands blocs de pierre de taille, réunis sans ciment. Cette destruction a été sans doute causée par quelque secousse de tremblement de terre. L'architecture du Théâtre est purement romaine, on n'y trouve aucun souvenir de l'art grec. Il reste de nombreuses traces de restaurations faites dans les temps de décadence, Chandler cite une inscription dans laquelle l'architecte invite les spectateurs à tenir compte de l'art qu'il a mis dans l'exécution de cette œuvre.

Il y avait longtemps que les jeux de l'amphithéâtre étaient prohibés en Asie, quand les Théâtres et les Stades étaient encore fréquentés par une foule immense. La destruction de cet édifice, l'enlèvement des pierres et des gradins de marbre sont l'ouvrage des émirs musulmans qui se sont établis à Épèse et qui ont construit le château d'Aïasoulouk.

Près du Théâtre était un portique ou promenoir public qui, selon le précepte de Vitruve, devait accompagner tout édifice de ce genre. La plupart des piédestaux sont encore en place.

Dans l'axe du Stade, qui est orienté de l'est à l'ouest, on voit une éminence qui a sept ou huit mètres de hauteur et qui était entourée d'un mur en maçonnerie. Le sommet, qui est de roc ou revêtu de gros blocs de pierre, est aplani et présente une surface circulaire autour de laquelle sont des piédestaux aux nombres de douze. C'était sans doute un petit temple apère ou un autel de caractère, comme on en voyait dans les villes anciennes: un escalier de marbre conduisait sur l'esplanade.

CHAPITRE XXIII.

LE STADE.

Le Stade est supporté dans sa partie ar des substructions composées des salles, qui ont sans doute renfermé les agrès nécessaires aux jeux, et formaient peut-être les où les chevaux de course étaient

L'extérieur du Stade ne présente pas des positions différentes des autres monuments; l'arène est encombrée de débris; on ne voit aucune trace de l'édifice. Le côté gauche du monument s'élève sur la montagne, dans le même où est creusée la cavée du Stade. Les gradins étaient de marbre et ont été employés dans la construction de la mosquée. L'extrémité de l'entrée du Stade où se trouvaient les gradins se termine par une arcade et conduit à un escalier. Cette

CHAPITRE XXIV.

LES THERMES, LE GYMNASE.

Les portiques qui entouraient le théâtre et le stade conduisaient aux Thermes et à l'Agora. C'est au bout d'un de ces portiques qu'on voit les débris d'un grand temple d'ordre corinthien, il était prostyle et tétrastyle : il a été gravé dans l'ouvrage de M. de Choiseul.

Les grandes salles des thermes sont aujourd'hui à ciel ouvert : toutes les voûtes sont tombées ; cet édifice était construit en pierres de petit appareil, les murs étaient revêtus de stuc et de peintures ; non loin des thermes est un petit odéon dont il reste encore en place quelques sièges, mais toute l'architecture extérieure est détruite.

Le gymnase, qui appartient aussi au groupe d'édifices que nous avons décrits, est, il est vrai, dépouillé de ses marbres et de ses ornements d'architecture ; mais il présente un ensemble complet, et peut passer pour un des édifices de ce genre les mieux conservés. La décoration de plusieurs salles consistait en peintures sur le stuc ; on en peut voir quelques traces, mais il était possible de discerner encore quelques sujets lorsque les voyageurs Chandler et Chishull ont visité ces ruines. Ils ont remarqué plusieurs torses de statue qui sont aujourd'hui enlevés ou enfouis sous les décombres ; tous ces édifices sont situés autour du temple de Diane, de la fontaine

On peut supposer que cet aqueduc apportait à Éphèse les eaux de la fontaine Halitée, mais il n'est pas le seul qui approvisionnait Éphèse. On observe sur la route de Scala-Nova un autre aqueduc, dont les conduits sont à fleur de terre et qui apportait sans doute à Éphèse les eaux d'Ortygie. Une autre partie d'aqueduc reste dans un vallon à trois kilomètres de distance d'Éphèse, et est composée de deux étages d'arcades ; on y lisait une inscription qui fait connaître que cet aqueduc fut dédié à Diane d'Éphèse, à l'empereur César Auguste, à Tibère César, son fils, et au peuple d'Éphèse : il fut construit par Pollion.

Les sépultures des Éphésiens étaient placées le long du Corissus : elles consistaient pour la plupart en sarcophages, dont on voit de nombreux vestiges, mais aussi en hypogées creusées dans le flanc de la montagne ; ce ne sont pas des chambres sépulcrales, ce sont de longues cases disposées de manière à y glisser des cercueils ; plusieurs de ces sépultures portent encore des inscriptions ; elles sont très-voisines des grands édifices dont nous avons parlé, et sont comprises dans l'enceinte de l'ancienne ville.

Le mont Prion contient des carrières de marbre, d'où furent tirés les matériaux qui ont servi à l'embellissement d'Éphèse. Lorsque les Éphésiens songèrent à construire le temple de Diane, leur première pensée fut de faire venir des pierres de Thèbes, de Brannonière,

gaux. Des sacrifices mensuels célébrés sur le lieu même où cette rite avait été faite, et les magistres étaient tenus d'y assis-

carrières du mont Prion méritent visitées : quelques-unes sont taillées ouvertes, d'autres sont creusées : la montagne à une grande profondeur ; le sol est couvert de recoupages qui prouvent qu'elles ont été faites pendant un grand nombre d'années : on voit aux alentours plusieurs équarries, disposés pour être

CHAPITRE XXV.

LE TEMPLE.

Le culte d'Apollon et celui de Diane, indigènes de l'Asie, était pratiqué depuis les temps les plus reculés. Ces divinités avaient déjà des temples élevés en leur honneur long avant l'arrivée des colonies ioniennes côtes, c'est-à-dire dans le douzième siècle avant notre ère. Déjà les Grecs vinrent des rives du Theropon sacrifier à Diane d'Éphèse. Ce temple peu de temps après fut vaincu par Hercule, ce qui fut un événement aux premiers siècles Héclachides de Lydie (2). Le temple fut bâti par Crésus et Éphésus : ce temple donna son nom à la ville, peuplée par un mélange de Grecs, de Cariens et d'Amazones.

La statue de la déesse remontait à la plus haute antiquité. Le consul Mucianus, dans un traité sur cette statue, dit qu'elle était de bois de vigne ; l'homme qui l'avait faite se nommait Ménémius ; il vivait avant que les Romains et Minerve ne fussent connus. On avait soin d'entretenir l'humidité du bois en l'arrosant d'huile de saur ; ce moyen de trous creusés à cet effet voulait empêcher que les joints ne se desséchassent. La forme de la statue était plus rudimentaire ; elle passait pour vulgaire pour être tombée du ciel ; les pieds n'étaient pas séparés l'un de l'autre, le corps formait une sorte de

gaine couverte par de nombreuses mamelles, la tête était couronnée d'un modius, les bras seuls étaient détachés du corps ; à droite et à gauche de la statue étaient deux figures de cerf : ce symbole est représenté tant de fois sur les médailles antiques que l'on ne peut avoir aucun doute sur sa forme. Chacune de ses mains était soutenue par une barre de métal pour empêcher la statue de vaciller. La déesse était couverte de vêtements somptueux, et devant elle était suspendu un voile qui tombait du haut en bas de l'enceinte sacrée pour dérober la statue aux regards du public, excepté pendant la durée des cérémonies.

Le premier temple de Diane fut un tronc d'arbre, dans la cavité duquel la statue fut déposée : ce sanctuaire date d'une époque inconnue ; il fut reconstruit jusqu'à sept fois (1).

Le service religieux était fait par des prêtres tirés de divers pays, et qu'on appelait mégabozes, nom perse dont on ignore l'origine. Ces prêtres étaient eunuques ; ils étaient assistés dans le service du temple par un collège de prêtresses, jeunes filles appartenant aux plus hautes familles et qui faisaient vœu de célibat ; elles passaient par trois degrés d'initiation avant d'arriver au titre de *ieréia*, prêtresse en titre. A leur retraite, on leur assurait une pension et elles jouissaient de certains privilèges, si l'on en croit Strabon (2).

Le collège de prêtresses survécut à celui des mégabozes : en effet, une inscription de la fin du premier siècle prouve qu'à cette époque le collège des prêtresses existait encore ; elle est ainsi conçue :

« En l'honneur d'Ulpiæ Evodia Mundianæ, prêtresse d'Artémis, fille de Mundianus et d'Evodia, petite-fille de Straton et de Dyonisius, famille de laquelle sont issues des prêtresses et des cosmétères, sœur d'Ulpiæ. Straton, cosmétère, a fonctionné en exécutant les mystères et en faisant tous les frais à l'aide de ses parents. »

La cosmétère était sans doute la prêtresse chargée de disposer les vêtements et les ornements de la statue. Le cosmé-

ruve, liv. X, ch. 7.
Mucianus, liv. VII, ch. 2.

(1) Hist. Aug. 78 ; Jornandis, ch. 20.

(2) Strabon, XIV, 640.

rière Straton était chargé de la garde de ces ornements. Une autre inscription, qui se trouve comprise dans les matériaux de l'aqueduc (1), fait mention d'un donataire, parent de Lucius Phoenias Faustus, qui a institué pour tout le mois qui porte le nom de la déesse (2), une fête, immunité et repos, qui a établi un concours en l'honneur d'Artémis, qui a augmenté les prix dans les jeux publics, qui a toujours consacré des statues en l'honneur des vainqueurs. Mais tous ces honneurs sont rendus à Diane par des citoyens romains.

Il faut revenir à la construction du temple. Le premier édifice consacré à Diane par les Éphésiens était un monument splendide. Les rois de l'Asie et notamment Crésus s'étaient empressés d'y envoyer des offrandes; mais nous avons peu de renseignements sur ce premier temple, qui fut incendié par Érostrate le jour de la naissance d'Alexandre le Grand; nous savons seulement que son premier architecte se nommait Chersiphron (3) et qu'il fut agrandi par un autre architecte. Tous les détails que nous trouvons dans les écrivains romains sont relatifs à la construction de ce nouveau temple; qui fut, comme l'on sait, classé parmi les merveilles du monde.

Après l'incendie du premier édifice les Éphésiens se mirent sur-le-champ à l'œuvre pour en bâtir un autre, plus magnifique, à la construction duquel ils consacrèrent les ornements de leurs

dans cette œuvre par Métagène construisirent le temple d'ordre ionique. Pour le nom de celui qui construisit le nouveau temple, Strabon le nomme Chirocrate et Vitruve (1) Dinocrate; ils sont d'accord l'un et l'autre pour dire que le même architecte bâtit la ville d'Alexandrie d'après les ordres d'Alexandre.

Afin d'éviter l'effet des tremblements de terre, on choisit pour l'emplacement du temple un terrain marécageux, au lieu d'un béton, ce qui eût été bien préférable, on assit les fondations sur un lit de charbon pilé recouvert de pavés. La longueur de tout le temple était de quatre cent vingt-cinq pieds, la largeur de deux cent vingt. Les colonnes au nombre de cent vingt-sept (2) (doute 128), présentaient d'autant d'ordres différents. Les plus hautes étaient hautes de soixante pieds, les autres en avait trente-six de sculptées, toutes la longueur du fût (3). Ce fut Chersiphron et Démétrius Héliodore de Diane qui achevèrent l'édifice; la construction dura deux cent cinquante années.

Le temple était octostyle et de c'est-à-dire qu'il y avait huit colonnes de front et un double portique latéral; voilà pourquoi il fallait absolument qu'il eût un nombre pair de colonnes.

Pour élever à hauteur d'œuvre ces énormes pièces de marbre comme l'entablement, Chersiphron employa un moyen tout primitif; il fit un plan incliné, au moyen de sacs de sable

(1) pour transporter de la carpié d'œuvre les énormes matériaux du temple. Il résulte de ce calcul que les colonnes de soixante pieds étaient d'un seul morceau, tandis que celles d'Apollon Didyme sont faites de tambours de marbre. Il en est ainsi du temple de Junon à Samos, qui diminue énormément la difficulté de construction. Ctésiphon avait élevé ses colonnes dans un châssis, et comme le chemin des carrières au temple était parfaitement aplani, il n'y avait qu'à les faire rouler comme des cylindres sur des madriers qui servaient à aplanir les routes. Les architraves étaient enveloppées des bâtis ou cages cylindriques et roulaient de la même manière. Le temple s'élevait par un sous-sol de dix marches : au-dessous résidaient de vastes souterrains, où étaient les trésors de la déesse, et où les filles déposaient leurs objets les plus précieux, comme dans un endroit sacré. Les portes étaient de bois de cèdre ; l'an 75 de notre ère, lorsque Mithridate envahit Éphèse, elles paraissaient neuves, quoiqu'elles durassent près de quatre cents ans. Avant de partir, on avait eu soin de laisser sécher pendant quatre années qu'il ne conservât point d'humidité. (2) Le plafond et la charpente étaient de bois de cèdre, et les marches étaient conduisant dans les combles de bois de vigne. Le temple était presque entièrement couvert de sculptures de la main de Phidias. (3) L'érubole du temple, comme celui de Samos (4), renfermait un grand nombre de salles, dans lesquelles étaient les tableaux les plus précieux : l'un représentait le portrait d'Alexandre le Grand. Les sculptures sans nombre ornaient les portiques, les offraient aux princes de l'Asie accueillis en ce lieu devaient former un spectacle si beau ensemble que l'imagination se réjouissait de voir le temple du temps des Amazones le temple

d'Éphèse jouissait du droit d'asile : Alexandre étendit ce droit à un stade aux alentours : Mithridate l'avait fixé à la distance d'une flèche tirée d'un des coins du toit, ce qui faisait un peu plus qu'un stade. Marc-Antoine doubla la mesure de cette distance, de sorte qu'une partie de la ville y était aussi comprise ; mais cette extension du privilège ayant paru dangereuse fut supprimée par Auguste.

Malgré tant de détails donnés par les historiens et les énormes dimensions de cet édifice, les vestiges ont tellement disparu que l'on en cherche vainement la trace ; aucun repère n'est donné pour être guidé dans ces ténèbres, et le terrain de la ville ayant été singulièrement modifié par les alluvions, il arrive à quelques observateurs de chercher l'emplacement de l'édifice là où jadis était la pleine mer.

CHAPITRE XXVI.

SAINT PAUL A ÉPHESE.

Le séjour de saint Paul à Éphèse et la lutte qu'il soutint contre les sectateurs du culte de Diane sont sans contredit les faits les plus remarquables de l'histoire de cette ville. Le gouvernement romain y était établi dans toute la plénitude de sa puissance, et le culte de cette déesse, moitié grec moitié asiatique, attirait des visiteurs de tous les rivages voisins.

Au milieu de ce grand concours des peuples divers qui venaient à Éphèse, les uns pour trafiquer, les autres par dévotion à Diane, se trouvaient quelques juifs qui avaient reçu le baptême de saint Jean-Baptiste et qui pratiquaient un christianisme imparfait. C'est à ce moment que Paul arrive à Éphèse, et avant réuni quelques-uns de ses disciples, il ne tarda pas à reconnaître qu'ils étaient d'une grande ignorance touchant les mystères de la foi nouvelle. Paul les baptisa au nom de Jésus-Christ, et commença ses prédications dans la synagogue, sans que ces assemblées de nouveaux convertis portassent ombrage à l'autorité romaine. Le sujet de ces instructions était toujours le même : la révélation d'un Dieu unique et les ver-

lithrue, liv. X, ch. 6.

une, liv. XVI, 39.

trabon, XIV, 64 r.

ibid., 636.

tus que devaient pratiquer les nouveaux chrétiens.

Les Grecs comme les Juifs allaient entendre la parole de l'Apôtre : un grand nombre d'entre eux se repentaient et se convertissaient, et cette abjuration du culte des idoles produisait dans Éphèse une grande sensation.

Paul fonda de la sorte une grande Église chrétienne ; des prêtres furent choisis et institués par lui pour la surveiller et la présider ; cette Église ne resta pas circonscrite aux murs de la ville ; les Juifs et les Gentils nouvellement initiés répandaient la doctrine de Jésus-Christ dans toute la province dont Éphèse était la métropole, et qui portait par excellence le nom de province d'Asie. Sept Églises furent successivement fondées dans d'autres villes, et furent connues dans le monde chrétien sous le nom des Sept Églises d'Asie, auxquelles s'adresse l'Ange de l'Apocalypse.

Paul prêcha de la sorte pendant deux années consécutives, et le nombre de ses disciples allait toujours s'augmentant ; c'est alors qu'il parut doué du don des miracles.

La population d'Éphèse, habituée de longue date aux pratiques de la magie, ne contesta pas le pouvoir de l'Apôtre, et admit sur-le-champ qu'une puissance surhumaine pouvait investir un homme de cette faculté surnaturelle. Les Juifs se rappelaient Moïse et Aaron devant les magiciens de Pharaon, de sorte que ni

certain nombre qui faisaient profession de christianisme, et qui, effrayés des anathèmes qui frappaient les pratiques de sorcellerie, portèrent eux-mêmes les livres mystiques de magie et de nécromancie sur la place publique et les brûlèrent en présence du peuple. On fit ensuite l'inventaire des livres qui avaient été brûlés : quelques-uns étaient rares et d'un haut prix ; les manuscrits étaient alors peu répandus, et ceux surtout qui contenaient des doctrines secrètes : aussi le montant de l'estimation s'élevait-il à cinquante mille pièces d'argent. Cet événement eut un grand retentissement dans Éphèse : c'était une preuve de la conviction des anciens agents de la sorcellerie et le triomphe de la parole de Paul.

L'intention de l'Apôtre était de se rendre à Rome, mais il resta encore à Éphèse pendant une saison. Il y avait un certain Démétrius, orfèvre, dont le métier était de fabriquer de petites chasses d'argent et des figures de Diane, et qui faisait dans ce commerce de grands bénéfices. Un jour il rassembla autour de lui tous les ouvriers de la même profession, et leur fit entendre par ses discours que les prédications de Paul portaient un grand préjudice à leur commerce. Cela n'a pas lieu seulement dans Éphèse, leur dit-il, mais encore dans toute l'Asie (1). C'était en effet une coutume dans les cérémonies païennes de faire des processions, dans lesquelles on

vait de plus le commerce des *ex-nathemata*, qui devait être conle, si nous en jugeons par le nombre de ces objets que l'on tre constamment dans les fouilles atour des temples. Plus on avanrs l'orient, plus le goût de ces se était répandu : les différents le l'Inde en fabriquant à profu-le bouddhisme chinois en inonde s.

grandes fêtes de Diane avaient dant le mois qui portait son nom, d'Artémisius. Tous les travaux suspendus, et le peuple se livrait tes et à des banquets dont les sient faits par des citoyens opu-Plusieurs inscriptions que nous apportées mentionnent des fons-semblables : ces panégories constat avec de grands marchés, les foires modernes concordent s fêtes patronales. Les Lydiens ont des hymnes en l'honneur de e ; tous les jongleurs, les magit les exorcistes de l'Asie se rent dans ces réunions, qui de-résenter le tableau le plus varié. s d'Artémisius correspondait à m du printemps : toute la ville achée de fleurs ; les magistrats s cosmète et néocore étaient , sous la présidence de l'asiarque mer ces cérémonies. Les courses s et les représentations scéniques nt des intermèdes, où le peuple pitait avec avidité. C'était contre ces cérémonies que tonnait s des Gentils, et c'était pour les s que Démétrius assemblait ses s et ses confrères ; le commerce étrius et des autres orfèvres de s d'une certaine importance, et ctions de Paul étaient de nature quier.

disait au peuple : Ce ne sont pas ux, ces idoles que vous faites de pres mains ; et Démétrius ajoutait neuter les ouvriers contre l'en-e leur culte : Ce n'est pas seule-otre industrie qui est en péril, e temple de la grande déesse ui est tourné en mépris ; celle adorée dans toute l'Asie verra nifficence foulée aux pieds et son boli. La foule s'agitait en écou-

tant ces paroles, et criait : Grande est la Diane des Ephésiens. La ville était pleine de tumulte et de confusion.

Deux hommes de Macédoine, Caius et Aristarchus, compagnons de Paul dans ses voyages, furent entraînés au théâtre ; c'était dans l'enceinte de cet édifice que les populations des villes grecques avaient coutume de s'assembler ; le théâtre n'était pas uniquement réservé aux représentations scéniques : nous en voyons un grand nombre d'exemples dans les auteurs.

Paul voulait suivre et se présenter au peuple ; mais ses disciples l'en dissuadèrent, et quelques-uns des asiarkes, qui étaient de ses amis, l'envoyèrent prier de ne pas se présenter au théâtre. La foule continuait à crier, sans trop savoir ce qu'elle voulait ; les uns demandaient une chose, les autres une autre. Alors Alexandre voulut se justifier devant le peuple ; mais quand ils eurent reconnu qu'il était Juif, ils se mirent à crier pendant deux heures : Grande est la Diane des Ephésiens. Alors apparut le greffier de la ville, le *grammateus*, magistrat attaché au temple, qui tenta de calmer la foule, et par conséquent parla dans le même sens que les plus grands crieurs. Citoyens d'Ephèse, leur dit-il, y a-t-il quelqu'un qui ne sache pas que la ville d'Ephèse rend un culte particulier à la grande Diane, dont l'image est tombée des mains de Jupiter ? Puisqu'on ne peut nier cela, vous devez demeurer en paix et ne rien faire inconsidérément. Les hommes que vous avez amenés ici ne sont ni des voleurs ni des blasphémateurs de votre déesse. Si Démétrius et tous ceux qui sont avec lui ont quelque plainte à faire, les tribunaux sont là pour recevoir leurs plaintes ; mais il faut que tout cela se passe légalement. Ces paroles apaisèrent le tumulte ; peu de temps après, Paul prit congé de ses disciples, et partit pour la Macédoine.

Ce passage des Actes des apôtres nous représente au naturel une de ces émotions populaires qui se renouvellent si fréquemment dans les villes grecques ; et le lieu de la scène est tellement d'accord avec les faits mentionnés dans le récit, qu'on est saisi du caractère de vérité en même temps que d'exactitude

qu'il présente. Pas un des personnages qui sont en scène n'y apparaît hors de propos : tous les magistrats qui parlent sont bien, comme on dit aujourd'hui, dans l'exercice de leurs fonctions.

L'orfèvre Démétrius, à la tête de ses ouvriers, mène l'émeute. Les asiarques, ces magistrats électifs, dont les fonctions étaient toutes municipales, font dire secrètement à Paul de ne pas se mêler dans le tumulte : ils sont loin de lui être hostiles ; peut-être parmi eux y avait-il quelques chrétiens. Enfin paraît le greffier de la ville ; c'est encore un magistrat que nous retrouvons mentionné dans une foule d'inscriptions grecques. La charge de *grammateus* était éminente, elle se cumulait dans les temples de Diane avec celle de grand-prêtre (1). Le *grammateus* apaise le tumulte, et menace les récalcitrants de les traduire devant les tribunaux : c'est ainsi que finit cette sédition, basée sur une accusation grave, une atteinte portée à la majesté de la Diane Éphésienne. C'était le premier symptôme de réaction contre le paganisme, qui devait cependant durer encore pendant plusieurs siècles.

CHAPITRE XXVII.

DESTRUCTION DU TEMPLE.

Dans le second siècle de notre ère, malgré les assauts que le polythéisme

il s'empara de toutes les richesses contenues dans l'opisthodôme, et les fit transporter à Rome. Cet exemple fut fatal au temple d'Éphèse. Les Scythes le pillèrent en 263, les Goths firent une irruption en Ionie sous le règne de Gallien, et le temple fut ravagé.

Lorsque la religion chrétienne eut été proclamée religion de l'empire, tous les temples du paganisme, abandonnés, sans entretien, tombèrent peu à peu en ruine. Le temple d'Éphèse était particulièrement odieux aux chrétiens, car c'est là qu'ils avaient rencontré la plus vive opposition de la part des prêtres ; aussi dès qu'il fut permis de démolir les édifices de l'ancien culte pour s'en approprier les matériaux, tout ce qui put être enlevé, colonnes, statues, dalles de marbre, fut arraché pour être employé aux usages civils ; les empereurs eux-mêmes donnaient l'exemple, et Constantin faisait main basse sur toutes les œuvres d'art de l'Asie pour orner sa capitale. Lorsque Justinien fit construire Sainte-Sophie, Éphèse fut comme une carrière où l'on trouva des matériaux tout prêts ; les douze colonnes de marbre vert qui décorent la nef de Sainte-Sophie furent prises au temple d'Éphèse ; mais d'après leur dimension elles ne pouvaient appartenir qu'au péribole ; les colonnes du grand temple, de soixante pieds de haut, ne pouvaient être transportées qu'en morceaux.

Tant de tremblements de terre ont ravagés ces contrées depuis que l'histoire

le plus célèbre monument de l'Asie ait disparu au point qu'on ne peut même en retrouver la place.

Ephèse était une ville trop considérable pour n'être pas exposée à son tour aux ravages des mahométans. Anne Comnène rapporte que les infidèles s'étant rendus les maîtres d'Ephèse, sous le règne de son père Alexis, il y envoya Jean Ducas, son beau-père, qui défit Tangriperme et Marace, généraux des mahométans. La bataille se donna dans la plaine au-dessous de la citadelle; ce qui fait connaître que la plus belle partie de la ville était déjà détruite alors. Les chrétiens eurent tout l'avantage : on fit deux mille prisonniers; le gouvernement de la place fut donné à Petzenc. Il y a apparence que la citadelle dont parle Comnène était l'ancien château de marbre, abandonné. Théodore Lascaris se rendit le maître d'Ephèse, en 1206. Les mahométans y revinrent sous Andronic Paléologue, qui commença à régner en 1283. Mentesché, un de leurs princes, conquit toute la Carie; et Amir, fils d'Asin, prince de Smyrne, lui succéda. Timour, après la bataille d'Angora, ordonna à tous les petits princes d'Anatolie, de le venir joindre à Ephèse, et s'occupa pendant un mois à faire piller la ville et les environs. Après le départ de ce conquérant, Djounéid, grand capitaine turc, fils de Karasupasi, qui avait été gouverneur de Smyrne sous Bayazid, déclara la guerre aux enfants d'Asin, qui s'étaient venus établir à Ephèse. Il ravagea d'abord la campagne à la tête de cinq cents hommes; ensuite il se présenta devant la citadelle avec un plus grand nombre de troupes, et l'emporta facilement; mais, quelque temps après, un autre fils d'Asin, qui s'appelait Amir, du même nom que son frère, qui venait de mourir, se joignit à Mentesché, prince de Carie, qui l'accompagna à Ephèse avec une armée de dix mille hommes. Karasupasi, père de Djounéid, commandait dans la ville où ce même Djounéid, qui était dans Smyrne, n'avait laissé que trois mille hommes. Malgré la vigoureuse défense des Ephésiens, les assiégeants mirent le feu à la ville, et dans deux jours tout ce qui était échappé à la fureur des Tar-

tares fut réduit en cendres. Karasupasi s'étant retiré dans la citadelle en soutint le siège jusqu'en automne; mais ne pouvant être secouru par son fils, il se rendit à Mentesché, qui remit le pays d'Ephèse à Amir, et fit enfermer dans le château de Mamalus, sur les côtes de Carie, Karasupasi, et ses principaux officiers. Alors Djounéid partit de Smyrne avec une galère, et fit savoir à son père son arrivée à Mamalus. Les prisonniers firent tant boire leurs gardes, qu'ils les enivrèrent; et, profitant de cette ruse, ils descendirent avec des cordes, et se sauvèrent à Smyrne. Au commencement de l'hiver, ils entreprirent le siège d'Ephèse. Amir, à son tour, se retira dans la citadelle. La ville fut livrée aux soldats; on y commit toutes sortes de crimes et de cruautés. Au milieu de tant de malheurs, Djounéid se réconcilia avec Amir, et lui donna sa fille en mariage. Ephèse ensuite tomba entre les mains de Mahomet I, qui, ayant vaincu tous ses frères, et tous les princes mahométans qui l'embarrassaient, resta paisible possesseur de l'empire. Depuis ce temps Ephèse est restée aux Turcs; son commerce a été transporté à Smyrne et à Scala-Nova.

L'église de Saint-Jean, bâtie par Justinien, n'était pas dans l'enceinte d'Ephèse; Procope (1) en détermine l'emplacement sur une colline en face de la ville, c'est-à-dire sur la colline d'Atasalouk, ou sur celle de la mosquée. Il y avait en face d'Ephèse une colline abrupte dont le sol était rocailleux, et si stérile qu'il ne portait aucun fruit: les habitants y avaient autrefois bâti une église en l'honneur de Saint-Jean l'apôtre, surnommé le Théologien. Cette église était trop petite et presque ruinée par le temps; Justinien l'a fait abattre entièrement pour en élever une autre, qui est si grande et si magnifique qu'elle peut être comparée à celle qu'il avait bâtie auparavant à Constantinople en l'honneur de tous les apôtres.

(1) *De Edificiis*, liv. V, ch. 1^{er}.

CHAPITRE XXIX.

RUINES DE PYGÈLE ; NÉAPOLIS.

En sortant de la ville d'Éphèse pour se rendre à Scala-Nova, la route longe l'embouchure du Caystre et la jetée d'Attale ; elle tourne ensuite au sud, sans quitter le bord de la mer.

Le Caystre se partage en deux branches pour sortir de la plaine d'Éphèse : l'une au nord, près des étangs sélinusiens, et l'autre au sud, vers les collines du Corissus. Celle-ci ne peut-être traversée à gué ; il y a un bac.

Le fleuve est assez près des montagnes pour que le passage entre la rive et les roches offre quelques difficultés ; on se trouve ensuite sur une grande plage, qui va jusqu'à la mer. La route se dirige vers le sud jusqu'aux montagnes qui sont les derniers contre-forts du mont Corissus. On fait une demi-lieue sur le sable. Le pays est complètement aride et désert. Après avoir fait une lieue environ, on entre dans une vallée parallèle à la mer. On rencontre là quelques ruines. Un grand aqueduc, dont la prise d'eau est ignorée, longe le flanc de la montagne. A gauche, il se sépare en deux branches ; l'une d'elles traverse la route sur un mur fort épais et d'assez mauvaise construction. On a employé, dans la partie supérieure, de vieux tuyaux de terre engorgés par le dépôt des eaux. Cette branche four-

culaire. Cette tour, enclavée des deux côtés dans la muraille, faisait certainement partie du rempart. Il faudrait rechercher l'emplacement du temple de Diane Munychie (1) sur l'esplanade formant le point culminant de la ville, et où l'on trouve de nombreux débris de poteries et de tuiles ayant appartenu à des édifices publics. L'étendue de cette ville ne peut être bien appréciée, parce que la colline où sont les ruines actuelles est prolongée par la grande route de Smyrne à Scala-Nova, et que tous les abords en ont été bouleversés. De l'autre côté de la route, on trouve aussi quelques débris de poteries ; mais il n'y a pas de constructions hors de terre. Pygèle fut fondée par quelques compagnons d'Agamemnon, qui furent obligés, à la suite d'une maladie contractée dans une longue navigation, de descendre à terre, et y fondèrent une ville. Agamemnon consacra un temple à Diane Munychie (2).

Pygèle n'avant pas de port n'a pas tardé à être abandonnée, et sa population a été absorbée par Éphèse et Néapolis.

Ce territoire est encore, comme du temps de Dioscoride, célèbre par la qualité de son vin (3).

A une lieue plus loin, on descend sur le bord de la mer, et on arrive bientôt à Scala-Nova, l'ancienne Néapolis.

Néapolis était une ville qui appartenait d'abord aux Éphésiens, mais qu'ils

sons s'élèvent en amphithéâtre vers la mer : la population est nombreuse, et habite le rier. Elle a une église assez tenue qui est dédiée à Saint-
Les juifs sont nombreux et ance : ce sont les courtiers de capitaines qui viennent à Scalager du vin, de l'huile et des trois fois ce commerce était in-ville de Scala-Nova, pour ne celui de Smyrne. Les compa-merciales du Levant y entrete-ndant des agents consulaires ; rent près de la sultane Validé, kala-Nova dans son apanage, fut autorisée à trafiquer de rticles, tels que fèves, haricots, tes, que dédaignait Smyrne : ment les Turcs savaient en-commerce.

CHAPITRE XXX.

ET QUELQUES LIEUX ANTÉ-RIEURES DE LA CÔTE D'IONIE.

Les habitants de la Scala-Nova informé qu'il existe, non xte ville, des ruines remar-ers lesquelles nul voyageur dirigé ses pas. Le 5 juin, j'or-e caravane pour aller les ob-

uivons d'abord la route de bout d'une demi-heure, nous u nord, et nous franchissons collines assez bien cultivées, plupart couvertes de vignes. s'ys est agréablement coupé. ons ensuite dans une grande i a son embouchure dans la mos, précisément en face de e vallée est arrosée par une ère ; sur le flanc est s'ouvre de rochers très-pittoresques. it des fabriques nouvelles ; de gros noyers et d'énor-es forment des masses de u milieu desquels s'élèvent, et à gauche, des groupes rs : les rochers taillés à pic défendent l'entrée du val-e saurait voir d'endroit plus plus frais et plus agréable. uctions qui s'élèvent de tou-

tes parts et les terres de la vallée appartiennent à un monastère grec. Deux ou trois caloyers nous reçoivent à la descente de cheval, et nous apportent des fleurs et des fruits. On appelle ce lieu *Dermen-déré-si* (la Vallée du Moulin).

En s'enfonçant plus avant dans la gorge, on aperçoit une église rustique récemment construite. Un moulin à eau fait entendre son bruit monotone : on se croirait dans quelque vallée de la Suisse. Le torrent qui descend de la montagne roule avec fracas au milieu des débris des rochers, parmi lesquels on remarque d'énormes blocs grossièrement équarris. En effet, la profondeur du vallon a été autrefois occupée par une construction dont il reste des vestiges imposants ; ce sont trois assises de pierre de taille ou plutôt de fragments de rocher qui formaient sans doute les fondations d'une grotte ou d'un nymphée. On voit encore une partie circulaire qui terminait le fond du nymphée. Les eaux passaient sans doute par quelque issue souterraine aujourd'hui détruite. Ce qui reste de cet édifice rappelle les plus anciennes constructions des premiers Grecs. Près de l'église, on voit une colonne de granit qui appartient évidemment à une époque moins ancienne ; en effet, les caloyers l'ont trouvée sur la partie supérieure de la montagne, et l'ont roulée jusque-là.

Les trois assises de pierre reposent sur un soubassement en saillie d'environ 2 mètres et de même construction. C'est là tout ce qui reste de cet antique édifice. Il paraît que dès les premiers temps du christianisme quelque anachorète vint habiter ces lieux, et y vécut en paix. C'est du moins ce que mentionne l'inscription placée sur la porte de l'église, qui fut bâtie en 327, reconstruite en 1812 :

Une autre inscription, plus longue, mentionne les restaurations qui ont été faites récemment. Au-dessus de la porte on lit :

Cette église, ensevelie sous terre depuis plusieurs années, a été découverte et déblayée par un homme pieux, à la suite d'un songe qu'il eut en 1812, et dans lequel lui apparut en ce même endroit la Mère de Dieu.

Elle a été rebâtie depuis les fondements sous l'inspection et la direction du vénérable évêque

maître de la source, aux frais et par le secours de pieux souscripteurs et sous les ordres d'Anthymus, fils de Brucis? célèbre parmi les moines (de ce monastère).

A ceux qui approcheraient avec piété on promet la délivrance des âmes et des corps. Mois de février 1814.

En remontant le cours du torrent, on trouve à gauche une route taillée dans le roc au milieu des bruyères, qui conduit à une grotte profonde d'où s'échappe une source abondante. Une partie de la grotte a été excavée de main d'homme, et sur le flanc du rocher s'ouvre un conduit d'aqueduc qui recevait la majeure partie des eaux de la source. Ces eaux étaient portées à Ephèse par le grand aqueduc, qui suit la sinuosité des montagnes, et dont nous avons observé les débris dans la vallée de Pygèle. Depuis la prise d'eau jusqu'à Ephèse, les eaux parcouraient un espace de 5 myriamètres, toujours soutenues à 35 ou 40 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Il ne reste aucun document qui puisse apprendre quel était le nom de ce lieu dans l'antiquité; mais la description de la côte par Strabon contient le nom d'un endroit qui n'a pas encore été déterminé, parce qu'on l'a toujours cherché sur le bord de la mer.

Le géographe grec s'exprime ainsi (1) :

« Sur cette côte et un peu au-dessus de la mer est Ortygie: c'est un bois magnifique planté de toutes espèces d'ar-

ouvrages modernes. On y voit tenant un sceptre, et Ortygie, pr un enfant dans chaque main (

« On célèbre tous les ans à une fête; la jeunesse, par un u- ticulier, se pique surtout d'y des repas magnifiques. Le co- Curètes donne aussi des repas, e aussi quelques sacrifices secret

Il ne reste plus rien de tous ces; seulement on voit près de du monastère un débris de cy- style grec parfaitement sculpté d'une tête de lion presque brisé

Toute la topographie corres- pondait à la description de Le ruisseau est le Cenchrius. jeter dans la mer en face de Se- montagne qui domine est le m- missus. En ligne droite, ce l- pas éloigné d'un myriamètre d' Ephèse, et dans l'antiquité i- une partie de ses eaux à cette

CHAPITRE XXXI.

CHATEAU DE TICHAKIR-)

Pendant que nous prenions nos rafraîchissements sous une tre- monastère, un paysan s'appr- moi, et me dit qu'il connaiss- le voisinage un ancien château- vait jamais été visité par des é- Après quelques questions qui n- penser qu'il s'agissait d'un ouy-

l'escalier a environ quarante marches. La plate-forme inférieure n'offre rien de remarquable. La plate-forme supérieure, à laquelle on arrive avec de la peine, à cause d'une coupure faite du rocher, est environnée par une muraille en tour circulaire, au sommet, et forme dans la partie supérieure une espèce de tour circulaire, au centre de laquelle se trouve une excavation profonde, taillée dans le rocher. Était-ce tout simplement une source ou le puits de quelque oracle ? Cette excavation est presque carrée. La plate-forme supérieure n'a pas plus de six mètres en tous sens. Lorsqu'on est sur le sommet, on distingue fort nettement trois lignes de fortifications qui entourent ce rocher un château presque carré. Il ne reste aucune trace ni d'un fragment d'architecture. Toute cette ruine paraît dater de la haute antiquité. Les bergers appellent ce château Tichakir-Aly. Nous sommes allés à Scala-Nova en suivant la route du Cenchrius, que nous passâmes au-dessus de son embouchure. Des aqueducs qui portent de l'eau à Scala-Nova traversent la route. La prise d'eau a une source différente de celle de Tichakir-Aly, où sont les ruines du château.

CHAPITRE XXXII.

PANIONIUM. — LES BAINS DE SABLE.

Panionium était ainsi nommée parce qu'elle était le lieu d'assemblée des députés des villes de la confédération ionienne.

Panionium, d'après Strabon, était sur le cap Trogile, à trois stades du temple de Neptune. Il était placé sur le versant du Mycale, et faisait face au nord. Il n'y avait pas une ville, c'était un lieu isolé, au milieu duquel se trouvait le temple de Neptune. Les habitants de Priène, qui introduisirent en Ionie le culte de ce dieu, demandèrent aux Achéens une statue de Neptune avec un plan de son temple, sur lequel ils voulaient en élever un sur le même modèle. Ce plan leur fut en-

voilé aux habitants de la ville d'Hélèce, en Achaïe (1).

Tous les ans les députés de la confédération se réunissaient à Panionium, et y discutaient les intérêts généraux de l'Ionie (2).

En sortant de la ville, je gagnai le bord de la mer dans le golfe de Samos, et je marchai longtemps sur le sable, qui en cet endroit était alors fin et brûlant. J'apercevais au loin une grande foule sur le rivage, et je m'avançais tranquillement, suivi du cawas Méhémét, lorsque cette foule se mit à pousser de grands cris, qui ne m'arrêtèrent pas, car je n'en connaissais pas le but. Nous hâtâmes au contraire le pas de nos chevaux, et nous nous trouvâmes au milieu d'une troupe nombreuse de femmes, les unes à moitié habillées, et les autres complètement nues. Il y en avait de Juives, d'Arméniennes et de Turques. Méhémét, s'apercevant du désordre que nous apportions, voulait rebrousser chemin ; mais nous étions trop avancés, et nous préférâmes continuer. La plupart des femmes se blottirent dans le sable, et celles qui étaient vêtues les couvraient de sable et de manteaux. Quand nous fûmes un peu loin, et que la confusion fut apaisée, je demandai à une vieille negresse dans quel but tout ce monde était réuni. Elle m'expliqua que pendant le cours du mois de septembre on vient de tous les environs prendre des bains de sable sur la plage de Scala-Nova : « C'est, dit-elle, un excellent remède contre les rhumatismes et les relâchements des muscles. Les malades se font enterrer dans le sable brûlant, et y restent exposés à l'action du soleil. » Il y a un règlement tacite qui détermine les jours qui sont choisis pour les hommes et ceux laissés aux femmes, et il ne paraît pas que les uns ni les autres enfreignent ce règlement, car nous n'aperçûmes pas un seul homme sur toute la plage.

(1) Strabon, liv. XIV, p. 629. — Herodote, liv. I, ch. 149.

(2) Pausanias, liv. VII, ch. 24.

ANCIENNE VILLE DES LÉLEGES.

A une lieue de là, on voit une source minérale, dont la température est de 18 à 19 degrés, et dont les eaux sont alcalines. Elle sort du pied d'un monticule entouré d'antiques constructions, et forme jusqu'à la mer un marais où croissent des plantes aquatiques. J'avais dans d'autres voyages examiné les fortifications de cette montagne, mais je n'avais jamais gravi jusqu'au sommet. Ayant mis pied à terre, je visitai toute l'étendue de l'enceinte. On retrouve dans ces constructions tous les caractères des monuments des premiers âges; elles sont appareillées à joints irréguliers, et ne portent pas de traces d'ornementation dans les faces des portes ni dans les tours. La muraille suit toutes les sinuosités de la montagne, et peut avoir 1,000 ou 1,200 mètres de développement. Je ne trouvai là aucun vestige de l'art romain ni d'une époque postérieure. Aussi j'ai été longtemps disposé à regarder ces ruines comme celles de Pygèle, dont les historiens grecs attribuent la fondation aux soldats d'Agamemnon (1); car, de toutes les ruines que l'on trouve sur cette côte celles-ci sont certainement les plus anciennes; mais il vaut mieux s'en référer à la topographie de Strabon, qui place Pygèle entre Ephèse et Scala-Nova, correspondant à l'ancienne Néapolis. Il resterait à déterminer le nom de cette place; nous sommes là-dessus sans aucune espèce de rensei-

guérantes, qui ne se mêlèrent jamais avec les populations, et qui finirent par être chassées par des conquérants nouveaux, comme les Lélèges le furent par les Cariens. Il faudrait de longues recherches et de plus longues années pour éclaircir l'histoire de ces temps héroïques de l'Asie, qui, effacés par la civilisation grecque, laissent encore assez de vestiges pour que les patientes recherches d'un érudit puissent les coordonner.

En suivant le contour de la côte, on arrive à l'embouchure du fleuve Cenchrius, près duquel est un château fort du moyen âge et de construction très-médiocre, dont les Turcs attribuent la fondation aux Génois: c'est une esplanade massive entourée de douze tours demi-circulaires. Le même terrain offre ainsi au voyageur deux châteaux construits à deux mille ans de distance, qui sont là comme pour attester que le sort invariable de ce pays est d'être soumis à une domination étrangère.

SITE DU PANIONIUM.

Après ce château, on entre dans le territoire de Tchangli: c'est une vaste plaine, bien cultivée, située au pied du mont Mycale, et dans laquelle sont plusieurs fermes et deux villages du même nom, dont le plus important est le Tchangli turc; l'autre est appelé le Djiaour-Tchangli, ou Tchangli des Grecs.

de vestiges. Rien n'annonce aux alentours qu'il y ait eu des constructions. Il faudrait rechercher dans la partie sud si l'on ne trouverait pas des édifices destinés à loger les envoyés. C'est derrière la montagne qu'est située la ville de Priène, dont ce territoire était tout à fait indépendant.

Les renseignements donnés par les indigènes m'apprirent que dans le mont Mycale il existait plusieurs châteaux forts qui n'avaient jamais été visités par les Européens. Sans compter faire là des découvertes imprévues, je me décidai à parcourir cette partie de la montagne, qui jusqu'à présent était tout à fait inconnue. Je me dirigeai d'abord vers un monastère situé sur un des pics les plus élevés du Mycale, et éloigné de toutes les routes frayées. En partant de Tchangli la route suit la pente de la montagne, toujours ombragée par une épaisse forêt. Le sommet du Mycale forme un plateau assez étendu où sont les ruines de plusieurs petites églises byzantines; une seule est habitée par un caloyer, qui vit au milieu de quelques familles de bûcherons.

Les nomades vivent dans cette montagne comme dans l'Olympe; ils sont occupés de la coupe des bois.

CHAPITRE XXXIII.

TREMBLEMENTS DE TERRE EN ASIE. DESTRUCTION DES VILLES D'IONIE.

Les plus grandes et les plus belles villes de la confédération ionienne, Priène et Milet, étaient situées sur les bords de la mer, et devinrent par la suite des temps des ports considérables et florissants; mais les changements survenus dans la configuration du pays, plus encore que les guerres et les invasions, privèrent peu à peu ces différentes cités de leurs éléments de prospérité, et des douze villes de la confédération ionienne il n'y a plus que Smyrne qui ait conservé son importance commerciale. Tous les ports situés à l'embouchure des fleuves ont été comblés, et les sables se sont accumulés en si grande quantité, que le golfe d'Éphèse a été converti en un marais pestilentiel; et l'entrée du golfe de

Milet ayant été comblée, il s'est formé un lac, connu aujourd'hui sous le nom de lac Bafi. A mesure que les éléments de prospérité diminuaient, la population se transportait dans d'autres villes, et les contrées environnantes devenaient désertes. La destruction du port d'Éphèse a amené la dépopulation de la vallée du Caystre; et lorsque le commerce maritime de Milet fut anéanti, la vallée du Méandre redevint déserte et stérile, comme avant l'arrivée des premiers Grecs. Les monuments anciens ne furent pas démolis pour être employés dans de nouvelles constructions; la solitude régna partout, et nous verrions peut-être encore debout ces beaux édifices des plus belles époques de la Grèce si des phénomènes volcaniques ne fussent venus compléter la destruction et le bouleversement de ces contrées.

L'Asie Mineure fut, plus qu'aucune autre contrée de l'Occident, exposée aux tremblements de terre, et ces phénomènes se sont renouvelés assez souvent de nos jours pour que nous ayons une idée des ravages qu'ils causaient quand la contrée était couverte de villes nombreuses et de monuments magnifiques. Les anciens écrivains, tout en conservant la mémoire de semblables événements ont aussi cherché à expliquer la cause inconnue qui leur donnait naissance, et parmi les phénomènes extérieurs qui les accompagnent on doit dire que les observations des anciens ne manquent pas de justesse. Pausanias s'étend longuement sur ce sujet dans son septième livre. Les tremblements de terre, dit-il, sont annoncés par certains pronostics, comme de longues sécheresses, par des vapeurs qui obscurcissent le soleil, la lourdeur de l'atmosphère, des tourbillons de vent qui déracinent les arbres, et le dessèchement des fontaines, ce dernier symptôme est surtout exact, et nous l'avons observé nous-même. Ceux qui ont observé les tremblements de terre comme Pausanias, en distinguent de plusieurs sortes. Le plus doux (1) de tous, s'il y a rien de doux dans un si grand mal, est celui dont l'effet est de faire pencher

(1) ὤκτος doux.

un édifice d'un côté, et de le relever par une secousse contraire. On a vu des colonnes prêtes à tomber se remettre sur leurs bases, des murs prêts à s'écrouler se redresser, et des poutres se déplacer et reprendre leur position. La seconde sorte est celle où les secousses sont si continuelles et si violentes, que les plus solides édifices s'écroulent comme s'ils étaient battus par des machines de guerre. Il signale comme le plus dangereux de tous le tremblement de terre qui se manifeste par des secousses verticales, auxquelles rien ne résiste; il compare assez bien ce mouvement au travail des taupes (1), qui creusent sous la terre, l'enlèvent et la font boursoufler. Les villes maritimes ont un autre danger à craindre, c'est l'irruption des eaux de la mer.

Dans le tremblement de terre d'Hélice en Achaïe, la mer inonda la ville et tout le pays d'alentour. Nous avons cité d'après Pausanias et Pline le tremblement de terre qui engloutit la ville de Sipylus (2). Les exemples cités par Pline sont plus nombreux encore; et il n'est pour ainsi dire aucun écrivain qui ait parlé de l'Asie Mineure sans mentionner de pareils désastres.

Les phénomènes qui selon Pline accompagnent les tremblements de terre ne diffèrent pas de ceux qui sont décrits par Strabon. Il ajoute que le phénomène s'opère de la même manière que la détonation dans une nuée orageuse, c'est-à-dire que l'électricité joue un

constances que des fontaines augmentaient leur débit, tandis que des fontaines situées à quelque distance tarissaient, que des puits débordaient, tandis que d'autres puits étaient mis à sec : ceci s'explique par le mouvement d'ondulation qui se manifeste dans les couches intérieures de la terre, la nappe aquifère se trouve en quelques lieux tellement resserrée que les sources n'ont plus d'écoulement, et cette contraction de la même nappe peut projeter au dehors l'eau des puits. Les vapeurs sortant des fissures de la terre sont encore un phénomène que quelques géologues ont révoqué en doute; mais il est attesté aujourd'hui par de nombreux témoins compétents.

CHAPITRE XXXIV.

PRINCIPAUX TREMBLEMENTS DE TERRE EN ASIE.

Le grand tremblement de terre qui ravagea l'Asie sous le règne de Tibère a laissé des souvenirs néfastes chez tous les écrivains du temps (1); douze villes populeuses furent englouties dans une seule nuit. Depuis cette époque les événements de ce genre se sont renouvelés de siècle en siècle; nous mentionnerons les principaux dont l'histoire a conservé le souvenir, mais combien d'autres ont passé, ignorés des générations suivantes.

Sous le règne d'Auguste la ville de

300, sous le règne de Dioclétien, et Sidon furent détruites; en 354, Nicomédie; en 400, Constantinople; villes de la côte d'Asie. En 527, il y eut de grandes secousses à Antioche. Agathias (1) atteste que Beryte fut totalement détruite en 538; une incroyable multitude de citoyens furent écrasés sous les débris; la population survivante se réfugia à Sidon. Alexandrie d'Égypte, qui avait jamais éprouvé de pareil phénomène, fut ébranlée; l'île de Cos ressentit d'horribles secousses; il n'y eut que la petite partie de la ville qui fut préservée: la mer fit irruption dans les rues, et enleva les meubles et les statues. Agathias ajoute: « Passant d'Alexandrie à Constantinople, j'abordai à cette île, et je fus témoin de ce terrible spectacle: on ne pouvait plus reconnaître l'emplacement des rues et des édifices publics. »

544 un tremblement de terre détruisit les deux continents; il dura plusieurs jours: Constantinople fut en partie détruite; en 557 un autre, dans les parages du Bosphore, dura dix jours et plusieurs nuits.

742 il y eut un tremblement de terre universel: six cents villes furent détruites et une quantité prodigieuse d'habitants périrent; entre le huitième et le dixième de notre temps, les mêmes phénomènes se sont renouvelés en Asie, et à des époques presque périodiques; enfin, de nos jours, en 1835, la ville de Césarée, du département d'Argée, fut presque totalement détruite: nous pûmes recueillir de la part des habitants survivants quelques détails sur cette catastrophe; ils attestent que les édifices méphitiques sortaient des entrailles de la terre, que des puits étaient secs, tandis que d'autres débordaient, enfin que le régime des sources fut complètement troublé. Le grand tremblement de terre de Broussa, qui eut lieu en 1852, est encore présent à nos esprits: les mémoires; celui-ci est extraordinaire, attendu que le pays est de nature aride. Les principaux édifices de la ville ont été ou ruinés ou gravement endommagés.

milieu de si lamentables catastrophes, qui ont englouti des villes, il

n'est pas étonnant que les historiens aient négligé d'enregistrer la ruine de quelques monuments abandonnés; on ne saurait dire à quelle période il faut rapporter leur destruction, mais il est certain qu'ils furent ruinés par des tremblements de terre.

Si nous ne pouvons préciser l'époque où eut lieu la destruction des temples et des villes antiques nous pouvons du moins déterminer la direction qu'a suivie la secousse qui a renversé les plus beaux temples de l'Ionie, et la largeur de la zone ébranlée. Les villes de Téos, Claros, Priène, Branchyde et Magnésie du Méandre sont situées sur une ligne dans la direction de l'est-nord-est et ouest-sud-ouest; toutes ces villes étaient ornées de temples de marbre blanc, presque tous d'ordre ionique. Tous ces monuments gisent aujourd'hui étendus sur le sol; mais on voit que leur destruction n'est pas l'ouvrage des hommes, car toutes les colonnes sont tombées ensemble et du même côté. Les chapiteaux et les frises sont dans leur position respective; et comme les fragments de fûts ont recouvert la partie qui est ordinairement décorée, il s'ensuit qu'on retrouve dans les décombres toutes les frises et les corniches parfaitement intactes.

Le temple d'Apollon Didyme, près de Milet, se trouve dans le même état, et en glissant sous les blocs éboulés, on remarque de magnifiques fragments de sculpture.

CHAPITRE XXXV.

FONDATION DE MILET.

En aucun lieu de la côte d'Asie les alluvions des fleuves et des torrents n'ont modifié la physionomie du territoire d'une manière plus complète que dans la vallée du Méandre. La ville de Milet avait été fondée à l'embouchure de ce fleuve, dans le but de profiter d'une double voie de communication, de la voie maritime par ses navires, et de la voie terrestre en remontant, au moyen de ses caravanes, la vallée du Méandre jusqu'au cœur de la Phrygie. C'était tout le secret de la puissance commerciale de cette capitale de l'Ionie; elle conserva

sa suprématie malgré les guerres qu'elle eut à soutenir avec ses puissants voisins ; vaincue et soumise, ils étaient encore tributaires de son active population et de son commerce immense ; mais quand les forces de la nature, quand les sables charriés par le fleuve arrivèrent à combler ses ports, la richesse de Milet commença à déchoir ; son territoire ne présente plus aux yeux qu'une steppe fangeuse, et de tous les monuments qui ornaient cette ville il reste à peine quelques débris.

On ne saurait déterminer, même d'une manière approximative, l'époque de la fondation de Milet. Ce territoire était occupé par le peuple lélége, bien avant l'arrivée des Ioniens, et la ville qu'il habitait se nommait Lélégeïs. Elle était située sur la rive gauche du Méandre, et par conséquent dans le territoire de la Carie (1). Les forêts de pins entouraient la ville, qui fut aussi appelée Pityussa ; les habitants avaient coutume de porter une branche de cet arbre dans les Thesmophories, et le fruit était offert dans les sacrifices à Cérés. Les Cariens venus de l'île de Crète, étant débarqués sous la conduite de Sarpedon, chassèrent les Léléges, et bâtirent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Milet, ville de Crète. Plus tard les Ioniens conduits par Nélée s'emparèrent de cette place, et fondèrent une ville du même nom dans le voisinage de la première. La Milet ionienne était située à l'embouchure du fleuve.

Les quatre ports étaient formés l'un par

les ponts et les îles de la Grèce ont vu en même temps fleurir une multitude de villes fondées par cette métropole. Pliny en porte le nombre à quatre-vingts : Strabon se contente de citer Icaros et Leros ; dans l'Hellespont, Limnée, Abydos, Arishé et Pæsos ; sur la côte d'Asie ; Artacé, Cyzique ; nous devons ajouter Sinope, qui devint la métropole du royaume de Pont.

MILET SOUS LES ROIS DE LYDIE.

On place l'arrivée de Nélée à Milet vers le dixième siècle avant notre ère ; d'autres villes ioniennes, Éphèse et Phocée, se distinguaient surtout par leur activité commerciale ; mais pendant trois siècles Milet conserva la suprématie, jusqu'au jour où les rois de Lydie tentèrent de l'asservir. Ils commencèrent par nouer des intrigues avec quelques citoyens, en leur promettant le pouvoir, mais la guerre ne tarda pas à éclater ; elle fut commencée par Sadyatte, qui mourut sans avoir accompli ses projets contre Milet. Alyatte, son fils, continua la guerre contre les Miliéniens, mais comme il voulait les soumettre sans détruire leur ville, il faisait chaque année une expédition, au temps des récoltes ; son armée venait au son des instruments camper sur le territoire de Milet. Il respectait les habitations éparses dans les champs, au lieu de les livrer aux flammes ; il n'en faisait pas même enlever les portes ; mais il détournait totalement les récoltes et les

Minerve Asséssienne, et il fut en-
t consumé. Alyatte étant rentré
s tomba malade ; la Pythie ayant
ultée à ce sujet refusa de rendre
racle tant que le temple de Mi-
rès d'Assessos ne serait pas ré-

administrer la république les proprié-
taires dont ils avaient trouvé les champs
en bon état, ce qui fut accepté (1).

CHAPITRE XXXVI.

RÈGNE DE DARIUS.

rybule, étant alors tyran de Milet,
rmé par Périandre de la réponse
ythie ; il prépara un stratagème
na la fin de la guerre. Alyatte
voyé des députés aux Milésiens
mission de conclure une trêve
ablier le temple, Thrasybule ima-
faire porter sur la place publi-
ce qu'il y avait dans la ville de
ns de bouche appartenant à lui
particuliers, et ordonna aux Mi-
dès qu'il en donnerait avis de
ommer en repas ou ils s'invite-
sur à tour. Lorsque le hérault
vé à Milet, il fut surpris de la
de vivres qu'il voyait, et en ren-
pte à Alyatte, qui, au lieu d'une
rève, conclut la paix avec les Mi-
persuadé qu'il était de ne jamais
les réduire par la famine.

onditions de la paix furent que
lions et les Milésiens jouiraient
nement entre eux des droits de
lité et seraient alliés. Alyatte
d'un temple en éleva dans As-
eux à Minerve.

lilésiens vécurent en paix avec
issants voisins pendant tout le
s Crésus, et, après la chute du
s de Lydie, ils s'empressèrent de
s avec Cyrus un traité qui les
abri des attaques des Perses. Il
nsuite une suite de suspension
ix de la guerre ; elle dura peu, et
veaux malheurs, causés par les
Naxos et de Milet, vinrent fondre
niens. Milet était à cette époque
issante qu'elle ne l'avait jamais
s séditions qui avaient trouble
rieur pendant deux générations
paisées ; la paix avait été conclue
s différents partis hostiles, grâce
vention des Pariens que les Mi-
vaient choisis pour arbitres.

ommissaires envoyés pour con-
administration publique, après
aminé l'état des propriétés parti-
convoquèrent une assemblée
du peuple, et désignèrent pour

Darius avait emmené un grand
nombre d'Ioniens dans son expédition
contre les Scythes, et l'échec qu'avait
éprouvé l'armée perse ne manqua
pas de donner l'éveil aux peuples
grecs qui tentèrent, eux aussi, de se
délivrer du joug des Perses. Milet, la
place la plus florissante et en même
temps la plus facile à défendre, suivit
les conseils d'Aristagoras, et se mit à la
tête de la révolte. Nous avons vu les
Ioniens marcher en vainqueurs sur
Sardes, prendre et brûler cette capitale ;
mais les alliés des Ioniens ne répondi-
rent pas à cet élan, et Milet se vit presque
seule exposée aux attaques de l'armée
des Perses.

Darius en apprenant la révolte sus-
citée par Hystiées prépara contre Milet
une expédition formidable ; les généraux
perses avaient réuni toutes leurs troupes
pour en former une seule armée, qu'ils
dirigeaient sur Milet, laissant de côté la
conquête des autres villes. Les Phéni-
ciens, jaloux de la puissance maritime
de Milet avaient mis leurs connais-
sances de la navigation et des côtes au
service des Perses : les marins de Chypre,
les Ciliciens et les Égyptiens servaient
aussi comme auxiliaires.

De tels préparatifs étaient de nature
à inquiéter les Ioniens, qui se réunirent
au Panionium ; il fut décidé que Milet
serait chargée de défendre seule ses
murailles, mais que la confédération
réunirait le plus de vaisseaux qu'elle
pourrait pour défendre la ville par mer,
et les vaisseaux reçurent l'ordre de se
réunir dans le plus court délai au port
de Ladé, petite île située en avant de
Milet. La bataille navale, restée célèbre
dans l'histoire sous le nom de bataille
de Ladé, est décrite par Hérodote dans
toutes ses péripéties ; les fautes des Io-
niens, les defections des alliés y sont
mises au jour avec une netteté qui ne laisse

(1) Hérodote, liv. V, ch. 39.

aucun doute sur les vices de cette confédération ionienne, qui pouvait commander à l'Asie. La flotte grecque fut dispersée, et Darius commença le siège de Milet par terre et par mer. Les Perses mirent en usage toutes les machines de guerre dont ils étaient en possession ; ils finirent par s'emparer de la ville et de la citadelle, dans la sixième année de la défection d'Aristagoras. Tous les habitants de Milet furent faits esclaves. Les Grecs croyaient que ces événements s'étaient accomplis selon la prédiction d'un oracle qui avait prononcé ces paroles : « Pour toi, ô ville de Milet, artisan de tant de maux, tes richesses serviront de récompense à bien des gens ; tes femmes laveront les pieds d'un grand nombre d'hommes aux longs cheveux, et mon temple de Didyme sera confié à d'autres soins. »

Les captifs de Milet furent traités avec douceur par Darius, qui se contenta de les expatrier ; il les conduisit à Suze, les envoya habiter près de la ville d'Ampé, « près de laquelle le Tigre, qui la traverse, a son embouchure dans la mer ». Le Tigre se jette dans l'Euphrate, et non pas dans la mer : nous pensons qu'Hérodote (1) a voulu parler du fleuve Pasitigris, qui coule non loin de Suze, et se jette dans le Golfe Persique, et non pas dans la mer Érythrée.

Le territoire de Milet fut partagé : les Perses gardèrent toute la plaine, et la partie montueuse fut donnée aux Cariens

une occasion de secouer le joug des Perses ; mais ce fut pour tomber sous celui des Athéniens, qui pendant la guerre du Péloponèse conservèrent le gouvernement de d'Ionie et de Carie. Les Milésiens finirent par se rebeller ; les Athéniens s'apprêtèrent à assiéger la ville, mais à l'appel de la flotte du Péloponèse. Plus tard, l'amiral athénien, jugea opportun de abandonner l'entreprise.

Mille hoplites d'Athènes et six cents Argiens, et mille alliés parthéniens, sur quarante-huit vaisseaux, abordèrent à Samos, et passèrent ensuite à Milet, où ils campèrent. Les Milésiens étaient sortis au nombre de six cents hoplites, accompagnés de six cents Péloponésiens et de Tissapherne leur général, avec toute sa cavalerie. Dans le combat qui eut lieu, les Argiens furent vaincus par les Athéniens, et les Péloponésiens furent vaincus par les Athéniens. Les derniers, ayant érigé un trophée, parèrent à enceindre d'une muraille la ville de Milet, dont le territoire est un isthme ; leur flotte se tenait au port de Ladé, voisin de Milet. De là les Athéniens faisaient souvent des descentes sur le territoire de Milet : c'est alors que la flotte persane, arrivant au secours de Milet, força les Athéniens de battre en retraite (1).

nême empressement leur nou-
trateur. Milet, qui renfermait
murs une forte garnison perse,
ouvrir ses portes, et Alexandre,
et pas laisser derrière son armée
le hostile, se décida à en faire
Memnon le Rhodien et le Grec
rate commandaient la défense :
re s'empara de la ville exté-
côté de la terre, pendant que
bloquait les ports. Alors l'as-
donné; plusieurs brèches ou-
l'action du bélier donnèrent
la place, qui fut prise après une
se résistance. Alexandre traita
siens avec douceur, incorpora
mercenaires dans son armée,
sa marche triomphante (1).
le règne de Ptolémée Phila-
gui, outre l'Égypte, possédait
des les provinces méridionales
Mineure, un gouverneur de
nommé Timarque, s'était em-
a ville de Milet et y exerçait la
Les habitants implorèrent le
l'Antiochus, roi de Syrie, qui
contre Timarque, le défît et le
le remercia de ce service, les
décernèrent à Antiochus le
de Théos, Dieu, sous lequel ce
t toujours distingué : sa femme
et sa mère Stratonice ont donné
à deux villes de l'Asie Mi-

pour ainsi dire le dernier évé-
qu'on ait à signaler dans l'his-
Milet comme ville indépendante ;
successeurs d'Alexandre, les
ats dont elle fut le théâtre ap-
ant à l'histoire générale de la
Aucun monument remarquable
ne fut jamais construit dans
inte; Pausanias se contente de
ombeau de Nélée, qu'on voyait
de la porte, sur le chemin qui
Didyme (2). Néanmoins les arts
trie étaient arrivés à un degré
tion remarquable; Pomponius
mentionne « comme la ville la
inguee de l'Ionie par les arts
et de la guerre » (3). Pendant
ériode romaine le sort de Milet

fut celui d'une ville commerçante et
paisible; enfin, sous l'empire byzantin
elle fut, comme toutes les autres villes
du littoral, l'objet des attaques répétées
des tribus turques; mais déjà à cette
époque elle avait perdu toute impor-
tance maritime : ses deux ports s'étaient
comblés, et les navires mouillaient dans
le Méandre.

CHAPITRE XXXVIII.

MILET SOUS LES TURCS.

On voyait encore il y a un demi-siècle
un village nommé Palatcha, construit
sur les ruines de Milet; aujourd'hui tout
ce lieu est à peu près désert : quelques
maisons, faites avec des claies, sont ha-
bitées pendant une partie de l'année
par des pasteurs; mais une fois que les
chaleurs se font sentir tout le pays de-
vient désert.

Milet à l'époque où Aiasalouk était
une place de guerre doit avoir été une
ville musulmane assez peuplée : il reste
encore un certain nombre de petites
mosquées en ruine, ainsi qu'un vieux
caravansérail abandonné; l'architecture
de ces monuments turcs est du même
style que celle des mosquées d'Aiasa-
louk : elles sont du milieu du seizième
siècle.

On cherche en vain la trace des mu-
railles anciennes; le seul édifice antique
qui attire aujourd'hui les regards et qui
marque l'emplacement de la ville est
un théâtre construit tout en blocs de
marbre, mais qui est dépouillé de tout
ce qui pouvait le rendre intéressant; la
masse entière du proscenium a été en-
levée, les colonnes, les chapiteaux et
toutes les décorations ont disparu.

Ce qui le distingue des autres théâ-
tres de l'Asie, généralement établis sur
le penchant d'une colline, c'est qu'il
est isolé de tous côtés comme le théâtre
de Marcellus à Rome; malheureusement
la décoration extérieure a été enlevée
comme le reste, mais une grande partie
des vomitoires et de la galerie circulaire
subsistent encore, mais sont remplis de
terre; plusieurs inscriptions ont été re-
cueillies dans le courant du siècle der-
nier par les voyageurs qui ont visité
Milet : aujourd'hui on n'en trouve plus
de vestiges.

ien, Exp. Alex., I, 18, 20.

anias, VII, 2.

Mela, I, 1, 17.

Comme cette place est située sur la route qui d'Éphèse ou de Scala-Nova conduit dans le sud de l'Asie Mineure, on est obligé de la traverser; mais elle n'offre aujourd'hui qu'un très-faible intérêt sous le rapport de l'antiquité.

L'action prompte et puissante du christianisme sur l'esprit mobile des Grecs se fit sentir à Milet comme à Éphèse, et dès les premiers siècles l'Église nouvelle eut des adhérents nombreux; mais les schismes et les hérésies y trouvèrent d'aussi fervents disciples. Toutes ces luttes, obscures et aujourd'hui oubliées, n'ont pas peu contribué à la ruine de cette ville.

Sous les empereurs byzantins, elle eut encore un reste d'importance; car nous voyons les ruines de quelques églises grecques dans le style de celles d'Éphèse. Mais exposée comme elle l'était à toutes les attaques des hordes qui débouchaient par la vallée du Méandre; en proie aux miasmes qui s'exhalaient de ses marais nouvellement formés, sa population se dispersa de plus en plus. Milet devint dans le douzième siècle la propriété de l'émir Aïdin, qui résidait à Guzel-hissar; elle passa plus tard dans l'apanage des Kara-Osman-Oglou; et aujourd'hui qu'elle est entrée dans les domaines de la Porte, ce n'est plus qu'un amas de huttes abandonnées pendant une grande partie de l'année, à cause du mauvais air, et qui ne présente plus rien qui puisse appeler l'attention.

traversait la ville de Célenæ, arrosait les districts d'Apamée(1), d'Euménia(2), de Bargylia(3), et du temps de Pline venait se jeter dans la mer, à dix stades de Milet.

Plutarque, dans son livre des rivières (4), dit que le Méandre s'appelait anciennement *Anabænon*, c'est-à-dire qui retourne sur ses pas. C'est, dit-il, le seul de tous les fleuves qui de sa source revient vers les lieux d'où il est parti. Il a été ainsi nommé, poursuit cet auteur, à cause de Méandre, fils de Cercaphus et d'Anaxibie, qui durant une guerre contre la ville de Pessinunte promit à la mère des dieux que s'il remportait la victoire, il lui sacrifierait la première personne qui viendrait le féliciter. Le hasard voulut qu'à son retour les premières personnes qui se présentèrent à lui furent Archélaus son fils, sa sœur et sa mère. Malgré les liens du sang il voulut les faire immoler, et ensuite, agité de trouble et accablé de douleur, il se précipita lui-même dans l'*Anabænon*, qui fut ensuite appelé Méandre, à cause de lui. C'est ainsi que Timolaüs raconte le fait, au dixième livre des Affaires de Phrygie. Agatocle le Samien en parle aussi dans sa république de Pessinunte. Mais Démocrate d'Apamée dit que Méandre ayant été choisi de nouveau général, dans la guerre contre la ville de Pessinunte, et ayant vaincu contre son attente, il partagea aux soldats les offrandes consacrées à la mère des dieux. Le déesse permit qu'il perdît

CAPITRE XXXIX.

LE DES BRANCHYDES.

les Ioniens arrivèrent sur la terre, ils trouvèrent le culte des dieux de la Grèce répandu dans la contrée. Le secours des oracles leur fut pas inutile pour s'établir dans leur nouvelle patrie. Apollon était particulièrement honoré dans le pays, et les plus célèbres temples de l'Asie étaient consacrés à sa divinité. Claros, Éphèse, Marmyræ, Milet, rivalisaient de splendeur. Leurs temples des plus riches en objets d'art les plus précieuses. Les oracles de ces temples se perdaient dans les ténèbres de la fable, et tous les peuples de l'Asie se soumettaient à leurs décisions.

Le temple des Branchydes, consacré à Apollon, Didyméen, était un des plus célèbres de la contrée; il donnait le nom de Claros, et ne le cédait en rien à celui de Delphes. Il était situé sur la côte d'Ionie, non loin de Posidium, à vingt stades de la ville. Il appartenait au territoire de la ville de Branchus, et était éloigné de cent quatre-vingt stades de cette ville (1).

On ne peut remonter l'établissement de cet oracle au héros Branchus, mais à Apollon, qui avait reçu de ce héros des témoignages non équivoques.

Il descendait de Macharéeus, un héros qui avait tué Néoptolème. La prétrise du temple était transmise dans cette famille; c'est de là que prit le nom de Branchyde, et il était connu. La mère de Branchus, ayant eu pendant sa grossesse dans lequel le soleil lui apparut et lui était entré dans le sein, elle donna à son fils le nom de Branchus, la gorge. Étant devenu homme, il rencontra dans un pays, qui lui donna un baiser, et lui donna le don de prophétie; il devint un temple, qui fut appelé Branchus. Quant au surnom donné à Branchus, les historiens ne l'expliquent d'une manière très-claire : les uns

le rapportent à deux jumeaux aimés d'Apollon (Δίδυμοι); d'autres à une montagne du nom de Didyme, parce qu'elle avait deux sommets, et qui n'est pas éloignée du cap Posidium. L'oracle établi par Apollon fut accepté par les habitants, et des jeux didyméens furent institués et se célébrèrent à Milet pendant plusieurs siècles. L'héritage du pouvoir prophétique ne resta pas dans la famille de Branchus. Léodamas, Milésien de race royale, ayant été faire la guerre aux Carystiens, rapporta, avec les offrandes qu'il consacra à Apollon, une femme captive qui était mère. Branchus adopta cet enfant, et lui conféra le don de prédire : il l'appela Évangélus. C'est de lui que descendait la famille milésienne des Évangélides. Toutes ces traditions remontaient à une antiquité très-reculée; mais comme ce sont des mythes purement grecs, il est douteux qu'elles soient antérieures à la guerre de Troie. Macharéeus vivait 1171 ans avant Jésus-Christ. La réputation de cet oracle s'était étendue jusqu'en Égypte, et le roi Néchao fit hommage à Apollon d'une partie du butin qu'il avait conquis sur la ville de Cadytis en Palestine, 616 ans avant Jésus-Christ (1).

Crésus envoya au trésor des Branchydes des offrandes aussi magnifiques que celles qu'il avait envoyées à l'oracle de Delphes; elles s'étaient déjà tellement accrues au moment où les Milésiens se révoltèrent contre les Perses, qu'elles pouvaient seules suffire pour équiper une flotte. Hécatee de Milet, après avoir énuméré le nombre et la puissance des nations que Darius pouvait leur opposer, proposa d'employer les richesses du temple pour armer des vaisseaux; mais sa proposition fut rejetée (2). Après la soumission des Milésiens, Darius donna l'ordre d'incendier ce temple. Peut-être fut-il restauré à cette époque; mais sa ruine complète fut consommée par ordre de Xerxès, fils de Darius, qui incendia tous les temples de l'Ionie. Les Branchydes livrèrent à Xerxès les trésors du temple; et pour se dérober à la vengeance des Grecs, ils s'enfuirent en Perse. Le roi

(1) liv. V, ch. xxvi.
ibid., IX, 421.

(1) Hérodote, II, 159.

(2) Hérodote, liv. V, chap. xxvi.

les établit dans la Sogdiane; mais Alexandre les punit dans la personne de leurs descendants, en détruisant la ville où ils demeuraient, et en faisant massacrer tous les Branchydes (1).

La fuite des prêtres d'Apollon ne paraît pas avoir été fatale à l'oracle; car les Milésiens se mirent en devoir de construire un autre édifice, qui surpassât en grandeur et en magnificence tous les autres temples de la Grèce. C'est ce monument qui est parvenu jusqu'à nous, non pas tout entier, mais dans un état tel, que nous pouvons en reconnaître les principales dispositions. On peut le considérer comme contemporain des temples d'Éphèse et de Magnésie du Méandre; car le premier, préservé par les Perses, n'avait pas échappé à l'incendie. La construction simultanée de tels édifices donne la plus grande idée des richesses que possédait encore l'Asie, qui sortait cependant de crises si violentes.

CHAPITRE XL.

CONSTRUCTION DE TEMPLE.

Il est difficile de déterminer l'époque précise où ce monument fut commencé. Il fut construit par deux architectes, Daphnis de Milet, et Péonius d'Éphèse; comme ce dernier est le même qui termina le temple de Diane, sur lequel Alexandre voulait inscrire son nom,

par ses dimensions (Μέγιστον πάλιν τῶν πάντων); mais les Milésiens furent obligés de le laisser sans couverture, à cause de cette énorme grandeur (1). Ces paroles de Strabon méritent d'être discutées. Il est certain que le temple était sans toit; mais n'était-ce pas une disposition particulière à ce monument, comme à celui d'Olympie? C'est une question que nous examinerons en étudiant le plan de l'édifice. Pausanias se contente de dire : Non terminé; οὐκ ἔξεργασμένος.

L'enceinte sacrée du temple, ornée en dehors et en dedans d'un bois magnifique, pouvait contenir la population d'un bourg; il y avait d'autres sécos ou édicules où se rendaient les oracles et où se faisaient les cérémonies (2). Dans le téménos s'élevaient des monuments de tous genres, dédiés par la piété des plus puissants princes; on y remarquait surtout un autel érigé par Hercule de Thebes, et construit avec du mortier délayé dans le sang des victimes. Mais, sous les Romains, cet autel était devenu moins célèbre; les sacrifices avaient diminué, et l'autel était moins bien entretenu (3). Il était élevé sur plusieurs marches, et semblable à celui d'Olympie.

La statue d'Apollon était l'ouvrage de Canachus de Sicione; elle était de bronze et faite sur le modèle de l'Apollon Isménien de Thèbes, qui était de bois de cèdre (4). Cet artiste vivait dans

ASIE MINEURE.

Diane. Il en existe quelques-unes les collections modernes : plus bel exemple connu est celui qui est exposée dans une salle du Louvre, et qui a été prise dans la mer, près de Livourne. Elle est aussi au cabinet des antiques : figure d'Apollon Didyméen en bronze antique ; elle est massivement très-endommagée. Les Branchydes avaient emporté la statue ; elle avait été déposée à Sparte, en Médie ; mais elle fut prise par Alexandre ; c'est peut-être à cette époque que l'oracle cessa de fonctionner.

Pendant qu'Alexandre était en Asie, les députés Milésiens apportèrent une grande quantité d'oracles annonçant que le temple était fils de Jupiter et de la victoire d'Arbelles, la mort de Darius, et les mouvements qui survinrent à Lacédémone. L'oracle de Didymée était muet depuis le pillage du temple par les Branchydes ; la fontaine sacrée avait disparu, mais elle se montra de nouveau lorsque l'oracle reprit à fonctionner (1).

On ne saurait douter, d'après le témoignage de ces deux écrivains que j'ai cités, que ce temple ne soit resté intact pendant des siècles comme les cérémonies religieuses y ont été célébrées pendant des siècles, il est probable que la construction était

de nombreuses inscriptions recueillies sur le lieu ont fait connaître l'organisation du personnel du temple ; elles ont été analysées par le docteur Chandler, qui a mesuré ces statues colossales (2). Il en est plusieurs qui annoncent les riches offrandes des rois, coupes d'or, vases sacrés, et les grandes offrandes données par les rois asiatiques, les grands actes politiques, les victoires, étaient pour ces occasions de montrer leur puissance. Ce Prusias (Cynæus), roi de Bithynie, y consacra également des offrandes. L'auteur anglais observe avec raison que des registres réguliers de dons faits au temple étaient

inscrits sur le marbre : qu'on en trouverait en Asie de si importants ; mais chaque siècle a vu disparaître de précieux documents historiques, et presque toutes les inscriptions recueillies par Sherard, Chishull et Wheler sont aujourd'hui détruites.

Les inscriptions relatives au personnel du temple sont nombreuses ; le prêtre principal était le stéphanophore, qui portait une couronne d'or dans les sacrifices, le prophète, qui donnait la réponse de l'oracle. La garde du trésor était confiée à un préfet et à deux assesseurs, les hydrophores, chargés de porter l'eau destinée aux sacrifices. On voit dans les bas-reliefs du Parthénon une scène d'hydrophorie sacrée, qui fait connaître comment cette partie du sacrifice était pratiquée. Ces ministres du culte demeuraient dans le téménos ; cependant la fonction d'hydrophore n'était pas permanente, et souvent des offrandes étaient données au temple pour l'accomplissement de cette partie des cérémonies.

Le terrain qui avoisinait ce temple était considéré comme appartenant à la divinité, et dans le traité entre les Romains et Antiochus il fut rendu aux Milésiens, qui l'avaient abandonné (1).

La faveur dont jouissait l'oracle du temps des villes grecques ne se maintint pas sous les Romains ; cependant on retrouve encore l'empereur Hadrien honoré comme bienfaiteur et fondateur de ce lieu sacré.

A Apollon Didyméen et à l'empereur César Hadrien Auguste, olympien, sauveur et fondateur.

Cette autre inscription, en associant Apollon aux divinités d'Esculape et d'Hygie, rappelle que les Milésiens avaient élevé des autels à Apollon Oulios, ou guérisseur.

A Apollon Didyméen et à Esculape sauveur, et à Hygie.

L'empereur Julien, en essayant de rétablir l'ancien culte, n'oublia pas le temple des Branchydes, et cet oracle reprit son ancienne célébrité. Il fit détruire les chapelles chrétiennes qui

étaient établies dans le voisinage (1); mais le christianisme ne tarda pas à triompher : la ville de Milet se dépeupla de plus en plus, et ce célèbre oracle rentra dans le silence et l'obscurité.

CHAPITRE XLI.

ÉTAT ACTUEL DU TEMPLE.

Les premiers voyageurs qui observèrent ces ruines, dans les temps modernes, les trouvèrent complètement écroulées. Spon et Wheler, en 1672, tracèrent une esquisse du monument; une très-petite partie de la cella subsistait encore, avec un des pilastres dont nous voyons aujourd'hui les magnifiques chapiteaux; mais tout le reste du temple n'était qu'un amas de décombres. Je crois avoir établi que tous les temples de l'ionie ont été renversés par un tremblement de terre, dont les effets sont encore plus marqués dans celui des Branchydes, puisqu'il était plus colossal. Or, comme Julien consulte l'oracle avant de partir pour sa campagne contre les Perses, nous savons que le temple existait encore au commencement du cinquième siècle. C'est donc dans la période de 400 à 1,600 qu'il fut renversé; mais comme il se trouvait dans un pays désert, loin des grandes routes, il s'écroula sans que la tradition ait recueilli le moindre détail sur cette ca-

parait qu'il est de nouvelle fondation, car du temps de Chandler, en 1765, les ruines du temple étaient inhabitées, et le voyageur était obligé de coucher au village de Ura, qui en était éloigné d'une demi-lieue.

La plaine qui sépare les ruines de la mer est couverte de broussailles et de rochers à fleur de terre, qui rendent le chemin presque impraticable. Il n'y a aucun sentier tracé du village à la côte.

Nous allâmes le soir même au village avec les officiers de la *Mésange*. Tous les habitants sont Grecs : il y a environ quarante familles; mais il y a quelques années le village était plus considérable.

Le temple s'élève au milieu du village comme une montagne de décombres ou plutôt d'énormes blocs de marbre renversés les uns sur les autres. Il est facile de pénétrer sous ces marbres accumulés; on peut alors observer de beaux fragments sculptés qui se sont conservés intacts.

Le mur de la cella du temple existe dans tout le pourtour; il a une hauteur moyenne de trois mètres; le parement de la cella est brut; les pierres portent les boutons d'attente qui ont servi à les mettre en place. Le temple était diptère, et par conséquent décastyle. Il est orienté est et ouest, mais avec une différence de trente degrés au nord, si j'ai bien pris l'azimut.

Sur l'emplacement du pronaos, la masse des décombres est plus considé-

és; car le sol actuel est de plus mètres en contre-bas du niveau; et de tous les morceaux, les chapiteaux sont ceux qui moins être employés à d'autres.

Je donc prendre les moyens d'arrêter les seuls chapiteaux qui c'est-à-dire ceux qui sont en une hauteur de vingt mètres du sol. J'éprouvais d'autant de difficulté pour mesurer la coupe de sa base est entourée de blocs de marbre. Je fus obligé de lever un niveau une hauteur dante sur une des colonnes et dont la base est dégagée. Il dans le village ni échelle, ni rien de monter sur les colonnes. Le commandant fit venir quelques-uns avec une chaise volante; on lança avec une pierre corde par-dessus l'architrave; et pour en monter une plus haut, on monta un matelot, en s'aidant d'une échelle, fut en haut de la colonne. Au grand étonnement des Grecs, j'avais compris une telle chose. Une fois sur l'architrave, il me fallut palan auquel fut attachée, et je m'élançai à mon tour. Je mesurai les hauteurs des tambours et les détails du toit; mais ses dimensions sont si grandes que j'éprouvai de grandes dif-

icultés autour du temple deux rangs de colonnes; mais on retrouve la plus grande en place; de sorte qu'il est facile de reconnaître les dimensions du temple. Le parement du mur de la cella est fait de grands blocs de marbre; mais l'intérieur de la cella est en roche. L'épaisseur de la paroi est de 2^m, 73. D'autres fragments, moins ornés sont épars autour du temple; mais il en est qui ont été brisés et qui n'existent plus ailleurs. Je veux parler du chapiteau publié par Chandler, et dont la forme est déterminée par lui à être la cella. Le mur de la cella est à une certaine distance, des saillies paraissent avoir appartenu à des colonnes intérieures; cela indiquait un portique, et en effet, tout

cet ajustement se présente si naturellement pour le plan comme pour les dimensions, qu'on ne peut douter que ce temple n'ait été de la classe de ceux que l'on nomme Hypèthres, ayant au milieu une cour ouverte et des galeries latérales. « L'hypèthre, dit Vitruve (1), est décastyle devant et derrière; du reste, il est comme le diptère. » Or, comme le diptère est octostyle, le temple d'Apollon doit différer de ce dernier genre. Vitruve cite pour exemple de l'hypèthre le temple de Jupiter Olympien d'Athènes : on sait que ce temple est décastyle. J'explique ainsi les paroles de Strabon : « On fut obligé de le laisser sans toit, » c'est-à-dire qu'on fut contraint de disposer l'intérieur en forme d'hypèthre. On ne peut pas imaginer que la statue du dieu soit restée pendant plusieurs siècles exposée aux intempéries, sans qu'on ait pris des mesures pour la mettre à couvert. La restitution que je propose n'offre aucune difficulté de construction, puisque le pronaos pouvait être couvert par des solives de 10^m, 20, placées sur les pannes du fronton, en forme de pannes. Il en est de même de l'opisthodomos ou posticum, dans lequel je suppose qu'était placée la statue d'Apollon. Quant aux portiques latéraux intérieurs, ils étaient couverts en atrium, la pente du toit en dedans.

Il est une particularité qui distingue ce temple de la disposition indiquée par Vitruve : c'est que le mur du posticum n'a point d'antéfixes; il vient s'ajuster à angle droit avec les murs latéraux. Comme cette partie est bien conservée, on ne peut avoir de doute à ce sujet. Le temple n'avait pas de porte du côté de l'ouest (2).

En sortant du village du côté du nord, on arrive dans un champ où se trouve une rangée de statues de style très-antique; elles représentent des personnages assis dans l'attitude d'une statue égyptienne; le siège est simple : il imite un fauteuil de bois; ces figures sont vêtues de tuniques plissées et relevées sur leurs genoux; il y en a six sur la même ligne; les têtes ont été brisées.

Une dépression de terrain semble in-

(1) Liv. III.

(2) Voy. pl. 18.

diquer qu'en cet endroit il y avait un stade ; mais on ne voit aucune trace de gradins, ou d'autre construction.

CHAPITRE XLII.

PRIÈNE.

La fondation de Priène remonte à l'époque où les Cariens, les Léléges et les Lyciens, étaient seuls maîtres du pays ; cette partie de la côte était alors occupée par les Cariens, qui reçurent une colonie de Crétois et ne firent plus qu'un peuple avec eux. Les Ioniens, sous la conduite d'Androclus, étant abordés sur cette côte se rendirent maîtres de Milet, et s'y établirent à demeure. Quelques années après, Androclus alla secourir les habitants de Priène, qui étaient en guerre avec les Cariens. Ce chef fut tué dans le combat, et les Ioniens rapportèrent son corps à Éphèse. Les Ioniens s'établirent ensuite à Priène et à Myus ; ils étendirent leurs conquêtes et dépouillèrent peu à peu les Cariens de toutes leurs villes. Comme il y avait des Thébains parmi les Ioniens, Philotas Thébain et Æpytus Athénien, fils de Nélée, furent les chefs de la colonie de Priène (1). Strabon regarde Æpytus comme le fondateur de Priène : les colons thébains conduits par Philotas ne seraient arrivés que plus tard ; ces colons auraient donné à Priène le nom de Cadmé, par la raison que Philotas, second fondateur de cette colonie, était de Cadmée en Béotie (2). Priène, soit à cause de son voisinage du

avoir eu d'autre illustration dans l'antiquité que sa qualité de ville sainte ; elle n'a jamais eu d'existence politique indépendante, et son sort a toujours été lié à celui des autres villes d'Ionie. Lorsque les rois de Lydie tournèrent leurs armes contre les villes grecques, Priène ne put résister, et fut prise par le roi Ardys. Sous le règne de Cyrus la guerre recommença contre les Ioniens ; une assemblée générale eut lieu au Panionium ; Bias de Priène ouvrit un avis qui ne fut pas écouté par les Priéniens, mais que d'autres villes, Téos et Phocée, mirent à exécution. Bias proposait aux Ioniens de s'embarquer avec leurs familles et leurs objets les plus précieux, et d'aller s'établir en Sardaigne, où ils fonderaient une cité unique qui comprendrait toute l'Ionie. Les Grecs préférèrent la guerre à l'abandon de leurs foyers. Thalès de Milet, qui descendait d'une famille phénicienne, avait ouvert un autre avis : il proposait de n'avoir qu'un seul conseil général, qu'ils établiraient à Téos, ce qui n'empêcherait pas que les autres villes ne continuassent à se gouverner par leurs lois particulières. Aucun de ces avis ne prévalut (1).

Priène resta soumise aux Perses jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, non sans avoir ses dissensions intestines et ses tyrans domestiques, comme Milet et Éphèse. Elle souffrit cruellement sous le gouvernement de Tabatès, général perse, et plus tard de la part de Hiéron, un de ses propres citoyens. Lorsqu'elle eut repris

il.) de la mer; aujourd'hui la t presque doublée.

es de Priène, telles qu'elles aujourd'hui, démontrent clai- e cette ville ne fut jamais e religieux comme étaient les ana. Le commerce, l'indus- sance maritime étaient cou- les murs de Milet, sa voi-

uments de Priène sont tous u culte et aux jeux publics, t partie des fêtes religieuses, ite le temple de Minerve avec très-antique de la déesse (1).

de cet édifice formant un e décombres peuvent encore s; on retrouve aussi les ruines re et d'un stade; tous ces réunis sont du goût le plus aient une splendide ensemble t sur les terrasses de Priène t la vallée et la mer. Richard ui étudia ces ruines il y a un eilit une inscription en grands ui était gravée sur une des mple et qui est ainsi conçue :

Le roi Alexandre
le temple à Minerve Poliade.

eté de cette inscription con- l'étendue des inscriptions del'époque romaine. Alexan- ns doute occupé au siège de ue les Ioniens, moins jaloux habitants d'Éphèse, prièrent d'inscrire son nom au fron- eur temple.

re complètement à quelle ene fut tout à fait aban- sa population. Durant toute romaine, elle eut une exis- obscure; sa déchéance com- nommée par l'établissement on chrétienne dans ces con- nous on y observe quelques lises, et plusieurs des évêques és dans les notices ecclésias-

appartenait à la province : était sous la métropole d'E- premier évêque, Théosébios, u concile d'Éphèse; son se- e Isidore fut représenté au

ias, liv. VIII, ch. 5.

concile de Chalcedoine par Étienne, métropolitain d'Éphèse (acte 6 du concile de Chalcedoine); Étienne, évêque d'Éphèse, pour Isidore, évêque de Priène; et pour les autres évêques de la province d'Asie (1); le troisième est mentionné sous ce titre : Paul, évêque de la ville de Priène de la province d'Asie. Il est fait mention d'un quatrième évêque, nommé Démétrius, qui avait donné vingt écus d'or pour la construction d'une église. Il n'est pas nécessaire de rappeler que ces églises primitives étaient des édifices de très-petite dimension; d'après les ruines qui subsistent encore on pourrait les appeler de simples chapelles.

D'après l'aspect des ruines de Priène, on peut être assuré que cette ville fut renversée tout à coup, par un tremblement de terre dont le souvenir s'est perdu; les temples, les portiques et toutes les murailles sont écroulées et forment des monceaux de décombres, où on voit que nile temps ni la main des hommes n'ont contribué en rien à cette destruction. La plupart des temples de l'Ionie se présentent à nos yeux dans le même état, et la manière dont ils sont abattus ne laisse aucun doute sur la cause de leur destruction.

C'est à cette époque que les habitants de Priène auront abandonné leur ville, pour se retirer à Smyrne ou à Éphèse; le retrait de la mer avait déjà, comme nous l'avons dit, porté un grave préjudice à cette ville.

CHAPITRE XLIII.

RUINES DE PRIÈNE.

L'antique Priène est connue aujourd'hui sous le nom de *Samsoun kale* si : elle est absolument déserte. La ville était bâtie sur une des pentes abruptes du mont Mycale, ayant au sud-ouest la plaine du Méandre, et à l'ouest la mer.

Les murailles, qui sont encore d'une conservation parfaite, sont un bel exemple de l'appareil hellénique connu sous le nom de pseudisodomon; quelques parties sont en assises réglées et à

(1) Lequien, Oriens Christianus, t. III, p. 717.

bossage. La pente de la montagne étant très-rapide, l'intérieur de la ville est disposé en terrasses sur lesquelles s'élevaient les principaux édifices; la ligne des murailles forme un grand triangle, dont l'acropole occupe le sommet et dont la base est parallèle à la plaine.

La partie supérieure de l'acropole est défendue par un grand ravin qui sépare cette forteresse du reste de la montagne. On est étonné de voir le sol tout hérissé de rochers comme si jamais ces chemins n'eussent été fréquentés par des hommes; des escaliers rustiques, taillés dans le roc, conduisaient à l'enceinte, mais ne sont pas beaucoup plus praticables.

Cette partie haute de la ville ne paraît jamais avoir été occupée par des maisons.

En descendant de la citadelle, on arrive sur une grande esplanade où s'élevait le temple de Minerve. Malgré l'état de destruction où se trouve cet édifice, comme tous les morceaux sont encore sur le sol, et que ce sont des blocs de marbre de grande dimension, il est possible de rétablir l'édifice dans toutes ses parties. L'enceinte sacrée du temple de Diane est dirigée de l'est à l'ouest; on y arrive par des propylées de marbre, dont le plan diffère peu des propylées d'Athènes; une façade avec quatre colonnes d'ordre ionique donnait accès à un vestibule soutenu par deux rangs de pilastres, et du côté de l'enceinte un autre frontispice, de quatre colonnes,

peu convenable pour la construction des temples; il partageait cet avis avec les architectes Tharchésius et Hermogène. Aussi fit-il d'ordre ionique le temple de Priène (1). »

Le temple qui s'élevait au milieu de l'arée était péritère et hexastyle; il avait six colonnes de face et onze sur les côtés; l'ordre était du style le plus pur, et ne brillait pour ainsi dire que par ses proportions: ce n'est que dans les temps de décadence que la profusion des ornements est venue altérer la pureté des lignes.

La frise était lisse et la corniche ornée de denticules et de palmettes; autour de l'édifice le terrain est jonché de débris de colonnes et d'architraves qui appartenaient sans doute au péribole. De la terrasse où est situé le temple, on descend par une pente rapide, qui portait sans doute un escalier, sur la terrasse inférieure où était le stade et l'agora.

Le stade, est parallèle au mur de la terrasse; il n'a qu'un rang de sièges du côté qui regarde la plaine; la plupart des sièges sont enlevés, mais on peut bien juger de l'ensemble. L'agora ne se distingue plus que par une enceinte jonchée de débris, il n'y a pas une seule colonne debout dans Priène. Le reste de la ville était occupé par des habitations; on ne voit pas comment la ville communiquait avec le port quand la mer était voisine. On voit encore les vestiges d'un théâtre; c'est le monument le plus ruiné de tous.

Il suffit de constater que Priène n'était



est loin d'être épuisée, et l'on n'aurait pu faire des découvertes intéressantes si l'on visitait Priène par les moyens de remuer cette masse accumulée.

Les tombeaux des Priéniens situés au voisinage de la ville ont par leur grande ressemblance avec ceux des Grecs. Ce sont des excavations dans le flanc de la montagne, dans lesquelles on introduisait les cercueils; un grand nombre d'inscriptions a été découvert par Chandler, le reste est iné-

connu. Un kalé si est situé à quatre ou cinq mètres de Kélibesch, gros village anciennement habité par des Grecs; plus bas est un autre village du même nom, habité par les Turcs. Kélibesch est à douze kilomètres de Soukeuiéh, gros bourg où réside l'agha du district. Ceux qui voudraient visiter Priène feraient bien de partir d'un cawas à Seukieh, attendu que les Grecs de Kélibesch sont assez rares pour les étrangers.

Un ruisseau considérable descend du nord vers Mycale, et va se jeter dans la mer. Plusieurs géographes sont parvenus à identifier ce cours d'eau avec le Gæsus, cité par Pline et par Hérodote en décrivant la baie de Mycale dit positivement (1) que le Persan quitta sa position, et s'avança après avoir dépassé le temple des Perses, de Mycale jusqu'à l'embouchure du fleuve Gæson et du Scolopéis, laquelle est le temple de Cérès, bâti par Philiste fils de Pasi-

on, comme la bataille de Mycale se fit sur le revers nord de cette montagne, la plaine où était le Panion (Paniot), le Gæsus ne peut couler dans la vallée du Méandre; c'est un cours d'eau qui se jette dans la mer, dans la baie de Mycale.

Strabon qui décrit la côte en allant du nord, mentionne d'abord le cap Mycale (2). Sur la partie de la côte nommée Mycale (le promontoire de Mycale) l'embouchure du fleuve Gæsus, la Panionie. Le fleuve Gæson ne se jetait dans un lac. Il y

aurait lieu de croire qu'il s'agit de deux rivières différentes (1).

LES RUINES DE PRIÈNE D'APRÈS MANNERT (2).

Sur la rive nord, et près de l'embouchure du Méandre, s'élevait la ville de Priène, dont le territoire s'étendait jusqu'au fleuve. Priène n'a pas été longtemps une ville maritime. Du temps de Ptolémée et de Strabon elle était déjà éloignée de la mer; cependant Hérodote fait mention de la flotte que cette ville envoyait au secours des Ioniens (3), et Seylax nous apprend qu'elle avait deux ports, dont l'un pouvait être fermé. Les nombreux détours du Méandre du côté de Myus devaient aussi se porter vers le territoire de Priène.

Un enfoncement du golfe de Milet s'étendait encore jusqu'à Myus à l'époque romaine, et devait se prolonger jusqu'au voisinage de Priène; mais les marécages qui se formaient rendaient ces parages impraticables aux navires, et peu à peu le fleuve portait son embouchure plus au large vers l'ouest. Les ruines de Priène sont aujourd'hui connues sous le nom de Samsoun kalé si, situées au pied d'une haute montagne, à un mille environ du Méandre et un peu plus de la côte maritime.

Un petit fleuve qui s'appelle Kélibesch tchai, et qui la plupart du temps est à sec, coule de la ville vers le Méandre; ce ne serait autre chose que le fleuve Gæsus de Méla (4), qui aurait eu son embouchure dans la mer; mais aucun observateur ne l'a encore reconnu.

Priène était une colonie des Ioniens (5); elle faisait partie des douze villes de l'alliance ionienne, mais d'après Hérodote elle appartenait à la Carie.

Priène ne fut jamais une ville puissante et considérable; en 1230 les Turcs s'emparèrent de la province.

(1) Voy. Méla, liv. I, 17.

(2) Geographie der Griechen und Römer, t. III, 264.

(3) Hérodote, liv. VI, 8.

(4) Méla, liv. I, 17.

(5) Pausanias, liv. VII, 2.

CHAPITRE XLIV.

MAGNÉSIE DU MÉANDRE. — TEMPLE
DE DIANE LEUCOPHRYNE.

La ville de Magnésie était située partie en plaine et partie sur le penchant du mont Thorax ; ses murailles, composées de blocs de pierre de grande dimension, sont presque entièrement conservées. On peut du moins en suivre les contours dans toute leur étendue. On a employé pour leur construction la pierre tirée du lieu même : c'est une espèce de travertin ; mais les édifices publics étaient en marbre blanc, tiré du mont Pactyas, la même montagne d'où les Éphésiens avaient extrait le marbre destiné à la construction du temple de Diane Éphésienne. Parmi les édifices situés dans la plaine, on remarque un stade ou hippodrome, d'une conservation presque complète, et un édifice considérable, probablement le gymnase, dans les ruines duquel se trouvent plusieurs beaux fragments d'architecture.

L'édifice qui avait donné à la ville de Magnésie toute sa renommée, le temple de Diane Leucophryne, était situé non loin du gymnase, dans une enceinte quadrangulaire, tout en marbre blanc. Les anciens se sont plu à faire tant de descriptions de cet édifice, que les dimensions en étaient connues avant même qu'il ne fût retrouvé ; il était octostyle (c'est-à-dire à huit colonnes de face), péristère (avec un portique) et

Téos, fut mis à mort par le gouverneur perse. Il fallait qu'elle surpassât en magnificence toutes les autres villes d'Ionie, de Lydie et de Phrygie, puisque le satrape lui avait donné la préférence. Réunie au royaume de Pergame, après la chute d'Antiochus, elle reçut quelques embellissements de la part des princes Attale. Tibère étendit son droit d'asile ; et les empereurs Nerva, Hadrien et Trajan firent faire des constructions dont les ruines subsistent encore. Dans les temps chrétiens, Magnésie fut épiscopale, comme nous le voyons d'après le Synecdème d'Hierocles.

L'édifice était orienté de l'est à l'ouest. Le temple proprement dit, ou *naos*, était entouré d'une place (*area*) et d'un portique (*stoa*), qui formait l'enceinte sacrée. Ce portique était lui-même entouré d'une autre enceinte, qu'on appelait le Téménos ; c'est la disposition générale de tous les grands temples de l'antiquité. L'enceinte du Téménos est jonchée de débris de marbre sculptés, de corniches provenant du portique d'enceinte.

Le sol du temple proprement dit est également couvert de décombres, provenant de la chute des fûts de colonnes. C'est sous cette première masse de débris qu'il fallut chercher les frises tombées et englouties dans un sol argileux et tendre, qui a préservé les sculptures d'une rupture complète.

Les colonnes du pronaos sont tombées dans la direction du sud-est. On

ci la traduction de ces deux qui font connaître en même l'état du service des postes de Mineure, et le soin que prennent de la Porte pour la sécurité des voyageurs.

CON D'UN FIRMAN DE ROUTE.

Illustres docteurs orthodoxes, administrateurs, qui êtes en dans les districts des pays qui de Scutari à Smyrne, Aidin, Denguizli, et vous, primats localités, à la réception de ce ment suprême, sachez qu'int occupés à doter l'empire ons qui développent sa progressive, nous avons arrêté vice des postes serait confié à chirs, qui nous rendraient s recettes et des dépenses, ou euliers qui offriraient de s'en ar spéculation, en déposant e proportionnée à l'importance, de manière que meurât libre de toute charge port. Ce genre de service est it définitivement organisé de Smyrne, et de Constantinople adrinople. Sur ces deux lignes, cheval de poste est de deux demie par heure de route. Au myrne et d'Andrinople jusqu'à limite de leurs territoires, le haque cheval est de quatre-as par chaque heure de che-ans tout le reste de l'empire, ements nouveaux n'ont pas u d'application, le tarif du a, comme par le passé, d'une tre à l'heure : telle étant notre rême. Maintenant que cinq français de distinction vont en route de ma Sublime Porte lieux désignés plus haut, dans istrict de vos juridictions qu'ils vous aurez à leur fournir re forts chevaux, que vous payer au taux des nouvelles es, et vous leur délivrerez un de ce qu'ils vous auront payé ; ous garderez bien de faire le Vous éviterez également de les indigènes nos sujets en , comme en autres fournitu-

res. Dans les lieux périlleux, vous prendrez toutes les mesures pour leur parfaite sécurité durant le trajet, et les ferez passer rapidement à leur destination, sans qu'ils aient à se plaindre de votre mauvaise volonté. Vous éviterez aussi de les arrêter, sous le vain prétexte qu'il leur faudrait attendre les montures. Enfin, vous pénétrant bien de ce point, qu'il est contraire à notre volonté suprême que vous exigiez d'eux la moindre chose au delà du tarif stipulé, vous vous conformerez strictement à nos injonctions, et vous vous appliquerez, de tout votre pouvoir, à remplir ponctuellement nos ordres. Sachez-le ainsi, et ajoutez pleine foi à ce signe impérial.

« Donné à Constantinople la bien gardée, le dernier jour du mois de djémazoul-ewel 1258 (1842).

« Pour traduction conforme,

« Le premier drogman du Consulat général de France à Smyrne,
baron de NERCIAT. »

TRADUCTION DU FIRMAN DE VOYAGE DE SMYRNE A SCALA-NOVA.

« Très-illustres docteurs orthodoxes qui vous trouvez placés en qualité de juges, mouftis sur la route de Smyrne aux lieux désignés ci-après, et vous, administrateurs, membres des conseils municipaux, etc., sachez que, l'ambassadeur de France nous ayant exposé, dans une note officielle, que M. Texier, beyzadé français, escorté de quelques compagnons et de quelques serviteurs, désirait voyager de Smyrne à Couch-Ada Magnésie du Méandre, Aidin et Denguizli, et qu'il demandait, en conséquence, un firman qui garantît la sécurité de ces voyageurs, nous avons bien voulu leur accorder le présent firman. A son exhibition dans tous les districts de vos juridictions respectives, vous aurez soin de les faire voyager avec les plus grands égards, de les pourvoir des vivres et des montures pour leur argent, au prorata de leurs besoins, et d'exercer envers eux les lois de la révérencieuse hospitalité. Sachez-le ainsi, et gardez-vous bien d'y contrevenir, car nous entendons que nos ordres soient exécutés sans la moindre infraction.

L'UNIVERS.

Voyage à Constantinople, au com-
mencement du mois de djemazi-oul-
adé 1258, 1843 . . .

Pour se rendre de Scala-Nova à Ma-
gnésie, on peut suivre deux routes : la
première par Soukî; c'est celle qui est
praticable aux voitures; on peut l'appe-
ler la route du sud; la seconde, pas-
sant par Dermen-déré ou Ortygie, est
à peine praticable aux cavaliers. Il faut
franchir une des crêtes les plus élevées
du Mycale pour aller chercher les sour-
ces du fleuve Léthéus, dont le cours se
dirige vers la plaine de Magnésie. Cette
dernière route n'a pas plus de douze à
quatorze kilomètres de parcours : qua-
tre kilomètres jusqu'à Dermen-déré;
on monte ensuite, à travers des rocs
éboulés, jusqu'à la partie haute d'une
vallée appelée Atchiova, au milieu de
laquelle est un grand village. Le som-
met du col dont je viens de parler est
occupé par des constructions qui se con-
fondent tellement avec le rocher, qu'on
a peine à y distinguer le travail des
hommes; ce sont des pans de murs
composés de pierres brutes, de dimen-
sion colossale, et qui sont contempo-
rains du Nymphée d'Ortygie (1). Ce sont
sans doute d'anciens ouvrages des abo-
rigènes. Au village de Atchiova, on re-
marque plusieurs fûts de colonnes de
marbre cannelées, de 0,80 à 0,90 de
diamètre. Comme cet endroit est com-
plètement cerné par les montagnes, il
n'est pas probable que ces antiquités
aient été apportées d'ailleurs; néan-

vage. Les lianes qui se mêlent aux ar-
bousiers et aux chênes-lièges forment
des berceaux de verdure impénétrables
au soleil. Arrivé au sommet de cette par-
tie de la montagne, on reconnaît que la
roche change de nature : de longues stra-
tifications de marbre blanc apparaissent
sur le flanc de la vallée, qui réunit les
eaux de tous les plateaux supérieurs,
et donne naissance au Léthéus (1). On
n'est pas, en ligne droite, à plus de six
kilomètres d'Ephèse. C'est dans cette di-
rection qu'il faudrait chercher les car-
rières de marbre blanc découvertes par
le berger Pixodore. Peut-être pourrait-
on y trouver l'autel d'Évangélus, qui
fut élevé par ordre des Éphésiens (2). Le
cours du Léthéus s'augmente rapide-
ment du tribut d'une foule de ruisseaux
qui coulent de ces montagnes. Un peu
avant l'arrivée dans la plaine de Magné-
sie, il traverse un village turc aban-
donné, où sont de nombreux débris de
colonnes, d'entablements, et tout ce qui
constitue une station ancienne assez
importante. Mais il n'y a point d'ins-
criptions : elles ont sans doute été, selon
l'habitude, employées dans le cimetière
turc; peut-être faut-il voir dans cet en-
droit l'emplacement de l'ancienne Hylé;
nous dirons en décrivant la plaine en
quel lieu fut situé l'Antre d'Apollon.

Le fleuve Léthéus, une fois qu'il a
gagné la plaine, forme des marécages,
dont l'étendue s'augmente chaque année,
et a fini par chasser tous les habitants
de ces districts.

CHAPITRE XLV.

MAGNÉSIE DU MÉANDRE.

lline isolée. Cette colline est de constructions archaïques pélasgique. Nous avons décrit la construction dans le chapitre sur Un examen plus approfondi de nous porte à croire qu'on les identifier avec celles de la Anéa, qui, suivant quelques auteurs appartenait à la Lydie ou à la Carie. de Byzance et Scylax émettent des avis opposés. Mais le ces deux géographes dit que l'Anéa était située à l'opposite ; elle est donc plutôt comprise limite de la Lydie. Hiérocles, neccème, place cette ville dans de l'Asie. C'est encore une raison la regarder comme une ville Thucydide mentionne souvent Anéa comme ayant été occupée par des exilés de Samos dans la partie de la guerre du Péloponnèse. suivant cet historien, c'était une citadelle, ou au moins accessible par les habitants de Chio y par descente, et de là se mirent en avec les Milésiens. Il résulte en d'un autre passage, qu'un hénien, nommé Lysiclès, étant à Myus avec douze barques, par terre à travers la plaine du ; mais il fut attaqué par les t les habitants d'Anéa, près roit qu'on appelait Sandius fut mis en déroute. Il paraît près cela, que les Anéites étaient dans le voisinage du Méandre, Magnésie et Priène, dans le groupe aux qui sépare ces deux villes ; territoire s'étendant jusqu'aux la mer de Samos. Étienne de lit que cette ville avait pris son amazone Anéa.

Le de la route est tracé à travers terrains accidentés du mont jusqu'à Seukie, ville moderne, trouve quelques fragments anciens qui sont apportés de Samienne Priène.

est située dans la plaine du : de là aux ruines de Magnésie, le cours n'offre aucune difficulté. La distance est d'environ douze kilo-

La chaîne du Pactyas forme un groupe montagneux qui s'étend de l'ouest à l'est, depuis la mer jusqu'à la vallée du Méandre. Elle est bornée au nord par la vallée du Léthéus, dont le cours se dirige vers l'est, et au sud par la vallée de Atchiovra. Au moment de joindre la plaine de Magnésie, cette vallée se rétrécit, et forme un col dont le prolongement portait dans l'antiquité le nom de mont Thorax. Le revers oriental du mont Pactyas, du côté du Méandre, se prolonge en ligne droite nord-sud, de sorte que la plaine de Magnésie se trouve encadrée, au sud et à l'ouest, dans une enceinte carrée.

En entrant dans la plaine par la vallée du Léthéus, on voit à gauche un village composé de quelques huttes, remarquable par une source très-abondante qui forme un beau bassin entouré de platanes. Des débris d'architecture assez nombreux couvrent le sol. En suivant la pente de la montagne vers le village de Gumuch, on aperçoit à micôte une vaste grotte ouverte vers le sud. On ne trouve dans ces ruines aucune inscription qui mentionne l'ancien nom du village ; mais cette grotte est un indice suffisant pour y reconnaître le village de Hylé, qui, selon Pausanias, était voisin de Magnésie (1), et se distinguait par une grotte consacrée à Apollon, et dans laquelle on conservait une très-antique statue de ce dieu.

Un passage de Xénophon, relatif au site de Magnésie, nous mettrait sur la voie pour reconnaître l'emplacement de cette ville, quand même il ne resterait pas d'autres preuves dans les ruines de ses édifices. Avant que la ville actuelle ne fût fondée, il existait dans cette plaine une petite ville du nom de Leucophrys, qui était voisine d'une source thermale très-abondante, formant un lac d'un stade d'étendue, et dont l'eau était potable. Elle était célèbre par un temple de Diane (2). Cette localité se reconnaît

(1) Pausanias, Phocide, liv. X.

32.

(2) L'armée des Grecs en Leucophrys, lieu remarquable par

Leucophrys, lieu remarquable par

aujourd'hui près du village de Gumuch. Il y a des sources chaudes, près desquelles existent encore des ruines d'un édifice romain. Les habitants viennent de fort loin y prendre des bains. Ces sources n'étant plus entretenues s'épanchent dans la plaine, et forment la majeure partie des marécages qui la rendent si malsaine. Autrefois les eaux étaient portées à Magnésie par un aqueduc que l'on observe encore dans un parcours assez étendu. Il est couvert d'épaisses couches de stalactites; et comme la source n'est pas fort élevée au-dessus du niveau de la plaine, cet aqueduc forme un canal de deux mètres environ de hauteur. Cet endroit reçut sans doute le nom de Leucophrys à cause des rochers blanchâtres qui couronnent les crêtes du Pactyas, et qui sont de calcaire crayeux. Le surnom de la divinité qu'on y adorait est un surnom local, auquel il ne faut pas chercher d'autre signification. Nous voyons dans la même contrée Apollon Clarien, — Diane Éphésienne, — Diane Pergée, tous surnoms qui désignent des dieux topiques.

En parlant du bourg de Leucophrys, Xénophon ne fait aucune mention du nom de Magnésie. Cette ville existait pourtant alors, car sa fondation remonte à une antiquité bien plus reculée. Elle dut sa création à une colonie de Magnésiens des environs de Dotium en Thessalie (1), et arriva bientôt à un cer-

être comparée à celle d'Éphèse. Toute la crête du mont Thorax est couronnée par une muraille en pierres de taille, ouvrage des rois grecs; elle est défendue de distance en distance par des tours carrées. Les murailles descendent ensuite dans la plaine, et vont rejoindre le lit du Létéus, où on les retrouve encore presque intactes. Les piles, construites en pierres de grand appareil, que l'on retrouve dans le lit du fleuve, donnent à penser qu'à une certaine époque il a été en partie renfermé dans l'enceinte. Du côté des eaux chaudes on voit un stade entièrement conservé. Tous les gradins sont encore en place, et l'on observe quelques piédestaux qui ont supporté des statues.

Le versant du mont Thorax était taillé en terrasses formant plusieurs étages, sur lesquels s'élevaient divers monuments. Le Gymnase est dans la plaine. C'est un vaste édifice, entièrement conservé, mais qui a tous les caractères de l'âge romain. Il se compose d'une grande salle, entourée d'autres salles, plus petites et disposées comme au gymnase d'Alexandria-Troas.

Le temple s'élevait au milieu d'une enceinte de muraille, encore parfaitement conservée, et située dans la partie la plus basse de la ville.

Les colonnes de chacune des faces étaient tombées, en conservant leur distance respective. L'entablement formait au milieu des joncs (car les marais ont

ent reliés ensemble par des fer scellées en plomb. Une entrant dans le chapiteau et des tenons étaient scellés de pierre de la frise, et les étaient reliées de même. J'ai au musée du Louvre plus de armées de fer et de plomb inées du temple. C'est ce système qui empêcha l'entasse se disjoindre lorsque l'édifice renversé par le tremblement mais nous edmes une peine à tirer les morceaux à mesure éentaient.

de cet état de l'édifice, que rties de l'entablement étaient inées de la fondation, et que e n'a pu être placée après e restauration. Chacune des e, comme repère, une lettre le lit supérieur. La série à l'angle S.-E. par la lettre us sommes assuré qu'aucune de la frise n'a été dérangée; impons de fer, scellés en aient le chapiteau à l'archi- utes les pièces de l'archi- elles. La présence du fer eil édifice pourrait donner utes sur l'âge de sa cons- ais au Parthénon d'Athènes es pierres étaient également er. On trouve des traces de e de fer dans des tambours qui n'avaient jamais été dé-

toutes les bases, qui sont de e, restaient à leurs places ; elles sont composées d'un e marbre, et le tore est orné e feuilles ou de rais-de- ornements varient sur chaque

sont cannelés, la colonne le trois à quatre blocs de s chapiteaux sont ioniques, e plus parfait ; les ornements es sont variés sur les divers

s du temple était composée onnes, dont les entre-colon- taient pas égaux, mais étaient s des rapports qui s'accor- itement avec les proportions ir de la cella ; c'est ce que

Strabon entend par le mot *Eurythmia*.

Les colonnes extrêmes 1 et 8 s'ajustent avec les colonnes du portique latéral ; l'entre-colonnement était de 2 mètres ; celles qui suivent, 2 et 7, sont placées dans l'axe du *ptéroma* ; les deux autres, 3 et 6, sont dans l'alignement des antes ; et enfin les deux colonnes du milieu, 4 et 5, s'alignent avec les deux colonnes qui étaient placées entre les antes. Cet entre-colonnement était plus large que tous les autres, il était de 2^m 25.

Les deux frontons étaient tombés sans se disloquer. Nous n'avons pas trouvé de bas-reliefs dans celui de la façade. Celui du posticum offrait une particularité qui se rencontre rarement dans les temples antiques : il avait dans le milieu une fenêtre, dont le pourtour était décoré d'un bandeau architravé ; elle était destinée à donner de l'air dans les combles. Cela prouve, à mon avis, que le temple n'était pas hypèthre, car les combles, dans ce cas eussent pris leur jour sur la cour intérieure.

Dans l'alignement du temple et du côté du posticum, on voit un massif de maçonnerie de marbre, qui est trop ruiné pour qu'on puisse en reconnaître l'ordonnance. Les eaux des marais sont plus profondes en ce lieu que partout ailleurs. Nous y opérâmes cependant quelques fouilles, qui mirent à découvert une jambe d'une figure plus grande que nature, en bas-relief : elle avait appartenu à un homme nu. On découvrit également le pied d'une statue de femme, chaussé d'un cothurne, et différents débris de torses de marbre. Ce petit édifice était carré. Les inscriptions en l'honneur de Nerva et de Marc-Aurèle et une inscription impériale que je n'ai pu lire prouvent que cet édifice était élevé en l'honneur de quelque empereur ; les autres inscriptions que j'ai copiées dans les différentes parties de l'enceinte sont toutes de consuls ou de pontifes. Dans les fouilles qu'on a faites à Athènes autour du Parthénon, on a trouvé, dans l'axe de l'édifice du côté de l'est, les débris d'un petit temple circulaire ; avec une inscription en l'honneur d'un César. Ce temple occupe précisément la même place que le massif de maçonnerie qui est dans le Téménos de Magnésie.

L'inscription suivante est gravée sur un piédestal en forme d'autel, à droite, c'est-à-dire à l'angle N.-E. :

A l'empereur Norva César Auguste, père de la patrie, grand pontife, revêtu de la puissance tribunitienne, consul pour la troisième fois, le sénat philhellène et le peuple ont élevé (cette statue).

Par les soins de Titus Flavius Démocharès, fils de Cyrrenas Démocharès, grand prêtre et scrivain du peuple.

L'autre inscription est gravée sur une stèle semblable; il est évident que les deux statues des empereurs faisaient face au frontispice du temple.

A l'empereur César, maître de la terre et de la mer, Marc Aurèle Antonin, pieux, heureux, auguste, Marcus Aurelius Stratoniceus, et Silicion Héroclès, et Marcus Aurelius Ophellitus et Aurelius. (Daph) Iias, grands prêtres et scrivains, ont élevé (cette statue), Crispus étant logiste et asarque.

Une inscription des plus importantes, au point de vue de l'étude de l'édifice, se trouve gravée sur un fragment d'autel; elle est malheureusement incomplète; mais elle prouve d'une manière incontestable que ce monument est bien réellement le temple de Diane Leucophryne, bâti par Hermogène.

Sous la stéphanophorie d'Hécatorode, Aphrodisac... fille de Démocharès, était devenue prêtresse de Diane Leucophryne...

Une autre inscription, sur laquelle se trouve inscrit le nom de Diane Leuco-

les Amazones sont tantôt à cheval tantôt à pied : elles ont pour armes la sagaye, l'arc et l'épée, et portent des boucliers qui, d'après la disposition de l'armature intérieure, devaient être de cuir.

Le caractère le plus saillant de cette œuvre est la composition, qui décelé un artiste consommé dans son art. Tous les pleins et les vides sont calculés avec une savante recherche. Les mouvements des figures sont justes et vivement accentués; toute la partie sud est exécutée avec un nerf et une habileté qui n'a point d'égale dans les monuments de l'art romain. L'anatomie de chaque figure est exacte, et il y a certains ajustements de guerriers grecs qui ne seraient pas déplacés dans une figure destinée à être isolée. Cependant il ne faut pas oublier que cet ensemble comprenait plus de quatre cents sujets; il n'est donc pas étonnant que, vus à terre, examinés de près l'un après l'autre, on trouve dans quelques parties des négligences de dessin qui paraissent étrangères à l'école grecque. Il faut convenir que la connaissance de la sculpture monumentale des édifices grecs d'Asie en est à son début. Tous ceux qui ont pu comparer la frise de Magnésie du Méandre avec celle de Phigalie ont été d'accord pour y reconnaître une grande analogie dans la composition et dans l'exécution; celle de Magnésie est à plus haut relief, car il y a des figures qui se détachent com-

méanti, et nous ait permis de ainsi le jugement d'un écrivain, chose si rare dans l'étude

de la frise du temple de Phrygie que ce monument est généralement connu des artistes; mais observé, dans les murailles du Boudroum et dans celles de la de Cos, des fragments de représentant des combats d'Amazons; qui, très-probablement, produisent le tombeau de Mausole. Ces statues, exposées depuis tant de siècles les causes de destruction, sont restées aussi bien conservées que la Magnésie; mais je remarque une analogie dans la composition architecturale, que je suis conduit à reconnaître dans les sculptures comme de la même

manière les artistes seront plus favorables à la sculpture des Grecs que l'absence des monuments qui sont si rarement observés par des compétents seront plus convaincus de la vérité, que je ne suis dans d'autres temps.

Strabon de Strabon n'est pas le seul à mettre à même d'apprécier l'art des anciens sur le temple de la Magnésie. Vitruve en parle avec un sentiment d'admiration assez rare chez les Romains, et il n'hésite pas à placer la ville de la Magnésie, au nombre des plus célèbres de son temps.

La ville de la Magnésie, on ne peut que louer la Diane Leucophryne. L'exception faite du temple d'Ephèse, par sa grandeur, par la beauté de ses offrandes, par ses justes mérites et l'art avec lequel il est construit, par l'ornementation du lieu, ce temple passe tous les temples d'Asie. Il surpasse tous, excepté deux, celui de la ville de la Magnésie. C'est assez pour prouver que cet édifice était célèbre, s'il n'était resté sans être terni, Strabon n'aurait pas manqué de le louer, comme il l'a fait pour le temple de Didyme.

Le temple ou le témenos du temple est par une grande muraille onctueuse, à bossages, qui se rattache aux remparts de la ville; des

tours carrées, placées de distance en distance, défendaient l'édifice contre toute tentative de rapine. Des portiques d'ordre dorique grec régnaient dans le pourtour; ils étaient d'une grande simplicité, et ornés dans l'intérieur d'une peinture unie. Sur le devant du temple, et un peu à gauche, était une enceinte en forme de basilique, et qui a pu servir de salle d'assemblée du conseil suprême.

On voit que les murailles de l'enceinte ont été reconstruites par les Romains, mais avec des matériaux primitifs; c'est, je pense, à l'époque où le droit d'asile fut augmenté par Tibère (1).

Les inscriptions ne permettent pas de déterminer d'une manière positive l'époque de la construction de cet édifice; mais on sait que tous les temples de l'Asie, à l'exception de celui d'Ephèse, furent brûlés par ordre de Xerxès (2).

Il n'est donc pas antérieur à l'invasion barbare. On sait, de plus que les principaux monuments religieux n'ont commencé à se relever de leurs ruines qu'à l'époque d'Alexandre. Cette œuvre de restauration s'est continuée sous ses successeurs, et les princes Attalides ont donné aux arts un essor que les Romains n'ont fait que suivre. Comme nous connaissons la date de la reconstruction des temples de Priène, et que l'architecture de la Magnésie a des rapports très-évidents avec ces derniers, il est naturel de regarder ces édifices comme à peu près contemporains; et l'on peut, sans crainte d'erreur, admettre que le temple de Diane fut construit dans la période de 330 à 300 avant J.-C.

On ne doit pas douter cependant que l'ensemble des édifices sacrés de la Magnésie n'ait été sujet à quelques changements, ou n'ait reçu des offrandes, dont quelques-unes consistaient en colonnes, autels, ou ornements d'architecture.

VILLES D'IONIE AU SUD DU MÉANDRE.

Toute la région de la vallée du Méandre au sud de Milet formait, à l'arrivée des Ioniens, un vaste golfe parsemé d'îles;

(1) Tacite, *Annales*, liv. III, ch. 67.

(2) Strabon, liv. XIV, p. 634.

aujourd'hui ce ne sont plus que des plaines marécageuses où les habitants construisent des huttes temporaires en branches de tamariscs. Les villes de Myus, de Pyrrha, et d'Héraclée étaient des ports de mer, qui se sont trouvés ensablés par des alluvions; et déjà cette action du fleuve se faisait sentir dès les premiers siècles de notre ère puisqu'elle fut cause de la ruine de Myus. On ignore aujourd'hui où fut placée la ville de Myus; elle occupait au pied du mont Latmus un petit golfe, ou plutôt une crique dépendant du golfe de Milet, à trente stades environ de l'embouchure du Méandre. Tout ce territoire fut enlevé aux Cariens, cependant les Grecs regardent Cydrelus comme le fondateur de Myus. Cette ville fit partie de la confédération ionienne, et fut donnée à Thémistocle par Artaxerxe. L'existence de Myus ne fut pas de longue durée; les sables charriés par le fleuve ayant converti le golfe en un vaste marais, les moustiques et d'autres moucherons s'y multiplièrent de telle sorte que les habitants furent forcés de l'abandonner; ils se retirèrent à Milet emportant avec eux leurs meubles et les statues de leurs dieux. Du temps de Pausanias il ne restait plus à Myus qu'un temple de Bacchus en marbre blanc. Pausanias ajoute que les habitants d'Atarnée près de Pergame eurent un sort pareil : ceci explique pourquoi les ruines d'Atarnée ont complètement disparu (1).

placement de ce bourg dans les marais qui bordent, au nord, le lac de Bafi.

Le mont Latmus (1) dont la base est baignée par les eaux du Méandre, a donné son nom à la ville de Latmus, qui fut ensuite appelée Héraclée. Elle est brièvement mentionnée par les géographes, mais n'a jamais joué un rôle marquant dans l'histoire. Les ruines sont encore remarquables, et leur position près du lac de Bafi est des plus pittoresques.

RUINES D'HÉRACLÉE DU LATMUS

Héraclée est située à la base même de la montagne, et le pied de ses murailles baigne dans les eaux du lac. Elles sont construites en pierres de grand appareil, mais ont été en grande partie restaurées sous l'empire byzantin, alors que déjà Héraclée ne communiquait plus avec la mer. L'édifice le mieux conservé est un théâtre, adossé à la montagne, et dont le proscenium fait face au lac. Les gradins ont été enlevés; ils formaient deux précincts auxquels on arrivait par des escaliers à ciel ouvert.

La pente du terrain de la ville était rachetée par des terrasses comme à Priène; elles communiquaient entre elles par des escaliers taillés dans le roc. Sur l'une des terrasses était située l'Agora, sur l'autre sont les ruines d'un petit temple prostyle, qui a été

(1) Les ruines de Myus se trouvent

converti en église.

CHAPITRE XLVI.

LE LATMICUS SINUS OU LAC DE BAFI.

du pouvoir suprême par A-Héraclée fut alors incorporée, et c'est sans doute à cette époque que Latmus prit le nom d'Héliogabale lui décerna le titre de.

nius Méla (1) place dans Latmus qui dominait Héraclée (2) le met en Carie : l'un rappelle la fable d'Endymion. Le *Latmicus sinus* prenait le nom de cette montagne.

Édifications de saint Paul à Émile attirèrent dans la contrée un nombre de cénobites, qui trait le mont Latmus comme lieu de retraite. Chandler visita une église située dans la partie la plus élevée de la montagne; c'était un rocher creux, dans l'intérieur était peinte, par compartiments, de Jésus-Christ. D'autres tagliques ornaient l'intérieur de l'église. On lui signala un grand nombre d'églises dispersées dans plusieurs endroits de la montagne; ces églises n'ont jamais été visitées par les Européens. Dans le moyen âge le Latmus disparaît complètement de l'histoire; il est remplacé par le mont Latros dans Curopalate. Lédrenus : c'est sous ce nom le mont et la montagne sont inscrites dans les notices ecclésiastiques.

Les cénobites du mont Latros furent quelquefois les conseillers des rois, et plus tard Alexis Comnène Christodoulos, abbé de Latros, bâtit un monastère dans l'île de.

Lequel avait sous sa juridiction plusieurs monastères en Asie; à peu près ces couvents se forment par la crainte des Turcs, qui ont à devenir redoutables (3).

1, l. I, ch. 17.

2, l. I, ch. 38.

3, du Bocage, Notes sur Chandler,

Nous avons vu que le golfe de Latmus, ensablé à son ouverture, avait été converti en lac : c'est ce lac que les Grecs et les Turcs appellent Oufa Bafi Kapoumoula. Il a six milles géographiques de longueur, sa largeur est de deux milles; il s'étend du nord au sud, borné d'une part par le mont Latmus, et de l'autre par un prolongement du mont Grius; il est très-abondant en poisson, et les habitants du village de Bafi entretiennent quelques barques pour la pêche. Ce sont de mauvais bateaux plats composés de planches clouées ensemble. La rive occidentale du lac est plate et marécageuse, la rive opposée est au contraire bordée de rochers de granit, qui descendent jusque dans l'eau, et forment plusieurs îles presque toutes couronnées de fortifications byzantines. Vers la partie moyenne du lac est une île plus grande, sur laquelle se trouvent les ruines d'un monastère, avec une petite église; il y a aussi quelques pierres antiques. Enfin, sur le continent, et toujours sur la même rive, se trouve une série de voûtes de briques qui paraissent avoir servi de remises de galères. Toutes ces constructions militaires dateraient du temps où le lac de Bafi communiquait avec la mer. Aujourd'hui il ne communique plus que par des lagunes impraticables; aussi les passagers qui abordent par eau dans ces parages sont-ils obligés de franchir avec beaucoup de danger des marais fangeux qui les séparent du seul village existant sur cette côte, le village de Serthinn, composé seulement de gourbis de branches; c'est cependant la demeure d'un agha. De là à Milet on n'a plus à parcourir qu'un espace de six kilomètres : ce sont les trente stades qu'il y avait entre Pyrrha et Milet.

Là le Méandre s'épanche lentement dans la mer en formant plusieurs delta. Quelques éminences éparses dans la plaine représentent sans doute les îles qui s'élevaient à l'entrée de l'ancien golfe, parmi lesquelles était l'île Tychiusa, mentionnée par Thucy-

dide, le lieu nommé Glaucé, par le même historien, et Glaucia par Etienne de Byzance (1). Il en est de même de Dromiscus (2) et de Perné : la première est sans doute la même que Drymusa d'Étienne et de Thucydide (3). Au nombre des villes inconnues de ces parages il faut nommer Thébæ qu'Étienne de Byzance place au voisinage de Milet.

Au nord du Méandre était l'île de Ladé, célèbre par sa bataille navale, et le cap Trogilion dépendant du Mycale, à la pointe duquel étaient trois îles, Trogilis, Pison et Argennum.

CHAPITRE XLVII.

VILLES DE LA PRESQU'ÎLE ÉRYTHRÉE.
COLOPHON. — CLAROS. — LÉBÉDUS.

Colophon, ville ionienne, dont les ruines ont presque entièrement disparu, tirait sa plus grande célébrité du voisinage du temple et du bois sacré d'Apollon Clarius. L'antiquité de ce centre religieux devance les premiers temps de la civilisation hellénique. Il était déjà célèbre parmi les Grecs au temps de la guerre de Troie; le culte d'Apollon, pratiqué dans toute cette contrée, se rattache à l'ancienne alliance entre les Lyciens et les Troyens; de là il s'est répandu dans tout le monde grec en passant par les îles. Nous voyons trois contrées d'Asie où le culte d'Apollon est pour ainsi dire indigène : sur les

naissance; ils le font naître à Délos ou à Ortygie, près d'Ephèse. Latone devenue mère va laver ses enfants dans le fleuve Xanthus, qui coule en Lycie, chez les peuples qui s'appelaient alors Termiles. Latone dédia ce fleuve à Apollon et donna à la contrée le nom de Lycie à cause des loups qui l'infestaient. Le loup devint le symbole d'Apollon comme emblème de la nature productive, et l'arc du dieu avait le redoutable privilège d'envoyer aux mortels les maladies pestilentielles, attribuées par les premiers peuples à la force expansive du soleil.

Apollon est surtout regardé comme le dieu qui répand les oracles : c'est la cause de l'extrême popularité de son culte et des innombrables sanctuaires que fondèrent ses sectateurs dès la plus haute antiquité.

Pausanias, en parlant de l'origine de Claros, confirme que ce sanctuaire fut créé par les Crétois, et antérieurement ce pays était occupé par les Cariens.

L'oracle de Delphes ayant décidé que les prisonniers thébains devaient être embarqués pour aller chercher de nouvelles terres, ces derniers vinrent aborder à Claros; les Crétois voyant arriver ces étrangers, les arrêtèrent et les mènent à Rhacius, chef de la colonie, qui les accueille et les associe aux colons crétois.

Rhacius épousa Manto, fille de Tirésias; il fut père de Mopsus, qui chassa les Cariens de la côte d'Ionie. A peine

ville de Mopsuestia dans la trée aurait été fondée par

la divination n'était pas à Claros; on prenait ordinairement un citoyen de Milet, homme sans éducation; on se bornait à lui donner le nom et le nombre des personnes qui venaient le consulter; il se tenait alors dans une grotte où il y avait une source d'eau pure dont il tirait l'oracle. On lui posait la question et il répondait ensuite en vers ou en prose, sur le sujet qui intéressait chacun. Les rois et les particuliers se rendaient à lui qui les consultaient. Virgile, dans l'épisode de l'écume, et les autres poètes ont chanté la divination à Claros, abondante en vignes, et qui avait une prophétie rivalde Delphes.

conserva sa clientèle pendant le temps de l'empire romain. On porte que Germanicus ayant été devin de Claros, lui annonça une mort prochaine (2); il est irrégulier de dire que les oracles de Mopsus continuent à être consultés. Strabon (3) ne mentionne ni le temple et le bois sacré de Claros, ni le pays des Colophonniens. Pausanias (4) ne mentionne que les frères du bois sacré; mais Claros était une ville avec ses fortifications, ses édifices publics. Le scholiaste d'Alcibiade (5) dit que la ville est voisine de Colophon, et que le sujet des vers de Virgile (6), c'est aussi la ville de Claros sur les Colophonniens; la montagne de cette ville était aussi appelée de Claros: elle est sur cette dénomination dans le des montagnes de Vibius Pline. Toutes ces incertitudes des géographes anciens ont été terminées.

Dans l'origine, Claros, son temple et même sa population, paraissent avoir été complètement sous la dépendance de Colophon, qui faisait partie de la confédération. L'origine de cette ville remonte à l'arrivée de Codrus; elle était à deux milles de la côte, et son port de mer, Notium, était relié à la ville par de longs murs. Colophon joue un rôle important dans les premières années de l'établissement des Grecs en Asie : elle fut assiégée et prise par les rois de Lydie, et prêta son concours aux habitants de Smyrne pour entrer dans la confédération. L'armée des Colophoniens se distinguait surtout par sa cavalerie, aussi le proverbe : « Il a ajouté la cavalerie de Colophon, » signifiait-il a employé tout ce qu'il faut pour le succès. Pomponius Méla attribue à Mopsus la fondation de Colophon; mais, selon Strabon, cette ville fut fondée par Andremnon, qui y conduisit une colonie de Pythiens.

La marine des Colophonieniens a conservé une certaine célébrité, mais elle n'a jamais pu être très-nombreuse, car cette partie de la côte n'offre aucun port étendu.

Colophon fut détruite par Lysimaque, parce que, de tous les Grecs, les Colophonien furent les seuls qui prirent les armes contre les Macédoniens. Lysimaque transporta le reste de la population à Éphèse, qu'il venait de reconstruire (1). Pendant leur guerre contre Antiochus, les habitants de Colophon refusèrent d'ouvrir leur port à la flotte du roi de Syrie : aussi les Romains leur accordèrent-ils divers privilèges. Cette ville n'était pas encore déserte dans le huitième siècle ; elle était épiscopale. Les Grecs prétendent que Tychicus, qui fut compagnon de saint Paul, fut évêque de Colophon après Sosthène. Les notices ecclésiastiques citent Euthalius, qui souscrivit au concile d'Éphèse, et Alexandre, évêque des Colophonien. Le fleuve Halésus, qui coulait près des murailles de Colophon, passait pour la rivière la plus froide de toute l'Ionie (2).

Metam., I, 515. *Æn.*, III, 359.
Aun., II, 54.

il.

П, ch. 3, 5.

. I, v. 308.

Id. liv, LI, 360.

(1) Strabon, *loc. cit.*

(2) Pan-africa, VII, ch. 3.

La ville de Scyppium appartenait au territoire des Colophonien; elle fut fondée, selon Pausanias (1), par les Clazoménien, qui, s'en étant dégoûtés, allèrent se fixer dans le pays où ils bâtirent Clazomène. La chaîne des montagnes qui borde le lit du fleuve Halésus était connue sous le nom de mont Cercaphus; il est cité par le scholiaste de Lycophron; un autre sommet portait le nom de mont Coracius (2).

Lébédus, autre ville ionienne, était à vingt milles géographiques à l'ouest de Colophon : Strabon marque cent vingt stades (3). Cette ville était le lieu de réunion de tous les acteurs de l'Ionie jusqu'à l'Hellespont; on appelait cette confrérie la compagnie des Dyonisiaques. Bacchus étant considéré comme l'inventeur et le protecteur des jeux de la scène, on célébrait tous les ans à Lébédus des fêtes en l'honneur de ce dieu. Les entrepreneurs de spectacles venaient à Lébédus pour former leurs troupes; les réunions se faisaient primitivement à Téos : Attale les établit au promontoire de Myonnèse, entre Téos et Lébédus. Les Téiens craignant que Myonnèse ne devint une place forte, s'adressèrent aux Romains, qui transportèrent ces confréries d'acteurs à Lébédus.

Ils furent d'autant mieux reçus, que cette dernière ville avait été presque dépeuplée par Lysimaque, lorsque ce prince voulut peupler Éphèse. D'après la nature de sa population, Lébédus

tent des temps byzantins, les vestiges d'une église et des murs de soutènement d'une terrasse.

Vitruve est le seul auteur qui fasse mention de la ville de Mélite, qui fut remplacée par Smyrne dans la confédération ionienne. Mélite fut ruinée par toutes les autres villes, qui se liguerent contre elle et lui déclarèrent la guerre à cause de l'arrogance de ses habitants. Quelque temps après, la ville de Smyrne fut recue à sa place par les villes ioniennes, par une grâce particulière du roi Attale et de la reine Arsinoë.

Le premier temple construit par les Ioniens fut dédié à Apollon Panionius; il était d'ordre dorique, mais bientôt cet ordre fut abandonné pour faire place à l'ordre ionique dans toutes les constructions de temples (1).

CHAPITRE XLVIII.

ROUTE DE SMYRNE A CLAROS PAR MÉTROPOLIS.

Après avoir passé les contreforts du mont Pagus, qui enveloppent la ville de Smyrne, la route se dirige droit au sud par Sédi keui. On arrive ensuite dans la plaine appelée Djumaha ova si. Le village ruiné de Djumaha était autrefois une place d'une certaine importance; on y voit les ruines de plusieurs mosquées, et d'autres constructions civiles. Cette plaine est arrosée par un cours d'eau qui prend sa direction vers le

re calcaire compacte, grise, ressort au marbre. Cette petite chaîne comme Saras tépé. Les ruines de polis sont assises sur le versant de la montagne, faisant face à une plaine qui prend son nom de la merçante de Tourbali. Presque tous les voyageurs ont cru reconnaître le nom de cette ville une corruption de l'ancien nom de Métropolis, et plusieurs ont été jusqu'à identifier les villes. Tourbali est un nom purement turc, il vient du mot *Tourba*, arabe qui signifie la principale industrie des habitants est de fabriquer des sacs de crin à l'usage des caravanes (1).

Les ruines de Métropolis sont aujourd'hui désertes; le canton où elles se trouvent s'appelle Tratsa.

Métropolis fut connue par ses monuments longtemps avant que l'emplacement de ses ruines n'ait été déterminé. L'usage de Tourbali lui a été fatal; les pierres qui ont pu être enlevées ont servi à la construction de la ville. Il reste cependant une partie de l'enceinte, bâtie en briques de grand appareil. Le théâtre, dépouillé de ses sièges, est en assez bon état; le tout est entouré par l'Acropole dont les murs sont de construction hellénique.

En parcourant l'enceinte de la ville on trouve aujourd'hui couverte d'oliviers, il y a chaque pas des fragments de colonnes d'architraves et de corniches qui attestent l'ancienne importance de cette place.

Un chemin qui de Tourbali va vers la vallée du Caystre, c'est la route de Smyrne à Konieh; le village est à Tyriah, grande ville commerçante et qui contient environ dix mille habitants, presque tous turcs. Ils étaient autrefois renommés pour leur goût pour la guerre, et forment les meilleurs contingents du khalifat d'Aidin. Timour avait fait de l'Acropole de tout le pillage que les troupes avaient effectuée dans les villes de la province. La ville est

située sur la rive gauche du Caystre dans une plaine fertile et bien arrosée, mais ne renferme aucun monument ni ancien ni moderne qui soit digne d'attention.

En quittant Métropolis, on commence à monter les contreforts du mont Galliesus, qui sépare la plaine de Tourbali de la mer. Ces montagnes sont bien boisées et d'un aspect majestueux. Bientôt la mer se découvre aux regards; la côte d'Ephèse, l'île de Samos et le mont Mycale, forment un tableau d'une rare beauté.

Un petit cours d'eau qui prend naissance dans les sommets du Galliesus, arrose une grande vallée qui se dirige droit au sud, c'est le fleuve Halesus qui baignait les murs de Claros.

CHAPITRE XLIX.

RUINES DE CLAROS.

A mi-côte de la montagne, sur le versant sud, se trouve le village de Zillé qui est encore à huit kilomètres de la côte. Le village le plus voisin de Claros s'appelle Djuwar; c'est un amas de quelques huttes de pêcheurs.

Après avoir suivi jusqu'à son embouchure le petit fleuve Halésus, on voit sur la rive gauche un haut rocher dominant la mer de plus de quarante mètres, et formant un large plateau; c'est là que sont les ruines de Claros. Les murailles, bâties en grands blocs de calcaire gris, sont encore en partie conservées; au milieu de la ville s'élève le soubassement du temple d'Apollon. On peut juger de la magnificence de l'édifice par les vestiges qui subsistent encore; le temple était construit sur une esplanade de rocher taillé au ciseau; il était orienté de l'est à l'ouest. On peut supposer, d'après sa dimension, qu'il était diptère et octostyle; Pausanias dit qu'il ne fut jamais terminé.

Ce monument présente une particularité, c'est qu'on n'arrivait au pronaos que par un grand escalier placé sur la partie antérieure du temple, entre deux acrotères.

En avant de l'acrotère droit il y a un puits très-profond, au fond duquel il n'y a pas d'eau.

On dit de même: Hammamli, l'endroit des bains; Taouchanli, le pays où il y a des lièvres, etc.

Au sud du temple est l'emplacement d'un théâtre dépouillé de ses sièges, et de nombreux débris d'autres monuments.

GROTTE DE MOPSUS.

Sur la rive droite de l'Halésus, et dans le voisinage immédiat de la mer, s'élève un haut rocher, à la base duquel est une grotte qui est, sans aucun doute, la grotte du devin Mopsus. Elle est assez spacieuse pour être habitée par sept ou huit personnes; dans l'angle du côté de la mer, on voit une masse énorme de stalactites formée par la source qui a coulé pendant des siècles, et qui est aujourd'hui tarie. Au fond de la grotte est un escalier naturel qui mène dans la partie supérieure; là nous avons trouvé avec étonnement un autel rustique, et un caloyer qui nous offrit de dire des prières pour notre heureux voyage. Un jeune enfant grec assista le caloyer dans ses prières, en brûlant force encens sur l'autel.

Tout est solitaire aux environs de Claros, la foule des visiteurs ne vient plus apporter d'offrandes au dieu du jour; mais quelques pêcheurs grecs, qui cumulent quelquefois avec la profession de pirate, viennent de temps en temps mouiller sur cette plage, et le caloyer de l'ancre de Mopsus, tout en leur offrant les ressources de son ministère, peut leur donner aussi des nouvelles

CHAPITRE L.

RUINES DE LÉBÉDUS.

Les ruines de LébéduS étaient à cent vingt stades à l'ouest de Colophon, et à égale distance de Téos. L'emplacement de LébéduS comme nous l'avons dit plus haut, est facile à retrouver, puisqu'il est signalé par la présence d'une source thermale. En quittant la vallée de Zillé, on suit le bord de la mer à une distance d'un kilomètre, on arrive au lit d'une rivière qui est sans doute celle de Mahaladjî, et sur la rive gauche est une source chaude dont les vapeurs s'élèvent dans les airs. Ces eaux sont connues dans le pays sous le nom de Ilidja, qui est commun à toutes les eaux thermales. La source forme un petit ruisseau qui va se jeter dans la rivière voisine. Deux salles rustiques, bâties avec de l'argile, ont remplacé les anciens thermes, qui réunissaient un si grand concours de visiteurs. Ces thermes ont cependant laissé quelques vestiges, mais ce ne sont que des pans de murailles informes. LébéduS paraît avoir occupé la presque île qui forme l'angle oriental de cette baie. On y remarque plusieurs murailles antiques, et le sol est couvert de débris d'édifices. Ces ruines, comme celles de Claros, sont complètement désertes, à peine ont-elles un nom dans le pays.

En continuant la route vers l'ouest

Il y avait sur ce promontoire une petite ville où furent exilées les compagnies d'acteurs qui avaient excité des troubles dans Téos; mais la construction du château moderne de Hypsili hissar a utilisé tous les matériaux antiques.

Non loin du promontoire d'Hypsili, est une île appelée aujourd'hui Pontico Nisi; c'est juste la traduction en grec moderne du nom de Myonnèse: l'un et l'autre mot signifie en français l'île des Souris. C'est sans doute cette île que Strabon désigne sous le nom de Aspis, serpent, ou de Arconnèse, l'île aux ours. Le territoire qui s'étend à l'ouest de Myonnèse appartenait aux Téiens; nous le décrirons en parlant de Téos.

CHAPITRE LI.

TÉOS. — ARRIVÉE DE LA COLONIE GRECQUE.

Téos était une ville carienne; elle existait avant l'arrivée des premiers colons hellènes, mais les habitants, moins ombrageux que leurs compatriotes, se montrèrent hospitaliers envers les Myniens d'Orchomène, qui débarquèrent à Téos sous la conduite d'Athamas. Cet accueil pacifique ne tarda pas à être connu en Grèce et attira dans la contrée des colons ioniens qui vinrent sous la conduite d'Apocécus s'établir à Téos. Cette seconde migration fut suivie, quelques années après, par une troupe d'Athéniens et de Béotiens conduits les premiers par Nauclius et les seconds par Hérés. Ces derniers venus furent reçus avec amitié par Apocécus. La population carienne se trouva absorbée par la population de race européenne et, à partir de ce temps, Téos devint une ville grecque qui acquit un rang important dans la confédération ionienne (1).

Téos était située sur une presqu'île faisant face à l'île de Samos. Elle acquit bientôt assez d'importance pour être une des premières villes que les Perses attaquèrent dans la guerre acharnée qu'ils firent aux villes d'Ionie. L'exemple des habitants de Phocée fut suivi par les Téiens, et lorsque la ville fut sur le point

de se rendre ils montèrent sur leurs navires et quittèrent le pays; mais peu à peu les anciens habitants revinrent en Ionie, et lorsqu'Alexandre eut chassé les Perses, Téos devint une des villes les plus riches et les plus florissantes de la contrée. Les ruines qui existent encore attestent que les Téiens étaient arrivés à un éminent degré de perfection dans la pratique des beaux-arts. Le nom seul d'Anacréon suffirait pour illustrer une ville, et dans le grand nombre de littérateurs que Téos a produits, Apellicon est celui qui a rendu le plus éminent service en conservant les œuvres d'Aristote.

FÊTES DIONYSIAQUES. Il n'est pas étonnant que le culte de Bacchus eût été en honneur à Téos plus que dans aucune autre ville d'Ionie. Pour les Grecs lettrés cette divinité ne représentait pas seulement l'abondance des récoltes et des produits de la vigne, c'était encore le père et le propagateur du dithyrambe et de la tragédie lyrique. Les fêtes de Bacchus étaient accompagnées de cérémonies poétiques auxquelles prenaient part une foule d'initiés. On ne peut mettre en doute que la tragédie attique n'ait pris naissance dans le dithyrambe dionysiaque. Le nom de dithyrambe comme fête en l'honneur de Bacchus est d'origine si ancienne, qu'on peut imaginer qu'il est arrivé chez les Grecs avec la connaissance et le culte de cette divinité; il semble que le nom de dithyrambe a été créé pour rappeler la double naissance du dieu Bacchus; et lorsque le peuple la célébrait par des chants et des danses, les rhapsodes sont venus ajouter l'élément épique à ces fêtes populaires, ils ont entremêlé les chants de dialogue et de musique. Ce mélange de cérémonies religieuses et de joie populaire s'est ensuite formulé sous une forme plus poétique et non moins émouvante; les initiés couverts de masques de fantaisie, vêtus en satyres et en silènes accompagnaient les cortèges dionysiaques en chantant et en dansant. Le dithyrambe devenait alors une sorte de récitatif accompagné de gestes. Dans l'attente de la naissance du dieu, le poète exprimait tous les sentiments d'espérance et d'incertitude, qui se terminaient par des chants d'allégresse quand

(1) Pausanias, VII, 3.

la naissance du dieu était proclamée. Jusqu'au poète Arion, le dithyrambe fut mêlé d'improvisations qui étaient laissées aux inspirations des initiés, vinrent ensuite les poètes dithyrambiques, qui mirent plus d'ordre dans ces compositions; ils inventèrent la forme antistrophique, qui était chantée tour à tour par les deux moitiés du chœur. Le poète Ixion perfectionna cette forme poétique en faisant suivre l'antistrophe de l'épode, qui était chantée par le chœur au repos. On appela ce poète Stésichore parce qu'il avait appris au chœur à se tenir tranquille. Le dithyrambe était accompagné dans son exécution par l'harmonie phrygienne, qui était surtout en usage dans ces fêtes à cause de son caractère éminemment noble. Le mode lydien, plus passionné, était réservé pour les cérémonies qui s'accomplissaient autour des temples; c'est le poète Sacadas qui avait posé les lois du chant épodique, dont trois stances se mettaient après trois stances de l'harmonie originale.

Telle est l'origine de la tragédie, qui, aux fêtes de Bacchus, où l'on conduisait un bouc (*tragos*), a commencé par des poésies religieuses chantées en l'honneur du dieu. Après les poètes dithyrambiques vinrent les poètes scéniques, dont le plus célèbre est Thespis, qui doit s'être inspiré des rhapsodes ou récitateurs des dithyrambes.

Avec Thespis l'action devient moins bruyante, les rôles sont plus tranchés et les récitatifs du chœur mettent la

de cité à Téos; plus tard ils allèrent s'établir à Lébédus. Les entrepreneurs de spectacles, les asiarkes et tous ceux qui étaient chargés de présider ou d'organiser des fêtes publiques s'adressaient aux chefs de cette corporation qui envoyait des troupes d'acteurs dans toutes les parties du monde romain. Nous voyons à Vienne en Dauphiné une inscription qui constate que ces troupes venaient jusqu'en Gaule; elle est ainsi conçue. « Les acteurs d'Asie et tous ceux qui appartiennent à la même corporation se sont élevés à eux-mêmes ce monument de leur vivant (1). Telles furent les origines du théâtre antique: on ne doit donc pas s'étonner de retrouver des monuments destinés aux jeux de la scène même dans les plus petites villes, puisqu'ils faisaient pour ainsi dire partie des cérémonies du culte.

CHAPITRE LII.

SOULÈVEMENT DES TÉIENS CONTRE ATHÈNES.

Après les désastres de Sicile les Téiens tentèrent de secouer le joug d'Athènes en prenant parti pour les Péloponésiens. Les Athéniens avaient bâti à Téos une longue muraille qui séparait la ville du reste du continent; Strombyochides, amiral de Sparte, arriva de Samos et invita les habitants à se tenir tranquilles. Ceux de Téos ne voulaient pas d'abord accueillir l'armée de terre;

voit les vestiges, et qui datent du quatrième siècle avant notre ère. C'est aussi pendant cette période que se construisirent les temples dont on voit aujourd'hui les ruines : Hermogène allait ouvrir une ère nouvelle pour l'architecture ionienne, les arts et la poésie s'unissaient pour faire de Téos la ville la plus distinguée de l'Ionie.

Dans la guerre contre Antiochus les Téiens rendirent à la flotte romaine un éminent service et la sauvèrent pour ainsi dire d'une destruction complète. Régulus, le préteur, qui commandait avec quatre-vingts vaisseaux dans ces mers, ayant appris que la ville avait fourni des provisions à la flotte royale et avait promis de fournir cinq mille amphores de vin pour son usage, fit voile pour Téos, et vint mouiller avec toute sa flotte dans le port qui est derrière la ville; il envoya ensuite des troupes de débarquement avec ordre de ravager tout le territoire des Téiens. Les habitants, effrayés des dommages que leur causaient les troupes, envoyèrent aux Romains à titre de suppliants des orateurs le front couvert et vêtus de longues robes. Mais le préteur refusa de recevoir les députés à moins que les citoyens ne consentissent à donner aux Romains le même secours qu'aux ennemis.

Pendant que les magistrats délibéraient avec le peuple, Polixénidas, amiral de la flotte royale, ayant fait voile de Colophon avec quatre-vingt-neuf navires, et ayant été informé des propositions du préteur et de la position que sa flotte occupait dans le port, conçut l'espérance de réduire la flotte romaine, comme il venait de faire pour la flotte rhodienne à l'entrée du port Panorme à Samos. L'entrée du port de Téos était si étroite que deux vaisseaux pouvaient à peine y passer de front. Son but était de s'établir dans le détroit pendant la nuit, et avec dix vaisseaux de s'assurer le promontoire pour interdire la sortie aux navires, et avec des troupes de débarquement, d'attaquer l'ennemi par terre et par mer; ce plan eut réussi si les Téiens, conformément à la demande du préteur, n'eussent consenti à embarquer les vivres et n'eussent fait venir la flotte dans le port qui est en avant de la ville et qui était plus com-

mode pour embarquer les denrées. Le camp d'Antiochus était sur le continent, et un Rhodien avait fait voir le danger que présentait le mouillage de la flotte. Des qu'on fut arrivé dans l'autre port, soldats et matelots quittèrent leurs navires pour embarquer les provisions; lorsqu'un paysan informa le préteur que la flotte de Polyxénidas était en vue. On sonna sans retard le retour à bord; la confusion fut extrême, chaque vaisseau faisant force de rames pour sortir du port; la flotte romaine finit par gagner le large et put échapper à un immense danger.

Après la défaite d'Antiochus, Téos avec toute l'Ionie passa sous le pouvoir des rois de Pergame, et sous l'empire romain; elle fit partie de la Province d'Asie. Lorsque le christianisme se répandit en Asie, les habitants de Téos furent des premiers à se convertir, et du temps de Polycarpe, évêque et martyr à Smyrne, Daphnus était déjà évêque de Téos. Selon les notices ecclésiastiques, on compte cinq évêques de Téos jusqu'au temps de Romain Argyre; ce sont : Maxime, Gennadius, Cyrille, et Sisinnius, qui fut évêque de Téos pendant vingt-quatre ans (1).

D'après l'état des ruines de cette ville, on peut être certain que presque tous les monuments antiques ont été renversés par un tremblement de terre; ils forment des monceaux de décombres accumulés : ce n'est pas ainsi que les édifices se détruisent sous l'action lente des siècles.

CHAPITRE LII.

RUINES DE TÉOS — SIGADJIK. — SEVRI HISSAR.

Téos était située sur la côte sud de la presqu'île Erythrée, dans la partie la plus étroite entre le golfe de Smyrne et la mer de Samos. La ville était elle-même bâtie sur un isthme formé d'une part par la baie de Sigadjik à l'ouest, et d'autre part par un golfe aujourd'hui presque comblé qu'on appelait golfe de Téos, à l'est de la ville : ce sont ces deux ports qui faisaient la puissance maritime

(1) Loquien, *Oriens chr.*, t. III.

seules paraissent des
hexastyle et périptère :
de front et onze
colonnes étaient can-
nellées en fut l'architecte.
Il fut au milieu d'une arca-
de : c'est du reste la
même à tous les grands
théâtres : les fondations du
scène fleur de terre, très-peu
étaient nécessaires pour
complètement ce bel en-
semble monument classique.
Le théâtre qui appelle l'atten-
tion, assis sur une des col-
onnes regardent la ville et dont la
direction vers le sud, contraire-
ment aux prescriptions de Vitruve. Tout
ce qui est détruit, et du haut du
scène on jouit d'un magnifique
panorama, mais c'est une erreur qu'
ce que les anciens spectateurs
virent au fond de tableau la cam-
pagne et l'immensité de l'horizon.
C'est devenue la voix des acteurs
dans ce vaste espace? Il est démontré
par une foule de monuments
que la partie qu'on appelle
scène s'élevait jusqu'à la hauteur
du premier gradin, et de plus que le
scène était couvert par un velarium
qui tendait sur l'orchestre et toute
la scène. Cependant presque tous les
théâtres qui visitent les théâtres anti-
ques s'extasiaient sur le panorama dont
jouissaient les spectateurs assistant aux



est difficile à parcourir : on ne peut examiner un de ces murs en pierres sèches qui séparent les propriétés, sans y découvrir une quantité de fragments d'architecture qui trouveraient leur place dans un musée.

C'est une source de regrets pour l'avenir : ces modèles de la plus pure architecture ionienne disparaissent l'un après l'autre ; s'ils étaient recueillis dans un musée d'Europe leur étude ne pourrait que former le goût des jeunes artistes. Qu'on n'imagine pas que des plâtres moulés sur les monuments remplissent le même but : le coup de ciseau donné sur le marbre, le faire de l'artiste, ses moyens pratiques ne se transportent pas avec un froid modèle.

Un autre édifice moins considérable que le temple de Bacchus, mais d'une perfection de travail non moins égale, existait vers le centre de l'isthme ; il est couvert de buissons et d'oliviers sauvages : on peut considérer ce fait comme une preuve que ces ruines n'ont pas été fouillées depuis plusieurs siècles.

Avant de terminer l'examen de l'intérieur de la ville, nous devons mentionner un monument signalé par M. Hamilton à l'attention des futurs explorateurs.

Il est situé au nord-est, et à la distance d'environ un mille du môle ancien ; il se compose d'une base pyramidale construite sur une éminence et supportant les ruines d'un édifice de petite dimension, mais richement orné ; rien ne peut égaler la délicatesse des sculptures des corniches qui sont étendues sur le sol : l'édifice était construit en grands blocs de marbre jaune. On y arrivait par des escaliers dont la longueur de l'est à l'ouest est de quarante-cinq pieds et du nord au sud de trente-huit. Le monument était entouré d'une colonnade qui peut encore être reconnue sur trois côtes ; elle se compose de huit pilastres en marbre gris placés à distances égales, avec des demi-colonnes engagées dans les deux côtés opposés : le côté nord est long de cent quarante et un pas et le côté de l'ouest de cent soixante.

Les murs de Téos ont environ six kilomètres de circuit, on peut les suivre dans tout leur parcours. Les anciennes

murailles ayant été détruites par Tisapherne, ont été reconstruites quand les Téiens sont revenus habiter leur ville : on a de plus réparé la grande muraille qui séparait du continent le petit isthme sur lequel la ville était assise ; elle défendait le quartier de l'invasion des eaux d'un petit ruisseau qui se jetait dans le port du sud et qui a contribué à l'ensabler : cette partie des murs est la mieux conservée.

D'après une inscription qui existe encore près de là, cette partie de la muraille et les tours adjacentes auraient été reconstruites par Apollodore et Eucrètes dont les fonctions ne sont pas indiquées. Toutes les murailles sont bâties en blocs de pierre de taille posés en assises réglées : on ne voit plus les vestiges que d'une seule porte ou plutôt d'une poterne qui conduisait au port. Elle est sans ornement, la baie est surmontée d'une architrave.

Le port du sud, celui que Tite-Live distingue par les mots *ante urbem*, tandis que le port de Sigadjik était désigné comme étant *a tergo urbis*, est aujourd'hui converti en marais. On voit les vestiges d'un môle au milieu des alluvions, mais rien de ce qui peut constituer un arsenal maritime.

La petite ville de Sévri hissar est à quatre kilomètres au sud-est de Téos sur la route de Smyrne ; elle ne mériterait aucune mention spéciale si on n'y eût transporté comme à Sigadjik un certain nombre de débris des monuments de Téos. Elle est située dans un vallon où prend naissance le ruisseau qui va se jeter dans le port ; ce qui attire surtout l'attention, ce sont de grands blocs de marbre dont l'usage n'a pas encore été deviné ; les plus grands ont environ trois mètres en tous sens, les autres ont moins de deux mètres : ce sont des grands cubes taillés à facettes prismatiques formant autant de tablettes ou de petits escaliers, on ne saurait mieux les comparer qu'à d'énormes cristaux de sulfate de soude ; ils portent presque tous des fragments d'inscriptions latines inintelligibles, on y lit surtout l'indication *Loco IIII* : jusqu'ici ceux qui ont voulu expliquer l'usage de ces blocs n'ont abouti qu'à des conjectures peu satisfaisantes.

Les grandes carrières d'où ont été extraits les marbres de Téos sont dans le voisinage de Sevri hissar, elles fournissent une roche grisâtre et cristalline qui appartient à la formation calcaire de la presqu'île Érythrée.

CHAPITRE LIV.

LA PRESQU'ÎLE ÉRYTHRÉE.

La côte qui s'étend de l'est à l'ouest depuis Téos jusqu'au cap Blanc est découpée par un certain nombre de petites baies peu connues même de nos jours, dans lesquelles les colons grecs s'étaient bâtis des places fortes : de ce nombre était Eræ, qui appartenait aux Téiens ; vient ensuite le territoire des Chalcidiens, qui fut d'abord sous la dépendance des Téiens, passa ensuite sous la domination de la ville d'Érythræ, et la troisième tribu des Érythréens prit le nom de Chalcitis (1). Le cap le plus avancé vers l'île de Chio est dominé par une montagne peu élevée qui se rattache à la chaîne du mont Mimas. La montagne s'appelait Corycus et le cap Argennum, Strabon estime à soixante stades la largeur du détroit entre ce cap et l'île de Chio.

A partir de ce point la côte de la presqu'île Érythrée tourne droit au nord et forme deux golfes bien abrités, le premier, le golfe de Tchechmé, le second, le golfe d'Érythræ.

L'intérieur de la presqu'île est mon-

côte sud de la presqu'île. Il se terminait au promontoire Corycéon, aujourd'hui le cap Blanc à l'entrée du canal de Chio ; le port de Casyste était au nord de ce cap sur la côte occidentale de la presqu'île : Tite-Live (1) le nomme Corycus Portus.

Comme entre Érythræ et le cap Corycus il n'y a que le port et la rade de Tchechmé, on doit en conclure que le port Corycus ou Casyste était à Tchechmé.

ÉRYTHRÉE.

La population primitive d'Érythræ se composait de plusieurs fractions des divers peuples qui habitaient le sud de l'Asie Mineure ; ils se joignirent aux Crétois qui, sous la conduite du fils de Rhadamante, vinrent coloniser cette partie de la presqu'île. On comptait dans ce nombre : des Lyciens, peuple d'origine crétoise ; des Cariens, anciens alliés du roi Minos ; des Pamphyliens, d'origine grecque, mais qui après la guerre de Troie avaient longtemps erré avec Calchas, enfin d'un contingent d'habitants venus de chaque ville d'Ionie sous la conduite de Cnopus.

Cette réunion, hétérogène en apparence, ne tarda pas à former un corps de nation, qui s'établit promptement dans la contrée. Il est à remarquer qu'au milieu d'éléments disparates on ne voit jamais se mêler de peuple d'origine arménienne : les Phéniciens, pourtant si

ient sans effet, lorsqu'un pé-
amé Phormion fut averti dans
que le radeau serait facile-
duit à terre, si les femmes
voulaient le tirer au moyen
le tressée avec leurs cheveux.
es Érythréennes ne se mettait
de se conformer aux prescrip-
e songe, lorsque les femmes
ni habitaient la ville sacré-
chevelure, et la statue du
menée dans Érythræ. On lui
temple dans l'intérieur de la
femmes thraces avaient seules
l'y entrer. Pausanias à son
Érythræ, vit la corde faite de
ui était conservée précieuse-
décrivit la statue d'Hercule
n ouvrage dans le goût des
statues égyptiennes.

Il vit aussi à Érythræ un temple
de Poliade; la statue de la
it de bois, et d'une grandeur
aire, assise sur un trône, et
la quenouille des deux mains.
la statue était surmontée de
aire.

La statue était l'œuvre du sculp-
us, de même que les statues
es et des Grâces de marbre
étaient exposées dans l'hy-
est-à-dire dans la partie du
ni était découverte; c'est là
nias vit ces œuvres d'art. On
ure de ce passage de l'auteur
que le temple de Minerve Po-
du genre que nous appelons
comme ceux d'Apollon Di-
l'Apollon Épicurios.

Le d'Érythræ n'était pas moins
le les oracles de Branchydes
ros; mais elle se distinguait
rniers en ce qu'elle prédisait
ar inspiration, sans aucune
préalable; Strabon distingue
sybille, et celle qui vivait du
Alexandre, et qui fit connaître
origine du roi de Macédoine.
se dit pas si les predictions de
ibylles avaient lieu dans quel-
uaire (2).

Le d'Érythræ prit part à tous
vements tentés par les villes

ioniennes contre le pouvoir des Perses;
elle fut souvent en guerre avec la ville
voisine de Chio; mais la marine de
cette dernière ville était bien supérieure,
et, pendant un temps les Chiotes pré-
tendirent à l'empire de la mer (1).

Pendant la guerre entre Athènes et
Lacédémone, Érythræ tenta d'échapper
à la domination d'Athènes, mais sa si-
tuation ne changea qu'à l'arrivée des
Romains en Asie. Elle embrassa le parti
de Rome contre Antiochus, et reçut
d'éclatants témoignages de satisfaction
de la part du gouvernement de Rome.

Les monuments épigraphiques et nu-
mismatiques prouvent que cette ville
continua de subsister jusqu'aux derniers
temps de l'empire byzantin. Elle est
comprise dans les notices ecclésiasti-
ques au nombre des évêchés de la pro-
vince d'Asie. On ignore les causes de
l'abandon de son territoire, qui passait
pour fertile et abondant en vin. La po-
pulation moderne s'est agglomérée dans
la petite ville de Tchechmé, dont la
rade est aussi sûre que celle d'Érythræ,
et qui est mieux placée pour les navires
que les vents retiennent à l'entrée du ca-
nal de Chio. Cet inconvénient était
moins grave dans l'antiquité quand la
navigation se faisait à la rame.

La baie d'Érythræ est défendue des
vents d'ouest par l'île de Chio, et son
mouillage était abrité par un groupe
d'îlots, que les anciens appelaient Hippi,
les chevaux. Une petite rivière a son
embouchure dans cette baie, c'est l'an-
cien fleuve Aleus, qui, selon Pline avait
la faculté de faire pousser la barbe.

CHAPITRE LV.

RUINES D'ÉRYTHRÆ. — RHITRI.

Les ruines d'Érythræ conservent en-
core le nom de Rhitri, qui est celui d'un
petit village grec bâti en dehors de l'en-
ceinte de l'ancienne ville. Deux routes
conduisent à Érythræ, l'une par Vourla
et l'autre par Tchechmé : cette dernière
est la plus praticable.

Tchechmé est une petite ville mo-
derne qui tire ses revenus des bâtiments
qui viennent mouiller dans sa rade,

anias, liv. VII, 5.

don, XIV, 645; XVII, 814.

(1) Strabon, XIV, 645.

lorsqu'ils sont retenus à l'entrée du canal de Chio. Toutes les maisons sont bâties en pierres, blanchies à la chaux et couvertes en terrasses. Quelques dattiers plantés çà et là achèvent de lui donner un aspect tout à fait oriental. On peut facilement trouver des chevaux pour se rendre aux ruines d'Érythræ, situées à vingt-deux kilomètres au nord de la ville, en longeant le bord de la mer; la route est très-accidentée, entrecoupée de collines et de ravins formés par les contreforts du mont Mimas.

En sortant de Tchechmé on contourne un mamelon assez élevé qui défend la ville et la rade de l'action des vents du nord; on descend ensuite dans un vallon où se trouvent des eaux thermales avec un établissement rustique, fréquenté par les habitants de la presqu'île; ces bains n'ont jamais été mentionnés par aucun auteur moderne; ce sont certainement les bains cités par Pausanias comme existant « près du promontoire Macria, les uns creusés naturellement dans le roc au bord de la mer, les autres faits de main d'homme et fort ornés (1). » Un ruisseau qui n'a pas de nom aujourd'hui arrose la vallée des bains; on est là à moitié route entre Tchechmé et Érythræ: on a encore à franchir deux ou trois côtes assez abruptes. En contournant les sinuosités du rivage, on a sur sa gauche la mer du canal de Chio et une infinité de petites îles qui se détachent comme autant de points lumineux sur le som-

mètres. Du côté de l'est on entre dans la ville par une brèche où l'on reconnaît les vestiges d'une porte, mais un montant seul est en place.

Les murailles descendent ensuite dans la partie plane de la ville, et remontent une seconde ligne de collines pour arriver à l'acropole, bâtie au nord sur le sommet d'un mamelon.

Le rocher entaillé par banquettes servait de fondation aux murailles dont la construction rappelle celle des murs d'Assos, c'est-à-dire que ces murs dateraient du cinquième siècle avant notre ère: près de l'acropole est une autre porte tout aussi ruinée. L'acropole a été en grande partie réparée à l'époque byzantine: on reconnaît dans les murailles un grand nombre de fragments antiques et quelques inscriptions.

Avant de rechercher les derniers vestiges de l'ancienne Érythræ, nous devons nous arrêter un moment pour observer la singulière conformation du sol de cette ville, qui appartient à la masse du mont Mimas, et qui représente en moindres proportions la formation générale de la montagne.

Érythræ est entourée de collines de calcaire, marbre bleu, mais l'acropole et les bases de toutes les collines sont toutes composées de trachytes rouges; on les retrouve à l'acropole sous forme d'un mamelon isolé qui a surgi du milieu de la plaine. Non loin de là, les roches calcaires apparaissent à la surface du sol, de sorte que l'expansion des tra-

ôtés par un soubassement de ion archaïque, partie en assises, partie en blocs à joints irréguliers arrive sur cette terrasse par un escalier du côté de l'est, où il y a un escalier.

La face de l'esplanade est couverte de débris, au milieu desquels on voit les traces d'un édifice en un morceau de frise dorique, ornée de colonnes cannelées à six angles; on voit qu'on est sur l'emplacement d'un temple, mais il ne subsiste aucun document pour le comparer à celui d'Assos.

On croit que sur cette terrasse se trouvait le temple d'Hercule cité par Pausanias. On ne peut que soupçonner quel ordre il appartenait, puisque l'architecture ionienne ne date que du VI^e siècle, et qu'avant cet architecte les temples d'Ionie étaient d'ordre dorique. On peut en inférer, vu la hauteur à laquelle Pausanias fait remonter la statue d'Hercule, que le temple était d'ordre dorique; en dernière considération, c'est le temple d'Hercule, connu de Corinthe en Italie, est dorique.

On n'a observé aucun emplacement qui pût, avec quelque apparence de probabilité, être attribué au temple de Poliadès. Les temples de ce nom étaient ordinairement situés dans la citadelle même des villes.

Athènes et à Pergame, on a vu que l'acropole d'Erythrée est presque entièrement rebâtie par les Byzantins : le temple aura été de cette époque.

Le temple était établi sur le flanc ouest de l'acropole; il présente un intérêt au point de vue de détails les plus importants, à savoir le proscenium et la décoration, dont presque entièrement quelques gradins sont encore restés, mais la plus grande partie a été servie comme pierres de construction; le château qui domine en a absorbé une grande

quantité propres à être placés dans les musées. Mais l'étude de ces ruines faite au point de vue architectonique serait intéressante, attendu qu'elles surpassent en antiquité celles de toutes les autres villes de l'Ionie.

La presqu'île Erythrée se termine au nord par le cap Mélas aujourd'hui le cap Kara bournou, cap noir, ainsi nommé à cause de la couleur noire des laves qui entourent la base. Au nord de la rade d'Erythrée les navires trouvent encore un refuge dans une crique appelée aujourd'hui Egri Liman, le port oblique, bon mouillage mais qui manque de fond, c'est l'ancien Portus Phœnicus. Le cap Mélas est formé par une montagne abrupte et rocheuse; quelques villages modernes sont dispersés autour de sa base, mais il ne reste dans cette région aucun vestige d'antiquité.

CHAPITRE LVI.

GOLFE DE SMYRNE.

Après avoir parcouru l'Ionie nous rentrons dans le golfe de Smyrne en longeant la côte méridionale; la base du mont Mimas est marquée par une profonde échancrure appelée par les marins baie de Karagatch, parce que les navires peuvent se mettre à l'abri du vent du nord appelé Karagatch. Les cartes le désignent sous le nom de golfe de Gbulbaghthé, jardin des roses, à cause d'un petit village du même nom.

Vient ensuite le golfe de Vourla, au-dessus duquel est bâtie la petite ville de Vourla, qu'on est porté à identifier avec la première Clazomène; on n'y trouve aucun vestige d'antiquité; le pays d'alentour est très-montagneux : les Grecs y cultivent la vigne avec succès.

Devant la baie de Vourla est situé le petit archipel connu des marins sous le nom d'îles d'Ourlac : c'est le meilleur mouillage du golfe, et les flottes européennes ont l'habitude d'y stationner en hiver : il y a une source abondante qui fournit une eau excellente.

Les ruines à Erythrée mettaient en évidence un certain nombre d'inscriptions et peu de morceaux de sculpture.

conservée par Pausanias (1), on voit les restes de plusieurs constructions byzantines formant une salle ou tédiparium : la température dépasse 60° centigrades ; elles sont abondantes et forment un réseau qui va se jeter dans un ruisseau voisin ; près de ces bains le temple d'Apollon en marbre de Paros mentionne brièvement : « après Clazomène on trouve le temple d'Apollon, des eaux thermales de Smyrne (2). » Le nord du golfe dépendait de l'Asie, mais l'entrée du golfe du côté de l'Asie était défendue par une ville entre les villes ioniennes, la ville de Phocée dont le nom seul est resté.

CHAPITRE LVII.

PHOCÉE.

La ville de Smyrne est située sur le golfe de Smyrne par deux caps : celui de droite Kara Bouroun, celui de gauche Kizil boucap rouge, fait partie du territoire de l'Éolide ; mais à l'arrivée des Grecs en Asie il fut annexé à l'Ionie et doit son nom moderne à la couleur rouge des terrains volcaniques. Le golfe de monticules dont il est parsemé rattache au continent par des dunes d'alluvion d'une origine récente n'est-il pas étonnant que les Grecs du premier siècle aient regardé ce golfe comme relié au continent par le relai de la mer. Pline affirme que la ville de Leuca, voisine de Phocée, fut primitivement fondée sur une île. La ville de Phocée et les ports qui dépendent de sa puissance et sa richesse sont situés sur la mer Égée, au nord du golfe de Kizil bouroun, elle est défendue par la petite ville de

Phocée. Les Grecs arrivèrent en Asie conduits de deux chefs athéniens, Alcibiade et Damon, ils habitaient primitivement les environs du mont Cnabius.

Pausanias, liv. VI, 5.

ibid., XIV, 646.

ibid., 5, 39.

mis en Phocide, et faisaient partie du grand conseil des Amphictyons ; mais, accusés de s'être livrés au pillage du temple d'Apollon, ils soulevèrent contre eux les autres peuples grecs. La guerre phocique fut la conséquence de cet attentat, que les Phocéens rachetèrent en défendant le temple de Delphes contre les Gaulois. Ils furent rétablis dans leurs anciens privilèges (1). Mais on doit croire qu'il restait un levain d'hostilité entre eux et leurs compatriotes grecs, puisqu'ils finirent par abandonner leur pays. Le succès des Ioniens dans leurs projets de colonisation appelait sur les côtes d'Asie toutes les peuplades grecques mécontentes de leur sort en Europe. Les Phocéens arrivèrent en Éolide, et, du consentement des habitants de Cymé, ils purent s'établir sur la côte voisine ; mais les Ioniens ne voulurent ni faire alliance avec eux, ni les admettre dans la confédération, que sous la condition qu'ils obéiraient à des rois du sang de Codrus. Erythræ et Téos qui étaient déjà constituées en États, leur fournirent trois princes de cette lignée, et Phocée, admise au nombre des villes ioniennes ne tarda pas à se distinguer par l'esprit d'entreprise qui animait ses habitants. Les Phocéens sont les premiers Grecs d'Ionie qui se soient adonnés à la navigation de long cours, ils construisirent des vaisseaux à cinquante rames et parcoururent l'Adriatique, la mer Thyrrénienne et les côtes d'Ibérie.

Dans leurs voyages à Tartessus, ils avaient acquis l'amitié du roi Arganthonius, qui leur offrit de quitter l'Ionie et de venir s'établir dans la partie de ses États qu'ils voudraient choisir. La facilité avec laquelle les anciens peuples grecs s'expatrièrent pour aller chercher d'autres demeures aurait lieu de nous surprendre, si à toutes les époques de l'histoire ancienne, nous n'en trouvions de nombreux exemples. Les Phocéens refusèrent néanmoins les offres du roi Arganthonius, pour leur témoigner toute sa sympathie, leur fournit des subsides pour entourer leur ville de murailles, et se mettre à l'abri des attaques des Médes, qui commençaient à devenir puissants. Ces murailles, dont le pourtour

(1) Pausanias, X, 8.

la naissance du dieu était proclamée. Jusqu'au poète Arion, le dithyrambe fut mêlé d'improvisations qui étaient laissées aux inspirations des initiés, vinrent ensuite les poètes dithyrambiques, qui mirent plus d'ordre dans ces compositions; ils inventèrent la forme antistrophique, qui était chantée tour à tour par les deux moitiés du chœur. Le poète Tisias perfectionna cette forme poétique en faisant suivre l'antistrophe de l'épode, qui était chantée par le chœur au repos. On appela ce poète Stésichore parce qu'il avait appris au chœur à se tenir tranquille. Le dithyrambe était accompagné dans son exécution par l'harmonie phrygienne, qui était surtout en usage dans ces fêtes à cause de son caractère éminemment noble. Le mode lydien, plus passionné, était réservé pour les cérémonies qui s'accomplissaient autour des temples; c'est le poète Sacadas qui avait posé les lois du chant épodique, dont trois stances se mettaient après trois stances de l'harmonie originale.

Telle est l'origine de la tragédie, qui, aux fêtes de Bacchus, où l'on conduisait un bouc (*tragos*), a commencé par des poésies religieuses chantées en l'honneur du dieu. Après les poètes dithyrambiques vinrent les poètes scéniques, dont le plus célèbre est Thespis, qui doit s'être inspiré des rhapsodes ou récitateurs des dithyrambes.

Avec Thespis l'action devient moins bruyante, les rôles sont plus tranchés et les récitatifs du chœur mettent le

de côté à Téos; plus tard ils allèrent s'établir à Lébédus. Les entrepreneurs de spectacles, les asiarkes et tous ceux qui étaient chargés de présider ou d'organiser des fêtes publiques s'adressaient aux chefs de cette corporation qui envoyait des troupes d'acteurs dans toutes les parties du monde romain. Nous voyons à Vienne en Dauphiné une inscription qui constate que ces troupes venaient jusqu'en Gaule; elle est ainsi conçue. « Les acteurs d'Asie et tous ceux qui appartiennent à la même corporation se sont élevés à eux-mêmes ce monument de leur vivant (1). Telles furent les origines du théâtre antique : on ne doit donc pas s'étonner de retrouver des monuments destinés aux jeux de la scène même dans les plus petites villes, puisqu'ils faisaient pour ainsi dire partie des cérémonies du culte.

CHAPITRE LII.

SOULÈVEMENT DES TÉIENS CONTRE ATHÈNES.

Après les désastres de Sicile les Téiens tentèrent de secouer le joug d'Athènes en prenant parti pour les Péloponésiens. Les Athéniens avaient bâti à Téos une longue muraille qui séparait la ville du reste du continent; Strombyochides, amiral de Sparte, arriva de Samos et invita les habitants à se tenir tranquilles. Ceux de Téos ne voulaient pas d'abord accueillir l'armée de terre ;

voit les vestiges, et qui datent du quatrième siècle avant notre ère. C'est aussi pendant cette période que se construisirent les temples dont on voit aujourd'hui les ruines : Hermogène allait ouvrir une ère nouvelle pour l'architecture ionienne, les arts et la poésie s'unissaient pour faire de Téos la ville la plus distinguée de l'Ionie.

Dans la guerre contre Antiochus les Téiens rendirent à la flotte romaine un éminent service et la sauvèrent pour ainsi dire d'une destruction complète. Régulus, le préteur, qui commandait avec quatre-vingts vaisseaux dans ces mers, ayant appris que la ville avait fourni des provisions à la flotte royale et avait promis de fournir cinq mille amphores de vin pour son usage, fit voile pour Téos, et vint mouiller avec toute sa flotte dans le port qui est derrière la ville; il envoya ensuite des troupes de débarquement avec ordre de ravager tout le territoire des Téiens. Les habitants, effrayés des dommages que leur causaient les troupes, envoyèrent aux Romains à titre de suppliants des orateurs le front couvert et vêtus de longues robes. Mais le préteur refusa de recevoir les députés à moins que les citoyens ne consentissent à donner aux Romains le même secours qu'àux ennemis.

Pendant que les magistrats délibéraient avec le peuple, Polixénidas, amiral de la flotte royale, ayant fait voile de Colophon avec quatre-vingt-neuf navires, et ayant été informé des propositions du préteur et de la position que sa flotte occupait dans le port, conçut l'espérance de réduire la flotte romaine, comme il venait de faire pour la flotte rhodienne à l'entrée du port Panorme à Samos. L'entrée du port de Téos était si étroite que deux vaisseaux pouvaient à peine y passer de front. Son but était de s'établir dans le détroit pendant la nuit, et avec dix vaisseaux de s'assurer le promontoire pour interdire la sortie aux navires, et avec des troupes de débarquement, d'attaquer l'ennemi par terre et par mer; ce plan eut réussi si les Téiens, conformément à la demande du préteur, n'eussent consenti à embarquer les vivres et n'eussent fait venir la flotte dans le port qui est en avant de la ville et qui était plus com-

mode pour embarquer les denrées. Le camp d'Antiochus était sur le continent, et un Rhodien avait fait voir le danger que présentait le mouillage de la flotte. Dès qu'on fut arrivé dans l'autre port, soldats et matelots quittèrent leurs navires pour embarquer les provisions, lorsqu'un paysan informa le préteur que la flotte de Polixénidas était en vue. On sonna sans retard le retour à bord; la confusion fut extrême, chaque vaisseau faisant force de rames pour sortir du port; la flotte romaine finit par gagner le large et put échapper à un immense danger.

Après la défaite d'Antiochus, Téos avec toute l'Ionie passa sous le pouvoir des rois de Pergame, et sous l'empire romain; elle fit partie de la Province d'Asie. Lorsque le christianisme se répandit en Asie, les habitants de Téos furent des premiers à se convertir, et du temps de Polycarpe, évêque et martyr à Smyrne, Daphnus était déjà évêque de Téos. Selon les notices ecclésiastiques, on compte cinq évêques de Téos jusqu'au temps de Romain Argyre; ce sont : Maxime, Gennadius, Cyrille, et Sisinnius, qui fut évêque de Téos pendant vingt-quatre ans (1).

D'après l'état des ruines de cette ville, on peut être certain que presque tous les monuments antiques ont été renversés par un tremblement de terre; ils forment des monceaux de décombres accumulés : ce n'est pas ainsi que les édifices se détruisent sous l'action lente des siècles.

CHAPITRE LIII.

RUINES DE TÉOS — SIGADJIK. — SEVRI HISSAB.

Téos était située sur la côte sud de la presqu'île Erythrée, dans la partie la plus étroite entre le golfe de Smyrne et la mer de Samos. La ville était elle-même bâtie sur un isthme formé d'une part par la baie de Sigadjik à l'ouest, et d'autre part par un golfe aujourd'hui presque comblé qu'on appelait golfe de Téos, à l'est de la ville : ce sont ces deux ports qui faisaient la puissance maritime

(1) Lequien, *Oriens chr.*, t. III.

de Téos. Le port de Sigadjik est l'ancien portus *Gæresticus*, dont nous avons parlé plus haut; c'est un des plus sûrs de la côte, mais son entrée est difficile. Ce port fut primitivement occupé par les Chalcidiens, qui vinrent s'établir sous la conduite de Gères; c'est celui que les Romains appelèrent *Gæresticus portus*, et que Strabon nomme *Cherræidæ* (1), il était situé au nord et à l'ouest de Téos et distant seulement de trente stades de la ville.

La ville moderne de Sigadjik est bâtie dans la partie orientale du golfe et sur l'isthme où était Téos. Tous les matériaux de l'ancienne ville ont été employés dans la construction de la ville moderne, elle est entourée de murs et défendue par un château délabré. Cette ville quoique moderne a été pour les antiquaires une mine riche en monuments antiques. La plupart des inscriptions des Téiens ont été encastrées dans les murailles, et se sont trouvées ainsi sauvées d'une ruine complète. L'abondance des carrières de marbre dans le voisinage de Téos permettait aux habitants d'être prodigues en monuments épigraphiques: aussi peu de villes anciennes de l'Asie en ont produit un aussi grand nombre, et il est certain qu'on ferait encore des découvertes précieuses en ce genre si l'on pouvait remuer les énormes blocs de temples écroulés. Les inscriptions de Téos méritent d'autant plus d'intérêt qu'elles contiennent pour la plupart des actes politiques et des

les antiquités ioniennes paraissent des plus satisfaisants.

Le temple était hexastyle et périptère; il avait six colonnes de front et onze sur les côtés; les colonnes étaient cannelées: Hermogène en fut l'architecte.

Le temple était au milieu d'une aréa entourée de portiques: c'est du reste la disposition commune à tous les grands temples de l'Asie; les fondations du portique sont à fleur de terre, très-peu de travaux seraient nécessaires pour reconnaître complètement ce bel ensemble d'un monument classique.

Le second édifice qui appelle l'attention est le théâtre, assis sur une des collines qui entourent la ville et dont la face est tournée vers le sud, contrairement aux prescriptions de Vitruve. Tout le proscénium est détruit, et du haut du dernier gradin on jouit d'un magnifique panorama; mais c'est une erreur que d'imaginer que les anciens spectateurs avaient pour fond de tableau la campagne voisine et l'immensité de l'horizon: que serait devenue la voix des acteurs dans ce vaste espace? Il est démontré d'ailleurs par une foule de monuments existant, que la partie qu'on appelle proscénium s'élevait jusqu'à la hauteur du dernier gradin, et de plus que le théâtre était couvert par un vélarium qui s'étendait sur l'orchestre et toute la cavea. Cependant presque tous les voyageurs qui visitent les théâtres antiques s'exaltent sur le panorama dont jouissaient les spectateurs assistant aux

est difficile à parcourir : on ne peut examiner un de ces murs en pierres sèches qui séparent les propriétés, sans y découvrir une quantité de fragments d'architecture qui trouveraient leur place dans un musée.

C'est une source de regrets pour l'avenir : ces modèles de la plus pure architecture ionienne disparaissent l'un après l'autre ; s'ils étaient recueillis dans un musée d'Europe leur étude ne pourrait que former le goût des jeunes artistes. Qu'on n'imagine pas que des plâtres moulés sur les monuments remplissent le même but : le coup de ciseau donné sur le marbre, le faire de l'artiste, ses moyens pratiques ne se transportent pas avec un froid modèle.

Un autre édifice moins considérable que le temple de Bacchus, mais d'une perfection de travail non moins égale, existait vers le centre de l'isthme ; il est couvert de buissons et d'oliviers sauvages : on peut considérer ce fait comme une preuve que ces ruines n'ont pas été fouillées depuis plusieurs siècles.

Avant de terminer l'examen de l'intérieur de la ville, nous devons mentionner un monument signalé par M. Hamilton à l'attention des futurs explorateurs.

Il est situé au nord-est, et à la distance d'environ un mille du môle ancien ; il se compose d'une base pyramidale construite sur une éminence et supportant les ruines d'un édifice de petite dimension, mais richement orné ; rien ne peut égaler la délicatesse des sculptures des corniches qui sont étendues sur le sol : l'édifice était construit en grands blocs de marbre jaune. On y arrivait par des escaliers dont la longueur de l'est à l'ouest est de quarante-cinq pieds et du nord au sud de trente-huit. Le monument était entouré d'une colonnade qui peut encore être reconnue sur trois côtes ; elle se compose de huit pilastres en marbre gris placés à distances égales, avec des demi-colonnes engagées dans les deux côtés opposés : le côté nord est long de cent quarante et un pas et le côté de l'ouest de cent soixante.

Les murs de Téos ont environ six kilomètres de circuit, on peut les suivre dans tout leur parcours. Les anciennes

murailles ayant été détruites par Tisapherne, ont été reconstruites quand les Téiens sont revenus habiter leur ville : on a de plus réparé la grande muraille qui séparait du continent le petit isthme sur lequel la ville était assise ; elle défendait le quartier de l'invasion des eaux d'un petit ruisseau qui se jetait dans le port du sud et qui a contribué à l'ensabler : cette partie des murs est la mieux conservée.

D'après une inscription qui existe encore près de là, cette partie de la muraille et les tours adjacentes auraient été reconstruites par Apollodore et Eucrètes dont les fonctions ne sont pas indiquées. Toutes les murailles sont bâties en blocs de pierre de taille posés en assises réglées : on ne voit plus les vestiges que d'une seule porte ou plutôt d'une poterne qui conduisait au port. Elle est sans ornement, la baie est surmontée d'une architrave.

Le port du sud, celui que Tite-Live distingue par les mots *ante urbem*, tandis que le port de Sigadjik était désigné comme étant *a tergo urbis*, est aujourd'hui converti en marais. On voit les vestiges d'un môle au milieu des alluvions, mais rien de ce qui peut constituer un arsenal maritime.

La petite ville de Sévri hissar est à quatre kilomètres au sud-est de Téos sur la route de Smyrne ; elle ne mériterait aucune mention spéciale si on n'y eût transporté comme à Sigadjik un certain nombre de débris des monuments de Téos. Elle est située dans un vallon où prend naissance le ruisseau qui va se jeter dans le port ; ce qui attire surtout l'attention, ce sont de grands blocs de marbre dont l'usage n'a pas encore été deviné ; les plus grands ont environ trois mètres en tous sens, les autres ont moins de deux mètres : ce sont des grands cubes taillés à facettes prismatiques formant autant de tablettes ou de petits escaliers, on ne saurait mieux les comparer qu'à d'énormes cristaux de sulfate de soude ; ils portent presque tous des fragments d'inscriptions latines inintelligibles, on y lit surtout l'indication *Loco IIII* : jusqu'ici ceux qui ont voulu expliquer l'usage de ces blocs n'ont abouti qu'à des conjectures peu satisfaisantes.

Les grandes carrières d'où ont été extraits les marbres de Téos sont dans le voisinage de Sevri hissar, elles fournissent une roche grisâtre et cristalline qui appartient à la formation calcaire de la presqu'île Érythrée.

CHAPITRE LIV.

LA PRESQU'ÎLE ÉRYTHRÉE.

La côte qui s'étend de l'est à l'ouest depuis Téos jusqu'au cap Blanc est découpée par un certain nombre de petites baies peu connues même de nos jours, dans lesquelles les colons grecs s'étaient bâtis des places fortes : de ce nombre était Eræ, qui appartenait aux Téiens ; vient ensuite le territoire des Chalcidiens, qui fut d'abord sous la dépendance des Téiens, passa ensuite sous la domination de la ville d'Érythræ, et la troisième tribu des Érythréens prit le nom de Chalcitis (1). Le cap le plus avancé vers l'île de Chio est dominé par une montagne peu élevée qui se rattache à la chaîne du mont Mimas. La montagne s'appelait Corycus et le cap Argennum, Strabon estime à soixante stades la largeur du détroit entre ce cap et l'île de Chio.

A partir de ce point la côte de la presqu'île Érythrée tourne droit au nord et forme deux golfes bien abrités, le premier, le golfe de Tchechmé, le second, le golfe d'Érythræ.

L'intérieur de la presqu'île est mon-

côte sud de la presqu'île. Il se terminait au promontoire Corycéon, aujourd'hui le cap Blanc à l'entrée du canal de Chio ; le port de Casyste était au nord de ce cap sur la côte occidentale de la presqu'île : Tite-Live (1) le nomme Corycus Portus.

Comme entre Erythræ et le cap Corycus il n'y a que le port et la rade de Tchechmé, on doit en conclure que le port Corycus ou Casyste était à Tchechmé.

ÉRYTHRÉE.

La population primitive d'Érythræ se composait de plusieurs fractions des divers peuples qui habitaient le sud de l'Asie Mineure ; ils se joignirent aux Crétois qui, sous la conduite du fils de Rhadamante, vinrent coloniser cette partie de la presqu'île. On comptait dans ce nombre : des Lyciens, peuple d'origine crétoise ; des Cariens, anciens alliés du roi Minos ; des Pamphyliens, d'origine grecque, mais qui après la guerre de Troie avaient longtemps erré avec Calchas, enfin d'un contingent d'habitants venus de chaque ville d'Ionie sous la conduite de Cnopus.

Cette réunion, hétérogène en apparence, ne tarda pas à former un corps de nation, qui s'établit promptement dans la contrée. Il est à remarquer qu'au milieu d'éléments disparates on ne voit jamais se mêler de peuple d'origine arménienne ; les Phéniciens, pourtant si

aient sans effet, lorsqu'un pé-
mmé Phormion fut averti dans
que le radeau serait facile-
aduit à terre, si les femmes
e voulaient le tirer au moyen
de tressée avec leurs cheveux.
des Érythréennes ne se mettait
de se conformer aux prescrip-
ce songe, lorsque les femmes
qui habitaient la ville sacrir-
eur chevelure, et la statue, du
amenée dans Érythræ. On lui
temple dans l'intérieur de la
s femmes thraces avaient seules
d'y entrer, Pausanias à son
Érythræ, vit la corde faite de
qui était conservée précieuse-
décrit la statue d'Hercule
un ouvrage dans le goût des
s statues égyptiennes.

ait aussi à Érythræ un temple
ve Poliade; la statue de la
ait de bois, et d'une grandeur
naire, assise sur un trône, et
le quenouille des deux mains.
e la statue était surmontée de
laire.
statue était l'œuvre du sculp-
æus, de même que les statues
res et des Grâces de marbre
à étaient exposées dans l'hy-
c'est-à-dire dans la partie du
qui était découverte; c'est là
anias vit ces œuvres d'art. On
clure de ce passage de l'auteur
que le temple de Minerve Po-

t du genre que nous appelons
s comme ceux d'Apollon Di-
d'Apollon Épicurius.
ille d'Érythræ n'était pas moins
me les oracles de Branchydes
aros; mais elle se distinguait
derniers en ce qu'elle prédisait
par inspiration, sans aucune
le préalable; Strabon distingue
e sibille, et celle qui vivait du
Alexandre, et qui lit connaître
origine du roi de Macédoine.
ne dit pas si les prédictions de
sibylles avaient lieu dans quel-
tuaire (2).

le d'Érythræ prit part à tous
vements tentés par les villes

ioniennes contre le pouvoir des Perses;
elle fut souvent en guerre avec la ville
voisine de Chio; mais la marine de
cette dernière ville était bien supérieure,
et, pendant un temps les Chiotes pré-
tendirent à l'empire de la mer (1).

Pendant la guerre entre Athènes et
Lacédémone, Érythræ tenta d'échapper
à la domination d'Athènes, mais sa si-
tuation ne changea qu'à l'arrivée des
Romains en Asie. Elle embrassa le parti
de Rome contre Antiochus, et reçut
d'éclatants témoignages de satisfaction
de la part du gouvernement de Rome.

Les monuments épigraphiques et nu-
mismatiques prouvent que cette ville
continua de subsister jusqu'aux derniers
temps de l'empire byzantin. Elle est
comprise dans les notices ecclésiasti-
ques au nombre des évêchés de la pro-
vince d'Asie. On ignore les causes de
l'abandon de son territoire, qui passait
pour fertile et abondant en vin. La po-
pulation moderne s'est agglomérée dans
la petite ville de Tchechmé, dont la
rade est aussi sûre que celle d'Érythræ,
et qui est mieux placée pour les navires
que les vents retiennent à l'entrée du ca-
nal de Chio. Cet inconvénient était
moins grave dans l'antiquité quand la
navigation se faisait à la rame.

La baie d'Érythræ est défendue des
vents d'ouest par l'île de Chio, et son
mouillage était abrité par un groupe
d'îlots, que les anciens appelaient Hippi,
les chevaux. Une petite rivière à son
embouchure dans cette baie, c'est l'an-
cien fleuve Aleus, qui, selon Pline avait
la faculté de faire pousser la barbe.

CHAPITRE LV.

RUINES D'ÉRYTHRÆ. — RHITRI.

Les ruines d'Érythræ conservent en-
core le nom de Rhitri, qui est celui d'un
petit village grec bâti en dehors de l'en-
ceinte de l'ancienne ville. Deux routes
conduisent à Érythræ, l'une par Vourla
et l'autre par Tchechmé : cette dernière
est la plus praticable.

Tchechmé est une petite ville mo-
derne qui tire ses revenus des bâtiments
qui viennent mouiller dans sa rade,

sanias, liv. VII, 5.

Strabon, XIV, 645; XVII, 814.

(1) Strabon, XIV, 645.

lorsqu'ils sont retenus à l'entrée du canal de Chio. Toutes les maisons sont bâties en pierres, blanchies à la chaux et couvertes en terrasses. Quelques dattiers plantés çà et là achèvent de lui donner un aspect tout à fait oriental. On peut facilement trouver des chevaux pour se rendre aux ruines d'Erythræ, situées à vingt-deux kilomètres au nord de la ville, en longeant le bord de la mer; la route est très-accidentée, entrecoupée de collines et de ravins formés par les contreforts du mont Mimas.

En sortant de Tchechmé on contourne un mamelon assez élevé qui défend la ville et la rade de l'action des vents du nord; on descend ensuite dans un vallon où se trouvent des eaux thermales avec un établissement rustique, fréquenté par les habitants de la presqu'île; ces bains n'ont jamais été mentionnés par aucun auteur moderne; ce sont certainement les bains cités par Pausanias comme existant « près du promontoire Macria, les uns creusés naturellement dans le roc au bord de la mer, les autres faits de main d'homme et fort ornés (1). » Un ruisseau qui n'a pas de nom aujourd'hui arrose la vallée des bains; on est là à moitié route entre Tchechmé et Erythræ: on a encore à franchir deux ou trois côtes assez abruptes. En contournant les sinuosités du rivage, on a sur sa gauche la mer du canal de Chio et une infinité de petites îles qui se détachent comme autant de points lumineux sur le som-

mètres. Du côté de l'est on entre dans la ville par une brèche où l'on reconnaît les vestiges d'une porte, mais un montant seul est en place.

Les murailles descendent ensuite dans la partie plane de la ville, et remontent une seconde ligne de collines pour arriver à l'acropole, bâtie au nord sur le sommet d'un mamelon.

Le rocher entaillé par banquettes servait de fondation aux murailles dont la construction rappelle celle des murs d'Assos, c'est-à-dire que ces murs datent du cinquième siècle avant notre ère: près de l'acropole est une autre porte tout aussi ruinée. L'acropole a été en grande partie réparée à l'époque byzantine: on reconnaît dans les murailles un grand nombre de fragments antiques et quelques inscriptions.

Avant de rechercher les derniers vestiges de l'ancienne Erythræ, nous devons nous arrêter un moment pour observer la singulière conformation du sol de cette ville, qui appartient à la masse du mont Mimas, et qui représente en moindres proportions la formation générale de la montagne.

Erythræ est entourée de collines de calcaire, marbre bleu, mais l'acropole et les bases de toutes les collines sont toutes composées de trachytes rouges; on les retrouve à l'acropole sous forme d'un mamelon isolé qui a surgi du milieu de la plaine. Non loin de là, les roches calcaires apparaissent à la surface du sol, de sorte que l'expansion des tra-

côtés par un soubassement de construction archaïque, partie en assises, partie en blocs à joints irréguliers. On arrive sur cette terrasse par un escalier du côté de l'est, où il y a un escalier.

La face de l'esplanade est couverte de débris, au milieu desquels on voit les traces d'un édifice en un morceau de frise dorique, ornée de colonnes cannelées à six angles; on voit qu'on est sur l'emplacement d'un temple, mais il ne subsiste aucun document pour le comparer à celui d'Assos.

On croit à tort que sur cette terrasse se trouvait le temple d'Hercule cité par Pausanias. On ne peut que soupçonner quel ordre il appartenait, puisque l'architecture ionienne ne date que du VI^e siècle, et qu'avant cet architecte les temples d'Ionie étaient d'ordre dorique. On peut en inférer, vu la hauteur à laquelle Pausanias fait remonter la statue d'Hercule, que le temple était d'ordre dorique; en dernière considération, c'est le temple d'Hercule, connu de Corinthe, celui de Corinthe en Italie, est dorique.

On n'a observé aucun emplacement qui pût, avec quelque apparence de probabilité, être attribué au temple de Polias. Les temples de cette cité étaient ordinairement dans la citadelle même des villes d'Athènes et à Pergame, on a vu que l'acropole d'Erythrée presque entièrement rebâtie par les Byzantins : le temple aura été de cette époque.

Le temple était établi sur le flanc d'un rocher de l'acropole; il présente d'intérêt au point de vue de détails les plus importants, c'est le proscenium et la décoration, ont presque entièrement quelques gradins sont encore restés, mais la plus grande partie n'a servi que comme pierres de taille; le château qui domine en a absorbé une grande

partie propre à être placée dans les musées. Mais l'étude de ces ruines faite au point de vue architectural serait intéressante, attendu qu'elles surpassent en antiquité celles de toutes les autres villes de l'Ionie.

La presqu'île Erythrée se termine au nord par le cap Mélas aujourd'hui le cap Kara bournou, cap noir, ainsi nommé à cause de la couleur noire des laves qui entourent la base. Au nord de la rade d'Erythrée les navires trouvent encore un refuge dans une crique appelée aujourd'hui Egri Liman, le port oblique, bon mouillage mais qui manque de fond, c'est l'ancien Portus Phœnicus. Le cap Mélas est formé par une montagne abrupte et rocheuse; quelques villages modernes sont dispersés autour de sa base, mais il ne reste dans cette région aucun vestige d'antiquité.

CHAPITRE LVI.

GOLFE DE SMYRNE.

Après avoir parcouru l'Ionie nous rentrons dans le golfe de Smyrne en longeant la côte méridionale; la base du mont Mimas est marquée par une profonde échancrure appelée par les marins baie de Karagatch, parce que les navires peuvent se mettre à l'abri du vent du nord appelé Karagatch. Les cartes le désignent sous le nom de golfe de Ghulbaghthé, jardin des roses, à cause d'un petit village du même nom.

Vient ensuite le golfe de Vourla, au-dessus duquel est bâtie la petite ville de Vourla, qu'on est porté à identifier avec la première Clazomène; on n'y trouve aucun vestige d'antiquité; le pays d'alentour est très-montagneux : les Grecs y cultivent la vigne avec succès.

Devant la baie de Vourla est situé le petit archipel connu des marins sous le nom d'îles d'Ourlac : c'est le meilleur mouillage du golfe, et les flottes européennes ont l'habitude d'y stationner en hiver : il y a une source abondante qui fournit une eau excellente.

Illes faites à Erythrée mettaient sur un certain nombre d'inscriptions et peu de morceaux de sculpture.

CLAZOMÈNE.

Une petite île déserte reliée au continent par un isthme sablonneux, c'est tout ce qui reste de l'ancienne Clazomène. De toutes les tribus d'Ionie, il n'y en eut pas de plus voyageuse. Quand les Clazoméniens arrivèrent en Asie la grande migration ionienne s'était déjà effectuée; ils se dirigèrent vers le nord de l'Æolide et bâtirent auprès du mont Ida une ville qu'ils abandonnèrent pour se rapprocher des Colophoniens, auxquels ils avaient demandé un chef. Étant arrivés dans la presqu'île Érythrée ils fondèrent Scyppium sur le versant sud de la presqu'île.

Mécontents de ce territoire ils s'avancèrent au nord-est et s'établirent à Chytrium, plus tard ils fondèrent Clazomène dans la terre ferme, et s'y maintinrent jusqu'à l'arrivée des Perses. Ils se défendirent vaillamment contre Alyatte, roi de Lydie, et lui firent éprouver des pertes sensibles (1); la paix se fit cependant et pendant tout le règne des Mermuades, cette petite république put développer son activité commerciale. Elle était restée en relation avec le continent de la Grèce et avait à Delphes son trésor particulier. Crésus avait envoyé au temple d'Apollon des cratères d'or et d'autres en argent, ouvrages précieux et célèbres; après l'incendie de Delphes ils furent déposés dans le trésor des Clazoméniens, où on les voyait

cents mètres de longueur : elle est soutenue du côté de l'ouest par un mur antique qui est presque couvert par le sable. L'île de Clazomène est aujourd'hui déserte : il n'y reste aucun vestige important de ses anciens édifices, et des fouilles entreprises il y a quelques années par un des commandants de la station française ne produisirent aucun résultat important : on s'est assuré seulement que le sol de l'île était couvert de fondations d'édifices.

Clazomène s'associa à la révolte des Téiens contre Athènes; mais elle fut bientôt forcée de faire sa soumission. Elle prit parti pour les Romains dans la guerre contre Antiochus, aussi reçut-elle de la part du sénat le privilège de conserver son autonomie : on lui fit en outre présent de l'île de Drymusa. Auguste y fit faire des travaux qui lui méritèrent le titre de nouveau fondateur.

La situation de Clazomène dans le voisinage des îles qui offraient aux pirates des repaires si favorables, fut souvent exposée à leurs attaques soudaines; les pirates de Cilicie s'en emparèrent du temps de Sylla, et dans le moyen âge toute cette presqu'île était infestée de chefs qui mettaient le pays au pillage : c'est sans doute la cause de la ruine totale de cette ville. Les musulmans, en guerre avec les nations maritimes de l'Europe, ne voulurent pas laisser subsister une place qui pouvait leur servir

conservée par Pausanias (1), on ne voit pas les restes de plusieurs constructions byzantines formant une salle à tédarion : la température dépasse 60° centigrades ; elles sont abondantes et forment un bassin qui va se jeter dans un ruisseau voisin ; près de ces bains se trouve le temple d'Apollon en marbre blanc ; Strabon mentionne brièvement : « après Clazomène on trouve le temple d'Apollon, des eaux thermales de Smyrne (2).

Le nord du golfe dépendait de la Phocée, mais l'entrée du golfe du côté de la Phocée était défendue par une ville entre les villes ioniennes, la ville de laquelle le nom seul est resté.

CHAPITRE LVII.

PHOCÉE.

Le golfe de Smyrne est si fréquenté par les navigateurs par deux caps, celui de droite Kara Bouroun, qui appartient à la presqu'île de la Phocée, celui de gauche Kizil Bouroun, fait partie du territoire de l'Éolide ; mais à l'arrivée des Grecs en Asie il fut annexé à l'Ionie ; ce nom doit son nom moderne à la couleur des terrains volcaniques. Le golfe de monticules dont il est entouré, se rattache au continent par des collines d'alluvion d'une origine récente ; n'est-il pas étonnant que les Grecs du premier siècle aient regardé ce golfe comme relié au continent par un isthme de la mer. Pline affirme que le de Leucæ, voisine de Phocée, est une île, fondée sur une île. Le golfe de Phocée et les ports qui s'y trouvent, sa puissance et sa richesse ont attiré sur la mer Égée, au nord du golfe de Kizil Bouroun, elle a été fondée par la petite ville de

Phocéens arrivèrent en Asie conduite de deux chefs athéniens, Clisthène et Damon, ils habitaient près des environs du mont Cnabon.

mis en Phocide, et faisaient partie du grand conseil des Amphictyons ; mais, accusés de s'être livrés au pillage du temple d'Apollon, ils soulèveront contre eux les autres peuples grecs. La guerre phocéique fut la conséquence de cet attentat, que les Phocéens rachetèrent en défendant le temple de Delphes contre les Gaulois. Ils furent rétablis dans leurs anciens privilèges (1). Mais on doit croire qu'il restait un levain d'hostilité entre eux et leurs compatriotes grecs, puisqu'ils finirent par abandonner leur pays. Le succès des Ioniens dans leurs projets de colonisation appelait sur les côtes d'Asie toutes les peuplades grecques mécontentes de leur sort en Europe. Les Phocéens arrivèrent en Éolide, et, du consentement des habitants de Cymé, ils purent s'établir sur la côte voisine ; mais les Ioniens ne voulurent ni faire alliance avec eux, ni les admettre dans la confédération, que sous la condition qu'ils obéiraient à des rois du sang de Codrus. Érythræ et Téos qui étaient déjà constitués en États, leur fournirent trois princes de cette lignée, et Phocée, admise au nombre des villes ioniennes ne tarda pas à se distinguer par l'esprit d'entreprise qui animait ses habitants. Les Phocéens sont les premiers Grecs d'Ionie qui se soient adonnés à la navigation de long cours, ils construisirent des vaisseaux à cinquante rames et parcoururent l'Adriatique, la mer Thyrrénienne et les côtes d'Ibérie.

Dans leurs voyages à Tartessus, ils avaient acquis l'amitié du roi Arganthonius, qui leur offrit de quitter l'Ionie et de venir s'établir dans la partie de ses États qu'ils voudraient choisir. La facilité avec laquelle les anciens peuples grecs s'expatriaient pour aller chercher d'autres demeures aurait lieu de nous surprendre, si à toutes les époques de l'histoire ancienne, nous n'en trouvions de nombreux exemples. Les Phocéens refusèrent néanmoins les offres du roi. Arganthonius, pour leur témoigner toute sa sympathie, leur fournit des subsides pour entourer leur ville de murailles, et se mettre à l'abri des attaques des Médes, qui commençaient à devenir puissants. Ces murailles, dont le pourtour

Strabon, liv. VI, 5.

Id., XIV, 646.

Id., 39.

(1) Pausanias, X, 8.

était de deux cents stades ou deux mille cinq cents pas romains selon Tite-Live (1), furent construites en pierres de grande dimension parfaitement jointes (2); elles formaient, en se resserrant, une sorte de coin large de douze cents pas nommé Lampter. De là, sur une longueur de mille pas, s'avancait dans la mer une langue de terre qui coupait le golfe par la moitié.

De chaque côté de la gorge étroite par laquelle elle tenait au continent se trouvait un port, chacun dans une exposition différente. Celui qui était situé au midi s'appelait Naustathmus : c'était l'arsenal des bâtiments de guerre; l'autre était à côté du Lampter. Devant l'entrée était la petite île Baccheion, ornée de temples et de splendides constructions (3). Les alluvions ont totalement changé l'état de cette côte : les ports ont été comblés. Les prévisions du monarque ibérien furent bientôt réalisées, Phocée fut une des premières villes assiégées par Harpagus, la ville fut investie du côté de la terre; le général perse, pour abrégier la résistance, fit dire aux habitants que Cyrus se tiendrait pour satisfait, s'ils voulaient consentir à démolir un seul créneau, et à consacrer une maison au roi. Les Phocéens demandèrent un armistice d'un jour, afin de délibérer, et obtinrent en même temps du général ennemi que l'armée perse s'éloignât des murailles. Le projet des Phocéens était connu d'Harpagus; il consentit néanmoins. Dès qu'il eut fait

rent; ils formèrent le projet de se rendre dans l'île de Cynos, où la ville d'Alalia avait été fondée par eux vingt ans auparavant. Avant de prendre cette route, ils retournèrent à Phocée, où, étant débarqués inopinément, ils massacrèrent la garnison perse qu'Harpagus avait laissée dans la ville. Ils prononcèrent ensuite des imprécations solennelles contre ceux d'entre eux qui abandonneraient la flotte, et ayant jeté dans la mer une masse de fer rougie au feu, ils firent serment qu'aucun d'eux ne retournerait à Phocée avant que cette masse de fer ne reparut sur l'eau; mais au moment où la flotte mettait à la voile pour Cynos, plus de la moitié des citoyens attendris par l'aspect des lieux et le souvenir des anciennes habitudes, entraînés de nouveau par l'amour de la patrie, devinrent parjure, retournèrent en arrière et rentrèrent dans Phocée. Les autres, fidèles à leur serment, s'éloignèrent des îles OEnusses et continuèrent leur navigation.

Arrivés dans l'île de Cynos, ils y vécurent pendant cinq années avec les premiers habitants d'Alalia, et se construisirent des temples dans la ville. Mais s'étant mis à ravager les côtes voisines, les Tyrrhéniens et les Carthaginois se réunirent contre eux. Vainqueurs, mais fort maltraités dans un combat naval, les Phocéens quittèrent Alalia avec leurs familles, et firent voile pour Rhegium. Ceux d'entre eux qui avaient été faits prisonniers par les

ù ils s'établirent définitivement. t de quitter l'Ionie, ils avaient é l'oracle, qui leur prescrivit de de Diane d'Éphèse un conduc- pour le voyage qu'ils se propo- de faire. Ce guide se manifesta personne d'Aristarché, une des les plus considérées d'Éphèse, tit avec les Phocéens, emportant e une des statues de Diane con- dans le temple. En arrivant nouvelle colonie, ils fondèrent le Ephésium consacré à Diane (1). nsi que le culte de Diane éphé- fut apporté en Gaule, et la tête iesse figura sur les monnaies des otes.

dote ne dit pas comment furent par les Perses, les Phocéens qui t en Asie. Le besoin où étaient es d'avoir avec eux des hommes dut adoucir la colère du satrape, doute ils purent rentrer en pos- des maisons qu'ils avaient quit- phocée continua d'exister sous le nement des Perses; mais tou- apatiente de recouvrer sa liberté, t une part active à la grande de l'Ionie, et le Phocéén Denys général des confédérés réunis de l'île de Ladé.

iscours qu'il prononça conquit s suffrages; mais les mesures qu'il prit pour organiser son ar- vail fatiguèrent au bout de sept tte multitude inhabile à la mer. iens commencèrent à murm- comptant les navires confédérés, naient en ridicule les Phocéens, aient amené que trois vaisseaux. s conjonctures, le combat contre ses, ne pouvait être que désas- La flotte ionienne fut détruite le courage des citoyens de Chio, ent tête à l'ennemi jusqu'au der- nement.

hocéén Denys voyant les affaires ions complètement ruinées, et nt bien que Phocée serait ré- a esclavage comme le reste de st voile vers la Phénicie avec ires et avec trois vaisseaux qu'il is aux ennemis. Il trouva sur la grand nombre de bâtiments

marchands, qu'il coula à fond, et ayant rassemblé un butin considérable, il fit voile pour la Sicile, où il continua le métier de pirate, donnant la chasse aux vaisseaux carthaginois ou tyrrhéniens. Il vengea ses concitoyens massacrés au début de la guerre des Perses (1).

La révolte d'Ionie étant comprimée, Phocée subit le sort commun aux autres villes; mais ne perd pas son rang de place maritime du premier ordre. C'est toujours sa possession qu'ambitionnent tous les princes ou les chefs de parti qui se disputent le territoire de l'Ionie.

Dans la guerre contre Antiochus, Phocée reprend son rang de grand arsenal maritime. Antiochus étant parti pour la Phrygie, laissa son fils Séleucus en Éolide pour surveiller les places maritimes qu'Eumène et les Romains voulaient détacher de son parti. Eumène était maître de Phocée; mais les citoyens, surchargés d'impôts, commen- çaient à se mutiner. La ville avait été taxée à la fourniture de cinq cents toges et de cinq cents tuniques; il y avait de plus la disette de blé qui irritait les habitants. La multitude était ramenée au parti d'Antiochus malgré le sénat, qui voulait rester fidèle à Eumène; mais les factieux l'emportèrent (2).

Après la levée du siège d'Abydos, la flotte romaine revint joindre celle d'Eumène à Canée. Livius fit voile pour Phocée; mais, apprenant que la ville était défendue par une forte garnison, et que le camp de Séleucus n'était pas éloigné, il dévasta la côte, fit un grand nombre de prisonniers, et se rembarqua avec tout son butin, ne s'étant arrêté que pour donner à Eumène le temps de rejoindre son escadre.

Quelque temps après, Séleucus reprit Phocée par la trahison des gardes, qui lui ouvrirent les portes, et la terreur de ses armes obligea Cymé et d'autres villes de la même côte à se déclarer en sa faveur.

(1) Hérodote, VI, 17.

(2) Tite-Liv., XXXVII, 9.

(3) Id., *ibid.*, ch. 11.

CHAPITRE LIX.

SIÈGE DE PHOCÉE.

Les Romains se décidèrent enfin à faire un siège en règle. Le préteur Émilios Regillus commandait la flotte en personne; il s'empara des deux ports (189 ans avant J.-C.), et lança dans la ville une proclamation pour inviter les Phocéens à se rendre. La réponse fut la même qu'au temps d'Harpagus : ils refusèrent. Le consul fit commencer les attaques des deux côtés du Lympter; ce quartier était dégarni de maisons, et des temples en occupaient presque tout l'espace. On approcha le bélier, qui battit les murailles; mais les assiégés se défendaient avec acharnement : les brèches étaient réparées à mesure qu'elles étaient ouvertes.

De nouvelles propositions de capitulation leur furent adressées; ils demandèrent cinq jours pour délibérer et ouvrirent enfin leurs portes. Les Romains entrèrent en ville, non pas en vainqueurs, mais en vertu de la capitulation. Aussi les soldats, qui comptaient sur le pillage, commencèrent-ils à murmurer, et plusieurs d'entre eux, malgré la défense de leurs chefs, se mirent à piller les maisons. Le préteur Émilios rassemble autour de lui sur la place publique les citoyens de condition libre, et après avoir arrêté le sac de la ville, il ordonna que toutes les propriétés pu-

maines intercédèrent pour cette ancienne alliée, et la paix fut rétablie.

Lorsque les Romains furent tranquilles possesseurs de l'Asie, toutes les villes furent soumises à l'administration proconsulaire et perdirent leur physionomie originale; leur histoire se confond avec celle de l'empire. Phocée dut se contenter du rôle de ville marchande, et son nom est à peine mentionné pendant toute la période romaine. Les ports se comblaient lentement, et sa population l'abandonnait.

CHAPITRE LX.

FONDATION DE PHOCÉE LA NEUVE.

Sous les empereurs byzantins, Phocée n'était plus qu'un bourg dont les murailles étaient détruites; la position était cependant importante, et une circonstance fortuite y appela les Génois, qui fondèrent à côté de l'ancienne ville une place forte qu'ils appelèrent la nouvelle Phocée.

Il y avait dans le voisinage de cette ville une montagne renfermant une mine très-riche en alun, qui avait été découverte sous le règne de Michel Paléologue, et dont l'exploitation était dirigée par des Italiens. Ils payaient à l'empereur grec une redevance annuelle pour droits d'exploitation et d'exportation. Lorsque cette contrée fut en butte aux attaques réitérées des émirs turcs, la sûreté des mineurs fut

Lorsque Mahomet 1^{er} vint assiéger Cymé (1) le podestat Jean Adorno conclut avec le sultan un traité qui laissait aux Génois la libre possession de Phocée la neuve, moyennant le paiement d'une somme de vingt mille ducats, qui devait être effectué en dix années. Le sultan mourut sans que cette redevance fût soldée, et la république de Phocée fit avec le sultan Mourad un nouveau traité, non pas en argent, mais en matériel de guerre. Les Génois donnaient à Mourad six mille ducats sur l'arriéré de l'ancien traité, et mettaient leurs bâtiments à la disposition du sultan pour transporter ses troupes en Europe, se faisant ainsi les auxiliaires des hordes musulmanes qui allaient ravager les terres des chrétiens. Les faits de ce genre, qui se renouvellent fréquemment dans le cours de l'histoire ottomane, sont autant de taches à l'honneur des peuples qui s'en rendirent coupables. On voyait souvent des chrétiens se mettre à la solde des Turcs : jamais on ne vit d'armée turque se mettre à la solde des chrétiens.

Les souffrances des populations chrétiennes en Orient ne sont pas dues seulement au fanatisme et à la barbarie des musulmans, elles ont aussi à reprocher à leurs ancêtres l'abandon dans lequel ils ont laissé les intérêts chrétiens.

La petite ville de Phokia occupe l'emplacement de Phocée la neuve ; elle contient une population de quatre à cinq mille âmes, qui est presque entièrement adonnée à la marine ; les Turcs y sont en majorité ; on compte à peu près trois cinquièmes de race turque et deux cinquièmes de race grecque. Ces derniers ont une petite église, les Turcs ont plusieurs mosquées délabrées. Les cimetières, qui sont hors la ville, renferment plusieurs fragments d'architecture ancienne ; mais nous n'avons observé aucune ruine qui méritât une étude particulière.

LEUCÆ.

La ville de Leucæ était sur le bord de la mer, à l'ouest de Phocée. Elle doit sa fondation à un général perse

nommé Tachos, qui s'était révolté contre Artaxerxe et s'était retiré dans une île voisine de la côte d'Éolide. Le territoire de Leucæ était en effet une île qui fut dans la suite réunie au continent par suite des alluvions. Les habitants de Cymé et ceux de Clazomène se disputèrent la possession de cette ville, et ils convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes. Leucæ serait restée une ville ignorée de l'histoire, si elle n'eût été choisie comme place de guerre par Aristonic dans la guerre contre les Romains. (1) On en reconnaît l'emplacement au village qui a conservé le nom de Leské, mais il n'y a aucun vestige d'antiquité.

Le territoire situé entre ce village et l'Hermus appartenait à l'Éolide, il a été compris dans la description de cette province.

Telle est aujourd'hui cette terre d'Ionie autrefois si riche en monuments, couverte de villes nombreuses et paisantes. La plus grande partie de son territoire est maintenant abandonnée aux nomades ; les anciennes villes ne sont plus que des amas de décombres ; Smyrne seule a survécu à tant de naufrages. Une seule condition pourrait rappeler sur cette terre l'activité et le travail, ce serait l'appel fait à la colonisation européenne ; mais elle ne pourrait se faire avec sécurité que si les Européens pouvaient devenir propriétaires en Turquie au même titre que les étrangers peuvent être propriétaires dans les divers États de l'Europe.

Pour compléter le chapitre des tremblements de terre, nous insérons ici un fait signalé par le *Précurseur* d'Athènes, qui justifie les observations faites par Plinie et par Procopé sur l'irruption de la mer au moment des tremblements de terre (2) :

« Le 26 décembre 1861, à huit heures trois quarts du matin, une secousse assez violente de tremblement de terre, d'une durée de deux secondes environ, et dont les oscillations paraissent venir de la direction sud-ouest, a été ressentie à Athènes, où des craintes sérieuses se sont immédiatement ré-

(1) Voy. pages 225-226.

(1) Voy. pag. 212.

(2) Voyez chap. XXXII.

pandues au sujet d'autres localités plus d'une fois déjà, et il y a peu d'années encore, si désastreusement éprouvées.

« A Patras, la toiture de la caserne, dans l'intérieur du fort, s'est effondrée, sans entraîner toutefois d'accidents. Une maison à deux étages de la ville basse, située près du port, s'est écroulée entraînant dans sa chute quelques magasins y attenant; plusieurs autres habitations ont souffert, mais on n'a eu à déplorer aucune victime.

« Aégion (Vostizza) a été plus sérieusement éprouvée, car une quinzaine d'édifices ont été renversés de fond en comble, et plusieurs personnes ensevelies sous leurs décombrés. La majeure partie des maisons ont été plus ou moins endommagées, et le niveau de la mer indiquait une sur-

élévation de deux mètres, menaçante en conséquence, pour la basse ville.

« L'ancienne Corinthe a vu disparaître nombre de ses anciennes habitations, abandonnées depuis le tremblement de terre de 1852. Beaucoup de constructions, à la nouvelle Corinthe, ont été lézardées, et Calamaki n'a pas été préservé des mêmes épreuves.

« A Galaxidi et à Itea, sur la rive nord du golfe de Lépante, la mer a fait irruption et entraîné un magasin isolé, outre d'autres dommages que le défaut de renseignements ne nous permet pas de préciser, car aucun rapport officiel (après sept jours!) n'ayant encore été publié, nous devons nous borner à ces renseignements particuliers, sous la réserve de les compléter plus tard. »

LIVRE VI.

PHRYGIE. — GALATIE.

CHAPITRE PREMIER.

MIGRATIONS PHRYGIENNES.

Résulte de l'examen des auteurs on traité de la géographie et de l'histoire ancienne de l'Asie Mineure, le peuple phrygien fut un des premiers de ceux qui vinrent des contrées lointaines former des établissements fixes dans la presqu'île; mais, à cause de sa constitution géologique et géographique, on voit qu'à une époque relativement récente, à une époque rapprochée des temps historiques, les phénomènes volcaniques et les tremblements de terre atterrissaient cette contrée presque inhabitable. Pendant cette période des siècles suivants, les de l'Asie Mineure furent exposés aux ravages des tremblements de terre et l'on vit les habitants lutter de vaillance et de courage contre une nature rebelle qui leur offrait, en échange de dangers constants, un sol admirablement fécondité, un terrain vierge qui, avec usure les travaux de ses premiers colons. Mais on ne doit pas s'en tenir, malgré son voisinage de l'Océan, malgré sa proximité du grand fleuve de population qui s'est épanché dans les contrées occidentales, de voir l'Asie Mineure déserte, ou seulement peuplée par quelques peuplades errantes, pendant que la Thrace et les contrées septentrionales du Pont-Euxin étaient déjà une surabondance de population à verser sur d'autres pays. Ce n'est donc longtemps après que les Phrygiens eurent formé un État constitué, que les Phrygiens, sous la conduite d'un roi du nom de Midas, qui demeurait au mont Bermius, en Macédoine, se mirent à s'établir dans les provinces centrales de la presqu'île (1). La plupart

des historiens sont d'accord pour regarder les Phrygiens comme étant d'origine européenne; ils ne diffèrent d'opinion que sur l'époque où eut lieu cette grande migration. Elle s'effectua, pour ainsi dire, en sens contraire du mouvement des peuples primitifs, qui étaient venus d'Orient en Occident. Hérodote est le seul qui laisserait concevoir quelques doutes sur l'origine européenne des Phrygiens; car dans le recensement qu'il fait de l'armée de Xerxès, il dit que ces peuples et les Arméniens étaient armés de la même manière, ces derniers étant les colons des premiers (1). Le même historien avait dit autre part que les Phrygiens étaient originaires de la Macédoine, où ils habitaient sous le nom de Brygès, et c'est en passant en Asie qu'ils prirent le nom de Phrygès. Il est à remarquer que les géographes moins anciens qu'Hérodote n'ont pas même discuté sa première assertion, mais qu'ils ont, au contraire, adopté les derniers faits comme authentiques. Quant à l'époque où cette migration s'effectua, on a toutes les preuves possibles qu'elle eut lieu avant la guerre de Troie. « Les Phrygiens de la Thrace, dit Strabon (2), après avoir fait prisonnier le prince de la Troade et du pays voisin, s'établirent en Mysie, dont les habitants allèrent demeurer au delà des sources du Caïcus. Cette migration des Phrygiens et des Mysiens dut avoir lieu avant la guerre de Troie. » Strabon critique Xanthus de Lydie, pour avoir avancé (3) que les Phrygiens passèrent en Asie après la guerre de Troie, et qu'ils étaient venus de la côte occidentale du Pont-Euxin, sous la conduite de Scamandrius, qui les avait amenés du pays des Bérécyntes; ils auraient, suivant

(1) Hérodote, VII, 73.

(2) Liv. XII, p. 579.

(3) Liv. XIV, p. 680.

Hérodote, VIII, 138; Cf. Athénée, XII, 12, 13; Strabon, fragm. v. éd. Müller.

cet auteur, donné leur nom à la contrée voisine du Sangarius et à la montagne qui la domine. « Mais, dit Strabon, si la transmigration des Phrygiens d'Europe en Asie était postérieure à la guerre de Troie, et que les Phrygiens qu'Homère fait venir au secours des Troyens fussent arrivés du pays des Bérécyntes et de l'Ascanie d'Europe, quels sont donc ces autres Phrygiens qui avaient campé sur les rives du Sangarius, et auxquels Priam avait joint des troupes en qualité d'auxiliaires? » Servius paraît partager le sentiment de Strabon : car il dit que le mont Bérécynthe fut consacré à la mère des dieux, en mémoire du premier prêtre de cette déesse (1). Nous savons, d'ailleurs, que le royaume de Phrygie était constitué longtemps avant la guerre de Troie, puisqu'à la suite d'une guerre entre Hyllus et Tantale, trisaïeul d'Agamemnon, qui régnait à Tantalus, dans le mont Sipylus (2), les descendants de ce prince, bannis de leurs États, allèrent chercher un refuge dans la Hellade, qui reçut de leurs compagnons le nom de Péloponèse cent vingt ans avant la guerre de Troie. En dépouillant cette époque des circonstances fabuleuses qui la rendent obscure, en examinant les monuments qui subsistent encore, et dont l'identité est attestée à différentes époques par Strabon, Pline et Pausanias, nous voyons que les ancêtres d'Agamemnon, régnaient en Phrygie longtemps avant que la Grèce eût

générale sur l'antiquité des Phrygiens (1), mais qui, au total, n'a aucun rapport avec la date de leur émigration. Les différentes contrées de la Mysie, de la Lydie et de la Phrygie se trouvèrent donc peuplées par des tribus dont la souche commune était en Europe, et qui, par conséquent, se trouvaient naturellement disposées à se fondre entre elles.

On peut difficilement comprendre que les auteurs de l'époque romaine aient mis en doute que l'émigration phrygienne ait précédé la guerre de Troie, puisque les Troyens eux-mêmes se qualifiaient de Phrygiens, et qu'il y avait alliance entre eux et les princes de la Phrygie (2). Mygdon, qui conduisit en Asie une colonie de Thraces, était frère d'Hécube et père de Corœbus (3). Son tombeau existait encore du temps de Pausanias (4) sur la frontière des Phrygiens et des Tectosages. C'est de ce chef que les Phrygiens ont pris le nom de Mygdoniens.

Nous pourrions nous étonner qu'Hérodote ait songé à faire les Phrygiens descendants des Arméniens, lorsqu'il atteste dans un autre passage que les Phrygiens étaient la plus ancienne nation du monde.

CHAPITRE II.

INVASION DE SÉSOSTRIS. — CULTE.

Longtemps avant l'arrivée des Phry-

leur mouvement de migration en Asie ; ce qui est certain, c'est que l'irruption des Scythes en Asie suivit de près la conquête de Sésostris, et que ces peuples restèrent maîtres du pays pendant quinze cents ans.

Sésostris en revenant dans ses États conduisait avec lui un grand nombre d'habitants des pays qu'il avait conquis ; le vide qui se faisait en Asie était rempli par les migrations venues d'Europe. Nous avons exposé plus haut (1) les rapports qui pouvaient exister entre la race des Phrygiens et celle des Pélasges ; mais l'élément purement asiatique venait modifier la population phrygienne et lui donner une physionomie différente de celle des Lydiens leurs voisins.

Le règne du premier Midas remonte aux époques fabuleuses, dans lesquelles l'histoire pourrait difficilement s'aventurer sans se perdre ; mais il existe encore des monuments qui prouvent qu'une ancienne dynastie de ce nom régna sur la Phrygie antérieurement aux conquêtes de Cyrus. Il n'est pas probable, néanmoins, que les premiers Phrygiens qui vinrent s'établir sur le grand plateau intérieur de la presqu'île aient trouvé une contrée complètement déserte ; mais l'histoire est muette sur les aborigènes qui ont occupé le pays avant les Phrygiens. Les peuples de la Mésopotamie et de la Syrie avaient cependant envoyé des colons dans la partie orientale de l'Asie Mineure. Les Mèdes étaient établis dans une des vastes provinces de ce territoire, et les Leucosyriens occupaient une partie de la Cappadoce et du Pont. Ces peuples avaient transporté en Asie le culte de plusieurs dieux syriens et persiques, qui se répandirent promptement jusque dans la Phrygie. La Vénus des Phéniciens, adorée sous l'emblème d'une pierre conique, eut bientôt sa rivale dans la pierre de Pessinunte, que l'on disait tombée du ciel. On éleva aux dieux Men et Mithra des temples qui rivalisèrent de richesse et de grandeur avec les centres religieux les plus célèbres. Cependant, la divinité qui fut principalement honorée par les Phrygiens était Cybèle ou Rhéa. Cette divi-

nité fut aussi surnommée Agdistis, et laissa son nom à la montagne qui domine la ville de Pessinunte. On peut voir dans Arnobe (1) l'origine de ce surnom, et la fable de Nana, fille du fleuve Sangar, qui fut la mère d'Atys. Le culte de la mère des dieux acquit une telle importance en Phrygie, que les surnoms de la déesse sont toujours pris de quelque localité de la contrée, et que les galls, ses ministres, furent ainsi appelés du fleuve Gallus, l'un des affluents du Sangarius. Strabon nous apprend (2) que les mystères de la déesse pratiqués en Phrygie ne diffèrent pas de ceux des Cabires, usités en Samothrace, et croit que les Cabires, les Dactyles et les Curètes tenaient à une même confrérie. Le surnom de Dindymène fut également donné à plusieurs montagnes, au sommet desquelles se trouvaient des temples de la mère des dieux. Ce culte fut pratiqué dans la Phrygie Brûlée, aux environs de la ville de Cadi, et dans l'île de Cyzique. A l'époque des secondes migrations, les Phrygiens se trouvèrent repoussés vers le sud, et les Bithyniens s'emparèrent de cette partie de la Phrygie, qui fut appelée Épicète. Les Mysiens prirent les rivages de la Propontide et de la mer Égée jusqu'au golfe Adramytte ; les colonies éoliennes s'établirent sur la côte occidentale, de sorte que les rois de Phrygie se trouvèrent relégués sur le grand plateau central qui s'étend d'une part jusqu'à l'Olympe, et de l'autre jusqu'aux montagnes de la Pisidie. Ce fut là le royaume héréditaire des princes de la dynastie de Gordius et de Midas. Il comprenait une partie de la Lydie, la Phrygie Brûlée ou Catacécaumène, l'ancienne Mœonie, les sources du Méandre et ses affluents, et le versant septentrional du mont Cadmus. A l'est du Sangarius, les Phrygiens s'étendirent le long des frontières méridionales de la Paphlagonie jusqu'aux bords de l'Halys.

Au moment de leurs premières migrations, les Phrygiens, pressés par la nécessité de se créer des demeures, profitèrent des éléments que la nature leur offrait dans leur nouveau pays. Les

(1) *Adversus gentes*, lib. V.

(2) *Lib. X*, p. 470.

grandes falaises volcaniques, composées de tufs tendres et faciles à travailler, furent creusées pour y établir des demeures, des temples et des tombeaux. Les premiers Phrygiens devinrent en un mot peuple troglodyte, et après tant de siècles nous sommes étonnés de la variété et du nombre infini de grottes, de labyrinthes taillés dans le rocher, et dont la conservation est parfaite. Vitruve (1) suit la marche ascendante de l'art de bâtir chez les Phrygiens. Ils se creusèrent d'abord des sortes de tanières dans le sol friable; ensuite ils surmontèrent ces demeures d'un toit conique; plus tard, le bois fut employé dans les constructions, mais avec économie, car un des caractères de la contrée est d'être totalement privée d'arbres; les vallées du Sangarius sont ombragées d'une maigre végétation : on ne rencontre les forêts que dans la chaîne de l'Olympe phrygien.

Deux villes furent fondées par les rois Midas et Gordius; mais l'usage de confier aux rochers les souvenirs nationaux ne fut pas abandonné, et nous retrouvons aujourd'hui plusieurs de ces grands monuments conservés au milieu des solitudes.

Les Phrygiens n'avaient pas apporté des contrées de la Thrace l'habitude de creuser dans les rochers la sépulture des morts : ce mode d'inhumation fut, depuis la plus haute antiquité, pratiqué en Égypte; il est bien probable qu'il fut

tiens, si fidèles à leurs usages nationaux, auront certainement transporté dans cette partie de l'Asie le mode de sépulture usité dans leur pays, aussi ne devons-nous pas nous étonner de retrouver dans ces antiques monuments des caractères qui rappellent ceux de l'Égypte, comme les colonnes courtes avec des chapiteaux en corbeilles et les portes en pylones, forme qui certainement a été empruntée aux Égyptiens par les Grecs.

CHAPITRE III.

INFLUENCE ORIENTALE. — MYTHE DE MIDAS.

L'art de la sculpture dut se rattacher forcément à l'École orientale assyrienne. L'emblème de la force, le Lion, si souvent reproduit dans les monuments de l'Assyrie et de la Perse, fut multiplié à l'infini dans le royaume de Phrygie, et cette représentation, devenue populaire, fut imitée plus tard par les Grecs et les Romains; chaque ville était décorée à profusion de tant de figures de lions que les ravages des siècles, la haine que les musulmans portent à toute représentation d'hommes et d'animaux, toutes ces causes de destruction n'ont pas pu tout anéantir, et l'on est encore étonné du nombre de figures de lion en marbre et en pierre que l'on rencontre dans les anciennes villes de la Phrygie.

représentations formées de parties d'hommes et d'animaux, et quand ils introduisirent dans leur panthéon ces divinités exotiques, ils les revêtirent de formes nobles et gracieuses; mais la plupart du temps ils ne songèrent même pas à expliquer ces symboles asiatiques: c'était une langue morte pour eux.

Les colosses d'Euyuk, les figures monstrueuses de Pétium avaient chez les Mèdes et les Assyriens une signification populaire: ils étaient placés aux portes des Palais pour en garder l'entrée; elles ont le corps du taureau, pour exprimer la force; les ailes, pour exprimer la promptitude; la tête humaine, pour indiquer la sagesse. Mais cette tête humaine ne suffit pas: il a fallu l'affubler de longues oreilles pour indiquer l'attention soutenue, et de cornes pour sa propre défense.

Voilà donc, dans la même figure, les cornes d'Alexandre le Grand et les grandes oreilles de Midas qui apparaissent comme les symboles des qualités que doit posséder un monarque.

Les colosses de Ninive et de Persépolis étaient-ils considérés comme les portraits du prince? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer; mais on peut dire avec assurance qu'ils étaient le symbole de la royauté admis chez les Asiatiques, aussi bien à Babylone que dans les autres villes d'Asie. Quoique nous n'ayons pas dans cette dernière ville des monuments aussi imposants, nous pouvons citer un certain nombre de cylindres et de pierres gravées portant la figure d'un taureau à tête humaine, que les Grecs ont aussi reproduit sur leurs médailles coiffé de la tiare et orné de cornes et de longues oreilles.

C'est-à-dire enfin que, loin d'être un emblème du ridicule et de la sottise, les cornes et les longues oreilles ont été chez les Asiatiques l'emblème de la prudence et de la force. C'est ce que les Grecs n'ont pas compris le moins du monde; et il est curieux de voir les longues oreilles du roi de Phrygie devenir dans les temps modernes l'emblème de la sottise; c'est-à-dire qu'ils ont fait exprimer aux emblèmes asiatiques tout le contraire de ce qu'ils signifient. Eu-
mène, dans sa *Préparation évangélique*, atteste que la reine de Phénicie, Astarté,

portait un diadème orné de cornes de cerf (1). Dans l'Écriture, les cornes signifient tantôt la prospérité, tantôt la force, souvent l'orgueil. Il est dit dans l'Exode (2) que le visage de Moïse était cornu.

L'histoire et la fable nous représentent le personnage de Midas sous deux aspects si différents, que les recherches des mythographes et des antiquaires ne sont pas encore parvenues à les accorder.

Nous voyons, d'un côté, le chef d'une grande nation thrace, passant l'Hellespont, conduisant en Asie les Brygès, qu'il établit au bord du fleuve Sangarius; fondant plusieurs villes, initiant ses sujets aux mystères des dieux de la Thrace, et laissant à sa mort un royaume florissant qui continue de prospérer sous une dynastie de dix rois dont Midas fut la souche.

La fable, au contraire, nous le montre comme un prince vivant dans la mollesse, en compagnie des nymphes et des faunes et recevant d'Apollon une punition grotesque qui fait de ce roi la risée de la postérité.

Il y a dans les deux phases de la vie de ce prince une contradiction qui n'avait pas même échappé à certains écrivains grecs, et qui tournaient la difficulté en disant que les oreilles d'âne données à Midas étaient un emblème du caractère soupçonneux de ce prince, qui avait l'habitude d'entretenir beaucoup d'espions. Mais je vais plus loin et je vais démontrer que la fable de Midas est complètement apocryphe, c'est-à-dire purement grecque et qu'elle a pris naissance longtemps après l'extinction du royaume de Phrygie, chez des Grecs ignorant les symboles de l'ancienne Asie, qui auront vu des statues de l'ancien roi de Phrygie représentées sous les attributs de la puissance royale.

Une statue du Musée britannique représente, à n'en pas douter, la figure du roi Midas (3).

(1) Liv. 1, ch. 7.

(2) XXXIV, 29.

(3) Troisième salle n° 35. Voyez aussi Midas roi de Phrygie dans la *Revue orientale et américaine*, t. II, page 219.

Le roi de Phrygie est couronné d'un diadème, et vêtu d'une tunique à larges manches, comme les portent les rois d'Assyrie et de Persépolis. Sa figure est calme et noble; il est occupé à moduler sur la flûte une de ces élégies dont il était l'inventeur, et qu'il avait enseignées à son peuple. Ce n'était pas pour de vains plaisirs que le disciple d'Orphée avait rendu la musique populaire chez les Phrygiens, il avait consacré son art au culte des dieux et à l'apothéose de sa mère.

« On rapporte que Midas, fils de Gordius, pendant son règne, consacra le jeu de la flûte aux autels et aux sacrifices, quand il voulait faire l'apothéose de sa mère, lorsqu'elle fut morte. » Suidas, sub v. *Μάγος*.

Est-ce dans une occupation aussi grave, aussi solennelle que le sculpteur aurait eu la pensée de faire de ce prince une ignoble caricature, en le dépouillant de tout ce qu'il pouvait avoir de respectable pour le spectateur?

A l'époque où cette figure fut faite, il devait exister encore en Phrygie un grand nombre de statues de ces rois fondateurs d'une longue dynastie.

C'est dans les rapports qu'ont eus infailliblement avec l'Asie orientale les premiers Phrygiens qui se sont établis sur le Sangarius, que la civilisation s'est introduite dans cette contrée auparavant barbare.

Les Assyriens et les Mèdes l'avaient

Telle est, à notre avis, l'origine du mythe des oreilles d'âne du roi Midas. Les cornes et les longues oreilles ne sont pas, chez les anciens asiatiques, des signes de critique et de raillerie, mais étaient considérées comme des emblèmes de puissance, de force et de sagesse.

Enfin, avec le génie léger et versatile des Grecs, il ne faut pas s'étonner de voir une tradition ou un mythe dévier de sa légitime signification, et être expliqué par une époque d'une manière complètement différente de l'époque antérieure.

CHAPITRE IV.

DYNASTIES PHRYGIENNES.

Le premier chef de ces tribus phrygiennes auquel les historiens donnent le titre de roi fut, selon Suidas, un certain Nannacus, qui régna avant le déluge de Deucalion. Mais le pouvoir de ces princes ne s'étendait que sur une partie de la Phrygie; car l'autre partie fut possédée par les Saces, qui s'étaient rendus maîtres de l'Arménie et de toute la partie de la Cappadoce voisine du Pont-Euxin, et vinrent s'établir à l'ouest de l'Halys (1), sous la conduite d'un chef nommé Acmon, fils de Man ou Men. Cet Acmon fonda une ville de son nom, Acmonia, et après sa mort, il fut déifié. Cette ville subsista longtemps; car elle est mentionnée par

ciences dans la ville de Midæum, sur les rives du Sangarios, et les Gordius, dont le premier est célèbre par le char qu'il consacra dans le temple de Jupiter, demeuraient à Gordium. Le premier Gordius était un laboureur, qui fut nommé roi par le peuple pour obéir aux dieux. Les Phrygiens, voyant leur pays troublé par les séditions, eurent recours à l'oracle, qui leur répondit de prendre pour roi le premier homme qu'ils verraient aller au temple de Jupiter monté sur un char. Le choix tomba sur Gordius, qui consacra son char dans le temple de Jupiter; il attacha au timon un nœud si artistement fait, que nul ne pouvait songer à le délier, et qui fut tranché par Alexandre. Midas, fils de Gordius, régna sept cent cinquante ans avant l'ère chrétienne. On raconte aussi une foule de fables sur la jeunesse de ce prince, qui passait pour un des plus riches de la terre; Strabon dit qu'il possédait des mines d'or dans le mont Bermius (1). On prétend que ce fut lui qui institua la coutume des chants funèbres, en renouvelant annuellement ses lamentations à l'occasion de la mort de sa mère. C'est encore lui dont les richesses proverbiales firent croire qu'il avait la faculté de tout changer en or. Ce prince laissa trois fils, Gordius, Anchorus et Otreus. Ce fut de son temps, suivant Plutarque, qu'une partie de la ville de Célénae fut engloutie par un tremblement de terre. Le gouffre se referma lorsque, pour obéir à l'oracle, Anchorus s'y fut précipité. Le même fait se retrouve beaucoup plus tard attribué au Romain Curtius. Un autre prince de la dynastie de Midas régnait à Célénae, qui fut pendant longtemps une des principales villes de la Phrygie. Ce fut Midas II qui réunit sous son empire toute la Phrygie. On ne sait rien de son règne, ni de celui de son successeur. Midas III, fils de Gordius, est mentionné par Hérodote (2) comme étant célèbre par les dons qu'il avait envoyés à l'oracle de Delphes. On remarquait parmi ses présents un trône qui passait pour un chef-d'œuvre de sculpture.

Il est bien difficile d'établir la généalogie des princes de ce nom, après le peu de documents qui nous restent; le dernier souverain indépendant fut Midas IV, qui se donna la mort, en voyant ses États envahis par les Cimmériens, qui ravagèrent aussi la Paphlagonie. Son fils Adraste, à la suite du meurtre de son frère, se retira à la cour de Crésus, et finit par s'y donner la mort, désespéré d'avoir tué par mégarde Atys, le fils du roi (1).

CHAPITRE V.

DOMINATION ÉTRANGÈRE.

A la mort de ce prince, l'empire tomba entre les mains de Crésus, qui, ayant porté la guerre chez les peuples qui habitent en deçà de l'Halys, parvint à les subjuguier tous, à l'exception des Lyciens et des Ciliciens. A l'époque de l'invasion de Cyrus, ce prince gouvernait la Lydie, la Phrygie, la Mysie et les côtes de l'Hellespont, jusqu'à la Carie (2), c'est-à-dire toute l'Asie centrale. Lorsque les Perses envahirent l'Asie Mineure, l'armée de Xerxès, après avoir franchi l'Halys, entra en Phrygie, et alla camper à Célénae. De là elle marcha vers Sardes, qui fut prise et pillée, et la Phrygie réunie à l'empire persan fit partie de la satrapie de l'Hellespont. A cette époque, la ville de Célénae seule parut jouir de quelque renommée; les autres capitales, Midæum et Gordium, tombent peu à peu dans l'oubli, et finissent par être complètement ignorées. Pessinunte, comme centre d'un culte répandu dans toute la contrée, conserve toujours sa richesse et sa population.

La Phrygie, une fois réunie à l'empire de Lydie, perdit toute importance politique, mais conserva toujours son nom, et ce nom auquel ne s'attachait plus l'idée d'une nation, a traversé toutes les révolutions qu'a subies la contrée pendant vingt-cinq siècles; il a résisté à toutes les divisions territoriales qu'ont imaginées les gouvernements de Rome et de Byzance. Mais une fois la Phrygie

(1) Strabon, liv. XIV, p. 680.

(2) Lib. I, cap. XLV.

(1) Hérodote, lib. I, cap. 41 et 45.

(2) Lib. I, cap. XXXVII.

conquise, la nation tomba peu à peu dans un complet discrédit. L'agriculture était son unique occupation, les troupeaux sa seule richesse. Les rois de Lydie avaient mis la main sur les mines, sur les carrières précieuses, et les Phrygiens restaient attachés à ces travaux pénibles : ne pouvant pas même réclamer la qualité d'hommes libres, ils se mirent à perfectionner l'industrie des tissus ; les matières tinctoriales abondaient dans leur pays, ils surent tirer partie de ces ressources ; et quand Cyrus arriva en vainqueur des Lydiens, aucun effort ne fut tenté pour reconquérir une sorte d'autonomie, aussi le nom de ce peuple ne fut-il prononcé que comme celui d'une pépinière d'esclaves, et sous les Romains, le nom des monarques Phrygiens était donné aux esclaves achetés dans cette contrée : on les appelait *Manès* ou *Midas*.

Dans le partage de l'empire d'Alexandre, la Phrygie échet à Antigone, dont le règne ne fut qu'une suite de combats contre tous les autres princes de l'Asie. Ceux-ci, fatigués de la guerre, s'unirent contre lui, et la célèbre bataille d'Ipsus fut le terme d'une lutte qui n'avait pas duré moins de vingt ans, et à laquelle les rois de Pergame et de Bithynie avaient pris une part active ; aussi, au moment du partage des dépouilles, une partie de la Phrygie leur fut-elle concédée ; cette province reçut dans la suite le nom d'Épictète ; elle leur fut arrachée par les rois de Bithynie.

Scopas, que l'on traversait sur un pont ; Procope nous apprend que Justinien le fit réparer (1).

Antigone venait de vaincre Eumène dans la Cappadoce au moment où il apprit la mort d'Antipater ; il avait battu dans la Pisidie Alcetas et Attale, et avait réuni sous ses ordres les trois corps d'armée de ses compétiteurs ; enfin il s'était fait nommer commandant général de l'Asie avec une autorité suprême, et distribuait des satrapies à ses lieutenants, Léonnatus obtint la petite Phrygie en 521.

Arrhidée qui avait tenté vainement de prendre Cyzique perdit la partie du gouvernement dont il était investi ; enfin après la mort d'Antigone, Lysimaque réunit, en 301, les deux Phrygies sous sa domination ; il possédait également la Lydie, et sous son gouvernement ces deux provinces arrivèrent à un haut degré de prospérité. C'est pendant le règne de Lysimaque qu'on vit arriver en Asie les tribus Gauloises, qui, depuis lors jouent un si grand rôle dans l'histoire du pays.

La Phrygie change encore de phrygionomie, ses divisions sont modifiées et elle est de nouveau partagée. Après la bataille de Magnésie, Eumène II obtint toute la partie occidentale de la Phrygie, qui porta depuis le surnom d'Épictète, c'est-à-dire ajoutée (au royaume des Attalles) ; enfin après la suppression du royaume de Pergame elle fut de nouveau partagée en diocèses.

renté avec Julien lui ouvrait l'accès aux plus hauts emplois. Il servit d'abord comme secrétaire et tribun, mais à la mort de Constance, la révolution qui se fit dans les affaires éveilla son ambition; depuis ce moment il mit tout en œuvre pour la satisfaire.

Lorsque Julien entra en Perse, Procope fut chargé à la tête d'un corps considérable, de la garde de la Mésopotamie; peu de temps après la mort de Julien, des émissaires répandirent adroitement le bruit que Julien expirant avait désigné Procope pour son successeur. Les mesures rigoureuses prises par Jovien, le nouvel empereur, arrêterent pour un moment toute tentative de révolte; Procope lui-même recherché et poursuivi par les émissaires de Jovien, en fut réduit à se cacher dans les lieux les plus inaccessibles. Il parvint cependant à gagner les terres de Chalcedoine, et s'y cacha chez son ami Stratégus, sénateur, qui lui facilitait les moyens de se rendre secrètement à Constantinople. Il trouvait là un centre de résistance aux ordres de l'empereur, il rassemblait les mécontents qui se plaignaient des exactions de Pétrônus, beau-père de Valens. Si la crainte arrêta toute manifestation publique, les vœux secrets de la majeure partie de la population de Constantinople étaient de voir tomber un régime abhorré.

L'empereur Valens se disposait à se rendre en Syrie; déjà il était sur les frontières de la Bithynie, lorsqu'il apprit, par les relations de ses officiers, que les Goths étaient prêts à tomber sur les frontières des Thraces. Il ordonna sur-le-champ d'envoyer un corps suffisant d'infanterie et de cavalerie sur la frontière pour arrêter cette invasion.

C'est alors que Procope parvint à gagner deux cohortes qui étaient de passage à Constantinople pour se rendre en Thrace. Dans une assemblée tenue, pendant la nuit, aux bains d'Anastase, il fut arrêté que Procope serait déclaré empereur. Le nouveau prétendant, maigre et décharné, et vêtu, faute d'avoir pu trouver un manteau impérial, d'une robe brodée d'or, dans le goût de celles des officiers du palais, et portant une chaussure de pourpre,

parut devant les cohortes, et leur promit en même temps dignités et richesses. Il marchait entouré de soldats qui élevaient leurs boucliers sur la tête du nouvel empereur, de crainte que du haut des toits il ne fut accablé de tuiles et de morceaux de pierre. Le peuple ne témoigna ni joie ni répugnance, cependant la pensée de la chute du ministre Pétrônus réunit encore quelques nouveaux partisans; aussi lorsque Procope, monté sur le tribunal, eut terminé sa harangue, il fut accueilli par les acclamations du peuple et proclamé empereur.

Pendant ce temps Valens était sur le point de quitter Césarée de Cappadoce pour se rendre à Antioche; à la nouvelle de ce soulèvement, il revint sur ses pas et se dirigea vers la Galatie.

Procope, de son côté, mettait tout en œuvre pour asseoir sa domination; les partisans de Valens étaient envoyés en exil; le prétendant savait mettre à profit la présence dans son camp de la petite-fille de Constance, dont on vénérait la mémoire; il faisait promener en litière Faustine, mère de cette enfant, et faisait valoir l'honneur qu'il avait d'être parent de l'empereur Julien. Les largesses qu'il distribuait aux soldats se composaient de pièces d'or frappées à l'effigie du nouveau prince.

A son retour en Galatie Valens fut consterné des nouvelles qu'il recevait de Constantinople, il osait à peine continuer sa route, et était sur le point de se dépouiller de ses vêtements impériaux comme d'un poids insupportable; mais il en fut empêché par ceux qui l'entouraient, et qui lui conseillèrent de marcher droit sur les rebelles. L'empereur fit prendre les devants à deux corps de troupes nommés les Joviens et les Victoriens avec ordre de commencer l'attaque du camp ennemi. A leur approche, Procope abandonna Nicée devant laquelle il se trouvait, et se hâta de venir à Mygdonie, ville de Phrygie que l'on croit être la même que Midœum. Le fleuve Sangarius baigne cette place.

Lorsque les légions furent sur le point d'en venir aux mains, Procope s'avança seul entre les deux armées, harangua les troupes, et se présentant comme

légitime héritier de l'empire il rappela aux soldats les serments qu'ils avaient prêtés à leur souverain. Les troupes attendries par les discours de Procope, baissèrent leurs enseignes en signe de soumission, se rangèrent de son côté, et le reconduisirent au camp au milieu des acclamations en le nommant empereur.

Pendant le séjour de Valens en Bithynie, le tribun Rumitalca, qui était passé au parti de Procope, vint par mer à Drepanon, qui s'appelait alors Héléropolis, et de là s'empara de Nicée plus vite qu'on n'aurait osé l'espérer.

Valens envoya Vadomair, ancien roi des Allemands pour faire le siège de cette place, et continua sa route vers Nicomédie. Il en sortit ensuite pour pousser avec vigueur le siège de Chalcédoine; mais les assiégés résistaient vigoureusement. Valens, découragé et manquant de vivres, se disposait à se retirer, lorsque ceux qui étaient dans Nicée, en ouvrirent tout à coup les portes, détruisirent la plus grande partie des ouvrages, et se hâtèrent, sous la conduite de Rumitalca, de prendre à dos et d'envelopper Valens. L'empereur, prévenu à temps, se sauva par le lac Sunon (Sophon) et les détours du fleuve Gallus; la Bithynie entière tomba au pouvoir de Procope.

Valens avait fui jusqu'à Ancyre; là il apprit que Lupicin arrivait de l'Orient avec un corps considérable; il envoya Arinthe, habile général, pour ar-

qui s'étaient vaillamment défendus, et nomma à un poste qui équivalait à celui de préteur Hormisdas, descendant des rois d'Arménie, dont la famille avait été amenée à Constantinople. Procope, ébloui par cette victoire, perdait son temps à ranger sous son pouvoir des petites villes d'Asie, pendant que Valens, aidé des forces que lui avait amenées Lupicin, marcha sur Pessinunte, qu'il fortifia sans délai contre toute attaque imprévue. Il se disposait à marcher sur la Lycie pour y attaquer Gomoaire; mais les conseils de ses officiers le détournèrent de cette entreprise: ils agissaient incessamment sur l'esprit des partisans de Procope; Gomoaire lui-même vint spontanément se réunir aux troupes impériales.

Valens, satisfait de ces renforts, passa en Phrygie pour attaquer Procope; la bataille eut lieu aux environs de Nacoleia. Le succès était encore incertain, lorsque le tribun Agilon passa avec ses troupes du côté de Valens. Toute espérance de vaincre devenait illusoire: Procope prit la fuite, et se cacha dans les bois et dans les montagnes; il était suivi de Florence et du tribun Barchalba. Sur la fin de la nuit, Procope, errant et découragé, fut saisi et garrotté par les gens de sa suite, et conduit, lorsque le jour fut venu, dans le camp de Valens, qui lui fit trancher la tête.

Les événements qui mirent fin au formidable soulèvement d'une partie de l'Asie contre le pouvoir de Valens, se

vent être classées de la manière suivante :

La Phrygie Hellespontique : elle forma d'abord une seule province, qui comprenait une partie de la Mysie et de la Troade ; c'est un démembrement de l'ancienne et grande Phrygie. La notice de Hiérocès y place trente quatre villes principales, qui appartiennent toutes à la Mysie et à la Troade, nous les avons décrites avec ces deux provinces.

La petite Phrygie ou Phrygie Épicète : Strabon y place seulement six villes, qui sont Aizani, Nacoleia, Cotyæum, Mydæum, Dorylæum et Cadi, auxquelles on doit en ajouter deux autres dans la région occidentale : Ancyre de Phrygie et Synnaus.

La Phrygie Pacatiana : la notice de Hiérocès, compte trente-huit villes y compris celles de la Phrygie Épicète, et plusieurs villes de la grande Phrygie ; mais dans ce nombre on n'en compte pas plus de dix dont la position soit connue.

La Phrygie Pacatiana, ainsi appelée d'un certain Pacatianus qui, sous Constantin, était préfet du prétoire en Orient, renfermait les plus riches cantons, et se trouvait arrosée par des rivières nombreuses. Mais les tremblements de terre l'ont souvent désolée, quoique son territoire ne soit pas généralement de formation volcanique. Les sources du Méandre sortent du milieu même de la ville de Céléanæ, et une foule d'autres petits fleuves, tels que le Marsyas, le Catarrhactes et le Lycus, lui portent le tribut de leurs eaux. On pourrait donner pour limite à cette province la haute vallée de l'Hermus ; mais les géographes anciens ne nous ont rien laissé de positif à ce sujet. Le canton de Céléanæ, qui n'est plus peuplé aujourd'hui que par de misérables villages, était autrefois un des plus riches de la contrée, et fut longtemps gouverné par Lyterses, fils de Midas, dont Hercule punit les crimes en le jetant dans le Méandre (1).

La partie méridionale fut appelée Phrygie Salutaris, et Synnada en fut déclarée capitale ; mais cette dernière province comprenait des annexes, qui,

dans l'origine, appartenaient à des peuples différents. La Lycaonie, l'Issaurie et une partie de la Pisidie sont dans ce cas.

La Phrygie Salulaire, ainsi nommée des nombreuses eaux thermales qu'elle fournit, et en même temps, ajoute Nicéphore (1), à cause des miracles accomplis par saint Michel, qui rendit plusieurs citoyens à la santé. La notice de Hiérocès y met vingt-deux évêchés.

La région appelée Phrygie Parorée, forme la frontière sud et longe les montagnes de la Pisidie.

Nous avons relevé dans les auteurs grecs et latins deux cent quatre-vingts noms de villes, villages, montagnes ou lieux célèbres, appartenant au territoire formant l'ancien royaume de Phrygie ; sur ce nombre il y en a le quart à peine dont la position soit déterminée, on voit qu'il reste encore un beau champ ouvert aux futurs explorateurs.

Bien que les frontières de la Phrygie aient été aussi variables que celles des autres provinces de l'Asie Mineure, ce pays a été généralement considéré dans l'antiquité comme renfermé dans ces limites : au nord, la Galatie ; au midi, la Lycaonie, la Pisidie et l'Issaurie ; à l'orient, la Cappadoce ; et à l'occident, la Mysie. Sous les satrapes de Perse, la Bithynie et la Mysie portaient le nom de Phrygie Hellespontique ; la Mygdonie fut appelée Phrygie Épicète lorsque cette province fut réunie au royaume des Attalles. Le reste du pays fut séparé en deux parties, dont la plus méridionale fut désignée sous le nom de Phrygie Parorée ; celle-ci s'étend du levant au couchant, le long d'une chaîne de montagnes, de chaque côté de laquelle il y a une grande plaine avec une ville (2). Ces deux villes sont Philomelium d'une part, et Antioche de Pisidie de l'autre ; elles ne sont pas, à proprement parler, séparées par une montagne, mais bien par un pays accidenté, et entrecoupé de vallons et de plaines. La Phrygie Parorée est souvent confondue avec la Pisidie, et au nord elle n'a pas de limites bien tranchées avec la Grande Phrygie.

Lorsque les Gaulois se furent installés

(1) Athenée, lib. X, c. 1. Suidas sub voce Αἰταρον.

(1) Liv. VII, 50.

(2) Strabon, lib. XII. p. 577.

dans la partie de la Phrygie à laquelle ils donnèrent leur nom, les frontières de cette grande province reculèrent vers le sud d'environ un degré, et ce qu'on appela Phrygie Épicète se trouva être l'enclave comprise entre le cours du Sangarius au nord, la pointe sud de la Galatie à l'est, et le royaume de Lydie au couchant. Cette contrée, très-montagneuse, est aussi la plus boisée, et contenait un certain nombre de villes qui n'ont pas complètement disparu. La chaîne qu'on appelle aujourd'hui Mourad dagh représente le mont Dindymène des anciens, sur lequel Cybèle avait un temple, et qui était surtout célèbre par une grotte que Pausanias appelle l'Antre de Steunos, et également consacrée à cette déesse. Sur le versant septentrional de cette montagne se trouve une grande plaine arrosée par le fleuve Rhyndacus, et qui n'est autre que la contrée Aizanitis, dont la capitale était Aizani. Le cours du fleuve longe le versant occidental de l'Olympe, traverse une partie de la Bithynie, et va se jeter dans la Propontide en traversant le lac Apollonias. Sur le versant septentrional du mont Dindymène était la ville de Cadi, aux sources de l'Hermus, et dont le territoire, ravagé par les volcans, porte des traces évidentes de nombreux tremblements de terre. Ce sont ces phénomènes volcaniques qui ont fait donner à la contrée le nom de Phrygie Brûlée. Cependant, toute la contrée n'est pas com-

cachet particulier de la contrée. C'est en Phrygie que l'on aperçoit ces premiers travaux où l'homme primitif s'attaque à la montagne elle-même, pour y creuser une demeure ou des tombeaux. Les roches tendres des environs de Kutayish furent très-propres à propager cet usage; il en est de même des tufs volcaniques de la Phrygie centrale, qui se présentent en grandes masses verticales et homogènes, assez tendres pour être facilement attaquées par le ciseau. Les premiers essais de ce genre remontent certainement à une antiquité très-reculée; néanmoins, au temps des chrétiens, soit par suite des persécutions, soit à cause de la grande pauvreté du peuple, on a la preuve qu'un grand nombre de familles ont vécu dans ces demeures souterraines, et y ont laissé des traces de leur culte et de leurs sépultures. Quelques monuments de la haute antiquité, sculptés avec un art particulier au pays, ont conservé des inscriptions en langue phrygienne, qui n'ont pas été parfaitement expliquées jusqu'à présent. On voit, néanmoins, que la langue des Phrygiens sortait d'une même souche que le grec.

Le pays qui renferme le plus de monuments de ce genre s'étend du nord au sud, depuis Cotyœum, Kutayah, jusqu'au Méandre, sur une largeur d'environ dix lieues. Les grottes les plus curieuses se trouvent dans le territoire de Nacoléia, près de Seid el Ghazi, et occupent les flancs de plusieurs grandes

ent aux diagonales, formant ainsi une pyramide, qu'ils recouvrent avec des feuilles et de l'argile. Au nord de la ville d'Ouschak, dans un lieu nommé Hesler kaïa si, qui correspondre à la position de l'ancienne Acmonia, on voit un vaste cratère dont le fond est rempli par des pierres et des cendres, et dont les flancs escarpés sont composés de tuf grisâtre, très semblable à celui de la ville de Rome. La partie supérieure du sol est recouverte d'une lave qui contient quelques cristaux de quartz, et mélangée avec une pâte de pierres et de scories. Cette formation a une hauteur de plus de trente mètres; les deux côtés de la vallée présentent une pente absolument verticale, qui repose sur une couche inférieure de cendres agglomérées. C'est dans ces tuf que sont taillées certaines grottes, qui, à une époque ancienne, ont dû servir d'habitations, car on ne trouve rien de ce qui est nécessaire pour les sépultures. Elles sont ordinairement composées de plusieurs salles qui se communiquent entre elles, et sont éclairées par des fenêtres. On voit aussi dans le voisinage des grottes sépulcrales qui renferment des squelettes.

Les montagnes du sud, qui dépendent de la Phrygie appelée plus tard Salutaris et dans lesquelles se trouvaient les villes de Beudos, de Synnada et de Cœsum, sont également volcaniques et renferment des milliers de grottes et de catacombes, qui prouvent que dès une époque reculée une population nombreuse couvrait cette contrée. Les chaînes de montagnes qui traversent la Phrygie, la catœcœumène et la Phrygie intérieure soutiennent, en quelque sorte, de hautes plaines, à peine ondulées par quelques collines, qui forment la partie centrale, dont la ville principale était Laodicée. Tout ce pays est arrosé; aussi, dans l'antiquité, les habitants avaient-ils l'habitude de creuser des habitations dans de petits tertres naturels, et d'y pratiquer des chemises. Vitruve (1) remarque particulièrement cette manière de bâtir des maisons, qui choisissaient pour éta-

blir leur demeure des tertres naturels. Ne semble-t-il pas que ces habitudes se soient perpétuées dans l'antiquité, et aient conduit les habitants à s'établir dans les cônes naturels de la Cappadoce, qui seront l'objet d'une étude particulière? Il y a encore beaucoup de villages qui ne sont pas construits avec plus d'art; les maisons sont à moitié enfouies dans la terre; mais les perches qui les recouvrent sont posées horizontalement, et forment une espèce de terrasse faite de terre battue.

Le plateau central de la Phrygie s'élève à plus de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer; aussi, malgré sa latitude méridionale, l'orange, l'olivier et le figuier ne croissent-ils nulle part dans le pays. Strabon cite une petite plaine (1) qui produisait des oliviers; mais aujourd'hui on n'en trouve plus dans ces cantons. L'hiver y est quelquefois assez rigoureux, et on voit la neige rester plusieurs semaines sur la terre.

La partie centrale du pays est occupée par un lac salé d'une grande étendue, et que les anciens connaissaient sous le nom de lac Tatta (2); ses eaux sont tellement chargées de sel, que pendant l'été il se dépose sur les bords sous la forme d'une croûte blanche. Il n'a pas une grande profondeur, car on remarque encore une chaussée construite sans doute au moyen âge, et qui est aujourd'hui complètement couverte par les eaux. Il est au sud de la contrée appelée Haïmanah par les Turcs, et qui appartenait à la Galatie.

Au midi du royaume, plusieurs autres lacs d'une étendue moins considérable se trouvent dans la partie montagneuse, et reçoivent les faibles ruisseaux qui arrosent la contrée: car le terrain, formant des ondulations irrégulières, laisse épancher dans des directions différentes ses eaux, qui s'évaporent pendant l'été.

(1) Strabon, lib. XII, p. 577.

(2) Strabon, lib. XII, p. 568.

CHAPITRE IX.

SANGARIUS—SAKKARIA.

Le grand fleuve phrygien, celui qui dans son parcours réunit les eaux de tout le plateau de la grande Phrygie, le Sangarius, appelé aujourd'hui Sakkaria, est resté jusqu'à notre âge un des cours d'eau les moins connus de l'Asie Mineure. Dans l'ignorance ou l'on était de la constitution de ses nombreux affluents, la géographie historique ne pouvait faire un pas sans s'égarer; les villes anciennes placées dans le bassin de ce fleuve restaient inconnues; nul ne pouvait imaginer que le cours supérieur se composât de trois branches principales. Les anciens géographes avaient gardé le silence sur ce fait important, et parmi les modernes, plus d'un voyageur érudit avait longé le cours du Sangarius, sans se douter qu'il fût sur le bord d'une branche de ce fleuve. La géographie de cette partie de l'Asie Mineure restait dans une obscurité complète, que ni l'esprit judicieux de Dantville, ni les combinaisons de Rennel ne pouvaient parvenir à dissiper: le premier faisait tomber dans un lac le cours supérieur ou rivière d'Angora; le second, au lieu de mettre la ville de Pessinunte dans la grande vallée près des sources du fleuve, plaçait cette ville au

tater ce fait avec plus de soin qu'il l'eusse fait moi-même (1).

Après avoir franchi du sud à la branche méridionale du fleuve étonnement fut grand de me voir deux jours après sur la rive d'une grande rivière, que les indommaient encore Sakkaria, c'est seulement que le mystère géographique fut expliqué. Depuis ce temps plusieurs voyageurs ont fait connaître tout ses détails, le cours singulier de ce fleuve qui reflète la configuration exceptionnelle du pays.

Strabon détermine d'une manière assez exacte la position de la source du Sangarius. « Entre Héraclée et Cardoze coulent plusieurs fleuves, nombre desquels sont le Psillis, le Sangar et le Sangarius. Ce dernier a sa source dans un bourg nommé Pessinunte, à environ cent cinquante stades (27 kil. 70), de Pessinunte; il traverse la plus grande partie de la Phrygie, et une partie de la Bithynie, sorte qu'il n'est guère éloigné de la mer, de plus de trois cents stades (55 kilomètre 50), à l'endroit où il se jette dans la Phrygie Hellespontique. Le Sangarius devenu navigable borne la Phrygie vers la côte où il se déverse devant laquelle est l'île de Thyne. Pline, qui parle plusieurs fois du Sangarius (4), ne dit jamais que ce fleuve est formé de plusieurs branches

l'antiquité; les Grecs l'appelaient *Sangaris* ou *Sangaris* (1). Hésychius le *Sagarius*, Plutarque, le géographe, dit qu'on l'appelait primitivement *Xerabate*, parce que dans les *chaleurs* de l'été il est très-souvent sec, il ajoute la fable suivante: *Sangaris*, fils de *Myndon*, ayant souvent méprisé les mystères de *Cybele*, injuria l'être de cette déesse, qui, pour se venger, lui envoya des accès de fureur à la suite desquels il se jeta dans le fleuve *Sangaris*, qui changea alors de nom et prit celui de *Sagaris*. Il vaut mieux s'en rapporter au document transmis par *Strabon* et croire que le mot *Sangaris* dérive tout simplement du *Sangia*, où était située sa source. *Sangaris* fait naître le *Sangarius* dans les *montagnes* d'*Adoreus*, dont la situation est incertaine; peut-être veut-il parler d'un des affluents descendant des montagnes qui séparent les deux branches principales de la *Sakkaria* (2). On ne peut pas pouvoir déterminer d'une manière positive la situation du bourg *Sangaris*; nous pouvons la fixer approximativement dans le groupe montagneux qui s'étend dans la plaine de *Kara hissar*, et qui forme la ligne de partage des eaux entre les deux mers. Nous avons suivi, en passant, les carrières *Synnada* et en dirigeant vers le nord par *Bayat* allée de *Doghanlou* près de *Khosro-khan*, un cours d'eau qui se jette dans la *Sakkaria* à *Tchaudir*, situé à vingt-huit kil. sud de *hissar*; on y remarque un pont de construction byzantine qui est tout le pont de *Zompus* souvent mentionné par les historiens byzantins (3). Les affluents principaux du *Sangaris* sont: au nord, la rivière d'*Angora* ou *Sou*; au sud, la rivière de *Seïd el* ou *Thymbrios* ou *Poursak*, le *Sou* ou *Bédre tchai* (4). Le versant nord des montagnes de *Sangaris* prend naissance un petit cours

d'eau qui va se jeter dans le *Sangarius*, il peut être identifié avec le fleuve *Alander*, près duquel *campa Manlius*.

CHAPITRE X.

ITINÉRAIRE DE BROUSSA A KUTAYAH COTYCEUM.

La grande route de *Broussa* à *Kutayah* suit une direction moyenne vers le sud-est, mais en sortant de la ville elle incline à l'est jusqu'à la petite ville d'*Aineh gheul*. Nous commençons par suivre la vallée de *Ghœuk déré*, et nous faisons ainsi douze kilomètres sur un terrain de cailloux roulés détachés de l'*Olympe*. Après trois heures de marche nous faisons halte dans une forêt de châtaigniers, nous franchissons ensuite plusieurs collines où nous retrouvons la formation calcaire; c'est un marbre jaune qui, poli en quelques places par le pied des chevaux, présente les plus belles couleurs: ce calcaire forme des stratifications inclinées de 35 à 40 degrés au nord. On monte continuellement pour aller de *Broussa* à *Kutayah*, et toute la région est composée d'un calcaire crayeux.

Après avoir traversé un plateau élevé où l'on trouve deux puits pour les caravanes, on descend dans la vallée de *Ak sou* (l'eau blanche), pauvre village qui ne boit que des eaux crétacées et blanchâtres. Il se fait dans son voisinage de grandes exploitations de bois. On fait ensuite vingt kilomètres jusqu'à *Aineh gheul* sans rencontrer une cabane; on marche sur un terrain d'argile blanche qui, en été, produit une poussière incommode et en hiver des boues affreuses.

La formation crétacée est très-répan- due dans ces régions; on commence à la rencontrer à douze kilomètres d'*Aineh gheul*, et on peut la suivre dans toute la *Phrygie* *Épicète* jusqu'à *Cadi* ou *Ghe- diz* à l'occident, et jusqu'au delà d'*Eski- cheher* à l'est. Elle est cernée par les terrains volcaniques de la *Catacécaumène* et du *Halmanah* (1).

Aineh gheul est abondamment pour- vu d'eaux courantes et possède plusieurs

Ptol., liv. V, ch. 1. Arrien de Exp. liv. I.

Tit-Liv., XXXVIII, 18.

Ann. Comuina, p. 472. Nicéphore Bry- an, II, 52.)

Voy. pour plus de détails Ritter Erd- k., t. IX. Système du *Sangarius*.

1) Voy. page 91 col. 1.

mosquées, l'une d'elles fut bâtie par le sultan Mourad; ce sont des monuments sans intérêt; les maisons sont bâties de terre et couvertes en tuiles.

En sortant d'Aineh gheul on franchit, après une heure de marche, une chaîne de montagnes assez élevées courant de l'est à l'ouest, qui va se rattacher à l'Olympe. Toute cette formation est de gneiss de syénite ou de mica-schiste, et par conséquent fait partie du système géologique de l'Olympe.

Les forêts qui couvrent ces montagnes sont de la plus belle venue; elles se composent d'essences de hêtre, de chêne et de châtaignier: il y a des billes de vingt mètres de haut et de deux mètres de diamètre. On arrive bientôt à la région des arbres verts; alors, plus de route tracée, on suit le lit des ruisseaux en passant au milieu des lianes et des épines; on n'entend aucun être vivant, seulement dans le lointain le bruit du torrent vague comme un écho se mêle au frôlement du feuillage. Nous fîmes ainsi vingt-quatre kilomètres dans la forêt; sur le versant méridional de la montagne, que les indigènes nomment Ak dagh (montagne blanche), la nature de la roche change; on commence à rencontrer du calcaire, marbre lamellaire. Cette formation calcaire couvre une grande étendue de pays et se rattache à l'ouest au Toumandji dagh, au pied duquel est la petite ville d'Inn OEuni, bâtie immédiatement au-dessous

compte vingt kilomètres; il faut franchir encore un col de l'Ak dagh, dont l'altitude dépasse douze cents mètres; mais à partir de ce point la plaine de Kutayah se déroule aux regards dans un immense développement; elle est entourée de montagnes. Du côté du sud, c'est la chaîne du Mourad dagh, le mont Dindymène du pays Aizanien. La constitution des montagnes inférieures de l'Ak dagh est étrange; elles sont formées de plateaux stratifiés composés alternativement de roches dures et de roches plus tendres. La décomposition de ces dernières laisse comme suspendues les assises plus solides, ce qui forme de grandes falaises dont les flancs surplombent le sol et produisent un effet singulier.

La rivière Poursak serpente dans cette plaine, se dirigeant vers le nord pour aller rejoindre la Sakkaria aux environs d'Eski cheher.

Kutayah s'étend au pied d'un haut rocher; les nombreux minarets des mosquées, les jardins qui les entourent concourent à lui donner l'aspect d'une grande ville. Il n'y a pas de murailles; les faubourgs et les maisons de campagne se confondent avec la ville même.

La distance entre Nicomédie et Kutayah est évaluée de la manière suivante, sur le pied de six kilomètres par heure de marche.

Nicomédie à :

Sabandja	6 heures,	36 kil.
Geiveh	6	36

monter un des contre-forts de qui se rattache au Toumandji traverse successivement les e Cozourdja, Guidjak, Kara u'à la rivière Toumandji sou, te dans le Rhyndacus, à peu de la route. A partir de ce se quitte plus la vallée du fleuve izani; cette route est des plus pour les chevaux, mais on n pays magnifiquement boisé, se du fleuve offre les points de us variés. Les défilés dans les-pente le Rhyndacus s'élargis-à coup, et l'on débouche dans laine de Taouchanli. Plusieurs villages sont bâtis sur le pen-la montagne, à l'entrée de la e sont les villages de Mousu, et Dédeler. Ce dernier offre voisinage quelques grottes sé-taillées dans le tuf volcanique. ille de Mohimoul, distante seu-e quatre kilomètres de Taou-st à l'entrée du défilé dans le- le Rhyndacus. On y trouve fragments d'architecture an-les pierres sépulcrales, indices d'un ancien centre de popu-nt le nom est inconnu. Mohi-encore sur le terrain de craie, nasse de la montagne voisine, le nom de Tékir dagh, la mon-prince, est de tuf volcanique. anli est une ville moderne as-la pente du Tékir dagh et do-te grande plaine dirigée du nord-ouest, dont la longueur est de ètres et la largeur de quatre; le us la traverse dans toute sa et coule dans un lit très-en- le passe sur deux ponts; l'un, sur la route d'Orandjik, est, l'autre, à l'est, sur la route Aizani, est en bois.

Taouchanli est la résidence d'un voi-vode; sa population s'élève à six mille âmes environ; les Grecs y sont pour plus d'un tiers; la culture des céréales, du tabac et l'élevé des bestiaux occupent la majeure partie de la population. Broussa est le principal débouché des produits de ces cantons.

La plaine de Taouchanli, qui doit son nom à l'abondance des lièvres qui s'y rencontrent, est d'une extrême fertilité; elle est peuplée de nombreux villages composés chacun de cinquante à soixante maisons. A gauche, c'est-à-dire à l'est de Taouchanli, sur la pente du Tékir dagh se trouve Tchoukour keui, le village en-foncé; plus loin sur une masse d'épanche-ment volcanique, Kei keui. Quand on a franchi le Rhyndacus on trouve sur la rive gauche du fleuve les villages de Kourou tchai, la rivière desséchée, Tehardakleu, village de la tente, Té-pédji keui, village du monticule, Don-dach et Grubel.

La nature des roches qui composent la rangée de collines au sud de la falaise appartient à une tout autre formation; ce sont des trapps schisteux verdâtres qui s'étendent jusqu'au village de Cos-moudja, placé dans un vallon près d'un ruisseau affluent du Rhyndacus. Au-delà du ruisseau on entre sur le terrain de calcaire lacustre, qui entoure toute la plaine de Tchasdér; un autre village du nom de Tépédji keui est situé sur le revers sud du col, dans la plaine même; le bourg d'Orandjik est à l'ouest, en-touré des villages de Chikjar, Agari, Cal-falar. Un ruisseau passe à Orandjik et va se jeter dans le fleuve; la ville d'Ai-zani s'élève au milieu de la plaine et les plantations qui l'entourent forment un agréable point de vue au milieu de ces terrains dénudés.

PHRYGIE ÉPICTÈTE.

CHAPITRE XII.

COTYŒUM—KUTAYAH.

Cotyœum, dont le nom s'est conservé avec très-peu d'altération sous celui de Kutayah, est citée par Strabon parmi les villes de la Phrygie Épictète (1). Le fleuve Thymbrius, Poursak, qui arrose son territoire marque la limite orientale de cette province. La fondation de cette ville remonte à une haute antiquité, si en effet, elle est le lieu de naissance d'Ésope, dans le sixième siècle avant notre ère (2). C'est à peu près tout ce qui nous est révélé de l'ancienne histoire de Cotyœum, il ne reste dans la ville moderne aucun monument antique digne de fixer l'attention; Cotyœum fut cependant classée parmi les villes épiscopales, et si l'on en juge par l'état assez florissant de la ville moderne, elle fut toujours le centre d'un grand commerce et conserva une population considérable; c'est toujours dans de semblables conditions que les monuments antiques disparaissent.

En 1390, sous le règne du sultan Bayazid, elle était reconnue comme la métropole de la Phrygie; mais en 1402, après la bataille d'Ankyre, elle fut prise

pour offrir une route facile à une armée; Kutayah est d'ailleurs un point stratégique important. Quoique le jeune Cyrus ne fût pas encore en guerre déclarée, il devait faire marcher ses troupes dans les meilleures conditions de sécurité, et les pays de montagnes ne sont pas dans ce cas.

La ressemblance du nom de Ceramorum Agora avec celui de Kermian est tout à fait fortuite; ce nom est celui d'une famille d'émirs qui gouverna la contrée du temps des premiers sultans et qui le transmitt à son fief.

Sous les empereurs byzantins Kutayah fut une place forte importante. Un château fut construit sur la colline escarpée de toutes parts qui domine la ville; il est fortifié par une double enceinte flanquée de tours.

Ce château occupe sans doute l'emplacement de l'ancienne Cotyœum. La plupart des villes antiques étaient en effet assises sur des hauteurs; de plus, on trouve aux alentours du château plus de vestiges d'antiquité que dans aucun autre quartier; nombre de fûts de colonnes, de chapiteaux et d'architraves sont encastrés dans les murs; on remarque un lion de marbre brisé en deux et extrêmement mutilé, mais dont

par pur l'intérêt historique : il semble que le tombeau du général byzantin était destiné à faire le auge de fontaine.

Le sarcophage est de marbre blanc ; l'antérieure est divisée en quatre par des arcs et des pilastres ornés d'un treillis réticulé. Les deux arcs ont leur partie centrale ornée d'un relief grecque, entourée d'une bordure par huit cercles qui se courent des arcs du centre présente un relief d'un travail assez médiocre, dont le sujet se perpétue, mais sans lacune depuis les plus reculés. Un lion monstrueux dévore un daim ou une gazelle. Les anciennes représentations de la purement asiatique, se retrouvent sur les cylindres babyloniens, monuments de Persépolis, sur ceux de la Lycie. Plusieurs motifs grecs, phrygiens et romains offrent la répétition, sans autre que la nature de l'animal dévoré le lion, mais qui est toujours un bœuf, un taureau, une antilope daim, et même un lièvre. Les Romains ont adopté ce type, comme le fait ce monument.

Il est probable que le principe de cette représentation a été d'abord un motif tout astronomique, qui a pris de signification par la suite des siècles jusqu'à représenter aux yeux des peuples la lutte du bon et du mal.

Il est rare de trouver sur les monuments des dates aussi précises que celle qui se lit sur celui-ci. L'orthographe de l'inscription, horriblement fautive, est cependant d'accord avec la prononciation de la langue grecque qu'elle est parlée en Grèce.

Nous avons publié jadis le dessin de ce monument dans la *Revue archéologique*.

Nous bornons à reproduire ici l'orthographe de l'inscription grecque du tombeau d'un protospathaire ; elle est en ce sens qu'elle prouve qu'en 11 les Byzantins étaient très-maîtres de Kutayah. Ce pro-

tospathaire était sans doute gouverneur de la province :

« S'est endormi le serviteur de Dieu, Grégoire, protospathaire (impérial) et général d'Asie, le 31 août de la dixième indiction. L'an 6579. »

Cette année correspond à l'année commune 1071.

L'aigle sculpté sur l'autre compartiment indique que le défunt occupait une haute charge à la cour des empereurs. En effet, le protospathaire (porteur d'épée) était une des grandes fonctions à la cour de Byzance.

L'aigle des Paléologues se retrouve encore sur plusieurs monuments à Constantinople, et notamment sur la porte du bazar appelé le *Bezestien*.

En montant au château, on voit, encastrés dans les murs, quelques fragments de sculpture antique et une seconde figure de lion en marbre d'un très-mauvais travail. Dans la cour intérieure, *inch kalé*, nous avons remarqué une pièce d'artillerie qui est une véritable curiosité, elle est composée de bandes de fer juxtaposées et reliées entre elles par des cercles de fer. Cette pièce est sans doute une des premières qu'aient fabriquées les Osmanlis de 1430 à 1450.

Sous les émirs de Kermian, qui étaient de race seldjoukide, la ville de Kutayah réunit une population considérable et s'embellit d'un certain nombre de monuments ; elle comptait sept grandes mosquées, autant de bains, parmi lesquels on distinguait Baloukli hammam, le bain aux poissons, parce que dans le centre était un bassin d'eau froide rempli de poissons.

Les monuments de Kutayah quoique bâtis par des artistes seldjoukides sont loin d'égaliser comme art et comme goût ceux de la capitale Iconium Konieh ; l'art des faïences émaillées n'y fut jamais pratiqué qu'avec une médiocre intelligence ; en un mot Kutayah offre fort peu d'intérêt sous le rapport des monuments.

Les maisons sont bâties partie en bois, partie en briques ; elles sont toutes couvertes en tuiles. La résidence du pacha est un composé de grands bâtiments qui ne s'élèvent que d'un étage, et qui ne se distinguent que par leur mauvais état d'entretien.

Aucun vestige des monuments de l'ancienne Cotyœum ne subsiste plus, les pierres ont été employées pour élever les édifices modernes : cependant, dans les cimetières et les lieux abandonnés, on trouve çà et là quelques pierres tumulaires dont le style se rapproche des monuments d'Aizani.

Au commencement de l'année 1833, Kutayah, sortant tout à coup de son obscurité séculaire, devint le point de mire de toute la diplomatie européenne, et fit trembler sur son trône le sultan Mamhoud. Le fils de Méhémet-Ali, Ibrahim pacha, vainqueur à Konieh des troupes du sultan avait suivi sa marche triomphante jusqu'à Kutayah ; mais Ibrahim manqua à sa fortune le jour où il fit halte dans cette ville. Il fallait qu'il vînt occuper les hauteurs de Broussa, qu'il fortifiât le passage de Ak seraï. A cette époque, le secret de sa faiblesse n'était pas encore connu ; la Russie n'eût pas osé l'attaquer. Les flottes réunies de France et d'Angleterre se tenaient prêtes aux Dardanelles, et le premier mouvement des Russes aurait été le signal d'une collision que tout le monde était d'accord pour éviter. Ibrahim faisant halte à Kutayah fut bientôt enlacé dans les filets de la diplomatie, qui elle-même ne savait pas au juste ce qu'il fallait lui demander.

Ibrahim avait établi son camp à deux lieues de la ville, dans le voisinage de sources thermales : à côté du camp s'était

Les femmes ne sortent que voilées ; elles ne mangent jamais avec les hommes, et ont leur appartement séparé, où elles reçoivent leurs visites. Les familles arméniennes catholiques n'ont pas un genre de vie différent. (Voy. Pl. 46.)

CHAPITRE XIII.

DE KUTAYAH A AIZANI.

La ville d'Aizani occupe un des plateaux les plus élevés de la Phrygie Épiète presque au point de partage des eaux qui se jettent, au nord dans la Propontide, et au sud dans le golfe de Smyrne, le Rhyndacus d'une part et l'Hermus de l'autre. Quand même le baromètre ne viendrait pas apprendre à l'observateur qu'il se trouve à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, la végétation du pays, la nature plus fine et plus serrée des graminées suffiraient pour le lui indiquer.

La grande plaine qui s'étend à l'ouest de Kutayah est presque entièrement dépourvue de végétation ; cette région sans bois s'étend sur la majeure partie de la Phrygie et de l'Arménie, cette circonstance est due sans doute à la haute altitude de ces plateaux.

La route de Kutayah à Aizani est peu pittoresque, mais est des plus intéressantes au point de vue géologique. En sortant de Kutayah on se dirige au sud-ouest en contournant la montagne du château : on franchit trois crêtes peu

qu'on rencontre avant d'ar-
ani; on retrouve ensuite le
ustre, dont les roches ont
onstruction de certains mo-
Aizani.

ou de Tchafder est bien cul-
duit surtout de l'orge : voilà
s Tures ont donné à la mo-
ni le nom de Tchafder his-
teau de l'orge. Ce territoire
par six villages placés à peu
distance les uns des autres;
la rive droite du Rhyndacus
traverse cette plaine du sud
sont les villages de Aoucher,
émet keui, et Hadji keui;
ssar à cheval sur le fleuve,
e gauche Sofou keui.

CHAPITRE XIV.

AIZANI.

et Aizani parmi les prin-
ces de la Phrygie Épicète,
ne donne aucun détail sur
ni sur l'histoire de cette
itinéraires anciens en indi-
que la situation. Cependant,
Aizaniens est comprise dans
de la Phrygie Pacatienne au
concile de Constantinople.
à ces dernières années elle
ement oubliée par les his-
tographes et les antiquaires;
ait parmi ces stations de peu
se qui avaient complètement
la surface du sol. Les voya-
rnes qui avaient traversé la
vaient recueilli aucun ren-
sur cette ville, dont les
ient une célébrité égale à
us beaux monuments anti-
étaient dans un pays plus
t plus souvent visité.

, citée par Étienne de By-
ffirme qu'Aizani fut fondée
fils de Tantale, et appelé
ar quelques autres, Azanion.
ographe rapporte une his-
recueillie par Hermogène,
terons, moins pour la don-
une tradition tant soit peu

probable, que pour rassembler ici le
petit nombre de documents que nous
ont laissés les auteurs anciens. « Les
habitants d'Azanion, dit Hermogène (1),
ayant vu leurs prairies inondées et frap-
pées de stérilité, et souffrant de la di-
sette, s'assemblèrent pour sacrifier aux
dieux, qui restèrent sourds à leurs
prières. Euphorbe, de son côté, sacrifia
aux génies un renard (*ouanos*) et un
hérisson (*exis*), et il les apaisa si
bien, que la terre recommença à pro-
duire des grains et des fruits en abon-
dance. Les habitants, en reconnais-
sance de ce fait, choisirent Euphorbe
pour leur prêtre et pour leur chef, et ce
fut à cette occasion que la ville prit le
nom d'Exuanum, qui veut dire héris-
son-renard. Il semble que le mot Az-
anion soit venu de ce nom. »

D'après un passage de Pausanias, il
semblerait que les Azaniens de Phrygie
fussent originaires de l'Arcadie (2); ce
qui concorde encore avec toutes les tra-
ditions, qui font peupler ces contrées
par des étrangers venus d'Europe :
« Arcas, dit-il, eut trois fils, Azan,
Aphidas et Elatus, qui se partagèrent le
royaume de leur père. La part qui échut
au premier reçut le nom d'Azanée, d'où
l'on dit que sortirent par la suite les co-
lons qui allèrent s'établir en Phrygie,
près de l'autre appelé Steunos et du
fleuve Pencala. » Pausanias ajoute (3):
« Ces Phrygiens, qui habitent les bords
du fleuve Pencella (*etc*), et qui sont
originaires d'Azanée, montrent la grotte
appelée Steunos, qui est circulaire et
d'une grande hauteur. Ils en ont fait
un temple de la mère des dieux où la
déesse a sa statue. »

La ville d'Aizani était la métropole
d'une contrée que l'on appelait Aizani-
tide. Quant au fleuve Peucella, il n'est
point connu, et tout porte à croire que
c'était le nom d'un affluent supérieur
du Rhyndacus. Les médailles les plus
communes de la ville d'Aizani portent
la tête de Jupiter, coiffé du modius, et
au revers un aigle les ailes étendues,
avec cette exergue : IEPA BOYAH AIZA-
NEITQN. Le nom de la ville, écrit

(1) Apud Stephanum Byzant. voce Ἀζανίον.

(2) Lib. VIII, c. 4.

(3) Lib. X c. 32.

'Αζανὸς dans le texte de Strabon, avait fait penser au savant Mannert que ces médailles étaient fausses ; mais la découverte des inscriptions et d'un grand nombre de médailles impériales rapportées par différents voyageurs prouve que l'orthographe du texte grec est fautive. Les Grecs écrivent ΑΙΖΑΝΟΙ (1), et les Latins ΑΖΑΝΙ. Nous avons adopté l'orthographe grecque.

Après avoir franchi les collines au pied desquelles est assise la ville de Kutayah, on arrive sur un plateau qui est le point culminant de cette partie de l'Asie Mineure, et qui, d'après les observations barométriques (2), est à 1085 mètres au-dessus du niveau de la mer. Une chaîne de montagnes court de l'est à l'ouest dans la partie méridionale du plateau : c'est le Mourad dagh, autrefois le mont Dindymène, dont les deux versants donnent naissance à des fleuves qui vont arroser de vastes bassins. Au sud coule l'Hermus, et au nord le Rhyndacus, qui traverse la ville d'Aizani. C'est dans les vallées supérieures du mont Dindymène qu'il faudrait chercher cette grotte de Steunos, dont il serait possible de retrouver les traces. Le plateau d'Aizani est composé d'un sol crayeux, recouvert par une couche épaisse de terre végétale qui produit en abondance toutes sortes de grains. L'édifice qui attire d'abord les regards est un temple de marbre blanc qui s'élève sur une vaste terrasse, et qui, comme le Parthénon d'Athènes, s'a-

Il est à remarquer que cette ville, dont l'étendue a dû être considérable, et qui conserve tant de splendides vestiges n'a gardé aucune trace de son système de défense ; on ne voit pas le moindre débris de murailles ni de disposition qui puisse ressembler à une acropole. Mais l'usage de clore les villes était si général et en même temps si important dans l'antiquité, qu'on ne saurait croire qu'une place qui a été le centre d'une grande association religieuse, et qui certainement renfermait des richesses considérables en offrandes et en dépôts, soit restée ouverte aux incursions des bandits qui descendaient de temps à autre dans les villes de Phrygie, et dont les chefs résidaient dans les châteaux de l'Olympe Mysien, où ils commandaient plusieurs villages.

C'est une remarque que l'on a fréquemment occasion de faire, dans les ruines des cités antiques : quelquefois les murailles seules subsistent encore, comme à Antioche, Halicarnasse, Érythræ, etc., d'autres fois, les monuments les plus délicats ont traversé les siècles, et les murailles ont disparu complètement. La destruction des remparts d'Aizani est un fait d'autant plus singulier, qu'il n'y a dans le voisinage aucune ville, aucun village important qui ait pu s'approprier ses débris, et il n'est pas probable qu'il en ait été transporté à Kutayah, située à vingt-sept milles de là. Si l'on en juge par les monuments qui subsistent encore, les murailles d'Ai-

le point de ce côté, si, au re et le long des quais, qui s'étendent dans l'intérieur de la ville, on trouvait également une foule de tombeaux avec de nombreux monuments.

de la grande terrasse du temple, on observe encore une colonne dorique qui a peut-être servi de gymnase; la largeur du temple est de 45 mètres, et sa longueur de 120 mètres. Les colonnes sont de marbre et la seule pièce, mais dans la ville, on ne trouve point de traces de colonnes, ni de débris de murailles, ni de ponts de marbre traversant; ils ont cinq arches à l'entrée. La richesse des parapets qui s'élevaient n'a point d'égale dans la ville antique; chaque pierre était sculptée représentant, soit des animaux sauvages, soit des figures humaines. Le théâtre, qui se trouvait dans la partie septentrionale, quoique d'une conservation médiocre, est loin d'être un des plus beaux de l'Asie. La partie moyenne de l'hippodrome ornée de deux *Pulcinellas*, destinés aux personnes de la ville. Les gradins étaient de marbre, et les deux extrémités du temple.

CHAPITRE XV.

LE TEMPLE.

Le temple, d'ordre ionique et de marbre blanc, s'élevait, dans la ville de la ville, sur une terrasse, taillée dans une colline qui formait le Téménos. L'intérieur de cette terrasse était de vingt-deux arcades séparées au milieu par un grand escalier de 16 mètres de large. Dans leur milieu, on ne voit que des arcs en sautoir taillés; mais on les voit saillies et dans les angles on aperçoit, des arrachements en dalles de marbre blanc. Devant chacun des arcs, il y avait un pilastre qui s'appuyait sur l'entablement. L'ensemble de la construction formait un ma-

gnifique soubassement, au vantage, temple qui couronnait la terrasse. Les parties latérales de ce Téménos étaient soutenues par un mur épais dont il reste encore une partie à l'angle nord-ouest. Il ne reste dans le pourtour aucune trace de construction, mais il est très-probable que des fouilles faites en quelques endroits mettraient à découvert des portiques et des habitations destinées pour les prêtres. C'est cette vaste enceinte qui est généralement désignée par les anciens sous le nom de Téménos, lieu fermé : elle était décorée de jardins, d'exèdres et de statues, qui se trouvent mentionnés à chaque instant dans les descriptions de Pausanias. Le temple lui-même, *Naos*, était entouré d'un portique, *Stoa*, généralement ouvert sur le Téménos, et qui séparait ce dernier emplacement de l'Area proprement dite, où se faisaient les sacrifices. C'est au milieu de cette place que s'élevait l'édifice sacré, *Naos*, *Sécos*, dont l'entrée n'était permise qu'aux initiés et aux prêtres. Le temple était lui-même entouré de portiques, *Peribolos*, qui, suivant le caractère du temple, étaient plus ou moins larges. Cette disposition des grands édifices religieux n'est pas seulement particulière aux Romains et aux Grecs; on la retrouve dans les grandes pagodes de l'Inde, dans les temples de la Perse, au grand temple de Salomon.

Le temple d'Aizani est établi sur un soubassement de 26^m912 de longueur sur 21^m962 de largeur. Au-dessous de la Cella se trouve une grande salle souterraine, formée par une voûte à plein cintre, dans laquelle on descendait par un escalier pratiqué dans le *Posticum*. Cette voûte est éclairée par des spiraux qui prennent leur jour au pied de la moulure inférieure de la Cella sous le portique. La longueur de la salle est de 16^m167 sur une largeur de 9^m120; elle servait à renfermer les richesses du temple, et, dans certaines circonstances, était offerte comme un lieu sûr aux citoyens pour y déposer leurs objets précieux.

Le *Posticum* était composé de deux entrées parallèles, entre lesquels était placé l'escalier. Cette salle était, à proprement parler, l'*Episthodomé*, qui,

dans certains temples périptères, est placé au fond de la Cella. La largeur du soubassement comprend le Naos et le portique. Il reste aujourd'hui sur la face occidentale six colonnes debout, et douze sur la face septentrionale. Il est évident, d'après l'inspection du plan, que les deux petits côtés avaient chacun huit colonnes de front; pour la face latérale, on est assuré qu'il y en avait quinze. En effet, la colonne d'angle de l'occident porte, selon la règle, un chapiteau d'angle, c'est-à-dire, dont la volute extérieure fait avec la face un angle de quarante-cinq degrés, tandis que la colonne extrême du côté de l'est a un chapiteau dont les deux volutes sont sur le même plan. De plus, le soubassement de ce côté se prolonge au delà de l'axe de la colonne de 3^m240, c'est-à-dire, qu'il y a juste la place pour ajouter une colonne. On sait, d'ailleurs, que, dans les temples périptères, le nombre de colonnes du côté était égal au double de celui de la face, moins une. L'entre-colonnement d'axe en axe était de 2^m536. Le temple était de la classe de ceux que Vitruve appelle pseudo-diptères. Sur la face principale il y avait deux rangs de colonnes parallèles.

Pour arriver à l'arée sous le portique, il y avait un escalier, qui aujourd'hui n'existe plus, et le mur du soubassement s'élève verticalement à un mètre au-dessus du sol dans tout le pourtour du temple. Cela prouve qu'un escalier

deux colonnes, et l'arrachement du mur de refend donne la distance exacte entre l'extrémité de l'ante de la porte. Malheureusement, toute cette partie de l'édifice est ruinée, et il n'a pas été possible de retrouver le moindre débris de la porte; les quatre antes sont couronnées par un chapiteau composé; l'intérieur de la Cella ne porte aucune espèce d'ornement, et le marbre des murailles est profondément altéré par l'effet de l'incendie. Dans l'angle gauche du temple on avait pratiqué une porte communiquant à une cellule qui avait une issue sur le Posticum. Il est clair que ces portes étaient destinées au service particulier du monument; elles communiquaient sans doute derrière la statue. Cette disposition se retrouve dans un très-grand nombre de temples anciens, et l'on est tenté de croire, quelle que soit la grossièreté de l'artifice, que les prêtres faisaient quelquefois parler la statue. Peut-être aussi était-ce simplement pour le service du temple et pour revêtir la statue de vêtements et de voiles offerts par les villes et les citoyens. En dehors du Posticum on voit encore les deux colonnes placées entre les antes, et qui sont d'un ordre composé. Un grand soupirail communiquant avec l'opisthodomé prenait jour entre les deux colonnes, dont les bases n'ont pas de plinthes; mais les bases des colonnes du portique portent des plinthes carrées.

La solidité de cette construction au

à l'intensité de la chaleur; l'artique méridional, le mur de la façade s'écroulèrent avec les sauvages habitants furent trompés en voyant la preuve de leur stupidité; ils restèrent jusqu'un génie malaisant déro- résors à tous les regards; et lui même, le Turc qui me se fait, me disait, en montrant tions : « Celui qui parviendra er ces signes deviendra pos- s biens qui nous échappent. » On de cet incendie est restée Tures, mais ils ne peuvent en préciser l'époque; elle est à la naissance des plus vieux

En examinant la masse de qui entourent l'édifice, et d'aujourd'hui, est recouverte par végétale assez épaisse, on est oire que cet événement eut commencement du dernier reste, la trace d'un feu vio- sée empreinte sur l'intérieur de la Cella, et prouve que a péri qu'à la suite d'un in- manque au temple, aujour- de et une colonnes; les deux it à l'angle sud-ouest gisent e l'édifice; deux autres qui à la face septentrionale se ; également en avant du por- des vingt-sept autres on n'en e vestiges. Or, ces colonnes, e seule pièce, n'ont pu évi- être anéanties que par le feu. l'état actuel des ruines du tem- ni, il est à croire cependant it pas parfaitement complet été incendié, car rien n'ex- la chute de la corniche et de faces du nord et du couchant. ui, les colonnes sont seule- onnées par l'architrave, et il en place aucun morceau de corniche. J'ai la conviction uilles opérées au pied de l'édi- raient à découvrir de nom- ments de sculpture. Tout le ccidental est probablement ous le sol voisin.

ple est d'ordre ionique, le colonne est composé d'une ce de marbre de 8^m520 de mais en y comprenant la

partie du fût attenant au chapiteau jus- qu'à l'astragale, la hauteur du fût est de 8^m706 et la hauteur totale de la co- lonne 9^m504. Cette proportion est plus élancée que celle des autres ordres de l'ionie, mais elle a beaucoup de rapport avec celle du temple d'Érechthée, à Athènes. Le fût de la colonne a des can- nelures qui sont formées par un demi- cercle, et il est remarquable en ce que, dans la partie supérieure, chacune des cannelures est décorée d'un petit vase en relief, ajustement qui ne se trouve dans aucun autre édifice. Les propor- tions du chapiteau ne le cèdent point à celles des beaux temples de l'ionie; il est décoré dans le cavet supérieur, entre le quart de rond et le filet des vo- lutes, d'un fleuron en haut-relief qui garnit cette partie du chapiteau. L'ar- chitrave est très-haute : selon les pro- portions des temples grecs, elle est décorée d'un cavet et d'un quart de rond, et chacune des faces porte à sa partie supérieure un rang de perles. La frise, qui est d'un caractère particulier, est ornée de grandes consoles en forme de volutes, soutenues par des feuilles d'acanthé. Cet ajustement a tout à fait le caractère ionique et produit un très-bel effet. Pour ceux qui doute- raient que le fragment trouvé près de l'escalier appartint bien à la frise du temple, il y a une preuve convaincante : c'est que la distance d'axe en axe entre les volutes est de 0^m634, et que cette distance correspond positivement à la distance d'axe en axe de six des den- ticules de la corniche; d'où il suit que chaque volute porte un denticule et se trouve d'aplomb au-dessous d'un modil- lon. L'intervalle entre chaque volute est orné de fleurons variés et se trouve également à l'aplomb de l'autre mo- dillon. Le même ajustement se retrouve dans l'architrave, l'axe d'un ove est à l'aplomb de chaque volute.

La base de la colonne est d'ordre io- nique : elle porte deux acoties séparées par un double filet et un gros tore dont la courbure n'est point un arc de cercle comme aux bases romaines, mais une courbe dont la rentrée est beaucoup plus forte en bas qu'en haut. La forme de cette courbure est sans doute motivée sur ce que la perspective déforme les

courbes engendrées par un arc de cercle.

On voit quelques colonnes couchées dans l'esplanade qui entoure l'édifice; elles appartenaient au péribole, et avaient 5^m440 de longueur sur 0^m680 de diamètre; elles avaient 24 cannelures, qui étaient remplies par un fuseau cylindrique jusqu'à 1^m84 au-dessus de la base. Les colonnes étaient d'ordre corinthien; elles formaient un portique qui entourait le temple de toutes parts et fermaient l'espace que les anciens appelaient Aréa. C'était une cour dans laquelle se faisaient ordinairement les sacrifices et les processions. Dans l'état de ruine où il se trouve, le temple d'Aizani est encore d'un grand intérêt, car on sait combien les édifices d'ordre ionique sont rares dans toutes les contrées.

Il reste à déterminer l'époque à laquelle ce temple fut construit et la divinité à laquelle il fut dédié, question facilement éclaircie par la lecture des huit inscriptions grecques et latines tracées sur cette portion du mur de la Cella que le temps a respectée. L'élégance des colonnes, la légèreté de la structure, donneraient à croire qu'il a été dédié à quelque divinité féminine, si les inscriptions n'étaient là pour attester qu'il fut élevé au plus sévère des dieux, à Jupiter Panhellénien, et tout le territoire qui entourait la ville était dédié à Jupiter Aizanien.

Il résulte de l'examen des inscriptions qui sont placées sur la plate-bande, formant le couronnement du soubassement

nom de l'empereur sont effacées, mais il résulte de l'inscription grecque, que c'est bien l'empereur qui écrit à Quiétus.

Copie d'une lettre d'Hadrien à Quiétus.

S'il ne paraît pas que le champ dédié par les rois à Jupiter Aizanien soit divisé en autant de parcelles qu'on appelle cléros, il veut mieux observer, ainsi que tu le penses toi-même, ce qui se passe dans les villes voisines; et si Metellus Modestus en ordonnant qu'un impôt fût levé sur ces parcelles, a déterminé quels étaient les champs divisés en cléros, il est juste qu'à partir de ce temps ils payent l'impôt. Il a donc été réglé depuis ce temps qu'il fallait payer l'impôt; mais si l'on cherche des retards....

Il est probable que l'expression *dédié par les rois*, « *dicatus à regibus*, » désigne les rois de Pergame, car les empereurs romains sont désignés dans ces inscriptions par les mots *Imperatores* ou *Autokratōres* (1).

Quiétus, au reçu de cette lettre, écrit au sénat et au peuple d'Aizani pour faire connaître la décision de l'empereur qui ordonne qu'un nouveau cadastre de la contrée soit fait par un corps de géomètres et d'après lequel on déterminera la cote de l'impôt des Cléri. C'est le sujet de la seconde inscription, qui est placée à l'extérieur du temple. Quiétus annonce aux archontes qu'il a envoyé à Hespérus une copie de cette lettre.

Avidios Quiétus aux archontes, au sénat et au peuple d'Aizani, salut :

La contestation élevée au sujet du territoire sacré dédié autrefois à Jupiter, durant depuis plusieurs années, a été terminée par la sagesse de notre très-grand empereur. Après que je lui eus écrit pour lui expliquer clairement toute l'affaire et lui demander la décision qu'il fallait

la de la sagesse de l'empereur....
Hespérus une copie de cette lettre.
rien.

de inscription latine est la
lettre de Quiétus à Hespé-
quelle celui-ci est chargé de
pte de l'état des Cléri dans
sacré :

lettre de Quiétus à Hesperus.
is que la mesure des Cléros n'était
notre divin empereur ayant or-
es sa constitution, qu'il n'y eût
e ni plus petite mesure dans cette
st dite dédiée à Jupiter Aizanien,
Hespérus, informe-toi quelle est
le et la plus petite mesure dans
gion, et fais-le-moi connaître.

ème inscription latine est la
réponse d'Hespérus à Quié-
quelle le premier fait con-
mesures qu'il a prises pour
mpte de l'état du territoire.
ption est malheureusement :

lettre de Quiétus à Hespérus.
Tatres, Seigneur, ne peuvent être
r fin que lorsque leur valeur a
la pratique. Comme vous m'aviez
os faire connaître la mesure des
pays d'Aizani, j'ai envoyé à ce
vôtre...

art des inscriptions décou-
les ruines d'Aizani ne font
e du dieu Jupiter. Il n'est
e que la ville n'ait contenu
temple, mais tous les autres
acés devant la majesté de
et leurs vestiges mêmes ont

près du Neuve Rhyndacus
pulerale qui était probable-
le peribole du temple et qui
rée à un certain Ménophile,
piter.

le peuple ont honoré Ménophile
rate, prêtre de Jupiter pour la
lequel s'est rendu utile à sa pa-

le la Cella contient en outre
criptions grecques, toutes
un certain Euryclès, natif
qui avait exercé la dignité
et qui obtint par décret,
ent des remerciements pu-
part de ses concitoyens d'Ai-
l'empereur Hadrien, mais

encore le privilège d'avoir sa statue et
son portrait (Ἀνδριάντος καὶ Εἰζονός) ex-
posés dans Athènes et dans le lieu qu'il
choisirait. Ces inscriptions se compo-
sent d'une déclaration de l'archonte
Jason, d'une lettre écrite aux archontes
d'Aizani, par Nummius Menès, au nom
de l'aréopage, d'une autre lettre de
Titus, archonte des Panhelléniens, et
enfin d'une lettre de l'empereur Hadrien
lui-même, qui atteste les vertus d'Eur-
yclès. Ces inscriptions sont placées à
côté de celles que nous avons citées plus
haut, sur le bandeau du mur de la
Cella. Nous ferons remarquer en pas-
sant que cette disposition architecturale
paraît être faite pour recevoir les actes
de l'autorité publique. La traduction
grecque du testament d'Auguste à An-
cyrre est également placée en cet endroit
dans l'Augusteum.

Le temple d'Aizani ne présente aucun
document qui fixe positivement l'époque
de sa construction, quoique les inscrip-
tions de ses murs soient toutes romaines
et du milieu du deuxième siècle de Jé-
sus-Christ; il y a encore dans son ar-
chitecture trop de rellet de l'art grec
pour croire que ce monument ne date
que de cette époque.

Les vastes constructions du péribole,
les ponts de marbre, l'enceissement du
Rhyndacus, tous ces travaux, dans
lesquels l'art et l'utilité se prêtent un
mutuel concours, exécutés d'un seul
jet et d'après une pensée unique, ne
paraissent pas devoir être attribués aux
Romains, qui n'ont jamais eu de grands
intérêts dans cette partie de la Phrygie.
En effet, lorsque la bataille de Magné-
sie eut fait tomber l'empire de l'Asie
entre les mains des Romains, le terri-
toire de la Phrygie était déjà fondu dans
les autres petits royaumes. Mais lorsque
les rois Attales s'emparèrent de cette
province, l'adjonction de ce territoire
à la monarchie de Pergame était pour
ces princes d'une immense importance;
aussi durent-ils ne rien négliger pour
s'attacher le peuple phrygien. C'est alors
que se seraient élevées ces grandes
constructions dont le caractère s'accorde
assez bien avec l'époque de transition à
laquelle elles auraient été faites, la fin
des monarchies asiatiques et le com-
mencement de la puissance romaine.

CHAPITRE XVI.

LES PONTS ET LA VOIE DES TOMBEAUX.

Tous les monuments importants de la ville d'Aizani sont situés sur la rive gauche du fleuve; cependant, on trouve des restes assez nombreux pour être convaincu que la cité occupait les deux rives du Rhyndacus; aussi, pour communiquer d'un quartier à l'autre, avait-on construit deux ponts de marbre blanc, qui servent encore à la circulation. Dans l'intérieur de la ville, le fleuve était encaissé entre deux quais de solide maçonnerie, dont les parapets, comme nous l'avons dit, étaient en marbre blanc et sculpté. De l'autre côté de la voie étaient placés des tombeaux dont le caractère est particulier à la Phrygie, qui trouvent leurs analogues dans les grands monuments taillés dans le roc, et qu'on suppose dater des monarques phrygiens. Les deux ponts sont construits sur le même plan; ils ont cinq arches de largeur inégale; celle du milieu a 6^m 50, les deux arches de culée 5^m 15; mais les terres de la rive ont presque entièrement comblé ces dernières, qui forment aujourd'hui des espères de caves; de plus, les barrages établis sur le Rhyndacus ont exhaussé le cours de l'eau, qui monte jusqu'au-dessus des impostes, et ne permet que difficilement de prendre ces relevements. La largeur du pont est de 4^m 10,

milieu de ces tombeaux sont aussi des autels funèbres décorés de sculptures plus ou moins riches, et qui étaient sans doute destinés à porter des statues.

D'autres inscriptions tumulaires se trouvent en grand nombre, soit dans le cimetière turc, soit dans les champs qui environnent le fleuve; elles ont toutes été publiées (1).

Le THÉÂTRE. — Il est situé dans la partie méridionale de la ville, en partie creusé dans une colline et faisant face au sud-sud-ouest; son grand diamètre est de 56 mètres, et la courbe de la cavea forme plus d'un demi-cercle. Le mur qui contient les gradins est de marbre blanc, et forme avec la face de la scène un angle de six degrés et demi. On sait que les théâtres d'Asie diffèrent, dans leur construction, de ceux d'Europe, en cela que le mur de la cavea est parallèle à la scène dans les théâtres latins. On ne trouve que deux exemples de cette dernière construction en Asie: ce sont le théâtre de Nicée et celui d'Aspendus. Les théâtres construits d'après le système grec sont néanmoins presque tous postérieurs à la conquête romaine, et il en est bien peu qui soient antérieurs à l'époque d'Alexandre. La salle ou cavea du théâtre d'Aizani est assez bien conservée dans sa partie inférieure. Il y a seize rangs de gradins, tous de marbre, dans la première précinction; mais tout ce qui appartient à la précinction supérieure est complètement détruit.

que les théâtres de l'Europe; cepter celui de Pompéi; mais il faut le dire, est bien ruiné compare cet édifice aux autres du même genre en Karamanie. La salle est consacrée aux jeux artistiques; elle est complètement ouverte au dehors. Le murium est bâti en grands blocs calcaires, et il était revêtu de marbre blanc.

L'intérieur était décoré de colonnes d'ordre ionique, d'une frise de la plus grande beauté. L'entrée dans la construction, ni crampons de fer; les pierres se soutenaient par leur poids; aussi un léger affaissement dans le terrain, occasionné par l'écoulement des eaux dans cette ville, a-t-il amené la destruction de la façade. Mais rien n'a été trouvé dans l'orchestre ou de débris composés de fragments de fûts de colonnes, d'arabes ou de piédestaux, accumulés en désordre effrayant. Le mur du théâtre se trouve aujourd'hui enterré sous les débris, mais on voit par-dessus le soubassement qui supportait les colonnes, dont la plupart des bases sont restées en place. Les diffusions du proscenium, au nombre de quatre, communiquaient avec la scène par quatre portes: la porte tragique, au centre, la porte comique à gauche, la porte satirique à droite, et les portes du chœur, qui se trouvaient aux deux extrémités. A côté de ces portes on trouve encore deux autres portes, après leur disposition dans la scène, paraissent avoir été dissimulées par quelque boiserie, car elles se trouvent derrière un groupe de colonnes, qui communiquent chacune avec une des portes du proscenium. Ces portes servaient évidemment pour les jeux de scène, comme des évocations ou des entrées. Toute la partie supérieure du théâtre, au-dessus de l'ordre ionique, est aussi détruite; mais on voit les débris de nombreux colonnes sur le premier étage. On ne saurait dire, d'ailleurs, que dans les théâtres antiques les spectateurs ne fussent pas du coup d'œil de la cam-

pagne, comme l'ont souvent dit des voyageurs et des antiquaires. Il semblerait que le théâtre des anciens ne se composât que de sièges pour les spectateurs, devant lesquels les acteurs venaient réciter leurs pièces, tout cela en plein air, avec les distractions du dehors, et exposé aux intempéries des vents et de la pluie. La salle de spectacle, chez les anciens, était au contraire close, et toutes les précautions possibles étaient prises pour que la voix des acteurs ne se perdît pas dans l'espace. Les murs du proscenium s'élevaient à la hauteur de la précinction, et le vélarium couvrait toute la salle; de sorte que les spectateurs n'étaient pas même distraits par la vue du ciel. Dans les deux salles extrêmes du postscenium, on voit deux cages d'escaliers circulaires qui conduisaient aux étages supérieurs; là étaient les salles de l'administration, du chorège, et les dépôts des costumes. M. Hamilton, qui a examiné les ruines d'Aizani en 1838, pense que le proscenium est d'une construction postérieure à celle du théâtre. Il a été frappé de la rudesse des grosses pierres, des libages qui forment les murailles de la scène; mais quand l'édifice était entier, ces libages ne paraissaient point; ils étaient cachés dans l'élégante décoration de marbre qui est accumulée dans l'orchestre. Tout ce théâtre porte le cachet de l'art de transition entre le grec et le romain.

CHAPITRE XVII.

LE STADE.

En avant du théâtre et dans la direction du sud-est, se trouve le stade, qui conserve encore une partie de ses gradins. Vers le milieu, il y a, à droite et à gauche, deux grands pavillons dans lesquels se trouvaient le pulvinar ou loge consulaire, et la loge des juges des jeux. La façade du pulvinar se compose de sept arcades de 2^m 60 de large, et dont les pieds droits avaient 1^m 62. Un corridor de 6^m 70 séparait cette rangée d'arcades d'une autre rangée d'égale dimension, et qui donnait entrée immédiatement au-dessus des gradins; mais il y avait deux étages d'ar-

rades. Tout cela est maintenant tellement couvert par les décombres, que nous n'avons pas jugé le plan que nous en avons tracé assez complet et assez satisfaisant pour le publier. Le stade, dans son état actuel, offre une particularité remarquable; car, aux extrémités, on ne voit aucun vestige de constructions, comme dans quelques hippodromes d'Italie. Depuis le pavillon jusqu'au théâtre, le stade a 98 mètres; la largeur du pulvinar est de 25^m 30, et de l'autre part le stade se prolonge encore dans une longueur de 98 mètres, ce qui lui donne pour longueur totale 221^m 30. La largeur totale du stade est de 46^m 40, et celle des pavillons de 18^m 32. Il avait de part et d'autre dix rangs de gradins, ce qui donne de la place pour 12,760 spectateurs en comptant 0^m 50 par place. Il m'a été impossible de m'assurer si le milieu de l'arène était séparé par une épine. On ne trouve non plus aucune trace des *metæ*, ou bornes extrêmes. Tout porte à croire cependant que cet édifice a servi pour des courses de chevaux et même de chars, comme tous les autres hippodromes.

CHAPITRE XVIII.

GADI—KEDIZ. ITINÉRAIRE D'AIZANI A CADI.

L'ancienne Cadi, située aux sources de

exposées, aussi la ville des Kédiz n'est-elle intéressante qu'au point de vue de la géographie comparée.

La route d'Aizani à Kédiz, tronçon de la grande route de Kutayah à Smyrne est encore suivie par les caravanes, et Tchafder hissar est un lieu de halte.

La route de Kédiz suit la direction du sud-ouest; on remonte pendant quelques kilomètres la rive droite du Rhyndacus, en franchissant les collines calcaires qui forment le plateau de Tchafder, le pays prend un caractère plus agreste, on commence à rencontrer quelques clairières, et bientôt après une forêt de pins et de chênes verts; tout ce terrain appartient encore à la formation calcaire, mais les rochers ont un aspect schisteux. Près du village de Sousouse (sans eau), la craie renferme de nombreux rognons de silex recouverts d'une croûte jaunâtre; ils sont abondants et disposés par lits comme dans les falaises de Normandie; entraînés par les eaux, ils forment la majeure partie des cailloux dans le lit des torrens. La vallée qui donne naissance au Rhyndacus est de schiste terreux gris, de la consistance du trapp; à droite et à gauche sont des escarpements couverts de pins, et d'où sortent un grand nombre de sources, c'est là que le ruisseau commence à prendre un cours continu, plus haut ce ne sont que les eaux des pluies ou des neiges réunies accidentellement pour former un petit torrent qui est à sec une partie de l'été. La vraie source du Rhy-

re dans quelques escarpement
ste. On passe la ligne de par-
ox; on commence à descen-
lieu de la forêt, une grande
nt de l'est est arrosée par un
eau qui deviendra l'Hermus.
re du terrain change pour
à même temps que la direc-
ux; on a laissé derrière soi
calcaires, et l'on entre dans
canique. Le pays qui se dé-
tards appartient à la Phry-
umène; la forme des mon-
nge en même temps que la
terrain.

contourne un grand cône
dont les lavas basaltiques
ont une cassure vitreuse et
on ne reconnaît pas de coulée
en tranchée, mais le chemin
milieu de blocs dont la di-
rie depuis un mètre cube
ste mètres. Un peu plus bas
st une véritable coulée dont
direction jusqu'au bas de la
la on retrouve l'argile et le
sire qui existaient avant l'é-
canique.

int jusqu'au Kédiz, ce n'est
de monticules argileux et
s. L'Hermus reçoit à son
is la ville le nom de Kédiz
conserve dans tout son par-

ntagnes sont noires et les
e Kédiz sont bâties d'argile
couvertes en terrasses; à
on, du haut de la montagne,
distinction entre les maisons
rains environnants; aucune
vient égayer ces tristes cou-
is ville n'a présenté un plus
pect.

monument qui attire les re-
me mosquée moderne bâtie
e de celles de Constantinople;
ce qui restait de monuments
été employé dans les cons-
nodernes; les maisons sont
ar des pointes de roc et n'ont
ication entre elles que par
s tortueux; le palais du Mut-
sur la rive droite de la ri-
distingue à peine des autres

La ville est dominée par une monta-
gne volcanique et pointue sur laquelle
était jadis un château, et plus ancienne-
ment sans doute l'acropole de Cadi;
les habitants appellent cet endroit Kalé
le château. On voit quelques traces d'es-
caliers taillés dans le roc; cette situation
ressemble à celle de Cotyæum.

Cadi est du nombre des villes qui fu-
rent peuplées par les colonies macédo-
niennes. Pline (1) nomme les Macédo-
niens Cadueni, c'est-à-dire habitants de
Cadi; sous les princes byzantins Cadi
fut épiscopale; Philippe son évêque
souscrivit au concile quinosexe.

Le pont sur l'Hermus en amont de la
ville passe chez les habitants pour une
construction très-antique; mais c'est un
ouvrage du moyen-âge avec un arc en
ogive. On a encasté dans le parement
des assises deux statues sans tête, l'une
de femme vêtue de la stola, l'autre de
personnage consulaire.

Le territoire cultivé est au-dessous
de la ville dans la vallée de l'Hermus
qui s'élargit subitement et est couverte
d'une abondante végétation; le fleuve
n'a pas en aval de la ville, plus de vingt
mètres de largeur, on le passe sur un
pont d'une seule arche pour suivre la
route de Smyrne. Vue de ce pont, la
ville présente un aspect singulier; elle
est dominée à droite par deux hauts
rochers qui surplombent et qui sont
réunis par un édifice à arcades. Le mi-
naret de la mosquée se dessine sur le
ciel, et toutes les maisons basses et uni-
formes se groupent sur les deux pentes.
Mais dans tout ce tableau il n'y a pas
un seul arbre: c'est bien vraiment l'en-
trée de la Catacécaumène, du pays brûlé.

CHAPITRE XIX.

SINAUS. — ANCYRE.

Deux autres villes appartenant à la
Mysie Abbaïtis, qui est devenue la Phry-
gie Épicète, doivent être notées dans
la partie orientale de cette province: ce
sont les villes de Sinaus et d'Ancyre de
Phrygie, situées sur le cours supérieur
du Mæcistus (2). Ancyre était la capi-

(1) Pline, liv. V, 29.

(2) Strabon, XII, 576.

lela des Mysiens Abbaltes. Strabon (1) la désigne comme une petite ville voisine de Blaudas sur les frontières de la Lydie. Elle est comprise par Hiéroclès parmi les évêchés de la Phrygie Pacatienne. La position de cette ville a été déterminée par M. Hamilton (2) près du village de Kilissé keui, à trois lieues au nord-ouest et près du lac qui donne naissance au Simaul sou, sur une colline voisine de l'extrémité sud-ouest du lac. Cette colline est en partie entourée de marais qui en rendent les abords difficiles. Près d'une fontaine située au pied de la colline il remarqua deux grands blocs de trachyte grossier qui, d'après leur forme, doivent avoir appartenu aux sièges d'un théâtre.

La colline sur laquelle est située l'acropole forme une sorte de presqu'île qui se rattache aux montagnes formant la limite orientale de la plaine.

Un mur épais de pierres brutes entoure le sommet de la colline vers l'ouest, où il atteint sa plus grande élévation, on observe sur la colline d'autres traces de murailles et des fragments de poterie.

En descendant de l'acropole vers le village de Kilissé keui, on remarque près de la route une excavation qui paraît être l'emplacement d'un théâtre, divers fragments d'architecture, des blocs de murs helléniques sont répandus çà et là et servent de clôture aux champs, des fûts de colonnes d'ordre

criptions grecques sont encastrées dans les murs de la mosquée et des maisons du village, mais on n'observe aucun vestige de monument. Synnaus ne doit donc plus être noté que comme point géographique; mais la connaissance de cette position est importante, en ce qu'elle complète la connaissance des villes anciennes de la Phrygie Épicète.

CHAPITRE XX.

VILLES A L'OUEST DU THYMBRIUS. DORYLÆUM. — ESKI CHEHER.

La rivière Thymbrius ou Tembrogus prend sa source dans les contreforts inférieurs du mont Dindymène, le Mourad dagh, à soixante kilomètres environ au sud de Kutayah et dans le voisinage du village de Altoun tasch; son parcours est de cent quatre-vingts kilomètres environ. Avant d'entrer dans la plaine de Kutayah, il coule dans une vallée resserrée, et franchit un étroit défilé. Le Thymbrius est le plus grand affluent du Sangarius; il va se jeter dans le fleuve un peu au-dessus de la ville d'Eski cheher; mais avant d'arriver à son embouchure, il se divise en plusieurs branches qui sont presque à sec pendant l'été.

La ville d'Eski cheher, l'ancienne Dorylæum, est située sur la rive orientale du Thymbrius. C'est une ville dont la fondation remonte aux dynasties phrygiennes; elle est citée par Diodore

ruine des ruines qu'ils y trou-

ces ecclésiastiques donnent à titre de ville épiscopale sous le de Synnada, et mentionne évêque, et Athénodore qui au concile de Nicée.

Arte de Peutinger, Dorylée est la route de Nicée à Amorium, ir Pessinunte; c'est ce qui é à déterminer la position de ère ville. Les distances donne cette carte sont suffisamment fixent les positions des villes la, de Midœum et de Trico-

Doryleo.

- IV M. P. Cocleo xxx.
 XXV. Acmonia xxxv.
 VIII. Alydda xxv.
 XXI. Clamydda xxx.
) XXIII. xxxv.
) XXIII. Philadelphia

ageur Jouvin de Rochefort est en 1680 la ville d'Eski Ille est bien peuplée, et très-cause de sa situation dans es-fertile en blés et en arbres in petit ruisseau qui coule là, Bathys, y fait de belles prairordent de grands cyprès. Il y p de bains chauds dans cette e; et comme on y nourrit de bétail, on y trouve du lait nce : c'est le grand ragout

On y voit plusieurs khans et bazar, qui n'est point couvert, ez belles marchandises.

de Dorylée est célèbre dans des croisades par la grande emportée par les Croisés le 1097, sous le commandement oid de Bouillon, sur l'armée e, commandée par le sultan slan. L'armée des Croisés s'é-ée en deux marches de Nicée orylée, et avait campé dans la iorgone, arrosée par le Thym-chevaux trouvaient une pâdante dans les riches plaines ns; mais le lendemain matin, rable essaim de Turcs seldjou-assaillir les Croisés, en les l'une grêle de traits. Les Croient en ordre de bataille pour

s'opposer à l'ennemi, dont la cavalerie montait à cent cinquante mille hommes. Après avoir éprouvé de grandes pertes, les Croisés virent arriver à leur secours la réserve, qui était restée au camp, l'ennemi fut alors mis en fuite, leur camp tomba au pouvoir de Godefroid, et les Croisés y firent un immense butin.

Les eaux thermales d'Eskicheher sont encore célèbres en Asie, mais la ville est loin d'être dans un état prospère. Les mosquées ont de loin une belle apparence; les sept ou huit minarets qui s'élèvent au-dessus des inaisons rompent l'uniformité des lignes. La ville est divisée en deux quartiers, celui des habitations et celui du commerce où sont situés les bazars et les bains; ce quartier est relié à l'autre par une longue levée en maçonnerie. La ville fait encore un petit commerce de transit entre Broussa, Smyrne et les villes de l'intérieur, elle n'a aucune manufacture: la seule industrie qu'on y remarque est la fabrication des fourneaux de pipes en écume de mer, dont les mines sont situées sur la rive droite du Sangarius dans les régions de Kahè et de Muhaltich.

Quoique ces districts appartiennent à la grande Phrygie, ils sont réunis aujourd'hui au gouvernement d'Eskicheher, et nous en donnerons ici la description géologique et géographique.

CHAPITRE XXI.

EXPLOITATION DE L'ÉCUME DE MER.

Le Sangarius, après avoir réuni les eaux du Tchibouk sou et de la rivière d'Angora, coule dans un lit d'argile dont les bords sont constamment rongés par les eaux; la rive gauche est bordée par des collines peu élevées appartenant au terrain du calcaire grossier marin; toute la rive droite, depuis le confluent des deux rivières jusqu'à l'embouchure du Poursac, est composée d'un immense banc d'argile qui suit les ondulations du terrain et qui est lui-même formé de plusieurs couches superposées toutes variées dans leur composition. La couche supérieure est formée d'argile plastique contenant çà et là des marnes calcaires, elle ne se distingue que par

L'UNIVERS.

...mauvaises qualités végétales, aussi
ce pays est-il dénudé et presque
sans arbres, les habitants ne recueillent
que de maigres moissons d'orge et de
seigle.

La seconde couche, dont l'épaisseur
n'est pas très-considérable, et qui se
trouve de dix à douze mètres en con-
tre-bas du sol, est une argile d'un blanc
verdâtre, d'un grain fin et homogène,
qui est l'objet d'exploitations étendues;
c'est l'argile dite smectique ou terre à
touteau. Elle est employée dans toute la
contrée en guise de savon dans les bains
et pour les usages domestiques. Elle
sert généralement pour laver le linge et
pour dégraisser les laines. De nombreux
convois formés de petites charettes à
deux roues et traînées par une paire de
bœufs partent de la ville de Muhalitch,
chef-lieu de l'exploitation, et se répandent
dans toutes les villes de l'intérieur.
Arrivés là les caravaniers vendent leur
chargement, leurs bœufs, démolissent la
charrette et ramènent les deux roues à
dos de mulet.

Cette argile est portée jusqu'à Smyrne,
où les femmes turques en font usage
comme cosmétique dans leurs bains et
à leur toilette. Préparée et purifiée, elle
était revêtue d'un sceau et était trans-
portée jusqu'en Europe sous le nom de
terre cimolée de Smyrne; elle était ad-
ministrée dans l'ancienne médecine
comme sédatif et absorbant. Nous igno-
rons si les premières magnésies em-
ployées dans la pharmacie ont suivi la

contredit la plus belle, la plus homo-
gène et la plus blanche. Cette matière
ne forme pas de couches continues et
régulières; on l'exploite par le moyen
de puits qui ont de quinze à vingt mè-
tres de profondeur; elle se trouve dis-
séminée en rognons dans l'argile smec-
tique; il est rare qu'on en retire des blocs
qui atteignent un pied cube; les blocs
bruts sont couverts d'une gangue tendre
et terreuse qu'il faut enlever; ils sont
ordinairement de forme très-irrégu-
lière.

L'exploitation par le moyen de puits
est répandue sur une surface de plus
de cent kilomètres de longueur et d'une
largeur variable, mais sur toute la rive
droite du Sangarius; il y en a plusieurs
dans les plaines au nord-est d'Eski
cheher, au village de In eughi, à qua-
rante-huit kilomètres d'Eski cheher.
D'autres puits sont creusés au village de
Septidji, vulgairement nommé *Tasch*
odjalia à cause de la pierre qui s'y
trouve; ce village est sur la route de
Kabé à Eski cheher. Ici les puits ont une
profondeur de vingt mètres; ils sont
moins profonds à In eughi. Les habi-
tants ignorent si le même banc se pro-
longe sous toute la surface de l'argile.

Muhalitch, qui concentre l'exploita-
tion des deux produits, est une petite
ville singulièrement située; elle est dé-
pecée en cinq ou six groupes de mai-
sons dispersées sur trois collines. Il y a
un voïvode qui concentre les recettes
du miri ou régime de l'écumé de mer.

Un morceau à acheter en dehors. Les Turcs, qui savent si bien utiliser cette substance pour les fumeurs étrangers, n'en font aucun cas eux-mêmes : ils préfèrent les boules d'eau de terre ; en général, ils n'ont dans leur manière de fumer plus d'opacité et de recherche que les indiens : jamais une pipe n'est fuyante ; ils sont bien différents en cela. Allemands, qui ne connaissent pas les pipes que celles qui sont imbibées du jus de nicotine.

Une analyse sommaire que nous avons faite de la magnésite nous a donné du carbonate de magnésie, et 0,25 de silice, et il y a des traces d'argile.

Cet ouvrage n'est pas un livre de voyage, aussi nous abstenons-nous soigneusement de critiquer les opinions que nous n'adoptons pas ; mais nous nous étonnons de voir M. Ainsworth (1), qui fait preuve de tant de connaissances en géologie, assimiler la substance au kaolin, qui est du kaolin décomposé et appartient par conséquent au terrain granitique, et dire que qu'elle appartient à la formation jurassienne. La magnésite apparaît géologiquement à la partie inférieure du terrain de transition et aux époques anciennes.

Il nous devons faire connaître ici la route que nous avons suivie pour aller de Sevrî hissar à Muhalitch, car depuis vingt ans il ne paraît pas qu'elle ait été suivie par un autre Européen, et ces régions restent en blanc dans les cartes les plus modernement dites : elles sont remplies de ratures artistiquement conduites, qui en apprennent moins que le simple itinéraire.

ROUTE DE SEVRÎ HISSAR A ESKİ
CHEHER PAR MUHALITCH.

Eski hissar (2) est située au pied d'un rocher granitique isolé au milieu de formations calcaires. La route qui suit la direction du nord. En

Travels in Asia Minor, t. I, Eski
Chey. plus bas Grande Phrygie.

descendant le revers de la montagne, on marche pendant une heure sur le terrain de craie en franchissant deux petites vallées dirigées suivant le rayon de soulèvement de Sevrî hissar : c'est le groupe qui s'étend jusqu'au mont Dindymene, aujourd'hui Gunesch dagh. On arrive, au bout d'une heure de marche, sur le calcaire marbre blanc et cristallin ; c'est dans cette région qu'ont été ouvertes les carrières de Pessinunte.

La route se poursuit au nord à travers un pays découvert et inhabité ; le terrain est de formation argileuse et très-montagneux. On arrive bientôt à la vallée du Sangarius, qui est ombragée de quelques arbres. Le fleuve a en cet endroit douze mètres de largeur, son lit est très-encaissé, on ne peut le franchir qu'avec beaucoup de difficulté en déchargeant les chevaux et les faisant passer à la nage. Le lit du fleuve est très-fangeux ; en hiver on ne saurait tenter ce passage. Le village de Ak kaia (le rocher blanc), est situé dans le voisinage du gué ; il est distant de huit heures de marche de Sevrî hissar. De Ak kaia à Kahé, village situé sur la rive droite du fleuve, la distance est de trois heures de marche ; le pays est si difficile qu'on ne saurait estimer autrement les distances.

Kahé, que les anciennes cartes indiquaient comme occupant l'emplacement de Pessinunte, est situé à mi-côte d'un entonnoir de montagnes et éloigné de tout chemin fréquenté. Nous avons compté de Kahé à Sevrî hissar dix-huit heures, et de Kahé à Eski cheher quatorze. La ville de Muhallitch est à quatre heures à l'est de Kahé.

Nous avons pu établir ainsi la distance d'Eski cheher aux villes suivantes : à Seid-el-Ghazi, 9 heures ; à Sevrî hissar, 18 heures ; à Muhallitch, 18 heures.

CHAPITRE XXII.

NACOLÉIA

Nacoléia était une des grandes places fortes de la Phrygie Epictète ; elle est située, d'après la table de Peutinger, à vingt milles, 29 kil. 58, au sud-est de Dorylaeum. Etienne de Byzance, qui a recueilli avec soin les origines fabuleuses

Midœum dut sa fondation au roi comme Gordium à Gordius. Placée sur la grande route qui de la Propaganda conduisait dans la Cappadoce, elle a toujours conservé une certaine importance jusqu'à ce que les Osmanli coupèrent ces communications; Midœum fut abandonnée de sa fonction, et son nom même fut oublié dans cette ville que Sextus et son frère tombèrent entre les mains des lieutenants de Marc-Antoine, qui le mirent à mort, sans doute par ses ordres, et celui-ci n'en soit jamais connu 35 ans av. J.-C.) (1). D'après le roi de Hiéroclès, Midœum fut épiscopale et comprise dans les évêchés de Phrygie Salulaire. Selon Mannert la ville de Midœum est la même que Mygdon, l'Ammien Marcellin; cette dernière ville était aussi baignée par le Lycus; c'est dans son voisinage que se trouve le tombeau de Mygdon, chef phrygien; elle était sur la frontière de la Galatie. Procope donne à la ville le nom de Mygdus. Mannert place dans le voisinage la station de Dory-

l'inscription portant le nom de Midœum a été copiée par M. Waddington dans le village de Harab euren, trouve sur la rive gauche de la rivière de Séid el ghazi, à huit milles à l'est de cette dernière ville, concorde avec la table de Peutinger (3). Le village de Harab euren, dit Mannert, présente un caractère particulier; la plupart des maisons ont au-dessus un escalier de bois conduisant au premier étage, qui est spécialement destiné à l'habitation; le rez-de-chaussée est réservé pour les bestiaux et de plus; il est bâti en pierres, parmi lesquelles on observe beaucoup de fragments appartenant à des constructions antiques. Le village est composé de cent maisons; la population se livre à une activité aux travaux de l'agriculture. Les nombreux fragments d'architecture et les fûts de colonnes d'une grande dimension aussi bien que le

nom du village, qui signifie, les ruines dévastées, indiquent qu'il occupe l'emplacement d'une ville considérable de l'ancienne Phrygie. On y rencontre un grand nombre de petites inscriptions grecques, principalement dans le cimetière; néanmoins on n'en trouve aucune qui contienne le nom de la ville; on peut être assuré cependant que l'on est sur l'emplacement de l'ancienne Midœum (1). Au nord du village, le pays paraît bien cultivé; à une demi-lieue de distance on voit à gauche de la route le village de Tchukur agha, avec quelques ruines et une inscription. Un peu avant de passer la rivière de Harab euren, on voit à droite un tombeau ou turbé de forme octogone, qui date du temps des Seldjoukides; les monuments de ce genre sont nombreux dans la Cappadoce; on reconnaît dans sa construction quelques débris d'inscriptions grecques et d'autres matériaux antiques. C'est une erreur de croire que les Seldjoukides regrettaient par esprit de fanatisme les matériaux qui avaient servi à des monuments païens, les murs de Konieh sont remplis de fragments d'architecture et de sculpture encastrés avec soin, des figures même d'hommes et de lions sont placées comme ornement dans plusieurs tours de la ville.

CHAPITRE XXIV.

LA GRANDE PHRYGIE.

Les rois de Phrygie fondateurs de la dynastie de Midas et de Gordius avaient établi leur résidence dans le pays montagneux qui forme le centre du grand plateau, borné au nord par le Sangarius, et à l'est par les terres des Galates. Il s'étendait dans l'origine jusqu'à Pessinunte, qui fut une des capitales du royaume phrygien avant l'arrivée des Gaulois. La chute de la monarchie phrygienne entraîna la ruine de presque toutes ces petites villes, et dès le premier siècle de notre ère elles étaient tombées à l'état de simples villages même tout à fait déserts.

Le passage de Strabon (2) qui men-

tion Cassius, XLIX, p. 403.
Mannert, géographie III, 94.
Ritter Erdkunde, t. IX, 612.

(1) Barth, *Reise von Trapezunt nach Sontari*, p. 87, collection de Petermann.

(2) Strabon, XII, 578.

tionne les anciennes habitations des Phrygiens est certainement relatif à cette région. « Près de Pessinunte coule le fleuve Sangarius, sur lequel on retrouve les anciennes habitations des Phrygiens, celles de Midas et avant lui de son père Gordius et de quelques autres princes. Elles n'ont pas même conservé de traces de villes; ce ne sont plus que des bourgs un peu plus grands que les autres. De ce nombre sont Gordium, résidence de Castor, fils de Saocondarius; celui-ci fut égorgé avec sa femme par son beau-père Déjotarus, qui rasa aussi le fort et détruisit la meilleure partie de l'habitation. » A cette époque, c'est-à-dire sous le règne de Tibère tout ce pays était désert; il est à peine mentionné pendant toute la période byzantine: les Turcs l'ont trouvé trop peu accessible pour y avoir fondé aucun centre de population; il est resté pour ainsi dire ignoré de l'histoire jusqu'au commencement de ce siècle; alors un voyageur anglais, le colonel Leake, reconnut le premier monument de l'art phrygien qui s'était conservé dans la solitude de ces montagnes. Les dernières observations sur ces vestiges remarquables d'un art oublié datent de 1858; il a donc fallu plus d'un demi-siècle à l'Europe savante et avide des souvenirs du temps passé, pour connaître à peu près complètement cette région, qui au total n'a jamais été inabordable.

La branche occidentale du Sangarius prend sa source dans une grande vallée

Sangarius, depuis le village de In ceughi, où nous avons signalé les premières, jusqu'au delà de la ville de Belouadoun, ancienne Polybotum, et au sud jusqu'à la Phrygie Parorée, il est remarquable qu'on n'en trouve point au nord du Sangarius. Nous les observerons encore, mais avec un autre caractère, dans le sud de la Cappadoce. On peut dire d'une manière absolue que les pays volcaniques ont été les seuls qu'on ait choisis pour exécuter de pareils travaux, car les tombeaux d'Amasie diffèrent essentiellement des monuments phrygiens.

On ne saurait fixer de limites chronologiques à ces monuments divers, ils portent tous le caractère d'une très-haute antiquité, et lorsque l'art de bâtir fut connu, la facilité et l'économie avec lesquelles on pouvait construire des monuments ne pouvaient plus être mises en parallèle avec le labeur exigé pour creuser à la masse et au poinçon des habitations et des tombeaux dans le cœur des rochers. Ce qui est certain, c'est que du temps de Strabon, c'était déjà un souvenir presque oublié.

La fable et l'histoire se mêlent si intimement dans tout ce qui est relatif à l'histoire primitive et surtout au culte des Phrygiens, que la critique ne saurait débrouiller ce chaos autrement que par des conjectures.

Atys ou Atès est le premier personnage mythique qui apparaît en Phrygie pour établir le culte de Cybèle, la divinité nationale. Les anciens faisaient un

CHAPITRE XXV.

VALLÉE DE NACOLIA, TOMBEAUX
DES ROIS DE PHRYGIE.

et nous retrouvons les régions des anciens Phrygiens ombrées des forêts de pins séculaires pèlent le héros fondateur du Cybèle (1). Ce roi de Pessinunte, Isanias ne nommé pas, était un liont le nom se rattache à l'établissement du culte de la mère des dieux, à qu'il passait pour fils de Cybèle. ius, au contraire, représente le agricole; il s'adonne à la culture rre, et c'est en revenant de con- charrie qu'il est proclamé roi fait dans le temple la dédicace char à deux roues. Or ce souve- oi laboureur ne s'est pas effacé gie; le char à deux roues s'est é dans toute cette région: nous retrouvé dans la vallée du San- 2), et deux voyageurs allemands ppés d'étonnement en voyant ans de l'antique Midœum con- s chars à deux roues pour ren- denrées (3); en effet, autant ives de ce genre sont rares dans es régions de l'Asie, autant elles munes dans la Phrygie.

lture de la vigne introduite dans est personnifiée par l'amitié de et de Midas; les richesses de tirées des mines de son royaume tent encore sa puissance, et les qu'il envoie à Delphes répan- enommée au delà des frontières. Le Midas premier du nom au- ié, selon la chronique d'Eusèbe, lympiade X, 4, ou 728 ans -C.; il passe pour le fondateur marche.

onument célèbre qui porte le ce prince est le plus important upe de monuments semblables dans le rocher à très-peu de les uns des autres. Ils sont en- l'une innombrable quantité de de grottes, de tombes ayant un style particulier, plus ré- être que les monuments mi- mais d'après l'avis des hommes nts tous antérieurs au siècle idre.

Toute la partie centrale du plateau de Phrygie, couverte de montagnes peu élevées et de forêts étendues, a été, à une époque reculée, le séjour d'un peuple primitif, qui a donné des preuves nombreuses de son goût pour les arts et de la durée qu'il désirait imprimer aux monuments qui sortaient de ses mains. Rien, dans ce qui nous reste de cette époque, n'indique l'influence d'un art étranger, et les précieux monuments que nous allons observer sont aussi éloignés des principes de l'art grec que de l'ancien style perse ou de la curieuse originalité du lycien. Ces monuments sont propres à la Phrygie; la langue même de leurs inscriptions reste renfermée dans les limites de cet ancien royaume; et dans la vaste étendue de territoire qui existe entre Synnada et Nacolia, on ne voit que de rares débris de monuments romains. Il semble que les conquérants de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires, où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre les persécutions du paganisme, peut-être aussi contre l'invasion musulmane. Le caractère spécial de ces rochers est d'être constitués en masses compactes, formant des collines abruptes qui offraient un vaste champ aux sculpteurs des premiers âges pour y placer leurs monuments.

Rien n'est sévère et majestueux comme ces solitudes que la nature embellit d'une verdure perpétuelle. Ici, l'œil se repose sur le gazon frais des vallées; il contemple plus haut, le sombre feuillage des pins qui étendent leurs branches séculaires ondulées et tordues, au milieu des rochers, comme la faible tige des arbrisseaux. Rien aux alentours ne trahit le séjour de l'homme. A certaines époques de l'année, les Turcomans nomades, traversant le pays, viennent planter leurs tentes auprès des vieux monuments phrygiens; mais nul ne peut indiquer leur position exacte, car ces vallées sont sans nom; et la patience du voyageur peut seule les découvrir après de longues recherches.

Isanias, VII, ch. 17. Ovid, *Méam.*,

vez page 420.

th, I, c. p. 87, col. 1^{re}.

Les chambres sépulcrales de Seïd et de ses premiers indices de cette architecture taillée dans le roc, qui est caractéristique de cette contrée, et dont les nombreuses se multiplient sous toutes les formes, laissant dans l'esprit une idée vague de la grandeur d'un peuple ancien, qui n'a laissé sur la terre que l'empreinte de ses tombeaux.

À une lieue au nord du village, en suivant la route de Bayat, on arrive à un rocher nommé Kirk hinn, les Quarante Chambres. (On sait que le terme quarante est employé chez les Orientaux pour désigner un nombre indéfini.) En effet, une longue suite de rochers formés d'un tuf volcanique d'un blanc jaunâtre, sont percés d'une infinité d'entrées, formant tantôt des cellules séparées, tantôt des chambres communiquant les unes avec les autres, et situées à différents étages, quelquefois même fort élevées au-dessus du sol, de sorte qu'elles sont devenues aujourd'hui inviolables. La plupart de celles dans lesquelles on peut arriver portent des traces du feu; car, depuis plusieurs siècles, elles servent de demeures d'hiver aux Yourouks (aux Turcs nomades), qui, pendant l'été, vont chercher des pâturages sur ces plateaux. On peut s'assurer qu'à une certaine époque quelques-unes de ces chambres ont servi de tombeaux; mais leur nombre est trop considérable, leur construction a trop de rapports avec certaines villes troglodytiques observées dans la Colchide pour qu'elles n'aient pas été faites dans

vent les demeures d'été des habitants de Bayat. Partout dans les rochers, les anciens ont creusé des habitations et des tombeaux. Le terrain se compose d'agglomérats volcaniques, blancs, faciles à tailler. A six milles de là, on reconnaît la formation calcaire qui s'étend jusqu'à la vallée nommée Ak kilissia, l'église blanche, dans laquelle sont quelques ruines d'un village et d'une chapelle byzantine. Après avoir franchi un col bien boisé, on arrive à la demeure d'été (Yaëla) des habitants de Kosrew-Pacha-Khan, située dans une grande vallée dont le sol est toujours vert et bien cultivé. C'est dans ses environs que se trouve la vallée des tombeaux des rois de Phrygie, tous taillés dans le roc et d'une surprenante conservation.

TOMBEAU DE MIDAS.

Le principal monument, connu dans le pays sous le nom de Yasili kaïa, la pierre écrite, à cause de la longue inscription qui le décore, est situé à l'ouest du Yaëla, à environ trois milles, et dans une grande vallée courant nord et sud, et dont toutes les hauteurs sont couvertes de bois. Il est difficile de peindre l'impression que produit sur le spectateur ce rocher qui semble préparé par la nature pour conserver l'empreinte des antiques caractères que la philologie n'a pas encore expliqués. Tout est en harmonie dans les environs, et l'austère aspect des lieux, et la forme pittoresque des rochers, et leur couleur brillante

corps. J'imagine toutefois que l'état primitif, cette niche était caux regards par une grande dalle sur laquelle se continuaient les res dont les contours déguisaient nts de la roche. Dans le fond de aite, on trouve quelques restes rptions gravées en creux, qui sont es indechiffrables par suite de omposition de la roche.

roite et à gauche de cette surface eux espèces de pilastres dont la r est de 1^m,05, et qui supportent se, si l'on peut appliquer ce nom areil ajustement. Les pilastres et sont ornés de losanges en creux, l'intervalle desquelles sont de pe- adrilatères. Le monument est iné par un fronton, orné aussi de nts ajustements de losanges en ten relief. Au sommet du fronton eux sculptures circulaires, que endrait pour des boucliers, si les monuments de ce genre n'indi- t que c'est un ajustement parti- dans le genre des volutes. Deux s inscriptions gravées dans le ur donnent à ce monument un majeur.

s ne pouvons reproduire ici le ile de l'inscription du monument, lle est suffisamment lisible dans che qui accompagne ce texte (1). asardons ici une traduction qui arait tout à fait d'accord avec la tion du monument.

s devons faire remarquer préala- it que le nom Atès est employé usanias pour désigner le person- ythologique Atys (2), et que ce st tout à fait phrygien; la lec- mot qui suit le nom de Midas e à M. Lassen. Dans l'inscrip- a tombeau de Midas il y a un tre le nom de Midas et son titre M. Lassen le lit d'après la copie ke, « Lavaltaie » et d'après Ste- Gavaltaei ou Gavartaei; il sup- ne ce mot à sa racine dans le t et signifie la paix, d'où il faut e que ce n'est pas le tombeau de ce, mais un monument commé- de son règne, qui fut long et pros-

père. Ce n'est pas l'avis de M. Barth; je pense avec cet auteur qu'il faut y reconnaître le nom phrygien du père de Mydas tout en conservant la lecture Garfataei, que j'ai aussi dans mon texte (1), et je propose de lire :

Ates arkisefas akenanotafos Midai Garfataei Fanaktei edaes.

Atys grand-prêtre a dédié ce cénota- phe au roi Midas fils de Gordius.

Cette interprétation a du moins l'a- vantage de n'emprunter ses synonymes qu'à la langue grecque, du moment qu'on admet pour le mot Fanaktei, la traduction de roi.

Le mot Edaes se trouve ainsi dans la langue lycienne, il termine un grand nombre d'inscriptions sépulcrales et se rencontre aussi sur l'obélisque de Xan- thus, il semble représenter complète- ment le mot grec *ἀνέθιξαι*, il a dédié, et paraît dériver de quelque verbe pri- mitif *ἔαω*, le mot Edaes aurait donné plus tard le radical *Edes*.

Le mot BABA, qui commence la se- conde inscription, est regardé par le colonel Leake comme un surnom de Jupiter, d'après une inscription décou- verte dans ces parages, et qui fait men- tion de Jupiter Pappæus, nom usité chez quelques poètes. Le dernier mot de cette inscription est le même que le dernier mot de la première; je lis Edaes.

A 5^m,30, à gauche de ce monument, se trouve une grotte grossièrement taillée dans la roche, et dans laquelle est placée une inscription en caractères de plus de 0^m,30 de hauteur, et creusés d'un centimètre.

L'épaisseur de ce rocher n'a pas plus de trois ou quatre mètres, et en mon- tant par derrière, on arrive avec assez de facilité sur la partie supérieure. Il ne paraît pas que cette espèce de vide qui existe entre les deux volutes ait été fait à dessein; mais peut-être, par la suite des siècles, ce morceau de roche est-il tombé naturellement. Pour arriver au pied du rocher, il faut monter une colline de quatre à cinq mètres de hau- teur, dont la pente est très-rapide; mais là, ni dans les environs, on ni

oyez planche 12.

usanias, liv. VII, ch. 17.

Livraison. (ASIE MINEURE.) T. II.

(1) Voy. Desc. Asie Min., in-fol., t. I, page 155.

21

L'UNIVERS.

... de rochers de ponceux. Le ro-
cher de ponceux, en un d'un jaune
... de petites aiguilles
... et d'am-
... blancs qui
... Tous les
... dans
... la couleur jaune
... certaines roches,
... de pierre ponce de-
... nombreux.

... à côté du grand mo-
... de nombreuses
... variées de gran-
... et qui confirment la
... que cette importante sculpture
... quelque chose de sépulcral. On ne
... la forme bizarre et ac-
... de ces rochers ponceux, dont
... représentent des tours et
... qui paraissent sculptées
... par la main des hommes. Leurs parois
... percées d'une infinité de cellules
... à des chambres plus ou
... ornées, mais qui ne portent pas
... le caractère d'une
... même époque. La plus grande de ces
... se trouve maintenant ouverte par
... de la chute du mur de face. Son
... était décoré de solives : ce sont
... les seuls ornements qu'on y rencontre.
... de ces chambres sont voûtées
... en plein cintre ; il y en a d'autres dont
... les toits forment deux appentis ; mais
... on n'y trouve point les indices d'une
... sculpture contemporaine des grands mo-

rocher, toujours une petite niche au-
dessus, destinée sans doute à placer
une lampe. D'autres tombeaux n'offrent
dans leur intérieur que des lits funèbres
sur lesquels étaient déposés les corps.
L'un et l'autre système de sépulture se
retrouve dans la plus haute antiquité ;
mais il paraît que l'usage de déposer les
corps sur des banquettes dans les ca-
veaux funèbres ne s'est pas perpétué
aussi longtemps que l'usage des sarco-
phages.

MONUMENTS PHRYGIENS.

A un demi-mille de cet endroit, on
remarque un autre monument, sculpté
tout à fait dans le caractère de celui
que nous venons de décrire, mais qui
malheureusement ne porte pas d'ins-
cription. Il est situé à huit mètres au-
dessus du sol, et sa base repose sur un
rocher vertical dont l'accès est difficile.
Le centre du monument est occupé
par un tableau uni, entoure d'une bor-
dure qui se compose de carrés dans les-
quels sont inscrits quatre petits carrés
en relief et disposés suivant leur diag-
onale. Au-dessus de cette bordure règne
une frise d'une sculpture élégante,
composée de palmettes renversées, qui
alternent avec des espèces de glands ou
de pommes de pin. Les rampes du
fronton sont également ornées de petits
carrés en relief, et le sommet se ter-
mine par une double volute, dont le

s archaïques, et surtout avec le mot appelé *pierre de Sigée* (1). Le même d'écriture employé dans l'inscription était déjà abandonné six siècles avant J.-C.; et la langue il nous reste un si faible spécimen, selon toute probabilité, qu'il était parlée dans le royaume d'Asie avant que cet empire fût envahi par les Perses. S'il est difficile de saisir un sens précis des inscriptions antiques, la difficulté est encore bien plus grande pour celle-ci, car presque tous les mots ont une terminaison qui est complètement étrangère au dialecte appartenant à un dialecte purement asiatique. Il est cependant possible de discerner quelques mots qui ont des analogues dans la langue grecque. On lit très-distinctement *Kyrion* Chersonnèse; c'est le nom que les grecs donnaient à la presqu'île sur laquelle reçut le nom d'Asie Mineure et dont la signification est sans doute la même qu'en grec. Les lettres *Ω*, n'étaient pas encore inventées; substantif *Materes* et l'accusatif *Matras* paraissent aussi avoir leur correspondant dans le mot dorien *Matras*; la signification de ces mots éparpillés qu'à rendre encore le sens de l'inscription plus obscur. Le mot *totafos*, qui se lit deux fois, est un indice qui puisse faire soupçonner que la même destination était réservée à ces trois monuments dont le style est unique; mais on doit avouer qu'il est possible de regarder la nomenclature du premier comme ayant une relation de tombeau, rien de semblable n'est visible dans les deux autres. Le premier monument, disposé comme un édifice, offre le champ d'un terrain, entouré d'une bordure comme de petits carrés renfermés quatre fois dans des carrés plus grands. Le champ du fronton est également un quadrilatère, qui n'est pas une fantaisie, mais représente certainement quelque objet qui nous échappe.

Il n'y a aucun analogue connu dans l'Asie qui puisse nous guider sur la signification de ces monuments, nous

nous bornons à les décrire, en appelant l'attention des savants et des voyageurs sur un art qui reste encore tout à fait inexplicable. Lorsque le voyageur anglais qui le premier pénétra dans cette vallée donna quelques indications topographiques pour guider ceux qui viendraient après lui, il appela cette vallée *Doghanlou*, pensant qu'il y avait quelque village de ce nom dans les environs; mais nous avons acquis la certitude que les naturels ne donnent le nom de *Doghanlou* qu'à un lieu-dit, où se trouvent également de grands rochers percés de chambres sépulcrales.

GHERDEK KAIA SI.

LE ROCHER DES ÉPOUX.

En remontant la vallée vers le nord, toujours dans une solitude complète, nous aperçûmes un tombeau qui porte tous les caractères de l'art grec. Sa façade se compose de deux colonnes doriques portant un entablement orné de triglyphes, et surmonté d'un fronton. Les filets du fronton et du larmier portent des traces de couleur rouge; mais en général, dans tous ces monuments, je n'ai trouvé aucune trace de décoration polychrome.

En avant des chambres, qui sont complètement taillées dans le roc, on a placé un portique de 4^m,025 de largeur, mesurée du nu du mur jusqu'à l'axe de la colonne. Deux portes sans ornement conduisent dans deux chambres contiguës, et dans lesquelles on remarque les deux systèmes de sépulture; car l'une renferme un triclinium funèbre, et l'autre des sarcophages. Il paraît qu'à une certaine époque des familles chrétiennes se sont installées dans ces tombeaux; car on y trouve des croix peintes en rouge et d'autres emblèmes chrétiens.

L'entre-colonnement du milieu étant de 3^m,70, et les entre-colonnements latéraux de 2^m, cette différence donne à l'architecture quelque chose de mou qui ne plaît pas au premier coup d'œil, parce que l'imagination comparant cette façade à celle des monuments construits, n'est pas satisfaite de voir tant

de longueur dans l'architrave du milieu, qui a deux métopes et deux triglyphes de plus que les architraves latérales; mais il ne faut pas oublier que ce monument est monolithique, et les artistes, qui l'ont exécuté ont pu se livrer à cette innovation, sans craindre d'affaiblir la portée de l'architrave. Ceci concourt à prouver que ce que nous appelons beauté dans l'architecture n'est que l'heureux rapport de la solidité des matériaux avec la forme donnée à chaque partie.

Ce monument est excavé dans un rocher isolé de toutes parts et qui renferme différents sépulcres de moindre dimension. Il n'existe aucune inscription qui puisse guider sur la détermination de l'époque; mais le caractère de l'architecture se rapporte à un temps postérieur aux sculptures décrites précédemment. Le nom de Gherdek kaïa si, donné par les habitants, vient sans doute de ce qu'on remarque deux chambres sépulcrales antiques, dans lesquelles, selon leurs idées, auraient été enterrés le mari et la femme. Le tuf dans lequel ce monument est sculpté renferme une quantité notable de pierre ponce, et est d'une couleur beaucoup plus blanche que dans la partie sud de la vallée. La face de ce tombeau est orientée à l'est. La colonne qui est à droite se trouve aujourd'hui en partie rompue; mais le chapiteau et toute la partie supérieure tiennent encore à l'architrave, ce qui produit un effet

au-dessous du sol une suite de salles rondes et de construction presque sphérique, dans lesquelles on pénètre par le sommet, et, dans le premier moment, j'avais pris ces excavations pour des catacombes dont la forme me paraissait néanmoins singulière, n'y trouvant point de sarcophages. Mais en parcourant les villes de Lycie, et notamment Aspendus et Antiphellus, j'ai observé dans les Agora un grand nombre de ces excavations, quelques-unes même avec la pierre circulaire qui couvrait l'orifice, et je me suis assuré qu'elles ne sont autre chose que des silos destinés à serrer le grain. Cet usage, si commun parmi les Arabes, était usité dès la plus haute antiquité chez les peuples asiatiques. Quoiqu'on ne trouve pas de traces de ville dans ces lieux, on a donc la certitude que la vallée de Doghanlou a nourri à une certaine époque, une nombreuse population, et peut-être parmi les excavations pratiquées dans les rochers s'en trouve-t-il quelques-unes qui ont servi d'habitation à ce peuple primitif.

La vallée est commandée par un roc isolé sur lequel s'élève une antique construction appelée Pismich kalé si. On y arrive avec quelque difficulté ou par un chemin à peine tracé au milieu des rochers qui semblent avoir été taillés de main d'homme pour augmenter la difficulté de l'accès. Les intervalles que présentait la conformation de la montagne ont été remplis par des construc-

qui est une des sources de la le Séid el ghazi.

CHAPITRE XXVII.

UX DE YAPUL DAGH. — COMBETT.

remonterons maintenant la le Doghanlou jusqu'au monu- le Midas, pour suivre la route ar M. R. Stewart dans le yaéla de lagh, jusqu'au village de Comb- il a découvert plusieurs monu- importants de cette même pé- rhygienne. Après avoir rejoint le a de Yasili kaia, on fait route sud jusqu'à Yapul dagh keui, de sept kilomètres de Yasili

e flanc du rocher, et à une hau- nsidérable, on aperçoit un mo- funèbre dont la porte est dé- e sculptures. La vallée est très- ère, elle a environ huit cents pas , un tombeau d'une époque moins e, taillé dans le rocher est situé plus loin vers le sud-ouest en lant la vallée, mais il offre un re intérêt.

côté de la vallée le tombeau al est d'un accès difficile ou plu- que inaccessible; mais en faisant du rocher par un chemin un peu ng, on peut arriver de plain- i sol du tombeau, devant lequel issé une petite plate-forme do- par la façade décorative, mais té l'entrée du tombeau était de côté de la roche. Ce monument, l'avis de M. Barth (1), est d'un and intérêt au point de vue de : certainement d'une haute anti- mais les sculptures qui sont sous an au-dessus de la porte ont beau- offert et sont assez difficiles à altre. M. Stewart a cru voir deux x dans l'attitude de l'adoration, re observateur M. Mordmann dis- un bonnet phrygien surmontant tre placé entre deux figures de L'intérieur du rocher offre trois res sépulcrales de moyenne gran-

deur, l'une est voutée, le plafond de l'au- tre est en forme de fronton. Le rocher dans lequel est taillé ce tombeau est couronné par une plate-forme où l'on remarque des traces du travail de l'homme, et qui donnent à supposer qu'il était fortifié de la même manière que Pismich kalé si. Aux endroits où le rocher est brisé on a établi une sorte de parapet; cette plate-forme, qui a une largeur suffisante s'élève à cent vingt pieds environ au-dessus de la rivière. La disposition du rocher, qui est acces- sible de l'autre côté, ne permet pas de penser qu'il y ait eu là un château fort, mais un lieu de résidence d'été des rois de Phrygie, qui avaient leur demeure d'hiver dans la plaine de Yasili kaia. On remarque des magasins taillés dans le roc et un conduit souterrain pour le service des eaux, qui descendait jusqu'à la rivière.

Dans l'antiquité phrygienne, ce groupe de rochers avait certainement été dis- posé dans un but de défense, mais il ser- vait aussi de lieu de sépulture : la der- nière destination a été peut-être la conséquence de la première, quand le château fut abandonné, car on n'aurait pu transpercer d'outre en outre le ro- cher pour établir le tombeau dont nous venons de parler, quoique l'escarpement du rocher ait concouru à la sécurité. D'ailleurs l'ouverture pouvait être faci- lement fermée.

Sur la même face de rocher ont été taillées différentes grottes sépulcrales dont quelques-unes sont ornées de fa- çades d'une style original. Les ruines que l'on rencontre aux alentours de ces tombeaux indiquent que ce lieu a été habité dans des temps moins anciens.

Le village de Combett occupe la pente nord d'une colline à l'ouest de laquelle la rivière forme un marais. Ce village se compose de soixante maisons habitées une partie de l'année par des familles Youroukes. Il offre un grand intérêt archéologique par le nombre de monuments taillés dans le roc qui se rencontrent aux environs.

M. Barth a observé un monument d'un style particulier auquel il donne le nom de Niche à offrandes (1); une ouverture

en forme de cheminée communique avec l'intérieur. La hauteur du monument est d'environ sept pieds, et de chaque côté la face du rocher est sculptée avec art; la façade représente une porte cintrée couronnée par un fronton sur lequel sont sculptées des urnes de différentes formes : c'est du moins ce qu'on peut conjecturer (1). Toute cette vallée du temps de la splendeur de la monarchie phrygienne devait présenter un magnifique coup d'œil; cette excavation en forme de cheminée qui paraît surprendre M. Barth se retrouve dans un grand nombre de monuments taillés dans le roc en Cappadoce, en Lycie et en Phrygie; son usage n'est pas encore bien défini, on peut conjecturer qu'elle était destinée à faire des libations.

Il nous reste à décrire le monument le plus remarquable de ce groupe, découvert par M. Stewart et publié dans son ouvrage sur les monuments Phrygiens (2). L'auteur a donné à ce monument le nom de tombeau de Solon, à cause de ce nom qui se trouve au commencement d'une inscription. Sur la face voisine de l'entrée est sculpté un bœuf avec une bosse comme le zébu de l'Inde (3); il se trouve figuré sur quelques médailles phrygiennes. Sur l'autre face à droite de la porte est un médaillon représentant une tête de Méduse; dans le fronton au-dessus de l'entrée est figuré un bouclier ayant deux aigles de chaque côté, enfin un cartouche carré

dans l'intérieur est gravée en caractères semblables à ceux du tombeau de Solon; ce tombeau est taillé dans un roc dur semblable à ceux de la vallée de Dughanlou.

Ce même monument a été visité en 1858, par MM. Barth et Mordax; ces deux observateurs n'ont pas vu les mêmes choses que M. Stewart; les figures de Méduse ne sont plus que des cliers; les figures de lions et de Méduse sont à très-haut relief; l'ensemble de l'édifice présente la forme d'un temple; les deux aigles qui sont sur le fronton ont beaucoup souffert; le sujet de l'inscription, les deux voyelles qui commencent l'inscription, émettent une opinion tout à fait tendue : c'est qu'elle n'est qu'une transcription de l'écriture archaïque tracée par un visiteur d'une époque assez récente et l'un d'eux va jusqu'à dire qu'elle ne remonte pas plus haut que le temps de Julien l'Apostat. Dans le Turbé de la maison de l'Agha de Combout, on voit quelques sculptures de même genre qui sont de l'époque romaine.

Malgré les divergences d'opinion des observateurs qui nous ont transmis ces remarquables documents, il reste un fait acquis à l'histoire, c'est que la vallée de Dughanlou est bien la région où vécurent les rois de la dynastie phrygienne, et qu'elle est mentionnée par Strabon comme une contrée abandonnée de son temps.



tème des jachères, les terrains cul-
es sont si étendus, que cette mé-
a moins d'inconvénient ici que
es autres pays. La récolte consiste
é et en orge. Le terrain est argi-
et propice à la culture du pavot,
ait une des richesses de cette pro-
. Les montagnes sont de nature
euse, couvertes d'une maigre forêt
ns. Après deux heures de marche,
rive au sommet de la montagne,
et un des embranchements du
ad dagh, qu'on aperçoit au nord,
es sommets couverts de neige. De
int on jouit d'un spectacle aussi
inattendu : une grande partie du
se développe aux regards ; d'un côté
uts sommets de l'Olympe se con-
nt avec le ciel ; de l'autre, le Tau-
and ses longues chaînes bleuâtres.
est la vue s'étend jusqu'à Aïdin et
ue jusqu'à Smyrne ; on a sous les
le pays qu'on vient de traverser,
é comme une mer furieuse ; pas
race d'habitation ne s'offre à la
solitude et nature sauvage : rien qui
lle la présence de l'homme ; ce col
une altitude de deux mille cent
s au-dessus du niveau de la mer.
route descend ensuite dans un
et frais vallon, où les caravanes
stérieur ont coutume de faire halte.
montagnes qui forment le revers
al sont de nature volcanique, mais
époque plus ancienne que les vol-
le Koula. La lave est de nature ba-
ue, cassante, presque vitrifiée ; les
s de la montagne sont couvertes de
s blocs accumulés sans ordre ; plus
le terrain est recouvert d'une cou-
aisse de feldspath fondu : c'est ce
appelait autrefois la roche de
. On y trouve de l'obsidienne
(1). Au milieu de tous ces terrains,
observe aucune trace de cratère.
i prouve la haute antiquité de ces
tions, c'est que presque partout
étation est abondante. Le terrain
ique est remplacé par le grès, à
ne de la vallée d'Ouschak ; une
source prend naissance entre les
s du grès ; elle arrive à la surface
en bouillonnant comme un puits

artésien, mais il n'y a point de culture
pour utiliser ces belles eaux ; elles for-
ment un ruisseau qui va se jeter dans
la rivière d'Ouschak, qui est encore un
des affluents de l'Hermus. C'est là que
se fait le partage des eaux entre l'Her-
mus et le Banas tchai ; cette rivière est
une branche du Méandre.

En quittant Ousehak, on a dix-huit
heures de marche à faire jusqu'à Sit-
chanli, sans traverser aucune ville ; le
pays est cependant bien peuplé et sur-
tout bien cultivé. Les nombreux vil-
lages, entourés d'arbres et pourvus d'a-
bondantes fontaines, varient agréable-
ment l'uniformité de la plaine, qui se
termine par un bel horizon de mon-
tagnes. La culture du pavot occupe
la plus grande partie du terrain, le reste
est semé en blé et en orge ; on y fait peu
de tabac, et la récolte de la soie est nulle.
Les moutons à grosse queue, dits cara-
mauli, forment la totalité de l'espèce
ovine. Il est extrêmement rare de rencon-
trer la variété à longue queue ; en effet, la
masse de graisse produite par la queue
des caramauli est pour les indigènes une
précieuse ressource : elle remplace le
beurre dans presque toutes les prépara-
tions culinaires ; aussi, malgré l'abon-
dance du laitage, le beurre en Asie
Mineure est-il d'une très-médiocre qua-
lité, mal fait et presque toujours rance,
attendu que pour le faire, on se con-
tente de secouer une peau de bœuf, une
autre remplie de lait, suspendue entre
trois perches.

Après trois heures et demie de mar-
che, on franchit une montagne argileuse,
et l'on redescend dans une plaine qui a
environ six kilomètres de large et qui
est peuplée de nombreux villages. Le
village de Ahat keui, l'ancienne Tra-
janopolis, est situé sur la pente des mon-
tagnes qui bordent cette plaine au nord,
et à trois heures de la route de Kara
hissar.

En suivant la vallée, on arrive au vil-
lage de Osman keui bâti au pied de la
pente nord. Ici la vallée se resserre con-
sidérablement ; elle n'a pas un kilomètre
de large. Sur la pente opposée est une
source d'eau minérale chaude ; les in-
digènes en font usage, mais leur établis-
sement est tout rustique : les baignoires
sont des trous creusés dans la terre, et

(1) Voy. Hamilton, *Researches, etc.*, t. I^{er},

tionne les anciennes habitations des Phrygiens est certainement relatif à cette région. « Près de Pessinunte coule le fleuve Sangarius, sur lequel on retrouve les anciennes habitations des Phrygiens, celles de Midas et avant lui de son père Gordius et de quelques autres princes. Elles n'ont pas même conservé de traces de villes; ce ne sont plus que des bourgs un peu plus grands que les autres. De ce nombre sont Gordium, résidence de Castor, fils de Sacondarius; celui-ci fut égorgé avec sa femme par son beau-père Déjotarus, qui rasa aussi le fort et détruisit la meilleure partie de l'habitation. » A cette époque, c'est-à-dire sous le règne de Tibère tout ce pays était désert; il est à peine mentionné pendant toute la période byzantine: les Turcs l'ont trouvé trop peu accessible pour y avoir fondé aucun centre de population; il est resté pour ainsi dire ignoré de l'histoire jusqu'au commencement de ce siècle; alors un voyageur anglais, le colonel Leake, reconnut le premier monument de l'art phrygien qui s'était conservé dans la solitude de ces montagnes. Les dernières observations sur ces vestiges remarquables d'un art oublié datent de 1858; il a donc fallu plus d'un demi-siècle à l'Europe savante et avide des souvenirs du temps passé, pour connaître à peu près complètement cette région, qui au total n'a jamais été inabordable.

La branche occidentale du Sangarius prend sa source dans une grande vallée

Sangarius, depuis le village de In cœngi, où nous avons signalé les premières, jusqu'au delà de la ville de Belouadoun, ancienne Polybotum, et au sud jusqu'à la Phrygie Parorée, il est remarquable qu'on n'en trouve point au nord du Sangarius. Nous les observerons encore, mais avec un autre caractère, dans le sud de la Cappadoce. On peut dire d'une manière absolue que les pays volcaniques ont été les seuls qu'on ait choisis pour exécuter de pareils travaux, car les tombeaux d'Amasie diffèrent essentiellement des monuments phrygiens.

On ne saurait fixer de limites chronologiques à ces monuments divers, ils portent tous le caractère d'une très-haute antiquité, et lorsque l'art de bâtir fut connu, la facilité et l'économie avec lesquelles on pouvait construire des monuments ne pouvaient plus être mises en parallèle avec le labeur exigé pour creuser à la masse et au poinçon des habitations et des tombeaux dans le cœur des rochers. Ce qui est certain, c'est que du temps de Strabon, c'était déjà un souvenir presque obliéré.

La fable et l'histoire se mêlent si intimement dans tout ce qui est relatif à l'histoire primitive et surtout au culte des Phrygiens, que la critique ne saurait débrouiller ce chaos autrement que par des conjectures.

Atys ou Atès est le premier personnage mythique qui apparaît en Phrygie pour établir le culte de Cybèle, la divinité nationale. Les anciens faisaient un

CHAPITRE XXVI

VALLÉE DE NACOLÉIA, TOMBEAUX
DES ROIS DE PHRYGIE.

nous retrouvons les régions
anciens Phrygiens ombragées
des forêts de pins séculaires
lient le héros fondateur du
bèle (1). Ce roi de Pessinunte,
nias ne nomme pas, était un
et le nom se rattache à l'établis-
culte de la mère des dieux, à
u'il passait pour fils de Cybèle.
au contraire, représente le
ricole; il s'adonne à la culture
e, et c'est en revenant de con-
harrue qu'il est proclamé roi
it dans le temple la dédicace
ir à deux roues. Or ce souve-
labourneur ne s'est pas effacé
e; le char à deux roues s'est
ans toute cette région: nous
rouvé dans la vallée du San-
et deux voyageurs allemands
es d'étonnement en voyant
s de l'antique Midœum con-
chars à deux roues pour ren-
dées (3); en effet, autant
s de ce genre sont rares dans
régions de l'Asie, autant elles
unies dans la Phrygie.

re de la vigne introduite dans
personnifiée par l'amitié de
de Midas; les richesses de
rées des mines de son royaume
it encore sa puissance, et les
u'il envoie à Delphes répan-
omée au delà des frontières
e Midas premier du nom au-
selon la chronique d'Eusèbe,
mpiade X, 4, ou 738 ans
; il passe pour le fondateur
archie.

ument célèbre qui porte le
prince est le plus important
e de monuments semblables
ans le rocher à très-peu de
s uns des autres. Ils sont en-
e innombrable quantité de
e grottes, de tombes ayant
n style particulier, plus ré-
être que les monuments mi-
ais d'après l'avis des hommes
s tous antérieurs au siècle
e.

nias, VII, ch. 17. Ovid, *Méiam.*,

page 420.

, l. c. p. 87, col. 1^{re}.

Toute la partie centrale du plateau
de Phrygie, couverte de montagnes peu
élevées et de forêts étendues, a été, à
une époque reculée, le séjour d'un peu-
ple primitif, qui a donné des preuves
nombreuses de son goût pour les arts
et de la durée qu'il désirait imprimer
aux monuments qui sortaient de ses
mains. Rien, dans ce qui nous reste de
cette époque, n'indique l'influence d'un
art étranger, et les précieux monuments
que nous allons observer sont aussi
éloignés des principes de l'art grec que
de l'ancien style perse ou de la curieuse
originalité du lycien. Ces monuments
sont propres à la Phrygie; la langue
même de leurs inscriptions reste renfer-
mée dans les limites de cet ancien
royaume; et dans la vaste étendue de
territoire qui existe entre Synnada et
Nacoléia, on ne voit que de rares dé-
bris de monuments romains. Il semble
que les conquérants de la contrée aient
ignoré ces vallées solitaires, où plus tard
des familles chrétiennes vinrent cher-
cher un refuge contre les persécutions
du paganisme, peut-être aussi contre
l'invasion musulmane. Le caractère spé-
cial de ces rochers est d'être constitués
en masses compactes, formant des col-
lines abruptes qui offraient un vaste
champ aux sculpteurs des premiers âges
pour y placer leurs monuments.

Rien n'est sévère et majestueux comme
ces solitudes que la nature embellit
d'une verdure perpétuelle. Ici, l'œil se
repose sur le gazon frais des vallées; il
contemple plus haut, le sombre feuillage
des pins qui étendent leurs branches
séculaires ondulées et tordues, au mi-
lieu des rochers, comme la faible tige
des arbrisseaux. Rien aux alentours ne
trahit le séjour de l'homme. A certaines
époques de l'année, les Turcomans no-
mades, traversant le pays, viennent
planter leurs tentes auprès des vieux
monuments phrygiens; mais nul ne peut
indiquer leur position exacte, car ces
vallées sont sans nom; et la patience du
voyageur peut seule les découvrir après
de longues recherches.

Les chambres sépulcrales de Seïd el ar sont les premiers indices de cette architecture taillée dans le roc, qui est caractéristique de cette contrée, et dont les monuments se multiplient sous toutes les formes, laissant dans l'esprit une idée confuse de la grandeur d'un peuple oublié, qui n'a laissé sur la terre que l'empreinte de ses tombeaux.

A une lieue au nord du village, en suivant la route de Bayat, on arrive à un lieu nommé Kirk hinn, les Quarante Chambres. (On sait que le terme quarante est employé chez les Orientaux pour désigner un nombre indéfini.) En effet, une longue suite de rochers formés d'un tuf volcanique d'un blanc jaunâtre, sont percés d'une infinité d'excavations, formant tantôt des cellules séparées, tantôt des chambres communiquant les unes avec les autres, et situées à différents étages, quelquefois même fort élevées au-dessus du sol, de sorte qu'elles sont devenues aujourd'hui inaccessibles. La plupart de celles dans lesquelles on peut arriver portent des traces du feu; car, depuis plusieurs siècles, elles servent de demeures d'hiver aux Yourouks (aux Turcs nomades), qui, pendant l'été, vont chercher des pâturages sur ces plateaux. On peut s'assurer qu'à une certaine époque quelques-unes de ces chambres ont servi de tombeaux; mais leur nombre est trop considérable, leur construction a trop de rapports avec certaines villes troglodytiques observées dans la Colehide

vent les demeures d'été des habitants de Bayat. Partout dans les rochers, les anciens ont creusé des habitations et des tombeaux. Le terrain se compose d'agglomérats volcaniques, blancs, faciles à tailler. A six milles de là, on reconnaît la formation calcaire qui s'étend jusqu'à la vallée nommée Ak kilissia, l'église blanche, dans laquelle sont quelques ruines d'un village et d'une chapelle byzantine. Après avoir franchi un col bien boisé, on arrive à la demeure d'été (Yaëla) des habitants de Kosrew-Pacha-Khan, située dans une grande vallée dont le sol est toujours vert et bien cultivé. C'est dans ses environs que se trouve la vallée des tombeaux des rois de Phrygie, tous taillés dans le roc et d'une surprenante conservation.

TOMBEAU DE MIDAS.

Le principal monument, connu dans le pays sous le nom de Yasili kaïa, la pierre écrite, à cause de la longue inscription qui le décore, est situé à l'ouest du Yaëla, à environ trois milles, et dans une grande vallée courant nord et sud, et dont toutes les hauteurs sont couvertes de bois. Il est difficile de peindre l'impression que produit sur le spectateur ce rocher qui semble préparé par la nature pour conserver l'empreinte des antiques caractères que la philologie n'a pas encore expliqués. Tout est en harmonie dans les environs, et l'austère aspect des lieux, et la forme pittoresque des rochers, et leur couleur brillante

corps. J'imagine toutefois que l'état primitif, cette niche était ca-
 aux regards par une grande dalle
 re sur laquelle se continuaient les
 lres dont les contours déguisaient
 nts de la roche. Dans le fond de
 site, on trouve quelques restes
 riptions gravées en creux, qui sont
 ses indéchiffrables par suite de
 omposition de la roche.

roite et à gauche de cette surface
 leurs espèces de pilastres dont la
 r est de 1^m,05, et qui supportent
 ise, si l'on peut appliquer ce nom
 areil ajustement. Les pilastres et
 sont ornés de losanges en creux,
 l'intervalle desquelles sont de pe-
 nadrilatères. Le monument est
 ané par un fronton, orné aussi de
 nts ajustements de losanges en
 ten relief. Au sommet du fronton
 leurs sculptures circulaires, que
 rendrait pour des boucliers, si les
 monuments de ce genre n'indi-
 quent que c'est un ajustement parti-
 dans le genre des volutes. Deux
 s inscriptions gravées dans le
 ur donnent à ce monument un
 majeur.

s ne pouvons reproduire ici le
 ille de l'inscription du monument,
 ille est suffisamment lisible dans
 che qui accompagne ce texte (1).
 hasardons ici une traduction qui
 arait tout à fait d'accord avec la
 tion du monument.

s devons faire remarquer préala-
 it que le nom Atès est employé
 usanias pour désigner le person-
 ythologique Atys (2), et que ce
 st tout à fait phrygien; la lec-
 e mot qui suit le nom de Midas
 e à M. Lassen. Dans l'inscrip-
 u tombeau de Midas il y a un
 tre le nom de Midas et son titre
 M. Lassen le lit d'après la copie
 ke, « Lavaltaie » et d'après Ste-
 Gavaltaei ou Gavartaei; il sup-
 e ce mot à sa racine dans le
 t et signifie la paix, d'où il faut
 re que ce n'est pas le tombeau de
 ce, mais un monument commé-
 f de son règne, qui fut long et pros-

père. Ce n'est pas l'avis de M. Barth; je
 pense avec cet auteur qu'il faut y re-
 connaître le nom phrygien du père de
 Mydas tout en conservant la lecture Ga-
 fartaei, que j'ai aussi dans mon texte (1),
 et je propose de lire :

Ates arkiæfas akenanotafos Midai
 Garfataei Fanaktei edaes.

Atys grand-prêtre a dédié ce cénota-
 phe au roi Midas fils de Gordius.

Cette interprétation a du moins l'a-
 vantage de n'emprunter ses synonymes
 qu'à la langue grecque, du moment
 qu'on admet pour le mot Fanaktei, la
 traduction de roi.

Le mot Edaes se trouve ainsi dans la
 langue lycienne, il termine un grand
 nombre d'inscriptions sépulcrales et se
 rencontre aussi sur l'obélisque de Xan-
 thus, il semble représenter complète-
 ment le mot grec ἄνεθ' αὐτοῦ, il a dédié,
 et paraît dériver de quelque verbe pri-
 mitif εἰς, le mot Edaes aurait donné
 plus tard le radical Edes.

Le mot BABA, qui commence la se-
 conde inscription, est regardé par le
 colonel Leake comme un surnom de
 Jupiter, d'après une inscription décou-
 verte dans ces parages, et qui fait men-
 tion de Jupiter Pappæus, nom usité
 chez quelques poètes. Le dernier mot
 de cette inscription est le même que
 le dernier mot de la première; je lis
 Edaes.

A 5^m,30, à gauche de ce monument,
 se trouve une grotte grossièrement
 taillée dans la roche, et dans laquelle
 est placée une inscription en caractères
 de plus de 0^m,30 de hauteur, et creusés
 d'un centimètre.

L'épaisseur de ce rocher n'a pas plus
 de trois ou quatre mètres, et en mon-
 tant par derrière, on arrive avec assez
 de facilité sur la partie supérieure. Il
 ne paraît pas que cette espèce de vide
 qui existe entre les deux volutes ait été
 fait à dessein; mais peut-être, par la
 suite des siècles, ce morceau de roche
 est-il tombé naturellement. Pour arriver
 au pied du rocher, il faut monter une
 colline de quatre à cinq mètres de hau-
 teur, dont la pente est très-rapide;
 mais là, ni dans les environs, on ni

oyez planche 12.

usanias, liv. VII, ch. 17.

Livraison. (ASIE MINEURE.) T. II.

(1) Voy. Desc. Asie Min., in-fol., t. I,
 page 155.

21

trouve de trace de construction. Le rocher est composé d'un tuf d'un jaune orangé, parsemé de petites aiguilles noires, sans doute de pyroxène et d'amphibole, et d'agglomérats blancs qui participent de la pierre ponce. Tous les tufs de cette vallée varient peu dans leur nature; seulement, la couleur jaune s'affaiblit un peu dans certaines roches, et les agglomérats de pierre ponce deviennent plus nombreux.

Immédiatement à côté du grand monument se trouvent de nombreuses chambres sépulcrales variées de grandeur et de forme, et qui confirment la pensée que cette importante sculpture avait quelque chose de sépulcral. On ne saurait décrire la forme bizarre et accidentée de ces rochers ponceux, dont les sommets représentent des tours et des forteresses qui paraissent sculptées par la main des hommes. Leurs parois sont percées d'une infinité de cellules communiquant à des chambres plus ou moins ornées, mais qui ne portent pas d'une manière évidente le caractère d'une même époque. La plus grande de ces salles se trouve maintenant ouverte par l'effet de la chute du mur de face. Son plafond était décoré de solives: ce sont les seuls ornements qu'on y rencontre. Plusieurs de ces chambres sont voûtées en plein cintre; il y en a d'autres dont les toits forment deux appentis; mais on n'y trouve point les indices d'une sculpture contemporaine des grands mo-

rocher, toujours une petite niche au-dessus, destinée sans doute à placer une lampe. D'autres tombeaux n'offrent dans leur intérieur que des lits funèbres sur lesquels étaient déposés les corps. L'un et l'autre système de sépulture se retrouve dans la plus haute antiquité; mais il paraît que l'usage de déposer les corps sur des banquettes dans les caveaux funèbres ne s'est pas perpétué aussi longtemps que l'usage des sarcophages.

MONUMENTS PHRYGIENS.

A un demi-mille de cet endroit, on remarque un autre monument, sculpté tout à fait dans le caractère de celui que nous venons de décrire, mais qui malheureusement ne porte pas d'inscription. Il est situé à huit mètres au-dessus du sol, et sa base repose sur un rocher vertical dont l'accès est difficile. Le centre du monument est occupé par un tableau uni, entouré d'une bordure qui se compose de carrés dans lesquels sont inscrits quatre petits carrés en relief et disposés suivant leur diagonale. Au-dessus de cette bordure règne une frise d'une sculpture élégante, composée de palmettes renversées, qui alternent avec des espèces de glands ou de pommes de pin. Les ranipes du fronton sont également ornées de petits carrés en relief, et le sommet se termine par une double volute, dont le

archaïques, et surtout avec le mot appelé *pierre de Sigée* (1). Ce terme d'écriture employé dans l'inscription était déjà abandonné six siècles avant J.-C.; et la langue que nous reste un si faible spécimen, selon toute probabilité, n'était parlée dans le royaume d'Égée avant que cet empire fût parvenu aux Perses. S'il est difficile de saisir le sens précis des inscriptions grecques, la difficulté est encore bien plus grande pour celle-ci, car presque tous les mots ont une terminaison qui est complètement étrangère au dialecte d'Égée appartenant à un dialecte purement ionien. Il est cependant possible de discerner quelques mots qui ont des analogues dans la langue grecque. On lit très-distinctement *Kyros* et *Chersonnèse*; c'est le nom que les Grecs donnaient à la presqu'île de la péninsule de l'Asie Mineure dont la signification est sans doute la même qu'en grec. Les lettres *α* et *β* n'étaient pas encore inventées; le substantif *Materes* et l'accusatif *Materes* paraissent aussi avoir leur correspondant dans le mot dorien *Ματρες*; la signification de ces mots épars est difficile à rendre encore le sens de l'inscription plus obscur. Le mot *ταφος*, qui se lit deux fois, est un indice qui puisse faire soupçonner que la même destination était réservée à ces trois monuments dont le style est unique; mais on doit avouer qu'il est possible de regarder la stèle centrale du premier comme ayant servi de tombeau, rien de semblable n'est présente dans les deux autres. Le premier monument, disposé comme les autres, offre le champ d'un triangle, entouré d'une bordure composée de petits carrés renfermés quatre fois dans des carrés plus grands. Le champ du fronton est également un quadrilatère, qui n'est pas un motif de fantaisie, mais représente certainement quelque objet qui nous est inconnu.

isbani, *Antiq. asiat.*

nous bornons à les décrire, en appelant l'attention des savants et des voyageurs sur un art qui reste encore tout à fait inexpliqué. Lorsque le voyageur anglais qui le premier pénétra dans cette vallée donna quelques indications topographiques pour guider ceux qui viendraient après lui, il appela cette vallée Doghantou, pensant qu'il y avait quelque village de ce nom dans les environs ; mais nous avons acquis la certitude que les naturels ne donnent le nom de Doghantou qu'à un lieu-dit, où se trouvent également de grands rochers percés de chambres sépulcrales.

GHERDEK KAIA SI.

LE ROCHER DES ÉPOUX.

En remontant la vallée vers le nord, toujours dans une solitude complète, nous aperçûmes un tombeau qui porte tous les caractères de l'art grec. Sa façade se compose de deux colonnes doriques portant un entablement orné de triglyphes, et surmonté d'un fronton. Les filets du fronton et du larnier portent des traces de couleur rouge; mais en général, dans tous ces monuments, je n'ai trouvé aucune trace de décoration polychrome.

En avant des chambres, qui sont complètement taillées dans le roc, on a placé un portique de 4^m,025 de largeur, mesurée du nu du mur jusqu'à l'axe de la colonne. Deux portes sans ornement conduisent dans deux chambres contiguës, et dans lesquelles on remarque les deux systèmes de sépulture : car l'une renferme un triclinium funèbre, et l'autre des sarcophages. Il paraît qu'à une certaine époque des familles chrétiennes se sont installées dans ces tombeaux ; car on y trouve des croix peintes en rouge et d'autres emblèmes chrétiens.

L'entre-colonnement du milieu étant de 3^m,70, et les entre-colonnements latéraux de 2^m, cette différence donne à l'architecture quelque chose de mou qui ne plaît pas au premier coup d'œil, parce que l'imagination comparant cette façade à celle des monuments construits, n'est pas satisfaite de voir tant

de longueur dans l'architrave du milieu, qui a deux métopes et deux triglyphes de plus que les architraves latérales; mais il ne faut pas oublier que ce monument est monolithe, et les artistes, qui l'ont exécuté ont pu se livrer à cette innovation, sans craindre d'affaiblir la portée de l'architrave. Ceci concourt à prouver que ce que nous appelons beauté dans l'architecture n'est que l'heureux rapport de la solidité des matériaux avec la forme donnée à chaque partie.

Ce monument est excavé dans un rocher isolé de toutes parts et qui renferme différents sépulcres de moindre dimension. Il n'existe aucune inscription qui puisse guider sur la détermination de l'époque; mais le caractère de l'architecture se rapporte à un temps postérieur aux sculptures décrites précédemment. Le nom de Gherdek kaïa si, donné par les habitants, vient sans doute de ce qu'on remarque deux chambres sépulcrales antiques, dans lesquelles, selon leurs idées, auraient été enterrés le mari et la femme. Le tuf dans lequel ce monument est sculpté renferme une quantité notable de pierre ponce, et est d'une couleur beaucoup plus blanche que dans la partie sud de la vallée. La face de ce tombeau est orientée à l'est. La colonne qui est à droite se trouve aujourd'hui en partie rompue; mais le chapiteau et toute la partie supérieure tiennent encore à l'architrave, ce qui produit un effet

au-dessous du sol une suite de salles rondes et de construction presque sphérique, dans lesquelles on pénètre par le sommet, et, dans le premier moment, j'avais pris ces excavations pour des catacombes dont la forme me paraissait néanmoins singulière, n'y trouvant point de sarcophages. Mais en parcourant les villes de Lycie, et notamment Aspendus et Antiphellus, j'ai observé dans les Agora un grand nombre de ces excavations, quelques-unes même avec la pierre circulaire qui couvrait l'orifice, et je me suis assuré qu'elles ne sont autre chose que des silos destinés à serrer le grain. Cet usage, si commun parmi les Arabes, était usité dès la plus haute antiquité chez les peuples asiatiques. Quoiqu'on ne trouve pas de traces de ville dans ces lieux, on a donc la certitude que la vallée de Doghanlou a nourri à une certaine époque, une nombreuse population, et peut-être parmi les excavations pratiquées dans les rochers s'en trouve-t-il quelques-unes qui ont servi d'habitation à ce peuple primitif.

La vallée est commandée par un roc isolé sur lequel s'élève une antique construction appelée Pismich kalé si. On y arrive avec quelque difficulté ou par un chemin à peine tracé au milieu des rochers qui semblent avoir été taillés de main d'homme pour augmenter la difficulté de l'accès. Les intervalles que présentait la conformation de la montagne ont été remplis par des construc-

qui est une des sources de la
le Séd el ghazi.

CHAPITRE XXVII.

UX DE YAPUL DAGH. — COM-
BETT.

remonterons maintenant la
le Doghanlou jusqu'au monu-
e Midas, pour suivre la route
ar M. R. Stewart dans le yacla de
lagh, jusqu'au village de Combett.
il a découvert plusieurs monu-
importants de cette même pé-
rygienne. Après avoir rejoint le
a de Yasili kaia, on fait route
sud jusqu'à Yapul dagh keui,
de sept kilomètres de Yasili

e flanc du rocher, et à une hau-
sable, on aperçoit un mo-
funèbre dont la porte est dé-
sculptures. La vallée est très-
ère, elle a environ huit cents pas
, un tombeau d'une époque moins
e, taillé dans le rocher est situé
plus loin vers le sud-ouest en
ant la vallée, mais il offre un
intérêt.

côté de la vallée le tombeau
al est d'un accès difficile ou plu-
que inaccessible; mais en faisant
du rocher par un chemin un peu
ng, on peut arriver de plain-
sol du tombeau, devant lequel
issé une petite plate-forme do-
par la façade décorative, mais
té l'entrée du tombeau était de
côté de la roche. Ce monument,
l'avis de M. Barth (1), est d'un
nd intérêt au point de vue de
certainement d'une haute anti-
mais les sculptures qui sont sous
an au-dessus de la porte ont beau-
ouffert et sont assez difficiles à
ltre. M. Stewart a cru voir deux
x dans l'attitude de l'adoration,
re observateur M. Mordmann dis-
un bonnet phrygien surmontant
stre placé entre deux figures de
L'intérieur du rocher offre trois
res sépulcrales de moyenne gran-

deur, l'une est voutée, le plafond de l'au-
tre est en forme de fronton. Le rocher
dans lequel est taillé ce tombeau est
couronné par une plate-forme où l'on
remarque des traces du travail de
l'homme, et qui donnent à supposer
qu'il était fortifié de la même manière
que Pismich kalé si. Aux endroits où le
rocher est brisé on a établi une sorte
de parapet; cette plate-forme, qui a une
largeur suffisante s'élève à cent vingt
pieds environ au-dessus de la rivière.
La disposition du rocher, qui est acces-
sible de l'autre côté, ne permet pas de
penser qu'il y ait eu là un château fort,
mais un lieu de résidence d'été des rois
de Phrygie, qui avaient leur demeure
d'hiver dans la plaine de Yasili kaia.
On remarque des magasins taillés dans
le roc et un conduit souterrain pour le
service des eaux, qui descendait jusqu'à
la rivière.

Dans l'antiquité phrygienne, ce groupe
de rochers avait certainement été dis-
posé dans un but de défense, mais il ser-
vait aussi de lieu de sépulture: la der-
nière destination a été peut-être la
conséquence de la première, quand le
château fut abandonné, car on n'aurait
pu transpercer d'outre en outre le ro-
cher pour établir le tombeau dont nous
venons de parler, quoique l'escarpement
du rocher ait concouru à la sécurité.
D'ailleurs l'ouverture pouvait être faci-
lement fermée.

Sur la même face de rocher ont été
taillées différentes grottes sépulcrales
dont quelques-unes sont ornées de fa-
çades d'une style original. Les ruines
que l'on rencontre aux alentours de ces
tombeaux indiquent que ce lieu a été
habité dans des temps moins anciens.

Le village de Combett occupe la
pente nord d'une colline à l'ouest de
laquelle la rivière forme un marais. Ce
village se compose de soixante maisons
habitées une partie de l'année par des
familles Youroukes. Il offre un grand
intérêt archéologique par le nombre de
monuments taillés dans le roc qui se
rencontrent aux environs.

M. Barth a observé un monument d'un
style particulier auquel il donne le nom
de Niche à offrandes (1); une ouverture

en forme de cheminée communique avec l'intérieur. La hauteur du monument est d'environ sept pieds, et de chaque côté la face du rocher est sculptée avec art; la façade représente une porte cintrée couronnée par un fronton sur lequel sont sculptées des urnes de différentes formes : c'est du moins ce qu'on peut conjecturer (1). Toute cette vallée du temps de la splendeur de la monarchie phrygienne devait présenter un magnifique coup d'œil; cette excavation en forme de cheminée qui paraît surprendre M. Barth se retrouve dans un grand nombre de monuments taillés dans le roc en Cappadoce, en Lycie et en Phrygie; son usage n'est pas encore bien défini, on peut conjecturer qu'elle était destinée à faire des libations.

Il nous reste à décrire le monument le plus remarquable de ce groupe, découvert par M. Stewart et publié dans son ouvrage sur les monuments Phrygiens (2). L'auteur a donné à ce monument le nom de tombeau de Solon, à cause de ce nom qui se trouve au commencement d'une inscription. Sur la face voisine de l'entrée est sculpté un bœuf avec une bosse comme le zébu de l'Inde (3); il se trouve figuré sur quelques médailles phrygiennes. Sur l'autre face à droite de la porte est un médaillon représentant une tête de Méduse; dans le fronton au-dessus de l'entrée est figuré un bouclier ayant deux aigles de chaque côté, enfin un cartouche carré

dans l'intérieur est gravée en caractères semblables à ceux du tombeau de Midas; ce tombeau est taillé dans un tuf dur semblable à ceux de la vallée de Dughanlou.

Ce même monument a été visité, en 1858, par MM. Barth et Mordmann; ces deux observateurs n'ont pas vu les mêmes choses que M. Stewart; les têtes de Méduse ne sont plus que des boucliers; les figures de lions et de bœufs sont à très-haut relief; l'ensemble de l'édifice présente la forme d'un petit temple; les deux aigles qui sont dans le fronton ont beaucoup souffert. Au sujet de l'inscription, les deux voyageurs émettent une opinion tout à fait inattendue: c'est qu'elle n'est qu'une imitation de l'écriture archaïque tracée par un visiteur d'une époque assez récente, et l'un d'eux va jusqu'à dire qu'elle ne remonte pas plus haut que le temps de Julien l'Apostat. Dans le Turbé voisin de la maison de l'Agha de Combett se voient quelques sculptures de marbre qui sont de l'époque romaine.

Malgré les divergences d'opinion des observateurs qui nous ont transmis des documents sur ces remarquables ouvrages, il reste un fait acquis à l'histoire, c'est que la vallée de Dughanlou est bien la région où vécurent les rois de la dynastie phrygienne, et qui était mentionnée par Strabon comme déserte et abandonnée de son temps.

me des jachères, les terrains cultés sont si étendus, que cette méthode a moins d'inconvénient ici que dans d'autres pays. La récolte consiste en blé et en orge. Le terrain est argileux, propice à la culture du pavot, et une des richesses de cette province. Les montagnes sont de nature volcanique, couvertes d'une maigre forêt.

Après deux heures de marche, on arrive au sommet de la montagne, et on voit un des embranchements du grand dagh, qu'on aperçoit au nord, les sommets couverts de neige. De là, on jouit d'un spectacle aussi inattendu : une grande partie du développement aux regards ; d'un côté les sommets de l'Olympe se continuent avec le ciel ; de l'autre, le Taoudis ses longues chaînes bleuâtres. On est la vue s'étend jusqu'à Aïdin et jusqu'à Smyrne ; on a sous les yeux le pays qu'on vient de traverser, comme une mer furieuse ; pas de habitation ne s'offre à la vue, la solitude et nature sauvage ; rien qui indique la présence de l'homme ; ce col à une altitude de deux mille cent mètres au-dessus du niveau de la mer. Toute descente ensuite dans un nouveau frais vallon, où les caravanes d'été ont coutume de faire halte. Les montagnes qui forment le revers sont de nature volcanique, mais la roche plus ancienne que les volcans. Koula. La lave est de nature basaltique, cassante, presque vitrifiée ; les pentes de la montagne sont couvertes de blocs accumulés sans ordre ; plus loin, le terrain est recouvert d'une couche de feldspath fondu : c'est ce qu'on appelle autfois la roche de

On y trouve de l'obsidienne. Au milieu de tous ces terrains, on ne trouve aucune trace de cratère. On prouve la haute antiquité de ces rochers, c'est que presque partout la roche est abondante. Le terrain est remplacé par le grès, à l'ouest de la vallée d'Ouschak ; une source prend naissance entre les rochers de grès ; elle arrive à la surface en bouillonnant comme un puits

artésien, mais il n'y a point de culture pour utiliser ces belles eaux ; elles forment un ruisseau qui va se jeter dans la rivière d'Ouschak, qui est encore un des affluents de l'Hermus. C'est là que se fait le partage des eaux entre l'Hermus et le Banas tchaï ; cette rivière est une branche du Méandre.

En quittant Ouschak, on a dix-huit heures de marche à faire jusqu'à Sitchanli, sans traverser aucune ville ; le pays est cependant bien peuplé et surtout bien cultivé. Les nombreux villages, entourés d'arbres et pourvus d'abondantes fontaines, varient agréablement l'uniformité de la plaine, qui se termine par un bel horizon de montagnes. La culture du pavot occupe la plus grande partie du terrain, le reste est semé en blé et en orge ; on y fait peu de tabac, et la récolte de la soie est nulle. Les moutons à grosse queue, dits caramauli, forment la totalité de l'espèce ovine. Il est extrêmement rare de rencontrer la variété à longue queue ; en effet, la masse de graisse produite par la queue des caramauli est pour les indigènes une précieuse ressource : elle remplace le beurre dans presque toutes les préparations culinaires ; aussi, malgré l'abondance du laitage, le beurre en Asie Mineure est-il d'une très-médiocre qualité, mal fait et presque toujours rance, attendu que pour le faire, on se contente de secouer une peau de bouc, une outre remplie de lait, suspendue entre trois perches.

Après trois heures et demie de marche, on franchit une montagne argileuse, et l'on redescend dans une plaine qui a environ six kilomètres de large et qui est peuplée de nombreux villages. Le village de Ahat keui, l'ancienne Trajanopolis, est situé sur la pente des montagnes qui bordent cette plaine au nord, et à trois heures de la route de Kara hissar.

En suivant la vallée, on arrive au village de Osman keui, bâti au pied de la pente nord. Ici la vallée se resserre considérablement ; elle n'a pas un kilomètre de large. Sur la pente opposée est une source d'eau minérale chaude ; les indigènes en font usage, mais leur établissement est tout rustique : les baignoires sont des trous creusés dans la terre, et

... par des
... leur et
... tout le pays
... sources;
... coule-
... marecages

... de Kara keui,
... de dix heures
... on a encore
... faire avec les
... Sitchanli, vil-
... Menzil hane.

... dans une vaste
... armées se sont
... sa position corres-
... metropolitans. A la
... on rencontre un
... d'une étendue de
... de l'est à l'ouest;
... impraticable, il faut faire
... au nord pour le fran-
... la terre argileuse est fen-
... il est couvert d'une
... d'un blanc, dont la fleur est
... Deux villages s'aperçoi-
... sans doute à cause du mau-
... Les habitants ont pour habitude
... leurs récoltes en grandes
... qu'ils recouvrent d'une couche
... glaise; les foin se conservent
... toute l'année à l'abri des
... et de l'humidité.

... plaine de Sitchanli se termine
... par un col montagneux qui la
... de celle de Kara hissar. Ici l'on

gious présentent des phénomènes géo-
logiques qui ne se retrouvent en aucun
autre lieu du globe. La nature de ces
trachytes est assez uniforme; la couleur
change du violet au bleu; leur dureté
dépend du plus ou moins de conserva-
tion du feldspath, qui se décompose à
l'air. Ces formations singulières sont
surtout remarquables aux environs du
village de Tchakeu, le dernier que l'on
rencontre avant d'arriver à Kara hissar.
Ici la culture du pavot absorbe toutes
les autres: nous arrivons en effet au
centre de la culture de cette plante; aussi
les indigènes appellent-ils la ville: Aphoum kara hissar, le château noir de
l'opium.

Maintenant que nous avons traversé
la Phrygie dans sa plus grande largeur,
nous ferons halte dans les principales
villes que nous avons rencontrées.

CHAPITRE XXIX.

SÉID EL GHAZI. — PRYMNESIA.

La plaine d'Eski cheher, ou de Do-
rylée, est bornée au sud par une rivière
qui coule de l'ouest à l'est et qui n'est
autre chose que la branche sud du San-
garius, dont le cours est obligé de sui-
vre la ligne des collines qui servent de
contresort au plateau central de la
Phrygie.

Ce pays offre toutes les conditions
désirables pour recevoir une population
nombreuse, un terroir fertile et des

ont le nom a été changé en celui de Séid el Ghazi, le Conquérant. Il fut tué dans la bataille de Malatia, et fut tué dans la bataille contre les Grecs en 739, régnant du calife Aroun-al-Rachyd. Il est à être assuré que le caractère de la ville de l'antique Prymnésie l'a sau- la destruction. Cette ville était par le culte qu'elle rendait à la es dieux et au roi Midas déifié ; u moins l'induction qu'on peut es anciennes médailles de Prym- Au temple païen a succédé un ère byzantin avec une église ; t édifice qui a servi de sépulture el Ghazi, et qui depuis le hui- siècle a toujours été soigneuse- ntretenu.

ille de Séid el Ghazi n'offre par me aucune espèce d'intérêt ; elle s un état de décadence qui prouve s pèlerinages des pieux Musul- e suffisent plus à faire vivre sa ion. Nous avons trouvé dans ille une inscription portant le : Nacoléia ; MM. Barth et Mord- ont constaté dans la même loca- utres inscriptions portant éga- le nom de Nacoléia ; mais ils es- qu'elles ont été apportées d'un isin. Enfin une inscription por- mots : « Le sénat et le peuple des ésiens ont honoré Publius Alia- ger, mort encore jeune , » a dé- question, et l'on s'accorde pour er Séid el Ghazi avec l'ancienne asia. Cette ville n'est citée ni par a ni par Etienne de Byzance ; ée la met au nombre des villes hrygie centrale : c'est à peu près ls documents que nous offrent urs anciens.

ard'hui Séid el Ghazi est le lieu dence d'un voïvode qui est sous ères du gouvernement d'Eski . Les habitants sont pour la plu- rés à l'agriculture, et vont passer rie de l'été au Yaëla. ombeau de Séid el Ghazi s'élève pente de la colline, et domine la . C'est un ensemble de bâtiments atient une mosquée à minaret, vent de derviches et le tombeau rrier musulman. On y reconnaît nstructions de différentes épo- l est probable que primitivement

cet édifice était un couvent byzantin ; les Seldjoukides y ont ajouté une école, et les Mewlevis derviches de Konieh y ont établi un couvent. Le tombeau de Séid el Ghazi est au milieu d'une cha- pelle ou turbé ; il se compose d'un grand sarcophage couvert de tapis et de ten- tures dans le genre des tombeaux de Broussa ; un autre tombeau placé à côté du premier, renferme les cendres d'une princesse désignée sous le nom de Kral kiz si, la fille du roi. Les Turcs don- naient le nom de Kral aux souverains de Moscovie et de Servie : c'est sans doute quelque fille d'un de ces souve- rains qui aura épousé un émir musul- man. Il est impossible de tirer d'autre renseignement du vieux gardien de ces sépultures (1).

Pour parcourir la vallée de Nacoléia et le Yapul dagh, il vaut mieux partir de Séid el Ghazi que de faire un long détour par Kara hissar : on est plus cer- tain de trouver des guides.

CHAPITRE XXX.

OUSCHAK. — ACMONIA.

La ville d'Ouschak est située au pied d'une colline tournée vers le sud, et commande une grande plaine qui s'é- tend de l'est à l'ouest ; on y compte quinze cents maisons, sur lesquelles il y a deux cent cinquante maisons grec- ques ; la ville offre un aspect d'aisance et de propreté dues à l'esprit industriel de ses habitants. Les maisons sont bâ- ties en briques crues ; cette méthode de construction n'est pas due au manque de pierres, c'est un usage qui date de la plus haute antiquité, et toutes les villes que nous allons rencontrer vers l'est, même jusqu'au fond de la Perse sont construites de la même manière, les édifices publics sont seuls bâtis de pierre et de briques cuites.

Ouschak et Koula et deux autres petites villes des environs ont hérité de cette belle industrie qui fit la célébrité de la Phrygie : la fabrication des tapis s'est perpétuée dans ces pays depuis les temps les plus reculés, grâce à l'abon- dance des laines et des matières tino- toriales.

(1) Voyez la planche 44.

domine le pic; ainsi un tapis d'hermines sur 1^m.65 coûtait 21 francs à Constantinople, et à Smyrne on les vendait alors quatorze piastres le pic, soit 837 ils étaient à vingt piastres, et aujourd'hui diminuant; aujourd'hui ils sont plus que double.

On voit que c'est une erreur que de donner à ces produits le nom de tapis de Smyrne; il ne s'en fabrique pas dans cette ville. Il est une autre espèce de tapis appelée dans le pays *sedjade*, ce sont tapis de prière qui passent en Europe pour être des tapis de Perse. Ils sont aussi fabriqués en Asie Mineure, et sont connus dans le pays sous le nom de tapis de Gherdess. Nous ignorons les détails de leur fabrication; ils sont remarquables par la finesse du tissu et la beauté des couleurs, mais leur prix est quatre ou cinq fois plus élevé que celui des tapis d'Ouschak.

La population représente environ quinze mille habitants, dont les deux tiers sont de race turque; les Arméniens n'y comptent que pour deux ou trois cents familles; le reste se compose de familles grecques, presque toutes adonnées au commerce et à l'industrie. Les Turcs sont les propriétaires fonciers.

La forteresse qui domine la ville paraît tout à fait disposée comme une ancienne acropole. Vers la fin du siècle dernier, un *dere bey*, du nom de Hadji Mourad Oglou, tenta de se rendre indépendant, et fortifia le château, qu'il avait

de mesures pour les liquides (1). Les inscriptions, presque toutes aires ont été copiées par des voyageurs. Ces monuments suffisent pour puisse considérer Ouschak comme l'emplacement d'une ville antique. M. Letronne l'assimilait à l'antique Eucarpia (1); cette ville appartenait à la juridiction de Synnada.

CHAPITRE XXXI.

LESER KAÏA SI, NÉCROPOLE.

douze kilomètres au nord-est d'Ilesler, se trouve une nécropole d'un grand nombre de chapelles creusées dans le flanc des rochers, qui paraissent n'être autre que le cratère d'un ancien volcan. Le lieu s'appelle Ilesler kaïa si, le lieu d'Ilesler.

On marche, pendant une heure de marche, sur la route de Kara hissar, on tourne à l'ouest par des collines d'abord élevées mais qui prennent successivement plus de hauteur. On arrive, après une heure de marche, au bord d'un précipice qui a environ cent mètres de profondeur, c'est la vallée des rochers dans laquelle on descend au milieu des rocs éboulés. La forme du terrain et la nature des laves indiquent évidemment que ce lieu est un ancien cratère; la partie supérieure du sol est recouverte de laves violâtres englobées dans des masses de cendre compactes; au-dessus de ces déjections est assez étendue une surface absolument verticale à une hauteur de trente-trois mètres. Les rochers du côté de la vallée présentent une surface absolument verticale; c'est dans ce tuf que sont taillées les chapelles; la couche inférieure est un mélange de cendres grises. On peut descendre plus facilement au fond du cratère en faisant un détour pour gagner une fente dans laquelle coule le ruisseau.

Sur le côté du couchant les tufs sont compacts et se décomposent moins vite; le fond de la vallée est cou-

vert de terres végétales qui sont en partie cultivées.

La nécropole se compose d'une infinité de chambres sépulcrales dont quelques-unes sont inaccessibles, les plus grandes ont une sorte de vestibule ou de portique ouvert, une porte en pylône conduit dans l'intérieur.

Ces chambres sont pour la plupart carrées, il y en a plusieurs qui se communiquent et qui sont séparées par un mur percé de fenêtres. Une de ces grottes a la forme demi-circulaire, et tout autour sont creusés des trous pour y mettre les corps; quelquefois le sol est creusé en forme de petits bassins comme pour y déposer des urnes. On ne trouve nulle part la moindre trace de décoration ou de moulure, rien qui puisse mettre sur la voie de l'époque où cette nécropole a dû être créée.

Si l'on a recours aux tables itinéraires, on voit que l'ancienne Acmonia était sur la route qui va de Dorylée à Philadelphie, à soixante milles de la première, au sud de Cotyæum. Ptolémée (1) nomme cette ville entre Julionopolis (qui était sur la rive du Sangarius) et Euméniæ, aujourd'hui Ichékli, position qui convient très-bien à Ilesler kaïa si. Acmonia était une ville de Phrygie dont la fondation est attribuée au roi Acmon; elle est mentionnée par Cicéron dans son discours pour Flaccus (2). Elle existait sous l'empire romain et appartenait au district d'Apartée. M. Franz (3) était disposé à identifier avec Acmonia le village de Ahat keui; mais il a été démontré depuis que c'est l'ancienne Trajanopolis : il est d'ailleurs trop à l'est pour s'être trouvé sur la route de Philadelphie. Nous sommes disposés à considérer les catacombes d'Ilesler kaïa si, comme la nécropole de l'ancienne Acmonia, quoique nous n'ayons pour établir cette opinion que la concordance des distances géographiques.

(1) Liv. III, 2.

(2) § 15-16.

(3) *Fünf Inschriften und fünf Städte in Kleinasien*, p. 6.

Monument reproduit et interprété par M. Letronne dans le tome XXV des mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Paris, de Fr. 3862.

CHAPITRE XXXII.

AHAT KEUI, TRAJANOPOLIS.

La route d'Ouschak à Kara hissar, traverse une riche plaine de trois milles de large, où l'on cultive le pavot à opium; cette route passe un peu au nord de Ahat keui. A quatre milles d'Ouschak, on traverse le village ruiné de Iki seraï près duquel est un cimetière turc, contenant quelques fragments d'ancienne sculpture; au village de Tchorek keui, à sept milles d'Ouschak, M. Hamilton a trouvé dans le mur de la mosquée deux inscriptions, dont la première contenait ces mots : La ville des Trajanopolitains (1), ce qui le mit sur les traces de la ville de Trajanopolis, dont le site était inconnu; cette inscription avait été transportée du village de Ahat keui. A onze milles d'Ouschak la route franchit, sur un long pont de bois, la rivière Banas tchaï qui prend sa source dans les montagnes au nord de la plaine, et va se jeter dans le Méandre aux environs d'Ischekli.

Ahat keui est à dix-sept heures de marche à l'est d'Ouschak; le village, construit dans une vallée arrosée par un torrent, est dominé par une colline sur laquelle est bâtie l'acropole de Trajanopolis; le théâtre est établi sur le flanc de la colline. Le mur du proscenium subsiste encore, et tout l'édifice est construit en grands blocs de pierre en assises

et de corniches, et quelques restes de bas-reliefs.

Le sommet de la colline au-dessus du théâtre est couvert de ruines, mais qui sont, à peu d'exceptions près, dans un état trop avancé de destruction pour qu'on puisse en reconnaître la destination première. Un autre petit théâtre est placé sur le revers de la colline; il ne reste plus que les fondations de la scène et cinq ou six rangs de gradins de la cavée.

Sur le côté sud-ouest de la colline on peut suivre dans un long parcours les anciens murs de la ville, construits en grands blocs de marbre; plusieurs parties ont été restaurées par les Byzantins, qui ont employé de nombreux fragments d'architecture, et les sièges du théâtre. D'autres constructions byzantines, parmi lesquelles on remarque les ruines d'une église, sont éparses dans l'enceinte de la ville; à deux cents mètres environ vers le sud on retrouve les fondations d'un petit temple, dont le plan peut être facilement tracé; il est bâti de pierres grossières, et dans les substructions sont deux cellules voûtées, l'une est immédiatement au-dessus du centre de la Cella, et séparée de l'autre caveau par un mur épais de pierres de taille.

Au sud-est de l'acropole s'élèvent deux tours demi-circulaires qui appartenaient au mur de défense; une route pavée semble indiquer que l'entrée de

APHIOUM KARA HISSAR.

gion méridionale de la Phrygie centre de la culture du pavot à et la ville principale est désignée par les indigènes sous le nom de Kara hissar, le château noir ; elle est située à l'origine d'une grande vallée qui s'étend à l'est de Belouadoun, et qui déverse ses eaux dans le lac de Tchai gheul, au sud de Belouadoun, Kara hissar est située d'un haut rocher qui s'élève à quatre cents mètres au-dessus de la plaine, et sur lequel est construit le château du moyen âge. On y arrive par un chemin taillé dans le roc, et ce chemin était jadis défendu par une série de tours et de bastions. Aujourd'hui ces fortifications tombent en ruine, et les pierres éboulées dans la vallée rendent cette route presque impraticable. La porte du château s'ouvre à l'ouest d'un énorme rocher qui sert de passage; de sorte qu'il y a à l'entrée une place pour faire passer facilement un ou deux hommes de front. Le mur de la place n'est plus qu'un amas de décombres; on n'y trouve rien qui prouve que ce château est antérieur aux temps byzantins. Les fossés profonds d'environ huit mètres de large, de cinq mètres de profondeur, sont dans le roc. Dès l'an 1200, les Mongols s'étaient rendus maîtres de la province, à laquelle ils donnèrent le nom de Kermian; le chef Othman prit le titre de sif, dans le partage fait par le sultan Ala Eddin des provinces nouvellement conquises, et à la mort d'Othman elle devint la possession de l'Orkhan. On voit de grands monuments antérieurs à Kara hissar, nombreux vestiges d'antiquités, qui assurent qu'elle occupa l'emplacement d'une ville antique. Si l'on pouvait rapporter à la relation de Paul Hase, on aurait trouvé à Kara hissar des débris de ruines de temples et de colonnes, mais les colonnes étaient produites par un bien difficile de croire qu'il n'a pas joué d'une illusion. Pococke,

qui voyageait peu d'années après Lucas, ne dit pas un mot de ces ruines, dont on ne saurait aujourd'hui discerner le moindre vestige. Le voyageur anglais mentionne une inscription qui porte le nom de Prymnesia (1). Mais on est plus disposé à regarder Kara hissar comme occupant l'emplacement de Synnada.

Au nombre des antiquités qui existent encore, il faut citer une statue de femme drapée à laquelle manque la tête, et une figure de lion en marbre blanc, ces deux morceaux de sculpture sont sur le chemin du château. Il existe dans différents quartiers de la ville, un certain nombre d'inscriptions presque toutes mutilées, une seule paraît contenir un décret émanant de l'empereur M. A. Antonin, les autres inscriptions sont tumulaires. C'est à Kara hissar que nous avons observé pour la première fois des fragments de ce beau marbre blanc, veiné de violet connu sous le nom de marbre de Synnada, et dès lors nous eûmes l'espoir de retrouver ces célèbres carrières. Un des blocs de ce marbre sert de seuil à la porte d'un bain. Ces carrières sont distantes de Kara hissar de plus de trente kilomètres.

Les monuments modernes n'offrent aucun intérêt historique; il ne reste rien du temps des Seldjoukides.

La ville, qui s'étend depuis le pied du rocher jusque dans la plaine, est bâtie en briques crues recouvertes d'argile, et les maisons sont couvertes en terrasses; chaque maison se compose d'une véranda ouverte, derrière laquelle sont situés les appartements. On fabrique dans le pays des feutres imitant ceux de Perse, la laine employée est d'une qualité supérieure; elle se vend toute préparée dix piastres, 2 f. 70 c. l'oque; on ne la carde pas, mais on la met en flocons au moyen d'un arc dont la corde passe au milieu de la toison; on frappe sur la corde dont la vibration frise la laine et la rend légère comme une mousse.

La fabrication des armes est une autre industrie qui avait jadis une certaine renommée; mais qui aujourd'hui, est en

de longueur dans l'architrave du milieu, qui a deux métopes et deux triglyphes de plus que les architraves latérales; mais il ne faut pas oublier que ce monument est monolithe, et les artistes, qui l'ont exécuté ont pu se livrer à cette innovation, sans craindre d'affaiblir la portée de l'architrave. Ceci concourt à prouver que ce que nous appelons beauté dans l'architecture n'est que l'heureux rapport de la solidité des matériaux avec la forme donnée à chaque partie.

Ce monument est excavé dans un rocher isolé de toutes parts et qui renferme différents sépulcres de moindre dimension. Il n'existe aucune inscription qui puisse guider sur la détermination de l'époque; mais le caractère de l'architecture se rapporte à un temps postérieur aux sculptures décrites précédemment. Le nom de Gherdek kaïa si, donné par les habitants, vient sans doute de ce qu'on remarque deux chambres sépulcrales antiques, dans lesquelles, selon leurs idées, auraient été enterrés le mari et la femme. Le tuf dans lequel ce monument est sculpté renferme une quantité notable de pierre ponce, et est d'une couleur beaucoup plus blanche que dans la partie sud de la vallée. La face de ce tombeau est orientée à l'est. La colonne qui est à droite se trouve aujourd'hui en partie rompue; mais le chapiteau et toute la partie supérieure tiennent encore à l'architrave, ce qui produit un effet

au-dessous du sol une suite de salles rondes et de construction presque sphérique, dans lesquelles on pénètre par le sommet, et, dans le premier moment, j'avais pris ces excavations pour des catacombes dont la forme me paraissait néanmoins singulière, n'y trouvant point de sarcophages. Mais en parcourant les villes de Lycie, et notamment Aspendus et Antiphellus, j'ai observé dans les Agora un grand nombre de ces excavations, quelques-unes même avec la pierre circulaire qui couvrait l'orifice, et je me suis assuré qu'elles ne sont autre chose que des silos destinés à serrer le grain. Cet usage, si commun parmi les Arabes, était usité dès la plus haute antiquité chez les peuples asiatiques. Quoiqu'on ne trouve pas de traces de ville dans ces lieux, on a donc la certitude que la vallée de Doghanlou a nourri à une certaine époque, une nombreuse population, et peut-être parmi les excavations pratiquées dans les rochers s'en trouve-t-il quelques-unes qui ont servi d'habitation à ce peuple primitif.

La vallée est commandée par un roc isolé sur lequel s'élève une antique construction appelée Pismich kalé si. On y arrive avec quelque difficulté ou par un chemin à peine tracé au milieu des rochers qui semblent avoir été taillés de main d'homme pour augmenter la difficulté de l'accès. Les intervalles que présentait la conformation de la montagne ont été remplis par des construc-

qui est une des sources de la
le Séid el ghazi.

CHAPITRE XXVII.

UX DE YAPUL DAGH. — COM-
BETT.

remonterons maintenant la
e Doghanlou jusqu'au monu-
e Midas, pour suivre la route
r M. R. Stewart dans le yacla de
agh, jusqu'au village de Com-
il a découvert plusieurs monu-
importants de cette même pé-
rygienne. Après avoir rejoint le
de Yasili kaia, on fait route
sud jusqu'à Yapul dagh keui,
de sept kilomètres de Yasili

flanc du rocher, et à une hau-
sable, on aperçoit un mo-
funèbre dont la porte est dé-
sculptures. La vallée est très-
ère, elle a environ huit cents pas
un tombeau d'une époque moins
e, taillé dans le rocher est situé
plus loin vers le sud-ouest en
ant la vallée, mais il offre un
intérêt.

côté de la vallée le tombeau
il est d'un accès difficile ou plu-
que inaccessible; mais en faisant
du rocher par un chemin un peu
ng, on peut arriver de plain-
sol du tombeau, devant lequel
issé une petite plate-forme do-
par la façade décorative, mais
té l'entrée du tombeau était de
côté de la roche. Ce monument,
l'avis de M. Barth (1), est d'un
ind intérêt au point de vue de
certainement d'une haute anti-
nais les sculptures qui sont sous
au-dessus de la porte ont beau-
uffert et sont assez difficiles à
ltre. M. Stewart a cru voir deux
dans l'attitude de l'adoration,
e observateur M. Mordmann dis-
un bonnet phrygien surmontant
stre placé entre deux figures de
l'intérieur du rocher offre trois
es sépulcrales de moyenne gran-

deur, l'une est voutée, le plafond de l'au-
tre est en forme de fronton. Le rocher
dans lequel est taillé ce tombeau est
couronné par une plate-forme où l'on
remarque des traces du travail de
l'homme, et qui donnent à supposer
qu'il était fortifié de la même manière
que Pismich kalé si. Aux endroits où le
rocher est brisé on a établi une sorte
de parapet; cette plate-forme, qui a une
largeur suffisante s'élève à cent vingt
pieds environ au-dessus de la rivière.
La disposition du rocher, qui est acces-
sible de l'autre côté, ne permet pas de
penser qu'il y ait eu là un château fort,
mais un lieu de résidence d'été des rois
de Phrygie, qui avaient leur demeure
d'hiver dans la plaine de Yasili kaia.
On remarque des magasins taillés dans
le roc et un conduit souterrain pour le
service des eaux, qui descendait jusqu'à
la rivière.

Dans l'antiquité phrygienne, ce groupe
de rochers avait certainement été dis-
posé dans un but de défense, mais il ser-
vait aussi de lieu de sépulture: la der-
nière destination a été peut-être la
conséquence de la première, quand le
château fut abandonné, car on n'aurait
pu transpercer d'outre en outre le ro-
cher pour établir le tombeau dont nous
venons de parler, quoique l'escarpement
du rocher ait concouru à la sécurité.
D'ailleurs l'ouverture pouvait être faci-
lement fermée.

Sur la même face de rocher ont été
taillées différentes grottes sépulcrales
dont quelques-unes sont ornées de fa-
çades d'une style original. Les ruines
que l'on rencontre aux alentours de ces
tombeaux indiquent que ce lieu a été
habité dans des temps moins anciens.

Le village de Combett occupe la
pente nord d'une colline à l'ouest de
laquelle la rivière forme un marais. Ce
village se compose de soixante maisons
habitées une partie de l'année par des
familles Youroukes. Il offre un grand
intérêt archéologique par le nombre de
monuments taillés dans le roc qui se
rencontrent aux environs.

M. Barth a observé un monument d'un
style particulier auquel il donne le nom
de Niche à offrandes (1); une ouverture

en forme de cheminée communique avec l'intérieur. La hauteur du monument est d'environ sept pieds, et de chaque côté la face du rocher est sculptée avec art; la façade représente une porte cintrée couronnée par un fronton sur lequel sont sculptées des urnes de différentes formes : c'est du moins ce qu'on peut conjecturer (1). Toute cette vallée du temps de la splendeur de la monarchie phrygienne devait présenter un magnifique coup d'œil; cette excavation en forme de cheminée qui paraît surprendre M. Barth se retrouve dans un grand nombre de monuments taillés dans le roc en Cappadoce, en Lycie et en Phrygie; son usage n'est pas encore bien défini, on peut conjecturer qu'elle était destinée à faire des libations.

Il nous reste à décrire le monument le plus remarquable de ce groupe, découvert par M. Stewart et publié dans son ouvrage sur les monuments Phrygiens (2). L'auteur a donné à ce monument le nom de tombeau de Solon, à cause de ce nom qui se trouve au commencement d'une inscription. Sur la face voisine de l'entrée est sculpté un bœuf avec une bosse comme le zébu de l'Inde (3); il se trouve figuré sur quelques médailles phrygiennes. Sur l'autre face à droite de la porte est un médaillon représentant une tête de Méduse; dans le fronton au-dessus de l'entrée est figuré un bouclier ayant deux aigles de chaque côté, enfin un cartouche dressé

dans l'intérieur est gravée en caractères semblables à ceux du tombeau de Médas; ce tombeau est taillé dans un tuf dur semblable à ceux de la vallée de Doghanlou.

Ce même monument a été visité, en 1858, par MM. Barth et Mordmann; ces deux observateurs n'ont pas vu les mêmes choses que M. Stewart; les têtes de Méduse ne sont plus que des boucliers; les figures de lions et de bœufs sont à très-haut relief; l'ensemble de l'édifice présente la forme d'un petit temple; les deux aigles qui sont dans le fronton ont beaucoup souffert. Au sujet de l'inscription, les deux voyageurs émettent une opinion tout à fait inattendue: c'est qu'elle n'est qu'une imitation de l'écriture archaïque tracée par un visiteur d'une époque assez récente, et l'un d'eux va jusqu'à dire qu'elle ne remonte pas plus haut que le temps de Julien l'Apostat. Dans le Turbé voisin de la maison de l'Agha de Combett se voient quelques sculptures de marbre qui sont de l'époque romaine.

Malgré les divergences d'opinion des observateurs qui nous ont transmis des documents sur ces remarquables ouvrages, il reste un fait acquis à l'histoire, c'est que la vallée de Doghanlou est bien la région où vécurent les rois de la dynastie phrygienne, et qui était mentionnée par Strabon comme déserte et abandonnée de son temps.

tème des jachères, les terrains culés sont si étendus, que cette mé- a moins d'inconvénient ici que es autres pays. La récolte consiste é et en orge. Le terrain est argi- et propice à la culture du pavot, it une des richesses de cette pro- . Les montagnes sont de nature euse, couvertes d'une maigre forêt s. Après deux heures de marche, rive au sommet de la montagne, et un des embranchements du ad dagh, qu'on aperçoit au nord, es sommets couverts de neige. De int on jouit d'un spectacle aussi u'inattendu : une grande partie du e développe aux regards ; d'un côté uts sommets de l'Olympe se con- nt avec le ciel ; de l'autre, le Tau- and ses longues chaînes bleuâtres. est la vue s'étend jusqu'à Aïdin et e jusqu'à Smyrne ; on a sous les le pays qu'on vient de traverser, é comme une mer furieuse ; pas race d'habitation ne s'offre à la olitude et nature sauvage : rien qui lle la présence de l'homme ; ce col une altitude de deux mille cent s au-dessus du niveau de la mer. route descend ensuite dans un et frais vallon, où les caravanes térier ont coutume de faire halte. nontagnes qui forment le revers al sont de nature volcanique, mais époque plus ancienne que les vol- le Koula. La lave est de nature ba- se, cassante, presque vitrifiée ; les e de la montagne sont couvertes de s blocs accumulés sans ordre ; plus le terrain est recouvert d'une cou- nasse de feldspath fondu : c'est ce appelait autrefois la roche de . On y trouve de l'obsidienne (1). Au milieu de tous ces terrains, observe aucune trace de cratère. i prouve la haute antiquité de ces tions, c'est que presque partout élation est abondante. Le terrain ique est remplacé par le grès, à ne de la vallée d'Ouschak ; une source prend naissance entre les s du grès ; elle arrive à la surface en bouillonnant comme un puits

artésien, mais il n'y a point de culture pour utiliser ces belles eaux ; elles forment un ruisseau qui va se jeter dans la rivière d'Ouschak, qui est encore un des affluents de l'Hermus. C'est là que se fait le partage des eaux entre l'Hermus et le Banas tchai ; cette rivière est une branche du Méandre.

En quittant Ouschak, on a dix-huit heures de marche à faire jusqu'à Sitchanli, sans traverser aucune ville ; le pays est cependant bien peuplé et surtout bien cultivé. Les nombreux villages, entourés d'arbres et pourvus d'abondantes fontaines, varient agréablement l'uniformité de la plaine, qui se termine par un bel horizon de montagnes. La culture du pavot occupe la plus grande partie du terrain, le reste est semé en blé et en orge ; on y fait peu de tabac, et la récolte de la soie est nulle. Les moutons à grosse queue, dits caramauli, forment la totalité de l'espèce ovine. Il est extrêmement rare de rencontrer la variété à longue queue ; en effet, la masse de graisse produite par la queue des caramauli est pour les indigènes une précieuse ressource : elle remplace le beurre dans presque toutes les préparations culinaires ; aussi, malgré l'abondance du laitage, le beurre en Asie Mineure est-il d'une très-médiocre qualité, mal fait et presque toujours rance, attendu que pour le faire, on se contente de secouer une peau de bœuf, une outre remplie de lait, suspendue entre trois perches.

Après trois heures et demie de marche, on franchit une montagne argileuse, et l'on redescend dans une plaine qui a environ six kilomètres de large et qui est peuplée de nombreux villages. Le village de Abat keui, l'ancienne Trajanopolis, est situé sur la pente des montagnes qui bordent cette plaine au nord, et à trois heures de la route de Kara hissar.

En suivant la vallée, on arrive au village de Osman keui bâti au pied de la pente nord. Ici la vallée se resserre considérablement ; elle n'a pas un kilomètre de large. Sur la pente opposée est une source d'eau minérale chaude ; les indigènes en font usage, mais leur établissement est tout rustique : les baignoires sont des trous creusés dans la terre, et

(1) Voy. Hamilton, *Researches, etc.*, t. I^{er},

la salle des bains est formée par des branches d'arbres plantées en terre et tissées en forme de claie. Tout ce pays est abondamment pourvu de sources ; mais la plupart n'ont pas un écoulement facile et forment des marécages aux environs.

On fait halte au village de Kara keui, après une journée fatigante de dix heures de marche ; le lendemain on a encore huit heures de poste à faire avec les mêmes chevaux jusqu'à Sitchanli, village où se trouve le Menzil hané.

Sitchanli est située dans une vaste plaine où les anciennes armées se sont souvent rassemblées ; sa position correspond au Campus metropolitani. A la suite de ces plaines on rencontre un terrain marécageux d'une étendue de plusieurs kilomètres, de l'est à l'ouest ; en hiver il est impraticable, il faut faire un long détour au nord pour le franchir ; en été, la terre argileuse est fendillée en tous sens : il est couvert d'une végétation d'iris blancs, dont la fleur est assez agréable. Deux villages s'aperçoivent sur une hauteur ; ils sont abandonnés en été, sans doute à cause du mauvais air. Les habitants ont pour habitude de disposer leurs récoltes en grandes meules, qu'ils recouvrent d'une couche de terre glaise ; les foin se conservent ainsi presque toute l'année à l'abri des pluies et de l'humidité.

Cette plaine de Sitchanli se termine à l'est par un col montagneux qui la sépare de celle de Kara hissar. Ici l'on

gions présentent des phénomènes géologiques qui ne se retrouvent en aucun autre lieu du globe. La nature de ces trachytes est assez uniforme ; la couleur change du violet au bleu ; leur dureté dépend du plus ou moins de conservation du feldspath, qui se décompose à l'air. Ces formations singulières sont surtout remarquables aux environs du village de Tchakeu, le dernier que l'on rencontre avant d'arriver à Kara hissar, ici la culture du pavot absorbe toutes les autres : nous arrivons en effet au centre de la culture de cette plante ; aussi les indigènes appellent-ils la ville : Aphoum kara hissar, le château noir de l'opium.

Maintenant que nous avons traversé la Phrygie dans sa plus grande largeur, nous ferons halte dans les principales villes que nous avons rencontrées.

CHAPITRE XXIX.

SÉID EL GHAZI. — PHRYNESIA.

La plaine d'Eski cheher, ou de Dorylée, est bornée au sud par une rivière qui coule de l'ouest à l'est et qui n'est autre chose que la branche sud du Sangarius, dont le cours est obligé de suivre la ligne des collines qui servent de contrefort au plateau central de la Phrygie.

Ce pays offre toutes les conditions désirables pour recevoir une population nombreuse, un terroir fertile et des

ont le nom a été changé en celui de Séid el Ghazi, le Conquérant. Il fut tué dans une bataille contre les Grecs en 739, sous le règne du calife Aroun-al-Rachyd. On peut être assuré que le caractère ressemblant de l'antique Prymnésie l'a sauvée de la destruction. Cette ville était célèbre par le culte qu'elle rendait à la fois aux dieux et au roi Midas déifié ; du moins l'induction qu'on peut tirer des anciennes médailles de Prymnésie. Au temple païen a succédé un temple byzantin avec une église ; et l'édifice qui a servi de sépulture à Séid el Ghazi, et qui depuis le huitième siècle a toujours été soigneusement entretenu.

La ville de Séid el Ghazi n'offre par elle-même aucune espèce d'intérêt ; elle est dans un état de décadence qui prouve que ses pèlerinages des pieux Musulmans ne suffisent plus à faire vivre sa population. Nous avons trouvé dans cette ville une inscription portant le nom de Nacoléia ; MM. Barth et Mordant ont constaté dans la même localité d'autres inscriptions portant également le nom de Nacoléia ; mais ils espèrent qu'elles ont été apportées d'un autre lieu. Enfin une inscription porte ces mots : « Le sénat et le peuple des Romains ont honoré Publius Aliager, mort encore jeune, » a donné lieu à une question, et l'on s'accorde pour rattacher Séid el Ghazi avec l'ancienne Phrygie. Cette ville n'est citée ni par Pline, ni par Étienne de Byzance ; elle ne paraît pas être la met au nombre des villes de la Phrygie centrale : c'est à peu près tout ce que les documents que nous offrent les auteurs anciens.

Aujourd'hui Séid el Ghazi est le lieu de résidence d'un voivode qui est sous les ordres du gouvernement d'Eski-Schéhr. Les habitants sont pour la plupart occupés à l'agriculture, et vont passer une partie de l'été au Yaëla. Le tombeau de Séid el Ghazi s'élève sur la pente de la colline, et domine la ville. C'est un ensemble de bâtiments qui contiennent une mosquée à minaret, un derviche et le tombeau d'un ermite musulman. On y reconnaît des constructions de différentes époques ; il est probable que primitivement

cet édifice était un couvent byzantin ; les Seldjoukides y ont ajouté une école, et les Mewlevis derviches de Konieh y ont établi un couvent. Le tombeau de Séid el Ghazi est au milieu d'une chapelle ou turbé ; il se compose d'un grand sarcophage couvert de tapis et de tentures dans le genre des tombeaux de Broussa ; un autre tombeau placé à côté du premier, renferme les cendres d'une princesse désignée sous le nom de Kral kiz si, la fille du roi. Les Turcs donnaient le nom de Kral aux souverains de Moscovie et de Serbie : c'est sans doute quelque fille d'un de ces souverains qui aura épousé un émir musulman. Il est impossible de tirer d'autre renseignement du vieux gardien de ces sépultures (1).

Pour parcourir la vallée de Nacoléia et le Yapul dagh, il vaut mieux partir de Séid el Ghazi que de faire un long détour par Kara hissar : on est plus certain de trouver des guides.

CHAPITRE XXX.

OUSCHAK. — ACONIA.

La ville d'Ouschak est située au pied d'une colline tournée vers le sud, et commande une grande plaine qui s'étend de l'est à l'ouest ; on y compte quinze cents maisons, sur lesquelles il y a deux cent cinquante maisons grecques ; la ville offre un aspect d'aisance et de propreté dues à l'esprit industriel de ses habitants. Les maisons sont bâties en briques crues ; cette méthode de construction n'est pas due au manque de pierres, c'est un usage qui date de la plus haute antiquité, et toutes les villes que nous allons rencontrer vers l'est, même jusqu'au fond de la Perse sont construites de la même manière, les édifices publics sont seuls bâtis de pierre et de briques cuites.

Ouschak et Koula et deux autres petites villes des environs ont hérité de cette belle industrie qui fit la célébrité de la Phrygie : la fabrication des tapis s'est perpétuée dans ces pays depuis les temps les plus reculés, grâce à l'abondance des laines et des matières tinctoriales.

(1) Voyez la planche 44.

La fabrication des tapis est presque exclusivement entre les mains des femmes grecques ; les moyens d'exécution sont extrêmement simples : un grand châssis vertical porte la chaîne, qui est tendue par une traverse de bois ; un cylindre placé dans le bas sert à rouler le tapis à mesure qu'il est exécuté, les femmes sont à genoux devant la trame ; le dessin du tapis se compose d'une quantité de fils de laine qui sont noués à la trame par un nœud coulant, la chaîne se passe ensuite à la main, et les fils sont serrés au moyen d'un grand peigne de bois, on tond ensuite le tapis avec une paire de ciseaux. On ne saurait se faire une idée de l'agilité avec laquelle les femmes choisissent leurs couleurs et nouent leurs laines ; la manière de travailler est si simple qu'en peu de jours une ouvrière peut être formée ; mais il n'en est pas ainsi de l'exécution du dessin qui est presque toujours exécuté de mémoire par l'ouvrière, voilà pourquoi les tapis d'orient présentent souvent des incorrections de dessin. Chaque ouvrière n'exécute d'ordinaire qu'un seul dessin, elle sait de mémoire le nombre de ses fils et combien il en faut pour chaque couleur. Lorsqu'on veut exécuter quelque dessin nouveau ou de commande, on étend derrière le châssis une toile sur laquelle est dessiné le modèle : les ouvrières attachent les laines sur chaque couleur correspondante.

Dans cette méthode de fabrication

tres et demie le pic ; ainsi un tapis de 3 mètres sur 1^m,65 coûtait 21 francs à Constantinople, et à Smyrne on les vendait alors quatorze piastres le pic. En 1837 ils étaient à vingt piastres, et la qualité diminuait ; aujourd'hui ils ont presque doublé.

On voit que c'est une erreur que de donner à ces produits le nom de tapis de Smyrne : il ne s'en fabrique pas dans cette ville. Il est une autre espèce de tapis appelée dans le pays *sédjadé*, petits tapis de prière qui passent en Europe pour être des tapis de Perse. Ils sont aussi fabriqués en Asie Mineure, et sont connus dans le pays sous le nom de tapis de Gherdess. Nous ignorons les détails de leur fabrication ; ils sont remarquables par la finesse du tissu et la beauté des couleurs, mais leur prix est quatre ou cinq fois plus élevé que celui des tapis d'Ouschak.

La population représente environ quinze mille habitants, dont les deux tiers sont de race turque ; les Arméniens n'y comptent que pour deux ou trois cents familles, le reste se compose de familles grecques, presque toutes adonnées au commerce et à l'industrie. Les Turcs sont les propriétaires fonciers.

La forteresse qui domine la ville paraît tout à fait disposée comme une ancienne acropole. Vers la fin du siècle dernier, un déré bey, du nom de Hadji Mourad Oglou, tenta de se rendre indépendant, et fortifia le château, qu'il avait

de mesures pour les liquides (1). Les inscriptions, presque toutes aires ont été copiées par des voyageurs. Ces monuments suffisent pour puisse considérer Ouschak comme l'emplacement d'une ville antique. M. Letronne l'assimilait à l'antique Eucarpia (1); cette ville appartenait à la juridiction de Synnada.

CHAPITRE XXXI.

HESLER KAÏA SI, NÉCROPOLE.

Quatre kilomètres au nord-est d'Ouschak, se trouve une nécropole composée d'un grand nombre de chambres sépulcrales creusées dans le flanc des rochers, qui paraissent n'être autre que le cratère d'un ancien volcan. Ce lieu s'appelle Hesler kaïa si, le lieu d'Hesler.

Après, pendant une heure de marche, route de Kara hissar, on tourne au nord par des collines d'abord élevées mais qui prennent successivement plus de hauteur. On arrive, une heure de marche, au bord d'un précipice qui a environ cent mètres de profondeur, c'est la vallée des rochers dans laquelle on descend au milieu des rocs éboulés. La forme du terrain et la nature des laves indiquent évidemment que ce lieu est un ancien cratère; la partie supérieure du sol est composée de laves violâtres englobées dans des masses de cendre compactes; au-dessous de ces déjections est assez étendue une hauteur de trente-trois mètres. Les rochers du côté de la vallée présentent une surface absolument verticale dans ce tuf que sont taillées les tombes; la couche inférieure est un mélange de cendres grises. On peut plus facilement au fond du cratère, en faisant un détour pour gagner le point de fente dans laquelle coule le ruisseau.

Sur le côté du couchant les tufs sont très compacts et se décomposent moins vite, le fond de la vallée est cou-

vert de terres végétales qui sont en partie cultivées.

La nécropole se compose d'une infinité de chambres sépulcrales dont quelques-unes sont inaccessibles, les plus grandes ont une sorte de vestibule ou de portique ouvert, une porte en pylône conduit dans l'intérieur.

Ces chambres sont pour la plupart carrées, il y en a plusieurs qui se communiquent et qui sont séparées par un mur percé de fenêtres. Une de ces grottes a la forme demi-circulaire, et tout autour sont creusés des trous pour y mettre les corps; quelquefois le sol est creusé en forme de petits bassins comme pour y déposer des urnes. On ne trouve nulle part la moindre trace de décoration ou de sculpture, rien qui puisse mettre sur la voie de l'époque où cette nécropole a dû être créée.

Si l'on a recours aux tables itinéraires, on voit que l'ancienne Acmonia était sur la route qui va de Dorylée à Philadelphie, à soixante milles de la première, au sud de Cotyœum. Ptolémée (1) nomme cette ville entre Julionopolis (qui était sur la rive du Sangarius) et Euménia, aujourd'hui Ichékli, position qui convient très-bien à Hesler kaïa si. Acmonia était une ville de Phrygie dont la fondation est attribuée au roi Acmon; elle est mentionnée par Cicéron dans son discours pour Flaccus (2). Elle existait sous l'empire romain et appartenait au district d'Apamée. M. Franz (3) était disposé à identifier avec Acmonia le village de Ahat keui; mais il a été démontré depuis que c'est l'ancienne Trajanopolis: il est d'ailleurs trop à l'est pour s'être trouvé sur la route de Philadelphie. Nous sommes disposés à considérer les catacombes d'Hesler kaïa si, comme la nécropole de l'ancienne Acmonia, quoique nous n'ayons pour établir cette opinion que la concordance des distances géographiques.

(1) Liv. III, 2.

(2) § 15-16.

(3) Franz fünf Inschriften und fünf Städte in Kleinasien, p. 6.

Monument reproduit et interprété par M. Letronne dans le tome XXV des mémoires de l'Académie des ant. de Fr. *œcch corpus*, n° 3862.

CHAPITRE XXXII.

AHAT KEUI, TRAJANOPOLIS.

La route d'Ouschak à Kara hissar, traverse une riche plaine de trois milles de large, où l'on cultive le pavot à opium; cette route passe un peu au nord de Ahat keui. A quatre milles d'Ouschak, on traverse le village ruiné de Iki seraï près duquel est un cimetière turc, contenant quelques fragments d'ancienne sculpture; au village de Tchorek keui, à sept milles d'Ouschak, M. Hamilton a trouvé dans le mur de la mosquée deux inscriptions, dont la première contenait ces mots : La ville des Trajanopolitains (1), ce qui le mit sur les traces de la ville de Trajanopolis, dont le site était inconnu; cette inscription avait été transportée du village de Ahat keui. A onze milles d'Ouschak la route franchit, sur un long pont de bois, la rivière Banas tchaï qui prend sa source dans les montagnes au nord de la plaine, et va se jeter dans le Méandre aux environs d'Ischekli.

Ahat keui est à dix-sept heures de marche à l'est d'Ouschak; le village, construit dans une vallée arrosée par un torrent, est dominé par une colline sur laquelle est bâtie l'acropole de Trajanopolis; le théâtre est établi sur le flanc de la colline. Le mur du proscenium subsiste encore, et tout l'édifice est construit en grands blocs de pierre en assises

et de corniches, et quelques restes de bas-reliefs.

Le sommet de la colline au-dessus du théâtre est couvert de ruines, mais qui sont, à peu d'exceptions près, dans un état trop avancé de destruction pour qu'on puisse en reconnaître la destination première. Un autre petit théâtre est placé sur le revers de la colline; il ne reste plus que les fondations de la scène et cinq ou six rangs de gradins de la cavée.

Sur le côté sud-ouest de la colline on peut suivre dans un long parcours les anciens murs de la ville, construits en grands blocs de marbre; plusieurs parties ont été restaurées par les Byzantins, qui ont employé de nombreux fragments d'architecture, et les sièges du théâtre. D'autres constructions byzantines, parmi lesquelles on remarque les ruines d'une église, sont éparses dans l'enceinte de la ville; à deux cents mètres environ vers le sud on retrouve les fondations d'un petit temple, dont le plan peut être facilement tracé; il est bâti de pierres grossières, et dans les substructions sont deux cellules voûtées, l'une est immédiatement au-dessus du centre de la Cella, et séparée de l'autre caveau par un mur épais de pierres de taille.

Au sud-est de l'acropole s'élèvent deux tours demi-circulaires qui appartenaient au mur de défense; une route pavée semble indiquer que l'entrée de

PHILOM KARA HISSAR.

gion méridionale de la Phrygie entre de la culture du pavot à et la ville principale est désignée les indigènes sous le nom de n kara hissar, le château noir um ; elle est située à l'origine rante vallée qui s'étend à l'est Belouadoun, et qui déverse ses is le lac de Tchaï gheul, au sud adoun, Kara hissar est située d'un haut rocher qui s'élève à quatre cents mètres au-dessus mine, et sur lequel est construit au du moyen âge. On y arrive chemin taillé dans le roc, et c'est était jadis défendu par une le tours et de bastions. Aujourd'hui ces fortifications tombent ; et les pierres ébouloées dans n rendent cette route presque able. La porte du château s'ouvre vis d'un énorme rocher qui passage ; de sorte qu'il y a à six de place pour faire passer il ou deux hommes de front. ur de la place n'est plus qu'un de décombres ; on n'y trouve stige qui prouve que ce château est antérieur aux temps byzantins. ernes profondes d'environ huit et larges de cinq mètres, sont dans le roc. Dès l'an 1200, les ides s'étaient rendus maîtres province, à laquelle ils donnèrent de Kermian ; le chef Othman à titre de fief, dans le partage : sultan Ala Eddin des provinces ellement conquises, et à la thman elle devint la possession la Orkhan.

ut de grands monuments annon rencontre à Kara hissar ombreux vestiges d'antiquités, assuré qu'elle occupe l'emplacement d'une ville antique. Si l'on pouvait rapporter à la relation de Paul l'aurait trouvé à Kara hissar é de ruines de temples et de colonnes étaient prodigieuses.

rien difficile de croire qu'il n'a joué d'une illusion. Pococke,

qui voyageait peu d'années après Lucas, ne dit pas un mot de ces ruines, dont on ne saurait aujourd'hui discerner le moindre vestige. Le voyageur anglais mentionne une inscription qui porte le nom de Prymnesia (1). Mais on est plus disposé à regarder Kara hissar comme occupant l'emplacement de Synnada.

Au nombre des antiquités qui existent encore, il faut citer une statue de femme drapée à laquelle manque la tête, et une figure de lion en marbre blanc, ces deux morceaux de sculpture sont sur le chemin du château. Il existe dans différents quartiers de la ville, un certain nombre d'inscriptions presque toutes mutilées, une seule paraît contenir un décret émanant de l'empereur M. A. Antonin, les autres inscriptions sont tumulaires. C'est à Kara hissar que nous avons observé pour la première fois des fragments de ce beau marbre blanc, veiné de violet connu sous le nom de marbre de Synnada, et dès lors nous eûmes l'espoir de retrouver ces célèbres carrières. Un des blocs de ce marbre sert de seuil à la porte d'un bain. Ces carrières sont distantes de Kara hissar de plus de trente kilomètres.

Les monuments modernes n'offrent aucun intérêt historique ; il ne reste rien du temps des Seldjoukides.

La ville, qui s'étend depuis le pied du rocher jusque dans la plaine, est bâtie en briques crues recouvertes d'argile, et les maisons sont couvertes en terrasses ; chaque maison se compose d'une véranda ouverte, derrière laquelle sont situés les appartements. On fabrique dans le pays des feutres imitant ceux de Perse, la laine employée est d'une qualité supérieure ; elle se vend toute préparée dix piastres, 2 f. 70 c. l'oque ; on ne la carde pas, mais on la met en flocons au moyen d'un arc dont la corde passe au milieu de la toison ; on frappe sur la corde dont la vibration frise la laine et la rend légère comme une mousse.

La fabrication des armes est une autre industrie qui avait jadis une certaine renommée ; mais qui aujourd'hui, est en

1. *Voyages*, t. 1^{er}, ch. 19, p. 143.

(1) Pococke, *Travels*, ch. XV, p. 3.

grande décadence; elle ne se distingue plus que par l'extrême bon marché de ses produits, fusils et pistolets, qui sont achetés par les nomades; pour vingt-cinq francs on peut se procurer un fusil.

La culture de l'opium est la grande occupation des habitants de Kara hissar; toute la grande plaine qui s'étend en avant de la ville est semée en pavots. Les semailles se font à la fin de l'hiver, mais on peut faire une récolte d'automne en semailles à la fin du printemps.

On cultive généralement le pavot blanc à fleurs simples. Lorsque les fleurs sont tombées, des hommes et des femmes vont dans les champs, et fendent horizontalement la tête du pavot; il en sort une liqueur blanche qui se fige aussitôt et qui n'est autre chose que l'opium. Le lendemain on va récolter cet opium en grattant la plante avec un couteau; on en fait des boules de la grosseur du poing, et on l'enveloppe dans des feuilles de pavot: c'est en cet état qu'il est livré au commerce.

Depuis 1832 le commerce de cette drogue est un monopole du gouvernement, qui l'achète sur le pied de cinquante piastres les 250 drachmes. Il est revendu au commerce sur le pied de cent quatre-vingts à deux cents piastres. Les habitants ne se plaignent pas de ce monopole, parce qu'ils trouvent sans peine un débouché certain.

Le grand cône volcanique qui do-

CHAPITRE XXXIII.

SYNNADA.

Synnada était le chef-lieu, de la Phrygie centrale, et réunissait sous sa juridiction un grand nombre de petites villes, telles que Docimia, Beudos, Anabura et Euménia. Elle devait sa fondation à un certain Acamas, qui après la guerre de Troie vint s'établir en Phrygie, et appela autour de lui de nombreux colons de Macédoine. La ville fut d'abord appelée Synnaia, nom dont le sens impliquait une assemblée de colons, puis par corruption Synnada (1). Étienne de Byzance fait remarquer que le bourg Docimia était très-voisin de cette ville. Strabon ajoute quelques renseignements géographiques utiles pour bien déterminer la position de cette place. « Synnada, petite ville, est située à l'extrémité d'une plaine longue d'environ soixante stades, onze kilomètres, et plantée d'oliviers. Au-delà de cette plaine on trouve le bourg Docimia et la carrière de marbre synnadique, comme le nomment les Romains, car chez les indigènes il se nomme Docimite ou Docimée. Dans le commencement, on ne tirait de cette carrière que des blocs de médiocre grandeur; mais aujourd'hui le luxe des romains en tire des colonnes d'une seule pièce, qui se rapprochent de l'albâtre pour la variété des couleurs, et quoiqu'il y

le le retrouvons plus que mentionné par Paul Silentiaire, à l'occasion de la description de Sainte-Sophie (1).

des tentatives infructueuses ont été faites par les précédents explorateurs de l'Asie, pour retrouver ces vestiges; nous fûmes plus heureux que nos devanciers et le 5 juillet 1834, nous trouvâmes le gisement de ces marbres; les traces des immenses exploitations qu'y entreprirent les Romains. Nous savions par les itinéraires antiques que Synnada était située sur la route de Dorylée à Apamée cibotos (2); nous savions de plus qu'elle était voisine des carrières de marbre; il suffisait de chercher soit dans la nature calcaire du pays, soit dans les ruines des lieux, ces parages, quelques indices pour en faire la reconnaissance entre eux.

Nous avons retrouvé à Kara hissar un bloc de marbre blanc, veiné de violet, provenant de ces carrières; et nous avons appris, en outre, que la ville de Eski kara hissar, l'ancienne Synnada, contenait une quantité de marbre.

Nous mîmes à profit ces renseignements. Nous partîmes dans la direction du nord, vers la route de Kara hissar, dont la largeur est de neuf milles; nous atteignîmes les lieux qui bordent la plaine, et nous trouvâmes encore neuf milles pour arriver à Kara hissar; cette dernière ville est éloignée de dix-huit milles de Synnada; ou de trente-trois kilomètres de Kara hissar; les environs de Kara hissar sont jonchés de débris de marbre, parmi lesquels on reconnaît les restes de Synnada; on en trouve des blocs non équarris, dans les clochers des champs. Eski kara hissar est sur le penchant d'une colline volcanique; c'est un bourg de très-petite étendue; mais elle occupe l'emplacement d'une ville qui a dû être assez importante, car on en retrouve les restes sur trois mamelons qui sont séparés par une vallée, au fond de laquelle coule une rivière assez forte pour avoir servi à la construction d'un pont. Le pont est bâti partie en marbre, partie en

lave; l'arche est de forme ogivale. On retrouve dans la ville un certain nombre d'inscriptions, mais aucune ne mentionne le nom ancien. Il y a près d'une maison une grande cuve de marbre monolithique, ayant dans l'intérieur plusieurs gradins; les croix sculptées aux deux extrémités indiquent que c'étaient des fonts baptismaux à l'usage des Grecs, qui baptisaient par immersion. Ce qui tend à prouver l'ancienne importance d'Eski kara hissar, c'est que nous y trouvons une inscription honorifique dédiée à l'empereur S. Sévère Pertinax: La ville honore le grand, le divin empereur, César Lucius Septimus Sévère Pertinax Auguste, Arabe, Adiabénique, Parthique, très-grand, maître de la terre et de la mer. Les anciens n'avaient pas l'habitude d'élever de pareils monuments dans les villages.

Cette autre inscription appartenait à un monument d'une certaine importance réparé par Eumonius. Cette inscription n'est pas antérieure au troisième siècle de notre ère.

Voici, voyageur, le monument élevé à la mémoire d'un excellent pasteur et prédicateur de la parole divine. Maximilien l'avait bâti avec un grand labeur; mais par l'effet du temps il arrivait à la décadence qui accompagne le temps comme une servante. Alors Eumonius, renouvelant la construction comme un savant et noble médecin, rétablissait le monument comme il était jadis, à cause de la gloire de son aïeul, dont il a volontiers hérité.

D'après tous ces indices, nous étions disposés à assimiler Eski kara hissar à l'ancienne Synnada; les carrières que nous allons décrire n'en sont qu'à douze kilomètres, et le village de Séid el ar représentait pour nous le bourg Docimia.

Cette détermination n'a pas été acceptée par Carl Ritter. Il regarde Kara hissar comme l'ancienne Synnada, quoique cette ville soit éloignée des carrières d'une distance de trente-cinq kilomètres. Eski kara hissar est Docimia, et Séid el ar reste inconnu.

Il faut convenir que la plaine de Kara hissar, représente mieux la plaine « de soixante stades » de Strabon; mais le haut rocher est un caractère tellement tranché qu'on s'étonne qu'il ait été passé sous silence par le géographe grec. Aujourd'hui la grande plaine ne produit plus d'oliviers; il est reconnu

dans le pays que cet arbre ne croît pas à une distance de vingt lieues de la mer.

CHAPITRE XXXIV.

LES CARRIÈRES DE SYNNAÏA.

La plaine qui communique avec la vallée dans laquelle sont situées les carrières est fermée au nord et au sud par des collines volcaniques, dont la formation est remarquable; elles sont composées de globes sphériques et concentriques qui, par leur rupture et leur décomposition, forment sur le sol des lignes courbes qu'on ne saurait comparer qu'aux ondulations de la mer. Il y a quelques-unes de ces sphères qui atteignent un diamètre de trois à quatre mètres, et sont composées de feuillets d'une épaisseur variable; dans d'autres endroits elles ne sont pas parfaitement sphériques, mais affectent la figure ovoïde; c'est ce qui donne aux sections sur le sol cette forme ondulée qui est très-remarquable. Après avoir franchi cette éminence, qui appartient à la croupe méridionale de la colline d'Eski karahissar, on arrive dans une plaine arrosée par un ruisseau, et qui n'est autre chose qu'un embranchement de la vallée de Synnaïa. Les carrières apparaissent sur l'autre flanc de la vallée, et la blancheur du marbre forme un contraste singulier avec les laves noires des environs. Toutes les collines qui précèdent l'entrée des carrières ne sont compo-

à celle du marbre de Synnaïa, et l'emploi qu'en firent les riches patriciens, dès les premiers temps de sa découverte, fit que les poètes citèrent le marbre phrygien comme l'emblème du luxe et de la richesse (1).

Cette partie de la Phrygie Salulaire portait anciennement le nom de Mygdonie; aussi le marbre de Synnaïa est-il quelquefois appelé marbre mygdonien. Étienne de Byzance (2) et Strabon (3) disent qu'on lui donnait le nom de Docimia, parce que ce bourg était dans le voisinage des carrières. Claudien (4) l'appelle marbre de Synnaïa, et Juvénal (5) marbre phrygien. D'autres poètes ont à l'envi chanté les beautés du marbre phrygien. Pour eux les taches de pourpre dont il est parsemé sont les traces du sang d'Atys, dont Cybèle déplore le trépas (6).

La description qu'en fait Strabon ne laisse aucun doute sur l'identité des carrières que nous décrivons. En effet, la variété de la roche fournit indistinctement et en quantité considérable un marbre d'un blanc jaunâtre, d'un grain fin et très-cristallisé, qui cependant n'offre pas de résistance à la taille, et qui répond à toutes les qualités qu'on exige dans le marbre statuaire et dans le marbre de construction. La situation de la carrière et le gisement de ce calcaire sont très-remarquables; il est cerné de tous côtés par les laves: c'est comme un îlot de marbre au milieu des laves. La roche n'est pas stratifiée;

de brèche bien caractérisé; mais sont pas les gisements les plus aisés, bien qu'ils fussent les plus exploités; car c'est cette espèce que Paul le Romain (1) décrit lorsqu'il dit que la couleur générale était d'un blanc lucide des taches presque circulaires, de couleur rose et violette. Une si grande quantité de ce marbre a été exportée en Europe par les Romains qu'il en reste encore dans les villes d'Istanbul un grand nombre d'échantillons, des colonnes de l'intérieur de la basilique de Saint-Paul hors les murs à Constantinople étaient de ce nombre; elles ont été tirées du tombeau d'Hadrien. On suppose probablement ce prince qui donna l'impulsion à l'exploitation des carrières de Synnada un grand développement; car, sous son règne, elles étaient à peine entamées. On en fit aussi construire à Athènes un temple commun à tous les dieux, remarquable par cent vingt colonnes de marbre phrygien, et entouré de colonnes dont les murs étaient de même marbre; c'étaient probablement des restes (2). La statuaire employait ce marbre pour les statues polychromes, et Pausanias cite également comme des chefs-d'œuvre les statues des dieux soutenant le trépied de bronze, qui étaient en marbre de Phrygie. L'exportation de ce marbre a toujours été libre à ciel ouvert comme dans la plupart des carrières antiques; la pierre était taillée en banquettes à la charrue et au poinçon; et l'on voit encore sur la paroi verticale, des traces de l'eau formant des lignes parallèles, ou en arêtes de poisson. Lorsqu'un bloc était détaché, on refendait la pierre en traçant une rainure et en creusant de distance en distance des trous dans lesquels on introduisait des coins. Cette exploitation n'est pas la seule qui ait été pratiquée dans ces roches; mais dans la partie supérieure quelques excavations qui ont dû fournir du marbre. Il y a encore plusieurs morceaux sur place. Les inspecteurs des carrières faisaient mettre un sceau qui indiquait ou le volume de

la roche ou le prix de revient; car j'ai trouvé dans les ruines du port d'Ostie des blocs de marbre brut sur lesquels étaient inscrits un certain nombre de sesterces.

L'exploitation se faisait par le moyen des esclaves, dont le régime était réglé par une loi (1). Il existe également un édit de Constantin qui, après l'abolition des jeux de l'amphithéâtre, condamne aux carrières les criminels, qui primitivement étaient condamnés aux bêtes.

Le Code Théodosien contient un passage curieux d'une loi des empereurs Arcadius (2) et Honorius, qui faisait grâce aux débiteurs des provinces d'Orient de tout ce qu'ils devaient en nature, en espèces de cuivre, d'argent et d'or, excepté toutefois les entrepreneurs des carrières de Docimie, de Proconèse et de Troas, auxquels la dette ne fut pas remise, sans doute parce que l'état florissant de ces établissements industriels leur permettait d'acquitter ce qui était dû au fisc.

Toutes les voies antiques étant entièrement détruites en Asie Mineure, il est bien difficile de dire par quel chemin les produits étaient portés à la mer. Il y a environ vingt lieues de ce point jusqu'à la vallée du Méandre, et, pour y arriver, il faut traverser un pays hérissé en tous sens de montagnes plus ou moins rudes. Le Méandre, d'ailleurs, n'est pas navigable, et à peine pourrait-il, au moyen d'un barrage, porter des radeaux un peu considérables. C'est un sujet constant d'étonnement pour le voyageur qui parcourt ces contrées de voir dans des bassins entourés de tous côtés par des montagnes, des ruines si étendues avec des monuments de marbre, des blocs d'un poids incalculable, et transportés de régions aujourd'hui tout à fait ignorées. Quant aux alentours, il n'existe plus aucune trace de grande route ni de voie de communication.

La position de ces carrières étant déterminée d'une manière positive, il s'agissait de retrouver le bourg de Docimie.

Description de Sainte-Sophie, *ubi supra*, Pausanias, Attique, lib. I, c. 18.

1^{re} Livraison. (ASIE MINEURE.) T. II.

(1) Cod. Theod., *De metallariis*.

(2) Leg. IX, Cod. Theod., *De indulgentiis debitorum*.

L'UNIVERS.

... la vallée de Séid el ar, une vallée de marbre; dans les villages de ce marbre; qui devait être dans les carrières de Séid el ar, situé vers le nord, renferme beaucoup de débris d'architecture, de chambres sépulcrales; les grandes servent d'écuries. Il n'est pas doute que dans ce lieu il a été quelque ville ancienne, car les habitants attestèrent que tous les fragments sculptés que l'on voyait dans le cimetière et dans les maisons étaient extraits du sol même. Beaucoup de blocs de marbre brut sont épars dans ce lieu. D'après toutes ces considérations, il était naturel de regarder Séid el ar comme l'ancienne Docimia.

Un grand rocher qui s'élève sur la route est tellement transpercé par des cellules sépulcrales que la partie extérieure s'est écroulée, et que chaque année il s'en éboule quelque partie. Les chambres sont sans aucune espèce d'ornement; elles renferment ordinairement trois cercueils taillés dans la masse même du rocher, et au-dessus est une petite niche, sans doute pour poser une lampe.

Quoique toutes les parties de l'ouvrage ne contiennent aucune inscription, et que la sculpture soit sans or-

avoir été enchâssée dans une muraille. Il paraît que le rez-de-chaussée de l'édifice avait été bâti primitivement, et que la partie supérieure appartenait à Hésychus, qui avait placé cette inscription pour constater sa propriété :

A partir de la place de cette inscription, tout ce qui s'élève en haut, a été bâti par moi Hésychus l'aîné, avec mes enfants, Pismatius et Epiphanius, de notre propre avoir.

CHAPITRE XXXV.

BEUDOS VETUS. — ANABURA.

En continuant à marcher vers le nord, après avoir quitté Séid el ar, on entre dans la région des grottes taillées dans le rocher; il n'est pas un village, pas une vallée où elles ne se rencontrent en nombre infini; à six kilomètres de Séid el ar on arrive dans la vallée de Kirk inn, dont les flancs sont perforés d'une quantité de grottes; elles sont sans ornement et servent de demeures d'hiver aux Yourouk. On s'enfonce ensuite dans des solitudes sauvages, cheminant presque au hasard par des chemins non frayés. Après avoir marché ainsi vingt-quatre kilomètres droit au nord, on arrive au pied de la montagne que couronne le château de Bayat, Beudos vetus. Ce château n'est intéressant que comme point géographique, car toutes les constructions sont byzantines ou musulmanes. Le village de Bayat en est

mison de campagne, faite des arbustes dans la forêt voisine. Les sentiers de boeufs et de chevaux en font l'aventure, et le soir tout cela se groupe autour de l'enceinte qui est réservée.

Les cabanes sont composées d'énormes troncs entiers couchés les uns sur les autres et couvertes en planches légères. Les rochers des environs sont des échantillons propres à creuser des

Il n'y a pas à avoir fait douze kilomètres au nord on arrive dans la vallée de Ak cheher, l'église blanche; ce lieu ne nous offre aucun monument de haute antiquité, mais il est très-important sous le point géographique, attendu qu'il marque la place d'Anabura, où Manlius après avoir quitté Beutus. La vallée est ombragée par une forêt, et dans un élargissement formant une sorte de cirque on voit les ruines d'un édifice, byzantin, que les nomades appellent l'église d'Ak kilissé. Il se compose d'une nef voûtée, et au-dessous se trouve un caveau rempli de débris; on y voit des vestiges d'autres édifices, qui méritent un examen plus détaillé, mais hors des environs; quelques descriptions témoignent que ce lieu a été un centre de population avant l'époque byzantine. Sa distance de Bayat, d'environ seize kilomètres, et la direction de la route, la seule par laquelle on puisse se rendre sur les bords de la Galatie, donnent la certitude que ce lieu ne peut être qu'Ak cheher. Une belle source coule dans la vallée et elle va rejoindre à deux milles le ruisseau sans nom aujourd'hui, sans doute le fleuve Alander. Les montagnes qui sont au nord forment la frontière de la Galatie. Il en est ainsi quand nous serons arrivés dans cette province.

PHILOMELIUM. — AK CHEHER.

Philomelium était une petite ville de la région Parorée sous la juridiction de la Galatie. La carte de Peutinger la place au sud de cette dernière ville sur la route de Cappadoce. Une autre route allant d'Éphèse et se dirigeant

sur Mazaca, passait aussi par Philomelium (1); toutes ces conditions topographiques permettent d'identifier la ville d'Ak cheher avec l'ancienne Philomelium. Il ne reste des ruines de l'ancienne ville que des débris informes de murailles, et quelques fragments d'architecture épars dans les rues, on a cependant recueilli quelques inscriptions, mais aucune ne mentionne le nom de la ville ancienne.

Ak cheher est construit au pied d'une montagne; la ville occupe une grande étendue de terrain et est entourée de vastes jardins. Les rues sont étroites et encombrées de ruines; les mosquées mêmes ne sont pas entretenues. Le tombeau du Santon Khodja Nour Eddin est situé dans le faubourg de l'ouest. C'est un turbé ou chapelle sépulcrale entouré d'une colonnade qui supporte la toiture; les colonnes ont été prises à d'anciens monuments. Le cimetière voisin est rempli de débris d'architecture antique qui prouve que l'ancienne Ak cheher était une ville d'une certaine importance.

A six milles au nord de la ville est un grand lac dont la position concorde avec celle du lac des quarante martyrs, mentionné par Anne Comnène comme placé entre Polybotum au nord et Philomelium au sud.

CHAPITRE XXXVI.

EUMÉNIA—ICHÉKLI.

Euménia était une des principales villes de la grande Phrygie; elle fut fondée par Eumène, roi de Pergame, qui lui donna son nom. Les auteurs anciens (2) se contentent de la mentionner; elle est comprise par Hiéroclès dans la notice des villes épiscopales. Ce sont tous les renseignements que nous fournissent les auteurs; mais les ruines d'Euménia ont été retrouvées au village d'Ichékli, et le grand nombre d'inscriptions qu'elles ont produites supplée largement au silence des historiens. Comme toutes les grandes villes d'Asie,

(1) Strabon, XII, 576; Eutrop, liv. IV, ch. 2; Pline, liv. V, ch. 29.

(2) Strabon, XIV, 668.

Euménia était administrée par un double conseil du sénat et du peuple; elle avait reçu le titre de Sébaste, et des jeux publics étaient célébrés le jour de la naissance d'Auguste, sous la présidence du proconsul d'Asie, à l'imitation des jeux augustaux de Rome. Les courses aux flambeaux présidées par un Lampadarque sont mentionnées dans une autre inscription en même temps que la prétrise de plusieurs temples de Diane, d'Esculape et de la mère des dieux, Agdistis.

Les habitants d'Euménia, comme ceux de Phocée, avaient pour usage de compter les mois par un simple numéro d'ordre. La population était divisée en tribus. M. Hamilton a rapporté l'inscription du tombeau d'un semeiographe (est-ce un libraire ou le graveur des inscriptions municipales) nommé Aotiacus, de la tribu Athénaïde, qui s'était fait construire de son vivant un tombeau avec un monument commémoratif au-dessus (1).

L'empereur Marc-Aurèle fit faire de grands travaux d'utilité publique dans la ville d'Euménia, et les habitants le remerciaient de ce bienfait par une inscription honorifique.

Les ruines d'Euménia ont été observées pour la première fois par Pococke au village d'Ichékli, mais elles n'ont été bien déterminées qu'après les recherches faites par Arundell, qui rapporta plusieurs inscriptions contenant le nom de

la ville bien cultivée à laquelle succède une lande pierreuse et déserte, bornée au sud par une chaîne de collines rocheuses.

Du haut de ce col on jouit d'un vaste panorama qui s'étend sur les plaines d'Euménia à l'est, et d'Apamée à l'ouest; on descend ensuite dans la plaine d'Ichékli à deux heures au sud de cette colline. Le village est situé au pied d'une montagne rocheuse sur laquelle était construite l'acropole; cette montagne est séparée des hauteurs voisines par une vallée étroite qui donne naissance à plusieurs sources dont les eaux se réunissent en un torrent qui forme des marécages avant d'aller se jeter dans le Méandre.

M. Hamilton considère ce cours d'eau comme le Glaucus mentionné par Plinie, et tranche la question controversée par le colonel Leake, qui regardait le Glaucus comme une rivière de Carie (1). En fait de monuments dignes d'être observés, il ne cite qu'une excavation taillée dans le roc, devant laquelle sont les vestiges d'un portique. Un grand nombre de colonnes et de piédestaux sont répandus dans la ville et dans le konac de l'aga; le village contient deux cent cinquante ou trois cents maisons dont le plus grand nombre est occupé par des Turcs.

CHAPITRE XXXVII.

la ville

L'ADICÉE SUR LE LYCES — ESKI

se, qui embellit la ville de monuments, et lui fit en outre de deux mille talents.

Leur Zénon et son fils Polémon du nombre des bienfaiteurs de la patrie; le dernier fut proclamé Auguste, et régna sur cette du Pont qu'on appela Pont Poïque. Pendant la guerre de Mithridate, Laodicée fut exposée à tous les horreurs d'un siège, et fut en partie détruite; aussi la plupart des monuments on peut encore observer les plus anciens ne sont-ils pas antérieurs à l'époque romaine. Il en est de Laodicée de la plupart des villes fondées par les grecs: c'étaient d'anciens centres de population dont on changea le nom. Selon Pline, Laodicée fut primitivement Diopolis et sans doute à cause des nombreux fleuves qui l'entouraient: les fleuves de l'Oronte et du Lycus se réunissaient sous ses murs et allaient tomber dans le golfe.

Les ruines de Laodicée, appelées aujourd'hui Eski hissar, le vieux château, sont situées à six kilomètres au sud de Denizli. Ses monuments sont tous dépouillés des marbres qui faisaient la beauté; ils sont devenus immémoriaux exploités comme matériaux par les villes et villages des environs.

L'ensemble des monuments de la ville porte le caractère de l'architecture du deuxième ou troisième siècle. Il n'y a dans leur style rien d'original ou de spontané qui attire l'attention de l'antiquaire; si l'on ajoute à l'état de ruine et de désolation dans lequel ils se trouvent, on comprend que cette ville n'ait pas encore été l'objet d'une étude spéciale, et que ceux qui l'ont visitée n'en aient fait qu'une description sommaire. Presque tous les monuments qui ont parcouru ces régions ont été par Laodicée et ne s'y sont arrêtés que peu d'heures.

Le premier monument qui attire les regards en venant de Denizli est le temple qui est encore en bon état de conservation; il est à l'extrémité sud de la ville. Les gradins reposent sur le versant d'une colline qui offrait une base solide pour asseoir le monument. Les gradins des caracères sont encore

debout; une inscription placée sur la porte principale gravée en grands caractères est ainsi conçue :

A l'empereur Titus César Auguste Vespasien, consul pour la septième fois, fils du divin Vespasien et au peuple, Nicostrate, le plus jeune des fils de Lucius Nicostrate, a élevé ce théâtre de marbre blanc, à ses propres frais; son héritier Nicostrate a fait achever ce qui manquait à ce monument. Marcus Ulpius Trajan proconsul l'a dédié.

Cette inscription se rapporte à l'an 79 avant notre ère. Le proconsul d'Asie était le père de l'empereur Trajan. Plusieurs observateurs ont confondu ce monument avec un amphithéâtre; c'est une erreur que l'on commet souvent. Le monument est bien un stade ou hippodrome destiné aux courses de chevaux.

Les autres édifices consistent dans un gymnase dont le plan pourrait être relevé presque en entier, deux théâtres dont l'un peut être considéré comme un odeon ou théâtre de musique. Les alignements des rues sont marqués par des portiques et des colonnades dont on peut suivre les différentes directions. La surface de la ville est couverte de constructions parmi lesquelles on reconnaît plusieurs temples avec leurs soubassements, et les bases des colonnes encore en place.

Les murailles, les portes, et enfin la nécropole, couverte de nombreux sarcophages, tout cet ensemble concourt à faire de Laodicée le sujet d'un très-beau travail de restitution. Mais la description de ces monuments, sans qu'on ait préalablement reconnu leurs dispositions particulières serait sans profit pour l'étude.

La ville était pourvue d'eau potable, par le moyen d'un long aqueduc posé sur des arcades qui prennent naissance à la colline voisine. La source avait au plus haut degré la propriété incrustante, aussi d'énormes stalactites se sont-elles formées par l'épanchement des eaux hors de leur canal, et ont-elles obliteré presque tous les conduits.

Les ruines de Laodicée datent presque toutes de l'époque romaine, et contiennent peu de vestiges de l'art chrétien. Cette ville fut cependant comptée

L'UNIVERS.

... d'Asie, et
... l'épître de
... sièges
... mais n'offrit
... à l'invasion mu-
... en étaient maîtres
... Kutayah était encore
... des Byzantins; l'empe-
... la reprit en 1120,
... Après avoir
... près d'un siècle soumise à
... vicissitudes de la guerre,
... dut par tomber sous la domi-
... musulmane. On ignore les cau-
... de l'abandon de cette ville; la po-
... chrétienne, maltraitée par les
... turcs, vint s'agglomérer dans la petite
... ville de Denizli. La fertilité du sol de
... le grand nombre de trou-
... de moutons qu'on y élève, peu-
... donner une idée de ce qu'était ce
... sous le gouvernement romain.
... Les eaux des rivières voisines passaient
... pour être très-favorables à la finesse de
... la laine des brebis, aujourd'hui ces
... sont principalement employées
... dans la fabrication des tapis.

DENIZLI. — LE LYCUS.

Denizli est la ville la plus voisine
de Laodicée, et paraît s'être formée de
la population de cette ville, qui a peut-
être été chassée par quelque catastrophe

parable, mais l'étranger qui arrive est
loin de s'accommoder de cette vie cham-
pêtre; pendant la belle saison les ha-
bitants couchent sous des berceaux de
feuillage au milieu de leurs jardins,
les maisons sont désertes, et la ville
de pierre, la Cassaba, n'est plus habitée
que par les chiens errants.

Les eaux de la plaine de Laodicée
sont maintenant assez bien étudiées :
le Lycus prend sa source dans le mont
Cadmus, qui sépare la Phrygie de la
Carie; il est plus éloigné de Laodicée
que ne semble le dire Strabon. Après
avoir coulé quelque temps à l'air libre,
il se précipite sous terre aux environs
de Khonos, l'ancienne Colossæ, reparait
cinq stades plus loin (1), et après un
cours de vingt kilomètres, il va, sous le
nom de Tchorouk sou et de Sultan Emir
tchâi, se jeter dans le Méandre non
loin de la montagne de Hiérapolis. Il
coule dans un terrain meuble; ses rives
sont très-encaissées; on le passe sur un
mauvais pont de bois en allant d'Eski
hissar à Hiérapolis.

La disparition du Lycus a été l'objet
de plusieurs observations qui n'ont pas
amené de résultats bien satisfaisants;
M. Hamilton qui a visité dans ce but
spécial les ruines de Colossæ, émet une
opinion qui présente un côté plausible,
mais qui n'est encore qu'une conjecture.

Après avoir quitté le village de Kho-
nos, M. Hamilton va droit au nord

herait en vain la disparition du (1).

Les fleuves Asopus et Caprus sont les petits ruisseaux, presque toujours qui circulent aux abords de Eski. Une autre rivière prenant sa source à la base du mont Cadmus s'écoule sur le territoire de Chonos, Colossæ, celui de Denizli; on lui donne le nom de Gœuk bounar, la source chaude, c'est sans doute le fleuve Cadmus qui est un affluent du Lycus.

Dès qu'on a quitté les ruines de Laodice et qu'on s'avance au nord-est dans la vallée du Méandre, l'horizon est dominé à l'est par une montagne blanche dont la forme et la couleur ont quelque chose d'étrange; les indigènes appellent cette montagne Pambouk kalé si, le château du coton, parce qu'en effet la montagne est couverte d'une roche dont la blancheur ressemble à la neige, et dont les formes bizarres peuvent être comparées à des fleurs de coton.

C'est l'emplacement de l'ancienne Hiérapolis, dont les monuments, tous d'origine romaine, méritent l'attention du voyageur et de l'artiste, mais dont l'importance est bien affaiblie par le voisinage des sources thermales, uniques en Asie Mineure, et qui ont valu à Hiérapolis une renommée qu'elle conserve encore parmi les ruines, malgré l'état de destruction où elles se trouvent.

On trouve les édifices qui contribuent à sa célébrité, et parmi lesquels on remarque des thermes sans pareils du monde romain.

CHAPITRE XXXVIII.

HIÉRAPOLIS. — PAMBOUK KALE SI.

Les sources minérales très-abondantes qui sortent des flancs d'une montagne et s'épanchant dans le Lycus, ont, par la suite des siècles, une colline entièrement composée d'aggrégats calcaires déposés par les eaux, qui s'élève graduellement d'âge en âge, à une telle hauteur que les anciens ont cru dans le traitement des malades par les eaux minérales a appelé,

dès les temps les plus reculés, autour de ces sources de nombreux malades et une population toujours croissante : car là, plus qu'ailleurs, les anciens voyaient une manifestation de la volonté des dieux pour soulager les douleurs de l'humanité.

Quoiqu'un grand nombre d'écrivains aient mentionné la ville d'Hiérapolis, ils se sont tous attachés à décrire les phénomènes de ses sources; mais pas un ne nous a laissé de documents sur sa fondation. Tous les monuments que nous voyons aujourd'hui sont à peu près de la même époque, c'est-à-dire, postérieurs à l'invasion romaine, et l'on conçoit, en effet, qu'un sol aussi mobile, qui s'exhausse constamment, en ensevelissant à tout jamais dans un roc qui se forme sans cesse, les monuments, les arbres et les plantes, a dû couvrir jusqu'au dernier débris des monuments d'un âge reculé que le temps avait renversés. La ville d'Hiérapolis, telle qu'elle se présente aujourd'hui aux regards de l'antiquaire, observée du haut de la montagne qui la domine, offre l'aspect de la désolation et de la solitude; pas un arbre ne s'élève sur cette terre frappée de stérilité, et sur ce sol qui s'étend au loin comme une grande plage couverte de neige. L'illusion est d'autant plus frappante, que l'on voit çà et là de vastes bassins d'eau bouillante recouverts d'une épaisse vapeur, d'où sortent de petits ruisseaux, sur les bords desquels croissent des algues et des fucus. Ce qui avait surtout attiré l'attention des anciens était une espèce de grotte ou puits, d'où s'exhalait une vapeur mortelle pour les hommes et les animaux; les dépôts calcaires de ces eaux étaient surtout pour les anciens un sujet d'admiration. Voici ce que dit Strabon (1) à ce sujet : « Près du Messogis, en face de Laodicée, est Hiérapolis. On y voit des eaux chaudes et le Plutonium, deux phénomènes qui tiennent du merveilleux. Les eaux sont tellement disposées à se pétrifier, qu'en les faisant couler dans des rigoles pratiquées autour des champs on en obtient des encintes d'une seule pierre. Le Plutonium, situé sur une colline basse de la montagne

voisine, est une petite ouverture, large autant qu'il faut pour qu'un homme y puisse passer; elle est entourée d'une balustrade carrée d'environ un demi-plèthre de circonférence (15^m, 40^c). Une espèce de brume, tellement épaisse qu'on peut à peine y apercevoir la terre remplit l'espace compris dans cette balustrade; elle ne cause aucune incommodité à ceux qui s'en approchent, lorsque le temps est assez calme pour empêcher qu'elle ne se communique à l'air extérieur; mais si l'on y fait entrer un animal, il expire sur-le-champ; les taureaux mêmes introduits dans cette enceinte tombent à l'instant, et on les en retire morts (1). J'ai lâché des moineaux qui y tombèrent et expirèrent immédiatement. Les Galles seuls, qui sont eunuques, y entrent sans danger; ils s'approchent de l'ouverture, ils y penchent même la tête jusqu'à un certain point, mais c'est ordinairement en retenant leur haleine, comme nous l'avons remarqué par les signes de suffocation qui paraissent sur leur visage. Je ne sais si cela est commun à tous les eunuques, ni si les eunuques qui desservent le temple en qualité de prêtres sont les seuls jouissant de ce privilège, et si c'est l'effet d'une protection divine, ce qui serait probable pour des hommes qui se trouvent dans un état d'inspiration, ou s'ils font usage de quelques antidotes avant d'approcher de la grotte. Quant à la pétrification des eaux, ce phénomène, dit-on, a aussi lieu dans les

bonique s'évaporant, les sels calcaires se déposent naturellement sur tous les corps avec lesquels l'eau est en contact, et particulièrement sur les petites aspérités qui se trouvent dans son lit, comme les menues tiges de plantes, les cailloux et les algues mortes. Le frottement des eaux sur les bords du canal donnant lieu à un plus grand dégagement de gaz, le dépôt s'augmente dans une bien plus grande proportion sur les bords que dans le fond; aussi voit-on les rigoles d'eau minérale s'exhausser en peu de temps, former de petites murailles qui s'élèvent jusqu'à ce que l'eau ait atteint le niveau de la source; elles s'écoulent alors de part et d'autre, augmentant l'épaisseur de la muraille, jusqu'à ce que leur cours, se trouvant totalement intercepté, s'épanche dans toutes les directions, et forme sur le sol cette croûte calcaire d'un blanc parfait qui aujourd'hui recouvre toute la surface de la ville. Mais les eaux des sources sont si abondantes, qu'elles ne dépouillent pas leurs sels calcaires avant d'avoir atteint l'extrémité de la colline; tombant avec impétuosité de roc en roc, elles ont formé dans une hauteur de trois cents pieds, les jeux de la nature les plus bizarres: ce sont des cascades écumantes, dont la mousse, resplendissant aux rayons du soleil, n'est autre que le dépôt pétrifié; dans d'autres endroits, tombant avec moins de force sur les aspérités des rochers, elles ont formé des bassins d'une forme parfaitement ré-

ans toute l'étendue de la colline, sans partout des traces de leur existence.

Aujourd'hui, la source principale est au milieu de la ville, et précisément au pied du théâtre, construit sur la colline qui domine les sources; le thermomètre centigrade, plongé dans l'eau, s'élève à plus de 80 degrés; l'air qui s'en exhale n'est sensible le matin dans les temps froids; en sortant de la source, les eaux sont d'une limpidité parfaite; elles sont bonnes à boire, ayant une saveur légèrement sapide, qui décelé parfaitement l'acidité carbonique qu'elles contiennent.

Plutonium, mentionné par Strabon, était un phénomène tout aussi curieux que le dépôt calcaire des eaux, mais bien se garder de confondre toute espèce de pétrification, avec l'acidité impropre, qui est appliquée au nom d'un grand nombre d'eaux minérales qui sont très-probablement dans le même cas que celles d'Hierapolis.

La description que nous laisse le géographe ancien nous représente le puits comme un puits entouré d'une balustrade; il est tout simple que l'acidité carbonique qui s'exhale en sortant de ces eaux, puisqu'il est plus dense que l'air, se soit trouvé contenu dans les margelles de ce puits; de là tout s'explique; que contractait l'air enfermé entre ces murailles; il n'a pas besoin de citer tous les lieux où ce même phénomène se présente, et n'excite aucune surprise.

Quant à la faculté que possédaient les habitants de plonger la tête dans cette atmosphère pestilentielle sans en ressentir d'effet, c'est une de ces jongleries si communes chez les prêtres asiatiques, l'est pas nécessaire d'en chercher l'explication. Ainsi, la description de Strabon fait bien comprendre que la balustrade de la balustrade aurait donné l'acidité carbonique, et eût détruit les phénomènes. Puisque les auteurs ont parlé du Plutonium ne font pas mention de mauvaises odeurs, il paraît certain que l'acidité sulfureuse jouait aucun rôle. Dion Cassius à peu près les mêmes paroles que Strabon, et marque bien la position

de ce Plutonium près d'un ancien théâtre (1):

« J'ai éprouvé les effets du Plutonium sur les oiseaux, et, en me penchant au-dessus du trou, j'ai vu cette exhalaison qui sort d'un puits ou citerne, environné tout alentour d'une muraille; au-dessus il y a un édifice qui était anciennement un théâtre. Tout animal vivant exposé à la vapeur de ce puits meurt incontinent; les eunuques seuls ont la faculté de respirer cet air sans en être incommodés. Je ne saurais expliquer un tel phénomène; mais j'en ai été témoin, et je puis le certifier. »

Ammien-Marcellin mentionne si brièvement ce phénomène, qu'il avait déjà de son temps beaucoup perdu de son merveilleux.

Quelques auteurs, entre autres le colonel Leake (2) et Arundell, mentionnent la découverte du Plutonium par M. Cockerell entre le théâtre et les sources minérales; mais tous ceux qui ont visité Hierapolis depuis ce dernier voyageur, et Arundell lui-même, n'ont pas retrouvé ce gouffre; et j'avoue que moi-même, connaissant tout ce qui était écrit à ce sujet, je l'ai vainement cherché. Peut-être depuis le voyage de Cockerell ce puits a-t-il été comblé par les paysans.

Le prestige dont les eaux d'Hierapolis étaient entourées chez les anciens n'a pas cessé avec le culte des dieux, et a survécu à la ruine de la ville; de toutes parts, dans la belle saison, les habitants de la contrée viennent en caravanes s'installer dans les ruines désertes; les uns choisissent pour demeure quelque salle d'un vieux bâtiment, les autres se logent sous des tentes; des rigoles partant de la source portent les eaux dans des bassins particuliers; où elles arrivent un peu plus tièdes; c'est là où l'on se baigne pêle-mêle, et chacun à ses heures. Un canal assez grand conduit une portion des eaux dans un ancien édifice qui est regardé par les uns comme des thermes, et par les autres comme un gymnase. Je pense que les deux partis peuvent avoir raison; là, dans des salles voûtées, se trouvent de

(1) Dio Cass., LXVIII.

(2) Journal, p. 253.

grands bassins qui, en réalité, ont fait de ce monument l'édifice thermal le plus curieux qui existe. C'est en sortant de là que les eaux tombent du haut de la colline dans la plaine, et vont se jeter dans le Lycus. Il paraît que ces eaux étaient autrefois employées avec avantage pour la teinture (1). Ceci tiendrait, sans doute, aux principes alumineux que je crois avoir reconnus dans la source; mais j'avais avec moi un trop petit nombre de réactifs pour pouvoir déterminer positivement les principes constituants de ces eaux, que j'ai éprouvées pendant plusieurs fois en bains et en boissons, et que j'ai trouvées très-bonnes.

La situation de la ville est des plus pittoresques, et, du haut de la colline sur laquelle elle est construite, la vue s'étend dans toute la vallée du Lycus et du Méandre, jusqu'aux montagnes de l'Ionie. A gauche s'élève la chaîne du mont Cadmus, qui donne naissance au fleuve de Laodicée. Du côté de l'est, les montagnes très-voisines de la ville forment les affluents supérieurs du Méandre; c'est dans ces cantons que se trouvaient les villes de Thémisionium, Colossæ et Célænæ, aujourd'hui détruites, et dont la situation seule peut être déterminée. Cette position était forte comme point militaire, puisque la ville n'était accessible que par deux extrémités. On y arrivait par des chemins tortueux. Mais ce qui protégeait particulièrement Hiérapolis, c'était son titre de

léger, facile à tailler, et qui a la propriété de se durcir à l'air.

En arrivant sur le plateau supérieur, on aperçoit quelques traces des murailles antiques; mais la porte principale est ruinée. La légèreté du tuf employé dans les constructions et l'épaisseur des bancs que l'on pouvait tirer des carrières, permettaient aux architectes d'employer dans les monuments des pierres d'un appareil considérable; aussi voit-on dans les édifices d'Hiérapolis des blocs qui peuvent lutter de grosseur avec tout ce que nous connaissons de plus colossal dans les monuments pélasgiques.

CHAPITRE XXXIX.

LES THERMES.

Ce qui frappe surtout l'étranger qui arrive dans ces ruines, c'est l'exhaussement du sol, qui a enterré la base de tous les édifices à une hauteur de plus de deux mètres. Le vaste monument qui se trouve à gauche de l'entrée a souvent été décrit. La hauteur de ses voûtes, qui ne sont soutenues que par l'appareil, sans l'emploi d'aucun blocage ni de crampons, montre quel soin et quelle habileté avaient présidé à leur construction. La grande salle, qui donne parfaitement l'idée d'une salle de thermes, communique avec d'autres pièces moins élevées, et dans lesquelles sont des canaux où l'eau

architecture antique. Partout ailleurs, on n'aurait mis là des colonnes. En effet, l'aspect vu en perspective est toujours d'une forme désagréable, puisque l'angle varie entre la diagonale et le carré, selon l'angle sous lequel il est observé. Cet inconvénient n'a lieu pour des colonnes rondes; aussi la bonne architecture ancienne, illustres n'ont jamais été employées dans quelque construction. Les pilastres sont d'une seule pièce; et faits d'une brèche de tuf d'une couleur assez agréable, mais qui n'est dépourvue d'aucun poli; il y a quelques-uns de ces fûts qui se sont courbés eux-mêmes, comme une poutre mal siccité; c'est un phénomène extrêmement curieux, dont la cause est due, sans doute, à la présence d'une grande quantité d'eau de carrière dans cette contrée. Il ne reste plus rien de la courbe des deux hémicycles, qui certainement n'étaient pas à ciel ouvert sur la cour. La destination de ces hémicycles paraît se rapporter à ce que les grecs appelaient *scholæ* (1) dans les écoles des anciens; c'est là que se rassemblaient, pour converser, les philosophes et les oisifs. Il n'est plus humaine-ment possible de rendre compte de la disposition du sol de cet édifice, ni de voir qu'il avait des baignoires, des bassins et d'autres dispositions usitées dans les villes grecques. Il est, d'ailleurs, inutile de discuter sérieusement l'opinion de ceux qui veulent voir dans ces ruines les débris d'un gymnase: car il y avait certainement des bains dans ce dernier édifice et dans les bains il y avait toujours des salles destinées aux exercices du corps et aux jeux de l'esprit. On ne doit pas être surpris de retrouver dans un tel édifice les dispositions de l'un ou l'autre établissement. Il est peu probable que l'on s'attache à déterminer la destination de ce monument; car toutes les villes de ces contrées ont été presque entièrement renouvelées à l'époque des croisades, par suite des tremblements de terre, et aussi par l'introduction des arts et de la civilisation romaines chez les peuples de l'Asie.

Les monuments qui se trouvaient

entre les thermes et le théâtre sont aujourd'hui ensevelis dans le sol. Il paraît qu'à une certaine époque de notre âge il y avait encore un peu de population dans ces ruines, car on trouve une multitude de petits murs faits avec des débris antiques, et qui semblent avoir été construits pour enclorre des héritages; mais le tuf calcaire gagnant toujours a réduit ces pauvres champs à une stérilité complète. En allant des thermes au théâtre, nous passons près du bassin que nous avons décrit, laissant à droite et à gauche des murailles sans forme et sans nom, et d'une époque indéterminée.

CHAPITRE XL.

LE THÉÂTRE.

En avançant dans l'intérieur de la contrée, on marche de surprise en surprise, en observant les nombreux et magnifiques théâtres qui décoraient les villes de ces riches provinces. Là, tout est disposé pour une vie de plaisir et de repos. De nombreux portiques qui abritaient les citoyens, des fontaines qui tempérèrent l'ardeur du climat, et des ombrages frais sur ces montagnes aujourd'hui dépouillées, voilà le tableau que présentent à l'imagination les ruines austères de ces cités désertes. On est d'autant plus surpris en entrant dans l'enceinte du théâtre de Hiérapolis, que rien n'y retrace le ravage de l'homme. On voit que les décombres qui remplissent l'orchestre se sont accumulés là par l'effet du temps; mais l'œil n'est pas affligé de l'aspect de ces cabanes, de ces tristes masures qui, dans nos villes d'Europe, enlèvent aux ruines tout leur intérêt poétique. Quoique Hiérapolis ait été bien souvent visitée et décrite, il n'y a pas encore un voyageur, cependant, qui ait eu la constance d'en mesurer les ruines d'une manière complète. Il y a, en effet, un obstacle majeur; c'est que ces lieux sont complètement privés d'eau douce; on en trouve à peine dans un puits situé à une demi-lieue de là, au pied de la colline, et dont les familles turcomanes défendent l'approche avec une jalousie peu commune. Il est donc extrêmement difficile de séjourner dans la ville

avec des chevaux et des domestiques nombreux.

La disposition de la scène du théâtre est identiquement la même que celle du théâtre d'Aizani; on y remarque cinq portes de front; plus, deux petites portes déguisées, qui conduisaient dans les salles du postscénium. Les chambranles des principales portes sont encore en place; ils sont décorés de festons et de rinceaux, et, parmi les innombrables fragments de l'architecture de la scène, on voit des fûts de colonnes cannelées en spirale, des bas-reliefs de style romain, dont l'un offre le triomphe de Bacchus, légèrement mutilé. La grande salle du postscénium est ornée de colonnes ioniques en tuf; elle était probablement voûtée; quant à la cavée, elle n'a rien de remarquable. La diazoma ou la précinction du premier étage n'est qu'un mur uni sans escaliers. A droite et à gauche de la façade, dans le mur de soutènement des gradins, sont des vomitoires qui conduisent à la précinction du premier étage.

ÉGLISE. — AGORA.

Pour aller du théâtre aux autres ruines, il faut franchir un grand espace dans lequel s'élèvent çà et là des fûts de colonnes disposés sans ordre. On arrive ensuite à deux tours rondes qui flanquent une porte triomphale percée de trois arcades, se rattachent à une

on peut la regarder comme un des très-anciens temples du christianisme. Sa construction est analogue à celle de tous les autres monuments; ce sont des blocs énormes placés les uns sur les autres, et soutenus par leur propre poids. On ne voit dans cet édifice aucun autre ornement qu'une croix grecque sculptée sur chacun des pieds-droits.

Tout l'espace entre cette église et le côté du nord est occupé par des tombeaux de différents styles, et qui ont presque tous porté des inscriptions; mais la nature poreuse de la pierre ne permet pas de les lire avec facilité. Parmi ces tombeaux, il y en a, comme je l'ai dit, qui ont la forme d'un petit temple; ce sont ceux que les anciens appelaient Μνημα. Mais la forme la plus générale est un soubassement massif dans lequel est pratiquée une chambre, et qui est surmonté d'une sorte de cénotaphe, qui est appelé Βῶμος dans les inscriptions. Il y avait un autre genre de tombeau qu'on appelait Ἡρώων, et qui surtout était destiné aux vainqueurs des jeux et aux hommes de distinction. Le Τάφος était ordinairement un tombeau souterrain; mais l'expression générique est ἐνταφιάζω pour exprimer l'action de déposer dans le tombeau.

CHAPITRE XLI.

me sujet, et ajoute : ces Phrygiens sont originaires d'Aïzanie, ont le pays l'antré Steunos, ils en ont un temple de la mère des dieux. Themisionium, au-dessus de Laodicée, ville qui appartient aussi aux Phrygiens. Ces peuples disent que du temps que les Gaulois exerçaient leurs royaumes en Ionie, les archontes de Themisionium furent avertis par un oracle qu'ils attribuèrent aux dieux Herminion et Mercure, de l'existence de la ville où les habitants seraient en sécurité, leurs femmes et leurs enfants en mémoire de cet événement on voit encore devant l'entrée de la ville quatre petites statues de ces dieux qui sont connues sous le nom de Themisionides, on dit que cet antre est à quatre milles de la ville, il est arrosé de quatre sources.

L'une part, Themisionium était à quatre milles romains ou cinquante kilomètres, au sud de Laodicée, de sorte qu'il ne serait qu'à trente kilomètres et demi d'un point de l'Aïzanie ou du Mourad

l'emplacement de Themisionium n'est pas déterminé par des inscriptions, quelque témoignage irréfutable est disposé à placer cette ville qui appartenait au territoire sud-est de la Phrygie. M. de Corancez dans sa description de la Lycie, décrit ainsi les environs.

Il faut marcher plus de deux heures pour atteindre le revers du Taurus, et nous arrivâmes enfin dans la vallée de Lycus qui a une largeur de trois lieues; dominée à l'ouest par la chaîne du Taurus, on venions de franchir... au nord, la vallée s'étend à perte de vue, et elle est si fertile que l'on avance dans l'été. Il paraît que cette vallée communiquait avec celle du Lycus à l'est de l'ancienne Colossæ; c'est au sud qu'annonce le courant de la Lycus qui en arrose le fond. Ce cours se dirige vers le nord; ainsi elle communique avec le Méandre par les Lycus, et la vallée du Méandre se rattache à celle de Téféné.

Le village est construit au pied des rochers; il domine toute l'étendue de la vallée, il y a vers l'une de ses extré-

mités des ruines en brique et en pierres de taille, elles indiquent que ce lieu est sur l'emplacement d'une ville ancienne, mais par ce qui reste de ces ruines, on peut juger qu'elle était peu considérable (1). La plupart des cartes modernes placent en effet Themisionium au bourg de Téféné, sans tenir compte de cette distance de trente stades, qui est certainement une erreur ou de l'auteur ou d'un copiste.

CHAPITRE XLII.

CELÆNÆ. — APAMÉE CIBOTOS. —
DINAIRE.

Celænae était la plus ancienne ville de la Phrygie, antérieure peut-être à l'arrivée des Phrygiens dans la contrée. Les historiens se taisent sur l'époque de sa fondation, mais la fable y place un événement qui a bien sa signification. Apollon, dieu des Tremites et des Lyciens, vainqueur de Marsyas, ne représente-t-il pas les Crétois subjuguant les satyres ou hommes sauvages qui habitaient la contrée avant toute période historique. (2) Les Cabales, les Pisidiens, les Solymes, peuples qui étaient entrés dans la Chersonèse par la côte méridionale, se trouvèrent en présence de peuplades aborigènes qui furent successivement absorbées par les deux invasions du nord et du sud. Celænae, par sa position exceptionnelle, l'abondance de ses eaux et les hauts rochers qui présentaient une défense naturelle, fut certainement un des lieux préférés des populations primitives. Le souvenir des premiers combats entre les indigènes et les peuples mieux armés se perpétuait jusqu'à Hérodote, qui crut voir dans le palais de Celænae, la peau de Marsyas gonflée comme une outre et appendue aux murailles (3). Le fils du roi Midas Lytersès, faisait de Celænae sa résidence favorite.

Lorsque l'armée de Xerxès eut franchi l'Halys, elle entra en Phrygie, et vint à Celænae, où sont les sources du Méandre et celles d'un autre fleuve qui ne lui

(1) Corancez, *Itinéraire*, p. 411.

(2) Voy. Pausanias, liv. I, ch. 23.

(3) Hérodote, liv. VII, ch. 36.

Euménia était administrée par un double conseil du sénat et du peuple; elle avait reçu le titre de Sébaste, et des jeux publics étaient célébrés le jour de la naissance d'Auguste, sous la présidence du proconsul d'Asie, à l'imitation des jeux augustaux de Rome. Les courses aux flambeaux présidées par un Lampadarque sont mentionnées dans une autre inscription en même temps que la prétrise de plusieurs temples de Diane, d'Esculape et de la mère des dieux, Agdistis.

Les habitants d'Euménia, comme ceux de Phocée, avaient pour usage de compter les mois par un simple numéro d'ordre. La population était divisée en tribus. M. Hamilton a rapporté l'inscription du tombeau d'un semeiographe (est-ce un libraire ou le graveur des inscriptions municipales) nommé Actiacus, de la tribu Athénaïde, qui s'était fait construire de son vivant un tombeau avec un monument commémoratif au-dessus (1).

L'empereur Marc-Aurèle fit faire de grands travaux d'utilité publique dans la ville d'Euménia, et les habitants le remercient de ce bienfait par une inscription honorifique.

Les ruines d'Euménia ont été observées pour la première fois par Pococke au village d'Ichékli, mais elles n'ont été bien déterminées qu'après les recherches faites par Arundell, qui rapporta plusieurs inscriptions contenant le nom de

plaine bien cultivée à laquelle succède une lande pierreuse et déserte, bornée au sud par une chaîne de collines rocheuses.

Du haut de ce col on jouit d'un vaste panorama qui s'étend sur les plaines d'Euménia à l'est, et d'Apamée à l'ouest; on descend ensuite dans la plaine d'Ichékli à deux heures au sud de cette colline. Le village est situé au pied d'une montagne rocheuse sur laquelle était construite l'acropole; cette montagne est séparée des hauteurs voisines par une vallée étroite qui donne naissance à plusieurs sources dont les eaux se réunissent en un torrent qui forme des marécages avant d'aller se jeter dans le Méandre.

M. Hamilton considère ce cours d'eau comme le Glaucus mentionné par Plinie, et tranche la question controversée par le colonel Leake, qui regardait le Glaucus comme une rivière de Carie (1). En fait de monuments dignes d'être observés, il ne cite qu'une excavation taillée dans le roc, devant laquelle sont les vestiges d'un portique. Un grand nombre de colonnes et de piédestaux sont répandus dans la ville et dans le konac de l'aga; le village contient deux cent cinquante ou trois cents maisons dont le plus grand nombre est occupé par des Turcs.

CHAPITRE XXXVII.

la ville

L'ADICÉE SUR LE LYCUS — ESSEI

e, qui embellit la ville de monuments, et lui fit en outre de deux mille talents.

teur Zénon et son fils Polémon le nombre des bienfaiteurs de la ville natale; le dernier fut proclamé Auguste, et régna sur cette ville du Pont qu'on appela Pont Poïque. Pendant la guerre de Mithridate, Laodicée fut exposée à tous les dangers d'un siège, et fut en partie détruite; aussi la plupart des monuments on peut encore observer les restes sont-ils pas antérieurs à l'époque romaine. Il en est de Laodicée de la plupart des villes fondées par les rois grecs: c'étaient d'anciens centres de population dont on changea le nom. Selon Pline, Laodicée fut primitivement Diospolis et sans doute à cause des nombreuses ruines qui l'entouraient: les fleuves du Lycus et du Caprus se réunissaient sous ses murailles et allaient tomber dans le golfe.

Les ruines de Laodicée, appelées aujourd'hui Eski hissar, le vieux château, sont situées à six kilomètres au nord de Denizli. Ses monuments sont tous dépouillés des marbres qui les faisaient la beauté; ils sont de construction récente, comme on le voit par les villes et villages des environs. L'ensemble des monuments de la ville porte le caractère de l'architecture du deuxième ou troisième siècle. Il n'y a dans leur style rien d'original ou de spontané qui attire l'attention de l'antiquaire; si l'on ajoute à l'état de ruine et de désolation dans lequel ils se trouvent, on comprend que cette ville n'ait pas encore été l'objet d'une étude spéciale, et que ceux qui l'ont visitée n'en aient fait qu'une mention sommaire. Presque tous les voyageurs qui ont parcouru ces régions se sont arrêtés par Laodicée et ne s'y sont arrêtés que peu d'heures.

Le premier monument qui attire les regards en venant de Denizli est le temple qui est encore en bon état de conservation; il est à l'extrémité sud de la ville. Les gradins reposent sur le sommet d'une colline qui offrait une base solide pour asseoir le monument. Les gradins des carcères sont encore

debout; une inscription placée sur la porte principale gravée en grands caractères est ainsi conçue:

A l'empereur Titus César Auguste Vespasien, consul pour la septième fois, fils du divin Vespasien et au peuple, Nicostrate, le plus jeune des fils de Lucius Nicostrate, a élevé ce théâtre de marbre blanc, à ses propres frais; son héritier Nicostrate a fait achever ce qui manquait à ce monument. Marcus Ulpianus Trajan proconsul l'a dédié.

Cette inscription se rapporte à l'an 79 avant notre ère. Le proconsul d'Asie était le père de l'empereur Trajan. Plusieurs observateurs ont confondu ce monument avec un amphithéâtre; c'est une erreur que l'on commet souvent. Le monument est bien un stade ou hippodrome destiné aux courses de chevaux.

Les autres édifices consistent dans un gymnase dont le plan pourrait être relevé presque en entier, deux théâtres dont l'un peut être considéré comme un odeon ou théâtre de musique. Les alignements des rues sont marqués par des portiques et des colonnades dont on peut suivre les différentes directions. La surface de la ville est couverte de constructions parmi lesquelles on reconnaît plusieurs temples avec leurs soubassements, et les bases des colonnes encore en place.

Les murailles, les portes, et enfin la nécropole, couverte de nombreux sarcophages, tout cet ensemble concourt à faire de Laodicée le sujet d'un très-beau travail de restitution. Mais la description de ces monuments, sans qu'on ait préalablement reconnu leurs dispositions particulières serait sans profit pour l'étude.

La ville était pourvue d'eau potable, par le moyen d'un long aqueduc posé sur des arcades qui prennent naissance à la colline voisine. La source avait au plus haut degré la propriété incrustante, aussi d'énormes stalactites se sont-elles formées par l'épanchement des eaux hors de leur canal, et ont-elles obstrué presque tous les conduits.

Les ruines de Laodicée datent presque toutes de l'époque romaine, et contiennent peu de vestiges de l'art chrétien. Cette ville fut cependant comptée

au nombre des sept églises d'Asie, et elle est mentionnée dans l'épître de saint Paul aux Colossiens.

Elle fut un des principaux sièges apostoliques de l'Asie, mais n'offrit qu'une faible résistance à l'invasion musulmane. Les Turcs en étaient maîtres en 1097, lorsque Kutayab était encore entre les mains des Byzantins; l'empereur Jean Comnène la reprit en 1120, et fit réparer ses murailles. Après avoir été pendant près d'un siècle soumise à toutes les vicissitudes de la guerre, Laodicée finit par tomber sous la domination musulmane. On ignore les causes de l'abandon de cette ville; la population chrétienne, maltraitée par les Turcs, vint s'agglomérer dans la petite ville de Denizli. La fertilité du sol de Laodicée, le grand nombre de troupeaux de moutons qu'on y élève, peuvent donner une idée de ce qu'était ce pays sous le gouvernement romain. Les eaux des rivières voisines passaient pour être très-favorables à la finesse de la laine des brebis, aujourd'hui ces laines sont principalement employées dans la fabrication des tapis.

DENIZLI. — LE LYCUS.

Denizli est la ville la plus voisine de Laodicée, et paraît s'être formée de la population de cette ville, qui a peut-être été chassée par quelque catastrophe

parable, mais l'étranger qui arrive est loin de s'accommoder de cette vie champêtre; pendant la belle saison les habitants couchent sous des berceaux de feuillage au milieu de leurs jardins, les maisons sont désertes, et la ville de pierre, la Cassaba, n'est plus habitée que par les chiens errants.

Les eaux de la plaine de Laodicée sont maintenant assez bien étudiées: le Lycus prend sa source dans le mont Cadmus, qui sépare la Phrygie de la Carie; il est plus éloigné de Laodicée que ne semble le dire Strabon. Après avoir coulé quelque temps à l'air libre, il se précipite sous terre aux environs de Khonos, l'ancienne Colossæ, reparait cinq stades plus loin (1), et après un cours de vingt kilomètres, il va, sous le nom de Tchorouk sou et de Sultan Emir tchaï, se jeter dans le Méandre non loin de la montagne de Hiérapolis. Il coule dans un terrain meuble; ses rives sont très-encaissées; on le passe sur un mauvais pont de bois en allant d'Eski hissar à Hiérapolis.

La disparition du Lycus a été l'objet de plusieurs observations qui n'ont pas amené de résultats bien satisfaisants; M. Hamilton, qui a visité dans ce but spécial les ruines de Colossæ, émet une opinion qui présente un côté plausible, mais qui n'est encore qu'une conjecture.

Après avoir quitté le village de Khonos, M. Hamilton va droit au nord

nerait en vain la disparition du (1).

fleuves Asopus et Caprus sont les petits ruisseaux, presque toujours qui circulent aux abords de Eski. Une autre rivière prenant sa source à la base du mont Cadmus se le territoire de Chonos, Colossæ, lui de Denizli; on lui donne le nom de Gœuk bounar, la source e, c'est sans doute le fleuve Cad- qui est un affluent du Lycus.

Qu'on a quitté les ruines de Lao- et qu'on s'avance au nord-est dans une direction du Méandre, l'horizon est à l'est par une montagne blanche la forme et la couleur ont quelque chose d'étrange; les indigènes appellent Pamboûk kalé si, le château du , parce qu'en effet la montagne est couverte d'une roche dont la blancheur ressemble à la neige, et dont les formes se peuvent être comparées à des fleurs de coton.

On trouve l'emplacement de l'ancienne Hiéropolis, dont les monuments, tous de l'époque romaine méritent l'attention de l'archéologue et de l'artiste, mais dont l'importance est bien affaiblie par le voisinage de sources thermales, uniques en Asie Mineure. On trouve dans le monde entier, et on ne peut valoir à Hiéropolis une renommée qu'elle conserve encore parmi les ruines, malgré l'état de destruction où se trouvent les édifices qui contribuent à sa célébrité, et parmi lesquels on trouve des thermes sans pareils du monde romain.

CHAPITRE XXXVIII.

HIÉROPOLIS. — PAMBOUK KALE SI.

Les sources minérales très-abondantes sortant des flancs d'une montagne et s'épanchant dans le Lycus, ont, par la suite des siècles, une colline entièrement composée d'aggrégats calcaires déposés par les eaux, qui s'élève graduellement d'âge en âge, à la confiance que les anciens ont eue dans le traitement des maladies par les eaux minérales a appelé,

dès les temps les plus reculés, autour de ces sources de nombreux malades et une population toujours croissante : car là, plus qu'ailleurs, les anciens voyaient une manifestation de la volonté des dieux pour soulager les douleurs de l'humanité.

Quoiqu'un grand nombre d'écrivains aient mentionné la ville d'Hiéropolis, ils se sont tous attachés à décrire les phénomènes de ses sources; mais pas un ne nous a laissé de documents sur sa fondation. Tous les monuments que nous voyons aujourd'hui sont à peu près de la même époque, c'est-à-dire, postérieurs à l'invasion romaine, et l'on conçoit, en effet, qu'un sol aussi mobile, qui s'exhausse constamment, en ensevelissant à tout jamais dans un roc qui se forme sans cesse, les monuments, les arbres et les plantes, a dû couvrir jusqu'au dernier débris des monuments d'un âge reculé que le temps avait renversés. La ville d'Hiéropolis, telle qu'elle se présente aujourd'hui aux regards de l'antiquaire, observée du haut de la montagne qui la domine, offre l'aspect de la désolation et de la solitude; pas un arbre ne s'élève sur cette terre frappée de stérilité, et sur ce sol qui s'étend au loin comme une grande plage couverte de neige. L'illusion est d'autant plus frappante, que l'on voit çà et là de vastes bassins d'eau bouillante recouverts d'une épaisse vapeur, d'où sortent de petits ruisseaux, sur les bords desquels croissent des algues et des fucus. Ce qui avait surtout attiré l'attention des anciens était une espèce de grotte ou puits, d'où s'exhalait une vapeur mortelle pour les hommes et les animaux; les dépôts calcaires de ces eaux étaient surtout pour les anciens un sujet d'admiration. Voici ce que dit Strabon (1) à ce sujet : « Près du Messogis, en face de Laodicée, est Hiéropolis. On y voit des eaux chaudes et le Plutonium, deux phénomènes qui tiennent du merveilleux. Les eaux sont tellement disposées à se pétrifier, qu'en les faisant couler dans des rigoles pratiquées autour des champs on en obtient des enceintes d'une seule pierre. Le Plutonium, situé sur une colline basse de la montagne

Hamilton, *Researches*, tome 1^{er}, 512.

(1) Strabon, liv. XIII, p. 509.

voisine, est une petite ouverture, large autant qu'il faut pour qu'un homme y puisse passer; elle est entourée d'une balustrade carrée d'environ un demi-plèthre de circonférence (15^m, 40^c). Une espèce de brume, tellement épaisse qu'on peut à peine y apercevoir la terre remplit l'espace compris dans cette balustrade; elle ne cause aucune incommodité à ceux qui s'en approchent, lorsque le temps est assez calme pour empêcher qu'elle ne se communique à l'air extérieur; mais si l'on y fait entrer un animal, il expire sur le champ; les taureaux mêmes introduits dans cette enceinte tombent à l'instant, et on les en retire morts (1). J'ai lâché des moineaux qui y tombèrent et expirèrent immédiatement. Les Galles seuls, qui sont eunuques, y entrent sans danger; ils s'approchent de l'ouverture, ils y penchent même la tête jusqu'à un certain point, mais c'est ordinairement en retenant leur haleine, comme nous l'avons remarqué par les signes de suffocation qui paraissent sur leur visage. Je ne sais si cela est commun à tous les eunuques, ni si les eunuques qui desservent le temple en qualité de prêtres sont les seuls jouissant de ce privilège, et si c'est l'effet d'une protection divine, ce qui serait probable pour des hommes qui se trouvent dans un état d'inspiration, ou s'ils font usage de quelques antidotes avant d'approcher de la grotte. Quant à la pétrification des eaux, ce phénomène, dit-on, a aussi lieu dans les

bonique s'évaporant, les sels calcaires se déposent naturellement sur tous les corps avec lesquels l'eau est en contact, et particulièrement sur les petites aspérités qui se trouvent dans son lit, comme les menues tiges de plantes, les cailloux et les algues mortes. Le frottement des eaux sur les bords du canal donnant lieu à un plus grand dégagement de gaz, le dépôt s'augmente dans une bien plus grande proportion sur les bords que dans le fond; aussi voit-on les rigoles d'eau minérale s'exhausser en peu de temps, former de petites murailles qui s'élèvent jusqu'à ce que l'eau ait atteint le niveau de la source; elles s'écoulent alors de part et d'autre, augmentant l'épaisseur de la muraille, jusqu'à ce que leur cours, se trouvant totalement intercepté, s'épanche dans toutes les directions, et forme sur le sol cette croûte calcaire d'un blanc parfait qui aujourd'hui recouvre toute la surface de la ville. Mais les eaux des sources sont si abondantes, qu'elles ne dépouillent pas leurs sels calcaires avant d'avoir atteint l'extrémité de la colline; tombant avec impétuosité de roc en roc, elles ont formé dans une hauteur de trois cents pieds, les jeux de la nature les plus bizarres : ce sont des cascades écumantes, dont la mousse, resplendissant aux rayons du soleil, n'est autre que le dépôt pétrifié; dans d'autres endroits, tombant avec moins de force sur les aspérités des rochers, elles ont formé des bassins d'une forme parfaitement ré-

ins toute l'étendue de la colline, sans partout des traces de leur e.

ourd'hui, la source principale au milieu de la ville, et précisé-
ment du théâtre, construit sur
d'une colline qui domine les sources; le
omètre centigrade, plongé dans
sin, s'élève à plus de 80 degrés;
leur qui s'en exhale n'est sensible
matin dans les temps froids; en
t de la source, les eaux sont d'une
ité parfaite; elles sont bonnes à
ayant une saveur légèrement sa-
pique, qui décele parfaitement
carbonique qu'elles contien-

Plutonium, mentionné par Stra-
bitain un phénomène tout aussi
que le dépôt calcaire des eaux,
aut bien se garder de confondre
toute espèce de pétrification,
sion impropre, qui est appliquée
rope à un grand nombre d'eaux
les qui sont très-probablement
e même cas que celles d'Hiéra-
La description que nous laisse
graphe ancien nous représente le
num comme un puits entouré
balustrade; il est tout simple que
acide carbonique qui s'exhale en
té de ces eaux, puisqu'il est plus
que l'air, se soit trouvé contenu
es margelles de ce puits; de là
tu asphyxiant que contractait
infirmé entre ces murailles; il
as besoin de citer tous les lieux
rope où ce même phénomène se
ste, et n'excite aucune surprise.
à la faculté que possédaient les
de plonger la tête dans cette at-
ère pestilentielle sans en ressen-
tiet, c'est une de ces jongleries si
unes chez les prêtres asiatiques,
est pas nécessaire d'en chercher
ation. Ainsi, la description de
n fait bien comprendre que la
ition de la balustrade aurait donné
l'acide carbonique, et eût détruit
énomènes. Puisque les auteurs
t parlé du Plutonium ne font pas
on de mauvaises odeurs, il pa-
en certain que l'acide sulfureux
vait aucun rôle. Dion Cassius
à peu près les mêmes paroles que
n, et marque bien la position

de ce Plutonium près d'un ancien
théâtre (1):

« J'ai éprouvé les effets du Plutonium
sur les oiseaux, et, en me penchant au-
dessus du trou, j'ai vu cette exhalaison
qui sort d'un puits ou citerne, environné
tout alentour d'une muraille; au-dessus
il y a un édifice qui était anciennement
un théâtre. Tout animal vivant exposé
à la vapeur de ce puits meurt incont-
inent; les eunuques seuls ont la fa-
culté de respirer cet air sans en être in-
conmodés. Je ne saurais expliquer un
tel phénomène; mais j'en ai été témoin,
et je puis le certifier. »

Ammien-Marcellin mentionne si
brièvement ce phénomène, qu'il avait
déjà de son temps beaucoup perdu de
son merveilleux.

Quelques auteurs, entre autres le
colonel Leake (2) et Arundell, men-
tionnent la découverte du Plutonium
par M. Cockerell entre le théâtre et les
sources minérales; mais tous ceux qui
ont visité Hiérapolis depuis ce dernier
voyageur, et Arundell lui-même, n'ont
pas retrouvé ce gouffre; et j'avoue que
moi-même, connaissant tout ce qui
était écrit à ce sujet, je l'ai vainement
cherché. Peut-être depuis le voyage de
Cockerell ce puits a-t-il été comblé par
les paysans.

Le prestige dont les eaux d'Hiérapolis
étaient entourées chez les anciens n'a
pas cessé avec le culte des dieux, et a
survécu à la ruine de la ville; de toutes
parts, dans la belle saison, les habitants
de la contrée viennent en caravanes
s'installer dans les ruines désertes; les
uns choisissent pour demeure quelque
salle d'un vieux bâtiment, les autres se
logent sous des tentes; des rigoles
partant de la source portent les eaux
dans des bassins particuliers; où elles
arrivent un peu plus tièdes; c'est là où
l'on se baigne pêle-mêle, et chacun à ses
heures. Un canal assez grand conduit
une portion des eaux dans un ancien
édifice qui est regardé par les uns
comme des thermes, et par les autres
comme un gymnase. Je pense que les
deux partis peuvent avoir raison; là,
dans des salles voûtées, se trouvent de

(1) Dio Cass., L. XVIII.

(2) Journal, p. 253.

L'UNIVERS

légère, facile à tailler, et qui a la propriété de se durcir à l'air.

En arrivant sur le plateau supérieur, on aperçoit quelques traces des murailles antiques; mais la porte principale est ruinée. La légèreté du tuf employé dans les constructions et l'épaisseur des bancs que l'on pouvait tirer des carrières, permettaient aux architectes d'employer dans les monuments des pierres d'un appareil considérable; aussi voit-on dans les édifices d'Hiérapolis des blocs qui peuvent lutter de grosseur avec tout ce que nous connaissons de plus colossal dans les monuments pélasgiques.

CHAPITRE XXXIX.

LES THERMES.

La situation de la ville est des plus remarquables, et, du haut de la colline sur laquelle elle est construite, la vue s'étend dans toute la vallée du Lycus, au Meandre, jusqu'aux montagnes de Lycaonie. A gauche s'élève la chaîne du mont Cibanus, qui donne naissance au fleuve de Laodicée. Du côté de l'est, les montagnes très-voisines de la ville forment les affluents supérieurs du Meandre; c'est dans ces cantons que se trouvaient les villes de Thémisonium, Colossae et Célénæ, aujourd'hui détruites, et dont la situation seule peut être déterminée. Cette position était forte comme point militaire, puisque la ville n'était accessible que par deux extrémités. On y arrivait par des chemins tortueux. Mais ce qui protégeait particulièrement Hiérapolis, c'était son titre de

Ce qui frappe surtout l'étranger qui arrive dans ces ruines, c'est l'exhaussement du sol, qui a enterré la base de tous les édifices à une hauteur de plus de deux mètres. Le vaste monument qui se trouve à gauche de l'entrée a souvent été décrit. La hauteur de ses voûtes, qui ne sont soutenues que par l'appareil, sans l'emploi d'aucun blocage ni de crampons, montre quel soin et quelle habileté avaient présidé à leur construction. La grande salle, qui donne parfaitement l'idée d'une salle de thermes, communique avec d'autres pièces moins élevées, et dans lesquelles sont des canaux où l'eau

hitecture antique. Partout ailleurs on n'aurait mis là des colonnes. En effet, la perspective est toute d'une forme désagréable, puisque le coefficient varie entre la diagonale et le carré, selon l'angle sous lequel il est observé. Cet inconvénient n'a lieu pour des colonnes rondes; aussi

la bonne architecture ancienne, les pilastres n'ont jamais été employés engagés dans quelque construction. Les pilastres sont d'une seule pièce; on n'en a fait d'une brèche de tuf d'une forme assez agréable, mais qui n'est susceptible d'aucun poli; il y a quelques-uns de ces fûts qui se sont courbés eux-mêmes, comme une poutre mal liée; c'est un phénomène extrêmement curieux, dont la cause est due, sans doute, à la présence d'une grande quantité d'eau de carrière dans cette ville. Il ne reste plus rien de la couverture des deux hémicycles, qui certainement n'étaient pas à ciel ouvert sur la cour. La destination de ces hémicycles paraît se rapporter à ce que les Grecs appelaient *scholæ* (1) dans les siècles anciens; c'est là que se rassemblaient, pour converser, les philosophes et les oisifs. Il n'est plus humainement possible de rendre compte de la ruine du sol de cet édifice, ni de voir qu'il avait des baignoires, des bassins, diverses dispositions usitées dans les siècles modernes. Il est, d'ailleurs, inutile de discuter sérieusement l'opinion de ceux qui veulent voir dans ces ruines les débris d'un gymnase: car il y avait des cours de bains dans ce dernier édifice et dans les bains il y avait toujours des salles destinées aux exercices du corps et aux jeux de l'esprit. On ne doit être surpris de retrouver dans un seul édifice les dispositions de l'un et de l'autre établissement. Il est peu important de s'attacher à déterminer l'usage de ce monument; car toutes les villes de ces contrées ont été presque entièrement renouvelées à l'époque des tremblements de terre, et aussi par l'introduction des arts et de la civilisation romaines chez les peuples de l'Asie.

Tous les monuments qui se trouvaient

entre les thermes et le théâtre sont aujourd'hui ensevelis dans le sol. Il paraît qu'à une certaine époque de notre âge il y avait encore un peu de population dans ces ruines, car on trouve une multitude de petits murs faits avec des débris antiques, et qui semblent avoir été construits pour enclore des héritages; mais le tuf calcaire gagnant toujours a réduit ces pauvres champs à une stérilité complète. En allant des thermes au théâtre, nous passons près du bassin que nous avons décrit, laissant à droite et à gauche des murailles sans forme et sans nom, et d'une époque indéterminée.

CHAPITRE XL.

LE THÉÂTRE.

En avançant dans l'intérieur de la contrée, on marche de surprise en surprise, en observant les nombreux et magnifiques théâtres qui décoraient les villes de ces riches provinces. Là, tout est disposé pour une vie de plaisir et de repos. De nombreux portiques qui abritaient les citoyens, des fontaines qui tempéraient l'ardeur du climat, et des ombrages frais sur ces montagnes aujourd'hui dépouillées, voilà le tableau que présentent à l'imagination les ruines austères de ces cités désertes. On est d'autant plus surpris en entrant dans l'enceinte du théâtre de Hiérapolis, que rien n'y retrace le ravage de l'homme. On voit que les décombres qui remplissent l'orchestre se sont accumulés là par l'effet du temps; mais l'œil n'est pas affligé de l'aspect de ces cabanes, de ces tristes masures qui, dans nos villes d'Europe, enlèvent aux ruines tout leur intérêt poétique. Quoique Hiérapolis ait été bien souvent visitée et décrite, il n'y a pas encore un voyageur, cependant, qui ait eu la constance d'en mesurer les ruines d'une manière complète. Il y a, en effet, un obstacle majeur; c'est que ces lieux sont complètement privés d'eau douce; on en trouve à peine dans un puits situé à une demi-lieue de là, au pied de la colline, et dont les familles turcomanes défendent l'approche avec une jalousie peu commune. Il est donc extrêmement difficile de séjourner dans la ville

avec des chevaux et des domestiques nombreux.

La disposition de la scène du théâtre est identiquement la même que celle du théâtre d'Aizani; on y remarque cinq portes de front; plus, deux petites portes déguisées, qui conduisaient dans les salles du postscénium. Les chambranles des principales portes sont encore en place; ils sont décorés de festons et de rinceaux, et, parmi les innombrables fragments de l'architecture de la scène, on voit des fûts de colonnes cannelées en spirale, des bas-reliefs de style romain, dont l'un offre le triomphe de Bacchus, légèrement mutilé. La grande-salle du postscénium est ornée de colonnes ioniques en tuf; elle était probablement voûtée; quant à la cavée, elle n'a rien de remarquable. La diazoma ou la précinction du premier étage n'est qu'un mur uni sans escaliers. A droite et à gauche de la façade, dans le mur de soutènement des gradins, sont des vomitoires qui conduisent à la précinction du premier étage.

ÉGLISE. — AGORA.

Pour aller du théâtre aux autres ruines, il faut franchir un grand espace dans lequel s'élèvent çà et là des fûts de colonnes disposés sans ordre. On arrive ensuite à deux tours rondes qui flanquent une porte triomphale percée de trois arcades, se rattachent à une

on peut la regarder comme un des très-anciens temples du christianisme. Sa construction est analogue à celle de tous les autres monuments; ce sont des blocs énormes placés les uns sur les autres, et soutenus par leur propre poids. On ne voit dans cet édifice aucun autre ornement qu'une croix grecque sculptée sur chacun des pieds-droits.

Tout l'espace entre cette église et le côté du nord est occupé par des tombeaux de différents styles, et qui ont presque tous porté des inscriptions; mais la nature poreuse de la pierre ne permet pas de les lire avec facilité. Parmi ces tombeaux, il y en a, comme je l'ai dit, qui ont la forme d'un petit temple; ce sont ceux que les anciens appelaient *Μνημα*. Mais la forme la plus générale est un soubassement massif dans lequel est pratiquée une chambre, et qui est surmonté d'une sorte de cénotaphe, qui est appelé *Βωμος* dans les inscriptions. Il y avait un autre genre de tombeau qu'on appelait *Ἡρώον*, et qui surtout était destiné aux vainqueurs des jeux et aux hommes de distinction. Le *Τάφος* était ordinairement un tombeau souterrain; mais l'expression générique est *ἐνταφιάζω* pour exprimer l'action de déposer dans le tombeau.

CHAPITRE XLI.

sur le même sujet, et ajoute : ces Phrygiens, qui sont originaires d'Aizanie, ont dans leur pays l'autre Steunos, ils en ont fait un temple de la mère des dieux. Themisonium, au-dessus de Laodicée, est une ville qui appartient aussi aux Phrygiens. Ces peuples disent que du temps que les Gaulois exerçaient leurs brigandages en Ionie, les archontes de Themisonium furent avertis par un songe qu'ils attribuèrent aux dieux Hercule, Apollon et Mercure, de l'existence d'un antre où les habitants seraient en sûreté, eux, leurs femmes et leurs enfants, c'est en mémoire de cet événement qu'on voit encore devant l'entrée de la grotte de petites statues de ces dieux qui sont connues sous le nom de Spilecites, on dit que cet antre est à trente stades de la ville, il est arrosé de plusieurs sources.

Ainsi d'une part, Themisonium était à trente-quatre milles romains ou cinquante kilomètres, au sud de Laodicée, et d'autre part il ne serait qu'à trente stades ou cinq kilomètres et demi d'un lieu de L'Aizanitide ou du Mourad dagh.

L'emplacement de Themisonium n'est pas encore déterminé par des inscriptions ou quelque témoignage irréfutable ; on est disposé à placer cette ville à Téféné qui appartient au territoire sud de la Phrygie. M. de Corancez dans sa course à travers la Lycie, décrit ainsi Téféné et ses environs.

« Nous mîmes plus de deux heures à descendre le revers du Taurus, et nous nous trouvâmes enfin dans la vallée de Téféné, qui a une largeur de trois lieues ; elle est dominée à l'ouest par la chaîne que nous venions de franchir... au nord, la vallée s'étend à perte de vue, et elle s'élargit à mesure que l'on avance dans cette direction. Il paraît que cette vallée communique avec celle du Lycus à l'orient de l'ancienne Colossæ ; c'est au moins ce qu'annonce le courant de la rivière qui en arrose le fond. Ce courant se dirige vers le nord ; ainsi elle communique avec le Méandre par les eaux du Lycus, et la vallée du Méandre doit se rattacher à celle de Téféné.

Le village est construit au pied des montagnes ; il domine toute l'étendue de la vallée, il y a vers l'une de ses extré-

mités des ruines en brique et en pierres de taille, elles indiquent que ce lieu est sur l'emplacement d'une ville ancienne, mais par ce qui reste de ces ruines, on peut juger qu'elle était peu considérable (1). La plupart des cartes modernes placent en effet Themisonium au bourg de Téféné, sans tenir compte de cette distance de trente stades, qui est certainement une erreur ou de l'auteur ou d'un copiste.

CHAPITRE XLII.

CELÆNÆ. — APANÉE CIBOTOS. — DINAIRE.

Celænaë était la plus ancienne ville de la Phrygie, antérieure peut être à l'arrivée des Phrygiens dans la contrée. Les historiens se taisent sur l'époque de sa fondation, mais la fable y place un événement qui a bien sa signification. Apollon, dieu des Tremiles et des Lyciens, vainqueur de Marsyas, ne représente-t-il pas les Crétois subjuguant les satyres ou hommes sauvages qui habitaient la contrée avant toute période historique. (2) Les Cabales, les Pisidiens, les Solymes, peuples qui étaient entrés dans la Chersonèse par la côte méridionale, se trouvèrent en présence de peuplades aborigènes qui furent successivement absorbées par les deux invasions du nord et du sud. Celænaë, par sa position exceptionnelle, l'abondance de ses eaux et les hauts rochers qui présentaient une défense naturelle, fut certainement un des lieux préférés des populations primitives. Le souvenir des premiers combats entre les indigènes et les peuples mieux armés se perpétuait jusqu'à Hérodote, qui crut voir dans le palais de Celænaë, la peau de Marsyas gonflée comme une outre et appendue aux murailles (3). Le fils du roi Midas Lytersès, faisait de Celænaë sa résidence favorite.

Lorsque l'armée de Xerxès eut franchi l'Halys, elle entra en Phrygie, et vint à Celænaë, où sont les sources du Méandre et celles d'un autre fleuve qui ne lui

(1) Corancez, *Itinéraire*, p. 411.

(2) Voy. Pausania, liv. I, ch. 23.

(3) Hérodote, liv. VII, ch. 36.

est pas inférieur, que l'on nomme le Catarrhactès, il prend sa source dans la place publique de la ville, et va se jeter dans le Méandre, Pithyus, Lydien de naissance, fils d'Atys, reçut à Celænæ Xercès et son armée, et traita le roi avec la plus grande magnificence (1). Xénophon donne sur l'ancien site de Celænæ des détails conformes à ceux d'Hérodote, mais il varie sur les noms des rivières qui arrosaient cette ville. Cyrus étant entré en Phrygie et ayant fait huit parasanges, vint à Colossæ, qui est une grande ville riche et peuplée et y séjourna sept jours, de là on fit vingt parasanges en trois jours de marche, et l'on vint à Celænæ autre grande ville de la Phrygie, dans laquelle Cyrus avait un palais et un parc rempli de bêtes sauvages, où il prenait le plaisir de la chasse. Le Méandre y prend sa source, et passe de là dans la ville. Au-dessous de la citadelle est le palais du roi, qui renferme les sources du Marsyas, petite rivière d'environ vingt-cinq pieds de large, qui va se jeter dans le Méandre; c'est là que Xercès se retira après sa défaite et bâtit le palais et la forteresse (2). Les eaux du Marsyas sortaient de terre avec une telle impétuosité, que souvent elles jetaient des pierres au-dehors. Ce fait attesté par Théophraste, a été recueilli par Pline (3). Strabon fait une description différente des sources du Marsyas; selon cet auteur le Marsyas prenait sa source dans un lac nommé Celænis, selon Pline, ce lac

Le lac d'Anlocrène se trouve dans la vallée de Dombai; le nom d'Anlocrène était donné à une montagne, à une vallée et au lac.

Pline mentionne près de la source du Marsyas deux fontaines qui jouissaient d'une singulière propriété, et auxquelles les Grecs avaient donné des noms caractéristiques. La première s'appelait Klœon, et la seconde Gelon (1), c'est-à-dire que les eaux de la première faisaient pleurer, et celles de la seconde provoquaient le rire (2). Le Marsyas était pour les Phrygiens l'objet d'un véritable culte; on lui offrait des sacrifices, et les offrandes étaient jetées dans la source, qui les engloutissait sous terre.

Alexandre, vainqueur des Pisidiens, se présenta devant Celænæ. Le château était gardé par une garnison de mille Cariens et de cent Grecs, commandés par Atizyès satrape de Phrygie. La position formidable de la citadelle arrêta un moment la marche d'Alexandre: il craignait d'être obligé d'entreprendre un siège difficile; mais la garnison lui envoya des parlementaires, qui promirent de rendre la place si elle n'était secourue à une époque déterminée, ce qui fut accepté. Les secours n'étant pas arrivés, Alexandre remplaça le satrape par Antigone son lieutenant, et y laissa une garnison de quinze cents Macédoniens, c'est pour nous le dernier événement notable dans l'existence de Celænæ. Des Ruines de la citadelle.

filles d'Artabaze. Il y transféra tant de Celœnæ; Apamée reçut de Cibotos, un coffre, parce que son importance commerciale s'accroît point qu'elle devint la seconde ville de la province d'Asie, et la rivale de Sardes. Le fleuve Marsyas continua d'être honoré par les habitants d'Apamée; sa figure est représentée sur les médailles. Apamée devint le chef-lieu de la province, et sa juridiction s'étendit jusqu'à Acemonia. Suivant Strabon (1), Apamée était située au pied du mont Sigria, et était arrosée par les rivières Marsyas, Obrimas et Orgas, qui coulaient dans le Méandre. Le Marsyas coulait près de cette ville après s'être enfoncé sous terre, non loin d'Aulodunon où il prenait sa source. Ce lieu est à dix milles d'Apamée sur la route de Sardes. Étienne de Byzance regarde Apamée comme une seule ville; la première était sans doute tout abandonnée de ses habitants. Les auteurs ecclésiastiques ne mentionnent que la seule ville d'Apamée, qu'ils attribuent à la Pisidie.

Apamée fut souvent ravagée par les tremblements de terre, le premier eut lieu pendant le règne d'Alexandre. Pendant le règne de Mithridate, elle éprouva une secousse, et le roi de Pont donna des ordres pour réparer les édifices. Pendant le règne de Claude, elle eut le sort de tant d'autres villes d'Asie, elle fut faite par l'empereur des villes dépeuplées d'impôts (2).

Apamée de Celœnæ a été reconnu au commencement du siècle par Pococke d'abord, et plus tard par Chandler et par d'autres voyageurs. Le village de Dinaire est au pied d'une colline rocheuse, et partout dans les rues un grand nombre de ruines, mais pas de monuments.

La rivière rapide sortant d'une vallée coule au milieu du village vers le sud-est, et traversant la plaine va se jeter dans le Méandre à peu de distance. La seconde rivière prend sa source à la base d'une colline rocheuse, et coule d'un mille du village et coule rapidement dans un canal étroit,

c'est, à n'en pas douter, le Marsyas, qu'Hérodote appelle Catarrhactès; il paraît qu'autrefois il sortait d'une grande caverne qui a fini par s'écrouler. Tous ces rochers sont de nature calcaire et n'ont rien de volcanique.

Toute la topographie de ces lieux, examinée tour à tour par de nombreux observateurs, ne laisse pas que de présenter encore quelques obscurités qui ne seront levées que le jour où une bonne carte topographique des plaines de Dombai et de Dinaire aura été dressée. Arundell qui a visité les ruines de Celœnæ, en 1828, en fait la description suivante (1). Nous trouvâmes dans la partie nord-ouest de la ville un grand nombre de fragments d'architecture et des murs à demi enterrés; d'autres avaient été mis à découvert par de récentes excavations et par des éboulements naturels. De semblables catastrophes n'étaient pas rares dans cette région. Nicolas de Damas rapporte qu'un lac tout entier disparut dans les environs d'Apamée, et que d'autres lacs et des fontaines surgirent dans les lieux où l'on n'en avait jamais vu.

Une petite rivière prenait sa source à la base de la colline. En montant à l'acropole nous trouvâmes au sommet un théâtre avec des gradins encore en place; au-dessus était une grande arène couverte de poteries, sans doute l'acropole. En descendant nous vîmes une rivière coulant dans la vallée au-dessous de l'acropole du côté du sud-est, et faisant tourner plusieurs moulins; elle rejoint dans la plaine d'autres petites sources et va se jeter dans le Méandre. Un certain nombre d'inscriptions ont été copiées par Arundell, mais aucune ne contenait le nom de la ville. La région du sud-ouest est remplie de fragments de corniches et de colonnes et des fondations de plusieurs édifices antiques qui attendent un plus ample examen de la part des futurs explorateurs.

(1) Seven Churches, p. 108.

CHAPITRE XLIII.

LAC ANAVA. — TCHARDAK GHEUL.

Lorsque Xerxès quitta Celænae pour se rendre à Colossæ, il passa près d'une ville de Phrygie nommée Anava et d'un lac duquel on retirait du sel (1). Le lac Tchardak situé près du village du même nom est le même que le lac Anava. Ses eaux sont très-saumâtres, le poisson ne peut y vivre; il s'étend dans une longueur d'environ vingt kilomètres au pied des montagnes qui séparent le district d'Apamée de celui de Cibyra; sa longueur est de cinq kilomètres, il est alimenté par quelques sources qui sortent d'un terrain de poudingue calcaire.

Ce lac porte aussi le nom de Hadji gheul, le lac du pèlerin, et comme il est situé sur la route de Dinaire à Khonos, c'est-à-dire d'Apamée à Colossæ, on ne saurait mettre en doute l'identité du lac de Tchardak avec celui d'Anava.

Colossæ était une des principales villes de Phrygie; Xerxès y passa avec son armée lorsqu'il quitta la Cappadoce pour se rendre à Sardes; le jeune Cyrus y passa quand il marcha contre son frère. Sous le règne de Néron, Colossæ fut renversée par un tremblement de terre; c'est sans doute de cette époque que date la décadence de cette ville. La religion chrétienne, qui s'était rapidement propagée en Cappadoce, s'étendit, sous l'influence des prédications de

cophages indiquent la position de la nécropole; sous l'empire byzantin Colossæ fut complètement abandonnée et une ville du nom de Chonæ fut bâtie un peu au sud au pied d'une colline. C'est cette ville qui a été remplacée par le village moderne de Khonos.

L'historien Nicetas, surnommé Choniates, donne quelques détails sur sa ville natale; sous les empereurs byzantins elle était dans un état florissant, et renfermait une nombreuse population. La grande église était dédiée à saint Michel; cet édifice fut brûlé par les Turcs lorsqu'ils s'emparèrent de Chonæ.

Aujourd'hui le village de Khonos se compose de deux cents maisons et tend encore à se dépeupler. La terre est cependant de bonne qualité, bien arrosée; le village est entouré de beaux arbres, la culture du tabac réussit bien dans ce terrain.

CHAPITRE XLIV.

QUELQUES VILLES DE LA PHRYGIE
PAROÛRÉE

De Kara hissar la grande route de Konieh se dirige sur Belouadoun, l'ancienne Polybotum, ville d'origine peu ancienne, car elle n'est mentionnée que par des écrivains byzantins; il ne reste que très-peu de vestiges d'antiquités à Belouadoun, cette ville est éloignée de quarante kilomètres de Kara hissar. On compte trente kilomètres entre Beloua-

schakli à Ak cheher on compte kilomètres; on trouve dans cette le nombreux fragments d'antiquités aucune ruine importante. Les places de la Phrygie ont été ravagées pendant les guerres byzantines et les soulèvements des Seldjoukides, que ce n'est plus que des amas de débris. Ak cheher occupe l'emplacement d'Amelium, ville de la Phrygie Païenne, placée sur la route de Metropolis à Nium. La juridiction de Synnada allait jusque-là.

On se rend de Ak cheher à Laodicea Laodicée, on doit passer par Goun, petite ville presque déserte, qui occupe l'emplacement de Tyricum; on compte quarante kilomètres d'Ak cheher à Goun, et cinquante de cette ville à Ladik. La route est presque toute en plaine.

Laodicea Combusta était la ville la plus orientale de la Phrygie; son emplacement est occupé aujourd'hui par la ville de Ladik, appelée aussi Yorladik, Laodicée aux couvertures, que la fabrication des tapis et des tapisseries est la principale industrie des habitants. Les ruines de l'ancienne ville couvrent une immense étendue de terre aux environs de Ladik. Il y avait encore en 1834 un reste d'aqueduc que l'on était en train de démolir. La quantité de sôts de colonnes, de chapiteaux, de piédestaux de marbre que l'on trouve à chaque pas montre combien ces somptueux embellissaient l'ancienne Laodicée; mais on comprend bien que les Grecs n'ont pas mis la main à ces ouvrages. Il y a dans le style des monuments une désolante unité, qui montre qu'une pratique s'était succédée aux inventions des Grecs. Presque tous les monuments des villes de ces régions datent du second ou du troisième siècle de notre ère. Laodicée est construite sur un socle calcaire marbre, qui a fourni tous les matériaux dont la ville est bâtie; donc par erreur qu'on dit que le nom de Laodicée, « la brûlée », lui a été donné à cause de la nature volcanique du pays qu'elle occupe (1).

APOLLONIA DE PHRYGIE — OULOU BOURLOU.

Dans le sud-est de la Phrygie il faut citer Apollonia, aujourd'hui Oulou bourlou, située à vingt kilomètres à l'ouest du lac d'Égdir, dans une plaine bien cultivée. Apollonia était à vingt-quatre milles au sud-est d'Apainée; sur la route d'Antioche de Pisidie; elle s'appelait primitivement Margium. Strabon ne fait que mentionner le nom d'Apollonia; on doit croire cependant qu'elle a tenu un rang distingué parmi les villes phrygiennes. Au nombre des inscriptions qu'on y a trouvées, on a reconnu de longs fragments du testament d'Auguste, qui, par les ordres de cet empereur, avait été inscrit à Rome sur des tables de bronze, et dont la copie complète se trouve à Ancyre. Il est probable que les habitants d'Apollonia avaient, comme ceux d'Ancyre, élevé un temple à la mémoire de l'empereur; mais aucun vestige de cet édifice n'existe plus. D'autres inscriptions ont été recueillies dans le village d'Oulou bourlou, et plusieurs d'entre elles mentionnent le nom des Apolloniates: on ne peut donc avoir aucun doute sur l'identité des deux endroits.

La détermination du site d'Apollonia est due à M. Arundell. Au milieu du village s'élève un rocher abrupte au sommet duquel était l'acropole, d'où la vue s'étend sur toute la plaine environnante, admirablement cultivée, et l'une des plus fertiles de ces districts, qui pourraient nourrir une nombreuse population. Il ne reste de l'ancienne ville que des ruines presque sans forme, les plus beaux fragments des monuments ont été employés successivement pour construire les maisons modernes.

Nous avons réuni dans les chapitres précédents les documents qui font connaître les villes anciennes dont la position est déterminée; si l'on compare la liste de ces villes avec celle que donne le synecdème de Hiéroclos, on verra combien de lacunes présente encore la carte ancienne de la Phrygie; il reste encore parmi les emplacements antiques un grand nombre de lieux innommés, et des doutes existent sur l'identité de deux ou trois villes: la tâche des futurs explorateurs consiste à éclaircir ces questions et à

Voy. Hamilton, *Rech.*, t. II, 193.

ajouter encore quelques noms à la liste des villes connues. Bien des routes sont encore à suivre, qui mèneront certainement à la découverte de monuments ignorés.

CHAPITRE XLV.

MARCHE DU JEUNE CYRUS DE SARDES A TARSE.

Le jeune Cyrus, nommé gouverneur de la Lydie, apprenant que son frère Artaxerxe a été désigné par leur père Darius pour lui succéder au trône, forma le projet de le renverser et de se substituer à sa place. Cet événement, commun dans les annales de l'Orient, eut un immense retentissement dans l'histoire, parce qu'au nombre des Grecs enrôlés sous les enseignes de Cyrus, se trouvait Xénophon, qui, après la défaite du jeune prétendant commanda la retraite des Dix Mille. Nous nous bornerons dans ce chapitre à suivre les étapes de Cyrus depuis son départ de Sardes, et nous ferons en sorte d'identifier les points remarquables de ses haltes avec les localités modernes, conformément au récit de Xénophon.

Cyrus, sous prétexte de s'opposer aux empiétements du satrape Tisapherne, enrôle des troupes grecques, et quitte sa résidence de Sardes, en l'année 404 avant notre ère. Xénophon a eu le soin de noter presque toutes les distances en parasanges entre les principales villes,

phie (1). Cette ville n'existait pas encore; du reste il n'avait pas à traverser son territoire, puisque sa marche inclinait au sud. Il met trois jours pour traverser la Lydie, et fait 22 parasanges. Arrivé au bord du Méandre, il passe le fleuve sur un pont de sept bateaux, et après une marche de 8 parasanges, il va faire halte à Colossæ, ville de Phrygie. Il avait parcouru 30 parasanges ou 140 kil. 610. Colossæ, dont la position est connue, est représentée par la ville moderne de Khonos; cette ville était une des plus florissantes de la Phrygie Parorée; elle était généralement un point d'étape des armées perses.

Cyrus fit une halte de sept jours dans cette ville, où il fut rejoint par un corps de quinze cents vétérans et scutaires, sous les ordres de Menon. Partant de Colossæ, il fait une marche de 20 parasanges jusqu'à Celænæ; soit 93 kil. 740 m. Cyrus possédait à Celænæ un palais et un parc rempli de gibier; il séjourna trente jours dans cette ville pour s'y livrer au plaisir de la chasse, peut-être aussi dans le but de dérouter le roi Artaxerxe sur ses projets ultérieurs, et laisser son armée dans l'ignorance de ses desseins. Celænæ était située à la jonction de la rivière Orgas et du Méandre; elle est remplacée par la petite ville moderne de Dinaire. Au bout de trente jours, Cyrus se remit en marche; il fit 10 parasanges, 46 kil. 870, jusqu'à Peltæ. La position de cette ville n'est pas parfaitement déterminée, mais

kil. 244. Cette localité est reconnue par M. de Hammer comme le village de Kermian, dont quelque rapport avec le nom de la plaine de Kermian est au sud-est de la ville moderne d'Ouschak, à 100 kilomètres géographiques d'Ischekli. On y retourne ensuite au sud, et fait un voyage de 30 parasanges, 140 kilomètres, vers le pays montagneux de l'Afium kara hissar, et arrive à la ville de Caystropedion, ville de la Cilicie, Cyrus y resta cinq jours. On y trouve cette ville qu'il reçut la visite de la femme de Syennesis, et de la ville de Epyaxa.

Après avoir franchi d'Epyaxa, il fit en deux jours un voyage de 10 parasanges, 46 kil. 87, pour aller à Thymbrium, où se trouvait la ville de Midas. Ce lieu est marqué par une source abondante et limpide qui s'écoule du bounar derbent, le défilé de la source, entre les villes de Isde Ak cheher. Thymbrium est rapproché de cette dernière

et ensuite à Tyriæum en deux jours de marche, il fit encore 10 parasanges, 46 kil. 87; c'était une ville importante où y demeura trois jours dans la plaine voisine de la ville. On y revint de son armée; Cyrus y passa avec sa compagnie toujours le prince qui avait opéré la paye de son armée les sommes que la reine lui avait données. Tyriæum occupait l'emplacement de Ugon, petite ville distante de 4 kil. nord-ouest de Ladik, Laodicée.

Après avoir franchi 20 parasanges, 90, en trois marches pour aller à Iconium, la dernière ville de la Cilicie, où il séjourna trois jours, puis il traversa la Lycaonie en 10 parasanges, 140 kil. 610, jusqu'à Ilium; il mit cinq jours à parcourir cette distance. Les habitants de la Lycaonie ayant tenté de s'opposer à son passage, Cyrus permit à son armée de piller le pays au pillage. Epyaxa est en cet endroit et retourna à Iconium en franchissant le Taurus. Il entra la Cappadoce et fit 25 parasanges, 117 kil. 175, en quatre jours, jusqu'à Tyane. Cette ville était au centre d'un vaste district qu'on

appelait la Tyanitide. Elle était très-riche et très-peuplée; on en reconnaît l'emplacement au village d'Istyanakas. C'est encore le nom d'un district comprenant le village de Ketch hissar. La distance de cette place à Kara bounar, est de quarante-neuf à cinquante milles. La distance de Tyane aux portes de Cilicie n'est pas marquée dans l'itinéraire de Xénophon; elle est en réalité de soixante-cinq milles géographiques, puisqu'on peut la parcourir en dix-huit heures de marche, 107 kil. 801. Cyrus passa ce défilé qui porte aujourd'hui le nom de Kulek bogaz, le défilé du Moucheron. Il a été rendu très-praticable par Méhémet Ali, qui y fit exécuter de grands travaux. Ayant passé le défilé, Cyrus eut à franchir une distance de 20 parasanges pour arriver à Tarse, capitale de la Cilicie. S'étant mis en relation avec Syennesis, roi de Tarse. Cyrus passa vingt jours dans cette ville, dans le repos. Il fit ensuite 10 parasanges, 46 kil. 870 en deux jours, et arriva au fleuve Sarus au sud de la ville d'Adana, et, par une marche de 5 parasanges, 23 kil. 435, il arriva au fleuve Pyramus, qu'il passa aux environs de Mopsuestia, aujourd'hui Missis, ville presque abandonnée. Enfin Cyrus fit 15 parasanges, 70 kil. 305, en deux marches, et arriva à Issus dont les ruines se voient au nord de la petite montagne de Kara kaia, la pierre noire. Il séjourna trois jours à Issus, et fit ensuite 5 parasanges, 23 kil. 435, pour gagner le défilé qu'on appelait *portes Syriennes*, et que les Turcs nomment Dêmîr kapou, la porte de fer. On y voit des restes de construction antique.

La route de Cyrus à travers l'Asie Mineure se résume donc dans le tableau suivant :

grands bassins qui, en réalité, ont fait de ce monument l'édifice thermal le plus curieux qui existe. C'est en sortant de là que les eaux tombent du haut de la colline dans la plaine, et vont se jeter dans le Lycus. Il paraît que ces eaux étaient autrefois employées avec avantage pour la teinture (1). Ceci tiendrait, sans doute, aux principes alumineux que je crois avoir reconnus dans la source; mais j'avais avec moi un trop petit nombre de réactifs pour pouvoir déterminer positivement les principes constituants de ces eaux, que j'ai éprouvées pendant plusieurs fois en bains et en boissons, et que j'ai trouvées très-bonnes.

La situation de la ville est des plus pittoresques, et, du haut de la colline sur laquelle elle est construite, la vue s'étend dans toute la vallée du Lycus et du Méandre, jusqu'aux montagnes de l'Ionie. A gauche s'élève la chaîne du mont Cadmus, qui donne naissance au fleuve de Laodicée. Du côté de l'est, les montagnes très-voisines de la ville forment les affluents supérieurs du Méandre; c'est dans ces cantons que se trouvaient les villes de Thémisionium, Colossæ et Célænzæ, aujourd'hui détruites, et dont la situation seule peut être déterminée. Cette position était forte comme point militaire, puisque la ville n'était accessible que par deux extrémités. On y arrivait par des chemins tortueux. Mais ce qui protégeait particulièrement Hiérapolis, c'était son titre de

léger, facile à tailler, et qui a la propriété de se durcir à l'air.

En arrivant sur le plateau supérieur, on aperçoit quelques traces des murailles antiques; mais la porte principale est ruinée. La légèreté du tuf employé dans les constructions et l'épaisseur des bancs que l'on pouvait tirer des carrières, permettaient aux architectes d'employer dans les monuments des pierres d'un appareil considérable; aussi voit-on dans les édifices d'Hiérapolis des blocs qui peuvent lutter de grosseur avec tout ce que nous connaissons de plus colossal dans les monuments pélasgiques.

CHAPITRE XXXIX.

LES THERMES.

Ce qui frappe surtout l'étranger qui arrive dans ces ruines, c'est l'exhaussement du sol, qui a enterré la base de tous les édifices à une hauteur de plus de deux mètres. Le vaste monument qui se trouve à gauche de l'entrée a souvent été décrit. La hauteur de ses voûtes, qui ne sont soutenues que par l'appareil, sans l'emploi d'aucun blocage ni de crampons, montre quel soin et quelle habileté avaient présidé à leur construction. La grande salle, qui donne parfaitement l'idée d'une salle de thermes, communique avec d'autres pièces moins élevées, et dans lesquelles sont des canaux où l'eau

architecture antique. Partout ailleurs on n'a mis là des colonnes. En effet, l'architecture vue en perspective est toujours d'une forme désagréable, puisque l'axe varie entre la diagonale et le carré, selon l'angle sous lequel on l'observe. Cet inconvénient n'a pas empêché pour des colonnes rondes; aussi la bonne architecture ancienne, les pilastres n'ont jamais été employés séparés dans quelque construction. Les pilastres sont d'une seule pièce; on ne fait d'une brèche de tuf d'une forme assez agréable, mais qui n'est jamais d'aucun poli; il y a quelques-uns de ces fûts qui se sont courbés eux-mêmes, comme une poutre mal posée; c'est un phénomène extrêmement curieux, dont la cause est due, sans doute, à la présence d'une grande quantité d'eau de carrière dans cette contrée. Il ne reste plus rien de la courbe des deux hémicycles, qui certainement n'étaient pas à ciel ouvert vers la cour. La destination de ces hémicycles paraît se rapporter à ce que les Grecs appelaient *scholæ* (1) dans les écoles des anciens; c'est là que se rassemblaient, pour converser, les philosophes et les oisifs. Il n'est plus humainement possible de rendre compte de la beauté du sol de cet édifice, ni de voir qu'il avait des baignoires, des bassins dans toutes les dispositions usitées dans les bains romains. Il est, d'ailleurs, inutile de discuter sérieusement l'opinion de ceux qui veulent voir dans ces ruines les débris d'un gymnase: car il y avait certainement des bains dans ce dernier édifice, et dans les bains il y avait toujours des salles destinées aux exercices du corps et aux jeux de l'esprit. On ne doit être surpris de retrouver dans un tel édifice les dispositions de l'un ou l'autre établissement. Il est peu intéressant de s'attacher à déterminer l'usage de ce monument; car toutes les dispositions de ces contrées ont été presque entièrement renouvelées à l'époque des croisades, par suite des tremblements de terre, et aussi par l'introduction des arts et de la civilisation romaines chez les peuples de l'Asie.

us les monuments qui se trouvaient

entre les thermes et le théâtre sont aujourd'hui ensevelis dans le sol. Il paraît qu'à une certaine époque de notre âge il y avait encore un peu de population dans ces ruines, car on trouve une multitude de petits murs faits avec des débris antiques, et qui semblent avoir été construits pour enclorre des héritages; mais le tuf calcaire gagnant toujours a réduit ces pauvres champs à une stérilité complète. En allant des thermes au théâtre, nous passons près du bassin que nous avons décrit, laissant à droite et à gauche des murailles sans forme et sans nom, et d'une époque indéterminée.

CHAPITRE XL.

LE THÉÂTRE.

En avançant dans l'intérieur de la contrée, on marche de surprise en surprise, en observant les nombreux et magnifiques théâtres qui décoraient les villes de ces riches provinces. Là, tout est disposé pour une vie de plaisir et de repos. De nombreux portiques qui abritaient les citoyens, des fontaines qui tempérèrent l'ardeur du climat, et des ombrages frais sur ces montagnes aujourd'hui dépouillées, voilà le tableau que présentent à l'imagination les ruines austères de ces cités désertes. On est d'autant plus surpris en entrant dans l'enceinte du théâtre de Hiérapolis, que rien n'y retrace le ravage de l'homme. On voit que les décombres qui remplissent l'orchestre se sont accumulés là par l'effet du temps; mais l'œil n'est pas affligé de l'aspect de ces cabanes, de ces tristes masures qui, dans nos villes d'Europe, enlèvent aux ruines tout leur intérêt poétique. Quoique Hiérapolis ait été bien souvent visitée et décrite, il n'y a pas encore un voyageur, cependant, qui ait eu la constance d'en mesurer les ruines d'une manière complète. Il y a, en effet, un obstacle majeur; c'est que ces lieux sont complètement privés d'eau douce; on en trouve à peine dans un puits situé à une demi-lieue de là, au pied de la colline, et dont les familles turcomanes défendent l'approche avec une jalousie peu commune. Il est donc extrêmement difficile de séjourner dans la ville

avec des chevaux et des domestiques nombreux.

La disposition de la scène du théâtre est identiquement la même que celle du théâtre d'Aizani; on y remarque cinq portes de front; plus, deux petites portes déguisées, qui conduisaient dans les salles du postscénium. Les chambranles des principales portes sont encore en place; ils sont décorés de festons et de rinceaux, et, parmi les innombrables fragments de l'architecture de la scène, on voit des fûts de colonnes cannelées en spirale, des bas-reliefs de style romain, dont l'un offre le triomphe de Bacchus, légèrement mutilé. La grande salle du postscénium est ornée de colonnes ioniques en tuf; elle était probablement voûtée; quant à la cavée, elle n'a rien de remarquable. La diazoma ou la précinction du premier étage n'est qu'un mur uni sans escaliers. A droite et à gauche de la façade, dans le mur de soutènement des gradins, sont des vomitoires qui conduisent à la précinction du premier étage.

ÉGLISE. — AGORA.

Pour aller du théâtre aux autres ruines, il faut franchir un grand espace dans lequel s'élèvent çà et là des fûts de colonnes disposés sans ordre. On arrive ensuite à deux tours rondes qui flanquent une porte triomphale percée de trois arcades, se rattachent à une

on peut la regarder comme un des très-anciens temples du christianisme. Sa construction est analogue à celle de tous les autres monuments; ce sont des blocs énormes placés les uns sur les autres, et soutenus par leur propre poids. On ne voit dans cet édifice aucun autre ornement qu'une croix grecque sculptée sur chacun des pieds-droits.

Tout l'espace entre cette église et le côté du nord est occupé par des tombeaux de différents styles, et qui ont presque tous porté des inscriptions; mais la nature poreuse de la pierre ne permet pas de les lire avec facilité. Parmi ces tombeaux, il y en a, comme je l'ai dit, qui ont la forme d'un petit temple; ce sont ceux que les anciens appelaient Μνῆμα. Mais la forme la plus générale est un soubassement massif dans lequel est pratiquée une chambre, et qui est surmonté d'une sorte de cénotaphe, qui est appelé Βῶμος dans les inscriptions. Il y avait un autre genre de tombeau qu'on appelait Ἡρώον, et qui surtout était destiné aux vainqueurs des jeux et aux hommes de distinction. Le Τάφος était ordinairement un tombeau souterrain; mais l'expression générique est ἐνταφιάζω pour exprimer l'action de déposer dans le tombeau.

CHAPITRE XLI.



me sujet, et ajoute : ces Phrygiens originaires d'Aizanie, ont le pays l'autre Steunos, ils en ont un temple de la mère des dieux. *Themisonium*, au-dessus de Laodicée, ville qui appartient aussi aux Phrygiens. Ces peuples disent que du temps que les Gaulois exerçaient leurs guerres en Ionie, les archontes de *Themisonium* furent avertis par un oracle qu'ils attribuèrent aux dieux *Héraklôn* et *Mercure*, de l'existence d'un lieu où les habitants seraient en sûreté, leurs femmes et leurs enfants en mémoire de cet événement on voit encore devant l'entrée de cette ville de petites statues de ces dieux qui sont connues sous le nom de *Themison*, on dit que cet autel est à deux stades de la ville, il est arrosé de sources.

D'une part, *Themisonium* était à quatre milles romains ou cinquante kilomètres, au sud de Laodicée, et d'autre part il ne serait qu'à trente-cinq kilomètres et demi d'un point de l'Aizanite ou du Mourad

l'écoulement de *Themisonium* n'est pas déterminé par des inscriptions, quelque témoignage irréfutable est disposé à placer cette ville qui appartient au territoire sud-est de la Phrygie. M. de Corancez dans sa description de la Lycie, décrit ainsi les environs.

Il faut même plus de deux heures pour aller le revers du Taurus, et nous arrivâmes enfin dans la vallée de l'Alman, qui a une largeur de trois lieues; elle est dominée à l'ouest par la chaîne du Taurus, venant de franchir... au nord, s'étend à perte de vue, et elle se mesure que l'on avance dans la direction. Il paraît que cette vallée communiquait avec celle du Lycus à l'est, l'ancienne Colossæ; c'est au sud qu'annonce le courant de la rivière qui en arrose le fond. Ce couloir dirige vers le nord; ainsi elle communique avec le Méandre par les Lycus, et la vallée du Méandre s'attache à celle de Téféné.

Le village est construit au pied des rochers; il domine toute l'étendue de la plaine, il y a vers l'une de ses extré-

mités des ruines en briques et en pierres de taille, elles indiquent que ce lieu est sur l'emplacement d'une ville ancienne, mais par ce qui reste de ces ruines, on peut juger qu'elle était peu considérable (1). La plupart des cartes modernes placent en effet *Themisonium* au bourg de Téféné, sans tenir compte de cette distance de trente stades, qui est certainement une erreur ou de l'auteur ou d'un copiste.

CHAPITRE XLII.

CELÆNÆ. — APAMÉE CIBOTOS. —
DINAIRE.

Celænæ était la plus ancienne ville de la Phrygie, antérieure peut-être à l'arrivée des Phrygiens dans la contrée. Les historiens se taisent sur l'époque de sa fondation, mais la fable y place un événement qui a bien sa signification. *Apollon*, dieu des *Tremiles* et des *Lycaons*, vainqueur de *Marsyas*, ne représente-t-il pas les Crétois subjuguant les satyres ou hommes sauvages qui habitaient la contrée avant toute période historique. (2) Les *Cabales*, les *Pisidiens*, les *Solymes*, peuples qui étaient entrés dans la Chersonèse par la côte méridionale, se trouvèrent en présence de peuplades aborigènes qui furent successivement absorbées par les deux invasions du nord et du sud. *Celænæ*, par sa position exceptionnelle, l'abondance de ses eaux et les hauts rochers qui présentaient une défense naturelle, fut certainement un des lieux préférés des populations primitives. Le souvenir des premiers combats entre les indigènes et les peuples mieux armés se perpétuait jusqu'à *Hérodote*, qui crut voir dans le palais de *Celænæ*, la peau de *Marsyas* gonflée comme une outre et appendue aux murailles (3). Le fils du roi *Midas* *Lytersès*, faisait de *Celænæ* sa résidence favorite.

Lorsque l'armée de *Xerxès* eut franchi l'*Halys*, elle entra en Phrygie, et vint à *Celænæ*, où sont les sources du *Méandre* et celles d'un autre fleuve qui ne lui

(1) Corancez, *Itinéraire*, p. 411.

(2) Voy. *Pausanias*, liv. I, ch. 23.

(3) *Hérodote*, liv. VII, ch. 36.

est pas inférieur, que l'on nomme le Cstarrhactès, il prend sa source dans la place publique de la ville, et va se jeter dans le Méandre, Pithyus, Lydien de naissance, fils d'Alys, reçut à Celænæ Xerxès et son armée, et traita le roi avec la plus grande magnificence (1). Xénophon donne sur l'ancien site de Celænæ des détails conformes à ceux d'Hérodote, mais il varie sur les noms des rivières qui arrosaient cette ville. Cyrus étant entré en Phrygie et ayant fait huit parasanges, vint à Colossæ, qui est une grande ville riche et peuplée et y séjourna sept jours, de là on fit vingt parasanges en trois jours de marche, et l'on vint à Celænæ autre grande ville de la Phrygie, dans laquelle Cyrus avait un palais et un parc rempli de bêtes sauvages, où il prenait le plaisir de la chasse. Le Méandre y prend sa source, et passe de là dans la ville. Au-dessous de la citadelle est le palais du roi, qui renferme les sources du Marsyas, petite rivière d'environ vingt-cinq pieds de large, qui va se jeter dans le Méandre; c'est là que Xerxès se retira après sa défaite et bâtit le palais et la forteresse (2). Les eaux du Marsyas sortaient de terre avec une telle impétuosité, que souvent elles jetaient des pierres au-dehors. Ce fait attesté par Théophraste, a été recueilli par Pline (3). Strabon fait une description différente des sources du Marsyas; selon cet auteur le Marsyas prenait sa source dans un lac

Le lac d'Aulocrène se trouve dans la vallée de Dombai; le nom d'Aulocrène était donné à une montagne, à une vallée et au lac.

Pline mentionne près de la source du Marsyas deux fontaines qui jouissaient d'une singulière propriété, et auxquelles les Grecs avaient donné des noms caractéristiques. La première s'appelait Klœon, et la seconde Gelon (1), c'est-à-dire que les eaux de la première faisaient pleurer, et celles de la seconde provoquaient le rire (2). Le Marsyas était pour les Phrygiens l'objet d'un véritable culte; on lui offrait des sacrifices, et les offrandes étaient jetées dans la source, qui les engloutissait sous terre.

Alexandre, vainqueur des Pisidiens, se présenta devant Celænæ. Le château était gardé par une garnison de mille Cariens et de cent Grecs, commandés par Atizyès satrape de Phrygie. La position formidable de la citadelle arrêta un moment la marche d'Alexandre: il craignait d'être obligé d'entreprendre un siège difficile; mais la garnison lui envoya des parlementaires, qui promirent de rendre la place si elle n'était secourue à une époque déterminée, ce qui fut accepté. Les secours n'étant pas arrivés, Alexandre remplaça le satrape par Antigone son lieutenant, et y laissa une garnison de quinze cents Macédoniens, c'est pour nous le dernier événement notable dans l'existence de Ce-

ille d'Artabaze. Il y transféra les habitants de Celœnæ; Apamée reçut de Cibotos, un coffre, parce que l'importance commerciale s'ajouta qu'elle devint la seconde ville de la province d'Asie, et la rivale d'Antioche.

Le fleuve Marsyas continuait d'être le plus important de la province, et il prenait sa source. Ce lieu est représenté sur la carte. Apamée devint le chef-lieu de la province, et sa juridiction s'étendit jusqu'à Aemonia. Suivant Strabon, Apamée était située au pied du mont Sigia, et était arrosée par les fleuves Marsyas, Othrimas et Orgas, qui se réunissent dans le Méandre. Le Marsyas coule près de cette ville après s'être écoulé sous terre, non loin d'Aulone, où il prenait sa source. Ce lieu est à 10 milles d'Apamée sur la route de Laodicée. Étienne de Byzance regarde Apamée comme une seule ville, et ne doute point qu'elle n'ait été peuplée de ses habitants. Les géographes ne mentionnent pas la ville d'Apamée, qu'ils appellent la Pisidie.

Apamée fut souvent ravagée par les Perses, et le premier eut le temps d'Alexandre. Pendant le règne de Mithridate, elle éprouva une sécheresse, et le roi de Pont donna ordre pour réparer les édifices. Sous le règne de Claude, elle eut le sort de tant d'autres villes d'Asie, et fut faite par l'empereur des impôts (2).

Le village de Celœnæ a été reconnu au pied du Dinaire par Pococke d'abord, et par Chandler et par d'autres voyageurs. Le village de Dinaire est au pied d'une colline rocheuse, et partout dans les rues un grand nombre de ruines, mais pas de monuments.

Une rivière rapide sortant d'une vallée se coule au milieu du village vers le sud, et traversant la plaine va se jeter dans le Méandre à peu de distance. La seconde rivière prend sa source au pied d'une colline rocheuse et coule à l'un mille du village et coule à l'ouest dans un canal étroit,

c'est, à n'en pas douter, le Marsyas, qu'Hérodote appelle Catarrhactès; il paraît qu'autrefois il sortait d'une grande caverne qui a fini par s'écrouler. Tous ces rochers sont de nature calcaire et n'ont rien de volcanique.

Toute la topographie de ces lieux, examinée tour à tour par de nombreux observateurs, ne laisse pas que de présenter encore quelques obscurités qui ne seront levées que le jour où une bonne carte topographique des plaines de Dombai et de Dinaire aura été dressée. Arundell qui a visité les ruines de Celœnæ, en 1828, en fait la description suivante (1). Nous trouvâmes dans la partie nord-ouest de la ville un grand nombre de fragments d'architecture et des murs à demi enterrés; d'autres avaient été mis à découvert par de récentes excavations et par des éboulements naturels. De semblables catastrophes n'étaient pas rares dans cette région. Nicolas de Damas rapporte qu'un lac tout entier disparut dans les environs d'Apamée, et que d'autres lacs et des fontaines surgirent dans les lieux où l'on n'en avait jamais vu.

Une petite rivière prenait sa source à la base de la colline. En montant à l'Acropolis nous trouvâmes au sommet un théâtre avec des gradins encore en place; au-dessus était une grande area couverte de poteries, sans doute l'Acropole. En descendant nous vîmes une rivière coulant dans la vallée au-dessous de l'acropole du côté du sud-est, et faisant tourner plusieurs moulins; elle rejoint dans la plaine d'autres petites sources et va se jeter dans le Méandre. Un certain nombre d'inscriptions ont été copiées par Arundell, mais aucune ne contenait le nom de la ville. La région du sud-ouest est remplie de fragments de corniches et de colonnes et des fondations de plusieurs édifices antiques qui attendent un plus ample examen de la part des futurs explorateurs.

(1) Seven Churches, p. 108.

CHAPITRE XLIII.

LAC ANAVA. — TCHARDAK GHEUL.

Lorsque Xerxès quitta Celænzæ pour se rendre à Colossæ, il passa près d'une ville de Phrygie nommée Anava et d'un lac duquel on retirait du sel (1). Le lac Tchardak situé près du village du même nom est le même que le lac Anava. Ses eaux sont très-saumâtres, le poisson ne peut y vivre; il s'étend dans une longueur d'environ vingt kilomètres au pied des montagnes qui séparent le district d'Apamée de celui de Cibyra; sa longueur est de cinq kilomètres, il est alimenté par quelques sources qui sortent d'un terrain de poudingue calcaire.

Ce lac porte aussi le nom de Hadji gheul, le lac du pèlerin, et comme il est situé sur la route de Dinaire à Khonos, c'est-à-dire d'Apamée à Colossæ, on ne saurait mettre en doute l'identité du lac de Tchardak avec celui d'Anava.

Colossæ était une des principales villes de Phrygie; Xerxès y passa avec son armée lorsqu'il quitta la Cappadoce pour se rendre à Sardes; le jeune Cyrus y passa quand il marcha contre son frère. Sous le règne de Néron, Colossæ fut renversée par un tremblement de terre; c'est sans doute de cette époque que date la décadence de cette ville. La religion chrétienne, qui s'était rapidement propagée en Cappadoce, s'étendit, sous l'influence des prédications de

cophages indiquent la position de la nécropole; sous l'empire byzantin Colossæ fut complètement abandonnée et une ville du nom de Chonæ fut bâtie un peu au sud au pied d'une colline. C'est cette ville qui a été remplacée par le village moderne de Khonos.

L'historien Nicetas, surnommé Choniates, donne quelques détails sur sa ville natale; sous les empereurs byzantins elle était dans un état florissant, et renfermait une nombreuse population. La grande église était dédiée à saint Michel; cet édifice fut brûlé par les Turcs lorsqu'ils s'emparèrent de Chonæ.

Aujourd'hui le village de Khonos se compose de deux cents maisons et tend encore à se dépeupler. La terre est cependant de bonne qualité, bien arrosée; le village est entouré de beaux arbres, la culture du tabac réussit bien dans ce terrain.

CHAPITRE XLIV.

QUELQUES VILLES DE LA PHRYGIE PARORÉE

De Kara hissar la grande route de Konieh se dirige sur Belouadoun, l'ancienne Polybotum, ville d'origine peu ancienne, car elle n'est mentionnée que par des écrivains byzantins; il ne reste que très-peu de vestiges d'antiquités à Belouadoun, cette ville est éloignée de quarante kilomètres de Kara hissar. On compte trente kilomètres entre Beloua-

akli à Ak cheher on compte
mètres; on trouve dans cette
nombreux fragments d'antiqui-
s aucune ruine importante.

Les places de la Phrygie ont
ment ravagées pendant les guer-
rines et les soulèvements des
ontre les Seldjoukides, que ce
plus que des amas de décom-
cheher occupe l'emplacement
melium, ville de la Phrygie Pa-
acée sur la route de Metropolis
m. La juridiction de Synnada
it jusque-là.

se rendre de Ak cheher à La-
cienne Laodicée, on doit passer
un, petite ville presque déserte,
pe l'emplacement de Tyricum;
pte quarante kilomètres d'Ak
Ilroun, et cinquante de cette
adik. La route est presque tou-
plaine.

cea Combusta était la ville la
entale de la Phrygie; son empla-
est occupé aujourd'hui par la
lle de Ladik, appelée aussi Yor-
lik, Laodicée aux couvertures,
e la fabrication des tapis et des
est la principale industrie des
s. Les ruines de l'ancienne ville
t une immense étendue de ter-
environs de Ladik. Il y avait
en 1834 un reste d'aqueduc que
t en train de démolir. La quan-
tité de colonnes, de chapiteaux
célestaux de marbre que l'on
e à chaque pas montre combien
s somptueux embellissaient l'an-
odicée; mais on comprend bien

Grecs n'ont pas mis la main à
ouvrages. Il y a dans le style
monuments une désolante uni-
qui montre qu'une pratique
vait succédé aux inventions in-
s des Grecs. Presque tous les
des villes de ces régions datent
d ou du troisième siècle de no-
Laodicée est construite sur un
alcaïre marbre, qui a fourni tous
ériaux dont la ville est bâtie;
ce par erreur qu'on dit que le
de Laodicée, « la brûlée », lui a
né à cause de la nature volca-
i pays qu'elle occupe (1).

APOLLONIA DE PHRYGIE — OULOU BOURLOU.

Dans le sud-est de la Phrygie il faut
citer Apollonia, aujourd'hui Oulou bour-
lou, située à vingt kilomètres à l'ouest
du lac d'Égdir, dans une plaine bien
cultivée. Apollonia était à vingt-quatre
milles au sud-est d'Apainée; sur la route
d'Antioche de Pisidie; elle s'appelait pri-
mitivement Margium. Strabon ne fait
que mentionner le nom d'Apollonia; on
doit croire cependant qu'elle a tenu un
rang distingué parmi les villes phry-
giennes. Au nombre des inscriptions
qu'on y a trouvées, on a reconnu de longs
fragments du testament d'Auguste, qui,
par les ordres de cet empereur, avait été
inscrit à Rome sur des tables de bronze,
et dont la copie complète se trouve à
Ancyre. Il est probable que les habi-
tants d'Apollonia avaient, comme ceux
d'Ancyre, élevé un temple à la mémoire
de l'empereur; mais aucun vestige de
cet édifice n'existe plus. D'autres ins-
criptions ont été recueillies dans le vil-
lage d'Oulou bourlou, et plusieurs d'en-
tre elles mentionnent le nom des Apollonia-
tes: on ne peut donc avoir aucun doute
sur l'identité des deux endroits.

La détermination du site d'Apollonia
est due à M. Arundell. Au milieu du
village s'élève un rocher abrupte au
sommet duquel était l'acropole, d'où la
vue s'étend sur toute la plaine envi-
ronnante, admirablement cultivée, et
l'une des plus fertiles de ces districts,
qui pourraient nourrir une nombreuse
population. Il ne reste de l'ancienne
ville que des ruines presque sans forme,
les plus beaux fragments des monuments
ont été employés successivement pour
construire les maisons modernes.

Nous avons réuni dans les chapitres pré-
cédents les documents qui font connaître
les villes anciennes dont la position est dé-
terminée; si l'on compare la liste de ces
villes avec celle que donne le synecdème
de Hiéroclès, on verra combien de la-
cunes présente encore la carte ancienne
de la Phrygie; il reste encore parmi les
emplacements antiques un grand nom-
bre de lieux innommés, et des doutes
existent sur l'identité de deux ou trois
villes: la tâche des futurs explorateurs
consiste à éclaircir ces questions et à

7. Hamilton, *Rech.*, t. II, 193.

ajouter encore quelques noms à la liste des villes connues. Bien des routes sont encore à suivre, qui mèneront certainement à la découverte de monuments ignorés.

CHAPITRE XLV.

MARCHE DU JEUNE CYRUS DE SARDES A TARSE.

Le jeune Cyrus, nommé gouverneur de la Lydie, apprenant que son frère Artaxerxe a été désigné par leur père Darius pour lui succéder au trône, forma le projet de le renverser et de se substituer à sa place. Cet événement, commun dans les annales de l'Orient, eut un immense retentissement dans l'histoire, parce qu'au nombre des Grecs enrôlés sous les enseignes de Cyrus, se trouvait Xénophon, qui, après la défaite du jeune prétendant commanda la retraite des Dix Mille. Nous nous bornerons dans ce chapitre à suivre les étapes de Cyrus depuis son départ de Sardes, et nous ferons en sorte d'identifier les points remarquables de ses haltes avec les localités modernes, conformément au récit de Xénophon.

Cyrus, sous prétexte de s'opposer aux empiétements du satrape Tissapherne, enrôla des troupes grecques, et quitta sa résidence de Sardes, en l'année 404 avant notre ère. Xénophon a eu le soin de noter presque toutes les distances en parasanges entre les principales villes,

phie (1). Cette ville n'existait pas encore; du reste il n'avait pas à traverser son territoire, puisque sa marche inclinait au sud. Il met trois jours pour traverser la Lydie, et fait 22 parasanges. Arrivé au bord du Méandre, il passe le fleuve sur un pont de sept bateaux, et après une marche de 8 parasanges, il va faire halte à Colossæ, ville de Phrygie. Il avait parcouru 30 parasanges ou 140 kil. 610. Colossæ, dont la position est connue, est représentée par la ville moderne de Khonos; cette ville était une des plus florissantes de la Phrygie Parorée; elle était généralement un point d'étape des armées perses.

Cyrus fit une halte de sept jours dans cette ville, où il fut rejoint par un corps de quinze cents vétérans et scutaires, sous les ordres de Menon. Partant de Colossæ, il fait une marche de 20 parasanges jusqu'à Celænzæ; soit 93 kil. 740 m. Cyrus possédait à Celænzæ un palais et un parc rempli de gibier; il séjourna trente jours dans cette ville pour s'y livrer au plaisir de la chasse, peut-être aussi dans le but de dérouter le roi Artaxerxe sur ses projets ultérieurs, et laisser son armée dans l'ignorance de ses desseins. Celænzæ était située à la jonction de la rivière Orgas et du Méandre; elle est remplacée par la petite ville moderne de Dinairé. Au bout de trente jours, Cyrus se remit en marche; il fit 10 parasanges, 46 kil. 870, jusqu'à Peltæ. La position de cette ville n'est pas parfaitement déterminée, mais

kil. 244. Cette localité est r M. de Hammer comme le la province de Kermian, dont quelquel rapport avec le nom plaine de Kermian est au sud-ville moderne d'Ouschak, à géographiques d'Ischekli. ourne ensuite au sud, et fait e de 30 parasanges, 140 kil. vers le pays montagneux de ar Afium kara hissar, et ataine de Caystropedium, ville lée, Cyrus y resta cinq jours. cette ville qu'il reçut la vi-axa, femme de Syennesis, icie.

agné d'Épyxa, il fit en deux 0 parasanges, 46 kil. 87, pour Thymbrium, où se trouvait la le-Midas. Ce lieu est marqué source abondante et limpide ou bounar derbent, le défilé de source, entre les villes de Is-de Ak cheher. Thymbrium s rapproché de cette dernière

int ensuite à Tyriæum en deux marche, il fit encore 10 para- kil. 870; c'était une ville im- Il y demeura trois jours dans le plaine voisine de la ville. se la revue de son armée; compagne toujours le prince fait opérer la paye de son ar- les sommes que la reine lui rtées. Tyriæum occupait l'em- de Uğoun, petite ville dis- 4 kil. nord-ouest de Ladik, Laodicée.

fait ensuite 20 parasanges, 10, en trois marches pour ga- ium, Konieh, la dernière ville e, où il séjourna trois jours. jours il traversa la Lycæonie arasanges, 140 kil. 610, jus- thra; il mit cinq jours à par- te distance. Les habitants de nie ayant tenté de s'opposer he, Cyrus permit à son armée le pays au pillage. Epyxa us en cet endroit et retourna en franchissant le Taurus. versa la Cappadoce et fit 25 pa- 117 kil. 175, en quatre jours, ana ou Tyane. Cette ville était u d'un vaste district qu'on

appelait la Tyanitis. Elle était très-riche et très-peuplée; on en reconnaît l'empla- cement au village d'Istyanas. C'est en- core le nom d'un district comprenant le village de Ketch hissar. La distance de cette place à Kara bounar, est de quarante-neuf à cinquante milles. La distance de Tyane aux portes de Cilicie n'est pas marquée dans l'itinéraire de Xénophon; elle est en réalité de soixante-cinq milles géog., puisqu'en peut la par- courir en dix-huit heures de marche. 107 kil. 801. Cyrus passa ce défilé qui porte aujourd'hui le nom de Kulek bo- gaz, le défilé du Moucheron. Il a été rendu très-praticable par Méhémet Ali, qui y fit exécuter de grands travaux. Ayant passé le défilé, Cyrus eut à franchir une distance de 20 parasanges pour arriver à Tarse, capitale de la Ci- licie. S'étant mis en relation avec Syen- nesis, roi de Tarse, Cyrus passa vingt jours dans cette ville, dans le repos. Il fit ensuite 10 parasanges, 46 kil. 870 en deux jours, et arriva au fleuve Sarus au sud de la ville d'Adana, et, par une marche de 6 parasanges, 28 kil. 435, il arriva au fleuve Pyramus, qu'il passa aux environs de Mopsuestia, au- jourd'hui Missis, ville presque abandon- née. Enfin Cyrus fit 15 parasanges, 70 kil. 305, en deux marches, et arriva à Issus dont les ruines se voient au nord de la petite montagne de Kara kaia, la pierre noire. Il séjourna trois jours à Issus, et fit ensuite 5 parasanges, 28 kil. 435, pour gagner le défilé qu'on appelait *portes Syriennes*, et que les Turcs nomment Dëmir kapou, la porte de fer. On y voit des restes de construc- tion antique.

La route de Cyrus à travers l'Asie Mineure se résume donc dans le ta- bleau suivant :

	Parasanges. Kilomètres.	
De Sardes :		
Colossæ.....	30	140,610
Celæna.....	20	93,740
Peltæ.....	10	46,870
Ceramorum agora....	12	56,244
Caystropedum.....	30	140,610
Thymbrium.....	10	46,870
Tyriæum.....	10	46,870
Iconium.....	20	93,740
Barathra.....	30	140,610
Dana.....	25	117,175
Portes de Cilicie.....	23	107,801
Tarse.....	20	93,740
Sarus, fl.....	10	46,870
Pyramus, fl.....	5	23,435
Issus.....	15	70,305
Portes syriennes.....	5	23,435
Total.....	275	1288,925

PRÉCIS DE LA MARCHÉ D'ALEXANDRE LE GRAND À TRAVERS L'ASIE MINEURE.

Alexandre traverse l'Hellespont, de Sestos à Abydos, et se rend directement à Ilium, où il fait des sacrifices à Minerve Iliade. Il se met en marche, rejoint son armée à Arisbé, et vient camper au bord du Practius. De là il se dirige par Colonnès, et arrive à Hermoté.

L'armée des Perses était campée aux environs de Zélia, sur la rive droite du Granique. Le 21 mai 334 avant notre ère, Alexandre attaque les Perses. Après avoir remporté sa première et plus

Milet prise, il marche sur Halicarnasse, que l'armée emporte après un long siège.

Alexandre entre en Lycie, s'empare d'Hyparna, ville forte, détruit le fort Phœnix, et vient occuper Telmissus, Xanthus et Patara.

Côtoyant la Lycie, l'armée d'Alexandre franchit le passage difficile du mont Climax par Phaselis, entre en Pamphylie, prend la ville de Perga. Les députés de la ville d'Aspendus viennent faire leur soumission. De Perga Alexandre marche sur Sidé, Syllœum, remonte la vallée du Cestrus, franchit le Taurus, s'empare de Sagalassus, et soumet la Pisidie.

Il marche ensuite sur la Phrygie; Celæna se rend sans combat; Alexandre marche sur Gordium, où il tranche le nœud Gordien, soumet la Paphlagonie et la Cappadoce; il entre dans la Cilicie, séjourne à Tarse, et va livrer à Darius sa dernière bataille dans les plaines d'Issus.

La marche d'Alexandre dans l'Asie Mineure peut se résumer ainsi :

	Milles (1). Kilomètres.	
De l'Hellespont :		
Granique, fl.....	52	76,960
Ilium.....	75	111,000
Sardes.....	139	205,720
Éphèse.....	56	82,880
Halicarnasse.....	80	118,400
Alinda, Telmissus.....	122	180,560
Xanthus Patara.....	140	207,200

GALATIE.

CHAPITRE XLVI.

ARRIVÉE DES GAULOIS.

ays qui reçut le nom de Gallo-ont de Galatie était un démem-nt de deux grandes provinces, le et la Phrygie. Déjà, sous les rois plusieurs parties notables de ces s avaient subi des modifications, us le rapport des gouvernements, us celui des frontières. Les rois it avaient possédé une partie de rgie, les rois de Bithynie s'étaient s de plusieurs villes du Pont et i territoire; c'est en cet état de brement politique que se trou-ces provinces lorsque les Gau-rivèrent en Asie : c'est aussi ce vorisa leur établissement dans le de l'Asie Mineure.

rois de Pergame, s'appuyant sur és des Romains, faisaient la guerre is de Bithynie.

omède, qui avait à se défendre ulement contre leurs attaques, ncore contre l'alliance occulte de blique romaine, résolut d'appeler eours un peuple dont la renom-ait déjà franchi les mers.

Gaulois, campés aux portes de e, menaçaient cette république mitié onéreuse. Ils furent appe- Nicomède, et entreprirent cette te expédition qui eut pour ré- la conquête de la Phrygie centrale. r nous, nous ne devons pas nous r sans un sentiment d'orgueil il, que les Gaulois ont pénétré u centre de l'Asie Mineure, s'y ablis, et ont laissé dans ce pays ivenirs impérissables. Si le nom ncs est le terme général sous le- s Orientaux désignent les habi- s l'Europe, c'est que nos ancêtres flué d'une manière notable sur tinées de l'Orient dès les pre- siècles de notre histoire. Cette ce, confondue avec celle des Ro- quand la Gaule elle-même fut

réunie à leur empire, s'est relevée puis- sante et active, lorsque l'empire romain s'est écroulé; les Latins ont renouvelé en Orient les exploits des Gaulois. C'est la France qui conduisait et poussait les essaims de croisés à travers les monts et les plaines de l'Asie, et, dans les temps modernes, c'est sous l'égide de François 1^{er} et de Louis XIV que les nations chrétiennes commencèrent à commercer sans crainte avec les nou- veaux vainqueurs de l'empire byzantin.

Il n'est donc pas sans intérêt d'exa- miner sur quelles bases s'est constitué l'empire des Gaulois en Asie, comment ils sont parvenus à s'établir au milieu de royaumes qui, à cette époque, étaient à l'apogée de leur puissance. Cette fu- sion si prompte et si facile des conqué- rants européens avec les peuples asia- tiques n'est pas un des phénomènes les moins curieux de cette expédition. Tous les princes décorés des titres pompeux de rois de Pergame, de Pont et de Bi- thynie, s'empressèrent de concéder à nos barbares ancêtres autant de terres qu'ils en voulaient pour former cette république des Galates que la puissance de Rome se garda bien d'anéantir, mais qu'elle respecta plus que l'héritage d'Alexandre.

Lorsque les Gaulois arrivèrent en Asie, ils se trouvèrent en rapport avec des peuples étrangers comme eux, et comme eux venus d'Europe, les Grecs, les Phrygiens, les Mysiens, les Bi- thyniens. Nous avons vu dans quel état se trouvait le royaume de Bithynie à cette époque. Deux compétiteurs, sou- tenus l'un et l'autre par des alliés puis- sants, et excités par de perfides conseils, étaient en présence : Nicomède et Zipre- tes étaient sur le point d'en venir aux mains.

Le nom des Galates commençait à se répandre en Orient; les exploits des tribus guerrières qui, sous la conduite de Brennus (1), avaient ravagé la Grèce

et parcouraient la Thrace en rançonnant les villes, portaient la terreur au milieu des populations. En abandonnant la Grèce après la mort de Brennus, les Gaulois se séparèrent en deux corps; l'un resta dans la Dardanie, l'autre traversa les armées à la main, la Thessalie et la Macédoine, vivant de pillage et de contributions levées sur les habitants. Ce dernier corps, fort de vingt mille hommes, reconnaissant pour chefs Léonorius et Léontarius (1), arriva jusqu'à Byzance, rendit tributaire toute la côte de la Propontide, et, devenu maître de Lysimachie, dont il s'était emparé par surprise, il s'établit dans la Chersonèse, et descendit l'Hellespont. La vue des riches campagnes de l'Asie, dont ils n'étaient séparés que par un détroit, donna à ces Gaulois le désir d'y former un établissement. Ils députèrent quelques-uns des leurs vers Antipater, qui commandait sur cette côte. Le bruit de leurs exploits les présédait en Asie, et Antipater, n'osant pas leur résister ouvertement, suscita de continuelles difficultés pour gagner du temps. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la tentative que firent les Gaulois pour s'emparer de la Troade (2), mais cette province avait été tellement ravagée par la guerre, qu'ils ne trouvèrent pas une place susceptible d'être mise en état de défense. La ville d'Alexandria-

Troas n'était alors qu'un bourg avec un temple de Minerve; elle dut son as-

trembler les peuples amollis et habitués au joug. Nicomède appela en Bithynie le corps des Gaulois de Léonorius, qui était resté près de Byzance, et, fort de ces auxiliaires, il eut bientôt réduit les rebelles.

Le traité signé entre Nicomède et les Gaulois nous a été conservé par Photius.

« Les Gaulois demeureront toujours unis par les liens de l'amitié avec Nicomède et sa postérité.

« Ils ne pourront jamais, sans le consentement de Nicomède, former aucune alliance; ils resteront toujours les amis de ses amis et les ennemis de ses ennemis.

« Ils donneront des secours aux Byzantins toutes les fois qu'ils en seront requis.

« Ils se porteront bons et fidèles alliés des villes de Tios, Ciera, Chalcédoine et Héraclée. »

C'est à ces conditions que le roi leur ouvrit l'entrée de ses États, et fournit des armes à ceux qui en manquaient.

Le passage des Gaulois en Asie s'effectua sous l'archontat de Damoclès, l'an de Rome 476, A. C. 278 (1).

Dans le principe, le corps des Gaulois venus en Asie se composait de trois tribus principales : les Tolistoboiens, l'une des plus puissantes tribus gauloises qui fondèrent des établissements dans la Germanie, dans l'Italie et dans l'Illyrie. Les Boiens, souche de cette tribu, habitaient la Lyonnaise et l'A-

né son nom de celui de son
mus. Il paraît avoir toujours
été par les Tectosages, et n'a
dans l'histoire le souvenir de
exploits.

concéder par le roi de Bithynie
lis guerriers ne pouvait suffire
hibition. Ils entreprirent bien-
péditions contre leurs voisins,
bièrent, et offrirent de leur
out. Ils étaient entrés dans ces
comme les alliés d'un prince
et, tout barbares et illettrés
ient, leur politique fut assez
ez habile, pour attirer à eux
Grecs, les Phrygiens, délicats
s habitants de ces villes som-
Ceux-ci acceptèrent la rude
s Gaulois, et formèrent avec
alliance assez intime pour que
eût des Romains eux-mêmes
a Gallo-Grèce. Toutes les na-
l'Asie Mineure, menacées de
taquées de près, se soumi-
nation gauloise, et l'Asie en
l'aurus ne fut plus qu'un pays
qu'ils se partagèrent à leur
Trocmiens eurent en partage
de l'Hellespont, la Paphlago-
ie portion de la Cappadoce;
et l'Ionie échurent aux Tolis-
qui allèrent s'établir au delà
Sangarius, et les Tectosages
oute la portion septentrionale
rygie et de la Cappadoce. Ils
t à leur nouvelle conquête le
la mère patrie, et la Galatie
fut placée au premier rang
inces indépendantes de l'Asie

ers cette époque que les Ro-
gèrent à porter leurs armes
contre. Fidèles à une politique
vait toujours réussi, ils com-
it à exciter contre les Gaulois,
ation qu'ils redoutaient, les
e Phrygie et de Bithynie; mais
e d'Annibal dans ce dernier
suffisait pour déjouer leurs in-
fut Attale, père d'Eumène,
nier déclara la guerre aux Gau-
ous prétexte de s'affranchir de
ue payaient les rois de Per-
cette guerre fut heureuse, car

les Gaulois se retirèrent au delà du fleuve
Sangarius. Cependant, ils ne cessèrent
pas de jouir d'une assez grande influence
sur les princes de l'Asie Mineure,
prêtant leur secours intéressé dans les
dissensions nombreuses qui divisaient
ces princes souverains, et qui préparaient
le succès des armes romaines. Ils en-
voyèrent un corps nombreux comme
auxiliaire à Antiochus le Grand; mais
les conseils d'Annibal et la coopération
des Gaulois ne le sauvèrent pas d'une
défaite. La vengeance de Rome s'atta-
cha bientôt aux alliés du roi: le consul
M. Manlius, jaloux de surpasser les
exploits de Scipion, marcha contre les
Gallo-Grecs sans attendre les ordres du
sénat. L'expédition de Manlius eut lieu
l'an 565 de Rome (A. C. 189); il y
avait quatre-vingt-neuf ans que les Gau-
lois étaient établis en Asie. En voulant
accomplir son projet d'invasion dans la
Galatie, le général romain fut assez
habile pour décider les princes Attales
à lui servir d'auxiliaires. Aidé des trou-
pes de Pergame, et guidé par des alliés
qui connaissaient le pays et les popula-
tions, il n'hésita pas à se mettre en
campagne. Néanmoins, au lieu de mar-
cher directement sur la Galatie, il fit
un long circuit en suivant la chaîne du
Taurus.

Les Gaulois, vaincus malgré des pro-
diges de valeur, firent leur soumission
aux Romains.

Le consul, qui s'était montré si exi-
geant et si avide envers les peuples de
la Carie et de la Pisidie, accorda aux
Gaulois une paix honorable, ne leur
imposa aucun tribut, maintint leurs lois,
et se contenta de leur défendre de faire
des incursions chez les alliés des Ro-
mains. Le sénat confirma par un décret
l'indépendance des Gaulois. Cette faveur
si rarement accordée aux peuples con-
quis, les attacha définitivement à la for-
tune de Rome. Établis au milieu des mo-
narchies nées de la succession d'Alexan-
dre les Gaulois conservèrent la forme
de gouvernement usitée dans les Gaules.
Chacun des peuples formant la con-
fédération gauloise fut divisé en quatre
tétrarchies; chaque tétrarchie avait un
tétrarque, un juge, un général, subor-
donnés au tétrarque, et deux lieute-
nants subordonnés au général. Les états

se tenaient dans un lieu nommé Drynemeton, situé sans doute au milieu d'une forêt de chênes qui leur rappelait le culte de leurs pères (1), et le grand conseil qui assistait les douze tétrarques réunis se composait de trois cents personnes. Les Romains, en modifiant ce gouvernement, lui conservèrent l'apparence d'un État républicain, jusqu'à ce que la souveraineté fût réunie sur la tête de Déjotare, le dernier prince qui jouit de l'apparence d'un pouvoir national (2).

Les Galates se montrèrent les fidèles alliés des Romains dans les guerres contre Persée. Ils eurent beaucoup à souffrir pendant la guerre de Sylla contre Mithridate ; la Galatie fut envahie par le roi du Pont ; les principaux habitants furent massacrés, et le pays, réduit en province, reçut des gouverneurs particuliers. Après la défaite de Mithridate par Pompée, la Galatie rentra sous la domination romaine ; mais on ne lui rendit plus ses tétrarques. Déjotare, prince galate, reçut le titre de roi. Il eut pour successeur son secrétaire Amyntas, qui dut cette faveur à un caprice de Marc-Antoine. On ajouta à son royaume plusieurs parties de la Pisidie et de la Cappadoce ; mais tous ces nouveaux royaumes, sans force par eux-mêmes, n'avaient qu'une existence précaire. Amyntas mourut après un règne de douze ans, et ses enfants n'héritèrent pas du trône de leur père.

par des propréteurs, dont les noms nous sont également conservés dans un grand nombre d'inscriptions. Nous ne pouvons révoquer en doute un fait attesté par saint Jérôme (1) de l'usage de la langue gauloise en Asie. Les noms gaulois d'Albiorix, Ateporix, etc., conservés dans les inscriptions, prouvent que la nationalité gauloise ne s'était pas effacée après un séjour de deux cents ans en Orient. Mais un fait qui est complètement en faveur de ceux qui pensent que le gaulois ne fut jamais une langue écrite, c'est que parmi les innombrables inscriptions qui ont été recueillies depuis trois siècles dans l'ancienne Galatie, pas une seule n'est écrite en gaulois. Les actes émanant du conseil général des Galates sont tous en langue grecque ; les actes publics émanant du pouvoir impérial, les inscriptions relatives aux magistratures militaires, aux légions, aux routes, sont tous en latin ; on avait soin quelquefois de mettre une traduction grecque à côté de l'inscription latine.

Le même sénatus-consulte qui inscrivit la Galatie au nombre des provinces, déclara Ancyre métropole de toute la Galatie. Les deux autres capitales des Galates, Tavium et Pessinunte, commencèrent à déchoir à partir de cette époque. La destinée de ces deux villes fut tellement uniforme, que l'une et l'autre sont restées pendant des siècles englouties dans un oubli complet, et

lus avec eux dans la période qui précède le règne des césars.

Il y a donc les conséquences des événements que nous avons rapidement racontés. Deux peuples braves et entreprenants viennent l'un après l'autre assurer leur puissance sur une des plus riches parties de l'Asie Mineure, et tous deux réussissent sans de grands efforts à affermir leur autorité d'une manière durable. On ne peut se lasser d'admirer l'habileté et le bon sens politique des Romains, qui partout s'annoncent par l'éclat de leurs victoires et s'impatronisent par les bienfaits de la paix. Après avoir préparé l'affermissement des États qu'elle redouble, elle frappe un grand coup sur les Gaulois; mais, à peine vaincue, elle leur tend la main, lui conserve son royaume et son gouvernement, n'annule son pouvoir dans la capitale des Gaulois que par la sagesse de ses lois, l'éclat de ses arts et la pompe de ses fêtes.

Les Gaulois n'avaient pas suivi une marche si différente. Sans pitié pour les vaincus, ils leur opposaient des obstacles, ils se montrèrent voisins secourables pour les princes qui réclamaient leur pitié. Ils conservèrent aux villes vaincues tout leur pouvoir, leurs lois, leurs croyances et même leurs superstitions. Sous la domination gauloise, les pèlerins n'en accouraient pas moins aux panégyries de Pessinunte, et les prêtres de la déesse purent continuer à annoncer aux Romains le jour de leur domination, par les oracles, était arrivé (1). Mais, de ces deux peuples, marchant vers le même but, se cachait sous les mêmes apparences, se vaine d'abord, mais conservant sa dignité aux peuples vaincus, et ne voulant pas oublier, par un gouvernement sage, de répondre à leurs besoins, le joug qui pesait sur eux.

Le saint Paul parcourut l'Asie Mineure pour prêcher le christianisme, et ses succès furent de ceux chez qui la parole de l'apôtre fructifia le plus vite. Ancyre fut une des premières villes où le christianisme se leva en Orient; aussi reçut-elle le nom d'Église apostolique. Les habitants d'Ancyre figurèrent aux con-

t. Liv., *ubi supra*.

ciles de Nicée et de Chalcédoine. Deux conciles furent tenus, en 314 et en 358, dans la capitale de la Galatie. Les *Notices ecclésiastiques* divisent la Galatie en seize évêchés sous deux dénominations, la Galatie-Salutaire et la Galatie-Consulaire. Ancyre appartenait à cette dernière province.

Malgré tant de ravages et de guerres désastreuses, la Galatie, par la fertilité de son sol et la richesse de ses produits agricoles, est encore une des provinces les plus heureuses de l'Asie Mineure, car les vieux Gaulois, guerriers intrépides, peu soucieux des arts, et complètement étrangers aux lettres, avaient l'agriculture en grande estime, et ce n'est pas le hasard qui les dirigea dans le choix qu'ils firent de ces provinces pour s'y fixer de préférence à d'autres cantons de l'Asie Mineure. Un climat sain et tempéré, un pays coupé de montagnes et de plaines, où les troupeaux trouvaient une nourriture abondante et choisie, un grand lac au sud de la province qui fournissait du sel au delà des besoins pour les troupeaux et pour les hommes, et des hivers assez froids pour leur rappeler les frimas de leur patrie, qui retrempe les forces abattues par les chaleurs de l'été, tels étaient les éléments de prospérité sur lesquels ils avaient compté.

CHAPITRE XLVII.

ÉTAT DE L'AGRICULTURE.

Les troupeaux nombreux qui se sont perpétués dans ces contrées avaient attiré leur attention; on sait que dans l'antiquité il n'y avait pas de meilleurs bergers que les Gaulois. Aucun peuple ne savait si bien gouverner les troupeaux, soigner les brebis, préparer les laitages et recueillir les produits. Ils estimaient qu'un berger ne peut bien gouverner plus de quatre-vingts moutons. Ils avaient soin de frotter les brebis fraîchement tondues avec de l'huile et du vin, et couvraient d'une peau les toisons les plus précieuses.

Les anciens pensaient que le sel fossile doit être choisi de préférence pour saler les fromages, et Strabon nous atteste que l'Asie Mineure en exportait

jusqu'en Italie. L'usage des préparations diverses du lait s'est perpétué en Galatie; les Turcomans et les Nomades font du lait la base de leur nourriture. Ils estiment particulièrement le lait aigri et à demi caillé, qu'ils appellent *youhourt*. Varron nous apprend que la substance laiteuse qui sort de la feuille d'un figuier fraîchement coupée servait, chez les Grecs, pour faire cailler le lait. Les moutons de la Galatie sont de la même race que ceux de la Cappadoce; ils portent une queue large et pesante qui forme une masse de graisse du poids de vingt livres et au delà. Ce sont ces troupeaux qui faisaient la richesse du roi Ariarathe. La laine de ces brebis est touffue, mais n'est pas assez belle pour être employée en tissus un peu fins. Les anciens bergers étaient dans l'usage d'arracher la toison des brebis et non pas de la couper (de là le mot *vellera*); c'est sans doute à cause de cette habitude cruelle et malsaine que l'on était obligé d'appliquer un apozème sur les brebis fraîchement tondues. Mais il paraît que cette habitude n'était pas générale en Galatie, car Varron en a fait la remarque (1).

La toison des brebis, soit naturelle, soit travaillée, servait de vêtement aux bergers gaulois. Varron les représente vêtus du *diphthère* ou peau de brebis. Les diphthères les plus fins étaient en peaux de chèvres. Ce vêtement est encore usité dans la Bretagne et dans les Landes. Ce sont deux peaux de chèvres

chez les Asiatiques, de quelque religion qu'ils soient. Sans chercher à se faire illusion, on reconnaît quelquefois, surtout parmi les pasteurs, des types qui se rapportent merveilleusement à certaines races de nos provinces de France. On voit plus d'hommes blonds en Galatie qu'en aucun autre royaume de l'Asie Mineure; les têtes carrées et les yeux bleus rappellent le caractère des populations de l'ouest de la France. Cette race de pasteurs est répandue dans les villages et les yaela camps des nomades des environs de la métropole.

CHAPITRE XLVIII.

LES CHÈVRES D'ANGORA.

Il y a bien longtemps que la belle race des chèvres d'Angora a déjà attiré l'attention des voyageurs qui ont parcouru la région très-limitée qu'elle habite. Dès l'année 1554, Busbek, ambassadeur de Hollande, proposait à son gouvernement d'en transporter quelques sujets en Europe. Les voyageurs géographes ont tour à tour émis, dans leurs ouvrages, quelques idées sur les moyens de transporter hors l'Asie, et surtout de multiplier en Europe, cette race de chèvres. L'auteur de ce livre a lui-même, dans diverses publications, traité cette question d'une manière incidente; nous allons résumer ici les renseignements les plus précis recueillis jusqu'à ce jour.

le toison soyeuse des chèvres ; on ne saurait trouver ailleurs de comparable. »

Le voyageur Busbeck, partant de Constantinople pour se rendre à Amasie, ne compta pas rencontrer ces chèvres à toison longue. Il en trouva qu'à l'est du Sangarius, dans les environs de la ville de Bey bazar, à une distance éloignée que d'une journée de marche de l'Angora. Les moutons à large toison sont également très-nombreux dans cette contrée. On des chèvres est, dit-il, presqu'entièrement belle que la soie, d'une extrême finesse, brillante et longue jusqu'à couvrir le sol. Les bergers n'ont pas l'habitude de la tondre, mais de la laisser pousser. On lave souvent les chèvres dans les ruisseaux d'eau courante, et elles ne paissent que dans des cantons où croît une herbe verte et mai. Elles ont un court gazon qui est très-fine et à la finesse de la toison. Il est généralement reconnu que tout excellent territoire ou de nourriture est favorable à la toison.

On trouve dans ces contrées de nombreux troupeaux de chèvres à Angora, où les femmes les tissent, les teignent, et en fabriquent des étoffes soyeuses et brillantes, comme celle *cymatilis*, et qui est employée pour les vêtements des sultanes. En 1711, donna, le portrait des chèvres d'Angora ; il a traversé la province de Galatie, et, comme l'a fait Busbeck, que le fin gazon de ces contrées est favorable à la finesse et au brillant de ces toisons, qui pendent en longues tresses, et acquièrent une longueur de sept ou huit pouces. Ces toisons sont jamais exportées brutes, mais sont filées et travaillées dans les contrées pour ne pas priver les habitants de cette branche d'industrie.

Le long du fleuve Halys, Tournefort ne trouva aucune chèvre d'Angora ; mais les troupeaux qu'il a rencontrés sont composés de chèvres comme la race de Kouiah (chèvres à très-longues oreilles pendantes) donnant beaucoup de lait, et la toison ne sert que pour la couverture des feutres. A l'ouest, au sud-ouest, Pococke rencontra

les premiers troupeaux vers Sevir hissar. Ainsworth ne trouva pas la race de ces chèvres répandue vers l'ouest, au delà de la jonction des deux branches du Sangarius.

Aucher Éloi, venant de l'orient, rencontra des troupeaux de chèvres blanches, dès son entrée en Galatie, vers Nally khan.

Paul Lucas estime que cette race est renfermée dans un cercle de huit à dix jours de marche, dont Angora occupe la partie supérieure. Cette province porte le nom de Haïmanah. Il attribue aussi à la finesse du gazon la qualité de la toison. Lucas avait pris soin d'envoyer, en Angleterre et en France, quelques échantillons de ces toisons, pour en faire des perruques, les grandes perruques étant de mode alors ; mais son projet de commerce ne put avoir de suite, l'exportation des peaux brutes et des toisons étant prohibée.

La filature et le tissage des poils de chèvre est encore aujourd'hui renfermée dans la seule ville d'Angora, et les étoffes qu'on y fabrique ont conservé leur haut prix.

La qualité la plus inférieure du poil de chèvre coûte, à Angora, de douze à quinze francs l'oke (1 kil. 25) ; la plus belle va jusqu'à soixante-dix francs : aussi est-ce la richesse des habitants d'Angora.

Macdonald Kinneir, qui a traversé plusieurs fois l'Asie Mineure, a rencontré, à l'est de l'Halys, de nombreux troupeaux de chèvres, mais pas une seule de la race d'Angora. Il regarde ce fleuve comme la limite orientale de la race d'Angora.

Ainsworth, venant de l'Halys, rencontra pour la première fois les chèvres d'Angora dans un campement de Turcomans appelé Hassan-Oglou, à l'ouest de la chaîne de montagnes, à une petite journée de marche d'Angora. Quant au développement de cette race, du nord au sud, elle ne dépasse pas les montagnes de Kalatjik au nord, et au sud celles de Seid el ghazy, c'est-à-dire qu'elle est renfermée dans la plaine appelée Haïmanah.

Lorsque Hamilton visita la ville d'Angora, en 1836, il trouva le commerce et l'industrie du poil de chèvre dans un

état de décadence relativement aux anciens temps, parce que la jalousie des Turcs à l'égard des Arméniens, qui sont les plus grands détenteurs de troupeaux, avait porté les premiers à établir un monopole sur le poil de chèvre, et le droit d'exportation était réservé aux seuls Musulmans. Mais peu de temps après, un ordre de la Porte rendit de nouveau ce commerce libre. Le nombre des troupeaux de chèvres allait en décroissant.

Tout le montant des exportations ne dépassait pas vingt mille okes, et il y avait très-peu de fabriques en activité à Angora même. Cependant, en 1839, Ainsworth calcule que le montant des exportations est beaucoup supérieur au chiffre que nous venons d'indiquer; mais d'après une remarque de son compatriote, peut-être fait-il entrer dans son compte l'exportation de la laine de brebis.

Le géographe turc Ewlia, écrivait en 1648 : « La récolte de leur toison se fait d'une manière particulière; les chèvres ne sont pas tondues comme on tond les brebis, on prétend que cela nuit à la finesse de leurs soies; mais on arrache la toison brin à brin. Cette cruelle méthode fait pousser aux pauvres chèvres des cris lamentables. Les bergers ont l'habitude de laver leurs corps avec de l'eau de chaux et de la cendre; le poil tombe naturellement, et le corps de l'animal reste nu. » — Il

chèvre d'Angora, et c'est à tort que les traducteurs de Strabon ont cru reconnaître cet animal dans les *Δορξέ*, dont parle Strabon. Il est probable que les *Δορξέ* étaient les moutons sauvages qui sont encore répandus dans les montagnes de la Cappadoce et du Pont.

Il devient à peu près certain que, dans l'antiquité, cette race de chèvres était inconnue à l'ouest de l'Halys, et qu'elle s'est répandue dans les parages d'Angora à la suite des excursions des tribus turcomanes, qui sont les plus parfaits éleveurs de troupeaux. Aucher Eloi recueillit quelques documents à ce sujet, pendant son séjour à Angora, et son voyage contient le passage suivant :

« Les races d'animaux remarquables par la longueur du poil tels que chèvres, chats, ne s'étendent pas dans un rayon de plus de vingt-quatre lieues autour d'Angora, elles ont été apportées dans le treizième siècle. A cette époque, Soliman Schah, tige de la maison des Ottomans, ayant voulu se soustraire à la domination de Gengis Khan, quitta le pays de Kharizme ou des Turcomans, à l'est de la mer Caspienne, chassant devant lui à petites journées les troupeaux de chèvres, dont la horde tirait sa principale nourriture, pour venir dresser ses tentes dans l'Asie Mineure. Il pénétra jusqu'à l'Euphrate; mais, s'étant hasardé à passer ce fleuve à cheval, il s'y noya. Ertoghrol, son fils, s'avança davantage dans l'Anatolie, où

leur origine chorasmienne et errante, se sont trouvées un s les plaines de la Galatie dans leur propre climat : elles s bergers suivant la même et se sont trouvées en un mot ne colonie isolée, qui n'a pas i du côté de l'ouest un pays qui mêmes analogies, ce qui l'a de se développer de ce côté.

straire, on a observé que ces ives leurs longues tresses soyeu-ndantes, se sont étendues fort ers l'est, dans un grand cercle es de l'Asie antérieure, et que, grand nombre de localités, il ore des troupeaux indigènes, ison, comparée avec celle des l'Angora, paraît être tout à blable. Le professeur Peter-ichet à Bagdad des gants de e faits dans le Kurdistan orien-ont tout à fait semblables aux ngora.

orth a trouvé en Assyrie, dans gnes à l'est de l'Euphrate, au ne grande variété de chèvres, e qui, à part sa couleur brune, à fait semblable à la chèvre . Elle a, comme elle, de gran-s soyeuses et frisées, et des cor-s.

de celles-ci, il y a de grands t de chèvres, dont la toison est euse et frisée, mais dont la st noire. Ces races s'étendent e en proche vers l'est jusqu'à spèce connue de Bokara. On ntre aussi dans le Djebel- dont la beauté n'est pas in- celles d'Angora.

fabrique des tapis et des etof- sont connues sous le nom de non pas du nom du chameau, il ne donne qu'une étoffe sans mais du nom de Seil-el-Kem- est celui de la chèvre. C'est Tournefort appelle les étoffes Agora.

re qu'on s'élève dans les hauts de l'intérieur de l'Asie, dans its secs et froids, l'espèce des'améliore comme en Perse, à : et au Thibet, et fournit cette nrière du schall de poil de ia-Ha-La des Chinois, qui se

compose non-seulement des poils soyeux de l'animal, mais encore du duvet doux et fin qui croît à la racine des poils.

Corancez, pendant son séjour dans l'Asie antérieure, de 1800 à 1812, a fait, des chèvres d'Angora, l'objet d'un mémoire important, et Tchibatcheff a fait aussi d'excellentes recherches sur le commerce d'Angora et des autres villes de l'Asie Mineure.

Les pasteurs de l'Asie Mineure forment une grande partie de la population du pays, soit comme bergers de brebis, soit comme gardiens de chèvres. Il y a deux espèces de chèvres selon Corancez; la chèvre ordinaire (*capra hircus*), qu'on appelle kara-ketji, et la chèvre d'Angora, appelée chèvre kemmel ou teslik-ketji. On les rencontre souvent paissant ensemble, mais elles ne se mêlent jamais. Les premiers troupeaux que l'on rencontre en venant du nord se trouvent dans la vallée de Tchibouk ova, où ces deux races prennent ensemble leur pâture. La chèvre d'Angora n'est pas seulement une variété plus noble de la race générale des chèvres, c'est plutôt un genre particulier de cette même race. La première est répandue dans toute l'Asie Mineure; la seconde a un canton déterminé, qui ne s'écarte pas du cercle de l'ancienne Galatie, à l'occident de l'Halys, ou Kizil irmak, du groupe de montagnes d'Angora et de leurs environs les plus proches. La chèvre commune d'Asie est très-voisine de la chèvre domestique d'Europe. Cet animal se trouve en Syrie, en Égypte, dans la Natolie et dans tout l'Orient. Sa toison est noire ou d'un brun foncé; le poil en est droit, long, assez fin vers le bout qui s'implante dans le cuir, plus noir et raide à l'extrémité contraire. La chèvre noire se tond tous les ans; son poil est grossier et ne s'exporte pas. Il se travaille sur les lieux; on en fabrique des étoffes rudes, des tentes, des sacs semblables à nos sacs de crin. Celui d'Angora n'est pas plus estimé que celui des autres parties de l'Orient, et vaut, sur les lieux, 1 fr. 30 c. le kilogramme.

Sous ce poil et sur la peau même de l'animal est un autre poil plus court et plus fin; on l'obtient en frottant avec de l'eau de chaux la peau de l'animal

encore garnie de ses poils : après quelques instants, le poil et le duvet se détachent du cuir et se séparent aisément l'un de l'autre.

Le duvet de la chèvre noire est connu sous le nom de poil de chevron. Il est employé dans diverses manufactures et particulièrement pour la fabrique des chapeaux. C'est surtout pour cet usage que Marseille en tirait une grande quantité. Le duvet des chèvres de Syrie est peu abondant et la qualité n'en est pas estimée, celle qu'on tire d'Angora, d'Erzeroum et du nord de la Perse l'est beaucoup plus. En général, toutes ces laines sont expédiées à Smyrne par les caravanes de chameaux qui partent d'Erzeroum; de Smyrne, elles sont envoyées en Europe par mer.

En Asie Mineure, le duvet de chèvre sert principalement pour faire des feutres; cette industrie, qui est d'origine persane, est en grande activité à Ispahan, où l'on fabrique des tapis de feutre de couleur grise ornés de fleurs. On fait aussi des manteaux tout d'une pièce, qui servent dans les tribus nomades, et surtout chez les bergers qui passent les jours et les nuits à la garde de leurs troupeaux.

La chèvre blanche (*tislik gueschi*) est la plus belle espèce des animaux que l'on trouve à Angora. Buffon l'a décrite sous le nom de chèvres d'Angora : sa toison est d'une blancheur éclatante ; les poils qui la composent sont longs,

soyeux est particulière au sol d'Angora et des environs. Au delà, la race s'abâtardit, le poil devient plus grossier, on ne trouve plus l'espèce, qui, seule, fait la richesse de la ville qui lui a donné son nom.

Le territoire d'Angora est à plus de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, il est formé de montagnes qui sont couvertes de neige pendant deux mois de l'année; aussitôt que la belle saison arrive on y conduit les chèvres, qui y restent jusqu'à l'hiver changeant constamment de pâturages. Les troupeaux sont composés de deux cents à huit cents têtes. Les mâles sont plus hauts que les femelles, leur toison est également blanche et frisée, mais les poils sont plus rudes.

Aujourd'hui, l'usage général est de les tondre avec des ciseaux, après les avoir lavés dans l'eau courante. La toison des femelles dépasse ordinairement le poids d'un kilogramme. La totalité de la récolte est filée sur les lieux mêmes; l'exportation en est interdite, on ne peut exporter que les étoffes fabriquées.

Lorsque la toison est coupée, on la peigne avec un peigne à longues dents; elle est ensuite livrée à la filature, qui se fait toujours à la main : c'est l'occupation journalière et constante de toutes les femmes du pays, depuis celles d'un rang élevé jusqu'aux simples bergères. Le rouet est pour ainsi dire inconnu, la quenouille seule est en usage, tantôt

l'idée, assez répandue, que les chèvres ne sauraient quitter leur sol natal ; il cite, à ce sujet, les mérinos d'Espagne, qu'on croit être restés éternellement attachés au sol, qu'elle leur a fait complètement au dehors.

La chèvre d'Angora n'est distante de la mer que de trois journées de marche ; on ne dit, d'ailleurs, que ces chèvres étaient toujours en mouvement. Rien ne serait plus facile que d'embarquer plusieurs ; on pourrait aller par étapes à la mer Noire ; on pourrait descendre le Bosphore, faire reposer pendant une journée dans les pâturages de la baie de Bésika ; on pourrait aller à l'île d'Anti-Milo, que les Grecs appellent présentement l'île aux chèvres, et de là aux parages de la côte de l'Asie Mineure. Cette étape ne serait pas fatigante. À Angora coûtait, il y a quelques années, de quinze à vingt francs par tête, les propriétaires, qui sont en partie des Arméniens, ne se refusent pas à en vendre. Ce serait du reste, un moyen de conservation de la race, qui va d'année en année diminuant, le commerce de la chèvre étant depuis longtemps en déclin.

On a parlé des avantages que l'on pourrait retirer de l'introduction de chèvres d'Angora ; il n'est pas un mot de leur inconvénient : la chèvre est un animal essentiellement ennemi des cultures : rien ne réussit près d'elle ; les plus jeunes et les plus vigoureux sont ce qu'elle préfère. Bien plus vive que le mouton, elle franchit les haies ; aussi, elle est répandue dans les pays où la culture est étendue et soignée. Mais les chèvres du département du Var, les chèvres de la vallée de la Durance, et surtout les vastes Makies de la région de la mer, lui offriraient un territoire différent du sol natal. Les chèvres de Vizzayone, du Vescovato ; des vallées du Monte-Rosone, seraient pour elles d'autant plus précieuses qu'elles y retrouveraient la même végétation de l'Asie : les myrtes, la plupart des plan-

tes aromatiques de la Galatie se retrouvent dans ces régions.

Florentem citysum et salices carpetisa maras.
(VIRG., *Ecl.*, I, 79.)

CHAPITRE XLIX.

RACES BOVINE ET CHEVALINE.

Si les chèvres et les moutons offrent en Galatie d'admirables produits, la race bovine est loin de présenter un aspect aussi satisfaisant. Les bœufs sont d'une espèce petite et généralement mal coiffée. Le grand bétail exige pour la reproduction et l'entretien beaucoup plus de soins et de frais que les moutons et les chèvres ; il n'est pas étonnant qu'il ait dégénéré. La Galatie nourrissait des troupeaux d'onagres qui occupaient les steppes des environs du lac Salé. Ces onagres erraient dans le sud de la Galatie, dans la Lycaonie et dans la Cappadoce. Il ne reste plus de trace de ces animaux à l'état sauvage en Asie Mineure. Les derniers sujets de cette race ont été refoulés jusque dans les vallées désertes de la Perse. Mais les mules de Césarée de Cappadoce, issues des ânes de la Lycaonie et des juments du Kurdistan, rappellent, par leur vigueur, leur légèreté et la beauté de leurs formes, toutes les qualités que les anciens historiens prêtaient aux onagres de l'Asie Mineure. Quant à la race chevaline, on peut la considérer comme nulle en Galatie. Les Gaulois ont toujours été très-peu portés pour l'équitation. Dans les combats, ils mettaient l'agilité au-dessus de tout autre moyen de défense et d'attaque, et Tite Live fait une remarque qui se trouve parfaitement d'accord avec ce que nous voyons dans les bas-reliefs antiques : « Les Gaulois, dit-il, avant de combattre, se dépouillaient complètement de leurs vêtements, et ne conservaient que leur épée courte et leurs longs boucliers. »

Ce n'est que dans la province de Youzgaït, ancien pays des Trocimiens, que l'on commence à trouver la race des chevaux indigènes, appelés chevaux kurdes. Ce sont les anciennes races mède et assyrienne. Leur tête est osseuse, l'encolure courte, les jambes nerveuses.

et pelues. Adroits sur les rochers, et infatigables à la course, ces chevaux, comme le bétail de la Galatie, reçoivent une quantité notable de sel mêlée à leur nourriture journalière; il y a même des propriétaires qui laissent, près du lieu où le cheval est attaché, de grands blocs de sel fossile, que le cheval lèche en mangeant son orge.

L'usage de l'avoine étant presque inconnu en Asie Mineure, l'orge fait la base de la nourriture des chevaux. Cet aliment, plus azoté que l'avoine, et susceptible d'une fermentation plus lente, donne un peu moins d'ardeur aux chevaux, mais offre une nourriture plus soutenue. Les chevaux nourris à l'orge sont sujets à prendre du ventre et de l'embonpoint, défaut assez commun aux chevaux de ces contrées.

Les produits de l'agriculture étaient abondants et magnifiques; la plupart des fruits, et même l'olivier, qui ne croît plus dans cette province, y étaient cultivés dans l'antiquité : il est vrai que plusieurs districts étaient privés, comme ils le sont encore, d'un élément bien utile. Le bois ne croît pas dans la partie méridionale de la province; aussi les anciens avaient-ils donné à cette contrée le nom de *Axylon* (sans bois). Pendant les froids, qui sont assez rigoureux, les habitants se chauffent avec les résidus des bestiaux (1).

été distraite, fut appelée le Pont Galatique. Honorius reprit cette province, et en fit un gouvernement à part, sous le nom d'Honoriate. Lorsque l'empire d'Orient fut divisé en départements militaires appelés *thèmes*, la Galatie vit encore varier ses frontières; mais tous ces changements n'entamèrent jamais la province centrale où s'étaient primitivement établis les Gaulois. Dans l'état actuel, la Galatie occupe les gouvernements d'Eski cheber Dorylée, de Sevri hissar, d'Angora, de Tchouroum, Castamouni et Youzgatt, au delà du fleuve Halys, Kizil-irmak. Toute la partie septentrionale est montagneuse, renferme des mines, des volcans éteints et des carrières de marbre.

Le grand lac salé, que les anciens appelaient *Tatta Palus*, produit naturellement du sel blanc très-pur; les eaux de ce marais sont tellement chargées de sel, que les plantes et les menues branches qui se trouvent sur ses bords sont en peu de temps couvertes d'une croûte épaisse. Ce lac n'a pas de profondeur; c'est plutôt un grand marais salant; une chaussée le traverse. Dans le sud de la province, on trouve de vastes steppes habitées seulement par des nomades. L'orient de la Galatie offre un pays admirable comme nature et comme végétation; on chercherait en vain, dans le reste de la contrée, des sites comparables aux bords de l'Halys, tantôt sauvages et sombres, tantôt fertiles et gracieux.

TERRITOIRE. — FRONTIÈRES.

CHAPITRE L.

DE MANLIUS PENDANT LA
CAMPAGNE DE GALATIE.

Le voyage de Manlius en Asie a été
des anciens commentateurs de Tite
de Polybe un problème presque
insoluble, les contrées que parcourut l'ar-
mée étant alors trop peu con-
nu. Aujourd'hui, les explorations des
archéologues modernes ne laissent plus
de légères incertitudes sur la po-
sition des villes anciennes. Nous allons
donner ici un résumé de cet itinéraire.
Il est bien évident que la campagne de
Manlius contre les Galates ne fut dans
aucun sens qu'une expédition destinée à
soumettre les provinces sud de l'Asie
qui venaient d'être évacuées par
les Galates. Si le but du consul eût
été d'aller soumettre les Galates,
il se fût dirigé au nord-est, et
pas pris une route diamétralement
opposée vers le sud-est.

Le voyage de Manlius dans l'Asie
du sud, la direction oblique qu'il prit
à travers chez les Galates, prouvent
qu'on le lui reprocha dans le
passé, que son but était autant de
soumettre les villes et d'affaiblir les gouver-
nements de l'Asie que d'attaquer les
Galates : car sa route était par la Phry-
gie, c'est-à-dire de Smyrne à Ku-
s, il devait passer le Sangarius au-
dessus de Lefke, à peu près au même
endroit où il n'arriva qu'après un circuit
long et pénible.

Manlius étant arrivé à Éphèse, L. Sci-
pius remit le commandement de
la province à laquelle on joignit un ren-
fort de quatre mille hommes d'infan-
terie et de deux cents cavaliers
latins, plus huit mille fantassins et
deux cents cavaliers latins.
L'armée était déjà en route lors qu'At-
tilius rejoindra le consul avec un
renfort de mille fantassins et de deux
cents cavaliers ; enfin aux environs d'A-
ntioche, l'armée romaine reçut encore
un renfort de mille hommes d'infanterie
et de deux cents chevaux. L'ancienne ar-
mée de L. Scipion se trouvait donc ren-

forcée de quatorze mille hommes et de
onze cents chevaux. Elle partait pour un
pays inconnu, sans approvisionnements,
et sans avoir établi de base d'opération ;
elle ne pouvait donc subsister qu'en met-
tant les villes au pillage. Manlius, parti
d'Éphèse, va passer le Méandre à la hau-
teur de Priène ; c'est là seulement qu'il
put trouver des bateaux, dans le voi-
sinage du port de Milet : plus haut, le
Méandre n'est pas navigable à cause des
bas-fonds et de ses nombreux détours.
Pausanias cite, il est vrai, Méléandre,
général athénien, qui avait remonté le
Méandre avec ses barques (1) pour pas-
ser dans la haute Carie (2) ; mais ce fait
est unique dans l'histoire ancienne : Mé-
léandre mourut vers l'an 414 avant
notre ère. L'armée passe le fleuve entre
Kélibesch et Serthinn, précisément à
l'endroit où est aujourd'hui le bac du
Méandre.

Elle remonta le fleuve en longeant les
pentes du mont Latmus, et vint au
bourg de Hieracomé, lieu inconnu, et
sans doute complètement anéanti par
les atterrissements du Méandre, qui,
depuis cette époque, a formé un nouveau
territoire, et converti en lac le golfe de
Milet. De Hieracomé, l'armée arriva en
deux jours à Harpassus en Carie. Ce lieu
a conservé son nom, et s'appelle aujour-
d'hui Harpas kalé si. Les ruines de
la forteresse existent encore, et elle est
située sur une montagne dont la base
est défendue par une rivière, qui était
le fleuve Harpas, et qui a également
conservé son nom Harpas tchai.

L'armée a marché quatre jours pour
faire environ soixante milles. Pendant
la halte au bord de l'Harpassus, le con-
sul reçoit des députés d'Alabande, Arab
Hissar, ville voisine, qui lui demande du
secours, il envoie quatre mille hommes
pour réduire un château des Alaban-
diens.

En quittant ce château, l'armée alla
camper à Antioche du Méandre, ville
aujourd'hui déserte, et dont les ruines
offrent peu d'intérêt. Le bourg voisin
porte le nom de Yeni cheher (nouvelle
ville), parce qu'il a été bâti avec les
débris de la ville ancienne.

(1) Nevoiv.

(2) Pausanias, liv. 1^{er}, pag. 36

Les habitants de Tabæ de Pisidie, ville populeuse et forte, qui commandait une plaine étendue et appuyée aux contre-forts septentrionaux du Taurus, ne voulurent pas permettre le passage aux armées coalisées. Ils marchèrent contre les Romains, et attaquèrent en plaine des ennemis qui avaient une cavalerie bien montée. Les Pisidiens furent mis en déroute, et la ville de Tabæ en fut quitte pour payer vingt-cinq talents (110,000 francs) et dix mille médimnes (cinquante mille boisseaux) de blé. L'ancienne Tabæ est remplacée par la ville moderne de Daouas. La belle plaine de Daouas produit en abondance du blé et du coton. Ces cantons sont peu peuplés, mais le territoire est fertile et bien arrosé. Les villages environnants sont presque tous situés sur l'emplacement de quelque station ancienne. Le fort appelé Gordio-Teichos se trouvait sans doute au village de Kizilgi buluk ; au moins les distances données par des tables géographiques sont-elles assez d'accord avec cette position.

On ne saurait mettre en doute l'identité de Daouas et de Tabæ, cette dernière ville avait pris son nom du mot pisidien Taba, qui veut dire une éminence (1). Or, au milieu de la ville de Daouas il y a précisément un monticule sur lequel est bâti le Konac de l'Agha. On trouve de plus aux environs de nombreux débris d'architecture ancienne.

De Tabæ, le consul se porta en trois jours de marche sur le fleuve Chaos

au village de Horzoum ; tout y annonce l'existence d'une grande ville : un stade presque entier, des temples, des édifices publics de tout genre, couvrent un espace considérable. Cibyra, en effet, n'avait pas moins de cent stades de tour. Moagète, tyran de cette ville, envoya des députés pour faire sa soumission. Manlius envoya sur le territoire de Cibyra, Helvius avec quatre mille hommes et cinq cents chevaux. C'est alors que Moagète, pour prévenir le pillage du pays, vint en personne au camp de Manlius pour demander l'aman ; il en fut quitte pour payer cent talents et dix mille médimnes de blé.

Après avoir quitté le territoire de Cibyra, l'armée marcha sur Syllæum, place inconnue et différente de la Syllæum voisine de Perga.

En quittant Syllæum, on marcha sur Alimna, dont le nom indique le voisinage d'un lac ou d'un marais *Limné*. Alimna est représentée aujourd'hui par Bazar Khan, petite ville située à la base d'une montagne, et dont les abords sont défendus vers le sud-ouest par un vaste marais : c'est aujourd'hui le marché central du district. Au milieu de la ville est une place assez régulière ; il y a trois mosquées à minaret. A une petite distance de la rive du lac s'élève une île rocheuse reliée au continent par une jetée, et sur l'île se voient les ruines d'une ville importante : on retrouve à peu près tout le circuit du mur d'enceinte. Dans le village on observe aussi quel-

demain l'armée côtoya le maritime. On reconnaît, en effet, la région d'un grand lac marécageux dont les bords sont couverts de saules et appelé aujourd'hui Sourt. Les terrains voisins abondent en architecture; des blocs équarries, colonnes doriques et quelques statues mutilées se retrouvent en ces places.

Il marcha ensuite par un chemin étroit et difficile sur Mandropolis, par Étienne de Byzance comme on le dit de Phrygie. La position de Mandropolis, dont le nom signifie ville facile, est facile à reconnaître dans la plaine au nord d'Istenez, où les habitants nourrissent encore de nombreux troupeaux. Les ruines de Mandropolis ne montrent cependant pas encore été découvertes d'une manière certaine.

Il fit halte à Mandropolis; on marcha jusqu'à Lagon, ville très-opulente dont les habitants prirent la fuite, livrée au pillage. Lagon est située dans la plaine d'Adalia, au pied même de la montagne, et est représentée par un seul édifice, le caravanseraï d'Evdır, où les voyageurs se reposaient. Les ruines de Lagon ne démentent pas la renommée de cette ville, elles occupent une grande étendue de terrain couverte de nombreux monuments. Le lendemain, l'armée se porta aux environs du Lysis, petite rivière qui sort du Kestel gheul et va se jeter dans le golfe, le Douden, dont l'embouchure est à huit kilomètres à l'est de Lagon.

Le lendemain où l'armée romaine arriva en Pamphylie, les habitants de Lagon assiégeaient Isonda, place importante sur le versant méridional du mont Isonda, qui couvrait de nombreuses ruines. La place était prise, mais la citadelle était encore : tous les citoyens se retirèrent avec leurs familles et leurs biens. Ils envoyèrent à Manlius une députation pour lui demander du secours et le consul y consentit, et, reprenant ses pas, il marcha sur Termodonte dont la position n'était pas éloignée de celle d'Isonda. Les habitants de Termessus occupent un espace sur un des plateaux du

Taurus, au nord ouest d'Adalia, et sur la route de Sagalassus. Le pays est presque désert; on n'y trouve qu'un caravanseraï et une citerne. Ce lieu s'appelle Gulik khan.

Termessus était une des villes les plus riches et les plus peuplées de la Pisidie. Manlius se fit allouer cinquante talents, et termina la guerre entre les deux peuples.

A la nouvelle de cette intervention, les autres villes de la Pamphylie jusqu'à celle d'Aspendus, située à l'extrémité orientale de la province, au village moderne de Bal kiz seraï, traitèrent sur le même pied avec le général romain; c'est alors seulement, et sur l'injonction des dix commissaires chargés de surveiller ses mouvements, qu'il songea à opérer son retour et à commencer la campagne de Galatie.

A la fin de la première marche, il campa près du fleuve Taurus, un des affluents gauches du fleuve Cestrus ou Ak sou, près de Perga; et le lendemain il arriva au bourg de Xylino Comé, dans la montagne. Deux jours après il arriva à Cormasa, dont les habitants avaient pris la fuite, et profita de cet incident pour piller la ville et faire un immense butin. Il vint ensuite à Dorsa, qui fut traitée de même; et, marchant toujours au nord, l'armée arriva près d'un petit lac sans nom qui ne peut être que le lac Kestel gheul, où Manlius reçut des ambassadeurs de Lisinoë, qui vinrent faire leur soumission. Cette ville était au nord de Cormasa; mais son emplacement est encore inconnu. Le traité conclu, il marcha sur Sagalassus, grande ville des Pisidiens, dont les ruines considérables occupent un plateau et plusieurs vallées au pied du village Aglasoun.

Les environs furent d'abord livrés au pillage; bientôt après, une députation des Sagalassiens vint traiter de la soumission de la ville qui paya cinquante talents, vingt mille médimnes de blé et vingt mille d'orge.

La route entre Sagalassus et Celœne n'est pas détaillée dans l'itinéraire de l'armée, tout le pays avait été soumis peu de temps auparavant! L'armée dut mettre cinq jours pour arriver aux sources de l'Obrimas; elle traversa la vallée de Dom-

bai pour aller camper au bourg Acaridos Comé. Séleucus vint d'Apamée le lendemain pour rendre visite au consul. Il se chargea des malades et de tout le bagage inutile, qui furent conduits à Apamée Cibotos, et fournit des guides pour traverser les montagnes de la Phrygie. La station d'Acaris ne pouvait être éloignée d'Apamée ou Dinaire, et la réunion des deux chefs alliés dut avoir lieu dans la plaine de Sandoukli, ce nom signifie, le village du coffre, comme Apamé Cibotos veut dire Apamée du coffre. L'Obrimas serait le cours d'eau appelé Sandoukli tchai.

Le même jour, l'armée romaine marcha jusqu'au Campus Métropolitainus, afin d'éviter les montagnes qui sont au sud de Kara hissar. Cette plaine de Métropolis était traversée par la grande route qui d'Éphèse conduisait dans la Cappadoce; elle est représentée par la plaine de Sitchanli. Métropolis était du gouvernement d'Apamée; Diniæ est un bourg inconnu dont il n'est fait mention que dans cet itinéraire.

L'armée alla ensuite camper à Synnada, que l'on place à Kara hissar; toutes ces villes étaient abandonnées et furent livrées au pillage; les soldats étaient tellement chargés de butin qu'ils pouvaient à peine faire cinq milles, 7 kil., 395, en un jour. Nous avons compté cinq heures de marche, 30 kilomètres, de Sitchanli à Kara hissar. De cette ville à Eski kara hissar encore

trouver Manlius; leur ville d'Oroanda était située sur la frontière nord de la Pisidie; leur nom seul indique qu'ils habitaient un pays montagneux au nord. Les ruines d'Oroanda ont été reconnues au village de Arvan keui, situé près d'un petit lac entre deux montagnes au nord de Sidi chéri. Manlius leur accorda la paix moyennant deux cents talents.

L'armée traverse ensuite la contrée sans bois nommée Axylon, c'est l'immense plaine qui de Seid-el-Ghzi s'étend jusqu'à Sévri hissar.

On trouve presque à chaque station dans cette plaine d'anciens cimetières contenant des débris de colonnes et des fragments d'architecture. Tous ces villages ont le même caractère; il est difficile de les identifier avec d'anciennes cités. L'armée marchait au nord-est pour atteindre la branche sud du Sangarius; elle traversa la ville de Tyscon, passa par Plitende pour aller camper à Alyatti. Le lendemain, elle campa à Cuballum, où elle fut attaquée par un corps de Gaulois.

Le château de Cuballum était sur l'emplacement de Tchandir, sur le Sangarius; ce fut de tout temps la route suivie par les armées. On y voit un pont byzantin qui paraît être le pont de Zampus mentionné par les historiens (1). Mais ce pont n'existait pas alors.

Manlius s'étant avancé jusqu'au fleuve, reconnut qu'il n'était pas guéable; il y fit jeter un pont, et l'armée franchit le

de son nom fut ensuite changé de Juliopolis. Manlius trouva une mine de marchandises, et fit un chemin : la place était déserte (1). Il apprit de son allié Eposognas que les Gaulois refusaient tout armement, et que les Tolistoboiens retirés dans les hautes vallées de la montagne occupaient Magaba; cette montagne était boisée, et paraît être identique à la dagh. Le reste de la nation, les Tolistoboiens, s'étaient retirés dans les montagnes retranchées ou des Oppida, dans lesquelles ils croyaient pouvoir résister aux armes romaines.

Ces peuples avaient alors pour chefs Pagon, Combolamare et Gausasius; de ces Oppida ont été trouvés dans les montagnes au-dessus de la dagh, et notamment à Kizil Iren. Les Romains ne pouvaient croire à une telle résistance; ces derniers ne connaissaient que du côté du midi la route qui était accessible, tandis que du côté du nord les rochers étaient coupés

et une des Romains fut aussi vivement blessé; les Gaulois, dans leurs retranchements, firent une résistance héroïque, furent vaincus, mais ne firent pas leur soumission. Cet événement pour conserver leur indépendance coûta aux Gaulois quarante hommes tués, leurs tombés sous les coups de la guerre, et dix mille prisonniers.

CHAPITRE LI.

DE LA GALATIE SALUTAIRE.

On donne le nom de Galatie Salutaris, à la région sud de la province, à cause des sources d'eau qui abondent dans certains endroits; c'est la contrée qu'on appelle aujourd'hui Haimanah; son caractère est d'être à peu près complètement privée de bois, aussi les habitants désignent-ils sous le nom de Galatie. Les habitants alors comme les Romains se procuraient les éléments

du chauffage au moyen de la fiente des bestiaux.

Le Haimanah se compose d'un vaste plateau élevé en moyenne à sept cent cinquante mètres au-dessus de la mer, bien arrosé par le Sangarius, dont le cours forme un grand arc de cercle ouvert vers le nord, et d'une infinité de sources abondantes.

Aussi, malgré la pénurie de bois, cette province était-elle, dans l'antiquité, couverte de villes dont on retrouve à peine les vestiges. Les principales villes de la Galatie Salutaris qui devinrent plus tard des évêchés sont les suivantes :

Pessinus, Tricomia, Plitendus, Tyscon, Germa, Amorium, Abrostola et Orcistus. De ce nombre il y en a trois dont l'emplacement est encore inconnu : elles sont toutes situées au sud de la route qui joint Séid el Ghazi à Sévri hissar.

Il est presque impossible de déterminer les limites de cette province du côté du sud, attendu que depuis la conquête romaine jusqu'à la fin de l'empire byzantin, elles ont été très-variables, et se sont étendues jusque dans la Phrygie Paroree; la Galatie, sous le gouvernement d'Amyntas, a même enclavé dans ses frontières la Pisidie et l'Isaurie.

Si les études qui ont été faites dans ces dernières années laissent encore quelques lacunes dans la liste des anciennes villes, la détermination du cours du Sangarius et du site de Pessinunte a permis d'établir un réseau géographique plus exact, conforme aux données historiques. Les sites d'Amorium et de Germa complètent les traits les plus saillants de cette topographie, et aujourd'hui les voyageurs géographes peuvent s'établir sur une base plus certaine pour retrouver les anciennes villes restées inconnues.

La distance entre Séid el Ghazi et Sévri hissar, est de seize heures de marche d'après le tarif de la poste, mais en réalité elle n'est que de quatre-vingts kilomètres. La route, qui suit la direction de l'est, n'est variée par aucun accident de terrain : c'est toujours une plaine nue plus ou moins ondulée, dans laquelle de nombreux torrents d'hiver

portent leurs eaux au Sangarius; mais pendant l'été toute la contrée est d'une aridité désolante. Plusieurs petits centres de population sont éparés sur la route: on trouve dans chaque cimetière des débris d'architecture tirés de quelque ville détruite et oubliée.

Le village de Keimaze est à sept heures de marche de Seid el Ghazi. Il a été reconnu par Macdonald Kinneir pour occuper l'emplacement de l'ancienne Tricomia (1); il est situé au bord d'un ruisseau et ombragé de quelques arbres, chose rare en ces cantons. Les habitants sont tous pasteurs et agriculteurs. Le village se compose d'une soixantaine de maisons, dans la construction desquelles on aperçoit quelques vestiges de monuments antiques; plusieurs fragments d'inscriptions attestent qu'à l'époque byzantine c'était encore une place d'une certaine importance. Le nom de Tricomia n'apparaît dans aucune d'elles; mais sa position sur la route de Germa, ville déterminée par le même observateur, et sa distance de Dorylœum, ont suffi pour faire admettre l'identité de ces deux places. Dans une nouvelle visite aux ruines de Tricomia faite par M. Barth, il a remarqué près de la mosquée un grand sarcophage et une inscription relative à un proconsul de Phrygie.

La connaissance de la position d'Aprostola nous manque pour rétablir complètement la route entre Dorylœum

thermales qui faisaient la renommée de l'antique Germa.

Ce fut d'abord une colonie romaine; sous les empereurs byzantins elle fut érigée en siège épiscopal, et faisait partie de la Galatie Salutaire. D'après la chronique de Théophanes elle reçut de Justinien le nom de Myriangélos, et l'empereur y fit construire des thermes et un hospitium pour les malades.

Le village moderne de Yerma conserve quelques restes de ces anciens édifices, et le nom même de la ville paraît dériver du mot sanscrit *Gharma*, bains, d'où les Grecs auraient pris celui de *Therma*, dont la signification est la même.

Un grand nombre de sources prennent naissance sur les flancs d'une vallée fertile, et se réunissent pour aller se jeter dans le Sangarius. Quoique tout indique dans ces lieux un état de décadence et d'abandon, on voit cependant qu'à une époque antérieure, une population nombreuse a dû habiter ces vallées, et cultiver ces plaines aujourd'hui en friche ou laissées à la vaine pâture. La population chrétienne a presque entièrement disparu, et est remplacé par des tribus turcomanes qui sont en partie nomades; l'élevage des bestiaux, des chevaux et surtout des chèvres forme leur principale richesse; quoique ces plaines soient brûlantes pendant l'été, l'hiver ne laisse pas que d'y être assez rigoureux. M. Barth, qui

ous les enfants dressés à re-
situ les éléments de leur
qui sont d'abord collés sur
les du village, ensuite mis en
ans de grandes fosses pour
le sécher, et enfin convertis
à brûler en y mêlant un peu
achée.

saurait se faire une idée de
ne contractent tous les objets
ge chauffé de cette manière:
nes comme les femmes, les
comme les animaux portent
ce parfum musqué remarqué
yagours, chez tous les peuples
e Asie, et qui chez les Chinois,
à l'extrême. Tous les villages et
villes de la Galatie et de la
e font usage du même procédé
ge: on conçoit quelle précieuse
est enlevée à l'agriculture
mbustion des fumiers; les ha-
peuvent remédier à cette pé-
par le système des jachères
raînes laissées à la vaine pâture,
bestiaux sont assez nombreux
régions pour suffire aux be-
la population, qui vit très-so-
Les bœufs et les moutons sont
envoyés à la boucherie: on ne
ans le pays que la chair des
ces coutumes s'étendent de-
bords du Sangarius jusqu'à
l'Euphrate, et au nord jus-
froum.

us, ville et siège épiscopal de la
lutaire, n'est plus aujourd'hui
as de ruines situées à quelques
sud-est du village d'Alekian;
de ces ruines a été reconnue
ke, et M. Hamilton a retrouvé
riptions qui lèvent tous les
ui pouvaient exister à cet

est située à quatorze milles,
êtres, au sud de Sevri hissar.
suit une vallée étroite et bien
qui se prolonge pendant cinq
ait milles (1) plus loin, on des-
s la plaine du Sangarius. Le
Tchandir est construit sur la
be du fleuve, qui en cet endroit
nd; on le passe sur un vieux
pierre construit avec des ma-

ille anglais, 1609 mètr.

tériaux antiques arrachés aux ruines en-
vironnantes, on y remarque quelques
vestiges d'inscriptions et de fragments
de bas-reliefs: le nom ancien de Tchan-
dir est Cuballum.

Alekian, qui est à peu de distance et
au sud du fleuve, est habité par des fa-
milles turcomanes qui passent la belle
saison aux pâturages.

Au nombre des inscriptions qui exis-
tent encore dans le cimetière et que
M. Hamilton a copiées, il en est une
qui contient un décret des habitants
d'Orcistus en l'honneur de l'empereur
Hadrien. Sur un piédestal on lit une
autre inscription contenant le nom du
peuple OPKIETHNOI, les Orcisteniens:
ces inscriptions ont été apportées d'une
localité voisine distante de trois ou
quatre milles d'Alekian.

Là se trouvent les vestiges d'une ville
importante; les fragments de colonnes,
les piédestaux, les pierres tumulaires
couvrent le sol: on reconnaît parfaite-
ment les fondations de plusieurs grands
édifices, des temples ou des églises
construits en blocs de marbre et de pierre
calcaire.

La charrue passe aujourd'hui sur tout
le sol cultivable, et la levée d'un mou-
lin à eau est faite avec des pierres an-
tiques parmi lesquelles on remarque un
piédestal couvert d'une inscription la-
tine, la même qui fut copiée par Pococke.

AMORIUM.

Amorium était située sur la route de
Dorylaeum à Archelaïs passant par Pes-
sinunte: elle appartient d'abord à la grande
Phrygie et plus tard elle fut comprise
dans la province de la Galatie Salulaire.
Pendant toute la période romaine cette
ville n'acquît aucune célébrité: elle com-
mence à devenir une place importante,
lorsque l'empire byzantin fut menacé
par les hordes musulmanes. Placée sur
la frontière des possessions seldjoukides,
défendue par une rivière qui ne pouvait
être franchie à gué, et dominée par une
montagne sur laquelle on avait établi
une forteresse, Amorium devint la
principale place forte de la province,
et couvrait Ancyre et la route de la Bi-
thynie. L'empereur Zanon l'Isaurien y

fit faire d'importants ouvrages ; selon Cedrenus, il la reconstruisit presque entièrement.

L'emplacement d'Amorium a été déterminé par M. Hamilton au village de Assar keui, dominé par un vieux château que les indigènes appellent Hergan kalé. Une colline isolée, d'un demi mille de circonférence, s'élève presque au centre de la vallée, dans laquelle se trouvent les ruines de l'ancienne ville : l'acropole qui la domine était construite en pierres brutes dans lesquelles sont encastrés de grands blocs de marbre encore en place. On retrouve les débris des tours qui défendaient la muraille, mais dans l'intérieur ce n'est qu'un amas de ruines inextricables qui laissent à peine voir la direction des rues. Le quartier principal de la ville était au sud de la citadelle, et se distingue par un amas de débris, de corniches, de colonnes et d'architraves de marbre. Dans la région sud-est s'élèvent les ruines d'un grand bâtiment rectangulaire, peut-être le Gymnase, et à un quart de mille de l'acropole se trouvent deux grands édifices qui peuvent avoir été des églises. Dans la première on voit encore plusieurs arcades debout, et dans l'autre seulement les piliers. A l'est de l'acropole s'étend une petite vallée dont les flancs rocheux ont été en partie excavés, et sur la pente de l'ouest on retrouve plusieurs chambres sépulcrales taillées dans le roc vif.

Lorsque le calife Haroun al Rachid

dans la ville, et un pareil nombre lui épargné parce qu'on espérait en tirer rançon ; quarante des principaux prisonniers furent d'après les ordres du calife envoyés à Bagdad, jetés dans les fers et décapités après une longue détention. L'Eglise grecque honore le souvenir de ces victimes par la fête des quarante martyrs d'Amorium.

La domination musulmane ne parvint pas cependant à s'établir sur ces contrées : les Grecs restèrent maîtres de la Galatie, et Amorium se releva de ses ruines sans cependant reprendre le rôle important qu'elle remplissait au neuvième siècle. En l'année 1068, l'empereur Romanus Diogène se mit en campagne contre les tribus seldjoukides qui s'avancèrent jusqu'à Amorium. L'empereur Alexis Comnène partit de Nicée en 1110 ; traversa les villes d'Armeno Castrum et de Leuce, et arriva à Dorylœum. De là il marcha sur Santabaris, où il divisa son armée en deux corps ; le premier marcha contre Polybotum, et le second, sous les ordres de Stypeotes, fut envoyé pour attaquer Amorium alors au pouvoir des Turcs, et qui furent battus par les Grecs.

Le petit nombre d'habitants qui restaient dans cette ville, sans cesse en butte aux attaques des tribus turques et seldjoukides, se retira sous la protection des émirs de Sevri hissar, qui avaient formé autour de leur cassaba un centre de population, et la ville byzantine fut complètement abandonnée. Il ne paraît pas

CHAPITRE LIII.

PESSINUNTE.

Bédre tchai, mais Pline (1) met le Gallus au nombre des de Galatie : il ajoute que c'est du que les prêtres de Cybèle ont nom de Galles, Hérodien (2) est d'icite : « Autrefois les Phrygiens, élébraient à Pessinunte les or le bord du fleuve Gallus, qui rès de la ville, et duquel tirent m les prêtres de la déesse qui nuques. » Il est certain que ce être le même fleuve qui appar la Bithynie, et qui va se jeter Sangarius, près de Leucæ. Stral autorise la supposition d'un Gallus, prenant naissance dans tes de l'Olympe; mais comme part nous avons reconnu un ombre d'affluents du Sangarius, et d'autre nom que celui du vil ils passent, nous sommes disroire que celui de ces affluents naissance dans les montagnes hissar et de Pessinunte, et qu'on aujourd'hui Gunesch dagh, la ne du soleil, pourrait bien être Gallus de Pline et d'Hérodien. s qu'on peut admettre deux fleuves, comme on reconnaît deux du nom de Dindymène, tous sacrés à Cybèle, et par consé équentés par les Galles. Étienne ne met aussi le Gallus au nom-montagnes de Phrygie, et dit appelait d'abord Térias. Ovide s fastes nomme aussi le Gallus faisant partie de la même pro-). Les prêtres de Cybèle, en bus eaux, entraînent en fureur et it sur eux-mêmes une main sa- Le fleuve de Bithynie était trop du centre religieux des Galles; donc en droit de supposer deux du même nom, le dernier cou-s de Pessinunte : alors la diffi-levée par les auteurs, cités plus raret résolue.

Les trois peuples galates, en s'établissant dans la Phrygie, choisirent la meilleure partie de cette contrée, dont ils formèrent trois districts. Les Trocniens s'engagèrent plus avant vers l'est, et allèrent s'établir aux environs du fleuve Halys. Tavium fut leur capitale. Les Tectosages occupèrent le territoire d'An-cyre, et les Tolistoboïens se fixèrent sur les bords du Sangarius, et choisirent pour métropole Pessinunte, la ville la plus importante et la plus célèbre de la contrée. Il nous reste peu de documents sur les événements qui se passèrent au moment de l'établissement des Gaulois dans ce pays. Ces provinces étaient déjà soumises aux rois de Pergame, et paraissent néanmoins s'être résignées facilement à la domination nouvelle, car les Gaulois, par une politique bien entendue, ne portèrent aucune atteinte aux prérogatives des prêtres et du temple de la mère des dieux, qui jouissait d'une célébrité immense dans toute l'étendue du monde ancien. La mythologie, comme l'histoire, s'accorde pour montrer que le culte de Cybèle est originaire de Phrygie, et qu'il fut transporté sous différents noms chez les divers peuples de l'Europe. Selon la tradition, le culte de Cybèle ne serait pas antérieur à l'arrivée des Phrygiens dans la contrée, car les mythologues placent la fable d'Agdis sous le règne de Midas, qui habitait à Pessinunte (1). Cybèle, dans un accès de jalousie, vint troubler les noces d'Agdis et de la fille de Midas, et força les portes de la ville pour arriver dans la salle du festin. C'est depuis ce temps que les Phrygiens la représentaient avec une couronne de tours. Son culte se répandit dans toute la Phrygie, et particulièrement dans les monts Berécynthe, Dindymène et Ida, qui donnèrent en même temps leurs noms à la déesse. Midas lui bâtit dans Pessinunte un temple magnifique, et institua des sacrifices qu'on offrait annuellement à la mère des dieux (2). Atys,

v. V, 32.

v. I, ch. 2.

id., liv. IV, 363.

(1) Arnobe, *Adversus gentes*, lib. IV.

(2) Diod. Sicul., III, V.

pleuré par Cybèle, reçut aussi les honneurs divins dans Pessinunte; on lui éleva un temple, et on institua des sacrifices en son honneur. On voit par ces traditions que l'origine de Pessinunte remontait même, selon l'opinion des Grecs et des Phrygiens, à une antiquité très-reculée; mais on ne cite pas le nom de son fondateur, et plusieurs grammairiens font dériver son nom du mot grec qui signifie *tomber* (πέσσειν). Les uns disent qu'elle fut ainsi nommée à cause de la pierre qui tomba du ciel, et que l'on regarda comme une figure de la mère des dieux; c'est l'opinion d'Hérodien, qui l'exprime en ces termes (1): « La statue de la déesse vient du ciel si l'on veut s'en rapporter à la tradition. On n'en connaît pas l'ouvrier, et l'on est persuadé qu'aucun homme n'y a mis la main. On raconte qu'elle tomba en Phrygie dans la ville de Pessinunte, qui a tiré son nom de cet événement. » Selon Étienne de Byzance, elle fut ainsi nommée à cause de la chute de la colline où était enterré Marzys (2). Le même écrivain prétend que cette place s'appelait primitivement Arabyza.

Antérieurement à l'invasion des Galates, Pessinunte avait suivi le sort de toute la Phrygie, et avait passé successivement sous la domination des Assyriens, des Lydiens et des Perses. Il ne paraît pas que cette ville ait joui dans toute cette période d'un pouvoir poli-

sainteté, demanda et obtint la statue qui, d'après les livres sibyllins, devait donner au peuple romain un pouvoir formidable.

Hérodien raconte d'une manière différente de Tite Live le prodige qui s'accomplit au moment de l'arrivée de la déesse dans les eaux du Tibre (1) dans son récit il n'est pas question de Scipion Nasica.

« Lorsque les Romains eurent jeté les fondements de cette grandeur où ils sont depuis parvenus, ils apprirent par un oracle que leur empire se soutiendrait et irait toujours en augmentant s'ils faisaient venir à Rome la déesse de Pessinunte. On députa alors vers les Phrygiens, et l'on obtint sans peine ce qu'on demandait. On mit la déesse sur un vaisseau qui, étant arrivé à l'embouchure du Tibre fut arrêté soudain par une force invisible et insurmontable; tous les efforts que l'on put faire furent inutiles, lorsqu'une vestale qui était sur le point d'être condamnée pour avoir violé son vœu de virginité demanda qu'on s'en rapportât au jugement de la déesse. Ayant attaché sa ceinture à la proue du navire et fait une invocation à la déesse, le navire suivit comme de lui-même au grand étonnement du peuple, qui reconnut la puissance de cette nouvelle divinité. »

La fête de la Translation fut renouvelée annuellement à Rome, et Denys d'Halicarnasse rapporte que tous les ans, le 6 des calendes d'avril, un homme

qui expliquerait le sentiment de respect de ces peuples pour un phénomène encore si pliqué, et ôterait à ce fait son caractère absolument fabuleux.

Si la description qu'en donne le chrétien : « Ce n'est pas autre qu'une pierre noire de petite dimension apportée de Phrygie et qui ne laisse aucune trace du fer ou du travail humain ; elle est d'une couleur foncée, d'une forme inégale avec des saillies proéminentes, et nous l'avons vue même fixée à la place de la tête de la statue, ce qui nuit à l'expression de la figure (1). » Cet usage d'enfoncer la pierre dans le visage d'une statue pour y tenir lieu de bouche, est attesté par deux vers de Prudence.

On peut-êtr voir l'image de cette mystérieuse dans les *bas-reliefs* que les statues de Cybèle gardaient sur la tête, et dont quelques-uns étaient ornés, et portaient la figure de la déesse, ainsi qu'on le remarque dans les bas-reliefs donnés par Montfaucon (2). Le simulacre, conservé précieusement à Rome, fut transporté par l'empereur Constantin, ainsi que le feu de Vesta à Constantinople, dans un temple qu'il fit élever au dieu dont il portait le nom (3).

Comme Pessinunte eût été très-célèbre dans l'antiquité par le culte de la mère des dieux, qui attirait des adorateurs de toutes les parties du monde connu, la ville voyons disparaître dans les premiers siècles du christianisme, et tomber dans un oubli si profond, que pendant des siècles son emplacement même est resté inconnu. Les voyageurs qui parcourent l'Asie dans les deux siècles derniers ne cherchent vainement sur les rives du Sangarius, sans s'écarter de plus de quelques milles du fleuve, pour retrouver la route qui joignait Nicée à Amasus, par laquelle la ville était située, et les tables et les itinéraires. C'est la persistance à trop s'approcher de la source qu'ils durent le peu de succès de leurs explorations.

Recherchant les traces de Pessinunte,

j'étais moi-même disposé à suivre le grand cours du Sangarius, en négligeant les affluents méridionaux, dont les voyageurs n'avaient pas assez tenu compte. Lorsque j'explorai la plaine qui sépare Seid el Ghazi de Sevrî hissar, je reconnus les ruines de plusieurs places, dans lesquelles on remarque de nombreux fragments antiques, mais j'avais négligé d'en déterminer le nom, préoccupé que j'étais de la recherche de Pessinunte, dont la topographie est donnée par Strabon, en ces termes :

« Pessinunte est la place de commerce la plus considérable de ce canton ; c'est là où est le temple de la mère des dieux, qu'ils nomment *Agdistis*, et pour laquelle ils ont une grande vénération. Les grands prêtres de ce temple étaient anciennement des espèces de souverains, qui jouissaient de revenus considérables attachés à la prêtrise. Aujourd'hui leur autorité est beaucoup diminuée ; mais le commerce de Pessinunte subsiste toujours. Le temple et les portiques de marbre blanc, dont la construction est due aux rois de Pergame, ornent le bois sacré d'une manière digne de la sainteté du lieu ; et les Romains en ont augmenté la célébrité en transportant de Pessinunte à Rome, d'après les oracles de la Sibylle, la statue de la déesse, de même qu'ils avaient fait pour l'Esculape d'Épidaure. Au-dessus de Pessinunte, s'élève le mont Dindymum, ce qui a fait donner à la déesse le surnom de Dindymène, comme elle a été nommée Cybèle des monts Cybèles. Près de la ville coule aussi le fleuve Sangarius, sur lequel on retrouve les anciennes habitations des Phrygiens, savoir celles de Midas, et avant lui de son père Gordius et de quelques autres. Elles n'ont même pas conservé de traces de villes ; ce ne sont plus que des bourgs, un peu plus grands que les autres (1). » Pessinunte n'était pas, comme nous le voyons par l'itinéraire d'Antonin, sur le chemin d'Ancyre à Dorylée, d'Eskecher à Angora, mais se trouvait à une petite distance de cette route, et à seize milles de Germa. Strabon, en mentionnant le bourg de Sangia, où se trouvait la source du Sangarius, et en évaluant

⁽¹⁾ *Arnobé, loco citato.*

⁽²⁾ *Montfaucon, Dessin d'un archigalle. Amphridium. Hist. Aug.*

⁽³⁾ *Strabon, liv. XII, p. 567.*

à cent cinquante stades, la distance de ce lieu à Pessinunte, ne dit pas que cette dernière ville fût sur le bord du fleuve (1). Il fallait donc trouver, pour satisfaire aux données de la question, une ville située au pied d'une montagne, et dans les conditions itinéraires mentionnées ci-dessus. Rien de tout cela ne se rencontrait dans les ruines nombreuses qui couvrent la plaine de Sevri hissar. Je me dirigeai donc vers cette ville pour me rapprocher du bassin du fleuve.

CHAPITRE LIV.

SEVRI HISSAR.

On aperçoit le château de Sevri hissar douze heures avant d'y arriver. Dans toute notre route, nous ne rencontrâmes qu'un seul village appelé Kaïmaza; nous en passâmes à une lieue. Après neuf heures de marche, nous fîmes halte près de quelques cabanes, dans le hameau de Tchifileler. Quelques familles exploitent une ferme du gouvernement. En sortant de ce village, on traverse un ruisseau qui va se jeter dans la Sakkaria; un autre cours d'eau du même nom coule du sud au nord; mais ce n'est pas le Sangarius. Les habitants ont donné le nom de Sakkaria à tous les affluents du fleuve qui arrosent cette plaine. C'est sans doute la cause de plusieurs erreurs géographiques que l'on remarque

pour ses bains, ses fontaines et ses tombeaux. Ce lieu n'avait jamais été visité; il est seulement mentionné par Pockocke en ces termes (1) : « Il y avait autrefois dans la plaine de Sevri hissar quantité de villages, et même de villes, dont une pouvait être dans l'endroit appelé Bala-azar ou Bala hissar, quatre milles au sud-est où l'on m'a dit qu'il y avait plusieurs ruines. »

Ce hameau est éloigné de trois lieues de la ville; il est situé sur un terrain de craie qui s'étend sous tout le bassin de la plaine; mais, dans quelques endroits, ce dépôt crétacé est percé par des soulèvements des trachytes. Tout le pays situé entre Bala hissar et la ville est absolument inculte. Le terrain est accidenté et coupé par des torrents qui sont à sec pendant l'été. En arrivant en vue des ruines, je fus frappé de l'étendue de terrain qu'elles occupaient et de l'importance des édifices dont on voyait çà et là les débris. Je n'eus pas plutôt examiné la disposition des lieux, que je demeurai convaincu que j'étais sur l'emplacement de Pessinunte. Les collines qui s'avancent dans la plaine sont les contre-forts d'une grande montagne calcaire et dépouillée de verdure, qui représentent le mont Dindymène; il est difficile de se faire une idée de l'aspect aride et désolé que présentent ces ruines. La terre, d'une blancheur éclatante, reflétait les rayons d'un soleil ardent. Trois ou quatre pauvres cabanes, bâties avec

LE TEMPLE.

tout ce qui s'est fait de plus
 constructions de ce genre. La
 des pierres n'étaient pas à bos-
 comme les Grecs ont l'habitude de
 dans les constructions militaires ;
 s murs étaient lisses et polis, et
 s des pierres étaient évidés dans le
 pour que l'appareil présentât une
 grande régularité. Malheureuse-
 le voisinage de Sevri hissar fut,
 moyen âge, fatal aux monu-
 le Pessinunte, et l'acropole qui
 ante d'abord offrit la carrière la
 ile à exploiter, puisqu'on en ti-
 blocs équarris et de grand ap-
 La solitude et l'abandon de ces
 me permettaient pas d'espérer
 longer mon séjour. Il eût fallu
 er un campement, prendre de
 aux ouvriers, et faire venir de la
 utes les choses nécessaires ; et
 sources dont je pouvais disposer
 trop limitées pour que je son-
 à une semblable entreprise. Je
 gé de me contenter d'un relève-
 général, pour établir une esquisse
 phique du terrain, car les mas-
 amulées de décombres qui cou-
 l'emplacement de chaque édifice
 lechaient de faire un travail régu-
 fut sur le plateau de l'acropole
 ablis rapidement la base de ma
 lation. D'après l'inspection des
 je crus reconnaître que l'acro-
 nit divisée en deux parties, une
 e irrégulière, autour de laquelle
 nient avoir été placés quelques
 , et une seconde cour rectangu-
 ans laquelle je trouvai quelques
 colonnes. Un chemin encore
 raticable conduit dans la vallée ;
 qui m'a donné à penser que les
 es de la citadelle donnaient ac-
 à cette première enceinte. L'es-
 que je présente n'est rien moins
 chose positive, c'est une opinion
 ur l'inspection rapide des lieux.
 ine de l'acropole s'étend de l'est
 it ; j'avais à ma gauche un cime-
 re, dont les nombreux tombeaux
 presque tous marqués par des
 nts d'architecture.

En descendant de l'acropole, et se di-
 rigeant un peu vers l'est, on arrive à
 un vaste ensemble de ruines qui, toutes
 bouleversées qu'elles sont, ne permet-
 tent pas de douter qu'on est sur l'em-
 placement du célèbre temple de la mère
 des dieux. Il était du genre qu'on ap-
 pelle *Téménos*, c'est-à-dire, renfermé
 dans une enceinte, et comme il est
 bâti sur le penchant de la colline ap-
 partenant au mont Dindymène, toute
 la partie sud est soutenue par un grand
 soubassement de marbre blanc qui for-
 mait une magnifique terrasse. Il reste
 encore aujourd'hui en place une portion
 de ce mur, qui est renforcé d'espace
 en espace par des contre-forts de marbre.
 Il est construit en assises réglées, et l'ap-
 pareil est formé par des blocs posés al-
 ternativement de front et en boutisse,
 genre de construction tout à fait hel-
 lénique. L'intérieur de l'édifice présente
 une série de fûts de colonnes cannelées
 et rompues, qui appartenaient sans
 doute au portique du péribole. Quant
 au temple, sa place est indiquée par
 des monceaux de débris et par des exca-
 vations multipliées, faites dans le but
 d'en extraire les derniers vestiges. Je
 doute que des fouilles exécutées en cet
 endroit puissent jamais être profitables
 aux recherches archéologiques. Ce qui
 reste de ce monument suffit pour mon-
 trer que ce ne sont pas les ruines du
 premier temple des Pessinuntiens, car
 il porte tous les caractères de l'architec-
 ture des Attas, telle qu'on la retrouve
 à Pergame et dans les autres lieux de
 leur domination. Parmi les rares débris
 de chapiteaux qui jonchent le sol, je n'ai
 rien trouvé qui pût m'indiquer posi-
 tivement quel était l'ordre de ce temple⁽¹⁾.
 Les plus grosses colonnes qui se trou-
 vent en place n'ont pas plus de 1^m, 10
 de diamètre, et les colonnes que je sup-
 pose avoir appartenu au portique ont
 un diamètre de 0^m, 932, et un entre-
 colonnement d'axe en axe de 2^m, 562.
 Au nord du temple se trouvent encore
 de nombreuses ruines plus ou moins

(1) Les chapiteaux antiques sont très-
 recherchés par les Turcs pour faire des mor-
 tiers à piler le grain.

indéterminées, et que j'ai restituées comme ayant appartenu à ces différents temples que les princes asiatiques avaient élevés dans Pessinunte.

En s'avancant plus vers l'est, on trouve une rangée de colonnes, dont quelques-unes sont enterrées jusqu'à l'astragale. Elles appartenait à un portique qui conduit à une masse de ruines dont il est difficile de reconnaître la disposition première. Au-dessous du temple, on remarque un grand mur de marbre qui se rattache à une partie circulaire ornée de pilastres. J'ai pensé que ces débris occupaient la place de la basilique.

Au fond d'une fouille assez profonde, j'ai aperçus quelques Turs occupés patiemment à débiter, avec de mauvais outils, un bloc de marbre qui cubait environ trois mètres. La destination la plus ordinaire que l'on donne aux beaux échantillons, est de les transformer en pierres tumulaires; les blocs sont refendus dans leur largeur par le moyen de coins; opération dont les modernes Pessinuntiens s'acquittaient avec beaucoup d'adresse. Les blocs sont ensuite dégrossis sur place, et chargés sur des chameaux, pour être envoyés à Sevri hissar. Voilà l'opération qui depuis trois siècles s'exécute incessamment dans les ruines de Pessinunte, et, chose singulière, il n'est jamais venu dans l'idée d'aucun de ces ouvriers, de rechercher la carrière qui servait à la construction de la ville; cette question leur parut aussi étrange que si le marbre eût dû

se trouver rassemblés dans la partie centrale, et les versants de toutes les collines, particulièrement de celle qui dépend du mont Dindymène, sont sillonnés par des routes en ligne droite et aplanies, qui, à mes yeux, ne sont autre chose que les anciennes rues de la ville. Sur le versant occidental de cette dernière colline se trouve un théâtre qui est dans le même état de dégradation que les autres monuments. La scène est entièrement détruite, mais il y a encore un grand nombre de gradins en place. Devant le théâtre, le terrain, aplani dans une largeur d'environ deux cents mètres, indique qu'il y a eu là un hippodrome dont tous les gradins ont été enlevés. En traversant la vallée, on aperçoit presque en face du théâtre une assez grande masse de blocs de marbre d'une couleur plus grisâtre, et qui ne paraissent pas avoir été remués. Quelques débris d'architraves et de colonnes font voir que cet édifice était orné avec assez de soin. Je copiai sur une stèle l'inscription suivante, ce qui m'autorise à croire que ces ruines ont appartenu à un temple d'Esculape :

A Esculape sauveur, remerciement des Pessinuntiens.

Dans toutes les villes antiques, quelque ruinées qu'elles soient, on voit toujours des traces de monuments chrétiens, d'églises ou de monastères, qui indiquent que la cité n'a pas péri en un seul jour, mais s'est détruite peu à peu par

les autres tombeaux et les inscriptions, se trouvant sur des blocs fau-soulever, ont été transportés à Ancyre, où l'on en remarque un grand nombre dans les cimetières, ainsi que des statues de marbre, qui sont très-estimées en Galatie, et qui avaient une destination sépulcrale. La certitude que j'avais d'avoir vu Pessinunte, d'après les nombreux rapports ci-dessus, j'étais très-préoccupé de la pensée de donner le nom de la ville, qui n'est nulle part dans ses ruines; car l'inscription précédente, le nom de Pessinunte n'est pas complet; mais une autre fut comblée l'année suivante. M. Hamilton, qui copia à Ancyre une inscription où sont mentionnés le nom et les titres des Pessinuntinobois. Ces peuples avaient comme les Galates d'Ancyre, le nom de Sébasténi, regardé par les auteurs comme ethnique, mais ce titre ne me paraît qu'une distinction honorifique, qu'on pourrait attribuer à Augustaux.

et le peuple des Tollistobolens. Augustaux honorent Théodote, surnommé le tyran, qui a été chargé d'Agoranome, celle d'Inephras, et très-souvent celle d'As-

On trouve rien de positif dans la décadence et la ruine de Pessinunte. Il est certain que la province d'Ancyre absorba peu à peu les tribus galates, et leurs métropoles conséquent, commencèrent à déclinier quand les Romains eurent un pouvoir central à Ancyre. Le Pessinunte fut le même que Tavium, qui était également une ville importante par un grand temple de Jupiter et d'Asie (1). Jusqu'à présent, aucun indice certain de la position de Tavium.

La nouvelle division des provinces de Constantin le Grand fit de Pessinunte une métropole de la Galatie Saure. La dernière mention qu'en font les historiens anciens se trouve chez Ammien-Marcellin (3), qui s'ex-

prime en ces termes: « Julien se rendit par Nicée sur les frontières de la Galatie; de là, prenant à droite, il fut à Pessinunte pour y voir l'ancien temple de Cybèle, dont Scipion Nasica, conformément aux ordres de la sibylle, transporta le simulacre à Rome. » La Bletterie ajoute (1), sans citer l'auteur dans lequel il prend ce fait, que Julien fut choqué de l'indifférence des Pessinuntins pour leur ancienne protectrice, et déchargea sa colère sur deux chrétiens qui avaient abattu l'autel de la déesse. Ce fut à Pessinunte même, et apparemment pour ranimer le zèle du peuple, qu'il composa en l'honneur de la mère des dieux le discours que nous avons encore.

C'est depuis ce temps que la renommée de Pessinunte commence à décroître, et elle suit la destinée de toutes les villes qui ne tenaient leur rang que d'une prospérité factice, due à leur importance religieuse chez les anciens. Ainsi, Éphèse, Magnésie et Perga, ont eu leurs temples de Diane; les deux Comana, qui honoraient le dieu Men, et enfin, Tavium, Pessinunte et Aizani, toutes ces villes sont aujourd'hui, désertes ou à peu près ignorées. L'agriculture et le commerce ont pu seuls sauver quelques autres villes, qui ont encore aujourd'hui une sorte de prospérité.

CHAPITRE LV.

ANCYRE.

Les légendes auxquelles a donné lieu la fondation d'Ancyre ne permettent guère de discerner les faits historiques qui peuvent nous éclairer sur ce sujet. Il ressort cependant de toutes ces traditions fabuleuses que cette ville était déjà renommée du temps de la Phrygie indépendante; selon Pausanias, Ancyre fut fondée par Midas, fils de Gordius, et l'ancêtre qui se voyait dans le temple de Jupiter passait, du temps de l'historien grec, pour avoir été découverte par ce prince (2).

Apollonius historien de Carie donne une origine plus reculée à l'ancêtre d'Ancyre.

bois, XII. p. 657

ocles, p. 697.

et XII.

(1) Vie de Julien, p. 219.

(2) Pausanias, liv. 10, ch. 4.

cyre (1). Les Gaulois, au moment de leur arrivée en Asie, eurent à combattre Mithridate et Ariobarzane. Ptolémée avait aussi envoyé contre eux une armée d'Égyptiens, qui fut battue et repoussée jusqu'à ses vaisseaux; les Gaulois emportèrent les ancres comme trophées de leur victoire, et les déposèrent dans leur ville qu'ils appelèrent Ancyre.

Mais déjà du temps d'Alexandre la ville d'Ancyre existait sous le même nom, le roi de Macédoine venant de Gordium et marchant vers la Syrie, s'arrêta devant cette ville pour recevoir les députés des Paphlagoniens, et connaître leurs dispositions à son égard.

Sous les successeurs d'Alexandre, Ancyre fut soumise au roi Antiochus III, qui avait eu les Galates pour auxiliaires à la bataille de Magnésie.

Le nom de cette capitale paraît pour la première fois dans les historiens romains, au sujet de la campagne de Manlius; Strabon (2), n'en parle que comme d'une forteresse des Galates.

Dans le principe, la ville d'Ancyre occupait le sommet d'une colline qui s'étend de l'est à l'ouest. C'est un grand rocher volcanique dont les flancs sont très-abrupts. L'acropolis couronnait ce rocher, et les murailles descendaient jusqu'à mi-côte. Au nord, l'Engurisou défend les abords de la montagne, et, coulant vers l'ouest, il va se jeter dans le Sangarius.

Dans la suite des temps le pays suivit le sort des Romains dans les combats

comme capitale romaine. Les trois capitales de la tétrarchie des Galates étaient Tavium, Pessinunte, et Ancyre cette dernière ville reçut le nom de Sébaste, en l'honneur de l'empereur Auguste; sous Néron elle obtint le titre de métropole, et les habitants reçurent le nom de Tectosages Augustaux, que l'on retrouve sur leurs monuments, Ancyre elle-même fut appelée Sébaste Ancyre des Tectosages.

Le symbole de la ville fut représenté par une ancre; les médailles comme les monuments attestent que le même signe fut conservé sous les empereurs romains.

Les villes Galates de la Phrygie orientale furent les premières en Asie, qui ajoutèrent à leur nom primitif un surnom romain, et cet honneur ne fit que resserrer les liens qui les unissaient à l'empire des Césars.

La situation de ces villes de Galatie, heureusement placées sur la grande route de Byzance à la Cilicie et la Syrie vers le sud, et dans la direction d'Erzeroum en Arménie sur le chemin de la Perse vers le nord, en fit bientôt le centre de tout le grand commerce entre l'orient et l'occident, et le lieu de jonction des légions romaines dans leurs marches à travers l'Asie. Déjà sous Auguste elles reçurent plusieurs bienfaits de l'empereur, qui leur permit, comme il l'avait fait antérieurement pour les habitants de Pergame (1), de lui élever un temple de son vivant.

Lorsque les Romains eurent réduit

terres sépulcrales. Un vaste sous-sol qui règne sous la plate-forme de la ville servait à contenir les matériaux de guerre. Suivant le système romain usité à cette époque, la citadelle occupait le point culminant de la ville. Les murailles n'avaient pas de fondement extérieur; elles suivaient les contours du rocher, et s'élevaient ainsi en escalier par des hauteurs de plusieurs mètres au-dessus du niveau de la ville. L'enceinte de l'acropole était formée par des habitations particulières; dans le moyen âge, les chrétiens y construisirent une église que les Turcs ont toujours respectée.

Les plus beaux édifices construits par les Romains étaient dans la partie occidentale de la ville; les inscriptions qui y ont été trouvées nous apprennent qu'il y avait un hippodrome, des thermes, des aqueducs et plusieurs temples. On en juge par les débris qui sont répandus çà et là, la magnificence de ces édifices ne le cédait en rien aux plus beaux de Rome même. Les artistes employés par les vainqueurs donnaient à ces constructions un cachet de solidité et d'élégance que n'avaient pas les monuments d'Italie.

L'AUGUSTEUM.

Malgré les ravages du temps et des hommes, il ne reste de la plupart des édifices antiques que le seul temple, élevé par les Romains en l'honneur d'Auguste. Ce temple, qui subsiste encore, pour attester le haut degré éminent que les arts avaient atteint en peu de temps dans la capitale de la Galatie. Ce monument occupe le centre de cette partie de la ville; il fut l'ouvrage des Romains. Sous le rapport de l'art, il est remarquable encore par les nombreuses inscriptions placées sur ses murailles, qui nous ont ainsi conservé des faits historiques très-importants. On a regretté des portions de l'architecture, les colonnes et les bas-reliefs, l'entablement extérieur; mais ce qui reste, tous les détails de la construction et d'ornements sont si bien conservés avec tant de goût et de précision, que le temple d'Ancyre, s'il était encore entier, serait sans contredit placé

au premier rang des chefs-d'œuvre de l'architecture romaine.

Les ruines du temple d'Ancyre se composent de deux murs latéraux de la cella, avec les antes ou pilastres qui les terminent. Ces murs sont construits en gros quartiers de marbre, reliés par des crampons de bronze, comme on peut s'en assurer dans les parties brisées. Les chapiteaux des pilastres représentent des victoires ailées, qui s'appuient sur des enroulements de feuillage. Ces figures s'ajustent avec une convenance parfaite dans des rinceaux d'acanthe, qui forment la frise extérieure du mur de la cella. La largeur et la hauteur des pilastres font connaître les dimensions des colonnes absentes; l'antiquaire peut ainsi reconstruire dans son imagination un des plus beaux monuments d'Ancyre.

La façade du temple était ornée de six colonnes d'ordre corinthien, qui portaient un entablement et un fronton. Des débris épars qui ont appartenu à l'édifice font voir que les colonnes étaient cannelées. L'ajustement du mur de la cella indique qu'elle était entourée d'un portique; ainsi le temple d'Ancyre était hexastyle et périptère, disposition généralement adoptée par les Romains pour les édifices religieux de grand style. Il existe une médaille d'Ancyre portant d'un côté l'effigie d'Auguste avec les attributs du dieu Lunus, et sur le revers un temple hexastyle avec cet exergue : *Communauté des Galates Augustaux*. Il est probable que ce temple est le même que celui dont les ruines existent encore.

Dans la partie antérieure de l'édifice est une sorte de vestibule ouvert, ou *pronaos*. On entrait du *pronaos* dans la cella (partie réservée pour les prêtres) par une porte richement ornée d'un entablement porté sur deux consoles de marbre. Il est rare de voir dans les temples antiques, les portes assez bien conservées pour qu'on puisse en étudier les proportions. Dans toute l'Italie, on ne cite que deux portes de temple, et, pour la beauté des détails, elles ne sauraient être comparées avec la porte du temple d'Auguste.

L'intérieur de l'édifice était fort simple. Une corniche, de laquelle pen-

daient des guirlandes de fruits, régnait à l'entour. Au-dessus de la corniche s'étend une partie complètement lisse, qui dans l'origine, fut sans doute destinée à recevoir des peintures.

Dans le mur de la cella, à droite en entrant, on remarque trois fenêtres cintrées, destinées à éclairer l'intérieur. Comme les temples anciens ne recevaient de jour que par la porte, Pococke et Tournefort avaient douté que le monument d'Ancyre fût réellement un temple, et étaient portés à le regarder comme un prytanée; mais, en examinant de près ces fenêtres, on voit qu'elles ont été percées après coup, et que le cintre est taillé au milieu des assises horizontales des pierres de la cella. Ces fenêtres ont été percées lorsque ce temple fut converti en église; c'est alors qu'on abattit le mur du posticum, et qu'on ajouta des constructions qui se rattachent aux antes. Dans la partie antérieure du temple, on se contenta d'enlever les colonnes qui se trouvaient entre les antes, pour former le *narthex* ou portique qui précède toutes les églises byzantines.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, un pèlerin de la Mecque, du nom de Hadji-Baïram, fit élever une mosquée contiguë à l'église, que les musulmans avaient détruite. On employa pour cette construction une quantité de fragments de marbre provenant de la démolition des portiques du temple, et l'église byzantine fut conver-

ces de Galatie dont les noms sont conservés dans l'inscription grecque tracée sur le pilastre, et qui rapporte toutes les cérémonies et fêtes qui eurent lieu au moment de la dédicace. Cette inscription avait, à plusieurs reprises, attiré l'attention des savants. Chishull, Tournefort, et après eux Montfaucon, en ont publié des fragments plus ou moins incomplets. Je dois faire observer que ce dernier, en donnant, dans sa Paléographie, une copie de l'inscription de l'ante, a été induit en erreur sur la forme du caractère. Celui qu'il reproduit^{es} appartient tout à fait aux bas temps de l'empire byzantin. Il faut croire qu'il^{ne} a copié une transcription faite par quelque^{ns.} prêtre grec. Le caractère tracé sur le monument est au contraire du meilleur style, et appartient évidemment à l'époque de la dédicace du temple. Chishull, qui a publié les mêmes fragments que Montfaucon, croit que chacune des fêtes mentionnées dans ce monument eut lieu aux différents anniversaires de la consécration. Je donne aujourd'hui cette inscription complète, qui permettra aux savants de décider le fait. Rien, dans le caractère de l'inscription, ne porte à croire qu'elle a été écrite à plusieurs époques différentes. Je suis au contraire disposé à penser que toutes ces fêtes ont eu lieu au moment de la consécration du temple, sans doute à la mort d'Auguste, quand on a inscrit sur les parois de la cella une copie de son testament en latin et en grec.

bles et une chasse; M. Lollius (présidait
tous (1)).

mènes, fils du roi Amyntas, a donné
ois un festin public, a donné deux fois
spectacles, a donné un combat gymnique
rs et de cavaliers; il a donné également
mbats de taureaux et une chasse. Il a
ré près de la ville le terrain où est cons-
té: Sebasteum (le temple d'Auguste), où
u les réunions publiques et les courses
odrome).

rix, fils d'Aléporix, a donné un festin
et a dédié les statues de César et de Ju-
gusta.

ntas, fils de Gasatodias, a donné
is des festins publics, a sacrifié une hé-
be, a donné des spectacles, a distribué
sure de cinq boisseaux de blé à chaque
l. (Hermélas, fils de Diognètes (a pré-
ces fêtes).

rix, fils d'Aléporix, a donné pour la se-
fois un festin public (qui fut présidé)
ooton.

odore, fils adoptif de Ménémachus, et de
lle de Dorylaüs, a donné un festin pu-
a fourni de l'huile pendant quatre mois.

nux, fils d'Artienus, a donné un festin
eucus, fils de Séleucus, a donné un festi-
lic; il a fourni l'huile pendant quatre

mènes, fils du roi Amyntas, a donné
fois un festin public) aux trois peuples;
alement sacrifié une hécatombe dans
; il a donné des spectacles et une pro-
; il a donné également un combat de
ix, a fait des purifications, et fait coin-
vingt-deux couples de gladiateurs; il a
huile pendant toute l'année aux trois
; il a donné un combat de bêtes fé-
M. Lollianus (a présidé à ces fêtes).

salus a donné à Pessinunte un festin
et un combat de vingt-cinq couples. Il
si aux deux peuples à Pessinunte l'huile
les jeux] pendant toute l'année; il a
ré des statues dans Pessinunte.

icus, fils de Philodallus, a donné deux
s festins aux deux villes; il a fourni
aux deux peuples pendant toute l'an-
a donné des spectacles.

lus Ponticus a donné un festin public;
fié une hécatombe; il a donné l'huile
il (toute) l'année.

.. il a donné l'huile aux peuples pen-
oute l'année, sous.....

us Gallius, fils de Marcien, a donné
is un festin public; a sacrifié à Pessi-
à l'occasion d'une victoire); il a donné
aux peuples.

.. ides, fils de Philon, a donné un festi-
lic; a sacrifié une hécatombe; a fourni
pendant toute l'année.

.. Y a mis un autel qu'il a consacré

mènes, fils de Ménas, (a donné) un fes-

On lit dans Eutrope, lib. VII: « Ga-
us Augusto provincia facta est, cum
rgnum finisset, primusque eam M. Lol-
reputore administravit. » C'est bien
ément le même Lollius qui présidait à
sacre du temple.

Un public aux deux peuples; il a sacrifié une
hécatombe, et fait combattre trois cents cou-
ples de gladiateurs; il a fourni l'huile pendant
toute l'année.]

..... (Les deux dernières lignes sont trop
frustes pour être traduites.)

Par cela [ils ont] honoré.....

Cet acte public, inscrit sur le frontis-
pice d'un temple, est un document du
plus grand intérêt historique, tant par
l'authenticité des faits que par les noms
des princes qui ont concouru à cette dé-
dicace. Tout en reconnaissant que le
peuple d'Ancyre a toujours reçu de la
part des Romains les témoignages d'une
haute estime, on doit être frappé du
soin que prit le magistrat suprême, sans
doute le proconsul, de faire présider
par un commissaire romain, dont le
nom est inscrit à côté de celui des prin-
ces galates, les fêtes et les cérémonies
dont ces derniers firent les frais, et
qu'ils sont censés avoir ordonnées de
leur propre mouvement.

Cette longue énumération de festins,
de spectacles et de combats, donne
mieux que tout ce qu'on pourrait dire
une idée de la richesse de cette ville
d'Ancyre et de cette Galatie, devenue
province romaine depuis moins de six
années. Les Romains avaient trouvé une
administration et un gouvernement
qu'ils avaient conservés; les Gaulois,
uniquement occupés d'expéditions guer-
rières, n'avaient guère songé à doter
leurs villes de monuments superbes.
Des châteaux élevés sur la pointe des
rochers et quelques huttes à l'entour;
c'était à peu près tout ce qui composait
l'ensemble de leurs cités; c'est encore
ce que l'on voit dans toutes les parties
de l'Orient. Les Romains portèrent
chez les Galates le goût des théâtres,
des jeux et des courses, qui se ranimait
à Rome avec plus d'intensité à mesure
que les rapports entre Rome et l'Orient
devenaient plus fréquents.

Ce qui rend l'Augusteum d'Ancyre
un monument des plus précieux pour
les antiquaires, c'est qu'il nous a con-
servé une copie du célèbre testament
d'Auguste inscrit par ses ordres sur
deux tables de bronze, et confié à la
garde des vestales à Rome. Un exem-
plaire de ce testament fut envoyé à
Ancyre, selon la volonté de l'empereur

et gravé dans l'intérieur du pronaos du temple qui lui était dédié. Ce beau document historique a été rapporté pour la première fois en Europe, en 1554, par Antoine Wrandis, Dalmate, évêque d'Agria, et Guillaume Busbeck, ambassadeur d'Allemagne près la Porte Ottomane. Un autre exemplaire, rapporté en 1689, copié avec soin, a été publié vers la même époque. Il fut trouvé dans les papiers de Daniel Cosson, marchand hollandais qui explora les environs de Smyrne, où il fut assassiné. Tournefort a copié, en 1701, cette même inscription, qui depuis a beaucoup souffert de l'injure du temps et des hommes, car, en Asie comme en Italie, les monuments antiques ont été l'objet d'investigations entreprises par l'ignorance pour chercher des trésors imaginaires, et souvent, faute de mieux, les avides et patients dévastateurs des monuments se sont bornés à faire des trous dans les murs pour retirer quelques crampons de bronze ou de fer qui retenaient les pierres. L'inscription d'Ancyre présente aujourd'hui des lacunes assez notables. En collationnant les copies publiées avec l'exemplaire original, je m'assurai qu'elles offraient toute l'exactitude désirable pour l'époque où elles ont paru.

Depuis cent cinquante ans ce monument épigraphique dormait, oublié des savants de l'Europe; on s'était à peine rendu compte du contenu de l'inscription grecque de la face latérale. Lorsque j'arrivai à Ancyre, le monument était

situation du monument, et mon but fut rempli, car l'année suivante ayant rencontré à Smyrne M. Hamilton, je lui signalai la situation de l'édifice, et il fit les travaux nécessaires pour dégager la majeure partie de l'inscription. Dans ces derniers temps une mission composée de trois personnes a été chargée d'aller dégager complètement les restes de l'inscription grecque, plusieurs rapports ont été publiés à ce sujet jusqu'ici ils n'ont fait que confirmer les faits déjà mis en lumière dans ma première publication.

On ne sait pas parfaitement à quelle époque le temple d'Auguste fut converti en église; mais, comme le christianisme s'établit de bonne heure dans la ville d'Ancyre, il est à croire que le culte des empereurs y fut aboli dès les premiers temps de la foi nouvelle. Lorsque la Galatie fut conquise par Haroun-al-Raschid, ce prince vint jusqu'à Ancyre, et enleva comme trophée de sa victoire la porte du temple qui fut transportée à Bagdad. Une inscription grecque était gravée sur les battants et nous a été conservée dans le Djihan-Numa (1). Elle est ainsi conçue :

« Au nom de Dieu, ô enfant de ce
 « monde, sois prompt à choisir l'occa-
 « sion; apprends à choisir toujours
 « l'homme qui convient suivant les lieux
 « et les temps. La joie se change en
 « deuil lorsqu'on en abuse. Ne charge
 « pas ton présent des soucis de l'avenir.
 « Ne suis pas l'exemple des insensés, et
 « garde-toi de t'enorgueillir des trésors

igraphie grecque, tandis qu'on y ve tout le mysticisme des écrit-orientaux. Mais, quand même ascription serait apocryphe, il est x de comparer ce fait historique e qui se passait dans l'Inde à peu ans le même temps, quand Mah-le Ghaznévide prenait, et envoyait ul, les portes du temple de Som-. Le dernier trophée de ce genre ourd'hui entre les mains des Rus-i, lors de la conquête de l'Arménie, 18, enlevèrent les portes du tom-f'un santon célèbre à Erzeroum. cien temple est aujourd'hui en- de constructions modernes, et osquée bâtie sous le règne de So-le Grand par Hadji-Bairam, est ée sur sa face méridionale. Des transportées occupent l'entrée du e, et sont couvertes de pierres ales. Cette mosquée fut bâtie par bre architecte Sinam, qui cons- les mosquées de Soliman à Cons-ople, et de Pertew-Pacha à Nico-. Hadji-Bairam, pèlerin de la e et d'une des illustres familles Galatie, est encore renommé par té et l'austérité de sa vie. Il est dateur de l'ordre des derviches ny, et mourut en 67 de l'hégire). Sa famille existe encore à An- et c'est un de ses descendants qui commencement de l'année 1834, l'heureuse idée d'entreprendre la ition de ce qui restait du temple re pour en faire un bain dans sa mais ce projet n'eut heureusement suite, et l'on se borna à l'enlève-de quelques pierres sur la face onale.

contents d'avoir élevé un temple iste, qui était regardé comme le u fondateur d'Ancyre, les Gala-firent construire plusieurs autres nneur des empereurs Nerva, Tra-Caracalla. Une inscription, qui se dans le cimetière arménien, pa-venir d'une des statues élevées 'area d'un temple d'Antonin. médailles et les inscriptions que découvertes en si grand nombre re, attestent que le goût des jeux t était devenu très-populaire sous ionins. A cette époque, en Asie dans l'ancienne Gaule, les Gau-

lois s'étaient identifiés avec les Romains, comme plus tard les Romains se confondirent avec les Grecs sous l'empire byzantin. Le gouvernement de la Galatie était remis entre les mains d'un préteur; elle fut aussi régie par un proconsul, mais on sait que dans les provinces ces magistrats jouissaient des mêmes privilèges. Les ordonnances municipales étaient néanmoins promulguées au nom du sénat et du peuple des Galates.

De toutes les villes d'Asie, Ancyre est sans contredit une de celles qui ont fourni au monde savant le plus grand nombre d'inscriptions et de documents historiques. Il est fâcheux que la plupart des monuments découverts journellement aux environs de la citadelle soient pour la plupart mutilés ou détruits avant qu'un antiquaire ait pu en recueillir une copie. La disette de pierre calcaire est la principale cause de la destruction des monuments. Tournefort a cité comme une singularité l'escalier d'une mosquée qui est en entier composé de bases de colonnes en marbre. Cette construction, aussi barbare qu'incommode, existe encore, et toutes les maisons environnantes sont remplies de fragments plus ou moins défigurés d'architecture romaine. C'est là tout ce qui a échappé à la consommation active des fours à chaux, qui, en Asie comme en Italie, ont été les moyens les plus actifs de destruction.

Les murailles du château sont presque entièrement construites en fragments extraits de monuments antiques. Les stèles commémoratives et honorifiques s'y trouvent en abondance; mais c'est le hasard seul qui fait que les inscriptions qu'elles contiennent sont apparentes pour nous; on doit cette bonne fortune au seul caprice de l'ouvrier, qui n'a pas craint de trop défigurer la muraille en laissant paraître les inscriptions des *Génois*: c'est ainsi que sont désignées par les Turcs toutes les anciennes nations de l'Asie.

Depuis la base jusqu'au sommet des murailles, on découvre partout des parties plus ou moins conservées des actes administratifs de la ville; et ces inscriptions réunies nous servent à compléter le peu de documents que nous ont laissés les écrivains anciens.

La plupart des grandes villes de l'empire romain, celles surtout qui avaient un simulacre de gouvernement indépendant, n'avaient rien tant à cœur que de modeler leur administration sur celle de Rome même; elles les divisaient en régions comme la capitale, et les habitants se partageaient en tribus. Quoique cet usage se trouve généralement répandu chez les diverses populations du monde ancien, il y a beaucoup de villes qui n'en ont conservé aucune trace.

J'ai cité comme provenant de Pessinone une inscription mentionnant les Gaulois Tolistoboïens, qui habitaient cette partie de la Galatie. Je n'ai trouvé aucun monument lapidaire relatif aux Trocmiens. L'inscription suivante mentionne les Tectosages comme habitant la province d'Ancyre.

Le sénat et le peuple des Tectosages augustaux ont honoré M. Cocceius Alexandre, leur concitoyen, homme juste et très-remarquable par la pureté de ses mœurs.

Le titre de métropole, qui était donné à Ancyre dans les actes officiels, se trouve reproduit dans ces deux inscriptions :

A. L. Fulvius Rusticus Emilianus, légat impérial, trois fois consul. Le sénat et le peuple de la métropole d'Ancyre honorent leur bienfaiteur par les soins de Trébius Alexandre.

Le sénat et le peuple [honorent] Caracylée, grande prêtresse issue du sang des rois, fille adoptive de la métropole, femme de Julius Severus, le premier des Grecs.

comme celles de Rome; mais nous ne saurions, d'après les inscriptions, en établir le nombre exact; il paraît certain, néanmoins, qu'il n'était pas moindre que douze. Les inscriptions qui nous restent sont au nombre de quatre : une relative à la huitième tribu, deux à la neuvième, et une à la onzième. Ces inscriptions ont toutes appartenu à des stèles qui supportaient des statues honorifiques. Quand on pense que dans toute cette ville il n'existe pas le plus petit fragment de statue antique, quels regrets n'éprouve-t-on pas de voir ces contrées livrées à un peuple ignorant qui mutila avec rage toutes les représentations de figure humaine que sa main peut atteindre !

La plupart des statues élevées par décret, étaient placées dans l'arée des temples, ou entre les colonnes des portiques. C'est toujours aux environs de ces édifices que l'on retrouve le plus grand nombre d'inscriptions.

A la bonne fortune.

Philotas (?), fils de Diodore, ayant rempli les fonctions d'astynome et de phylarque, avec magnificence et sans orgueil, et ayant été juge dans les assemblées publiques, par le sénat et le peuple, digne d'une statue et d'autres honneurs, la huitième tribu claudienne lui a, pour son honneur et à cause de sa bienveillance envers elle, élevé cette statue de ses propres fonds, par les soins de Claudius Anthimus, le sénat ayant donné la place.

Le protocole de dédicace des statues

qui a été proclamé phylarque dans une assemblée publique, par le sénat et le peuple. (Alexandre a présidé.)

Inscription relative à la onzième légion, est plus connue, et a été reproduite plusieurs fois; elle se trouve dans le temple des Arméniens, à deux kilomètres de la ville; les autres ont été copiées dans le château. La place de cette inscription (car il est probable qu'elle n'y a été apportée de la ville) permet de supposer que le quartier ou déme de Comocetium était dans cet en-

donnement de l'honneur d'une légion. Zoticus Bassus avait reçu les honneurs de l'adoption, *ὡς πατρὸς υἱός*, comme Caracalla, qui était déclarée le fils de la métropole. Il existe plusieurs inscriptions qui mentionnent cet honneur rendu par des villes asiatiques. Les légions qui en étaient investies jouissaient sans doute, de la part des villes, des mêmes faveurs que les *θεοκτοί* de Bithynie, de la part des citoyens qui les ont adoptés.

Zoticus fils de Bassus, homme honorable, de la onzième tribu, ayant exercé la charge de phylarque avec zèle, et avec intégrité d'astynome; ayant fait construire à ses frais un bâtiment très-couteux dans le Comocetium, et rendant chaque jour de nouveaux services à sa tribu dans les assemblées et dans la cité. La onzième tribu (dite) la nouvelle légion (fait élever ce monument) par les légions Calpurnius Bassus et d'Athénée Sengamus, se étant donnée par le très-illustre sénat.

Les inscriptions suivantes sont relatives aux légions qui fixèrent leur résidence à Ancyre : c'étaient la troisième, la quatrième et la sixième. Ce premier monument est enclavé dans les murailles du château, à une grande hauteur. Les caractères indiquent une époque romaine.

II^e légion auguste (élève ce monument)
..... questeur, édile du peuple,
proconsul de Pont et de Bithynie,
de la distribution des grains, légat de la VI^e légion, légat des empereurs, propriétaire du peuple romain dans la province de Cilicie et dans la province de Cilicie, homme pieux.

Légion macédonienne auguste cantonnée à dix-huit milles d'Ancyre et à vingt-cinq de Gangra, près du lieu nommé aujourd'hui Kalatgrik. Il y a de nombreux fragments d'antiquités

dans ce lieu qui n'a pas encore été parfaitement déterminé.

Les deux inscriptions suivantes mentionnent des magistratures exercées tant en Asie qu'en Europe par un Tectosage descendant des tétrarques, nommé Tiberius Séverus, qui avait probablement pris le nom de quelque patron romain. Déjà, sous le règne d'Hadrien, les noms gaulois s'effacent. Il est probable que la langue galate, qui était parlée par le peuple, ne fut jamais employée dans les affaires publiques, car il ne reste aucun monument lapidaire qui nous en présente le moindre débris.

A Tiberius Séverus, descendant des rois et des tétrarques, après toutes ses largesses envers le peuple, élevé au tribunat par le divin Hadrien; nommé légat en Asie d'après les rescrits et ordonnances du divin Hadrien, chef de la quatrième légion scythique et administrant les affaires de Syrie, quand Publius Marcellus quitta la Syrie à cause de la révolte juдаïque, proconsul d'Achaïe à cinq faisceaux, envoyé en Bithynie comme censeur par le divin Hadrien; préfet du trésor du temple de Saturne, consul, pontife pour la cinquième fois, inspecteur des travaux publics de Rome, général, légat de l'empereur César Titus Ailius Hadrien Antonin, Auguste, Pieux, dans la Germanie inférieure. Marcus Julius Euschemon à son bienfaiteur.

On peut classer ainsi, d'après les monuments, les magistratures galates exercées à Ancyre :

La Communauté des Galates.

Le Sénat.

Le Peuple.

La Tribu.

Le Légat impérial.

Le Préfet de la distribution des grains.

Les Sextumvirs.

Le Grand-Prêtre.

Le Galatarque.

Le Phylarque.

L'Astynome.

L'Irénarque.

L'Agoranome.

Toutes ces dernières magistratures étaient électives et temporaires. C'est pour cela que plusieurs citoyens sont cités comme les ayant exercées plusieurs fois. Le grand nombre de stèles élevées en l'honneur des phylarques, des agoranomes et des astynomes, ne porte à croire que le peuple était très-disposé à voter un monument à chaque sortie de magistrature.

Lorsque la Galatie fut convertie au

La plupart des grandes villes de l'empire romain, celles surtout qui avaient un simulacre de gouvernement indépendant, n'avaient rien tant à cœur que de modeler leur administration sur celle de Rome même; elles les divisaient en régions comme la capitale, et les habitants se partageaient en tribus. Quoique cet usage se trouve généralement répandu chez les diverses populations du monde ancien, il y a beaucoup de villes qui n'en ont conservé aucune trace.

J'ai cité comme provenant de Pessinunte une inscription mentionnant les Gaulois Tolistoboïens, qui habitaient cette partie de la Galatie. Je n'ai trouvé aucun monument lapidaire relatif aux Trocmiens. L'inscription suivante mentionne les Tectosages comme habitant la province d'Ancyre.

Le sénat et le peuple des Tectosages augustaux ont honoré M. Coccéius Alexandre, leur concitoyen, homme juste et très remarquable par la pureté de ses mœurs.

Le titre de métropole, qui était donné à Ancyre dans les actes officiels, se trouve reproduit dans ces deux inscriptions :

A. L. Fulvius Rusticus Emilianus, légat impérial, trois fois consul. Le sénat et le peuple de la métropole d'Ancyre honorent leur bienfaiteur par les soins de Trébius Alexandre.

Le sénat et le peuple [honorent] Caracyllée, grande prêtresse issue du sang des rois, fille adoptive de la métropole, femme de Julius Severus, le premier des Grecs.

comme celles de Rome; mais nous ne saurions, d'après les inscriptions, en établir le nombre exact; il paraît certain, néanmoins, qu'il n'était pas moindre que douze. Les inscriptions qui nous restent sont au nombre de quatre: une relative à la huitième tribu, deux à la neuvième, et une à la onzième. Ces inscriptions ont toutes appartenu à des stèles qui supportaient des statues honorifiques. Quand on pense que dans toute cette ville il n'existe pas le plus petit fragment de statue antique, quels regrets n'éprouve-t-on pas de voir ces contrées livrées à un peuple ignorant qui mutilait avec rage toutes les représentations de figure humaine que sa main peut atteindre!

La plupart des statues élevées par décret, étaient placées dans l'arée des temples, ou entre les colonnes des portiques. C'est toujours aux environs de ces édifices que l'on retrouve le plus grand nombre d'inscriptions.

A la bonne fortune.

Philotas (?), fils de Diodore, ayant rempli les fonctions d'astynome et de phylarque, avec magnificence et sans orgueil, et ayant été jugé dans les assemblées publiques, par le sénat et le peuple, digne d'une statue et d'autres honneurs, la huitième tribu claudienne lui a, pour son honneur et à cause de sa bienveillance envers elle, élevé cette statue de ses propres fonds, par les soins de Claudius Anthimus, le sénat ayant donné la place.

Le protocole de dédicace des statues

.....) qui a été proclamé phylarque dans l'assemblée publique, par le sénat et le peuple. Nicéphore Alexandre (a présidé.)

L'inscription relative à la onzième tribu est plus connue, et a été reproduite plusieurs fois; elle se trouve dans le cimetière des Arméniens, à deux kilomètres de la ville; les autres ont été copiées dans le château. La place de cette inscription (car il est probable qu'elle n'a pas été apportée de la ville) permet de supposer que le quartier ou déme appelé Comocetium était dans cet endroit.

Indépendamment de l'honneur d'une statue, Zoticus Bassus avait reçu les bienfaits de l'adoption, *υιον φυλης ια'*, comme Caracylée, qui était déclarée fille de la métropole. Il existe plusieurs inscriptions qui mentionnent cet honneur rendu par des villes asiatiques. Ceux qui en étaient investis jouissaient sans doute, de la part des villes, des mêmes faveurs que les *θρακοι* de Bithynie, de la part des citoyens qui les avaient adoptés.

A Zoticus fils de Bassus, homme honorable, enfant de la onzième tribu, ayant exercé la charge de phylarque avec zèle, et avec intégrité celle d'astynome; ayant fait construire à ses frais un bâtiment très-couteux dans le *Comocetium*, et rendant chaque jour de nouveaux services à sa tribu dans les assemblées et dans le sénat. La onzième tribu (dite) la nouvelle olympienne [fait élever ce monument] par les soins de Calus Bassus et d'Athénée Sengamus, la place étant donnée par le très-illustre sénat.

Les inscriptions suivantes sont relatives aux légions qui fixèrent leur résidence à Ancyre : c'étaient la troisième, la quatrième et la sixième. Ce premier monument est enclavé dans les murailles du château, à une grande hauteur. Les caractères indiquent une époque ancienne.

La III^e légion auguste (élève ce monument) à questeur, édile du peuple, préteur, proconsul de Pont et de Bithynie, préfet de la distribution des grains, légat de la légion VI ferrée, légat des empereurs, propréteur du peuple romain dans la province de Galatie et dans la province de Cilicie, homme rare et pieux.

La légion macédonienne auguste était cantonnée à dix-huit milles d'Ancyre et à vingt-cinq de Gangra, près du village nommé aujourd'hui Kalatzik. Il y a de nombreux fragments d'antiquités

dans ce lieu qui n'a pas encore été parfaitement déterminé.

Les deux inscriptions suivantes mentionnent des magistratures exercées tant en Asie qu'en Europe par un Tectosage descendant des tétrarques, nommé Tibérius Sévère, qui avait probablement pris le nom de quelque patron romain. Déjà, sous le règne d'Hadrien, les noms gaulois s'effacent. Il est probable que la langue galate, qui était parlée par le peuple, ne fut jamais employée dans les affaires publiques, car il ne reste aucun monument lapidaire qui nous en présente le moindre débris.

A Tibérius Sévère, descendant des rois et des tétrarques, après toutes ses largesses envers le peuple, élevé au tribunat par le divin Hadrien; nommé légat en Asie d'après les rescrits et ordonnances du divin Hadrien, chef de la quatrième légion scythique et administrant les affaires de Syrie, quand Publius Marcellus quitta la Syrie à cause de la révolte judaïque, proconsul d'Achaïe à cinq faisceaux, envoyé en Bithynie comme censeur par le divin Hadrien; préfet du trésor du temple de Saturne, consul, pontife pour la cinquième fois, inspecteur des travaux publics de Rome, général, légat de l'empereur César Titus Elius Hadrien Antonin, Auguste, Pieux, dans la Germanie inférieure Marcus Julius Euschemon à son bienfaiteur.

On peut classer ainsi, d'après les monuments, les magistratures galates exercées à Ancyre :

La Communauté des Galates.

Le Sénat.

Le Peuple.

La Tribu.

Le Légat impérial.

Le Préfet de la distribution des grains.

Les Sextumvirs.

Le Grand-Prêtre.

Le Galatarque.

Le Phylarque.

L'Astynome.

L'Irénarque.

L'Agoranome.

Toutes ces dernières magistratures étaient électives et temporaires. C'est pour cela que plusieurs citoyens sont cités comme les ayant exercées plusieurs fois. Le grand nombre de stèles élevées en l'honneur des phylarques, des agoranomes et des astynomes, me porte à croire que le peuple était très-disposé à voter un monument à chaque sortie de magistrature.

Lorsque la Galatie fut convertie au

christianisme, de nombreuses églises s'élevèrent dans la capitale. Ancyre resta métropole de la première Galatie, et Pessinunte de la seconde. Il ne reste aujourd'hui qu'une seule église de cette époque; elle est dédiée à saint Clément d'Ancyre. Le plan et la construction générale de cet édifice indiquent qu'il est postérieur au règne de Justinien. Il était orné de peintures et de mosaïques qui ont été presque toutes détruites par les Turcs.

L'histoire d'Ancyre pendant la période byzantine se résume en quelques faits peu importants. C'est dans cette ville que l'empereur Jovien prit la pourpre impériale, qu'il ne porta que peu de jours, car il mourut avant d'arriver à Constantinople. Julien fut accueilli avec de grands honneurs à son passage à Ancyre. On a pensé que la colonne triomphale qui subsiste encore a pu être élevée en l'honneur de cet empereur. Elle est certainement de l'époque byzantine; cependant, comme elle ne porte aucune inscription, on ne peut que faire des conjectures sur le personnage ou l'événement qu'elle fut destinée à célébrer.

La ville d'Ancyre, après avoir subsisté pendant plusieurs siècles dans un état constant de richesse et de prospérité, vit son étoile pâlir, et des malheurs sans nombre vinrent assaillir sa population. Si les invasions venues d'Occident avaient apporté à ces contrées la prospérité et la civilisation, les hordes qui

nation des khalifes. Mais le pouvoir des empereurs byzantins était nul dans ces contrées, qui étaient devenues les extrêmes frontières de leur empire; les princes seldjoukides fondèrent à Iconium un royaume qui s'étendit jusqu'au Sangarius; ils s'emparèrent facilement d'Ancyre, et en firent une ville musulmane. Key-Kobad, seldjoukide persan, fut assiégé en 1213 dans Angora par Key-Kawouss, qui s'empara de la ville. Le prince fut envoyé à Malatia, mais les émirs persans eurent la barbe coupée et furent promenés par la ville sur des ânes.

Pendant la malheureuse expédition de Frédéric Barberousse, les sultans seldjoukides avaient feint de conclure une alliance avec ce prince; mais lorsqu'il arriva dans les plaines du lac Salé; pays désert et sans eau potable, les croisés furent attaqués par les musulmans. Ces derniers avaient, moitié par force, moitié par persuasion, décidé les chefs grecs, qui se trouvaient répandus dans les bourgades éloignées, à ne porter aucune provision aux Latins, à retirer les troupeaux dans les montagnes, et surtout à ne fournir ni armes ni flèches aux croisés. L'armée n'eut à résister, en réalité, qu'à des escarmouches; mais bientôt des privations sans nombre vinrent assaillir cette multitude qui s'était engagée dans des contrées inconnues. L'historien arabe Ibn-Al-Atir (1) fait un effrayant tableau du désastre de cette armée, qui se dirigeait vers Antioche.

époque, entre les mains des croi-
sés commandés par Bohémond, qui
étaient emparés après la bataille
de Mylœe; mais l'armée de Barberousse
fut d'eux aucun secours. Les
chrétiens, qui avaient pour ennemis les
musulmans, ne purent
arriver à la ville d'Ancyre; ils la pos-
sédèrent néanmoins pendant dix-huit
ans, y bâtirent quelques églises, et
renforcèrent le château. La période qui
va de la chute des princes
cristiens et la conquête définitive
de la ville par les musulmans, fut un
siècle tellement rempli de désordres,
causés entre les émirs chefs de dis-
tributions, que l'histoire de cette province se
confond avec celle des malheurs
qui affligeaient toute l'Asie
mineure. Les Turcs, sous la conduite
de Tamerlan, finirent par se rendre
à Ancyre, et réunirent cette
ville aux conquêtes d'Othman, qui s'é-
tendait sur toute la côte de la Pro-
vince. Mourad, après avoir pris An-
garia sa fille Nélidé avec Ala-
din III, sultan d'Iconium, sur lequel
il avait conquis la ville. Il divisa ses
provinces en cinq sandjaks, qui fu-
rent gouvernés par des Sou-bachi. Il y
avait déjà longtemps que Nicée et
Smyrne étaient entre les mains des
Turcs. La puissance qu'ils avaient
en Asie ne résista pas aux atta-
ques de ce fléau de l'Orient, qui après
avoir conquis la Bactriane et la Perse,
fondra sur l'Asie occidentale, en-
trainant ses hordes innombrables. Ti-
mour eut hâte d'en venir aux mains
avec les sultans ottomans; il avait déjà
conquis plusieurs villes appartenant aux
Turcs, lorsque Bayazid vint au-devant
de lui à la tête d'une armée qui avait
conquis les chrétiens et qui s'était aguer-
rie au siège de Constantinople.
Au siège de Sivas, Timour ap-
parut Bayazid, fils de Mourad, mar-
chant contre lui, suivi d'une nombreuse
armée. Il alla au-devant du sultan jus-
qu'à Sogout, et somma Yacoub, qui com-
mandait la place, de lui ouvrir les por-
tes. Sur son refus, Timour commença
le siège de la ville. Il fit détourner le
cours de la rivière de Tchibouk-Abad,
renforcer les murs d'Ancyre. Bayazid
fut, se trouva forcé, par le manque

d'eau, de livrer bataille. Le combat
eut lieu dans la plaine de Tchibouk-
Abad, sur le terrain même où Pompée
avait autrefois battu Mithridate. L'armée
turque fut dispersée, et Bayazid tomba
entre les mains de Timour. Cette mé-
morable bataille eut lieu le 2 juillet
1402.

CHAPITRE LVI.

LE CHATEAU.

Le château d'Ancyre passait à cette
époque pour une des plus formidables for-
teresses de l'Asie à l'égal de celle de Van.
Il est situé sur le sommet d'une colline
qui commande la ville et entouré d'un
double rempart. L'intérieur, qui est
aujourd'hui complètement abandonné,
renfermait des casernes, les magasins et
une mosquée dont on attribue la fonda-
tion au sultan Achmet I^{er}. Comme dans
toutes les forteresses turques, il y a en
outre un certain nombre de maisons
qui étaient affectées à la demeure des
familles des janissaires et des soldats au
temps de sa grande prospérité, on com-
ptait à Angora cent soixante-dix sources
naturelles, trois mille fontaines, soixante-
seize mosquées, quinze couvents de der-
viches avec des mosquées dont la plus
célèbre est celle de Hadji Bairam; trois
mille derviches de son ordre et de celui
des Mewlevi peuplaient les couvents
ou Tekés; trois établissements publics
étaient consacrés à la lecture du Koran;
on comptait cent quatre-vingts écoles de
garçons, deux cents bains, soixante-dix
palais avec des jardins, six mille six
cent soixante maisons, un bezestein ou
marché couvert, et un grand nombre de
bazars peuplés d'une infinité de cafés,
d'échoppes de barbiers et de marchands.
Les rues et les places étaient pavées de
pierres blanches et les maisons bâties
en briques. On remarquait dans la popu-
lation un grand nombre d'hommes dis-
tingués, de savants, de poètes et d'hom-
mes de loi et de religion parmi lesquels
le pèlerin Hadji Bairam a laissé un re-
nom qui est arrivé jusqu'à nos jours; sa
famille, qui dit-on se rattache à la souche
des princes Galates existe encore au-
jourd'hui et jouit d'un grand crédit dans
le pays.

Après tant de siècles d'occupation étrangère, il est évident que la population primitive a dû subir une altération notable par le mélange du sang osmanli; néanmoins tous les Européens qui ont séjourné à Angora ont remarqué qu'elle conserve un caractère particulier. Le sang gaulois se reconnaît chez un grand nombre de sujets qui ont une barbe blonde et des yeux bleus. Cette observation faite en 1700 par Tournefort est encore vraie de nos jours, et si le caractère gaulois de la population n'est pas aussi vivace et aussi tranché que du temps de saint Jérôme, on ne peut nier qu'il ne soit encore le type dominant surtout chez les habitants de la campagne.

La langue celtique elle-même s'était conservée dans la colonie gauloise plusieurs siècles après son établissement, et dans le quatrième siècle saint Jérôme constatait que l'idiôme national de la population d'Ancyre était le même que celui des habitants de Trèves, quand la plupart des autres peuples de l'Asie Mineure parlaient la langue grecque. Cette observation de saint Jérôme tend à prouver cependant que jamais le Celtique ne fut une langue écrite; on a en effet retrouvé dans les ruines d'Angora un grand nombre d'inscriptions grecques et latines, mais on n'a jamais rencontré le moindre monument épigraphique en langue celtique.

Ancyre devint la proie des hordes tartares : Broussa, Smyrne, Sébaste, eurent

à la plus haute antiquité, puisque les villes de Babylone et de Ninive sont bâties de la sorte, est répandu dans toute la Perse, l'Assyrie et la Cappadoce. Il n'est point douteux que ce ne soit la tradition qui ait conservé cet usage dans des contrées où la pierre est commune; mais le bitume qui dans la Mésopotamie, forme le ciment de ces constructions, ne se trouvant point en Phrygie, il s'ensuit que, malgré la grande épaisseur des murailles, les maisons n'ont aucune solidité. De plus, comme on ne se donne aucun soin pour orner l'extérieur, les rues de la moderne Ancyre ont un aspect de tristesse que n'ont pas les villes plus modernes.

La population se compose de Turcs, d'Arméniens et de Grecs, et d'un certain nombre de familles arméniennes catholiques, qui ont obtenu la permission d'ouvrir une église. On évalue toute cette population à 28,000 âmes; mais la ville est assez grande pour en contenir un bien plus grand nombre.

CHAPITRE LVII.

LA VILLE MODERNE ET LES HABITANTS.

Les murailles d'Angora du côté de la plaine sont bâties avec des matériaux tirés des anciens édifices et reliés avec de la terre; une partie de ces murs a été relevée pendant la courte domina-

servant de prison pouvaient être. On y avait conduit pendant la d'Egypte un certain nombre de prisonniers de guerre.

La prison forme une longue galerie étroite qui ne reçoit l'air que par des spiraux étroits; le long des murs sont rangées de longues poutres serrées de cebs pour passer les pieds des prisonniers qui sont forcés de rester étendus sur le dos. L'antichambre de la prison est en harmonie avec l'appartement : c'est une salle basse et haute ménagée dans le massif du tour, au milieu est un poteau d'escalier, c'est là qu'on étranglait les prisonniers.

On remarque dans le château plusieurs statues en marbre d'un travail grossier; dans les salles d'animaux sont aussi très-réunis dans la ville : on en compte quinze; ils ont presque tous la même attitude, ils sont assis sur leur

très-difficile de connaître d'une manière exacte la population des villes : les recensements sont incomplets surtout pour le sexe féminin. Les chrétiens forment le tiers de la population qui est estimée en vingt-huit mille habitants; tout le commerce est entre leurs mains.

La ville envoie annuellement cent mille piastres comme cadeau au pacha; cette somme était autrefois prélevée sur la population chrétienne. On se plaignait beaucoup de la hausse des farines, le pain fait alors quinze paras l'oque, en ces termes pour quatre francs on avait quarante-six kilos de pain; le blé dans le même temps le poids de pain coûtait deux francs le-dix centimes (1).

Les griefs des rayas ne se bornaient pas : ils se plaignaient de ce que le Mutzellim augmentait chaque année sur le vin et sur les marchands; l'insu du sultan; de ce qu'ayant donné aux rayas 85,000 piastres, il n'avait pas l'intérêt, mais de plus il leur en faisait rendre.

Sur leur côté les agens du Mutzellim

disaient : l'impôt sur le vin est fixe, les chrétiens doivent annuellement 25,000 piastres : si la récolte est abondante ils payent peu, si elle est mauvaise l'impôt est en effet onéreux.

La dette de 85,000 piastres, objet de la contestation, datait de l'arrivée des troupes de Mehemet Ali : il n'y avait pas de caserne pour les loger, le gouverneur fut obligé de les loger chez les habitants; mais les rayas ne voulant pas recevoir ces musulmans dans leurs maisons proposèrent de s'exonérer de cette charge en payant une somme au gouverneur qui ne refusa pas de leur donner un reçu, mais dont il ne se reconnaît pas débiteur, puisqu'ils pouvaient se dispenser de cette charge en logeant les musulmans.

L'assiette de l'impôt est généralement mauvaise, les terres ne sont imposées que sur le produit, de sorte qu'une terre en friche ne paye rien. Pour les propriétés urbaines, l'impôt est minime : une maison dont la surface est de vingt-quatre mètres carrés paye vingt-sept francs. La culture du tabac est libre, l'impôt du sel n'est que de quelques paras par kilos : un para est aujourd'hui la huitième partie d'un centime.

A la mort d'un chef de famille, chez les Musulmans, le Mollah et le Kadi sont chargés de liquider la succession : la veuve a droit à un huitième, la part des filles est moitié de celle des garçons; s'il reste un frère, dans sa première enfance il est élevé aux frais communs de la famille sans préjudice de ses droits.

Pour ses fonctions d'officier public le Mollah prélève au nom du gouvernement deux paras par piastre ou cinq pour cent. Les Turcs et les Grecs doivent en outre l'impôt urbain pour l'entretien de la cité et de la police. Il n'y a pas de pays où l'on parle moins de voleurs; les maisons sont à peine closes, et pendant un long séjour dans cette ville, je n'entendis jamais parler d'un méfait de ce genre.

La grande charge, l'immense difficulté qui arrête tout progrès industriel est cette horreur des innovations qui tient aussi bien les chefs que les administrés; personne n'aurait l'idée d'éta-

Coy. le Com. rendu de l'Académie des sciences, 2 mars 1835.

blir une manufacture ; les chutes d'eau sont magnifiques aux alentours de la ville ; on pourrait y fabriquer des étoffes de toute sorte, le coton, la laine et le lin abondent dans le pays, tout cela est travaillé à la main ou exporté brut. Il y avait dans le siècle dernier plusieurs maisons européennes établies dans le pays, aujourd'hui il n'y a pas un seul agent ; on exportait alors plus de vingt-cinq mille balles de chaly, de bas et d'autres étoffes de laine, aujourd'hui l'exportation ne s'élève pas à cinq mille balles.

Le Rhamnus Tinctorius, arbrisseau plus connu sous le nom de Paliure, a été cultivé avec avantage dans les environs d'Angora, c'est cette plante qui donne la graine pour la teinture ; elle se vend huit piastres l'oque (2 fr. 70, 1 kil. 25 h.) : la récolte totale dépassait en 1835 quatre cent cinquante mille piastres.

Le pacha d'Angora a dans son Eparchie cent quatre-vingts villages, qui réunissent quatre-vingt-cinq mille habitants, c'est donc une population très-clair-semée, les nomades ne comptent pas. La force armée est très-peu nombreuse, cependant le pacha disait qu'au moyen de ses communications avec les Voïvodes on pouvait réunir dans le centre de la Phrygie une armée de trente mille hommes. Ces chiffres qui nous ont été donnés par les autorités, montrent combien est faible la population du centre de l'Asie Mineure.

ragamous, à l'est de Mubalitch. Quelques débris d'antiquités épars dans le cimetière et autour de la mosquée indiquent que ce dernier village occupe le site d'une ville antique dont le nom n'est pas encore déterminé ; la route est tracée dans une plaine bornée par des collines couvertes de pins et de chênes verts. Mais toute cette végétation est de chétive apparence ; preuve de la stérilité du sol.

La vallée de la Sakkaria est évidemment formée par l'érosion des eaux qui tendent toujours à l'élargir, et entraînent ce limon d'argile qui va former à son embouchure ces bancs formidables qui forcent la rivière à changer son cours.

Les petits ruisseaux qui affluent dans son cours sont chargés de sels gypseux et alumineux. La route suit la même direction jusqu'à Bey bazar ; tout le terrain est d'argile subordonnée à la craie. De temps à autre on voit s'ouvrir quelque large vallée où paissent les belles chèvres d'Angora et de nombreux troupeaux de moutons dont la toison est d'une blancheur remarquable, indice certain des soins dont ces troupeaux sont l'objet de la part de leurs bergers.

Il y a douze heures de route entre Mubalitch et Bey bazar : cette petite ville est bâtie sur la pente de trois collines dans la vallée de la Sakkaria, on y remarque plusieurs maisons à deux

CHAPITRE LIX.

ISTANOS. — LES OPPIDA DES GALATES. — LES GROTTES HABITABLES.

elle Kérémis sou; plus bas, vers la ville d'Istanos, elle change de surprendre celui de la ville : soit quelles difficultés devaient être les premiers explorateurs au de ce dédale géographique.

Ile d'Ayasch est éloignée de quatre kilomètres de Bey bazar : on y voit parfois la Sakkaria, une fois sur dix de bois, une autre fois à gué : c'est très-heureusement située à l'ouest d'une montagne assez élevée appartenant au système calcaire jurassien. C'est dans cette ville que commencent le commerce du poil de chèvres, et l'industrie d'Ayasch est moins fine que celle d'Angora. Les troupeaux de chèvres et les moutons à grosse queue sont très-nombreux dans les campagnes environnantes ; le baromètre marque sept mètres au-dessus du niveau de la mer ; les hivers sont froids et il y a que chaque année la neige ne tombe quelques semaines sur la terre. Voici les renseignements donnés par le Voïvode on compte à Ayasch mille maisons, ce qui donnerait une population moyenne de vingt-cinq mille habitants.

Ile est distant d'Angora de cinquante-quatre kilomètres : la route française est assez élevée et déserte, on redescend ensuite dans la grande plaine de la Haimanah dans laquelle coule la rivière d'Angora.

Il y a surtout parmi les bergers des opinions que l'on remarque des traits communs à ceux de nos paysans de France, les barbes blondes ne sont pas dans la forme de la tête est plus arquée que celle des races turcomanes. L'avenir des anciens Gaulois, entièrement effacé parmi le peuple est resté chez les lettrés du pays, le fils de Hadji Bairam se vante d'être le descendant des princes qui ont autrefois gouverné le pays. On fait halte à Ayasch, dans un petit café près d'un pont bâti au bord de la rivière, et après on voit se dessiner à l'horizon un rocher long et cambré : c'est le mont d'Angora, qui domine la ville. On s'élève à la montagne qui domine la plaine et que les arabes appellent el Aoud, la selle du cheval, à cause de sa forme.

Pendant notre séjour en Galatie, nous avons cherché vainement deux souvenirs de nos ancêtres : les traces de la langue celtique dans les nombreux monuments épigraphiques dont le pays abonde et les vestiges des monuments du culte druidique, les dolmen et les menhir de l'ancienne Gaule, répandus non-seulement dans les provinces du nord, mais encore dans les régions méridionales. Nous en avons signalé un dans un jardin de Draguignan, département du Var; et sur la côte d'Afrique, aux environs de La Calle, au village de Tarf, sur la rive droite de l'Oued el Kébir, il a été observé de véritables dolmen et un Cromlek dont la disposition ressemble au Stone Henge de l'Angleterre (1). Il est donc certain que partout où les peuples gaulois ont séjourné, ils ont élevé des monuments du même genre, mais nous n'en avons pas trouvé un seul en Galatie, malgré bien des courses faites sur de vagues indications des indigènes. Nous en concluons que les monuments de ce genre ont été détruits, soit pendant la période romaine, quand les Galates se sont soumis aux lois et à la religion de Rome, soit sous les empereurs chrétiens qui faisaient plus que les Romains la guerre à toutes les religions étrangères.

Il n'en est pas ainsi des refuges naturels ou fortifiés où les Gaulois en Asie comme en Europe avaient l'habitude de se retirer avec leurs biens et leurs familles dans les cas d'une alerte soudaine; ces lieux choisis dans des contrées d'une défense facile, ordinairement sur les plateaux élevés des montagnes les plus inaccessibles, se retrouvent encore dans plusieurs régions de la Galatie, et les premiers observateurs qui les ont retrouvés n'ont pas hésité à reconnaître des camps retranchés des Gaulois, des Oppida comme César les nommait. Les grottes naturelles qui se rencontrent dans le flanc des monta-

(1) Voy. Berbères et Kabyles, *Revue orientale et américaine*, t. IV, p. 244, 1860

gues ont été agrandies et disposées de manière à être rendues habitables. En remontant la rivière d'Angora, depuis Ayasch jusqu'à la petite ville d'Istanos, on traverse un pays montagneux, coupé par de nombreuses vallées dans lesquelles les tribus gauloises ont dû chercher à prolonger la résistance aux armées romaines après la défaite qu'elles ont éprouvée dans l'Olympe.

Istanos est bâtie à l'entrée de la vallée et sur le bord de la rivière Tchar sou, que l'on traverse sur un pont. Sa population se compose de Turcs et d'Arméniens; ces derniers y sont en grande majorité. Les maisons s'élèvent en amphithéâtre sur la pente de la montagne, qui est couronnée par d'anciens édifices. Les jardins sont sur la rive orientale de la rivière, et au milieu des arbres s'élève la nouvelle église bâtie par les soins de la population chrétienne.

On remarque dans la partie supérieure de la montagne un certain nombre de grottes et de cavernes. L'une de ces grottes a 3 mètres de long et 2^m50 de large; une seconde a 11^m30 de long et 3^m30 de large; une troisième se compose de trois étages superposés, qu'on ne peut atteindre qu'en montant sur les rochers éboulés et en franchissant une espèce de pont vermoulu. On peut alors pénétrer dans d'autres grottes et dans un couloir étroit qui a cent quarante-cinq pas de long; on y trouve des conduits semblables à des cheminées et des séparations qui font supposer que ces grottes ont

village. Dans le voisinage immédiat, et dans une muraille de rochers qui se prolonge jusqu'au sommet, on aperçoit de loin l'entrée d'une vaste grotte qui doit avoir servi à compléter le système de refuge gaulois dont le camp retranché formait la principale défense. Un nombre considérable d'habitants pouvait s'y tenir caché, son étendue est de cinquante pas de large et vingt pas de profondeur et elle offre plusieurs issues. Elle est creusée dans la pierre calcaire avec de grands filons de calcaire spathique. Une grande muraille défendait l'entrée principale; cette grotte ne sert plus aujourd'hui qu'aux bergers du Yaéla, qui s'y retirent à l'abri du mauvais temps.

En continuant de remonter la vallée, on arrive à la montagne de Ghermech dagh, couronnée par le château de Ghermech kalé, au pied duquel coule la rivière d'Angora. Dans l'été ce n'est qu'un mince filet d'eau saumâtre, mais au printemps et en hiver le passage offre quelque difficulté; une source thermale prend naissance sur la pente nord de la montagne du château; elle alimente un bain de construction ancienne, l'édifice est couvert par une coupole et passe dans le pays pour un édifice génois, Djinévisé Kalma, c'est le nom que l'on donne à tous les bâtiments dont l'origine est ignorée. Selon M. Ainsworth (1), le château de Ghermech est de construction romaine, et les thermes peuvent être de la même époque. L'a-

il s'appelle Kirsiz Magharasi, la des voleurs. Il semble que cette action a été faite pour la défense sage.

Oppidum gaulois très-remarquable observé par M. Hamilton sur la d'Angora à Sevri hissar, au village Assarli keui, situé à trente-deux mètres au sud-sud-ouest d'Angora. Près de cette ville on fait douze mètres et demi jusqu'à une étroite au fond de laquelle coule une rivière dans la direction du nord, on fait un village de Balouk Kouyoum, situé à vingt-neuf kilomètres d'Angora. Une colline qui domine le village couronnée par une fortification qui

le caractère d'une haute anti-Elle consiste en une enceinte circulaire dont les murs ont plus de trois mètres de haut et sont construits en blocs de trachyte de différentes dimensions. Un autre mur intérieur du côté du sud-est, tout l'intérieur de l'enceinte est divisé en un nombre de chambres ou de cellules formant un véritable labyrinthe, de sorte qu'il n'y a ni issues ni passages pour aller de l'une dans l'autre : ce système d'ouvrages est désigné

par les paysans sous le nom de Assarli la pierre d'Assarli; ce genre de fortification ne porte aucun indice de caractère ni byzantin, il est tout à fait différent des usages civils ou guerriers des peuples musulmans. On ne reconnaît qu'une de ces fortifications par les Gaulois, peut-être romaines lorsqu'ils prirent sous leur protection les familles des guerriers qui allaient combattre Manlius. Près de cette colline la ville s'étend sur la contrée environnante, et les habitants de cette forteresse pouvaient sans d'avance faire leurs préparatifs pour repousser l'ennemi.

Près de la ville et dans la vallée de la rivière d'Angora, M. Ainsworth a observé un oppidum non moins remarquable que les précédents; il est voisin des villages chaudes nommées Al-Khatoun, et domine la montagne de Kar. Ce lieu est désigné dans le pays

sous le nom de Kara Viran, les ruines noires.

Une unique muraille, bâtie de pierres colossales sans mortier ni ciment, enclose une enceinte de quarante mètres environ de diamètre, et près de là sur une croupe de rochers s'élève un petit fort de la même construction.

C'est seulement dans les régions qui ont été occupées par les Galates que l'on trouve de ces réduits fortifiés; ils diffèrent en tout point des autres vestiges antiques observés dans les autres provinces, et sont situés dans des lieux élevés où les populations pouvaient transporter en cas d'alerte leurs familles et leurs biens.

Les habitants d'Angora ont observé dans un rayon de trente à quarante kilomètres de leur ville un certain nombre de grottes et de réduits semblables à ceux que nous venons de décrire. On citait aussi au village de Kerbetchenek, à trente kilomètres sud d'Angora, une grotte spacieuse dont l'entrée était masquée par d'énormes rochers et dans laquelle était un puits. En descendant au fond du puits on arrivait dans une seconde grotte où se trouvait un lac. Rien dans ce récit ne paraissait en dehors des limites du possible : nous résolûmes de tenter cette excursion, le 26 juillet 1834. Partis d'Angora à dix heures du matin, nous traversons une région aride qui commence à donner une juste idée de la province de Haimanah, et après cinq heures de marche nous arrivons à Kerbetchenek, gros village situé au pied d'une colline marneuse dans laquelle est effectivement une grotte spacieuse, mais qui ne présente rien d'intéressant au point de l'antiquité ou de la géologie; au fond de la grotte coule un maigre filet d'eau, mais le puits ni la grotte souterraine n'existaient pas. C'est la dernière observation que nous eûmes lieu de faire avant de quitter les environs d'Ancyre, qui offriront encore longtemps des sujets nouveaux d'observation aux voyageurs qui voudront y prolonger leur séjour.

Le village de Assarli keui est à quatre kilomètres plus au sud.

CHAPITRE LX.

D'ANCYRE AU PAYS DES TROCIENS
KALADJIK.

On compte six heures de marche d'Angora à Tchibouk, et autant de Tchibouk à Kaladjik.

La rivière d'Angora, appelée par les indigènes Enguri sou, avait déjà été reconnue par Pococke pour un affluent de la Sakkaria; elle coule de l'est à l'ouest dans une grande vallée qui reçoit d'autres affluents, notamment le Tchibouk sou, ainsi nommé d'un village situé au nord-est d'Angora. Cette dernière rivière prend sa source dans la montagne d'Aïdos, arrose la grande plaine de Tchibouk ova si dans laquelle eut lieu la bataille entre Timour et Bayazid, le 2 juillet 1402, et se jette dans la rivière d'Angora un peu au-dessous de cette ville.

Le village de Tchibouk est composé de soixante-six maisons; il est assis au bord de la rivière de Tchibouk sou, qui traverse la plaine; plusieurs campements de Yourouk y sont installés pendant l'été. Les Youroux possèdent un grand nombre de chameaux et conduisent les caravanes entre Tocat, Alep et Smyrne; leur probité est connue dans le pays: on leur confie les marchandises les plus précieuses, sans crainte de voir un ballot s'égarer. Le bassin de Tchibouk sou est peuplé de nombreux villages parmi lesquels on en compte un certain nombre

sous l'inscription suivante: « Aur. Hélius F. de Domnus du bourg des Closaméniens Nécore (du temple) de Jupiter Bossouritius s'est élevé ce monument de son vivant (1). » Aucun historien ne mentionnant ni la ville ni le dieu topique, tout ce qu'on pourrait ajouter ne serait que pure conjecture.

D'après les extraits que nous avons faits des différents auteurs jusqu'à la chute de l'empire de Byzance, nous comptons en Galatie cent trente-cinq noms de villes et de bourgs: on voit combien il en reste encore à déterminer.

Kaladjik est une petite ville assez heureusement située; elle s'élève en pente autour d'une colline rocheuse couronnée par un château; une muraille en partie crénelée forme l'enceinte; les maisons sont bâties en briques crues récrépies avec de l'argile jaune; les rues sont étroites, mal pavées et en pentes rapides; mais les jardins qui entourent la ville lui donnent un aspect pittoresque. La population est de trois mille âmes et se compose de Turcs, de Grecs et d'Arméniens. A mesure qu'on avance vers l'est, cette dernière population devient de plus en plus nombreuse dans les villes.

La colline du château est un épanchement trachytique, qui s'arrête à la vallée voisine; tout le reste est calcaire.

Le château est un amas de constructions de différents âges, la plus grande partie a été réparée par les Turcs; on trouve dans les murs quelques frag-

CHAPITRE LXI.

TAVIUM. — NEFEZ KEUI.

concordant ni avec la distance
pre à Kaladjik ni avec celle de
jik à Gangra, aujourd'hui Kiangari.
grande vallée arrosée par une
s'étend au nord de la ville, les
sont aménagées pour l'irrigation
rdins, qui sont nombreux et bien
eus.

route de Songourlou suit la direc-
e l'est par un pays désert et mon-
; on arrive après une heure et de-
marche dans la vallée de l'Halys.
uve roule ses eaux rougeâtres
un lit très-encaissé; un pont vo-
utenou par quelques piliers chan-
s est la seule voie ouverte aux ca-
s; il n'a pas plus de trois mètres
ge, le tablier est à six mètres au-
du niveau de l'eau, et n'a pas
une balustrade pour arrêter l'é-
une bête de somme. On ne peut
re cependant qu'il manque d'en-
i, car deux ans après mon passage,
amilton trouva les trous des plan-
ourries réparés avec des pierres
avait traînées sur le pont.

gourlou est une petite ville de
ent cinquante maisons; sa distance
ora en ligne directe est de trente
de marche; elle est à six heures
nt de l'Halys. Une grande partie
ys est en friche, mais dès que les
ont un filet d'eau les cultures
issent et les vergers donnent des
renommés.

kbas est un joli village de cent
ante maisons, distant de cinq heu-
Songourlou; on peut observer dans
etière quelques fragments d'ar-
ture ancienne. Toutes les maisons
éparées par des jardins; les ver-
uvent les collines environnantes.
as est la dernière station avant
rer au village de Boghaz keui, qui
l'emplacement de Pterium, et
e territoire appartenait au royaume
nt Galatique. Nous décrirons cette
vec la province de Pont. Il en est
me des autres villes qui ont été
tour annexées à la Galatie et en
é détachées pour faire des États
s sous les gouvernements d'A-
us de Déjotare et de Bogadiatara.

Dans le partage des provinces d'Asie
la partie occidentale de la Galatie qui
s'étend à l'est du fleuve Halys échut aux
Trocmiens, c'était selon Strabon la ré-
gion la plus fertile, et de nos jours elle
peut encore soutenir son ancienne répu-
tation, elle est surtout célèbre par les
fruits de ses vergers. Les Trocmiens
possédaient trois villes principales, Ta-
vium grande place de commerce où
l'on voyait un colosse d'airain repré-
sentant Jupiter et un bois sacré ayant
droit d'asile. Pline se contente de men-
tionner cette place dont l'importance
commerciale est indiquée par le grand
nombre de routes qui y convergeaient.
Aussi tous les savants qui se sont oc-
cupés de la géographie de l'Asie Mi-
neure ont-ils cherché, à défaut de ren-
seignements positifs, à établir la position
de Tavium d'après les itinéraires anciens;
mais quand ces documents ne sont pas
appuyés sur des observations locales,
ils peuvent conduire à des erreurs no-
tables. Il en a été de Tavium comme de
Pessinunte : la capitale des Trocmiens
a été successivement placée dans des
régions bien éloignées l'une de l'autre.
Danville regardait Tchourom comme
satisfaisant aux conditions cherchées. Le
col. Leake et le d' Cramer (1) sont
disposés à l'identifier avec Youzgatt.
M. Hamilton a publié deux Mémoires
pour prouver que Boghaz keui n'est au-
tre chose que l'ancienne Tavium; nous
n'avons jamais été de son avis et dès
l'année 1836 nous avons appelé son atten-
tion sur le village de Nefez keui, dont la
position à l'égard d'Angora s'accorde
avec celle de Tavium, et les monuments
romains et byzantins prouvent que cette
ville fut habitée dans les temps chré-
tiens; cette preuve manque absolument
pour Boghaz keui. Depuis vingt ans
cette dernière ville a été visitée par un
grand nombre de voyageurs érudits, et la
question est aujourd'hui jugée.

Nefez keui est située à vingt-quatre
kilomètres au sud de Boghaz keui, tout
ce district est habité par les Turcomans

(1) *Asia Minor*, t. II, p. 100.

qui abandonnent leurs maisons pendant l'été pour aller demeurer sous la tente.

Les ruines de la ville sont situées à un kilomètre et demi à l'ouest du village, mais déjà dans le cimetière on trouve des fûts de colonnes et des fragments d'architecture. La première chose que remarqua M. Hamilton en visitant les ruines, où il reconnut l'emplacement d'une ancienne cité, ce fut un grand bâtiment dont les fondations avaient été fouillées depuis peu dans un espace de huit mètres; le fossé était rempli de grandes pierres de taille, appartenant au mur extérieur, qui étaient reliées par des crampons de fer. Deux collines qui s'élèvent à peu de distance de la ville sont désignées sous le nom de grand et de petit château; à une petite distance vers le nord on trouve encore un certain nombre de grandes pierres calcaires qui marquent l'emplacement d'un temple ou de quelqu'autre édifice important parmi lesquels on reconnaît des parties d'architraves et de riches corniches; plus loin M. Hamilton observa une pièce de marbre portant des lettres de sept ou huit pouces de haut et qui paraissent avoir fait partie de la dédicace d'un temple. Plusieurs inscriptions presque toutes byzantines ont été copiées, mais pas une ne contient le nom de la ville (1). M. Brant, consul anglais, visita aussi le village de Nefez keui venant de Youzgatt et allant à Boghaz keui. Il y trouva de nombreuses pièces de marbre employées dans la construction des maisons mo-

descriptions ne puissent convenir à l'ancienne Tavium. L'un des deux temples a pu être celui de Jupiter; la position de Nefez keui dans un pays ouvert et accessible convient mieux à la ville des Trocmiens que celle de Boghaz keui dont le nom seul, le village du défilé, indique un pays montagneux et difficile. Or, d'après les tables, Tavium était une ville où convergeaient sept grandes routes allant du nord au sud et de l'est à l'ouest.

La distance d'Ancyre à Tavium est donnée par deux documents anciens. La table de Peutinger est incomplète, la distance entre les deux dernières stations manque; elle n'est cependant pas inutile comme point de comparaison.

Table de Peutinger.

Ancyre.	Milles.	Kilomètres.
Acitorihaco. . .	36	53,244
Eccobriga. . . .	33	48,807
Lassora.	26	37,975
Stabiu.	17	25,143
	<u>111</u>	<u>165,169</u>

Itinéraire d'Antonin.

Ancyra.	M. R.	M. M.
Boleslasgus. . .	24	35,496
Sarmalius. . . .	24	35,496
Ecobrogis. . . .	20	29,580
Adapera.	24	35,496
Tavio.	24	35,496

stiges d'une haute antiquité (1).

Ind bliebe immer die Möglichkeit der
keit für Texiers Vermuthung, der die
christlicher Zeit, nach dem Zeu-
er Concilien-Unterschriften blühende

Stadt Tavia vielmehr in den der byzantinischen Zeit angehörigen Ruinen des benachbarten Nefes Kjoï finden möchte. Karl Ritter Erdkunde, tome IX, Theil 1, in-8°, 1858, page 394.

LIVRE VII.

CAPPADOCE.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DU ROYAUME DE CAPPADOCE.

Si l'origine des peuples qui occupaient les provinces occidentales de l'Asie Mineure laisse à la critique quelques points qui ne sont pas encore complètement éclaircis, on a du moins, pour appuyer les hypothèses que nous avons présentées, des données historiques suffisantes et faciles à rassembler. Il n'en est pas de même des nations établies à l'orient du fleuve Halys ; soumises à des vicissitudes sans nombre, formées d'agglomérations de peuples divers dont l'origine est inconnue, nous n'avons pas même, pour nous guider, les monuments anciens, dont le caractère indique les différentes phases d'une civilisation. Des grottes taillées dans les rochers, voilà les seuls vestiges que la Cappadoce antique offre à l'observation.

Les anciens ont regardé les Cappadociens comme une race composée d'un mélange de Syriens et de peuples par-

le caractère particulier des ouvrages des Cappadociens a plus d'analogie avec ceux de l'Arabie et de la Syrie supérieure qu'avec aucun autre peuple de la presqu'île.

Ce fait avait sans doute été remarqué par les anciens, et avait perpétué l'idée de la fraternité qui avait dû exister entre ces peuples. Leur culte d'ailleurs portait une empreinte manifeste de la théogonie orientale ; et si l'on trouve les noms des dieux de la Grèce répandus dans le pays, c'est qu'ils étaient appliqués par les Grecs et les Romains à des divinités cappadociennes (1). Le culte du feu, qui se perpétua en Cappadoce longtemps après l'âge romain (2), a été introduit par des peuples étrangers, avec celui de la déesse Anaitis. Strabon atteste que de son temps les pyrées élevés dans la plupart des provinces attiraient encore une foule d'adorateurs ; mais la vénération de tout le peuple cappadocien était acquise à des divinités indigènes, dont les temples effaçaient par leur magnificence toutes les cérémonies du magisme. Ces temples de

l'Arménie et l'Assyrie, étaient venus à un très-haut degré de décadence, que la Cappadoce sortait à son tour du chaos; car à cette époque cette région ne pouvait être, par sa constitution physique, qu'un pays inculte et désert, abandonné aux ravages des éléments souterrains, qui ont laissé partout des traces de leur action. La population qui tentait de s'agglomérer pour former un peuple, reçut par conséquent avec les Mèdes et les Arméniens les premiers éléments de civilisation et il est naturel de penser que le feu, déjà répandu dans l'Arménie, surtout dans l'Acilicéné, fut le résultat de cette dernière province Cappadoce, longtemps avant l'arrivée des Perses. On ignore complètement l'époque et sous quelle influence les Assyriens firent cette irruption en Cappadoce. Est-ce à l'époque des conquêtes de Sésostris? On ne saurait assigner de date précise à ces migrations une antiquité plus grande, car il n'est pas probable que la région fût habitable antérieurement à cette époque.

Il faut pas s'étonner que nous ne soyons pas souvent intervenus les phénomènes géologiques comme éléments de discussion dans des questions purement historiques. On est tenté de croire en effet qu'il n'y a rien de plus rare que les tremblements de terre, ces accidents du globe qui font glisser les rochers sur les autres, les couches des montagnes et viennent parfois interrompre le cours d'eau pour le transformer en lac. Mais, sans remonter à ces époques où les annales sont perdues, nous pouvons nous rendre compte des changements opérés depuis les temps historiques, sur certaines côtes, dans presque tous les golfes et les embouchures des fleuves. Par les séismes continuels du sol, les terres ébranlées ont été emportées dans une proportion qui ne peut être appréciée que par les témoignages actuels.

La conquête de Sésostris, qui envahit l'Asie 2700 ans avant J.-C., fut sans doute la principale cause du dépeuplement des populations du groupe arménien, qui durent remonter l'Euphrate à la suite de ses armées. Aucun

document ancien ne nous porte à soupçonner que ces peuples franchirent l'Halys. Les Phéniciens s'établirent sur les côtes de la Cilicie, ils ne pénétrèrent point au delà du Taurus, et se contentèrent de négocier sur les côtes. Mais c'est surtout de la part des conquérants assyriens que la Cappadoce devait recevoir le plus grand élan vers la civilisation. Les exploits de la grande Sémiramis sont encore célèbres dans ces régions; ici c'est un fleuve, là un château qui porte le nom de cette reine. Depuis le sud de la Médie, qu'elle défendit par une muraille, encore debout, entre l'Euphrate et le Tigre, jusqu'aux plateaux élevés de l'Arménie, où elle fonda la forteresse de Châh Miramgherd, tous les pays soumis à son empire furent couverts de monuments qui luttaient de grandeur avec ceux de l'Égypte, et qui surpassaient en utilité tous ceux du monde entier. C'est à elle que l'on doit les premiers grands chemins qui ouvrirent des communications au milieu de montagnes inaccessibles et de marais impraticables. Que tant d'exploits de tout genre soient regardés par quelques auteurs comme l'ouvrage de plusieurs princes, il n'en est pas moins vrai que, chez les Orientaux, le nom de Sémiramis partage avec ceux de Salomon et de la reine de Saba, Bal-Kiz, l'honneur d'avoir élevé tous les grands monuments dont on voit encore les ruines.

CHAPITRE II.

DOMINATION ASSYRIENNE.

Réunie au royaume d'Assyrie avec ce qui forma depuis l'empire des Mèdes, la Cappadoce comprenait à cette époque la partie de la presqu'île qui s'étendait de l'une à l'autre mer. Nous connaissons peu les villes dont l'origine remonte à cette époque. On peut cependant citer Mélitène, comme une des créations de Sémiramis, et Anchialé comme résidence aimée de Sardanapale, qui l'avait bâtie et qui voulut y être inhumé. Les Grecs eux-mêmes se taisent sur les temps antérieurs, et Hérodote (1) nous atteste que les Assyriens sont les plus

(1) Liv. I, 95.

L'UNIVERS.

... ont étendu leur
... En effet,
... jusqu'ils étaient
... lorsque
... se rendre
... déjà vu que
... jusqu'au fleuve
... leur empire. L'his-
... jusqu'au temps
... d'Alexandre ne peut
... celle des Mèdes,
... Perses. Les rois
... par Sémiramis, au-
... les chroniques armé-
... le joug des Assyriens
... empire, et, pendant
... auto-hellénique, se
... tantôt comme sou-
... tantôt comme sa-
... via perses (1). Nous voyons
... d'Ancyre comment
... par un pur caprice,
... les provinces d'Ar-
... de Cappadoce. Il semble que
... cette longue période,
... n'ait jamais joui que d'une na-
... Cependant les Tigranes
... leur puissance dans toute la
... et regnèrent sur la Cappa-
... la capitale, fut longtemps
... aux princes arméniens, car c'est
... dynastie arménienne que cette
... fut conquise par Sapor. La pro-
... qui porta le nom d'Arménie Mi-
... un démembrement de la Cap-

... dans l'itinéraire d'Antonin, tantôt Sac-
... caccœna, était bien loin des limites de
... Saccacéné, entre Nyssa et Césarée, à
... soixante mille pas de Nyssa et vingt-
... cinq mille de Césarée. Nyssa étant Nem-
... cheher selon la carte du Père Cyrille,
... et d'après tout le clergé grec de Césarée,
... qui donne à l'évêque de Nemcheher le
... titre d'évêque de Nyssa, Saccœna devait
... occuper la position de Ingé sou, village
... où l'on remarque un grand nombre
... de grottes taillées dans le roc. Une
... autre Saccœna est mentionnée sur la
... route de Tavium à Césarée, à treute-
... neuf milles au nord de cette ville. Ce
... sont, je pense, d'anciens châteaux oc-
... cupés par les Sacœs, dont le nom s'est
... perpétué jusqu'à l'époque byzantine;
... mais je n'ai trouvé dans ce pays aucune
... trace ni aucun souvenir de la seconde
... de ces places.

... Les Sacœs, vaincus par Cyaxare, aban-
... donnèrent aux Mèdes les pays qu'ils oc-
... cupaient; mais les conséquences de cette
... victoire furent une déclaration de guerre
... entre la Lydie et les Mèdes. Pendant
... cette guerre, qui dura plusieurs années,
... les Mèdes étaient maîtres de tout le
... pays situé au delà de l'Halys, et y trans-
... portèrent le culte de la déesse Anaitis,
... qui fut honorée jusque dans la Lydie.
... Il est à croire que cet état de choses
... subsista jusqu'à la destruction de l'em-
... pire d'Assyrie; et lorsque Cyrus réunit
... les deux empires sous un même pou-

capadociens et aux Perses, et pour le défaut d'autre document, que miers étaient d'origine orientale. Les auteurs ne sont par unanimes à garder les Leuco-Syriens comme le originaire de Syrie; il est certain qu'ils ont été maîtres des côtes du l'uxin à une époque très-ancienne, on suppose qu'ils ont été réduits au pouvoir des Amazones (1). Leur ans cette hypothèse, leur aurait né par un fils d'Apollon et de ppe Sinopé, appelé Syrus, qui it son nom à la Syrie. Ce serait u contraire, de ceux de Cappa- ie les Syriens auraient reçu cette nation. Quant au nom de Cap- , il serait superflu d'en recher- origine, car les auteurs anciens t pas d'accord à ce sujet; les le font dériver du fleuve Cappa- i est un des affluents de l'Halys; es (3) prétendent qu'il est em- à la langue perse.

CHAPITRE III.

ÉTAT DE LA CAPPADOCE.

la domination des Perses rovince était administrée par gouverneurs; elle se trouve en visée par la nature en deux par- plètement différentes, l'une t sans eau, l'autre couverte de t arrosée par des rivières sans : c'est celle qui fut appelée de- province de Pont; la première oujours le nom de Cappadoce. pour récompenser Pharnabase ait délivré des attaques d'un i donna tout le pays que l'on ait du haut de la montagne où nent s'était passé. C'est la pre- ntion qui soit faite d'un roi de loce (4).

us, en organisant les provinces vaste empire, attribua la Cappa- la dixième satrapie; elle resta di-

visée en deux gouvernements, dont l'un fut appelé par les Grecs grande et l'autre petite Cappadoce.

Sous le régime des Perses, la Cappa- doce fut assimilée à ces vastes parcs, ces paradis où les rois entretenaient du gibier et du bétail de toute espèce. L'onagre, qui était indigène, donnait par son croisement avec les cavales, des mulets dont la renommée s'étendait jusqu'en Babylonie, et quoique cette race d'onagre, aujourd'hui considéra- blement diminuée, ne se retrouve plus que dans les montagnes du Farsistan, les mulets de Cappadoce ont conservé leur réputation, et se vendent sur les marches de l'Orient aussi chèrement que des chevaux. Si le pays est aujourd'hui trop pauvre, si l'administration est trop ignorante pour que l'élève des che- vaux soit aussi fructueuse qu'autrefois, on rencontre encore cependant tous les éléments qui avaient permis aux Cap- padociens de pousser cette industrie agricole à une si grande perfection. Les vastes plaines des environs de Césarée et de Nigdé fournissent abondamment tous les fourrages nécessaires, et l'orge de Cappadoce est particulièrement es- timée. Le sel, dont l'agriculture fait un usage si général et si utile, existe en abondance, non-seulement dans le lac Tatta, mais encore dans des carrières d'où on le tire sous la forme de blocs. Les anciens dominateurs de la contrée savaient que c'était là qu'il fallait chercher la richesse du pays, et les impôts étaient payés, non pas en numéraire, mais en chevaux de course et de char, car les rois de Cappadoce ont toujours passé pour avoir un trésor assez maigre (1).

Les innombrables troupeaux de chèvres et de chevaux couvraient les parties montagneuses, où la beauté des pâturages était entretenue par les sels volcaniques. Mais il paraît que la belle race de moutons qui fait aujourd'hui la richesse du pays, était alors peu répandue, et la laine était chère en Cappadoce (2); tous les vêtements du peuple étaient tissus de poil de chèvre;

rab., XII, 544.

line, lib. VI, ch. 3.

just. Porphyrogénète, de *Thematibus* *sive Armeniaco*.

just. Porphyr., *ibid*,

(1) Mancipii locuples, eget aris Cappado- cum rex. (Herod., *op. I*, §. 39.)

(2) Strab., XII, 544.

anciens des peuples qui ont étendu leur domination sur ces provinces. En effet, il y avait cent vingt-cinq ans qu'ils étaient maîtres de l'Asie supérieure, lorsque les Mèdes commencèrent à se rendre indépendants. Nous avons déjà vu que les Mèdes reculèrent jusqu'au fleuve Halys les bornes de leur empire. L'histoire de la Cappadoce jusqu'au temps des successeurs d'Alexandre ne peut donc être isolée de celle des Mèdes, des Assyriens et des Perses. Les rois d'Arménie, vaincus par Sémiramis, auraient, d'après les chroniques arméniennes, secoué le joug des Assyriens et reconquis leur empire, et, pendant toute cette période anté-hellénique, se seraient maintenus, tantôt comme souverains indépendants, tantôt comme satellites des rois perses (1). Nous voyons dans le monument d'Ancyre comment les Romains, mus par un pur caprice, donnent ou enlèvent les provinces d'Arménie et de Cappadoce. Il semble que pendant toute cette longue période, l'Arménie n'ait jamais joui que d'une nationalité précaire. Cependant les Tigranes étendirent leur puissance dans toute la Mésopotamie et régnèrent sur la Cappadoce. Césarée, la capitale, fut longtemps soumise aux princes arméniens, car c'est sur la dynastie arménienne que cette ville fut conquise par Sapor. La province qui porta le nom d'Arménie Mineure fut un démembrement de la Cau-

dans l'itinéraire d'Antonin, tantôt Saccacœna, était bien loin des limites de Saccacœné, entre Nyssa et Césarée, à soixante mille pas de Nyssa et vingt-cinq mille de Césarée. Nyssa étant Nemcheher selon la carte du Père Cyrille, et d'après tout le clergé grec de Césarée, qui donne à l'évêque de Nemcheher le titre d'évêque de Nyssa, Saccœna devait occuper la position de Ingé sou, village où l'on remarque un grand nombre de grottes taillées dans le roc. Une autre Saccœna est mentionnée sur la route de Tavium à Césarée, à trente-neuf milles au nord de cette ville. Ce sont, je pense, d'anciens châteaux occupés par les Saces, dont le nom s'est perpétué jusqu'à l'époque byzantine; mais je n'ai trouvé dans ce pays aucune trace ni aucun souvenir de la seconde de ces places.

Les Saces, vaincus par Cyaxare, abandonnèrent aux Mèdes les pays qu'ils occupaient; mais les conséquences de cette victoire furent une déclaration de guerre entre la Lydie et les Mèdes. Pendant cette guerre, qui dura plusieurs années, les Mèdes étaient maîtres de tout le pays situé au delà de l'Halys, et y transportèrent le culte de la déesse Anaitis, qui fut honorée jusque dans la Lydie. Il est à croire que cet état de choses subsista jusqu'à la destruction de l'empire d'Assyrie; et lorsque Cyrus réunit les deux empires sous un même nom-

appadociens et aux Perses, et prou-
va à défaut d'autre document, que
premiers étaient d'origine orientale.
Les auteurs ne sont pas unanimes
à regarder les Leuco-Syriens comme
le peuple originaire de Syrie; il est cer-
tain qu'ils ont été maîtres des côtes du
Euxin à une époque très-ancienne,
on en suppose qu'ils ont été réduits
au pouvoir des Amazones (1). Leur
nom dans cette hypothèse, leur aurait
été donné par un fils d'Apollon et de
Léto, Sinopé, appelé Syrus, qui
mit son nom à la Syrie. Ce serait
au contraire, de ceux de Cappa-
doce les Syriens auraient reçu cette
nomination. Quant au nom de Cap-
padoce, il serait superflu d'en recher-
cher l'origine, car les auteurs anciens
ont pas d'accord à ce sujet; les
uns le font dériver du fleuve Cappa-
doce est un des affluents de l'Halys;
d'autres (3) prétendent qu'il est em-
pêché à la langue perse.

CHAPITRE III.

POPULATION DE LA CAPPADOCE.

La domination des Perses
sur la province était administrée par
des gouverneurs; elle se trouve en-
fin divisée par la nature en deux par-
ties complètement différentes, l'une
et sans eau, l'autre couverte de
bois et arrosée par des rivières sans
nombre : c'est celle qui fut appelée de-
puis la province de Pont; la première
a toujours le nom de Cappadoce.
Le roi, pour récompenser Pharnabase
qui avait délivré des attaques d'un
roi lui donna tout le pays que l'on
avait du haut de la montagne où
le roi s'était passé. C'est la pre-
mière mention qui soit faite d'un roi de
Cappadoce (4).

Le roi, en organisant les provinces
de son vaste empire, attribua la Cappa-
doce à la dixième satrapie; elle resta di-

visée en deux gouvernements, dont l'un
fut appelé par les Grecs grande et l'autre
petite Cappadoce.

Sous le régime des Perses, la Cappa-
doce fut assimilée à ces vastes parcs,
ces paradis où les rois entretenaient du
gibier et du bétail de toute espèce. L'o-
nagre, qui était indigène, donnait par
son croisement avec les cavales, des
mulets dont la renommée s'étendait
jusqu'en Babylonie, et quoique cette
race d'onagre, aujourd'hui considéra-
blement diminuée, ne se retrouve plus
que dans les montagnes du Farsistan, les
mulets de Cappadoce ont conservé leur
réputation, et se vendent sur les mar-
chés de l'Orient aussi chèrement que
des chevaux. Si le pays est aujourd'hui
trop pauvre, si l'administration est
trop ignorante pour que l'élevage des che-
vaux soit aussi fructueuse qu'autrefois,
on rencontre encore cependant tous les
éléments qui avaient permis aux Cap-
padociens de pousser cette industrie
agricole à une si grande perfection. Les
vastes plaines des environs de Césarée
et de Nigde fournissent abondamment
tous les fourrages nécessaires, et l'orge
de Cappadoce est particulièrement es-
timée. Le sel, dont l'agriculture fait
un usage si général et si utile, existe
en abondance, non-seulement dans le
lac Tatta, mais encore dans des car-
rières d'où on le tire sous la forme de
blocs. Les anciens dominateurs de la
contrée savaient que c'était là qu'il
fallait chercher la richesse du pays, et
les impôts étaient payés, non pas en
numéraire, mais en chevaux de course
et de char, car les rois de Cappadoce
ont toujours passé pour avoir un trésor
assez maigre (1).

Les innombrables troupeaux de chèvres
et de chevaux couvraient les par-
ties montagneuses, où la beauté des
pâturages était entretenue par les sels
volcaniques. Mais il paraît que la belle
race de moutons qui fait aujourd'hui
la richesse du pays, était alors peu ré-
pandue, et la laine était chère en Cap-
padoce (2); tous les vêtements du peu-
ple étaient tissés de poil de chèvre;

Strab., XII, 544.

Plin., lib. VI, ch. 3.

Const. Porphyrogénète, de *Thematibus*
et de Armeniis.

Const. Porphyr., *ibid.*

(1) *Mancipia locuples, equis arvis Cappado-*
cum rex. (Hérod., *op.* I, 6, 39.)

(2) Strab., XII, 544.

cette industrie se perpétue encore dans le pays.

Sous de pareils traits, on peut se faire une idée du peuple cappadocien. Dans les premiers âges, pasteurs ignorants et à peu près barbares, vivant dans des champs, où l'on ne trouve pas une pierre pour bâtir, ou dans des vallées resserrées par des roches tendres de nature volcanique; les uns nomades sous des tentes, vêtus du cilice de laine, qui fait encore, sous le nom de *haba*, l'unique vêtement des Cappadociens de nos jours. Les autres, abrités d'abord dans des cavités naturelles, ont été portés à les agrandir et à les régulariser. C'est l'origine des habitations qui se présentent innombrables aux yeux des voyageurs. A mesure que la famille s'augmentait, on creusait une nouvelle chambre, et peu à peu les rochers se sont trouvés percés comme des ruches d'abeilles. On a aussi voulu trouver place pour la demeure des morts, et cette matière volcanique, ces tufs poreux, qui reçoivent si facilement l'empreinte du ciseau, ont été taillés en sépulcres, en sarcophages ou en *columbaria*, selon le rite ou la richesse du défunt. Car parmi ces pasteurs, comme chez les Arabes de nos jours, on en voyait qui avaient amassé de grands biens : témoin ce Pampalus qui possédait une riche villa près de Tyane. Mais l'habitude si répandue de demeurer dans les rochers ne fit pas naître chez

fauts imaginables. Tertullien disait, pour exprimer le peu d'estime qu'il avait pour le caractère de ces peuples : Il y a trois CCC détestables, les Cappadociens, les Ciliciens et les Crétois. On leur reconnaît encore d'autres vices, qui prouveraient qu'à l'ignorance les Cappadociens joignaient aussi la ruse; c'était surtout chez eux qu'on trouvait les gens les plus habiles à rendre un faux témoignage. On se rappelle à cette occasion l'épigramme de Martial (1) :

En un mot, aucun peuple de l'Asie n'a éprouvé davantage la verve satirique des Romains et des Grecs, qui accusaient les Cappadociens de tous les vices engendrés par la stupidité et l'ignorance. Cependant, dans les annales de cette nation que l'on regardait comme la dernière entre les peuples asiatiques, loin de trouver quelque trait de férocité, on la voit toujours se soumettre avec résignation à ses maîtres divers, et lorsque, par un caprice digne de Rome, le sénat veut lui donner la liberté, elle envoie bien humblement prier qu'on lui reprenne un bien dont elle ne saurait que faire, et redemande le gouvernement monarchique qui la régissait depuis des siècles. Avec un pareil peuple, l'histoire de l'art est une science incertaine, car pour lui tous les siècles se ressemblent, et tout en se creusant des tanières impérissables, il n'a jamais songé à écrire une ligne sur ses murailles, pour que ses descendants

ion de langues qui existait
ays. Un roi des environs du
in, assistant à une représen-
pantomimes, disait à Néron
rait prendre un de ces acteurs
rprète, afin de pouvoir entre-
commerce avec ses voisins, qui
plusieurs langues différentes.
Mithridate, au contraire, fa-
dès son enfance avec tous ces
asiatiques, dut plus d'un de ses
a facilité qu'il avait de parler
r propre langue à la plupart
les qu'il réunissait sous sa
maissait vingt-quatre idiomes.
ulement il ne reste aucun ves-
langue cappadoicienne sur les
its tumultueuses que l'on compte
ra, mais les inscriptions grec-
excessivement rares; il sem-
as princes et les artistes aient
necomblable soin comme inu-
un peuple ignorant et à demi

CHAPITRE IV.

ROIS DE CAPPADOCE.

is de Cappadoce ont cepen-
i un rôle, sinon brillant, du
sez actif sous les successeurs
lire et pendant la guerre de
e. C'est aux rapports cons-
ce prince avec ce pays qu'ils
sur plus grande illustration.
ces contractées avec les rois
de Bithynie et de Pergame,
raient plusieurs princes cap-
sur la scène politique, mais
nent au second plan, et se
t presque toujours comme des
pour leurs alliés, qui se virent,
d'une circonstance, réduits à
une amitié onéreuse.

eu de s'étonner que Strabon,
ionne plusieurs membres de
comme ayant pris une part
voins directe aux affaires pu-
voit si laconique sur un pays
vu naître. Tout ce que nous
ir les rois de Cappadoce se
lé à l'histoire des successeurs
re ou des guerres de Mithri-
i, en parcourant le pays, on ne

découvre pas une ville, pas un monu-
ment qui aide à rétablir quelque fait
nouveau relatif au gouvernement de
cette contrée.

Les premiers princes qui régnèrent,
ou plutôt qui exercèrent un pouvoir
souverain, reçurent leur autorité des
rois de Perse, qui les établirent sous le
nom de satrapes. Cyrus, pour récom-
penser les conjurés qui avaient tué le
faux Smerdis, les éleva à la plus haute
fortune; Anapha reçut le gouverne-
ment de la Cappadoce, et ce pouvoir
paraît être resté héréditaire dans sa fa-
mille jusqu'au moment où Alexandre
s'empara de l'Asie Mineure (1).

Nous n'avons aucun document qui
nous fasse connaître en quel lieu les
satrapes faisaient leur résidence; il est
à croire que, comme le roi de Pont, ils
menaient une vie presque errante, de-
meurant dans les nombreux châteaux
qui couronnaient les sommets des ro-
chers, se livraient à l'exercice de la
chasse dans des parcs immenses, qui
furent de tout temps un des grands
luxes et en même temps le plaisir le
plus constant des seigneurs orientaux.
Tout ce que nous pouvons discerner de
cette époque, à travers les nuages de
l'antiquité, nous montre ces princes
vivant dans des habitations qui seraient
plutôt à nos yeux des tentes fixes, c'est-
à-dire des kiosques ouverts de toutes
parts et défendus seulement de l'ardeur
du soleil par des bosquets touffus. C'est
ainsi que vit encore le roi de Perse, et
les pachas de l'Asie Mineure regar-
dent comme une cruelle sujétion, l'o-
bligation de passer quelques mois
dans des maisons closes, à l'abri de la
neige.

On ignore complètement l'époque de
la fondation de Mazaca, qui devint la
capitale de la contrée. Quelques au-
teurs croient retrouver dans ce mot un
souvenir du culte de la déesse de Co-
mana; d'autres, se fondant sur les chro-
niques arméniennes, prétendent que
cette ville fut fondée par un roi d'Ar-
ménie nommé Mazach. Il est à croire
que les rois du nom d'Ariarathe choi-
sirent cette ville pour leur résidence or-

(1) Fréret, *Mém. sur la Cappadoce*,
Mém. de l'Académie, t. XIX, p. 4.

CHAPITRE LX.

D'ANCYRE AU PAYS DES TROCIENS
KALADJIK.

On compte six heures de marche d'Angora à Tchibouk, et autant de Tchibouk à Kaladjik.

La rivière d'Angora, appelée par les indigènes Enguri sou, avait déjà été reconnue par Pococke pour un affluent de la Sakkaria; elle coule de l'est à l'ouest dans une grande vallée qui reçoit d'autres affluents, notamment le Tchibouk sou, ainsi nommé d'un village situé au nord-est d'Angora. Cette dernière rivière prend sa source dans la montagne d'Aïdos, arrose la grande plaine de Tchibouk ou si dans laquelle eut lieu la bataille entre Timour et Bayazid, le 2 juillet 1402, et se jette dans la rivière d'Angora un peu au-dessous de cette ville.

Le village de Tchibouk est composé de soixante-six maisons; il est assis au bord de la rivière de Tchibouk sou, qui traverse la plaine; plusieurs campements de Yourouk y sont installés pendant l'été. Les Youroux possèdent un grand nombre de chameaux et conduisent les caravanes entre Tocat, Alep et Smyrne; leur probité est connue dans le pays: on leur confie les marchandises les plus précieuses, sans crainte de voir un ballot s'égarer. Le bassin de Tchibouk sou est

peuplé de nombreux villages parmi lesquels on en compte un certain nombre

sous l'inscription suivante: « Aur. Hélius F. de Domnus du bourg des Ciossaméniens Néocore (du temple) de Jupiter Bossouritius s'est élevé ce monument de son vivant (1). » Aucun historien ne mentionnant ni la ville ni le dieu topique, tout ce qu'on pourrait ajouter ne serait que pure conjecture.

D'après les extraits que nous avons faits des différents auteurs jusqu'à la chute de l'empire de Byzance, nous comptons en Galatie cent trente-cinq noms de villes et de bourgs: on voit combien il en reste encore à déterminer.

Kaladjik est une petite ville assez heureusement située; elle s'élève en pente autour d'une colline rocheuse couronnée par un château; une muraille en partie crénelée forme l'enceinte; les maisons sont bâties en briques crues récrépies avec de l'argile jaune; les rues sont étroites, mal pavées et en pentes rapides; mais les jardins qui entourent la ville lui donnent un aspect pittoresque. La population est de trois mille âmes et se compose de Turcs, de Grecs et d'Arméniens. A mesure qu'on avance vers l'est, cette dernière population devient de plus en plus nombreuse dans les villes.

La colline du château est un épanchement trachytique, qui s'arrête à la vallée voisine; tout le reste est calcaire.

Le château est un amas de constructions de différents âges, la plus grande partie a été réparée par les Turcs; on trouve dans les murs quelques frag-

CHAPITRE LXI.

TAVIUM. — NEFEZ KEUI.

concordant ni avec la distance
re à Katadjik ni avec celle de
kà Gangra, aujourd'hui Kiangari.
grande vallée arrosée par une
s'étend au nord de la ville, les
ont aménagées pour l'irrigation
dins, qui sont nombreux et bien
nus.

route de Songourlou suit la direc-
l'est par un pays désert et mon-
on arrive après une heure et de-
marche dans la vallée de l'Halys.
ive roule ses eaux rougeâtres
a lit très-encaissé; un pont vo-
steau par quelques piliers chan-
est la seule voie ouverte aux ca-
; il n'a pas plus de trois mètres
e, le tablier est à six mètres au-
du niveau de l'eau, et n'a pas
une balustrade pour arrêter l'é-
me bête de somme. On ne peut
cependant qu'il manque d'en-
car deux ans après mon passage,
nilton trouva les trous des plan-
urries réparés avec des pierres
avait traînées sur le pont.

ourlou est une petite ville de
nt cinquante maisons; sa distance
ra en ligne directe est de trente
de marche; elle est à six heures
t de l'Halys. Une grande partie
est en friche, mais dès que les
ont un filet d'eau les cultures
ment et les vergers donnent des
ennemés.

hass est un joli village de cent
nte maisons, distant de cinq heu-
ongourlou; on peut observer dans
tière quelques fragments d'ar-
re ancienne. Toutes les maisons
parées par des jardins; les ver-
uvent les collines environnantes.
ss est la dernière station avant
er au village de Boghaz keui, qui
l'emplacement de Pterium, et
territoire appartenait au royaume
t Galatique. Nous décrirons cette
ec la province de Pont. Il en est
ne des autres villes qui ont été
tour annexées à la Galatie et en
détachées pour faire des États
sous les gouvernements d'A-
de Déjotare et de Bogadiatara.

Dans le partage des provinces d'Asie
la partie occidentale de la Galatie qui
s'étend à l'est du fleuve Halys échut aux
Trocmiens, c'était selon Strabon la ré-
gion la plus fertile, et de nos jours elle
peut encore soutenir son ancienne répu-
tation, elle est surtout célèbre par les
fruits de ses vergers. Les Trocmiens
possédaient trois villes principales, Ta-
vium grande place de commerce où
l'on voyait un colosse d'airain repré-
sentant Jupiter et un bois sacré ayant
droit d'asile. Pline se contente de men-
tionner cette place dont l'importance
commerciale est indiquée par le grand
nombre de routes qui y convergeaient.
Aussi tous les savants qui se sont oc-
cupés de la géographie de l'Asie Mi-
neure ont-ils cherché, à défaut de ren-
seignements positifs, à établir la position
de Tavium d'après les itinéraires anciens;
mais quand ces documents ne sont pas
appuyés sur des observations locales,
ils peuvent conduire à des erreurs no-
tables. Il en a été de Tavium comme de
Pessinunte: la capitale des Trocmiens
a été successivement placée dans des
régions bien éloignées l'une de l'autre.
Danville regardait Tchourom comme
satisfaisant aux conditions cherchées. Le
col. Leake et le d^r Cramer (1) sont
disposés à l'identifier avec Youzgatt.
M. Hamilton a publié deux Mémoires
pour prouver que Boghaz keui n'est au-
tre chose que l'ancienne Tavium; nous
n'avons jamais été de son avis et dès
l'année 1836 nous avons appelé son atten-
tion sur le village de Nefez keui, dont la
position à l'égard d'Angora s'accorde
avec celle de Tavium, et les monuments
romains et byzantins prouvent que cette
ville fut habitée dans les temps chré-
tiens; cette preuve manque absolument
pour Boghaz keui. Depuis vingt ans
cette dernière ville a été visitée par un
grand nombre de voyageurs érudits, et la
question est aujourd'hui jugée.

Nefez keui est située à vingt-quatre
kilomètres au sud de Boghaz keui, tout
ce district est habité par les Turcomans

(1) *Asia Minor*, t. II, p. 100.

qui abandonnent leurs maisons pendant l'été pour aller demeurer sous la tente.

Les ruines de la ville sont situées à un kilomètre et demi à l'ouest du village, mais déjà dans la cimetière on trouve des fûts de colonnes et des fragments d'architecture. La première chose que remarqua M. Hamilton en visitant les ruines, où il reconnut l'emplacement d'une ancienne cité, ce fut un grand bâtiment dont les fondations avaient été fouillées depuis peu dans un espace de huit mètres; le fossé était rempli de grandes pierres de taille, appartenant au mur extérieur, qui étaient reliées par des crampons de fer. Deux collines qui s'élèvent à peu de distance de la ville sont désignées sous le nom de grand et de petit château; à une petite distance vers le nord on trouve encore un certain nombre de grandes pierres calcaires qui marquent l'emplacement d'un temple ou de quelque autre édifice important parmi lesquels on reconnaît des parties d'architraves et de riches corniches; plus loin M. Hamilton observa une pièce de marbre portant des lettres de sept ou huit pouces de haut et qui paraissent avoir fait partie de la dédicace d'un temple. Plusieurs inscriptions presque toutes byzantines ont été copiées, mais pas une ne contient le nom de la ville (1). M. Brant, consul anglais, visita aussi le village de Nefez keui venant de Youzgatt et allant à Boghaz keui. Il y trouva de nombreuses pièces de marbre employées dans la construction des maisons mo-

descriptions ne puissent convenir à l'ancienne Tavium. L'un des deux temples a pu être celui de Jupiter; la position de Nefez keui dans un pays ouvert et accessible convient mieux à la ville des Trocimiens que celle de Boghaz keui dont le nom seul, le village du défilé, indique un pays montagneux et difficile. Or, d'après les tables, Tavium était une ville où convergeaient sept grandes routes allant du nord au sud et de l'est à l'ouest.

La distance d'Ancyre à Tavium est donnée par deux documents anciens. La table de Peutinger est incomplète, la distance entre les deux dernières stations manque; elle n'est cependant pas inutile comme point de comparaison.

Table de Peutinger.

Ancyre.	Milles.	Kilomètres.
Acitorihaco . . .	36	53,244
Eccobriga	33	48,807
Lassora	26	37,975
Stabiu	17	25,143
	111	165,169

Itinéraire d'Antonin.

Ancyra.	M. R.	Kil.	M.
Boleslasmus . . .	24	35,496	
Sarmalins	24	35,496	
Ecobrogis	20	29,580	
Adapera	24	35,496	
Tavio	24	35,496	

stiges d'une haute antiquité (1).

Ind bliebe immer die Möglichkeit der
keit für Texiers Vermuthung, der die
christlicher Zeit, nach dem Zeu-
er Concilien-Unterschriften blühende

Stadt Tavia vielmehr in den der byzantinischen Zeit angehörigen Ruinen des benachbarten Nefes Kjoï finden möchte. Karl Ritter Erdkunde, tome IX, Theil 1, in-8°, 1858, page 394.

LIVRE VII.

CAPPADOCE.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DU ROYAUME DE CAPPADOCE.

Si l'origine des peuples qui occupaient les provinces occidentales de l'Asie Mineure laisse à la critique quelques points qui ne sont pas encore complètement éclaircis, on a du moins, pour appuyer les hypothèses que nous avons présentées, des données historiques suffisantes et faciles à rassembler. Il n'en est pas de même des nations établies à l'orient du fleuve Halys; soumises à des vicissitudes sans nombre, formées d'agglomérations de peuples divers dont l'origine est inconnue, nous n'avons pas même, pour nous guider, les monuments anciens, dont le caractère indique les différentes phases d'une civilisation. Des grottes taillées dans les rochers, voilà les seuls vestiges que la Cappadoce antique offre à l'observation.

Les anciens ont regardé les Cappadociens comme une race composée d'un mélange de Syriens et de peuples par-

le caractère particulier des ouvrages des Cappadociens a plus d'analogie avec ceux de l'Arabie et de la Syrie supérieure qu'avec aucun autre peuple de la presqu'île.

Ce fait avait sans doute été remarqué par les anciens, et avait perpétué l'idée de la fraternité qui avait dû exister entre ces peuples. Leur culte d'ailleurs portait une empreinte manifeste de la théogonie orientale; et si l'on trouve les noms des dieux de la Grèce répandus dans le pays, c'est qu'ils étaient appliqués par les Grecs et les Romains à des divinités cappadociennes (1). Le culte du feu, qui se perpétua en Cappadoce longtemps après l'âge romain (2), a été introduit par des peuples étrangers, avec celui de la déesse Anaitis. Strabon atteste que de son temps les pyrées élevées dans la plupart des provinces attiraient encore une foule d'adorateurs; mais la vénération de tout le peuple cappadocien était acquise à des divinités indigènes, dont les temples effaçaient par leur magnificence toutes les cérémonies du magisme. Ces temples de

e, l'Arménie et l'Assyrie, étaient parvenus à un très-haut degré de civilisation, que la Cappadoce sortait à peine du chaos; car à cette époque cette terre ne pouvait être, par sa constitution physique, qu'un pays inculte et un désert, abandonné aux ravages des eaux souterraines, qui ont laissé partout des traces de leur action. La population éparsée qui tentait de s'agglomérer pour former un peuple, reçut par ses rapports avec les Mèdes et les Arméniens les premiers éléments de civilisation, et il est naturel de penser que le feu, déjà répandu dans l'Arménie et surtout dans l'Asie Mineure, fut porté de cette dernière province en Cappadoce, longtemps avant l'arrivée des Perses. On ignore complètement l'époque et sous quelle influence les Égypto-Syriens firent cette irruption vers le nord. Est-ce à l'époque des conquêtes de Sésostris? On ne saurait assigner à ces migrations une antiquité plus grande; car il n'est pas probable que la Cappadoce fût habitable antérieurement à cette époque.

Il ne faut pas s'étonner que nous fassions souvent intervenir les phénomènes géologiques comme éléments de civilisation dans des questions purement historiques. On est tenté de croire en effet qu'il n'y a rien de plus rare que de grands tremblements de terre, ces sautes de globe qui font glisser les rochers sur les autres, les couches des montagnes et viennent parfois interrompre un cours d'eau pour le transformer en lac. Mais, sans remonter à ces époques dont les annales sont perdues, nous, nous pouvons nous rendre compte des changements opérés depuis les temps historiques, sur certaines côtes de l'Asie, dans presque tous les golfes et les embouchures des fleuves. Par des frémissements continus du sol, les terres ébranlées ont été emportées, les eaux dans une proportion on ne peut apprécier le rapport de ces atterrissements actuels.

L'expédition de Sésostris, qui envahit l'Asie 2700 ans avant J.-C., fut sans doute la principale cause du dépeuplement des populations du groupe du Caucase, qui durent remonter l'Euphrate à la suite de ses armées. Aucun

document ancien ne nous porte à soupçonner que ces peuples franchirent l'Halys. Les Phéniciens s'établirent sur les côtes de la Cilicie, ils ne pénétrèrent point au delà du Taurus, et se contentèrent de négocier sur les côtes. Mais c'est surtout de la part des conquérants assyriens que la Cappadoce devait recevoir le plus grand élan vers la civilisation. Les exploits de la grande Sémiramis sont encore célèbres dans ces régions; ici c'est un fleuve, là un château qui porte le nom de cette reine. Depuis le sud de la Médie, qu'elle défendit par une muraille, encore debout, entre l'Euphrate et le Tigre, jusqu'aux plateaux élevés de l'Arménie, où elle fonda la forteresse de Châh Miramgherd, tous les pays soumis à son empire furent couverts de monuments qui luttaient de grandeur avec ceux de l'Égypte, et qui surpassaient en utilité tous ceux du monde entier. C'est à elle que l'on doit les premiers grands chemins qui ouvrirent des communications au milieu de montagnes inaccessibles et de marais impraticables. Que tant d'exploits de tout genre soient regardés par quelques auteurs comme l'ouvrage de plusieurs princes, il n'en est pas moins vrai que, chez les Orientaux, le nom de Sémiramis partage avec ceux de Salomon et de la reine de Saba, Bal-Kiz, l'honneur d'avoir élevé tous les grands monuments dont on voit encore les ruines.

CHAPITRE II.

DOMINATION ASSYRIENNE.

Réunie au royaume d'Assyrie avec ce qui forma depuis l'empire des Mèdes, la Cappadoce comprenait à cette époque la partie de la presqu'île qui s'étendait de l'une à l'autre mer. Nous connaissons peu les villes dont l'origine remonte à cette époque. On peut cependant citer Mélitène, comme une des créations de Sémiramis, et Anchialé comme résidence aimée de Sardanapale, qui l'avait bâtie et qui voulut y être inhumé. Les Grecs eux-mêmes se taisent sur les temps antérieurs, et Hérodote (1) nous atteste que les Assyriens sont les plus

(1) Liv. I, 95.

anciens des peuples qui ont étendu leur domination sur ces provinces. En effet, il y avait cent vingt-cinq ans qu'ils étaient maîtres de l'Asie supérieure, lorsque les Mèdes commencèrent à se rendre indépendants. Nous avons déjà vu que les Mèdes reculèrent jusqu'au fleuve Halys les bornes de leur empire. L'histoire de la Cappadoce jusqu'au temps des successeurs d'Alexandre ne peut donc être isolée de celle des Mèdes, des Assyriens et des Perses. Les rois d'Arménie, vaincus par Sémiramis, auraient, d'après les chroniques arméniennes, secoué le joug des Assyriens et reconquis leur empire, et, pendant toute cette période anté-hellénique, se seraient maintenus, tantôt comme souverains indépendants, tantôt comme satrapes des rois perses (1). Nous voyons dans le monument d'Ancyre comment les Romains, mus par un pur caprice, donnent ou enlèvent les provinces d'Arménie et de Cappadoce. Il semble que pendant toute cette longue période, l'Arménie n'ait jamais joui que d'une nationalité précaire. Cependant les Tigranes étendirent leur puissance dans toute la Mésopotamie et régnèrent sur la Cappadoce. Césarée, la capitale, fut longtemps soumise aux princes arméniens, car c'est sur la dynastie arménienne que cette ville fut conquise par Sapor. La province qui porta le nom d'Arménie Mineure fut un démembrement de la Cap-

dans l'itinéraire d'Antonin, tantôt Saccœna, était bien loin des limites de Saccacéné, entre Nyssa et Césarée, à soixante mille pas de Nyssa et vingt-cinq mille de Césarée. Nyssa étant Nemcheher selon la carte du Père Cyrille, et d'après tout le clergé grec de Césarée, qui donne à l'évêque de Nemcheher le titre d'évêque de Nyssa, Saccœna devait occuper la position de Ingé sou, village où l'on remarque un grand nombre de grottes taillées dans le roc. Une autre Saccœna est mentionnée sur la route de Tavium à Césarée, à trente-neuf milles au nord de cette ville. Ce sont, je pense, d'anciens châteaux occupés par les Saces, dont le nom s'est perpétué jusqu'à l'époque byzantine; mais je n'ai trouvé dans ce pays aucune trace ni aucun souvenir de la seconde de ces places.

Les Saces, vaincus par Cyaxare, abandonnèrent aux Mèdes les pays qu'ils occupaient; mais les conséquences de cette victoire furent une déclaration de guerre entre la Lydie et les Mèdes. Pendant cette guerre, qui dura plusieurs années, les Mèdes étaient maîtres de tout le pays situé au delà de l'Halys, et y transportèrent le culte de la déesse Anaitis, qui fut honorée jusque dans la Lydie. Il est à croire que cet état de choses subsista jusqu'à la destruction de l'empire d'Assyrie; et lorsque Cyrus réunit les deux empires sous un même pou-

ppadociens et aux Perses, et prou-
 à défaut d'autre document, que
 miers étaient d'origine orientale.
 s les auteurs ne sont par unanimes
 egarder les Leuco-Syriens comme
 pie originaire de Syrie; il est cer-
 l'île ont été maîtres des côtes du
 l'Asie à une époque très-ancienne,
 on suppose qu'ils ont été réduits
 pouvoir des Amazones (1). Leur
 lant cette hypothèse, leur aurait
 nné par un fils d'Apollon et de
 ephé Sinopé, appelé Syrus, qui
 it son nom à la Syrie. Ce serait
 au contraire, de ceux de Cappa-
 doce les Syriens auraient reçu cette
 ination. Quant au nom de Cap-
 doce, il serait superflu d'en recher-
 cher l'origine, car les auteurs anciens
 ne pas d'accord à ce sujet; les
 uns le font dériver du fleuve Cappa-
 doce est un des affluents de l'Halys;
 d'autres (3) prétendent qu'il est em-
 prunté à la langue perse.

CHAPITRE III.

ORIGINE DE LA CAPPADOCE.

La domination des Perses
 province était administrée par
 gouverneurs; elle se trouve en-
 divisée par la nature en deux par-
 tiellement différentes, l'une
 et sans eau, l'autre couverte de
 et arrosée par des rivières sans
 nombre : c'est celle qui fut appelée de
 la province de Pont; la première
 toujours le nom de Cappadoce.

pour récompenser Pharnabaze
 avait délivré des attaques d'un
 si donna tout le pays que l'on
 vait du haut de la montagne où
 ment s'était passé. C'est la pre-
 mière mention qui soit faite d'un roi de
 Cappadoce (4).

Strabon, en organisant les provinces
 de l'empire, attribua la Cappa-
 doce à la dixième satrapie; elle resta di-

visée en deux gouvernements, dont l'un
 fut appelé par les Grecs grande et l'autre
 petite Cappadoce.

Sous le régime des Perses, la Cappa-
 doce fut assimilée à ces vastes terres,
 ces paradis où les rois entretenaient du
 gibier et du bétail de toute espèce. L'o-
 nagre, qui était indigène, donnait par
 son croisement avec les cauales, des
 mulets dont la renommée s'étendait
 jusqu'en Babylonie, et quoique cette
 race d'onagre, aujourd'hui considéra-
 blement diminuée, ne se retrouve plus
 que dans les montagnes du Farsistan, les
 mulets de Cappadoce ont conservé leur
 réputation, et se vendent sur les mar-
 chés de l'Orient aussi chèrement que
 des chevaux. Si le pays est aujourd'hui
 trop pauvre, si l'administration est
 trop ignorante pour que l'élevage des che-
 vaux soit aussi fructueuse qu'autrefois,
 on rencontre encore cependant tous les
 éléments qui avaient permis aux Cap-
 padociens de pousser cette industrie
 agricole à une si grande perfection. Les
 vastes plaines des environs de Césarée
 et de Nigdé fournissent abondamment
 tous les fourrages nécessaires, et l'orge
 de Cappadoce est particulièrement es-
 timée. Le sel, dont l'agriculture fait
 un usage si général et si utile, existe
 en abondance, non-seulement dans le
 lac Tatta, mais encore dans des car-
 rières d'où on le tire sous la forme de
 blocs. Les anciens dominateurs de la
 contrée savaient que c'était là qu'il
 fallait chercher la richesse du pays, et
 les impôts étaient payés, non pas en
 numéraire, mais en chevaux de course
 et de char, car les rois de Cappadoce
 ont toujours passé pour avoir un trésor
 assez maigre (1).

Les innombrables troupeaux de chèvres
 et de chevaux couvraient les par-
 ties montagneuses, où la beauté des
 pâturages était entretenue par les sels
 volcaniques. Mais il paraît que la belle
 race de moutons qui fait aujourd'hui
 la richesse du pays, était alors peu ré-
 pandue, et la laine était chère en Cap-
 padoce (2); tous les vêtements du peu-
 ple étaient tissés de poil de chèvre;

Strab., XII, 544.

Time, lib. VI, ch. 3.

Justin. Porphyrogénète, de *Thematibus*
imperii Armeniaco.

Justin, Porphy., *ibid*.

(1) *Mancipii locuples, ager arvis Cappado-*
cum rex. (Herod., *op. I*, 6, 39.)

(2) Strab., XII, 544.

cette industrie se perpétue encore dans le pays.

Sous de pareils traits, on peut se faire une idée du peuple cappadocien. Dans les premiers âges, pasteurs ignorants et à peu près barbares, vivant dans des champs, où l'on ne trouve pas une pierre pour bâtir, ou dans des vallées resserrées par des rochers tendres de nature volcanique; les uns nomades sous des tentes, vêtus du cilice de laine, qui fait encore, sous le nom de *haba*, l'unique vêtement des Cappadociens de nos jours. Les autres, abrités d'abord dans des cavités naturelles, ont été portés à les agrandir et à les régulariser. C'est l'origine des habitations qui se présentent innombrables aux yeux des voyageurs. A mesure que la famille s'augmentait, on creusait une nouvelle chambre, et peu à peu les rochers se sont trouvés percés comme des ruches d'abeilles. On a aussi voulu trouver place pour la demeure des morts, et cette matière volcanique, ces tufs poreux, qui reçoivent si facilement l'empreinte du ciseau, ont été taillés en sépulcres, en sarcophages ou en *columbaria*, selon le rite ou la richesse du défunt. Car parmi ces pasteurs, comme chez les Arabes de nos jours, on en voyait qui avaient amassé de grands biens : témoin ce Pampalus qui possédait une riche villa près de Tyane. Mais l'habitude si répandue de demeurer dans les rochers ne fit pas naître chez

fauts imaginables. Tertullien disait, pour exprimer le peu d'estime qu'il avait pour le caractère de ces peuples : Il y a trois CCC détestables, les Cappadociens, les Ciliciens et les Crétois. On leur reconnaît encore d'autres vices, qui prouveraient qu'à l'ignorance les Cappadociens joignaient aussi la ruse; c'était surtout chez eux qu'on trouvait les gens les plus habiles à rendre un faux témoignage. On se rappelle à cette occasion l'épigramme de Martial (1) :

En un mot, aucun peuple de l'Asie n'a éprouvé davantage la verve satirique des Romains et des Grecs, qui accusaient les Cappadociens de tous les vices engendrés par la stupidité et l'ignorance. Cependant, dans les annales de cette nation que l'on regardait comme la dernière entre les peuples asiatiques, loin de trouver quelque trait de férocité, on la voit toujours se soumettre avec résignation à ses maîtres divers, et lorsque, par un caprice digne de Rome, le sénat veut lui donner la liberté, elle envoie bien humblement prier qu'on lui reprenne un bien dont elle ne saurait que faire, et redemande le gouvernement monarchique qui la régissait depuis des siècles. Avec un pareil peuple, l'histoire de l'art est une science incertaine, car pour lui tous les siècles se ressemblent, et tout en se creusant des tanières impérissables, il n'a jamais songé à écrire une ligne sur ses murailles, pour que ses descendants

l'union de langues qui existait dans ce pays. Un roi des environs du Pont, assistant à une représentation pantomimique, disait à Néron qu'il lui aurait préféré un de ces acteurs interprètes, afin de pouvoir entretenir le commerce avec ses voisins, qui parlaient plusieurs langues différentes. Mithridate, au contraire, familiarisé dès son enfance avec tous ces dialectes asiatiques, dut plus d'un de ses succès à la facilité qu'il avait de parler sa propre langue à la plupart des peuples qu'il réunissait sous sa domination. Il ne restait plus que de connaître les idiomes. Seulement il ne reste aucun vestige de la langue cappadoce sur les monuments tumulaires que l'on compte dans la contrée, mais les inscriptions grecques y sont excessivement rares; il semblerait que les princes et les artistes aient eu un semblable soin comme eux-mêmes un peuple ignorant et à demi barbare.

CHAPITRE IV.

ROIS DE CAPPADOCE.

Les rois de Cappadoce ont cependant joué un rôle, sinon brillant, du moins assez actif sous les successeurs d'Alexandre et pendant la guerre de Séleucus. C'est aux rapports constants de ce prince avec ce pays qu'ils doivent leur plus grande illustration. Les alliances contractées avec les rois de Pont, de Bithynie et de Pergame, ont fait paraître plusieurs princes cappadoces sur la scène politique, mais ils ont généralement occupé un second plan, et se sont contentés d'être, pour ainsi dire, les premiers sous la main de leurs alliés, qui se virent, par suite d'une circonstance, réduits à leur tour à une amitié onéreuse.

Il n'est pas étonnant que Strabon mentionne plusieurs membres de cette famille comme ayant pris une part plus ou moins directe aux affaires politiques, soit si laconique sur un pays qu'il n'a jamais vu naître. Tout ce que nous savons sur les rois de Cappadoce se trouve mêlé à l'histoire des successeurs d'Alexandre ou des guerres de Mithridate, en parcourant le pays, on ne

découvre pas une ville, pas un monument qui aide à rétablir quelque fait nouveau relatif au gouvernement de cette contrée.

Les premiers princes qui régnèrent, ou plutôt qui exercèrent un pouvoir souverain, reçurent leur autorité des rois de Perse, qui les établirent sous le nom de satrapes. Cyrus, pour récompenser les conjurés qui avaient tué le faux Smerdis, les éleva à la plus haute fortune; Anapha reçut le gouvernement de la Cappadoce, et ce pouvoir paraît être resté héréditaire dans sa famille jusqu'au moment où Alexandre s'empara de l'Asie Mineure (1).

Nous n'avons aucun document qui nous fasse connaître en quel lieu les satrapes faisaient leur résidence; il est à croire que, comme le roi de Pont, ils menaient une vie presque errante, demeurant dans les nombreux châteaux qui couronnaient les sommets des rochers, se livraient à l'exercice de la chasse dans des parcs immenses, qui furent de tout temps un des grands luxes et en même temps le plaisir le plus constant des seigneurs orientaux. Tout ce que nous pouvons discerner de cette époque, à travers les nuages de l'antiquité, nous montre ces princes vivant dans des habitations qui seraient plutôt à nos yeux des tentes fixes, c'est-à-dire des kiosques ouverts de toutes parts et défendus seulement de l'ardeur du soleil par des bosquets touffus. C'est ainsi que vit encore le roi de Perse, et les pachas de l'Asie Mineure regardent comme une cruelle sujétion, l'obligation de passer quelques mois dans des maisons closes, à l'abri de la neige.

On ignore complètement l'époque de la fondation de Mazaca, qui devint la capitale de la contrée. Quelques auteurs croient retrouver dans ce mot un souvenir du culte de la déesse de Comana; d'autres, se fondant sur les chroniques arméniennes, prétendent que cette ville fut fondée par un roi d'Arménie nommé Mazach. Il est à croire que les rois du nom d'Ariarathe choisirent cette ville pour leur résidence or-

(1) Fréret, *Mém. sur la Cappadoce*, *Mém. de l'Académie*, t. XIX, p. 4.

динаire; mais l'un d'eux eut aussi une demeure de plaisance dans l'île d'Élcoussa (1), non loin de Séleucie.

Le premier prince du nom d'Ariarathe fournit un contingent de troupes au roi de Perse, et l'accompagna dans son expédition d'Égypte; de retour dans son gouvernement, il termina tranquillement sa vie, et laissa le pouvoir à son fils. L'invasion d'Alexandre en Asie ne se fit point sentir dans ses États, qui se trouvaient loin du théâtre de la guerre; mais la chute de Darius entraîna celle de tous les princes qui étaient ses tributaires, sinon ses lieutenants, car ils payaient à la Perse des impôts de différente nature. Indépendamment d'un faible tribut en argent, la Cappadoce fournissait chaque année au roi de Perse quinze cents chevaux, deux mille mulets et cinquante mille moutons (2).

Strabon, qui pourtant connaissait bien le pays (3), avait dit que la Cappadoce manquait de laine. Cette contradiction paraît encore plus grande quand on parcourt le pays. Les moutons de Cappadoce sont aujourd'hui renommés dans toute l'Asie; cette race est caractérisée par une queue énorme, qui est comme un appendice de toute la peau du dos, et qui forme un volume de graisse de six kilogrammes et quelquefois davantage. Or ce mouton est originaire d'Arabie : les moutons d'Arabie, dit Hérodote (4), portent une queue

que ces moutons aient été transportés en Cappadoce par les Musulmans, car les Seldjoukides arrivant en Asie Mineure venaient de la Bactriane et du sud de la mer Caspienne. C'est sans doute à eux que l'on doit l'introduction du buffle en Asie Mineure; mais il est plus naturel de penser qu'ils n'ont fait qu'entretenir la race de moutons qu'ils ont trouvée à l'ouest de l'Euphrate. Cette dernière race est répandue en Perse, mais n'existe pas en Égypte; on peut regarder les moutons de Perse comme les descendants de ceux que les Cappadociens envoyaient au grand roi : dans tous les cas, la contradiction n'en est pas moins réelle dans le texte de Strabon.

Jusqu'à la mort d'Alexandre, Ariarathe II resta tranquille possesseur de la province; mais il se vit bientôt menacé par les successeurs de ce prince, qui préludaient au partage de ses États, et convoitèrent la Cappadoce comme une portion de l'empire du grand roi. Obligé de résister à Perdicas, qui venait à la tête d'une armée nombreuse réclamer au nom d'Eumène le pays qui lui était échue, Ariarathe n'hésita pas à accepter la bataille. Vaincu et prisonnier, il fut mis à mort avec les principaux de la nation. Son fils, qui portait le même nom, s'était sauvé en Arménie, où il attendit l'occasion de reprendre le pouvoir.

Le roi d'Arménie Ardoate, qui régnait sans doute au même titre que les rois

acquiescence, car, pendant les deux siècles suivants, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement du prince qu'on regarde comme le cinquième du nom, l'histoire n'offre aucun fait remarquable. La mort de Perdiccas, il s'était écoulé cent vingt-cinq ans, pendant lesquels la Cappadoce resta stationnaire. Les trois États de l'Asie, la Bithynie, le Pont et tous les gouvernements grecs furent jetés avec ardeur dans la culture des lettres et des arts. C'était le brillant de l'Asie Mineure. Les Perses, brûlés par les Perses se relevèrent de toutes parts; et Alexandre, stimulé par un si beau zèle, prenait tout direct à la renaissance de tant d'œuvres. Nous avons vu ce que firent les rois de Bithynie pour tenir leur État au niveau de la civilisation grecque. Au commencement du second avant l'ère chrétienne, le royaume cappaadocien, à peine constitué, s'élevait au-dessus des plus florissantes, et ses princes ne craignaient moins de rechercher la gloire que le titre de protecteurs des arts. Les rois de Cappadoce, en amitié avec tous ces monarques, ne cessèrent de donner aucune impulsion à leurs sujets, qui demeurent, comme les autres Asiatiques, comme de la stupidité, qu'on ne pouvait leur parler que par le bâton : *Capverberatus melior*. Pendant que de toutes parts on réunissait les chefs de l'esprit humain, on transcrivait les ouvrages d'Aristote, d'Hippocrate et de Pline; pendant qu'on restaurait les temples d'Éphèse et de Magnésie, que les Cappadociens s'exerçaient à supporter patiemment les questions de la question pour servir, dans les procès, de faux témoins, sans que leur parût trop dur. Il ne faut pas dire que les princes donnaient de bons exemples à leurs sujets. Ariarathe, marié à la fille d'Antiochus le Grand, élève des enfants supposés, que porta sa femme stérile. C'est à un moment avec son beau-père, dans sa lutte contre Rome, qu'il attend à peine que la victoire déclarée pour les Romains; il alla à Rome des ambassadeurs pour leur pardon, et consentit à payer une somme énorme pour obtenir une

grâce demandée d'une manière si honteuse.

C'est sans doute pendant cette guerre qu'Antiochus assiégea la ville de Soandus, qui était une des places les plus fortes de la Cappadoce, et la plus difficile à enlever par un siège en forme, la nature ayant fait les frais de toutes les fortifications; et la place étant assise sur le roc, il était impossible de creuser un retranchement pour aborder les murailles : aussi le général eut-il recours à un stratagème qui nous a été conservé par Frontin (1). Antiochus ayant investi la citadelle de Soandus, s'empara des bêtes de somme qui en étaient sorties pour chercher les provisions, et, ayant tué les conducteurs, il fit revêtir de leurs habits ses propres soldats, qui, sous ce déguisement et à la suite de ces bêtes de somme chargées, entrèrent dans la citadelle en trompant les gardes, et la livrèrent à Antiochus. Cette ville offre encore d'imposantes ruines, dans une vallée qui porte le nom de Soanli déré. Nous nous y arrêterons en décrivant les places de la Cappadoce.

L'alliance d'Antiochus avec Eumène, beau-frère d'Ariarathe, avait éveillé des soupçons dans le sénat. On envoya un commissaire chargé de faire sur Eumène une enquête qui n'eut aucun résultat. Le sénat ayant envoyé l'année suivante T. Gracchus (2), il fut reçu par les deux rois d'une manière qui devait lever toute espèce de doute sur leurs intentions. Mais il était chargé en même temps d'examiner la conduite du roi de Cappadoce, qui avait secouru Antiochus. Une pareille démarche de la part du sénat ne troubla pas l'amitié que le prince cappaadocien affectait pour le peuple romain; et, lorsque la guerre fut déclarée entre le Pont et la Cappadoce, les Romains s'empressèrent d'envoyer des secours à Ariarathe, car la monarchie qui s'était établie sur les bords de la mer Noire commençait à porter ombrage au sénat. Avec de pareils alliés, le roi de Cappadoce obtint des avantages continus sur le roi Pharnace, et le força à demander la paix.

Ariarathe mourut tranquille posses-

(1) *Stratagemas*, liv. III, chap. 8.

(2) A. C., 164.

seur de son royaume, et eut pour successeur un fils qui régna sous le nom d'Ariarathe Philopator. Mais il ne sut pas conserver son royaume intact : une intrigue du roi de Syrie Démétrius lui suscita comme compétiteur Holopherne, qui réclama l'assistance des Romains, obtint le gouvernement d'une partie de la Cappadoce, et l'opprima d'une manière cruelle. Les biens des hommes les plus puissants furent confisqués, le temple de Jupiter (sans doute celui qui était près de Tyane) fut impitoyablement pillé; et, pour mettre ses trésors à l'abri d'un revers, Holopherne les confia, sous le sceau du serment, aux habitants de Priène, qui refusèrent de les remettre à Ariarathe vainqueur, quoique ce prince eût réclamé le secours d'Attale pour rentrer dans tous ses biens. Ce prince était fils de Stratonice, sœur du roi Ariarathe; une si étroite parenté l'unissait d'intérêts avec le roi de Cappadoce; il déclara la guerre à Holopherne, le chassa de ses États, et rétablit Ariarathe sur le trône. Quelques années plus tard, il eut occasion de recevoir de son oncle un semblable service. Chassé de son royaume par Aristonicus, Attale, à son tour, implora le secours des Romains. Ariarathe prit une part active à cette guerre et y fut tué.

Un de ses fils, le seul qui échappa à la cruelle ambition de sa mère Laodice, régna sous le nom d'Ariarathe VII. La conduite de son père lui mérita l'amitié

devaient devenir la proie du peuple romain. Sa politique fut invariable avec tous les princes asiatiques : secourir le plus faible pour affaiblir le plus puissant, telle était la marche qui était suivie à l'égard des autres États. Il faut dire que les crimes de tout genre, les agressions injustes dont chacun de ces rois se rendait coupable, donnaient aux Romains le beau rôle, celui de protecteur de l'opprimé.

Mithridate Eupator, qui régnait alors sur le royaume de Pont, pensa que la mort d'Ariarathe serait pour lui une occasion d'ajouter la Cappadoce à ses États. Sa sœur Laodice avait en effet épousé Ariarathe, et en avait eu deux enfants. La régence arrivait naturellement à la mère, d'après l'usage des Cappadociens, Mithridate espérait que sa sœur favoriserait ses desseins ultérieurs; mais les événements trompèrent son attente. Laodice épousa Nicomède, roi de Bithynie, qui envoya sur-le-champ des garnisons pour occuper les châteaux de la Cappadoce. C'était le moment le plus brillant du royaume de la Bithynie; une partie de la Phrygie était soumise à ses lois : les deux compétiteurs, Mithridate et Nicomède, se trouvèrent donc en mesure de s'opposer des forces égales. Mais l'ambition de Mithridate commençait à se développer, et son génie le poussait à réunir sous un même sceptre, tous les royaumes de l'Asie Mineure, qui, trop faibles et trop jaloux

ont pour colorer sa rupture avec Nicomède. Le fils de sa sœur, le roi Ariarathe, s'était retiré dans le pays de la Cappadoce. Mithridate le repoussa du trône de Mazaca; mais ce prince ne put y rester pour un temps, et bientôt d'être maître de la Cappadoce devint plus impérieux que jamais, il se fit lui-même le fantôme de roi tiré de sa retraite. Une telle situation dans le pays un soulèvement universel. Les Cappadociens montraient que le désespoir peut tenir lieu de courage, les lieutenants de Mithridate furent chassés, et le frère du roi fut établi sur le trône. Les Cappadociens voyaient sans déplaisir ces peuples s'épuiser par des guerres incessantes. Mithridate, aux prises avec la Cappadoce, se sentait enclin à résister à un autre ennemi de son trône, Ariarathe disparaît, et Nicomède seul en présence de son rival. Mais, pendant que la Cappadoce préparait, Nicomède ne négligeait l'intrigue et la ruse. Un enfant fut présenté comme le successeur de deux frères infortunés; le roi de Bithynie appela les Romains à prononcer sur le différend. La Laodice était allée à Rome pour la royauté pour son fils supplanter tant de peines et tant d'infortunes n'eurent qu'un résultat négatif. Mithridate reçut l'ordre de se retirer à la Cappadoce. Nicomède fut complètement exclu, et les Romains vainement de constituer en république un État qui ne pouvait exister sous une monarchie. Les Cappadociens ne rent pas l'offre qui leur était faite leurs ambassadeurs allèrent à Rome pour montrer au sénat l'étrange spectacle d'un peuple qui refuse le don de la royauté. Lorsque le sénat élut Ariobarzane prince d'origine cappadocienne; le roi de Rome ne le mit pas à l'épreuve. Les attaques répétées de l'ennemi de la Cappadoce. Mithridate acquiesça un nouvel allié dans le roi de Tigrane, roi d'Arménie,

monarque riche et puissant, et qui, par son orgueil, continuait les rois de Perse. Il avait pris le titre de *Chahin-Chah* (roi des rois), se laissa facilement persuader que la Cappadoce n'était qu'une province distraite de son royaume (1), qu'il fallait rappeler à l'obéissance.

Ariobarzane avait été deux fois détrôné, et s'était vu rappelé au pouvoir par la protection des Romains, lorsque Tigrane envahit son royaume. Jusque-là les habitants avaient été comme les témoins de l'instabilité de leur monarchie, car les rois étaient renversés presque sans coup férir; mais l'invasion de l'armée arménienne fut pour eux le signal de malheurs sans nombre. Indépendamment des tributs considérables qui furent exigés, Tigrane fit transporter en Arménie une multitude de familles, et les habitants de Mazaca furent spécialement destinés à aller peupler la nouvelle ville de Tigranocerte (2). C'est ainsi qu'en ont toujours usé les vainqueurs asiatiques, sans que la différence des temps ait modifié des usages qui ravalent à nos yeux la dignité de l'homme, en l'assimilant au bétail, que le caprice du maître transporte d'un bout à l'autre de ses possessions.

Les princes byzantins en usèrent de même à l'égard de la population de cette province : lorsque Constantin Copronyme eut démoli la ville de Malatia, il transporta à Constantinople les habitants arméniens et géorgiens. Dans le moyen âge, les vainqueurs musulmans, pour augmenter le nombre des habitants de la capitale, réduit par la guerre et la peste, transportèrent en bloc les habitants de la ville de Ak-Serai (l'ancienne Archelaïs), et les établirent dans le quartier de Constantinople qui porte depuis ce temps le nom de *Ak-Serat*. Les siècles passent sur ces contrées, et les usages restent invariables. Il n'y a pas de meilleur livre pour lire dans le passé que l'étude des habitants actuels : industrie, commerce, usages, tout est stationnaire. Si le roi Schah-Abbas transporte en Perse la population de la ville de Djoulfa pour peupler sa capitale, ne

bon, XII, 540.

in, lib. XXXVIII, cap. 2.

(1) Voy. Fréret, *Mém. de l'Acad. des Ins.*, t. XIX.

(2) Appien, de Bell. Mithridat., cap. 67.

voyons-nous pas de nos jours des milliers de familles arméniennes suivre les armées russes et aller peupler sur les frontières de la Turquie, la ville de Geumri, créée comme par enchantement à la voix de l'empereur de Russie?

CHAPITRE V.

'INFLUENCE DE ROME.

Chaque fois que les Romains rétablissaient sur son trône un roi de Cappadoce, ils lui donnaient, comme fêche de consolation, quelque province nouvelle. Ariobarzane avait fui jusqu'à Rome, au moment de l'invasion de Tigrane. Pompée l'avait ramené dans ses États, et lui avait donné les deux Cilicies. Cette annexion rendait presque à la Cappadoce les frontières qu'elle avait du temps des Perses. La guerre de Mithridate était terminée; Lucullus, en prenant Tigranocerte, avait rendu la liberté aux Cappadociens, qui purent rentrer dans leur pays. Mais ces événements n'apportaient pas la tranquillité.

Ariobarzane II ne fit que monter sur le trône; il fut tué avant même que les Romains pussent lui porter le moindre secours; ils réunirent toute leur solitude sur son fils, qui hérita du trône de son père, grâce à la coopération active du gouverneur de la Cilicie, qui n'était autre que Cicéron.

Malgré toutes les épigrammes que les historiens et les poètes ont lancées

main d'apprécier avec connaissance de cause le génie de la nation, et le jugement qu'il en porte ne dément aucunement l'opinion des autres écrivains. En effet, de retour à Rome, comme il parlait contre le consul Cæsonius Calventius, il ne trouva pas d'autre expression pour définir la mine stupide du consul, que de le comparer à ces Cappadociens qu'il venait de voir de près. « Vous le prendriez, disait-il, pour un Cappadocien tiré d'un troupeau d'esclaves qui est à vendre (1). » Cicéron fait ailleurs un triste tableau de la pauvreté de la Cappadoce (2) : « Je ne connais, dit-il, rien de plus dénué que ce royaume, rien de plus pauvre que son roi. » En effet, la difficulté de se procurer du numéraire était extrême; les troupeaux si nombreux produisaient le bétail à vil prix : aussi l'impôt était-il toujours perçu en nature. Lorsque Lucullus était en Cappadoce, un bœuf ne s'y vendait qu'une drachme (3), et un homme quatre drachmes. Voilà pourquoi les terrains les plus estimés étaient ceux qui pouvaient être mis en pâturages; et l'assiette des villes, leur sûreté, la commodité des habitants, étaient soumise à cette condition (4). Il est vrai que les villes étaient rares, puisqu'on n'en comptait que deux dignes de ce nom. Le reste était ou des bourgades, ou des châteaux, vrais repaires de brigands, qui donnaient beaucoup de peine aux gouverneurs romains.

jui sont des autels sans ornement au milieu un trou peu profond lequel était entretenu le plus beau de ces pyrées ouverte en Paphlagonie, près du de Gorim, par M. Eugène. C'est une enceinte parfaite-ment rectangulaire, ayant dix mètres de côté, et formée par des blocs énormes en granit, superposés avec art et sans ciment. Ce soubassement avait d'autre ornement qu'une creusée en forme d'anneau, rebord supérieur. Le centre de l'enceinte était occupé par un castrum. Près de la gît un obélisque en granit; ce monolithe a une hauteur de dix mètres.

Les habitants de la Cataonie n'avaient pas de villes proprement dites; ils possédaient un temple célèbre d'Apollon Cataonien. Les statues des temples de ce dieu étaient dans la province (2); mais on qu'établir des conjectures sur de cette divinité, qui avait été transporté dans la Cappadoce à l'époque postérieure à l'exil des Perses, car on sait que le culte supportait avec peine le culte des Perses. Deux divinités du nom de Jupiter étaient également adorées. L'une, nommée seulement par les Grecs (3) Dacius, paraît être principalement dans la ville de Comana. Près de son temple était un puits encore aujourd'hui, en marbre, et qui jouit de la propriété d'avoir un écoulement souterrain sorte qu'il n'est pas sujet aux sécheresses. Le temple de Jupiter, par les Vénasi en Moriméné, de revenus considérables en argent. Il avait en outre un grand nombre de prêtres; aussi le pontife, nommé à vie, jouissait d'un pouvoir incontesté dans toute la province. Le temple de Bellone à Comana. Cette divinité, sous le nom de Men ou de Menon, avait un autre temple dans la ville de

Sébastos. Elle était appelée par les Romains Lunus, Agdistis, Cybèle : c'est sans doute la même que l'Anaitis des Perses. La ville de Comana était la plus célèbre de toute la Cappadoce; et si elle n'en était pas la capitale, c'est que le pouvoir des pontifes ne pouvait pas se trouver effacé par le voisinage des rois. La population, quoique composée de Cataoniens sujets du roi, était toute dévouée au pontife qui, étant lui-même du sang royal, avait un pouvoir presque souverain, et exerçait une influence majeure sur les affaires de l'État.

Le pouvoir romain, prenant un accroissement sans bornes, portait certainement ombrage au pouvoir sacerdotal. Chez les Orientaux, tout ce qui tient au culte et au rituel, a toujours passé avant les intérêts de la politique; mais, dans les circonstances présentes, les pontifes marchaient avec l'intérêt du peuple cappadocien. Ils avaient vu les rois soumis sans murmurer à la puissance de Rome. Ariobarzane, montant sur le trône avec l'appui de Cicéron, leur parut avoir dépouillé complètement l'indépendance du pouvoir. C'était pour le grand prêtre de Comana une circonstance favorable pour s'emparer de la couronne. Comana, située au centre des montagnes, sur le versant septentrional du Taurus, était défendue par la nature encore plus que par le fanatisme. On voit aujourd'hui ses ruines dans le lieu nommé Chert kalé si, au sud de El Bostan, sur le fleuve Sarus, comme l'indique Strabon. Elle est à deux journées sud-ouest de Césarée. C'est là que se trouvait le centre du parti qui voulait s'opposer à l'élection d'Ariobarzane. Cicéron, informé de ce qui se passait, et craignant que le pontife, qui commandait un corps de cavalerie et une infanterie nombreuse, ne voulût tenter le sort des armes, le décida à se retirer et à laisser Ariobarzane paisible possesseur du trône. Tranquille du côté des Romains, le roi de Cappadoce voyait, sans pouvoir s'y opposer, le roi de Pont faire des incursions dans ses États, lever des tributs, et ravager les campagnes.

Eug. Bérè, *Correspondance*, t. I,

Strabon, XII, 536.

Marcellin, liv. XXIII, 19.

CHAPITRE VI.

LA CAPPADOCE SOUS L'EMPIRE
ROMAIN.

César, venant de terminer la guerre d'Alexandrie (1), était venu en Cilicie où il avait tenu les états. Cette province étant pacifiée et organisée, César avait pensé à venger la défaite de Domitius Calvinus (2), et à faire rentrer sous l'autorité du peuple romain les provinces que Pharnace avait conquises. Il était parti d'Alexandrie au printemps de l'an 707 de Rome, 47 av. Jésus-Christ. Ayant appris qu'un différend s'était élevé entre Ariobarzane et son frère Ariarathe, et voulant maintenir au pouvoir ces deux princes qui avaient bien mérité de la République, il assura au premier le trône qu'il occupait, et, afin qu'Ariarathe, qui était son héritier, ne fût pas tenté de lui susciter des embarras, il le mit dans la dépendance absolue de son frère. César avait séjourné deux jours à Mazaca pour régler cette affaire. Il avait voulu faire une visite à l'ancien et vénérable temple de Bellone, qui est à *Comana en Cappadoce* (ce sont les termes propres du texte). Ici nous allons rencontrer une contradiction, qui ne peut s'expliquer aussi facilement qu'on l'a cru (3).

César, arrivé à Comana, investit du titre de grand pontife, Lycomède, Bithynien, qui était originaire de Cappadoce, et issu du sang des rois. On ne

mentionné cet acte de l'autorité suprême de César, Hirtius ajoute : « Cum « propius Pontum finesque Gallo-
« græciæ accessisset; comme il appro-
« chait du royaume de Pont et des
« frontières de la Galatie.... » Ce n'é-
tait donc pas dans le temple de la se-
conde Comana qu'il était allé. D'ail-
leurs la situation de cette ville est à plu-
sieurs journées à l'est de Zéla, près de
laquelle César livra la bataille à Phar-
nace; et, après la victoire, ayant aban-
donné à ses troupes les trésors de ce
prince, il partit le lendemain pour l'Italie.

Toute cette narration est très-claire. La topographie de ces lieux, maintenant bien connue, est tout à fait d'accord avec les faits rapportés par l'historien. Il en résulte que Lycomède fut nommé grand prêtre de Bellone, sans doute à la place de cet Archelaüs qui avait fomenté une sédition contre Ariobarzane.

Strabon, qui s'est contenté de dire quelques mots du temple de Comana en Cappadoce (1), est beaucoup plus explicite touchant celui du royaume de Pont; il nomme plusieurs des pontifes, entre autres cet Archelaüs, de la famille des rois, auquel il donne pour successeur ce même Lycomède, qui a été placé par César en Cappadoce.

Les auteurs de la traduction française ont cru expliquer cette contradiction, en disant que l'on donnait indistinctement à ces deux temples le nom

étendu de cinq lieues (quas) par César. Dans tous ces cérémonies différaient peu les autres. La principale fête était une procession à laquelle se joignaient des adorateurs venus de toutes les campagnes environnantes. Le dieu de l'un et l'autre temple, les anciens n'oublient pas d'attribuer le pouvoir du souverain à celui qu'à celui du roi, mettre en parallèle les pouvoirs des grands prêtres de chaque temple. Pour expliquer cette confusion du texte latin et du texte grec, il n'y a qu'un moyen, c'est de mettre que le culte de cette déesse, adorée en Cappadoce, les temples différents, n'était pas par un pontife suprême, mais par un pontife, par lequel était placé le centre de toutes les affaires religieuses. Nous allons voir sous le règne d'Archelaüs, qui est cité par César comme un grand prêtre du Pont (1), renouveler ses intentions Ariarathe, pour faire archaer son fils Sisinna, et jouir de son entreprise; toutes choses possibles qu'à un prince ne centre d'action dans la Cap-

pon content d'avoir assuré le son protégé, ajouta à ses parties de la Cilicie et de Néanmoins cette dernière ne fut jamais complètement. Les rois d'Arménie, rétabli le trône par Tibère, récupèrent partie de leurs États, lorsque Cappadoce fut réduite en province la plupart des villes avaient encore des châteaux nombreuses inscriptions en arménienne, tandis que la Cappadoce était dépourvue de tout en langue cappadocienne. Néanmoins était resté fidèle à César le dictateur. Il avait néanmoins de faire acte d'adhésion rat. Aussi fut-il traité en ennemi conjuré; et Cassius l'ayant vaincu, le fit mettre à mort. Néanmoins, tout-puissant en

Orient, ne se montra pas moins hostile au prince Ariarathe X, successeur désigné par César. Le triumvir accueillit les prétentions du fils aîné d'un grand prêtre du nom d'Archelaüs. Il se voyait d'autant mieux placé pour faire valoir les droits de son fils, qu'il était petit-fils d'un autre Archelaüs qui, ayant abandonné le parti de Mithridate pour se réunir au consul Muræna, avait livré aux Romains la ville de Comana (1). Le fils de ce pontife, portant aussi le nom d'Archelaüs, avait épousé Bérénice, reine d'Égypte (2); il reçut de Pompée l'investiture du pontificat de Comana, qu'il laissa en héritage à son fils du même nom que lui, et qui était père de Sisinna, le compétiteur d'Ariarathe, et d'un autre prince du nom d'Archelaüs. Sisinna, par ses ancêtres, se voyait donc allié à tout le parti romain; et l'inimitié de Marc-Antoine contre Ariarathe lui assurait la faveur du triumvir. Aussi lorsque, selon l'usage, le différend entre les deux princes fut porté devant le tribunal des Romains, Marc-Antoine n'hésita pas à dépouiller Ariarathe, pour mettre sur le trône Sisinna. Mais le roi reconquit le pouvoir, et fut plus tard définitivement détrôné par Marc-Antoine, qui mit sur le trône Archelaüs, second fils du grand prêtre.

Le règne d'Archelaüs, le dernier des rois de Cappadoce, fut aussi un des plus longs de cette monarchie. Reconnaisant envers Marc-Antoine, il lui envoya un corps d'armée pour la guerre du triumvirat, mais sut, en même temps, se concilier l'amitié d'Auguste, qui augmenta encore les annexes ajoutées par César. Archelaüs obtint le gouvernement de toute la petite Arménie et de la Cilicie jusqu'à la mer (3). Archelaüs établit sa résidence dans l'île d'Elæussa, pendant que Tibère vivait retiré dans l'île de Rhodes. Les honneurs qu'il rendit à Caius César, nommé gouverneur d'Orient, excitèrent la jalousie de Tibère, qui, arrivé au faîte du pouvoir, fit sentir au roi tout le poids de sa co-

(1) Appian., *Bell. Mithr.*

(2) Dion., *lib. XXXIV.*

(3) Suet., *in Tib.*, c. VIII. Strabon., *lib. XIV. 671; XII, 556.*

lère. Appelé à Rome pour y répondre à des accusations imaginaires, il espérait encore trouver un appui dans la mère de l'empereur, Livia, qui lui avait écrit pour l'appeler en Italie; mais l'accueil qu'il recut de Tibère le glaça de terreur. Accablé de vieillesse et d'infirmités, et ne pouvant pas supporter le traitement ignominieux qui lui était infligé, il passa pour avoir perdu l'esprit, et mourut de chagrin, sans avoir pu apaiser Tibère. Il avait régné cinquante ans; sa mort eut lieu l'an de Jésus-Christ 17.

Ce fut la dernière scène du drame que les Romains jouèrent tour à tour avec tous les princes asiatiques. Les esprits étaient suffisamment préparés, et les populations habituées à regarder avec terreur cette puissance qui faisait mouvoir, d'un bout à l'autre du monde, leurs monarques absolus. Tibère fit rendre un décret par le sénat, par lequel la Cappadoce fut déclarée province de l'empire romain; et, pour apaiser le petit nombre de plaintes qui auraient pu s'élever contre cet acte politique, on déclara que désormais l'impôt du centième payé au roi serait réduit de moitié.

Germanicus, qui venait de terminer la guerre d'Arménie, et qui avait de pleins pouvoirs pour organiser les provinces d'Orient, fut chargé de l'exécution du décret. C'est peu de temps après qu'il mourut dans la ville de Daphné.

Q. Veranius fut envoyé par Tibère en qualité de légat ou *Προσβύτης τοῦ Σεβαστοῦ*. Il réunit au domaine impérial toutes

à tant de temples, avait publié un décret pour qu'il fût aboli. Les temples de Diane persique, qui jouissaient particulièrement de ce privilège dans toute l'Asie, réclamèrent vivement et s'appuyèrent sur l'antiquité de leurs droits. Les prêtres de Hiéro-Césarée prouvèrent qu'ils les tenaient de la munificence de Cyrus (1). Quelques-uns gagnèrent leur cause; mais il est à croire que le plus grand nombre la perdit; car on n'entend plus parler de cette puissance sacerdotale que sous Julien, qui fit quelques vaines tentatives pour la ressusciter.

Sous Néron, l'an 60 de Jésus-Christ, l'avidité des traitants était poussée aux derniers excès: aussi les misères (2) du peuple le portèrent à se jeter avec enthousiasme dans les bras des apôtres d'une religion nouvelle. Saint Paul était débarqué à Tarse; il était entré en Lycaonie, prêchant le christianisme aux Juifs nombreux que les guerres de Palestine avaient dispersés jusque dans ces contrées, où ils avaient trouvé quelques-uns de leurs coreligionnaires, transportés depuis des siècles à la suite de la dispersion. Les rois d'Arménie se disaient descendants de ces mêmes familles. Un pays, qui avait vu tant de cultes divers, était tolérant pour une autre croyance. Le christianisme s'établit avec rapidité en Cappadoce. Il fallait le schisme des Ariens pour faire naître des troubles qui portèrent un coup déplorable à l'unité de l'Eglise.

C'est à peu près à cette époque (3)

our opposer une barrière aux
s des barbares, mit la province
orié d'un consulaire et y en-
jours légions (1); mais elle fut,
remise sous l'autorité d'un
car, sous Constantin, on voit
Cappadocia du nom d'Eu-

, qui avait embrassé l'aria-
culant déplacer plusieurs sièges
ix pour les donner aux Ariens,
ouvelle démarcation, et forma,
dans l'origine, deux Cappa-
ec deux métropoles; la pre-
l'Antienne, qui eut Césarée
itale; et la seconde, celle du
qui eut pour capitale Tyana.
e si nombreux évêques char-
gèment spirituel du pays,
tenté de penser qu'il jouis-
d'une sorte de prospérité,
mptait alors cinquante-cinq
de ses plus célèbres apô-
égoire de Nazianze, évêque
ies, nous montre les Cappa-
comme abrutis par la mi-
idonnés au trafic honteux des
s des morts. Dès que le paga-
fut éteint en Asie, et que les
ne craignirent plus ni les me-
dieux infernaux, ni les amen-
uelles étaient condamnés ceux
ient les sépultures, il se créa
strie qui ne manqua pas d'être
ve dans les premiers temps,
des innombrables grottes sé-
dont les rochers sont perforés
avec les cendres du mort,
offrande à la divinité protec-
la tombe, et en même temps
x, des armes précieuses, dépo-
nieds des guerriers, ou comme
parures des femmes. Il paraît
que les bijoux de toilette que
ouve avec les cendres, étaient
expres pour cet usage fu-
mais que ce n'étaient pas ceux
nt servi au défunt pendant sa
m'était pas de même des armes.
même, dans ces caves sépul-
s familles cachaient-elles leurs
toujours menacés dans ces
troubles. Les Cappadociens,
par suite des exactions conti-

nuelles, le peuple le plus misérable de
toute l'Asie Mineure, se livrèrent avec
frénésie à ces recherches sacrilèges, où
leur cupidité trouvait une ample satis-
faction. Quoiqu'ils s'adressassent prin-
cipalement aux tombeaux des païens,
saint Grégoire de Nazianze voulut met-
tre un frein à des dévastations qui s'é-
tendaient jusqu'aux monuments mêmes;
mais il ne paraît pas que ses paroles
aient été beaucoup écoutées. Le saint
évêque s'en venge par de nombreuses
épigrammes qui nous ont été conservées
au nombre de plus de quatre-vingts;
elles paraissent avoir été composées
vers l'an 372 de J.-C. (1).

La destruction d'un tombeau remar-
quable excite surtout la colère du pré-
lat, et il lance contre ses paroissiens
l'épigramme suivante :

Le tombeau de Mausole est énorme, mais
respecté des Cariens. Là, nulle trace de malin
violatrice. Et moi, fort élevé au-dessus des
Cappadociens, vous voyez ce que j'éprouve;
vous écrirez donc sur moi, assassins des
morts (2).

Cette épigramme est peut-être le seul
document qui nous apprenne l'exis-
tence d'un monument un peu remar-
quable; cependant, il est à croire que
la capitale a été ornée de temples plus
ou moins somptueux, car elle porte sur
les médailles le titre de Néocore. Sous
les empereurs Pertinax, Septime-Sévère
et les Antonins, la Cappadoce fut suc-
cessivement administrée par des proprié-
taires et des légats. On trouve dans les
inscriptions asiatiques un grand nombre
de personnages qui ont été investis de
ces magistratures diverses : souvent ils
sont mentionnés comme ayant rempli
ces fonctions dans plusieurs provinces;
mais on ne dit pas si elles ont été exer-
cées en même temps, ou si c'est par suite
de nominations successives.

On voit à Ephèse une inscription qui
mentionne un proconsul de Bithynie,
de Pont et de Cappadoce. Une inscrip-
tion de l'île de Cos attribue à un seul
citoyen, Julius Quadratus, des charges
beaucoup plus nombreuses; il était pro-
consul de Crète et de Cyrène, légat

(1) Sainte-Uroix, *Mém. de l'Acad.*, 2^e sér.,
t. II, 555.

(2) Greg. Naz., *Épigr.*, CLVII, p. 140.

impérial de la province (καρχεδαι) de Cappadoce, légat et lieutenant général de Lycie et de Pamphylie, légat du Pont et de Bithynie. Ce mode d'administration paraît avoir subsisté pendant tout le temps de l'empire. Othon, en 69, se propose, il est vrai, de le modifier; mais il ne paraît pas qu'il ait donné suite à ce projet (1).

CHAPITRE VII.

RÈGNE DE CONSTANTIN.

Sous le règne de Constantin, la Cappadoce avait été réunie au diocèse de Pont; son Église avait cependant conservé sa primauté, et le christianisme s'étendit avec tant de rapidité que, sous Valens, en 366, elle comptait cinquante évêchés, et, parmi ses évêques, les trois prélats les plus célèbres de toute l'Asie. Saint Grégoire Thaumaturge était natif de Cappadoce; il vécut dans la seconde moitié du troisième siècle. Le commencement du quatrième siècle vit fleurir une famille de saints dont la renommée est arrivée jusqu'à nous, à travers de telles révolutions, que l'histoire de cette époque n'est plus qu'un chaos inextricable. Saint Basile, évêque de Césarée, sainte Macrine sa sœur, et saint Grégoire de Nyse, ont porté au plus haut degré la gloire du christianisme, et depuis eux il n'a fait que décroître dans ce pays. Sainte Macrine avait fondé un couvent de filles, qui fut ruiné par Sapor. Elle

pliqua une pareille singularité. La réponse qu'il me fit montre combien, chez ces Orientaux, l'esprit est toujours disposé à saisir le côté romanesque et merveilleux des faits. « Lorsque les infidèles ont fait une irruption dans ces pays qui étaient autrefois chrétiens, me dit-il, voulant abolir la pratique de la religion chrétienne, ils ont compris qu'il fallait commencer par rendre impossible l'usage de la langue grecque, qui était le moyen par lequel tous les chrétiens communiquaient entre eux. Par ordre du roi de Perse on coupa la langue à tous les enfants; une génération entière fut muette; la génération suivante ne parla plus que la langue des infidèles. Notre petit village échappa par miracle à la proscription générale; il fut peut-être oublié: voilà pourquoi vous nous retrouvez tous ici parlant la langue de nos pères. »

Quelque incroyable que soit cette histoire, elle n'en conserve pas moins la tradition d'une persécution exercée par les infidèles sur les chrétiens. Tant d'invasions eurent lieu pendant la longue chute de l'empire d'Orient, qu'il serait difficile de dire à laquelle le vieux prêtre voulait faire allusion; mais il est naturel de penser que les plus cruelles persécutions qu'éprouvèrent les chrétiens d'Orient vinrent de la part des Perses. Ce n'était pas seulement contre les chrétiens qu'ils nourrissaient une haine implacable: toutes les religions de l'Occident étaient pour les mages l'ob-

tir aux habitants de Césarée le poids de sa colère, de sorte que les chrétiens persécutés tantôt par les mages, tantôt par les pontifes, se virent forcés d'abandonner leurs églises, dont les modestes richesses devenaient la proie du fisc. C'est à cette époque, c'est-à-dire dans la période du troisième au cinquième siècle, qu'il faut faire remonter l'exécution de ces innombrables chapelles creusées dans le roc, que les chrétiens fondèrent dans les vallées les plus sauvages et les plus ignorées de la Cappadoce. Des districts entiers ravagés par les feux souterrains, n'offrant pas un arbre pour abriter contre les rayons du soleil, des sources chétives sortant d'un rocher volcanique, et taries dès que les ardeurs de l'été se faisaient sentir, voilà les lieux qui étaient abandonnés à la pitié des fidèles, et l'on peut se faire une idée du zèle et de la ferveur qui animaient ces néophytes, quand on pense que c'est par milliers que l'on compte ces chapelles, qui atteignent parfois les dimensions d'une église, et qui sont pour la plupart ornées de peintures d'une exécution satisfaisante. Combien je regrettais que dans ce voyage de Cappadoce, des motifs impérieux m'empêchassent de retracer l'un après l'autre ces monuments d'une foi nouvelle qui devait envahir le monde.

Les chrétiens bannis et persécutés envahirent des lieux où jamais être humain n'avait pénétré; autour de la chapelle se groupa la famille des nouveaux catéchumènes, qui d'une grotte naturelle fit bientôt une habitation commode pour des hommes à mœurs simples et primitives. C'est l'origine de ces villages troglodytes si multipliés, et qui ont conservé chez les Turcs les noms de *Mille et une églises*. La carte du P. Cyrille, que j'examinerai en détail, m'a fourni de précieux renseignements pour retrouver ces innombrables habitations. On ne comprend pas comment des familles ont pu vivre dans ces lieux; il fallut que, comme à Césarée, les choses nécessaires à leur subsistance fussent apportées du dehors, car aux environs il n'y a pas une acre à cultiver.

CHAPITRE VIII.

SCHISME D'ARIUS.

Voilà les chrétiens dont les évêques ont laissé, dans l'histoire de l'Eglise, une renommée immortelle. Grégoire de Nazianze, évêque de Sasimes, ne gouvernait pas un diocèse plus opulent. Le bourg de Sasimes est aujourd'hui inconnu; mais celui de Nazianze, dont les vestiges se retrouvent au village de Viran cheher, nous montre quelle était l'humble position de ces premiers évêques, qui marchaient sur les traces du premier des apôtres. Le schisme d'Arius vient en 366 troubler encore ce troupeau de fidèles, qui commencent à respirer. L'empereur Valens, irrité de ne pouvoir convertir le pieux évêque de Césarée, et métropolitain de Cappadoce, opéra un changement notable dans l'administration de cette province, et la divisa de nouveau en deux gouvernements, comme avant l'arrivée des Romains. Césarée fut la capitale de la première, et Tyane, de la seconde. Basile conserva le siège de Césarée, et l'évêque Anthymus fut pourvu de celui de Tyane. Valens avait exilé plusieurs évêques orthodoxes et attribué leurs revenus à la métropole de Tyane. Mais tous ces soins furent inutiles, et Césarée demeura la capitale de toute la province. La fin du cinquième siècle se passa en querelles intestines entre les chrétiens des différentes sectes; mais sous le règne de Léon I^{er}, l'Orient subit un fléau plus cruel encore que tous ceux qui avaient affligé les âges précédents : les peuples nomades des bords de la mer Caspienne, les Huns, que les Arméniens appellent Cochuns, fondirent sur l'Arménie et la réduisirent en cendres. Ces peuples cavaliers apprirent bientôt que la Médie et la Cappadoce avaient d'innombrables troupeaux de chevaux célèbres à la course. Il n'en fallut pas davantage pour tracer leur itinéraire; ils fondirent sur la Cappadoce, province sans défense, pillèrent les bourgs, traversèrent le Taurus, et allèrent mettre le siège devant Antioche. Non contents de ravager ce pays, les habitants, parqués avec le bétail, furent entraînés hors de leur patrie. Les uns, incorporés aux hordes

nomades, trouvèrent une existence assurée dans la vie de rapines qu'exerçaient les nouveaux conquérants, hommes sans religion, qui s'accommodaient facilement de toutes les croyances. Tous ceux qui, trop faibles pour accepter cette vie de fatigues, refusaient de s'enrôler, étaient impitoyablement massacrés, ou envoyés avec les femmes et les enfants pour garder les troupeaux du pays au delà de Djiboun. Il ne fallait pas renouveler souvent de semblables invasions pour dépeupler complètement une province; cependant les Perses agissaient de même, et les empereurs les imitaient en colorant leurs mesures tyranniques du nom de déplacement de la population.

CHAPITRE IX.

INVASION DES SELDJOUKIDES.

Le règne de Justinien, les victoires de Bélisaire et de Narsès donnent quelques années de répit à cette malheureuse province. Justinien, pour arrêter les invasions des Perses, fonde plusieurs places fortes, auxquelles il donne une garnison aguerrie. Mâlitène est élevée au rang de métropole, et Anazarba, grande place de l'Arménie seconde, est reconstruite avec tout le luxe de défense que l'art militaire pouvait employer. Mais, d'une part, les Huns

princes d'Arménie et la cour de Byzance, donnaient aux musulmans un avantage inespéré. Le sultan Alp-Arslan, neveu de Togrul-Bey, s'était emparé d'Erzeroum et marchait contre Césarée. En 1024, il s'empara de cette ville; mais son emplacement ne parut pas convenable pour en faire une capitale. Les nouveaux conquérants s'étant emparés d'Iconium, métropole de l'Isaurie, y plantèrent leur sandjak, et commencèrent à doter la contrée d'un grand nombre de somptueux édifices.

Sivas, l'ancienne Sébaste, devint la résidence de savants oulémas, qui fondèrent des écoles célèbres. Césarée ne fut point déshéritée du mouvement de civilisation qui s'opérait dans toute la contrée; mais les merveilles de l'architecture arabe étaient réservées pour la ville d'Iconium. Ce qui nous reste de ces princes, nous les montre comme les émules des califes de Cordoue, qui régnaient à la même époque. Les artistes byzantins se joignirent aux musulmans pour décorer les villes, et le génie inventif des Perses était mis à contribution pour rehausser de l'éclat des émaux les temples et les écoles dont la structure était de brique.

A aucune époque, l'art des musulmans ne s'est montré sous un aspect plus brillant. Malgré leur qualité de musulmans orthodoxes, les Seldjoukides ne rejetèrent pas complètement les représentations d'hommes et d'animaux. Le seul ponté à avoir une l'af

it un pays, dictait aux architectes les principes de l'art qu'ils devaient suivre. Sans bois, et par conséquent sans charpente, les constructeurs ne pouvaient que la construction des voûtes en arête de leur édification. Si rien n'est-il plus varié que les formes des monuments; le peintre, la voûte d'arête s'y montre dans des combinaisons les plus ingénieuses. Tout ceci nous donne une idée de l'architecture des monuments publics.

aux maisons des simples habitants, tout porte à penser qu'elles ne diffèrent guère de celles que l'on voit dans les huttes carrées couvertes en paille, dont la charpente est faite en arête de tamarise, les briques ne sont que de la terre mêlée de paille hachée au soleil. Dans les villes habitées par les plus riches en carrières de toute espèce, les habitants particuliers étaient également riches en bois. L'Asie n'a guère depuis les siècles de Babylone, quand le voyageur cherche la ville célèbre les ruines des quartiers qui étaient couverts de maisons, il ne faut pas qu'il ne s'en trouve pas de vestiges, mais les a dispersés avec le désert.

Les maisons des villageois de Cappadoce sont généralement composées de deux étages de logis, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes; la principale est ouverte et soutenue par des piliers de bois; des niches sont dans le pourtour servent à suspendre les ustensiles de ménage; les fenêtres sont à peine éclairées, la porte à vitre est encore rare en Cappadoce, un treillage arrête les re-

l'est plus simple que ces habitations, mais remplacez la solive par des colonnes sculptées, l'enduit par des glaces et des peintures, et pour les plus somptueux par une disposition identique. Rien n'est plus simple que le plan des habitations de l'Orient.

La domination de la domination dans la Cappadoce amena à la soumission des tribus nomades des Tur-

comans qui, plus tard, devaient former la puissante famille des Osmanlis.

Les fils de Malek-Schah avaient conquis depuis quelques années la province de Bithynie et s'étaient solidement établis dans Nicée. Toute la partie orientale de l'Asie Mineure se trouvait au contraire livrée à une anarchie sans égale par suite des rivalités qui s'établissaient entre tous les princes musulmans issus d'une même famille, mais qui prétendaient tous à un pouvoir indépendant. Jusqu'au commencement du onzième siècle, les sultans de Perse avaient été regardés comme les chefs de la dynastie seïdjoukide, et aucun de ces princes n'avait jusqu'alors refusé de payer un tribut au souverain; mais à la mort de Seïffeld-Dewlet, prince de Mossoul, la guerre civile s'alluma. Le sultan Soliman de Nicée, fut tué dans un combat, et les émirs qui commandaient pour lui se révoltèrent. La Cappadoce fut envahie par Pulchas, frère d'Aboulcasem; mais le sultan envoya son fils aîné Kilidj-Arslan pour soumettre cet émir; il fut proclamé sultan de Cappadoce, et se dirigea aussitôt vers Malatia, dont il fit le siège pendant que ses principaux émirs ravageaient les terres des Grecs (1092) (1).

CHAPITRE X.

EXPÉDITION DES CROISÉS.

Les armées des Croisés qui étaient venues faire le siège de Nicée, et qui traversèrent l'Asie Mineure, se trouvèrent bientôt aux prises avec des fléaux plus redoutables que les armes des émirs, la faim et la soif. Kilidj-Arslan avait perdu la bataille de Dorylée, et, se fiant désormais aux déserts qui séparaient Iconium, sa capitale, des plaines de la Phrygie, il donna l'ordre à tous ses habitants d'éloigner les troupeaux du chemin que suivait l'armée. Les Croisés, exténués de fatigue, arrivèrent à Iconium, où il leur était difficile de trouver des vivres, mais les Turcs, instruits de leur marche, avaient

(1) De Guignes, *Hist. des Tatars*, liv. IX.

abandonné cette ville, et s'étaient retirés, avec leurs femmes, leurs enfants et toutes leurs richesses, dans les montagnes voisines. Les chrétiens gagnèrent Héraclée (Érègli), et marchèrent alors le gros de l'armée, entre en Cilicie, et, laissant malgré lui Tarse sous le pouvoir de Baudouin, marche sur Mamistra et sur Adana, où il fait un grand butin.

Cependant il est à croire que ce ne fut pas sans une lutte des plus vives, car il est certain qu'un grand nombre de Croisés périrent dans cette dernière ville, et furent enterrés avec leurs armes. Pendant mon séjour à Adana, en 1836, les Arméniens avaient fait fouiller une grande étendue de terrain pour construire une nouvelle église, à la place de l'ancienne qui existait en ce lieu de temps immémorial. Chaque jour les ouvriers mettaient à découvert des ossements humains avec des débris de casques et de cottes de mailles; on exhuma en même temps un nombre très-considérable de croix en bronze de différent module, mais ayant toutes à peu près la même forme, celle d'une croix de Malte; elles étaient généralement faites d'un seul morceau de bronze avec une bélière et quelques ornements grossièrement gravés sur le champ. L'évêque arménien qui recueillait ces reliques, possédait aussi une croix de même forme, mais plus grande que les autres (environ 0,25 cent. de

les villes de Phinimins et de Termis; cette dernière place faisait partie de la Cappadoce (1). Attaqués par Kilidj-Arslan, ils furent détruits jusqu'au dernier. Ces victoires ne rendaient pas espérant le pouvoir du sultan plus assuré. Les émirs construisaient dans les montagnes des châteaux forts, qui devenaient bientôt des centres de population et même des villes populeuses. Le peu de sécurité que les habitants chrétiens et musulmans trouvaient dans les campagnes, les forçait bientôt d'aller demander protection à l'émir le plus voisin; elle était accordée moyennant tribut. C'est ainsi que la puissance de ces bey's des montagnes s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Les défilés du Taurus sont hérissés de casbah, aujourd'hui sans noms et sans souvenirs, dans les ruines desquelles il faudrait chercher cette multitude de petites places fortes, prises et reprises par les musulmans et les chrétiens, et qui sont mentionnées par les auteurs orientaux.

Les provinces de l'est étaient le théâtre d'événements non moins importants. Gabriel, gouverneur de Malatia, pour les Marzbans d'Arménie, craignant de voir cette place tomber entre les mains des musulmans, avait appelé à son secours Bohémond, déjà maître d'Antioche, lui offrant de la remettre entre ses mains. Danischmend-Oglou, émir, qui venait de fonder un petit Etat dans les vallées de

avec des forces suffisantes, anischmend-Oglou de lever le rit possession de Malatia.

Les Croisés se tinrent dans ignes, ils furent toujours en oser une résistance énergique es seldjoukides. Mais on ne une seule armée qui ait pu la Cappadoce sans éprouver de revers. Il était si facile à la n nomade de s'éloigner des ttues, que les malheureux éprouvèrent, dès leur entrée e fatale contrée, toutes les de la famine. En fuyant, les fermaient les puits et coms citernes; il ne restait plus és que des sources salées qui n objet de dégoût pour les et les animaux.

lition du comte de Nevers ne us heureuse que les précédenu'il eût pris soin de se diriger en suivant les montagnes de et de la Galatie, et de pren-teau d'Ancyre. Mais l'indiscibarbarie de ses compagnons t aussi fatales que les armes es. La population d'une pe-de la Galatie, dont Albert lit pas le nom, ouvrit ses por-rançais, et s'avança au-devant rtant processionnellement les s évangiles; ce qui n'empêcha i ville ne fût pillée.

Il fallut tourner vers le sud dans les steppes qui sont au-Halys, les chrétiens commen-tre harcelés par les Turcs de dan, qui s'était joint à Da-d-Oglou. Ils pénétrèrent cejusqu'à l'endroit qu'Albert nelle Stancon, et souffrirent blement de la soif pendant trois r se rendre à Héraclée. Affai-ant d'obstacles, ils furent at-r le sultan. Il n'y eut que sept és qui se sauvèrent à Germa-; le reste fut tué ou fait pri-

me lieu fut, peu de temps noin d'une autre victoire de dan sur les Croisés, remportée circonstances analogues. s armées qui se dirigeaient rrie étaient en quelque sorte

forcées de venir passer en cet endroit, qui se trouvait sur la route des portes de Cilicie. Les Croisés vainqueurs à Érégli, devaient nécessairement trouver une autre armée au passage du Taurus, dans les défilés du *Kulek Boghaz*. Ce n'était donc qu'au prix de fatigues infinies qu'ils arrivaient dans les plaines de la Cilicie, où Tancrede et Baudouin possédaient Tarse et Adana. Mais quand on voit les immenses difficultés que la nature seule du pays offrait aux armées chrétiennes, on ne peut s'empêcher d'admirer, non-seulement le courage indomptable, mais encore la force physique dont il fallait que ces illustres guerriers fussent doués pour accomplir leur tâche périlleuse.

Le duc de Bavière et Guillaume, comte de Poitou, vinrent comme leurs devanciers se présenter au pas d'Érégli. La route qu'ils avaient suivie en Asie est indiquée par les deux villes de Phinimimis (Philomelium) et de Salamia; mais cette dernière place est inconnue. Souffrant de la soif, l'armée se présenta à la rivière d'Érégli; tous les puits et les citernes avaient été comblés sur leur route. Les Turcomans, prévenus de l'arrivée des chrétiens, les attendaient de l'autre côté de la rivière en ordre de bataille. Une grêle de flèches les repoussait loin du ruisseau qui coule dans un terrain argileux et dont les bords sont très-escarpés. Les chevaux, bravant les projectiles, cherchent à se précipiter dans le fleuve pour se désalterer. Le désordre commença à se mettre dans cette foule de cent mille combattants, et fit naître la terreur; bientôt chacun chercha son salut dans une fuite inutile. Poursuivis et massacrés par les Turcs, les chrétiens périrent presque tous, et ceux que le fer musulman épargna allèrent mourir dans les montagnes desséchées de la Lycaonie.

Le lieu où s'est passée cette action, mémorable dans les fastes des Osmanlis est parfaitement reconnaissable aujourd'hui; j'en ai fait, pendant mon séjour à Érégli, l'objet d'un examen particulier. Cette rivière, que les anciens voyageurs s'étaient accordés pour regarder comme un des affluents de l'Halys, coule de l'est à l'ouest dans une

vallée encaissée, et va se jeter dans un lac peu éloigné de la ville. Érégli, que les Osmanlis appellent aussi Erklé, et dont les historiens des Croisades ont fait Héraclée, n'est point une ville ancienne; on n'y trouve d'autres antiquités que des monuments musulmans, un médrecé, que l'on attribue au sultan Ala-Eddyn le Seldjoukide, et de vastes caravanserais, construits, dit-on, par le sultan Ahmed I^{er}, quand il marchait à la conquête de Bagdad. Ces souvenirs sont aujourd'hui tellement confus dans l'esprit des habitants, qu'il est peu de villes de l'Asie Mineure où l'on ne montre des châteaux ou des khans attribués au même sultan, allant conquérir la capitale de l'Irak. Le lac d'Érégli reçoit les eaux provenant de la fonte des neiges du Taurus, et au printemps son étendue est telle, que les routes sont interceptées. Les eaux se sont ouvert une issue souterraine, connue en Grèce, où ce phénomène est très-multiplié, sous le nom de Katavathron.

Il ne paraît pas que les guerres des musulmans contre les Grecs fussent aussi sérieuses et aussi meurtrières que celles qu'ils avaient soutenues contre les Croisés. L'empereur de Byzance faisait bien quelques tentatives pour reprendre Iconium, qui restait toujours le centre de la puissance musulmane; mais il se contentait d'assiéger, de

servent encore des souvenirs de cette brillante époque. L'architecture des Seldjoukides offre un caractère tellement tranché, que l'artiste qui a observé les monuments d'Iconium, peut difficilement se méprendre sur l'époque de la fondation de tant d'autres édifices qui subsistent encore dans le Kurdistan et dans l'Arménie.

Tout zélés musulmans que fussent ces princes, ils ne proscrivirent pas complètement les représentations d'hommes et d'animaux en peinture et en sculpture, et ils avaient conservé le goût de ces beaux-arts que les Seldjoukides persans ont toujours favorisés.

Un prince de cette race, Koumarouïa, sultan de Damas, avait fait faire, dans son palais du Kaire, une salle qui renfermait son portrait et celui de toutes ses femmes, en bois peint. Ces statues portaient sur leurs têtes des couronnes d'or enrichies de pierres; elles avaient des pendants d'oreilles, et étaient habillées des plus riches étoffes du pays (1). Plusieurs monuments antiques de l'Asie Mineure ont été conservés par les soins des Seldjoukides; mais la jalousie des imans sunnis contre les Schiites arrêta dès sa naissance cet essor vers les arts du dessin. Il fut interdit aux sultans de faire graver leur portrait sur les monnaies; on toléra seulement quelques représentations d'animaux. Le sultan des Turcs porte

ption du croissant ascendant lire dont la courbure est tournée) sur les enseignes militait le symbole de la grandeur de l'islamisme. M. de Hammenté d'y voir un reste de la ion du dieu Men, dont les aient pas encore complètement La lune fut toujours, en effet, Asiatiques un astre aux vertus et à la puissance occulte, et encore aujourd'hui, dans le e la province, une peuplade coiffée, en forme de croissant, un souvenir de ce culte si

ne pouvons que retracer d'une sommaire l'histoire ou plutôt l'ologie des monuments de cette qui est regardée à bon droit l'ère la plus brillante de la civilisation des Musulmans. Ils ne se t dans la suite que des colonies des plagiaires des Byzantins. Le décline, et disparaît vers la fin du septième siècle. Chacun des monuments élevés par les princes seldjoutiques porte de nombreuses inscriptions, il est vrai, pour la plupart versets du Koran; mais il n'y a pas dans le nombre qui sont oratoires. Espérons que les futurs voyageurs s'attacheront à éclaircir les points de l'histoire du moyen âge, bientôt cette multitude d'inscriptions sera traduite et commentée. La dynastie seldjoutique, qui régna dans la Cappadoce pendant trois siècles environ, se compose de quatre dynasties, dont la chronologie est établie par de Guignes (1) et adoptée par Hammer (2) :

X SELDJOUTIQUE D'ICONTIUM.

en fils de Koutoulmisch.	1081
Aralan I ^{er}	1092
.....	1109
d I ^{er}	1120
Aralan II.	1155
horrour I ^{er} (Ala-Eddyn).	1192
ldyn Key-Kaous.....	1212

Guignes, *Hist. des Huns.*

Hammer, *Hist. de l'empire ottoman*,

Ala-Eddyn Key-Kabad.....	1226
Key-Kosrou II.....	1236
Key-Kaous, II.....	1247
Kilidj-Arslan III.....	1261
Masoud II.....	1292
Rhokneddin Kilidj-Arslan...	1295
Ala-Eddyn III.....	1304

L'invasion des Mongols persans fut le signal de la ruine du pouvoir des Seldjoutiques. Césarée tomba entre les mains des conquérants tartares; toute l'Arménie et l'Aderbaïdjan obéissaient déjà au sultan Houlagou, et sa passion pour une princesse arménienne valut aux chrétiens de ces contrées quelques années d'un gouvernement tolérable.

L'empire des Seldjoutiques fut divisé en dix parties indépendantes. Karaman, fils de Nour-Soultan, avait épousé la fille d'Ala-Eddyn III; il eut en partage une province composée d'une partie de l'ancienne Tyanitis et d'un district de la Lycaonie, où se trouvait la ville de Laranda. Il y fonda une ville à laquelle il donna son nom, qui passa bientôt à toute la province. La dynastie des Karaman régna pendant un siècle et demi sur la Cappadoce. Mais toute l'histoire de cette époque n'est plus qu'une succession de guerres civiles entre les différents émirs. On ne cite que quelques forteresses élevées pendant toute cette période, et les arts des Seldjoutiques commencent à tomber dans l'oubli. La famille d'Orkhan s'était solidement établie dans le nord de l'Asie Mineure; Mourad I^{er}, voyant l'affaiblissement successif des principautés du sud, résolut de conquérir la Carmanie. Une grande bataille fut livrée par les Turcs au prince Karaman Ala-Eddyn, qui s'enfuit à Konia. Mourad vint faire le siège de cette ville; Ala-Eddyn parvint à éloigner le sultan, en faisant avec lui un traité qui rendait les Turcs maîtres d'une partie de ses États.

Mais en 1394, Bayazid Ildirim attaque de nouveau le sultan de Karaman, qui s'enfuit dans les gorges du Taurus. Ce prince est le dernier qui régna sur la Cappadoce. Ses descendants se maintinrent cependant à Karaman et à Ikontium, jusqu'à l'année 1468. Mahomet II, après une campagne qui lui coûta peu de monde, s'empara de ces

L'UNIVERS.

... le pouvoir
... les émirs
... leur ombre
... leurs anciens
... le pouvoir féo-
... les derniers
... par le sultan
... familles des Tcha-
... Kara-Osman-Oglou.

CHAPITRE XII.

CAPPADOCE CHRÉTIENNE.

A mesure que nous avançons vers l'est de l'Asie Mineure nous voyons le caractère des monuments changer. Au moment que la physionomie du pays. Du moment qu'on a franchi le Taurus, les traces de l'art grec sont à peu près effacées, la Phrygie nous a déjà offert les indices d'un art autochtone, les monuments de la Cappadoce diffèrent autant de ceux de la Phrygie que ceux-ci de l'art des Ioniens. Dans toute l'étendue de la province nous ne trouvons aucun vestige de ces temples et de ces chœurs qui sont comme le cachet indélébile des villes greco-romaines, à peine trouvons-nous quelques débris qui avaient pu appartenir à l'époque où la Cappadoce était régie par des rois. Mais en revanche les monuments des premiers âges du christianisme abondent et sont pour l'observateur érudit une source inépuisable d'observations aussi neuves qu'instructives.

Le débarquement à Perga de l'a.

bre d'années sous le plus dur esclavage, étaient, pour ainsi dire, une population vouée à la misère et au malheur : c'était la pépinière des esclaves de Rome, aussi peut-on facilement imaginer avec quelle joie ces infortunés qui n'avaient d'espérance ni dans ce monde ni dans l'autre accueillirent l'annonce d'une rédemption. Que de respect, que d'enthousiasme pour l'apôtre qui, les relevant à leurs propres yeux, leur conférait la dignité du baptême.

La Cappadoce venait d'ailleurs d'être réduite en province romaine, et les habitants refusant l'autonomie qui leur était offerte, avaient spontanément demandé à suivre la loi de l'empire. Il y avait dans le pays un moment de transition très-favorable à la doctrine nouvelle.

A côté des Cappadociens se trouvaient les Isaures, ces implacables ennemis des Romains. Pour eux, adopter le christianisme, c'était déclarer la guerre aux idoles et la guerre aux idoles, c'était la guerre à Rome même, et dès ce jour ils couvaient déjà ce roi chrétien dont la religion farouche ou plutôt le sombre fanatisme, porta le ravage parmi les œuvres d'art que païens et chrétiens avaient conservés depuis des siècles. Il suffit de nommer Léon l'Isaurien. La Lycaonie et l'Isaurie, provinces limitrophes et presque toujours confondues, accueillirent favorablement l'apôtre.

La première Église fut bientôt fondée

à Lystra, les villes d'Iconium et de

CHAPITRE XIII.

LES ANACHORÈTES.

Les chrétiens des premiers jours, l'existence se passait dans la méditation sur la grandeur de ce qui leur était révélé. Les cérémonies de l'Eglise n'étaient encore instituées, la communion étaient les seules ostensibles, le secret était réservé aux initiés. Mais les plus fermes d'entre eux devaient supporter la solitude du voisinage des cérémonies. La solitude était le seul remède qui pussent opposer à ces souffrances, et bientôt, moins pour fuir les dangers de la persécution, les chrétiens regardaient plus une faveur du ciel, que pour se faire un païs sur les vérités nouvelles. Le désert commença à se peupler de ceux qui abandonnaient les villes pour vivre au milieu des rochers, au milieu des bruits et des tentations du monde. On ne se contentait pas seulement de fuir l'Égypte et les solitudes sur qui offrirent un asile aux novices; si l'on en juge par les nombreuses demeures qui restent encore sur les rochers de la Cappadoce, il fut un temps où ces contrées furent habitées d'une véritable population de cénobites. Ce ne fut pas sans fruit pour la religion, car c'est de la Cappadoce que sortirent les premiers et les plus brillants ascètes. Naziance, Nysse, Basile, Grégoire, à jamais célèbres dans l'histoire du christianisme par les grands qu'ils ont produits. L'entrée singulière était plus que tout autre bien propice à la vie ascétique. Un vaste plateau au centre de la Mineure, son territoire fut, à une époque reculée, ravagé par les feux et les guerres qui en ont pour ainsi dire effacé la surface. Les premiers chrétiens en venant se réfugier dans ces demeures troglodytes trouvaient un usage déjà général dans le païs, parmi ces Cappadociens que nous montre si malheureux, mais si braves les premiers qui creusèrent ces retraites pour se faire un abri du contact des païens?

c'est ce qu'il est difficile de décider; mais après tant de siècles il est surprenant de voir combien sont nombreuses les habitations pratiquées dans les cavernes, et l'immense majorité porte des traces évidentes du séjour des chrétiens.

Ces grottes taillées dans le rocher couvrent une surface de pays qui s'étend, du nord au sud, depuis la vallée de l'Halys jusqu'aux versants septentrionaux du Taurus, et de l'est à l'ouest, depuis la chaîne qui borde la plaine de Césarée jusqu'aux montagnes de la Phrygie.

On ne saurait fixer positivement la date de l'établissement de ces premières demeures; mais on peut être certain, d'après des caractères d'architecture non équivoques, qu'elles étaient dès le quatrième siècle l'objet de pieux souvenirs, car plus d'un anachorète termina par le martyre une vie consacrée à Dieu, et sa cellule se transforma en un lieu sanctifié qui devint un but de pèlerinage pour les chrétiens.

CHAPITRE XIV.

LES DEMEURES DES ANACHORÈTES.

Pendant toute la durée du premier siècle, l'église d'Asie répandait parmi les populations les doctrines du christianisme. Les assemblées des fidèles formulaient en silence les principes qui devaient guider les constructeurs des temples. Pour les nouveaux convertis, l'évêque était le pasteur, et les néophytes, les brebis; cet emblème était comme le trait d'union qui servait aux chrétiens à se reconnaître entre eux. La colombe et l'oiseau mangeant des raisins avaient également une signification, le Saint-Esprit était représenté par le premier emblème, la communion par le second. C'est bien plus tard que le poisson, avec son nom symbolique, fut aussi admis parmi les emblèmes chrétiens, mais on le trouve souvent répété sur les tombeaux de l'église d'Afrique. Les chrétiens avaient coutume de creuser dans le marbre de petites coupes qui conservaient la rosée ou l'eau de pluie pour abreuver les oiseaux.

Le mystère qui enveloppait les premières cérémonies du culte ne contri-

avait pas moins que le désir de méditer en paix, à pousser vers la solitude les nouveaux élus. Ceux surtout qui se sentant de la vocation pour l'apostolat et le martyre, venaient, dans la solitude, recueillir des herbes pour aller ensuite catéchiser les gentils, et choisissaient de préférence les régions les plus inaccessibles.

Voilà les éléments de la population qui vint dans les trois premiers siècles peupler les rochers arides où nous voyons encore leurs demeures.

Dans le nord de l'Asie Mineure le pays est pour ainsi dire trop agréable, de belles forêts, des ruisseaux limpides, circulant au milieu des prairies, tout cela rappelait trop les biens terrestres, et d'ailleurs était trop accessible à la vaine curiosité du vulgaire. Saint Basile a laissé un riant tableau de la retraite qu'il s'était ménagée sur le bord de l'Iris, dans le royaume de Pont ; mais l'ancien évêque de Césarée avait fait sa première retraite dans les solitudes du mont Argée, où les moines arméniens du couvent de Surp Garabed montrent encore sa demeure.

Il faut ajouter que, dès le premier siècle la vie contemplative n'était pas une nouveauté pour les peuples d'Orient, les fakirs de l'Inde la pratiquaient de temps immémorial, les stoïciens et les gymnosophistes la regardaient comme un acheminement à la vertu.

La mortification de la chair et le mépris

une volonté ferme peut dompter la nature.

Saint Jacques de Nisibe vivait couvert d'un diptère de peau de chevreau et se nourrissait de racines sauvages. Saint Ephrem fait l'éloge des Thérapeutes de la Mésopotamie, qui, sous le nom de Bosci ou moines broutants, allaient dans les champs paître avec les troupeaux (1). Ils couchaient dans les retraites d'où ils chassaient les bêtes sauvages.

Le plus célèbre d'entre les cénobites, le pâtre Siméon Stylite vivait sur une montagne voisine d'Antioche. Les déserts situés entre cette ville et celle de Césarée servirent de refuge pendant les persécutions ariennes aux Athanase et aux Chrysostome ; mais lorsque ce dernier fut arraché de son siège épiscopal pour être conduit en exil dans la petite ville de Cucusus, représentée aujourd'hui par le bourg de Geuksun sur le bord de l'Euphrate, la douleur des cénobites fit place à un sentiment d'indignation et ils tentèrent de l'arracher aux mains des soldats de Théodose (405) de J.-C.

Le costume adopté par les anachorètes se retrouve encore parmi certaines peuplades de la Syrie et du Liban : c'était le manteau de laine noire, qu'ils portaient sur la peau, et le cucullus, qui sert encore sous le nom de bournou de vêtement à toute la population arabe.

Il faut remarquer que dans les plus

les âmes, ceux mêmes qui aux fidèles et qui avaient fait une retraite au désert, engagent leurs frères à les imiter, et comme nous en avons vu, nul pays n'était plus que la Cappadoce.

Le Pont de l'Halys, qui sépare le Pont de celui de Cappadoce, forme également une ligne de séparation entre deux contrées paradoxales, autant la première est fertile et riante, autant l'autre est aride.

Entrant dans la Cappadoce, il est difficile de résister à un sentiment de terreur à l'aspect de cette région qui se présente sous un cadre de tableau des plus terribles dans la nature. Les montagnes composées d'une roche noire et qui sont couvertes que d'une végétation chétive. De grandes crevasses à peine à mesurer la profondeur des ravages des tremblements de terre, de hautes falaises volcaniques formées de faisceaux de basaltes qui paraissent aux regards comme de hautes formations qui n'ont rien de commun avec les roches des autres contrées, tantôt elles forment de hautes

montagnes tantôt elles s'épanchent en coulées comme si les laves qui s'étaient figées à l'instant d'un commandement d'une voix puissante; ces tableaux sombres nous rappellent des convulsions de la nature, tant bien propres à captiver l'imagination des hommes qui venaient pour méditer sur les œuvres de Dieu. Dans ces temps primitifs où l'homme était encore au berceau, tous ces phénomènes naturels étaient pour nous des sujets d'admiration ou de terreur.

CHAPITRE XV.

LE VOYAGE DE SAINTE HÉLÈNE.

Le temps de Constantin ces lieux ne jouissaient d'aucune célébrité comme nous le voyons dans l'histoire chrétienne. Sainte Héléne vint en Asie Mineure pour se rendre de Constantinople à Jérusalem,

fit une longue station à Césarée, et, selon la tradition des Grecs, elle fit bâtir le couvent de Taxiarche (ταξιάρχου), et l'on montre encore la chapelle dont elle posa la première pierre. Ce fut, dit-on, à la suite d'un songe dans lequel lui apparut l'archange Michel, qui lui ordonna de bâtir une église en ce lieu. En creusant les fondations on trouva une pierre singulière et transparente, qui fut placée dans une des chapelles. Cette pierre n'est autre chose qu'un morceau de marbre spéculaire. On sait que cette espèce de pierre fut découverte en Cappadoce sous le règne de Néron (1). Domitien avait fait construire dans son palais une salle dont les murailles étaient faites avec ce marbre afin que personne ne put l'approcher même par derrière sans être vu (2). Les indigènes nomment cette pierre Yanar tash, la pierre brûlante.

Au sujet du voyage de sainte Héléne en Cappadoce, on doit faire une remarque qui ne manque pas d'importance : cette princesse partant de Constantinople pour se rendre à Jérusalem, entreprenait son voyage dans un but de dévotion; si elle traverse péniblement toute l'Asie Mineure, si elle séjourne à Césarée, c'était sans doute parce que cette région était déjà célèbre comme grand centre chrétien; c'est dans le même ordre d'idées qu'elle fonde l'église et le monastère de Taxiarche : les mêmes motifs de piété la portent à fonder des églises en Palestine sur les lieux mêmes qui se recommandent aux souvenirs des chrétiens par quelque grand fait religieux : elle bâtit l'église de Bethléem sur le berceau du Christ et une église sur l'emplacement où fut trouvée la vraie croix. A défaut de monuments chrétiens subsistant encore de nos jours, on pourrait donc affirmer que déjà sous Constantin cette région de Cappadoce était célèbre dans les fastes du christianisme.

Pour répondre d'avance à l'objection qui pourrait être faite, que les tombeaux et les chambres habitables que l'on observe dans ces régions ont pu être l'ouvrage des païens et accommodés plus

(1) Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, ch. 20.

(2) Suetone, *In Domitiano*.

Constantini oratio, ch. VII, ad Euseb.

tard à l'usage des chrétiens, nous ferons observer que durant tout le temps de la loi païenne les tombeaux étaient sacrés et placés sous la garde de l'autorité civile. Des peines et des amendes étaient infligées à tout violateur de tombeaux, la malédiction des dieux devait les poursuivre au-delà de la vie, et pour ceux qui ne se seraient pas effrayés de ces menaces, il y avait le bureau du fisc et l'administration du Chréophylax (1), qui surveillait la conservation des monuments. Les noms des propriétaires des tombeaux, la contenance du terrain étaient inscrits dans des registres déposés au chréophylacion, qui paraît avoir eu beaucoup d'analogie avec notre bureau de l'enregistrement (2); tout individu convaincu d'avoir porté atteinte à une propriété sépulcrale soit en l'achetant, en la vendant ou en y faisant enterrer quelque personnage autre que les ayant droit était condamné à une amende qui variait sur les monuments de mille à dix mille drachmes laquelle était payée au très-sacré Tamion (le fisc).

L'office du chréophylax se bornait à constater la propriété; la plupart des titres que nous venons de mentionner se retrouvaient répétés sur l'inscription du tombeau. La sépulture païenne avait donc toutes les garanties de durée et de conservation; elle n'a commencé à être en butte à la dévastation que lorsque toutes ces administrations protec-

cropole chrétienne en Asie, surtout quand nous ne trouvons dans aucun de ces tombeaux la moindre trace du séjour des païens.

CHAPITRE XVI.

LES SÉPULTURES CHRÉTIENNES.

Ce qui fit de la religion chrétienne la religion de tous les peuples civilisés, c'est qu'elle rejeta tous les préjugés, toutes les pratiques singulières ou tyranniques des autres cultes, non-seulement du paganisme et de l'idolâtrie, mais encore du mosaïsme. Elle laissa toute la latitude au développement de la vie civile, elle n'eut ni pour la vie, ni pour la mort aucune de ces prescriptions absolues qui ont arrêté le progrès de la science chez les peuples anciens. Le Christ fait cadavre réhabilité, pour ainsi dire, le cadavre humain qui passait pour impur chez tous les peuples anciens, même chez les Grecs et les Romains, qui se piquaient d'être philosophes.

Il en est de même des cérémonies des sépultures, et des croyances que les autres peuples attachaient à ces cérémonies. La raison de la religion chrétienne a fait justice de toutes ces erreurs. Le corps n'est que l'enveloppe de l'âme et cette émanation divine n'est jamais esclave du sort de la matière: un chrétien laissé sans sépulture n'a rien à redouter pour son salut éternel.

couvert les corps d'un grand nombre de chrétiens, mais personne n'en a retranché un seul du ciel ni de la terre... Le psalmiste dit bien : « Ils ont exposé les corps de vos serviteurs pour servir de pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre ; ils ont répandu leur sang comme l'eau autour de Jérusalem, et il n'était là personne pour les ensevelir... Aussi tout le reste, c'est-à-dire le soin des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques, tout cela est destiné plutôt à consoler les vivants qu'à soulager les morts. Si de riches funérailles profitaient à l'impie, une sépulture commune ou le défaut de sépulture nuirait à l'homme pieux ; » et chapitre XIII : « Ce n'est pas une raison pour abandonner les corps de ceux qui sont morts surtout des justes et des fidèles. » Saint Augustin fait ensuite le tableau des funérailles aux anciens jours ; il rappelle les ordres donnés par les patriarches à leurs enfants d'inhumer leurs corps ; mais la privation de sépulture ne peut troubler le repos des morts.

« Aussi, ajoute-t-il, lorsque pendant le sac de cette grande ville ou dans d'autres places, la sépulture manqua aux chrétiens, ce ne fut pas la faute des vivants qui ne purent la leur donner, ce ne fut pour les morts aucun préjudice puisqu'ils ne peuvent le sentir. »

Si la loi nouvelle permettait aux chrétiens d'adopter ou de rejeter les cérémonies des autres cultes, ils ne s'en tinrent pas moins dans une juste réserve, qui consiste à honorer la dépouille mortelle de ceux qu'on a aimés ou révévés, sans entourer la pompe funèbre de vaines pratiques.

Les tombeaux somptueux n'exciterent que leurs dédains, et parmi les restes innombrables de sépultures que l'on peut encore observer, on n'en trouve pas une qui ne soit marquée au cachet de la sagesse ou de la raison.

CHAPITRE XVII.

CÉRÉMONIES DES FUNÉRAILLES.

Les cérémonies qui accompagnent les funérailles ne diffèrent pas de celles

qu'on observait chez les Romains, et chez les Hébreux ; chez ces derniers le mode de sépulture ne varia pas depuis la plus haute antiquité. Les tombeaux, dans la Palestine, étaient de plusieurs sortes : les plus communs étaient dans les champs et en pleine terre ; d'autres étaient dans les rochers au sein des montagnes ; les derniers étaient dans des grottes creusées, où l'on pratiquait plusieurs niches dans lesquelles on plaçait les corps. Quelquefois on enterrait les corps dans des jardins voisins de la ville.

Les sépultures du peuple étaient hors de la ville. Samuel fut enterré dans sa maison, Saül sous des arbres, et Rachel sur le chemin de Bethléem. Les étrangers qui mouraient à Jérusalem étaient enterrés dans la vallée du Cédron.

Tous ces usages des Hébreux se sont perpétués ; mais il est à remarquer que cette idée de l'impureté des corps morts est tout à fait rejetée par les chrétiens, tandis que chez les Hébreux tous ceux qui se trouvaient dans la maison du mort contractaient une souillure qui durait sept jours ; tous ceux qui touchaient le cadavre ou son sépulcre contractaient la même impureté, qui ne pouvait être lavée que par la cérémonie suivante :

On prenait la cendre d'une vache rousse immolée par le grand prêtre. Au jour de l'expiation solennelle, on en jetait dans un vase rempli d'eau, et un homme exempt de souillure trempait de l'hysope dans cette eau et en arrosait la chambre, les meubles et les personnes souillées ; on faisait cette cérémonie le troisième et le septième jour. Celui qui avait été souillé se mettait au bain, lavait ses habits, et était ainsi purifié (1). L'inhumation dans la terre ou dans des grottes fut généralement pratiquée pendant toute l'antiquité hébraïque. On voit Abraham acheter pour sa femme Sarah un tombeau avec une caverne destinée à sa famille.

Cependant on cite également le roi Aza, qui fut brûlé avec une quantité d'aromates ; mais la coutume d'emba-

(1) Léon de Modène, *Cérémonies des Juifs*, 1^{re} part., ch. 8.

mer les corps ne fut jamais ni générale ni fort commune.

Les pleureuses à gage qui étaient convoquées aux funérailles des Romains comme à celles des Hébreux, furent aussi usitées chez les premiers chrétiens, et cet usage est encore observé dans tout l'Orient. On invite les parents et les amis à venir pleurer sur le défunt; ce sont ordinairement des femmes seules qui remplissent ce devoir. Nous avons observé de ces cérémonies funèbres à Smyrne et dans plusieurs villes d'Orient.

Lorsque la société est rassemblée dans la maison mortuaire, on commence à parler tranquillement du défunt, puis peu à peu la douleur se fait jour, on parle avec des sanglots étouffés, et souvent la cérémonie se termine par des cris et des lamentations qui retentissent dans tout le quartier. Il est d'usage de lacérer ses vêtements et même de s'arracher des cheveux; il y a même une sorte de règle pour déchirer ses habits; ils sont accommodés d'avance pour cette opération, et les prêtres grecs comme les rabbins ont établi des règles à ce sujet. On peut ne déchirer que le bas de sa robe même de la largeur de la main. On déchire les manches longues de sa tunique. On peut recoudre la déchirure au bout de trente jours, si elle n'a pas été faite à la mort d'un proche parent; mais si c'est pour un parent, on ne la recoud point.

On voit aussi dans les cimetières les

CHAPITRE XVIII.

MODES DE SÉPULTURE.

Deux méthodes de sépulture ont prévalu parmi les chrétiens, celle de déposer les corps au sein de la terre pour que la poussière retourne à la poussière, ou de les ensevelir dans des sarcophages de pierre soit isolés, soit taillés dans le roc. Nous ne trouvons nulle part l'indication de l'incinération des corps, qui, à vrai dire, ne fut jamais d'un usage général dans l'antiquité, puisque même à l'époque où cette coutume fut pratiquée avec le plus d'éclat, nous voyons même pour les personnes illustres la sépulture ou l'incinération pratiquées indistinctement. Alexandre fait brûler avec de somptueuses cérémonies le corps de son ami Éphestion; les généraux et les amis du monarque macédonien préfèrent la pratique de l'embaumement, pour la sépulture de leur chef. Il en fut de même chez les Grecs, chez les Romains et chez les Étrusques; partout on retrouve à une époque donnée la sépulture dans des sarcophages, pratiquée en même temps que l'incinération; voilà pourquoi nous devons regarder cette dernière pratique plutôt comme une mode, que comme un usage universel de l'antiquité.

Les caves sépulcrales d'Urgub offrent un exemple unique de sépulture : les sarcophages taillés dans le roc. On ne

tombeaux de ce genre que nous avons recueillis, nous citons un seul exemple qui peut être regardé comme type. Dans un des cônes volcaniques est creusée une grotte de six mètres environ de longueur sur trois mètres de large, trois niches sont pratiquées le long des parois; elles sont carrées dans leur plan et de forme circulaire dans la partie supérieure, chacune d'elles contenant un sarcophage; trois sarcophages sont aussi creusés dans le sol, et l'on voit qu'on avait ménagé la place pour un quatrième, les parois de la grotte sont sans ornement.

Mais au plafond est sculptée une croix en relief qui en occupe presque toute la surface, les trois branches supérieures sont réunies par un arc de cercle.

Pour le caractère de la porte de ce tombeau, qui est surmontée d'un arc surhaussé en forme de fer à cheval, nous aurons bientôt occasion d'en démontrer l'origine chrétienne. Un très-grand nombre d'ouvrages monolithes d'Urgub sont décorés de portes et de portiques du même caractère.

Nous avons recueilli sur la route de Césarée à Ingé sous un groupe de tombeaux qui offrent un aspect des plus pittoresques; dans l'un d'eux nous voyons également la croix sculptée dans un cercle.

Enfin pour ceux qui conserveraient quelque doute sur l'origine chrétienne de ces monuments, nous devons ajouter une dernière considération. C'est que nous avons rencontré d'innombrables témoignages du christianisme et pas un seul qui puisse faire soupçonner que ces tombeaux ont été exécutés par les sectateurs du polythéisme.

La liberté que la foi chrétienne laissait à ses adeptes pour tout ce qui avait rapport à la sépulture des corps, a permis aux chrétiens de continuer pour ainsi dire les usages des païens; toutes les petites cérémonies inoffensives en usage dans l'antiquité se pratiquaient aux funérailles chrétiennes. On admettait les pleureuses à gages, comme les vases de parfums ou les lampes déposées dans les tombeaux. Les bijoux aimés des défuntes, paraient leur cadavre comme ils avaient orné leur corps vivant;

la forme du monument n'avait rien de particulier, ni pour sa décoration, ni pour son orientation. Cette analogie des sépultures est telle que pour l'époque de transition, des archéologues exercés ont été quelquefois embarrassés pour décider si tel monument funéraire appartenait à un chrétien ou à un païen.

Cet usage si général dans l'antiquité, de déposer dans le cercueil d'un guerrier ses armes et sa cuirasse, a été constamment suivi par les asiatiques et surtout par les barbares convertis, les Germains, les Gaulois et les Ibères. C'est le cachet de l'art, le style de l'époque qui fait plutôt reconnaître la religion du défunt que le style de la sépulture; combien de tombeaux chrétiens, même des temps mérovingiens, contiennent des poteries, des francisques, et même des débris de repas funébres.

Les amulettes chrétiennes sont relativement rares dans les tombeaux; il faut pour ainsi dire arriver aux temps carlovingiens pour trouver dans les tombeaux des symboles certainement et uniquement chrétiens; en effet, est-il un emblème plus païen que la lampe votive déposée dans une sépulture: c'est l'emblème destiné à éclairer l'âme dans sa descente aux enfers. Les vases de parfums ne sont autre chose qu'une offrande aux dieux mânes. La loi chrétienne jugeait de plus haut la religion nouvelle; elle ne voulait pas trancher tout d'un coup entre les deux civilisations, et laissait aux habitudes intimes, aux usages familiers toute liberté, prête à interdire ce qui pouvait porter atteinte à la pureté du dogme.

Pour un observateur superficiel, la tenue du chrétien dans la vie et les usages civils n'avait rien de différent de celle d'un païen; mais une scission profonde se manifestait du moment qu'on demandait au premier quelque acte qui put infirmer sa croyance en un dieu unique.

Nous avons dit que les amulettes d'un caractère exclusivement chrétien étaient très-rares dans les tombeaux; on y rencontre cependant des sujets bibliques, soit sur les lampes sépulcrales, soit sur des lesses ou des sceaux de verre. Le poisson, le bon pasteur et les brebis offrent de très-nombreuses ex-

vallée encaissée, et va se jeter dans un lac peu éloigné de la ville. Erégli, que les Osmanlis appellent aussi Erklé, et dont les historiens des Croisades ont fait Héracleé, n'est point une ville ancienne; on n'y trouve d'autres antiquités que des monuments musulmans, un médrecé, que l'on attribue au sultan Ala-Eddyn le Seldjoukide, et de vastes caravanserais, construits, dit-on, par le sultan Ahmed 1^{er}, quand il marchait à la conquête de Bagdad. Ces souvenirs sont aujourd'hui tellement confus dans l'esprit des habitants, qu'il est peu de villes de l'Asie Mineure où l'on ne montre des châteaux ou des khans attribués au même sultan, allant conquérir la capitale de l'Irak. Le lac d'Erégli reçoit les eaux provenant de la fonte des neiges du Taurus, et au printemps son étendue est telle, que les routes sont interceptées. Les eaux se sont ouvert une issue souterraine, connue en Grèce, où ce phénomène est très-multiplié, sous le nom de Katavathron.

Il ne paraît pas que les guerres des musulmans contre les Grecs fussent aussi sérieuses et aussi meurtrières que celles qu'ils avaient soutenues contre les Croisés. L'empereur de Byzance faisait bien quelques tentatives pour reprendre Iconium, qui restait toujours le centre de la puissance musulmane; mais il se contentait d'assiéger, de

servent encore des souvenirs de cette brillante époque. L'architecture des Seldjoukides offre un caractère tellement tranché, que l'artiste qui a observé les monuments d'Iconium, peut difficilement se méprendre sur l'époque de la fondation de tant d'autres édifices qui subsistent encore dans le Kurdistan et dans l'Arménie.

Tout zélés musulmans que fussent ces princes, ils ne proscrivirent pas complètement les représentations d'hommes et d'animaux en peinture et en sculpture, et ils avaient conservé le goût de ces beaux-arts que les Seldjoukides persans ont toujours favorisés.

Un prince de cette race, Koumarouïa, sultan de Damas, avait fait faire, dans son palais du Kaire, une salle qui renfermait son portrait et celui de toutes ses femmes, en bois peint. Ces statues portaient sur leurs têtes des couronnes d'or enrichies de pierreries; elles avaient des pendants d'oreilles et étaient habillées des plus riches étoffes du pays (1). Plusieurs monuments antiques de l'Asie Mineure ont été conservés par les soins des Seldjoukides; mais la jalousie des imans sunnites contre les Schiites arrêta dès sa naissance cet essor vers les arts du dessin. Il fut interdit aux sultans de faire graver leur portrait sur les monnaies; on toléra seulement quelques représentations d'animaux. Le sultan des Turcs porte

tion du croissant ascendant
ire dont la courbure est tour-
site) sur les enseignes mili-
tait le symbole de la grandeur
de l'islamisme. M. de Ham-
lenté d'y voir un reste de la
du dieu Men, dont les au-
ent pas encore complètement
a lune fut toujours, en effet,
astiques, un astre aux vertus
à la puissance occulte, et
encore aujourd'hui, dans le
la province, une peuplade
diffère, en forme de crois-
sible, un souvenir de ce culte si

e pouvons que retracer d'une
sommaire l'histoire ou plutôt
logie des monuments de cette
qui est regardée à bon droit
ère la plus brillante de la ci-
des Musulmans. Ils ne se
dans la suite que des co-
des plagiaires des Byzantins.
se décline, et disparaît vers la
septième siècle. Chacun des
s'élevés par les princes seld-
porte de nombreuses inscrip-
sont, il est vrai, pour la plu-
versets du Koran; mais il
re dans le nombre qui sont
ratives. Espérons que les fu-
teurs s'attacheront à éclaircir
le de l'histoire du moyen âge,
lentôt cette multitude d'ins-
sera traduite et commentée.
astie seldjoukide, qui régna
la Cappadoce pendant trois
viron, se compose de qua-
ces, dont la chronologie est
le par de Guignes (1) et adop-
de Hamner (2) :

LES SELDJOUKIDE D'ICONIUM.

le fils de Koutoulmisch.	1081
Arslan 1 ^{er}	1092
.....	1109
1 ^{er}	1120
Arslan II.	1155
Kosrou 1 ^{er} (Ala-Eddyn).	1192
Eddyn Key-Kaous.....	1212

Guignes, *Hist. des Huns*.

Hamner, *Hist. de l'empire ottoman*,

Ala-Eddyn Key-Kabad.....	1226
Key-Kosrou II.....	1236
Key-Kaous, II.....	1247
Kilidj-Arslan III.....	1261
Masoud II.....	1292
Rhokneddin Kilidj-Arslan...	1295
Ala-Eddyn III.....	1304

L'invasion des Mongols persans fut
le signal de la ruine du pouvoir des
Seldjoukides. Césarée tomba entre les
mains des conquérants tartares; toute
l'Arménie et l'Aderbaïdjan obéissaient
déjà au sultan Houlagou, et sa passion
pour une princesse arménienne valut
aux chrétiens de ces contrées quelques
années d'un gouvernement tolérable.

L'empire des Seldjoukides fut divisé
en dix parties indépendantes. Kara-
man, fils de Nour-Sol, avait épousé la
fille d'Ala-Eddyn III; il eut en par-
tage une province composée d'une par-
tie de l'ancienne Tyanitis et d'un dis-
trict de la Lycæonie, où se trouvait la
ville de Laranda. Il y fonda une ville à
laquelle il donna son nom, qui passa
bientôt à toute la province. La dynastie
des Karaman régna pendant un siècle
et demi sur la Cappadoce. Mais toute
l'histoire de cette époque n'est plus
qu'une succession de guerres civiles
entre les différents émirs. On ne cite
que quelques forteresses élevées pen-
dant toute cette période, et les arts des
Seldjoukides commencent à tomber
dans l'oubli. La famille d'Orkhan s'é-
tait solidement établie dans le nord de
l'Asie Mineure; Mourad 1^{er}, voyant l'af-
faiblissement successif des principautés
du sud, résolut de conquérir la Cara-
manie. Une grande bataille fut livrée
par les Turcs au prince Karaman Ala-
Eddyn, qui s'enfuit à Konieh. Mourad
vint faire le siège de cette ville; Ala-Ed-
dyn parvint à éloigner le sultan, en
faisant avec lui un traité qui rendait les
Turcs maîtres d'une partie de ses États.

Mais en 1394, Bayazid Ildirim atta-
qua de nouveau le sultan de Karaman,
qui s'enfuit dans les gorges du Taurus.
Ce prince est le dernier qui régna sur
la Cappadoce. Ses descendants se main-
tiennent cependant à Karaman et à
Iconium, jusqu'à l'année 1468. Maho-
met II, après une campagne qui lui
coûta peu de monde, s'empara de ces

deux villes, et les réduit sous le pouvoir des Osmanlis. Néanmoins les émirs vains conservèrent toujours l'ombre de la souveraineté sur leurs anciens États : c'est l'origine de ce pouvoir féodal des Déré-Bey, dont les derniers vestiges furent anéantis par le sultan Mahmoud, dans les familles des Tchap-Oglou et des Kara-Osman-Oglou.

CHAPITRE XII.

LA CAPPADOCE CHRÉTIENNE.

A mesure que nous avançons vers l'orient de l'Asie Mineure nous voyons le caractère des monuments changer en même temps que la physionomie du pays. Du moment qu'on a franchi le Halys, les traces de l'art grec sont à peu près effacées, la Phrygie nous a déjà offert les indices d'un art autochtone, les monuments de la Cappadoce diffèrent autant de ceux de la Phrygie que ceux-ci de l'art des Ioniens. Dans toute l'étendue de la province nous ne trouvons aucun vestige de ces temples et de ces théâtres qui sont comme le cachet indélébile des villes greco-romaines, à peine trouvons-nous quelques débris qui avaient pu appartenir à l'époque où la Cappadoce était régie par des rois. Mais en revanche les monuments des premiers âges du christianisme abondent et sont pour l'observateur érudit une source inépuisable d'observations aussi neuves qu'instructives.

Le débarquement à Perga de l'a-

bre d'années sous le plus dur esclavage, étaient, pour ainsi dire, une population vouée à la misère et au malheur : c'était la pépinière des esclaves de Rome, aussi peut-on facilement imaginer avec quelle joie ces infortunés qui n'avaient d'espérance ni dans ce monde ni dans l'autre accueillirent l'annonce d'une rédemption. Que de respect, que d'enthousiasme pour l'apôtre qui, les relevant à leurs propres yeux, leur conférait la dignité du baptême.

La Cappadoce venait d'ailleurs d'être réduite en province romaine, et les habitants refusant l'autonomie qui leur était offerte, avaient spontanément demandé à suivre la loi de l'empire. Il y avait dans le pays un moment de transition très-favorable à la doctrine nouvelle.

A côté des Cappadociens se trouvaient les Isaures, ces implacables ennemis des Romains. Pour eux, adopter le christianisme, c'était déclarer la guerre aux idoles et la guerre aux idoles, c'était la guerre à Rome même, et dès ce jour ils couvaient déjà ce roi chrétien dont la religion farouche ou plutôt le sombre fanatisme, porta le ravage parmi les œuvres d'art que païens et chrétiens avaient conservés depuis des siècles. Il suffit de nommer Léon l'Isaurien. La Lycaonie et l'Isaurie, provinces limitrophes et presque toujours confondues, accueillirent favorablement l'apôtre.

La première Église fut bientôt fondée à Lystra, les villes d'Iconium et de

CHAPITRE XIII.

LES ANACHORÈTES.

Les chrétiens des premiers jours, religieuse se passait dans la méditation sur la grandeur ne qui leur était révélé. Les cérémonies de l'Eglise n'étaient encore instituées, la confession et la communion étaient les seules ostensibles, le secret était réservé aux initiés. Mais les plus fermes d'entre eux devaient supporter la solitude du voisinage des cérémonies. La solitude était le seul remède qu'ils pussent opposer à ces souffrances, et bientôt, moins pour fuir les dangers de la persécution que les chrétiens regardaient plutôt comme une faveur du ciel, que pour vivre en paix sur les vérités nouvelles, le désert commença à se peupler de ceux qui abandonnaient les villes pour vivre au milieu des rochers, bruits et des tentations du monde. Ce ne sont pas seulement les déserts de l'Egypte et les solitudes sur qui offrirent un asile aux novices; si l'on en juge par les nombreuses demeures qui restent encore sur les rochers de la Cappadoce, il fut évident que ces contrées furent habitées par une véritable population de cénobites. Ce ne fut pas sans fruit pour la Cappadoce que c'est de la Cappadoce que sont sortis les premiers et les plus brillants disciples. Naziance, Nysse, Basile, Grégoire, ont à jamais célébrés dans l'histoire du christianisme par les grands qu'ils ont produits. La solitude singulière était plus que jamais bien propice à la vie ascétique. Ce vaste plateau au centre de l'Asie Mineure, son territoire fut, à une époque reculée, ravagé par les feux des Perses qui en ont pour ainsi dire effacé la surface. Les premiers chrétiens en venant se réfugier dans ces demeures troglodytes ont eu un usage déjà général dans l'Asie, parmi ces Cappadociens que nous montre si malheureux, ce sont-ils les premiers qui creusèrent ces grottes pour se faire l'abri du contact des païens?

C'est ce qu'il est difficile de décider; mais après tant de siècles il est surprenant de voir combien sont nombreuses les habitations pratiquées dans les cavernes, et l'immense majorité porte des traces évidentes du séjour des chrétiens.

Ces grottes taillées dans le rocher couvrent une surface de pays qui s'étend, du nord au sud, depuis la vallée de l'Halys jusqu'aux versants septentrionaux du Taurus, et de l'est à l'ouest, depuis la chaîne qui borde la plaine de Césarée jusqu'aux montagnes de la Phrygie.

On ne saurait fixer positivement la date de l'établissement de ces premières demeures; mais on peut être certain, d'après des caractères d'architecture non équivoques, qu'elles étaient dès le quatrième siècle l'objet de pieux souvenirs, car plus d'un anachorète termina par le martyre une vie consacrée à Dieu, et sa cellule se transforma en un lieu sanctifié qui devint un but de pèlerinage pour les chrétiens.

CHAPITRE XIV.

LES DEMEURES DES ANACHORÈTES.

Pendant toute la durée du premier siècle, l'Eglise d'Asie répandait parmi les populations les doctrines du christianisme. Les assemblées des fidèles formulaient en silence les principes qui devaient guider les constructeurs des temples. Pour les nouveaux convertis, l'évêque était le pasteur, et les néophytes, les brebis; cet emblème était comme le trait d'union qui servait aux chrétiens à se reconnaître entre eux. La colombe et l'oiseau mangeant des raisins avaient également une signification, le Saint-Esprit était représenté par le premier emblème, la communion par le second. C'est bien plus tard que le poisson, avec son nom symbolique, fut aussi admis parmi les emblèmes chrétiens, mais on le trouve souvent répété sur les tombeaux de l'Eglise d'Afrique. Les chrétiens avaient coutume de creuser dans le marbre de petites coupes qui conservaient la rosée ou l'eau de pluie pour abreuver les oiseaux.

Le mystère qui enveloppait les premières cérémonies du culte ne contri-

buait pas moins que le désir de méditer en paix, à pousser vers la solitude les nouveaux élus. Ceux surtout qui se sentant de la vocation pour l'apostolat et le martyre, voulaient, dans la solitude, recueillir des forces pour aller ensuite catéchiser les gentils, et choisissaient de préférence les régions les plus inaccessibles.

Voilà les éléments de la population qui vint dans les trois premiers siècles peupler les rochers arides où nous voyons encore leurs demeures.

Dans le nord de l'Asie Mineure le pays est pour ainsi dire trop agréable, de belles forêts, des ruisseaux limpides, circulant au milieu des prairies, tout cela rappelait trop les biens terrestres, et d'ailleurs était trop accessible à la vaine curiosité du vulgaire. Saint Basile a laissé un riant tableau de la retraite qu'il s'était ménagée sur le bord de l'Iris, dans le royaume de Pont ; mais l'ancien évêque de Césarée avait fait sa première retraite dans les solitudes du mont Argée, où les moines arméniens du couvent de Surp Garabed montrent encore sa demeure.

Il faut ajouter que, dès le premier siècle la vie contemplative n'était pas une nouveauté pour les peuples d'Orient, les fakirs de l'Inde la pratiquaient de temps immémorial, les stoïciens et les gymnosophistes la regardaient comme un acheminement à la vertu.

La mortification de la chair et le mépris

une volonté ferme peut dompter la nature.

Saint Jacques de Nisibe vivait couvert d'un diphtère de peau de chevreau et se nourrissait de racines sauvages. Saint Ephrem fait l'éloge des Thérapeutes de la Mésopotamie, qui, sous le nom de Bosci ou moines broutants, allaient dans les champs paître avec les troupeaux (1). Ils couchaient dans les retraites d'où ils chassaient les bêtes sauvages.

Le plus célèbre d'entre les cénobites, le pâtre Siméon Stylite vivait sur une montagne voisine d'Antioche. Les déserts situés entre cette ville et celle de Césarée servirent de refuge pendant les persécutions ariennes aux Athanase et aux Chrysostome ; mais lorsque ce dernier fut arraché de son siège épiscopal pour être conduit en exil dans la petite ville de Cucusus, représentée aujourd'hui par le bourg de Geuksunn sur le bord de l'Euphrate, la douleur des cénobites fit place à un sentiment d'indignation et ils tentèrent de l'arracher aux mains des soldats de Théodose (405) de J.-C.

Le costume adopté par les anachorètes se retrouve encore parmi certaines peuplades de la Syrie et du Liban : c'était le manteau de laine noire, qu'ils portaient sur la peau, et le cucullus, qui sert encore sous le nom de boumnous de vêtement à toute la population arabe.

Il faut remarquer que dans les plus

les âmes, ceux mêmes qui aux fidèles et qui avaient fait retraite au désert, engagent leurs frères à les imiter, et comme nous vu, nul pays n'était plus que la Cappadoce.

Le Halys, qui sépare le Pont de celui de Cappadoce, forme une ligne de séparation entre deux contrées disparates, autant la première est riante, autant l'autre est aride.

Dans la Cappadoce, il est difficile de résister à un sentiment de terreur à l'aspect de cette région qui se présente sous un cadre de tableau des plus terribles de la nature. Les montagnes composées d'une roche noire et qui sont couvertes que d'une végétation chétive. De grandes crevasses à peine à mesurer la profondeur des ravages des tremblements de terre, de hautes falaises volcanniques de fûts de baies de baux aux regards comme de formations qui n'ont rien de commun avec les roches des autres contrées, elles forment de hautes montagnes tantôt elles s'épanchent en coulées comme si les laves qui s'étaient figées à l'instant d'un commandement d'une voix saillante; ces tableaux sombres des convulsions de la nature sont bien propres à captiver l'imagination des hommes qui venaient pour méditer sur les œuvres de Dieu. Dans ces temps primitifs où l'homme était encore au berceau, tous ces phénomènes naturels étaient pour lui des sujets d'admiration ou

sa une longue station à Césarée, et, selon la tradition des Grecs, elle fit bâtir le couvent de Taxiarche (ταξιάρχου), et l'on montre encore la chapelle dont elle posa la première pierre. Ce fut, dit-on, à la suite d'un songe dans lequel lui apparut l'archange Michel, qui lui ordonna de bâtir une église en ce lieu. En creusant les fondations on trouva une pierre singulière et transparente, qui fut placée dans une des chapelles. Cette pierre n'est autre chose qu'un morceau de marbre spéculaire. On sait que cette espèce de pierre fut découverte en Cappadoce sous le règne de Néron (1). Domitien avait fait construire dans son palais une salle dont les murailles étaient faites avec ce marbre afin que personne ne put l'approcher même par derrière sans être vu (2). Les indigènes nomment cette pierre Yanar tasch, la pierre brûlante.

Au sujet du voyage de sainte Hélène en Cappadoce, on doit faire une remarque qui ne manque pas d'importance : cette princesse partant de Constantinople pour se rendre à Jérusalem, entreprenait son voyage dans un but de dévotion ; si elle traverse péniblement toute l'Asie Mineure, si elle séjourne à Césarée, c'était sans doute parce que cette région était déjà célèbre comme grand centre chrétien ; c'est dans le même ordre d'idées qu'elle fonde l'église et le monastère de Taxiarche : les mêmes motifs de piété la portent à fonder des églises en Palestine sur les lieux mêmes qui se recommandent aux souvenirs des chrétiens par quelque grand fait religieux : elle bâtit l'église de Bethléem sur le berceau du Christ et une église sur l'emplacement où fut trouvée la vraie croix. A défaut de monuments chrétiens subsistant encore de nos jours, on pourrait donc affirmer que déjà sous Constantin cette région de Cappadoce était célèbre dans les fastes du christianisme.

Pour répondre d'avance à l'objection qui pourrait être faite, que les tombeaux et les chambres habitables que l'on observe dans ces régions ont pu être l'ouvrage des païens et accommodés plus

CHAPITRE XV.

SE DE SAINTE HÉLÈNE.

Le temps de Constantin ces lieux ont une certaine célébrité comme centre chrétien. Sainte Hélène vint en l'Asie Mineure pour se rendre de Constantinople à Jérusalem,

antini oratio, ch. VII, ad Euseb.

(1) Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, ch. 22.

(2) Suetone, *In Domitiano*.

tard à l'usage des chrétiens, nous ferons observer que durant tout le temps de la loi païenne les tombeaux étaient sacrés et placés sous la garde de l'autorité civile. Des peines et des amendes étaient infligées à tout violateur de tombeaux, la malédiction des dieux devait les poursuivre au-delà de la vie, et pour ceux qui ne se seraient pas effrayés de ces menaces, il y avait le bureau du fisc et l'administration du Chréophylax (1), qui surveillait la conservation des monuments. Les noms des propriétaires des tombeaux, la contenance du terrain étaient inscrits dans des registres déposés au chréophylacion, qui paraît avoir eu beaucoup d'analogie avec notre bureau de l'enregistrement (2); tout individu convaincu d'avoir porté atteinte à une propriété sépulcrale soit en l'achetant, en la vendant ou en y faisant enterrer quelque personnage autre que les ayant droit était condamné à une amende qui variait sur les monuments de mille à dix mille drachmes laquelle était payée au très-sacré Tamion (le fisc).

L'office du chréophylax se bornait à constater la propriété; la plupart des titres que nous venons de mentionner se retrouvaient répétés sur l'inscription du tombeau. La sépulture païenne avait donc toutes les garanties de durée et de conservation; elle n'a commencé à être en butte à la dévastation que lorsque toutes ces administrations protec-

trices ont été anéanties et remplacées

cropole chrétienne en Asie, surtout quand nous ne trouvons dans aucun de ces tombeaux la moindre trace du séjour des païens.

CHAPITRE XVI.

LES SÉPULTURES CHRÉTIENNES.

Ce qui fit de la religion chrétienne la religion de tous les peuples civilisés, c'est qu'elle rejeta tous les préjugés, toutes les pratiques singulières ou tyranniques des autres cultes, non-seulement du paganisme et de l'idolâtrie, mais encore du mosaïsme. Elle laissa toute la latitude au développement de la vie civile, elle n'eut ni pour la vie, ni pour la mort aucune de ces prescriptions absolues qui ont arrêté le progrès de la science chez les peuples anciens. Le Christ fait cadavre réhabilité, pour ainsi dire, le cadavre humain qui passait pour impur chez tous les peuples anciens, même chez les Grecs et les Romains, qui se piquaient d'être philosophes.

Il en est de même des cérémonies des sépultures, et des croyances que les autres peuples attachaient à ces cérémonies. La raison de la religion chrétienne a fait justice de toutes ces erreurs. Le corps n'est que l'enveloppe de l'âme et cette émanation divine n'est jamais esclave du sort de la matière; un chrétien laissé sans sépulture n'a rien à redouter pour son salut éternel.

couvert les corps d'un grand nombre de chrétiens, mais personne n'en a retranché un seul du ciel ni de la terre... Le psalmiste dit bien : « Ils ont exposé les corps de vos serviteurs pour servir de pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre ; ils ont répandu leur sang comme l'eau autour de Jérusalem, et il n'était là personne pour les ensevelir... Aussi tout le reste, c'est-à-dire le soin des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques, tout cela est destiné plutôt à consoler les vivants qu'à soulager les morts. Si de riches funérailles profitaient à l'impie, une sépulture commune ou le défaut de sépulture nuirait à l'homme pieux ; » et chapitre XIII : « Ce n'est pas une raison pour abandonner les corps de ceux qui sont morts surtout des justes et des fidèles. » Saint Augustin fait ensuite le tableau des funérailles aux anciens jours ; il rappelle les ordres donnés par les patriarches à leurs enfants d'inhumer leurs corps ; mais la privation de sépulture ne peut troubler le repos des morts.

« Aussi, ajoute-t-il, lorsque pendant le sac de cette grande ville ou dans d'autres places, la sépulture manqua aux chrétiens, ce ne fut pas la faute des vivants qui ne purent la leur donner, ce ne fut pour les morts aucun préjudice puisqu'ils ne peuvent le sentir. »

Si la loi nouvelle permettait aux chrétiens d'adopter ou de rejeter les cérémonies des autres cultes, ils ne s'en tinrent pas moins dans une juste réserve, qui consiste à honorer la dépouille mortelle de ceux qu'on a aimés ou révévés, sans entourer la pompe funèbre de vaines pratiques.

Les tombeaux somptueux n'exciteront que leurs dédains, et parmi les restes innombrables de sépultures que l'on peut encore observer, on n'en trouve pas une qui ne soit marquée au cachet de la sagesse ou de la raison.

CHAPITRE XVII.

CÉRÉMONIES DES FUNÉRAILLES.

Les cérémonies qui accompagnent les funérailles ne diffèrent pas de celles

qu'on observait chez les Romains, et chez les Hébreux ; chez ces derniers le mode de sépulture ne varia pas depuis la plus haute antiquité. Les tombeaux, dans la Palestine, étaient de plusieurs sortes : les plus communs étaient dans les champs et en pleine terre ; d'autres étaient dans les rochers au sein des montagnes ; les derniers étaient dans des grottes creusées, où l'on pratiquait plusieurs niches dans lesquelles on plaçait les corps. Quelquefois on enterrait les corps dans des jardins voisins de la ville.

Les sépultures du peuple étaient hors de la ville. Samuel fut enterré dans sa maison, Saül sous des arbres, et Rachel sur le chemin de Bethléem. Les étrangers qui mouraient à Jérusalem étaient enterrés dans la vallée du Cédron.

Tous ces usages des Hébreux se sont perpétués ; mais il est à remarquer que cette idée de l'impureté des corps morts est tout à fait rejetée par les chrétiens, tandis que chez les Hébreux tous ceux qui se trouvaient dans la maison du mort contractaient une souillure qui durait sept jours ; tous ceux qui touchaient le cadavre ou son sépulcre contractaient la même impureté, qui ne pouvait être lavée que par la cérémonie suivante :

On prenait la cendre d'une vache rousse immolée par le grand prêtre. Au jour de l'expiation solennelle, on en jetait dans un vase rempli d'eau, et un homme exempt de souillure trempait de l'hysope dans cette eau et en arrosait la chambre, les meubles et les personnes souillées ; on faisait cette cérémonie le troisième et le septième jour. Celui qui avait été souillé se mettait au bain, lavait ses habits, et était ainsi purifié (1). L'inhumation dans la terre ou dans des grottes fut généralement pratiquée pendant toute l'antiquité hébraïque. On voit Abraham acheter pour sa femme Sarah un tombeau avec une caverne destinée à sa famille.

Cependant on cite également le roi Asa, qui fut brûlé avec une quantité d'aromates ; mais la coutume d'emba-

(1) Léon de Modène, *Cérémonies des Juifs*, 1^{re} part., ch. 8.

mer les corps ne fut jamais ni générale ni fort commune.

Les pleureuses à gage qui étaient convoquées aux funérailles des Romains comme à celles des Hébreux, furent aussi usitées chez les premiers chrétiens, et cet usage est encore observé dans tout l'Orient. On invite les parents et les amis à venir pleurer sur le défunt; ce sont ordinairement des femmes seules qui remplissent ce devoir. Nous avons observé de ces cérémonies funèbres à Smyrne et dans plusieurs villes d'Orient.

Lorsque la société est rassemblée dans la maison mortuaire, on commence à parler tranquillement du défunt, puis peu à peu la douleur se fait jour, on parle avec des sanglots étouffés, et souvent la cérémonie se termine par des cris et des lamentations qui retentissent dans tout le quartier. Il est d'usage de lacérer ses vêtements et même de s'arracher des cheveux; il y a même une sorte de règle pour déchirer ses habits; ils sont accommodés d'avance pour cette opération, et les prêtres grecs comme les rabbins ont établi des règles à ce sujet. On peut ne déchirer que le bas de sa robe même de la largeur de la main. On déchire les manches longues de sa tunique. On peut recoudre la déchirure au bout de trente jours, si elle n'a pas été faite à la mort d'un proche parent; mais si c'est pour un parent, on ne la recoud point.

On voit aussi dans les églises les

CHAPITRE XVIII.

MODES DE SÉPULTURE.

Deux méthodes de sépulture ont prévalu parmi les chrétiens, celle de déposer les corps au sein de la terre pour que la poussière retourne à la poussière, ou de les ensevelir dans des sarcophages de pierre soit isolés, soit taillés dans le roc. Nous ne trouvons nulle part l'indication de l'incinération des corps, qui, à vrai dire, ne fut jamais d'un usage général dans l'antiquité, puisque même à l'époque où cette coutume fut pratiquée avec le plus d'éclat, nous voyons même pour les personnes illustres la sépulture ou l'incinération pratiquées indistinctement. Alexandre fait brûler avec de somptueuses cérémonies le corps de son ami Éphestion; les généraux et les amis du monarque macédonien préfèrent la pratique de l'embaumement, pour la sépulture de leur chef. Il en fut de même chez les Grecs, chez les Romains et chez les Étrusques; partout on retrouve à une époque donnée la sépulture dans des sarcophages, pratiquée en même temps que l'incinération; voilà pourquoi nous devons regarder cette dernière pratique plutôt comme une mode, que comme un usage universel de l'antiquité.

Les caves sépulcrales d'Urgub offrent un exemple unique de sépulture : les sarcophages taillés dans le roc. On ne

ux de ce genre que nous avons
is, nous citons un seul exemple
ut être regardé comme type.
des cônes volcaniques est creu-
e grotte de six mètres environ
ueur sur trois mètres de large,
ches sont pratiquées le long des
elles sont carrées dans leur plan
orme circulaire dans la partie
ure, chacune d'elles contenant
ophage; trois sarcophages sont
reuses dans le sol, et l'on voit
avait ménagé la place pour un
me, les parois de la grotte sont
ement.

au plafond est sculptée une
relief qui en occupe presque
surface, les trois branches su-
es sont réunies par un arc de

de caractère de la porte de ce
qui est surmontée d'un arc
né en forme de fer à cheval,
mons bientôt occasion d'en dé-
r, l'origine chrétienne. Un très-
nombre d'ouvrages monolithes
sont décorés de portes et de
es du même caractère.

avons recueilli sur la route de
à Ingé sous un groupe de tom-
qui offrent un aspect des plus
gues; dans l'un d'eux nous
galement la croix sculptée dans
le.

pour ceux qui conserveraient
doute sur l'origine chrétienne
monuments, nous devons ajouter
nière considération. C'est que
nous rencontré d'innombrables
ages du christianisme et pas un
i puisse faire soupçonner que ces
x ont été exécutés par les secta-
u polythéisme.

berte que la foi chrétienne lais-
s adeptes pour tout ce qui avait
à la sépulture des corps, a per-
chrétiens de continuer pour
les usages des païens; toutes
es cérémonies inoffensives en
lans l'antiquité se pratiquaient
éailles chrétiennes. On admet-
pleureuses à gages, comme les
parfums ou les lampes déposées
s tombeaux. Les bijoux aimés
antes, paraient leur cadavre
ils avaient orné leur corps vivant;

la forme du monument n'avait rien de
particulier, ni pour sa décoration, ni
pour son orientation. Cette analogie
des sépultures est telle que pour l'é-
poque de transition, des archéologues
exercés ont été quelquefois embarrassés
pour décider si tel monument funéraire
appartenait à un chrétien ou à un
païen.

Cet usage si général dans l'antiquité,
de déposer dans le cercueil d'un guerrier
ses armes et sa cuirasse, a été constam-
ment suivi par les asiatiques et surtout
par les barbares convertis, les Germains,
les Gaulois et les Ibères. C'est le cachet
de l'art, le style de l'époque qui fait plu-
tôt reconnaître la religion du défunt
que le style de la sépulture; combien de
tombeaux chrétiens, même des temps
mérovingiens contiennent des poteries,
des francisques, et même des débris
de repas funéraires.

Les amulettes chrétiennes sont rela-
tivement rares dans les tombeaux; il
faut pour ainsi dire arriver aux temps
carlovingiens pour trouver dans les
tombeaux des symboles certainement et
uniquement chrétiens; en effet, est-il un
emblème plus païen que la lampe vot-
tive déposée dans une sépulture: c'est
l'emblème destiné à éclairer l'âme dans
sa descente aux enfers. Les vases de
parfums ne sont autre chose qu'une
offrande aux dieux mânes. La loi chré-
tienne jugeait de plus haut la religion
nouvelle; elle ne voulait pas trancher
tout d'un coup entre les deux civilisa-
tions, et laissait aux habitudes intimes,
aux usages familiers toute liberté,
prête à interdire ce qui pouvait porter
atteinte à la pureté du dogme.

Pour un observateur superficiel, la te-
nue du chrétien dans la vie et les usages
civils n'avait rien de différent de celle
d'un païen; mais une scission profonde
se manifestait du moment qu'on deman-
dait au premier quelque acte qui put in-
firmer sa croyance en un dieu unique.

Nous avons dit que les amulettes
d'un caractère exclusivement chrétien
étaient très-rares dans les tombeaux;
on y rencontre cependant des sujets bi-
bliques, soit sur les lampes sépulcrales,
soit sur des tessères ou des sceaux de
verre. Le poisson, le bon pasteur et les
brebis offrent de très-nombreuses ex-

preintes. Mais, chose singulière, la croix ne se trouve que très-rarement sculptée sur les monuments funèbres jusqu'au cinquième siècle; les sarcophages, construits et décorés tout à fait dans le style des sarcophages païens des trois premiers siècles, offrent des sujets de la vie du Christ ou des sujets bibliques; mais très-rarement l'image de la croix. Après le règne de Constantin, le *labarum* se multiplie sur les monuments du culte, et devient l'ornement obligé des autels comme des monuments funèbres.

CHAPITRE XIX.

ITINÉRAIRE DE TAVIUM A CÉSARÉE.

Le territoire des Trocemiens confinait à la Cappadoce, mais les auteurs anciens ne nous disent pas s'il s'étendait jusqu'à l'Halys, qui eût formé une frontière naturelle; de plus, les anciens itinéraires sont très-défectueux quand il s'agit de route allant du nord au sud (1), et les ruines éparses que l'on rencontre ne mettent pas à même de combler ces lacunes.

Youzgatt est le point de jonction des routes de caravane qui vont de l'est à l'ouest et du nord au sud; elle remplit sous ce rapport le rôle de Taviium dans le monde ancien, mais c'est là que se borne la ressemblance.

La ville de Youzgatt est située à vingt-deux kilomètres à l'est-sud-est de

montagnes sont de craie marnreuse et la végétation très-chétive; le cours des eaux se dirige à l'ouest vers l'Halys. Le village de Kaïdjik, distant de cinq kilomètres de Youzgatt, est situé sur un plateau qui domine une grande étendue de pays; l'horizon est borné au sud par la chaîne du Tchitchek dagh, la montagne des fleurs.

YOUZGATT.

Il y avait dans une de ces vallées un simple village turcoman demeuré d'éti des Yourouk; c'est là que naquit Achmet pacha, de la famille des Tchapan Oglou. Dès qu'il fut arrivé au pouvoir, sa pensée fut de fonder une ville sur l'emplacement de son ancien Yacla. C'est ainsi que fut créée la ville de Youzgatt, vers la fin du siècle dernier.

Le fils d'Achmet, le célèbre Tchapan Oglou fut un des derniers Déré bey ou princes indépendants de l'Asie Mineure. Il a pendant toute sa vie exercé la puissance souveraine, et son pouvoir s'étendait jusqu'à Césarée, et au nord jusqu'à Amasie.

Il avait eu l'intelligence d'attirer dans sa nouvelle ville une quantité d'habitants sans distinction de culte, et la population s'était promptement élevée à quinze mille habitants.

A sa mort, qui eut lieu vers 1805, ses parents et son frère héritèrent de son pouvoir, et continuèrent d'attirer dans leur province des colons grecs et ar-

des édifices d'utilité publique, les mosquées, sont encore bien nus.

La mosquée, ouvrage de Soliman bey, la fin du dernier siècle; elle est sur le modèle des mosquées de Constantinople, c'est-à-dire dans ce style turco-italien; la niche ou minbar, est ornée de coquilles de jaspe et de chaux flutée, trans-verse, sorte de jade que l'on trouve dans le pays.

Le district de Youzgatt contraste avec toutes les autres villes de la province; les maisons sont couvertes en tuiles; elle a tout à fait l'aspect d'une ville européenne. Les fruits abondent dans les jardins, et l'abricotier surtout des produits superbes; on voit à Youzgatt un voisin de son pays natal.

La population s'élève à quinze mille âmes; un peu plus du tiers pratique le christianisme. Les Arméniens sont plus nombreux que les Grecs; mais les cultes divers paraissent vivre en parfaite intelligence.

Les maisons des chrétiens ne diffèrent pas de celles des Turcs, et la vie civile est la même chez les uns et chez les autres : les femmes ne mangent pas avec les hommes; il y a pour le chef de la famille un respect qui se manifeste en toute occasion; malgré l'usage si répandu de la pipe, un fils ne se permettrait pas de fumer devant son père. Elle est abondamment pourvue de toutes les choses nécessaires, et les monnaies voisines fournissent, pendant l'été, la neige pour rafraîchir les habitants.

La muraille de moellons reliés avec ciment entourait autrefois la ville; elle n'est plus que la défense que pour la contrebande. Aujourd'hui tout est démolition, et il semble que les gouverneurs eux-mêmes mettent volontiers à la destruction de tout ce qui rappelle le gouvernement de l'ancien empire.

De Youzgatt à Césarée suit la route du sud-est, traversant des montagnes dans lesquels les tribus Kurdes et Afchars viennent faire paître leurs troupeaux; on fait huit heures de chemin jusqu'à Paeba keui, gros bourg habité uniquement par des Turcs, et l'on

fait halte une heure plus loin, à Giaour keui, habité par des Arméniens. Le Dêlidjé sou, un des affluents de l'Halys, passe près de ce village, venant de l'est; ce n'est encore qu'un ruisseau, et la source ne peut être éloignée. On fait ensuite dix heures de marche jusqu'à Boaslian, village de trois cents maisons, situé dans la plaine. Tout ce pays est sans arbres, mais parfaitement propre à la culture des céréales. Les tribus Turcomanes et Kurdes s'y établissent pendant l'été.

CHAPITRE XX.

VALLÉE DE L'HALYS.

On arrive enfin au bord de l'Halys. Alors le pays change d'aspect; ce ne sont plus des plaines argileuses plus ou moins ondulées; l'action des feux souterrains a laissé partout des traces grandioses; les rochers à pic, les falaises de tuf grisâtre et les torrents de laves portant sur leurs flancs des rochers durcis comme les rivières portent des glaçons, tel est le spectacle qu'offre la vaste plaine de Césarée depuis la vallée de l'Halys.

On franchit le fleuve sur un pont de dix arches nommé Tchok Gheuze Kouprou sou, le pont à beaucoup d'yeux. Les arches à plein cintre indiquent une construction antérieure à la domination musulmane; elles sont bâties en pierre volcanique et les remplissages sont en tuf rouge, qui lui donnent de loin l'apparence d'une construction de briques.

Le fleuve est profondément encaissé dans une vallée basaltique qui présente des phénomènes très-variés; la plus grande partie des prismes repose sur un tuf tendre de couleur grisâtre; les prismes ont la forme hexaèdre; ils ne sont pas réguliers, et sont quelquefois tournés sur eux-mêmes de manière à présenter une sorte de spirale. Dans une vallée voisine du fleuve on peut observer un épanchement basaltique très-remarquable : ici les prismes paraissent émaner d'un centre commun; ils s'élancent en rayonnant comme si une éruption se fut immédiatement faite dans un

marche; les prismes sont aplatis, oblongs et en forme de fuseau : on ne peut mieux comparer leur aspect qu'à un bouquet de feu d'artifice.

Cette falaise se trouve à moins d'un kilomètre du pont et sur la rive droite du fleuve.

Dans la même falaise volcanique, dont le pied est baigné par les eaux, on aperçoit à divers étages des trous qui paraissent des retraites pour les oiseaux de proie; ce sont les fenêtres de larges grottes taillées dans le massif de la montagne et auxquelles on arrive par un sentier pratiqué dans la roche même.

L'entrée de ces grottes n'a rien qui appelle l'attention; c'est une porte basse qui donne accès dans une avant-salle carrée et plafonnée; plusieurs portes s'ouvrent dans cette salle et conduisent par des galeries latérales dans d'autres pièces toutes plafonnées, carrées ou rectangulaires. Les salles qui sont voisines du fleuve sont éclairées par de petites fenêtres donnant sur la vallée de l'Halys. On observe dans les parois des niches peu profondes, rectangulaires et qui n'ont aucun caractère sépulcral. Dans toutes les maisons modernes de l'Orient on voit de ces mêmes niches qui servent à déposer les objets mobiliers; toutes ces chambres communiquent entre elles, et l'on y trouve simultanément les traces de l'occupation des morts et des vivants. Certains réduits

cette roche rappellent complètement celles de certains villages d'Auvergne.

La plaine de Césarée est arrosée par la petite rivière de Sarmoussac, et est peuplée de nombreux villages presque tous occupés par des familles chrétiennes, grecques et arméniennes; ces dernières habitent les villages de Sarmoussac, Surp Garabed et Surp Daniel; les Grecs ceux de Zenzidéré, Talas et Taxiarque.

La campagne de Césarée peut être comparée à celle de Rome, tant pour la nature du sol que pour celle des cultures qu'on y pratique. Une faible couche de terre végétale recouvre un banc très-étendu de laves; de distance en distance on observe des monticules dont le sommet est couronné par des roches volcaniques qui plongent sous la terre végétale. Dans les régions où elle manque, on chemine sur un terrain rocheux, plat et fendu en tous sens de manière à former de grands polygones irréguliers; mais la route est souvent interceptée par des fondrières larges et profondes, dont les flancs sont verticaux; elles sont assez larges pour que des villages aient pu s'y établir: ils ne paraissent pas de loin, de sorte que la campagne semble déserte.

Ces vallées ne paraissent pas avoir été creusées par les eaux; elles se sont sans doute formées par le retrait des laves de fusion, et se sont élargies par l'effet de la décomposition des laves. Les villages

CHAPITRE XXII.

ÉGLISE TAILLÉE DANS LE ROC PRÈS
DE SURP GARABED.

à sou. Cet établissement dont la fondation remonte au treizième siècle est d'une importance religieuse à ceux du pays. L'évêque a le droit de métropolitain de Césarée. L'ensemble des bâtiments du monastère est entouré d'une forte muraille, et l'intérieur contient, outre les églises et les habitations des moines plusieurs corps de bâtiments destinés à loger des pèlerins. Toutes les parties de l'ancienne basilique affluent dans ce monastère à l'occasion des fêtes de l'année.

Les assistants à la fête de saint Georges, qui se célèbre avec la plus grande solennité, et nous pûmes admirer la richesse des vêtements de l'évêque et des prêtres, qui ont conservé tous les usages de l'ancienne Église. Les costumes des assistants n'étaient ni moins riches, ni moins curieux; la coiffure des hommes est des plus variées; leurs vêtements pendent en longues tresses de glands d'argent, de pièces de soie et de coquillages. Leur front est orné d'un petit diadème de sequins et leur tête est surmontée d'une coiffe qui tantôt prend la forme d'un turban, tantôt d'un kalpack ou d'un simlari. Leur taille est soutenue par une large ceinture d'argent, dont les anneaux en ronde bosse sont artistement ciselés; leur vêtement consiste en un drap presque toutes de couvres et ornées de broderies.

Les environs du monastère offrent une vue des plus agréables et les rochers sont couverts de cascades tombant sur des rochers couronnés de verdure; le lieu nommé Pacha tchesmé est un vallon de la Suisse. Mais ce qui nous intéresse particulièrement à cette occasion sont les églises et les innombrables sépultures taillées dans la roche. La tradition est ici d'accord avec l'histoire des lieux. Dès les premiers siècles du christianisme, les anachorètes se retirèrent dans ces lieux inaccessibles. C'est en souvenir de ces cénobites que le couvent de Surp Garabed a été fondé.

Cette petite église est creusée dans un tuf jaune très-homogène, composé de cendres volcaniques agglomérées; elle n'a souffert aucune dégradation, mais tout l'ouvrage est fait avec la plus grande simplicité. Le plan a de l'analogie avec celui des basiliques.

La nef a six mètres de long sur trois mètres de large; les murs latéraux paraissent soutenus par des pilastres portant des arcades; mais tout l'édifice étant monolithe, cette décoration n'est là que pour rappeler les monuments construits.

Au fond de la nef se trouve l'abside, qui est de forme circulaire, au milieu s'élève l'autel, qui fait partie de la roche même, et qui n'est aujourd'hui qu'un simple massif.

La voûte de l'église est en ceinture surbaissée; toute cette construction est de la plus grande simplicité, aucun ornement, aucune peinture ne la décore; une porte pratiquée dans la seconde arcade du côté droit conduit dans une autre chapelle, qui est à peu près de la même forme que la basilique, et dans la petite abside on a ménagé aussi un autel.

Ces chapelles ne recevant de jour que par la porte sont assez obscures; dans la chapelle du fond on ne pouvait officier qu'à la lumière des cierges.

Il serait difficile d'assigner l'âge positif de ce monument que nous sommes disposés à regarder comme un ouvrage du troisième siècle.

A une distance de trois kilomètres environ de cette église, dans une vallée dont il serait difficile de déterminer la position exacte, car elle ne porte dans le pays aucune désignation spéciale, on observe un autre groupe d'églises qui est le plus important de cette région. Tous ces monuments n'ont dans le pays aucune dénomination particulière; on les connaît sous le nom général de Mahars, les grottes, kilicé, les églises.

Ce monument, qui a une importance réelle, déjoue toutes les suppositions que l'on pourrait faire à son sujet, car il

est clair qu'il a dû être fréquenté par une nombreuse société chrétienne, et cependant il n'existe aucun emplacement possible de village ou de ville dans les alentours, et rien ne peut faire connaître par quelle population il était fréquenté.

L'entrée de l'église s'annonce par un large portique de trois arcades à plein ceintre supportées par deux colonnes massives. Les chapiteaux, bien que très-ruinés, se rapprochent de la forme du dorique.

La corniche est composée d'un simple bandeau. Ce portique a cinq mètres environ de long sur trois mètres de profondeur. A droite et à gauche du portique, sont deux chambres carrées, dont la destination n'est pas indiquée. Il faut voir dans ce portique un principe du Narthex, qui fut plus tard une annexe indispensable des églises byzantines. C'est là que se tenaient les catéchumènes et les pénitents auxquels l'entrée de l'église était temporairement interdite.

Une porte carrée placée au milieu du portique donne accès dans une première chapelle; à son extrémité est un abside circulaire avec un autel ménagé dans la masse du rocher. Cette chapelle est voûtée en berceau, les parois sont ornées de quatre pilastres.

La masse de rocher qui sépare cette chapelle de la grande église a une épaisseur de 1^m55. Le côté droit de la cha-

A l'extrémité de la nef, dans un enfoncement qui a deux mètres environ de large, on creusa un puits qui s'élève jusqu'à la surface externe du rocher, et qui forme un canal de ventilation, on établit ainsi dans cette grotte un courant d'air, au moyen duquel les assistants pouvaient y séjourner indéfiniment.

Les églises de ce genre sont assez nombreuses dans la contrée, mais elles présentent toutes à peu près le même aspect. Une raison assez plausible nous fait pencher pour placer leur exécution dans la période du troisième au quatrième siècles, alors que le christianisme, bien que répandu et déjà florissant en Asie, n'avait pas encore une existence légale, et était traversé par de terribles persécutions.

A partir du règne de Constantin les édifices de ce genre n'avaient plus de raison d'être; les chrétiens maîtres du pouvoir n'avaient pas besoin de cacher leurs temples dans les entrailles de la terre.

Ces ouvrages dont le caractère chrétien est incontestable, nous servent aussi de base pour établir que tous les monuments monolithes de cette partie de la Cappadoce sont dus aux travaux des chrétiens. D'abord parce qu'il y en a un grand nombre qui portent la marque du christianisme, ensuite parce que l'on ne saurait supposer que les disciples du Christ aient été s'établir au milieu des tombeaux des païens.

qu'il faut pour passer la vie ma-
Dans l'intérieur, une **excava-**
armée par une arcade **contenait**
e repos que le solitaire **couvrait**
atte; quelques chambres **présen-**
me les traces de véritables che-

ait que le climat de la Cappa-
t remarquable par sa rudesse,
ran Basiliscus exilé au milieu de
avec sa femme et ses enfants y
de froid, ces infortunés n'ayant
ressource que de se serrer les
entre les autres pour se ré-
(1).

qu'un cénobite avait vécu de
années dans une pareille re-
que la renommée de sa sainteté et
vertu s'était répandue dans la
après la mort du solitaire sa
e restait encore comme un sou-
ber aux chrétiens; cette demeure
nvertie en chapelle funèbre, que
toriens ecclésiastiques des pre-
ciècles désignent sous le nom de
um ou église consacrée à un

Si le corps du saint avait pu
rueilli, il était pieusement ense-
ns la grotte même, et bien sou-
tte grotte devenait pour d'au-
rétiens un lieu de sépulture dé-

reconnait dans les chambres voi-
e l'entrée des dispositions pro-
l'habitation, mais au fond est
une petite chapelle, qui a
cette demeure en un lieu de
et de sépulture. Dans un enfon-
en forme d'arcade était déposé
du défunt le plus révééré, au-
et à l'entour sont creusées des
ou couloirs destinés à recevoir
ps. Si nous n'avions que ce mot
pour appuyer notre opinion, il
possible de la contredire, mais
etrouverons dans d'autres lieux
appadoce une infinité de grottes
bles portant évidemment le ca-
d'ouvrages chrétiens.

rocope, *Bell. Vandal.*, ch. VII, § 5,
passait vers l'an 478.

CHAPITRE XXIV.

LES PRÉFECTURES DE LA CAPPADOCE, DIVISIONS DU PAYS DANS L'ANTI- QUITÉ.

La destruction de la puissance perse
en Asie Mineure ne fut pas tellement
complète que tout ce qui rappelait les
dominateurs orientaux fût en même
temps proscrit ou abandonné. Les ma-
ges avaient su conserver leur pouvoir
au milieu des révolutions qui signa-
lèrent le partage de l'empire d'Alexan-
dre, et les formes de l'administration
de Darius furent en grande partie con-
servées par les nouveaux rois. Le par-
tage de la Cappadoce en dix stratégies
ou préfectures ordonné par les prédé-
cesseurs d'Archelaüs et adopté par ce
prince est une imitation de la division
du grand empire des Perses en satrap-
pies.

Strabon nous a conservé les noms de
ces dix préfectures et nous fait con-
naître leur position respective.

Il en place cinq près du Taurus, la
Mélitène, la Cataonie, la Cilicie, la
Tyanites, et la Garsauritis (1), et cinq
dans l'intérieur : la Laviniasène, la
Sargarausène, la Saravène, la Chama-
nène, et la Morimène. Ces préfectures
furent ensuite portées à douze par l'ad-
jonction des districts de Castabala et
de Cibystra, qui s'étendaient jusqu'à
Derbé en Lycaonie et une portion de la
Cilicie-Trachée aux environs de l'île
d'Élcroussa.

La plus grande et la plus florissante
de ces provinces était la Cilicie, au mi-
lieu de laquelle était la ville de Mazaca,
capitale de toute la Cappadoce; il faut
la distinguer des deux provinces mari-
times du même nom; elle fut néan-
moins peuplée par les anciens Ciliciens.
Du temps d'Homère et même, au qua-
trième siècle avant notre ère, les Cili-
ciens étaient maîtres de toute cette con-
trée, qui échappa à la domination assy-
rienne à la suite des révolutions suc-
cessives, suscitées entre les Scythes, les
Mèdes et les Perses.

La préfecture de Cilicie est bornée

(1) Strabon, liv. XII, p. 534.

au nord par le fleuve Halys, à l'ouest par la préfecture de Garsauritis et au sud par les plaines de la Cataonie. Le caractère principal de la Cilicie est d'appartenir au plateau le plus élevé de l'Asie centrale, qui sert comme de base au cône gigantesque du mont Argée regardé par les anciens comme la plus haute montagne de l'Asie Mineure; comme caractère géologique, la Cilicie appartient tout entière à la formation ignée, et les nombreux volcans qui entourent la base de l'Argée ont donné issue à des masses de scories et de cendres qui ont formé de hautes falaises, tandis que toute la région au nord de l'Halys appartient au système argilo-calcaire, qui s'étend jusqu'aux monts Olgassus.

LE FLEUVE HALYS.

L'Halys, appelé aujourd'hui Kizil Irmak, le fleuve rouge, était célèbre chez les anciens non-seulement par les grands faits historiques dont il fut témoin, mais parce qu'il formait une limite déterminée entre les peuples d'origine asiatique et ceux qui étaient venus d'Europe. Hérodote suppose (1) que le fleuve prend sa source dans une montagne d'Arménie, traverse la Cilicie, et, tournant au nord, forme la limite entre la Paphlagonie et les Syriens Cappadociens.

Strabon place plus correctement les

vers le nord; sa rive droite baignait les districts de Diacopène et de Pinotène, deux cantons très-fertiles qui étaient contigus à la Ximène. Cette région correspond au district de Youzgatt; elle renfermait des mines de sel fossile d'où, selon Strabon, le fleuve Halys (1) tirait son nom (2).

Ces mines, qui sont encore exploitées, fournissent du sel à toute la province et leurs produits s'exportent sous forme de grands blocs dans presque tous les villages de l'Asie; elles sont situées à quarante-huit kilomètres au nord de Youzgatt près du village de Sarah Hamisch dans des roches de grès rouge. Les argiles et les marnes qui couvrent le sol sont d'une couleur rosâtre, et au moment des grandes pluies les eaux s'écoulant dans l'Halys donnent au fleuve une couleur rouge, d'où est venu le nom turc de Kizil Irmak.

Ses principaux affluents sont, sur la rive droite: le Delidjé Irmak, le Hachar sou et le Dehli Devrent; et sur la rive gauche: le Kara sou, le Sarimsacli sou, qui arrosent la plaine de Césarée. Dans la plus grande partie de son cours l'Halys coule dans un lit très-encaissé; mais arrivé dans les environs de Bafra, ses eaux gagnent en étendue ce qu'elles perdent en profondeur, et au moment d'entrer dans la mer Noire la largeur moyenne du fleuve est d'environ quatre-vingts mètres.

ns murailles, dont le château kide a été démantelé par les tures, de peur que les pachas, le velleité d'indépendance, ne se massent dans son enceinte, pour er, eux aussi, aux brigandages tout temps, ont désolé la Cap-

ne chacun des anciens peuples t établi leur pouvoir en Asie a prétention de rattacher à ses les origines obscures des villes ations, les Arméniens n'ont pas à la loi commune, et préten- ne la ville de Césarée, dont le imitif était Mazaca, doit sa fon- à l'un de leurs princes (1). Des is modernes ont cru y recon- e nom de la grande déesse des ociens, et la ville ne devrait son qu'à l'agglomération des tribus d'un centre religieux qui existait is les premiers siècles. Josè- en attribue la fondation à ls de Japhet. Philostorgus l'elle s'appela d'abord Maza, n de Mozoch, chef cappado-

e nous reste d'ailleurs pour r ces faits aucun texte positif, et ière mention qui soit faite de se trouve dans Strabon, qui précisément à l'époque où la oce fut réduite en province, et tique capitale avait déjà perdu a, pour prendre une dénominai- naine. La singularité de la po- de la ville, et les nombreux iènes volcaniques qui se mani- aux environs, avaient assez é l'écrivain grec, pour qu'il con- faire de cette ville une des- détaillée et remplie d'intérêt de vue géologique. Strabon ex- selon son opinion, l'absence e de murailles; mais, après nsidéré combien la contrée était à l'action des feux souterrains, le naturel de penser que la sé- personnelle des habitants devait r à ne pas s'enfermer dans une r fortifiée, pour qu'au moment mblement de terre, toujours

prévu, ils pussent au moins préserver leur vie par une fuite prompte et facile.

L'empereur Tibère, après avoir converti la Cappadoce en province, donna à la capitale le surnom de Césarée (1), en mémoire d'Auguste; le nom d'Eusébia, près de l'Argée, qu'elle portait pour la distinguer de Tyane, est là pour prouver que le culte des dieux lui donnait de l'importance. Tyané aussi était célèbre par son temple de Jupiter. Etienne de Byzance prétend que le nom grec de Césarée était Édesse la Parthénienne. Avait-elle eu quelques rapports avec l'antique Rhoa, de l'Osrohoène, qui fut longtemps soumise aux princes d'Assyrie? Mais du temps de Strabon, le nom de Mazaca était le plus employé, et cette ville était regardée politiquement comme la capitale de la Cappadoce (2).

« Elle est située, dit-il, sur un sol peu convenable pour le placement d'une ville; elle manque d'eau, et elle n'a pas été fortifiée par des murs, soit par la négligence des souverains, soit de peur que les habitants, se confiant trop aux murailles comme à une retraite sûre, ne se livrassent aux brigandages, favorisés par leur position sur une plaine parsemée de collines, d'où ils peuvent lancer des traits. »

Les antiques éruptions du volcan de l'Argée ont couvert à différentes reprises la plaine de Césarée de masses de cendres qui se sont agglomérées, et qui ont formé un sol composé de tufs, sur lesquels une végétation chétive n'a pu prendre racine qu'après l'espace de plusieurs siècles; c'est ce qui fait dire à Strabon : « Le terrain qui environne Mazaca est stérile et peu propre à être cultivé; quoique ce soit une plaine. Le fond en est pierreux et couvert de sable. »

Les tufs, qui sont d'une couleur grise et renferment des fragments de pierre ponce et d'autres minéraux, sont recouverts, dans quelques endroits, de laves de fusion sillonnées par des fentes profondes, dont les parois sont verti-

oise de Choren, I, XIII.
u. jud., I, chap. VI.

(1) Eutrope VII, 2. Festus Rufus, *Breviarium*, 2.

(2) Strab., liv. XIV, 643.

cales, et dont la largeur varie jusqu'à leur donner l'aspect de véritables vallées; ce sont, je pense, ces fissures qui, dans l'antiquité, donnaient naissance à des gaz inflammables; ce qui leur valut le nom de gouffres enflammés (1), et de plaines brûlantes. Ces vallées, dont on ne saurait expliquer la formation que par le retrait opéré par le refroidissement de ces grandes masses fondues, affectent des directions indéterminées, et ont quelquefois plusieurs kilomètres de longueur; mais le terrain supérieur est beaucoup moins stérile que dans l'antiquité, et le travail de quinze siècles a couvert la plus grande partie de la plaine d'une mince couche de terre végétale, qui produit de chétives moissons.

Soumise à la puissance romaine, Césarée voulut, comme les autres villes de l'Asie, se distinguer par son zèle pour le culte des empereurs et des dieux de Rome; des temples nombreux s'élevèrent, et Césarée sollicita et obtint le titre de Néocore, qu'elle inscrivit avec orgueil sur ses monnaies. Les historiens parlent d'un certain nombre d'édifices publics, d'hippodromes et de portiques, qui prouveraient qu'on chercha aussi à introduire les mœurs romaines, et, sous Ariarathe, elle devint un lieu de séjour pour les savants (2).

Néanmoins, sous toute la période romaine, Césarée resta sans importance et toujours en lutte avec la nature ingrate de son territoire. Le christia-

rien par Sapor, en 268, Césarée comptait une population de quatre mille habitants. Le roi de Perse pris Malatia, marcha droit sur Césarée après avoir pillé toute la Mésopotamie et la Cilicie.

Tarse fut réduite en cendres, cavalerie perse, franchissant le Taurus, vint avec le reste de l'armée mettre le siège devant Césarée. Démétrius avait été nommé gouverneur paléstinien. Ce brave citoyen organisa la défense qui suspendit pendant quelques temps la ruine de la place, et les Perses n'eussent été infailliblement repoussés si un traître ne leur eût offert des moyens de vaincre la garnison romaine (3). Démétrius se fit joindre par les Perses, qui avaient osé ne rien négliger pour s'emparer de la ville; mais tandis qu'il échouait avec un petit nombre de braves, plusieurs milliers de ses concitoyens enveloppés dans un massacre général. Les corps de ceux qui avaient été remplissés des vallées profondes les prisonniers emmenés en escadron périrent par centaines sur la route. Décidé à ne laisser derrière lui que le désert, Sapor ravageait les villes, portait dans ses États tous les habitants des villes conquises (4), et il serait à bout de ses sinistres projets, s'il n'avait pu dépeupler une province pour en anéantir une ville. Il y aurait eu à croire au contraire à l'exagération

ce les ermites et les religieux et introduit dans la Cappadoce la vie ascétique (1). Les étaient alors assez nombreux ; et lorsque, dans son esprit on, Julien voulut s'opposer à la religion chrétienne, ceux, qui avaient montré en faveur du nouveau culte un zèle assez ardent que les païens et les hérétiques abandonné son enceinte, ont une vive opposition, qu'il vaincre que par des mesures

Julien prit le prétexte de la destruction d'un temple de la Fortune pour subir à la ville entière un règlement des plus rigoureux ; elle fut inscrite dans le catalogue des cités, quoiqu'elle n'était que la métropole de la province ; elle porta le nom de Césarée, qu'elle avait eu sous Tibère, et voulut qu'elle reprit son nom d'Azaca ; Julien fit enrôler les habitants dans la milice du gouverneur, et les habitants, avec leurs familles, furent inscrits comme dans les autres villes. L'Ordre fut donné aux chrétiens de détruire le temple détruit, et la ville ne se fût pas armer si elle n'eût dû songer à des soins importants qui l'appelaient sur la

(2). Le règne de Valence, Césarée ne souffrit des mesures tyranniques de l'empereur, qui voulait supprimer en Cappadoce les doctrines de saint Basile, alors métropolitain de Césarée, prêcha avec véhémence, et les vrais principes de la foi chrétienne adoptés au concile de Nicée. L'empereur, ne pouvant vaincre la générosité de l'évêque, s'en vengea dans la province en la divisant en provinces, et en donnant à Tyane le titre de métropole de la seconde Cappa-

doce. La situation de Césarée comme place de commerce attirait de toutes les régions de l'Asie une population nombreuse, mais la ville était hors de la défensive contre les atta-

ques du dehors et surtout des Perses qui pendant tout le règne de Justinien menaçaient et souvent attaquaient les villes frontières de l'empire.

Dominée par une suite de monticules dépendant du mont Argée, la ville était incessamment exposée aux traits d'une armée d'invasion.

Justinien prit soin d'établir un système de défense qui est décrit en ces termes par Procope (1) : « Il y avait plusieurs hauteurs fort éloignées les unes des autres, que ceux qui ont bâti la ville ont voulu enfermer, de peur que les assiégeants n'en tirassent de l'avantage, et ainsi ils ont augmenté le péril en pensant pourvoir à la sûreté. Ils ont enclos des rochers, des jardins, des pâturages, qui sont depuis demeurés dans le même état, et dans lesquels on n'a point construit d'habitations ; de sorte que les maisons sont éloignées les unes des autres et ne peuvent se porter mutuellement secours. De plus, la garnison était toujours insuffisante eu égard à l'étendue, et les habitants manquaient de moyens d'entretenir leurs murailles. Justinien fit abattre une partie de ces murs afin d'en réduire l'enceinte à une juste grandeur, qu'il a fait bien fortifier et où il a établi une bonne garnison. »

Ce passage de Procope devient encore plus clair après l'inspection des lieux : chacun des monticules qui entourent la ville, et notamment la montagne de Saint-Basile, que les Turcs appellent Ali dagh, était couronné par un fortin, on y voit encore des traces des anciennes fortifications ; mais cette ligne de forts détachés formait un circuit de plus de dix kilomètres ; c'est ce système de défense que Justinien changea radicalement.

Il résulte du document rapporté plus haut que la fondation du château actuel de Césarée doit être attribuée à Justinien, et non pas aux Seldjoukides : ces princes n'ont fait que le réparer.

L'antique Césarée n'existait pas positivement à la place de celle d'aujourd'hui : elle était bâtie à un quart de mille à l'ouest de la ville moderne, et

lemont, *Mém. ecclés.*, t. IX, même, liv. V, chap. IV.

(1) Procope, *de Edificiis*, liv. V, chap. 4.

par conséquent plus rapprochée de l'Argée. On observe quelques ruines appelées par les habitants Eski-Kaisaria, l'ancienne Césarée. Les murailles, qui ont tout le caractère de constructions byzantines, sont faites en blocage, avec une alternance de lits de briques; le principal édifice a sans doute appartenu à des thermes, si j'en juge par les nombreux conduits d'eau en terre cuite qui sont engagés dans la muraille.

Au sud des ruines, on voit, entre deux éminences, ou pour mieux dire sur la pente de la colline, une dépression de terrain longue d'environ deux cents mètres, couverte de gazon, et préparée en quelques endroits pour recevoir des plantations qui en changeront entièrement la physionomie (1). Il est hors de doute que ce sont les vestiges de l'ancien cirque de Césarée. Je trouvai aux environs quelques fragments de marbre, qui furent pour moi comme un indice des causes de la destruction totale de ce monument. Que les temples aient complètement disparu sous la vindicte des nouveaux chrétiens, cela se conçoit d'autant plus qu'ils avaient été plus persécutés pour leur foi nouvelle; mais il faut attribuer un autre motif à la destruction d'un monument qui, au point de vue du goût des Cappadociens pour tout ce qui tient à l'équitation, devait être assez fréquenté. Mais si le marbre était employé dans cet édifice, sa destruction s'explique naturellement par

Ces églises étaient tombées a main dévastatrice des Turcomans sous la conduite de Alp-Arslan, de Togrul-Beg, s'emparèrent de sarée en 1024; les richesses que nait l'église de Saint-Basile furent persées, et tous les objets d'art détruits. On remarquait particulièrement la chasse du saint, chef-d' d'orfèvrerie, avec des émaux inc de perles; l'historien Mirkhond laissé la description (1). Le trop plus recherché des conquérants ques, les portes, n'échappèrent p rapacité d'Alp-Arslan; les deux ba furent enlevés et envoyés au sult Perse. On ne peut s'empêcher rappeler l'Écriture sainte, dont les traditions se perpétuent en même chez les musulmans, qui connaissent aussi l'Ancien Testa il semble que Samson, en enl les portes de Ghaza, ait toujou le héros modèle de ces conquér qui l'imitent encore après trenti cles (2).

Si l'on en juge par l'état des m ments, la ville actuelle a été trans au lieu qu'elle occupe aujourd'hi les premiers temps de l'occupation sulmane. Le château, est assez pour offrir un asile à un assez nombre de familles. Tous les bazar khans et les tekés sont groupés à tour : c'est le centre de la ville m mane. Le défaut de matériaux lég

isse d'argile battue. Cette manière d'âtr donne à la ville un aspect de re qui contraste avec l'élégance des quartiers où demeurent les négociants. Le palais du pacha n'offre pas plus grande régularité : c'est une cour entourée de portiques donnant accès aux différents bureaux et à celle de réception (1).

CHAPITRE XXVI.

MONUMENTS RELIGIEUX.

En loin de ce palais, se présente un emplacement occupé par les monuments religieux et par les cimetières. Les musulmans ont conservé une coutume invariable due à leur loi religieuse, celle de confier les morts à la terre et de disposer la sépulture perpendiculairement à l'axe de la mosquée, c'est-à-dire à l'Orient. Aussi ne voit-on jamais les Turcs emprunter d'anciens tombeaux ou imiter les sépultures taillées dans le roc. La sépulture la plus en usage est une simple dalle de pierre, aux extrémités de laquelle sont plantées des colonnes, portant généralement des inscriptions en langue arabe. Les sépultures de Césarée offrent cette particularité, que le tombeau est ordinairement couvert par un soubassement en forme de sarcophage, et que les extrémités sont circulaires. On rencontre beaucoup de monuments de ce genre dans la haute Arménie et dans les vallées de l'Araxe; ils sont sans doute empruntés aux Arméniens, mais il y a bien de doute que c'est la plus ancienne forme de tombeaux musulmans que l'on rencontre dans ces con-

trées. Les princes, les oulémas et les personnes célèbres par leur sainteté ou leur savoir, obtiennent ordinairement le privilège d'une chapelle sépulcrale. Le caractère de ces petits monuments varie singulièrement dans tous les pays soumis à l'islamisme : ils présentent à eux seuls une série d'échantillons des plus nouvelles et des plus sé-

culentes. Depuis le marabout, composé d'un dôme supporté par quatre colonnes, qui abritent les restes d'un scheik du désert, jusqu'à la chapelle de marbre, enrichie de grilles dorées et d'ornements peints à l'italienne, dans laquelle le sultan Mahmoud a reçu la sépulture, on voit successivement s'introduire l'influence persane, arménienne et byzantine, qui se plie, il est vrai, aux exigences de l'ornementation arabe, mais n'en conserve pas moins son type primitif. Une grande vallée, qui s'étend de la ville jusqu'à la montagne appelée Ali dagh, offre encore un certain nombre de ces chapelles sépulcrales; il en existe aussi dans la ville : elles ont toutes la forme octogone, et sont couronnées par une pyramide d'un même nombre de côtes. Ce style n'a rien en lui-même d'arabe ni de turc; aussi les habitants de Césarée, dans l'ignorance où ils sont de l'origine de ces édifices, les attribuent aux monarques persans. C'est tout ce que Pococke lui-même a pu savoir touchant ces tombeaux. Les Turcs avaient sans doute dans l'idée d'en faire remonter la fondation aux Sekjoukides persans, car il y a bien longtemps que la mémoire des Sassanides est tout à fait effacée. Mais cette hypothèse n'est pas satisfaisante, et rien dans l'art des Seldjoukides persans n'a pu les conduire à cette construction, sinon leurs rapports avec les peuples arméniens; circonstance qui, à cette époque, m'était complètement étrangère, comme elle l'était à Pococke. Mais dans mon voyage d'Arménie, observant l'architecture des monuments de Kars, d'Ani et d'Erzeroum, je fus singulièrement surpris de retrouver dans l'architecture des princes Bagratides le type de ces tombeaux cappadociens qui sont restés circonscrits au pays soumis pour un temps à la puissance arménienne.

CHAPITRE XXVII.

MOSQUÉE ET TOMBEAU DE MOUEN.

La grande mosquée de Césarée, qui remonte au milieu du quatorzième siècle, a été élevée à la mémoire d'un

(1) Voyez la planche représentant la ville de ce et le mont Argea. (Pl. 54.)

saint du nom de Houen ; il était compagnon de Hadji-Baïram et fondateur d'un ordre de derviches. C'est au retour de la Mecque qu'il donna les plans de cette mosquée, dont le caractère n'a pas d'analogue dans l'Asie Mineure, mais qui a des rapports extrêmement frappants avec celles de l'Égypte et de l'Arabie. L'édifice est de forme carrée, entouré d'un mur épais et flanqué de tours circulaires ; une porte d'une rare élégance conduit dans la partie appelée par les Turcs *harem*, ou lieu fermé : c'est le pronaos des anciens temples, le cloître des églises chrétiennes. Ce vaste portique a une cour intérieure disposée tout à fait comme l'atrium des Romains ; les arcades sont tant soit peu surhaussées en forme de fer à cheval. Cet arc, dont l'origine a été souvent cherché par les hommes qui s'occupent de l'histoire des constructions, a été fréquemment employé en Espagne par les khalifes de Cordoue, et se retrouve dans l'architecture moderne de tous le pays de Moghreb, le Maroc et l'Algérie, tandis qu'il est délaissé depuis le seizième siècle, dans la Turquie, où il a été remplacé, soit par l'arc ogival à tiers-point, soit par l'arc plein-cintre surhaussé par le moyen de tangentes. Cette observation superficielle a suffi pour faire donner à l'arc en fer à cheval le nom d'arc mauresque. Néanmoins, une église du dixième siècle, qui se trouve au village de Dighour, porte dans sa façade des arcades en fer

chasse de décoration a été réservé pour la porte et pour le tombeau du fondateur, placé dans une petite cour à l'angle du portique. Cette chapelle ou turbé est élevée sur un soubassement formé par des encorbellements de style arabe, qui n'ont pas de nom dans notre architecture ; ils sont engendrés par une suite de polygones dont les projections forment une infinité de petites niches variées à l'infini, mais toutes soumises à une loi géométrique assez simple.

Les huit faces du tombeau sont formées par des arcades ogivales, et les angles sont renforcés par des colonnes soutenant un entablement du même style que le soubassement ; l'édifice est couronné par une pyramide. A côté de la mosquée s'élève un medrecé formé d'une cour intérieure, autour de laquelle sont les chambres des étudiants. Cet ensemble d'édifices est le seul qui ait un caractère monumental.

La population de Césarée se compose de Turcs et d'Arméniens, les familles grecques sont peu nombreuses. D'après un recensement qui se faisait pendant mon séjour à Césarée pour établir un nouvel impôt on comptait :

Maisons Turques.....	10,000
— Arméniennes...	1,500
— Grecques.....	400
Maisons.....	11,900

Ce qui représente une population de soixante mille âmes.

le Pont-Euxin et celle d'Issus. »
 gouffres ignés que Strabon si-
 lons la plaine de Césarée n'é-
 que la conséquence de la nature
 que de cette montagne qui, dans
 ter siècle de notre ère, donnait
 naissance à des feux souter-

gée était couvert de forêts où
 et s'approvisionner les habitants
 rée, mais non sans courir cer-
 ques, le sol de la montagne étant
 ible de s'affaisser sous le poids
 nmes et des bêtes de somme,
 nbaient dans des gouffres en-
 s; mais ceux qui connaissaient
 prenaient les précautions néces-
 our éviter ce danger.

essus de la couche ignifère il y
 a terrain imbibé d'eau froide,
 sans doute de la fonte des
 qui entretenait un gazon abon-
 t les eaux se réunissaient en la-
 ou marais, d'où il sortait des
 pendant la nuit (1).

volcans de Césarée sont, pour
 ire, la limite du grand phéno-
 e la rupture de l'écorce de la
 lle d'Asie, qui commence à
 passe par Kara hissar, et se ter-
 Césarée. En allant plus avant
 et jusqu'à l'Euphrate, on trouve
 des indications d'épanchements
 mais aucun de ces soulèvements
 uables comme ceux que nous
 u occasion de signaler.

rupture du sol de la plaine de
 a donné naissance aux roches
 ques, qui sortaient sous forme
 et coulaient lentement sur le sol,
 se refroidissaient.

ocean du mont Argée avait un
 tre caractère; il a certainement
 entre de véritables éruptions qui
 si des laves, des pépérites ou cen-
 les trachytes et des basaltes. On
 jour d'hui que la force expansive
 ptions volcaniques n'est pas il-
 et qu'elle cesse lorsque la masse
 tances accumulées a formé une
 ne d'une certaine hauteur; en
 , il n'y a que les volcans jeunes
 ment naissance à des éruptions.
 ne laisse plus épancher que des

laves, sans donner lieu à des éruptions :
 cela tient aux forces élastiques de l'in-
 térieur du globe, qui trouvent une ré-
 sistance dans la hauteur où elles de-
 vraient élever la matière éruptive.

Il arrive alors que des commotions
 terribles fendent les flancs de la mon-
 tagne, et les liquides enflammés se font
 jour par ces fissures pour former, sur
 les flancs de l'ancien cratère, d'autres
 volcans secondaires. C'est ce qu'on peut
 observer sur les flancs de l'Etna, et c'est
 ce qui a eu lieu récemment dans l'érup-
 tion du Vésuve.

Ce phénomène géologique est bien
 apparent au mont Argée; le grand
 cône s'élève d'une manière régulière;
 son sommet est composé de basaltes,
 de trachytes, et de roches ignées an-
 ciennes.

Ses flancs supportent une quantité de
 monticules réguliers qui sont eux-
 mêmes autant de volcans secondaires
 qui se sont formés quand la hauteur du
 grand cône a opposé un obstacle à l'é-
 ruption des laves par le sommet. Deux
 de ces volcans secondaires ont formé de
 véritables montagnes : c'est Ali dagh
 d'une part et Ilan dagh, la montagne
 des serpents, de l'autre.

La croûte solide du globe n'étant que
 de quarante cinq kilomètres, et le des-
 sous étant formé de matières en fusion
 pâteuse, on conçoit que cette masse
 énorme de matières qui forme le massif
 de l'Argée ait dû diminuer considéra-
 blement l'épaisseur de la croûte solide;
 aussi le territoire de Césarée fut-il de
 de tout temps exposé aux tremble-
 ments de terre, et de nos jours, la ville
 de Césarée éprouva de notables dom-
 mages à la suite d'un pareil événement.
 Cependant l'histoire moderne ne men-
 tionne aucun fait relatif à une éruption
 ignée, quoique les laves de la plaine pa-
 raissent d'une nature semblable aux la-
 ves du Vésuve.

Le dernier tremblement de terre eut
 lieu le 1^{er} août 1835, deux heures avant
 le lever du soleil; la terre trembla; plu-
 sieurs minarets et un grand nombre de
 maisons s'écroulèrent; six à sept cents
 personnes furent tuées; les villages des
 environs souffrirent également.

Le massif du mont Argée couvre une
 surface de dix myriamètres carrés, soit

Strabon, liv. XII, p. 538.

de Lézardon. (ASIE MINEURE.) T. II.

26

trente-deux kilomètres d'Ali dagh à Ingé sou, et trente-six kilomètres de Césarée, à Everek.

Vu du côté de Césarée, le mont Argée, Erdjisch dagh, se présente comme une montagne à double sommet, dont le tiers supérieur est couvert de neiges éternelles. La base est formée par des tufs et des laves tendres.

Mais du moment que l'on commence à monter, on aperçoit dans les ravins des fragments de basalte et de porphyre qui annoncent que les régions supérieures ne sont pas formées de roches aussi récentes.

Du côté du nord, la montagne d'Ali dagh est séparée de l'Argée par une large vallée; son élévation au-dessus de la plaine ne dépasse pas quatre cents mètres, la roche de porphyre qui la compose est tellement compacte que la plus chétive végétation peut à peine s'y attacher au commencement du printemps; toute la pente septentrionale du mont Argée est dépourvue de bois, quoiqu'elle ait été couverte de forêts dans l'antiquité. Ce qui les a détruites, ce n'est pas le manque de terre végétale, mais ici comme partout en Asie Mineure le mauvais aménagement des bois et l'incurie des habitants ont anéanti cette source de richesses. Toutes les eaux de cette partie de la montagne se réunissent en un ruisseau qui arrose la plaine de Césarée et se jette dans la rivière de Sarimsac; son affluent supérieur passe à Sura Garbed et s'an-

une pleurésie dont il mourut. Il est enterré dans l'église grecque du village d'Endourlouk. Mais les Grecs restaient convaincus qu'il était mort étouffé par le manque d'air, et nul n'aurait voulu m'accompagner, quand même ma santé m'eût permis de tenter l'entreprise. Je me contentai d'examiner la nature des roches à la base du volcan, et de recueillir quelques fragments détachés du sommet et roulés dans les eaux du torrent. Les laves de fusion proprement dites, celles qui forment de véritables coulées, ne dépassent pas le tiers inférieur de la montagne; elles alternent avec les tufs et les scories terreuses qui composent la surface de quelques dômes. Les tufs atteignent une hauteur encore moindre, et, dans les parties qui présentent des ruptures verticales, on reconnaît au-dessous des roches le basalte noir, identique avec celui d'Albano, qui est employé pour paver la ville de Rome. En remontant le ruisseau nommé Délitchai, qui passe à Zinzidéré, on ne trouve plus dans son lit que des rochers, qui forment des masses compactes sans coulées apparentes, comme les trachytes et les porphyres.

En 1837, M. Hamilton (1) parvint à exécuter l'opération difficile de l'ascension de l'Argée. Traversant les contreforts orientaux de la montagne, il s'éleva insensiblement jusqu'au village d'Everek keui, situé sur la côte méridionale du mont Argée, et à six heures

CHAPITRE XXIX.

INGÉ SOU. — LE MÉLAS.

plus que des roches trachytiques et du porphyre. La neige qui, du côté de Césarée, descend au mois d'août jusqu'au pied du cône, se présente du côté du midi en moindre abondance, et toute la pente de la montagne est beaucoup moins abrupte. La hauteur calculée barométriquement par M. Hamilton est de 3061 mètres. Du côté de l'ouest, la montagne présente une déclivité beaucoup plus rapide; et en franchissant les pentes inférieures pour se diriger vers Ingé sou, on laisse à sa gauche de hauts rochers, dont la surface est tout à fait verticale, et qui de loin paraissent inaccessibles. La coupe du mont Argée, envisagée du côté du nord-ouest, se présente comme une suite de cônes, dont la hauteur diminue successivement jusqu'au niveau de la plaine. De ce côté, on observe beaucoup de laves de fusion qui recouvrent les tufs. Les eaux du versant occidental du mont Argée se réunissent pour former un ruisseau qui coule au milieu de vallons, tantôt riches et cultivés, tantôt sauvages et incultes. Dans ces vallées, les rochers s'élèvent verticalement et semblent avoir été rompus par un tremblement de terre.

Une seconde ascension du mont Argée fut exécutée le 15 août 1848 par M. P. de Tchihatcheff, qui alla camper au bord même du cratère et put observer le singulier phénomène que présente la fonte de la neige au moment du lever du soleil. Les blocs du porphyre entraînés dans l'abîme roulent avec fracas et ces avalanches de roches n'étaient pas sans danger pour l'observateur. Il constate que la seule route praticable pour arriver au sommet de la montagne est par Everek keui, c'est la route qu'avait suivie M. Hamilton. Les observations barométriques faites par M. de Tchihatcheff lui ont donné 3841 mètres pour hauteur absolue de l'Argée, la plaine du Césarée étant à 1084 mètres (1).

(1) Tchihatcheff, *Asie Mineure, Géographie physique*, p. 482.

Le voisinage des eaux courantes est si important pour l'agriculture dans ces contrées brûlantes, que malgré l'insalubrité de la plaine de Césarée de nombreux villages sont groupés sur les bords des rivières qui l'arrosent. Elles prennent toutes naissance sur les versants septentrionaux du mont Argée, et sont alimentées principalement par la fonte des neiges : c'est assez dire qu'elles ont le caractère des torrents, s'engouffrent considérablement pendant l'été et s'épanchent en marais qui engendrent à l'automne des fièvres intermittentes. La rivière de Sarimsak, de l'ail (1), prend sa source près du village du même nom, traverse la plaine dans toute sa longueur, et recoit avant d'atteindre l'Halys un cours d'eau secondaire appelé par les turcs Kara sou, l'eau noire. C'est l'ancien Mélas, dont le nom grec a la même signification.

Un passage de Strabon relatif à cette rivière a dans ces derniers temps attiré l'attention des géographes, et donné lieu à d'intéressantes discussions. Il est bien démontré aujourd'hui que le Mélas ou Kara sou se jette dans l'Halys, et non pas dans l'Euphrate; c'est une erreur qu'il importe de rectifier dans le texte de Strabon.

Le Mélas prend sa source au pied de la montagne, à quarante stades ou sept kilomètres et demi à l'ouest de Césarée. Strabon ajoute : « Comme ses sources sont au-dessous du niveau de la ville, il devient inutile à ses habitants, il leur est même préjudiciable parce qu'il corrompt l'air pendant l'été en se répandant en marais et en étangs. Les eaux nuisaient à l'exploitation d'une carrière de pierre à bâtir voisine de Mazaca. »

Le roi Ariarathe ayant eu l'idée de faire boucher une issue étroite par laquelle passait le Mélas pour aller se jeter dans l'Halys (2), convertit en un lac toute la plaine de Césarée. Ce prince y avait fait pratiquer des îles dans les-

(1) Ou dit : Sarimeak et Sarimouak.

(2) Le texte porte par erreur l'Euphrate. Strabon, XII, 538.

quelles il se livrait au plaisir de la chasse; mais le Mélas ayant rompu ses digues inonda une partie du territoire, et en grossissant outre mesure le fleuve Halys, causa de notables dommages aux Galates, qui citèrent Ariarathe devant les Romains, et se firent allouer une indemnité de trois cents talents (1). La nature des lieux est parfaitement d'accord avec le fait mentionné par Strabon, et les observateurs qui ont visité les bords de l'Halys ont reconnu l'issue étroite dont il est fait mention et qui peut être fermée par une digue.

Les sources mêmes du Kara sou ou Mélas ont été reconnues par M. de Civrac dans les collines situées à la base septentrionale du mont Argée; l'une sort de terre avec abondance, les autres sont plus éloignées et étaient inaccessibles à cause des marais qu'elles forment; ces marécages, presque tous couverts de roseaux, s'étendent à plusieurs kilomètres dans la plaine; une ancienne chaussée a été pratiquée au milieu. Près du village d'Ambba, situé au nord-ouest de Césarée, on trouve une route pavée et successivement trois ponts en pierre construits sur les marécages. Le Kara sou reçoit un nouvel affluent, qui grossit considérablement le volume de ses eaux, et passe sous un pont de sept arches, preuve de l'importance de la rivière à certaines époques de l'année, et va se jeter dans l'Halys. Les eaux de cette rivière entraînent avec elles une quantité de limon noirâtre qui motive le nom qu'on

sou coupe la route de Césarée à Ingé sou; il est à peu près praticable pendant l'été. Son étendue est de huit kilomètres de l'est à l'ouest et de quatre du nord au sud.

DE CESARÉE A INGÉ SOU.

La route de Césarée à Ingé sou suit les pentes du mont Argée, et à douze kilomètres de cette ville rencontre le grand marais de Salzik engendré par les deux rivières; de nombreux troupeaux y paissent pendant l'été, mais il est impraticable quand la fonte des neiges grossit les rivières; c'est dans ce marais que le Mélas rejoint le Sarimsak; une antique chaussée traversait ce marais: c'était la grande route de Césarée à Iconium.

Les pentes occidentales du mont Argée sont moins abruptes que celles du nord; elles servent, comme ces dernières, de base à des monticules arrondis qui ne sont autre chose que des volcans secondaires. On remarque à la base de larges coulées de laves de fusion; la plaine est couverte, comme celle de Césarée, d'une couche épaisse du tuf volcanique qui peut être exploité comme pierre à bâtir.

La petite ville de Ingé sou est à trente-six kilomètres sud-ouest de Césarée, elle est construite, au fond d'une enceinte de rochers et n'a que deux entrées par une vallée étroite; les flancs de la montagne sont à pic, et l'on voit l'é-

ircals et qui étaient déjà en usage l'antiquité sous le nom de périss; Horace nous peint une courtisui pleurée sa chaîne et ses périss qu'on lui a volées (1).

is l'enceinte même de la ville, on contre que de faibles débris de ments byzantins; mais les collines es renferment de nombreuses exons qui prouvent que ce lieu fut dans l'antiquité. Ces cavernes le plusieurs sortes : les unes sont nement d'anciens tombeaux conteu des lits funèbres ou des sarco; les autres se composent de plu-chambres, et ont certainement d'habitation. Si dans quelques-elles on trouve quelques faibles s de l'art grec, la majeure partie e aucun caractère qui permette éterminer l'époque. Les portes de rottes sont presque toujours plans symétrie à des hauteurs indé-ées; elles sont presque toutes en de pylônes, c'est-à-dire plus larges bas que d'en haut, et précédées estibule ouvert couronné par un t. Tous les observateurs qui ont uru la Cappadoce depuis plusieurs s sont d'accord sur ce fait qu'une tion nombreuse a, dans une pé-qui ne peut être déterminée, ha-es réduits taillés dans le roc. Ce sans doute ces tombeaux que les diociens fouillaient pour recueillir pouilles des morts; nous n'avons pu obtenir aucune notion sur la verte d'un tombeau intact faite s jours; jamais nous n'avons vu jet, vase, armure ou médaille qui mettre sur la trace des popula-qui ont creusé ces tombeaux; les res chrétiennes, les croix sculptées quelques chambres sont les seuls e que nous ayons rencontrés et us autorisent à conclure que ces s sont les ouvrages des chrétiens. route d'Ingé sou à Urgub suit les de la petite rivière qui prend la ion du nord pour aller se jeter le marais Salzik : c'est une des es du Mélas. De nombreux jardins is d'arbres fruitiers égayent cette ; mais en remontant sur le plateau

on retrouve une région aride et déserte ; on fait ainsi vingt-quatre kilomètres jusqu'à Urgub.

CHAPITRE XXX.

URGUB.

La grande route de Constantinople à Antioche par Eski cheher ou Dory-læum passait par les villes que nous avons mentionnées, de Nyssa, Saçana et Césarée. En se dirigeant donc de l'est à l'ouest, à partir de cette ville, on est presque certain de ne pas s'écarter de l'ancienne voie de communication, et, en effet, chacun des points de cette route est signalé par quelques débris antiques qui méritent plus ou moins d'attirer l'attention. Après avoir quitté la ville d'Ingé sou, on se trouve dans les terrains vagues formant des collines quelquefois assez élevées, et qui sont d'une nature volcanique, contemporaine de celle des montagnes d'Herkiilet. En effet, à quelque distance d'Ingé sou, en suivant le cours du ruisseau qui traverse la ville, on perd bientôt de vue les rochers de pierre ponce et de tuf dont la formation est si bien caractérisée.

Nous marchâmes pendant un certain temps dans un pays accidenté et complètement désert, jusqu'au moment où nous atteignîmes une grande vallée ou plutôt une vaste dépression de terrain, sillonnée par des ravins profonds; c'est ce qu'on appelle le territoire d'Urgub. Jamais la nature ne se présenta aux yeux d'un voyageur sous un aspect plus étrange. La petite ville qui donne le nom à ces vallées, est elle-même en-sévelie entre les flancs verticaux d'un banc puissant de pierre ponce, et semble dénuée des ressources les plus indispensables à une population quel-conque, l'eau et la verdure. Mais l'abondance des matériaux, qui sont d'un travail si facile, supplée en quelque sorte à tant de privations, et cette petite ville, contrairement à toutes celles de la Cappadoce, présente une certaine apparence de prospérité. Avant de descendre du plateau qui domine son territoire, je m'arrêtai étonné du spectacle qui s'offrait à mes yeux. Je ne

sache pas que dans aucun autre coin du monde il existe un phénomène naturel plus constant et plus remarquable. Construite dans le fond de la vallée et sur la pente des collines, la ville occupe une grande partie d'une immense nécropole qui s'étend dans toutes les directions. Non contents d'avoir élevé des demeures appropriées à leurs besoins, les habitants se sont emparés des antiques tombeaux, qui sont ici par centaines, ont démolis les façades et rebâti en place, des façades de maisons qui sont ainsi moitié souterraines et moitié extérieures. Ceci doit donner une idée du caractère singulier que présentent ces constructions à un œil européen; et au milieu de ces rues tracées à l'aventure s'élèvent des cônes de pierre, blancs comme la neige, et qui finissent aux environs de la ville par devenir tellement nombreux, que la circulation est extrêmement difficile dans la vallée. La hauteur de ces cônes varie depuis quelques mètres jusqu'à une hauteur de plus de cent mètres. Ils sont généralement assez réguliers. On en observe cependant qui ont un double sommet, mais qui du reste paraissent soumis à la même loi qui a présidé à la formation de cette singulière vallée. Les cônes qui sont dans l'intérieur de la ville ont presque partout reçu l'empreinte du ciseau; quelques-uns ont été taillés en pyramide quadrangulaire. Il paraît probable que la ville moderne

qu'à Césarée, qui les envoie à Constantinople.

Après avoir payé son tribut de surprise à un lieu qui offrirait au pinceau du peintre des tableaux variés, la première pensée qui vient à l'esprit est de chercher l'explication satisfaisante de ce phénomène. En observant attentivement la formation des cônes dans une partie quelconque de la vallée, on reconnaît une loi constante, c'est que les cônes les moins élevés sont toujours sur la pente du ravin, tandis que ceux qui occupent le centre sont les plus hauts; de plus, si l'on observe dans la masse latérale quelque teinte occasionnée par une veine oblique à l'horizon, cette veine ou ce lit se répète sans interruption sur tous les cônes du voisinage, de manière à prouver que, dans le principe, toute cette masse de terre et de pierres était parfaitement compacte, et que c'est à l'érosion des eaux qu'il faut attribuer l'origine de ces cônes. Ils sont tous composés d'une roche à base de ponce réunie par un ciment naturel, dont la propriété est de se décompenser en cône par l'action des eaux.

Parmi les tombeaux que l'on observe dans l'enceinte de la ville, il en est un très-remarquable, en ce que, taillé dans le roc, il offre dans sa façade deux étages d'arcades qui surmontent trois portes d'égale dimension; elles sont séparées par des pilastres, et celle du mi-

diction immédiate du métropolitain de Cappadoce. Ils ont cherché, au milieu de ces vallées, les endroits les plus accessibles, et là, avec le secours des aumônes des nouveaux fidèles, ils ont multiplié, dans les inaccessibles chapelles, les peintures des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, garanties de toute humidité par la nature absorbante de la roche; et c'est qu'aujourd'hui, malgré l'absence d'un dessin tracé par une main expérimentée, on peut suivre avec intérêt l'histoire complète de l'icône byzantine. Quelques-unes de ces chapelles, qui peuvent être considérées comme des églises, nous montrent encore les peintres byzantins, peignant leurs sujets sur les piliers et les voûtes, sans trop s'inquiéter si la nature approuvera les compositions, ou non. L'endroit le plus remarquable, à cet égard, est le district appelé Keurémé, distant de deux lieues d'Urgub.

Pour suivre le développement de la formation de cônes, il faut partir du lieu de la ville même, près de laquelle on voit le Château. On voit plusieurs qui se trouvent les uns dans les autres, et ayant une base commune et des sommets qui sont à différentes hauteurs. Presque toute la ville grecque, monument moderne de grande importance, dont la construction est due aux efforts de la religion chrétienne, il y en a plusieurs qui s'élèvent presque à la hauteur du toit. Ici la couleur des terrains est le rose, et les cônes vont toujours en grandissant à mesure qu'on s'éloigne de la ville. Chacun d'eux renferme un tombeau; mais il y en a qui sont percés de plusieurs cellules placées verticalement les unes au-dessus des autres et communiquant par des escaliers. Il semble que ces sortes de constructions ne sont pas seulement destinées à la sépulture des morts, mais que les rites religieux, des cérémonies d'initiation devaient se pratiquer dans ces curieuses habitations.

Les chapelles de Keurémé, éloignées des habitations humaines, ont échappé aux transformations qu'ont subies celles

de la ville. La voûte de l'une d'elles représente le Christ peint plus grand que nature; il est assis sur un trône dont le dossier a la forme d'une lyre, et il semble soutenu en l'air par deux démons, l'un peint en rouge l'autre en vert. Les animaux symboliques des évangélistes occupent les coins du tableau. Des figures de saints, portant tous des nimbes de couleur blanche, décorent les tympans des arcades, et les intrados sont également ornés de grandes figures de personnages religieux.

Une très-petite chapelle, située dans un des cônes d'un accès difficile, est taillée en forme de croix grecque. L'abside forme une niche demi-circulaire, au milieu de laquelle se trouve un autel qui est d'une seule pièce avec le reste de l'édifice. La voûte hémisphérique qui couronne la niche est décorée d'un buste colossal du Christ, dans l'attitude d'un personnage qui donne la bénédiction. On voit sur la muraille un tableau qui représente la Vierge assise avec l'Enfant Jésus sur ses genoux, et entourée d'anges qui paraissent veiller sur lui. Les autres peintures représentent des martyrs et des saints qui portent des costumes bizarres et pittoresques. Généralement leurs noms sont inscrits en colonnes verticales, selon l'usage byzantin.

Contemplée du sommet d'une de ces pyramides, la vallée du Keurémé fait bien comprendre le système de formation. Il est évident qu'à une époque reculée, tout ce plateau était parfaitement uni, et qu'il n'a été creusé que par l'action incessante des eaux et des neiges fondues.

Un autre embranchement de ces vallées porte le nom de Martchiane. Ici, les cônes sont plus aigus et beaucoup plus serrés; les tombeaux qu'ils renferment ont des façades plus élégantes, et on en remarque un qui représente le portique d'un temple avec quatre colonnes ornées d'un fronton. Le village, composé d'une trentaine de maisons, est bâti sur une coulée de laves basaltiques, qui indique le terme du terrain ponceux. En montant sur le plateau, j'ai aperçu au loin une colonne debout; je m'y transportai, espérant trouver

enfin quelques inscriptions qui me feraient reconnaître les premiers fondateurs de ces monuments, qui, certes, sont pour la plupart antérieurs à l'époque byzantine.

Cette colonne est appelée dans le pays, Dikili tash, c'est-à-dire la pierre debout; elle est formée de blocs de pierre volcanique et porte un chapiteau dorique d'assez bon style. Ce monument est sépulcral comme tous ceux de la vallée d'Urgub, mais il est attenant au tombeau le plus vaste et le plus complet que j'aie observé dans les environs. Le style égyptien domine dans les dispositions du plan. Devant le tombeau est une aréa, dans laquelle on voit, à droite et à gauche, deux masses ou blocs monolithes qui paraissent disposés pour supporter des colonnes ou des obélisques; mais la partie supérieure est tellement ruinée par l'action des eaux, qu'il est difficile de reconnaître la disposition première.

La façade du tombeau est ornée de deux colonnes dans le style égyptien, et de deux pilastres portant des chapiteaux dans le même caractère. La porte est en forme de pylône, et l'intérieur renferme trois sarcophages, placés chacun dans une grande niche; mais le tout est monolithe. Il n'y a pas de traces de peinture dans le tombeau. Tous les ornements peints que j'ai observés ailleurs ne remontent pas au-delà des temps chrétiens.

Les seules précautions qu'avaient

La colonne Dikili tash avait en effet porté une inscription tracée sur un petit bloc de marbre incrusté dans le fût; malheureusement, une partie de l'inscription est mutilée, et le reste est tellement fruste, qu'il m'a été impossible d'en saisir la moindre partie. En quittant le village de Martchiane, je dis pour toujours adieu à cette contrée, que je regarde comme renfermant un des phénomènes naturels les plus curieux de toute l'Asie Mineure. Je partais sans avoir trouvé une explication satisfaisante des ouvrages prodigieux que je venais de voir. A quelle ville avaient appartenu les générations dont les os sont venus se consumer dans ces lieux déserts? Césarée est trop éloignée: elle est distante de douze lieues en ligne droite; d'ailleurs, les nécropoles qui se trouvent dans les montagnes de l'est paraissent avoir pleinement satisfait aux besoins de l'époque. Pour hasarder une hypothèse sur le nom encore controversé d'Urgub, il me semble que, d'après les distances données d'après les itinéraires, sa position s'accorde assez bien avec celle d'Osiana, lieu, du reste, assez peu connu.

Un énorme rocher qui s'élève sur un plateau a été choisi comme point de réunion de quelques maisons qui forment un village, dont le nom est Touzesar. Ce rocher est également percé d'une infinité de grottes sépulcrales; celle qui attire le plus l'attention est une vaste saile

ornée de colonnes doriques qui suppor-

plus en Europe ; elle était tout à son honneur à M. Kiepert et à M. Ritter, les j'ai eu le plaisir d'offrir l'exemplaire que j'avais reçu de l'évêque de Iconium. Ces deux célèbres géographes ont fait usage dans leurs travaux asiatiques Mineure (1).

La dissertation sur cette carte a été publiée dans *L'Hermès, la philologique*, in-8° (en grec), page 340 sous le titre suivant : « Géographie de la grande sa-Iconium avec les sept stratégies en turc Sandjak, qui fut d'adjudicé en manuscrit et publiée par des amis de la race grecque, l'évêque Cyrille, métropolitain d'Iconium, autrefois archevêque de l'Éparchie d'Iconium, éditée par Anthyme Vienne 1812, en deux grandes feuilles. L'auteur de la dissertation s'occupe de géographie ancienne donnée sur la carte.

CHAPITRE XXXI.

LA VILLE D'URGUB.

Le général des terrains coniques pose d'une grande vallée principale qui vient s'amortir à angle droit sur les collines formant les contreforts de la plaine, et communiquant tout son parcours avec des anfractuosités qui ne sont autre chose que des vallées secondaires, ébauchées par l'érosion, tendant insensiblement à disparaître par l'effet de l'érosion des A son extrémité sud-ouest, la vallée se bifurque ; elle gagne l'ouest, et remonte ensuite sur les versants supérieurs.

La ville d'Urgub est située à l'entrée de la grande vallée du côté de l'est ; elle est bâtie sans aucune régularité ; dans le centre il y a quelques places et des places spacieuses dessinées à dessein. Elle est dominée

par une plate-forme élevée sur laquelle est bâtie une petite mosquée avec un minaret.

Les maisons n'ont jamais plus d'un étage au-dessus du rez-de-chaussée ; mais il n'est pas d'habitant qui n'ait à sa disposition quelque grotte ancienne pour lui servir de magasin. La chaux étant très-rare dans le pays, les maisons sont bâties en pierre blanche à base de ponce, et cimentée avec de l'argile. C'est aussi l'argile qui forme le sol des terrasses. Or, dans un pays où les pluies et la neige tombent pendant plusieurs mois d'hiver, ce système de couverture est extrêmement défectueux ; mais le bois de chauffage est tellement rare dans ces régions, qu'il n'existe pour les habitants aucun moyen de fabriquer de la brique et des tuiles. La charpente des maisons est faite de la tige de maigres sapins apportés à grands frais des cantons du sud.

Il faut, pour que les eaux de pluie ne traversent pas le sol artificiel de la couverture, que les propriétaires veillent constamment à l'entretien de leurs terrasses. Aussi, après chaque ondée, a-t-on soin de passer sur le toit un rouleau de pierre très-lourd, qui tasse la terre sans secousse. Dans les pays qui renferment quelques débris de monuments, les fûts de colonnes antiques sont généralement employés à cet usage. On ne saurait dire combien de colonnes ont été détruites pour cette destination.

Il semble que toute idée de décoration architecturale soit restée étrangère aux constructeurs de la ville d'Urgub. On ne trouve en aucun lieu un monument portant la moindre trace de décoration. L'intérieur des maisons est aussi pauvre et aussi dénué d'ornements que l'extérieur ; et au milieu des peuplades de la plaine, qui mettent dans leurs vêtements tout le luxe que comporte leur fortune, les habitants d'Urgub ne sentent pas même ce besoin de la toilette qui est si vif chez tous les Asiatiques chrétiens ou musulmans. Il est évident que l'aspect mélancolique de ces lieux a influé sur le caractère des habitants. On n'y voit point, dans les bazars, ce mouvement incessant qui s'observe dans les villages d'une impor-

z. b. sch. Kyrillos Karte des Paschais, reducirt von Kiepert in dessen zur Karte von Kleinasien nach dem der im J. 1812 zu Wien edirten ich der gütigen Mittheilung des Texier verdanke.

tance beaucoup moindre. J'attribue cette monotonie à l'absence presque complète de chevaux dans l'intérieur de la ville.

Les habitants sont divisés en trois classes comme dans toute la Cappadoce. Les Musulmans sont peu nombreux et occupent les environs de la place élevée qu'on appelle *Kalé* (le château). La forteresse, qui défendait Urgub dans le moyen âge n'est pas cependant en cet endroit; elle occupe la crête d'une éminence du côté du nord. La base de ses murailles paraît d'une construction qui n'est pas éloignée de l'époque romaine.

Les Arméniens habitent le quartier nord de la ville; ils sont plus nombreux que les Turcs et vivent en assez bonne intelligence avec ces derniers. Leur église a peu d'apparence. Pendant mon passage à Urgub, ils se préparaient à en faire construire une dans le genre de celle des Grecs. Tous les habitants d'Urgub sont cultivateurs; ils récoltent du blé, des fruits, et cultivent un peu de tabac. Les troupeaux fournissent la laine, qui est travaillée dans le pays même par les femmes. On fait aussi quelques étoffes de coton.

Les Grecs forment la majeure partie de la population. Le caractère de cette race diffère essentiellement des Grecs de Smyrne et de la côte occidentale; il n'y en a pas un qui connaisse la langue grecque, et leurs prêtres même n'en font guère usage que dans la li-

mane. Les bases sont très-épatées et affectent la forme attique, celle qui a le mieux surmonté toutes les vicissitudes qu'ont subies les moulures de toutes les époques (1).

CHAPITRE XXXII.

LA VALLÉE DE KEURÉMÉ.

Chacun des sites que le voyageur rencontre sur la route offrant en soi-même un sujet inépuisable d'observations, j'aurais voulu recueillir tous les détails de structure naturelle de chacun des cônes avec tout l'ensemble des monuments qu'ils renferment; mais comment songer, dans un tel pays, à un travail semblable, sans avoir une expédition préparée tout exprès? Je laisse ce travail à d'autres, et j'ai dû me borner à réunir les sites les plus curieux, les points de vue les plus inattendus.

La vallée de Keurémé, par le grand nombre d'églises taillées dans le roc, la hauteur et le désordre des cônes qui la remplissent, passe aux yeux des habitants pour un des endroits les plus célèbres de ces mille et une églises sur lesquelles roulent la plupart des légendes qui se content sous la tente des nomades; et vraiment on est en droit de défendre le voyageur Paul Lucas, qui, à une époque où la science géologique était si peu avancée, prit ces nombreuses pyramides pour des ouvrages faits de main d'homme, et toute

un bien plus grand nombre que vous dit; et l'on m'assura même de l'autre côté d'une montagne que l'on ne fit apercevoir, il y en avait cent mille. Étoit-ce le cimetière de Césarée et de tous les environs ou plutôt une ville d'une consistance particulière, et la seule de cette sorte qui soit dans l'univers? Je le demandai aux savants. Ce que je sais est qu'il est difficile de trouver rien de plus singulier et plus remarquable à toute l'Europe que celui-là. Cette découverte parut fort extraordinaire lorsqu'elle fut publiée dans mon dernier voyage, la Cour de France à M. le comte Desalleurs, ambassadeur à la Porte, de s'en informer exactement, et l'on rapporta que ce lieu étoit non-seulement comme je l'ai dit dans ma relation, mais que les uns de ces maisons pyramidales que les Turcs appellent des minarets, qu'elles sont faites en pointes et qu'elles ont des tours des mosquées, étoient plus grand nombre que je ne vous en ai dit, et qu'il y en avait plus de cent mille. M. Cherac, consul pour la France à d'Angleterre, reçut le même jour son information à été conforme à ce que M. Desalleurs, ce qui rend la chose aussi incontestable qu'elle est.

La seconde fois que le voyageur venait dans ce pays. L'usage étoit alors de considérer comme des brigands tous les paysans que l'on rencontrait et leur paisible allure n'étoit pas des voyageurs prévenus que l'on manifeste de la terreur insur la caravane armée jusqu'aux dents. L'effort n'est pas exempt de danger, mais il est moins dangereux que notre ami Lucas. Celui-ci, par sa bravoure, redoute d'approuver les d'Urgub, afin de contenter près cette ville incroyable. Les uns qu'il recueille sont encore parmi les paysans de nos jours mieux remettre sous les yeux du lecteur le récit naïf du voyageur contant qu'il ne diffère de la vérité que par l'exagération si elle est permise à un homme qui a vu ces contrées qu'à travers les brumes.

Lucas vient d'Angora; il traverse l'Halys près du village d'Avaness (1). « Nous partîmes de Hadji-Bechtasch à onze heures du soir, et cette même nuit nous fûmes attaqués trois fois par des voleurs. Au lever du soleil, nous entrâmes dans Avaness, village sur l'Ermaq (Kizil Irmak). Dans les montagnes auprès de l'Ermaq, on voit partout quantité de grottes. Nous nous reposâmes là une heure; ensuite nous passâmes la rivière à gué. La beauté de ces grottes m'avoit surpris; mais j'entraî dans un étonnement incroyable à la vue des monuments antiques que j'aperçus... de l'autre côté en sortant de l'eau. Je ne puis même y penser à présent sans en avoir l'esprit frappé. J'avois fait déjà beaucoup de voyages, mais je n'avois jamais vu ni même entendu parler de rien de semblable. Ce sont une quantité prodigieuse de pyramides qui s'élèvent les unes plus, les autres moins, mais toutes faites d'une seule roche et creusées en dedans de manière qu'il y a plusieurs appartements les uns sur les autres, une belle porte pour y entrer, un bel escalier pour y monter, et de grandes fenêtres qui en rendent toutes les chambres très-éclairées. Enfin, je remarquai que la pointe de chaque pyramide étoit terminée par quelque figure.

« Je rêvai longtemps sur la structure et principalement sur l'usage que l'on pouvoit avoir fait de tant de pyramides, car il n'y en avoit pas pour deux ou trois cents, mais plus de deux mille de suite à quelque distance les unes des autres. Je crus d'abord que ce pouvoit être la demeure de quelques anciens ermites, et ce qui m'en donnoit la pensée, c'est qu'au haut je vois ou des capuchons, ou des bonnets à la mode des papas grecs, ou même des femmes qui portoient un enfant entre les bras, et que je pris tout d'un coup pour des images de la Vierge.... A travers les murailles, je vis comme des restes d'anciens portraits, de sorte qu'il sembloit qu'il y eût eu des peintures, mais cela étoit trop effacé pour y rien connaître. »

La crainte d'une attaque de la part

(1) Tome I, p. 157, éd. 1712.

des Turcomans empêcha le voyageur d'observer avec soin ces formations qu'il eût parfaitement reconnues comme dues à un phénomène naturel.

L'exagération naturelle à son caractère, et l'amour du merveilleux, qui est un des cachets de son livre, se retrouvent dans tout le reste de cette description (1). « C'est, dit-il, la chose la plus admirable qu'un mortel puisse voir de ses yeux. » Il porte à vingt mille le nombre de cônes qui se trouvent dans ces vallées. « On en voit à perte de vue, à peu près comme de grandes quilles que l'on auroit arrangées à plaisir. » Cette expression rend assez bien l'effet que produit la partie de la vallée Keuréme.

Depuis Paul Lucas jusqu'à l'époque de mon voyage, je ne sache pas qu'un écrivain européen ait rien publié touchant les cônes d'Urgub; aussi, ce passage du livre de Lucas reste-t-il comme un témoignage des mille fables qu'il a débitées, l'effet que produisit son rapport n'étant pas affaibli après un siècle et demi. La nouvelle de cette découverte rencontra en France beaucoup d'incrédules; les gens envieux de Lucas avaient saisi cette occasion pour l'attaquer près de M. de Pontchartrain, et demandaient qu'on leur donnât la subvention de Lucas pour aller constater l'authenticité de sa relation. Ils faisaient publier, dans le *Mercure* du temps, des articles dans lesquels le voyageur était

centés mètres, et en même temps se sont trouvés isolés par la destruction spontanée de ceux qui renfermaient des veines tendres ou quelques fissures, et qui, s'écroulant naturellement, finissent par se dissoudre dans les eaux ou par s'écraser sur les routes. Ces débris composent le sable fin des vallées, qui conserve sa blancheur primitive.

Aux abords des terrains cultivables, on commence à trouver quelques groupes d'habitations, car on peut à peine donner à ces endroits le nom de village.

Le hameau de Martchianne est un des plus intéressants comme beauté des lignes et sévérité du site, et en même temps comme le plus propre à donner une idée de la connexion des deux terrains ponceux et volcanique, car il se trouve positivement à cheval sur la ligne de démarcation.

La colline de laves de fusion, à gauche, est composée de blocs juxtaposés, mais tous détachés les uns des autres par des fissures, suite du retrait de la roche. Les montagnes noires qui occupent le dernier plan sont composées de tufs et de laves remaniées par les éruptions; mais, dans toute la vallée d'Urgub, on ne rencontre pas un atome de pierre trachytique: ces deux formations sont tout à fait distinctes. Il me serait difficile d'établir des bases certaines pour décider laquelle des deux forma-

La chambre est creusée, et renferme deux sarcophages disposés parallèlement; ils étaient recouverts de dalles de marbre et ne gênaient en rien le service de la chapelle. On n'y découvre aucune trace d'inscription.

En montant vers l'ouest, sur le versant opposé, on aperçoit au loin une colline isolée : c'est le monument que les Turcs appellent Dikili tasch.

CHAPITRE XXXIV.

TASCH, MONUMENT SÉPULCRAL.

Le chemin qui conduit du haut du versant vers le fond de la vallée est le plus facile; partout ailleurs il faudrait se diriger de rocher en rocher et s'exposer à un danger certain. La colonne qui domine le plateau est appelée par les Turcs *Tasch*, pierre levée, a donné son nom au ravin et aux monuments qui s'y trouvent. Rien n'est plus triste que ce lieu, car il n'offre pas même aux yeux l'étrangeté des lignes, qui abonde partout dans les autres parties; il a le caractère que l'aridité et la solitude lui ont donné.

Quatre fenêtres que l'on aperçoit dans le mur droit du ravin éclairent l'intérieur du tombeau, vaste et sans ornements. Tous les autres ouvrages ont le même caractère; ils n'indiquent aucune époque déterminée. Le tombeau est dans la partie supérieure et attire l'attention, et suffit pour détourner des détours sans fin qu'il faut faire pour l'aborder.

Le même nom soit donné à deux monuments, il est probable qu'ils sont parfaitement différents; ce sont deux tombeaux différents existant à des époques assez éloignées de l'autre.

La colonne est composée de quatorze blocs qui ont une hauteur de six mètres; sur le huitième tambour on a une plaque de marbre qui suit la forme de la colonne. Cette plaque porte une inscription grecque destinée pour être lue.

Les six socles sur lesquels elle repose sont de trachyte. Le chapiteau do-

rique est d'une forme correcte; il y a une petite palmette sculptée au-dessous de l'abaque. Cette colonne a toujours été isolée et ne fait point partie d'un monument plus considérable; elle a tous les caractères d'un monument funéraire : peut-être a-t-elle été élevée sur un caveau qui est encore intact (1).

Le tombeau voisin taillé dans le roc, en contre-bas de la colonne est un ouvrage beaucoup plus étendu que tous ceux que j'ai décrits. On a saisi cet emplacement parce que la roche présente un plus grand degré de dureté.

Un atrium à ciel ouvert précède l'entrée du tombeau. On remarque quatre blocs aujourd'hui informes, mais monolithes avec le rocher, dont la destination peut être expliquée de plusieurs manières : ils peuvent avoir servi de soubassement à des sphinx ou à des figures symboliques; ils peuvent avoir supporté des obélisques, monuments aujourd'hui détruits, qui motiveraient la dénomination du tombeau (2).

Cette cour, dont les parois sont taillées verticalement, précède un portique dans le caractère tout à fait égyptien. Deux grosses colonnes courtes et à chapiteaux campaniformes occupent le milieu du portique; deux piliers carrés isolés et deux autres engagés terminent la série des supports; le tout est surmonté d'une architrave fort simple, sur laquelle est à peine indiquée, dans le rocher brut, la trace d'un fronton excessivement bas, puisque sa longueur est de 14^m36 et sa hauteur seulement de 1^m35, c'est-à-dire le douzième de sa base. Le diamètre des colonnes à la base est de 0,980, et au sommet, de 0,940. Ce porche est très-étroit; il est couvert en voûte plate; au milieu est une porte en pylône qui donne accès directement dans le tombeau. La chambre, qui a seulement 2^m50 sur 3^m40 de haut, est voûtée en berceau. Trois sépultures sont disposées sur les trois faces de la chambre : ce sont des sarcophages creusés au fond d'une cellule qui pouvait aussi recevoir un corps, ce

(1) M. Barth a constaté que cette colonne a été renversée par les indigènes en 1858.

(2) L'obélisque de l'At-Meidan à Constantinople est appelé par les Turcs Dikili tasch.

qui porterait à six le nombre des personnes qui peuvent y avoir été inhumées. Tout ce monument, quoique sans ornement, est sculpté avec une pureté de ciseau remarquable; les formes lourdes accusent un ouvrage tout à fait asiatique; mais pour en déterminer l'époque précise, les moyens de critique manquent absolument, car on ne peut pas même, comme pour la plupart des autres monuments, citer les analogues.

CHAPITRE XXXV.

NEMCHEHER (1).

Dès que l'on est remonté sur le plateau qui entoure la vallée d'Urgub, toute la contrée se présente sous un aspect moins sauvage. Il semble que cette nature si extraordinaire ne s'est offerte aux regards que comme un effet de mirage. Le nivellement des terrains indique parfaitement la marche qu'a suivie la génération des cônes. La composition particulière de la roche a contribué à former ces vallées auxquelles les Grecs donnent le nom de *Pharangæ* (2), qui exprime assez bien leur origine. Au delà de Touzesar, les terrains volcaniques ne cessent pas de couvrir la surface du sol, mais les ponces ont tout à fait disparu. On voit des collines à peine ondulées et tout à fait incultes se prolonger vers l'ouest, elles indiquent le cours du Kizil-Irmak, qui atteint le point le plus méridional de

est grande et d'une architecture moderne qui ne manque pas d'élégance, mais elle ne saurait être comparée à la nouvelle église d'Urgub.

Vers 1763, Ibrahim Damat, pacha, fit bâtir à Nemcheher une mosquée assez importante, afin d'y réunir un noyau de population musulmane. Ce fut toujours le souci des beys ou gouverneurs musulmans, d'inspirer aux populations nomades le goût de la vie sédentaire; car il n'y a que ce moyen de pouvoir compter sur la rentrée régulière de l'impôt. Les plus habiles sont parvenus à leurs fins, et l'on cite plusieurs petites villes qui doivent leur existence à la politique bien entendue de quelques beys.

La mosquée a un dôme et un minaret; elle est bâtie sur le modèle de celle de Sélim 1^{er} à Constantinople. Dans la partie sud de la ville, qui tout entière occupe le point d'intersection de deux grandes vallées, une colline élevée, couronnée par un château, domine les habitations, qui s'étendent dans tout le pourtour. Le nom de Nemcheher lui a été donné par les Turcs; mais les Grecs lui conservent celui de Nyssa, qu'elle avait dans l'antiquité; et l'évêque, avec qui j'eus de longues conférences touchant la géographie ancienne de la Cappadoce, me confirma dans l'opinion que la Nyssa de l'Itinéraire d'Antonin était en cet endroit. Il faut avouer que l'on trouve peu de traces de monuments antiques dans cette petite ville; mais

et communier, et le métropolitain arabe était venu pour assister l'évêque. Tout le clergé était présent en costume byzantin, et les chrétiens vêtus de fête. Les pompes de l'Éparchie, dans cette modeste église, milites d'une population turque, furent encore plus solennelles, et rendant justice à l'esprit de la domination d'alors, je n'avais m'empêcher de reconnaître l'église grecque s'appuyant sur un rocher caché, devant lequel s'inclinait le front même du sultan.

Une ruine me donna de nouveaux renseignements sur la ville ruinée de Balak, et sur la localité de Mimi qui porte le nom semble emprunté à une ruine turque, mais qui n'est en fait qu'une altération presque insensible du nom de Momoasson, de l'itinéraire de Jérusalem, petite ville située entre Nazianze et Archelais, et dans le pays de la première.

Le lac Nemcheher est un petit lac qui vient se jeter un ruisseau au milieu des roches volcaniques recouvrant un gisement calcaire, ou de gypse. Les montagnes environnantes fournissent aussi une roche à aspect agréable, qui est employée dans la décoration des édifices et des meubles. Les Turcs comme les Grecs lui donnent le nom de *Balgami* à l'aspect du jade chinois, car on a pas la dureté; on en fait des poignards, des coupes et des miroirs. Le mirhab de la mosquée d'Archelais est orné de deux colonnes de jade, qui ont de hauteur plus de 66 centimètres. Tout l'intérieur de la niche est plaqué de cette pierre, que je crois être de la chaux. Tantôt elle est d'un blanc laiteux, tantôt elle est tant soit peu veinée. Les marchands de Constantinople en font des *tabaks* (embouchures de pipes), le prix est bien inférieur à celui de la pierre dont parle Strabon (1); tirait des carrières de la Cappadoce, y avait, dit-il, un endroit d'où sortait une pierre grosse comme des pierres à aiguiser, semblable à

l'ivoire pour la blancheur, et dont on faisait des manches de couteau. La dureté du balgami varie, en raison, je crois de la quantité de silice qu'il contient; celui dont la teinte tire sur le verdâtre est tout à fait semblable au jade. Le père Cyrille fait observer dans une note, que le balgami des environs de Nemcheher et de Sinason est de différentes couleurs, *Ἐκ τῶν περὶ πέτρων, δουλεύεται τὸ Μπαλγάμι διαφόρων χρωμάτων*. Ce village de Sinason passe, parmi les Grecs, pour être l'ancienne métropole de Sasimes, où Grégoire de Nazianze fut évêque. On y trouve quelques ruines byzantines et des grottes taillées dans le roc.

Plus on avance vers le sud, plus le pays paraît inculte et désert. Le relief du terrain présente des ondulations mal coordonnées pour la formation des cours d'eau; les eaux s'épanchent et se perdent en mille petits ruisseaux, qui sont presque aussitôt desséchés que formés. La terre fortement imprégnée de nitre, n'est fertile qu'en plantes grasses ou épineuses, qui plaisent au bétail; mais les arbres ne viennent que dans les endroits arrosés.

Une des industries du pays est la récolte du nitre, que l'on extrait du sol au moyen du lessivage. La terre est mise dans de grandes tremlies percées de petits trous. Les eaux-mères sont versées plusieurs fois sur des terres nouvelles, et l'on évapore ensuite, en chauffant dans des chaudières avec de la fiente de chameau. L'exploitation du salpêtre est mise en régie; la totalité des produits doit être remise au pacha, qui l'envoie au gouvernement. Les habitants sont obligés de laisser prendre dans leurs propriétés les terres qui sont estimées les plus propres à être lessivées.

Le village de Meléhubi est à six lieues sud de Nemcheher. On y observe plusieurs églises byzantines, les unes ruinées, les autres encore desservies par quelques prêtres. La population de ce village est, comme je l'ai dit plus haut, composée de Grecs qui rendent un hommage particulier à sainte Macrime, la patronne du district, car l'évêque de Nazianze; saint Grégoire, est presque oublié du peuple. Cependant le corps de

sainte Macrine repose dans un village peu distant de Méléhubi, qui porte le nom turc de Kassa keui; c'est aussi la dénomination d'un quartier ou Mahallé de Constantinople, celui sans doute où furent transportés les Grecs de ce pays du temps de Constantin Copronyme (1).

CHAPITRE XXXIV.

LE LAC TATTA. — TOUZ GHEUL.

Au centre de la Cappadoce il existe une large dépression de terrain occupée par un marais que les anciens appelaient Tattæa Palus; les eaux de ce marais sont tellement salées que tous les objets qu'on y plonge sont immédiatement recouverts d'une croûte de sel. Comme caractère géologique cette vaste étendue d'eau ressemble moins à un lac qu'à ces lagunes si nombreuses en Perse et dans l'Afrique septentrionale, où elles sont connues sous le nom de Schott ou de Sebka. Ce sont, comme le Tatta Palus, de grands terrains inondés, qui se dessèchent presque entièrement après l'époque des chaleurs, et laissent sur leurs bords des concrétions blanches qui ne sont autre chose que du sel.

Ces Sebka se rencontrent fréquemment dans le nord de la Perse et dans le voisinage de Schiraz. Le Tatta Palus diffère essentiellement de tous les autres lacs de l'Asie Mineure; la profondeur moyenne de ses eaux ne dé-

Les lacs de Van et d'Ouroumis, qui sont salés et sans communication avec la mer, sont dans les mêmes conditions.

De Méléhubi à Touz gheul on fait trente-cinq kilomètres jusqu'à Ak serai en franchissant une plaine aride et déserte. Ak serai occupe la position de l'ancienne Archelais, elle fut florissante au commencement du seizième siècle, alors que la population de ces provinces était plus nombreuse. On y voit encore les ruines de quelques édifices des seldjoukides, une mosquée, un médrécé et un bain.

La petite rivière de Béias sou, l'eau blanche, passe au sud-ouest de la ville, et va se jeter dans le lac après un parcours de trente kilomètres, en traversant une plaine aussi nue et aussi unie que celle de Méléhubi sujette en hiver à des inondations dangereuses pour les caravanes.

Koch hissar, l'heureux château, est un village situé à quatre kilomètres de la rive occidentale du marais et distant de soixante kilomètres d'Ak serai. Tout ce pays est complètement privé d'eau potable; les tribus turcomanes pourvoient à leurs besoins au moyen de puits très-profonds, et la charité musulmane a dressé de distance en distance de petites huttes de broussailles dans lesquelles sont déposées des jarres pleines d'eau, cette prévoyance des musulmans leur est comptée dans leur religion comme l'accomplissement d'un voyage à la Mecque.

les pierres qui sont au-dessus de l'eau sont couvertes d'une de sel très-blanc; mais celui qui se trouve sur les bords est mêlé et a une couleur rouge de

me du lac est très-irrégulière et pour ainsi dire, selon la saison. L'axe dirigé du nord-ouest au sud a seize kilomètres environ de long; sa plus grande largeur n'a pas plus de cinq kilomètres.

Les règlements pour l'exploitation ont beaucoup varié dans l'espace de quelques années : il fut d'abord affecté à des particuliers au dixième du produit; plus tard, il fut mis entre les mains du pacha de Konieh moyennant l'avance de quatorze mille piastres; le pacha d'Angora en a joui pendant quelques années; mais tous ces changements ont guère le prix réel qui se vend sur les marchés du pays au prix de dix paras l'oque. Sur le sel on se pèse même pas, on le vend par arge; une piastre pour une voie de colliers, dix paras pour un ar et six paras (1) pour un âne; aussi les habitants font-ils un grand usage naturel : ils en distribuent des quantités considérables à leurs bestiaux. On ne voit pas seulement comme aspect des marais de Tatta ressemble aux marais de l'Algérie; leur constitution est identique, les grands gisements de sel sont dans les deux contrées en contact intime avec les gypses. Les gisements de Biskra ont dans leur voisinage des formations gypseuses : on remarque la même nature de roche dans les environs de Kotch Hissar; cette roche est dirigée selon une ligne dirigée du nord-ouest à l'est-sud-est, dans une longueur de plus de mille kilomètres, en rapport avec des gisements de sel qu'on retrouve au bord de l'Euphrate aux villages de Kourou tchaj et de Kerdjanis; dans la Mésopotamie, les gisements gypseux de Mossoul et en Syrie dans les gypses du mont Pira-

toujours la même formation saillante pour ainsi dire une ligne d'épanche-

ment volcanique, qui commence à Smyrne, traverse la Catacécéaumène, se prolonge à Kara Hissar, et vient aboutir au mont Argée. Les géologues ont reconnu partiellement ces deux formations dans de nombreuses localités, et c'est aujourd'hui un fait acquis dans la constitution géologique de l'Asie occidentale.

CHAPITRE XXXVII.

PRÉFECTURE DE GARSABURITIS. SOATRA. — SOANDUS.

L'eau est si rare dans la province, que les habitants n'ont d'autre ressource que des puits d'une profondeur considérable (1). Ce caractère du pays est appliqué spécialement par Strabon à la Lycaonie et à la Garsauritis. On peut donc en inférer que la frontière occidentale de la préfecture de Cilicie se trouve entre Nemcheher et Méléhoubi.

On remarque dans ce dernier village un puits dont la construction remonte certainement à une très-haute antiquité, car il serait au-dessus des forces de cette misérable population d'en creuser un pareil : il est carré, a trois mètres de côté et soixante-six mètres de profondeur; un système de treuils est installé pour descendre des barils, faits en cuir et en bois. La corde qui s'enroule sur le treuil est en peaux d'animaux. Autour du puits sont placées des auges en pierre volcanique, avec un couvercle également en pierre, qui a un orifice pour les remplir. Chaque famille possède une de ces auges; les plus pauvres s'approvisionnent à un réservoir commun. Aucune tradition ne peut me faire connaître l'origine de ce puits : il n'y a pas d'inscription. Autant qu'on peut voir dans l'intérieur, il est parfaitement construit en pierre de taille. J'en ai obtenu facilement la profondeur en mesurant un des côtés du treuil carré, sur lequel s'enroule la corde.

Il est difficile de rencontrer une analogie plus frappante entre l'état actuel de ce village et la description que nous fait Strabon de la petite ville de Soatra

(1) Ὅτι τῶν τε σπάνις πολλή· ὅπου δὲ καὶ εὐραὶν ὄνυστον, βαθυτάτα ὄρεται τὸν πόντον. (Strabon XII, 568.)

en Garsauritis, où l'eau se vendait comme elle se vend à Météhubi. Ce n'est pas seulement en ce lieu que les puits étaient en usage : on en rencontre dans toute la province, et leur profondeur diminue à mesure qu'on se rapproche du sud. On ne peut rien conclure de ce fait sur la pente générale de la Cappadoce, car il n'est pas démontré que la nappe d'eau qui passe sous la contrée soit horizontale; mais elle a une étendue considérable. Au moment du tremblement de terre de Césarée, l'effet de ce phénomène s'est fait ressentir dans la plupart des puits de la province; il y en a qui ont été mis à sec, et d'autres au contraire ont vu leurs eaux s'élever au-dessus du niveau habituel. Ces faits m'ont été attestés par divers habitants, et sont, en effet, d'accord avec l'action souterraine des couches terrestres.

Le peu de dureté des roches volcaniques, qui sont presque toutes composées de scories et de cendres agglomérées, permettrait d'opérer à peu de frais des sondages de puits artésiens dans toute l'étendue de la province, et d'augmenter considérablement la richesse du sol. Il s'agirait de déterminer la ligne d'absorption des eaux; il est probable qu'il faut la chercher dans les pentes septentrionales du Taurus, et dans les couches calcaires des collines inférieures, qui plongent sans doute sous les

que sans ondulations, qui s'étend jusqu'au pied de l'Argée; mais les vallées, comme celle d'Urgub, sont en contrebas de la plaine, et on ne les aperçoit que lorsqu'on arrive dans leur voisinage immédiat. J'ai souvent observé ce caractère topographique dans les pays asiatiques, jamais en Europe.

Lorsque l'automne arrive, les nomades quittent les plaines, où les pâturages sont depuis longtemps brûlés, et se retirent vers le Taurus; de sorte que pendant le jour la solitude est complète. Le soir, les gardiens des troupeaux de chameaux paraissent à l'horizon, et de rares caravanes d'Arméniens ou de Grecs, se rendant à Césarée ou à Kara hissar, viennent tant soit peu animer le paysage. Les tufs grisâtres commencent à reparaitre, et sont presque toujours recouverts par des agglomérats de trachytes, de laves de fusion et d'obsidienne. Les dépressions de terrain servent de lit pendant l'hiver à des torrents formés par la fonte des neiges. Leur cours paraît se diriger à l'est, mais ils sont à sec pendant l'été.

SOANLI DÉRÉ. — SOANDUS.

On entre bientôt dans une vallée aussi aride que celle d'Urgub, et dont la formation paraît due également à l'action des eaux; mais la nature de la roche est plus sablonneuse, et les pitons con-

iques ne se présentent que comme une

cienne nécropole est située au le jonction de deux vallées arroyées par un petit ruisseau; plusieurs es s'élèvent successivement et ouvertes de débris de constructions; grands blocs de pierre, de soubassements encore en bon état de conservation; un tombeau assez remarquable, composé d'une chambre et d'un porche couronné d'une voûte ogivale; a été excavé dans le rocher, faisant ces monuments et se dirigeant vers la branche ouest de la vallée.

Hamilton arrive à un passage étroit entre de hauts rochers de tuf volcanique, qui conduit à un piton isolé à l'extrémité de la route, dans lequel mille et grottes ont été excavées. Ce passage indique l'entrée de la vallée de l'Orontes. Sur chaque côté de la vallée, les rochers sont perforés par une multitude de grottes taillées jusqu'à une hauteur de vingt mètres dans le tuf; mais un grand nombre est inaccessible.

Pour avoir franchi un passage praticable sous une arche taillée dans une masse de rocher, on entre dans la vallée des tombeaux, dont l'aspect offre un aspect saisissant et imprévu, même à un grand nombre de monuments de ce genre qui, chaque jour, se présentent aux yeux de l'observateur.

Les hauts rochers, à faces verticales, sont criblés jusqu'au sommet de grottes d'excavations, dont quelques-unes sont ornées de façades monumentales avec des pilastres, des frontons et des portes ornées de chapiteaux et de coupoles. Le caractère de l'architecture est assez indécis pour rendre difficile de lui assigner de prime main une époque certaine. On peut dire que les générations se sont évanouissant pendant des siècles à sculpter cette gigantesque, car depuis la chazantine jusqu'au lit funéraire, quel les Grecs et les Perses faisaient déposer leurs guerriers; tous les de sépulture se trouvent réunit dans certains tombeaux ont une dimension exigüe, qu'ils n'ont pu servir de cendres d'un enfant. Puis dans les columbaria romains, les rochers perforés dans la partie supé-

rieure, pour que de pieuses libations puissent arroser les cendres des morts; des niches isolées pour mettre les urnes; les sarcophages isolés, accouplés, creusés dans le sol ou exhaussés sur des estrades; des cellules pénétrant horizontalement dans la roche pour y glisser les corps, comme dans les tombeaux des environs de Jérusalem et d'Alexandrie, mais peu ou point d'inscriptions. Les seuls débris que la roche friable offre aux yeux de l'antiquaire sont des lettres grecques et quelques mots vides de sens.

Ce qui paraît constituer un caractère commun entre tous ces monuments qui couvrent la Cappadoce, c'est de correspondre entre eux par des puits et des conduits intérieurs; et si la forme sépulchrale et religieuse n'était pas si évidente, je hasarderais la pensée que quelques-unes de ces grottes ont pu servir de magasins ou de silos.

Une nouvelle bifurcation de la vallée forme un autre acrotère de rochers, sur lequel s'élève une église byzantine de très-ancien style; elle est dominée par un rocher perforé d'une autre myriade de grottes de toutes formes; quelques-unes conservent des traces de peinture et d'autres débris de décoration intérieure. Il y a en cet endroit des grottes assez spacieuses, communiquant ensemble par des passages étroits, dont quelques-uns paraissent avoir été élargis assez récemment. Cette même disposition que l'on observe près de Césarée et d'Urgub, ces lignes de trous de petite dimension, tantôt carrés, tantôt ayant la forme d'un trapèze, se retrouvent aussi dans les grottes de Soanli déré. La plupart de ces petites excavations sont aujourd'hui habitées par des familles de pigeons sauvages; mais on ne saurait supposer que telle ait été leur destination dans l'antiquité. Ces trous sont placés sur deux ou plusieurs lignes, et creusés tantôt les uns au-dessus des autres, tantôt en échiquier. Les communications entre les chambres sont établies dans l'intérieur du rocher par des conduits creusés parallèlement à la face extérieure, de sorte qu'on peut circuler et arriver à une assez grande hauteur, en passant de chambre en chambre; elles sont pour la plupart

éclairées par des fenêtres de dimension moyenne.

Des restes d'aqueducs et les ruines d'une seconde église byzantine, taillée presque entièrement dans le roc, témoignent que cette vallée a nourri une population assez nombreuse. D'après la disposition des lieux, il est facile de se rendre compte de l'extrême difficulté qu'éprouvait une armée d'invasion pour s'emparer d'une place si facile à défendre. Le stratagème dont Antiochus fit usage devenait un des moyens les plus assurés de succès (1). On trouve dans les itinéraires deux places du nom de Soandus ou Soanda : l'une sur la route de Tavium à Césarée, dont l'emplacement n'est point connu, et l'autre placée sur la route directe de Laodicée à Césarée (2), position qui correspond parfaitement à celle de Soanli déré, opinion émise d'abord par M. Hamilton et qui paraît tout à fait conforme à la vérité.

CHAPITRE XXXVIII.

IN-EUGHI. — SINGULIER COSTUME DES FEMMES.

J'arrivai pendant la nuit à In-Eughi, et je campai au milieu des meules de blé, car nous étions à l'époque de la moisson. Jusqu'ici je n'avais trouvé chez les habitants de la Cappadoce que peu de variété dans les costumes, quel-

concentrique qui peut lutter avec ce que l'imagination des sauvages de la mer du Sud a inventé de plus bizarre.

La coiffure des femmes d'In-Eughi consiste en un bonnet en forme de casque, armé de deux grandes cornes, formant un croissant complet; ce bonnet est en outre orné d'oripeaux et de verroteries suspendues aux cornes et autour de la coiffe. Un rabat de soie noire est accroché derrière le bonnet et pend jusqu'aux jarrets; il est orné de bordures gaufrées et d'une multitude de petits émaux, comme les chemises des momies égyptiennes; un rabat semblable est noué sous le menton, et va passer dans la ceinture, qui est ordinairement composée de deux grosses plaques d'argent; le tablier est en drap brodé de différentes couleurs; la tunique ou robe de dessus est rouge avec de grands parements en soie bleue; un *charvar*, pantalon blanc et brodé et des babouches jaunes complètent le costume (1). Je décris là l'habillement des femmes que je voyais travailler aux champs, lier les gerbes et les charger sur de lourds chariots traînés par des buffles. Ceux des femmes riches sont encore plus somptueux, dit-on, et leurs cornes sont d'une grandeur démesurée, tandis que celles des pauvres sont très-petites et sans verroterie. Les femmes vieilles, qui devraient être plus sensées, s'affublent également de cette coiffure *isiaque*. Les jeunes filles portent le tur-

résultat d'un caprice de femme, ou d'un pays où le dieu Phart si longtemps adoré (1). Peut-être les efforts du christianisme, et dans le pays quelque rite de religion dont nous connaissons si peu de détails, et la figure du dieu la perpétuée comme une parure des femmes, quoique depuis que ses autels soient abattus et

regrette que depuis mon passage ici, en 1834, nul voyageur n'ait apporté cette peuplade pour en rapporter quelque document qui m'aura peut-être

réfectoire de Garsauritis est celle où la nature s'est montrée si ingrate. Il n'y avait certainement un mépris complet des biens du monde qui pouvait y retenir les restes de nouveaux chrétiens qui vivaient d'églises. Les anachorètes ont dans les cellules des rochers, des habitations qui les séparaient du genre humain; aujourd'hui, les mêmes motifs ne peuvent plus servir, la province est presque entièrement déserte.

CHAPITRE XXXIX.

IAN CHEHER. — AC SERAI.

deux principales villes du district Archelaïs, qui, d'après son nom, doit sa fondation à un roi de Cappadoce, et Nazianze, qui ne fut célèbre que sous l'empire byzantin. Cependant, dans la vallée de Halvar déré, au pied du mont d'agdag, et dans le voisinage de celle que l'on regarde comme de l'ancienne Nazianze, ruines nombreuses qui consistent en une église, des chapelles et des tombeaux; on observe des restes de monuments qui portent tout le caractère de l'époque primitive. Cet endroit est connu par les Turcs Viran cheher (ville morte); c'est une désignation commune à plusieurs cités antiques, qui ne nous offrent aucune indication sur leur nom. Comme le nom de Nazianze ne se trouve jamais mêlé au récit des

événements qui précéderont l'établissement du christianisme, il est plus probable qu'elle a remplacé une ville capadocienne tout à fait détruite; Nazianze est citée en effet par les géographes anciens comme une très-petite ville, et ne doit son illustration et son agrandissement qu'à son premier évêque, le célèbre Grégoire.

Un passage étroit entre deux hauts rochers conduit de la vallée de Halvar déré sur une plate-forme, couverte de débris de murailles, d'appareil cyclopéen de premier style. L'Acropolis s'élève entourée de murailles de même construction, qui ont encore jusqu'à sept mètres de hauteur. On reconnaît les traces des rues avec de nombreux vestiges de tombeaux et de maisons. M. Hamilton a observé l'appareil de ces murs, qui paraît en quelques endroits dériver de la nature des matériaux employés dans la construction. La base de la roche étant un trachyte brun, qui tend à se déliter en parties prismatiques de la longueur d'un mètre environ, les murs bâtis avec ces matériaux tendent à une sorte de régularité; mais il ne faut pas oublier que c'est un usage constant des Grecs et de tous les constructeurs dans la période archaïque, d'avoir soin de toujours relier leurs murs par des pierres qui traversent de part en part, et qu'en construction on appelle parpaing.

Les constructeurs de Viran cheher avaient donc un double intérêt à employer les prismes de trachyte que leur fournissait la montagne. À l'ouest de l'acropole, on aperçoit les restes de la porte de ville, dont l'architrave est d'une seule pièce; elle a deux tours solides de chaque côté. Une autre colline, voisine de celle de l'acropole, est également couverte de constructions qui s'élèvent à une grande hauteur.

Un grand nombre de portes et des galeries de communication sont encore dans leur état primitif. Toutes les architraves sont formées d'un seul bloc énorme de roche. Un peu plus à l'est, se trouvent quelques constructions souterraines qui semblent avoir servi de tombeaux à l'époque grecque. L'intérieur de l'une d'elles présente une salle voûtée avec une estrade de pierre aux

L'UNIVERS.

... de sé-
... à l'époque la
... à l'architecture hellé-

... divers, cha-
... et citadelles,
... de construc-
... pour être l'ouvrage
... de civilisation. Il y
... ces ruines ne peu-
... de l'époque où les rois
... gouvernaient la contrée; il
... pour résoudre
... des plans et des dessins
... monuments.

... de Jérusalem place Ar-
... M. P. de Nazianze, et
... M. P. de cette der-
... ces distances sont parfaite-
... aux positions respec-
... des trois endroits précités. Ak
... au commencement du
... siècle, reçut cependant de nou-
... dans l'enceinte de ses
... De nombreux monuments
... aujourd'hui en ruine, sont
... attester que cette place tint un
... distingué parmi les petites villes
... de l'Asie mineure. Les construc-
... qu'on y observe ont beaucoup
... avec les mosquées en ruine
... qui remplaça Ephèse,
... dire qu'elles peuvent être attri-
... à un de ces emirs, compagnons
... Saroukhan, qui capitulerent avec
... et conservèrent dans leurs

tente, que je regrettais de n'avoir un
peu de temps à consacrer à l'étude de
cette vie demi-nomade, soumise ainsi à
des conditions qui nous paraissent con-
traires à toute administration régulière.
La ville désertée ne touche plus d'oc-
troi, ou du moins tant de moyens faciles
se présentent à l'habitant pour s'y sous-
traire, que le trésor du gouverneur se
trouverait fort amoindri, s'il n'inven-
tait des moyens, la plupart du temps
illégaux, pour rétablir l'équilibre. Le
gouverneur, soit mutzelligim, soit pacha,
n'est payé que sur les rentrées qu'il se
procure, et sur lesquelles il remet au
gouvernement la redevance des impôts
publics dont la quotité est fixée chaque
année au baïram. L'impôt se perçoit,
dans les villes à demi nomades, sur
toutes les marchandises importées par
caravane, sur les fruits des cultures :
toute terre qui n'est pas mise en pro-
duit ne paye rien; enfin sur les trou-
peaux, qui sont enregistrés par le ky-
hia, chaque tête de bétail payant une
somme déterminée qui ne dépasse pas
une demi-piastre. La vente des laines,
des peaux de chèvres et de bœufs, est
aussi soumise à un tarif. Le nitre, qui
s'exploite dans toute la province, est
une régie du gouvernement; mais le sel
gemme, ou le sel tiré des eaux du lac salé,
ne doit au gouvernement que la dime
en nature, comme les salines qui sont
situées sur le bord de la mer. Le tabac,
dont l'usage est général, ne paye qu'un

abée à la valeur de vingt centesimes para vaut un demi-centime, et (la vingtième partie du para) plus qu'une valeur inappréciable. Les habitants, dans l'origine, avaient une taxe fixe de trois aspres par jour. Il sembleroit que, dans ces provinces, le musulman, qui depuis bien longtemps ne reçoit plus de wakoufs nou-veaux de terres conquises, soit ré-duit à un état de pauvreté extrême; les habitants volontaires sont aujourd'hui en petites quantités; et les revenus des bains, des bazars et des caravanserais, qui autrefois ordinairement pouvaient compter pour quelque chose, sont tout à fait anéantis quand toute la population va cou-cher sous la tente.

Le clergé turc ne recevant aucun traitement de l'État, il falloit, pour les élever, qu'un édit fixât la solde des desservants. D'après une ordonnance des oulémas, nul village ne peut avoir un mesjid (chapelle), ou un minaret (mosquée à minaret), s'il n'a préalablement constitué une rente sur des fonds, pour le payement du per-sone du clergé.

Les ondulations du terrain au sud de la plaine de Meléhubi sont les indices d'une frontière entre la région de Garsauritis et celle de Pont. On conçoit qu'il serait difficile de tracer plus positivement une ligne de démarcation, qui, chez les anciens, étoit toujours restée arbitraire.

CHAPITRE XL.

PRÉFECTURE DE TYANITIS.

La physionomie générale de cette région plateaux paraît d'autant plus intéressante à un observateur européen, que leur conformation les vallées profondes ne raissent pas être la conséquence d'élévations qui ont exhaussé le sol à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, mais semblent devoir résulter de cours d'eau formés par les pluies et les fontes des neiges. Les crues temporaires vont se perdre dans une multitude de bassins partiels, formant des lacs d'une étendue variable, sujets à diminuer, ou même à se dessécher complètement pendant

une partie de l'année. Aussi un lac voisin de Tyane, qui, par une cause naturelle, ne se trouve pas soumis à cette loi générale, a été chez les anciens regardé comme un bassin privilégié, et comme tel, consacré à Jupiter.

Dans l'état normal, c'est-à-dire quand l'hiver n'a pas accumulé sur les monts une masse de neige inaccoutumée, les petits ruisseaux sont à sec dès le mois d'août. Passé ce temps, les habitants n'ont plus que les ressources des citernes et des puits.

Plus on approche des montagnes du sud, plus on voit diminuer l'épaisseur de la couche terrestre qui recouvre la nappe d'eau souterraine. Les soixante-six mètres du puits de Meléhubi se réduisent à trois ou quatre aux approches de Nigde; aussi dans toute cette région le système usité pour puiser de l'eau est-il le même que celui qui est employé dans les champs de France et d'Italie, une perche fixée sur un poteau de manière à former une bascule; la corde est remplacée par un long sarment de vigogne. Cette diminution de la croûte terrestre indique que la prise d'eau, c'est-à-dire l'affleurement des couches perméables du sol, se trouve à la base du Taurus, et, si elle suit la conformation présumée des terrains, la nappe d'eau passe sous la couche volcanique, peut-être sous le lit de l'Halys, et va se prolonger jusqu'à la ligne des terrains calcaires, dans le royaume de Pont, où elle donne naissance à une multitude de petits ruisseaux qui prennent leur cours vers l'Halys. Le lac près de Tyane, qui a un écoulement souterrain, joue le rôle d'un entonnoir avec un puits d'absorption. Ce système des eaux de la Cappadoce me semble si clair, que je ne saurais mettre en doute le succès du forage des puits artésiens dans toute cette contrée.

Quand même le terrain argileux qui forme des affleurements dans le nord, depuis Youzgatt jusqu'au delà de Songourlou, ne se prolongerait pas sous le sol dans toute l'étendue du plateau, nous avons vu combien les couches volcaniques sont coordonnées d'une manière régulière; tantôt des terrains tuffeux, tantôt des laves de fusion. En l'absence d'une couche imperméable

d'argile, les eaux souterraines n'éprouveraient aucun obstacle pour établir un courant entre ces couches volcaniques. Mais tant d'obstacles s'opposent à l'exécution de travaux si simples, que de longtemps encore les Cappadociens en seront réduits à l'eau de leurs citernes.

Cette partie de la Cappadoce a dans l'origine appartenu à la Cataonie; elle en fut plus tard détachée sous le nom de Tyanitis, lorsqu'on subdivisa le pays en préfectures. La ville principale, ou plutôt la seule place digne de ce nom, Tyane, occupait la partie méridionale, non loin des contre-forts septentrionaux du Taurus. Strabon cite avec Tyane les deux bourgs de Castabala et de Cybistra (1), dont la position concorde avec celle d'Érégli. La fertilité de cette partie de la Cataonie était renommée dans l'antiquité; mais aujourd'hui elle ne produit plus que de l'orge et des pâturages. Les endroits susceptibles d'irrigation, et ils sont peu étendus, sont cependant plantés en jardins, qui donnent des fruits en abondance. Dans tout le reste du pays, les montagnes calcaires, dépouillées de terre végétale, indiquent les abords de cette province de Lycaonie, uniquement célèbre par l'aspect austère qu'elle a de tout temps présenté au voyageur.

On voit de temps à autre des groupes de huttes carrées, et à demi en-

plus considérables de ce groupe; il est habité par des familles grecques chargées de l'exploitation de certaines mines de plomb qui existent dans un endroit appelé Courchoum-Maden (la mine de plomb); c'est une mine de plomb sulfuré, contenant sans doute quelques parcelles d'argent, comme celui de Gumuch hané; mais la connaissance de la métallurgie dans ces contrées est encore trop peu développée pour qu'on songe à en tirer profit. Il se trouve d'ailleurs à quelques lieues de là un gisement plus riche en métal d'argent qui est en voie d'exploitation. La mine de plomb est à dix lieues est de Misthi; elle est affermée par le gouvernement soixante-quinze mille okes de métal (93,000 kil.); cependant la rareté du combustible y cause des chômages fréquents. La mine d'argent (plomb sulfuré argentifère) est affermée trois cents okes (450 kil.) de métal: le produit ne couvrant pas les frais, les fermiers l'avaient abandonnée récemment (1834), et le gouvernement les tenait pour le moment quittes de leur redevance.

Un autre petit village, nommé Sementra, jouit aussi du privilège d'une exploitation. Les collines qui bornent l'horizon à l'est, et qui contiennent ces mines, se prolongent jusqu'à la route tracée entre Nemcheher et Nigdé; elles fournissent quelques ruisseaux dont les bords se couvrent immédiatement de

t encore nombreux ; mais l'écheveau exige trop de soins et pour que les habitants puissent à cette branche de l'industrie.

aux de toutes les sources réunies un seul cours forment le ruisseau à Nigdé, capitale du sandjak du même nom.

CHAPITRE XI.I.

NIGDÉ.

a été longtemps regardée comme cédée à l'ancienne Tyane. La distance entre ces deux villes est seulement 12 kilomètres ; on compte sur les cartes anciennes seize milles romains à Tyane. Nigdé est à trois lieues ouest de la première de ces deux. On n'observe dans l'enceinte de la ville aucun débris d'architecture antique, tandis que les monuments musulmans sont nombreux, et d'après le peu que l'on peut regarder comme connus de ceux que nous avons décrits, à-dire de la période du treizième siècle.

Le château, aujourd'hui en ruine, est sur une éminence autour de laquelle la ville est bâtie. Toutes les maisons sont groupées sur les bords du ruisseau et entourées de jardins. Les faubourgs, qui sont comptés parmi les villages séparés, occupent les environs. L'un d'eux, le Taïabachi (tête du rocher), est orné par des sépultures seldjoukides, qui offrent un grand intérêt. Le mélange d'art arménien et arabe. L'intérieur de la ville, j'ai également observé les ruines d'une mosquée du treizième siècle de notre ère, et un qui aurait mérité une description ; mais la saison avançant, les circonstances, au nombre desquelles je dois bien compter les fatigues et les privations que j'éprouvais pendant ces mois, me forçaient de songer à quitter ce pays plus pratique-

ment ou portique, avec des colonnes de marbre blanc et des chapiteaux arabes, supportant des arcades mauresques. La porte, disposée comme celle de la mosquée de Césarée, est surmontée d'une niche en pendentif, couronnée d'encorbellements ornés de coques. L'intérieur est occupé par une cour carrée ayant sur chacun de ses côtés un portique de trois arcades qui communiquent à autant de chambres pour les sofas. La décoration intérieure se compose de méandres ou bâtons rompus, comme le couronnement du tombeau de Houen. Une frise d'ornements très-élégants règne sous le portique, au rez-de-chaussée et au premier étage.

L'histoire de Nigdé se rattache à celle de la plupart des petites villes de ces cantons, qui formaient le chef-lieu des possessions de tous ces émirs, tantôt révoltés et indépendants, tantôt soumis aux sultans turcs ou seldjoukides. Le château offrait un refuge assuré aux chefs qui cherchaient à se soustraire à l'autorité des sultans. En 1460, Issak Pacha, gouverneur de la Caramanie pour Mahomet II, fit construire les murailles de la ville, et tenta d'établir un gouvernement indépendant. Les projets du sultan attiraient toute son attention vers les affaires de Roumélie, Constantinople était tombé entre ses mains depuis quelques années ; il fit peu d'attention à la révolte d'un vassal, qu'il devait réduire à la première tentative. Issak Pacha conserva le pouvoir pendant plusieurs années, et finit par payer un tribut au sultan.

La révolte des pachas résidant aux extrémités de l'empire ne se manifesta jamais par des actes d'une hostilité ouverte ; ils cherchent d'abord à se créer des partisans parmi les délégués de la Porte qui exercent des fonctions autour d'eux, retiennent une partie des impôts sous prétexte de les employer à des ouvrages indispensables, et peu à peu lèvent des troupes, fabriquent des armes ; c'est alors que la Porte commence à soupçonner l'esprit de rébellion. Les fonctionnaires étant soumis directement au pacha, qui exerce un pouvoir militaire et civil, toute espèce de contrôle est impossible au gouvernement de la Porte ; dans le cas de

Le dracé est bâti sur le même emplacement que tous les édifices de ce genre ; remarquable, en ce que la façade, au premier étage, d'une loge

non obéissance, il est obligé d'envoyer des délégués, qui arrivent rarement, et pour cause, ou qui finissent par entrer dans les intérêts du pacha. Les guerres des émirs n'avaient pas d'autre motif qu'un refus d'impôt; aussi voyons-nous dans l'histoire ottomane un grand nombre de pachas révoltés pendant plusieurs années, faire leur soumission à la Porte, et vivre ensuite tranquillement, soit dans leur gouvernement, soit paisibles ridjals à Constantinople. La révolte de Daoud, pacha de Bagdad, en 1825, et celle de Mohammed, pacha de Mossoul, en 1840, se sont terminées de la manière la plus pacifique. Le premier s'était cependant arrogé un des droits dont les sultans sont le plus jaloux : celui de faire battre monnaie. Chez les princes seldjoukides, chez les sultans mamelouks et turcs, c'est le signe imprescriptible de leur souveraineté. Il fut exercé par quelques princes de la Caramanie, qui s'en prévalurent comme d'un droit héréditaire.

La défaite du sultan Bayazid, vaincu par Timour, avait, pour ainsi dire, rendu la liberté à tous ces petits princes issus du démembrement de l'empire seldjoukide. Nigdé, éloignée de toutes les grandes villes, resta comme la capitale de ce district, et les monuments musulmans qu'elle renferme indiquent que les sciences y furent cultivées; car les médrécés, à cette époque florissante de l'islamisme, n'étaient pas de pauvres établissements, dont les écoliers, dotés

nouvelle à l'Orient, par le commerce plus intime avec les nations européennes; relations qui ne peuvent s'établir que le jour où l'Européen pourra devenir en Turquie propriétaire foncier. Ce sont les oulémas qui seront toujours le plus grand obstacle à cette innovation, jaloux qu'ils sont d'acquiescer par le moyen des wakoufs la totalité de la terre cultivable.

Aujourd'hui Nigdé est sous la dépendance d'un simple mutzellim, soumis au pacha de Césarée. La distance entre ces deux villes est de cinquante-quatre heures de caravane ou 324 kilomètres. De tous les monuments que renferme le village de Kaia bachi, celui qui attire le plus l'attention a reçu, selon l'opinion des habitants, les cendres d'une fille du sultan Achmet I^{er}, qui mourut en cette ville vers l'an 1610, pendant le pèlerinage de la Mecque qu'elle accomplissait, se rendant à Selefke, dans le but de s'embarquer pour la Syrie. Cette princesse était très-superstitieuse; il existe à la Bibliothèque impériale, au *supplément arabe de Saint-Germain des Prés*, un manuscrit contenant des instructions de magie et de chiromancie, avec des figures coloriées, qui faisait partie de sa bibliothèque.

CHAPITRE XLII.

TYANE.

Le nom de Dana lui vient, selon (1), du nom de Thoas, roi des Troiens, qui en fut le fondateur, et qui fonda Thœna.

Dans son *Foyage en Asie*, le capitaine Leake avait fixé la position de la ville à trois milles sud de Nigdé, près de Ketch hissar. La carte du capitaine Leake, quoique dénuée de toute précision, est sous le rapport des positions, la plus exacte d'une manière infaillible dans la situation de cette place, dont le territoire est occupé par deux petits villages, l'un du nom de Klissesar (sans doute le Ketch hissar du colonel Leake), indiquant un souvenir de mégalithes, et l'autre apityankas, situé au centre même de la ville, et dans lequel on retrouve le nom de Tyane. La ville occupe le nord d'une colline calcaire et est entourée de la vallée attenante. On ne voit que de faibles vestiges des murailles et de l'acropole; mais une seule ligne d'arcades, bâties en blocs de pierre calcaire à bossage, se dessine sur l'azur du ciel et se prolonge de peupliers plantés près de la source : c'est l'aqueduc qui amène à deux milles de là les eaux d'une source abondante, pour les porter à la ville.

Il reste encore environ cinq arcades debout; et l'on suit sans peine la ligne des canaux jusqu'à la ville ancienne. Les arches voisines sont supportées par des piliers qui ont de sept à huit mètres de hauteur de l'imposte. L'ouverture de l'arcade est de 3^m 50^c, et la largeur des piles 1^m 20^c. L'archivolte, d'une épaisseur de 0^m 60^c, ne porte pas de moulures, et est composée de blocs de pierre. Une assise réglée, de blocs de pierre, supporte le comble de la construction ne diffère pas de celle des autres aqueducs de la ville. Les arches les plus élevées et les mieux conservées sont dans le voisinage immédiat de la ville; il y en a une aux-
quelles on a adossé

des maisons modernes. Le chaos qui existe aux alentours, les blocs de pierre appartenant à des édifices divers, les constructions de toutes les époques, accumulées et ruinées tour à tour, déroutent un peu les recherches de l'antiquaire pour retrouver la citerne ou le château d'eau qui servait de réservoir antique, et qui, à en juger par la hauteur des arches, devait être situé dans la partie supérieure de la colline, afin que tous les quartiers de la ville pussent jouir également de la distribution de l'eau. Mais cette construction, cachée sans doute par des décombres, est aujourd'hui ignorée des habitants, et à côté de l'imposante ruine coule aujourd'hui le ruisseau, qui serpente sous des buissons d'*agnus castus*, l'arbre dédié à Junon.

En suivant l'aqueduc dans la direction du nord-est, qui est celle de la prise d'eau, la hauteur des piles diminue rapidement, et bientôt le canal seul serpente sur le penchant des collines rocheuses. On le perd de temps à autre; mais son parcours est si bien indiqué, qu'il serait possible d'en tracer la carte sans la moindre erreur. L'eau était fournie par une source, très-remarquable dans ces régions desséchées, qui sort du calcaire grossier, et forme un bassin de quarante ou cinquante mètres de longueur. Cette eau ne tarit jamais. On voit près du bassin quelques fragments taillés, qui peuvent avoir appartenu à un Nymphée, et aujourd'hui ils servent à former une digue pour exhausser le niveau des eaux.

Je n'ai pas visité les grottes sépulcrales situées à quelque distance de cette source, sur la route de Bor. Tant de monuments de ce genre m'avaient passé sous les yeux, qu'il fallait un motif impérieux pour me décider à entreprendre une excursion dans ce but, et, d'après les renseignements que l'on me donna, elles ne doivent présenter aucune particularité qui n'ait été observée dans les autres grottes. J'ai cependant regretté de ne pas être en mesure de faire cette excursion, pour m'assurer si elles sont, en effet, taillées dans de la roche calcaire. Nul habitant ne fut en état de me le dire, et M. Hamilton, qui les visita plus tard,

riph. Eux., p. 6.

Turquie, tous les villages nommés Ketch, Kilicé hissar, Uch Kilicé, ont pris ce nom d'une église monu-

se tait à ce sujet. J'ai lieu de supposer que les grottes voisines de Tyane sont, comme toutes celles de Cappadoce, taillées dans le tuf volcanique, et je ne pense pas que jamais ce peuple ait dérogé à une méthode si antique. Réciproquement, dans les contrées où l'usage fut de consacrer les rochers calcaires à recevoir les sépultures, comme dans la province d'Anasie et dans la Lycie, toutes les roches d'une nature différente sont toujours restées sans emploi. Il est vrai que dans le Taurus et dans l'Olgassus, à côté du calcaire, on ne trouve que de la serpentine et des schistes d'un travail plus ou moins difficile.

Parmi les débris de monuments dont est couvert le sol de l'ancienne ville, on ne reconnaît aucun fragment de roches volcaniques; mais les variétés de calcaire y sont nombreuses. J'ai observé, 1° un marbre blanc cristallin et d'une qualité médiocre, dont les carrières sont situées au nord-est de la ville, selon la carte grecque; 2° un calcaire compacte, blanc, sans fossiles, extrait des environs de la ville; 3° une roche de la nature du travertin, qui a servi pour les fondations de la plupart des édifices. La carrière doit se trouver dans des vallées qu'arrosent les ruisseaux dont la ville est, pour ainsi dire, entourée; peut-être dans la vallée de la rivière Basmadji, qui, réunie avec les eaux de la plaine, forme la petite ri-

n'auraient pas pu résister à une secousse de tremblement de terre. Une seule colonne est aujourd'hui debout; elle est d'ordre dorique, de 7^m 15^e de hauteur, cannelée à la grecque, c'est-à-dire que les cannelures sont peu évidées, et séparées par des filets très-étroits. Le fût est composé de quatre blocs, et la colonne a une base; un subsassement continu supporte la colonnade, dont on retrouve de nombreux fragments dans les maisons voisines, qui empêchent de reconnaître la moindre partie du plan de l'édifice.

Il reste cependant chez les habitants une tradition qui attribue à ces pierres la vertu merveilleuse de guérir de la fièvre (1).

Les autres édifices ne présentent qu'un monceau de décombres; mais le peu de fragments sculptés que l'on rencontre prouve que l'ornementation des édifices était soumise à des règles sévères qui rappellent le style grec. En effet, nous apprenons par Philostrate que la population de Tyane était composée de Grecs. L'on sait peu de chose de l'histoire de cette ville; elle suivit le sort du reste de la Cappadoce.

Le temple de Jupiter, surnommé Amasbéen, du nom d'un petit lac qui en était proche, lui valut une certaine célébrité, comme centre d'un culte assez répandu. Mais ce fut sous le règne d'Hadrien qu'elle acquit le plus haut degré d'illustration, par la naissance de

graphes modernes attachaient de importance à la détermination de Tyane, qui, se trouvant de jonction de plusieurs fait à fixer la position de plusieurs villes moins connues. On lit principalement le texte de qui la plaçait au pied du Tau en faisant remarquer que les Castabala et de Cybistra, si la route des Portes de Cilicie, lus proches de la montagne. ce de Tyane à Cybistra, ville si connue, était de trois cents sept milles et demi. La carte ger donne de Mazaca à Tyane nce beaucoup trop courte; qu'à l'année 1812 les géographes entre les villes de Karigdé et d'autres points moins s, lorsque la carte de Cappadoce toute incertitude. Cela prouve cette capitale déchu du rang eupait dans la contrée, car il n'ait aucune mention dans toute e des croisades et dans les s émirs. Il est vrai que Nigdé, est pas éloignée, avait réuni de population assez considéane avait pourtant, dans la yzantine, acquis en quelque importance plus grande que iquité, puisqu'elle était devopole ecclésiastique (1). D'après *l'ère d'Antonin*, Archélaïs née de Tyane de soixante-lles. Cette distance s'accorde celle de Kara hissar à Iph-

tion de Cibystra est indiquée yageur allemand au village de hi, sur la route de Césarée au haz (les Portes de Cilicie). Il uvent fait mention dans les le Ciceron. C'est à Cibystra t établi son quartier général éger la Cappadoce contre les s, qui se soulevaient en faveur es. Voulant en même temps esure de défendre la Cilicie, ne attaque imprévue, il resta rs à Cibystra, et s'avança vers manus pour attaquer l'ennemi

et purger la contrée des voleurs qui l'infestaient (1).

Aux environs de Tyane il existe deux petits lacs, dont l'un est saumâtre, et dont l'autre fournit de l'eau douce. Le premier est marqué sur la carte grecque sous le nom de Σάλαι, et distingué dans la légende par ces mots : Ἀποτορ ἀσφαλίτης. En effet, son bassin, qui n'a pas plus de vingt mètres de diamètre, est rempli d'une eau saumâtre, qui surgit du centre en bouillonnant comme un puits artésien, et rentre dans le sol par un conduit inaperçu; phénomène qui avait frappé les anciens, et que l'art moderne est parvenu à expliquer et à imiter. Quoique l'eau soit froide, ce bouillonnement perpétuel, ainsi que l'émission des globules gazeux, lui donnent l'apparence d'une eau chaude. Il est très-probable que ce lac était attenant au territoire du temple de Jupiter Amasbéen cité par Philostrate (2) et par Ammien Marcellin (3). « Près du temple de Jupiter Amasbéen, dit cet auteur, il y a un petit lac dont les eaux, quelque gonflées qu'elles soient, s'absorbent d'elles-mêmes, sans jamais passer les bords. » Strabon, dans la description d'un lac qui a des propriétés identiquement semblables, ne mentionne pas la ville de Tyane, et dit que le Jupiter adoré dans le voisinage portait le surnom de Dacius.

CHAPITRE XI.III.

ÉTAT MODERNE.

La population de la Tyane moderne se compose presque entièrement de Turcs et de Turcomans, qui sont réunis depuis peu sous l'autorité d'un agha arabe, dont je demeurai l'hôte pendant quelques jours. Appelé depuis peu dans ce gouvernement, comme ennemi déclaré de Méhémet ali, il avait attiré à sa suite des montagnards du Taurus, que le gouvernement de la Porte voulait convertir en paysans stables; mais je doute qu'il y ait réussi. J'ai vu par la suite renouveler ces ordres impériaux

(1) *Ep. ad Fam.*, XV, 2, 4; *ad Att.*, V, 2.

(2) *Vie d'Appolonius*, liv. I, chap. 6.

(3) *Liv.* XXXIII, chap. 6.

éclairées par des fenêtres de dimension moyenne.

Des restes d'aqueducs et les ruines d'une seconde église byzantine, taillée presque entièrement dans le roc, témoignent que cette vallée a nourri une population assez nombreuse. D'après la disposition des lieux, il est facile de se rendre compte de l'extrême difficulté qu'éprouvait une armée d'invasion pour s'emparer d'une place si facile à défendre. Le stratagème dont Antiochus fit usage devenait un des moyens les plus assurés de succès (1). On trouve dans les itinéraires deux places du nom de Soandus ou Soanda : l'une sur la route de Tavium à Césarée, dont l'emplacement n'est point connu, et l'autre placée sur la route directe de Laodicée à Césarée (2), position qui correspond parfaitement à celle de Soanli déré, opinion émise d'abord par M. Hamilton et qui paraît tout à fait conforme à la vérité.

CHAPITRE XXXVIII.

IN - EUGHI. — SINGULIER COSTUME DES FEMMES.

J'arrivai pendant la nuit à In-Eughi, et je campai au milieu des meules de blé, car nous étions à l'époque de la moisson. Jusqu'ici je n'avais trouvé chez les habitants de la Cappadoce que peu de variété dans les costumes, quel-

contrique qui peut lutter avec ce que l'imagination des sauvages de la mer du Sud a inventé de plus bizarre.

La coiffure des femmes d'In-Eughi consiste en un bonnet en forme de casque, armé de deux grandes cornes, formant un croissant complet; ce bonnet est en outre orné d'oripeaux et de verroteries suspendues aux cornes et autour de la coiffe. Un rabat de soie noire est accroché derrière le bonnet et pend jusqu'aux jarrets; il est orné de bordures gaufrées et d'une multitude de petits émaux, comme les chemises des momies égyptiennes; un rabat semblable est noué sous le menton, et va passer dans la ceinture, qui est ordinairement composée de deux grosses plaques d'argent; le tablier est en drap brodé de différentes couleurs; la tunique ou robe de dessus est rouge avec de grands parements en soie bleue; un *charvar*, pantalon blanc et brodé et des babouches jaunes complètent le costume (1). Je décris là l'habillement des femmes que je voyais travailler aux champs, lier les gerbes et les charger sur de lourds chariots traînés par des buffles. Ceux des femmes riches sont encore plus somptueux, dit-on, et leurs cornes sont d'une grandeur démesurée, tandis que celles des pauvres sont très-petites et sans verroterie. Les femmes vieilles, qui devraient être plus sensées, s'affublent également de cette coiffure *isiaque*. Les jeunes filles portent le tur-

résultat d'un caprice de femme, ou d'un pays où le dieu Pharaos si longtemps adoré (1). Peut-être les efforts du christianisme, et dans le pays quelque rite de religion dont nous connaissons si peu de détails, et la figure du dieu s'est perpétuée comme une parure de des femmes, quoique depuis que ses autels soient abattus et

grette que depuis mon passage en, en 1834, nul voyageur n'a vu cette peuplade pour en rapporter un document qui m'aura peut-être servi.

réfecture de Garsauritis est celle que la nature s'est montrée ingrate. Il n'y avait certainement un mépris complet des biens du monde qui pouvait y retenir les lions de nouveaux chrétiens qui s'enfuyaient d'églises. Les anachorètes ont dans les cellules des rochers, habitations qui les séparaient du genre humain; aujourd'hui, les mêmes motifs ne peuvent plus servir, la province est presque entièrement déserte.

CHAPITRE XXXIX.

IRAN CHEHER. — AC SERAÏ.

deux principales villes du district Archelais, qui, d'après son nom, doit sa fondation à un roi de Cappadoce, et Nazianze, qui ne fut célèbre qu'à l'empire byzantin. Cependant, la vallée de Halvar déré, au pied du mont dagh, et dans le voisinage de la ville que l'on regarde comme la plus ancienne Nazianze, ruines antiques qui consistent en une église, des chapelles et des tombeaux, on observe des restes de monuments qui portent tout le caractère de la période primitive. Cet endroit est connu par les Turcs Viran cheher (ville des ruines); c'est une désignation commune à plusieurs cités antiques, qui ne nous offrent aucune indication sur leur nom. Comme le nom de Nazianze ne se trouve jamais mêlé au récit des

événements qui précéderont l'établissement du christianisme, il est plus probable qu'elle a remplacé une ville cappadocienne tout à fait détruite; Nazianze est citée en effet par les géographes anciens comme une très-petite ville, et ne doit son illustration et son agrandissement qu'à son premier évêque, le célèbre Grégoire.

Un passage étroit entre deux hauts rochers conduit de la vallée de Halvar déré sur une plate-forme, couverte de débris de murailles, d'appareil cyclopéen de premier style. L'Acropolis s'élève entourée de murailles de même construction, qui ont encore jusqu'à sept mètres de hauteur. On reconnaît les traces des rues avec de nombreux vestiges de tombeaux et de maisons. M. Hamilton a observé l'appareil de ces murs, qui paraît en quelques endroits dériver de la nature des matériaux employés dans la construction. La base de la roche étant un trachyte brun, qui tend à se déliter en parties prismatiques de la longueur d'un mètre environ, les murs bâtis avec ces matériaux tendent à une sorte de régularité; mais il ne faut pas oublier que c'est un usage constant des Grecs et de tous les constructeurs dans la période archaïque, d'avoir soin de toujours relier leurs murs par des pierres qui traversent de part en part, et qu'en construction on appelle parpaing.

Les constructeurs de Viran cheher avaient donc un double intérêt à employer les prismes de trachyte que leur fournissait la montagne. À l'ouest de l'acropole, on aperçoit les restes de la porte de ville, dont l'architrave est d'une seule pièce; elle a deux tours solides de chaque côté. Une autre colline, voisine de celle de l'acropole, est également couverte de constructions qui s'élèvent à une grande hauteur.

Un grand nombre de portes et des galeries de communication sont encore dans leur état primitif. Toutes les architraves sont formées d'un seul bloc énorme de roche. Un peu plus à l'est, se trouvent quelques constructions souterraines qui semblent avoir servi de tombeaux à l'époque grecque. L'intérieur de l'une d'elles présente une salle voûtée avec une estrade de pierre tout

autour : c'est en effet le genre de sépulture le plus usité à l'époque la plus florissante de la civilisation hellénique.

Tant de monuments divers, chapelles, églises, tombeaux et citadelles, présentent des systèmes de construction trop disparates pour être l'ouvrage d'une même période de civilisation. Il y aurait à examiner si ces ruines ne peuvent pas dater de l'époque où les rois de Cilicie gouvernaient la contrée ; il faudrait préalablement, pour résoudre cette question, des plans et des dessins de tous ces monuments.

L'itinéraire de Jérusalem place Archelais à XXIV. M. R. de Nazianze, et Andabilis à XL. M. R. de cette dernière ville ; ces distances sont parfaitement conformes aux positions respectives des trois endroits précités. Ak seraï, dépeuplée au commencement du seizième siècle, reçut cependant de nouveaux habitants dans l'enceinte de ses murailles. De nombreux monuments musulmans, aujourd'hui en ruine, sont là pour attester que cette place tint un rang distingué parmi les petites villes de la Cappadoce musulmane. Les constructions qu'on y observe ont beaucoup d'analogie avec les mosquées en ruine d'Aiasalouk, qui remplaça Éphèse, c'est-à-dire qu'elles peuvent être attribuées à un de ces émirs, compagnons de Saroukhan, qui capitulèrent avec les sultans, et conservèrent dans leurs

tente, que je regrettais de n'avoir un peu de temps à consacrer à l'étude de cette vie demi-nomade, soumise ainsi à des conditions qui nous paraissent contraires à toute administration régulière. La ville désertée ne touche plus d'octroi, ou du moins tant de moyens faciles se présentent à l'habitant pour s'y soustraire, que le trésor du gouverneur se trouverait fort amoindri, s'il n'inventait des moyens, la plupart du temps illégaux, pour rétablir l'équilibre. Le gouverneur, soit mutzellim, soit pacha, n'est payé que sur les rentrées qu'il se procure, et sur lesquelles il remet au gouvernement la redevance des impôts publics dont la quotité est fixée chaque année au hairam. L'impôt se perçoit, dans les villes à demi nomades, sur toutes les marchandises importées par caravane, sur les fruits des cultures : toute terre qui n'est pas mise en produit ne paye rien ; enfin sur les troupeaux, qui sont enregistrés par le kyahia, chaque tête de bétail payant une somme déterminée qui ne dépasse pas une demi-piastre. La vente des laines, des peaux de chèvres et de bœufs, est aussi soumise à un tarif. Le nitre, qui s'exploite dans toute la province, est une régie du gouvernement ; mais le sel gemme, ou le sel tiré des eaux du lac salé, ne doit au gouvernement que la dîme en nature, comme les salines qui sont situées sur le bord de la mer. Le tabac, dont l'usage est général, ne paye qu'un

pée à la valeur de vingt centimes para vaut un demi-centime, et la vingtième partie du para) est qu'une valeur inappréciable. Les monnaies, dans l'origine, avaient une valeur fixe de trois aspres par jour. Il est probable que, dans ces provinces, le musulman, qui depuis bien longtemps ne reçoit plus de wakoufs nouveaux de terres conquises, soit réduit à un état de pauvreté extrême; les musulmans volontaires sont aujourd'hui sans terres; et les revenus des bains, des caravanserais, qui autrefois étaient ordinaires, pouvaient compter quelque chose, sont tout à fait anéantis, et la population vacille sous la tente.

Le pacha turc ne recevant aucun tribut de l'État, il fallait, pour les musulmans à élever, qu'un édit fixât la somme des desservants. D'après une ordonnance des oulémas, nul village ne peut avoir un mesjid (chapelle), ou une mosquée à minaret, s'il n'a auparavant constitué une rente sur ses terres, pour le paiement du personnel du clergé.

Les ondulations de terrain au sud de la plaine de Meléhubi sont les indices d'une frontière entre la plaine de Garsauritis et celle de Dn. On conçoit qu'il serait difficile de tracer plus positivement une ligne de démarcation, qui, chez les anciens, n'était restée arbitraire.

CHAPITRE XL.

ÉPÉCTURE DE TYANITIS.

La physiognomie générale de cette plaine paraît d'autant plus étrange à un observateur européen, que sa conformation les vallées ne semblent pas être la conséquence des élévations qui ont exhaussé le plateau à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, mais semblent devoir être le résultat de cours d'eau formés par les pluies et les fontes des neiges.

Les rivières temporaires vont se perdre dans la multitude de bassins partiellement remplis des lacs d'une étendue qui diminue, ou même disparaît complètement pendant

une partie de l'année. Aussi un lac voisin de Tyane, qui, par une cause naturelle, ne se trouve pas soumis à cette loi générale, a été chez les anciens regardé comme un bassin privilégié, et comme tel, consacré à Jupiter.

Dans l'état normal, c'est-à-dire quand l'hiver n'a pas accumulé sur les monts une masse de neige inaccoutumée, les petits ruisseaux sont à sec dès le mois d'août. Passé ce temps, les habitants n'ont plus que les ressources des citernes et des puits.

Plus on approche des montagnes du sud, plus on voit diminuer l'épaisseur de la couche terrestre qui recouvre la nappe d'eau souterraine. Les soixante-six mètres du puits de Meléhubi se réduisent à trois ou quatre aux approches de Nigde; aussi dans toute cette région le système usité pour puiser de l'eau est-il le même que celui qui est employé dans les champs de France et d'Italie, une perche fixée sur un poteau de manière à former une bascule; la corde est remplacée par un long sarment de vigne. Cette diminution de la croûte terrestre indique que la prise d'eau, c'est-à-dire l'affleurement des couches perméables du sol, se trouve à la base du Taurus, et, si elle suit la conformation présumée des terrains, la nappe d'eau passe sous la couche volcanique, peut-être sous le lit de l'Halys, et va se prolonger jusqu'à la ligne des terrains calcaires, dans le royaume de Pont, où elle donne naissance à une multitude de petits ruisseaux qui prennent leur cours vers l'Halys. Le lac près de Tyane, qui a un écoulement souterrain, joue le rôle d'un entonnoir avec un puits d'absorption. Ce système des eaux de la Cappadoce me semble si clair, que je ne saurais mettre en doute le succès du forage des puits artésiens dans toute cette contrée.

Quand même le terrain argileux qui forme des affleurements dans le nord, depuis Youzgatt jusqu'au delà de Sengourlou, ne se prolongerait pas sous le sol dans toute l'étendue du plateau, nous avons vu combien les couches volcaniques sont coordonnées d'une manière régulière; tantôt des terrains tuffacés, tantôt des laves de fusion. En l'absence d'une couche imperméable

d'argile, les eaux souterraines n'éprouveraient aucun obstacle pour établir un courant entre ces couches volcaniques. Mais tant d'obstacles s'opposent à l'exécution de travaux si simples, que de longtemps encore les Cappadociens en seront réduits à l'eau de leurs citernes.

Cette partie de la Cappadoce a dans l'origine appartenu à la Cataonie; elle en fut plus tard détachée sous le nom de Tyanitis, lorsqu'on subdivisa le pays en préfectures. La ville principale, ou plutôt la seule place digne de ce nom, Tyane, occupait la partie méridionale, non loin des contre-forts septentrionaux du Taurus. Strabon cite avec Tyane les deux bourgs de Castabala et de Cybistra (1), dont la position concorde avec celle d'Éréglî. La fertilité de cette partie de la Cataonie était renommée dans l'antiquité; mais aujourd'hui elle ne produit plus que de l'orge et des pâturages. Les endroits susceptibles d'irrigation, et ils sont peu étendus, sont cependant plantés en jardins, qui donnent des fruits en abondance. Dans tout le reste du pays, les montagnes calcaires, dépouillées de terre végétale, indiquent les abords de cette province de Lycaonie, uniquement célèbre par l'aspect austère qu'elle a de tout temps présenté au voyageur.

On voit de temps à autre des groupes de huttes carrées, et à demi en-

plus considérables de ce groupe; il est habité par des familles grecques chargées de l'exploitation de certaines mines de plomb qui existent dans un endroit appelé Courchoum-Maden (la mine de plomb); c'est une mine de plomb sulfuré, contenant sans doute quelques parcelles d'argent, comme celui de Gumuch hané; mais la connaissance de la métallurgie dans ces contrées est encore trop peu développée pour qu'on songe à en tirer profit. Il se trouve d'ailleurs à quelques lieues de là un gisement plus riche en métal d'argent qui est en voie d'exploitation. La mine de plomb est à dix lieues est de Misthi; elle est affermée par le gouvernement soixante-quinze mille okes de métal (93,000 kil.); cependant la rareté du combustible y cause des chômages fréquents. La mine d'argent (plomb sulfuré argentifère) est affermée trois cents okes (450 kil.) de métal: le produit ne couvrant pas les frais, les fermiers l'avaient abandonnée récemment (1834), et le gouvernement les tenait pour le moment quittes de leur redevance.

Un autre petit village, nommé Sementra, jouit aussi du privilège d'une exploitation. Les collines qui bornent l'horizon à l'est, et qui contiennent ces mines, se prolongent jusqu'à la route tracée entre Nemcheher et Nigdé; elles fournissent quelques ruisseaux dont les bords se couvrent immédiatement de

est encore nombreux ; mais l'élevage de chevaux exige trop de soins et est trop coûteux pour que les habitants puissent s'occuper de cette branche de l'industrie.

Les sources de toutes les sources réunies en un seul cours forment le ruisseau qui passe à Nigdé, capitale du sandjak du même nom.

CHAPITRE XLI.

NIGDÉ.

Nigdé a été longtemps regardée comme la succédée à l'ancienne Tyane. La distance entre ces deux villes est seulement de 12 kilomètres ; on compte sur les cartes anciennes seize milles romains à Tyane. Nigdé est à trois lieues sud-ouest de la première de ces villes. On n'observe dans l'enceinte de la ville aucun débris d'architecture antique, tandis que les monuments musulmans y sont nombreux, et d'après les traditions on peut les regarder comme contemporains de ceux que nous avons décrits à-dire de la période du treizième ou quatorzième siècle.

Nigdé, aujourd'hui en ruine, est sur une éminence autour de laquelle la ville est bâtie. Toutes les maisons sont groupées sur les bords du ruisseau et entourées de jardins. Les faubourgs, qui sont comptés parmi les villages séparés, occupent les environs. L'un d'eux, Kaïabachi (tête du rocher), est orné par des sépultures seldjoukides, qui offrent un grand intérêt artistique d'art arménien et arabe. L'intérieur de la ville, j'ai également observé les ruines d'une mosquée du treizième siècle de notre ère, et un minaret qui aurait mérité une description ; mais la saison avançant, les circonstances, au nombre desquelles je dois bien compter les fatigues et les privations que j'éprouvais depuis huit mois, me forçaient de songer à quitter ce pays plus pratique-

ment ou portique, avec des colonnes de marbre blanc et des chapiteaux arabes, supportant des arcades mauresques. La porte, disposée comme celle de la mosquée de Césarée, est surmontée d'une niche en pendentif, couronnée d'encorbellements ornés de coques. L'intérieur est occupé par une cour carrée ayant sur chacun de ses côtés un portique de trois arcades qui communiquent à autant de chambres pour les sofas. La décoration intérieure se compose de méandres ou bâtons rompus, comme le couronnement du tombeau de Houen. Une frise d'ornements très-élégants règne sous le portique, au rez-de-chaussée et au premier étage.

L'histoire de Nigdé se rattache à celle de la plupart des petites villes de ces cantons, qui formaient le chef-lieu des possessions de tous ces émirs, tantôt révoltés et indépendants, tantôt soumis aux sultans turcs ou seldjoukides. Le château offrait un refuge assuré aux chefs qui cherchaient à se soustraire à l'autorité des sultans. En 1460, Issak Pacha, gouverneur de la Caramanie pour Mahomet II, fit construire les murailles de la ville, et tenta d'établir un gouvernement indépendant. Les projets du sultan attiraient toute son attention vers les affaires de Roumélie, Constantinople était tombé entre ses mains depuis quelques années ; il fit peu d'attention à la révolte d'un vassal, qu'il devait réduire à la première tentative. Issak Pacha conserva le pouvoir pendant plusieurs années, et finit par payer un tribut au sultan.

La révolte des pachas résidant aux extrémités de l'empire ne se manifesta jamais par des actes d'une hostilité ouverte ; ils cherchent d'abord à se créer des partisans parmi les délégués de la Porte qui exercent des fonctions autour d'eux, retiennent une partie des impôts sous prétexte de les employer à des ouvrages indispensables, et peu à peu lèvent des troupes, fabriquent des armes ; c'est alors que la Porte commence à soupçonner l'esprit de rébellion. Les fonctionnaires étant soumis directement au pacha, qui exerce un pouvoir militaire et civil, toute espèce de contrôle est impossible au gouvernement de la Porte ; dans le cas de

Nigdé est bâti sur le même site que tous les édifices de ce genre ; remarquable, en ce que la façade, au premier étage, d'une loge

non obéissance, il est obligé d'envoyer des délégués, qui arrivent rarement, et pour cause, ou qui finissent par entrer dans les intérêts du pacha. Les guerres des émirs n'avaient pas d'autre motif qu'un refus d'impôt; aussi voyons-nous dans l'histoire ottomane un grand nombre de pachas révoltés pendant plusieurs années, faire leur soumission à la Porte, et vivre ensuite tranquillement, soit dans leur gouvernement, soit paisibles *ridjals* à Constantinople. La révolte de Daoud, pacha de Bagdad, en 1825, et celle de Mohammed, pacha de Mossoul, en 1840, se sont terminées de la manière la plus pacifique. Le premier s'était cependant arrogé un des droits dont les sultans sont le plus jaloux : celui de faire battre monnaie. Chez les princes *seldjoukides*, chez les sultans *mamelouks* et *tures*, c'est le signe imprescriptible de leur souveraineté. Il fut exercé par quelques princes de la *Caramanie*, qui s'en prévalurent comme d'un droit héréditaire.

La défaite du sultan Bayazid, vaincu par Timour, avait, pour ainsi dire, rendu la liberté à tous ces petits princes issus du démembrement de l'empire *seldjoukide*. Nigdé, éloignée de toutes les grandes villes, resta comme la capitale de ce district, et les monuments musulmans qu'elle renferme indiquent que les sciences y furent cultivées; car les *médrecés*, à cette époque florissante de l'islamisme, n'étaient pas de pauvres établissements, dont les écoliers, dotés

nouvelle à l'Orient, par le commerce plus intime avec les nations européennes; relations qui ne peuvent s'établir que le jour où l'Européen pourra devenir en Turquie propriétaire foncier. Ce sont les *oulémas* qui seront toujours le plus grand obstacle à cette innovation, jaloux qu'ils sont d'acquérir par le moyen des *wakoufs* la totalité de la terre cultivable.

Aujourd'hui Nigdé est sous la dépendance d'un simple *mutzellim*, soumis au pacha de Césarée. La distance entre ces deux villes est de cinquante-quatre heures de caravane ou 324 kilomètres. De tous les monuments que renferme le village de Kaia bachi, celui qui attire le plus l'attention a reçu, selon l'opinion des habitants, les cendres d'une fille du sultan Achmet I^{er}, qui mourut en cette ville vers l'an 1610, pendant le pèlerinage de la Mecque qu'elle accomplissait, se rendant à Selefké, dans le but de s'embarquer pour la Syrie. Cette princesse était très-superstitieuse; il existe à la Bibliothèque impériale, au *supplément arabe de Saint-Germain des Prés*, un manuscrit contenant des instructions de magie et de chiromancie, avec des figures coloriées, qui faisait partie de sa bibliothèque.

CHAPITRE XLII.

TYANE.

Le nom de Dana lui vient, selon D., du nom de Thoas, roi des Troiens, qui en fut le fondateur, et qui fonda Thooana.

Dans son *Voyage en Asie*, le Leake avait fixé la position de trois milles sud de Nigdé, près de Ketch hissar. La carte du rille, quoique dénuée de toute précision sous le rapport des positions, le d'une manière infaillible dans la situation de cette place, dont le ter est occupé par deux petits vil- lages du nom de Klissesar (sans le Ketch hissar du colonel), indiquant un souvenir de mé- tropolitaine (2), l'autre ap- tyankas, situé au centre même de la ville, et dans lequel on retrouve le nom de Tyane. La ville occupe le nord d'une colline calcaire et est au centre de la vallée attenante. On ne voit que de faibles vestiges des murailles et de l'acropole; mais une ligne d'arcades, bâties en blocs de pierre calcaire à bossage, se dessine sur l'azur du ciel et se prolonge de peupliers plantés près de la source : c'est l'aqueduc qui amène à deux milles de là les eaux d'une source abondante, pour les porter à la ville. Il reste encore environ cinquante arcades debout; et l'on suit sans interruption la ligne des canaux jusqu'à l'extrémité de la ville. Les arches voisines de la source sont supportées par des piliers en pierre de sept à huit mètres de hauteur de l'imposte. L'ouverture de l'arcade est de 3^m 50^c, et la largeur des piles est de 1^m 20^c. L'archivolte, d'une épaisseur de 0^m 60^c, ne porte pas de moulures, et est composée de blocs de pierre. Une assise réglée, de blocs de pierre, supporte le comble de la construction ne diffère pas de celle des autres aqueducs de la ville. Les arches les plus élevées et les mieux conservées sont dans le voisinage immédiat de la ville; il y en a une aux- quelles on a adossé

des maisons modernes. Le chaos qui existe aux alentours, les blocs de pierre appartenant à des édifices divers, les constructions de toutes les époques, accumulées et ruinées tour à tour, dérouteraient un peu les recherches de l'antiquaire pour retrouver la citerne ou le château d'eau qui servait de réservoir à la ville antique, et qui, à en juger par la hauteur des arches, devait être situé dans la partie supérieure de la colline, afin que tous les quartiers de la ville pussent jouir également de la distribution de l'eau. Mais cette construction, cachée sans doute par des décombres, est aujourd'hui ignorée des habitants, et à côté de l'imposante ruine coule aujourd'hui le ruisseau, qui serpente sous des buissons d'*agnus castus*, l'arbre dédié à Junon.

En suivant l'aqueduc dans la direction du nord-est, qui est celle de la prise d'eau, la hauteur des piles diminue rapidement, et bientôt le canal seul serpente sur le penchant des collines rocheuses. On le perd de temps à autre; mais son parcours est si bien indiqué, qu'il serait possible d'en tracer la carte sans la moindre erreur. L'eau était fournie par une source, très-remarquable dans ces régions desséchées, qui sort du calcaire grossier, et forme un bassin de quarante ou cinquante mètres de longueur. Cette eau ne tarit jamais. On voit près du bassin quelques fragments taillés, qui peuvent avoir appartenu à un Nymphée, et aujourd'hui ils servent à former une digue pour exhausser le niveau des eaux.

Je n'ai pas visité les grottes sépulcrales situées à quelque distance de cette source, sur la route de Bor. Tant de monuments de ce genre m'avaient passé sous les yeux, qu'il fallait un motif impérieux pour me décider à entreprendre une excursion dans ce but, et, d'après les renseignements que l'on me donna, elles ne doivent présenter aucune particularité qui n'ait été observée dans les autres grottes. J'ai cependant regretté de ne pas être en mesure de faire cette excursion, pour m'assurer si elles sont, en effet, taillées dans de la roche calcaire. Nul habitant ne fut en état de me le dire, et M. Hamilton, qui les visita plus tard,

riph. Eux., p. 6.

En Turquie, tous les villages nommés Ketch hissar, Ketch hissar, Ketch hissar, pris ce nom d'une église monu-

se tait à ce sujet. J'ai lieu de supposer que les grottes voisines de Tyane sont, comme toutes celles de Cappadoce, taillées dans le tuf volcanique, et je ne pense pas que jamais ce peuple ait dérogé à une méthode si antique. Réciproquement, dans les contrées où l'usage fut de consacrer les rochers calcaires à recevoir les sépultures, comme dans la province d'Amasie et dans la Lycie, toutes les roches d'une nature différente sont toujours restées sans emploi. Il est vrai que dans le Taurus et dans l'Olgassus, à côté du calcaire, on ne trouve que de la serpentine et des schistes d'un travail plus ou moins difficile.

Parmi les débris de monuments dont est couvert le sol de l'ancienne ville, on ne reconnaît aucun fragment de roches volcaniques; mais les variétés de calcaire y sont nombreuses. J'ai observé, 1° un marbre blanc cristallin et d'une qualité médiocre, dont les carrières sont situées au nord-est de la ville, selon la carte grecque; 2° un calcaire compacte, blanc, sans fossiles, extrait des environs de la ville; 3° une roche de la nature du travertin, qui a servi pour les fondations de la plupart des édifices. La carrière doit se trouver dans des vallées qu'arrosent les ruisseaux dont la ville est, pour ainsi dire, entourée; peut-être dans la vallée de la rivière Basmadji, qui, réunie avec les eaux de la plaine, forme la petite ri-

n'auraient pas pu résister à une secousse de tremblement de terre. Une seule colonne est aujourd'hui debout; elle est d'ordre dorique, de 7^m 15^c de hauteur, cannelée à la grecque, c'est-à-dire que les cannelures sont peu évidées, et séparées par des filets très-étroits. Le fût est composé de quatre blocs, et la colonne a une base; un soubassement continu supporte la colonnade, dont on retrouve de nombreux fragments dans les maisons voisines, qui empêchent de reconnaître la moindre partie du plan de l'édifice.

Il reste cependant chez les habitants une tradition qui attribue à ces pierres la vertu merveilleuse de guérir de la fièvre (1).

Les autres édifices ne présentent qu'un monceau de décombres; mais le peu de fragments sculptés que l'on rencontre prouve que l'ornementation des édifices était soumise à des règles sévères qui rappellent le style grec. En effet, nous apprenons par Philostrate que la population de Tyane était composée de Grecs. L'on sait peu de chose de l'histoire de cette ville; elle suivit le sort du reste de la Cappadoce.

Le temple de Jupiter, surnommé Amasbéen, du nom d'un petit lac qui en était proche, lui valut une certaine célébrité, comme centre d'un culte assez répandu. Mais ce fut sous le règne d'Hadrien qu'elle acquit le plus haut degré d'illustration, par la naissance de

géographes modernes attachaient une importance à la détermination du site de Tyane, qui, se trouvant au point de jonction de plusieurs routes, aidait à fixer la position de plusieurs autres villes moins connues. On s'appuyait principalement sur le texte de Pline, qui la plaçait au pied du Tauros, en faisant remarquer que les villes de Castabala et de Cybistra, situées sur la route des Portes de Cilicie, plus proches de la montagne. La distance de Tyane à Cybistra, ville mal connue, était de trois cents stades ou sept milles et demi. La carte moderne donne de Mazaca à Tyane une distance beaucoup trop courte; jusqu'à l'année 1812 les géographes s'égarèrent entre les villes de Kara Nigdé et d'autres points moins connus, lorsque la carte de Cappadoce, à toute incertitude. Cela prouve que cette capitale déchu du rang qu'elle occupait dans la contrée, car il ne fait aucune mention dans toutes les cartes des croisades et dans les cartes des émirs. Il est vrai que Nigdé, qui n'est pas éloignée, avait réuni une grande population assez considérable. Tyane avait pourtant, dans la carte byzantine, acquis en quelque sorte l'importance plus grande que lui avait méritée, puisqu'elle était devenue une métropole ecclésiastique (1). D'après l'itinéraire d'Antonin, Archelaïs, située à une distance de Tyane de soixante stades. Cette distance s'accorde avec celle de Kara hissar à Iph-

stration de Cibystra est indiquée par un voyageur allemand au village de Iphla, sur la route de Césarée au Tauros (les Portes de Cilicie). Il est souvent fait mention dans les écrits de Cicéron. C'est à Cibystra qu'il établit son quartier général contre les Turcs, qui se soulevaient en faveur des Turcs. Voulant en même temps mesurer de défendre la Cilicie, une attaque imprévue, il resta vaincu à Cibystra, et s'avança vers l'Amanus pour attaquer l'ennemi

et purger la contrée des voleurs qui l'infestaient (1).

Aux environs de Tyane il existe deux petits lacs, dont l'un est saumâtre, et dont l'autre fournit de l'eau douce. Le premier est marqué sur la carte grecque sous le nom de Σαλατις, et distingué dans la légende par ces mots : Ἀποτοῦ ἀσφαλτίτης. En effet, son bassin, qui n'a pas plus de vingt mètres de diamètre, est rempli d'une eau saumâtre, qui surgit du centre en bouillonnant comme un puits artésien, et rentre dans le sol par un conduit inaperçu; phénomène qui avait frappé les anciens, et que l'art moderne est parvenu à expliquer et à imiter. Quoique l'eau soit froide, ce bouillonnement perpétuel, ainsi que l'émission des globules gazeux, lui donnent l'apparence d'une eau chaude. Il est très-probable que ce lac était attenant au territoire du temple de Jupiter Amasbéen cité par Philostrate (2) et par Ammien Marcellin (3). « Près du temple de Jupiter Amasbéen, dit cet auteur, il y a un petit lac dont les eaux, quelque gonflées qu'elles soient, s'absorbent d'elles-mêmes, sans jamais passer les bords. » Strabon, dans la description d'un lac qui a des propriétés identiquement semblables, ne mentionne pas la ville de Tyane, et dit que le Jupiter adoré dans le voisinage portait le surnom de Dacius.

CHAPITRE XLIII.

ÉTAT MODERNE.

La population de la Tyane moderne se compose presque entièrement de Turcs et de Turcomans, qui sont réunis depuis peu sous l'autorité d'un agha arabe, dont je demeurai l'hôte pendant quelques jours. Appelé depuis peu dans ce gouvernement, comme ennemi déclaré de Méhémet ali, il avait attiré à sa suite des montagnards du Taurus, que le gouvernement de la Porte voulait convertir en paysans stables; mais je doute qu'il y ait réussi. J'ai vu par la suite renouveler ces ordres impériaux

(1) *Ep. ad Fam.*, XV, 2, 4; *ad Att.*, V, 2.

(2) *Vie d'Appolonius*, liv. I, chap. 6.

(3) *Liv.* XLIII, chap. 6.

qui prescrivait aux nomades de bâtir des villages; comme s'il suffisait d'une parole d'un sultan. A l'ignorance extrême de toute idée d'économie politique, les conseillers de la Porte joignent celle, bien plus inexplicable, du caractère des peuples qu'ils sont appelés à gouverner. On a lieu de s'étonner que des gens issus des nomades de la suite de Togrul-Beg, qui ont mis quatre cents ans à s'habituer à demeurer dans des maisons, puissent s'imaginer que des tribus errantes, n'ayant pour toute fortune que des troupeaux, vont, sans secours aucun, renoncer à une vie qu'ils aiment, à une existence forcée, puisqu'il n'y a que la vie vagabonde qui leur permette de nourrir leur bétail.

C'est dans cette zone que l'on commence à observer une certaine modification dans les races musulmanes. Plus on avance vers le sud, plus le sang arabe se trouve influer sur le caractère des races. Les chrétiens qui habitent les pentes du Taurus, quoique divisés en deux communions, l'arménienne et la grecque, sont tous de race arménienne. Le type des Grecs de l'Ionie et des provinces occidentales s'efface longtemps avant qu'on arrive dans ces districts. Il faut lire ces caractères sur les traits des habitants; car on ne saurait s'attendre à rencontrer chez aucun d'eux la moindre connaissance d'une généalogie. Le passé est, en effet, si triste pour ces pauvres gens, qu'ils trouvent une grande

deux pays; aussi, toute la politique du vice-roi d'Égypte tendait-elle à s'en emparer, et déjà des reconnaissances étaient faites par des ingénieurs européens, pour y établir des fortifications sur les ruines de celles que les anciens avaient élevées dans ces parages.

Notus nous arrêtons sur les crêtes élevées du Taurus. Tout le pays situé au delà fait partie de la Cilicie.

La route de Tyane à Karaman, capitale actuelle de la province, est tracée au milieu de contrées incultes et arides. Toute l'industrie des habitants, qui y sont temporairement établis, consiste dans la récolte du nitrate de potasse, qui abonde dans les terrains.

CHAPITRE XLIV.

ÉRÉGLI.

La ville d'Érégli est sur la lisière du pays cultivable; les nombreux ruisseaux qui l'arrosent changent tout à coup la face du paysage. S'il faut chercher à identifier cette petite place avec une station antique, il suffit de rappeler que les géographes sont assez d'accord pour la regarder comme occupant l'emplacement de Herculis Vicus, mentionné par Cedrenus; mais, aujourd'hui, il ne reste aucun vestige d'antiquité, et les monuments de l'école arabe sont dans un état complet de délabrement. Les jardins qui entourent la ville ne s'étendent pas à

lages se trouvent pendant
privés de toute commu-
re eux. Les eaux, en se re-
ent à la surface du sol une
e saline, qui blanchit sur
une gelée blanche (1). Ce
est général dans toute l'A-
e, et plus on avance vers
est caractérisé.

munications entre Érégli et
and deviennent très-diffi-
fin de l'été, parce que les
s rares villages que l'on ren-
la route sont tous retirés
clas du Taurus. Les ruis-
taris, et le peu d'eau cou-
on rencontre acquiert une
âtre et désagréable.

qui sépare la préfecture
s provinces d'Isaurie et de
saurait être déterminée géo-
ent, car ces districts ont
ment varié en étendue pen-
ination romaine. Sous l'em-
n, elles ont reçu de nou-
issements, et plus tard, on
me province qui prit le nom
le la principale ville, appe-
da. Quelques tables géogra-
longent jusqu'à la mer les
des Isauriens; mais il ne
u'ils aient jamais franchi les
éparent Karaman de Tyane.
ère ville est toujours restée
Cappadoce. Au sud d'Éré-
est complètement nu jus-
tagnes; il forme la frontière
tre les deux provinces.

CHAPITRE XLV.

DES PRÉFECTURES ET DES DE CAPPADOCE A DIFFÉ- ÉPOQUES.

bélus, la Cappadoce est di-
gouvernements :

du Taurus :

ène.

nie.

is.

tie.

tie.

Leake, *Asia Minor*, et la carte.

Cinq dans l'intérieur des terres :

La Liviniasène.

La Sagarausène.

La Chamanène.

La Saravène.

La Morimène.

Ptolémée réunit dans sa description
la Cappadoce avec le royaume de Pont.
Il lui donne pour bornes la Galatie,
une partie de la Pamphylie; la Cilicie,
au midi, depuis le Taurus jusqu'au
mont Amanus, et de l'Amanus à l'Euphrate;
enfin, au nord-est, la Grande
Arménie, depuis le coude de l'Euphrate
à l'est.

Les provinces se trouvent ainsi di-
visées :

Le Pont, trois provinces :

Pont Galatique.

Pont Polémoniaque.

Pont Cappadocien.

La Cappadoce propre, six provinces :

La Chamanène.

La Sagarausène.

La Garsauritis.

La Cilicie.

La Lycanie.

L'Antiochienne.

Sous l'empire romain, le Pont et la
Galatie ayant formé des gouvernements
séparés, la Cappadoce a été réduite à
deux provinces : la Grande et la Petite
Cappadoce, ou Cappadoce première et
seconde.

Hiéroclès classe de la manière sui-
vante les villes principales :

Eparchie de la Cappadoce 1^{re} sous un consulaire. IV villes.

Césarée.

Nyssa.

Therma.

Regepodandus.

Césarée.

Nemcheher.

(Inconnu.)

(Inconnu.)

Eparchie de la Cappadoce 2^{de} sous un consulaire. VII villes.

Tyane.

Frustinopolis.

Cydistra.

Nazianze.

Sasime.

Ketch-Hissar.

(Inconnu.)

Pasmaktehli.

Viran-Chehar.

Sinason.

Parnasos. (Inconnu.)
 Regedoara. (Inconnu.)
 Regecucusus. (Geuksunn.)

Sous Trajan, l'Arménie seconde fut réunie à la Cappadoce. Elle comprenait six villes.

Éparchie de l'Arménie II^e, VI villes.

Mélitène.	Malatia.
Arca.	Arca.
Arabissos.	Gurun.
Boucousos.	Gheuk sunn.
Comana.	Chert kalé si.
Ariarathia.	(Inconnu.)

Sous Constantin, la Cappadoce fit partie du diocèse d'Orient, et lorsque Constantin Porphyrogénète eut divisé l'Asie en thèmes pour y installer ses légions, elle fit partie du second thème, dit d'Arménie, avec les limites des provinces mentionnées ci-dessus.

Lorsque l'empire fut divisé en cinq patriarcats, les évêchés d'Asie furent suffragants de celui de Constantinople.

La Cappadoce comprenant les métropoles suivantes :

Première Cappadoce.

Césarée.
 Thermæ (1).
 Nyssa.
 Camuliana (2).
 Ciscissa.
 Théodosiopolis.

Seconde Cappadoce.

Doara (1).
 Cybistra.
 Faustinopolis.
 Sasimi.
 Justinopolis.
 Asuna.
 Mocissus (2).

Troisième Cappadoce.

Naziazum.
 Colonia (Archelaïs).
 Parnassus (3).
 Doara.
 Sebasta (4).

Métropole de la seconde Arménie.

Arca.	} Villes connues aujourd'hui.
Comana.	
Arabissus.	
Cocum.	
Ariarathia (5).	
Amasa.	} Villes inconnues aujourd'hui.
Zelona.	
Sophène.	
Drosponthium.	

Mélitène fut rangée dans l'Arménie première.

(1) Doara est également mentionnée par Grégoire de Nazianze. Anelrius, son évêque, souscrivit à la lettre adressée à l'em-

LIVRE VIII.

ARMÉNIE. — PONT. — PAPHLAGONIE.

PITRE PREMIER.

ARMÉNIE.

de l'Euphrate, qui forme la rive de l'Asie Mineure du sud, séparait l'Arménie en deux parties inégales ; celle de l'est, la grande Arménie, s'étendait jusqu'à l'Asie Mineure ; celle de l'ouest, la petite Arménie, comprenait le pays entre la rive occidentale du Taurus et la Cappadoce (1) et au sud du Pont (2) ; au sud elle s'étendait au mont Taurus : elle appartenait à la presqu'île de l'Asie

du nom d'Arménie remonte aux traditions grecques, depuis l'expédition des Argonautes. Au nombre des compagnons de Jason se trouvait un Thessalien nommé Arménios, de la ville d'Arménios, qui établit avec d'autres colons les provinces de l'Acilicène et de la Cappadoce, et donna son nom au pays. Les Arméniens, dans leurs traditions, n'admettent nullement que leur nation ait une origine purement grecque ; ils la regardent comme ayant existé de toute antiquité. Les Grecs et les Arméniens différaient peu de leurs voisins (3) : ces derniers usaient même pour avoir des usages aux Arméniens ; ils étaient semblables chez eux, ils portaient de grandes tuniques et se coiffaient d'une tunique droite, soit en forme de

la tunique était la même ; l'une et l'autre avait reçu des Perses le nom de tunique Anatis, qui avait dans les provinces, et notamment dans

l'Acilicène, des temples renommés, dans lesquels les jeunes filles des premières familles, vouées au service de la déesse, faisaient trafic de leurs charmes avec les étrangers, sans que ce commerce portât atteinte à leur réputation.

Ces mœurs étranges, qui étaient pour les Grecs un sujet constant de surprise, prouvent mieux que tous les autres faits combien était grande la différence des races entre les peuples habitant les deux rives de l'Halys. Ici il ne reste pas un vestige des arts des Grecs ; nous savons bien, par les historiens, que les successeurs d'Alexandre et plus tard les Romains, maîtres du pays, ont fait leur possible pour assimiler ces nations à celles qu'ils gouvernaient déjà ; mais ce fut sans succès, et ces pays sont toujours restés barbares.

Les Arméniens furent pendant longtemps sujets des Mèdes ; ces derniers, après avoir renversé l'empire d'Assyrie, au huitième siècle avant notre ère, dominèrent sur toute l'Asie jusqu'au règne d'Astyage (1). Il n'est donc pas surprenant de voir dans les régions situées à l'ouest de l'Euphrate et à l'orient de l'Halys, des monuments de l'art des Mèdes, des palais, des temples et des forteresses qui datent du temps de leur domination.

L'Arménie confinait à l'orient à la Médie Atropatène, et à l'occident à la Cappadoce, c'était de toute l'Asie Mineure le pays le plus fécond en chevaux. La race des Nisæi se distinguait par sa taille et sa force ; les Grecs les comparaient aux chevaux parthes, c'est-à-dire à la race actuelle de Khorasân, qui est la plus grande de la Perse. Les rois de Perse recevaient de l'Arménie un tribut annuel de vingt mille poulains nisæi, et quand Marc-Antoine entreprit la campagne de Médie, Artabanus, outre les autres corps de cavalerie

Strabon, XII, 527.

Id., 532.

Id., XII, 525.

Strabon (ASIE MINEURE) T. II.

(1) Strabon, XI, 626.

qu'il amenait, déploya une force de six mille chevaux cuirassés (1).

Le nom de la petite Arménie ne commence à être connu que du temps d'Antiochus; avant cette époque, les Grecs n'avaient pas pénétré dans cette région; elle comprenait tout le pays situé sur le littoral de l'Euphrate, et s'étendait au nord jusqu'au territoire des Tibareni, des Chaldæi et des Chalybes, occupant par conséquent le territoire de Trébizonde jusqu'à Pharnacie (2). L'Arménie fut d'abord possédée par les Perses, ensuite par les princes macédoniens; plus tard elle fut partagée entre Artaxias et Zadriaris, généraux d'Antiochus, sous l'autorité duquel ils gouvernaient; mais à la chute de ce prince ils furent déclarés rois par les Romains. Tigrane, parvenu au trône d'Arménie, réunit les deux provinces sous son pouvoir; mais ayant détruit plusieurs villes grecques alliées des Romains pour peupler la ville de Tigranocerte, qu'il venait de fonder, il s'attira leur inimitié, et Lucullus le chassa des provinces dont il s'était emparé.

Artavasde succéda à Tigrane et se maintint au pouvoir tant qu'il fut l'allié de Rome; mais, accusé de trahison par Marc-Antoine, il fut détrôné et mis à mort dans Alexandrie.

Mithridate Eupator, devenu puissant, se fit céder la petite Arménie par Antipater Sisis, et fit construire soixante-quinze châteaux dans lesquels il déposa

tétrarque de Galatie; cette province passa ensuite sous le pouvoir de Polémon, qui en mourant laissa le gouvernement à sa veuve Pythodoris, fille de Pythodore de Tralles. Des deux fils de cette reine le premier partagea avec sa mère les soins du gouvernement. Le second fut nommé roi de la grande Arménie; Pythodoris épousa en secondes nocces Archélaüs, auquel elle survécut (1). L'Arménie ayant été constituée en monarchie par Tibère, fut d'abord gouvernée par Cotys et ensuite donnée par Néron à Aristobule, petit-fils d'Hérode le Grand.

Après les conquêtes de Trajan, la seconde Arménie reçut une nouvelle extension de territoire, et les limites furent portées jusqu'aux rives du Tigre (2), et jusqu'au temps de Justinien cette province fut administrée par des ducs. On comptait sept villes principales dans la seconde Arménie: Mélitène, la capitale, Arca, Arabissus, Ariarathia, Comana, Cucusus et Petræa, mais les itinéraires en contiennent un plus grand nombre.

Lorsque Justinien eut repoussé l'invasion des Perses et donné un peu de sécurité à ces provinces, il divisa l'Arménie en quatre provinces. La première, située à l'orient, contenant sept villes; elle s'étendait jusqu'à l'Euphrate.

La seconde, formant une pentapole, comprenait les villes qui antérieurement appartenaient à la province de Pont; Sébaste et Zéla étaient de ce nombre.

CHAPITRE II.

LES PAULICIENS.

Victoires de Justinien remportées sur les peuples de l'Asie avaient valu à l'empire une paix orientale quelques années de lité; mais si la paix régnaît dans le politique, la guerre régnaît dans le monde moral. La Cappadoce, embrassée avec ardeur les doctrines du christianisme, était devenue le théâtre des controverses théologiques les plus vaines; toutes les sectes s'étaient donné rendez-vous dans cette contrée, et, par une singulière coïncidence, c'était la petite Arménie qui était devenue le lieu d'exil des évêques par la cour de Byzance. Le chef de ces prélats, Chrysostome, fut exilé en 415 à Cucusus, ville de la petite Arménie, sur les bords de l'Euphrate. Depuis le règne d'Arcadius l'invasion musulmane, chaque année était troublée par quelque sédition excitée par les sectes religieuses, auxquelles surgirent les Pauliciens. Le chef Silvanus prétendait enseigner la doctrine religieuse enseignée par Paul. Les Manichéens d'Arménie convertirent à la voix de ce chef. Il prêcha avec succès dans la Cappadoce. La nouvelle secte se répandit dans les provinces situées à l'est de l'Euphrate; la ville de Colosse, sur le Pont, fut le centre auquel se réunirent les six sections qui portaient les noms des villes auxquelles il avait adressé des épîtres; ces doctrines étaient trop voisines de celles des Manichéens pour ne pas attirer devant les orthodoxes, et il commença la persécution. Les armes à la main à toute épreuve, l'Arménie fut envahie par les Pauliciens fanatisés. Michel I^{er} et son fils, l'arménien poursuivaient, par les armes, une secte qui prenait tous les jours de plus grands dévelop-

pe, au sixième siècle, les Pauliciens, et toutes les autres provinces, envahirent dans les montagnes les plus escarpées de l'Arménie et de la Cappadoce. Cachés dans les grottes, ils méditaient le mont Argée, ils méditaient des projets de vengeance. Cor-

bas, qui commandait les gardes du palais de l'Orient, réunissant cinq mille Pauliciens, et se ligua avec l'émir des Sarrasins; fort de cette alliance, il s'empara de la ville de Téphrice, aujourd'hui Devrighi, située à l'est de Sivas sur un affluent de l'Euphrate. Les Pauliciens, occupant les montagnes des environs, se maintinrent pendant plusieurs années, soutenus par les armées musulmanes. Basile le Macédonien marcha en personne contre les Pauliciens; mais quand il fut arrivé devant les murs de Téphrice, il n'osa tenter une attaque, et revint à Constantinople. Vers le milieu du huitième siècle, Constantin Copronyme entreprit une dernière expédition contre les Pauliciens qui occupaient Mélitène et Théodosopolis.

Il passa avec eux un traité par lequel un grand nombre de familles allèrent s'établir à Constantinople et dans la Thrace, où on les retrouve florissantes au treizième siècle.

Les fortifications des places frontières ordonnées par Justinien n'arrêteraient pas un moment les hardis musulmans qui, sous les ordres de Alp-Arslan, envahirent l'Arménie sans s'arrêter à faire le siège des villes. Césarée, mal défendue, tomba en son pouvoir, et fut livrée au pillage. Le sultan acheva la conquête de l'Arménie et de la Géorgie; les orthodoxes de Constantinople virent sans chagrin les populations des bords de l'Euphrate tomber sous le joug des musulmans. Cette brillante campagne des sectateurs de Mahomet se termina par la défaite de l'empereur Romanus Diogène. Mais les princes de la haute Arménie, les Pagratides d'Ani, ne laissèrent pas sans combat une contrée qu'ils regardaient comme l'héritage de leurs ancêtres; ils occupaient plusieurs châteaux dans le Taurus, où ils se maintinrent jusqu'à l'arrivée des croisés. Les chefs des chrétiens, appelés par les princes arméniens, s'établirent dans le sud de l'Arménie, occupèrent Marasch, Tarse, et Malmistra. Vers le même temps, Beaudouin, franchissant l'Euphrate pour aller secourir un prince arménien, s'empara de la ville d'Edesse et fonda la première principauté des Franches, qui subsista pendant un demi-siècle.

Durant toute cette période de troubles,

les Arméniens, maîtres de petites places, se maintenaient à la faveur de la neutralité qu'ils avaient adoptée ; mais la puissance turque s'étant solidement assise dans ces contrées, les Arméniens se virent forcés, pour conserver leurs possessions, d'accepter la condition de Rayas. C'est dans cet état que nous les retrouvons aujourd'hui, n'ayant de territoire libre que l'intérieur de leurs monastères.

CHAPITRE III.

ITINÉRAIRE DE L'ARMÉNIE.

Les frontières de la petite Arménie ne restèrent pas fixes pendant toute cette période ; sous le règne d'Archélaüs, auquel Marc-Antoine avait donné cette province, elles furent portées jusqu'à la mer et comprirent la région de la Cilicie orientale située à l'est du Pyramus.

Nous décrirons cette province telle qu'elle était au premier siècle de notre ère, c'est-à-dire en y adjoignant les territoires des villes de Sis, autrefois Flaviopolis, et d'Anazarba, qui fut pendant le moyen âge une des places les plus importantes des rois d'Arménie.

Lorsqu'au mois de juin 1835 nous partions de Tarse pour traverser de part en part la presqu'île de l'Asie Mineure en longeant le cours de l'Euphrate, aucun voyageur européen n'avait encore tenté cette entreprise, une partie du

les qualités que nous avons reconnues chez elles, etsi parfois des voyageurs ont éprouvé de leur part de mauvais procédés ou des mécomptes, nous devons supposer qu'ils avaient peut-être involontairement blessé les usages ou la susceptibilité de ces montagnards indépendants.

Les étapes de notre route depuis Tarse jusqu'à Trébizonde ne peuvent être calculées sur le même pied, de six kilomètres à l'heure, que les autres routes, le pays est trop difficile pour obtenir des montures une marche régulière. Nous donnerons donc ici notre itinéraire d'après les heures de marche que nous avons faites. Il faut ajouter que dans ces contrées l'administration des postes ou du menzil hané ne fonctionne pas.

Itinéraire de Tarse à Trébizonde, par la petite Arménie.

De l'échelle de Kazanli, au bord de la mer :

	heures.		heures.
Tarsous . . .	3	<i>Report.</i> . .	170
Adana . . .	9	Pinia . . .	5
Sis	18	Kourou tchai. .	8
Yaëla de Samour bey. .	16	Gherdjani . .	7
Hadjinn. . .	6	Chairam . .	14
Dalar	6	Gumuch hané .	20
Gœuksunn. .	10	Trébizonde . .	18
Gueben. . .	10		heures 242
Marasch. . .	10		Cette distance
Nadjar. . .	10		calculée sur la carte

ment sur la fondation d'Anacolémée et Plin se contentent d'annoncer, Étienne de Byzance qu'elle prit le nom de la montagne ou celui de son fondateur. Les géographes pensent que ce nom est composé de deux mots sémitiques, *an*, la fontaine jaune. Cette ville est mentionnée par Dioscoride et d'Appien, et du second siècle qui compose l'épique sur la chasse, l'empereur Calligala fut si charmé de cet ouïl fit présent à l'auteur d'un pour chaque vers.

Anazarba est située au pied d'un rocher calcaire, isolé au milieu du fleuve du Pyramus. La situation de la ville est exactement semblable à celle de Van ; c'est pour nous un indice de son origine commune. Nous voyons dans le grand rocher d'Alés les ouvrages creusés au ciseau pour tracer les murailles, comme ceux que nous avons remarqués à Van : l'une et l'autre nous paraissent de fondation assyrienne.

Il y a encore dans le pays une tradition attribuée à Sémiramis la considérant plusieurs châteaux et notamment celui qui porte le nom de Chakale si. Le château de Sémiramis est mentionné dans la Catalogue des ouvrages attribués à elle, qui fonda la ville de Van. Ceux qui ont examiné les plans de ces lieux, la nature des lieux, les ruines des forteresses et en un mot tout ce qui se rapporte à la défense, trouveront identité entre les deux villes, et verront qu'elles doivent avoir une origine commune.

Les débris de la domination assyrienne se retrouvent dans la province. Le général de Moltke a observé au village de Moltke, sur la rive gauche de l'Euphrate, une inscription cunéiforme de lignes, gravée sur un tableau de pierres de hauteur et un mètre de largeur.

Anazarba fut si souvent exposée aux secousses des tremblements de terre qu'on ne s'étonne pas de n'y trouver aucun monument du temps archaïque. La dernière fois la ville fut renversée. La

dernière catastrophe eut lieu sous le règne de Justin ; l'empereur fit de grandes dépenses pour la restaurer, et en sa qualité de nouveau fondateur il lui donna le nom de Justinopolis. L'ancien nom prévalut ; il est encore connu des indigènes, qui disent tantôt *Ainvarza*, tantôt *Anavarza*. La table de Peutinger marque *Anazarba*, à onze milles de Mopsuestia, sur la grande route de Césarée en Syrie passant par *Cucusus* et *Flaviopolis* et à dix-huit milles de cette dernière ville, ce qui permet de l'identifier avec la ville moderne de Sis.

Anazarba est aujourd'hui complètement déserte ; la ville s'étend dans la plaine au nord du grand rocher ; ses murailles qui subsistent encore en entier trompent de loin le voyageur, qui croit avoir devant lui une ville populeuse ; elles forment une enceinte quadrangulaire défendue par cinquante-six tours carrées, espacées de trente-cinq mètres d'axe en axe, c'est la mesure d'une demi-portée de trait ; elles ont dix mètres de côté. En avant des murailles est le fossé ; le mur de l'agger est défendu par des tours, mais celles-ci sont presque toutes tombées. Les murailles et les tours sont bâties en grandes pierres de taille, elles sont intactes, mais nous n'y découvrîmes aucune inscription grecque. La porte de l'est, qui se compose d'une arcade fort simple, est aujourd'hui murée, on entre par une poterne qui est attenante.

L'intérieur de la ville n'est plus aujourd'hui qu'un vaste champ couvert de gazon dans lequel on ne voit pas même les éminences formées par des édifices détruits. De loin en loin quelques lignes de colonnes brisées indiquent la trace d'un portique qui formait une large rue ; les colonnes sont en pierre calcaire. Le seul débris d'édifice qui existe dans l'intérieur de la ville, consiste en une église du moyen-âge, dont la construction ne remonte pas au delà du douzième siècle, à cette époque la ville étant entre les mains des princes arméniens.

La ville avait quatre portes, l'une à l'est, deux autres font face au nord-est et au nord-ouest ; la quatrième porte, qui fait face à l'ouest, a un caractère monumental : c'est un arc de triomphe

à trois portes dont la façade a 22^m,64 de large, mais dont l'épaisseur n'est que de 5^m 58, la grande arcade a 3^m 75 de large, les arcades latérales ont 3^m 50. Une galerie transversale règne dans l'épaisseur de l'édifice, sa largeur est de 2^m 10. Les massifs entre les portes sont décorés de colonnes accouplées en granit et d'ordre corinthien portées sur un soubassement qui règne tout autour de l'édifice. La hauteur de l'ordre est de 6^m 48. L'entablement est composé d'une frise ornée de rinceaux de feuillage et d'une corniche avec des modillons. Tout l'entablement se profile autour du grand arc et forme l'archivolte; cet exemple est unique dans les monuments antiques. Au-dessus de l'ordre règne un massif de maçonnerie qui composait l'attique, mais dont la décoration a disparu. Le style de cette architecture est du second siècle de notre ère, aucune inscription ne fait connaître le nom du fondateur. Deux murs en retour, ornés de pilastres corinthiens cannelés, forment devant la porte un large parvis, qui donnait un caractère grandiose à cette entrée monumentale de la ville.

A droite de l'arc de triomphe et adossés à la montagne sont les restes d'un théâtre et d'un stade, ce dernier édifice longe une grande muraille de rochers et à une certaine hauteur on voit des trous de scellement qui ont reçu les solives formant la couverture d'un

côtés; il se compose de deux enceintes, dans la première on voit une petite église arménienne dont la frise est ornée d'une longue inscription qui fait tout le tour de l'édifice; les peintures sont encore conservées dans l'intérieur. L'enceinte du château est d'une conservation parfaite, on peut parcourir les chemins de ronde, l'intérieur des tours et la plateforme des créneaux. A l'extrémité est de l'enceinte, la montagne est coupée à pic, on ne peut arriver dans la seconde partie du château qu'au moyen d'un pont-levis; il est donc inaccessible aujourd'hui. Sur la tour opposée au fossé est une longue inscription en langue arménienne dont j'ai copié quelques lignes. Le patriarche arménien de Sis m'en donna la traduction; ce château fut construit en 1075 par un prince du nom de Theurench ou Thoras descendant des Pagratides d'Ani. Il est à remarquer que ces édifices se construisaient en même temps que les églises arméniennes d'Ani (1).

Anazarba était à peu de distance du Pyramus, mais n'était pas pourvue d'eaux potables; les maîtres de la ville y suppléèrent par la construction de deux lignes d'aqueducs dont le premier prend les eaux d'une belle source située au milieu de la route de Sis. Le second allait chercher sa prise d'eau sur les flancs du Taurus à une distance de trente kilomètres. Ces deux aqueducs sont

rares débris, on ne trouve
age arabe, ni mosquée, ni
premiers édifices qui indi-
rissent de possession; on ignore
que la population a aban-
lle; la rupture de l'aqueduc
chasser les habitants, l'in-
climat a dû être la prin-
de cette désertion.

FLAVIOPOLIS.

arménienne de Sis est éta-
pente nord d'une montagne
solée dans la plaine comme
Anazarba; elle est située à
kilomètres au nord de cette
la, des ruines romaines encore
s prouvent qu'une ville exis-
ette place du temps de l'em-
i, si l'on en juge par les dis-
ées par les itinéraires. Cette
lie devait être Flaviopolis.
e complètement l'origine du
, mais dans le onzième siècle
e siège des princes Roupé-
raes des Pagratides, et avait
apitale de la seconde Armé-

de Sis apparaît pour la pre-
lans l'histoire à la fin du dou-
a, elle tomba entre les mains
orque cette faible dynastie
des Roupéniens fut anéan-
ant les Arméniens conservé-
leur organisation civile et
et à la place du palais des
leva un vaste monastère qui
sur une petite ville, c'est là
un grand patriarche qui
i de Césarée et qui porte le
holicos. L'intérieur du cou-
me des églises, des biblio-
des bâtiments d'habitation
els les étrangers sont reçus
us cordiale hospitalité. Le
spèce de forteresse, est bâti
rasse entourée de murs et
tours. La façade du monas-
pose d'un grand mur au mi-
s'avance une tribune : tous
nts sont modernes et datent
dernier.

de Sis ne renferme pas plus
ille habitants; les maisons
en pierres et couvertes en

terrasse. On voit encore parmi les restes
de l'ancienne ville un castrum de belle
construction, et des tours à bossage
ayant appartenu à un grand édifice. Les
maisons s'élevaient en amphithéâtre sur
la pente de la montagne, qui forme un
piton inaccessible de trois côtés. Cette
montagne est de calcaire marin et for-
mée de couches tout à fait verticales;
elle est couronnée par un château en
ruines qui date du temps de l'Arménie
indépendante. Cette ascension n'offre
d'autre intérêt qu'un magnifique coup
d'œil sur les plaines environnantes, dans
lesquelles circulent les affluents du
Djihoun jusqu'à la mer, et au nord s'é-
tend la chaîne du Taurus, qui termine
l'horizon.

CHAPITRE V.

ITINÉRAIRE DE SIS A MARASCH ANTIOCHIA AD TAURUM.

Le Pyramus, qui traverse la plaine de
Sis, descend du Taurus par une grande
vallée nord et sud. Il n'y a aucune
route tracée dans la montagne; les ca-
ravanes se frayent des sentiers sur la
pente des vallées, l'administration des
postes ne fonctionne pas dans le pays;
on prend des chevaux chez les paysans,
sur le pied de deux piastres par heure de
marche. Ces réquisitions, qui se font en
vertu d'un ferman de route, sont extrê-
mement désagréables aux habitants. La
route suit la vallée du Pyramus jusqu'à
sa source près du camp de Samour
bey chef des Turcomans. Ce pays était
autrefois gouverné par le bey Cozan
Oglou, qui défendait contre Ibrahim pa-
cha les défilés du Taurus. Samour bey,
parent du premier, livra par une trahi-
son largement récompensée Cozan-Oglou
entre les mains d'Ibrahim, à condition
qu'on lui assurerait le gouvernement de
ces montagnes. C'est chez ce bey que
nous devions faire notre première halte.
Le pacha d'Adana avait insisté pour que
nous prissions une escorte : on nous
donna une demi-douzaine de Crétois
irréguliers qui égayaient la route en tirant force coups de fusils.

Les montagnes entre Sis et Adana
présentent les sites les plus grandioses.

le Pyramus, qui n'est encore qu'un ruisseau, tombe en cascades du haut des rochers. Les montagnes sont couronnées de forêts de cèdres et de pins; elles offrent aux nomades les plus riantes retraites pendant les chaleurs de l'été. Le camp ou yaëla de Samour bey est situé sur un des plateaux élevés du Taurus, immédiatement au-dessus des sources du fleuve; il se compose d'un village rustique avec des cabanes faites de troncs d'arbres. La demeure du bey ne se distingue pas des autres, mais il y a dans les pâturages de nombreux troupeaux de bestiaux et de chevaux, c'est la richesse de ces montagnards. Samour bey (1) était un homme obèse et de manières très-douces; rien ne trahissait dans son extérieur un caractère astucieux. Il nous fournit tout ce qu'il fallait pour ravitailler notre caravane, renouvela notre escorte ou plutôt nos guides, et nous partîmes pour Hadjinn.

Le yaëla de Samour bey est situé sur la ligne de partage des fleuves Sihoun, le Sarus et Djihoun le Pyramus; la route de Hadjinn, si l'on peut donner ce nom à des sentiers à peine tracés, continue de monter le col qui sépare les deux bassins; les montagnes sont mieux boisées, et peuplées de tribus turcomanes. En descendant sur le revers nord on arrive dans une vallée où coule une rivière rapide; c'est le Sarus, qui va se jeter à la mer au-dessous d'Adana.

On passe cette rivière sur un pont formé de troncs d'arbres; les chevaux

sont en bon état, mais n'ont rien de caractéristique.

La ville de Hadjinn elle-même est complètement privée d'édifices publics; toutes les maisons sont de la plus grande simplicité et couvertes en terrasse. Les pentes des montagnes voisines sont couvertes de vignobles et d'arbres à fruit. Les habitants sont presque tous Arméniens; ils se livrent à l'industrie, sont bons forgerons et vont travailler dans les grandes villes. Ici la race arménienne se présente sous un jour tout autre qu'à Constantinople. Elle a dépouillé son caractère craintif et sait fort bien montrer le yataghan au Kurde qui voudrait imposer sa loi; l'aspect des Arméniens de ces montagnes ne diffère nullement de celui des Turcomans, ils s'en distinguent seulement par leur antipathie pour la vie de la tente. Le plateau qui domine Hadjinn donne naissance à une autre rivière appelée Maghara sou, la rivière des grottes, qui se joint au Demirdji sou, rivière des forgerons; ce sont autant d'affluents du Sarus. Cette dernière vallée conduit au campement des Turcomans de Dalar; c'est en cet endroit que l'agha nous signala, à trente kilomètres au nord-ouest de son camp, de vastes ruines qu'il désigne sous le nom de Chert kalé si, sur le bord du Maghara sou. On y trouve les ruines de plusieurs châteaux, d'églises et de palais, tout porte à croire que ce sont les ruines de Comana de Cappadoce; mais les circonstances ne nous permirent

On va droit devant soi par monts et vaux. Du camp de Dalar on fait des marches de marche jusqu'à Gœuksunn par sa position aussi bien que l'entité des noms remplace l'ancien Cucusus. Cette ville ne connaît être connue que du temps des Perses; elle est surtout célèbre par le lieu d'exil de saint Jean Chrysostome, qui y passa trois années de sa vie de 404 à 407. Cette sentence inique accomplie avec toutes les rigueurs de l'exécution religieuse; Chrysostome avait demandé à passer le temps de son exil à Nicomédie, Eudoxie le fit transporter à Cucusus. Le vieillard supporta une marche pénible pendant dix jours pendant les plus chauds de l'été; il ne fut pas dans la ville de Cucusus, mais il fut contraint d'aller jusqu'à Arabissus, d'où l'on partit pour l'Arabkir. Son absence augmenta la capitale la haute estime qu'on avait pour le caractère du prélat, et on parcourut ces lieux, l'esprit porté vers cette grande époque où les évêques remplissaient leur devoir divine malgré les persécutions odieuses. Si l'on veut avoir une idée de la méchanceté de l'impératrice Eudoxie, il faut se rendre compte de ce que ce bourg de Cucusus : une plaine entourée de montagnes argileuses détrempées dépourvues de verdure, l'argente assise sur un tertre d'argile pas un brin d'herbe ne peut pousser. Pour compléter le tableau, nous ajoutons ici une page de notre journal de voyage :

Notre séjour à Gœuksunn fut des plus agréables; nous sommes logés dans une hutte faite de branches d'arbres, entourée de marécages, nous ne pouvons faire un pas hors de la limite du village, dont le sol, composé de sables d'immondices accumulées des siècles, est aussi fangeux que les environs. Nous sommes le soir (28 juin 1835), et l'agha d'autre logis à nous donner une cabane où gisait un moribond. Dans un coin de la cabane la nuit, dans laquelle il reposait, on l'enferme dans des paniers pour lui faire un apaisement à part, et l'on nous fit une place dans la litière dans l'autre coin. Mais les vomissements du malade ne nous

permettaient pas de fermer l'œil; il fallut aller de nuit réveiller l'agha, et le sommer de nous donner un autre gîte. Le pauvre homme, précédé de son chaouch, allait fouiller toutes les maisons; mais chaque famille, accumulée dans la même chambre, n'avait pas un coin à nous donner. Enfin une heureuse idée vint à l'agha : au nom du sultan, il fit déguerpir d'un poulailler les poules et les moutons, et nous offrit leur logis. Pendant ce temps, nous étions assis au foyer de la famille; elle occupait une seule chambre dans laquelle étaient entassés six enfants qui avaient presque tous la coqueluche; l'aînée des filles berçait le plus jeune; la grand-mère, idiote, accroupie presque nue sur un tapis, murmurait de voir des étrangers s'installer chez elle. Enfin nous prîmes possession de notre bergerie; mon compagnon de voyage, épuisé, passa au lit les deux jours que nous fûmes retenus à Gœuksunn faute de chevaux. Voilà le lieu où saint Chrysostome écrivit ses immortelles homélies; on peut être certain qu'il n'était pas mieux installé que les familles turcomanes.

La plus grande difficulté que rencontrent les voyageurs qui parcourent ces régions est de trouver des chevaux. Les habitants qui en possèdent ne les prêtent qu'avec difficulté; et dans leurs changements de yaëla, ce sont les bœufs et les vaches qui servent de bêtes de somme. Ils ont aussi quelques lourdes voitures, des arabas, qui sont traînés par des bœufs, c'est le seul moyen de transport qu'on puisse employer pour les bagages. Il est curieux de voir quels chemins impossibles peuvent franchir ces chariots qui vont droit devant eux sans s'inquiéter des rochers ni des fondrières.

La route de Gœuksunn à Marasch traverse un admirable pays, aujourd'hui presque désert, mais qui dans le moyen âge était bien gardé par de nombreux châteaux, dont les ruines diversifient le paysage : la plupart de ces châteaux sont construits par les princes arméniens. Nous avons surtout remarqué le Tchinchin kalé, construit sur le revers oriental du Taurus. Nous ne pouvons arrêter le lecteur sur tous les lieux remarquables de cette région peu connue;

chacun d'eux offre un souvenir; ici nous retrouvons les traces des croisés commandés par Bohémond; là ce sont les fortifications des princes roupéniens d'Arménie, alliés des Français. Mais nous avons encore de longues étapes à faire, et notre temps est limité (1).

Le village de Gheiben est situé à l'entrée des défilés du Taurus. D'après une remarque de M. Kiepert, ce nom est identique avec le mot arménien Gaban, qui signifie un défilé.

Gheiben est divisé en deux centres de population formant deux villages séparés et commandés par le même agha; dans l'un résident les Turcs, l'autre est habité par les Arméniens.

La route de Gheiben à Marasch franchit plusieurs côtes et plusieurs vallées du Taurus; tout ce pays est bien boisé et offre de magnifiques points de vue.

MARASCH.

Marasch occupe, suivant les géographes, l'emplacement d'Antiochia ad Taurum; elle est citée la sixième dans la liste des dix villes du même nom donnée par Étienne de Byzance sous le titre : Antioche de Cilicie sur le Pyramus. Mais on n'y trouve aucun vestige d'antiquité. Marasch ayant été de tout temps le centre d'une population nombreuse et active, tous les édifices anciens ont été détruits.

Sous l'empire d'Alexis, Marasch était la résidence d'un patrice dont l'autorité

Marasch est bâtie sur la pente sud de l'Achyr dagh, dépendant de l'Anti-Taurus, et arrosée par de nombreux cours d'eau qui sont des affluents du Pyramus. La population est de cinq à six mille âmes, dont le tiers est composé d'Arméniens. Il y a à Marasch une industrie active; on y fabrique des haba, manteaux ou vestes de laine ornés de broderies d'or ou de soie; les cotonnades teintes à l'usage des femmes turcomanes sont aussi l'objet d'un commerce étendu. De beaux et riants ruisseaux ombragés de platanes traversent la ville en tous sens, et les chutes d'eau sont utilisées pour faire tourner des moulins construits avec intelligence. Mais sous le rapport de l'art, Marasch n'offre pas un seul monument digne d'être remarqué; les mosquées et ce qu'on appelle le vieux sérail sont des édifices de maigre apparence; les maisons particulières sont bien disposées pour un pays chaud. Un bassin d'eau vive alimenté par un jet d'eau se trouve toujours au milieu du jardin ou de la cour autour desquels s'ouvrent les appartements.

CHAPITRE VI.

BASSIN DE L'EUPHRATE. — LA MELITÈNE.

Le bassin du Pyramus est séparé de celui de l'Euphrate par une chaîne de montagnes courant de l'est à l'ouest et

ages de Pavreleu, et, remontant le du Gœuk sou, nous arrivons à d'Herkenet. Nous mentionnons les villages de Surju, Buyuk eh, Geuzeneh et Balanieh, qui se trouvent sur la route de Malatia. Toutes les données sont encore peu connues. Nous avons remis nos itinéraires à l'éditeur pour les insérer dans sa carte

MALATIA.

La province de Mélitène est située à l'est de la Cappadoce et la rive droite de l'Euphrate; elle est bornée au sud par la haute Asie, au nord par la haute Asie, à l'est par la haute Asie, et au sud par la haute Asie. Les anciens ont remarqué combien la température de cette contrée différait de celle de la Cappadoce; c'est qu'en effet cette province forme un plateau élevé, tandis que la grande vallée de l'Euphrate n'est pas dans cette région. Plus de trois cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Le pachalik de Malatia occupe aujourd'hui tout le territoire de l'ancienne Mélitène. Ptolémée comprend cette province dans sa seconde région.

Malatia, aujourd'hui Malatia, était la capitale. Pline lui donne le nom de Mémonia. Nous apprenons que cette ville fut fondée par Sémiramis, à peu de distance de l'Euphrate (1). Jusqu'au règne de l'empereur Julien, Mélitène fut l'unique ville de la province. L'empereur y cantonna une légion romaine, qui recut le nom de légion Julien, et de laquelle sortirent de nombreux soldats qui moururent martyrs. Les reliques sont encore honorées dans une petite église grecque aux environs de la ville. Sous le règne de Julien, cette même légion, qui était composée de chrétiens, obtint l'intervention divine que les païens fussent écrasés par la foudre; elle prit de là le surnom de Fulgur.

L'empereur Justinien, qui avait fait de grands efforts pour fortifier les frontières de son empire contre les attaques des Perses, changea complète-

ment l'aspect de la ville, et en fit, au dire de Procope, la sauvegarde, le boulevard et l'ornement de l'Arménie. Mais tant d'ouvrages magnifiques eurent le sort de la plupart des constructions de ce prince, aujourd'hui il n'en reste pas de vestiges. Les seuls monuments qui existent encore datent de l'ère seldjoukide, et sont presque entièrement ruinés. Malatia devint la capitale de la petite Arménie, et fut longtemps soumise aux princes arméniens, tantôt alliés, tantôt ennemis des empereurs grecs; mais on n'y trouve aucun monument des dynasties arméniennes.

Malatia fut prise par les Arabes, lorsque, sous le règne d'Aroun-al-Rachyd, ils s'emparèrent du royaume de Pont. Reprise par l'empereur Constantin Copronyme, elle fut entièrement démantelée, et c'est de cette époque que date la destruction des monuments byzantins. Tous les habitants grecs et arméniens furent envoyés à Constantinople pour repeupler cette capitale. Vers l'an 140 de l'hégire, le calife El-Mansour envoya son neveu Abderrahman, fils de l'imam Ibrahim, avec soixante-dix mille hommes pour reprendre Malatia; elle retomba de nouveau entre les mains des Grecs, qui la gardèrent jusqu'à ce que les sultans d'Icône en fissent la conquête définitive. Tous les efforts que firent les princes d'Orient pour établir dans ce lieu une capitale n'ont pas été couronnés de succès. Si la contrée offre toutes les ressources qui peuvent être nécessaires à une population nombreuse, si des eaux abondantes portent la fertilité dans les immenses jardins qui s'étendent comme une vaste forêt au milieu de la plaine, ces avantages ne suffisent pas pour une ville frontière, dans une contrée qui a été exposée de temps immémorial aux incursions de peuplades barbares. Sous le point de vue militaire, il était impossible de choisir une position plus désavantageuse. Entourée d'une enceinte de montagnes élevées, la ville n'est défendue au nord que par la rivière de Tokma sou, navigable une partie de l'année; mais du côté du sud, rien ne peut la garantir des attaques d'ennemis qui trouvent un refuge assuré dans les montagnes. Ces

1. Pline, liv. VI, ch. 3.

2. Eusebe, Hist. eccl., liv. V, ch. 5.

La chaleur intense qui se fait sentir dans la ville pendant l'été, ne peut être abandonnée par ses habitants, qui préfèrent camper aux alentours, au milieu des jardins.

Malatia tomba au pouvoir des Turcs, dont le pouvoir s'élevait sur la rive de l'empire seldjoukide. Les nombreuses églises qui se trouvaient dans la juridiction du patriarche d'Antioche, et qui étaient régies par un évêque, furent livrées au pillage; le plus grand nombre fut démoli ou brûlé. En 1396, le sultan Bayazid, vainqueur des princes de Karamanie, vint occuper de Malatia. Cette ville tomba en 1401 entre les mains de Timour, qui qui restait debout du château et des mosquées fut de nouveau livré aux hommes; et lorsque le sultan Sélim I^{er} réunissait sous le sceptre ottoman toute cette partie de l'Asie, il ne trouva plus qu'un amas de décombres qu'on ne put jamais relever au rang d'une ville.

Le voisinage des tribus kurdes nomades, qui ne reconnurent jamais le pouvoir de la Porte, fut un obstacle constant à la renaissance de la prospérité de Malatia, malgré la position avantageuse qu'elle occupait comme entrepôt, et en même temps malgré l'incroyable fertilité du territoire, si heureusement arrosé par des sources nombreuses et intarissables, qui forment le Sultan sou, l'un des affluents du Tokma sou. Elles prennent naissance à une lieue

ture, l'olivier n'y réussit point; on pourrait croire que la hauteur du pays au-dessus du niveau de la mer est un obstacle à la reproduction de cet arbre, si les anciens ne citaient pas l'olivier au nombre des arbres fruitiers qui embellissaient cette résidence de Sémiramis. C'est au milieu de ces vergers que les habitants actuels ont transporté leurs demeures; des maisons de bois et de pisé, construites avec une certaine élégance, des mosquées rustiques, ombragées par des arbres séculaires, donnent à cette ville champêtre un aspect des plus singuliers. Le konac du pacha s'élève au milieu d'une place; les artisans ont leur quartier désigné; l'ancienne ville est complètement abandonnée pendant les trois quarts de l'année.

Les murs, qui, selon l'usage antique des villes de l'Orient étaient faits de briques séchées au soleil, n'offrent plus que des lignes de circonvallation en forme de tertre, sur lesquelles pousse un gazon chétif. Les mosquées, confiées à la surveillance de quelques sofas, n'ont pas reçu la moindre réparation depuis l'avènement du sultan turc. Le caravansérai désert, les bazars vides et les maisons à demi écroulées, sont abandonnés à des gardiens qui succombent à l'insalubrité de cette enceinte, dont l'atmosphère est viciée par l'accumulation d'immondices séculaires. Ce tableau n'est pas sans intérêt pour celui qui ne considère pas seulement les

pulation flottante, composée de régiments de Nizam et de soldats, auxquels il fallait ajouter les femmes et les enfants, et les innombrables parasites qui accompagnent les armées; aussi je ne crois pas que la portant à 30,000 âmes, les Arméniens forment à peu près la population totale; ils sont exclus de la communion arménienne et ne peuvent en porter le nombre à 1,500 familles, qui sont sous la dépendance de l'évêque arménien de Méléce. Les familles grecques habitent dans le village de Hordeuz, à un quart de lieue de la ville. On y voit une église très-révérencée dans laquelle sont conservées, dit-on, les reliques de quarante martyrs. Mais on ne peut que j'ai lue sur la porte ne pas cette tradition. Saint Euthyme, si l'on en est question, n'a pas appartenu à cette légion célèbre.

(1), Indiction première, au mois de mai, furent trouvées les reliques de saint Euthyme, qui ont été renouvelées par les soins d'un certain Soloman.

Eudoxe, porté au martyrologe sous le nom de Romulus, également martyr à Méléce, était chef d'une légion sous l'empereur Trajan Déce. Il fut en Gaule; sommé de sacrifier, il s'y refusa avec tous ses soldats, et ils étaient également chrétiens. On le cantonna à Méléce, et on le convertit Romulus, champion de l'empereur, qui le premier fut converti. Maximien avant d'être empereur, ordonna à tous les soldats de faire périr les chrétiens qui refusaient de sacrifier. Eudoxe résista à rester fidèle à sa foi, et fut tranché, après avoir été livré aux bêtes. On croit qu'il a été mis à mort le 25 septembre 252 de J. C. Le barbare de Hordeuz, qui n'a aucune signification dans la langue grecque sans doute la station dénommée le nom de Ad-Aras, dans le pays d'Antonin; elle était, en effet, éloignée de Méléce. On a fourni un grand nombre de martyrs au martyrologe, outre ceux

de la légion *fulminatrix*. Saint Polyeucte, qui passe pour le premier martyr de l'Arménie, y fut mis à mort en 257. C'est le lieu de naissance de saint Méléce dit le Grand, qui était évêque d'Antioche au quatrième siècle, et de saint Euthyme, archimandrite en Palestine; il eut la conduite de tous les monastères de la ville et du diocèse de Méléce, sous les évêques Acace et Synade, qui avaient été ses maîtres. Les églises et les monastères étaient construits avec une grande simplicité. La plupart de ces monuments sont aujourd'hui détruits.

Depuis la ville jusqu'à la rivière, le terrain s'abaisse par une pente continue, et forme une vallée très-large et de peu de profondeur, au milieu de laquelle les eaux du Tokma sou circulent avec un cours très-lent. Les eaux, précipitées des vallées supérieures et arrêtées à leur confluent par le cours rapide de l'Euphrate, s'accumulent dans cette plaine, et forment des marécages, qui contribuent à l'insalubrité de la ville. On passe le Tokma sou sur un pont de pierre appelé Kirk gheuz (le pont aux quarante yeux), dénomination appliquée en Asie à tous les ponts qui ont un certain nombre d'arches. Une chaussée de pierre, en très-mauvais état, est établie entre la tête du pont et le terrain qui ne peut être atteint par les inondations: cette route, qui suit la direction du nord au sud, traverse la Méléce, et conduit, à travers l'Arménie, dans le royaume de Pont.

Après avoir traversé la plaine de Malatia, le Tokma sou a encore un cours de deux lieues, et va se joindre à l'Euphrate. Une montagne conique et dépourvue de verdure indique au delà de l'Euphrate le point de réunion.

Il n'est pas plus facile de déterminer la limite nord de la province de Méléce; pour aller chercher ses frontières naturelles nous devons nous transporter jusqu'au Gozdouk sou, qui coule au delà d'Arabkir. Cette ville, une des plus importantes de la contrée, se trouve aujourd'hui dans la même position que Malatia, c'est-à-dire que les habitants sont venus, d'un commun accord, s'établir au milieu des jardins plantés dans une large vallée qui s'étend entre deux

CHAPITRE VII.

ÉGUINE. LA VALLÉE DE L'EUPHRATE.

pics volcaniques d'une hauteur considérable. La population se compose d'Arméniens et de Turcs en nombre à peu près égal; les chrétiens se livrent au commerce de caravanes, et ont l'habitude d'émigrer à Constantinople; une autre partie exerce l'industrie de teinturiers ou de fabricants d'étoffes de coton.

La présence de ces volcans au milieu de terrains généralement calcaires, et à une hauteur de plus de 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer, paraît d'autant plus remarquable, que les laves qu'ils ont épanchées ont un caractère extrêmement récent; on y trouve des coulées de lave noire et ferrugineuse; il y en a qui sont recouvertes par une épaisse couche de scories mélangées de cendres, comme on en voit de nos jours au Vésuve. Ces terrains sont d'une fertilité extrême, qui est entretenue par l'abondance des eaux et l'humidité permanente d'un terrain toujours couvert d'ombrage.

La ville d'Arabkir, d'après l'itinéraire d'Antonin, peut être identifiée, comme position, avec l'ancienne Dascusa (1); mais il faut avouer que les lieux intermédiaires nommés dans cet itinéraire (2), excepté la ville de Sébaste, sont encore à peu près tous inconnus. C'est en vain que l'on chercherait dans Arabkir quelques monuments historiques; il n'y a pas même une mosquée, puisque la population fixe de ce lieu n'est pas installée depuis plus de quinze ans; nous

La route d'Arabkir à Éguine traverse un pays montagneux et boisé; on passe la rivière Gozdouk sou, qui va se jeter dans l'Euphrate, et peu de temps après, en vue du village de Schipik, on traverse le Miram tchai; une heure plus loin la vallée de l'Euphrate, âpre, montagneuse et dénudée, s'ouvre dans la direction du nord-est; la route, tracée sur la pente des rochers, est des plus périlleuses pour les bêtes de somme; mais aux environs de la petite ville d'Éguine la nature du pays devient moins sauvage. Les montagnes se couvrent d'une végétation luxuriante, les vergers bien arrosés annoncent une population active et intelligente.

Éguine est située sur un plateau qui domine le cours de l'Euphrate, la vue de la ville prise du bord du fleuve rappelle par les lignes grandioses du paysage les tableaux du Poussin; dans l'éloignement, les sommets du Musur dagh, qui appartient à la chaîne de l'Anti-Taurus, montrent un fond de tableau d'une rare magnificence, qui contraste avec les pays stériles qu'on vient de traverser; des pins parasol et des pins d'Alep ombragent un petit pont de pierre jeté sur le fleuve, qui en cet endroit n'a pas plus de vingt mètres de largeur en été.

Le nom d'Éguine vient de l'Arménien

ge des bains; ces serviettes
servent aussi de voiles aux

ette ville est un agréable lieu
pour ceux qui parcourent ces
un accès difficile.

de la route suit la vallée de
jusqu'à Pinia, grand village
sur l'Euphrate, un pont de
construction ingénieuse relie
quartiers.

d'arriver à Pinia, on franchit
à tchaï, qui vient de Dev-

il est située à l'entrée d'une
ze de cinq kilomètres et dor-
un haut rocher : les Armé-
pelaient Divrig; c'est en ce lieu
vainquit Mithridate, et en
cette victoire il bâtit la ville
ollis. Ces montagnes dépen-
mont Paryadrès, dans lequel
avait fait construire soixante-
âteaux, où il déposa ses tré-
strabon décrit cette montagne
tant coupée par des précipices
ins et couverte de forêts. Ce
envient parfaitement au bassin
de l'Euphrate; Divrig des Ar-
qui devint Nicopolis sous les
s, a conservé le nom de Thé-
ez les Byzantins. Justinien
r les murailles et les fortifi-
cette ville en même temps
de Sébaste.

ne, deux routes conduisent à
le; la première, à l'est, con-
suis le cours de l'Euphrate
sou jusqu'à Erzinghan, où
oindre la route de l'ouest. On
e dans cette dernière ville
stige d'antiquité; elle passe
t pour occuper l'emplace-
Comana de Pont, qui fut bâ-
reste après qu'il eut quitté la
n compagnie de sa sœur Iphi-

e raconte qu'Oreste, fuyant de
e, emportant l'image de Diane,
as ces lieux, où il construisit,
s ordres de l'oracle, un temple
et lui consacra sa propre
émoire de cette action,
il s' à autour du temple fut

appelée Comana; mais comme l'oracle
n'était pas satisfait, Oreste continua de
parcourir le pays et arriva dans la Cap-
padoce, où il trouva une montagne sem-
blable à celle de la Taurique. Procope
ajoute : « J'en ai plusieurs fois considérée
avec étonnement et je m'imaginai être
dans la Tauride. Il y a une montagne
toute semblable au mont Taurus, et un
fleuve nommé Sarus tout semblable à
l'Euphrate. » C'est la Comana de Cap-
padoce, dont nous supposons les ruines
à Chert kalé si, sur le Sarus.

Oreste bâtit dans la Comana de Pont,
une très-belle ville, et y construisit deux
temples, l'un en l'honneur de Diane,
l'autre en mémoire de sa sœur Iphigénie;
ils furent convertis en églises par Jus-
tinien, qui ne changea rien au plan ni à
la disposition des édifices.

Procope décrit le cours de l'Euphrate
dans ces régions; le fleuve passe par
des défilés très-serrés, et dans certains
lieux les bancs de roseaux s'accumulent
et forment sur les eaux une espèce de
pont sur lequel les cavaliers et les pié-
tons peuvent passer; ce pays porte le
nom d'Acilicène.

L'Euphrate arrose cette partie de l'Ar-
ménie, reçoit tous les affluents dont
nous avons cité les principaux, et qui
sont tous situés sur la rive droite. Il
passe dans la Leucosyrie, appelée main-
tenant Arménie Mineure, dont la capi-
tale est Melitène. Il va à Samosate, à
Hiérapolis et jusqu'en Syrie, où il se
joint au Tigre (1).

La seconde route dont nous avons
parlé est celle de l'ouest; elle passe par
Kourou tchaï, la rivière sèche; cette
vallée est remarquable par les formations
gypseuses qui concordent avec tous les
terrains salifères que nous avons men-
tionnés, et s'arrête à Gumuch hané, la
maison d'argent, petite ville où sont des
mines de plomb argentifère mises en ré-
gie par le gouvernement turc et qui don-
nent de médiocres produits. De Kourou
tchaï on fait sept heures de route jusqu'à
Gherdjanis, par un pays presque désert;
de cette ville à Chairam le pays est
moins accidenté, les villages plus nom-
breux.

(1) Procope, *Guerre des Perses*, livre I, ch. 17.

La route se détaille ainsi jusqu'à Gumuch hané :

Chairan :			
Termal.....	2 ^h 45	Edima.....	5 ^h 10
Zimo.....	2 50	Gumuch hané.	5
Caravansérai.	4 15	Trébizonde..	18

Toute cette route est au nord du compas.

De Gumuch hané on rejoint la route parcourue par les Dix Mille, qui marchaient sur Trébizonde. La montagne de Kara kapou est le mont Thechès, d'où l'armée de Xénophon aperçut la mer et se précipita en courant jusqu'au rivage, où elle fut reçue par les habitants de Trébizonde.

CHAPITRE VIII.

ROYAUME DE PONT.

Les montagnes qui séparent la petite Arménie du royaume de Pont, et qui portaient dans l'antiquité le nom de Seydissès (1) « montagne très-rude, » étaient habitées par le peuple des Heptacomètes, nation féroce qui n'avait d'autres habitations que les arbres des forêts ou des blokaus de bois, mosyni, du haut desquels ils s'élançaient sur les passants ; les Grecs les nommaient Mosynœci. Les Chalybes, qu'Homère appelle Halizones, occupaient le pays au-dessus des Mosynœci : « Odus et Epistrophius, conduisaient les Halizones d'Alybé, de ce pays lointain d'où naît l'argent. »

sans doute à la suite des armées de Sésostris. Cette persistance des historiens anciens à donner à ces peuples le nom de Syriens montre que personne ne doutait alors de la conformité de race qui existait avec ceux de la Syrie ; bien plus, les bords du Pont-Euxin sont souvent regardés comme faisant partie de l'Assyrie, et le nom de Cappadoce lui fut donné par les Mèdes. Hérodote rapporte que les Leucosyriens pratiquaient la circoncision, et qu'ils avaient pris cette habitude des Egyptiens. Toutes ces concordances prouvent le rapport intime qui existait entre les peuples de ces rivages et ceux des côtes de la Syrie et de la Phénicie.

Sésostris soumit toute l'Asie jusqu'au Pont-Euxin, et imposa aux peuples vaincus un tribut qui devait être payé en Égypte. La domination de Sésostris fut anéantie par la première invasion des Scythes, qui à leur tour imposèrent à ces peuples un tribut qui fut payé pendant quinze cents ans. Mais si, pendant une si longue période, ces peuples nomades ne fondèrent aucune ville dans leur nouvelle conquête, ils purent, par leurs rapports avec les populations sémitiques, laisser en Asie les éléments d'une race mêlée, qui tenait des Sémites par leurs mères, et par leurs pères de la race caucasique.

Ninus chassa les Scythes, et affranchit l'Asie du tribut qui leur était payé, mais il ne rendit pas ces peuples à leur gouvernement naturel. La puissance des

nts vestiges de leur séjour. On ne pas s'étonner de rencontrer les traces des monuments qui existent en même temps le style des arts égyptiens et de ceux de l'Asie la Perse.

Les Perses revinrent de nouveau en Asie pendant la domination de Darius qui y séjournerent vingt-huit ans, et furent expulsés par Cyaxare (1), et faits susciter la première guerre entre Cyaxare et les Lydiens (2). La Cappadoce fut constituée une province, la plupart des princes de l'Asie mineure obtinrent chacun le nom d'une province. C'est ainsi que Xénophon trouva ces princes quand il les parcourut avec les Dix-Mille. Ces divers peuples furent tous indépendants les uns des autres, mais également soumis à Darius.

Le premier prince qui dans l'histoire porte le nom de roi de Pont était un des sept Perses qui avaient conquis l'Asie; il se nommait Artaban, et comme fondateur d'un royaume, il recut le surnom de Ctistès. Artaban d'Eumène dans sa guerre contre Artaban, et se créa de puissants alliés qui éclatèrent après la mort d'Artaban. Forcé d'abandonner l'Asie, il se retira en Paphlagonie, le fort de Cimiata; c'est de là qu'il partit pour faire la conquête du Pont. Cimiata était situé dans le mont Olgassus, à l'ouest de Pont, et sur les frontières de la Sion, où l'on voit partout des temples par les Paphlagoniens (3), et par le fleuve Amnion. Ce royaume tout à fait inexploré au point de vue archéologique; il renferme un grand nombre de vestiges des arts paphlagoniens. Ces derniers allièrent avec Xerxès et fournirent des contingents à ses armées; la soumission aux Perses ne fut que temporaire, il se forma une dynastie, à laquelle se soumirent les habitants, qui sont considérés par les écrivains anciens comme étant

de race syrienne. Non-seulement ils secoururent le joug des Perses, mais ils finirent par se mêler avec les Leucosyriens et acceptèrent leur gouvernement. Mithridate Ctistès soumit tous ces peuples; il porta les conquêtes à l'est de l'Halys et mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans, après un règne de trente-six. Il fut assassiné à Cius par ordre d'Antigone. La race de Mithridate régna sur le Pont pendant plusieurs générations; le nom de ces princes est mêlé à tous les événements qui agiterent ce pays jusqu'à la mort du grand Mithridate. A cette époque le royaume de Pont s'étendait de l'Halys jusqu'à l'Arménie, et comprenait encore en deça de ce fleuve tout le pays qui s'étend jusqu'à Amasie. Pompée divisa ce royaume en onze gouvernements qu'il réunit à la Bithynie; il donna quelques cantons paphlagoniens à des rois descendants de Pyrrhus. Mais sous les empereurs, d'autres divisions furent effectuées, et ces peuples furent soumis à des princes ou à des rois, d'autres furent déclarés libres.

Marc-Antoine préluda aux divisions nouvelles en donnant le Pont à Darius, fils de Pharnace (1); ensuite ce royaume échut à Polémon, mari de Pythodoris. Cette princesse régnait du temps de Strabon; elle possédait tout le pays au-dessus de Trébizonde, le territoire de Pharnace, la plaine de Thémiscyre et la vallée de Phanaræa, qui passait pour un des meilleurs cantons du Pont. La Phanaræa est arrosée par le Lycus, qui vient de l'Arménie, et par l'Iris, qui sort des défilés d'Amasie. Pythodoris possédait en outre toute la Zélitide et le pays de Mégapolis, Cabira était située à cent cinquante stades plus au midi, au pied du Paryadrès; on voyait dans cette ville un moulin à eau et le palais de Mithridate, et dans le voisinage le parc et les mines. Pompée avait changé le nom de Cabira en celui de Diopolis, Pythodoris l'agrandit et lui donna le nom de Sébaste. Elle possédait encore le temple de Men dans le grand bourg d'Améria. Ce temple était dédié au dieu Men Pharnace ou Lunus; il était desservi par un grand nombre d'esclaves sacrés ou hiérodules. Caligula rendit ce royaume à

dote, I, 102, 103.

dote, I, 37.

on, XII, 562.

(1) Appien, *Bell. civ.*, I, V.

Polémon, fils de cette princesse (1); mais il conserva toujours le nom de Pont Polémoniaque; il comprenait sur la côte l'embouchure du Thermodon, Polémonium et Cotyore; dans les terres : Néocésarée, Zéla, Sébaste et Megalassus.

Le Pont Galatique comprenait la ville de Thémiscyre, et dans les terres Sébastopolis Amasia et Comana Pontica.

Le Pont Cappadocien comprenait sur la côte Pharnacie Cérusus, Trapezus et d'autres lieux peu connus.

Nicomède s'était emparé d'une partie du royaume de Mithridate; mais à sa mort tous ces royaumes furent réunis aux possessions romaines en Asie sous le nom de Province de Pont. Auguste ajouta à cette province la Paphlagonie lorsque la race de ces rois fut éteinte en la personne de Déjotare Philadelphe.

Les Notices ecclésiastiques ne reconnaissent que deux provinces du Pont; la province du Pont ou de Bithynie, et le Pont Polémoniaque. Cette dernière division ne comprend que cinq villes, Néocésarée, Comana, Polémonium, Cérusus et Trapezus.

CHAPITRE IX.

TRÉBIZONDE-TRAPEZUS.

Tous les écrivains qui ont parlé de Trébizonde répètent l'un après l'autre que cette ville prit son nom de Trapezus (une table), de la forme carrée qui

ciennes, mais elles ont tout le caractère d'ouvrages byzantins.

Trapezus ou Trapézunte était une colonie de Sinope; elle reçut un nouveau contingent de population, lorsqu'après la construction de Megalopolis en Arcadie, les villes de cette province allèrent peupler la nouvelle capitale. Les Trapézuntiens furent les seuls qui résistèrent; ils aimèrent mieux abandonner le Péloponnèse et aller habiter la Trapézunte d'Asie, où ils devaient retrouver des compatriotes (1). Lorsque Xénophon fit son entrée dans cette ville à la tête des huit mille six cents héros, reste de la cohorte des Dix-Mille, il y fut accueilli avec toutes les marques de sympathie que méritait son entreprise. On fit à cette occasion des sacrifices à Jupiter et à Hercule, et des jeux publics furent célébrés. Xénophon paya la dette de l'hospitalité en faisant connaître à la postérité l'accueil qu'il avait reçu; c'est la première fois que le nom de Trapezus apparaît dans l'histoire. Le monument qu'avaient élevé les Dix-Mille sur le mont Théchès en souvenir du succès de leur retraite a depuis longtemps disparu, mais les écrits de Xénophon subsisteront encore dans la suite des siècles.

La création du comptoir milésien de Trébizonde s'explique par les raisons que nous avons développées dans le précis historique du royaume de Lydie. Le grand commerce de l'intérieur de l'Asie

nerelles des successeurs d'Antoine ne portèrent aucune atteinte à la prospérité commerciale de Trébizonde; Alexandre n'avait pas paru dans le Pont; il avait voulu aller à son ennemi au cœur, et toutes ses tentatives du nord devaient tomber vaines quand l'empire de Perse était ébranlé. L'histoire du royaume de Trébizonde au moment de l'établissement des Comnènes en Asie est renfermée dans l'histoire d'Eupator; Trébizonde ne fut prise qu'une part tout à fait secondaire dans ce grand conflit, n'excitant pas la vengeance des Romains; elle n'acquiesça le titre de ville libre, mais elle fut contentée de détruire la ville de Pharnace sans rien consacrer à son souvenir en Asie. Lucullus et Pompée laissèrent la liberté aux anciennes colonies (1); c'étaient pour les Romains des lieux d'étape et de ravitaillement. L'empereur Hadrien donna une importance particulière à l'embellissement de Trébizonde; il fit construire des palais, des portiques et des basiliques. Le mouillage était dangereux, il fallait un port artificiel, dont on remblaya le port près des rochers escarpés dans la mer au-dessous des rochers de Guzel seraï, où est aujourd'hui la quarantaine; tout ce port n'est qu'un défilé et ne sert plus que comme rade.

Trébizonde était bien peuplée; une double muraille semblait défier les forces ennemies. Cependant, sous le règne de Valérien, Trébizonde fut prise par les Goths; la garnison fut obligée pendant d'être renforcée de dix mille hommes, qui tremblèrent à l'aspect de l'ennemi. Pendant que les Goths escaladaient les murailles, après avoir cumulé dans le fossé des machines, la garnison se sauvait par une autre porte. La ville fut mise au pillage; un butin immense fut embarqué sur les navires des Goths; les habitants ne purent être emmenés; les esclaves furent massacrés; le sang répandu sur les galères, fut conduit et vendu dans les villages du Pont. L'histoire de Trébizonde s'arrête à ce point.

Après la chute de Trébizonde, les travaux de défense et d'utilité publique. Il construisit un aqueduc dans le but de suppléer au manque d'eau qui se faisait sentir, et lui donna le nom de Saint-Eugène, martyr. Procope se contente de mentionner cet ouvrage (1). Une grande inscription placée sur la porte du château nous apprend que cet empereur a construit plusieurs autres édifices; mais ils ne sont pas mentionnés. Cette inscription contient les noms de tous les peuples vaincus par Justinien (2). Sous Constantin Porphyrogénète, Trébizonde était la métropole du septième thème, dit de Chaldée (3). Ce titre de capitale lui avait été enlevé du temps de Justinien pour le donner à Néocésarée.

CHAPITRE X.

ROYAUME DE TRÉBIZONDE.

David et Alexis Comnène, fils et petits-fils du tyran Andronic, furent les fondateurs du royaume de Trébizonde. Ces princes s'étant sauvés de Constantinople s'emparèrent de la Galatie et du Pont; mais ils ne prirent à cette époque d'autre titre que celui de duc. Baudouin fit alliance avec eux; ils ne prirent le titre d'empereur qu'en 1204, en même temps que les princes de Nicée. Alexis Comnène, surnommé le Grand, s'empara du Pont, de la Cappadoce et des côtes jusqu'à Héraclée. Dufresne ne donne le titre d'empereur qu'à Jean Comnène; il classe la dynastie de ces princes de la manière suivante :

Alexis Comnène, duc.

Jean Comnène, empereur.

Alexis II, né en 1282.

Basile I^{er}, fils du premier.

Basile II, épouse Irène Paléologine, et meurt en 1339.

Alexis III et Eudoxie Comnène ont été frère et sœur.

Jean II, dit Calojean.

David Comnène, troisième fils de Jean, usurpe la couronne. Il donna des secours à Uzun Hassan. Mahomet II assiége Trébizonde; le siège dure plus

(1) Procope, de *Bédif*, liv. III, ch. 5.

(2) Voyez Tournelort, t. II, Trébizonde.

(3) Voyez pages 13-19.

d'un mois. David est pris par surprise et envoyé à Constantinople, et de là à Andrinople, où il est assassiné, et toute sa famille est massacrée, l'empire de Trébizonde, qui avait commencé en 1204, est détruit en 1462.

Trébizonde est aujourd'hui le chef-lieu de résidence d'un pacha à trois queues, ayant le nouveau titre de mu-chir. Il commande à l'est jusqu'à Gmuch hané, et à l'ouest jusqu'à Kerasoun. La ville est située immédiatement au bord de la mer, il n'y a de ce côté ni plage ni port; une étroite bande de sable, presque toujours submergée, s'étend le long des murs, c'est là que les marins de Trébizonde tirent leurs navires à sec. A l'angle nord de la ville il y a une sorte de cap formé par des rochers volcaniques; l'anse située entre ces rochers et la côte était l'ancien port, aujourd'hui ensablé. Sur ce cap s'élevaient encore en 1836 les ruines incendiées d'un château moderne : on l'appelait Guzel séraï, le beau palais; le pacha Achmet oglou, qui le faisait construire, étant tombé en disgrâce, on envoya un capidji bachi qui lui coupa la tête et mit le feu au château. Ceci se passait en 1740, sous le règne du sultan Mah-moud 1^{er}; depuis ce temps, nul n'avait osé s'installer dans les murs de ce château maudit (1). Près du port comblé, appelé Goulé, est l'arsenal; au-dessus, le petit édifice à double coupole qui s'é-

seaux de Gourgoura déré et de Issé, sur lesquels il y a deux ponts. La ville entière, entourée de murs, s'appelle le château, Kalé; les chrétiens et les artisans demeurent dans le faubourg: c'est la partie la plus agréable de Trébizonde, parce qu'il y a de nombreux jardins. Tout ce quartier est en amphithéâtre, et les maisons jouissent du bel horizon de la mer. On y compte huit mille maisons : cinq cents arméniennes, quinze cents grecques, et six mille turques. Les chrétiens sont divisés en huit mahallé ou quartiers, les Turcs en vingt-huit mahallé. Les habitants disent que du temps du sultan Achmet, Trébizonde avait dix-huit mille maisons.

Les Arméniens ont quatre églises et les Grecs vingt-quatre, dont sept seulement sont consacrées au culte. Le faubourg contient six mosquées, dont l'une, Imaret Djami si, est construite sur le tombeau de la mère de Sélim 1^{er}. L'imaret ou hospice pour les pauvres est complété par une école et un caravanséraï.

Ortasar djami si, mosquée située au centre de la ville, est une église byzantine du temps des Comnènes; aucun changement n'a été fait dans les dispositions primitives de l'édifice. La façade a une longueur de seize mètres; elle se compose d'un portique donnant accès dans l'exonarthex et dans le narthex. La nef, dont la largeur est de six mètres, est

l'église à l'orient est le tombeau de David.

celles d'Ortasar djami si, et la dimension de l'édifice est un peu plus petite. La largeur de l'édifice est de treize mètres. La longueur de la nef est de dix-neuf mètres vingt-sept centimètres, le narthex et l'exonarthex ont ensemble dix mètres soixante-cinq centimètres de longueur.

La coupole centrale est soutenue par quatre colonnes de granit supportant des arcs surhaussés dans le style byzantin. L'intérieur de l'église était orné de peintures représentant des saints et des souverains de Byzance, mais elles ont été en partie effacées par les Turcs.

Le dallage est sans contredit le plus beau spécimen de marqueterie byzantine qui existe. Il est composé de marbres précieux de différentes couleurs formant une série de médaillons réunis par des entrelacs, sur un fond en mosaïque.

A droite et à gauche de l'église sont deux portiques extérieurs formant une triple arcature dans le tympan de laquelle sont des sujets de l'Ancien Testament; au sommet du grand arc est sculpté l'aigle byzantin à une seule tête. Nous devons nous arrêter ici dans la description de cette église, qui pour être complète devrait être accompagnée de plans. A quelque distance en avant du porche s'élève un clocher carré, dans l'intérieur duquel sont de nombreux tableaux peints à fresque et très-bien conservés, représentant des sujets religieux.

Aucune inscription ne fait connaître à quel prince est due la construction de cette église; mais la comparaison des peintures avec celles qu'on observe dans un couvent situé dans la montagne au sud de la ville permet d'affirmer que Sainte-Sophie a été construite par Alexis III. Les peintures de la tour sont du premier quart du quinzième siècle.

CHAPITRE XI.

KIZLAR MONASTIRI.

Le couvent de la Mère de Dieu, Panaghia Théotocos est éloigné d'environ quatre kilomètres de Trébizonde; il est bâti dans l'enfoncement d'une vallée

de la montagne de Bouz tepé, montagne de la glace. A l'extérieur il présente l'aspect d'une forteresse, au fond de la première cour s'élève un haut rocher dans lequel a été creusée une chapelle; elle est précédée d'un porche ouvert, également taillé dans le roc. Toute la surface du rocher est couverte de stuc sur lequel ont été peints à fresque divers sujets religieux qui rappellent les peintures du Campo Santo de Pise.

La muraille à gauche représente des scènes du Nouveau Testament; les tableaux montent jusqu'à la voûte, qui est elle-même couverte de figures. Au-dessous des tableaux sont des portraits de saints debout et portant leurs noms et leurs attributs. Une ligne de médaillons couronne toutes ces figures.

Le mur du porche faisant office d'iconostase, en avant de la chapelle, est décoré de six grandes figures debout. Trois représentent la Vierge, le Christ et saint Jean; trois autres appellent particulièrement l'attention par les inscriptions qui les accompagnent. Ce sont les portraits d'Alexis III Comnène, de sa femme Théodora et de sa mère Irène. Ces peintures sont noircies par la fumée des lampes et des cierges, mais on peut avec de l'attention reconnaître le brillant costume des princes de Trébizonde.

La figure du milieu, l'empereur Alexis, est coiffée de la tiare et porte le sceptre.

L'inscription peinte sur le mur ne permet pas de douter du nom du personnage; on lit en caractères grecs : Alexis croyant en Jésus Christ, roi et empereur de toute l'Anatolie, le grand Comnène.

A sa droite est la figure d'une princesse coiffée d'un diadème encore en usage chez les princesses russes et qu'on appelle kacochnik; elle porte entre les mains un édifice qui paraît la désigner comme la véritable fondatrice du monastère. Son costume est de la plus grande richesse; on lit à côté l'inscription suivante: Irène, par la grâce de Dieu, mère de l'aigle très-pieux roi et seigneur, Alexis le grand Comnène.

A la gauche du prince est un autre portrait de femme portant d'une main le sceptre et de l'autre un disque. Sa coiffure et son costume ne sont pas moins riches que ceux d'Irène. L'ins-

cription placée près de la figure est ainsi conçue : Théodora, par la grâce de Dieu, très-pieuse maîtresse et impératrice de toute l'Anatolie.

Ces titres sont peut-être un peu ambitieux quand on pense à quelle étendue se bornait cet empire, mais ces tableaux prouvent qu'à cette époque les arts étaient encore en faveur dans cette limite extrême de l'empire d'Orient.

CHAPITRE XII.

LES GRANDS SANCTUAIRES D'ANAÏTIS
DANS LE ROYAUME DE PONT. —
COMANA. — ZELA. — PTERIUM.

Le nom de Comana est un souvenir du séjour d'Oreste en Asie Mineure; ce héros ayant dédié un temple à Diane Taurique y consacra sa chevelure (coma) et la ville fut appelée Comana. Cette légende grecque est conforme à toute cette histoire apocryphe d'Asie écrite par les Grecs. Il est certain que les centres religieux du royaume de Pont et de la Cappadoce, dans lesquels il était rendu un culte à la déesse Anaïtis, existaient avant qu'aucun Grec eût paru en Asie Mineure. Nous ignorons quels noms portaient ces villes du temps de l'empire assyrien, la dénomination grecque ayant prévalu.

Comana de Pont, était située sur le bord de l'Iris; si l'on en croit les traditions romaines, elle aurait été fondée

par un concours d'hommes et de femmes, sans parler de ceux qui venaient en tout temps pour accomplir des vœux et pour offrir des sacrifices à la déesse.

Il y avait dans la ville un grand nombre de courtisanes, dont la plupart appartenaient au temple.

Les desservants du temple, qui portaient le nom de hiérodoules, demeuraient dans la ville; leur condition était celle de serfs sacrés. Le grand pontife avait sur eux un pouvoir absolu; mais il lui était interdit de les vendre. Ils étaient au nombre de six mille, et Pompée avait donné la prêtrise à Archélaüs; son fils hérita de la même dignité, et le successeur de ce dernier fut Lycomède, aux possessions duquel on ajouta un terrain de quatre schoenes. Les rois de Pont étaient maîtres du territoire de Comana; mais la dignité du grand prêtre égalait celle du prince, et lorsqu'il paraissait en public sa tête était ornée du diadème. Mithridate souleva toute cette population fanatique contre le pouvoir des Romains. Dorylaüs, parent de Strabon l'historien et fils de Philatère, avait été élevé par Mithridate à la prêtrise du temple de Comana. Il conçut le projet de faire passer le royaume de Pont sous le pouvoir des Romains; mais cette tentative lui fut fatale. Le grand-père maternel de Strabon, voyant que les affaires du roi allaient mal dans la guerre qu'il soutenait contre Lucullus, voulut venger la mort de ses parents, que Mithridate avait tout fait pour éliminer. Lucullus

Babylone, Suse et Ecbatane, à Damas et à Sardes (sans doute à Hyparpa), l'y avait consacrée et avait enseigné aux Perses et aux Bactriens à lui rendre des honneurs. Polybe mentionne en deux endroits des sanctuaires des Perses et ensuite un temple d'Artemis dans l'Élymais (1).

Antiochus, obligé de payer aux Romains une indemnité de guerre, avait tenté de piller le temple d'Élymais; mais les habitants n'ayant pas voulu souffrir cet outrage, il était retourné en Perse et y mourut dans un état de folie, causé, disait-on, par son impiété (2).

Au moment de l'arrivée d'Antiochus le temple d'Ainé avait des colonnes dorées; les tuiles étaient d'argent; il fit élever le tout et le fit passer dans le trésor royal: la somme ne se monta pas à moins de quatre mille talents.

Isidore de Charax mentionne dans la métropole de la Médie un temple d'Anaïtis avec un trésor; le même géographe signale dans ses Stathmi Parthici un autre emplacement du temple d'Anaïtis à Concohar, Kanguevar, près de Hamadan, ville de la Médie supérieure. Strabon atteste que le culte de la divinité médo-perses d'Anaïtis s'étendait aussi dans l'Asie occidentale, dans l'Arménie et la Cappadoce. Il rapporte que les Saces ayant fait une irruption dans le pays (3) furent attaqués par les généraux Perses, et exterminés. En souvenir de cette victoire, les Perses après avoir accumulé des terres, autour d'une roche, y formèrent comme une colline qu'ils entourèrent de murs; ils élevèrent deux temples, l'un à la déesse Anaïtis, l'autre aux divinités perses Omanus et Anan-date, qui partagent ses autels. Les possesseurs de Zéla célébraient encore du temps de Strabon une fête commémorative qui avait lieu dans tous les sanctuaires d'Anaïtis. Zéla n'était alors qu'une bourgade, peuplée presque uniquement par les desservants du temple.

Cette tradition prouve que le culte d'Anaïtis existait avant Cyrus, qu'il était national dans le pays, et que ce prince n'a fait qu'instituer une nouvelle fête. Étienne

de Byzance confirme ce fait au mot Zéla, ville d'Arménie: « C'est, dit-il, un lieu où se célébrèrent les saces en l'honneur d'Anaïtis. Il y a, ajoute-t-il, une seconde Zéla dans le royaume de Pont. » C'est sans doute la même ville: les autres auteurs ne font mention que de la dernière. Strabon dit positivement que Zéla dans le pays de Pont est bâtie sur la levée de Semiramis: on y voit un temple d'Anaïtis, divinité également adorée par les Arméniens (1). Le temple de Bellone à Comana était aussi nommé temple de Ma; le culte de cette dernière déesse était semblable à celui de Diane Tauropole. Les cérémonies pratiquées dans les temples d'Anaïtis consistaient dans la combustion du feu sacré sur des autels appelés pyrées ou pyraethes, où les mages entretenaient un feu inextinguible. Pausanias raconte comment un mage allumait des menues branches sur un autel sans le secours apparent du feu (2). Les mages portaient une tiare de feutre dont les oreilles descendaient des deux côtés de manière à leur couvrir les lèvres.

Les grandes fêtes consistaient en processions, dans lesquelles on promenait les statues des dieux Anaïtis et Omanus. Strabon (3) emploie pour désigner ces statues le mot *λοκον* qui signifie une figure de bois. Les médailles de Perga en Pamphylie où était un grand sanctuaire d'Artemis pergécenne représentent dans un temple à six colonnes la figure de la déesse sous la forme d'un cône, c'est-à-dire sous la même forme que la Vénus de Paphos. Toutes ces divinités s'incarnaient les unes dans les autres aux yeux de populations qui étaient livrées à toutes les jongleries des mages fanatiques et des pontifes absolus.

Au pied du mont Taurus et non loin de Comana de Cappadoce, étaient les bourgs de Castabala et de Cybistra: dans le premier était le temple d'Artemis Perasia, c'est-à-dire apportée de loin; c'était la même divinité que l'Anaïtis des Arméniens, elle avait été

(1) Polybe, XXXI, 2.

(2) Josphé, *Ant. jud.*, 51, XII, p. 1.

(3) Strabon, XII, pod. 3.

(1) Strabon, XII, 535.

(2) Pausanias, liv. V, chap. 37, — Voyez page 348.

(3) Strabon, liv. XV, 733.

apportée par Oreste en Asie Mineure, le culte se répandit ensuite en Lydie et en Cappadoce, c'est-à-dire enfin, quel'Anaitis, Vénus-Uranie, Mylitta, Bellone, Diane et Ma n'étaient qu'une seule et même divinité incarnée sous différents noms suivant le génie ou le fanatisme des peuples qui l'acceptaient.

La figure d'Anaitis, transformée en Diane, fut représentée sous forme humaine; c'était, selon Pline (1), la plus ancienne statue connue. « La plus ancienne statue d'or massif sans aucun creux et antérieure à toutes celles du même genre en airain qu'on nomme holosphyrates a été celle du temple d'Anaitis, statue qui était en grande vénération parmi ces peuples »; elle fut brisée, et un soldat eut une cuisse pour sa part. Avec une parcelle de son butin, il offrit un festin à l'empereur Auguste dans la ville de Boulogne (2). Cette statue fut brisée dans l'une des années 35 à 31 avant J.-C.; elle avait été dédiée par Artaxerxe Memnon : elle était âgée de trois cents ans.

Plutarque dans la vie de Lucullus nous apprend que certains temples de Diane entretenaient des troupeaux de vaches sacrées qui portaient à l'épaule le signe d'un flambeau; était-ce pour rappeler que cette divinité est la même qu'Artemis Men ou Lunus? On ne doit donc pas s'étonner de voir des figures de vache dans les bas-reliefs qui rappellent le culte d'Anaitis. Pausanias (3)

culés jusqu'à celui de Justinien, qui transforma en églises les temples de Comana.

La première statue ne date que du temps des Grecs. Artaxerxe n'a rien innové; tous les dieux de l'Asie antérieure étaient changés par les Grecs. Belus devint Zeus, Sandane, Hercule, et Anaitis Aphrodite ou Artémis.

Cette dernière divinité fut particulièrement honorée par les Mèdes; aussi c'est dans les lieux de leur domination que sont groupés les plus nombreux et les plus célèbres sanctuaires. La ville de Pterium, leur capitale dans l'Asie occidentale, nous fait voir encore les ruines importantes d'un vaste édifice religieux et des bas-reliefs d'une haute antiquité retracent des scènes et des emblèmes religieux qui ont des rapports certains avec ces Mythes archaïques.

CHAPITRE XIV.

VILLES DU PONT POLÉMONIAQUE :
TOCAT. — GUMENEK. — COMANA.

Les géographes qui ont identifié la ville moderne de Tocat avec l'ancienne Comana Pontica, d'après les distances données par les itinéraires, n'ont pour ainsi dire commis aucune erreur, car les ruines de cette antique cité se reconnaissent au village de Geumenek situé à six kilomètres à l'est de Tocat, on peut même y retrouver les vestiges de

culées sont encore en bon état, et ce qui reste de ce célèbre temple de Comana; mais sa position indiquée par Strabon comme au-dessus de la plaine de Phanagoria, la fertile plaine arrosée par

un kilomètre et demi à l'ouest de Tocat, est un énorme bloc de granit cubant environ deux mètres de côté, détaché de la montagne voisine, et a été excavé pour en faire un tombeau. La façade représente une image d'un temple : il a été découvert par Tavernier et plus tard par M. Hamilton (1); un dessin seul fait connaître à quelle époque il appartient; les chrétiens du pays ont servi de retraite à saint Étienne. Les collines voisines sont composées de pierre calcaire comme la chaîne centrale. On passe l'Iris et l'on franchit un col pour entrer dans la vallée dans laquelle est Tocat.

Tocat est la plus extraordinaire ville de la région. Pococke, lorsque pour la première fois il aperçut Tocat. Ses maisons sont en tuiles dans un pays où toutes les toitures sont en terrasses lui ont fait de loin l'aspect d'une ville de briques.

Les hautes montagnes couronnées de forêts, les châteaux forts, les ruines antiques donnent au paysage un aspect étrange : la ville s'étend sur la croupe de ces rochers, dans la vallée qui les sépare; les maisons sont bâties en briques, mélange de terre et de paille sur un terrain où la pierre calcaire est abondante : n'est-ce pas une preuve de la civilisation des habitants se conformant à l'état établi dans ces contrées de ténacité, mais c'est là que se trouvent les avantages de Tocat; entrez dans la ville, vous voyez un dédale de rues étroites et mal tenues; quelques mosquées, leurs minarets sont les seuls qui attirent les regards; les deux cols qui couronnent les montagnes sont en moyen âge et complètement ruinés.

L'origine de Tocat ne remonte pas au moyen âge : les Arméniens

lui donnaient le nom de Jevtogia ou Eudoxia. Les chrétiens avaient abandonné l'antique Comana, célèbre par un culte qui leur était odieux; de tous les dieux du paganisme la divinité de Vénus était celle qui était le plus en horreur aux chrétiens à cause des cérémonies licencieuses dont elle était l'objet (1). Les Pères de l'Église, et surtout Eusèbe, prêchaient dans leurs écrits la destruction de ces sanctuaires mal famés, et Comana passait pour une petite Corinthe. Il n'est pas étonnant que les chrétiens aient abandonné cette ville maudite pour aller s'établir dans un lieu vierge de traditions païennes. Tocat, comme nous l'avons dit, est à une très-petite distance de Comana : il est probable que les matériaux des édifices antiques ont servi à bâtir la ville nouvelle. Dans les premiers temps de l'empire byzantin elle paraît avoir conservé son nom primitif, car les notices ecclésiastiques mentionnent Comana comme un siège épiscopal.

Tocat est le grand entrepôt des mines de cuivre de Keban Maden : le métal est transporté brut dans cette ville pour être raffiné; un grand nombre d'habitants se livrent à la fabrication des ustensiles de cuivre, chaudrons, braseros et vases de cuisine et de caravane : ils exportent jusqu'à Constantinople.

Au nord-est de la ville il y a un pont de cinq arches jeté sur l'Iris, mais il est rare qu'on en fasse usage, la rivière est toujours guéable, excepté dans les grandes pluies d'hiver. Dans toute cette vallée de l'Iris, dont saint Basile a fait un si vivant tableau, l'abondance des eaux entretient une fertilité admirable. Les arbres fruitiers, qui se trouvent là dans leur pays natal, les abricots, les pêches et surtout les poires, embellissent des jardins qui forment un magnifique cadre à la ville. Les raisins de toute sorte abondent, mais la fabrication du vin laisse beaucoup à désirer. Il est douteux qu'il ait satisfait le palais des voluptueux habitants de l'antique Comana.

(1) Strabon, XII, 55p.

CHAPITRE XV.

TURKAL. — GAZIOURA. — ZELA.

L'Iris, prenant sa source dans les montagnes du Pont, traverse la ville de Comana et la fertile plaine de Daximonitis de l'est à l'ouest, tourne vers le nord près de Gazioura, ancienne résidence des rois, mais aujourd'hui déserte, retourne encore une fois vers l'orient, reçoit les eaux du fleuve Scylax, Tchoterlek sou, et plusieurs autres rivières, et passant le long des murs d'Amasie il entre dans la Phanarœa; là, joint par le Lycus, qui vient de l'Arménie, il traverse la plaine de Thémiscyre pour aller se jeter dans le Pont-Euxin (1). Cette description de Strabon est tout à fait conforme à la topographie actuelle et permet de déterminer d'une manière positive les sites de Gazioura au village de Turkal, situé au coude de l'Iris et bâti au pied d'une haute montagne isolée et rocheuse couronnée par un château fort.

Turkal est un bourg de deux ou trois cents maisons situé à quarante-huit kilomètres à l'ouest de Tocat, dans la plaine de Kaz ova si, la plaine des oies, et entourée de jardins et de vergers; la montagne voisine forme un pic isolé de cent cinquante mètres de haut et d'un accès difficile.

La plupart des constructions du château datent du moyen âge. Il y a cependant quelques parties qui portent

petite Arménie et dans le Pont. Gazioura était une ancienne résidence des rois de Pont; toutes ces forteresses furent démolies par Pompée, qui transforma le pays en fondant des villes nouvelles, et du temps de Strabon le château de Gazioura n'était déjà plus qu'une ruine.

Kala keui, le village du château à six kilomètres à l'est d'Amasia, est remarquable par quelques grottes sépulcrales qui ont déjà été vues par plusieurs explorateurs, mais qui n'ont pas encore été décrites. M. Barth (1) a tenté vainement une ascension, mais pour arriver au niveau des monuments il lui aurait fallu une échelle et des cordes, les habitants eux-mêmes ne paraissent pas connaître de chemin pour y arriver. On commence à gravir les rochers avec beaucoup de peine en s'accrochant aux buissons et aux aspérités du rocher; les monuments sont à cent mètres environ au-dessus du sol de la vallée; mais arrivé aux deux tiers de la route le rocher devient aplani et glissant, et l'on ne peut aller plus loin. Ces chambres sépulcrales sont au nombre de trois; d'après l'esquisse qu'en a donnée M. Barth, elles n'ont aucun ornement d'architecture, et se rapprochent par leur simplicité des tombes d'Amasie qu'on appelle tombes royales.

Zela est à vingt-quatre kilomètres à l'ouest de Turkal; on passe l'Iris sur un pont de bois et l'on traverse la plaine de Daximonitis, séparée de celle de Zela par un col peu élevé. La ville moderne

vallées environnantes, les murailles sont modernes on observe seulement quelques débris d'architraves et de corniches, mais rien qui porte le cachet d'une haute antiquité. Au milieu de la ville il y a une fontaine qui s'épanche dans un large bassin de pierre d'ancienne construction. Les habitants ignorent où est la source; ils prétendent que dans l'intérieur du château se trouve une galerie souterraine qui conduit du sommet jusqu'à la source. M. Hamilton pense qu'elle est alimentée par un ruisseau qui coule près de la ville et dont les eaux filtrées dans un terrain sablonneux viennent ressortir au pied du monticule.

Zileh, l'antique Zéla, était un des centres les plus célèbres du culte d'Anaïtis. Strabon dit que cette ville fut bâtie sur un tertre élevé par Sémiramis (1). Hirtius (2), qui parle de Zéla longtemps avant Strabon, n'est pas du même avis. « Zéla, ville aussi forte qu'elle peut l'être dans une plaine, car elle est située sur un tertre naturel qui paraît un ouvrage de l'art et qui sert à soutenir les murailles de toutes parts ».

Les environs de Zéla sont célèbres par deux batailles dans lesquelles les armées romaines furent tour à tour vaincues et triomphantes : la première eut lieu entre Mithridate, Eupator et Triarius, lieutenant de Lucullus; la seconde donna lieu à César, vainqueur de Pharnace, d'écrire cette célèbre missive : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Le champ de bataille où eut lieu cette action mémorable, si bien décrite par Hirtius (3), se trouve dans un vallon situé à huit kilomètres au nord-ouest de Zéla. On reconnaît sans peine la colline où était campé le roi du Bosphore; la colline plus haute séparée par un vallon de quinze cents mètres est celle où César établit son camp. L'armée de Pharnace, en voulant attaquer César, fut obligée de descendre le monticule qu'elle occupait, de traverser la vallée et de remonter la colline sur laquelle les troupes de César étaient occupées à creuser leurs retranchements. L'inspec-

tion seule des lieux fait comprendre tout l'avantage de la position des troupes romaines.

Cette action s'étant passée hors de la ville, n'a donné à l'historien aucune occasion d'entrer dans quelques détails sur les monuments célèbres; nous ignorons aujourd'hui où était situé le temple d'Anaïtis; il est probable qu'il a eu le même sort que tous les édifices du même genre : il a été ruiné jusqu'au sol par les chrétiens. Le gouvernement ou l'administration de ce sanctuaire ne différait pas de celui de Comana : le pontife suprême avait un pouvoir royal, et Zéla était considérée, non pas comme une ville sous la dépendance des rois, mais comme un temple consacré aux dieux persiques et gouvernée par le pontife même.

Zéla était le chef-lieu de la région Zélitide; c'est Pompée qui lui donna le titre de ville et y joignit plusieurs autres cantons; tout ce pays devint plus tard l'apanage de la reine Pythodoris.

CHAPITRE XVI.

AMASIE.

Amasie est une des plus anciennes villes du royaume de Pont; elle appartint d'abord à la Cappadoce, et formait une partie de la troisième satrapie sous Darius Hystaspes. Les anciens auteurs ne nous donnent aucun détail sur son origine, elle devint capitale d'un royaume à la chute de l'empire de Perse.

Les princes de la dynastie de Mithridate Ctistes y faisaient leur résidence; elle subit le sort commun à toutes les villes de la contrée lorsque les Romains déclarèrent à Mithridate Eupator une guerre sans merci; elle tomba entre les mains de Pompée qui rasa les murailles de l'Acropole en même temps qu'il faisait détruire tous les forts que ce prince avait fait construire sur les rochers les plus inaccessibles. Lorsque le Pont fut réduit en province, Amasie ne perdit pas son titre de capitale de Pont; elle porta sur ses monnaies le titre de métropole. Grâce à son heureuse situation comme place de transit et à la fertilité de son territoire, elle ne cessa de jouir d'une certaine prospérité, tandis que toutes les

(1) Strabon, XII, 559.

(2) Hirtius, *Bell. Alex in fin.*

(3) *Id.*, *ibid.*

autres places fortes étaient abandonnées et leur nom oublié. Sous les Commènes de Trébizonde, Amasie devint une des principales villes de ce royaume, et comme telle fut en butte aux premières attaques des émirs musulmans; elle fut arrachée aux Grecs par les princes de la dynastie de Danischmend qui la donnèrent ensuite aux Seldjoukides. Le sultan Ala Eddyn Keï Kobad, qui la possédait au commencement du treizième siècle, y fit construire des mosquées et des écoles qui sont encore l'ornement de la ville. A la chute du pouvoir des Seldjoukides, Amasie tomba sous celui des Osmanlis; sous le règne du sultan Bayazid, cette ville fut assiégée par Timour, alors vainqueur du sultan des Turcs, la citadelle résista pendant sept mois, mais le pays d'alentour fut ravagé, les habitants des campagnes massacrés. Ce n'est pas la dernière attaque sérieuse que cette ville ait eu à repousser; en 1472, l'armée de Uzun Hassan, schah de Perse, s'était emparée de Tocat, et s'avancait sur Amasie, lorsque Mustapha, fils de Mahomet II, qui commandait la place, marcha contre l'armée persane, et la mit en déroute dans les plaines de la Cappadoce. Sélim I^{er}, sultan des Turcs, naquit à Amasie, et fonda des écoles d'où sortirent plusieurs savants. Aujourd'hui, comme place de transit entre la Perse et les ports de la Mer Noire, cette ville jouit encore d'une certaine prospérité, son climat est un des plus sains et des plus agréables de la

plus ancien, encore moins à quel personnage il a été consacré: un seul porte une inscription; c'est le tombeau d'un grand prêtre, peut-être d'un de ces pontifes qui exerçaient un pouvoir égal à celui des rois.

Dans l'impossibilité où l'on est d'établir un ordre chronologique dans les monuments d'Amasie, nous nous bornerons à leur description matérielle, en maintenant cet aveu de l'impuissance où l'on est aujourd'hui de dire si ces monuments sont antérieurs ou postérieurs au siècle d'Alexandre.

Amasie est située dans une vallée longue et profonde, traversée par l'Iris. Une montagne à double sommet, qui domine le cours du fleuve, est couronnée par une Acropole à laquelle viennent se rattacher les murailles d'enceinte; elles descendent dans la vallée, suivent le contour de l'Iris, et remontent la pente de la montagne pour aller se rattacher au second sommet; de distance en distance elles sont défendues par des tours. L'enceinte de la ville comprend les palais et les tombeaux des rois. Les deux sommets ont de chaque côté une gorge fort étroite, et, dit Strabon, haute de six ou sept stades, soit onze à treize cents mètres, par laquelle on monte en venant des bords du fleuve et des faubourgs de la ville. De cette gorge aux sommets reste encore un stade, cent quatre-vingt-cinq mètres à monter, par un chemin si roide qu'il est impossible à aucune force de la franchir.

CHAPITRE XVII.

L'ACROPOLE ET LES TOMBEAUX DES ROIS.

qui est dominé de part et d'autre par de hautes murailles de rochers. Le rocher ou derbend paraît avoir été le main d'homme. Il est séparé de la petite plaine d'un second défilé où d'une déchirure entre les rochers dans laquelle la route s'engage. Les pentes de la montagne sont si rapides qu'on aperçoit à peine le ciel. Un ruisseau d'eau rapide descend en descendant des vallées supérieures et se jette dans l'Iris. En sortant du défilé on arrive dans la plaine d'Amasie qui présente aux regards le plus agréable tableau. La ville, dominée par les hauts rochers de l'Acropole, paraît se glisser sous la verdure de ses jardins. La rivière du défilé, en plusieurs canaux, va porter l'abondance et la fertilité. Des aqueducs, que l'on peut suivre pendant plusieurs kilomètres, indiquent anciennement cette eau était portée dans la ville. Une légende populaire attribue la fondation à un prétendant au trône de la fille d'un prince d'Assyrie. C'est depuis ce temps que la route de l'Acropole s'appelle Ferhad.

Elle est bâtie dans la partie la plus élevée de la vallée, et forme un contraste frappant entre la luxuriante verdure de la vallée et l'aride et désolé de la montagne, dont les sommets sont les tombeaux des rois. Elle n'est pas seulement intéressante par ses vénérables restes d'antiquité, mais aussi elle a conservé son prestige royal, et les monuments de style assyrien qui existent encore prouvent que dans un moyen âge elle conserva une importance illustrée. La ville moderne n'est pas en harmonie avec le passé : des rues étroites, des pavées, des maisons élevées, des avant-corps qui interceptent la vue, offrent l'aspect le moins séduisant aux principaux habitants n'y font que passer ; ils demeurent de préférence dans les maisons plus spacieuses éparpillées sur les collines escarpées, au milieu des jardins.

La ville moderne occupe exactement l'emplacement de l'ancienne Amasie ; elle est complètement enveloppée, du côté du nord, par le rocher de l'Acropole, dans les flancs duquel sont creusés les tombeaux des rois, visibles de tous les quartiers de la ville et disposés à peu près comme ceux de Persépolis au-dessus du palais.

Le chemin qui conduit à la citadelle traverse l'Iris sur un pont de pierre d'antique construction, l'un de ceux que Strabon mentionne. La largeur de l'Iris est d'environ cinquante mètres, de nombreux fragments d'architecture sont encastrés dans les murs des quais ; à partir de la porte de la ville, la route contourne le rocher de l'Acropole en formant plusieurs lacets, c'est sans doute en calculant cette pente que Strabon estime la hauteur de l'Acropole à sept stades. Les premières murailles que l'on rencontre sont rasées presque au niveau du sol ; on peut cependant suivre la ligne de circonvallation et reconnaître les bases des tours.

Trois tombes sont excavées à mi-côte dans la partie nord de la montagne ; il y en a deux autres au sud.

En continuant de monter, on arrive à un passage taillé dans le roc, dont la longueur est de six ou huit mètres ; là se trouvait le premier obstacle, consistant dans une grille dont les scellements se voient encore dans le rocher. En sortant de ce couloir obscur, on arrive sur une étroite plate-forme qui n'a pas plus de deux mètres de large et toute taillée dans le roc. Sur le côté voisin du précipice, on a ménagé un parapet dans la roche même, et l'on a entaillé des marches dans les parties les plus rapides de la montagne.

La première tombe est à vingt mètres environ de cette première montée ; c'est une simple excavation de la profondeur de cinq à six mètres et de cinq mètres de haut, à laquelle on arrive par quelques marches pratiquées au bas d'une plate-forme. L'intérieur du tombeau consiste dans une chambre voûtée,

sans aucun ornement avec l'emplacement nécessaire pour y mettre un sarcophage. Devant la porte on remarque dans le rocher des trous qui retenaient sans doute une grille pour protéger le monument.

Un second tombeau semblable est creusé à vingt mètres environ du premier; il est sans ornement et ne diffère pas du monument voisin; les tombeaux du nord ont la même simplicité. On arrivait à ces monuments par un large escalier dont il reste des vestiges. Le tombeau situé à l'extrême droite est le seul qui ait un soubassement; la façade est creusée avec plus de soin, et il est dans un meilleur état de conservation que les autres; la chambre intérieure est plus vaste. Mais tous ces monuments sont en général si ruinés qu'il est impossible de reconnaître quelle fut leur décoration primitive. Ker Porter, qui visitait les tombeaux d'Amasie à son retour de Perse, fut frappé de la ressemblance de ces tombes avec celles de Persépolis. Il émet l'opinion assez plausible que dans l'origine ils avaient leur façade ornée d'un portique; cette opinion est appuyée chez lui sur l'examen de frises et de colonnes dont les débris étaient alors épars autour des tombeaux (1).

Un des pitons de la montagne, au-dessus de la rivière, contient deux tombes, dont l'une porte des traces évidentes d'une décoration architectu-

rales à l'abri de toute humidité et de toute infiltration de la roche.

Un des tombeaux du second groupe porte sur sa façade plusieurs rangées de trous carrés évidemment destinés à retenir des plaques de marbre ou de métal.

Loin de la ville et sur la rive gauche de l'Iris s'élève le plus remarquable et le mieux conservé de tous les tombeaux d'Amasie; il est composé d'une niche voûtée, taillée dans le roc, avec deux pilastres en saillie. La pierre a reçu un poli qui s'est conservé jusqu'à présent; aussi les habitants appellent-ils ce tombeau Aineh maghara si, la grotte du miroir. La muraille du fond porte en grands caractères grecs l'inscription : ΘΗΣ ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ « grand prêtre de Cybèle », les lettres qui sont dans la partie inférieure n'ont pas été déchiffrées.

L'Acropole qui domine ces différents groupes de monuments n'a plus que de faibles vestiges des constructions antiques; on retrouve cependant sur la partie la plus élevée de la montagne quelques pans de murailles et le soubassement d'une tour d'appareil hellénique à bossage admirablement exécutés.

M. Hamilton a observé dans l'Acropole d'Amasie un conduit souterrain, qu'il compare aux syringes, passages étroits mentionnés par Strabon. Presque tous les anciens châteaux de ces contrées avaient des communica-

de maçonnerie; les murs du bastion de la même construction. L'important d'Amasie, la vallée de l'Irig et forme la plaine de Chion; les cantons de la Diacopène à Pimolisène s'étendent jusqu'à La partie septentrionale du royaume d'Amasie, a cinq cents stades de longueur ou quatre-vingt-dix kilomètres, sa largeur du nord au sud tend vers la province de Zéla et de Cappadoce jusqu'aux Trociens; c'est-à-dire jusqu'au territoire de la Pterie, que nous avons déjà vu en décrivant la Galatie.

CHAPITRE XVIII.

DU PONT GALATIQUE. —
IM. — BOGHAZ KEUI. — RUYUK.

Le roi des Mèdes, après avoir vaincu les Saces de l'Asie, étendit ses conquêtes jusqu'au fleuve Halys; il devint maître de la région de Pterie, dont le territoire, qui s'étendait jusqu'à Sinope, était habité par la nation des Syriens. Ils possédaient plusieurs villes et Pterium, la capitale, située dans les montagnes à l'est de l'Halys, fortifiée par la nature autant que par l'art. Crésus, roi de Lydie, s'en rendit maître, la détruisit, réduisit les habitants en esclavage, et les transporta dans sa patrie.

Hérodote est le seul historien qui ait conservé le souvenir de ces faits et la relation de la campagne de Crésus contre Cyrus; il est le seul qui ait mentionné le nom de la Pterie et de la Pterie. Les autres historiens, Strabon même, qui s'étend si librement sur l'histoire de la Cappadoce, ne prononcent pas une fois le nom de la Pterie (1). Étienne de Byzance comble cette lacune sans en citer la source; il a puisé ses documents dans Ptolémée, qui dit que Pterium ville des Mèdes, quelques-uns disent au neutre Ptera, l'acropole de Babylone; il y a aussi Pteria dans la province de Sinope; l'éthnique de Pterienus, celui de Sinope est Pterienus (2).

La situation de Pterium est déterminée par Hérodote dans les montagnes voisines de l'Halys. Crésus après avoir franchi l'Halys arriva dans cette partie de la Cappadoce que l'on nomme la Pterie; c'est une contrée d'un très-difficile accès, qui s'étend jusqu'à Sinope. Crésus s'y établit, ravagea les possessions des Syriens (Cappadociens Pontiques) et s'empara de la capitale des Pteriens, dont il fit les habitants esclaves. Il prit de même toutes les villes de l'intérieur et de la frontière, et finit par transporter en entier la nation syrienne, quoiqu'il n'en eût reçu aucune offense.

C'est là tout ce que l'histoire nous dit de Pterium, il n'est pas étonnant que les écrivains d'une époque plus récente se taisent sur le nom d'un pays qui n'existait plus. Pterium est entièrement ruinée par Crésus, et n'est pas rebâtie; il est clair que dans les ruines de cette ville on ne doit trouver aucune trace de monuments grecs ou romains, tout doit être archaïque, et de style ou de construction mède. C'est dans ces conditions que nous avons retrouvé dans le village de Boghaz Keui le 28 juillet 1834, des ruines imposantes qui satisfont complètement à la question. Depuis ce temps l'obscur village turc est devenu célèbre parmi les érudits; ses ruines ont été visitées par un grand nombre de voyageurs, de nombreuses dissertations ont été écrites sur les sujets représentés dans les bas-reliefs merveilleusement conservés après tant de siècles; nous avons accompli notre tâche, nous avons remis en lumière une ville oubliée depuis vingt-cinq siècles. Le nom de Pterium a d'abord été contesté; on voulait voir dans ces ruines l'ancienne Tavium des Trociens; aujourd'hui cette question nous paraît hors de discussion et le nom de la ville mède est généralement accepté. (1)

Nous exposerons simplement l'état des ruines de cette ville telles que nous les avons observées, sans discuter les opinions qui ne sont pas conformes

(1) Voy. plus haut pages 241, 243, 242.
H. Byz., Pterium.

(2) Voyez Car. Ritter, *Reisekunde*, tom. IX, 377-395-1019. — Barth Reis, p. 44; Hamilton, *Researches*, tom. I, 394, etc.

aux nôtres et qui, nous le reconnaissons, sont remplies d'érudition ; mais un volume ne suffirait pas pour réunir tout ce qui a été écrit sur ces monuments, qui à leur apparition dans le monde savant, ont excité un si unanime intérêt.

Leur existence révélait une Asie encore inconnue, ouvrait une ère nouvelle aux études orientales c'était, selon l'expression d'un académicien, « la source de découvertes dont nul ne pouvait prévoir la portée. » Ce n'était en effet que le prélude à des découvertes d'une bien autre importance qui se sont faites dans ces derniers temps.

Le village de Boghaz keui est situé dans une vallée qui s'étend de l'est à l'ouest, arrosée par deux ruisseaux dont les eaux coulent dans cette dernière direction. Le plateau qui les sépare est couvert de débris qui portent le caractère de la plus haute antiquité ; il est dominé par une montagne dont le sommet est défendu par des murailles d'une épaisseur considérable qui ont plusieurs milles de circuit. Différents mamelons de roches s'élevant çà et là sur le penchant de la montagne sont couverts de fortifications solidement construites. Sur le plateau inférieur, on remarque aussi des pointes de rochers qui portent toutes les traces du travail de l'homme ; enfin, au milieu, et comme abritées par cette ligne de défense, sont les ruines d'un grand temple qui, dans son plan, n'a aucun des caractères de l'ar-

CHAPITRE XIX.

LE TEMPLE.

Deux esplanades ont été pratiquées sur la croupe de la colline inférieure ; elles sont superposées l'une à l'autre de cinq mètres, et communiquaient par un grand escalier dont on ne trouve plus que la pente. L'esplanade inférieure a 110 mètres de large sur 140 de longueur. Elle est soutenue par un mur en sous-bassement qui a environ 6^m,50 de haut, dont la partie inférieure est formée par des pierres brutes posées en assises réglées, et la partie supérieure, en pierre calcaire, appareillée en blocs irréguliers. Le terrain est couvert d'un gazon fin et uni ; il ne paraît pas qu'il ait jamais supporté d'édifice. Un peu à gauche et en montant vers la seconde esplanade, se trouve une disposition de chambres ou de cellules qui sont aujourd'hui rasées jusqu'au niveau du sol. de sorte qu'on ne reconnaît pas les traces des portes. L'étendue de ces bâtiments a 58^m,80 de longueur ; les chambres ont dans œuvre 12^m de long sur 4^m,30 de large. L'épaisseur des murs est d'environ 2^m ; ils sont faits de pierres sèches et d'un appareil irrégulier. Le corps de l'édifice présente une masse de ruines qui a environ 46^m de large sur 65^m de long ; le temple est construit avec des pierres de très-grand appareil et taillées avec le plus grand soin. Il

et de cinq à six mètres de longueur : on ne connaît guère dans les constructions anciennes que les pyramides d'Égypte qui atteignent ces dimensions. A droite et à gauche de l'entrée sont deux portes qui se trouvent dans les parties latérales du temple. Celle de droite, dans deux salons ; celle de gauche, dans un salon qui longe la partie latérale du temple et qui a une issue à son extrémité. Le mur attenant à ce corridor est percé avec huit chambres ou cellules et de deux à trois mètres de largeur sur une longueur de sept mètres ; l'autre côté de la grande enceinte nous avons parlé se trouvent aussi d'autres cellules de la même forme et de la même dimension ; les murs de l'enceinte sont formés d'une seule pierre et ont six mètres de longueur, et toutes les parois extérieures de l'édifice sont de pierres semblables, qui s'attachent non pas par des joints unis, mais sont encastrées les unes dans les autres comme des pièces de bois : c'est un des caractères de l'architecture assyrienne.

Le mur supérieur des assises est percé de trous en distance par des trous circulaires qui ont sans doute servi à relier les pierres entre elles par des crampons de métal. Toute la paroi du temple est en pierre calcaire, mais les constructions adhérentes à l'extrémité de l'édifice sont faites d'une pierre réfractaire de la nature du serpentinite, d'une dureté extrême, et la couleur est verdâtre. La paroi principale a 7^m,78 de large sur 10^m. Elle est éclairée par deux fenêtres, entre lesquelles se trouve taillée dans le roc au niveau du sol une espèce de niche de 2^m,80 de long. Cette pièce est percée de plusieurs cellules comme dans l'enceinte. Il est clair que dans la disposition il ne se trouve rien qui ne soit les temples construits par les Assyriens ou les Grecs ; mais on doit reconnaître l'analogie qu'il y a entre ce monument et le temple de Jérusalem ; seulement, les dimensions de ce dernier édifice sont un peu plus petites. Le temple de Jérusalem avait environ 33^m,24 de longueur et

11^m,08 de largeur ; au fond du temple, au couchant, était le lieu très-saint, qui avait 11^m,08 de long et autant de large.

La cella et le secos étaient entourés de trois côtés, au sud, à l'ouest, et au nord, d'un corridor et de cellules à trois étages qui s'appuyaient contre l'intérieur du temple (1). Nous ne pouvons pousser plus loin la comparaison des deux édifices, mais quand on voit avec quel soin les pierres colossales du temple de Pétrium sont appareillées, on ne peut s'empêcher de songer à la description qui est faite de la construction du temple de Jérusalem, nous pouvons ajouter que ces deux édifices peuvent être regardés comme contemporains.

CHAPITRE XX.

ACROPOLES, PALAIS.

Continuant l'examen de ces lieux, et guidé par les habitants du village, je portai mon attention sur les rochers qui entourent le temple, et je vis qu'ils conservaient tous plus ou moins de traces du travail de l'homme. Celui qui est le plus à l'ouest a été tranché de part en part de manière à présenter un passage dont les parois sont bien aplanies et verticales. En descendant quelques pas dans le lit du petit ruisseau voisin, on trouve l'entrée d'un souterrain dans lequel je me glissai, non sans peine, mon guide refusant obstinément de me précéder. Le souterrain était à moitié comblé par les terres charriées par les pluies, cependant il me fut possible de le parcourir dans une longueur d'environ 100 mètres, et de m'assurer qu'il se dirige vers l'esplanade du temple. La construction de ce conduit a tous les caractères de la plus haute antiquité ; il est bâti de pierres brutes, et la courbe de la voûte a la forme d'une ogive très-aplatie, au point qu'en quelques endroits les murs ont l'aspect de deux plans inclinés. Les éboulements survenus dans l'intérieur m'empêchèrent de pénétrer plus avant, avec le guide, qui marchait un fanal à la main. La croupe du plateau sur lequel est cons-

(1) Voy. *Manuel de l'architecture* de J. P. Ramée, p. 276.

truit le temple présente encore d'autres traces de ruines, et notamment de substructions qui sont toutes de travail pélasgique et de différents caractères.

En se dirigeant vers le sud-est, on arrive à un monticule isolé, couronné par une construction qui aujourd'hui même est dans un parfait état de conservation. Cette enceinte, presque carrée, a vingt-six mètres quatre-vingts centimètres de large, et est formée par des murs d'une grande épaisseur. Les fondations sont établies sur le roc vif, et composées de pierres de grand appareil; la construction est en assises réglées, et les pierres forment des bossages.

Un chemin taillé dans le roc conduit au sommet; quant aux constructions qui couvraient l'enceinte, elles sont indiquées par diverses excavations faites dans le rocher, parmi lesquelles on distingue une petite citerne; ces ruines peuvent avoir appartenu à une Acropole ou à un palais. On n'y trouve aucune trace de sculpture ni d'ornement.

Une seconde citadelle, dont les murs de revêtement entourent le sommet d'un rocher, domine le vallon de Kiz kaïa. Tous les parements des murailles sont démolis, et dans l'intérieur on remarque les traces d'un bouleversement dont les autres monuments ne donnent point d'exemple. Il semble que ce point des fortifications a été particulièrement en butte aux attaques des ennemis.

En continuant de monter sur le

LES MURAILLES.

Nous arrivons maintenant aux murailles proprement dites et au système de fortifications continues qui entouraient une vaste étendue de terrain. Ces remparts ont généralement de cinq à six mètres d'épaisseur; on peut les parcourir à cheval dans le pourtour de la ville. Ils sont formés d'un revêtement de pierres sèches d'appareil polygonal, avec un remplissage de moellons et de petites pierres; la porte la mieux conservée et qui paraît être la plus importante était au sud de la ville. Toute cette partie de la muraille, construite en appareil pélasgique d'une exécution parfaite, domine un glacis dont la pente a vingt mètres de longueur et est inclinée de 39°. Ce glacis est revêtu d'un perré en pierres sèches, qui le rendait tout à fait impraticable. Un chemin oblique à la muraille est tracé dans le glacis, de sorte que quiconque voulait monter jusqu'à la porte, se trouvait pendant tout le temps exposé aux traits de la place. La muraille, en cet endroit, forme une retraite de trois mètres de profondeur, au fond de laquelle est la porte, qui n'est pas d'une conservation complète; on voit encore en place deux jambages en marbre brèche d'une très-grande dimension, du milieu desquels sortent deux têtes de lions qui ont quatre-vingt-dix centimètres de saillie, décoration inusitée dans tout ce que nous connais-

CHAPITRE XXI.

YASILI KAIA. *Yasili Kaia* est un intérêt qui s'attachait pour moi à l'enceinte de ces ruines devint encore plus grand quand j'appris qu'à environ mille de la ville il existait une grotte taillée dans le roc, et autour de laquelle sont sculptés des bas-reliefs représentant un sujet qui se rapporte à des événements complètement oubliés d'hui, mais qui doit avoir été d'une grande importance dans l'histoire de ces peuples.

Le chemin qui conduit à cette enceinte est frayé au milieu de terrains arides; on n'observe aux environs aucune trace de construction; il ne paraît pas anciennement ce lieu n'ait jamais été habité. Aujourd'hui il est également désert et les paysans craignent d'approcher à la tombée de la nuit. Rien autour ne peut indiquer l'existence d'un monument de cette importance. Le monument de Yasili Kaia (terre écrite), c'est ainsi que le désignent les habitants, est d'une conservation parfaite; jamais il n'a eu d'acces autres que ce qui existe maintenant. Une enceinte disposée par la nature a été agrandie et régularisée par les mains des hommes. Elle forme une enceinte presque rectangulaire, et sur les murs taillés à pic se trouvent sculptés des bas-reliefs disposés en différents groupes qui l'entourent à hauteur d'homme.

En entrant, le premier tableau représente onze figures, toutes dans la même pose et dans le même costume. Chacun des personnages est vu de face, portant un casque conique, vêtu d'une robe légère, et porte des chaussures simples dont l'extrémité est très-pointue (2). Un peu en avant de ce groupe, se trouvent deux personnages semblables, également dans la même pose, le bras tendu en avant, et le bras légèrement fléchi dans le mouvement d'un tireur d'arc; cependant on voit qu'ils sont sans armes; ils semblent écouter une marche ra-

pide et régulière. Le bas-relief est taillé dans un rocher calcaire cristallin et d'une dureté extrême; il est placé à environ un mètre au-dessus du sol, et était couvert d'une vaste croûte de lichen, qui prouvait que depuis longtemps il était oublié des humains. La dégradation qu'il a subie est due plutôt à l'effet du temps qu'à des atteintes volontaires de la part des habitants.

Le second bas-relief représente trois figures barbares portant la même coiffure que les précédentes, et vêtues, indépendamment de la tunique, d'un manteau qui les enveloppe presque en entier: c'est le *sisyros* des Mèdes. Le personnage qui marche devant, a exactement le même costume que les figures du premier tableau; quant à la pose, elle est la même dans tous les groupes.

Les deux tableaux qui suivent représentent une procession composée d'hommes armés et portant des emblèmes ou des présents; les deux premières figures sont barbares, sont coiffées du casque assyrien (1), légèrement recourbé sur le devant, et vêtues d'une robe rayée obliquement et reliée par une ceinture. Le second tableau, sculpté sur un autre plan du rocher, continue le sujet que je suis disposé à appeler la pompe des Dorophores. La plupart des acteurs de cette scène sont armés, et portent en outre des objets dans lesquels on reconnaît cette croix ansée du tableau précédent. Un seul des personnages est armé de la massue; un autre porte une faux, trois autres ce sabre recourbé sur son tranchant, qui fut d'abord en usage chez les Orientaux et que l'on nomme *chim-chyr* (2), dont nous avons fait le mot cimeterre. Le milieu du bas-relief représente un sujet assez difficile à interpréter; mais d'après la disposition des figures, on est porté à le regarder comme allégorique, car il se compose de deux figures monstrueuses, vues de face et montées sur un socle; elles supportent au-dessus de leur tête une espèce de barque. Toutes les figures de ces bas-reliefs marchent dans le même sens; c'est-à-dire se dirigent vers le fond de la salle.

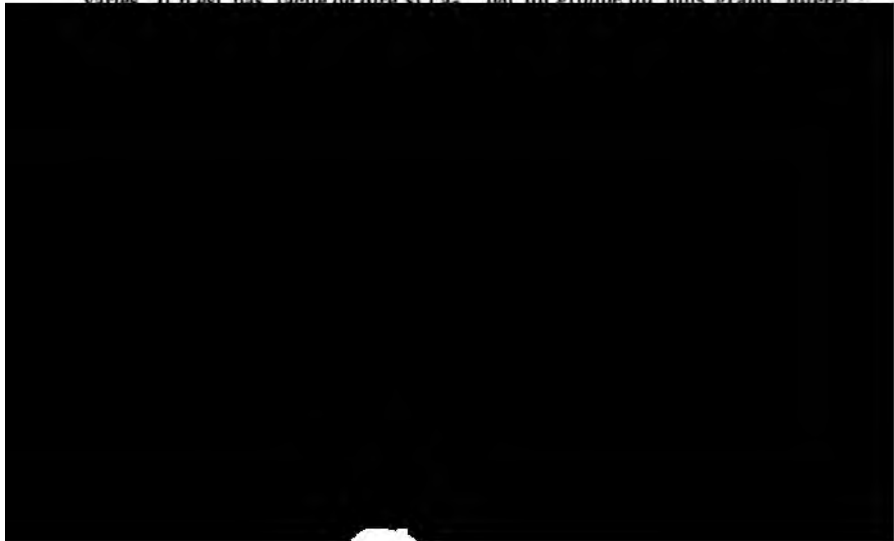
Le cinquième tableau représente évidemment des personnages d'un rang supérieur à ceux que nous avons décrits. Un homme barbu, coiffé de la cyrbazie et couvert de la robe médique, précède une femme entièrement vêtue et portant derrière les épaules des appendices qui sont sans doute des ailes grossièrement représentées. On ne saurait dire positivement si les deux figures qui suivent sont des hommes ou des femmes, mais il est suffisamment indiqué que ce sont des prêtres et des prêtresses; elles portent une faucille et une grande patère, et sont coiffées d'un casque sphérique semblable à ceux des Grecs. Elles sont suivies par un vieillard barbu et ailé, coiffé du casque conique, auquel sont ajoutées deux appendices qui lui donnent une forme particulière (1).

Telle est la disposition du sujet tracé à la gauche de l'enceinte; c'est une procession à la tête de laquelle s'avance le souverain, puis les Doro-phores, puis enfin le peuple sans armes, et dans l'attitude de gens qui se livrent à l'exercice de la danse.

Du côté droit de l'enceinte, deux tableaux seulement se rapportent au sujet que nous décrivons. Le premier composé de dix figures, toutes dans le même costume, représente évidemment des femmes; elles sont coiffées de la tiare cylindrique, portent des cheveux longs, et sont vêtues de robes à grandes manches, liées à la ceinture et formant des plis variés. Il n'est pas facile de dire si l'a-

Cette grande scène semble continuer les deux processions retracées à droite et à gauche. Un homme plus grand que nature, coiffé du casque conique, et portant une longue barbe, fait un échange de présents avec une femme coiffée de la tiare cylindrique et vêtue comme les femmes décrites précédemment. Ils portent l'un et l'autre une croix ansée au milieu d'une fleur de lotus; l'homme barbu est armé d'une massue, une sagare est passée dans sa ceinture; sa tunique est courte et sa chaussure extrêmement relevée; j'ai surtout remarqué une queue recourbée qui est près de son coude, et qui paraît venir de derrière la tête, parce que ce même appendice se retrouve aux figures qui portent la barque, et au personnage mâle qui est parmi les femmes. Quoiqu'on n'observe dans son costume aucun des attributs de la royauté, on ne saurait se méprendre sur le rang élevé de ce personnage; il est porté debout par deux hommes qui sont coiffés de la cyrbazie recourbée, et vêtus de la robe traînante. Auprès de chacune des deux figures principales on a sculpté le taureau unicorne, comme pour indiquer un sujet religieux. A gauche du tableau se trouvent encore deux figures portant le costume décrit précédemment; l'une est sans armes, l'autre porte une massue et une épée; elles s'avancent en marchant sur des montagnes.

La droite du bas-relief est occupée par un groupe du plus grand intérêt :



6 sur un lion, mais il est d'une petite dimension que les autres : derrière lui marchent deux es coiffées de la tiare et portant fleur de lotus; au-dessus est le un aigle bicéphale, les ailes étendues et qui paraît avoir des pieds de

12 ces bas-reliefs appartiennent nment à un même sujet, retracent and événement politique ou religieux, célèbre dans les annales de ces as. Mais ce ne sont pas les seuls ges de ce genre qui s'offrent aux is, plusieurs tableaux sont sculptés d'autres parties de cette en- , et ne paraissent pas se rattacher manière aussi directe au motif pal du grand bas-relief.

procession des femmes ne com- que vers la seconde moitié de la de droite. Depuis ce point jusqu'à te, le rocher forme plusieurs res qui ont été disposées pour rece- les bas-reliefs. Sur une saillie ver- qui fait face à la grande scène, it une figure colossale représen- suivant toute probabilité, le même mnage royal sculpté dans la prom- n. Il est vêtu d'une grande chla- , coiffé d'un casque sphérique, dans sa main gauche le sceptre re- é, et dans la main droite un ædi- au milieu duquel se trouve la entation d'une divinité, non pas ant sur un lion comme dans le relief, mais dans le repos, et posée n socle. Le personnage qui sou- ce temple marche sur deux cônes, ie pour indiquer qu'il règne sur ys de montagnes. La sculpture, ue incorrecte, est exécutée avec un rand fini, et le rocher a reçu un récieux.

ns la même enceinte se voient en- deux petits bas-reliefs, qui sont ue entièrement détruits par l'effet mps, le rocher étant moins so- ans cette partie droite. L'un des se compose de deux figures, as- face à face et coiffées de la mitre ie les dieux égyptiens; l'autre re- te une figure monstrueuse qui bras étendus et est vêtue d'une ue. Son corps est semblable à ce- un homme, et sa tête est celle

d'un lion. Cette figure est là comme pour garder un passage étroit formé par la nature, qui conduit dans une galerie à ciel ouvert, dans laquelle on observe deux bas-reliefs d'un caractère unique. Elle a deux mètres soixante centimètres de largeur, les parois en sont aplanies avec soin, et les tableaux sont sculptés au niveau du sol, dont l'exhaussement est d'environ un mètre au-dessus de celui de l'autre salle.

La première de ces figures, dont la tête est de grandeur colossale, représente un homme coiffé de la mitre conique; son nez est très-arqué; l'œil est de face, comme dans toutes les sculptures orientales de style archaïque; le caractère du profil rappelle tout à fait les idoles de l'Inde; à son oreille énorme est suspendue une boucle d'oreille dont le centre représente une étoile; la poitrine paraît couverte d'une sorte de cuirasse : au moins est-elle divisée par une ligne médiane dont l'exemple n'est point dans la nature. A la place des bras, cette singulière figure a deux avant-corps de lions grossièrement sculptés; elle se termine au buste, et est supportée par deux animaux monstrueux, dont la tête est profondément enfoncée dans le sol. Tout porte à croire que cet ensemble barbare, composé de parties d'hommes et d'animaux, représente quelque divinité; mais on reste dans le doute lorsqu'il faut prononcer le nom du dieu dont ces peuples ont retracé l'image. Est-ce le dieu Omanus qui partageait les autels de la déesse Anaitis? C'est une conjecture qui pourrait devenir probable, si l'on parvenait à prouver que les monuments religieux que nous avons décrits sont relatifs au culte de cette divinité persique.

Un autre bas-relief voisin du premier, représente une figure dont la partie inférieure est également recouverte par l'exhaussement du sol; derrière sa tête est un ædicule, dans le centre duquel est sculptée l'image d'un Phallus. Cet ædicule est, dans toutes ses autres parties, semblable à celui qui est porté par le pontife-roi. Le bras gauche de cette femme est passé autour du cou d'un jeune enfant dont le corps est caché par le sol; elle soutient sur sa main droite un embryon de figure humaine,

qui rappelle peut-être que cette divinité préside à la fécondation de la nature.

Le terrain, qui s'est beaucoup exhaussé dans cette partie, cache certainement d'autres bas-reliefs, car j'ai remarqué plusieurs têtes de petite dimension qui sont gravées au niveau du sol, et sont très-endommagées par le temps; il est probable que ce qui est dans la terre est mieux conservé. On voit aussi des excavations taillées avec soin dans le rocher, et qui ne peuvent avoir servi de tombeaux, parce qu'elles sont d'une dimension beaucoup trop petite; d'ailleurs, l'ensemble de ces bas-reliefs est bien plutôt religieux que sépulcral.

Un examen attentif de ce monument démontre qu'il n'est pas l'œuvre d'un des peuples qui ont habité l'Asie occidentale. La ressemblance de cette figure montée sur un lion, avec des sculptures babyloniennes, porte à conjecturer qu'elle représente une des principales divinités révérees chez les peuples mèdes ou assyriens.

Le culte d'Anaïtis, répandu et célèbre dans toute cette partie de la Capadoce, était toujours entouré d'une pompe toute royale. Il n'y avait pas de temples plus imposants que ceux de cette déesse, dont les autels étaient desservis par une multitude d'esclaves. Ce qu'on sait du temple de Comana peut s'appliquer à ceux de Conobar et d'Hypœpa. Les faits les plus importants de l'histoire médo-perse se rattachent à la

brement de l'armée de Xerxès (1). «...les Saces, peuples de la Scythie: ils portent sur leur tête un bonnet qu'ils nomment cyrbazie, terminé en pointe très-aiguë, et qui se tient droite. Leurs jambes étaient revêtues de chausses. Indépendamment de l'arc à la manière de leur pays et de poignards, ils étaient encore armés d'une espèce de hache appelée sagare. » Rien ne manque à la ressemblance, ni la hache à deux tranchants, ni la coiffure haute et conique. Les Assyriens portaient au contraire des casques légèrement courbés, et des massues de bois garnies de clous en fer. Cette arme se retrouve entre les mains de plusieurs de ces figures.

Or, on sait que les Scythes n'ont jamais cultivé les arts. Toute la Médie, qui fut soumise à leur puissance, fut, au contraire, bouleversée par leurs excès (2); ce n'est donc point aux Saces qu'il faut attribuer ce monument; mais il est certain qu'il a un rapport direct avec l'histoire de ces peuples. Hérodote et Strabon nous fournissent quelque lumière à ce sujet. Après avoir mentionné les ravages des Saces (3), Hérodote ajoute : « Mais Cyaxare et les Mèdes finirent par en égorger le plus grand nombre, qu'ils surent attirer dans un repas où ils les enivrèrent. C'est par ce moyen que les Mèdes parvinrent à ressaisir la puissance et à dominer en Asie (4). »

Le passage de Strabon est plus ex-

le pays des Cappadociens, surtout dans le pays de ces Cappadociens voisins du Pont-Euxin, que l'on distingue aujourd'hui par le nom de Pontici; mais là, tandis qu'ils se tenaient rassemblés pour le partage du butin, les généraux perses qui commandaient dans ces contrées les attaquèrent de nuit, et les exterminèrent. Pour éterniser le souvenir de ces événements, les Perses, après avoir accumulé des terres autour d'une roche (sise dans la plaine où s'était passée l'action), y formèrent comme une colline qu'ils entourèrent de murs et où ils élevèrent deux temples, l'un à la déesse Anaitis, l'autre aux divinités persiques Omanus et Anandate, qui partagent ses autels. Puis ils fondèrent la fête annuelle dite les *Sacæ*, que célèbrent encore maintenant les possesseurs de Zela, ainsi appelle-t-on le lieu dont je parle.... Tel est le récit de quelques auteurs concernant l'origine des *Sacæ*; selon d'autres, elles ne datent que du règne de Cyrus. Ce prince, disent-ils, ayant porté la guerre dans le pays des Saces, y perdit une bataille. Contraint de fuir, il regagna les lieux où il avait établi ses magasins, abondamment pourvus de provisions et surtout de vins. Après s'y être arrêté le peu de temps nécessaire pour faire reposer son armée, il en repartit sur le soir, feignant de continuer sa fuite, et laissant ses tentes pleines de vivres, mais il fit seulement la marche convenable à son dessein. Les Saces, qui le poursuivaient, arrivèrent dans ce camp abandonné, et le trouvant rempli de victuailles, se livrèrent sans ménagement à la débauche. Cyrus alors, revenu sur ses pas, surprit les barbares ivres et hors de sens.... Ils furent tous massacrés. Le prince vainqueur attribuant son succès à la protection divine, consacra ce jour à la déesse honorée dans sa patrie, et voulut qu'il s'appelât le jour des *Sacées*. Voilà pourquoi, dans tous les lieux où il se trouve un temple de cette divinité, on célèbre annuellement la fête des *Sacées*. C'est une espèce de bacchanale; les hommes et les femmes s'y réunissent vêtus à la scythe, et passent ensemble vingt-quatre heures à boire et à soldrater.

On retrouve dans cette suite de bas-

reliefs tous les détails des événements rapportés ci-dessus. Le sujet du fond représentant le culte d'Anaitis transporté dans ces contrées, le tableau de l'entrée ne serait autre chose que les habitants vêtus à la manière des Saces, et se livrant à des danses en commémoration de cet événement, qui était célébré dans tous les lieux où se trouvait un temple d'Anaitis.

Les fêtes des *Sacées* étaient célébrées, non-seulement dans cette partie de la Médie, mais à Babylone même. La description qu'en fait Athénée, d'après Berosé, ne ressemble pas à celle que Strabon nous a transmise; mais le nom est le même. Il est possible que les cérémonies se soient modifiées en s'éloignant des pays où ces fêtes ont été instituées. Voici le passage d'Athénée: Berosé écrit, liv. I de ses histoires de Babylone, que tous les ans, le 16 du mois Louïs, on fait une fête appelée *Sacée*, qui dure cinq jours entiers: Il est alors d'usage que les esclaves commandent à leurs maîtres; on en sort un de la maison, vêtu d'un habit semblable à celui du roi, que l'on appelle *Zogane*. Ctésias rappelle cette fête, livre II de ses *Persiques*.

Cela prouve que l'institution de ces fêtes était antérieure à Cyrus, et quand on voit l'importance extrême que les peuples mettaient à leur célébration, on ne doit pas être surpris qu'ils en aient perpétué le souvenir par quelque monument.

Le sujet traité dans le bas-relief de Ptérium se rapporte à des événements si peu connus de nous, qu'il a dû nécessairement donner matière à des explications bien différentes. M. Kiepert, faisant complètement abstraction du séjour des Mèdes dans la Ptérie, ne voit dans ce bas-relief qu'un sujet purement Assyrien, relatif au culte des dieux de cet empire (1). M. Barth croit y reconnaître un traité de paix et d'alliance entre Cyaxare et Alyatte, après la célèbre éclipse de soleil qui eut lieu suivant le Dr Zech, le 28 mai 584 avant notre ère (2). La figure coiffée de la

(1) Voy. Karl. Ritter, *Erkunde*; t. IX, p. 1019, *Erklärung der Kupfertafeln*.

(2) Barth-Reise, p. 45. « Sondern wir

cyrbasie ou bonnet conique représenterait à ses yeux Astryage et sa fiancée. Le point le plus important, c'est que ces deux questions géographiques controversées pendant plusieurs années, la position de Ptérium et celle de Tavium, sont aujourd'hui résolues : la première de ces villes étant placée à Boghaz keui, la seconde à Néfes keui.

CHAPITRE XXII.

EUYUK. — PALAIS MÈDE.

La capitale des Ptériens oubliée depuis tant de siècles n'est pas le seul souvenir du séjour des Mèdes en Asie Mineure ; les recherches de M. Hamilton ont fait connaître dans le voisinage de cette ville au village d'Euyuk un monument qui date de l'empire de Déjocès et dont les sculptures forment, au point de vue de l'histoire de l'art, un complément précieux du bas-relief de Ptérium.

Euyuk est un village turc situé à vingt kilomètres au nord de Boghaz keui dans le bassin du Tchoterlek sou, le fleuve Scylax, un des affluents de l'Iris. Ce village bâti sur une éminence occupe l'emplacement d'un antique édifice dont l'entrée s'annonce par deux colosses adossés à des pilastres et formant l'entrée du monument.

Les murs, qui forment une terrasse carrée, sont composés de blocs énormes. Il n'a été publié aucun plan de cet

lier de Persépolis. Les piliers de la porte sont décorés de deux sphinx en relief qui ont le caractère tout à fait égyptien. Sur le revers du pilier est sculpté un aigle à deux têtes, symbole qui rattache comme style et comme époque le palais d'Euyuk aux bas-reliefs de Ptérium ; en d'autres termes ce palais est très probablement une résidence royale comme les princes d'Orient en faisaient construire dans ces parcs ou paradis si souvent décrits par Xénophon, Hérodote et d'autres auteurs. La question de savoir à quel peuple on doit ces constructions, se résout d'elle-même quand on sait que la Ptérie était une province de l'empire des Mèdes. Il faut supprimer les faits dont le souvenir est conservé par Hérodote, ou admettre que les souverains d'Ecbatane ont dû avoir dans les contrées frontalières de leur empire des palais où habitaient leurs représentants : surtout dans le voisinage d'une capitale comme Ptérium ; on ne doit pas non plus s'étonner de voir des souvenirs de l'Égypte renaître dans ces constructions, les conquêtes de Sésostris avaient porté dans ce pays les coutumes égyptiennes, et vingt-cinq siècles avant notre ère, l'Égypte avait envoyé des colonies sur le Pont-Euxin. Les Colches pratiquaient la circonsion, ils avaient pris cette coutume des Égyptiens, qui l'avaient également répandue chez les Syriens habitant sur les rives du Thermodon et du Parthénus (1). Trop de souvenirs de l'Égypte restaient encore

l'Urgub. Un tombeau du même a été observé par Hamilton près d'Urgub, au sud-est d'Euyuk, et à huit lieues de marche au nord de Youz-Id. Le portique soutenu par trois colonnes d'ordre dorique, courtes et massives, donne accès à une chambre sévèrement taillée dans le roc; le style de l'architecture rappelle plutôt les monuments égyptiens que ceux de la

VILLES DES GALATES.

Kangari, l'ancienne Gangra, est située au pied du mont Olgassus, elle appartient à la Paphlagonie, puis au royaume de Pont et ensuite à la Galatie. Le roi Déjotare y faisait sa résidence. Selon Étienne de Byzance le nom de Kangari, qui en langue paphlagonienne signifie une chèvre, a été donné à cette ville à cause des nombreux troupeaux de chèvres qui se trouvaient dans le pays. Ces animaux se plaisaient toujours dans cette contrée agreste, qui est à une hauteur de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Kangari moderne Kiangari est principalement peuplée par les Turcs; sur une population de seize mille âmes, il n'y a pas plus de quarante familles grecques, et ne renferme aucun édifice remarquable et cette ancienne ville royale n'a conservé aucun vestige appréciable de son passé.

Kangari fut assiégée et prise par Jean Paléologue, qui venait de reconquérir Constantinople, ville natale des Comnènes, et passa au pouvoir d'un émir persan. La ville de Castamouni est située dans la plaine du Kara sou; l'un des affluents du Halys. Son nom ne se trouve mentionné par aucun auteur ancien; elle ne commence à être connue dans l'histoire qu'à la fin du onzième siècle. Un château élevé qui domine la ville est considéré comme la fondation aux Comnènes. Castamouni compte plusieurs mosquées remarquables par leur architecture léchée et capricieuse, et qui datent de l'époque des Seljoukides. Les Turcs, commandés par l'émir Danischmend, restèrent maîtres du château; la ville passa ensuite au pouvoir de Baya-

zid, et demeura depuis ce temps incorporée aux domaines du sultan.

Les habitants se partagent deux sortes d'industrie, ils sont tisserands, et travaillent le cuivre avec une certaine habileté: ce sont les chaudronniers de Castamouni qui envoient à Constantinople les ustensiles de ménage en cuivre, tels que mangals, espèce de braséros, séfer tass, écuelles de voyage, et une grande quantité de ces bouilloires connues en Europe sous le nom de cafetières du Levant. La population s'élève à plus de quarante mille habitants.

Bloucium, autre résidence royale des princes galates, a été reconnue par M. Ainsworth dans la petite ville d'Iskelib, sur la rive gauche de l'Halys. Dans les jardins situés au pied de la colline du château, on voit encore quelques colonnes avec leurs chapiteaux, et quelques bas-reliefs; mais le tout est très-ruiné. Déjotare, fils de Castor, faisait aussi sa résidence à Bloucium.

Néocésarée, aujourd'hui Niksar, faisait partie du Pont Polémoniaque et était située sur le bord du Lycus. Cette ville n'est pas nommée par Strabon, mais est mentionnée par Pline; on est porté à en conclure que l'époque de sa fondation doit être placée dans le siècle qui sépare ces deux écrivains, sans doute sous le règne de Tibère. Précisément au moment où le nom de Néocésarée apparaît dans l'histoire, le nom d'Arménia qui était située dans le même canton, disparaît complètement, il est probable que cette dernière ville n'a fait que changer de nom.

M. Hamilton est plus disposé à identifier Néocésarée avec l'ancienne Cabira où Mithridate possédait un palais. La situation du château qui commande la plaine a donné de tout temps une grande importance militaire à cette place.

La ville de Niksar s'étend au pied d'une colline couronnée par un château du moyen âge; on peut observer de nombreux restes de monuments romains: un portique de trois arcades appartenant à un grand édifice est encore debout. Plusieurs mosquées bâties dans le style de l'architecture des Seljoukides méritent d'être étudiées.

Entre Néocésarée et la côte du Pont-Euxin s'étendait la plaine de Phanaroca

(aujourd'hui Tach ova si, la plaine de pierre) signalée par Strabon (1) comme le meilleur canton du Pont. Elle produisait de l'huile, du vin et des céréales; elle s'étendait entre deux chaînes de montagnes, et formait une large vallée dans laquelle se réunissent le Lycus et l'Iris. La ville d'Eupatoria avait été fondée par Mithridate Eupator, au confluent des deux rivières; Pompée s'étant emparé de cette ville, lui donna le nom de Magnopolis. Toute la topographie ancienne de cette plaine est très-exacte; mais au confluent des rivières, on n'observe aucun vestige de Magnopolis.

A cent cinquante stades, dix-sept kilomètres plus au sud, était située la ville de Cabira, où Mithridate avait un palais, un parc et un moulin à eau. A deux cents stades, trente-sept kilomètres de Cabira, était le Cœnochorion, château neuf de Mithridate, bâti sur une roche escarpée, au sommet de laquelle était une source abondante. Les abords du château étaient défendus par une forte muraille et par une rivière qui coulait au pied de la roche.

Ce pays est encore peu connu, il n'a été visité par aucun Européen; c'est la partie la plus sauvage de la province comme du temps des Romains.

CHAPITRE XXIII.

PÉRIPLE DU PONT-EUXIN.

ces villes populeuses. Mais les colons grecs de ces contrées donnaient plus d'attention au commerce qu'aux beaux arts, les rudes populations indigènes s'intéressaient peu aux jeux du cirque ou de la scène, et dans toute la période qui suivit le règne d'Alexandre jusqu'à la soumission complète du pays à la puissance romaine, aucune région de l'Asie ne fut exposée à des guerres plus désastreuses. Amisus fut brûlée par Lucullus, Trébizonde et Sinope ravagées par les invasions des Goths et des Turcs. Aussi dans l'exposé rapide que nous allons faire de l'état de ces villes, peu de monuments arrêteront notre attention; nous rappellerons brièvement l'histoire des principales places, pour nous hâter de retourner dans les provinces du sud, où les souvenirs de la belle antiquité se montrent de la manière la plus grandiose.

Nous suivrons dans cet itinéraire de la côte le périple d'Arrien; Strabon et Pline seront nos guides fidèles pour l'histoire du pays.

Arrien cite la place de Hermonassa, mentionnée aussi par Strabon (1), comme étant voisine de Trapezus, il est naturel d'en rechercher la position aux environs de Platana, le seul bon mouillage de la côte dans ces parages.

L'ancienne Cérusus de Xénophon était située dans la vallée de Kerasoun déré, et le château de Kereli hâlé occupe l'emplacement de Coralla. Tout ce pays était habité par les Chalybes. Tri-

maisons turques et de cent maisons grecques (1).

La rivière de Tripolis prend sa source dans les montagnes de l'Arménie près de la ville de Gumuch hané, où sont les mines d'argent; toute la chaîne qui forme le bassin de cette rivière est riche en minéral de plomb argentifère. Il existe à quatre kilomètres à l'est de la ville, distance qui correspond aux vingtstades d'Arrien, d'anciennes exploitations d'argent, qui indiquent l'emplacement d'Argyria.

Zeïreh bouroum, à seize kilomètres à l'ouest de Tripolis, marque l'emplacement du cap et de la ville de Zephyrium. Ce pays appartenait au Pont Cappadocien (2); l'île d'Arétias, aujourd'hui Kerasunt ada si, à trente stades de Pharnacis, était célèbre dans l'antiquité par le souvenir des deux reines des amazones Otrère et Antiope, qui avaient consacré un temple au dieu Mars. Aujourd'hui cet îlot est couvert de broussailles et n'offre aucune trace d'antiquité. Après l'île Arétias le périple d'Arrien marque Pharnacie anciennement appelée Cérusus.

Cérusus fut reconstruite par Pharnace, grand-père de Mithridate, qui lui donna le nom de Pharnacie; cependant le nom de Cérusus reparut dans la suite des temps, et se retrouve aujourd'hui avec peu d'altération dans celui de la ville moderne de Kerasunt. Personne n'ignore que Lucullus fut le premier qui transporta en Italie le cerisier, originaire de Cérusus : la renommée du roi de Pont pâlit bien auprès d'un tel fait, il n'est pas surprenant que la reconnaissance de la postérité ait conservé le nom de Cérusus et oublié celui du roi Pharnace. Kerasunt, la ville turque occupe aujourd'hui l'enceinte des murailles de la ville grecque; la plupart des fortifications antiques sont d'une belle époque et bien conservées. On peut observer aussi quelques restes d'églises byzantines; mais dans toute la ville on ne retrouve pas une seule colonne debout, pas un édifice qui rappelle les beaux temps de l'architecture antique.

Déjà dans les montagnes des environs de Trébizonde, on reconnaît au milieu des forêts le merisier et le cerisier sauvages; ces arbres sont encore plus abondants aux environs de Kerasunt; leurs fruits, sans être très-succulents, ont une saveur parfumée. Les habitants en fabriquent une sorte de vin.

Cotyore, ville grecque, colonie de Sinope, était du temps de Xénophon un port de mer d'une certaine importance; c'est là que les Dix-Mille s'embarquèrent pour se rendre à Héraclée. La population de Cotyore ayant été emmenée pour peupler Pharnacie, la première de ces villes tomba à l'état de simple village et ne paraît jamais s'être relevée dans la suite; il ne reste aucun vestige de cette ancienne ville aux lieux où l'on présume qu'elle a existé, soit à Ordou, qui présente quelques restes d'un ancien port, soit à Bozouk kalé, qui n'est qu'une construction byzantine.

Le fleuve Balama ou Pulemon tchai marque la place de l'ancienne Polémon, qui donnait son nom à la province; le petit village de Pulémon offre encore les restes d'une église octogone et de quelques épaisses murailles. Le château de Phatisane était un peu à l'ouest de Pulémon; c'est l'échelle qu'on appelle aujourd'hui Fatsa.

Unieh, l'ancienne Oenoë, est située à trente-six kilomètres à l'ouest de Fatsa; la petite rivière Djevis déré sou, que l'on traverse avant d'arriver, représente l'ancien fleuve Phigamus d'Arrien. Ce pays des anciens Chalybes est encore abondant en mines de fer, et les habitants, comme leurs ancêtres, s'adonnent à l'exploitation et au travail du fer. Le village de Kalé keui, situé à huit kilomètres au sud d'Unieh, est voisin d'un ancien château bâti sur une roche élevée et presque inaccessible. Un monument sépulcral ayant la forme d'un temple tétrastyle a été creusé dans la face la plus abrupte de la roche; il est aujourd'hui impossible d'y arriver; probablement les ouvriers qui l'ont exécuté étaient descendus par le moyen de cordes depuis le sommet de la montagne. Les anciens pour creuser ces sortes de grottes avaient coutume de faire descendre les ouvriers du haut du rocher par le moyen de longues cordes. Pliné

(1) Hamilton, tome I, p. 257.

(2) Ptolémée; liv. V, ch. 6.

décrit très-bien ce genre d'ouvrage quand il parle de l'exploitation de l'or : « Ceux qui taillent ces rochers sont suspendus à des cordes; en sorte qu'en voyant de loin cette étrange opération, on est tenté de croire qu'on voit des oiseaux d'une nouvelle espèce (1). »

Le tableau que fait Strabon de la campagne de Thémiscyre est encore vrai de nos jours : rien n'égale la beauté des pâturages, la richesse de la végétation de ces plaines où l'on voit errer d'innombrables troupeaux bien supérieurs, comme race, à ceux du reste de la contrée. Thémiscyre était à soixante stades d'Amisus. La petite ville de Thermeh, bâtie sur la rive gauche du Thermodon, n'est composée que de quelques maisons de bois avec une mosquée et un bazar; il n'apparaît aux alentours aucun vestige de l'ancienne ville. Aujourd'hui ce territoire appartient à la province de Djanik; les voyageurs anglais l'ont souvent comparée aux districts les plus beaux de l'Angleterre. Le Thermodon, séparait la province de Gadilon de celle de Sidène; vient ensuite le fleuve Iris où Yechil ırmak, qui passe pour très-poissonneux. La petite ville de Tharchembeh est à dix-huit kilomètres de l'embouchure du fleuve. Le pays d'alentour est un vaste jardin où croissent toutes les variétés des fruits de l'Europe.

Samsoun n'occupe pas exactement l'emplacement de l'ancienne Amisus; la ville grecque dont il reste quelques

ville qu'il aurait voulu sauver. D'après le tableau que fait Plutarque de la destruction d'Amisus, on conçoit qu'on ne pourrait y trouver aucun débris de la ville grecque. Amisus avait été fondée par les Milésiens lorsqu'ils occupèrent la Cappadoce; les Athéniens y envoyèrent ensuite des colons sous la conduite d'Athéclès; elle fut ensuite annexée au royaume de Pont. Sous l'empire elle jouit d'une certaine tranquillité, mais elle fut toujours obscurcie par le voisinage de Sinope; cependant sous les Comnènes de Trébizonde, Amisus comptait comme une des principales villes de leur empire. Dans le synecdème d'Hiérocès, Amisus est comptée au nombre des villes épiscopales de l'Hélénopont, province détachée du Pont Polémoniaque par l'empereur Justinien. Sous l'empire des Seldjoukides, la ville n'était plus connue que sous le nom de Samsoun, qui n'est qu'une corruption du nom d'Amisus. Les cartes pisanes la désignent sous le nom de Simiso; la carte catalane, sous celui de Sinuso. Assiégée et prise par le sultan Bayazid, Ildirim, Samsoun fut depuis ce temps incorporée à l'empire des Osmanlis. La baie offre aujourd'hui un médiocre mouillage aux navires qui font le cabotage de la mer Noire, aussi les bateaux du Bosphore ne s'y arrêtent que pour déposer leurs marchandises et leurs passagers.

Le docteur Schmidt a examiné en détail les ruines de l'ancienne Amisus.

sert de débarcadère pour la ville ; le pays d'alentour est très-boisé coupé par des prairies où paissent nombreux troupeaux. Un grand salant qui est en communication avec la mer paraît occuper l'emplacement du Naustathmus, qui était à vingt-dix stades de l'Halys et qui est la frontière entre le royaume de Pont et la Paphlagonie.

CHAPITRE XXIV.

PAPHLAGONIE.

La Paphlagonie est bornée à l'orient par l'Halys, à l'ouest par le fleuve Paros, au sud par la Phrygie et la Galatie. Les auteurs anciens ne sont d'accord sur l'origine des Paphlagoniens ; ils étaient déjà établis dans le pays au temps de la guerre de Troie, et parlaient la même langue que les Cap-padociens ; on les regarde comme ayant des liens de parenté avec la population des Hénètes, qui habitaient les environs d'Amastris et qui sont comptés parmi les peuples d'origine scythe (2). Plus tard, après la chute de Troie, ils s'établirent dans le golfe de l'Adriatique où ils formèrent la souche des Vénètes, il n'a jamais été dit que ce fût de race semitique.

En suite de ces faits que le peuple Paphlagonien était, comme tous ceux qui habitent à l'ouest de l'Halys, d'origine asiatique. Nous avons déjà parlé des Paphlagoniens (3) et des Maryandiniens, qui furent tour à tour annexés à la Bithynie et au Pont : telles étaient les populations qui habitaient la partie ouest de la côte du Pont Noire.

La Paphlagonie était renfermée dans des limites trop étroites pour avoir joué un rôle important dans l'histoire du pays ; elle fut d'abord gouvernée par des princes indigènes, qui conservèrent leur autorité en allant servir comme alliés les États plus puissants ; ce titre qu'ils vinrent au secours des rois d'Assyrie, maîtres du pays

jusqu'à la côte, fondèrent plusieurs villes maritimes, qui furent plus tard occupées par les colonies grecques ; le reste du pays était morcelé en différents gouvernements. Les descendants de Pylémène conservèrent un pouvoir indépendant jusqu'à l'établissement du royaume de Lydie. Alors la Paphlagonie forma la limite orientale des États de Crésus ; sous le règne de Darius, elle fit partie de la troisième Satrapie. Le roi Mithridate, fondateur du royaume de Pont, ne tarda pas à étendre ses possessions au-delà du fleuve Halys ; il s'empara de toute la côte jusqu'à Héraclée, et après la chute de sa dynastie, le pays continua à être gouverné par des princes particuliers.

Sous les empereurs Dioclétien et Constantin les limites de la Paphlagonie furent soumises à une nouvelle répartition : la partie ouest du territoire fut annexée à la Bithynie, et le reste contribua à former la province d'Hélénopont, dont Amasie fut déclarée capitale.

Le territoire de la Paphlagonie n'est pas moins fertile que celui qui s'étend à l'est de l'Halys ; il est surtout remarquable par ses immenses forêts, qui fournissaient aux Romains les éléments de leurs flottes. Ces forêts se rattachent à celles de la Bithynie, et forment la région appelée Agatch denisi, la mer des arbres, qui se prolonge jusqu'à l'Olympe.

Quand on a franchi l'Halys, le chemin est très-praticable le long de la côte, qui est bordée de collines et par conséquent exempte de marécages. La petite ville de Zaleucus ou Zaliscus était distante de deux cent dix stades de l'Halys. Le village d'Alatcham, situé au bord de la mer, offre dans son voisinage un ancien château byzantin dont les ruines sont au milieu d'un massif épais d'arbres et de broussailles ; cet endroit indique sans doute l'emplacement de Zaleucus. Entre cette petite ville et Sinope, Arrien cite les deux places de Zagora à moitié chemin entre l'Halys et Sinope, et la ville grecque de Carussa, dont l'emplacement est encore indéterminé.

Herodote, XII, 544.

Herodote, XII, 543.

Idem, p. 49.

CHAPITRE XXV.

SINOPE — MÉSÈME — HÉRACLÉE.

La position exceptionnelle de la presqu'île de Sinope sur un rivage qui offre à nos navires, dotés aux premiers jours de la navigation attirer l'attention des peuples commerçants de l'époque. Avant que les Grecs eussent pénétré dans le Pont-Euxin, les Phéniciens venaient sur ces côtes commercer avec les Assyriens (1).

Les Grecs attribuent la fondation de Sinope à l'Argonaute Autolyceus. Plus tard, les Miliéniens, ayant remarqué l'excellente position de ce lieu et la faiblesse de ceux qui l'habitaient, s'en rendirent maîtres, et y envoyèrent des colonies. Hérodote compte les Cimmériens au nombre des peuples qui fournirent un contingent de population à ces parages ; les Cimmériens, fuyant en Asie l'invasion des Scythes, envoyèrent des colonies dans la Chersonnèse, où est actuellement la ville de Sinope » (2). La ville grecque reçut en peu d'années un développement considérable; les forêts voisines lui firent à même de se créer une marine respectable, et elle en profita pour fonder d'autres colonies sur la même côte, notamment Trapezus et Cerasunte.

Sinope fut prise par Pharnace, qui l'incorpora à ses États; elle resta sous la domination des rois de Pont jusqu'à la chute de Mithridate. Ce prince avait pris

aussi boisés et aussi fertiles qu'autrefois; son territoire présente en un mot tous les éléments nécessaires à une population commerçante, cependant elle est tombée presque à l'état de village. La presqu'île qui défend le port est entourée d'un banc de roches coquillières d'une singulière texture; ce sont ces roches qui, selon Strabon, contribuaient à la défense du port, en empêchant les débarquements. La pêche des pélamides, qui faisait une des richesses de l'ancienne Sinope, est aujourd'hui presque nulle; elle est presque entièrement concentrée dans le Bosphore.

Harmène était une petite ville grecque située à cinquante stades à l'ouest de Sinope. Elle avait un port qui fut toujours peu fréquenté; aussi les anciens avaient-ils un proverbe qui attribuait la fondation des murailles d'Harmène, à quelque désceuvré. La position de cette place est aujourd'hui inconnue.

Aboni Teichos, petite ville à l'ouest, avait un port meilleur qu'Harmène, et conserva toujours sa population; c'était le lieu de naissance de cet imposteur, nommé Alexandre, dont nous avons déjà parlé (1) et qui jouait le rôle d'Esculape; il avait obtenu de l'empereur que le nom d'Aboni Teichos fût changé en celui de Jonopolis, ce qui fut accordé; on le retrouve avec peu d'altération dans celui de la ville moderne d'Ineboli.

Nous retrouvons sur la côte le cap Carambis, qui porte aujourd'hui le nom

ls de Mithridate. Prise par Tri-
utenant de Cotta, elle tomba au
des Romains, et à la chute de
byzantin, elle devint un des
rs de la république de Venise.
prise en 1460, par Mahomet II,
elle se rendit à la première som-

Les Gênois y établirent des
ts de leurs marchandises; mais
plus de deux siècles cette ville
ée dans une complète décadence.
serah est située à peu près
Sinope sur un isthme entre
rts. On y observe encore de
ux vestiges d'antiquités, notam-
s murailles de la citadelle, qui
nstruites en grands blocs de
les ruines d'aqueduc et les dé-
palais que l'on regarde comme
amastris.

serah n'est plus aujourd'hui
ourg maritime qui contient à
ux cents maisons.

ensuite le Parthenius aujour-
artoun tchaï; en général les
ographiques dans ces contrées
mieux conservés que dans

ne du sud; mais, en revanche,
uments ont presque tous dis-
ur dans toutes les villes de la
ne peut en citer un seul qui ait
la destruction. Le caractère de
est plutôt militaire que civil;
des places toujours prêtes à ré-
x invasions du nord, et, en effet,
r des attaques venues de ce
elles ont toutes péri.

lée, colonie de Mégare, apparte-
rys des Mariandyniens; elle était
r la presque île achérusienne, à
lles et demi du fleuve Lycus, on
dans le voisinage une caverne
elle Hercule descendit aux enfers
tirer le chien Cerbère. Les ha-
croyaient que leur ville avait
le au commandement d'un ora-
regardaient comme un présent
reule Argien, aussi ce dieu
a grande vénération, et lorsque
on fut emparé, il trouva dans
une statue d'Hercule dont tous
uts étaient d'or.

lée, grâce à son avantageuse
, devint une des principales
ces parages. Les colons grecs
éduits les Mariandyniens à l'état

de servage; on avait le droit de les ven-
dre, pourvu que ce ne fût pas hors des
frontières. Héraclée se gouverna long-
temps par ses propres lois; cependant, à
la suite d'une sédition dont le but était
une nouvelle répartition des terres, elle
appela Cléarque, un de ses citoyens, qui,
à l'aide du peuple, dont il embrassa la
cause, finit par devenir tyran d'Héraclée,
qu'il gouverna pendant douze ans. Le
pouvoir suprême fut exercé de la sorte
pendant plus de soixante ans. Au nombre
des tyrans d'Héraclée se trouvait Denys,
le mari de la reine Amastris, qui, par
son union avec Lysimaque, donna oc-
casion aux successeurs d'Alexandre de
s'immiscer dans les affaires de cette an-
cienne république. Les habitants d'Hé-
raclée, pour mettre obstacle à ces intri-
gues, firent alliance avec Mithridate,
roi de Pont, et avec les républiques de
Byzance et de Chalcédoine. Lorsque
les Romains arrivèrent en Asie, la ville
d'Héraclée signa avec eux un traité d'al-
liance dont une copie fut déposée dans
le temple de Jupiter capitolin.

Cependant la neutralité qu'elle voulut
conserver pendant la guerre contre Mi-
thridate lui fut fatale; elle fournit se-
cretement des navires à ce prince; aussi,
après la défaite du roi de Pont, Lucu-
lus ordonna à son lieutenant Cotta de
faire le siège de la ville. Il parvint à s'en
emparer, et la réduisit en cendres.
Héraclée, étant tombée au pouvoir de
Rome, ses murailles furent recons-
truites, et elle reçut une colonie romaine
qui s'établit dans son territoire.

Antoine avait donné cette ville à
Adiatorix, tétrarque des Galates, qui ne
conserva pas longtemps le pouvoir; elle
fut alors annexée à la province de Pont.

La caverne Acherusia a été retrouvée
par M. Boré au milieu des jardins, vers
le nord; on y observe les ruines d'un
aqueduc et de deux temples qui ont été
convertis en églises. Elle s'ouvre sur la
pente d'une colline rocheuse au pied de
laquelle coule un ruisseau qui nourrit des
tortues; là il trouva cachée sous le feuil-
lage l'entrée d'un souterrain qui était
rarement visité. La grotte Acherusia
avait, au dire des anciens, plus de deux
cent cinquante pas de profondeur (1).

(1) Xénophon, *Anab.*, l. VI, 574-575.

La ville moderne d'Eregli occupe l'emplacement de l'ancienne Héraclée. Les habitants se livrent au cabotage et à la fabrication des marécains. On rencontre dans les ruines de nombreux débris d'architecture ancienne, mais aucun monument antique n'est resté debout.

La ville de Tioium qui termine la série des villes de la côte du Pont-Euxin, occupait l'emplacement de la ville moderne de Filias, on reconnaît encore quelques débris des murailles de son Acropole. Tioium du temps de Strabon n'avait déjà plus la moindre importance, cet écrivain ne le cite que parce qu'il

fut le lieu de naissance de Philète, souche de la race des Attales.

Plusieurs villes de l'intérieur du Pont et de la Paphlagonie mériteraient encore une mention particulière; nous citerons Pompeiopolis, aujourd'hui Taschkouprou, Apollonie de Pont, Germanicopolis, Osmanjik, remarquable par le plus beau pont musulman qui ait été construit en Asie, Safranboli, chef-lieu de la culture du safran.

Mais tous ces lieux qui peuvent offrir un certain intérêt comme étude de l'état moderne, ne conservent aucun vestige d'antiquité qui puisse fournir des données historiques nouvelles.

LIVRE IX.

CARIE. — LYCAONIE. — ISAURIE.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DES CARIENS.

territoire qui s'étend de la rive gauche du Méandre jusqu'à la chaîne la plus du Taurus a été, dans l'antiquité, par des tribus venues du dehors, incorporèrent dans des hordes éennes pour former une des nations guerrières et les plus turbulentes de l'Asie Mineure. Le pays fut d'abord Phénicie (1), et ensuite Chrysaor (2), de Chrysaor, petit-fils de Si-

Il appartenait aux Léléges, qui vivaient au delà du Méandre jusqu'à l'Hellespont. Une autre tribu, plus nombreuse et plus forte, arriva sous la conduite du Car, et se rendit maîtresse de la Carie, qui reçut alors le nom de Carie. On prétend que les Cariens étaient appelés parce qu'ils sont les premiers à avoir orné leurs casques d'une plume, qui s'appelait *Κάρη* (tête). Ils étaient aussi la double poignée du continent.

On veut s'en rapporter aux traditions helléniques, les Cariens passés en Asie dans le continent, et s'appelaient aussi Léléges; ils obéissaient aux Pélasges (3), et après avoir longtemps régné sur les mers sous les ordres de ce roi, ils vinrent se fixer en diverses contrées du rivage de la Méditerranée. Ils attaquèrent l'île de Rhodes, qui appartenait aux Pélasgiens, et s'en emparèrent; ils firent de Rhodes maîtres de Délos et de la mer des Cyclades, mais en furent, dans la suite, expulsés par Minos.

La renommée des Cariens s'était répandue jusqu'au royaume de Lydie.

Gygès avait appelé à son secours Arsélis de Mylasa, et pour le récompenser des services qu'il en avait reçus, lui fit présent de la hache d'Hercule, qui, depuis le règne d'Omphale, était toujours restée entre les mains des rois de Lydie. De retour dans sa patrie, Arsélis fonda le temple de Jupiter Labrandeus, à Mylasa, et orna cette ville de monuments magnifiques.

Les Cariens vinrent débarquer en Égypte, sous le règne de Psammétichus, en compagnie de quelques Ioniens. Leurs armures de bronze, leurs casques surmontés d'une haute aigrette, surprirent d'abord les Égyptiens; mais bientôt le roi, se rappelant le sens d'un oracle qui lui promettait la victoire s'il prenait des coqs pour auxiliaires, fit aux étrangers un accueil favorable, et les retint dans son pays (1); on leur donna un quartier spécial dans la ville de Memphis, qui fut désigné sous le nom de *Καριών*, c'est-à-dire quartier des Cariens (2). Déjà à cette époque reculée les Cariens passaient pour habiles navigateurs et pour aventuriers intrépides. La plupart des villes qu'ils occupèrent sur le continent d'Asie devaient leur origine à des tribus pélasges ou léléges; mais les chefs des Cariens en fondèrent un grand nombre d'autres auxquelles ils donnèrent leur nom. Alabandus bâtit Alabande, Hydrée fut le fondateur d'Hydris. Les Lyciens, sous la conduite de Bellérophon, fondèrent Chrysaor, qui fut ensuite appelée Stratonice. C'est dans cette ville que se tenaient les assemblées générales des Cariens. Les anciens ne sont pas tout à fait d'accord sur l'idiome dont on faisait usage en Carie; ces peuples étaient généralement connus, chez les Grecs, sous le nom de Cariens barbaropho-

Athénée, liv. IV, p. 174.

Étienne de Byzance, *Καρία-Μύλασα*,

Hérodote, liv. I, chap. 171; et Strabon, liv. V, p. 661.

(1) Hérodote, liv. II, ch. 152.

(2) Étienne de Byzance, *Καριών*.

nes (1). Cette dénomination est expliquée de diverses manières par les historiens. Apollodore pensait que les Grecs l'employèrent comme terme de mépris pour un peuple ennemi; d'autres écrivains, et notamment Strabon, combattent cette opinion et attestent que la langue carienne n'était pas plus rude que le grec, et que l'une et l'autre langue avaient beaucoup de mots communs. C'était donc qu'une différence de prononciation qui valut aux Cariens une épithète sur laquelle dissertent longuement les plus graves auteurs, tandis qu'à côté d'eux nous trouvons un peuple entier, les Lyciens, dont la langue est complètement différente du grec, et pas un des anciens auteurs n'en fait la remarque : il faut aller chercher quelques lambeaux de phrases dans les commentateurs pour savoir que certaines villes portaient deux noms, un grec et un lycien. J'avais pensé un moment que cette langue devait être celle dont nous retrouvons tant de vestiges en Lycie (2); mais le fond de la langue des Cariens était hellénique, car Psammétichus donne à ceux qui habitaient ses États la charge d'enseigner la langue grecque à des enfants égyptiens (3). Cependant, Étienne de Byzance nous a conservé quelques mots cariens, qui paraissent tout à fait étrangers à la langue grecque : *ala*, cheval, *soua*, tombeau, *cara*, tête, *banda*, victoire, *gela*, roi. Ce sont autant de contradictions.

Les Cariens, après avoir porté l'éau

gines de ce peuple, la plupart des auteurs grecs les font venir du dehors; mais Hérodote nous apprend qu'eux-mêmes se regardaient comme autochtones (1). Nous devons en conclure qu'ils se trouvaient au nombre de ces tribus chez lesquelles le sang s'était tellement mêlé, qu'elles avaient peine elles-mêmes à se rattacher à une souche unique.

Le peuple carien était établi en Asie longtemps avant la guerre de Troie; et comme on le voit figurer au nombre des alliés de Priam (2), on pourrait penser qu'il tenait plus de la race asiatique que de la race grecque. Mais il est à croire, au contraire, que dans l'origine ils tenaient de près à la souche thrace, qui vint s'établir d'Europe en Asie.

Les Mysiens, les Lydiens et les Cariens étaient unis par une étroite alliance. On montrait, aux environs de Mylasa, un ancien temple de Jupiter Carien qui était possédé en commun par les trois peuples (3).

Cent trente ans après la guerre de Troie, Nélée, fils de Codrus, arriva à la tête des tribus helléniques qui vinrent s'établir sur la côte d'Asie. Les Grecs ne tardèrent pas à déclarer la guerre aux Lélèges et aux Pélasges, qui furent de proche en proche repoussés de l'Éolide au sud du Méandre. Androclus s'empara d'Éphèse; mais le territoire conquis ne suffisait plus aux nouveaux colons, ils franchirent le fleuve après avoir couronné Milet et Priène, et s'é-

Stéges proprement dits, c'est que malheureux furent assez maltraités au sujet de la migration ionienne; les Ioniens néanmoins n'hésitèrent pas à cause commune avec les Ioniens déclarer la guerre aux Perses. Les peuples se donnèrent rendez-vous au fleuve Marsyas; c'est là qu'était le temple de Men Carus. Les Grecs furent dans les Cariens de fidèles alliés, qui ne démentirent pas dans les combats la réputation de bravoure qu'ils s'étaient acquise. Vaincus dans une première rencontre avec les Perses, les Grecs, sur le conseil des Cariens, dressèrent à l'armée perse une embuscade sur la route de Pédasus; les Perses furent défaits, et leur chef Daurisès y périt (1).

CHAPITRE II.

LES ROIS ET DYNASTES DE CARIE.

Crésus, roi de Lydie, avait étendu son empire jusqu'aux limites de l'Asie mineure; à la chute de l'empire des Mèdes, les Cariens tombèrent, avec les autres peuples grecs, sous le pouvoir des Perses, et la Carie fit partie de la première satrapie, qui comprenait l'Éolionie, la Lycie et la Pamphylie. La Carie, subjuguée, devint la résidence du gouverneur, qui prit le nom de satrapes de Carie. Une partie des autres satrapes se rendit bientôt volontairement; la Carie fut soumise par la force (2).

Crésus, le plus célèbre des satrapes, était parvenu à soumettre les Cariens, en incorporant dans son armée les Grecs éoliens. Il marcha contre les Cariens et les Lyciens. On le retrouvera bientôt devant Halicarnasse, la capitale de la Lycie (3).

Sous l'autorité des Perses, les Cariens étaient administrés par des gouverneurs de leur nation, qui, peu à peu, reconquirent une sorte de puis-

Artémise, fille de Ligdamis, tyranne d'Halicarnasse, reçut le titre de reine. Cette princesse rendit de grands services en lui

fournissant des auxiliaires qu'elle commanda en personne, et ce prince lui en témoigna sa reconnaissance en l'investissant d'un pouvoir souverain (1) qui s'étendait sur les îles voisines.

Ligdamis, fils d'Artémise, lui succéda sur le trône de Carie, ou plutôt comme prince tributaire des Perses. Il eut à lutter contre les envahissements d'Athènes, devenue maîtresse de toutes les côtes (2). A la faveur des dissensions interminables qui ébranlaient le pouvoir des Grecs, les princes de Carie avaient su se créer, dans ces pays, un parti assez puissant pour leur permettre d'aspirer à l'indépendance. Hécatomnès, qui avait commandé les armées navales d'Artaxerxe Mnémou, secourut le joug de la Perse, soumit ses alliés, et s'établit à Halicarnasse, où il parvint à se maintenir en payant un tribut aux Perses. Ce prince eut trois fils, Mausole, Hydrie et Pixodare, et deux filles, Artémise et Ada, qui épousèrent leurs frères. Mausole succéda à son père; il étendit son pouvoir au-delà des limites de la Carie, et porta la guerre chez les peuples de la Phrygie. Il assiégea Assos et Sestos avec cent vaisseaux, et s'éloigna de ces places moins par la force que par la persuasion. Il prit part, avec Chlo, Byzance et Rhodes, à la guerre contre les Athéniens, et les força d'abandonner leurs prétentions à la domination de la mer. Mausole entreprit, pendant son règne, des travaux considérables qui eussent ruiné son trésor s'il n'eût inventé mille moyens de se procurer de l'argent; il réunit à Halicarnasse les habitants de plusieurs villes grecques, qui furent abandonnées. Maître de la Lycie, il donna ce pays d'impôts, et tout, jusqu'aux longues chevelures des Lyciens, fut taxé par les gouverneurs.

Mausole régna vingt-quatre ans; il mourut la quatrième année de la 106^e olympiade, 353 avant notre ère, et laissa le pouvoir à la reine Artémise, sa veuve et sa sœur, qui ne lui survécut que peu de temps, et mourut du chagrin qu'elle ressentit de la mort de son mari (3). Artémise eut pour successeur Hydrie;

Hérodote, liv. V, chap. 121.

Id., liv. VI, chap. 125.

Id., liv. I, ch. 152.

(1) Hérodote, liv. VII, ch. 99.

(2) Thucydide, liv. II, p. 67.

(3) Strabon, liv. XIV, p. 656.

(aujourd'hui Tach ova si, la plaine de pierre) signalée par Strabon (1) comme le meilleur canton du Pont. Elle produisait de l'huile, du vin et des céréales; elle s'étendait entre deux chaînes de montagnes, et formait une large vallée dans laquelle se réunissent le Lycus et l'Iris. La ville d'Eupatoria avait été fondée par Mithridate Eupator, au confluent des deux rivières; Pompée s'étant emparé de cette ville, lui donna le nom de Magnopolis. Toute la topographie ancienne de cette plaine est très-exacte; mais au confluent des rivières, on n'observe aucun vestige de Magnopolis.

A cent cinquante stades, dix-sept kilomètres plus au sud, était située la ville de Cabira, où Mithridate avait un palais, un parc et un moulin à eau. A deux cents stades, trente-sept kilomètres de Cabira, était le Cœnochorion, château neuf de Mithridate, bâti sur une roche escarpée, au sommet de laquelle était une source abondante. Les abords du château étaient défendus par une forte muraille et par une rivière qui coulait au pied de la roche.

Ce pays est encore peu connu, il n'a été visité par aucun Européen; c'est la partie la plus sauvage de la province comme du temps des Romains.

CHAPITRE XXIII.

PÉRIPLE DU PONT-EUXIN.

ces villes populeuses. Mais les colons grecs de ces contrées donnaient plus d'attention au commerce qu'aux beaux arts, les rudes populations indigènes s'intéressaient peu aux jeux du cirque ou de la scène, et dans toute la période qui suivit le règne d'Alexandre jusqu'à la soumission complète du pays à la puissance romaine, aucune région de l'Asie ne fut exposée à des guerres plus désastreuses. Amisus fut brûlé par Lucullus, Trébizonde et Sinope ravagées par les invasions des Goths et des Turcs. Aussi dans l'exposé rapide que nous allons faire de l'état de ces villes, peu de monuments arrêteront notre attention; nous rappellerons brièvement l'histoire des principales places, pour nous hâter de retourner dans les provinces du sud, où les souvenirs de la belle antiquité se montrent de la manière la plus grandiose.

Nous suivrons dans cet itinéraire de la côte le périple d'Arrien; Strabon et Pline seront nos guides fidèles pour l'histoire du pays.

Arrien cite la place de Hiermonassa, mentionnée aussi par Strabon (1), comme étant voisine de Trapezus, il est naturel d'en rechercher la position aux environs de Platana, le seul bon mouillage de la côte dans ces parages.

L'ancienne Cérusus de Xénophon était située dans la vallée de Kerasoun déré, et le château de Kereli-kale occupe l'emplacement de Coralla. Tout ce pays était habité par les Chalybes. Tri-

maisons turques et de cent maisons grecques (1).

La rivière de Tripolis prend sa source dans les montagnes de l'Arménie près de la ville de Gumuch hané, où sont les mines d'argent; toute la chaîne qui forme le bassin de cette rivière est riche en minéral de plomb argentifère. Il existe à quatre kilomètres à l'est de la ville, distance qui correspond aux vingt-stades d'Arrien, d'anciennes exploitations d'argent, qui indiquent l'emplacement d'Argyria.

Zeffreh bouroun, à seize kilomètres à l'ouest de Tripolis, marque l'emplacement du cap et de la ville de Zephyrium. Ce pays appartenait au Pont Cappadocien (2), l'île d'Arétias, aujourd'hui Kerasunt ada si, à trente stades de Pharnacie, était célèbre dans l'antiquité par le souvenir des deux reines des amazones Otrère et Antiope, qui avaient consacré un temple au dieu Mars. Aujourd'hui cet îlot est couvert de broussailles et n'offre aucune trace d'antiquité. Après l'île Arétias le périple d'Arrien marque Pharnacie anciennement appelée Cérasmus.

Cérasmus fut reconstruite par Pharnace, grand-père de Mithridate, qui lui donna le nom de Pharnacie; cependant le nom de Cérasmus reparut dans la suite des temps, et se retrouve aujourd'hui avec peu d'altération dans celui de la ville moderne de Kerasunt. Personne n'ignore que Lucullus fut le premier qui transporta en Italie le cerisier, originaire de Cérasmus : la renommée du roi de Pont pâlit bien auprès d'un tel fait, il n'est pas surprenant que la reconnaissance de la postérité ait conservé le nom de Cérasmus et oublié celui du roi Pharnace. Kerasunt, la ville turque occupe aujourd'hui l'enceinte des murailles de la ville grecque; la plupart des fortifications antiques sont d'une belle époque et bien conservées. On peut observer aussi quelques restes d'églises byzantines; mais dans toute la ville on ne retrouve pas une seule colonne debout, pas un édifice qui rappelle les beaux temps de l'architecture antique.

Déjà dans les montagnes des environs de Trébizonde, on reconnaît au milieu des forêts le merisier et le cerisier sauvages; ces arbres sont encore plus abondants aux environs de Kerasunt; leurs fruits, sans être très-succulents, ont une saveur parfumée. Les habitants en fabriquent une sorte de vin.

Cotyore, ville grecque, colonie de Sinope, était du temps de Xénophon un port de mer d'une certaine importance; c'est là que les Dix-Mille s'embarquèrent pour se rendre à Héraclée. La population de Cotyore ayant été emmenée pour peupler Pharnacie, la première de ces villes tomba à l'état de simple village et ne paraît jamais s'être relevée dans la suite; il ne reste aucun vestige de cette ancienne ville aux lieux où l'on présume qu'elle a existé, soit à Ordou, qui présente quelques restes d'un ancien port, soit à Bozouk kalé, qui n'est qu'une construction byzantine.

Le fleuve Balama ou Pulemon tchai marque la place de l'ancienne Polémon, qui donnait son nom à la province; le petit village de Pulémon offre encore les restes d'une église octogone et de quelques épaisses murailles. Le château de Phatisane était un peu à l'ouest de Pulémon; c'est l'échelle qu'on appelle aujourd'hui Fatsa.

Unieh, l'ancienne Oenoë, est située à trente-six kilomètres à l'ouest de Fatsa; la petite rivière Djevis déré sou, que l'on traverse avant d'arriver, représente l'ancien fleuve Phigamus d'Arrien. Ce pays des anciens Chalybes est encore abondant en mines de fer, et les habitants, comme leurs ancêtres, s'adonnent à l'exploitation et au travail du fer. Le village de Kalé keui, situé à huit kilomètres au sud d'Unieh, est voisin d'un ancien château bâti sur une roche élevée et presque inaccessible. Un monument sépulcral ayant la forme d'un temple tétrastyle a été creusé dans la face la plus abrupte de la roche; il est aujourd'hui impossible d'y arriver; probablement les ouvriers qui l'ont exécuté étaient descendus par le moyen de cordes depuis le sommet de la montagne. Les anciens pour creuser ces sortes de grottes avaient coutume de faire descendre les ouvriers du haut du rocher par le moyen de longues cordes. Plin

(1) Hamilton, tome I, p. 257.

(2) Ptolémée; liv. V; ch. 6.

décrit très-bien ce genre d'ouvrage quand il parle de l'exploitation de l'or : « Ceux qui taillent ces rochers sont suspendus à des cordes ; en sorte qu'en voyant de loin cette étrange opération, on est tenté de croire qu'on voit des oiseaux d'une nouvelle espèce (1). »

Le tableau que fait Strabon de la campagne de Thémiscyre est encore vrai de nos jours : rien n'égale la beauté des pâturages, la richesse de la végétation de ces plaines où l'on voit errer d'innombrables troupeaux bien supérieurs, comme race, à ceux du reste de la contrée. Thémiscyre était à soixante stades d'Amisus. La petite ville de Thermeh, bâtie sur la rive gauche du Thermodon, n'est composée que de quelques maisons de bois avec une mosquée et un bazar ; il n'apparaît aux alentours aucun vestige de l'ancienne ville. Aujourd'hui ce territoire appartient à la province de Djanik ; les voyageurs anglais l'ont souvent comparée aux districts les plus beaux de l'Angleterre. Le Thermodon, séparait la province de Gadilon de celle de Sidène ; vient ensuite le fleuve Iris où Yechil ırmak, qui passe pour très-poissonneux. La petite ville de Tharchembeh est à dix-huit kilomètres de l'embouchure du fleuve. Le pays d'alentour est un vaste jardin où croissent toutes les variétés des fruits de l'Europe.

Samsoun n'occupe pas exactement l'emplacement de l'ancienne Amisus ; la ville grecque dont il reste quelques

ville qu'il aurait voulu sauver. D'après le tableau que fait Plutarque de la destruction d'Amisus, on conçoit qu'on ne pourrait y trouver aucun débris de la ville grecque. Amisus avait été fondée par les Milésiens lorsqu'ils occupèrent la Cappadoce ; les Athéniens y envoyèrent ensuite des colons sous la conduite d'Athécès ; elle fut ensuite annexée au royaume de Pont. Sous l'empire elle jouit d'une certaine tranquillité, mais elle fut toujours obscurcie par le voisinage de Sinope ; cependant sous les Comnènes de Trébizonde, Amisus comptait comme une des principales villes de leur empire. Dans le synecdème d'Hiéroclès, Amisus est comptée au nombre des villes épiscopales de l'Hélénopont, province détachée du Pont Polémoniaque par l'empereur Justinien. Sous l'empire des Seldjoukides, la ville n'était plus connue que sous le nom de Samsoun, qui n'est qu'une corruption du nom d'Amisus. Les cartes pisanes la désignent sous le nom de Simiso ; la carte catalane, sous celui de Sinuso. Assiégée et prise par le sultan Bayazid, Ildirim, Samsoun fut depuis ce temps incorporée à l'empire des Osmanlis. La baie offre aujourd'hui un médiocre mouillage aux navires qui font le cabotage de la mer Noire, aussi les bateaux du Bosphore ne s'y arrêtent que pour déposer leurs marchandises et leurs passagers.

Le docteur Schmidt a examiné en détail les ruines de l'ancienne Amisus.

port qui sert de débarcadère pour la ville de Bafra; le pays d'alentour est très-boisé et entrecoupé par des prairies où paissent de nombreux troupeaux. Un grand marais salant qui est en communication avec la mer paraît occuper l'emplacement du Naustathmus, qui était à quatre-vingt-dix stades de l'Halys et qui marque la frontière entre le royaume de Pont et la Paphlagonie.

CHAPITRE XXIV.

PAPHLAGONIE.

La Paphlagonie est bornée à l'orient par l'Halys, à l'ouest par le fleuve Parthénus, au sud par la Phrygie et la Galatie (1). Les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur l'origine des Paphlagoniens; ils étaient déjà établis dans le pays au temps de la guerre de Troie, et parlaient la même langue que les Capadociens; on les regarde comme ayant eu des liens de parenté avec la population des Hénètes, qui habitaient les environs d'Amastris et qui sont comptés parmi les peuples d'origine scythe (2). Ces derniers, après la chute de Troie, allèrent s'établir dans le golfe de l'Adriatique, où ils formèrent la souche des Vénets, or, il n'a jamais été dit que ce peuple fût de race semitique.

Il résulte de ces faits que le peuple paphlagonien était, comme tous ceux qui habitaient à l'ouest de l'Halys, d'origine thracique. Nous avons déjà parlé des Caucones (3) et des Maryandiniens, qui furent tour à tour annexés à la Bithynie et au Pont: telles étaient les populations qui occupaient la partie ouest de la côte de la mer Noire.

La Paphlagonie était renfermée dans des limites trop étroites pour avoir jamais joué un rôle important dans l'histoire du pays; elle fut d'abord gouvernée par des princes indigènes, qui conservaient leur autorité en allant servir comme alliés les États plus puissants; c'est à ce titre qu'ils vinrent au secours de Priam.

Les rois d'Assyrie, maîtres du pays

jusqu'à la côte, fondèrent plusieurs villes maritimes, qui furent plus tard occupées par les colonies grecques; le reste du pays était morcelé en différents gouvernements. Les descendants de Pylémène conservèrent un pouvoir indépendant jusqu'à l'établissement du royaume de Lydie. Alors la Paphlagonie formait la limite orientale des États de Crésus; sous le règne de Darius, elle fit partie de la troisième Satrapie. Le roi Mithridate, fondateur du royaume de Pont, ne tarda pas à étendre ses possessions au-delà du fleuve Halys; il s'empara de toute la côte jusqu'à Héraclée, et après la chute de sa dynastie, le pays continua à être gouverné par des princes particuliers.

Sous les empereurs Dioclétien et Constantin les limites de la Paphlagonie furent soumises à une nouvelle répartition: la partie ouest du territoire fut annexée à la Bithynie, et le reste contribua à former la province d'Hélénopont, dont Amasie fut déclarée capitale.

Le territoire de la Paphlagonie n'est pas moins fertile que celui qui s'étend à l'est de l'Halys; il est surtout remarquable par ses immenses forêts, qui fournissaient aux Romains les éléments de leurs flottes. Ces forêts se rattachent à celles de la Bithynie, et forment la région appelée Agatch denisi, la mer des arbres, qui se prolonge jusqu'à l'Olympe.

Quand on a franchi l'Halys, le chemin est très-praticable le long de la côte, qui est bordée de collines et par conséquent exempte de marécages. La petite ville de Zalecus ou Zaliscus était distante de deux cent dix stades de l'Halys. Le village d'Alatcham, situé au bord de la mer, offre dans son voisinage un ancien château byzantin dont les ruines sont au milieu d'un massif épais d'arbres et de broussailles; cet endroit indique sans doute l'emplacement de Zalecus. Entre cette petite ville et Sinope, Arrien cite les deux places de Zagora à moitié chemin entre l'Halys et Sinope, et la ville grecque de Carussa, dont l'emplacement est encore indéterminé.

(1) Strabon, XII, 544.

(2) Strabon, XII, 543.

(3) Voy. p. 49.

CHAPITRE XXV.

SINOPE-AMASTRIE-HÉRACLÉE.

La situation exceptionnelle de la presqu'île de Sinope sur un rivage qui offre si peu d'abris aux navires, dut aux premiers âges de la navigation attirer l'attention des peuples commerçants de l'antiquité. Avant que les Grecs eussent pénétré dans le Pont-Euxin, les Phéniciens venaient sur ces côtes commercer avec les Assyriens (1).

Les Grecs attribuent la fondation de Sinope à l'Argonaute Autolyceus. Plus tard, les Milésiens, ayant remarqué l'heureuse position de ce lieu et la faiblesse de ceux qui l'habitaient, s'en rendirent maîtres, et y envoyèrent des colons. Hérodote compte les Cimmériens au nombre des peuples qui fournirent un contingent de population à ces parages ; « Les Cimmériens, fuyant en Asie l'invasion des Scythes, envoyèrent des colonies dans la Chersonnèse, où est actuellement la ville de Sinope » (2). La ville grecque reçut en peu d'années un développement considérable; les forêts voisines la mirent à même de se créer une marine respectable, et elle en profita pour fonder d'autres colonies sur la même côte, notamment Trapezus et Cerasunte.

Sinope fut prise par Pharnace, qui l'incorpora à ses États; elle resta sous la domination des rois de Pont jusqu'à la chute de Mithridate. Ce prince avait pris

aussi boisés et aussi fertiles qu'autrefois; son territoire présente en un mot tous les éléments nécessaires à une population commerçante, cependant elle est tombée presque à l'état de village. La presqu'île qui défend le port est entourée d'un banc de roches coquillières d'une singulière texture; ce sont ces roches qui, selon Strabon, contribuaient à la défense du port, en empêchant les débarquements. La pêche des pélamides, qui faisait une des richesses de l'ancienne Sinope, est aujourd'hui presque nulle; elle est presque entièrement concentrée dans le Bosphore.

Harmène était une petite ville grecque située à cinquante stades à l'ouest de Sinope. Elle avait un port qui fut toujours peu fréquenté; aussi les anciens avaient-ils un proverbe qui attribuait la fondation des murailles d'Harmène, à quelque désceuvré. La position de cette place est aujourd'hui inconnue.

Aboni Teichos, petite ville à l'ouest, avait un port meilleur qu'Harmène, et conserva toujours sa population; c'était le lieu de naissance de cet imposteur, nommé Alexandre, dont nous avons déjà parlé (1) et qui jouait le rôle d'Esculape; il avait obtenu de l'empereur que le nom d'Aboni Teichos fût changé en celui de Jonopolis, ce qui fut accordé; on le retrouve avec peu d'altération dans celui de la ville moderne d'Ineboli.

Nous retrouvons sur la côte le cap Carambis, qui porte aujourd'hui le nom

filis de Mithridate. Prise par Triar-
lieutenant de Cotta, elle tomba au
air des Romains; et à la chute de
re byzantin, elle devint un des
toirs de la république de Venise.
at prise en 1460, par Mahomet II,
il elle se rendit à la première som-
n. Les Génois y établirent des
ôts de leurs marchandises; mais
s plus de deux siècles cette ville
nbée dans une complète décadence.
asserah est située à peu près
e Sinope sur un isthme entre
ports. On y observe encore de
eux vestiges d'antiquités, notam-
les murailles de la citadelle, qui
construites en grands blocs de
des ruines d'aqueduc et les dé-
un palais que l'on regarde comme
l'Amastris.

asserah n'est plus aujourd'hui
bourg maritime qui contient à
deux cents maisons.

at ensuite le Parthenius aujour-
Bartoun tchai; en général les
géographiques dans ces contrées
nt mieux conservés que dans
ions du sud; mais, en revanche,
onuments ont presque tous dis-
car dans toutes les villes de la
n ne peut en citer un seul qui ait
à la destruction. Le caractère de
les est plutôt militaire que civil;
t des places toujours prêtes à ré-
ux invasions du nord, et, en effet,
par des attaques venues de ce
qu'elles ont toutes péri.

aculée, colonie de Mégare, apparte-
pays des Mariandyniens; elle était
sur la presque île achérusienne, à
nilles et demi du fleuve Lycus, on
ait dans le voisinage une caverne
uelle Hercule descendit aux enfers
n tirer le chien Cerbère. Les ha-
croyaient que leur ville avait
dée au commandement d'un ora-
la regardaient comme un présent
Hercule Argien, aussi ce dieu
en grande vénération, et lorsque
s'en fut emparé, il trouva dans
une statue d'Hercule dont tous
tributs étaient d'or.

aculée, grâce à son avantageuse
on, devint une des principales
de ces parages. Les colons grecs
t réduit les Mariandyniens à l'état

de servage; on avait le droit de les ven-
dre, pourvu que ce ne fût pas hors des
frontières. Héraclée se gouverna long-
temps par ses propres lois; cependant, à
la suite d'une sédition dont le but était
une nouvelle répartition des terres, elle
appela Cléarque, un de ses citoyens, qui,
à l'aide du peuple, dont il embrassa la
cause, finit par devenir tyran d'Héraclée,
qu'il gouverna pendant douze ans. Le
pouvoir suprême fut exercé de la sorte
pendant plus de soixante ans. Au nombre
des tyrans d'Héraclée se trouvait Denys,
le mari de la reine Amastris, qui, par
son union avec Lysimaque, donna oc-
casion aux successeurs d'Alexandre de
s'immiscer dans les affaires de cette an-
cienne république. Les habitants d'Hé-
raclée, pour mettre obstacle à ces intri-
gues, firent alliance avec Mithridate,
roi de Pont, et avec les républiques de
Byzance et de Chalcédoine. Lorsque
les Romains arrivèrent en Asie, la ville
d'Héraclée signa avec eux un traité d'al-
liance dont une copie fut déposée dans
le temple de Jupiter capitolin.

Cependant la neutralité qu'elle voulut
conserver pendant la guerre contre Mi-
thridate lui fut fatale; elle fournit se-
crettement des navires à ce prince; aussi,
après la défaite du roi de Pont, Lucu-
lus ordonna à son lieutenant Cotta de
faire le siège de la ville. Il parvint à s'en
emparer, et la réduisit en cendres.
Héraclée, étant tombée au pouvoir de
Rome, ses murailles furent recons-
truites, et elle reçut une colonie romaine
qui s'établit dans son territoire.

Antoine avait donné cette ville à
Adiatorix, tétrarque des Galates, qui ne
conserva pas longtemps le pouvoir; elle
fut alors annexée à la province de Pont.

La caverne Acherusia a été retrouvée
par M. Boré au milieu des jardins, vers
le nord; on y observe les ruines d'un
aqueduc et de deux temples qui ont été
convertis en églises. Elle s'ouvre sur la
pente d'une colline rocheuse au pied de
laquelle coule un ruisseau qui nourrit des
tortues; là il trouva cachée sous le feuil-
lage l'entrée d'un souterrain qui était
rarement visité. La grotte Acherusia
avait, au dire des anciens, plus de deux
cent cinquante pas de profondeur (1).

(1) Xénophon, *Anab.*, l. VI, 574-575.

La ville moderne d'Éregli occupe l'emplacement de l'ancienne Héraclée. Les habitants se livrent au cabotage et à la fabrication des marocains. On rencontre dans les rues de nombreux débris d'architecture ancienne, mais aucun monument antique n'est resté debout.

La ville de Tietum qui termine la série des villes de la côte du Pont-Euxin, occupait l'emplacement de la ville moderne de Filias, on reconnaît encore quelques débris des murailles de son Acropole. Tietum du temps de Strabon n'avait déjà plus la moindre importance, cet écrivain ne le cite que parce qu'il

fut le lieu de naissance de Philète, souche de la race des Attales.

Plusieurs villes de l'intérieur du Pont et de la Paphlagonie mériteraient encore une mention particulière; nous citerons Pompeiopolis, aujourd'hui Taschkouprou, Apollonie de Pont, Germanicopolis, Osmanjik, remarquable par le plus beau pont musulman qui ait été construit en Asie, Safranboli, chef-lieu de la culture du safran.

Mais tous ces lieux qui peuvent offrir un certain intérêt comme étude de l'état moderne, ne conservent aucun vestige d'antiquité qui puisse fournir des données historiques nouvelles.

LIVRE IX.

CARIE. — LYCAONIE. — ISaurIE.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DES CARIENS.

erritoire qui s'étend de la rive gauche du Méandre jusqu'à la chaîne la plus du Taurus a été, dans l'antiquité, par des tribus venues du dehors, incorporèrent dans des hordes éphésiennes pour former une des nations guerrières et les plus turbulentes de l'Asie Mineure. Le pays fut d'abord Phénicie (1), et ensuite Chrysaor (2), de Chrysaor, petit-fils de Sisyphus.

Il appartenait aux Léléges, qui habitaient au delà du Méandre jusqu'à l'Hellespont. Une autre tribu, plus nombreuse et plus forte, arriva sous la conduite de Car, et se rendit maîtresse de la région, qui reçut alors le nom de Carie. Car prétend que les Cariens étaient appelés parce qu'ils sont les premiers à orner leurs casques d'une plume, qui s'appelait κάρα (tête). Ils furent aussi la double poignée du continent.

On veut s'en rapporter aux traditions helléniques, les Cariens passés en Asie dans le continent, et s'appelaient aussi Léléges; ils obéissaient aux Léléges (3), et après avoir longtemps couru les mers sous les ordres de ce roi, ils vinrent se fixer en diverses contrées du littoral de la Méditerranée. Ils attaquèrent l'île de Rhodes, qui appartenait aux Rhodiens, et s'en emparèrent; ils firent de Rhodes maîtres de Délos et de la Cyclade, mais en furent, dans la suite, expulsés par Minois.

La renommée des Cariens s'étendit jusqu'au royaume de Lydie.

Gygès avait appelé à son secours Arsélis de Mylasa, et pour le récompenser des services qu'il en avait reçus, lui fit présent de la hache d'Hercule, qui, depuis le règne d'Omphale, était toujours restée entre les mains des rois de Lydie. De retour dans sa patrie, Arsélis fonda le temple de Jupiter Labrandeus, à Mylasa, et orna cette ville de monuments magnifiques.

Les Cariens vinrent débarquer en Égypte, sous le règne de Psammétique, en compagnie de quelques Ioniens. Leurs armures de bronze, leurs casques surmontés d'une haute aigrette, surprirent d'abord les Égyptiens; mais bientôt le roi, se rappelant le sens d'un oracle qui lui promettait la victoire s'il prenait des coqs pour auxiliaires, fit aux étrangers un accueil favorable, et les retint dans son pays (1); on leur donna un quartier spécial dans la ville de Memphis, qui fut désignée sous le nom de Καριών, c'est-à-dire quartier des Cariens (2). Déjà à cette époque reculée les Cariens passaient pour habiles navigateurs et pour aventuriers intrépides. La plupart des villes qu'ils occupèrent sur le continent d'Asie devaient leur origine à des tribus pélasges ou léléges; mais les chefs des Cariens en fondèrent un grand nombre d'autres auxquelles ils donnèrent leur nom. Alabandus bâtit Alabande, Hydrie fut le fondateur d'Hydrias. Les Lyciens, sous la conduite de Bellérophon, fondèrent Chrysaor, qui fut ensuite appelée Stratonice. C'est dans cette ville que se tenaient les assemblées générales des Cariens. Les anciens ne sont pas tout à fait d'accord sur l'idiome dont on faisait usage en Carie; ces peuples étaient généralement connus, chez les Grecs, sous le nom de Cariens barbarophones.

1. Hérodote, liv. IV, p. 174.

2. Étienne de Byzance, Καρία-Μύλασα.

3. Hérodote, liv. I, chap. 171; et Strabon, liv. X, p. 661.

(1) Hérodote, liv. II, ch. 151.

(2) Étienne de Byzance, Καριών.

nes (1). Cette dénomination est expliquée de diverses manières par les historiens. Apollodore pensait que les Grecs l'employèrent comme terme de mépris pour un peuple ennemi; d'autres écrivains, et notamment Strabon, combattent cette opinion et attestent que la langue carienne n'était pas plus rude que le grec, et que l'une et l'autre langues avaient beaucoup de mots communs. C'était donc qu'une différence de prononciation qui valut aux Cariens une épithète sur laquelle dissertent longuement les plus graves auteurs, tandis qu'à côté d'eux nous trouvons un peuple entier, les Lypiens, dont la langue est complètement différente du grec, et pas un des anciens auteurs n'en fait la remarque; il faut aller chercher quelques lambeaux de phrases dans les commentaires pour savoir que certaines villes portaient deux noms, un grec et un lycien. J'avais pensé, un moment que cette langue devait être celle dont nous retrouvons tant de vestiges en Lycie (2); mais le fond de la langue des Cariens était hellénique, car Psammétichus donne à ceux qui habitaient ses États la charge d'enseigner la langue grecque à des enfants égyptiens (3). Cependant, Étienne de Byzance nous a conservé quelques mots cariens, qui paraissent tout à fait étrangers à la langue grecque : *ala*, cheval, *soua*, tombeau, *cara*, tête, *banda*, victoire, *gela*, roi. Ce sont autant de contradictions.

gines de ce peuple, la plupart des auteurs grecs les font venir du dehors; mais Hérodote nous apprend qu'eux-mêmes se regardaient comme autochtones (1). Nous devons en conclure qu'ils se trouvaient au nombre de ces tribus chez lesquelles le sang s'était tellement mêlé, qu'elles avaient peine elles-mêmes à se rattacher à une souche unique.

Le peuple carien était établi en Asie longtemps avant la guerre de Troie; et comme on le voit figurer au nombre des alliés de Priam (2), on pourrait penser qu'il tenait plus de la race asiatique que de la race grecque. Mais il est à croire, au contraire, que dans l'origine ils tenaient de près à la souche thrace, qui vint s'établir d'Europe en Asie.

Les Mysiens, les Lydiens et les Cariens étaient unis par une étroite alliance. On montrait, aux environs de Mylasa, un ancien temple de Jupiter Carien qui était possédé en commun par les trois peuples (3).

Cent trente ans après la guerre de Troie, Nélée, fils de Cœdrus, arriva à la tête des tribus helléniques qui vinrent s'établir sur la côte d'Asie. Les Grecs ne tardèrent pas à déclarer la guerre aux Lélèges et aux Pélasges, qui furent de proche en proche repoussés de l'Éolide au sud du Méandre. Androclus s'empara d'Éphèse; mais le territoire conquis ne suffisant plus aux nouveaux colons, ils franchirent le fleuve après

sièges proprement dits, c'est que les Grecs furent assez maltraités au cours de la migration ionienne; les Perses néanmoins n'hésitèrent pas à cause commune avec les Ioniens déclarer la guerre aux Perses. Les peuples se donnèrent rendez-vous au fleuve Marsyas; c'est là qu'eut lieu le combat de Men Carus. Les Grecs furent dans les Cariens de fidèles alliés qui ne démentirent pas dans les combats la réputation de bravoure qu'ils s'étaient acquise. Vaincus dans une première rencontre avec les Perses, les Grecs sur le conseil des Cariens, dressèrent à l'armée perse une embuscade sur la route de Pédasus : les Perses furent défaits, et leur chef Daurisès y trouva la mort (1).

CHAPITRE II.

LES ROIS ET DYNASTES DE CARIE.

Atte, roi de Lydie, avait étendu son empire jusqu'aux limites de l'Asie mineure; à la chute de l'empire de Crésus, les Cariens tombèrent, avec les autres peuples grecs, sous le pouvoir des Perses, et la Carie fit partie de la première satrapie, qui comprenait l'Éolie, l'ionie, la Lycie et la Pamphylie. La Carie, subjuguée, devint la résidence du gouverneur, qui prit le nom de satrapes de Carie. Une partie des autres satrapes se rendit bientôt volontairement; la Carie fut soumise par la force (2).

Le plus célèbre des satrapes de Carie parvint à soumettre les Cariens en incorporant dans son armée les Grecs éoliens. Il marcha contre les Cariens et les Lyciens. Il retrouva bientôt devant lui, la capitale de la Lycie (3).

À l'autorité des Perses, les Cariens étaient administrés par des gouverneurs de leur nation, qui, peu à peu, reconquirent une sorte de puis-

Artemise, fille de Ligdamis, tyran d'Halicarnasse, reçut le titre de reine. Cette princesse rendit de grands services en lui

fournissant des auxiliaires qu'elle commanda en personne, et ce prince lui en témoigna sa reconnaissance en l'investissant d'un pouvoir souverain (1) qui s'étendait sur les îles voisines.

Ligdamis, fils d'Artemise, lui succéda sur le trône de Carie, ou plutôt comme prince tributaire des Perses. Il eut à lutter contre les envahissements d'Athènes, devenue maîtresse de toutes les côtes (2). À la faveur des dissensions interminables qui ébranlaient le pouvoir des Grecs, les princes de Carie avaient su se créer, dans ces pays, un parti assez puissant pour leur permettre d'aspirer à l'indépendance. Hécatomnus, qui avait commandé les armées navales d'Artaxerxe Mnémou, secourut le joug de la Perse, soumit ses alliés, et s'établit à Halicarnasse, où il parvint à se maintenir en payant un tribut aux Perses. Ce prince eut trois fils, Mausole, Hydrie et Pixodare, et deux filles, Artemise et Ada, qui épousèrent leurs frères. Mausole succéda à son père; il étendit son pouvoir au-delà des limites de la Carie, et porta la guerre chez les peuples de la Phrygie. Il assiégea Assos et Sestos avec cent vaisseaux, et s'éloigna de ces places moins par la force que par la persuasion. Il prit part, avec Chio, Byzance et Rhodes, à la guerre contre les Athéniens, et les força d'abandonner leurs prétentions à la domination de la mer. Mausole entreprit, pendant son règne, des travaux considérables qui eussent ruiné son trésor s'il n'eût inventé mille moyens de se procurer de l'argent; il réunit à Halicarnasse les habitants de plusieurs villes alliées, qui furent abandonnées. Maître de la Lycie, il écorça ce pays d'impôts, et tout, jusqu'aux longues chevelures des Lyciens, fut taxé par les gouverneurs.

Mausole régna vingt-quatre ans; il mourut la quatrième année de la 106^e olympiade, 353 avant notre ère, et laissa le pouvoir à la reine Artemise, sa veuve et sa sœur, qui ne lui survécut que peu de temps, et mourut du chagrin qu'elle ressentit de la mort de son mari (3). Artemise eut pour successeur Hydrie;

1 Hérodote, liv. V, chap. 121.

2 Id., liv. VI, chap. 125.

3 Id., liv. I, ch. 152.

1 (1) Hérodote, liv. VII, ch. 99.

2 (2) Thucydide, liv. II, p. 67.

3 (3) Strabon, liv. XIV, p. 656.

qui laissa le royaume à son épouse Ada. Pixodare, le dernier des fils d'Hécatomnus, dépouilla cette princesse, et chercha à donner plus de force à son autorité en appelant un satrape des Perses, nommé Orontobatès, pour gouverner avec lui. Ce dernier avait épousé Ada, fille de Pixodare. C'est à cette époque qu'Alexandre arriva en Carie, et mit le siège devant Halicarnasse. Ada, fille d'Hécatomnus, alla demander le secours du prince grec pour rentrer dans ses États, s'engageant en même temps à marcher contre les cantons révoltés, chose d'autant plus facile pour elle, que ceux qui les occupaient étaient ses parents (1). Alexandre y consentit; Ada fut déclarée reine d'Halicarnasse; et depuis ce temps la puissance des Grecs y fut établie sans partage jusqu'à l'invasion romaine.

Cependant cette province fut souvent divisée en gouvernements séparés, et les Rhodiens en occupèrent toute la côte sud, qui prit le nom de Peræa. Au partage de l'empire d'Alexandre, la Carie fut soumise à la domination d'Antiochus jusqu'au jour où les États de ce prince furent annexés à l'empire romain. Le territoire de la Carie présente, en abrégé, les variétés de plaines et de montagnes que l'on trouve dans l'ensemble de la presqu'île. Des montagnes richement boisées, des plaines sans arbres, et l'imposante chaîne du Taurus se divisant en plusieurs bran-

Stratonicee, d'Alabande, d'Alinda et de Iassus, la majeure partie n'est pas antérieure au temps des empereurs romains.

CHAPITRE III.

HALICARNASSE.

La plus grande et la principale ville de Carie, Halicarnasse, est située au fond d'un vaste golfe, faisant face à l'île de Cos; elle fut fondée par Anthès, qui arriva à la tête de colons de Trézéniens (1). Cette troupe fut bientôt augmentée de quelques Argiens conduits par Mélas (2); elle reçut d'abord le nom de Zéphyrîa, d'une petite île qui en était voisine, et qui, par la suite des temps, fut jointe au continent. Eu égard à son origine, Halicarnasse fit d'abord partie de la confédération dorienne; mais Agasiclès, citoyen d'Halicarnasse, ayant emporté chez lui le trépied qu'il avait obtenu comme prix dans les fêtes célébrées en l'honneur d'Apollon Triopéen, au lieu d'en faire hommage au dieu, Halicarnasse fut exclue de la confédération. Vitruve nous a laissé une description de la ville d'Halicarnasse qui peut nous guider d'une manière à peu près certaine pour retrouver certains monuments; mais d'autres dispositions, et surtout celles du port secret et du palais de Mausole, resteront encore dans le doute, malgré les commentaires de plusieurs savants

au commerce, avec un port convenable, résolut d'y établir sa royale résidence. » Ce lieu, dit Vitruve, s'arrondit en forme de théâtre. Dans la partie la plus basse, près du port, était placé le forum; au milieu de la courbure était une grande place formant une sorte de précinction au milieu de laquelle était construit le mausolée, réunion de tant de chefs-d'œuvre, qu'on le plaçait au nombre des merveilles du monde. Au milieu de la citadelle du sommet se trouvait le temple de Mars, contenant une statue colossale du genre appelé *ἀκρολίθος* (acrolithe), ouvrage sorti des mains du célèbre Léocharès. Sur le sommet à droite, à l'extrémité de la courbe, se trouvait le temple de Vénus et de Mercure, tout auprès de la fontaine Salmacis, de sorte qu'on avait à droite le temple de Vénus et de Mercure, et à gauche, à l'extrémité de la courbe, était le palais que le roi Mausole établit selon ses desseins. En effet, de là on aperçoit à droite le forum, le port et tout le développement des remparts; et à gauche le port secret, caché par des montagnes, de sorte que personne ne pouvait voir ni connaître ce qui s'y faisait lorsque le roi, de son palais même, pouvait, sans que personne s'en aperçût, commander à la flotte et aux soldats. » Il est évident, d'après cette description, que le moindre vestige de monument nous mettrait sur la voie pour reconnaître d'abord de quel côté l'auteur romain se supposait tourné pour déterminer sa droite et sa gauche, soit qu'il regardât la mer, soit que de la mer il regardât la ville.

Malheureusement le principal caractère topographique qui eût éclairci tous les doutes, la situation de la fontaine Salmacis est elle-même un problème pour nous, car nous ne reconnaissons à droite ni à gauche, à l'est ou à l'ouest, aucune source vive à laquelle on puisse attribuer cette dénomination. Nous ne sommes donc certains que pour deux localités : ce sont la citadelle supérieure et le milieu de la courbe du port (per mediam altitudinis curvaturam), parce que le centre ne change point. Il est une autre difficulté qui se présente quand on examine la carte du golfe : ce que Vitruve entendait par *corvus*

sont-ce les deux points auxquels s'attachent les môles antiques que l'on observe encore, ou les deux caps que forme la côte au point où la baie commence à se contourner? Il est à croire que le port désigné par Vitruve n'est autre chose que celui qui est *extra muros* dans la ville turque; car, pour les anciens, cette grande rade foraine ne pouvait être regardée comme un port. J'ai cherché avec le plus de soin possible, soit par des dépôts de calcaire d'eau douce, soit en interrogeant un grand nombre d'habitants de la ville de Boudroum, s'il existait une fontaine ou si l'on n'avait pas connaissance de quelques sources aujourd'hui taries; aucune réponse satisfaisante ne me fut faite. La plupart des monuments dont on retrouve les vestiges sont beaucoup plus ruinés que dans aucune autre ville antique de la côte. On ne trouve d'inctacte que la grande ligne de murailles qui couronnent les crêtes de la montagne; mais du moment que l'on approche de la plaine, les murailles se perdent, et l'on ne saurait dire comment elles venaient se rattacher à la mer.

En examinant la nature du terrain, on est porté à conclure que l'emplacement sur lequel s'élève le château actuel de Boudroum était jadis détaché du continent et formait l'île appelée Zéphyria. Quand on voit combien peu d'espace occupaient certains ports grecs, on peut sans beaucoup de difficulté imaginer que le palais de Mausole était situé à l'angle oriental de la ville, et que le petit port secret est aujourd'hui ensablé. Il y aura toujours la difficulté d'expliquer comment ce port pouvait être caché à la ville par des exhaussements de terrain; mais si l'on veut aller chercher le port secret, soit dans l'île d'Orak, soit de l'autre côté de l'isthme, à l'occident d'Halicarnasse, la difficulté est encore bien plus grande pour expliquer comment de son palais le roi pouvait commander en un point si éloigné. Rien dans les ruines de la ville ne paraît se rapporter à l'ancien palais de Mausole, qui était construit, nous le savons, en briques revêtues d'un enduit poli comme du verre et de plaques de marbre. En faisant le tour du port moderne, nous trouvons çà et

la divers fragments qui ont appartenu à des édifices d'architecture grecque : des chapiteaux ioniques de différentes dimensions, des autels, et surtout un grand nombre de chapiteaux d'ordre dorique en marbre blanc. Dans un des jardins qui entourent la ville moderne, s'élève une colonnade d'ordre dorique grec qui a été décrite par M. de Choiseul. D'après les arrachements qu'on observe sur la partie opposée à la façade, on voit que ce débris d'architecture n'a pas appartenu à un temple, mais que c'est le reste d'un portique. Cette conviction tient à ce que, dans le temple grec, l'architrave transversale qui supporte le soffite vient s'engager dans la partie postérieure de la frise; ce qui n'a pas lieu dans cet édifice.

En remontant un peu plus vers le nord, on remarque un grand soubassement carré, formé par des pierres à bossage et qui sont d'ouvrage grec. Ce soubassement peut avoir appartenu à un temple. L'acropole supérieure (*arx summa*), celle qui sans doute reçut le principal assaut lorsque Alexandre s'empara de la ville, n'est pas conservée d'une manière assez complète pour qu'on puisse bien reconnaître où était situé le temple de Mars. Dans l'état des choses, il n'est pas impossible que certains ouvrages de défense, dans la partie inférieure, aient été détruits.

Il ne reste donc, de tous les édifices qui ont à peu près conservé leurs formes, que le théâtre, qui ne présente

ques écrivains byzantins en parlent d'une manière plus ou moins abrégée, mais tous avec éloges. Lucien fait dire à Mausole (1) : « J'ai dans Halicarnasse un tombeau immense, tel qu'aucun autre mort ne peut se vanter d'en avoir un semblable : Il est construit du plus beau marbre et orné de figures de guerriers et de chevaux. »

Pausanias (2), en citant les tombeaux remarquables n'oublie pas celui d'Halicarnasse. « Il a été fait sous le règne de Mausole, roi d'Halicarnasse. Il est remarquable par sa grandeur immense et l'art avec lequel il est construit; aussi les Romains dans leur admiration sans égale donnent-ils le nom de Mausolée aux tombeaux remarquables. »

Deux autres auteurs parlent du Mausolée; le premier, Hygin, écrivain du temps d'Auguste, décrit en peu de mots le célèbre tombeau. « Le tombeau du roi Mausole bâti en marbre lychnite est haut de quatre-vingts pieds et a trois cent quarante pieds de tour (3). »

Dans Vibius Sequester (4), nous trouvons ce passage : « Le Mausolée qui est en Carie est haut de cent quatre-vingts pieds et a quatre cents pieds de tour. C'est là qu'est placé le sépulcre du roi en marbre lychnite. » Ces deux passages permettaient bien de supposer que le tombeau de Mausole était circulaire. Nous trouvons dans un passage de Pline des détails plus précis sur la forme et les dimensions de cet édifice, c'est surtout ce passage qui a guidé les archéo-

passage de Plîne (1) est ainsi :

Scopas eut en même temps pour rî-Bryaxis, Timothée et Léocharès. Il faut pas les séparer ici, puisqu'ils opérèrent ensemble leur ciseau pour ce petit roi de Carie, qui mourut la même année de la cent sixième olympiade ; ce sont les ouvrages de ces architectes qui firent placer ce monument au-dessus des merveilles du monde. Les faces exposées au midi et au nord ont chacune cent-trois pieds ; il est plus court sur les fronts. Tout le pourtour est de cent onze pieds ; il s'élève sur une hauteur de vingt-cinq coudées ; il est entouré de trente-six colonnes, et donne à cette colonnade le nom de *ptéron*. Scopas travailla du côté du sud, Bryaxis du côté du nord, Timothée au midi, et Léocharès au couchant. Artémise, qui avait fait élever ce mausolée à la mémoire de son époux, fit avant que ces artistes eussent achevé leur ouvrage ; mais ils voulurent miner pour leur propre gloire et l'honneur de l'art : leurs ouvrages disputent encore le prix. Un cinquième artiste se joignit à ceux que j'ai cités, car, au-dessus du *ptéron* on voit une pyramide dont la hauteur égale à la partie inférieure et qui est composée de vingt-quatre gradins, terminant en forme de *meta*. Sur le devant on plaça un quadrigé de marbre de Pythis, et qui, ajouté à la hauteur de cent quarante pieds, le monument présenterait donc un plan rectangulaire dont deux côtés auraient cent-trois pieds, les deux autres un

Zeichnungen zur Mythologie und Archæologie, Carlruhe, section IV, planche

treizième de Quincy, 1834, *Essai de recherches archéologiques*. In-4° ; *Geschichte der Baukunst* ; atlas, 184, et pl. XXX, 14 ; *Ma, 1840, Architectura antica*, t. I, liv. 165, d'après une médaille (apocryphe) de la reine Artémise ; *Correll*, 1846, dans la dissertation sur les statues par Charles Newton. *Kunst und Museum*, part. XVI, p. 25 ; *Dalman*, cité par Cassini... (1) *Plîne*, liv. XXXVI, ch. 5.

peu moins et dont tout le pourtour serait de quatre cent onze pieds, ce qui est impossible ; aussi les commentateurs ont-ils imaginé d'appliquer cette dernière mesure à une place ou area qui entourait l'édifice ; reste encore la difficulté d'ajuster trente-six colonnes sur le périmètre donné.

La difficulté a été simplement diminuée par les récentes découvertes faites par M. Newton sur l'emplacement même du mausolée.

Ces recherches faites, avec une grande intelligence de la topographie ancienne de la ville d'Halicarnasse, ont eu pour résultat de faire retrouver les débris du mausolée dans un tertre quadrangulaire qui s'élève au sud-est de la colonnade vulgairement appelée temple de Mars.

Les rapports qui ont été adressés au gouvernement anglais et qui ont été en partie publiés, font connaître que le mausolée reposait sur un soubassement quadrangulaire qui était entouré d'une frise représentant des combats d'Amazones ; ce soubassement était surmonté d'une colonnade d'ordre ionique avec un entablement complet, dont la frise était ornée de combats entre les Grecs et les Amazones. L'architecture de ce monument est comparée par l'auteur de ces découvertes à celle du temple ionique de Priène : les deux édifices sont contemporains.

Cette colonnade était surmontée de la pyramide composée de vingt-quatre degrés de marbre blanc, ajoutée après la mort d'Artémise par un cinquième artiste dont le nom est resté inconnu. Ces gradins de marbre étaient entés les uns dans les autres de manière à empêcher toute infiltration des eaux ; enfin le quadrigé, ouvrage de Pythis, qui couronnait tout l'édifice, a été en grande partie retrouvé ; on a des portions de la statue de Mausole, la roue du char et plusieurs fragments des chevaux de grandeur colossale. Les fouilles ont mis à découvert un grand nombre de figures de lions en marbre qui paraissent avoir été placées dans les entrecolonnes ; on a de plus trouvé un fragment de statue équestre de grandeur colossale ; le poitrail et une partie du corps du cheval indiquent que l'animal était

lancé au galop. Les jambes du cavalier existent encore; elles sont vêtues du pantalon ou anaxyrides que les statuaires mettent volontiers aux statues des Amazones. Nous voyons souvent des figures de ces femmes guerrières accompagner la décoration d'un tombeau. Tous ces fragments qui appartiennent au plus beau temps de l'art grec, ne démentent pas les témoignages d'admiration que les anciens auteurs ont prodigués à cet édifice.

Il résulte des restitutions sommaires qui sont la conséquence des fouilles d'Halicarnasse, que le tombeau de Mausole ressemblait au petit monument funèbre qui existe encore aux portes de Mylasa, et que ce dernier ouvrage est une réminiscence du célèbre mausolée.

Divers souterrains ont été fouillés dans le soubassement de l'édifice. Dans l'un d'eux on a découvert une urne avec une inscription en caractères cunéiformes.

Les auteurs des découvertes faites récemment sur l'emplacement du tombeau de Mausole, pensent, d'après la nature des fragments de sculpture découverts dans leurs fouilles, que le monument fut renversé par un tremblement de terre, et que l'enlèvement des matériaux opéré par les chevaliers de Rhodes n'eut lieu qu'après la destruction du monument. Le procès-verbal des découvertes faites en 1522 par le commandeur de la Tourette, ne dit pas, en effet, que

pres à être employés dans la construction du château (1).

CHAPITRE V.

IASSUS.

La côte de la Carie s'étend depuis le cap Posidium jusqu'à la partie la plus méridionale de l'Asie Mineure. Elle est caractérisée par deux grands golfes qui se subdivisent en plusieurs petits ports, dans chacun desquels les anciens avaient formé des établissements. Celui qui est le plus au nord s'appelait dans l'antiquité golfe de Iassus, au fond duquel était la ville du même nom. Sur la côte méridionale du même golfe se trouve caché par un flot un autre golfe qui, jusqu'à nos jours, fut en vain cherché par les explorateurs de l'Asie : je veux parler du golfe de Bargylia, que l'on croyait définitivement comblé par quelque accident géologique. Il était important de déterminer, par une expédition nouvelle, le véritable périmètre du golfe d'Iassus et ses subdivisions. Après avoir exploré la côte d'Ionie, nous partîmes du cap Arbora ou Posidium le 18 juillet 1835, avec la goëlette la *Mésange*. La première ville qui se présentait à l'entrée du golfe, l'ancienne Tychiussa, était une forteresse appartenant aux Milésiens. On reconnaît encore la petite crique où le port devait être situé; mais sur l'emplacement de la ville, nous ne

uvage; aucune trace d'habitation cultive ne s'offrait à nos regards. Nous avions déjà doublé plusieurs fois la sonde indiquait que nous étions du fond du golfe; il eût été dangereux de rester de nuit dans ces lieux inconnus. Le capitaine donna l'ordre de virer de bord, et je désespérai de rencontrer les ruines d'Iassus, lorsque le navire, en virant, découvrit une île couronnée de fortifications. L'ensemble des murailles, éclairées d'une blancheur se déploya à nos yeux : c'était Iassus; et nous allâmes jeter l'ancre, à l'est de la ville, où nous trouvâmes un bon foud par six mètres d'eau.

Je ne sais pas les causes de l'abandon de cette ancienne ville; le pays d'alentour est bien arrosé et les plaines voisines seraient propres à recevoir la culture des céréales.

Comme nous étions allés pêcher aux vivres de la *Mésange*, nous fûmes un peu déçus, car il espérait trouver dans une si belle ville un peu de fraîcheur pour l'équipage. Pour cet inconvénient, le capitaine fit faire une grande pêche aux filets; instant les canots furent mis à l'eau; la nuit était venue, on mit les oliviers sauvages qui couvraient le rivage; aucun garde champêtre n'apparut pour dresser procès-verbal. Les habitants des châteaux troublés par le silence de la nuit, comme si ils protestaient contre l'invasion des étrangers. Les canots avaient décrit un long circuit, entraînant avec eux un long filet qu'on appelle *seine*. La résistance devint telle, qu'on sentit que le filet ne fût arrêté dans une roche; l'agitation des eaux fit reconnaître qu'une quantité de poissons, attirés par les débris de l'incendie, étaient venus se rassembler dans la seine. Nous tirâmes plusieurs milliers de dorades, de péronnes, de sardines, de torpilles. La ville conserve encore sa vieille légende.

Les habitants d'Iassus (1) tiraient la majeure partie de leur subsistance du poisson, qui en cet endroit est très-abondant. Le terrain passait, au

contraire, pour stérile et maigre. Strabon raconte une plaisanterie touchant la vente du poisson à Iassus. Je doute que jamais coup de filet des Grecs ait produit une masse de poisson plus considérable. Il est vrai que, depuis plusieurs siècles, le poisson, dans ces parages, est tout à fait à l'abri des poursuites des pêcheurs. Pendant notre séjour à Iassus, les matelots renouvelaient chaque soir des pêches aussi fructueuses; ils amenaient souvent des mollusques aux formes les plus incroyables, aux couleurs les plus brillantes; mais nous n'avions à bord aucun moyen de les conserver. Pendant le jour, la chaleur était intense, à peine pouvait-on toucher les garnitures de cuivre qui se trouvaient sur le pont.

CHAPITRE VI.

LES MURAILLES.

Nous commençâmes par examiner le pourtour des murailles. La ville est assise sur un flot qui est environ deux fois aussi long que large. Le centre est occupé par une colline élevée, au sommet de laquelle est située l'acropole, de sorte que la majeure partie des maisons était bâtie sur un terrain en pente entrecoupé par des terrasses. Les murailles qui entourent toute l'île sont flanquées de tours carrées; elles sont construites en grands blocs de marbre blanc à bossage, de 0^m,70 de hauteur; l'intérieur du mur est rempli par des blocages reliés avec du mortier. Toutes ces murailles sont d'une belle conservation; l'air de la nier empêchant les lichens de croître sur le marbre, elles sont d'une blancheur éclatante. On voit quelques restaurations qui datent du temps des Romains. Dans le moyen âge, les Vénitiens ou les Génois ayant eu des comptoirs dans cette place, on remarque quelques constructions faites avec des débris de monuments anciens.

Toutes les portes sont détruites : il n'existe aujourd'hui qu'une petite poterne qui s'ouvre à la pointe sud de l'île. Contrairement à l'usage des autres villes, j'ai remarqué à Iassus plusieurs grands édifices complètement adossés aux murailles, de sorte qu'on

(1) Strabon, liv. XIV, p. 658.

avait négligé de ménager un ponérium ou chemin de ronde : cela tenait sans doute à la position isolée de la ville. Dans quelques endroits il y a des casemates pour mettre les soldats à couvert des machines. Il ne reste aucune trace des créneaux.

Les tours sont massives jusqu'au tiers de leur hauteur ; on y arrivait par des escaliers extérieurs appliqués contre la muraille. L'épaisseur du mur varie de deux à quatre mètres ; elle est moindre du côté du port. Les quais de la ville sont construits en grands blocs de marbre blanc ; mais les fourrés de broussailles sont tels, qu'on ne peut les parcourir dans toute leur longueur. Aujourd'hui l'île de Lassus est jointe au continent par une langue de terre fort étroite, au milieu de laquelle on voit des constructions qui ont peut-être appartenu à un pont. Cependant l'île fut toujours séparée de la terre ferme par un canal. Elle a, à l'est, la petite anse dans laquelle la *Mésange* a mouillé, et à gauche l'ancien port. Il est formé naturellement par l'île et la terre ferme ; à l'entrée ont été établis deux môles : l'un est aujourd'hui sous l'eau, et celui de l'est est encore complet. Sa longueur est de cent mètres, et à sa pointe s'élève une grosse tour carrée, ouvrage du moyen âge. La passe entre les deux môles est de 50 mètres. Sur la rive du port, du côté de la terre ferme, sont de nombreux tombeaux faisant

de gros quartiers de pierre à bossages. Un bandeau lisse, placé à la hauteur du quatrième gradin, contient l'inscription suivante :

Zopatros fils d'Épistrate, ayant été chorège, et agonothète, et stéphanophore, a dédié à Bacchus et au peuple cette muraille (appelée analemma), les groupes de gradins (en latin *cunei*) et la scène.

Si j'ai bien compris les trois mots techniques de cette inscription, ils m'expliquent la singularité de construction que j'ai signalée plus haut, c'est-à-dire que la partie du mur de soutènement qui porte l'inscription, s'étant écroulée, a été réparée par le magistrat chargé pour l'année de présider aux jeux de la scène.

Les murs de la scène existent encore en partie, mais s'élèvent peu au-dessus du sol. Ils sont faits en petites pierres, et paraissent d'une construction bien plus moderne que le reste de l'édifice. Dans le voisinage de l'orchestre, j'ai aperçu une longue inscription composée de cinq tableaux. Elle est tracée sur un pilastre de marbre, écrite en caractères très-menus. Je la fis dégager des terres et des broussailles qui la couvraient, mais le temps me manqua pour la copier.

Le théâtre est établi sur un terrain très-incliné ; il y avait sur le devant une terrasse bâtie en pierres schisteuses, qui ne me paraît pas d'une construction très-ancienne. On arrivait aux diffé-

riméité du stade se trouvant en-
ous des menueaux de sable, il
impossible d'en avoir la gran-
deur.

Il y a là un amas confus de
rues qui se croisent en tous sens, et
toute la décoration de marbre a
disparu. L'enceinte était occupée par
une forêt de térébinthes et
sauvages, entrelacés avec des
vignes qui formaient comme autant de
pâtes blanches ni la cognée n'avaient
pu sur cette végétation compacte.
Les soldats d'y mettre le feu;
ils ont envoyé chercher à bord
des poutres et des étoupes dont les
flammes ont entouré les pieds de quel-
ques-uns; on réunit des broussailles
et on y mit le feu. L'incendie
se passa de la nuit, et le lende-
main les soldats purent commencer
à fouiller; mais le terrain en-
tre les ruines offrait tant de dif-
ficulté que je fis cesser le travail, les
uns de ces différentes salles
et rien de particulier au point de
l'architecture.

Les édifices carrés, composés cha-
cun de trois salles, étaient reliés par
un rang de portiques, dont nous
avons encore les colonnes placées se-
lon des lignes parallèles. La salle qui
est au nord est complètement conser-
vée; elle n'y manque que sa décoration
murale. Elle est bâtie en petites
pierres de schiste, et d'une construction
soignée; mais cet édifice offre
peu d'intérêt par l'inscription pla-
cée sur sa partie supérieure :

« À l'empereur César Marc
Antoine Auguste, Germanique,
le sénat a dédié les deux exedres
en porphyre, qu'il a fait construire à
souvenir de son fils défunt, parvenu
à l'âge de sept ans ».

Les autres salles étaient les salles où s'as-
sèrent les gens de lettres. L'espace
entre les portiques était la pa-
racluse voisine de l'agora ren-
fermait plusieurs monuments
sacrés, mais presque inaccessi-
bles des broussailles. J'ai re-
trouvé des citernes qui recevaient
l'eau d'un aqueduc dont il reste
quelques arcades. Toutes les
ruines étaient situées dans la par-

tie supérieure de la ville étaient alimen-
tées par des citernes qui n'étaient point
voûtées, mais recouvertes par des dalles
de schiste de plusieurs mètres de lon-
gueur. L'extérieur de la ville du côté
de l'isthme présente une muraille par-
faitement conservée et toute de marbre
blanc. On remarque près d'une tour
une porte avec une corniche de style
grec, sur le jambage de laquelle est
inscrit un décret des habitants d'Iassus.

En dehors des murailles et dans la
plaine se voient les ruines de quelques
édifices qui ont été considérables, mais
qui sont d'une époque de décadence.
Je ne saurais dire précisément quelle
était leur destination. A un kilomètre
de là et dans le fond de la baie, on re-
marque une source extrêmement abon-
dante qui sort du pied d'un rocher
pour se jeter presque immédiatement à
la mer. Près de la source s'élève un
tombeau composé d'un soubassement
surmonté d'un tétrapyle, c'est-à-dire
de quatre arcades supportant une cou-
pole en pendentif. Les premiers voya-
geurs européens qui ont visité ces ruines
avaient cru retrouver en ce lieu le tom-
beau de Mausole.

CHAPITRE VH.

NÉCROPOLE.

Nous avons vu que la côte septen-
trionale du golfe est formée par une
suite non interrompue de collines qui
viennent en se contournant former le
fond de la baie d'Iassus. A partir de
l'entrée du port jusque vers la plaine,
les différentes nations qui ont occupé
ces lieux ont établi leurs nécropoles sur
le penchant de ces coteaux, et les tom-
beaux de toutes les époques et de tous
les styles nous montrent quelle diver-
sité de conception une même pensée
peut engendrer au point de vue de l'art.

Vue à distance, la nécropole d'Ias-
sus paraît une petite ville, tant les tom-
beaux ressemblent à des habitations. Je
n'ai aucune donnée positive pour les
classer par ordre chronologique, les pier-
res schisteuses dont ils sont construits
n'ayant pas permis d'y placer des ins-
criptions. On peut les diviser en trois
époques.

PREMIÈRE ÉPOQUE. — TOMBEAUX
DES LÉLÈGES.

Repoussés d'abord au sud du Méandre par l'invasion ionienne, les Lélèges s'établirent dans la contrée d'Iassus et d'Halicarnasse. Les exploits d'Achille les avaient forcés primitivement de se retirer dans le sud de l'Asie, où ils avaient fondé la ville de Pédasus, et ils occupaient la Carie jusqu'à Mindus et Bargylia; et dans tous ces districts on montrait aux étrangers des tombeaux, des forts et des vestiges d'habitations des Lélèges.

Les sépultures, portant le caractère de la plus haute antiquité, rappellent par leurs formes les monuments celtiques que nous trouvons en France. Ce sont des chambres formées par de longues pierres placées dans l'état où elles se trouvent à la sortie de la carrière, et recouvertes par un plancher du même appareil en pierres plates. Elles sont ordinairement à moitié enfoncées dans le sol. Il y en a de différentes dimensions, destinées à recevoir un ou plusieurs corps. Aucun de ces monuments ne porte de traces d'inscription; toutes les pierres qui les composent sont telles qu'elles sont sorties de la carrière. Ce genre de tombeaux est généralement placé sur la pente orientale de la chaîne de collines, et non loin de la grande muraille dont je parlerai tout à l'heure.

TROISIÈME ÉPOQUE. — TOMBEAUX
ROMAINS.

La troisième classe de monument se compose de chambres sépulcrales voûtées et bâties en pierres schisteuses, réunies par un mortier rougeâtre, et se composant souvent de deux ou trois compartiments assez grands pour avoir servi à l'habitation. Les chambranles des portes et les architraves sont d'un très-fort appareil. Généralement, les cintres des voûtes sont apparents au dehors.

Un de ces tombeaux, situé près du port, est complètement conservé. Il se compose d'une première cour dont la porte est formée de trois énormes pierres; elle donne accès à deux pièces voûtées, et indépendantes l'une de l'autre: dans chacune d'elles sont des compartiments en forme d'alcôve. Un mur de division sépare la grande cour d'une autre plus petite qui donne accès à une troisième pièce voûtée. C'est certainement dans ce tombeau qu'a demeuré Chandler quand il est venu à Iassus. Il était alors décoré de peintures. Je n'y ai trouvé aucune trace d'inscription: mais il semble que le propriétaire ait voulu, après sa mort, conserver les divisions qui existaient dans sa famille, pendant sa vie: la grande salle pour lui, celle d'à côté pour ses serviteurs ou ses affranchis, et la troisième pour sa femme.

elle est défendue de distance en distance par des tours demi-circulaires, chacune d'elles s'ouvre une pénétration qui établissait autant de communications entre l'intérieur et l'extérieur de la muraille qui se prolongeait de vue à travers un pays et dont nous n'avons pu déterminer l'étendue ni la raison d'être. Ces tours sont tournées vers l'extérieur, est donc la partie ouest du terrain qui devait être défendue, or ce terrain n'offre partout qu'une nature aride et primitive où la présence de la mer ne se décèle nulle part. Par conséquent le terrain est couvert de rochers qui servent en pivot, et dans tout ce pays on n'aperçoit pas une seule vallée. Il est donc impossible de savoir pour quel usage a été bâtie cette muraille, puisque jamais elle ne put servir d'enceinte à une ville. Les murs ont six mètres d'épaisseur; la hauteur de chaque assise est de plus d'un mètre. Les tours sont percées de cinq ouvertures étroites et couronnées par des balustrades. Elles sont éloignées les unes des autres d'environ cent mètres. Dans cet espace, le mur forme entre deux tours deux ressauts, dans lesquels se trouvent des poternes qui prennent la forme en enfilade. Dans l'espace de mille mètres, j'ai compté dix poternes, qui sont toutes tournées vers le sud, ce qui prouve qu'il y avait de fréquentes communications entre l'intérieur et l'extérieur de l'enceinte. Dans tout le parcours que j'ai fait, je n'ai vu qu'une seule grande tour placée dans un angle rentrant du côté de la porte sont des ouvertures longues et étroites, destinées à servir d'issue aux eaux. (Fig. 1^{re}.) Les tours sont massives jusqu'à quatre mètres de hauteur, niveau des fondations. La plus grande hauteur actuelle des tours ne dépasse pas dix mètres; les balustrades en partie conservées reposent sur les plates-formes, et enfin les portes donnaient accès dans l'intérieur des tours. Nous n'avions dans tout le pays aucun indigène pour lui demander des renseignements sur le caractère de ce gigantesque ouvrage, qui échappa à tous mes prédécesseurs, et est resté inconnu à la plupart de

ceux qui après moi sont allés à Iassus, malgré toutes les notes et les recommandations que j'ai multipliées pour compléter la connaissance d'un des ouvrages les plus antiques, et certainement des plus curieux que j'aie rencontrés en Orient. Je n'avais pas le loisir de perdre beaucoup de temps pour rechercher par moi-même les points de départ et d'arrivée de cette muraille. Je levai les plans d'une partie, pour faire connaître les dispositions de la poterne (1). Un plan levé à vue fut fait par les officiers, et je l'aurais publié si l'espace ne m'eût manqué; mais il ne m'apprend rien sur la destination de cette fortification, qui paraît antérieure aux migrations helléniques. Je ne doute pas néanmoins que ce ne soient les constructions dont parle Strabon dans le passage que j'ai cité plus haut.

Iassus passe pour avoir été fondée par des colons d'Argos; mais les guerres désastreuses qu'ils eurent à soutenir contre les indigènes diminuèrent tellement leur nombre, qu'ils furent obligés de demander du renfort au fils de Nélée, fondateur de Milet. Iassus fut assiégée par les Lacédémoniens, et plus tard par Philippe, roi de Macédoine, qui s'en empara; mais il ne conserva pas longtemps le pouvoir. Polybe donne à la ville dix stades de circonférence (2). Paul Silentiare, dans sa description de Sainte-Sophie, dit qu'aux environs d'Iassus se trouvaient des carrières de marbre employé dans la décoration, et qui était de couleur rouge. Les environs de la ville produisent, il est vrai, plusieurs sortes de marbre, mais il est généralement blanc; et j'ai à regretter de n'avoir pas pu déterminer le gisement de ces carrières de marbre rouge.

CHAPITRE IX.

BARGYLIA. — CYNDIA. — MYNDUS.

Après un court séjour à Iassus, la *Mésange* appareilla, le 24 juillet 1836, pour compléter l'exploration du golfe. Vainement j'avais cherché de quel côté pouvait se trouver le *Bargyllitèus St-*

(1) Voyez planche 9, fig. 1 et 2.

(2) Polybe, liv. XVI, chap. II.

nus, au fond duquel était la ville de Bargylia. Les cartes ne nous donnaient aucune indication qui pût me le faire soupçonner. D'après Strabon, cette ville devait se trouver sur la côte sud du golfe (1). La ville de Myndus est assez bien déterminée par un cap qui fait partie de la presqu'île nord du golfe de Boudroum, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui Menteschä. Myndus, qui eut une certaine célébrité, est aujourd'hui complètement détruite, et l'on n'est pas tout à fait d'accord sur son assiette réelle. Elle fut fondée en même temps qu'Halicarnasse, par les Trézéniens.

Caryande est bien déterminée par une petite île située en face d'une baie qui formait le port. Ces deux places avaient été déjà reconnues dans les opérations hydrographiques du capitaine Beaufort; mais Bargylia restait à découvrir.

Après avoir quitté le mouillage d'Iassus, nous faisons route vers l'ouest, lorsque nous aperçûmes par tribord du navire une barque grecque sortant de derrière un rocher. Les cartes ne marquaient en cet endroit aucun mouillage, et nous avions peine à expliquer d'où venait cette barque. Ce n'est que plus tard que j'en ai eu l'explication.

Ayant débarqué à Boudroum, je vous le rendrai à Mélasso. Je sortis de la ville par une brèche faite à l'ancien rempart, à l'endroit sans doute où la

dans des conditions analogues; une ville antique est située non loin de salines qu'on appelle dans le pays Touzla; c'est aussi le nom qu'on a donné à la ville antique. Elle se trouve disposée en amphithéâtre avec un quai, où l'on trouve encore des amarres de navires. La plupart des édifices qui subsistent paraissent avoir été destinés au commerce; j'y ai observé les ruines d'une église et un petit théâtre d'une construction médiocre. Bargylia, que sans aucun doute j'avais retrouvée dans ces ruines, était la ville la plus enfoncée dans le golfe. Elle se distinguait par un temple dédié à Diane Cyndiade, et qui jouissait du privilège d'éloigner la pluie (1). Près de Bargylia est le temple de Diane Cyndiade; on croit que toutes les fois qu'il pleut, l'eau tombe tout autour de ce temple sans qu'il en soit mouillé. Le passage de Polybe, qui s'applique uniquement à la statue, semblerait faire croire que le temple était hypæthre. Je ne trouvai rien dans la ville qui pût s'appliquer à cet édifice, mais à une lieue de là, dans la plaine située de l'autre côté des collines, je trouvai, au milieu des broussailles, un édifice de marbre blanc orné de colonnes cannelées, qui paraît avoir été un temple à cella ouverte, comme le temple de Vienne en Dauphiné. Il est ruiné jusqu'à un mètre 50 cent. au-dessus du sol, et fort enterré par les décombres. C'est de l'architecture de l'époque romaine, sans

intité. Depuis ce temps les rélets de cette côte ont été faits par re Anglais *Beacon*, et la carte du e Bargyllia a été publiée par l'a-

CHAPITRE XI.

CNIDE.

trémité orientale du golfe de um présente un cap plus allongé s découpé que tous les autres ntaires de cette côte. Le petit ter- qui le compose, a conservé le pécial de Doride (1), et la pointe avancée portait le nom de cap eum, en mémoire de Triopas. Ce onduisit dans le pays une colonie monienne, et fonda la ville de (2), qui devint métropole de la ération dorienne. Triopas avait ré au dieu Apollon toute la Cher- ; mais en même temps des tem- urent élevés à Neptune et aux es, et des jeux appelés jeux d'A- triopéen ou jeux Doriens, furent és par la confédération dorienne, ée d'abord de six villes, Cnide, alicarnasse, et trois villes rho- s, Lindus, Ialysus et Camirus. association prit le nom d'Hexa- mais depuis l'exclusion d'Halicar- la confédération fut appelée Pen- , c'est-à-dire des cinq villes. Ces blées, imitées de celles de la con- tion ionienne, se tenaient dans la l'île triopéenne.

de était déjà florissante au septième avant notre ère ; elle envoya des es en Italie, en Sicile et dans atique, et fonda la noire Coreyre *Κέρκυρα*, aujourd'hui Mélida (3). ue le satrape Harpagus fit une in- en Carie, les Cnidiens, se sen- ors d'état de résister par la force mes, songèrent à se défendre en nt par un fossé leur presque du ent (4).

longueur du territoire que l'on t couper était de cinq stades,

mais complètement composé de roches. Les Cnidiens, désespérant de résister à leurs ennemis, se rendirent au satrape. La ville de Cnide était située à la pointe la plus orientale du cap, et voi- sine d'une petite île qui fut jointe au continent par des ouvrages, de manière que le canal qui la séparait de la terre ferme se trouva transformé en deux ports, qui furent clos au dehors par des jetées. La majeure partie de la ville était située sur le continent ; dans l'île voi- sine il y avait des constructions nom- breuses de maisons particulières, mais pas d'édifices publics. Strabon s'exprime ainsi en parlant de cette ville (1) : « Vient ensuite Cnide avec ses deux ports, dont l'un, destiné pour les trirèmes, peut être fermé, l'autre avec une darse qui peut contenir une vingtaine de vais- seaux. Devant Cnide est une île d'en- viron sept stades de circuit, élevée en amphithéâtre et jointe à la terre ferme par un môle qui fait de Cnide une double ville, car une partie des Cni- diens habite l'île qui abrite les deux ports. » Il est impossible de donner en si peu de mots une idée plus précise de de la topographie de cette ville, qui se présente encore à l'observateur dans le même état où elle se trouvait à la chute de l'empire romain. Elle n'était pas appa- remment placée dans des conditions telles, que son existence pût se pro- longer après l'établissement du christia- nisme ; son territoire était affreusement nu et rocailleux ; elle ne vivait que de cette existence factice qu'entretenait le culte de Venus, et une fois qu'il fut tombé, rien ne put rappeler dans ses murs le commerce et le mouvement.

Les murailles qui entourent la ville paraissent un ouvrage des plus anciens ; cependant, dans la dernière année de la guerre du Péloponnèse, les Athé- niens s'emparèrent de cette ville sans résistance, parce que, dit Thucydide (2), elle était sans murailles. Mais dans la même année les deux flottes lacédémo- niennes se réunirent à Cnide après avoir battu les Athéniens, et Lacédémone resta maîtresse du pays. Sous le gou- vernement des Perses, les peuples de

1. *Hér.* IV, ch. 28.

2. *Idem*, liv. I, chap. 174.

3. *Pline*, liv. III, chap. 26.

(1) Strabon, liv. XIV, p. 656, XV.

(2) Thucydide, liv. VIII.

la Carie ne souffrirent que médiocrement de la domination étrangère, et nous ne voyons pas dans les ruines de la ville que les gouverneurs perses aient jamais élevé quelque ouvrage particulier dont la destination eût un but religieux ou politique. Tout dans ces ruines est grec ou romain.

A côté du gouvernement monarchique d'Halicarnasse, les Cnidiens conservèrent la démocratie, mais ne mirent aucune opposition aux projets d'Alexandre, et dans la marche de ce conquérant sur Halicarnasse, il n'est pas question des Cnidiens. Lorsque les Romains furent maîtres de ces provinces, Cnide ne tarda pas à sentir les effets de la munificence de Jules César, en considération de la divinité dont César descendait. En effet, le culte de Vénus avait acquis une célébrité qui effaçait celle des autres divinités, et la Vénus cnidienne, chef-d'œuvre de Praxitèle, était un objet d'envie et d'admiration pour tous les princes de l'antiquité (1).

Pline surtout s'étend longuement sur la merveilleuse beauté de cette figure, et dit que de toutes les parties du monde on venait pour l'admirer. Nicomède, roi de Bithynie, proposa aux Cnidiens de leur faire remise de la totalité de leur dette, qui était considérable, s'ils voulaient lui céder cette statue; mais ceux-ci refusèrent en disant qu'ils ne pouvaient pas donner la gloire de leur ville. Il y avait à Cnide des ouvrages d'au-

était porté l'enthousiasme des admirateurs de cette statue :

« Nous nous déterminâmes alors à débarquer à Cnide pour voir la ville, et y admirer le temple de Vénus, célèbre par la statue de cette déesse, chef-d'œuvre de Praxitèle. Nous atteignîmes le rivage sans accident, comme si la déesse elle-même eût guidé notre barque. Pendant que les matelots s'occupaient aux préparatifs ordinaires, je fis le tour de la ville ayant avec moi deux de mes agréables compagnons. Nous nous amusâmes des figures de poterie, bizarres et lascives, dont cette ville, consacrée à Vénus, abonde. Quand nous eûmes visité le portique de Sostrate, et que nous eûmes vu tout ce qu'il y avait d'intéressant, nous nous dirigeâmes vers le temple de Vénus, Chariclès et moi, avec une vive curiosité....

« En approchant de l'enceinte sacrée, les parfums les plus délicieux nous enivrèrent; car au-dedans il n'y a pas de pavé poli, mais l'arée est disposée comme il convient à un sanctuaire de Vénus, et abonde en arbres odoriférants qui parfument l'air de leurs senteurs. Le myrte, qui fleurit sans cesse et se couvre d'une profusion de fruits, honore surtout la déesse; aucun des arbres n'y souffre de la vieillesse; ils sont toujours jeunes, et poussent toujours de nouveaux rejets. Ceux qui ne produisent pas de fruits se distinguent par leur beauté; tels sont le cyprès élancé, le grand platane et le laurier. Le liège

dur et rebelle représente parfaitement la forme délicate de chaque charicès, dans un moment où, s'écrie : « Heureux parmi les élus qui fut enchaîné par toi ; » et tout, le cou tendu autant que possible embrassa la statue à plusieurs reprises. Callicratidès se tenait dans une position humble et silencieuse.

Le temple a une entrée à chaque côté (amphiprostyle) (1), de sorte qu'on peut admirer la déesse de tous côtés. La seconde porte est particulièrement destinée à laisser voir le dos de la statue. Nous tournâmes autour du portique, le gardien de la porte nous avertit, nous fûmes frappés d'un vent subit à la vue du chef. Nous ne pûmes nous empêcher d'insister à plusieurs reprises notre honneur (2).

Le temple de la déesse était situé dans le sillage du port. Il restait autrefois beaucoup de débris de l'édifice ; mais, quelques années, les bâtiments qui viennent dans ces mers ont l'habitude d'enlever des marbres, et il reste aujourd'hui que fort peu pour le rétablir d'une manière sûre certaine.

Le temple était d'ordre corinthien, on dit qu'il aurait été construit à la période romaine. Le passage de l'Asie, dont j'ai cité un extrait, est une description qui ne s'accorde pas parfaitement avec un tel emplacement ; mais ces jardins sacrés dont on mentionne étaient généralement réservés. Nous voyons, dans la vie antérieure, que de son temps la statue existait encore à Gnide. Transférée à Constantinople par Théodose, placée dans le palais qu'on appelait le palais, et fut consumée par un incendie, en 476, avec tout le palais.

En juillet 1835, je quittai la rade avec la goélette la *Mésange*, pour aller rendre au cap (Crio (cap froid) : nom moderne que les Grecs donnent au promontoire Trioparum et au cap de Gnide. Le soir même nous es en vue du cap ; mais ayant

été pris par le calme, on fut obligé d'armer les avirons pour entrer dans le port. Deux grands môles, ouvrages des Grecs, en abritent l'entrée. Celui de droite est en partie détruit ; mais celui de gauche, composé d'un amas de rochers roulés de l'île dans la mer, donne l'idée des puissantes machines dont les anciens faisaient usage dans ce genre de travaux. Le port où nous entrâmes est situé au sud ; c'est le seul où peuvent mouiller les bâtiments d'un fort tonnage : il est petit, mais il a beaucoup de fond ; ce port est encore dans l'état où l'ont laissé les derniers Romains ; tous les revêtements des quais sont presque intacts, et les môles ont résisté aux efforts incessants de la mer qui vient du large. La forme du port est celle d'un trapèze et le petit côté est occupé par l'isthme qui sépare les deux ports. On voit les traces d'un canal qui les joignait l'un à l'autre, et qui pouvait se fermer par une écluse. Le petit port avait la forme d'un hexagone irrégulier ; les quais sont aussi bien conservés que dans le premier ; on remarque à l'entrée une tour circulaire à bossage, qui est un des plus beaux exemples de construction grecque qu'il soit possible de voir. Sur la gauche du petit port sont quelques voûtes en maçonnerie de briques et qui ont servi de remise de galères.

Un certain nombre d'édifices publics, et notamment le temple corinthien, étaient placés sur l'isthme ; mais ce sont les plus détruits, parce qu'ils étaient les plus voisins des bâtiments qui embarquaient des marbres.

Toute la partie gauche des deux ports est occupée par la petite île, formée d'une seule montagne calcaire, et sur laquelle un vaste quartier était bâti. Les rues étaient soutenues par des terrasses construites généralement en appareil pélasgique. Il y a, dans le voisinage du môle, un petit édifice construit également dans le style pélasgique, mais qui offre une particularité que je trouvai plusieurs fois répétée dans ces ruines. La porte est formée par une arcade circulaire extradossée, et tout l'édifice était voûté. On avait toujours regardé le style pélasgique comme caractéristique de la plus haute antiquité ; quelques monuments, que je

Le temple a deux portes, Lucien, etc. XXXVI, 5.

rien. De Amoribus, ch. XI, 18.

Livraison. (ASIE MINEURE.)

noë se rapporte en effet à celui de l'Assyrien, il faut supposer que elle existait déjà au treizième siècle Jésus-Christ. Le culte de Vénus, cette époque reculée, partageait celui de Diane la vénération des asiatiques, acquit à cette ville l'éclat qui a duré jusqu'au renouveau des autels du paganisme.

elle était située dans une plaine au pied du mont Cadmus, et arrosée des sources nombreuses, dont les eaux prennent naissance dans le même de la ville. De magnifiques carrières de marbre blanc fournissaient les matériaux des riches monuments élevés par les contributions aïeuses de la plupart des villes de l'Asie, qui étaient appelées à participer aux jeux et aux panégyriques renouvelaient sans cesse. Le nom de Vénus, de laquelle la maison royale avait la prétention de descendre, ajoutait à la ville d'Aphrodisias la gloire et l'amitié des empereurs; dans une série de plusieurs siècles nous ne connaissons pas de ville qui ait joui d'un destin plus glorieux. Il n'en est point non plus dans l'Asie les monuments d'épigraphie sont conservés jusqu'à nos jours, nombreux et aussi intacts, de sorte que l'on pourrait, sans peine, l'histoire administrative d'Aphrodisias et celle de ses principaux ci-

vis à un temps où la plupart des villes de l'Asie subissaient le joug de

Aphrodisias avait vu consacrer ses terres municipales par un décret impérial, en reconnaissance des services que le peuple lui avait rendus, jusqu'à Jules César.

La plupart des inscriptions qui datent du triumvirat assimilent les habitants d'Aphrodisias et de Plarasa, ce qui fait croire que les habitants de cette dernière ville auraient été réunis à la communauté des Aphrodisiens, au lieu de ne pas perdre leur nom. La ville de Tauropolis paraît avoir eu un destin pareil à celui de Plarasa, nous voyons les Aphrodisiens appartenir à Tauropolis dans quelques inscriptions de la ville; mais toutes ces inscriptions ne sont pas les seules

sous lesquelles la ville d'Aphrodisias fut connue par les anciens. Lorsque la religion chrétienne se répandit dans la province de Carie, le nom d'Aphrodisias, qui rappelait un culte abhorré, fut supprimé définitivement, et remplacé par celui de Tauropolis, qui veut dire Ville de la croix, et qui rappelait celui de Tauropolis que la ville avait déjà porté.

Ce ne fut cependant qu'à la fin du quatrième siècle qu'elle obtint de l'empereur Léon I^{er} le titre de métropole de Carie. Ce fut à peu près vers ce même temps qu'elle fut érigée en évêché, sous le titre de *Ἐπίσκοπος Καρίας*. C'est du mot Carias que les Turcs auront fait le nom de Gheyra, que cette ville porte aujourd'hui.

Le droit d'asile était un des principaux privilèges dont jouissait le temple de Vénus; il était, dans le principe, borné au Temenos ou enceinte sacrée. Mithridate, maître de ces provinces, augmenta l'étendue de l'asile, Marc-Antoine la doubla. Lorsque ce droit fut remis en question sous le règne de Tibère, les députés d'Aphrodisias firent valoir un décret rendu par le dictateur César, qui témoignait des efforts faits par les Aphrodisiens pour soutenir sa cause (1). Ces privilèges furent renouvelés dans la suite comme l'atteste une inscription; mais le nom de l'empereur n'est pas mentionné.

CHAPITRE XII.

LA VILLE, LES MURS

La moderne Aphrodisias conserve encore une enceinte fortifiée, qui paraît construite sur les bases de l'ancienne muraille grecque, mais à une époque plus récente. Vers le troisième ou le quatrième siècle, cette enceinte fut presque entièrement rebâtie, et l'on y entassa, comme matériaux, les innombrables monuments qui portaient les actes du paganisme détruit. Les inscriptions de tout genre furent accumulées comme matériaux, et quoiqu'il y en ait un grand nombre qui soient aujourd'hui appa-

(1) Tacite, *Annal.*, III, 62; Boeckh, 375, vol. II.

rentes sur le parement des murs, nul doute qu'il ne s'en trouve davantage cachées dans les massifs des tours et des remparts.

Le périmètre des murs suit une ligne irrégulière formant un grand nombre d'angles et de sautoirs. Les tours sont en petit nombre, et partout on reconnaît l'emploi de matériaux ayant déjà servi. Dans la partie sud de la ville est une série de bas-reliefs ayant appartenu à un petit temple, et d'une très-bonne exécution.

Les portes elles-mêmes ont subi des transformations considérables; celle du sud se compose d'une accumulation de matériaux curieux et informes. On y observe une frise composée d'avant-corps de taureaux, comme au temple de Balbeck, et des chapiteaux corinthiens dont le module ne concorde nullement avec l'ensemble de la construction.

Les portes de l'est, de l'ouest et du sud sont construites avec des débris de matériaux anciens; celle du sud n'a pas d'inscription; celle de l'ouest, qui paraît avoir été rebâtie avec plus de soin, porte l'inscription suivante.

A la bonne fortune, au salut, à la santé, aux honneurs et à la puissance et à la durée éternelle de nos seigneurs Flavius, Julius Constantine, pieux, vainqueur, auguste, et le très-brillant et excellent César Flavius Quintus Eros Monaxius (1), le très-distingué gouverneur, un des magistrats crétois..., a élevé cette porte, à ses propres dépens, pour la splendide cité des Tauro-noliens.

proviennent tous de monuments plus anciens. L'architrave sur laquelle est tracée l'inscription vient du temple de Vénus.

La baie inférieure est carrée; elle a d'ouverture 2^m,60^c, et de hauteur 2^m,85^c. Elle n'a que ce passage. Au-dessus est une arcade décorée de caissons, qui a de large 1^m,75^c. Tout l'édifice est surmonté d'un fronton qui a été enlevé au péribole du temple.

Les murailles du côté du nord sont moins bien conservées qu'au sud, mais on remarque quelques parties qui datent de l'époque grecque.

CHAPITRE XIII.

LE TEMPLE.

Nous avons souvent remarqué que les villes anciennes où le christianisme s'était établi sous l'influence de la parole des premiers apôtres s'étaient attachées spécialement à la destruction des édifices destinés au culte des dieux de Rome. Les communes ne faisaient en cela que suivre la teneur d'un décret des empereurs, qui ordonnait la destruction de tous les monuments du paganisme. Il est extrêmement rare de trouver en Asie, comme on en voit en Italie et en Sicile, des temples anciens convertis en églises.

Le temple d'Aphrodisias, quoique consacré à une divinité qui inspirait aux chrétiens une dévotion plus forte

s'est trouvé détruit dans la suite des siècles, et le temple de Vénus se trouve aujourd'hui sous l'aspect de niches parallèles, composées chacune de dix-huit colonnes, et distantes de 30^m (1).

Aujourd'hui il y a seize colonnes ena-
a plupart des autres bases sont en place, mais il ne reste pas le moindre débris de la frise ni des frontons qui ont été détruits et employés en maçonnerie byzantine. Aujourd'hui reste la masse demi-circulaire du cycle, et du côté où fut l'entrée les pieds-droits de marbre, qui ont les trois portes de l'église.

On peut retrouver, d'après ces données, le plan primitif du temple de Vénus. Si nous prenons les distances entre les colonnes, nous avons que quatorze entrecolonnements égalent 36^m,41^m. La largeur est donc de 2^m,60^c; et si nous divisons par 2^m,60^c, la distance entre les colonnes, qui sépare les deux lignes de niches, nous trouvons le nombre 13,85, c'est-à-dire que la façade du temple est composée de sept colonnes et d'un demi-colonne. Maintenant nous pouvons dire que dans tout temple périptère le nombre des colonnes de côté est toujours le plus un celui de la façade; nous avons donc dix-sept colonnes de côté; c'est justement le nombre qui est donné. La largeur de la façade est déterminée par l'alignement des colonnes de front; il en résulte que le temple d'Aphrodisias était périptère, c'est-à-dire amphiprostyle, avec des avant-corps d'ordre ionique. Les colonnes ont 10^m,40 de hauteur; elles étaient faites de cinq blocs de marbre et pesaient 100 tonnes.

Le plan de ce monument est d'une simplicité qui permet de le mettre en parallèle avec les plus beaux monuments de l'antiquité, sans en excepter celui de Vénus. Nous ne savons rien sur la fondation. Bien que plusieurs écrivains fassent mention du temple de Vénus, aucun ne parle de son emplacement. Les bases de ces colonnes sont encastrées dans le sol et en offrande par des ci-

toyens qui ont inscrit sur un cartouche leurs noms et le but de leur offrande. Le nom de Philocrasus indique que cette construction est postérieure à la domination romaine :

Eumachus, fils d'Athénagore, fils d'Eumachus, Diogene Philocrasus, et Animias, fils de Denys, mais de la race d'Adrasus, fils de Molon, Olympias, ont dédié cette colonne à la déesse Vénus et au peuple.

Cette inscription est répétée sur trois colonnes seulement.

Vénus, de ses propres revenus, a construit les niches des statues et les petites portes avec leurs ajustements (leurs frontons), qu'elle a fait transposer, élever et peindre en couleur blanche : étant chargés de ce soin Zenon fils de Zenon, Ménandre Apollonius, troisième du nom, Pileus Egeneto, fils d'Altale, Héraclide fils de Pitta, Pélopidès fils d'Eunus, constructeurs des temples.

Cette inscription se rapporte sans doute aux niches destinées à recevoir les statues qui décoraient l'enceinte sacrée.

Le terrain qui environne le temple est couvert de débris d'architecture, tous de marbre blanc, lesquels ont appartenu à une enceinte rectangulaire qui entourait le temple de toutes parts. Elle était décorée de couples de colonnes d'ordre corinthien, portant alternativement des frontons circulaires et triangulaires. Chaque couple est séparé par une niche décorée de pilastres. Il n'y a aucune difficulté pour la restitution, tant les fragments sont nombreux.

Devant la façade du temple il y a un rang de petites colonnes corinthiennes dont je ne m'explique pas la destination, si ce n'est pour former un avant-portique ou une *aula* séparée du grand téménos. Il y a encore, en avant de cet ordre, un rang de tout petits piédestaux auxquels sont attachées des bases de colonnes. Dans cette partie réservée sont, à droite et à gauche de l'entrée, deux grandes vasques de marbre blanc, de 4^m,80 de diamètre, et un peu en avant une statue de lion couché qui semblait garder l'entrée.

Ce téménos, décoré avec une richesse peu commune, diffère de ceux que j'ai déjà décrits en ce qu'il paraît beaucoup plus exclusif, si l'on peut parler ainsi. En effet, il n'a ni portique, ni emplacement pour l'habitation des prêtres;

en un mot, c'est un lieu parfaitement clos et fermé comme pourrait l'être un camp retranché.

CHAPITRE XIV.

LES ÉDIFICES PUBLICS.

Non loin de ce monument s'élève le frontispice d'un édifice corinthien, qui, quoique d'une époque beaucoup plus récente que le temple, paraît avoir été par sa destination rattaché à ce dernier édifice. On peut supposer que c'était le collège des néocores, l'habitation des prêtres, en un mot, le palais dans lequel étaient installés les bureaux de l'administration du temple. Nous avons en effet des preuves sans nombre que ces grands centres religieux de l'Asie (1), indépendamment du service religieux, avaient encore certains droits et privilèges qui participaient de l'administration civile. J'ai déjà fait voir que, dans l'ordonnance et l'administration des mosquées musulmanes, on trouvait de nombreuses analogies avec certains faits relatifs à l'administration des temples de l'antiquité. Le privilège de conserver en dépôt les objets précieux et les trésors des citoyens était particulièrement dévolu aux temples, comme il l'est aujourd'hui aux mosquées. La divinité avait son bien particulier, dont elle usait à sa guise, comme on le voit par les inscriptions conservées dans la

paux fragments sont couchés sur le sol. La frise, sculptée d'une manière assez incorrecte, était ornée de rinceaux et de figures d'enfants.

Le chapiteau est décoré de feuilles d'acanthé, et le fût est cannelé en spirale, genre d'ornement assez rare dans les monuments antiques, et qui cependant a été beaucoup plus usité qu'on ne le croit généralement. Il a été souvent employé dans la décoration des théâtres, on le trouve employé dans des monuments dès l'époque des Antonins. Les colonnes du portique ont de hauteur 6^m,25; le piedestal est à demi enterré; à gauche et à droite du frontispice sont des murs de marbre qui vont se perdre dans des constructions modernes.

Sur la partie gauche du temple, on voit une grande place entourée d'une colonnade ionique, mais qui est aujourd'hui interceptée par des fossés, des murs et des haies. On finit cependant par reconnaître que cette place formait un grand rectangle de plus de 100 mètres de côté. La colonnade, qui subsiste encore, se compose d'environ quarante colonnes, et l'on trouve des groupes de cinq à six colonnes contiguës. Il n'y a derrière aucune apparence de murs ni d'habitations, tout est détruit. L'ordre ionique paraît un ouvrage à peu de chose près contemporain du temple. La frise est ornée de génies qui soutiennent des guirlandes; tout le

er Aristodème, fils d'Artemidore, fils de la gloire et de la patrie. Ayant l'ouvrage terminé, le fils d'Aristodème, fils de la patrie, conformément au testament de son père, qui l'a nourri et élevé.

près du théâtre, des constructions de pierres de taille qui peuvent appartenir à la citadelle; mais on ne voit que des murailles sont si peu élevées, que la conjecture est tout à fait hasardée.

La ville est située dans la partie nord de la ville: la conservation de ce monument ne laisse rien à désirer. Il est si singulièrement que j'ai déjà observé l'*Amphitheatrum cas-* à Rome: c'est de se trouver dans les murailles de la ville, à l'extrémité de quelque sorte partie de la ville. Mais je crois que l'un et l'autre furent primitivement construits dans la ville, et par suite de l'augmentation successive du périmètre, ils furent encastrés de la sorte.

Le théâtre d'Aphrodisias se compose d'un cercle de 227^m.74 de longueur; arrondi à chaque extrémité, et traversé par une grande porte ou vomitoire dans la direction de l'axe. L'arène, à son pourtour, est garnie de deux rangs de gradins, divisés de chaque côté en trente *cunei* ou sections, par de petits escaliers. La superieure forme une galerie qui est large, et était décorée d'un fronton à arcades dont il reste encore quelques fragments. Je n'ai observé aucune tendue de l'arène aucune trace de toit, mais à l'une des extrémités de l'arène paraît avoir formé un petit édifice, dont la construction est celle de la décadence. Je ne m'en suis fait que parce que j'ai trouvé quelques constructions dans deux villes que j'ai mesurées sur les lieux, celui de Perga et celui de Side. Je n'ai vu aux environs aucune construction qui ait pu servir de remises, d'écuries ou de dépendance d'une espèce.

Les sépultures des Aphrodisiens n'offrent aucune particularité qui les fasse distinguer de celles des autres villes de l'Asie. Ce ne sont en général que des sépulcrales et des sarcophages.

Si l'il a existé quelque monument tumulaire important, il a été détruit. Quelques inscriptions mentionnent le genre de tombeau en forme d'autel appelé *BQMOS* qui comportait les constructions de quelque étendue. Un sarcophage portant deux médaillons avec des portraits contient une inscription qui fait connaître que ce tombeau appartient à Adraste Polychronius, fils de Glycon. Le tombeau entier se composait d'un caveau avec plusieurs compartiments. L'inscription contient une défense formelle, à quiconque n'est pas de la famille d'Adraste, d'y ensevelir aucun corps (1).

Les contrevenants sont quelquefois menacés d'une amende qui peut s'élever à plusieurs milliers de drachmes. En voici un exemple :

[Le sarcophage, l'autel funéraire, les caveaux et tout l'entourage sont la propriété d'Ermérotus, ainsi qu'il est attesté par l'arrêt du chréophylax. Dans le sarcophage sont ensevelis le susnommé et Ella Antonia Nire, appelée aussi Talia, sa fille. Nul autre n'aura le droit d'y ensevelir ou d'exhumer les susnommés; dans le cas contraire, qu'il soit déclaré impie, profanateur et violateur de tombeaux. Il payera au tres-vénéré dieu la somme de deux mille cinq cents deniers d'argent, dont le tiers sera donné au dénonciateur.

Ceux qui ont droit aux caveaux placés sous le sarcophage sont : Aurélius Théodote, fils d'Ermérotus, et Auréliana Hédoémis, la mère de Théodote.

Copie de cet acte a été déposée aux archives du chréophylax, sous le stéphanophore Hypsicles, fils de Ménandre.

CHAPITRE XV.

VILLES DE L'INTÉRIEUR DE LA CARIE.

L'intérieur de la Carie comprenait un grand nombre de villes dont la plupart ne sont connues que de nom; Strabon en cite un certain nombre qui doivent leur fondation aux Léléges. La plus célèbre est Pedasus, capitale d'un district qui comprenait huit villes et qui s'étendait jusqu'à Myndus et Barylia (2). Les Pedasiens furent le seul peuple de la Carie qui résista à l'armée d'Harpagus, ils s'étaient retirés dans le mont

(1) Voyez. planche 29, sarcophage de marbre à Aphrodisias.

(2) Strabon, XIII, 611.

Lida, où ils avaient élevé des retranchements; mais ils finirent par être soumis (1). Les Pédasieus ne restèrent pas cependant tranquilles tributaires des Perses, et lorsque Daurisès, gendre de Darius (2), voulut envahir la Carie, ils trouvèrent sur le territoire de Pédasus une résistance inattendue. L'armée perse fut taillée en pièces, et les principaux chefs, parmi lesquels était Daurisès, furent tués. Les Pédasieus rendaient un culte particulier à Minerve; Herodote raconte un prodige qui se manifestait toutes les fois que la ville était menacée de quelque malheur: alors la grande prêtresse du temple voyait son menton se couvrir d'une barbe épaisse; ce phénomène s'était renouvelé trois fois (3).

Syagela, ville lélége, voisine de Pédasus, avait été ainsi nommée parce qu'elle possédait le tombeau de Car; dans la langue des Cariens le mot Soua signifie tombeau, et Gela un roi (4). La position de ces deux villes n'a pas été déterminée; elle doit se trouver dans le territoire qui sépare Halicarnasse de Bargylia au nord-est de Cindye.

Mylasa fut longtemps regardée comme la capitale de la Carie, c'était la patrie de Mausole et le lieu de résidence des dynastes avant qu'ils ne se fussent emparés d'Halicarnasse. Mylase conserva toujours sa suprématie sur les autres villes, comme centre du culte de Jupiter Carius, qui était pratiqué en

D'autres ruines de peu d'importance sont éparées dans la ville moderne; on y remarque une colonne d'ordre corinthien élevée en l'honneur d'Enthydème.

On peut encore observer sur une colline au sud de la ville un monument sépulcral qui jusqu'à ce jour a échappé à la destruction. Il est sans inscription, mais d'après la forme de son entablement on peut être assuré qu'il n'est pas antérieur au second siècle de notre ère. La frise bombée en forme de console caractérise les monuments postérieurs au règne de Titus.

Ce tombeau du genre appelé distoga, à deux étages, se compose d'un soubassement dans lequel est la chambre sépulcrale; il est surmonté d'un aedicule quadrilatère dont chaque face est ornée de deux colonnes à chapiteaux campaniformes à feuilles d'acanthé. Les angles sont formés de quatre pilastres carrés.

Un listel qui règne le long des fûts des colonnes indique que cette partie du tombeau était fermée par une grille (1).

Ce monument offre un certain intérêt en ce sens qu'il paraît être une copie simplifiée du tombeau de Mausole.

Le temple de Jupiter Labrandeus, un des plus vénérés de la Carie, était dans la ville de Labranda, à soixante stades de Mylase. Il était ainsi nommé de la hache à deux tranchants, Labrys en langue carienne, qui avait été transportée de Lydie en Carie et dédiée à ce dieu. Les rois perses, parés de

CHAPITRE XVI.

ILE DE COS.

mine le temple, on y retrouve stigies d'un théâtre et de plusieurs édifices.

Stratonicee, aujourd'hui Eski hissar, fondée par Antiochus Soter, qui donna le nom de sa femme Stratonice, cette ville était, comme Mylasa, de somptueux édifices de marbre qui ne sont plus aujourd'hui que des amas de ruines.

Un monument d'une certaine importance au point de vue épigraphique encore; il est renfermé dans une tour de marbre blanc désignée généralement sous le nom de tombeau de Stratonicee. Cette inscription, qui date de l'époque de Dioclétien, détermine les limites des denrées sur les marchés du pays. Lagina, petite ville sous la juridiction de Stratonicee, était célèbre par son temple d'Hécate ou Trivia qui renouvelait chaque année un grand commerce au peuple. Lagina occupait l'emplacement de la petite ville moderne de

à cent cinquante stades au nord de la dernière ville, et non loin de la source du Meandre se trouvait le district des Meandriens dont la ville principale était Alabande, aujourd'hui Arabanda. On y observe un assez grand nombre d'édifices antiques parmi lesquels il faut citer un théâtre et un portique dépendant d'un grand palais; de Byzance fait dériver le nom de cette ville des mots cariens Ala, che-Banda victoire, en commémoration d'une victoire équestre.

Le territoire de la Carie coupé par de nombreuses chaînes de montagnes ne jouit des mêmes avantages que la contrée voisine l'Ionie; les villes qui s'élèvent sur les ruines de ces anciennes cités sont pauvres et peu peuplées, et le naturel des montagnards jusqu'à ces derniers temps pour être presque indomptable. Au partage de l'empire byzantin la Carie échut à l'empereur byzantin, dont elle prit le nom, et conserva encore sous le gouvernement des Osmanlis.

L'île de Cos, une des Sporades; située à l'entrée du golfe d'Halicarnasse, cette île a fait partie de la Pentapole triopéenne; elle était célèbre par son temple d'Esculape, et par le génie de ses artistes.

L'île, vue du large, paraît montagneuse et aride; mais à mesure qu'on s'en approche, une plaine fertile et couverte des plus beaux jardins se développe aux regards. La ville moderne est située à la pointe nord-est de l'île, et une forteresse, qui paraît encore bien entretenue, défend l'ancien port, aujourd'hui comblé.

L'arrivée des Grecs dans cette île remonte à l'époque des plus anciens établissements doriens sur la côte d'Asie, si même elle n'est pas antérieure à la prise de Troie; car Homère parle de Cos comme d'une ville occupée par les Héraclides. Une partie des Doriens de Mégare ayant quitté cette ville, vinrent en Asie, et fondèrent les villes de Rhodes, de Cos, qui s'appelaient alors Astypalæa, et d'Halicarnasse (1).

Le gouvernement de ces Doriens avait une grande ressemblance avec celui des Ioniens. Ils vivaient sous l'autorité de princes qui jouissaient d'un pouvoir souverain (2). Cette île suivit dans toutes les grandes circonstances la même politique que les Rhodiens. Ces deux îles se ligèrent contre Athènes pour faire reconnaître leur indépendance. A l'arrivée des Romains en Asie, elles s'unirent étroitement avec la république, et cette amitié dura jusqu'à la fin de l'empire.

Plusieurs auteurs attestent que la ville de Cos s'appelait anciennement Astypalæa. Strabon (3) ajoute qu'elle occupait un autre lieu également voisin de la mer. C'est à la suite d'une guerre civile que les habitants d'Astypalæa furent obligés de se transporter près du cap Scandarium, où est la ville actuelle. Elle est distante de 15 milles

(1) Strabon, liv. XIV, p. 653.

(2) Hérodote, liv. VII, ch. 64.

(3) Strabon, liv. XIV, p. 657.

romains d'Halicarnasse (1), et opposée au cap Termerium de Carie.

Lorsque les Lacédémoniens vinrent débarquer à Cos, pendant leur campagne sur les côtes de Carie, ils trouvèrent la ville ruinée par un tremblement de terre des plus violents, et les habitants avaient fui dans la montagne (2).

La ville de Cos, dit Strabon, n'est pas grande; mais elle se distingue par sa nombreuse population, et présente un aspect on ne peut plus agréable à ceux qui viennent du côté de la mer. L'île est fertile en bons vins, et célèbre par les tissus, ouvrage des femmes du pays (3).

Le temple d'Esculape était situé dans le faubourg. Il était célèbre dans toute la Grèce, et rempli des plus riches offrandes. On y voyait l'*Antigonus*, d'Appelle, et la *Vénus anadyomène*, portée à Rome par Auguste, qui accorda en compensation la remise d'un tribut de 100 talents auquel la ville avait été imposée. Mais c'est surtout comme la patrie d'Hippocrate que l'île de Cos est à jamais célèbre. De tous les grands hommes de l'antiquité, c'est peut-être le seul dont le nom soit encore populaire dans son pays natal : le souvenir de cet homme illustre est presque le seul monument qui reste de l'ancienne civilisation de cette île; mais il est profondément gravé dans le cœur de tous les Grecs. Hippocrate est regardé non-seulement comme le bienfaiteur de l'humanité; mais encore comme l'au-

teur de platée à perpétuer cette ingénieuse fable grecque. On aime en effet à se représenter, sous cet ombrage salutaire, Hippocrate entouré de disciples, et préparant ses immortels ouvrages.

Le platane d'Hippocrate occupe le centre d'une place qu'il couvre entièrement de son ombrage. Le tronc a 9^m.80 de circonférence; il est presque elliptique, mais creux. Il s'élève sur un soubassement en maçonnerie qui a été fait dans le dessein de recouvrir les racines, on peut-être parce qu'on a abaissé le sol de la place. Le tronc n'a que 2^m.80 de hauteur; mais, à partir de ce point, il se divise en quatre branches qui s'élancent horizontalement à une distance de dix mètres; leur circonférence est de trois mètres; c'est seulement à leur extrémité que commencent les branches portant le feuillage. Pour soutenir les grosses branches dans leur position horizontale, on a placé de distance en distance des colonnes de marbre, et, depuis ce temps, le bois du platane les a tellement englobées, qu'il fait corps avec le marbre. Une fontaine mauresque rafraîchit la terre, et des centaines de tourelles, vivant constamment dans ce feuillage, animent ce tableau. On ne saurait voir un endroit plus pittoresque.

On voit dans la ville et hors des murs quelques fragments d'architecture, mais aucun monument. J'avais cependant appris qu'à deux lieues de la ville il exis-

ité de la hauteur de la salle est la galerie qui n'a que 11 mètres de largeur ; elle est voûtée en plate-

maison dans laquelle est taillée la voûte qui appartient à la formation de la ville. Les murs sont portés à la ville par des poutres de poterie à fleur de terre ; la voûte est naturelle et de très-bonne construction. Il faut croire qu'elle jouissait, à l'origine, de quelques vertus thérapeutiques ; car on lit près du canal l'inscription :

Monument à tous les dieux Sérapis par Apollonide, qui a été guéri.

La ville actuelle est située exactement au même emplacement de l'ancienne ; elle est bien bâtie et défendue par des murailles en bon état. Les jardins qui l'entourent sont bien entretenus et arrosés par des puits et des noues ; quelques-uns de ces puits sont si profonds qu'ils paraissent remonter à une époque très-ancienne.

La ville est entourée par la mer à l'est, et séparée de la ville par un bras profond. On reconnaît dans la ville la main des chevaliers chrétiens ; les bas-reliefs sont encastrés dans le mur extérieur, et paraissent appartenir à un même monument : des combats d'amazones. Ce sont les chevaliers de Saint-Jérusalem, au commencement du sixième siècle, peu de temps après qu'ils eurent été mis en possession de Rhodes. Dans la partie sud, il y a une lagune qui peut avoir servi de port du temps des Grecs.

La lagune d'où sort la source d'eau forme une sorte d'amphithéâtre tourné vers la ville. L'affluence des pluies dans le même point rend l'ensablement du port, dont les vents forts causent annuellement des dommages.

CHAPITRE XVII.

IX. — ISaurie. — GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

Il est à croire que les aborigènes de l'Isaurie, qui obéirent pendant plusieurs siècles aux royaumes d'Assyrie

et de Perse, ont été complètement envahis par les peuples de sang grec, qui venaient des îles ou du continent s'établir sur les côtes de l'Asie ; car il ne reste aucune trace de leur nom primitif. Les premiers historiens les désignent sous la dénomination purement grecque qu'ils ont conservée, et la plus importante de leurs places, Iconium, portait déjà du temps de Xénophon ce nom, que l'on fait dériver d'une fable grecque. Il est possible de rattacher quelques lambeaux de l'histoire ou de la religion de cette contrée à la période phénicienne ou assyrienne ; mais les Grecs et les Romains, se taisant sur les temps archaïques de ces provinces, et nous les laissent deviner comme le repaire inaccessible de tribus féroces et avides, qui ne connaissaient d'autre loi que le pillage. Les vastes espaces qui séparaient chaque bourg ; les gorges du Taurus, qui offraient une retraite assurée en cas d'attaque, étaient des moyens de défense suffisants contre un pouvoir qui ne devenait actif que lorsque son autorité était mise en question.

Du temps de Strabon, la Lycaonie et l'Isaurie avaient été réunies sous un seul et même gouvernement. Ces deux provinces sont géographiquement constituées de la même manière. Bornées à l'une et l'autre au sud par les montagnes du Taurus, elles se fondent au nord dans la Galatie et la Cappadoce par des plaines sans fin.

La première de ces deux provinces, limitrophe de la préfecture de Tyanitis à l'est, s'étend au nord jusqu'aux frontières de la Galatie, et enveloppe au sud l'Isaurie, dont le territoire propre n'a beaucoup moins d'étendue, mais qui paraît, du temps des empereurs grecs, avoir absorbé une grande partie des provinces voisines.

Le peuple lycaonien n'a pas laissé dans l'histoire une renommée comparable à celle des Isaures. Le pays, dépouillé de végétation, et à peine ondulé par des montagnes de peu de hauteur, n'était pas propre à former un Etat indépendant. La seule occupation possible des Lycaoniens était l'élevage du bétail. Les auteurs anciens recherchent en vain l'origine du nom Lycaonie. Les

uns pensent que ces peuples l'ont pris du fleuve Lycus; d'autres prétendent qu'ils l'ont reçu de l'Arcadien Lycaon, qui conduisit une colonie dans ces contrées (1). Il suffit de constater que déjà, pour les anciens, le nom de Lycaonien, qui est purement grec, se perdait dans la nuit des temps, et qu'il n'existait pas pour eux la moindre tradition qui mentionnât un peuple aborigène ou sémitique, comme dans la Cappadoce. La première mention qui soit faite de la Lycaonie se trouve dans Xénophon (2); mais rien n'est déterminé sur ses frontières, jusqu'au temps des guerres entre les Romains et les rois grecs.

La Lycaonie fut alors incorporée à la province nommée par les Romains *Asie propre*, et dont Ephèse fut la métropole. Le traité signé avec Antiochus, qui cédait au peuple romain toutes les provinces situées en deçà du Taurus, depuis ses versants occidentaux jusqu'au fleuve Halys, y comprenait la Lycaonie, qui fut ensuite cédée à Eumène, par suite de la paix signée avec Prusias, roi de Bithynie. Il reçut, en outre, les deux Phrygies, la Mysie, la Lydie, et la Milyas (3). L'Asie en deçà du Taurus, ayant sa limite déterminée par les crêtes des monts, comprenait naturellement tout le versant septentrional, les Lydiens, les Cariens et les Lycaoniens. Dans ce cas, il est vrai, on ne fait pas mention de l'Isaurie, et Strabon ajoute à la confusion qui

Sanjak de Karaman. Elle a pour principale ville Iconium, place fort ancienne, mais de fondation grecque, et qui, dans l'antiquité, n'a jamais été qu'une forteresse de peu d'importance. Toutes les autres places mentionnées dans la Notice d'Hierocèle ont à peine laissé des vestiges. Ce pays était, à la vérité, le plus dénué de ressources pour tout ce qui touchait au culte des arts, et à la construction des monuments. Les Cappadociens avaient trouvé dans les roches tendres de leurs montagnes un vaste champ à exploiter, et ils avaient imaginé d'établir leurs monuments dans la carrière elle-même. Les Lycaoniens n'avaient pas même cette ressource; les roches de leurs montagnes sont composées de calcaire d'une mauvaise qualité, qu'il est impossible de travailler. L'usage d'élever des constructions en terre et en briques fut certainement usité chez eux; mais il n'acquies une certaine importance, il ne s'éleva au rang d'un art véritable, qu'entre les mains des peuples assyriens, qui avaient étudié sur le sol même de la Perse et de la Babylonie, et qui transportèrent en Asie l'art oriental, tout autre avec ses coupes élancées, ses riches couleurs et ses émaux merveilleux.

Les laines grossières, mais abondantes, des troupeaux étaient pour les Lycaoniens une source de revenu considérable, et composaient même une part notable des biens du roi Amyntas (4).

Asie; ne souffrir, en un mot, l'humiliation que celle des braves, qui se donnaient pour chefs, et assassinaient, pour peu que leur vengeance ou de leur orgueil portât à une trahison. Le sort de ce petit peuple ne manque d'un certain intérêt dramatique; on parcourt les contrées de sa résistance opiniâtre, on se demande que Rome même ait été obligée pour le soumettre.

Les Lycaoniens et les Isaures se distinguent des Cappadociens, en ce qu'ils ne sentent pas attacher aux idées de la même importance que les Perses, qui prouvent, par là, leur indépendance avec les peuples de l'Asie.

Il est peu de villes importantes de Cappadoce qui n'aient à offrir la protection de quelque héros ou moins célèbre. Chez les Lycaoniens et les Isaures, on ne voit pas de châteaux; le pillage, la violence, la vie des uns; l'agriculture, la soumission aux maîtres qu'on leur impose, voilà le type des autres.

La distinction faite des idées religieuses et du caractère pillard des peuples de Cappadoce pourrait faire supposer qu'ils appartiennent à cette race leuco-syrienne qui avait envahi le nord de la Cappadoce. On doit les regarder comme des tribus nomades; ils n'avaient pas de forts, que pour conserver leurs troupeaux de leurs rapines. Ils étaient nomades comme les Arabes, et, comme eux, ils étaient choisis par voie d'échange. Les Isaures ont aussi ces traits de similitude avec les Arabes, qu'ils ne sentent pas de s'adonner à la culture; en cela ils diffèrent de tous les autres, Perses, Médés et Assyriens, qui ont toujours montré pour la mer une aversion profonde; caractère enraciné chez les Arméniens et les Perses modernes. Alliés aux pirates de la mer, les Isaures devinrent le fléau de l'Asie; Rome, à l'apogée de sa puissance, est obligée de leur déclarer la guerre, et leur défaite valut à Publius Servilius un surnom de vainqueur de

l'Asie; saurie une partie de la province de Lycaonie; de son temps, en effet, c'était un parti convenu d'annuler, autant que possible, la province d'Isaurie. Plinius répare cette omission géographique, et mentionne en détail toutes les villes et les châteaux de la contrée : *Cilicia Pamphyliam omnes junxere neglecta gente Isaurica*, etc (1). Il cite les villes d'Isaure, Clibanum et Lalasis, reprochant aussi aux écrivains de son temps de passer sous silence la nation des Homonadiens, qui confinait à la nation isaurique, et qui avait pour capitale Homona, dans l'intérieur des terres.

Strabon (2) fait de l'Isaurie une annexe de la Lycaonie. « A la Lycaonie appartient encore l'Isaurique, située près du Taurus. »

Ces écrivains nous laissent ignorer l'origine du nom d'Isaurie, qui paraît être de souche grecque. Les anciens ont souvent donné aux peuples un nom tiré de leurs habitudes ou de leurs qualités; le nom d'Isaure ne viendrait-il pas de l'habitude que montraient ces montagnards dans le maniement du javelot ? *Isaupa*, javelum (3).

Plinius cite également une peuplade de Lycaonie, qu'il nomme Pelteni, de l'usage, sans doute, adopté par elle de porter un petit bouclier (pelte), contre l'habitude générale chez les peuples du sud de l'Asie, de porter des boucliers très-grands, ainsi que cela nous est attesté par les bas-reliefs. Une figure incrustée dans les murailles de Koniéh, représente peut-être un de ces Pelteni lycaoniens (4). Il tenait en même temps le javelot isaurien. Zozime (5) dit que le peuple des Isaures demeure toujours dans les montagnes escarpées et inaccessibles du Taurus; mais Plinius (6) étend leurs frontières jusqu'à la mer

(1) Plinius, lib. V, chap. 27.

(2) Lib. XII, 568.

(3) Selon M. Kiepert le nom des Isaures est d'origine araméenne, et vient des Ischûri, mot prononcé par les Hébreux Ischôri et par les Grecs Isauri; il signifie : un peuple qui habite les montagnes. Ritter, *Erskunde*, t. IX, 422.

(4) Voyez pl. 5, bas-relief à Koniéh.

(5) Zozime, liv. V, chap. 25.

(6) Plinius, liv. V, chap. 27.

de Cilicie, dans le voisinage d'Anemurium.

Il ne nomme aucun port appartenant à l'Isaurie; c'est, sans doute, ce qui amena ces peuples pillards à faire alliance avec les Ciliciens.

Leur capitale, qui portait le nom d'Isaura, existait antérieurement à l'époque de l'invasion d'Alexandre (1); et déjà ils se signalaient par des actes qui mettaient en évidence leur courage indomptable. La révolte des Pixidiens, réunis aux Isaures, souleva contre ces peuples une réaction terrible de la part des princes grecs. Perdicas et le roi Philippe résolurent de détruire les deux principales villes. Isaura fut investie. Une défense acharnée repoussa l'armée grecque, après deux jours d'assauts inutiles. Mais la place ne recevant aucun secours du dehors, et les combattants voyant à chaque instant diminuer leurs forces et leur nombre, résolurent de s'ensevelir sous les ruines de leur ville. L'incendie ravagea tout, et les Grecs, en entrant dans les murs d'Isaura, ne trouvèrent qu'un monceau de cadavres et de cendres, sous lesquels ils allèrent chercher les trésors que les Isauriens avaient défendus jusqu'au dernier instant. La ville fut abandonnée; mais la nation ne fut point détruite.

Les longs soulèvements que suscita en Asie la lutte entre les Grecs et les Perses permirent aux Isaures de se livrer à leur instinct. Leur alliance avec les Ciliciens augmenta leur puissance,

Cette campagne avait duré trois ans, et le trophée le plus important qu'en rapporta le général romain fut la défaite du peuple isaurien : car la piraterie reparut bientôt, et ne fut complètement anéantie qu'après la campagne de Pompée.

CHAPITRE XVIII.

RÉGION PERÆA.

La région Peræa s'étendait sur la côte sud d'Asie, depuis le cap Cynossema au sud de la presqu'île Triopéenne, jusqu'au mont Cragus de Lycie, elle était ainsi nommée parce qu'elle appartenait aux Rhodiens, elle leur fut enlevée par Philippe de Macédoine, mais les Romains forcèrent ce prince à la restituer à leurs alliés. La petite ville de Loryma dont l'emplacement est inconnu était distante de vingt milles de Rhodes et confinait au territoire des Cauniens.

La chaîne de montagnes qui borde la côte forme un golfe profond qui dans l'antiquité était le centre du commerce des Cariens de Mylasa, des Éphésiens et des Rhodiens; c'est le golfe de Merméridjé ou de Marmarice, dont nous avons tracé les principaux contours (1). Il est divisé en deux parties par une grande île rocheuse. Le port Physcus où avaient lieu les transactions entre les Rhodiens et les Éphésiens est situé à l'est; c'est encore le mouillage de la ville de Mer-

polygonales qui relient les dif-
fipions de rochers. On ne trouve
necointe aucun débris qui ait ap-
à quelque édifice romain, au-
vroueu de sculpture ou d'orne-
ces ruines, en un mot, ont ap-
à un système de défense qui
ndait et la rade et la vallée

Le plateau supérieur est cou-
er une acropole, défendue par
rs carrées. La situation de cet
peut s'accorder avec celle du
sieux bâti sur la montagne du
ion.

ruines de l'ancien château domi-
ste la rade; elles couronnent un
solé défendu à sa base par de
murs bâties en blocs ir-
s, l'acropole est construite en
régées; une tour plus moderne
été sur un versant du mame-
nit dans le moyen âge un poste
à surveiller les montagnards
aient des descentes dans la

sépultures des habitants étaient
se autour du piton, elles con-
ent sarcophages taillés dans le
ne trouve aux alentours au-
sige de théâtre ou de stade,
que ces constructions n'ont pas
ni à une ville mais à une for-

es les montagnes environnantes
imposées de marbres de dif-
couleurs; les brèches variées, le
veiné de rouge et le marbre
briment des couches d'une ex-
ra facile à cause du voisinage
mer. Il n'est pas douteux que
es matières n'aient été employées

Romains, et le voisinage de
ments explique la profusion de
ents de marbre que l'on ren-
lans des villes maritimes où les
s de ce genre font complètement

us, une des villes les plus ancien-
res parages, passait pour être
par un peuple différent des Cau-
uoï qu'il se dise aussi originaire
. Hérodote le regardait comme
e des indigènes de la Cherso-
l s'était fondu avec les Cariens.
pouvait dire cependant lequel
x peuples avait adopté le lan-

gage de l'autre (1); les usages des Cau-
niens différaient de ceux des Cariens;
ils avaient rejeté le culte des dieux
étrangers, et adoraient des divinités lo-
cales. Caunus était une ville maritime
et les flottes grecques trouvèrent sou-
vent un refuge dans son port. Le terri-
toire, malgré sa fertilité, passait pour
très-malsain, et l'insalubrité de l'air se
manifestait sur le visage même des ha-
bitants (2); la rivière Calbis, qui coule
dans le voisinage, formait des marais pes-
tifiants. Les ruines de Caunus avaient
été reconnues au village de Dalian par
plusieurs navigateurs; mais c'est à
M. Hoskyn que l'on doit la découverte
d'une inscription qui contient le nom
de la ville et qui lève toute incertitude.

Il est probable que l'ancienne ville
était beaucoup plus rapprochée de la
mer que celle d'aujourd'hui, mais les
alluvions du Dolaman tchai ont changé
la forme du terrain.

Le port est en forme de croissant; il
était défendu des vents d'ouest par de
hauts rochers. Les ruines de Caunus
sont sur la rive gauche du fleuve; on
peut suivre la ligne des murailles dans
tout leur parcours depuis le port jus-
qu'à l'acropole. Le théâtre est situé à
mi-côte de la montagne de l'acropole.
Le proscenium est détruit; mais on
compte encore environ trente rangs de
gradins divisés en deux précinctions.
Pres du théâtre est un grand édifice
quadrangulaire avec des fenêtres; une
croix tracée sur la porte indique une
destination religieuse. L'enceinte de la
ville contient un certain nombre d'edi-
fices antiques, des temples, un bain, un
aqueduc, qui sont tous des ouvrages ro-
mains. Les tombeaux des Cauniens
sont de deux sortes; les uns sont tail-
lés dans le roc formant des chambres
avec des banquettes et très-peu décorés
à l'extérieur, les autres sont des sarco-
phages dans le style romain.

Le port communique avec la petite
baie de Kougez, où nous avons mouillé
avec la *Mésange*. On ne reconnaît au-
cun ouvrage de défense antique; cepen-
dant il était disposé de manière à pou-
voir être fermé avec une chaîne.

(1) Hérodote, I, 172.

(2) Strabon, XIV, 631.

Le village moderne de Dalian se compose de sept ou huit maisons appartenant à des pêcheurs qui rentrent leurs barques dans la rivière. Il y a une route qui franchit la montagne et qui conduit à Mogla, l'ancienne Alinda.

La baie de Karagatch est l'ancien port Panormus, et la petite île qui se montre à l'embouchure du Dolaman tchai est la Rhodussa de Pline.

CHAPITRE XIX.

ROYAUME D'AMYN-TAS.

Afin de soumettre ce pays à une autorité régulière, les Romains, qui venaient de constituer le royaume de Cappadoce, jetèrent les yeux sur Amyntas, qui avait été secrétaire de Déjolare. Il fut établi prince de Galatie par Marc Antoine. C'est, sans doute, cet Amyntas, fils de Gæsatodiasès, qui est mentionné dans l'inscription de la dédicace du temple d'Ancyre. Marc Antoine annexa à cette principauté une portion de la Lycaonie et de l'Isaurie, et donna au chef le titre de dynaste, que portèrent les princes asiatiques tributaires. Bientôt après, Amyntas reçut le titre de roi (1), et, ayant passé du parti d'Antoine à celui de César, le nouveau dictateur, non-seulement confirma Amyntas dans les possessions qu'il avait reçues d'Antoine, mais encore lui donna une partie de

Derbé et de Laranda (1). Les Romains lui avaient cédé les deux bourgs du nom d'Isaura. Il en détruisit un, et commença la construction d'une ville nouvelle du même nom. Ces travaux n'arrêtaient pas Amyntas dans ses projets de conquête. Sous prétexte de protéger les petits États limitrophes, Amyntas déclara la guerre aux Clites, nation cilicienne qui habitait le Taurus (2). C'est là même qui, plus tard, se révoltèrent contre Archélaüs, lorsqu'il voulut les soumettre à un recensement comme les citoyens romains. Amyntas s'empara de Cremna, château fort situé dans les montagnes, à une journée de chemin d'Apamée Cibotos, Dinaire, et au nord de Selgè; de là il battit les Homonadiens, tua leur roi, et ravagea tous leurs repaires; mais il périt lui-même, attiré dans une embuscade par la femme du roi des Homonadiens.

Telle fut la fin d'un État créé par la volonté du peuple romain, mais qui n'offrait aucune condition de durée. Formé par des provinces qui avaient des habitudes peu compatibles entre elles, il était impossible de faire naître l'uniformité de principes et de mœurs, nécessaire dans une principauté qui n'a pas plus de soixante lieues dans sa plus grande dimension. Le royaume d'Amyntas se composait de la Galatie, d'une portion de la Pamphylie, de la Lycaonie, de l'Isaurie et de toute la Cilicie Trachée.

Ce royaume avait duré onze ans; il

qui gouverna tout le pays après autrefois au roi Amyntas (1). Les habitants de Pamphylie qui avaient après ce prince recouvrèrent leur ancien état de choses n'avaient pas le caractère indomptable des Isaures. Leur capitale, Sinope, n'était plus propre à leur offrir l'abri des atteintes des gouverneurs romains; mais les cavernes et les rochers perchés sur les rochers avaient encore quelques retraites où ils n'étaient-ils soumis aux lois que de nom.

CHAPITRE XX.

VILLES DES ISAURES.

Le règne de Gallien, Trébellien, s'empara de l'autorité, et se fit décerner le titre d'empereur; attaqué par les généraux, il se retira dans les montagnes, et sut s'y maintenir pendant quelque temps. Cerné par les troupes, il fut pris et tué; mais les habitants n'en continuèrent pas moins leurs courses. Ils sortaient de leurs retraites pour piller les villes sans dévaster les caravanes, et renchérir de butin. Rien ne mettait un terme à leurs pirateries, que le gouvernement d'Asie se trouvait ébranlé par un événement de règne ou par quelque révolte, on les voyait reparaitre plus nombreux que jamais.

L'empereur Probus ayant pacifié l'Asie, marcha contre les Perses; mais il fut arrêté dans son passage du sud par quelques partis des Isaures. L'empereur, ne voulant pas laisser sur ses derrières une peuplade hostile, résolut d'exterminer. La ville de Cremna, qui avait été assiégée et prise par Ariarathes, fut depuis longtemps rebelle à l'état de défense. Elle était anciennement commandée par un chef du nom de Lydius, qui s'y était formé avec une armée résolue. L'empereur songea à investir la place. Les Isaures ménageaient des correspondances

avec le dehors, et pendant longtemps le siège ne fit aucun progrès. Les provisions entraient dans la place par une issue secrète. Lorsque cette ressource eut été retirée aux assiégés, la défense devint de plus en plus difficile; mais les moyens féroces qu'employait Lydius lui permettaient de compter encore sur un secours du dehors. Lorsque la détresse augmenta, les femmes, les vieillards et toutes les bouches inutiles furent impitoyablement livrés aux Romains, ou précipités du haut des rochers qui entouraient Cremna, le dessein de Lydius étant de s'enfermer sous les ruines de la place. Mais un archer habile, qui avait été cruellement traité par le chef barbare, parvint à gagner le camp des Romains. Instruit des mouvements de Lydius, qui venait observer les ennemis par une fenêtre du rempart, l'archer l'attendit avec patience, et le tua d'un coup de flèche.

Les barbares, sans chef, ne soutinrent pas longtemps le siège. Malgré les avis que leur avait donnés Lydius en mourant, ils se rendirent aux Romains (1). La place ne fut point démolie, et les vainqueurs y établirent une garnison. Par les ordres de l'empereur, les Isaures qui habitaient la montagne furent traqués et dispersés; mais on ne parvint pas à les anéantir; et, sous Constantin, ils exerçaient encore leurs déprédations (2). Enfin, nous retrouvons le nom des Isaures mêlé aux derniers jours de Rome. La porte Asinaria confiée à leur garde fut ouverte aux soldats d'Attila, qui se précipitèrent dans la ville, et commencèrent le pillage. Ceci porte à croire que les Romains n'eurent d'autre moyen de pacifier le pays que d'incorporer les Isaures dans les troupes de l'empire.

L'étendue de l'Isaurie varia singulièrement pendant toute la période antienne; mais on ne saurait reconnaître comme appartenant à cette province les vingt-quatre villes citées par Hiéroclès, et qui faisaient partie de la Cilicie. Les villes appartenant à l'Isaurie proprement dite sont au nombre de six, et non pas de vingt-quatre : Isaura, la capitale;

(1) Vopiscus, c. VII.

(2) Ammien Marcellin, XIV.

Cremna, la place forte du Taurus; Selgé et Sagalassus, qui sont aussi dans les montagnes, sur les frontières de la Pisidie, et Lystra; enfin, Derbé, Laranda, Séleucie, Celendera, et toutes les autres villes maritimes citées par Hiéroclès appartiennent à la Cilicie.

La circonscription indiquée par Ammien Marcellin est à peu près la même que celle de Hiéroclès. L'Isaurie, dit-il, est remarquable par la richesse de sa végétation. Elle est traversée par le fleuve Calycadnus, et indépendamment de plusieurs autres villes, elle en a deux qui sont très-remarquables : Séleucie, fondée par le roi Séleucus, et Claudio-polis. L'empereur Claude y établit une colonie. Ses rébellions fréquentes ont attiré sur l'Isaurie de justes vengeances; de sorte que cette province ne peut montrer que des vestiges, assez nombreux, il est vrai, de son ancienne splendeur (1).

Justinien fit commander la province par un préteur, qui avait également autorité sur la Pisidie.

Le costume habituel des Isaures était une chlamyde bordée de rouge. Nous ne connaissons aucun bas-relief qui nous retrace le caractère physique de cette peuplade. On voit, par la multitude d'inscriptions relatives au gouvernement proconsulaire, que les circonscriptions variaient presque à chaque élection. Banduri cite comme ayant été trouvée à Smyrne une inscription qui range sous la juridiction du même

quelques centaines de mètres au-dessus du niveau de la plaine. Mais ce sont des lieux particulièrement froids, à cause de leur hauteur absolue, qui atteint plus de dix-huit cents mètres au-dessus de la mer. La montagne appelée Kara dagh, et qui n'est pas nommée dans les auteurs anciens, surpasse seule cette hauteur; mais c'est un volcan isolé.

Les ruines byzantines que l'on observe dans la montagne du Kara dagh, au nord de Caraman, ont été longtemps considérées comme occupant l'emplacement de l'ancienne Derbé, la forteresse d'Antipater; mais pour la concordance des deux positions, il faudrait retrouver dans le voisinage un lac qui n'existe pas. Strabon dit, en effet : Derbé, forteresse et lac d'Isaurie. Ces conditions se retrouvent dans le village de Divley situé dans une des vallées transversales du Taurus, au sud-ouest d'Érégli. Elle est arrosée par une petite rivière qui sort du lac de Ak gheul; les flancs de la vallée conservent encore quelques unes des grottes mentionnées par Strabon (1). On remarque à Divley les murailles d'un vieux château et une église byzantine encore bien conservée et dont l'intérieur est orné de peintures; la position de ce village, à la naissance d'une vallée, en fait un point stratégique dont l'importance ne peut être méconnue et pouvait convenir à la forteresse d'Antipater; ce prince possédait aussi Laranda : le pays était donc couvert par deux places qui défendaient les passages du Taurus. La ressemblance

se trouve au point de réunion de toute la plaine; il y a au de la ville un étang qui exhale des miasmes délétères. Cette ville, qui, par tradition acceptée par les géographes, occupe l'emplacement de Laranda, trouvée en butte à la vengeance de Philippe et de Perdicas, à cause du meurtre commis par les Larandéens sur la personne de Balacris, fut attaquée et prise après une vive résistance; tous les habitants furent passés au fil de l'épée, et le reste de la population dispersée. La ville ruinée de fond en comble fut rebâtie dans la suite et est citée par les auteurs antiques à l'époque byzantine.

Après la chute des sultans d'Iconium, la ville de Laranda resta au pouvoir des Karaman, qui donna son nom à la province Karamanie, et fut le berceau de la dynastie des Karamanides, qui dura jusqu'en 1394. Un descendant de cette famille fit, en 1386, une invasion dans les États du sultan Mousa, son beau-père, qui le vainquit et lui pardonna; une seconde invasion faite sous le règne de Bayazid Ier fut plus de succès, mais Karaman fut dépossédé; enfin, en 1464, la ville fut incorporée à l'empire ottoman par Mahomet II.

Le Karadagh, la montagne noire, à l'ouest au nord de Caraman est couverte par un ensemble de ruines antiques dans le pays sous le nom de Karadagh : ce sont de nombreux vestiges du moyen âge aujourd'hui en ruines, et dont l'architecture ne porte le cachet d'aucune civilisation déterminée.

Le Karadagh est un ancien volcan dont les laves trachytiques sont de couleur rougeâtre : c'est de là que les Turcs ont donné le nom qu'elle porte aujourd'hui. Le village turc nommé Karadagh, voisin de Caraman, est porté sur les cartes grecques avec cette légende : Karadagh ou Lystra, ou saint Paul a été baptisé, ce qui prouve que saint Paul regardait Kilystra comme la ville où saint Paul a été baptisé.

A l'ouest de Caraman s'étend le pays montagneux de l'Issurie dont la capitale Issaura fut longtemps ignorée. Les limites occidentales de l'Issurie sont formées par une chaîne de montagnes calcaires, qui va se rattacher au Taurus; elle sépare le bassin du lac d'Egdir du bassin des deux lacs de Beycheri et Sidi cheri; le dernier est alimenté par les eaux de l'autre lac, et la rivière d'écoulement se dirige vers la plaine de Konieh.

La ville de Beycheri est située sur la rivière qui joint les deux lacs, elle est la résidence du mutzellig ou gouverneur du district. Un tombeau musulman, un medrecé et quelques mosquées à minarets sont les seuls monuments qui attirent l'attention. Ces deux petites villes, doivent leur fondation aux émirs seldjoukides sous le règne de Ala Eddyn. Le lac Beycheri représente l'ancien lac Troglitis, et le lac de Sidi cheri le lac Caralitis; on retrouve ce nom dans le petit bourg de Kereli aujourd'hui presque abandonné; il est situé à trente six kilomètres au nord de Beycheri.

A vingt-quatre kilomètres de cette dernière ville, sur la route d'Ilgoun et au village d'Efflatoun, M. Hamilton a observé un monument archaïque qui mérite d'être remarqué. Du pied d'un rocher calcaire sortent plusieurs sources qui se réunissent dans un bassin. Au milieu de l'enceinte des rochers s'élève une stèle d'une grande dimension sur laquelle sont sculptées, dans divers compartiments, des figures dans le style assyrien ou mède; la stèle a une hauteur d'environ trois mètres. Ce monument paraît avoir quelque analogie avec l'enceinte sacrée de Boghaz keui; des dessins précis pourront seuls mettre à même de déterminer à quelle époque remonte l'exécution de ce monument, qui depuis 1836 n'a pas encore été dessiné (1).

(1) Voy. *Asie-Mineure*, t. II, p. 139, Karl Ritter, *Erdokunde*, t. IX, 455.

CHAPITRE XXI.

ISAURA. — ZENGHIBAR.

L'antique Isaura, démolie et rebâtie par Amyntas sous le nom d'Isaura nova, est située près du village de Zenghibar.

Les ruines s'élèvent sur une colline qui s'étend dans la direction du nord-nord-ouest au sud-sud-est, ayant au nord la plaine de Konieh, au sud le Taurus, à l'est les montagnes de Karadagh et d'Aladagh, et à l'ouest celles qui encaissent le lac de Sidi chéri. Une nécropole, couverte de sépultures de genres variés, précède l'entrée de la ville au sud-sud-est. Les tombeaux du genre *bomos* sont élevés sur quelques marches taillées dans le roc vif. On remarque des hexèdres destinés aux repas funèbres, genre de monuments assez répandus en Lycie. Les pierres qui ont appartenu à ces tombeaux, détruits pour la plupart, sont ornées de griffes de lion, de médaillons et de fleurs. D'autres ruines, situées en dehors de la ville, entourent une magnifique source, dont les eaux limpides font le tour de la ville, et coulent vers le village; elle a reçu le nom de Bal bounar, la Source de miel. La nécropole s'étend aussi vers le sud, et l'on distingue plusieurs sarcophages dans leur position primitive, mais les couvercles sont jetés brisés à côté.

La croix sculptée sur quelques-uns de

boutisse. Du côté du sud-ouest, où la pente est moins rapide, les tours sont très-multipliées. La porte principale du côté du sud est défendue par deux tours, bâties dans le même style que le rempart. L'arcade formant la porte est supportée sur des pieds-droits en marbre. On a sculpté des boucliers sur l'imposte près de la tour à gauche de l'entrée.

De là on peut suivre plusieurs pentes, qui s'étendent dans différentes directions; celle de droite conduit aux carrières et à l'acropole. En se dirigeant à gauche, à cent mètres de la porte, on aperçoit le soubassement d'un temple bâti dans le même style que les autres édifices, et élevé sur une éminence de rochers dont l'étendue est de quarante-trois mètres sur vingt-six. On reconnaît là une de ces terrasses sacrées, comme celles d'Aizani ou de Perga, qui supportaient le principal temple de la ville.

Une rue bordée d'un portique de colonnes conduisait de la porte principale à l'Agora, située vers le centre de la ville; le terrain voisin est couvert de débris de toute espèce de maisons et d'édifices. On y distingue les débris d'un canal qui paraît avoir communiqué au *caldarium* d'un bain. Une inscription indique la construction d'un portique avec des boutiques et une partie voûtée. Cette disposition, dont on pourrait retrouver les principaux traits en faisant dégager le terrain, était

de la ville. Une tour plus haute que les autres paraît avoir servi à la cohorte des gardes; du haut de cet édifice la vue s'étend sur toute la contrée voisine et domine la plaine de Konieh dont on aperçoit les minarets dans le lointain.

CHAPITRE XXII.

ICONIUM — KONIEH.

Le versant des plateaux qui s'appuient sur le contre-fort septentrional des montagnes de l'Isaurie est dirigé vers la grande plaine de Konieh, dont la disposition en bassin sans issue n'offre aucun écoulement aux eaux hivernales. En reprenant la route de Cassaba, et se dirigeant vers Ismil, on traverse plusieurs ruisseaux dont le plus considérable porte, le nom de Perchembeh sou (1). La plupart de ces petits torrents sont à sec pendant l'été; mais, à l'époque de la fonte des neiges, ils roulent un volume d'eau considérable, qui se réunit au fond de la plaine, et forme un lac que tous les voyageurs désignent sous le nom de lac de Konieh, mais dont l'étendue, selon eux, varie, depuis une lagune de peu d'importance, jusqu'à un lac de plusieurs lieues carrées de surface.

C'est qu'en effet, selon la saison, la plaine de Konieh est complètement inondée, ou seulement humectée par un petit marais où un troupeau de buffles trouve à peine l'espace suffisant pour se vautrer.

Les bourgs d'Ismil et de Schoumra, entourés de grands arbres, ont conservé quelques habitants fixes; mais toute la plaine ne présente au loin qu'une prairie sans fin, où le mirage manifeste ses phénomènes trompeurs.

On comprend que, dans cette vaste étendue de pays, les anciens aient choisi, pour y établir une ville, le seul point où s'élèvent des collines qui donnent naissance à quelques sources. Elles forment un ruisseau qui va se perdre dans les steppes, et qui coule à proximité de la ville. On pouvait, en cas de siège, s'en servir pour remplir les fossés.

Le nom d'Iconium, qui s'est conservé presque sans altération, remonte aux temps fabuleux de la fondation de cette

ville. Les Grecs racontent que Persée, étant venu en Lycaonie, suspendit à une colonne la tête de Méduse; le bourg fut appelé dans la suite la *ville de l'Image*. Il acquit bientôt une étendue considérable, et devint célèbre plus tard par le passage des Dix Mille (1). Strabon (2) en fait mention comme d'une ville petite, mais bien habitée, située dans une contrée fertile, au nord de la Lycaonie, elle devint sous Tibère la propriété de Polémon (3).

Les titres honorifiques de l'ancienne Iconium sont relatés dans l'inscription suivante encastrée dans la muraille du château :

Les habitants de la ville claudienne d'Iconium ont honoré Lucius Pupius, fils de Lucius Sabatinus Présens, chiliarque commandant la cavalerie de l'alle vicentine, commissaire impérial pour les quais du Tibre, proconsul de Tibère Claude César Auguste Germanicus, et de Claude Néron César Auguste, dans la province de Galatie; leur bienfaiteur et restaurateur de leur ville.

Sous Trajan, la ville d'Iconium avait acquis une grande importance; elle était, en effet, la résidence d'une multitude de Juifs et de Grecs: aussi, lorsque saint Paul vint répandre le christianisme dans la Cappadoce, il s'arrêta à Iconium, où il prêcha les Gentils. Les Actes des apôtres (4) nous apprennent que saint Paul et Barnabé, chassés par un soulèvement des Juifs de la ville d'Antioche de Pisidie, se retirèrent à Iconium. Là, ils prêchèrent dans la synagogue, et s'exprimèrent dans le langage du pays. Ce passage prouve que la langue indigène n'avait pas été complètement remplacée par la langue grecque. Obligés de se retirer, ils continuèrent leur mission dans les autres villes de la Lycaonie. Ces faits, importants pour l'histoire de la primitive Église, attirèrent bientôt dans les murs d'Iconium un grand nombre de néophytes. Érigée en patriarcat, elle commandait aux quatorze principales villes de la Lycaonie. Néanmoins on trouve peu de monuments de cette époque glorieuse pour l'Église chrétienne, et la ville actuelle n'appelle l'attention de l'anti-

(1) *Cyrop.*, liv. I.

(2) *XII*, 566.

(3) *Plin.*, liv. V, chap. 37.

(4) *XIV*, 1.

(1) L'eau du jeudi.

quaire que par les mosquées élevées sous le règne du sultan Ala-Eddyn dans le douzième siècle.

Depuis l'établissement de la dynastie ottomane, on vit successivement décroître la richesse et le luxe des édifices de Konieh. Le sultan Sélim I^{er} y fit élever une mosquée avec un couvent, où il installa le cheik des derviches Mélveléwi ou tourneurs, lequel commande à tous les couvents ou *Téké* de l'empire ottoman; c'est lui qui a le privilège de ceindre aux sultans le sabre d'Osman, et de leur donner ainsi l'investiture.

Quant à la ville elle-même, réduite au rang de simple chef-lieu de pachalick, elle a été peu à peu oubliée des historiens, et l'on ne cite pas un fait mémorable qui lui soit particulier, dans toute la période qui s'est écoulée depuis le règne de Soliman le Grand jusqu'à nos jours. L'établissement de l'autorité musulmane ne parvint pas à détruire complètement le christianisme; cette ville fut de tout temps la résidence d'un archevêque grec; les chrétiens et les Arméniens y sont encore nombreux.

Les murailles bâties par Ala-Eddyn sont encore conservées dans leur intégrité; elles sont défendues par cent huit tours carrées, éloignées l'une de l'autre de quarante pas, et défendues par un fossé qui est comblé dans une partie du pourtour de la ville. Chaque tour a dix mètres environ de front, sur

ont été soigneusement encadrés dans les murailles; on remarque dans une des tours du sud un magnifique sarcophage, qui a fait l'admiration de plus d'un voyageur européen. La face est divisée en huit compartiments en forme d'arcades, et représente l'épisode d'Achille à Seyros.

Le plan de la ville est un rectangle, dont les angles sont arrondis. La face sud est défendue par un petit château que l'on appelle *Inch-Kalé* (le château intérieur); il forme, en effet, dans l'intérieur de la ville, une enceinte particulière, défendue par huit tours ou donjons. Il est habité aujourd'hui par quelques familles auxquelles la garde en est confiée. Le faucon, symbole des sultans Seldjoukides est sculpté au-dessus de la grande porte, cet emblème fut ensuite empreint sur les médailles des sultans Orthokides.

Il est difficile de dire quel était le but des anciens, en fabriquant cette innombrable quantité de figures de lions de marbre que l'on retrouve encore dans presque toutes les villes de la Galatie, de la Phrygie et de la Cappadoce. A Konieh, on en compte encore plus de vingt; elles ont été pour la plupart encastées dans quelques murailles. Du côté de l'occident, trois statues colossales de lions surmontent des consoles qui sont ajustées dans une des tours. L'une d'elles est d'un travail tellement barbare, qu'on serait tenté de la regarder

pauvres familles d'Arméniens et de Grecs : encore ces derniers ont-ils leurs maisons de campagne dans un bourg distant de deux lieues, et appelé Zillé.

Konieh, se trouvant sur la ligne des caravanes qui vont de la Mésopotamie à Smyrne, devrait offrir un assez grand commerce de transit ; mais les caravansérails bâtis par le sultan Mourad s'écroulent, comme tout le reste, et le pays ne fabriquant rien, ne peut manquer de tomber de jour en jour dans une misère plus profonde.

Le milieu de la ville est occupé par une colline, sur laquelle s'élevait autrefois le brillant palais des princes d'Ico-nium (1). Pendant longtemps les Turcs

en ont fait une carrière, où ils allaient chercher les matériaux de toute espèce pour réparer les casernes et les habitations des pachas. Ce qui reste aujourd'hui peut cependant laisser apercevoir quelques traces de l'art qui a présidé à sa décoration.

La colline est entourée par un mur de briques, et la porte s'ouvre du côté du sud. A droite et à gauche, à une hauteur de sept ou huit mètres au-dessus du sol, se prolonge une grande galerie, dont les arcades sont soutenues par des colonnes de marbre accomplies.

Les décombres que l'on trouve en entrant étaient sans doute les casernes, les cuisines et les habitations des serviteurs ; à gauche on voit encore une chapelle couverte d'un toit conique, dans le genre de l'architecture de Césarée.

(1) Voy. pl. 32. Ruines d'un palais des sultans Seldjoukides à Konieh.

LIVRE X.

LYCIE. — PAMPHYLIE. — CILICIE.

CHAPITRE PREMIER.

LYCIE.

L'histoire de Lycie commence avec celle du monde grec. Nous avons vu les Lyciens alliés aux Troyens dès les premiers temps de la civilisation asiatique (1). Nous allons retrouver en Lycie les mêmes noms de héros, de fleuves et de villes; Thèbes et Lyrnessus ont existé en Lycie comme en Troade. Tlos ou Tros fonde une ville de son nom et les eaux jaunes du Xanthus arrosent les plaines de la Lycie comme l'autre Xanthe les campagnes d'Ilion. Sarpédon, Pandarus, Bellérophon, les héros honorés des Lyciens, ont combattu dans les armées de Priam; c'est le sang des Lélèges, des Crétois et des Cariens qui coule dans leurs veines, aucun historien ne mentionne en Lycie un peuple aborigène antérieur à ces peuples. Les Phéniciens pénétrant dans l'intérieur de la Lycie y introduisent une population qui garde son type particulier et sa langue nationale, ce sont les Solymes, le seul peuple de l'occident que

dans le mouvement des antiques populations de ces côtes, si l'on ne cherche le point de départ dans les relations qui se sont établies entre la Crète et le continent, et les historiens comme les poètes se conforment à cette tradition (1). Ainsi les anciens ne connaissaient dans ces pays aucune population pure de tout mélange étranger. Les Phéniciens s'étaient emparés du Taurus aussi bien que de la Cilicie, et les peuples d'origine semitique venus en Lycie s'établirent dans ce pays, et formèrent les peuplades de Cabalès et des Solymes. Les Crétois débarqués aux bouches du Xanthus, se répandirent dans le pays et se mêlèrent aux tribus qui habitaient ces montagnes; il en est résulté une population qui, par ses mœurs, ses arts et son langage diffère essentiellement des autres habitants de la presqu'île. On ne peut dire cependant qu'elle était complètement étrangère à la race grecque ou pélasgique; car dès le temps de la guerre de Troie, nous voyons la langue grecque comprise par les chefs lyciens, et les hymnes qui étaient chantés aux fêtes de Délos avaient été

passé de l'île de Rhodes en Asie; rameaux de ces tribus, comme les fils de Trémilus, Tloüs, et Pinarus, bâtirent des villes de ce nom et formèrent des populations distinctes (1). Ne semble-t-il pas assister à la formation des tribus qui, avec le titre de (2) Oued déni, se groupent sous le nom et qui distingue la tribu. Les Lyciens conservèrent leur nom jusqu'au règne de Sarpédon. Lorsque le fils de Pandion fut chassé d'Attique par son frère Égée, il alla se réfugier du roi des Termiles; il leur emprunta des lois empruntées en Crète, en partie aux Carthagiens, et depuis ce temps ces peuples ont le nom de Lyciens.

La Lycie était la patrie du dieu Apollon; l'existence du sanctuaire de Patara, antérieure à tous les temples de dieux élevés dans le reste du monde grec : la diversité des fables relatives à Latone et à la naissance de Minerve montrent bien que ce mythe a été porté chez les Grecs par des peuples d'outre-mer.

La constitution civile des Lyciens différait de celles des autres peuplades de l'Asie Mineure; la femme était honorée plus qu'aucun autre pays grec, et les Lyciens ne connaissaient d'autre généalogie que celle qui les rattachait au lien du sang.

Les Lyciens se montrèrent toujours très intrépides et jaloux de leur liberté. Lorsque les rois de Lydie eurent conquis tout l'occident de l'Asie Mineure, les Lyciens avaient su conserver leur indépendance; mais ils ne purent résister aux attaques de Cyrus qui envoya contre eux une armée nombreuse. Lorsqu'il se présenta dans les camps de Xanthus, les Lyciens marchèrent à sa rencontre et quoique en petit nombre ils combattirent avec grande valeur. Les habitants de Xanthus s'enfermèrent dans leur cité et refusèrent unanimement de se rendre. La ville ayant été prise d'assaut, les habitants furent massacrés, il ne resta que quelques familles.

Tremile.

les qui étaient alors absentes. Cependant malgré tant d'efforts la Lycie fut soumise au joug des Perses jusqu'au jour où Alexandre lui rendit sa liberté en dirigeant en personne son armée à travers la province. Darius dans l'organisation de son empire avait rangé la Lycie dans la première satrapie; néanmoins le pouvoir intermédiaire des rois de Carie s'étendit jusque sur cette province, qui eut à souffrir des tributs et des exactions imposés par les généraux du roi Mausole, dans le but de satisfaire aux dépenses faites par ce prince aux embellissements de la ville d'Halicarnasse.

Après l'expulsion des Perses, la Lycie fut pendant un temps soumise au pouvoir des Rhodiens; mais elle prit peu à peu de part à la guerre du Péloponnèse. Les trois nations de la Lycie formaient une confédération, gouvernée par une assemblée qui prenait le nom de Corps Lyciaque; il était composé de députés envoyés par les vingt-trois villes de la confédération, qui décidaient en assemblée publique dans quelle ville le congrès serait tenu. Les principales villes, Xanthus, Patara, Pinara, Olympus, Myra et Tios, avaient chacune trois voix, les moyennes deux et les autres une seule voix; elles contribuaient dans la même proportions aux dépenses et aux charges publiques.

Le premier soin des Lyciens fut de choisir pour assiette de leurs villes les lieux les plus inaccessibles. L'appréhension de leurs montagnes est déjà leur première ligne de défense, les murs sont construits avec une solidité qui est encore pour les hommes de notre temps un sujet d'étonnement. Les blocs les plus énormes sont transportés par les chemins les plus abrupts, pour construire les murs de l'acropole; les maisons des habitants, bâties en pierres et couvertes en terrasses, s'abritent derrière ces remparts que de vaillants guerriers sont décidés à défendre.

Après avoir songé au salut des vivants, les Lyciens n'oubliaient pas le culte des morts; des tombeaux aussi variés de forme que de structure, sont bâtis, sculptés, creusés dans les rochers autour de la ville: on cherche en vain à quel art se rattachent ces singuliers ouvra-

ges. Sur le flanc des rochers on observe des tombeaux dont la façade représente une frêle construction de bois; les poutres, les poteaux et les branches rondes, juxtaposées pour former le toit, sont sculptées dans la pierre. Des sarcophages monolithes représentent une caisse de bois couverte par une autre pierre imitant une chaloupe renversée avec sa carène en l'air, ou bien une voûte ogivale dont l'exemple ne se retrouve pas ailleurs.

CHAPITRE III.

LANGUE LYCIENNE.

Ce n'est pas le seul problème que ces monuments présentent à l'observateur, si nous ne pouvons nier le fait d'imitation d'ouvrages en bois, il nous serait possible de répondre que c'est un caprice de l'art.

Mais quelle est cette langue inscrite sur ces tombeaux en caractères qui ressemblent pourtant aux caractères grecs, mais dont le sens est rebelle à toute explication? d'où vient que nul entre les historiens qui nous ont parlé de la Lycie n'a insisté sur cette particularité, tandis que nous trouvons dans les auteurs un grand nombre de mots de la langue carienne qui sont tout à fait étrangers à la langue grecque. Hérodote ne fait aucune mention de cette diversité de langage usité en Lycie, et jusqu'à ce jour aucun texte ne nous met

autres que les Mèdes et les Perses. Cette opinion s'est confirmée chez l'auteur par l'inspection des monuments de Xanthus, qui, selon lui, ont tout le caractère des sculptures des Perses.

Sans entrer dans le fond de cette controverse philologique, il nous semble qu'il s'élève une objection au sujet de l'alphabet de ces inscriptions qui elles-mêmes sont réellement écrites en langue perse. En effet, du temps de Cyrus et de Darius les Perses faisaient usage de l'écriture en caractères cunéiformes; l'inscription de Pasargade, qui date du règne de Cyrus en fait foi, et les savants anglais qui ont opéré des fouilles sur l'emplacement du tombeau de Mausole ont découvert un vase portant une inscription en caractères cunéiformes qui est attribuée au roi Artaxerxe.

Il faudrait donc supposer que les Perses, abandonnant leur système d'écriture nationale, ont inventé un nouvel alphabet pour écrire en Lycie les actes du gouvernement dans une langue qui n'était pas comprise par le peuple indigène.

Nous ignorons complètement à quelle époque la langue dite lycienne a cessé d'être en usage. On voit à Tadmor un tombeau dans le style lycien qui porte le nom de Tibérius Claudius; à Antiphellus, un autre tombeau, sur lequel est gravée une longue inscription lycienne, est consacré à une femme romaine du nom de Claudia Regelia Herennia. On

avait révélé l'existence de ruines et de remarquables dans les villes maritimes ; le comte de Malm avait publié les monuments de ces villes, mais aucune des villes de l'intérieur n'avait encore été étudiée, lorsque en 1834 je traversai le Taurus lycien pour me rendre d'Isbarta à Adalia. Les autres expéditions furent entreprises avec le secours des bâtiments de la marine en 1835 et 1836, et dans les excursions que je fis dans l'intérieur je pus constater que les explorateurs qui avaient trouvé chez les habitants l'accueil le plus hospitalier. Le voyage en Lycie de M. Ch. Spratt, en 1838, provoqua de la part du gouvernement anglais l'envoi d'une mission scientifique pour rapporter au gouvernement britannique les monuments de cette contrée ; une carte de la Lycie fut levée par Spratt. Les voyages de M. Schoenemann ont fait connaître plusieurs villes de la Lycie et de la Pisidie encore igno-

restes aujourd'hui peu de lacunes à combler, et la connaissance de la Lycie est entrée dans le domaine de l'archéologie. Carl Ritter donne la suite des explorateurs de la Lycie depuis le commencement du XVIII^e :

Beaufort.	1840 Hoskyn-Forbes.
Texier.	
Broke.	1841 Schoenborn.
Fellows-Gra-	1842 Daniel-Spratt.
ves.	1846 Tchibatcheff.

CHAPITRE IV.

TELISSUS. — MACRI.

Telessus est une des plus anciennes villes de la Lycie. Dès la plus haute antiquité elle était déjà célèbre par un culte de devins, qui furent souvent ses arbitres dans les plus solennelles occasions. Crésus, au moment de partir pour la guerre à Cyrus envoya en Lycie une députation pour consulter les devins (1) ; les rois de Phrygie eurent recours à leur science occulte, et

Alexandre le Grand, arrivant à Telessus après le siège d'Halicarnasse, se confiait, pour connaître le secret de son avenir, aux jongleries du devin Aristandre (1). Il ne paraît pas cependant que le culte d'aucune divinité locale ait été pratiqué par les habitants.

C'est à Telessus qu'on observe les premiers monuments de cette architecture monolithe qui fut pratiquée dans plusieurs villes de la Lycie, on en retrouve des vestiges, à l'est jusqu'au fleuve Arycandus près de Myra, au nord jusqu'au plateau du Milyas. La nature et la forme des rochers du Taurus composés d'un calcaire compacte et formant des falaises de plusieurs centaines de mètres de hauteur provoquaient le génie des artistes lyciens ; l'art grec et l'art indigène étaient pratiqués simultanément ; il n'est pas facile de dire quel est celui qui subsista le dernier ; les tombeaux couverts en stuc ont été imités par les Romains (2), mais jamais ils n'ont été transportés en dehors des limites de la Lycie.

L'ancienne Telessus était bâtie dans la partie la plus reculée du Glaucus Sinus, aujourd'hui golfe de Macri (3), qui recevait les eaux d'une petite rivière du même nom le Glaucus amnis (4), elle était resserrée entre la côte et les versants occidentaux de l'Anti-Cragus, de sorte qu'elle s'étendait toute en longueur ; un mamelon isolé servait d'assise à l'acropole, qui existe encore, entourée de fortes murailles, mais qui date de temps modernes ; elles ont été relevées par les chevaliers de Rhodes et par les Génois. On y trouve quelques inscriptions encastées dans la maçonnerie. Cette acropole devait occuper le centre de la ville ancienne : on observe, sur la côte, les ruines d'un castrum. Le théâtre est construit au sud-ouest à l'extrémité de la ville, à l'issue d'une vallée étroite ; l'ensemble du monument présente un imposant aspect, tous les murs de soutènement et les gradins

(1) Arrien, Exp. Al. Liv. I, 26.

(2) Voyez planche 26, fig. 11. Tombeau de Ptolémée à Antiphœlia.

(3) Strabon, XIV, 651.

(4) Pline, V, 29.

ges. Sur le flanc des rochers on observe des tombeaux dont la façade représente une frêle construction de bois; les poutres, les poteaux et les branches rondes, juxtaposées pour former le toit, sont sculptées dans la pierre. Des sarcophages monolithes représentent une caisse de bois couverte par une autre pierre imitant une chaloupe renversée avec sa carène en l'air, ou bien une voûte ogivale dont l'exemple ne se retrouve ailleurs.

CHAPITRE III.

LANGUE LYCIENNE

Ce n'est pas le seul problème que les monuments présentent à résoudre; si nous ne pouvons nier le caractère d'ouvrages en bois, il ne nous reste plus qu'à nous demander de répondre que c'est

Mais quelle est la langue qui a servi à sculpter ces tombeaux? Les historiens de la Lycie n'ont pu nous en dire rien; mais on a remarqué que les monuments ont une forme ogivale, et que les rochers sur lesquels ils sont taillés ont une forme ogivale. On a donc conjecturé que la langue qui a servi à sculpter ces tombeaux était la langue ogivale, et que les rochers sur lesquels ils sont taillés ont une forme ogivale. On a donc conjecturé que la langue qui a servi à sculpter ces tombeaux était la langue ogivale, et que les rochers sur lesquels ils sont taillés ont une forme ogivale.

autres qu'
opini
par
X
r

TITRE V.

TOMBEAUX.

La langue lytienne s'étendait jusqu'à la mer, et près desquels on remarque des sarcophages du style lygien. Le territoire de la ville est tellement étendu, qu'il a frappé la plupart des voyageurs qui ont abordé sur cette côte (1). On observe au nord-est un grand sarcophage orné de sculptures; il est complètement entouré d'eau, et on ne peut l'approcher qu'au moyen d'une nacelle.

Du pied de ces rochers sort une source limpide et abondante, mais dont les eaux sont saumâtres; cependant les animaux en boivent volontiers. La ville moderne de Macri est au nord; la montagne forme une enceinte de rochers dans laquelle s'élèvent plusieurs pitons isolés, c'est là que fut établie la Nécropole avec ses grands tombeaux taillés dans le roc, les plus remarquables de toute la contrée. Ils sont muets pour nous, car ils ne portent aucune inscription qui nous mette à même de conjecturer à quelle époque ils furent construits. Les grands tombeaux sont au nombre de trois; ils sont faits sur le même plan et paraissent être de la même époque; la description de l'un peut s'appliquer aux deux autres.

Le plus grand et le mieux conservé de ces monuments est taillé dans la

fermé par
ns une
sont
reposer
le dans
e, taillés
ent de sar-
déposés sur
ordinairement
s funèbres : en
oles à ceux des
t aussi un peuple

ronnent quelques-uns de ces tombeaux
sont tout à fait dans le style grec : sur
l'un d'eux on lit l'inscription (Tom-
beau) de Tiberius Claudius Pergamus.
Ce personnage était évidemment un Ro-
main. Faut-il penser qu'il a été inhumé
dans un tombeau plus ancien? ou le mo-
nument a-t-il été creusé et sculpté pour
lui? Questions encore indéçises sur
l'âge des monuments dits lyciens.

CHAPITRE VI.

MACRI.

Les tombeaux sont d'un
si que celui dont nous
description, mais ils sont
semblables. Nous ne pou-
par comparaison arriver à
l'époque approximative de
ction de ces monuments et
ns qu'elle remonte à la fin du
siècle avant notre ère, c'est-
emps d'Alexandre. Ces mo-
ont certainement de l'école
mais dans les rochers voisins
é une autre nécropole dans
ien, c'est-à-dire imitant par-
a construction en charpente ;
s solives, les liernes, les pou-
crounent la porte et la toi-
at des bois ronds non travail-
nements qui sont nombreux
ne diffèrent entre eux que
ails, nous nous contenterons
tionner sous le nom de tom-
iens. Les portes de ces tom-
ptées sur les rochers représen-
les armatures dont on peut
porte, les clous, les ser-
heurtours pour frapper, et
tombeau on voit quelquefois
tation d'un chien couché ; il
rquer que sur les peintures
rees de l'ancienne école, dans
funèbres qu'on appelle Con-
la figure d'un chien est sou-
entée sous le lit du mort.
des tombeaux lyciens qui se
pied de l'acropole donne une
s parfaite de ces monuments
qui n'ont d'analogie dans
onde ancien (1).
lmettes qui cou-

La ville moderne de Macri a pris son
nom de l'île qui se trouve à l'entrée du
golfe et qui dans l'antiquité s'appelait
Macris. Les portulans de la Méditerranée
ont traduit ce nom par Isola Longa :
on l'appelle aujourd'hui l'île des Che-
valiers. Macris, le nom grec, est resté
au Glaucus sinus et à la ville qui a
remplacé l'ancienne Telmissus. Cernée à
l'est par les pentes abruptes de l'Anti-
Cragus, Macri n'a de communication
facile avec le continent que du côté
du nord, elle n'a pas de murailles ni
de forteresse, une petite mosquée cou-
verte par une coupole est entourée de
maisons de pierre couvertes en terrasse,
c'est là toute la ville. En 1866, elle a
été fort endommagée par un tremble-
ment de terre qui a encore dispersé
une partie de la population : aujour-
d'hui on y compte à peine mille âmes.
L'extrême fertilité du pays ne suffit pas
pour attirer de nouveaux habitants, les
malaria enviroonnants exhalent au prin-
temps des miasmes délétères ; mais
comme tableau il est impossible de
voir un lieu plus attrayant, car les
beautés de la nature se réunissent à
celles de l'art pour captiver l'atten-
tion. Il est triste de penser que ce petit
pays est destiné à devenir un désert.
Vers le milieu de juin les habitants aban-
donnent la ville pour aller demeurer
dans les hautes régions de l'Anti-Cragus.
Il ne reste à Macri qu'un douanier, un
boulangier et le cafedji, le premier et le
dernier citoyen d'une ville turque.

Derrière le rocher de l'acropole de

pote de Telmissus.
se sur le premier

plan est beaucoup trop haute en proportion
des figures qui ont été ajoutées au tableau.

sont construits en pierres de grand appareil et sont entièrement conservés. La scène seule, qui était construite en murs moins solides est presque détruite, mais les portes avec leurs linteaux monolithes, les piédestaux des colonnes existent encore ; cette partie de l'édifice offre une particularité qui ne peut être observée dans d'autres théâtres, c'est la disposition inférieure de la scène, l'hyposcénium, qu'il est rare de retrouver, parce qu'elle est ordinairement enterrée sous les décombres. On voit les traces des corridors souterrains et les amorces des solives de la scène qui montrent clairement que chez les anciens, la scène était en bois et disposée de manière à pouvoir faire jouer les machines.

Le caveau ou salle, avait vingt-huit rangs de gradins divisés par le balteus ou précinction ; les petits escaliers taillés dans le mur du podium servaient de communication entre les deux précinctions ; les gradins étaient desservis par neuf escaliers formant huit cunéi ou divisions. Il n'y a pas de vestiges du portique supérieur. Deux vomitoires latéraux communiquaient directement à la première précinction, et le mur de soutènement des gradins était oblique à la scène comme dans tous les théâtres grecs ; on n'a pas encore bien défini l'avantage que présentait cette disposition, qui n'a jamais été adoptée par les Romains.

La mer vient presque baigner le pied

CHAPITRE V.

TOMBREAUX.

La ville lycienne s'étendait jusqu'à ces rochers près desquels on remarque plusieurs sarcophages du style lycien. L'abaissement du sol dans cette partie du territoire de la ville est tellement évident, qu'il a frappé la plupart des navigateurs qui ont abordé sur cette côte (1). On observe au nord-est un grand sarcophage orné de sculptures ; il est complètement entouré d'eau, et on ne peut l'approcher qu'au moyen d'une nacelle.

Du pied de ces rochers sort une source limpide et abondante, mais dont les eaux sont saumâtres ; cependant les animaux en boivent volontiers. La ville moderne de Macri est au nord ; la montagne forme une enceinte de rochers dans laquelle s'élèvent plusieurs pitons isolés, c'est là que fut établie la Néropole avec ses grands tombeaux taillés dans le roc, les plus remarquables de toute la contrée. Ils sont muets pour nous, car ils ne portent aucune inscription qui nous mette à même de conjecturer à quelle époque ils furent construits. Les grands tombeaux sont au nombre de trois ; ils sont faits sur le même plan et paraissent être de la même époque ; la description de l'un peut s'appliquer aux deux autres.

Le plus grand et le mieux conservé de ces monuments est taillé dans la



ASIE MINEURE.

ouvert; il était jadis fermé par l'ile; il donne accès dans une sépulture dans laquelle sont des banquettes pour déposer les corps. C'est une règle invariable dans les tombeaux de la Lycie, taillés dans le roc. Aucun ne contient de sarcophage, les corps étaient déposés sur des banquettes qui sont ordinairement en forme de lits funéraires: en fait ils sont semblables à ceux des Grecs, qui étaient aussi un peuple grec.

Deux autres tombeaux sont d'un style moins fini que celui dont nous donnons la description, mais ils sont tout à fait semblables. Nous ne pouvons par comparaison arriver à déterminer l'époque approximative de la construction de ces monuments et voyons qu'elle remonte à la fin du premier siècle avant notre ère, c'est-à-dire au temps d'Alexandre. Ces monuments sont certainement de l'école grecque, mais dans les rochers voisins nous en avons vu une autre nécropole dans le style lycien, c'est-à-dire imitant par la construction en charpente; il y a des solives, des liernes, des poutres qui courent la porte et la toitant des bois ronds non travaillés. Les monuments qui sont nombreux dans ce style ne diffèrent entre eux que par les détails, nous nous contenterons d'en mentionner sous le nom de tombs lyciens. Les portes de ces tombeaux sont sculptées sur les rochers représentant les armatures dont on peut voir une porte, les clous, les serres-heurtoirs pour frapper, et dans le tombeau on voit quelquefois la représentation d'un chien couché; il faut remarquer que sur les peintures grecs de l'ancienne école, dans les lits funéraires qu'on appelle Conches, la figure d'un chien est souvent représentée sous le lit du mort.

La coupe des tombeaux lyciens qui se voient au pied de l'acropole donne une idée plus parfaite de ces monuments que ceux qui n'ont d'analogie dans le monde ancien (1). Les palmiers qui cou-

ronnent quelques-uns d'eux sont tout à fait dans le style grec. L'un d'eux on lit l'inscription (C) de Tibérius Claudius. Ce personnage était évidemment un Romain. Faut-il penser qu'il a été inhumé dans un tombeau plus ancien? ou le monument a-t-il été creusé et sculpté pour lui? Questions encore indécises sur l'âge des monuments dits lyciens.

CHAPITRE VI.

MACRI.

La ville moderne de Macri a pris son nom de l'île qui se trouve à l'entrée du golfe et qui dans l'antiquité s'appelait Macris. Les portulans de la Méditerranée ont traduit ce nom par Isola Longa: on l'appelle aujourd'hui l'île des Chevaliers. Macris, le nom grec, est resté au Glaucus sinus et à la ville qui a remplacé l'ancienne Telmissus. Cernée à l'est par les pentes abruptes de l'Anti-Cragus, Macri n'a de communication facile avec le continent que du côté du nord, elle n'a pas de murailles ni de forteresse, une petite mosquée convertie par une coupole est entourée de maisons de pierre couvertes en terrasse, c'est là toute la ville. En 1856, elle a été fort endommagée par un tremblement de terre qui a encore dispersé une partie de la population: aujourd'hui on y compte à peine mille âmes. L'extrême fertilité du pays ne suffit pas pour attirer de nouveaux habitants, les marais environnants exhalent au printemps des miasmes délétères; mais comme tableau il est impossible de voir un lieu plus attrayant, car les beautés de la nature se réunissent à celles de l'art pour captiver l'attention. Il est triste de penser que ce petit pays est destiné à devenir un désert. Vers le milieu de juin les habitants abandonnent la ville pour aller demeurer dans les hautes régions de l'Anti-Cragus. Il ne reste à Macri qu'un douanier, un boulanger et le cafédji, le premier et le dernier citoyen d'une ville turque.

Derrière le rocher de l'acropole de

oy. pl. 14. Nécropole de Telmissus. Le caducée d'Euphorbe mise sur le premier

plan est beaucoup trop haute en proportion des figures qui ont été ajoutées au tableau.

Telmessus s'ouvre une vallée étroite et bien boisée qui s'étend jusqu'à la mer; c'est à l'entrée de cette vallée qu'était située la ville de Carmylessus dont l'emplacement n'est pas encore retrouvé: elle était bâtie dans un enfoncement de la montagne (1).

La ville moderne de Levissi est à quarante kilomètres de Macri sur la côte; elle se compose de cinq cents maisons environ habitées principalement par des Grecs. C'est le plus grand centre de la population de ces parages; il dépend du pachalik de Mogla. Le cap voisin, appelé aujourd'hui Cavo Anghistro, est l'ancien cap Carmylessus. La petite île San-Nicolo, qui appartenait aux chevaliers, est à l'entrée de la baie de Levissi.

CHAPITRE VII.

VILLES DE LA LYCIE DANS LA VALLÉE DU XANTHUS.

Le Xanthus, Ak tchai des indigènes, prend sa source dans les hauts plateaux de la Cibyratis, au pied du mont Cragus ou Ak dagh; il coule ainsi vers l'ouest jusqu'à la rencontre de la grande vallée formée par le versant occidental du mont Massiseytus; là il reçoit un affluent venant de l'ouest dans le Pernas dagh. Le fleuve prend alors le nom de Khodja tchai, la maîtresse rivière. Les habitants placent la vraie source du Khodja tchai aux environs d'Orhan. L'an-

leau du Xanthus est claire et pure; elle ne prend que dans la plaine cette couleur jaune et boueuse qui lui a valu son nom (1); dans la partie inférieure de son parcours, les habitants appellent ce fleuve Etchen tchai. Du temps de Strabon les barques pouvaient mouiller à son embouchure; aujourd'hui une barre de sable la rend impraticable.

La vallée du Xanthus est le premier territoire où aient abordé les colons crétois, c'est là qu'ils ont fondé leurs principales villes: Tlos, Pinara, Xanthus, et dans les vallées supérieures Balbura, Araxa et Bubo. La vallée du Xanthus résume l'histoire et la mythologie des Lyciens. Latone après avoir enfanté Apollon et Diane vint se baigner dans le fleuve, escortée par des loups; un temple nommé le Latoum lui fut élevé près de la ville.

Le fleuve reçut son nom de la couleur jaune de ses eaux, comme le fleuve de la Troade. Dans la langue lycienne on l'appelait Sirbé, mot qui a la même signification. Aujourd'hui, la plaine où s'épanchent les eaux du Xanthus avant d'arriver à la mer, est peuplée par quelques pauvres villages dont le plus important est Fournas, résidence du chef du district. Kounik est le village le plus voisin des ruines de Xanthus; on n'y trouve aucune ressource.

CHAPITRE VIII.

XANTHUS. — ARNA. — TLOS —

es monuments de Xanthus, mais
nes étaient restées inexplo-
rées.

M. Fellows les visita pour la
re fois le 30 avril 1838. Le nom-
importance des monuments qu'il
excitèrent au plus haut degré
du monde savant, et l'année
le gouvernement anglais char-
mission scientifique d'aller re-

les principaux monuments de
re de Xanthus pour les trans-
British muséum. MM. Spratt
bes ont rendu compte de cette
ion, pendant laquelle ils détermi-
le site de plusieurs autres villes
inconnues (1).

tout de Macri à Xanthus se di-
Nord-est en suivant le rivage
gaux du golfe; on commence après
ure de marche à monter les pen-
Anti-Cragus, et du sommet de la
re colline on découvre la grande
lu Massicytus dont les nombreux
s sont couverts de forêts de pins.
icend ensuite dans la vallée de
s entrecoupée par des collines
ses dont le sommet est couvert
ks de calcaire d'eau douce, res-
lac qui a dû occuper une par-
la vallée, et l'on fait halte au
de Minara. Le lendemain on con-
descendre la vallée, peuplée de
rs villages et entrecoupée de
boisées. Bientôt on découvre la
de Xanthus, qui s'étend jusqu'à
le fleuve est extrêmement rapide
aux sont chargées d'argile jau-

cher de l'Acropolis ne manque
caractère, mais il est loin d'of-
spect étrange et pittoresque des
citadelles lyciennes. La plaine
ndroit est marécageuse, le fleuve
es eaux au pied de la seconde
le sur le revers de laquelle est
it le théâtre et d'autres monu-
principalement l'Héroum à pi-
carrés, orné de bas-reliefs repre-
l'histoire de la fille de Pindarus.
là est une seconde colline sur
est construite l'acropole supé-
dont l'enceinte est occupée par
ses d'un monastère byzantin.

revels in Lycia Milyas and Cihyrtis
it and Forbes-Loudon, 1847.

Les principaux sarcophages sont si-
tués sur la pente sud-ouest; ils sont de
style lycien avec des couvercles de forme
ogivale: le plus remarquable de ces mo-
numents, orné de sculptures représen-
tant une course en char, a été brisé
lorsqu'on a voulu le déplacer.

Une plate-forme de roc immédiate-
ment au-dessus de la plaine était cou-
ronnée par un groupe de temples dont
les frises ont été emportées en Angle-
terre.

Les monuments de Xanthus sont en
calcaire blanc compacte, qui abonde sur
les côtes de Lycie; mais les bas-reliefs
et les autres sculptures sont en marbre
blanc cristallin.

Un des monuments les plus remar-
quables de l'ancienne Xanthus est dési-
gné sous le nom de monument des
Harpies; il était situé près des rochers de
l'acropole et non loin de l'obélisque
portant les inscriptions lyciennes. Il se
composait d'un soubassement carré cou-
tenant une chambre sépulcrale, et au-
dessus un edicule dans le genre du
tombeau de Mylasa. Les sculptures qui
décoraient ce tombeau représentent la
fable des Harpies et sont regardées
comme un des plus magnifiques pro-
duits de l'école lycienne antérieurs à la
prise de l'acropole par Harpagus. Non
loin de ce monument s'élève un obé-
lisque carré dont les quatre faces sont
couvertes par des inscriptions en carac-
tères lyciens, on croit y reconnaître quel-
ques noms des villes de Lycie et notam-
ment celui de Arna, nom lycien de la
ville de Xanthus.

Tous les monuments archaïques sont
autour de l'acropole et dans son en-
ceinte; on en conclut que c'était le vé-
ritable emplacement de l'ancienne Arna,
et que la ville basse a été bâtie quand
les Romains ont été maîtres du pays.

A quatre milles au nord de la ville,
M. Hoskyn a reconnu une longue mu-
raille qui coupe toute la vallée; elle a
sept ou huit pieds d'épaisseur sans tours,
et construite en pierres non taillées,
assemblées à joints irréguliers, elle a
tous les caractères d'une haute anti-
quité, et l'on ne peut douter qu'elle n'ait
été construite par les Xanthiens pour
se mettre à l'abri des incursions des
habitants des montagnes, peut-être les

Telmissus s'ouvre une vallée étroite et bien boisée qui s'étend jusqu'à la c'est à l'entrée de cette vallée située la ville de Carmylar l'emplacement n'est pas encore elle était bâtie dans un enfor la montagne (1).

La ville moderne de J quarante kilomètres de côte; elle se compose maisons environ habi ment par des Grecs. C centre de la populati il dépend du pach cap voisin, appel Anghistro, est l'a La petite île San aux chevaliers. de Levissi.

VILLES D

Le Y prend de la ou A jusr for m fl

Les Perses avaient complètement évacué le pays, et avaient été remplacés par des Grecs. La population de race lycienne était de plus en plus clairsemée; mais les modernes Xanthiens ne méritaient pas le souvenir de leurs ancêtres pendant la guerre civile.

les secousses des tremble- terre.

ion chrétienne, sous l'influence de la paroie de saint Paul, se répandit une heure dans les villes de Lycie. de grands monastères furent fondés. n'est pas de ville où l'on ne retrouve les vestiges d'anciennes églises byzantines.

Il ne paraît pas que les musulmans se soient jamais établis à demeure dans la ville de Xanthus. Les alluvions formées par le fleuve ont depuis bien des années rendu ces parages presque inhabitables; les populations rurales descendent dans la plaine pour faire leurs semailles, et quand viennent les chaleurs remontent dans les hautes vallées du Taurus. A partir du mois d'août ce pays devient complètement désert, c'est dans cet état que nous l'avons trouvé en août 1836. Nous projetions un nouveau voyage en 1837, mais cette expédition n'eut pas lieu (1).

L'antique cité de Tlos, bâtie par le héros fils de Trémilus, était une des principales villes de la Lycie (2). On savait qu'elle était située sur la route de Cibyra dans la vallée supérieure du Xanthus; sa position a été déterminée par M. Fellows au village de Deuwar, nom turc qui signifie, les murailles. Il est situé à six heures de marche au nord de Xanthus et à une journée au nord-est de Macri, sur une montagne dépendant du Massiscytus; c'est le chef-

ables à ceux de Téos. Les uns portent des inscriptions, parmi lesquelles on lit : *Antisthenes*, du peuple et de la tribu des Floéens. Le plus remarquable des tombeaux a la forme d'un rocher avec un fronton supporté par deux colonnes de style égyptien et des bas-reliefs, dont le fût est beaucoup plus large à la base qu'au sommet, ce monument paraît être resté intact.

La porte est sculptée l'imitation d'une porte avec ses clous et sa serrure. Sur le côté on voit un bas-relief représentant Bellérophon monté sur un cheval au galop sur une montagne rocheuse qui représente le mont Cragus. On voit l'attaque d'un énorme léopard sur une des entrées du tombeau. Le fût de la porte. Un ornement de style grec décore un des côtés de la porte du léopard et est répété sur le côté correspondant. Sur le panneau du tombeau sont sculptées des figures de chiens. Ce bas-relief, qui mérite une description plus étendue, paraît avoir été peint (1); près de ce monument est gravée sur le roc une inscription en caractères lyciens d'une grande dimension.

Sur la plaine, à quelque distance, on a découvert un piédestal sur lequel est sculptée la représentation du tombeau de Téos; on reconnaît le rocher de Téos, les murailles et les tombeaux dans le rocher; on voit à l'entour des guerriers dans différentes positions. Le tombeau est appuyé sur le flanc de la plaine; on y compte trente-quatre colonnes de sièges, et les angles des *cunei* formés de griffes de lions. Près du tombeau est un groupe de grands édifices, sans doute le gymnase et la bibliothèque, dont les fenêtres ceintées comme la perspective de toute la vallée. C'est chez lequel demeurèrent les Grecs, leurs anglais les reçut avec une hospitalité; son habitation présente l'aspect d'une maison patriarcale; les tombeaux sont installés dans un charnier, avoir été transporté d'In-

Les anciens habitants de Téos avaient conservé précieusement les souvenirs de l'âge héroïque. Le personnage de Bellérophon est resté populaire; c'est à lui que les Termiles, fils de Téos, doivent la sécurité de leurs vallées; il repousse dans les montagnes inaccessibles les féroces Solymes, regardés par Homère comme les plus anciens habitants de la Lycie; il détruit les bêtes féroces, et va combattre la Chimère, cause incessante d'effroi pour les populations; il règne enfin sur les Termiles, qui allèrent, conduits par Sarpedon, au secours de Troie: la Téos de Lycie donne la main à la Téos d'Ilion; mais plus tard l'histoire devient muette sur les destinées de Téos. Les nombreux monuments de l'âge romain prouvent qu'elle continua à tenir un rang distingué parmi les villes de Lycie, et les somptueux tombeaux qui subsistent encore montrent assez que cette population fut riche et nombreuse; mais, depuis l'établissement de l'empire byzantin, la vie se retirait peu à peu de ces provinces d'un accès si difficile. Le commerce était nul dans ces parages, et les voyageurs redoutaient de traverser un pays que l'on disait habité par une race indocile et sauvage; aussi, dans toutes les relations des campagnes des Vénitiens, des Génois ou des Francs, il n'est pas une fois question des villes anciennes de la Lycie. Le nom du village actuel, Deuwar, lui a été donné à cause des nombreuses murailles en ruine qui entourent l'acropole.

CHAPITRE IX.

PINARA—MINARA.

Les anciens écrivains ne sont pas d'accord sur l'origine du nom de Pinara; cette ville passait pour avoir été fondée par Pinarus, un des fils de Trémilus, qui débarqua avec les premiers Crétois. C'est toujours l'habitude des Grecs de donner aux villes comme aux peuples le nom d'un héros fondateur, il paraît plus naturel de s'en rapporter à la tradition conservée par Étienne de Byzance, qui fait dériver le nom de cette ville de sa position près d'une montagne élevée et extraordinaire; le mot Pinara en langue lycienne signifiait montagne. En effet,

Leake and Forbes, Travels in Lycia, 1838.

Tloës où les Solymes. C'était un de ces murs de défense, *finés* ou closurés comme on en rencontre dans quelques autres provinces. La construction de ce mur ne peut être postérieure à la conquête perse, puisque depuis ce temps toute la Lycie a été réunie sous le même gouvernement.

Après la conquête de la Lycie par les Perses, la population de Xanthus se composa moins de Lyciens que de Cariens et de Grecs amenés par les nouveaux maîtres. La citadelle paraît avoir été conservée uniquement comme poste militaire et la nouvelle Xanthus fut construite dans la plaine au pied du rocher.

La plupart des tombeaux, taillés dans le roc, paraissent antérieurs à cette époque; mais pour les sarcophages et pour les sculptures représentant des faits de guerre, des prises de villes et d'autres sujets qui se rattachent au séjour des Perses en Asie Mineure, il y a dans la composition de ces œuvres une influence orientale bien marquée qui fut modifiée par les œuvres de l'école grecque pendant la période macédonnienne.

Les Perses avaient complètement évacué le pays, et avaient été remplacés par des Grecs. La population de race lycienne était de plus en plus clairsemée; mais les modernes Xanthiens ne répudiaient pas le souvenir de leurs prédécesseurs, et pendant la guerre civile qui suivit la mort de César, les Xan-

thes que par les secousses des tremblements de terre.

La religion chrétienne, sous l'influence de la parole de saint Paul, se répandit de bonne heure dans les villes de Lycie, et de grands monastères furent fondés; il n'est pas de ville où l'on ne retrouve les vestiges d'anciennes églises byzantines.

Il ne paraît pas que les musulmans se soient jamais établis à demeure dans la ville de Xanthus. Les alluvions formées par le fleuve ont depuis bien des années rendu ces parages presque inhabitables; les populations rurales descendent dans la plaine pour faire leurs semailles, et quand viennent les chaleurs remontent dans les hautes vallées du Taurus. A partir du mois d'août ce pays devient complètement désert, c'est dans cet état que nous l'avons trouvé en août 1836. Nous projetions un nouveau voyage en 1837, mais cette expédition n'eut pas lieu (1).

L'antique cité de Tloës, bâtie par le héros fils de Trémilus, était une des principales villes de la Lycie (2). On savait qu'elle était située sur la route de Cibyra dans la vallée supérieure de Xanthus; sa position a été déterminée par M. Fellows au village de Deuwar, nom turc qui signifie, les murailles. Il est situé à six heures de marche au nord de Xanthus et à une journée au nord-est de Macri, sur une montagne dépendant du Massiscytus; c'est le chef-lieu d'un *aghalik* appartenant au pach-

ont semblables à ceux de Téos ; quelques-uns portent des inscriptions parmi lesquelles on lit : du sénat, du peuple et de la cité des Tléens. Le plus remarquable de ces tombeaux a la forme d'un fronton supporté par deux colonnes de style égyptien et des bas-reliefs, dont le fût est plus large à la base qu'au sommet ; ce monument paraît être resté intact.

La porte est sculptée l'imitation d'une porte avec ses clous et sa serrure ; sur le côté on voit un bas-relief représentant Bellérophon monté sur un cheval au galop sur une montagne rocheuse qui représente le mont Cragus. On voit à l'attaque un énorme léopard sur une des entrées du tombeau ; au-dessus de la porte. Un ornement de pierre décoré d'un des côtés de la porte représente un léopard et est répété sur le côté correspondant. Sur le panneau du tombeau sont sculptées des figures de chiens. Ce bas-relief, qui mérite une description plus étendue, paraît être peint (1) ; près de ce motif est gravée sur le roc une inscription en caractères lyciens d'une petite dimension.

Sur la plaine, à quelque distance, on a découvert un piédestal sur lequel est sculptée la représentation du tombeau de Téos ; on reconnaît le rocher de Téos, les murailles et les tombeaux dans le rocher ; on voit à l'entour des guerriers dans différentes positions. Le tombeau est appuyé sur le flanc de la plaine ; on y compte trente-quatre colonnes, et les angles des *cuneiformes* des griffes de lions. Près du tombeau est un groupe de grands édifices, sans doute le gymnase et la bibliothèque, dont les fenêtres ceintées comme la perspective de toute la vallée. On voit chez lequel demeurèrent les Grecs ; les Anglais les reçut avec une exotisme ; son habitation présente l'aspect d'une maison patriarcale ; les sont installées dans un chariot qui a été transporté d'In-

Les anciens habitants de Téos avaient conservé précieusement les souvenirs de l'âge héroïque. Le personnage de Bellérophon est resté populaire ; c'est à lui que les Termiles, fils de Téos, doivent la sécurité de leurs vallées ; il repousse dans les montagnes inaccessibles les féroces Solymes, regardés par Homère comme les plus anciens habitants de la Lycie ; il détruit les bêtes féroces, et va combattre la Chimère, cause incessante d'effroi pour les populations ; il règne enfin sur les Termiles, qui allèrent, conduits par Sarpedon, au secours de Troie : la Téos de Lycie donne la main à la Téos d'Ilion ; mais plus tard l'histoire devient muette sur les destinées de Téos. Les nombreux monuments de l'âge romain prouvent qu'elle continua à tenir un rang distingué parmi les villes de Lycie, et les somptueux tombeaux qui subsistent encore montrent assez que cette population fut riche et nombreuse ; mais, depuis l'établissement de l'empire byzantin, la vie se retirait peu à peu de ces provinces d'un accès si difficile. Le commerce était nul dans ces parages, et les voyageurs redoutaient de traverser un pays que l'on disait habité par une race indocile et sauvage ; aussi, dans toutes les relations des campagnes des Vénitiens, des Génois ou des Français, il n'est pas une fois question des villes anciennes de la Lycie. Le nom du village actuel, Deuwar, lui a été donné à cause des nombreuses murailles en ruine qui entourent l'acropole.

CHAPITRE IX.

PINARA—MINARA.

Les anciens écrivains ne sont pas d'accord sur l'origine du nom de Pinara ; cette ville passait pour avoir été fondée par Pinarus, un des fils de Trémilus, qui débarqua avec les premiers Crétois. C'est toujours l'habitude des Grecs de donner aux villes comme aux peuples le nom d'un héros fondateur, il paraît plus naturel de s'en rapporter à la tradition conservée par Étienne de Byzance, qui fait dériver le nom de cette ville de sa position près d'une montagne élevée et extraordinaire ; le mot Pinara en langue lycienne signifiait montagne. En effet,

Smith and Forbes, *Travels in Lycia*, I.

Librairie. (ASIE MINEURE.) T. II.

le site de l'antique Pinara est tout à fait conforme à cette interprétation. M. Fellows a retrouvé au village de Minara, situé à cinquante-quatre kilomètres (au sud-est) de Telmessus cette même montagne d'une forme particulière qui a donné le nom à la ville. Ce nom s'est conservé avec très-peu d'altération chez les indigènes, le mot turc Minara, Minarch, tour, clocher, ayant une signification qui s'appliquait également à la situation du village.

L'histoire de Pinara est des plus brèves; elle était au nombre des six principales villes de la confédération lycienne, et ses habitants rendaient un culte au héros Pandarus, peut-être le même dont Homère vante les exploits. Si l'on s'en rapporte à une autre tradition, le premier nom de cette ville était Artymnessus; elle fut colonisée par les Xanthiens (1). Dans toute la période hellénique il n'est pas fait mention de cette ville, et elle paraît être restée tout à fait en dehors des affaires politiques sous l'empire romain. Oubliée de la sorte, ses ruines se sont conservées presque intactes au milieu d'un peuple qui est peu destructeur, et représentent encore aux yeux du voyageur le tableau d'une grande cité lycienne avec ses monuments publics entourés de tous côtés par les tombeaux des générations passées. Les esquisses de cette ville, publiées par les membres de l'expédition anglaise, donnent le désir de connaître plus en détail cette cité remarquable

voyageurs les figures sculptées sur les bas-reliefs. Bien que musulmane, il est bien probable que toute cette population de la Lycie n'est pas de race turque, les conquérants de l'Asie Mineure se sont très-peu répandus dans ces montagnes et l'ancienne population indigène du massif montagneux de la Lycie et de la Pisidie a dû se perpétuer avec peu de mélange. Ceux qui ont visité ces régions, y compris l'auteur de ce livre, parlaient trop superficiellement la langue turque pour distinguer s'il y a dans ce pays quelque variété de dialecte dans lequel on pourrait retrouver quelques lambeaux de l'ancienne langue du pays.

Ce sont des observations qui, jointes à tant d'autres, devront appeler l'attention des futurs explorateurs.

Une roche colossale ayant la forme d'une pyramide tronquée domine un profond précipice, elle est couronnée de fortifications et percée de milliers de tombeaux. Dans le fond du ravin on aperçoit les monuments de la ville et de nombreux sarcophages; les sommets ombreux du Cragus se découpant en lignes accentuées, occupent le fond du tableau; les ruines de la ville s'étendent sur les pentes des deux autres collines rocheuses sur lesquelles s'élevaient des monuments grandioses de différents styles. Aussi loin que la vue peut s'étendre, les rochers environnants sont perforés d'une innombrable quantité de tombeaux; en un mot, tout concourt à prouver que l'ancienne Pinara était une

et ainsi au milieu de l'immensité du désert.

Le théâtre est une construction antique, avec des colonnes ioniques; quelques-unes sont accouplées; plus loin sont de beaux tombeaux avec leurs couvercles en terre cuite; ils sont situés au pied de l'acropole supérieure, qui elle-même est couverte d'une masse de constructions dans le style cyclopéen. On y trouve un petit temple ou odéon et un grand portique à colonnade, sans doute par un tremblement de terre. Sur le chemin qui conduit à l'acropole supérieure on rencontre un groupe remarquable de sarcophages disposés autour d'un énorme autel bâti en forme d'hérôon, c'est-à-dire avec un soubassement supportant un monument carré; la chambre sépulchrale contient des banquettes pour les morts.

Les inscriptions sont rares à Pinara, mais que les monuments sont couverts avec cette brèche lycienne (1) peu connue à être gravée: aussi les anciens habitants avaient-ils l'habitude de revêtir les monuments qu'ils voulaient consacrer finement.

On remarque cependant un tombeau dans le roc dont la façade est décorée de mascarons, et dans l'intérieur on voit un bas-relief représentant une ville avec ses monuments, ses murailles garnies de créneaux. Les sarcophages à couvercle en terre sont souvent décorés de scènes d'édification, comme on en voit un à Tels. Ritter remarque avec raison que les sujets représentent des jeux funéraires exécutés en mémoire du défunt. La plupart des tombeaux taillés dans le roc sont inaccessibles; ils présentent l'aspect de simples grottes dont le sommet est ceinturé. Il est certain que pour accéder on suspendait les ouvriers à un système de cordages, comme le dit (2).

Le caractère des monuments de Pinara présente cette singularité qu'ils sont tous construits dans la période qui précède l'établissement des colonies en Lycie. Cette ville, par sa

position au centre des montagnes et loin des routes suivies par les armées a échappé aux révolutions qui bouleversaient les populations plus accessibles. Cependant la religion chrétienne y fut pratiquée.

Les ruines d'une église s'élèvent au pied de la seconde acropole, à l'entrée d'un profond ravin dont les flancs recèlent de nombreux et remarquables tombeaux de style lycien.

Les causes de l'abandon de cette ville sont faciles à déduire de sa position même; elle n'a jamais été une place forte et comme telle son existence dans les temps modernes n'avait aucune importance; son territoire rocheux était improductif, le commerce et l'industrie de ses habitants étaient nuls; elle était donc fatalement vouée à la décadence et à l'oubli.

CHAPITRE X.

SIDYMA. — CRAGUS. — CADYANDA.

La ville de Sidyma, citée par Pline (1) comme étant voisine de Patara, est située sur la rive droite du Xanthus, dans cette partie de l'Anti-Cragus appelée aujourd'hui Yédi bouroun, à quarante-deux kilomètres au sud de Minara au village de Dourdourkar.

De Minara la route suit une succession de vallées et de collines boisées jusqu'à Deré keui, où l'on observe les restes d'un monument antique consistant en huit colonnes debout au milieu des arbres. Ce village est distant de trente-six kilomètres de Minara. Six kilomètres plus au sud, se trouve le village de Dourdourkar, où M. Schœnborn recueillit une inscription tumulaire gravée en mémoire d'un habitant de Sidyma; il retrouva aux environs les traces d'une ville peu étendue avec plusieurs tombeaux de marbre blanc et quelques sculptures.

Le nom de Sidyma est inconnu dans la numismatique, mais les géographes anciens placent dans ces parages la ville de Cragus, qui est aussi connue par ses médailles. Il n'est pas improbable

Voyez chap. XI, p. 27.
Voy. page 679, col. 2.

(1) Pline, V, 25.

que ce ne soit qu'une seule et même ville. Le colonel Leake remarque avec juste raison que plusieurs villes de la Lyce portaient au moins deux noms : Xanthus et Arna, Patara et Sataros, Pinara et Artymnessus. Le nom de Sidyma serait de l'époque romaine.

Cadyanda, ville lycienne d'une origine inconnue, est située sur la pente occidentale du mont Cragus, au village de Ouzoumlou (des raisins), à une journée de marche au nord-nord-est de Macri. M. Fellows, à qui l'on doit la découverte de cette ville, a observé un certain nombre de tombeaux remarquables les uns en sarcophages ornés de sculptures, les autres taillés dans le roc et portant des inscriptions lyciennes. Les ruines de la ville occupent le sommet d'un plateau qui commande la plaine et d'où l'on jouit d'un admirable panorama. Une grande rue bordée de temples et d'édifices publics traverse la cité de part en part; le théâtre, encore en bon état de conservation, est situé sur la pente de la colline. Il a dix-huit rangs de gradins; mais le proscénium, la seule partie intéressante dans ces sortes d'édifices, n'est plus qu'un amas de décombres; cependant les portes latérales sont encore debout.

Le stade paraît être d'un style primitif; il est sans sièges à l'entour. L'agora est rempli de ruines de tout genre, piédestaux et portiques gisent les uns sur les autres renversés par une secousse su-

nue. Hérodote (1) rapporte que Caunus était voisine des montagnes des Calyadiens. Plin (2) nomme Calynda comme une ville de Carie voisine du golfe de Telmissus; or, Cadyanda est peu éloignée du territoire de Caunus; il s'ensuit que les géographes sont disposés à identifier la ville lycienne avec celle de Calynda, c'est-à-dire qu'on trouverait là un double nom comme dans presque toutes les villes de la Lyce. A quelque distance du village d'Ouzoumlou, on remarque une stèle quadrilatère dans le genre de celle qui existe à Xanthus; elle a trois mètres vingt-cinq centimètres de haut et un mètre vingt centimètres sur chacune de ses faces; elle repose sur un socle d'un mètre de hauteur. On rencontre plusieurs monuments du même genre dans d'autres villes de la Lyce; celui-ci paraît avoir été couvert de caractères qui sont tout à fait effacés. Le village d'Ouzoumlou est assez considérable; il y a quatre mosquées; on y trouve quelques provisions. Le retour d'Ouzoumlou à Macri s'effectue en une journée, en suivant la rive d'un ruisseau qui descend dans la plaine. Avant d'arriver à Macri, on passe près d'un cimetière où se trouvent quelques inscriptions portant le nom de Cadyanda.

Le village d'Orhan situé à une journée au nord-est d'Ouzoumlou occupe l'emplacement de l'ancienne Araxa; ce lieu a été déterminé par M. Spratt d'après une inscription qui contient le nom

sablonneuse : c'est la vallée du Xanthus dont la largeur n'est pas moindre de trente kilomètres ; on voit clairement qu'en des temps plus anciens il a dû exister là un golfe dont la montagne de Patara formait la corne orientale ; la ville de Xanthus était alors plus rapprochée de la mer.

Il est impossible aux navires de mouiller sur cette côte, toujours exposée aux vents d'ouest et constamment battue par la houle : dans l'antiquité, les navires trouvaient un refuge dans le port de Patara, aujourd'hui inabordable. Mais le cap de Patara forme à l'est un petit golfe profond et bien abrité, qui a été souvent fréquenté par les flottes romaines et par les pirates Ciliciens. On l'appelle aujourd'hui la baie de Kalamaki.

L'entrée est signalée par deux petites îles rocheuses, portées sur les cartes sous le nom de Volo et Okendra ; elles correspondent aux îles Xenagoræ marquées sur le *Stadiasmus mari magni*. La baie de Kalamaki est le Phœnicus portus mentionné par Tite-Live (1), où la flotte romaine alla mouiller avant d'attaquer Patara. Les Phéniciens avaient peut-être choisi cette calanque pour abriter leurs navires quand ils venaient trafiquer avec les Lyciens ; nous y observâmes en effet des traces de monuments d'une haute antiquité.

La baie de Kalamaki est entourée de tous côtés de hautes montagnes couvertes de buissons ; la mer a vingt brasses de fond, et l'on mouille presque à toucher terre derrière la roche qui marque l'entrée, de sorte qu'on se croirait dans un lac ; ce lieu est d'un très-difficile accès par terre, attendu que du côté du nord les montagnes sont presque impraticables à cause des broussailles.

A peine arrivés au mouillage nous songions aux moyens de nous rendre à Patara, en cherchant un chemin sur la montagne. Nous reconnûmes alors que tout le sommet était couronné par une longue muraille en appareil pélasgique, et nous nous mîmes en route pour la visiter. La montagne est composée d'un calcaire blanc laiteux, compacte et sonore, qui a été employé par les anciens

dans un grand nombre de monuments. Ces roches compactes et homogènes les invitaient à travailler la masse même de la montagne ; aussi l'art de sculpter des monuments monolithes est-il devenu le caractère distinctif des Lyciens, qui surpassaient infiniment sous ce rapport les habitants de la Cappadoce.

Pendant notre ascension à la muraille, nous trouvions au milieu des buissons de larges morceaux de poterie très-épaisse, ouvrage évidemment antique dont nous ne pouvions comprendre ni l'origine ni l'usage.

Nous arrivâmes enfin au pied de la muraille ; elle est fondée sur le col qui divise les deux versants de la montagne ; sa longueur est de deux cent trente et un mètres, son épaisseur de trois mètres. La hauteur est de neuf mètres soixante centimètres dans sa plus grande dimension ; elle est bâtie en blocs irréguliers de grande dimension, et percée de deux portes dont les pierres se réunissent en encorbellement et sont couronnées par une plate-bande : c'est le cachet d'une haute antiquité. Le couronnement du mur est complet ; il est formé par une assise de pierres équarries et réunies par des joints très-serrés.

En examinant une partie détruite nous reconnûmes que cette assise était percée par un canal circulaire dans lequel étaient encastrés des tuyaux de terre cuite soigneusement réunis les uns aux autres, en un mot que ce monument n'est autre chose qu'un aqueduc fondé sans doute par les premiers colons de Patara ; on peut le regarder comme le plus ancien aqueduc qui existe. Ce monument offre cette particularité remarquable, c'est qu'à cette époque reculée les lois de l'hydraulique étaient déjà connues ; on savait que l'eau introduite dans des tuyaux fermés reprend son premier niveau. Ce conduit est un véritable siphon, qui prend les eaux sur la montagne, descend en formant un angle de cent soixante degrés avec l'horizon, et remonte sur la montagne en face en faisant un angle de cent cinquante degrés : le travail du siphon, consistant en un canal de pierre dans lequel on avait introduit des tuyaux de terre cuite, est très-remarquable. Au-delà de cette vallée l'aqueduc ex-

(1) Tite-Live, XXXVII, 16.

formé par un canal à fleur de terre que nous suivîmes pendant plusieurs kilomètres et que nous perdîmes dans les buissons, il est presque certain qu'il portait ses eaux à Patara dont les ruines ne sont distantes que de trois ou quatre milles. La prise d'eau nous est aussi restée inconnue; ne serait-ce pas cette source appelée Fons Telephi, qui était à sept stades de Patara, selon Étienne de Byzance. En revenant à bord nous apprîmes qu'à l'est du mouillage on avait trouvé un ruisseau de bonne eau; il est possible que ce ruisseau ait servi à alimenter l'aqueduc.

CHAPITRE XII.

PATARE.

La fondation de Patara remonte aux premiers temps de la civilisation hellénique; le culte d'Apollon y fut transporté de Crète avec les premiers colons, et l'oracle qui s'établit acquit une célébrité qui ne le céda qu'à l'oracle de Delphes (1). Le dieu reçut le nom d'Apollon pataréen et les peuples de l'Asie le consultaient sous le nom d'Apollon lycien; son culte fut transporté jusqu'en Troade. Selon le mythe lycien, Apollon serait né sur ce rivage; Latone, conduite par des loups, vint se réfugier en Lycie pour y enfanter ses deux jumeaux; ils furent baignés dans le fleuve Xanthus et abrités dans la chaumière de la vieille

pales villes se soumirent à lui résistance. La dure punition à la ville d'Halicarnasse fut une pour les peuples de la contrée, marche victorieuse du roi macédonien ne trouva plus d'obstacles que des montagnes de la Pisidie. Après la mort d'Alexandre, la côte d'Asie vint le théâtre de la guerre entre principaux successeurs (1).

Patara finit par rester au pouvoir de Ptolémée, qui la répara, lui donna le nom d'Arsinoë sa femme; mais le nom subsista toujours. De la dernière lutte que soutint la patrie grecque en Asie, et qui se termina par la chute d'Antiochus, Patara était le principal arsenal du roi grec, quoique le voisinage il y eût une grande ville propre à contenir un certain nombre de vaisseaux; mais elle se trouve en de montagnes et sans communication avec l'intérieur; c'est la baie de maki.

La ville est située dans une vallée séparée de la côte par une ligne élevée. Le port, qui s'avance qu'à deux milles dans l'intérieur au nord-est de cette colline, sur le flanc de laquelle est placé le temple. La vallée du port se prolonge jusqu'au delà des montagnes qui entourent la ville, et devient marécageuse au point que le passage est impraticable. Il est possible qu'une branche du Xanthus fût venue déboucher dans la

entier; la façade extérieure, dont les deux étages sont complets, est d'un goût simple et charmant; un entablement très-orné couronne le rez-de-chaussée, qui est d'ordre dorique. Le premier étage est percé de fenêtres ceinturées, et terminé par un entablement plus simple. Les pierres de cet édifice, exposées à la friction continuelle des sables marins, sont blanches comme le jour où elles furent posées.

La salle des mimes est encore entière; mais les divisions, qui étaient de bois, ne sont plus indiquées que par les évidements des solives. On entrait sur la scène par cinq portes, comme dans tous les théâtres anciens. Au-dessous de chaque porte de la scène il en existe une correspondante pour le service des machines; au dehors, ces portes sont au niveau du soubassement de l'édifice.

Sur la partie orientale, on lit une longue inscription grecque, qui nous apprend que cet édifice a été bâti par Quintus Vélius Titianus dans la quatrième année du consulat de l'empereur Antonin. Sa fille Vélia Procla a fait présent d'une vela, y a fait placer des statues et d'autres ornements.

Les murs de soutènement des gradins sont conservés. Le bandeau oblique qui les soutient est encore en place, la scène était entièrement détachée de la salle.

Ce théâtre est bâti avec un grand luxe de matériaux. Les gradins sont soutenus par une triple muraille fort épaisse, et qui n'est apparente que parce que le parement est démoli dans un endroit.

Le mur extérieur est en grandes assises réglées, à bossage; le second est en gros quartiers de libage, aussi en assises réglées; enfin le mur intérieur qui soutient le massif des gradins est en pierres sèches et à joints irréguliers. Le diamètre est de soixante-dix mètres.

Les broussailles ont crû sur les gradins et autour du proscénium, de sorte que la circulation est très-difficile; mais c'est le seul obstacle qu'on rencontre dans les villes de Lycie, aujourd'hui

montées.

déplacées par quelque tremblement de terre, un escalier en ruine conduit jusqu'au fond. Une statue était peut-être placée sur ce pilastre. Les conjectures les plus probables s'accordent pour regarder ce puits comme le siège de l'oracle d'Apollon. Ce monument a été d'abord signalé par le capitaine Beaufort et visité ensuite par M. Spratt; l'un et l'autre observateurs sont du même avis.

CHAPITRE XIV.

PETIT TEMPLE.

Dans l'axe du théâtre, et à trois cents mètres environ à gauche de l'édifice, on aperçoit au milieu d'un épais massif de roseaux et de broussailles le sommet d'un édifice de marbre blanc dont l'accès est des plus difficiles; mais nous nous trouvâmes bien dédommagés de la peine que nous prîmes pour y arriver.

Nous reconnûmes que ce monument était un temple *in antis*, c'est-à-dire n'ayant de colonnes que sur la façade entre les antes; la porte, entièrement conservée, est un des plus beaux exemples d'architecture greco-romaine, elle rivalise avec celle du temple d'Ancyre, à laquelle elle ressemble. Deux belles consoles soutiennent la corniche, et les chambranles sont ornés d'oves et de palmettes.

La cella de l'édifice est intacte, les chapiteaux des antes sont ornés de feuilles d'acanthé, mais ne sont pas d'ordre corinthien; c'est un composite campaniforme dont on retrouve plusieurs exemples en Carie. L'entablement de l'édifice était sans ornements, la frise était bombée, c'est un caractère que l'on remarque dans presque tous les monuments romains de la Lycie et même des autres villes d'Asie. On est certain d'après des inscriptions de date certaine que ce genre de décoration fut en usage pendant toute la période des Antonins.

Les antes portent sur des piédestaux dont la base n'est qu'un talus sans moulures; ceci n'est pas en harmonie avec la richesse de la porte. Les pilastres du posticum ont des chapiteaux d'une espèce de dorique qui ne ressem-

blent pas à ceux des autels. Tout le temple est composé de blocs de pierres de taille ; il est assis sur un soubassement baigné par les eaux du marais.

La porte monumentale de Patara consiste dans une sorte d'arc triomphal, avec trois portes ceintrées. Au-dessus sont trois fenêtres carrées ; chaque piedroit est orné de deux grosses consoles en saillie, qui paraissent destinées à supporter des bustes. L'entablement est dorique avec triglyphes ; l'architecture est lisse et la corniche sans mutules. Ce mélange de tous les ordres indique assez un monument d'une décadence avancée ; cependant l'inscription mentionne encore la confédération lycienne et fait connaître que cette porte a été construite par le peuple en l'honneur de la ville de Patara, métropole de la Lycie (1).

CHAPITRE XV.

NÉCROPOLÉ.

La nécropole était située hors de la ville dont les nombreux sépulchres sont encore en place : on en remarque quelques-uns du même style que ceux de Telmissus ; le plus grand nombre des autres est de la forme grecque ordinaire. Cette nécropole est fort étendue ; elle suit la rive orientale du port. Nous voyons plusieurs soubassements de mausolées ornés de pilastres et d'enta-

faire supposer ; mais il remplit toutes les conditions d'un temple.

En continuant de marcher au nord, on arrive à l'extrémité du port. Nous remarquons une grande prairie, où sont plusieurs campements de Yourouks abandonnés. Les nomades ne viennent dans ce pays que dans le printemps ; ils le quittent du moment qu'ils ont fait la récolte, les sources commençant à se tarir dès les premières chaleurs de l'été ; en effet, ce n'est pas la saison pour visiter ces contrées. La végétation a pris son plus grand développement, les buissons deviennent impénétrables, les lianes sont de véritables lacets dans lesquels il est inutile de s'engager ; enfin tous les animaux immondes et dangereux pullulent avec la chaleur brûlante d'un terrain humide. Les maladies menacent incessamment les voyageurs ; l'infection des marais, les eaux croupies au milieu desquelles il faut vivre, font toujours quelques victimes.

Nous nous engageâmes cependant sous un massif d'arbustes où la lumière pénétrait à peine ; mais après plus d'une heure d'efforts, pendant laquelle nous avions peu avancé, nous revînmes sur nos pas, bien heureux de rencontrer quelques grappes de raisin sauvage qui calmèrent pour un moment notre soif.

Nous avions aperçu, en montant sur un rocher, un défilé marécageux entre deux montagnes à pic, qui communiquait avec la vaste plaine de Xan-

monuments, nous ne pensions pas que de nouvelles recherches faites dans cette ville puissent donner des résultats bien satisfaisants.

CHAPITRE XVI.

PORT SÉVÉDO. — CASTELLORIZO.

Toute la région du Cragus qui s'étend entre Patara et Antiphellus est la plus abrupte et la plus impraticable de toute la contrée. La montagne vient plonger à pic dans la mer; c'est un avantage pour les navires, qui peuvent ranger la côte de très-près, mais les voyages par terre sont des plus pénibles, le pays n'offrant aucune ressource. En 1834 et 1836 nous avons fait l'un et l'autre trajet : la voie de mer est infiniment préférable. Il est toujours facile de trouver soit à Lévisi soit à Castellorizo des bombardes grecques qui, moyennant un prix raisonnable, parcourent la côte depuis Macri jusqu'à Tarsous, profitant du vent de terre pour marcher de nuit, et le jour mouillent dans les ports anciens. Un pareil voyage offre toutes les variétés de plaisir et d'étude; l'on n'est pas exposé à la maigre chère des nomades et au danger de rouler dans les précipices. Ces moyens de transport deviennent d'autant plus nombreux et plus faciles que la côte de Caramanie tend à changer de physionomie : la population y revient, au grand avantage du pays et au grand détriment des monuments antiques; ce sont toujours ces vénérables restes du passé que les nouveaux débarqués attaquent pour se bâtir des demeures : ce n'est pas seulement sur la côte d'Asie que nous avons vu ce triste spectacle.

Le trajet par terre de Lévisi à Xanthus se fait en trois jours de marche; de Xanthus à Fournas, petit chef-lieu de district, la route est marécageuse et complètement déserte; en été on va coucher à Bazirian keui (le village des marchands), situé sur le revers de la baie de Kalamaki; on y trouve quelques provisions. De Bazirian keui à Sedek, route très-difficile, à plus de cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer; lina, misérable gîte de quelques unes. On descend ensuite dans la

petite crique d'Antiphilo ou port Vathy. Toutes ces montagnes sont de nature calcaire; c'est ce genre de roche qui compose les plus belles falaises. C'est ici que commence cette découpure extraordinaire de la côte de Lycie, dont la formation paraît être le résultat d'un chaos inextricable, tantil a engendré de ports, d'îles et de caps qui n'ont entre eux aucune connexion. Un voyage de circumnavigation dans ces parages, depuis Antiphilo jusqu'au golfe d'Adalia sera toujours d'un extrême intérêt, même pour ceux qui ne s'occupent pas d'études spéciales de monuments.

L'entrée de la baie d'Antiphellus, appelée généralement port Sévédo, est signalée par l'île de Castellorizo, que les anciens appelaient Mégiste, parce qu'en effet elle est la plus grande de ce groupe d'îles qui forment la ceinture de la Lycie.

Castellorizo, capitale et unique ville de l'île, est habitée par de nombreuses familles de Grecs qui se livrent à la pêche et au commerce de cabotage. Ils font les transports entre Rhodes et le continent. Ces rapports entre les deux îles datent de loin; car dans l'antiquité Mégiste, que l'on appelait aussi Cystène, appartenait aux Rhodiens. On dit qu'il y a quelques antiquités dans l'île, restes de la ville de Mégiste, qui déjà du temps de Plin ne existait plus, mais les récits qu'en ont faits ceux qui les ont visités se bornent à la description de quelques murailles sans forme. Au temps où ces mers n'étaient pas encore abandonnées des navigateurs, sous les républiques de Gènes et de Venise, les chevaliers de Rhodes avaient fait de ces îles des points de relâche et de ravitaillement, ils avaient bâti une forteresse à Castellorizo.

Le 21 avril 1836 nous sommes venus, avec le brick de l'État le *Dupetit-Thouars*, mouiller au port Sévédo, qui fait face à l'île, et à l'entrée duquel se trouvent les ruines de l'ancienne Antiphellus; ce lieu porte encore le nom d'Antiphilo. Ce n'est pas même un village, c'est tout simplement un poste de douane pour l'embarquement des planches et du bois. Il y a un café et cinq ou six familles grecques ou turques qui sont venues de Castellorizo. Le bétail est abon-

dant; on trouve du lait, des œufs, des poules et de la farine. C'est un endroit de ressource en comparaison des villages de l'intérieur.

Ce petit hameau, qui naissait en 1836, est devenu plus considérable; il occupe l'entrée de la ville d'Antiphellus à la naissance de l'ancien mélo.

Le continent décrit en cet endroit de la côte une courbe demi-circulaire coupée en deux par un cap très-étroit qui forme deux ports; celui de l'est, le plus grand des deux, s'appelle port Sévédo, il est bien abrité, c'est un excellent mouillage; celui de l'ouest n'est qu'un canal long et étroit entre le cap et le continent, on l'appelle port Vathy, profond. Il y a bon fond, mais il est tellement étroit qu'un navire ne peut y virer de bord; il reste désert et inutile.

L'ancienne Antiphellus occupait tout le terrain qui s'étend entre les deux baies, et les monuments qui subsistent encore méritent un examen détaillé.

CHAPITRE XVII.

ANTIPHELLUS.

L'ancienne histoire d'Antiphellus est des plus brèves: Strabon et Pline se contentent de nommer cette ville (1); le dernier nous apprend qu'elle s'appelait d'abord Habessus. Elle se nomma Antiphellus parce qu'elle est en effet en

port, suivent les sinuosités du rivage, remontent ensuite vers le point culminant où est située l'acropole du côté du nord-ouest, et reviennent vers l'est rejoindre le rivage. La ville forme ainsi un triangle très-allongé dont la pointe est à l'est.

Les murailles sont fondées sur le roc; elles sont bâties en assises régulières formées de blocs de grande dimension; du côté de la mer elles ont six à sept mètres de hauteur. Toutes les portes sont détruites; la pente du terrain, dans l'intérieur de la ville, est rachetée par la construction de plusieurs terrasses sur lesquelles s'élevaient les principaux édifices, qui, vus de la mer, devaient produire un effet grandiose avec les sommets sourcilleux du Taurus dans le fond du tableau.

L'acropole est presque entièrement détruite; on voit encore dans l'enceinte une grande salle qui était taillée dans le roc. La montagne descend à pic dans les eaux du port Vathy.

Le théâtre est assis sur la pente de l'acropole faisant face à la mer; il est de petite dimension et tout le proscenium, qui était peut-être bâti en bois, n'a laissé aucune trace. La cavée est entièrement conservée, il y a vingt-six rangs de gradins, en une seule précinctio. Les murailles de soutènement sont lisses et d'un beau travail, la partie circulaire de l'édifice est à bossages très-saillants.

extérieur est soutenu par des contreforts. Ce monument rappelle l'église de Saint-Étienne-le-Rond à Rome; il avait dans l'intérieur un rang de colonnes. Nous le regardons comme une de ces anciennes églises circulaires qui furent construites sous le règne de Constantin, et dont Eusèbe a laissé la description; le plus beau modèle de ce genre existe encore à Thessalonique.

Enfin, en revenant près du port, on arrive à un édifice dont la destination n'est pas très-précise; il est bâti tout en marbre blanc; il forme une vaste salle presque carrée de dix mètres sur onze; la muraille extérieure est en assises régulières, qui ont 0,60^c de hauteur et dans l'intérieur de l'édifice cette même muraille est en appareil polygonal. Le remplissage entre les deux faces est un béton de sable et de cailloux.

La grande salle est sans fenêtres; elle est précédée d'un vestibule qui n'a pas de porte centrale, mais deux petites portes latérales. La façade se compose de deux antes et de deux colonnes cannelées. On voit que ce plan ne se rapporte nullement à celui d'un temple: ce pouvait être la salle d'assemblée des marchands ou des magistrats.

LA NÉCROPOLE.

Les tombeaux d'Antiphellus sont sans contredit les monuments qui méritent la plus sérieuse attention, car ils soulèvent un problème qui n'est pas encore résolu, sur l'époque où la langue lycienne fut en usage, et sur celle où on a cessé de la parler. Ces tombeaux se composent de deux classes: les sarcophages et les monuments taillés dans le roc. Les uns et les autres imitent des constructions de bois; où donc les Lyciens ont-ils imaginé ce genre d'ornement pour l'appliquer à quoi? à des rochers. Il est probable qu'ils voulaient rappeler le souvenir de leurs demeures terrestres: on voit encore dans les villages modernes des maisons bâties en bois non équarris qui ressemblent à ces tombeaux (1). Un de ces monuments, si-

tué près du port Vathy, porte une inscription en langue grecque et en lycien; mais jusqu'ici cette circonstance a été d'un faible secours pour interpréter cette dernière langue. J'avais, dès 1836, levé par empreinte cette inscription qui était très-bien conservée; je l'avais, de plus, collationnée sur place, elle a été envoyée à plusieurs savants qui s'occupent de ces recherches, mais cette langue lycienne est restée impénétrable (1). Un autre tombeau d'un style un peu différent est sculpté dans la partie nord de la ville; l'entrée de la chambre sépulcrale représente une décoration en bois avec ses poteaux, ses solives et la pièce horizontale nommée sablière par les charpentiers. Ce soubassement est surmonté d'une décoration en ogive dans l'intérieur de laquelle sont simulés des panneaux (2). La plate-bande supérieure porte une inscription de cinq lignes en caractères lyciens, et sur le filet au-dessous (3), l'inscription latine: « Claudia Regelia Herennia à sa sœur aînée, monument de piété et de souvenir. » Les caractères sont de la fin de la république, c'est-à-dire du temps que Cicéron était gouverneur de Cilicie. Un grand nombre de familles romaines étaient déjà installées dans le pays, et en même temps les lois qui protégeaient les sépultures étaient exécutées dans toute leur étendue. Peut-on imaginer que cette dame romaine se fût emparée d'un ancien monument? ce n'était pas un acte d'une si haute piété que de déposer le corps de sa sœur dans un tombeau usurpé, dans un tombeau d'occasion. D'après ce simple énoncé, il n'est pas possible de décider que les deux inscriptions lycienne et latine sont contemporaines, mais c'est une question qui mérite examen (4).

Au-dessus de la maison de l'agha d'Antiphilo, on voit s'élever un sarcophage colossal avec un couvercle ogival

(1) Spratt, and Forbes, *Travels in Lycia*, t. II, 232, 235.

(2) Voy. Planché 26, Tombeau de Claudia Regelia.

(3) Claudia Regelia Herennia sorori suæ primigenitæ pietatis et memorie causa.

(4) Voy. Desc. de l'Asie Mineure, in-fol., t. III, où ces inscriptions sont publiées.

(1) Voyez planche 10, maisons de la vallée du Xanthos; Planché 11, tombeaux lyciens taillés dans le roc.

décoré de chaque côté de deux avant-corps de lions. Le soubassement est surmonté d'une corniche ornée d'oves; il porte une très-longue inscription en caractères lyciens, que j'ai aussi relevée par empreinte, il n'y manque que quelques lettres (1).

La vallée du port Vathy contient des centaines de sarcophages du même style, qui ont été imités par les Romains; nous donnons pour exemple le tombeau de Ptolémée (2), monument de marbre blanc, qui ne serait pas déplacé dans un musée. Enfin nous devons aussi signaler un tombeau de style grec formé d'un seul bloc de rocher équarri et séparé du reste de la colline par une petite aréa. Ce monument plus remarquable à lui seul que tous les monuments royaux d'Amasie, est du plus pur dorique; la frise est ornée de triglyphes, la porte à crossettes est entourée d'un chambranle architravé, la chambre sépulcrale contient trois banquettes sculptées en lits funèbres, et à la hauteur du plafond est une frise composée de danseuses qui se donnent la main: tel est l'ensemble des ruines de l'obscure cité d'Antiphellus; nous passons encore sous silence bien des monuments qui mériteraient d'être décrits.

CHAPITRE XVIII.

PHELLUS.

posé à y reconnaître le site d'Aerotrion, marqué sur le stadiasmus à cinquante stades d'Antiphellus. Nous avons reconnu, après avoir effectué notre ascension à Phellus, en marchant droit au nord par des chemins impraticables, que la route ancienne qui reliait les deux villes venait aboutir en ce lieu, qui ne serait alors qu'un entrepôt maritime dépendant de la ville de Phellus. Nous n'y avons observé aucun vestige de l'époque romaine.

Les premières questions que nous adressâmes aux indigènes sur la situation des ruines de Phellus recurent immédiatement une réponse satisfaisante: plusieurs d'entre eux connaissent ces ruines sous le nom de Philo, et nous proposèrent de nous y conduire; je pense que les voyageurs qui ont visité ces parages depuis 1836 n'ont pas dû éprouver plus de difficulté que nous, ce qui ne les a pas empêchés de se donner l'innocent plaisir « d'une découverte » (1).

Le 26 avril 1836, l'agha d'Antiphellus nous fit préparer des chevaux et nous donna des guides pour pénétrer dans l'intérieur du pays, où jusqu'alors aucun européen ne s'était aventuré. L'accueil que nous avions reçu sur toutes les parties de la côte où nous avions débarqué, la compagnie des gens de l'agha, et la teneur de nos Fermans, tout nous promettait une excursion sans difficulté, et en effet, nous trouvâmes partout une

sait alors une chasse qui n'était pas sans danger. Un seul incident se manifesta : les matelots avaient tué un énorme sanglier, qu'ils ne pouvaient transporter à bord ; non-seulement les indigènes refusèrent leur concours, mais ils refusèrent même de prêter un aide pour porter la bête immonde ; on fut obligé de la dépecer sur place : les Turcs ne font aucune distinction entre le sanglier et le cochon, proscrit par Mahomet.

Nous partîmes du port d'Antiphellus, attaquant la montagne droit au nord. C'était le chemin des piétons, mais il était atroce pour les chevaux.

Nous franchîmes la montagne qui borde la baie de Sévédo. Au bout d'une demi-heure, nous descendîmes au fond d'une profonde vallée, pour remonter immédiatement sur le flanc opposé. Nous nous trouvâmes bientôt sur la crête d'une chaîne nord-sud, que nous parcourûmes dans une assez grande étendue. Nous commençâmes dès lors à jeter du coup d'œil général de la Lycie : un vaste horizon de montagnes, couronné par les sommets couverts de neige du Cragus, se développait à nos regards. Nous voyions çà et là, sous nos pieds, des plaines couvertes de verdure ; mais aucune habitation ne s'offrait à nos yeux. Nous avions repris la direction de l'est pour contourner une haute montagne sur le penchant de laquelle sont trois vastes citernes où se désaltèrent les caravanes. Nous arrivons au village d'Agli, composé de cinq maisons. Au bout d'une heure, nous commençons à nous diriger au nord, et après une demi-heure de route, nous nous trouvons dans une vallée étendue, formant un plateau bien cultivé. C'est là qu'est situé le village de Tchouhourba, appelé aussi Orta keui, le village du milieu, parce qu'il est le centre d'une communauté de cinq hameaux tous du même nom : nous insistons sur ce détail, parce que nous retrouverons bientôt l'ancienne communauté lycienne de Cynæze divisée en différents groupes.

Nous nous reposons un moment dans ce village, et nous prenons des guides pour nous rendre aux ruines de Phellus sur la montagne qui domine ; il y a une lieue de route.

Nous montons au milieu des roches les plus arides : le temps est couvert ; les nuages sont descendus jusque sur le sommet de la montagne. Longtemps avant d'arriver au sommet, nous voyions des traces de constructions gigantesques : ce sont des murs de soutènement des terrasses qui aplanissaient la pente. La route est encore tracée au milieu des rochers. Le brouillard est épais ; on n'aperçoit les objets qu'à travers une petite pluie fine et pénétrante. Enfin nous entrons dans la ville. Ce n'est qu'un chaos de murailles et de rochers éboulés, du milieu desquels sortent des restes de monuments pélasgiques et grecs. La ville de Phellus s'étend nord-sud sur toute la crête d'une montagne fort élevée. Nous arrivons à la nécropole. Nous sommes dans l'admiration en entrant dans une enceinte carrée toute taillée dans le roc, au milieu de laquelle s'élèvent deux édifices monolithes taillés dans la masse même du rocher. Ce ne sont plus des colonnes et des frontons ; c'est un art tout à fait en dehors de ce que nous connaissons de l'antiquité, car il est aussi éloigné de l'égyptien que du grec. Un de ces grands tombeaux a trois portes ; son entablement ressemble à des charpentes posées de front, et sur les faces latérales, ce sont d'énormes solives recourbées représentant des bœufs d'ancre ; tout cela taillé dans le rocher. Deux autres tombeaux du même style s'élèvent près du premier ; quoique d'une dimension moindre, ils ne sont pas dessinés avec moins de recherche. L'un d'eux s'est écroulé sous l'influence des gelées et des neiges ; l'autre, encore debout, est composé de deux chambres contenant des banquettes ou lits funéraires.

Pendant que nous étions occupés à examiner cette architecture si bizarre, le brouillard se dissipait ; le soleil laisse tomber quelques rayons à travers la rosée humide ; nous jouïmes alors d'un des plus beaux spectacles qu'il soit possible d'imaginer : sur le premier plan, la nécropole avec ses tombeaux toujours plongés dans les nuages, et qui ont contracté une couleur verdâtre ; sous nos pieds, un précipice sans fond. Les sommets des plus grands arbres

formaient comme un tapis de verdure, et en dernier plan l'admirable chaîne du Cragus, avec ses forêts, sa neige et ses nuages. Autour de nous, un désert immense et un absolu silence. A mesure que les nuages se dissipaient, nous osions nous aventurer plus bas sur les flancs à pic du précipice : des arbres de toute espèce y forment des barrières impénétrables, et sur sa pente, nous voyons avec surprise un tombeau d'un seul bloc cubant plus de 75 mètres, qui s'est détaché de la montagne et chemine insensiblement dans l'abîme, entraîné par les pluies et la fonte des neiges.

Les murailles de la ville, du côté de cette vallée, sont bâties avec des pierres énormes, assemblées à joints irréguliers dits pélasgiques; elles cubent chacune plusieurs mètres; le sommet de la montagne est de craie assez dure.

Nous observons plusieurs de ces sarcophages couverts en ogive, et quelques-uns taillés dans le roc, du style de ceux de Macri. En descendant plus bas dans la vallée, j'arrivai à un ravin profond, intercepté par une masse de tombeaux, de sarcophages et de débris accumulés par les eaux sans être rompus. Les lianes se sont fait jour au milieu de ces monuments entassés, et de vieux arbres les couvrent de leur ombre.

Nous redescendons vers le nord pour gagner le village de Bounar bachi, où nous arrivons au bout d'une heure.

traverse; de Bounar bachi elle coule droit au nord et vient recevoir bout à bout un autre cours d'eau coulant du nord au sud et qu'on appelle la rivière d'Irnési; à partir de ce point, la rivière tourne subitement à angle droit, se précipite dans une gorge étroite près d'une montagne conique, et entre dans une grande vallée qui va jusqu'à Myra, appelé par les Turcs, Déméri; on la nomme alors Déméri déré tchai, la rivière de la vallée de Myra.

L'agha de Cassaba, connaissant le but de notre voyage, s'empressa de réunir les notables pour nous faire donner les renseignements que nous désirions.

CHAPITRE XIX.

CANDYBA. — CYANEÆ. — ARNÆA.

Du balcon de la maison de l'agha on nous montra plusieurs villages qui fermaient des ruines antiques *Eski kalma* : à peine eut-on prononcé le nom de Kandyba, que nous reconnûmes le nom de Candyba, ville lycienne citée par Pline et voisine de la forêt Oëniun. Ce village est sur la pente orientale de la montagne sur la route de Bounar bachi; il s'ensuit que cette forêt qui du haut des ruines de Phellus nous paraissait impénétrable est la même forêt Oëniun qui s'étend jusqu'à Cassaba.

Aux ruines de Kandyba nous observâmes quelques restes de tombeaux lyciens

Spratt détermina au village un autre centre de population avec plusieurs inscriptions. Cynaeæ, Yavou paraît être le lieu de tous ces bourgs, et s'appelaient Kœuq. On y voit des ruines d'édifices publics, mais pas de traces dans les environs d'un théâtre, une citadelle ou plus ornés.

Le bourg du même nom a été appelé Giaouristanlik, le petit pays des infidèles; il y a quelques ruines avec inscriptions. M. Cockerell avait descript la mer, près du port de tombeaux que nous avons vu. On dit, il y avait copié des inscriptions relatives aux Cynéens. Les Lyciens sont si concis sur les ruines de la Lycie, que nous ne pouvons plus de renseignements sur l'état municipal de ces

la vallée supérieure du pays nous apprit que son village était Irnési, qu'il était voisin avec des palais et d'autres. Le jour suivant, 27 miles pour Irnési en reprenant le même nom. Après la marche nous faisons une montagne conique dont on a le pied. C'est là qu'elle se trouve à l'est dans la vallée de ce défilé, Déré aghazi ou de Boghazi, le défilé

ne est couronnée d'une tour, en très-bon état de conservation voit aux alentours quelques Lyciens; mais les fortifications modernes : elles ont été à une ville chrétienne. La structure satisfaisante n'a pas sur le nom de cette ville de la vallée s'élève une tour presque entièrement et dont nous avons levé le plan. Le temple est couvert par une tour de soixante de diamètres était revêtu de niches seules existent en face précédées d'un narthex. Le caractère de l'architecture est du huitième siècle.

de, nous en jugons par la ressemblance avec des églises du même genre portant leur date.

A droite et à gauche de l'église sont deux édifices circulaires qui ont certainement servi l'un de baptistère, l'autre de scævophylacium : sacristie pour déposer les vases sacrés; en cela le plan ressemble beaucoup à l'église d'Alexis Comnène à Trébizonde.

A partir de cette jonction des deux rivières, nous remontons le cours de l'eau, tout en suivant la même direction. Nous atteignons la région boisée, et la marche du convoi devient de plus en plus difficile. Quoique nous soyons à la fin d'avril, le temps est toujours pluvieux, des orages éclatent et rendent la route presque impraticable : c'est l'alternative que présentent les voyages dans ces régions, ou une chaleur intense et le manque d'eau partout, ou des déluges de pluie.

Nous arrivons enfin au sommet; nous avons devant les yeux l'enceinte d'une ville grecque. Les murailles ont des tours disposées à intervalles irréguliers; elles sont bâties à assises réglées et à bossages; mais une partie a été restaurée sous l'empire byzantin. Des buissons touffus ont crû au milieu des édifices, et ne permettent pas de les examiner à loisir. Des tombeaux lyciens sont les indices d'une ancienne cité; mais cette ville fut habitée par des chrétiens et contient entre autres édifices une grande église en forme de basilique.

Les tombeaux ne portent pas d'inscription; la pierre s'est délitée sous l'influence du climat. Les ruines d'Irnési sont à mille deux cents mètres au-dessus de la mer.

Nous ne trouvons rien dans les monuments d'Irnési qui mérite une reproduction spéciale; les travaux de cent graveurs ne suffiraient pas pour faire connaître cette contrée singulière, restée pendant tant d'années fermée aux investigations des savants, qui s'en éloignaient, chassés par la mauvaise réputation qu'on avait faite aux habitants.

Il n'est pas difficile de déterminer le nom de l'ancienne Irnési, dont la ressemblance avec le nom d'Arma frappe au premier abord. Arma petite ville

de Lycie, dit Etienne de Byzance. C'est tout ce qu'on sait de son histoire; elle est assez étendue pour avoir contenu douze mille habitants.

Du village d'Irnési une route conduit dans les hauts plateaux, où se trouve la ville moderne d'Almalu, la vraie Lycie archaïque s'arrête à ces régions.

Le retour à la côte peut s'effectuer de deux manières, ou par la route déjà indiquée : on y rencontre quelques villages; ou par la vallée de Démeri : on suit le cours de la rivière jusqu'à Myra; six heures de route.

Dans le triangle formé par ces deux routes, on laisse sur la côte deux villes anciennes et une île qui méritent d'être visitées. Nous ignorons comment on peut les atteindre par terre : le pays étant complètement rocheux et désert.

CHAPITRE XX.

APERLÆ. — CYANEÆ. — ÎLE DOLICHISTE.

Les difficultés que présente la conformation du massif montagneux de la Lycie, entre la rivière de Myra et le port Sévédo, nous décida à nous rendre par mer aux ruines d'Aperlæ et de la Cyaneæ maritime, qu'on appelle aujourd'hui Cacambo.

Le 30 avril 1836, nous quittâmes le port Sévédo à neuf heures du matin, avec une brise d'ouest; le soir, le navire mit en travers, c'est-à-dire stationna en pleine mer sans faire de route; nous

ble; les insulaires se plaisaient, comme leurs voisins les Lyciens, à tailler les rochers pour y établir des habitations. On a peine à comprendre que dans un lieu où la pierre de taille abonde, et le sol est encore vierge de toute habitation, ces populations aient imaginé le genre le plus difficile et le plus dispendieux d'installer leurs demeures.

Les constructions de l'île Dolichiste sont presque toutes des bâtiments civils; ceux qui sont au bord de la mer, paraissent avoir servi de remises de galères, *Néostiki* des Grecs, et *Kestâ Hanî* chez les Turcs. Aujourd'hui encore les eaux de la mer entrent dans de grandes salles où l'on pourrait rentrer des canots. J'avais douté, dans une première exploration, que cette partie de l'île et du continent voisin eussent subi un mouvement de dépression; mais dans un second examen du terrain que je fis en 1842, je me range du côté des observateurs qui m'ont précédé, et je reconnais que plusieurs de ces monuments ont été des habitations avant d'être envahies par les eaux.

Les innombrables maisons de l'île, bien que construites en pierres assemblées à joints irréguliers, dits pélagiques, ne paraissent pas remonter à une haute antiquité. On remarque des voûtes en béton; le mortier est généralement employé, et l'appareil des pierres est peu soigné, on voit dans le voisinage de ces maisons d'autres constructions évidemment byzantines; mais il y a absence complète

le continent s'élèvent les fortifications modernes qui ont appartenu à la ville turque de Cacamo, presque déserte aujourd'hui qu'une ville. Si l'on en juge par ce qui subsiste encore, cette forteresse a dû être d'une certaine importance dans le moyen âge; elle défendait en même temps la côte et le mouillage, et d'appareil très-soigné de certaines murailles (1), il est à croire qu'elle s'érigeait sur l'emplacement d'une ancienne ville.

Nous donnons (2) une vue de ce château et des tombeaux lyciens qui subsistent encore. Ce lieu réunit tous les genres de beauté, la beauté des lignes du paysage maritime, les souvenirs de l'antiquité et ceux du moyen âge.

Nombreux tombeaux lyciens s'élevaient de toutes parts sur les aspérités du terrain. Sur les pentes du terrain, on voit çà et là des restes d'édifices élevés parmi lesquels il faut remarquer des maisons d'habitation construites en appareil irrégulier, des tombeaux à hexèdre, et au pied du château un théâtre ou odeum entièrement ruiné sans rocs; tous les sièges subsistent encore. Ce singulier monument est construit sur des rochers; on est frappé du caractère de cette nature sauvage et du monument qui atteste une civilisation raffinée (3).

Une mosquée s'est installée dans un temple antique; ici comme ailleurs, on appelle le culte, une inscription votive archaïque mentionne des offrandes en argent faites par divers habitants, le sol de la mosquée est une ruine antique.

Nous devons maintenant rechercher dans la ville appartenaient les ruines que nous venons de parcourir: un mont isolé sur le rivage doit nous intéresser. Cet édifice est carré; il est situé à l'intérieur de plusieurs salles. La construction, selon les partisans de l'école pélasgique, doit être datée des temps héroïques, car il est bâti en blocs à joints irréguliers

réunis sans ciment: c'est en tout point la définition de ce système de construction; cependant les fondateurs de cet édifice vivaient du temps de Vespasien, et pour éviter toute incertitude à la postérité, ils ont eu soin de dire dans l'inscription qui existe encore au-dessus de la porte, que cet édifice avait été bâti depuis les fondements EK BAΘPΩN: il n'y a pas moyen de discuter. Nous avons publié in extenso le texte de cette inscription, qui n'a pas été assez remarquée: elle est ainsi conçue:

« Le sénat et le peuple des Aperlitains ont construit ce bain (βαλάντιον) depuis les fondements, et l'ont dédié à l'empereur Titus Aélius Vespasien (1). » Une salle de cet édifice se termine en hémicycle couronné par une partie de sphère, tout cet appareil est à voutures, indice d'un travail romain (2).

La même inscription nous apprend donc que cette ville est l'ancienne Aperlæ et non pas Aperræ, ni Apyræ comme l'ont écrit Hiéroclès et Etienne de Byzance, et de plus, que dans le second siècle on bâtissait encore à joints irréguliers.

A l'ouest de l'île Kakava s'étend un vaste estuaire ou une crique marécageuse que les paysans grecs nomment port Tristomo, nom tiré de l'italien, dont nous ignorons l'origine. Tout, aux alentours, est désert et sauvage; l'air est empesté pendant l'été, et les habitants se sauvent à la montagne; ceux qui restent pour garder les demeures se font des échafaudages qu'ils couvrent en roseaux, et couchent à l'abri des émanations du sol. Un rocher isolé, qui s'élève au nord du port Tristomo, est couronné par une acropole antique bâtie en assises régulières et à bossage. Dans l'angle ouest, qui forme une petite presqu'île, s'élèvent d'autres rochers dans lesquels sont creusés des tombeaux de style lycien; nous en avons remarqué un dont la façade est ornée d'un bas-relief représentant un homme nu, sans doute le défunt, armé d'une fronde. Le même tombeau contient une inscription qui apprend que ce monument appartient à un habitant

M. 23.

M. 58.

Voyez planche 23, odeum taillé dans le roc.

1. Lioraison. (ASIE MINEURE.)

(1) Voyez Description de l'Asie mineure, in-fol., t. III, Lycie, explication des planches.

(2) Voyez page 621, col. 1.

de Cyanaë : on doit en conclure qu'en ce lieu était une ville du même nom. On sait si peu de chose touchant la constitution des communautés lyciennes, qu'on doit se borner à constater les faits que l'on observe : cette Cyanaë maritime ne peut-elle pas être le port ou l'échelle des Cyanéens comme Antiphellus était celle des Phellitains.

CHAPITRE XXI.

ANDRIACE. — SURA. — MYRA.

Derrière l'acropolis de Tristomo nous allâmes examiner les ruines très-considérables d'une ville du moyen âge dont nous n'avons pu retrouver le nom. Il y a plusieurs églises, des bains, des citernes; mais tout cela est d'une construction grossière, en petits moellons reliés par un mauvais ciment : Simena, citée par Pline et par Étienne de Byzance, étant placée, dans le stadiasmus, à soixante stades d'Aperlæ, la position de cette ville inconnue ne peut lui convenir; ces ruines sont cependant antérieures à toute invasion musulmane, et ne peuvent avoir été habitées que par des Grecs.

Pour donner une idée de la difficulté que présente le parcours de cette région, soit à cause des solitudes, soit à cause de sa conformation compliquée, un jeune officier de marine partit du bord

parer une chaloupe avec douze et des provisions, nous partîmes le commissaire et un officier de pour continuer notre exploration côte. Nous prîmes un pilote à pour aller mouiller au port, l'ancienne Andriace, à quatre marines à l'est de Kakava. Il faut aller à Andraki faire l'est-jusqu'à la baie Yali; là on a l'entrée du port Andraki indique une tour hellénique, la Pointe P portulans. Il faut ranger la côte pour entrer dans la rivière, à la barre qui existe à l'embouchure canots mouillent dans une crique jette un cours d'eau abondant rivière qui n'a qu'un mille de parcours, alimentée par des sulfureuses froides et légères lées qui sortent des rochers. C d'eau est noté par les anciens comme la rivière d'Andraki; c'est mouilla la flotte de Brutus et tulus dans leur campagne en Lycie. La rivière d'Andraki quantée par d'énormes poissons raissent attirés par la saveur de L'antique Sura, célèbre par un qui se rendait au moyen des p était à peu de distance du golfe draki : cette ville est mention Pline (1) à Myra en Lycie; les de la fontaine d'Apollon Curien après trois appels donnés au s flotte, et disent l'avenir. Se jete

une colline rocheuse, en passant un tombeau d'ordre corin-; il entra ensuite dans la petite le Sura, qui s'étend jusqu'à la ile est séparée de la barre d'Andrardes collines basses (2) descen- squ'à la mer. Une éminence de le pieds environ au-dessus de ne est couronnée par une pe- teresse au sud de laquelle se un beau sarcophage portant une ion lycienne. D'autres sarco- sont ornés de cartouches qui cont le nom de Sura. On voit un s loin un piédestal avec une ins- dont les premières lignes sont s au culte d'Apollon; le reste est . Les ruines de Sura ne paraiss- dépendre d'une ville considé- s'était sans doute un centre reli- ui vivait de ses oracles.

est marquée comme étant dis- sept kilomètres d'Andraki, cette a paraît exacte.

MYRA.

baloupe ayant franchi la barre, nes encore un mille et demi en ent la rivière d'Andraki avec asses d'eau.

matelots s'installèrent dans une ur le rivage, et établirent leur vec des avirons. Un nègre que rouvâmes en débarquant nous un chameau pour charger nos , et nous allâmes au monastère a, situé à trois quarts d'heure du ge, dans une belle plaine bien . Ce couvent occupe les environs ise de Saint-Nicolas, probable- basilique construite par Théo- sous le nom d'église de Syon.

Myra fut déclarée capitale de . C'est un grand édifice carré, sâtres à l'extérieur, occupé par rs familles grecques.

ttite vérole ravageait la popula- eque; le matin même, on avait un habitant du monastère. Sa tait sur la porte, chantant sa e de mort, et s'arrachant les

cheveux par un mouvement cadencé; elle s'arrêtait à certains moments, et poussait des cris aigus; après quoi elle recommençait une sorte de danse saccadée, s'accompagnant d'un chant traînant et monotone. Nous fûmes installés dans une des cellules. Les caloyers, au nombre de trois ou quatre, qui desservent ce couvent sont de pauvres moines sales et ignorants; ils n'avaient pas vu d'Européens depuis plus d'un an. Ils assurent que saint Nicolas était évêque dans cette même église, et que son corps est déposé dans un caveau. La cathédrale est dans le même style que celle que nous avons vue à Déré agazi, mais le plan en est moins grand. Les chapelles latérales sont voûtées en pendentifs et décorées de mauvaises peintures; l'une d'elles représente la Passion.

Il est avéré, par les documents qui suivent, que depuis plusieurs siècles le corps de saint Nicolas ne repose plus dans cette église; c'est une erreur des caloyers, qui du reste paraît s'être modifiée depuis mon passage, car ils prétendent aujourd'hui que le corps de l'évêque a été récemment transporté en Russie (1).

Saint Nicolas de Myra est regardé comme un des plus grands saints de la légende. Il est né à Patara de Lycie, dans le troisième siècle; il fut ordonné prêtre par l'évêque de Myra, du même nom que lui, et devint évêque à son tour sous l'empereur Dioclétien.

D'autres légendaires pensent que la naissance de Nicolas n'est pas antérieure au cinquième siècle, attendu qu'il n'est pas nommé dans le dénombrement des évêques depuis l'an 420 jusqu'en 350. Il ne paraît pas dans le concile de Chalcédoine.

Le culte de saint Nicolas fut établi publiquement en Orient dès le commencement du sixième siècle. L'empereur Justinien lui consacra une église à

(1) We were informed, by the priest, that this precious treasure (the shrine of the relics) was taken to St-Petersburg by a Russian frigate, during the Greek revolution. The emperor sent a gaudy picture as a substitute, and it is now an object of great adoration... etc, *Travels in Lycia*, by Spratt and Forbes, tom. I, p. 166.

Constantinople, dans le quartier des Blachernes. Il fut honoré en France, au neuvième siècle, avant même que ses reliques fussent transportées en Italie.

La légende raconte de la manière suivante l'enlèvement clandestin des reliques du saint par des marchands italiens; ce récit sert à fixer d'une manière certaine la date de la construction de diverses églises.

Le tombeau de Myra était le but de nombreux pèlerinages, et les Osmanlis ne se faisaient pas faute de l'invoquer. Or, la ville de Myra fut prise, la sixième année du règne de l'empereur Nicéphore, par Achmet, général du calife Haroun. Il voulut détruire le tombeau de saint Nicolas; mais les chrétiens, pour conserver leurs reliques, trompèrent l'Arabe par une fausse indication, et un tombeau voisin fut saccagé.

Depuis cet événement, le tombeau de saint Nicolas resta encore à Myra l'espace de deux cent quatre-vingts ans, pendant lequel on fit diverses tentatives pour l'enlever.

Enfin, par une manœuvre dont les légendaires ne paraissent pas avoir compris toute la déloyauté, les reliques tombèrent entre les mains des Latins.

Quarante bourgeois et marchands de Bari, en Pouille, se rendaient en Syrie dans le dessein d'aller commercer à Antioche. Se trouvant dans les parages de Myra, ils conçurent le projet d'enlever les célèbres reliques; ils envoyè-

corps de saint Nicolas. Il n'y eut effet, que trois religieux qui gèrent ce saint dépôt; tous étaient dans la désolation par suite de l'absence des Musulmans.

Les gens de Bari firent accorder aux religieux qu'ils étaient envoyés de l'ancienne Rome, pour porter la sûreté et à l'honneur de ces reliques, en leur procurant un voyage en Italie; ils achevèrent de les garantir leur donnant cent écus d'or à par vaisseau.

Après diverses prières, ils rouvrirent le tombeau de marbre à grand coup de marteau; ils y trouvèrent une relique de même matière, et crurent que c'était un grand vase de paille. Ils remarquèrent qu'elle était pleine d'une liqueur admirable; elle semblait à une huile très-pur. Selon les religieux, sortait de la même du saint et transpirait à la surface. Il parut à ces pèlerins qu'il avait déjà touché au corps du saint pour en prendre quelque part. Les os étaient pêle-mêle hors situation naturelle, et la tête en bas. Ayant tout rassemblé dans une caisse très-propre, ils enlevèrent les reliques le 20 avril de l'an 1087.

Les navires revinrent à Bari huit jours. L'arrivée de ces reliques causa une grande sensation dans la chrétienté. L'huile miraculeuse fut distribuée à différents monastères.

Les Vénitiens, qui avaient été devancés par les gens de Bari, ne se tinrent pas pour battus, et ils trouvèrent moyen de transporter, eux aussi, à Venise, les reliques de saint Nicolas. Les légendaires, pour accommoder tous ces hauts faits de dévots peu scrupuleux, prétendent que le saint Nicolas de Venise est l'oncle du précédent, et qu'il est honoré avec saint Théodore (1).

Mais les reliques de ces bienheureux ne tardèrent pas à se multiplier dans le monde chrétien. On comptait à Paris plusieurs églises sous cette invocation : la collégiale de Saint-Nicolas du Louvre, l'église abbatiale de Saint-Nicolas des Champs; enfin, Saint-Nicolas du Palais, que saint Louis fit abattre pour bâtir la Sainte-Chapelle. Le chef de saint Nicolas fut déplacé, et on ne peut dire avec certitude ce qu'il devint.

Nous fûmes rendre une première visite aux antiquités de Myra.

Il paraît que dans le moyen âge la ville de Myra s'étendait dans la plaine, car on rencontre d'abord une vaste enceinte carrée, entourée de murailles de marbre, qui a sans doute appartenu à la ville byzantine. Toutes ces murailles sont faites de débris d'anciens monuments. On apercevait la nécropole de loin dans les rochers, et nous savions qu'il avait existé un théâtre : un caloyer nous y conduisit, et nous trouvâmes un des plus beaux monuments de ce genre que j'aie encore vus. Toute la scène était décorée de colonnes de granit, d'ordre composite; il en reste une encore en place avec le pilastre voisin; les autres sont gisant devant la muraille du proscénium.

Les portes sont d'un très-beau travail, et dans la salle des mimes on voit accumulé un monceau de chapiteaux, de masques tragiques et d'ornements de toute espèce. Ce théâtre est bâti en pierre calcaire blanche, compacte, aussi belle que le marbre; la scène est tournée vers le sud; la galerie de l'est est

double, et conduit à la seconde précinction. On avait accès à la première par le théâtre et par la galerie circulaire de la seconde précinction. Toutes ces galeries sont d'une magnifique construction, sans mortier. Il y a vingt-sept rangs de gradins à la première précinction, et il devait y en avoir vingt à la seconde. Nous abandonnâmes le couvent dans la soirée, pour venir nous loger dans un grand *konak*, ou maison de campagne, appartenant à l'agha de Cassaba. Le vieux Turc, qui est son beau-frère, fit quelque difficulté de nous admettre, craignant que nous n'apportassions avec nous l'épidémie du couvent; mais quand il sut combien nous étions liés avec l'agha de Cassaba, il nous reçut à bras ouverts.

Nous occupâmes sur-le-champ les matelots de la chaloupe à faire des fouilles pour retrouver le podium de la première précinction du théâtre; les habitants vinrent nous aider à mettre le feu aux broussailles qui encombraient la salle des mimes.

Le gibier abonde dans la plaine de Myra; les geais bleus, les sirènes, les tourterelles venaient jusque dans notre galerie. Un bœuf coûte 22 fr. 50 cent., un mouton, 4 fr.; tous les produits sont en proportion, car la plaine de Myra n'est habitée que par une tribu yuruque qui fait peu de commerce.

Les tombeaux de Myra méritent une attention particulière entre tous ceux de la Lycie. Ils sont au nombre de trente, tous taillés dans le flanc de la montagne; les uns sont entièrement détachés du rocher et forment une sorte de portique imitant une construction de bois et portent des inscriptions lyciennes, l'un d'eux cependant contient une courte inscription grecque : « *Arsace de Myndus* ». Généralement l'épigraphie lycienne est très-brève.

La plus intéressante de ces inscriptions est une idylle en trois mots, une déclaration d'amour gravée sur la porte d'un tombeau par un jeune berger de Myra : « *Moschus aime Philiota la fille de Démétrius* ». Les caractères sont tracés avec une pointe, peut-être avec le fer de sa houlette.

Un certain nombre de bas-reliefs d'un bon style sont exécutés à une

le Vital, publié par M. A. Le-III. — Surias, *Vita Sancti*.
— Angeli, *Vita dei Sancti*,
— Gally Knight, *Ecclesiastical
ture of Italy*.

grande hauteur dans le rocher ; ils représentent cette cérémonie funèbre qu'on appelait Conclamation.

La montagne de Myra s'élève à l'angle de deux vallées ; la ville faisait face au sud. La vallée de l'est, où coule la rivière de Myra, est celle dont nous avons reconnu l'origine dans la vallée de Cassaba.

Sur le flanc oriental de la montagne se trouve une seconde nécropole toute taillée dans le roc, dont les tombeaux ont un aspect plus grandiose encore (1). Le rocher des tombeaux s'élève à pic au-dessus de la plaine ; il est dominé par la montagne de l'acropole citée par Strabon (2). Ceux qui ont été à même de comparer la nécropole de Petra avec celle de Myra donnent la préférence à cette dernière pour la majesté des lignes.

Un des tombeaux est décoré d'un fronton de six mètres de base, dans le tympan duquel est sculpté le combat d'un lion et d'un taureau. Deux colonnes d'ordre ionique et deux pilastres supportant des têtes de lion en haut-relief soutiennent le portique. Un grand bas-relief de neuf figures est placé au-dessus de la porte.

Un autre tombeau non moins important est orné de bas-reliefs presque grands comme nature, représentant la vie du mort ; on le voit d'abord enfant, il est nu et tient à la main un *prefericulum*, cuiller pour les sacrifices ; on le voit ensuite adulte à côté de sa mère ; dans un troisième tableau il est pré-

nument si multiplié dans les villes de Lycie.

A notre retour à Andraki, je fis une reconnaissance aux abords du édifice décrit par le capitaine Belmais le marais qui l'entoure être praticable.

D'après l'inscription placée à frontispice, ce monument était un nion bâti par ordre de l'empereur drien ; il est d'une conservation p et divisé en sept chambres ayant une porte : celle du milieu e montée de deux bustes.

CHAPITRE XXII.

CAP PHINEKA. — LIMYRA

Le massif montagneux, dont l d'Arnæa occupe le point culminant vient s'amortir dans la mer au caneka et sépare la vallée de Mycelle du fleuve Arycandus, qui prend source dans le mont Solymia. Une rivière, dont le nom ancien est inconnu, coule du nord au sud lelement au fleuve Arycandus.

Plusieurs villes appartenant à la fédération lycienne possédaient des lées inférieures ; on retrouve des ruines de nombreuses inscriptions la langue des Lyciens, et les monuments du même caractère que ces villes de l'ouest.

La population moderne de ces est généralement adonnée à la

MM. Spratt et Fellows, qui ont exploré la contrée et déterminé la situation des villes anciennes de ces régions alors inconnues, ont trouvé partout chez les habitants le meilleur accueil; ils se sont spontanément offerts pour servir de guide aux voyageurs étrangers.

Pour ceux qui veulent visiter cette région, la plus grande difficulté est d'y arriver. Le chemin par terre, de Myra au village de Phineka, est des plus pénibles pour franchir la montagne qui forme le cap. Toujours entre cette double difficulté, en été le manque d'eau, et une chaleur intense au milieu des rochers, en hiver des torrents débordés et des journées trop courtes. Le mieux est de faire ce trajet par mer et d'envoyer ses chevaux par la montagne, car on ne saurait songer à s'en procurer dans les villages de l'est.

Le nom de Phineka, bien que moderne, est peut-être, comme celui de Phœnicus portus, un vague souvenir des établissements créés sur cette côte par les Phœniciens; il est certain du moins qu'ils y avaient un comptoir, car au milieu des tombeaux lyciens on lit encore une inscription phénicienne. La ville d'Olympus, sur la côte est, s'appelait aussi Phœnicus. On ne peut dire que ces noms viennent de plantations de palmiers, car ces arbres n'ont jamais prospéré sur la côte d'Asie, ils ne s'y trouvent qu'accidentellement.

Le village de Phineka ressemble à celui d'Antiphilo: on y trouve trois maisons, celle du douanier, celle du cafédji et celle du boulanger; c'est littéralement ce qu'on appelle ici une échelle. Les bateaux viennent charger du bois et des planches pour les îles; ils apportent quelques marchandises, qui sont transportées à Almalu, la plus grande ville de la Lycie, à une distance de douze heures de marche.

Les ruines de Limyra sont à six kilomètres environ à l'est de Phineka, séparées du village par un grand marais et par la petite rivière de Phineka tchai, que l'on passe sur un pont de bois.

La ville lycienne est construite sur la pente d'une montagne qui longe la vallée d'Arycanda à l'est, et la sépare

d'une large vallée beaucoup plus étendue.

Le grand sarcophage sur lequel se trouve la double inscription en langue grecque et lycienne, le premier monument de ce genre dont la copie fut apportée en Europe par M. Cockerell en 1814, s'élève encore intact près du moulin à eau. Deux forteresses défendaient la ville; la première domine la colline de la nécropole. C'est un ouvrage grec encore bien conservé; quelques vestiges de monuments sont épars dans l'intérieur. La seconde consiste en une enceinte carrée flanquée de tours et bâtie en moellons mêlés de briques, indice certain d'une époque de décadence.

Le théâtre est bâti au pied de ce château; il est envahi par une forêt de broussailles qui rendent impossible toute étude du monument; on voit cependant qu'il doit être compté au nombre des plus grands théâtres anciens.

De nombreuses sources sortant du pied de la montagne, se réunissent pour former un cours d'eau qui n'est pas inférieur en volume au Phineka tchai, c'est sans aucun doute le fleuve Limyrus cité par Pline comme un des affluents de l'Arycandus.

La nécropole de Limyra comme celle de toutes les autres villes de Lycie mérite une étude particulière; elle n'a pas l'imposant aspect de la nécropole de Myra; les tombeaux sont dispersés sur la surface du rocher, dont les couches sont obliques à l'horizon. Plusieurs monuments portent des inscriptions lyciennes, quelques autres en langue grecque. On remarque des façades ornées de pilastres ioniques.

Les bas-reliefs qui décorent ces monuments représentent des combattants ou des scènes mythologiques, et les noms des héros sont inscrits dans le champ du tableau; plusieurs de ces bas-reliefs portent encore des traces de couleurs. En un mot les tombeaux de cette ville des morts paraissent avoir été destinés à une population riche et nombreuse; cependant Strabon ne place pas Limyra parmi les villes importantes de la Lycie. Deux petits hameaux sont les seuls lieux habités dans cette vallée: le premier, Aladja keui, porte le nom de la montagne voisine: le second Dymndji

keui est habité par cinq ou six familles de Tchinghenéh ou Bohémiens qui exercent le métier de forgeron ; on retrouve ces gens-là errants dans presque tous les villages de l'Asie.

CHAPITRE XXIII.

ARYCANDA. — VALLÉE D'ALLAGHIR.

La ville d'Arycanda était située dans la vallée supérieure du fleuve, dans le voisinage du village moderne de Arouf, à cinquante-six kilomètres environ de la mer. Les ruines lyciennes consistent en tombeaux de différents styles, un théâtre et d'autres édifices construits en pierres polygonales.

Quelques bâtiments qui peuvent avoir appartenu à une église ou à un monastère prouvent que l'ancienne Arycandas fut habitée jusqu'aux derniers temps de l'empire byzantin. On ignore l'époque de son abandon ; jamais les musulmans ne l'ont occupée.

La grande vallée de l'Allaghir tchaï, qui est restée sans nom chez les écrivains anciens, prend naissance dans le mont Solyma, et s'étend directement jusqu'à la côte, où se réunissent, dans une plaine basse et marécageuse toutes les rivières de ces parages, la rivière de Limyra, l'Allaghir tchaï, le Gœuk sou et la rivière de Hadji Vella. Les Lyciens avaient fondé plusieurs villes dans ces régions d'une défense facile et qui encore aujourd'hui sont ombragées par

jusqu'au cap Chélidonia. Les ruines d'Édebessus s'étendent sur une terrasse naturelle détachée de la montagne Beydagh ; elles consistent en un théâtre de petite dimension, qui conserve encore quelques rangs de sièges, et dont le prosœnium faisait face à un précipice. Une église chrétienne s'élève à côté d'autres ruines, et la nécropole offre encore de nombreux monuments, des sarcophages et des tombeaux ornés de couronnes, de boucliers et de têtes de taureaux. Quelques inscriptions portant le nom de Édebessus mettent à même de constater l'identité de cette ancienne ville.

Acalissus est située à peu de distance au sud-ouest de Édebessus, près du village Yourouk de Giaouristan ; les ruines ne consistent qu'en deux ou trois sarcophages qui contiennent le nom de la ville et en deux églises chrétiennes.

Les ruines de Rhodiapolis, aujourd'hui Eski hissar, sont entourées d'une forêt presque impénétrable, où M. Spratt espérait peu découvrir les vestiges d'une ville. Mais bientôt au milieu d'une éclaircie de la forêt, il reconnaît des tours et des murailles : un théâtre antique, une vieille église chrétienne et des sarcophages sculptés, restes d'une ville importante. Plusieurs piédestaux portant des inscriptions lui révélèrent le nom de Rhodiapolis.

Corydalla, autre ville presque ignorée, a laissé quelques vestiges au village de Hadji Vella, les rochers manquent pour y creuser des tombeaux ; on y observe

ierre d'une nature particulière gagates. Selon M. Spratt, les de Gagai sont composées de serres et de trapps, il n'est pas inutile qu'elles aient fourni des agathes chalcédoines.

CHAPITRE XXIV.

ELIS. — OLYMPUS. — MONT CHIMÆRA.

ap Chelidonia est relié au continent par un isthme montagneux qui pendant le seul passage praticable pour arriver sur la côte orientale surtout ailleurs la chaîne du mont s'élève comme une barrière insurmontable. Une vallée qui prend naissance dans la partie supérieure de la chaîne descend à l'est jusqu'à la baie d'Adratchan, qui est l'ancien Portus Sileph. Le mont Olympus ou Phœnix domine la baie du côté du nord et descend à la mer en formant un cap allongé vers le nord-est. La baie d'Adratchan. Au nord du cap est un autre petit port que les indigènes nomment Porto génovèse : le cap génovès s'élève en effet sur le versant de la montagne qui regarde la mer. Les ruines d'Olympus s'étendent sur un mamelon et dans la vallée, qui s'ouvre sur la mer.

Olympus était comptée au nombre des principales villes de la Lycie; cependant l'on en juge par le caractère des ruines qui subsistent encore, elle fut jadis peuplée par une population grecque; les monuments et surtout les tombeaux de style lycien ne se rencontrent nulle part sur cette côte; les débris de l'est ont en effet été occupés par l'an 650 de Rome jusqu'à la fin de l'époque des pirates par des chefs Pisisiens, parmi lesquels le corsaire Zenicète le plus célèbre. Olympus fut prise par les romains sous le règne d'Auguste, et depuis ce temps elle est sous le pouvoir de Rome. Un mot de Cicéron (1), nous donne une idée de la richesse et de la beauté des monuments d'Olympus : « ville ancienne et florissante », dit-il, « nous a fait transporter à Rome et devant son char triomphal les sta-

tues et les trésors qu'il avait enlevés après la prise de la ville. Aujourd'hui on retrouve encore le théâtre et les vestiges de plusieurs temples et de portiques. Un piédestal sur lequel est inscrit le nom d'Olympus a servi à constater l'identité de cette ville.

Alexandre dans sa campagne de Lycie remonta cette côte du sud au nord, et son armée pour éviter les rochers qui descendaient jusque dans la mer fut souvent obligée de marcher dans l'eau. Toute la description que fait Arrien des obstacles que rencontra l'armée macédonienne est d'accord avec la nature du pays.

A l'entrée d'une gorge étroite, dans laquelle coule une rivière, s'élève un grand rocher formant un arc naturel, la seule communication entre l'ancienne ville et la côte, au nord de la rivière, il est assez large pour que les piétons puissent y passer, mais les cavaliers ont l'habitude de faire le tour du rocher et de passer dans la mer. Les indigènes appellent cet endroit Delik tash, la pierre percée; c'est aussi le nom qu'ils donnent aux ruines d'Olympus, aujourd'hui désertes : il n'y a sur la côte d'autre maison que celle de l'officier des douanes.

Dans la montagne, au-dessus d'Olympus, on observe encore un phénomène qui a tenu une place importante dans les mythes dont le peuple Lycien était si prodigue.

Le capitaine Beaufort est le premier qui ait signalé dans le mont Tactalu, l'ancien mont Chimæra, une éruption perpétuelle d'une flamme sortant du flanc des rochers. Les indigènes connaissent de tout temps ce phénomène, et lui donnaient le nom de Yanar tash, la pierre qui brûle; non-seulement ils ne le redoutent pas, mais il lui attribuent des vertus curatives et ramassent les résidus qui entourent le jet de flammes pour en faire des remèdes. L'éruption se manifeste tantôt par un jet de flamme unique tantôt par de nombreux jets sortant des fissures de la roche; mais il ne paraît pas que jamais ce feu se soit éteint. Les phénomènes de ce genre ne sont pas rares en Asie; sans parler du grand feu de Bakou, sur les bords de la mer Caspienne, qui est

pour les Guèbres un feu sacré, nous avons observé dans la Mésopotamie et surtout à Kerkouk, non loin d'Arbéles, des éruptions semblables; mais celle d'Olympus paraît tout à fait privée de force explosive; c'est un feu qui brûle lentement et uniformément. Les rochers d'alentour ne portent aucune trace d'épanchement de lave, ce sont des schistes et des serpentines.

Cette éruption paraît remonter à l'origine des temps : les plus anciennes traditions la signalent ; elle était pour les Lyciens un sujet d'effroi. Aussi leur plus vaillant héros, Bellérophon fut-il chargé d'aller combattre la Chimère, qu'il parvint à vaincre (1). La flamme qui existait toujours fut consacrée à Vulcain ; un temple de ce dieu fut construit dans le voisinage, et l'endroit fut appelé Hephæstion.

Les poètes et les historiens ont décrit la Chimère les uns comme un monstre indomptable, les autres comme un phénomène naturel. Ils le placent entre les villes d'Olympus et de Phaselis, ce qui est exact. La description de Sénèque (2) est la plus rationnelle.

« Dans la Lycie on voit l'Héphestion ainsi appelé par les habitants, où le sol perforé en plusieurs endroits, laisse échapper une flamme sans aucun danger pour ceux qui l'approchent. » Scylax (3) fait aussi mention de la Chimère : « Audessus du port Sidérus s'élève sur la montagne un temple de Vulcain où l'on voit brûler un feu naturel qui ne s'é-

au bâtiment ruiné près duquel sortent les flammes.

Le mont Solyma, au pied duquel passe la route qui conduit à Phaselis, offre des sites d'une grande beauté; la partie est, qui portait spécialement le nom de Climax, échelle, est composée de plusieurs plans de montagnes superposées dans lesquelles croissent de belles forêts exploitées par les indigènes : aussi donnent-ils à cette montagne le nom de Taktalu, la montagne des planches.

Les roches qui descendent jusqu'au bord de la mer rendent presque impraticable la route d'Olympus à Phaselis en suivant les contours de la côte; il est préférable de remonter la vallée d'Oulou bounar tchaï, qui, dans son parcours, offre des tableaux d'une admirable nature, des montagnes couvertes de pins séculaires et de profonds précipices où la rivière d'Oulou bounar serpente en mugissant. Les habitants de cette montagne sont des Yourouk, dont l'industrie consiste à débiter les arbres de ces forêts. On remonte la rivière d'Oulou bounar jusqu'à sa source, et l'on descend au village de Tekrova, près des ruines de l'ancienne Phaselis. Ce voyage exige une journée de huit heures de marche.

Phaselis, colonie doriennne, ne faisait pas partie de la confédération des villes de Lycie. Située sur un isthme qui séparait deux ports elle dut à son heureuse position de devenir le centre d'un commerce considérable entre l'Asie, l'É-

setis se gouverna d'abord par ses propres lois. Cicéron (1) en fait une colonie non de Doriens, mais de Grecs ycéens. Ce n'était pas dans l'origine un repaire de pirates; mais telle est sa position sur un promontoire fort avancé dans la mer, que les pirates de Cilicie, dans leurs courses, étaient obligés d'y relâcher. En conséquence, ils se l'attachèrent d'abord par des affaires commerciales, ensuite par un traité. Après la prise d'Olympus, P. Servilius vint attaquer Phaselis, qui était défendue par Zenicetus en personne. Lorsque le chef des corsaires vit l'armée romaine maîtresse des abords de la ville, il fit mettre le feu aux principaux édifices, et se précipita dans les flammes avec tous ses compagnons. Phaselis se releva cependant de ces désastres, et Strabon la cite comme une des villes les plus florissantes (2) de cette région. Les édifices dont les ruines subsistent encore appartiennent tous à l'époque romaine; la ville s'élevait sur un plateau entouré de rochers, le grand port était au sud-ouest et l'on aperçoit encore sous les eaux un môle qui a environ cinquante mètres de longueur. L'éthéâtre avait vingt rangs de sièges, il ne se distingue en rien des autres édifices du même genre. Pausanias cite comme un monument célèbre à Phaselis le temple de Minerve, où l'on conservait la lance d'Achille (3). On reconnaît aussi un long portique de quatre cents pas d'étendue, tout pavé de marbre blanc, qui conduisait au petit port. Des sièges étaient disposés de chaque côté pour l'usage des promeneurs.

Déjà du temps des Romains le petit port était devenu un marais exhalant des miasmes délétères; cet état de choses n'a fait qu'augmenter, et a été la principale cause de l'abandon de la ville. Les ports de la côte de Lycie, bons pour les petits navires des anciens, ne sont plus d'ailleurs d'aucune utilité pour la marine moderne, ils ne pourraient recevoir des bâtiments de trois ou quatre cents tonneaux.

Au nord de Phaselis, un des contre-

forts du mont Climax descend jusqu'à la mer, et va former le cap Avova ou Egder. Vient ensuite la plaine de Kemer arrosée par une petite rivière. Au delà, le chemin pour entrer en Pamphylie par la côte est impraticable. La rivière de Kemer descend du Seghir dagh, la montagne du bœuf, en formant un torrent écumeux au milieu d'une vallée qui s'élève rapidement jusqu'à six cents mètres au dessus de la plaine. D'antiques forêts de pins couvrent les pentes, et sont l'objet d'exploitations données en concessions aux Yourouk.

Pendant que je naviguais dans le golfe d'Adalia en 1836, je fus témoin d'un spectacle trop fréquent en Asie. Un incendie allumé par les nomades dévorait les forêts du mont Climax; le relèvement pris par un officier du brick donnait plus de huit kilomètres de longueur pour le terrain incendié.

Ces vallées ont été franchies par l'armée d'Alexandre; c'est ce que Plutarque appelle les Échelles. Derrière le Taktalu s'ouvre une grande vallée qui descend jusqu'à l'Allagh-hir tchai; une autre vallée passe au-dessous des ruines de Seraïdjik, que l'on aperçoit du petit hameau de Kosaracy. Le nom de cette ancienne ville est resté indéterminé entre les explorateurs qui ont visité ces ruines. M. Spratt pense que c'est l'ancienne Apollonia; M. Schœnborn y voit l'emplacement de Marmora, ville qui s'est opposée au passage d'Alexandre, et qui a été ruinée par son ordre.

Apollonia de Lycie était une colonie de Thraces restée fidèle à Alexandre et lui fournit des guides pour traverser ces montagnes. Ces ruines sont intéressantes au point de vue géographique; les monuments qui subsistent encore sont des tombeaux et quelques restes de murailles.

En franchissant la crête de la montagne vers le nord, on arrive à la naissance d'une vallée qui conduit dans la plaine d'Adalia; c'est par cette route qu'Alexandre est entré en Pamphylie.

(1) En Verrem II, liv. IV, X.

(2) Strabon, XIV, 666.

(3) Lucien, ch. 3. Les souvenirs de la guerre de Troie sont populaires dans toute la Lycie.

CHAPITRE XXV.

LA TÉTRAPOLE DE CIBYRATIS.

Au nord de la Lycie habitaient les Solymes et les Cabalès, deux peuples d'une origine étrangère à l'Asie Mineure. Les premiers, qui occupaient les régions maritimes, furent repoussés vers le nord par l'invasion crétoise; les Cabalès s'unirent avec les Lydiens, et formèrent cette race de Cabalès Lasiens sujets de Crésus. Avant cette migration, le plateau du Milyas était occupé par les Lélèges, qui se mêlèrent en partie avec les Cariens. Le reste de la nation se retira vers l'est, et se fondit avec les Pisidiens; aussi toutes ces villes conservèrent-elles un gouvernement analogue: elles étaient soumises à l'autorité de princes ou de chefs électifs.

Cibyra devint le chef-lieu d'une confédération de quatre villes; son gouvernement était une monarchie absolue. Il est fait mention de Cibyra pour la première fois dans la campagne de Manlius. A cette époque, la province était sous l'autorité d'un dynaste nommé Moagète, qui fut rançonné par Manlius. Cibyra paraît avoir été dans le principe une ville de peu d'importance; mais elle s'agrandit par l'adjonction d'une colonie de Pisidiens, et acquit un développement tel, que du temps de Strabon, son périmètre avait jusqu'à cent stades. Elle était renommée par l'excellence de ses lois et par l'industrie

comme les plus indomptables de la contrée.

La Tétrapole est arrosée par le Gherenis tchai, et fait aujourd'hui partie du pachalik de Mogla; elle s'étend au sud jusqu'au sources du Xanthus.

Cibyra était située sur la pente orientale d'une montagne qui domine la grande vallée du fleuve Indus, le Ghereais tchai. Les ruines de cette ville ont été reconnues par M. Spratt près du village de Hourzoum, sur la route qui conduit d'Adalia à Smyrne. Ces ruines, éparses au milieu d'une plaine, ne présentent pas l'imposant aspect des anciennes villes de Lycie, mais conservent encore plusieurs monuments remarquables.

Il faut citer en première ligne le théâtre, qui a quatre-vingt-dix mètres environ de diamètre. La première précinction a quinze rangs de gradins, et la seconde vingt et un. Le rang supérieur de la première précinction porte des dossiers pour les spectateurs. Quelques inscriptions d'un grand intérêt existent encore; elles mentionnent plusieurs fois le nom de la ville.

Un autre édifice s'élève à cent mètres au sud du théâtre. C'est un grand bâtiment carré et sans ornement; la façade est percée de cinq portes cointrées, et dans l'intérieur on voit treize rangs de sièges formant un segment de cercle; le plan de cet édifice diffère, comme on voit, de tous les autres monuments connus. Le stade est à l'extrémité de la

théâtre est placé dans un enfoncement de la montagne au sud de la rivière. Un grand nombre d'autres monuments sont épars aux environs, quelques-uns présentent le caractère d'une haute antiquité.

Oenoanda était à une demi-journée au sud de Balbura; on retrouve ses ruines au village de Ouloudja, sur la rive gauche du Xanthus. Les monuments sont presque entièrement détruits; ils avaient le même caractère que ceux des autres villes de la Tétrapole.

CHAPITRE XXVI.

PAMPHYLIE.

CONSTITUTION DU SOL. — ÉTABLISSEMENT DES COLONS GRECS.

Les Grecs ont donné le nom de Pamphylie à cette province formée d'une bande étroite de territoire, resserrée entre la chaîne du Taurus et la mer, et presque entièrement formée de terrains d'alluvions. Si les documents historiques nous font défaut pour connaître les populations qui ont occupé cette contrée avant l'arrivée des premiers Grecs, nous pouvons être assurés, d'après la nature du pays, que les régions montagneuses voisines de la Pamphylie, la Cilicie, la Lycie et la Pisidie étaient déjà peuplées quand le territoire de la Pamphylie, composé de terrains marécageux qui recevaient les eaux des versants du Taurus, était encore impraticable. Plusieurs fleuves et de nombreux torrents la traversent dans toute sa largeur, et forment des alluvions dont nous pouvons nous rendre compte en comparant l'état actuel du pays et les récits des historiens anciens, on peut voir quels changements notables se sont opérés depuis l'âge romain : les embouchures des fleuves obstruées par les sables et le grand lac Capria presque comblé sont des témoignages suffisants des transformations incessantes auxquelles est soumis le sol de la Pamphylie.

Ces alluvions ont comblé et assaini les marais formés par les eaux stagnantes et créé un pays d'une incomparable fertilité, qui alors seulement a

dû attirer une nombreuse population. Les Solymes, les Termiles, les Laconiens, les Milyens qui étaient des Thraces, avaient déjà formé une confédération de tribus et de villes.

Les hautes vallées du Taurus leur offraient des terres assainies, d'une culture et surtout d'une défense facile. Si jamais pays mérita le nom de Pamphylie, ce fut cette région dans laquelle on parlait quatre langues. Ils possédaient le pays depuis le Taurus jusqu'à la côte opposée à l'île de Rhodes, dit Strabon (1). Quelques-unes de ces tribus descendirent dans le pays plat, et choisirent les éminences naturelles pour y établir des châteaux. La défense comme la salubrité commandaient cette précaution, et nous retrouvons, entre les mains des Grecs ces mêmes bourgades devenues des villes florissantes, embellies de monuments groupés dans la plaine au pied de la colline qui fut le berceau de la ville. Perga, Syllaum, Aspendus en sont des exemples.

La dispersion des peuples grecs confédérés contre le royaume de Priam fut aux yeux des historiens anciens la première cause de l'expansion de la race hellénique sur toutes les côtes de l'Asie. Les compagnons d'Agamemnon, égarés sur la vaste mer dont l'étendue leur paraissait infranchissable, s'en allèrent côtoyant l'Asie et fondant des villes dans ces parages inconnus (2).

Chalcas et Amphiloque se dirigèrent vers le sud, et donnèrent au pays où ils abordèrent le nom de Pamphylie, pays de toutes les tribus, qui rappelait la manière dont il fut peuplé (3).

On est disposé à accepter cette étymologie donnée par Hérodote, puisqu'elle présente un sens précis; Étienne de Byzance fait dériver ce nom de celui de Pamphyle, fille de Rhacius et de Manto.

Au nombre des peuples qui se sont établis dans la contrée, Strabon cite les Ciliciens de la Troade, qui fondèrent les villes de Thebé et de Lyrnessus; pour n'omettre aucun des noms des premiers colons de la Cilicie, il faut citer encore

(1) Strabon, XIII, 63r.

(2) Strabon, XIV, 66p.

(3) Hérodote, VII, 90.

Mopsus le Devin, qui mourut à Claros(1), la contrée aurait alors été appelée Mopsestia (2). Il n'est pas surprenant que la Pamphylie accessible de toutes parts, ait toujours suivi le sort des provinces voisines; lorsque les rois de Lydie s'emparèrent de la Cilicie, la Pamphylie leur fut bientôt soumise. Cette province, sous le gouvernement des Perses, faisait partie de la première satrapie; elle est citée en dernier : les Ioniens, les Magnètes d'Asie, les Éoliens, les Cariens, les Lyciens, les Milyens, les Pamphyliens (3). Il n'y a pas lieu de s'étonner si les historiens sont si sobres de détails sur cette contrée : les événements qui s'y passent ont tous leur point de départ dans d'autres provinces. Le sort des Pamphyliens était de servir d'auxiliaires à tous les conquérants qui se présentaient. Dans la guerre de Xerxès contre les Grecs, leur contingent naval fut de trente vaisseaux tandis que les Lyciens en fournirent cinquante et les Ciliciens cent (4). Les habitants de Phaselis, quoique d'origine grecque refusèrent de se joindre à l'armée de Cimon, qui allait combattre les Perses, et ne consentirent qu'après que le chef des Athéniens eut commencé à investir leur ville pour en faire le siège. (5) Les Perses avaient, il est vrai, garanti leur liberté aux deux principales villes, Aspendus et Perga.

La Lycie s'était soumise volontairement à la domination d'Alexandre; les villes de Pamphylie qui étaient demeu-

ville d'Attalia aujourd'hui Adalia, la ville grande ou plutôt la seule ville de la province moderne.

Les limites de la Pamphylie variaient comme celles de toutes les autres provinces; au nord, elle absorba la Pisidie, et s'adjoignit une partie de la Cilicie Trachée. Cet état de choses dura jusqu'à la nouvelle division sous Constantin. La Pamphylie avait été divisée en deux provinces; la Pamphylie première était à l'est du fleuve Eurymedon, la Pamphylie seconde était comprise depuis cette limite jusqu'à la Lycie. Sous Constantin, la Pamphylie fut réunie en une seule province, administrée par un consulaire; Hiéroclès la résume en un seul chapitre. Dans la liste des Pères du concile de Nicée, il n'y a qu'une seule Pamphylie, dont la capitale est Perga. Dans les actes du concile d'Éphèse, on nomme Berenianus évêque de Perga, Amphiloque de Sidé. Au concile de Chalcédoine, on nomme Amphiloque de Sidé, Épiphanes de Perga.

Théodose le jeune opéra une nouvelle démarcation et divisa la Pamphylie en deux provinces : Perga conserva le titre d'évêché, et Syllaum fut créée métropole de la seconde. Elles furent ensuite en un temps inconnu réunies sous une même juridiction ecclésiastique; Syllaum devient la seule métropole et les évêques de Perga disparaissent.

empressé qu'il reçoit des citoyens d'Ephèse, la première préoccupation du proconsul est de prendre des mesures pour ne pas rester en Asie une année. Il ne demeure qu'un jour à Ephèse, part de cette ville le 10 juillet, met une journée pour aller à Tralles, et se plaint beaucoup de la poussière et de la chaleur.

Il arrive à Tralles le 27 juillet et y séjourne jusqu'au 31. Les démonstrations de joie et d'affection qui lui sont faites ne le touchent guère, et dès le premier jour de son entrée en charge (1), : « Vous ne sauriez croire que je suis déjà las du métier que me fait le bel honneur pour moi de m'occuper des affaires de Laodicée et de passer dans mon exil une année de légions. Je ne suis point ici à Rome ; faites en sorte que j'en sois au bout d'une année ».

Il est surtout frappé de l'état de décadence des villes de son gouvernement. Les députés lui exposent qu'elles ne passent pas en mesure de payer les impôts qui leur sont imposés : plusieurs habitants étaient obligés de vendre leurs terres. Il ajoute : « Ces pauvres ne peuvent pas bien à plaindre. » La loi Julia est appliquée au gouverneur et à sa suite le proconsul prélève sur les habitants les contributions pour les fourrages nécessaires ; Cicéron profite pas de cette faculté : il ne va pas jusqu'au bois ; il accepte quelque gîte chez les habitants, mais ne peut pas y coucher sous sa tente. Rien de changé aujourd'hui dans l'usage de voyager dans ce pays, le voyage est une émanation de la vie.

Il passe trois jours à Synnada ; il est préoccupé pour donner à son gouvernement aucun détail géographique ; même qu'il connaît très-peu de la région de Synnada, il se rend à Iconium en passant par Philomelium (Nérus). Le 31 d'août (2), il part pour se rendre de la Cilicie en Cappadoce, et va camper à Cébès. Le proconsul était général pour protéger

la Cappadoce contre les Arméniens qui tenaient pour les Parthes, et pouvoir en même temps s'opposer à un coup de main sur la Cilicie, dans le cas où les Parthes attaqueraient cette province. Cicéron resta quinze jours au camp de Cibystra. Les avis qu'il recevait du sud lui faisaient craindre une attaque de la part du roi des Parthes, il s'avança vers le Taurus avec son armée : la Cilicie même ne paraissait pas très-soumise, et les alliés, écrasés par la dureté et les injustices du gouvernement romain (1), étaient tout prêts à faire défection. Malgré ses tristes prévisions, Cicéron marche en avant, et déploie, avec ses faibles contingents, toutes les qualités d'un général consommé ; il soumet les peuplades du mont Amanus, brûle leurs châteaux, et reçoit sur les bords de l'Issus le titre d'Imperator, aux lieux mêmes où Alexandre avait triomphé.

L'année de son commandement s'avance, mais les campagnes de Cicéron n'étaient pas encore closes ; il restait sur ses derrières une population aguerrie, dans les montagnes les plus inaccessibles de la Cilicie, *ad infestissimam Ciliciz partem* (2). Il est à noter que dans tout le cours de sa correspondance, Cicéron ne prononce pas une seule fois le nom de la Pisidie ; il donne aux habitants de ces montagnes le nom d'Eleuthérociliciens. Toute cette campagne de Cicéron en Pisidie est décrite en peu de mots et a été, ce me semble, trop peu remarquée. Cicéron, du reste ne paraît pas trop savoir ni quelle ville il a prise, ni quel peuple il a combattu ; il altère le nom de la ville, et ignore le nom du peuple qu'il a vaincu.

Après sa victoire contre les peuples de l'Amanus, il ajoute : « J'ai conduit mes troupes chez les peuples les plus indociles de la Cilicie ; là j'ai mis le siège devant Pindénissus, ville très-bien fortifiée (3) ; depuis vingt cinq jours nous avons fait des terrassements, avancé des mantelets, élevé des tours avec tant de fatigues et tant de génie, qu'il ne manque à ma gloire que le nom d'une

(1) Ibid., Epist. CCXXI.

(2) Ibid., CCXXVI.

(3) Ibid., CCXXVI.

ville plus célèbre; nous la prendrons bientôt, je l'espère. » Il devait encore s'écouler vingt-deux jours avant que les Romains entrassent dans la place. Enfin le 21 décembre 702, Cicéron annonce sa victoire à son ami Atticus (1) : « La ville de Pindenissus s'est rendue à moi le jour des Saturnales, après quarante-sept jours de siège. Qu'est-ce que c'est que ce Pindenissus? je ne savais pas qu'il y eût au monde une ville de ce nom. »

Cette ville que Cicéron n'avait jamais entendu nommer, et dont il altère le nom, ne manque cependant pas d'une certaine célébrité : c'est l'ancienne Pednelissus, une des principales villes des Pisidiens, la rivale de Selgé, dans la vallée supérieure de l'Eurymédon. Elle est citée par Strabon (2), d'après Artémidore, qui la met au nombre des villes de Pisidie, par Étienne de Byzance et par Ptolémée. Hiéroclès étend les frontières de la Pisidie jusqu'au milieu du Taurus, et met Pednelissus (3) dans la Pamphylie. Des ruines encore fort importantes ont été découvertes dans une des parties les plus inaccessibles du Taurus, près du village de Baoulo. Cicéron dans la même lettre rend compte des événements qui ont suivi la prise de la ville. « J'attaquai ensuite Pindenissus (Pednelissus), ville très-forte de la Cilicie indépendante, qui, de mémoire d'homme, fut toujours en armes, gens rudes et féroces prêts à se défendre par tous les moyens. L'entourai la ville d'un

encore en Asie jusqu'au milieu de l'année suivante, il s'occupe uniquement des affaires de son gouvernement.

Pour ceux qui s'intéressent à la question de savoir si l'on trouve des panthères en Asie Mineure, les passages de quelques lettres de Cicéron prouvent que du temps des Romains, on croyait que la Pamphylie en nourrissait à profusion. M. Coelius écrit, en effet, à Cicéron pour le prier de lui en faire passer un certain nombre. « Vous n'avez pas reçu une seule lettre où je ne vous aie parlé des panthères; il serait bien honteux que Patiscus en eût envoyé dix à Curion, et que je n'en obtinsse pas un plus grand nombre de vous, qui pouvez en tirer d'une quantité d'endroits. Pour vous, si vous avez la bonté de vous souvenir de ma prière et de donner des ordres aux Cihyrates et en Pamphylie, où l'on dit qu'il s'en prend beaucoup, vous m'en procurerez autant qu'il vous plaira (1) ».

Cicéron ne paraît pas avoir fait grande attention à la lettre de Coelius; il ne lui répond pas, et se contente d'écrire, le 13 février suivant, à son ami Atticus (2) : « Il n'y avait rien de nouveau pour moi dans cette lettre, hors ce qui regarde les panthères de Cihyre; vous avez fort bien fait de dire à Octavius que vous ne croyiez pas que j'en envoyasse à son collègue. »

Cicéron aurait eu beaucoup de peine à satisfaire son ami; il est probable qu'à cette époque les panthères étaient en Asie Mineure un animal aussi inconnu

l'Eurymédon. Le fleuve Mélas forme la limite orientale de la province.

Après Phasélis, dit Strabon (1), vient Olbia ville forte, ensuite le Catarrhactès, puis la ville d'Attalia construite par Attale Philadelphie, le même prince qui fonda la colonie de Corycüs.

Ce passage a beaucoup embarrassé les commentateurs jusqu'à ce jour où les ruines d'Olbia ont été retrouvées. Aujourd'hui il reste bien encore la difficulté d'expliquer comment le Catarrhactès se trouve à l'est et non à l'ouest d'Attalia, mais avec les variations qu'a subies le cours de ce fleuve, il n'est pas impossible qu'à une certaine époque il se soit jeté dans la mer à l'ouest d'Adalia.

Les anciens comptaient en Pamphylie six villes principales, Olbia et Attalia à l'ouest, Perga et Syllæum au centre, et à l'est Aspendus et Sidé. Les ruines d'Olbia ont été retrouvées dans la vallée de Arab tchai, à huit kilomètres à l'est d'Adalia; elles occupent un plateau isolé de trois côtés de manière à former une sorte de promontoire; le quatrième côté est défendu par une muraille de deux cents mètres de long et d'une épaisseur de trois mètres, construite en grosses pierres réunies sans ciment. La petite rivière Arab tchai coule au nord du plateau qui n'est pas éloigné du rivage. Cette position peut très-bien avoir convenu à une forteresse qui défendait l'entrée de la Pamphylie contre les incursions des Solymes.

Dans les rochers qui forment les flancs du plateau sont creusés quelques tombeaux sans ornements. Cette petite ville paraît avoir été habitée même dans les temps chrétiens; on y reconnaît quelques vestiges d'édifices qui datent des byzantins.

CHAPITRE XXIX.

ATTALIA. — ADALIA.

La construction d'Attalia par le prince Attale, 158 ans avant notre ère, paraît avoir été la cause de la ruine d'Olbia. La position de la nouvelle ville,

au point de vue du commerce et des relations d'outre-mer, était bien préférable. Un cap élevé formait le port, qui était vaste, pour les flottes grecques. Il est arrivé pour Attalia le même fait que nous avons tant de fois remarqué pour d'autres villes grecques, elle a été sauvée par ses relations commerciales; toutes les autres villes de Pamphylie sont aujourd'hui dépeuplées. Elles n'avaient d'autre port que l'embouchure des fleuves; celui d'Adalia pouvait en tout temps offrir un abri à une flotte. Paul et Barnabé s'embarquèrent à Adalia quand ils quittèrent la Pamphylie.

Dès que les Seldjoukides furent maîtres de la Caramanie, Adalia devint leur principal arsenal maritime, et la ville acquit un nouvel accroissement. Les fortifications de la ville grecque furent reconstruites suivant le système de défense d'alors; on répara les anciens môles et une grosse tour antique voisine du port fut convertie en bastion.

Les Seldjoukides se bornèrent à ces travaux de défense; les monuments consacrés au culte n'ont pas la grandeur que les émirs avaient coutume d'imprimer à leurs œuvres; deux ou trois mosquées plus modernes, bâties sans doute par le sultan Mourad 1^{er}, sont d'assez belle apparence.

On trouve à chaque pas, encastrés dans les murailles, des fragments de monuments antiques, mais qui sont tous de l'époque romaine. Les maisons sont bâties en pierres, blanchies à la chaux et très-propres; la plupart ont de grandes cours intérieures plantées d'arbres. J'ai demeuré à Adalia pendant un mois, chez une famille grecque à laquelle j'avais été adressé par le pacha, et j'en ai reçu tous les soins imaginables jusqu'au jour où ma santé m'a permis de m'embarquer pour Smyrne.

La ville est entourée de jardins, où les eaux du Douden entretiennent une fraîcheur continuelle; pendant l'été, les habitants se construisent des gourbis ou cabanes de branchages, et passent la saison chaude sans rentrer en ville. Tous les fruits réussiraient sur ce sol fertile, si une bonne administration facilitait la production au lieu de l'entraver. La ville est on ne peut plus mal

(1) XIV, 667.

approvisionnée : on ne mange que de la viande de chèvre.

Adalia s'élève sur un coteau qui regarde la mer ; presque toutes les maisons jouissent de la perspective du golfe. La population est estimée de quinze à dix-huit mille habitants ; le commerce du cabotage est entre les mains des Grecs, qui sont presque tous à leur aise.

Lorsque le capit. Beaufort visita pour la première fois cette ville, il observa plusieurs restes d'antiquités : un arc de triomphe et des colonnes corinthiennes ; une frise où était inscrit le nom d'Hadrien. J'ai remarqué dans les murailles un certain nombre d'écussons de chevaliers, probablement du temps que la ville était entre les mains des Francs.

Le pachalik d'Adalia est un des plus étendus de la côte ; bien qu'il ait peu de villes dans son ressort, il renferme un grand nombre de villages, et surtout une population de Yourouk ou nomades assez considérable. Il s'étend à l'ouest jusqu'au pachalik de Mogla, au nord de celui de Konieh. Il produit du bois, des céréales, du tabac et des peaux. La fameuse huile de rose qui se fabriquait à Phasélis pour l'usage des dames athéniennes, le storax de Selgé, qui fournissait en même temps un parfum et des hampes de lance ; tous ces produits de l'ancienne industrie des Grecs sont aujourd'hui parfaitement oubliés : c'est Andrinople qui fabrique aujourd'hui les essences de rose et de

distance pour couler dans la plaine d'Adalia.

Les eaux du Douden ont une propriété incrustante qui les distingue des autres rivières de l'Asie. Chargées d'une grande quantité de sels calcaires, elles forment en roulant sur le sol des dépôts considérables qui recouvrent tous les objets qu'elles touchent. Les pierres comme les plantes sont bientôt recouvertes d'une croûte calcaire et le terrain est lui-même transformé en une roche tendre et poreuse dans laquelle sont enveloppés les débris végétaux qu'il contenait ; il prend l'aspect d'une agglomération de coraux. Comme cette propriété incrustante se développe par le contact de l'air, les dépôts deviennent plus abondants à mesure que le fleuve approche de son embouchure. Les moindres obstacles qu'il rencontre dans son parcours sont devenus des espèces de digues, qui arrêtent le courant ; alors les eaux s'épanchent en tous sens, et forment des marais sans que pour cela leur limpidité en soit troublée. L'exhaussement du sol à l'embouchure a formé une cascade tombant directement dans la mer ; c'est de cette circonstance que le fleuve a reçu le nom de catarrhacte.

Le Douden passe à huit kilomètres d'Adalia ; mais les nombreux jardins de la ville sont arrosés par des canaux dérivés du fleuve qui servent en même temps à faire tourner des moulins et vont tomber dans la mer en formant

de l'homme. Le bassin du Douden est séparé de celui du Cestrus (Ak sou) par une ondulation de terrain qui commence à douze kilomètres de la rive du fleuve. Les collines sont presque entièrement composées d'agglomérats sablonneux et de roches d'eau douce de la nature du travertin, que l'on retrouve employées comme blocage dans les constructions antiques de la contrée. Après avoir franchi ces collines, dont la largeur est de quatre kilomètres, on arrive dans la vallée du Cestrus, où est située la ville de Perga.

CHAPITRE XXXI.

LAGON. — TERMESSUS.

La grande route des caravanes qui relie Adalia avec les villes de l'intérieur suit encore la direction de l'ancienne voie romaine tracée à travers le Taurus; on en reconnaît les traces à partir d'Isbarta en passant par Aglasoun, et sur le flanc de la vallée de Sousouse, qui débouche dans la plaine; elle est encore conservée dans une longueur de plusieurs kilomètres avec son pavement en grandes pierres calcaires. Les étapes sont à peu de choses près les mêmes, et les anciens sultans ont fait construire des caravanserais sur l'emplacement des villes anciennes qui étaient ruinées. Le grand caravanserai d'Evdır, bâti dans la plaine d'Adalia par le sultan Selim I^{er}, et celui de Goulık khan, remplacent les villes de Lagon et de Termessus.

Tite Live rapporte que Manlius, dans sa marche à travers la Pisidie, arriva devant la ville de Lagon, qu'il trouva déserte; mais dans leur fuite précipitée les habitants avaient abandonné leurs biens et leurs provisions, qui furent mis au pillage et servirent à ravitailler l'armée romaine; depuis ce temps, aucun auteur ancien n'avait parlé de Lagon, dont les ruines ont été reconnues par M. Spratt au voisinage du khan d'Evdır, dans la plaine d'Adalia, à dix-huit kilomètres environ vers les montagnes.

Lagon paraît avoir conservé jusqu'à un temps assez moderne une population considérable, si l'on en juge par l'étendue qu'elle occupait; on reconnaît les ruines de plusieurs églises; mais

tous les monuments sont bâtis en petits moellons réunis par du mortier, un certain nombre de sarcophages portent des inscriptions antérieures au christianisme. Plusieurs lignes d'aqueducs dérivés sans doute du Catarrhactès circulent en tout sens; on remarque surtout un canal de deux ou trois cents mètres de longueur construit en larges dalles de pierre qui traverse la ville de part en part. Les rebords sont ornés de figures grossières de poissons et d'autres animaux; on avait placé des bancs de pierre de distance en distance. Aux angles du canal s'élèvent encore des piédestaux sur l'un desquels on lit : Le fleuve des Lagoniens : inscription qui prouve que ces ruines sont celles de la ville de Lagon.

Les vestiges des bâtiments publics et des maisons particulières couvrent une très-grande surface de terrain, mais toutes ces ruines sont d'une construction très-peu soignée.

CHAPITRE XXXII.

TERMESSUS.

Termessus, une des places les plus importantes de la Pisidie, commandait le passage entre la Cibyratis et le Milyas, dans la Pamphylie. Alexandre, dans sa marche sur Issus, et Manlius pendant sa campagne de Galatie, vinrent tour à tour attaquer Termessus. Les historiens nous ont laissé des détails circonstanciés sur ces expéditions. Depuis le commencement du premier siècle avant notre ère, Termessus resta dans une nuit de quinze siècles. Nous savons seulement qu'elle fut le siège d'un évêché, mais il n'est plus question de cette ville pendant toute la période byzantine. On n'en parle pas davantage à l'époque de l'invasion seldjoukide ni au moment du passage des croisés dans les montagnes du Taurus; nous ignorons les causes de son accroissement, de sa prospérité et de son abandon. Timour, qui a détruit tant de villes, n'en a pas approché; d'ailleurs elle était déjà déserte de son temps. Son enceinte n'est pas même occupée par un village turc : un simple caravanserai suffit aux rares

voyageurs qui s'aventurent dans la montagne.

Cependant les ruines de Termessus, retrouvées par M. Spratt et presque en même temps par M. Schauborn, couvrent une étendue considérable de terrain; les monuments qui subsistent encore surpassent en nombre et en importance ceux de bien d'autres villes d'Asie; ils annoncent une place forte du premier ordre, qui dut subsister jusqu'aux derniers temps de l'âge romain. Les monuments chrétiens y sont rares, on doit croire qu'elle fut abandonnée au commencement du moyen âge, c'est-à-dire du neuvième au dixième siècle. Tant de ténèbres sur le passé d'une seule ville prouvent combien de lacunes présente l'histoire de ces populations moitié romaines, moitié asiatiques.

Alexandre, assuré de la soumission de la Lycie et de la Pamphylie, dirigea sa marche vers la Phrygie. Il devait traverser les défilés de Termessus, ville des Pisidiens située sur une montagne élevée, qui défendait le passage. Les Termessiens, comme tous les autres peuples de la Pisidie, s'étaient déclarés hostiles à Alexandre. Ils occupèrent, en dehors de la ville, les crêtes du défilé; Alexandre ordonna à ses troupes de dresser leur camp, sachant que les Pisidiens n'auraient pas la patience de rester longtemps en observation. En effet à la tombée de la nuit, la plus grande partie des troupes entra en

vallée inférieure du Taurus, au pied de Gulik dagh, à vingt-quatre kilomètres environ à l'ouest d'Adalia et à neuf kilomètres de l'entrée de la vallée; au lieu nommé Gulik khan, le caravansérai des roses; il se compose de trois bâtiments de pierre et d'un café. La route de Termessus est indiquée par M. Spratt de la manière suivante: 1° d'Adalia au caravansérai d'Evdır. 2° en face d'Evdır khan s'ouvrent deux profondes vallées qui descendent des montagnes des Solymes dans la plaine d'Adalia; elles sont séparées par un pic rocheux appelé Gulik dagh, dont le sommet est de seize cents mètres environ au-dessus de la mer.

En entrant dans la vallée de Gulik, qui monte en se rétrécissant de plus en plus, on remarque des ouvrages avancés de construction grecque, fortifiés par des tours, c'est dans ce passage qu'Alexandre s'arrêta avant d'être en vue de Termessus. Il faut faire encore deux kilomètres, toujours en montant, dans un défilé commandé par deux pics rocheux, avant d'arriver aux ruines de la ville. Après avoir franchi un long mur on arrive à une vaste esplanade entre deux rochers, entourée de précipices inaccessibles; alors, se développe aux regards un magnifique ensemble de monuments presque tous de l'époque romaine; une porte de ville monumentale, un temple et plusieurs édifices publics. Un grand mur d'une conservation parfaite ferme la partie la plus étroite

l'un d'eux porte en grandes lettres le nom de Termessus. Plus loin est le quartier des habitations particulières; l'Agora est au centre; sur la face nord est une ligne de salles souterraines qui ont pu servir de citernes ou plutôt de silos, pour conserver les grains; on retrouve la même disposition à Antiphellus et à Aspendus. Un rocher qui s'élève dans l'angle de l'Agora est couronné par un sarcophage; à l'angle opposé est un grand édifice d'ordre dorique, et un peu plus loin s'élèvent deux petits temples. Un grand bâtiment qui a pu appartenir à un monastère et une église attenante sont les seuls monuments chrétiens que l'on observe à Termessus. Le théâtre est construit à l'angle de l'Agora, auquel il était réuni par un portique; il a dix-huit rangs de sièges à la première précinction et neuf à la seconde. Le proscénium est en partie conservé; l'architecture en est simple et sans sculptures; il domine un profond ravin en communication avec le bas de la ville par un chemin tortueux. Tous ces monuments sont de l'époque romaine, mais les fortifications sont généralement des ouvrages grecs. Les tours sont au nombre de dix; elles ont environ six mètres de front; dans l'intérieur on retrouve les escaliers de service, une des tours s'élève à la hauteur de huit mètres.

Ces deux longs murs qui coupent la vallée paraissent avoir été faits dans le but de défendre la ville, du côté du sud contre les Pamphyliens et du côté de l'ouest contre les Cibyrites. On ne voit aucune construction faite avec les débris antiques, ainsi qu'on le remarque dans les autres villes, vestiges d'une population plus pauvre qui aurait occupé les ruines de Termessus. L'obscurité la plus complète règne sur l'abandon de cette ville, qui n'a plus même de nom chez les indigènes d'aujourd'hui.

CHAPITRE XXXIII.

PERGA. — LE CESTRUS.

Le Cestrus prend sa source dans les plateaux élevés du Taurus; son cours supérieur est formé par deux petites rivières, l'une qui vient de l'ouest et qui

passé au-dessous des ruines de Sagalassus: on l'appelle Agiasoun tchai; l'autre rivière, Isbarta tchai, vient des environs d'Isbarta, l'ancienne Baris; elle traverse la plaine de Pambouk ova si, qui appartient à la Pisidie, et coule droit au sud, à travers la grande plaine de Pamphylie, sans rencontrer aucun obstacle. Dans son bassin inférieur le Cestrus reçoit une autre petite rivière venant de l'ouest dont le nom ancien est inconnu, on l'appelle aujourd'hui Sari sou, l'eau jaune ou rivière de Mourtana, c'est cette rivière qui arrose les murs de Perga et non pas le Cestrus qui en passe à plus de trois kilomètres; le Cestrus n'a pas d'affluent venant de l'est, les indigènes lui donnent le nom de Ak sou, l'eau blanche, parce que souvent ses eaux ont une couleur laiteuse à cause de l'argile qu'elles tiennent en dissolution.

Le bassin de l'Ak sou est séparé de celui du Douden par une ligne de collines basses qui ont environ quatre kilomètres de large et qui se prolongent jusqu'à la mer, au lieu dit Laara. On y voit les vestiges d'un port artificiel formé de deux jetées; l'une est encore en assez bon état, l'autre est aujourd'hui sous l'eau. D'après les mesures du Stadiasmus M. M., ces ruines peuvent être celles de l'ancienne Magidus. A la hauteur de Perga le Cestrus n'est pas guéable; on le passe dans un bac; il va se jeter à la mer à douze kilomètres au sud de ce point. Tout le pays qu'il traverse est une plaine marécageuse en hiver.

Quand on a franchi la ligne des collines, la grande plaine de Pamphylie se développe aux regards jusqu'aux limites de l'horizon. On voit à ses pieds une grande ville avec ses murailles, ses tours et ses jardins. Mais cette ville est déserte; ce sont les ruines de l'antique Perga. Le petit village de Mourtana, bâti sur la pente de la colline, au nord de la ville, est le seul lieu habité. Les ruines de Perga sont dominées, au nord, par un monticule de forme carrée dont le sommet est uni comme une table; c'est l'ancienne acropole, et probablement le berceau de la ville; les habitants ne sont descendus dans la plaine que quand le pays a été assaini et pacifié.

Du haut de ce monticule on aperçoit à l'est une autre montagne presque

semblable; c'est le site de Syllœum, que l'on apercevait de Perga (1). Aspendus est également située sur une montagne aux limites de la plaine.

PERGA.

Les Grecs disent Pergé, Πέρη; Pline (2) et Cicéron (3) disent Perga. Le nom de Perga, Πέρη, vient, comme ceux de Pergame et du Pergama, de la racine indo-germanique Perg, lieu élevé d'où les Allemands ont fait Burg et Berg et les Grecs Πύργος (4).

Perga était une des plus célèbres villes de Pamphylie; l'époque de sa fondation est inconnue; elle était célèbre par son temple de Diane Pergéenne, qui attirait tous les ans un grand concours de peuples à ses fêtes ou panégyries. Le peu de mots que dit Strabon à ce sujet donne à croire que le service de ce temple était organisé comme ceux des autres temples de Diane à Comana, où l'on faisait aussi des processions en portant la statue de la déesse; son culte était assimilé à celui de Diane Ephésienne, d'Anaïtis et d'Aphrodite. Les médailles de Perga représentent le temple de Diane Pergéenne ayant au centre, le symbole de la déesse sous la forme d'un cône ou d'une borne avec deux sphinx ailés de chaque côté et la légende ΜΑΝΑΨΑΣ ΠΙΠΗΑΣ, Manapsa Pergéenne dans le dialecte dupays. Il est à croire cependant que le temple

serait pas servi de cette expression si la figure de la déesse eût été un grossier simulacre.

Aujourd'hui le temple de Diane est entièrement détruit, quelques restes de chapiteaux de style grec semblent indiquer qu'il était bâti sur la montagne. On ne peut pas oublier que saint Paul est venu prêcher à Perga; que cette ville a été une métropole ecclésiastique, où tous les temples du paganisme ont été détruits. Cicéron ne manque pas de rappeler que Perga et Aspendus étaient des villes alliées et amies du peuple romain; cette condition, jointe à la qualité de ville religieuse, a dû valoir à Perga une période assez longue de tranquillité. On peut imaginer quelle affluence d'étrangers y arrivait au moment des panégyries. Les murailles existent encore; nous avons relevé le plan de la ville et des monuments, qui sont encore d'une conservation parfaite; il ressort de cette comparaison que la ville occupait trente-six hectares, dont il faut détalquer les rues et les monuments publics. Le théâtre contenait treize mille spectateurs, et le cirque attenant au théâtre dix mille spectateurs.

Alexandre et Manlius, qui se sont suivis à cent quarante-trois ans de distance, ont paru devant Perga pour la rançonner un peu; mais les habitants ont su se faire des amis de l'un et de l'autre, ils servirent de guide à Alexandre pour

sement, car dès les premiers siècles du christianisme, Perga fut élevée au rang de métropole de la Pamphylie, et comme nous n'y retrouvons, au milieu de tant de monuments, aucun vestige de temple, nous devons admettre qu'ils furent démolis pour être remplacés par des églises.

L'obscurité règne sur l'abandon de Perga par sa population; on ne reconnaît aucune cause immédiate de désertion : les édifices antiques étaient dans leur intégrité lorsqu'ils ont été abandonnés, et leur destruction n'est due qu'à une cause accidentelle, comme pourrait l'être un tremblement de terre : la preuve en est que le stade, qui est peu élevé au-dessus du sol, est encore intact, et que demain on pourrait y donner des courses.

CHAPITRE XXXIV.

LA VILLE ANTIQUE.

La montagne de Perga, où était l'acropole, forme la défense de la ville du côté du nord; les murs partent du pied de cette montagne, et forment un grand quadrilatère presque régulier; c'est l'enceinte de la ville. Ils sont flanqués de distance en distance de tours carrées ou circulaires; mais ces dernières sont évidemment d'une époque plus récente. Les tours antiques, c'est-à-dire de style grec sont bâties en grands blocs de pierre calcaire; au premier étage sont de hautes fenêtres étroites, sortes de *barbacanes* pour le jeu des machines; les portes de la ville sont sans décoration; il n'y a pas de fossé.

De la porte voisine de l'acropole part une grande rue qui traverse toute la ville de l'est à l'ouest; à gauche s'élèvent de grands bâtimens à un étage ornés de pilastres corinthiens.

A droite est un grand édifice composé de plusieurs salles, qui sont éclairées par de larges fenêtres. L'intérieur des chambres porte des traces de stucs avec des peintures.

Du même côté de la ville, c'est-à-dire à l'ouest, on voit les ruines d'un petit édifice d'ordre dorique grec avec un portique; c'était peut-être la *lesché* ou salle d'assemblée. Au milieu du portique il y a un grand hémicycle; plus loin est un

autre grand édifice carré composé de plusieurs salles qui étaient voûtées en berceau. La destination de cet édifice n'est pas bien précise.

Un troisième édifice est situé dans la perpendiculaire de la rue des portiques; il était décoré de sculptures et de revêtements de marbre. La nef se termine par un hémicycle; un ordre de colonnes corinthiennes décorait l'intérieur. Le plan de ce monument est celui d'une basilique.

Nous passons sous silence de nombreuses ruines qui jonchent le sol de la ville, et dans lesquelles on découvre des frises de marbre, des colonnes de granit et des chapiteaux.

Derrière la basilique est un grand édifice demi-circulaire flanqué de deux hautes tours rondes. Son plan ne ressemble à aucun monument connu; il était dans son intérieur décoré d'un ordre de colonnes; il est difficile de comprendre comment il était couvert. Aucun indice ne peut faire connaître sa destination; il est à trois cents mètres environ de la basilique et dans le sud de la ville.

Du côté de l'ouest est un faubourg attenant à la voie des tombeaux; là encore on retrouve les traces d'un long portique ou d'une rue dans l'axe de laquelle est construit à fleur de terre un canal dont les margelles sont ornées de têtes de lion qui épanchaient dans la rue le trop plein du bassin.

Les eaux étaient apportées à Perga par un aqueduc dont la prise d'eau est dans les collines de l'ouest; elles étaient, comme celles du Douden, chargées de sels calcaires qui ont formé des masses énormes de stalactites.

LE THÉÂTRE, LE STADE. — Les deux édifices publics les plus importants et les mieux conservés sont le théâtre et le stade.

Le théâtre est bâti sur la pente de la colline de l'ouest; il doit être classé, par sa conservation et par le luxe de sa construction, parmi les monuments de ce genre les plus remarquables.

La façade du proscénium est ornée de cinq grandes niches de dix à onze mètres de hauteur; à droite et à gauche sont deux portes qui conduisaient dans l'orchestre.

La grande salle des mimes, sur laquelle ouvraient les cinq portes de la scène, est une longue galerie voûtée en berceau et divisée en trois travées correspondant aux scènes tragique, satirique et comique; des escaliers en pierre de tailles placés à chaque extrémité conduisent à l'étage supérieur. La scène était ornée, au rez-de-chaussée, d'un rang de pilastres carrés en marbre blanc; chacun de ces pilastres est couvert de sculptures représentant des divinités au milieu de rinceaux de feuillage. L'entablement, également en marbre, est orné d'une frise dans laquelle se jouent des génies et de jeunes enfants. Le second ordre était de style corinthien.

Les combles de la scène correspondaient avec la galerie supérieure.

Le Thymélé était devant l'orchestre, on y arrivait de plain-pied.

Enfin la cavea ou salle n'est pas moins richement construite; le *Diazoma* est orné d'un petit ordre de pilastres; il y a deux rangs de gradins en haut et dix-huit en bas. Des petits escaliers ou *parodoi* sont ménagés pour qu'il n'y eût pas encombrement; enfin deux grands vomitoires latéraux conduisaient directement à la première précinction.

La galerie supérieure est de plain pied avec la colline; elle était décorée d'un portique d'ordre ionique. Sur le troisième gradin de la seconde précinction on lit l'inscription *Ἱερσίας Ἀποτέμδος*; c'était la place de la grande prêtresse de Diane.

verte de buissons; toute la construction est parfaitement intacte.

Les rangs de sièges reposent sur une longue série d'arcades dont les voûtes sont inclinées pour recevoir les gradins qui sont au nombre de dix-sept, séparés de dix mètres en dix mètres par de petits escaliers. J'ai dit combien le théâtre et le stade pouvaient contenir de spectateurs. La partie circulaire du stade est intacte, mais l'entrée est écroulée; les arcades et les chapiteaux gisent sur le sol. Nous n'avons pas trouvé de traces de l'épine; peut-être ne servait-elle que pour les courses à pied. Le petit village de Mourtana est tout voisin des ruines; l'agha s'est fait bâtir une jolie maison dans laquelle les chapiteaux antiques servent de bases à des colonnes de bois.

On passe le Sari sou sur un pont romain d'une seule arche; il ne sert plus guère aujourd'hui que pour les bergers et pour les chèvres qui vont paître dans les ruines.

CHAPITRE XXXV.

SYLLÆUM. — HASSAR.

Du haut de l'acropole de Perga on aperçoit à l'est une montagne conique, sur laquelle s'élèvent quelques constructions. La position de Syllæum est si bien déterminée par Strabon (1), « ville élevée qui s'aperçoit de Perga », que je suis sans crainte de me tromper, mais

encore conservées dans toute leur pureté, les hautes tours carrées bâties en pierres blanches, donnent à ces ruines et d'une ville vivante et populeuse. Les monts Solyma et le Taurus terminent l'horizon et composent un tableau d'une rare beauté quand il est éclairé par le soleil du soir.

À l'est du Cestrus on remonte vers le nord-est, et l'on arrive en deux heures à Hassar keui, village d'une ancienne de maisons où réside un prince; c'est l'ancienne Syllæum.

Il ne reste plus, comme à Perga, de colonnades ni de riches portiques : il paraît être restée ce que ces édifices étaient dans l'origine, une place ouverte et sérieusement fortifiée; on ne trouve guère de vestiges de monuments dans la plaine. Un mur en appareil péloponnésien forme la première enceinte. La plupart des édifices sont aujourd'hui en ruine; mais ils ont laissé sur le roc la teinte de leurs fondations. Partout la montagne a été tranchée au vif pour le tracé de grands emmarchements et pour de vastes citernes, le seul moyen de provisionner la ville en cas de siège. Une grande esplanade toute taillée dans le roc paraît avoir été l'emplacement du forum. Près de là est un ancien palais dont il reste encore une porte encastrée dans une construction du même âge. M. Daniell a reconnu sur le fronton une inscription qu'il n'a pu déchiffrer; elle est écrite dans une langue grecque et inintelligible.

À l'ouest de la ville s'élève une tour bâtie en grands blocs de pierres unies sans mortier, et du côté du nord la montagne forme une dénivellation naturelle rendue encore plus élevée par des travaux exécutés dans l'antiquité. L'entrée de la ville paraît avoir été du côté du sud-est par une porte en sautoir taillée dans le roc; le plateau est un peu plus élevée que la Perga; du côté du sud, la vue s'étend jusqu'à la mer à dix ou douze kilomètres de distance; ce sont les soixante stades marqués par Strabon.

Les habitants de Syllæum se sentaient forts derrière leurs murailles pour la pensée de résister à l'armée romaine, qui ne s'arrêta pas devant eux, et marcha droit sur Aspendus

guidée par les habitants de Perga. Plus tard ils fournirent un contingent de troupes à Achæus pour aller faire le siège de Selgé, et lorsque Manlius parut sur les frontières de Pamphylie, ils lui envoyèrent des députés en contribuant au ravitaillement de son armée, qui ne vivait que du pillage des villes. Syllæum parvint ainsi à conserver son autonomie non-seulement sous le gouvernement d'Achæus, mais aussi sous le gouvernement romain; toutes ces villes jouissaient du titre d'alliées de Rome (1).

Sous l'empire byzantin Syllæum fut élevée au rang d'évêché, et semble avoir été la dernière ville chrétienne de Pamphylie. Perga et Aspendus étaient déjà désertes quand l'évêque de Syllæum paraît encore dans les notices ecclésiastiques.

Au nord de Syllæum s'ouvre une vallée d'un parcours difficile; c'est la vallée de Kirk ghetchid (des quarante gorges); elle conduit dans la plaine de Pambouk ova si; de là on remonte par une suite de plateaux et de vallées inextricables jusqu'au village de Baoulo où sont les ruines de Pednelissus; on peut y arriver aussi en descendant les hautes vallées du Cestrus par Isbarta.

CHAPITRE XXXVI.

PEDNELISSUS. — KARA BAOULO.

L'emplacement de Pednelissus était vaguement indiqué par les géographes dans les pentes méridionales du Taurus qui regardent la Pamphylie, c'est-à-dire dans le Taurus Psidien; c'est cette région que Cicéron attribuait aux Eleuthérociiciens, et qu'il alla soumettre avec ses deux légions. On savait aussi que Pednelissus n'était pas éloignée de Selgé, puisque les deux peuples étaient toujours en guerre. M. Schœnborn a déterminé l'emplacement de l'une et de l'autre cité et a comblé la lacune qui existait dans la connaissance des villes de Pisidie.

En partant d'Egdir et en se dirigeant vers les sources du Cestrus par une route qui tend au sud-ouest, on arrive aux sources de la rivière Kutchuk sou, petit

(1) Cic., *in Per. supra.*

ruisseau; le pays est désert et d'un parcours très-difficile; des forêts de pins et de génévriers, où s'enlacent d'inextricables broussailles, entravent constamment la route; le second jour de marche, on arrive à Baoulo, gros village avec une mosquée, entouré de jardins et caché au milieu de la forêt. Ce lieu est à mille mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

A quinze kilomètres au nord de Baoulo sont des ruines antiques connues dans le pays sous le nom de Kara Baoulo (le Baoulo noir). Ces ruines sont celles de l'ancienne Pednelissus. Elles s'étendent sur la pente d'un plateau borné au sud par une montagne rocheuse couronnée par une forêt.

Au nord court une ligne de collines peu élevées, et à l'est une croupe en pente douce. Les ruines de la ville s'étendent en grande partie dans la plaine; le reste s'enfonce dans un ravin rocheux. A l'ouest on aperçoit un château construit en grands blocs de pierre de taille, flanqué de tours reliées par des murailles entièrement ruinées. Une seconde citadelle aussi en ruine s'élève en face. La plaine qui les sépare est couverte d'une masse de ruines où l'on voit des fûts de colonnes, des sarcophages et des blocs de pierre provenant de murailles démolies.

A l'entrée d'un défilé qui s'ouvre dans la plaine s'élèvent les ruines d'un grand temple de Jupiter, qui peut avoir

trois jambes d'homme partant d'un centre commun et s'étendant comme des rayons. Cette figure est aussi représentée sur beaucoup de médailles de Sicile; plusieurs pieds-droits de portes sont aussi ornés de moulures.

A l'entrée du défilé et non loin du temple se trouve un escalier de dix-neuf marches et de dix mètres de large, qui conduit à un grand bâtiment de pierres de taille appartenant à une tour de même construction; à l'entour sont les restes de plusieurs autres édifices antiques. Devant la seconde montagne dans la plaine sont disséminés des édifices de différents styles mais sans ornements; en arrière s'élève un second temple de la même dimension que celui de Jupiter et dont les murailles sont entières; il paraît avoir fait partie de l'agora. Les ruines du nord sont moins étendues que celles du sud, mais leur état de destruction empêche tout examen détaillé. On reconnaît seulement un petit temple qui, d'après l'inscription, était consacré à Jupiter Sérapis; plusieurs colonnes gisent autour. On remarque un très-petit nombre de sarcophages; la nécropole se trouvait peut-être plus éloignée de la ville.

Les Yourouk viennent prendre dans ces ruines les matériaux pour faire les enceintes destinées à leurs troupeaux; on en porte aussi à Baoulo pour les cimetières. Le lendemain du jour où M. Schœnborn visitait ces ruines, un immense incendie éclata dans la forêt

devient Serpé et Pednelissus de Pastorelissus; aujourd'hui on l'appelle Kara Baoulo.

onçoit combien il serait intéressant d'avoir un plan topographique de la ville pour se rendre compte des lieux que Cicéron décrit brièvement. qui voudra rendre ce service aux historiens devra bien choisir le lieu où les habitants de Baoulo ne pas encore au yaela, c'est-à-dire au commencement de mai, à moins qu'il n'orte avec lui une installation pour y passer quelques jours dans ces lieux (1).

CHAPITRE XXXVII.

SIN SUPÉRIEUR DU CESTRUS.
ISBARTA — SAGALASSUS.

Isbarta, chef-lieu du Pachalik de Haleb, est située au pied de l'Aglasoun sur l'affluent oriental du Cestrus, la plus grande et la plus agréable de ces provinces; mais c'est uniquement au point de vue de son activité commerciale et de sa situation pittoresque, car elle ne renferme aucun monument d'antiquité, aucun monument ne digne d'attention. A l'entrée de la ville s'élève une grande mosquée dont le dôme fut jadis doré, et un minaret dans le style de ceux de Consople. Les autres mosquées, moins remarquables, sont construites dans différents quartiers; on en compte plus de cent: elles sont pour la plupart ombragées de beaux arbres. Les jardins et les plantations d'Isbarta donnent à la ville un aspect des plus agréables et ont attiré les voyageurs l'ont comparée à Brousse. La population grecque d'Isbarta a tout à fait oublié sa propre langue et ne parle que la langue turque, comme de même dans toutes les villes de la côte. Au moment de leur invasion, les Grecs avaient détruit toutes les écoles, et le gouvernement mettait tous les obstacles possibles à l'éducation des enfants des Grecs; aujourd'hui la situation a changé, et la création d'écoles n'est plus si manifeste,

mais il y a encore bien à faire pour l'instruction des enfants chrétiens. Les Grecs ont quatre églises très-misérables. Isbarta est le siège de l'évêché de Pisidie; mais tout cela est presque nominal, car l'évêque n'a aucun moyen d'étendre son influence au dehors.

Paul Lucas a visité Isbarta en 1706: c'était à cette époque une ville populeuse et riche; elle avait un assez grand commerce de drogueries et de matières premières, comme des laines, des peaux et des gommés. Les habitants signalent dans la contrée quelques ruines encore inexplorées; ce sont sans doute de ces châteaux forts qui étaient très-nombreux du temps de la Pisidie indépendante, et que les Romains ont détruits l'un après l'autre.

SAGALASSUS. — CREMNA.

A une journée de trente-six kilomètres au sud d'Isbarta, au village d'Aglasoun, se trouvent les ruines de l'antique Sagalassus dont Paul Lucas fit une si magnifique description. Dans son enthousiasme de voyageur, il manque d'expressions pour peindre sa surprise, et pour lui les ruines de la ville qu'il vient de découvrir appartiennent plutôt au pays des fées qu'à des villes véritablement existantes.

La route d'Isbarta à Aglasoun traverse d'abord une plaine peu étendue: au bout d'une heure, on entre dans la montagne, et l'on se trouve à la naissance d'une vallée au fond de laquelle coule une petite rivière: c'est la branche orientale du Cestrus, que les indigènes nomment Aglasoun tchai. Le village d'Aglasoun, composé d'une trentaine de maisons, est bâti sur la pente d'un coteau dominé par les sommets déchirés d'une montagne rocheuse, les environs sont couverts de ruines et de sarcophages appartenant à l'ancienne ville.

Le plateau de Sagalassus est composé de roches volcaniques et surtout de collines à base de ponce qui s'élèvent au milieu des trapps. Les montagnes des environs sont calcaires; il semble qu'il y ait eu en cet endroit une fissure de la roche qui a donné lieu à un épanchement volcanique de peu d'étendue; les trapps ont formé des collines ou des

dômes semblables à ceux qui entourent l'Argée, mais nulle part on ne trouve de trace de cratère. Toute cette région a été le théâtre de mouvements géologiques encore inexplicables. Les ruines de Sagalassus méritent l'attention plutôt par leur immense étendue que par la perfection des monuments qui sont tous postérieurs au second siècle de notre ère.

Au sud du village, Arundell a trouvé quelques fragments sculptés. Les ruines de la ville s'étendent sur une longue terrasse dominant la vallée, la plupart des monuments paraissent avoir souffert des effets d'un tremblement de terre; mais tous les fragments d'architecture sont restés sur l'emplacement qu'ils occupaient, et les principales murailles sont encore debout.

A l'extrémité de la terrasse s'élève un grand bâtiment dont la longueur est d'environ quarante-deux mètres et la largeur de vingt; le mur de la terrasse est bâti en grands blocs de pierre et a plus de cent mètres de longueur. Au milieu de toutes ces pierres écroulées on retrouve de nombreux fragments de sculpture, quelques bas-reliefs d'un style médiocre, d'innombrables piédestaux et des fûts de colonnes; et un peu plus loin un portique de plus de cent mètres de long. Sur l'un des piédestaux on lit le nom de « Sagalassus, ville de Pisidie ». Les colonnes du portique sont d'ordre corinthien; il conduit

et qui servaient pour les évolutions du chœur. Ceci semblerait prouver que les représentations scéniques à Sagalassus avaient lieu selon la mise en scène des Grecs. La cavée conserve dans toute leur intégrité ses quarante rangs de gradins avec les escaliers ou parodi qui y donnaient accès. L'orchestre est presque libre, sauf quelques buissons et une plantation d'arbres fruitiers qui occupent la place des danseurs. Le portique supérieur n'a pas laissé de traces; mais il est probable qu'il existait: cette partie de la salle est plus nécessaire encore dans les villes du midi que dans celles du nord. L'acropole est entourée d'une muraille en appareil polygonal; on retrouve quelques débris d'un temple qui en occupait le centre. Il faut ajouter aux édifices de l'époque romaine plusieurs églises et d'autres monuments d'une destination toute chrétienne. Sagalassus a été longtemps le premier siège épiscopal de la Pisidie.

La situation de Sagalassus sur la pente d'une montagne, les monuments élevés sur des terrasses superposées, ce magnifique ensemble de temples, de palais, de portiques, de théâtres et de gymnases, devait donner à cette ville un aspect grandiose; mais quelle différence entre la rudesse presque barbare de ces monuments et le goût, la finesse et la perfection des monuments de l'Ionie.

Sagalassus était la seconde ville de

lante talents et vingt mille mē-
de blé. Selon Strabon Sagalassus
n'a une journée de marche d'A-
libotos.

na, autre place forte, était au
Sagalassus, à une distance
de stades, cinq kilomètres et
de cette ville; elle a longtemps
pour être imprenable, mais
s'en empara dans sa campagne
les Pisidiens. Le village moderne
mé occupe aujourd'hui l'em-
ment de l'ancienne Cremna. On y
ait encore l'Acropole entourée de
murs et de tours en appareil irrégulier,
et d'un temple et de nombreux
monuments épigraphiques.
rand lac d'Egdir occupe le
du plateau supérieur de la Pi-
es eaux s'écoulent vers le sud, et
des courants qui, au dire des in-
passent sous le sol. Les tures
et ces fleuves souterrains des
et les Grecs Katabatbra.
e ville d'Egdir ou Eguerdir est
sur la rive sud-ouest du lac, on
n'y a aucun monument ancien :
a regarde comme l'ancienne
Sidera. Dans l'une des îles du
a un monastère et une église
où l'on remarque des peintures
ancien style.

che de Pisidie, célèbre par le se-
es prédications de saint Paul, était
ans le bassin nord du lac au vil-
Yalobatch; elle avait le titre de
Cæsarea; elle a été fondée par
nètes de Magnésie du Méandre.

CHAPITRE XXXVIII.

L KIZ SERAÏ. — ASPENDUS.

llaëum aux rives de l'Eurymé-
de la grande plaine de Pam-
paraît avoir été uniquement oc-
cupée des cultures. Peut-être le grand
lac rendait-il le pays trop malsain
l'on pût y établir des habitations
mais aujourd'hui il ne reste aucun
vestige dans cette vaste plaine,
les pauvres villages sont habités
par des familles de bergers.

heure après avoir quitté Syl-
m entre dans une forêt d'arbres
et futaine dont les éclaircies sont

remplies d'inextricables buissons d'a-
gnus castus. Un peu au nord de la
route on rencontre le village de Pinalar,
et six kilomètres plus à l'est, celui de
Couchlar (des oiseaux), sur une colline.
La route se prolonge à perte de vue sous
un berceau de verdure; malgré la
beauté de cette forêt vierge, il est dan-
gereux d'y passer la nuit; c'est là que
le voyageur anglais Daniell a contracté
la fièvre pernicieuse qui l'a enlevé.

Le mont Sardemisus est indiqué par
Pline entre Perga et Aspendus, Etienne
de Byzance fait aussi mention d'une
ville de Sardessus où le culte de Ju-
piter Sardessius était pratiqué. Nous
n'avons rencontré que la montagne de
Hassar ou Syllaëum et celle du village
de Couchlar qui pouvaient avoir servi
d'assiette à une ville antique; c'est en
ce dernier lieu qu'il convient de placer
Sardemisus; P. Mela nomme cette ville
Sardemisus.

Dans tout le parcours que nous avons
fait pour arriver au bord de l'Eurymé-
don, nous avons vainement demandé
s'il existait aux environs quelque lac
(Gheul); les indigènes nous ont toujours
répondu qu'ils n'en connaissent pas.
On peut bien regarder comme tel des
terres basses qui sont sans doute maré-
cageuses en hiver, mais au mois de juin
tous ces terrains sont parfaitement secs;
c'est ce qui nous autorise à dire que
le lac Capria est desséché. Strabon
n'aurait pas mentionné comme un lac
une lagune marécageuse.

D'autres voyageurs ont bien fait men-
tion d'un Capri et du Capri sou, nom
qui frappait l'oreille comme une ré-
miniscence du lac Capria; c'est une
erreur de mots faite par quelque inter-
prète. Le cours inférieur de l'Eury-
médon s'appelle Keupri sou, et le petit
bourg à l'embouchure, Keupri bazar;
l'un signifie : la rivière du Pont, à cause
d'un ancien pont romain jeté sur le
fleuve, et l'autre : le marché du Pont,
parce que chaque semaine les villages
voisins se réunissent pour un marché :
c'est là tout le souvenir qui reste du
lac Capria. Tout paysan à qui l'on de-
mandera s'il existe aux environs quelque
lieu nommé Keupri ou Capri, ne
manquera pas de répondre affirmative-
ment.

ASPENDUS.

La ville d'Aspendus était située à l'extrémité de la plaine de Perga, sur une montagne isolée et à soixante stades de la mer (1). Conduit par un Turcoman de la plaine, nous avons retrouvé ces ruines au village de Bal Kiz seraï. Chemin faisant, il nous racontait une de ces histoires qui charment les orientaux et dont le fond est toujours le même : une princesse enlevée par un amant qu'elle dédaigne. Hamlaren padicha, le roi des serpents, aimait la reine des abeilles, qui demeurait dans la forêt voisine; une demande en mariage ayant été repoussée, le roi des serpents résolut d'enlever la reine; mais pour parvenir à son but il fallait traverser la vallée; c'est alors qu'il fit construire un pont gigantesque dont vous voyez encore les ruines. Au bout de l'année la reine mourut en laissant une fille qu'on nomma Bal Kiz, la fille du miel; et le roi des serpents lui fit construire un vaste palais au sommet duquel il fit graver le portrait de Bal Kiz, et à l'appui de son récit, le vieux Turcoman nous montrait un aqueduc partant du pied du Taurus et aboutissant à la montagne. Le palais de Bal Kiz n'est autre chose qu'un immense théâtre romain merveilleusement conservé et bien propre à inspirer aux sauvages habitants de ces montagnes des légendes féeriques.

Les ruines d'Aspendus sont épar-


par un rang de consoles perforées servant à soutenir les mâts de la scène. On voit qu'il a beaucoup de rapport avec le théâtre d'Orange. De chaque côté de la grande façade, qui fait saillie sur la scène, sont deux grandes portes conduisant dans l'orchestre.

Une double inscription en grec et en latin est répétée sur chaque porte et est ainsi conçue :

« Aux dieux de la patrie et à la sagesse des augustes. »

« Acurtius Crispinus Arruntius Acurtius Auspicatus Titinnianus fait élever cet édifice conformément au testament d'Acurtius Crispinus. »

Ces mots, Domus augustorum, ne signifient rien, mais indiquent suffisamment que ce théâtre a été construit sous le règne d'Antonin Lucius Vénus.

Une autre inscription placée à l'intérieur nous dit le nom de l'architecte de cet ouvrage.

« Le sénat et le peuple ont honoré Zénon l'architecte du théâtre de ses travaux de la ville; l'ont honoré d'une statue dans le théâtre, et lui ont donné en présent d'un jardin près de l'hippodrome. »

La grande salle des mimes s'étend dans toute la largeur de la scène; dessus étaient deux autres galeries du premier étage et la salle des machines.

Aux deux extrémités de la salle des mimes sont deux escaliers qui conduisent les trois étages, dans les sa-

monté d'un fronton alternativement arrondi et angulaire.

Le centre de la colonnade est surmonté d'un grand fronton dans le Tympan duquel est sculptée une figure de femme nue, les cheveux tombant; elle sort du calice d'une fleur et tient dans ses deux mains des rinceaux de feuillage, c'est cette figure que les habitants regardent comme le portrait de Bal Kiz.

Les gradins de la salle sont tous en place; il y a vingt et un rangs à la première précinction et dix-huit à la seconde. Des escaliers desservent tous les étages, et deux grands vomitoires conduisent du dehors à la première précinction.

Le portique supérieur est absolument intact, il est composé de cinquante trois arcades; les colonnes engagées ont dans la partie supérieure une console qui portait sans doute un buste.

De chaque côté de l'orchestre est une loge pour les personnages consulaires.

Le pulpitum est massif, on ne peut en reconnaître les dispositions intérieures; mais sur les ailes en retour et au-dessus de la colonnade on reconnaît les amorces de la charpente qui couvrait la scène, elle formait un appentis d'environ huit mètres de largeur, la partie supérieure communiquait avec la galerie des comble. Après avoir vu cet édifice il ne reste aucun doute sur la manière dont la scène des anciens théâtres était disposée, le jeu des machines. La hausse et la baisse de cette grande toile qu'on appelait le Catalema se faisait par le comble. Toutes les machines décrites par Pollux trouvent leur place dans cet édifice. L'orchestre est vide aujourd'hui, nous ignorons s'il contenait des sièges selon la mode romaine ou s'il servait pour les évolutions du chœur selon la mode grecque.

Il est certain qu'on a donné des représentations dans ce théâtre jusqu'à une époque assez avancée de la décadence, les peintures barbares et les figures incorrectes qui existent encore sur le proscénium en font foi.

Le mur de soutènement des gradins est parallèle à la scène, ce qui n'a pas lieu dans les théâtres grecs. A côté du théâtre, au nord, est l'hippodrome, bâti

aussi par Zénon, cet édifice est envahi par les lianes et dans un état de destruction avancée.

Sur le sommet de la montagne on retrouve les ruines de l'agora, de la basilique, et d'autres édifices que nous n'avons pas déterminés.

L'aqueduc traverse la plaine, supporté par un double rang d'arcades en pierres de taille; en approchant de la montagne d'Aspendus, le canal se relève, c'est un véritable siphon comme celui que nous avons vu à Kalamaki; il va se déverser dans un château d'eau au niveau de la montagne.

Aspendus colonie d'Argos était une des plus anciennes villes de la Pamphylie, il en est fait mention au cinquième siècle avant notre ère. En 391 Thrásibule ayant été chargé de faire rentrer les villes grecques sous le pouvoir d'Athènes, débarqua près d'Aspendus pour aller lever les contributions; ses soldats s'étaient dirigés vers la ville et avaient pillé quelques habitants; les Aspendiens firent une sortie nocturne et tuèrent Thrásibule dans sa tente.

Lorsque Alexandre se présenta devant Aspendus les habitants avaient consenti à lui payer cinquante talents et à lui livrer les chevaux qu'ils élevaient pour le roi de Perse; plus tard ils refusèrent d'accomplir leurs engagements. Alexandre fit entourer la ville et s'apprêtait à en faire le siège, lorsqu'ils consentirent à se soumettre. Si l'on en juge par l'état des ruines, Aspendus ne fut jamais une place très-forte, toutes les murailles sont écroulées, et nous n'avons pas reconnu l'emplacement de l'acropole, mais nous savons que les arts étaient cultivés dans cette ville grecque avec plus de succès que dans aucune autre, les nombreux objets précieux qui la décoraient avaient tenté Verrès, ce qui fit dire à Cicéron (1) : Aspendus est, comme vous le savez, une ancienne ville de Pamphylie; elle était remplie de statues très-estimées, je ne dirai pas telle ou telle statue fut enlevée : je dirai Verrès vous les avez enlevées toutes des temples et des lieux publics; elles furent entassées sur des chariots et emportées hors de la ville.

(1) In Verrum ac. II, lib I, XX.

Cicéron rappelle le Joueur de luth d'Aspendus, statue célèbre que Verrès fit mettre dans ses appartements. Pillées de la sorte les villes grecques n'avaient plus sous les Byzantins que des édifices vides. Après les statues on pilla les tombeaux et peu à peu les populations désertèrent.

L'embouchure de l'Eurymédon paraît avoir subi de notables changements depuis l'antiquité; les alluvions ont fait reculer la mer; quand nous voyons la puissance des atterrissements à l'embouchure du Tibre nous ne devons pas nous étonner que depuis le cinquième siècle avant notre ère, la physionomie de cette côte ait été aussi modifiée. Du temps de Pomponius Mela (1), « du haut d'une colline très-élevée Aspendus, colonie des Argiens, jouissait de la vue de la mer »; aujourd'hui le rivage est éloigné de quinze à dix-huit kilomètres, ce qui est un peu plus des soixante stades de Strabon.

L'embouchure de l'Eurymédon fut le théâtre d'une des plus importantes victoires remportées par les Athéniens sur les Perses en 469 avant notre ère. Les vaisseaux des Perses étaient au nombre de trois cent cinquante, d'autres disent six cents, lorsque l'Athénien Cimon arriva avec sa flotte, les Perses tentèrent vainement de prendre la fuite, ils perdirent tous leurs navires. Cimon ayant débarqué avec ses troupes acheva sur terre la destruction de l'armée perse. Aujourd'hui l'embouchure du fleuve est

méridional du Taurus. D'après de vieilles récits des indigènes, Arundell avait déjà marqué la place de cette ville au village de Serghé au sud de Bullasan, et à une journée de marche au nord d'Aspendus, en suivant la vallée de l'Eurymédon. M. Schœnborn a déterminé l'emplacement, de Selgé au pied de la montagne de Bouz bouroun, à une hauteur de 1250 mètres au-dessus de la mer, au village de Serghé ou Sork. En partant de Bullasan il descend dans la vallée de l'Eurymédon et par une route très-difficile, il monte en serpentant jusqu'au plateau où s'élèvent les ruines de Selgé au milieu desquelles sont bâties les maisons du village.

Les Selgiens, dit Strabon, comptaient au nombre des peuples les plus puissants de la Pisidie; il nomme ensuite les Pednilessiens, qui en étaient limitrophes; leur pays était soumis à différents tyrans comme les deux Cilicies. La vie des Pisidiens se passait dans la maraude et le pillage. D'après une ancienne tradition, les Lélèges étaient venus se joindre à eux, et s'étaient installés dans leurs montagnes: leurs mœurs de peuples vagabonds s'accordaient ensemble (1). Les Pisidiens entourés à l'est et au nord par des peuples qui menaient une vie régulière, s'étaient plus rapprochés des Ciliciens qui étaient portés aux expéditions de piraterie.

Selon Strabon, Chalcas fut le fondateur de Selgé; cette ville était renommée par la sagesse de son gouverneur et

hæus, grand-oncle, d'Antiochus, para du pouvoir suprême dans le le l'Asie Mineure, il fut souverain conteste comme Crésus, de la et des pays limitrophes. Les Selgians ayant déclaré la guerre à Pednisi, cette dernière ville envoya demander du secours à Achæus, qui envoya un champ un corps de six mille hommes et cinq cents chevaux, sous le commandement de Garsyeris.

Les Selgiens gardaient les défilés, et Garsyeris, ne se trouvant pas en force les enlever, se rappela la ruse d'André devant Termessus; il feignit d'être en retraite, et les Selgiens rentrent dans leur ville. Garsyeris ayant un officier nommé Phayllus pour traverser les défilés, descendit rapidement par l'Amphylie et réclama des villes de Sidé, d'Aspendus et de Sidé des renforts. Sidé n'osa pas lui refuser de crainte de déplaire à Achæus. Pendant ce temps, les Selgiens continuaient le siège de Termessus. Ils avaient dirigé avec eux une attaque contre le camp de Garsyeris; mais les Pednisiens ayant eu une sortie opportune, l'armée romaine reprit l'avantage et les Selgiens furent repoussés dans leur ville, après avoir éprouvé de grandes pertes. Ils sont alors à traiter, et chargeront de propositions Logbasis, un de leurs premiers citoyens. Il avait déjà brigué la cité suprême, et conçut l'espérance d'être investi par Achæus. Logbasis, trahissant ses concitoyens, se faisait introduire Garsyeris dans la ville. Le général grec devait diriger les troupes vers le Cèsbedium, ou le temple de Jupiter, qui était dans l'acrotatidion, tandis qu'Achæus lui-même devait rester sur la ville. Les Selgiens, avertis de la trahison, par un berger, de la trahison de Logbasis, entrèrent dans sa maison, et le tuèrent plein de conjures, les massacrèrent tous, et envoyèrent ensuite des renforts au Cèsbedium. Garsyeris, voyant ses plans découverts, n'osa pas recommencer une attaque. Les Selgiens eurent néanmoins des députés à Termessus, et conclurent la paix aux conditions suivantes : les prisonniers Pednisiens seraient rendus, la ville payée immédiatement quatre cents talents, ou six cents un peu plus tard, à ces

conditions Selgians conserva sa liberté.

Les ruines de l'ancienne Selgians sont tout à fait conformes au récit de Polybe; il faut franchir pour arriver à la ville plusieurs défilés. La ville était construite sur la pente d'une colline dominée par le haut sommet du Bouz Bouroun. Sur une esplanade de rochers s'élève un grand temple dont la longueur est d'environ trente-deux mètres et la largeur de seize. L'Acrotylie est encore couverte d'un dallage; on reconnaît de grandes substructions avec des passages voûtés, et quatre colonnes corinthiennes cannelées s'élèvent sur la façade; elles ont un mètre de diamètre. On reconnaît dans cet édifice le temple de Jupiter ou Cèsbedium mentionné par Polybe; non loin du temple, sur l'acropole, on voit les ruines d'une église : Selgians fut en effet un siège épiscopal de la Pamphylie.

La partie la mieux fortifiée de la ville est du côté de l'ouest : c'est aussi celle qui a le plus souffert; le théâtre est bâti en grands blocs de poudingue comme celui d'Aspendus, près de là sont les ruines du stade dont l'arène est envahie par les cultures, les maisons du village sont appuyées sur les colonnes d'un grand portique, et la nécropole que l'on retrouve à l'extrémité renferme encore plusieurs sarcophages; au sud de la ville est une profonde vallée au fond de laquelle coule l'Eury-médon.

CHAPITRE XL.

SIDÉ. — ESKI ADALIA.

Le fleuve Mélas formait la limite naturelle de la Pamphylie, du côté de l'est; mais Strabon l'étend jusqu'au cap Coracesium. Il ne compte sur la côte que deux villes, Ptolemaïs et Sidé.

Sidé, port de mer et place forte renommée, était une colonie des Cyméens d'Éolide, population maritime qui ne tarda pas à se créer une puissance navale formidable; les nouveaux habitants de Sidé paraissent avoir conservé peu de relations avec leur métropole; ils oublièrent la langue grecque et adoptèrent la langue barbare des indigènes qui n'é-

(1) Polyb., V, 22-27.

taient qu'un peuple de pirates de Cilicie, c'est-à-dire une agglomération de tout ce que la marine des Phéniciens et des Syriens pouvait compter d'aventuriers prêts à tout entreprendre. Une communauté d'intérêts lia bientôt les uns et les autres; Sidé finit par devenir le grand entrepôt des prises faites sur les villes maritimes du continent et des îles, et ces prises consistaient principalement en esclaves. Sidé fut pendant de longues années le principal marché aux esclaves dans le monde romain. On avait établi des bazars où les prisonniers étaient vendus à l'enchère. Les habitants de Sidé étaient ennemis déclarés des Aspendiens; les mœurs des deux peuples étaient trop disparates pour qu'ils aient jamais pu s'entendre. Les Aspendiens étaient portés au culte des arts, et les Sidétains au commerce et à la guerre. Leur ville était sous la protection de Minerve, dont le temple s'élevait dans l'acropole. Après la destruction de la piraterie, Sidé n'en continua pas moins le même commerce (1), elle devint le principal port de la Pamphylie, et ses habitants acquirent de grandes richesses. Dans le dixième siècle elle conservait sa mauvaise réputation, Constantin Porphyrogénète la nomme l'officine des pirates : *Piratarum officina*.

Les ruines de Sidé, aujourd'hui complètement désertes, sont connues dans le pays sous le nom de l'ancienne Adalia Eski Adalia.

La ville était située sur une presqu'île.

le second môle existe encore; le petit port est du côté du sud. Une grande rue encore pavée aboutissait à la principale porte; au milieu s'élève un piédestal destiné à supporter une statue colossale. De chaque côté de la rue se voient encore les ruines de temples et d'édifices publics.

Près de la porte de la marine s'élève un grand théâtre qui a passé pour le plus complet de la Pamphylie tant qu'on n'a pas connu ceux de Perga et d'Aspendus. Son diamètre dépasse cent mètres : c'est la mesure des plus grands édifices de ce genre; on compte quarante-neuf rangs de gradins, formant deux mille spectateurs. Le proscénium est complètement écroulé; on retrouve ça et là plusieurs fûts de colonnes. Dans le moyen âge, ce théâtre fut converti en forteresse.

Ces ruines ne sont pas les seules qui couvrent le sol de l'ancienne ville; près de la porte de terre on retrouve les ruines d'un aqueduc et celles d'un édifice qui était orné de nombreuses sculptures; on peut conjecturer que ce sont d'anciens bains. Les environs ne sont pas encore bien étudiés; Corançez a vu autour de la ville des fortifications qu'il n'a fait qu'indiquer, et de nombreuses inscriptions qui n'ont pas été copiées. Le séjour à Sidé est très-difficile à cause du manque total de ressources.

A l'exception des murailles qui se

la Pisidie ; de plus elle n'était approvisionnée d'eau que par le moyen d'un aqueduc ; aucune rivière, aucune source ne coule dans son voisinage ; du moment que le gouvernement du pays a cessé d'entretenir les eaux , la population s'est vue forcée d'abandonner la ville, les Turcs ne s'y sont jamais établis, on ne voit aucun vestige d'ouvrages musulmans.

CHAPITRE XLI.

CILICIE.

A peine a-t-on franchi le fleuve Manavgat, l'ancien Mélas, qu'on se trouve dans une contrée aride et sans bois, différente en tout point de la fertile Pamphylie. Les villes de la côte n'ont jamais été que des châteaux entourés de quelques maisons, véritables repaires de pirates, toujours exposés aux attaques des gouvernements réguliers qui se sont succédé dans ces parages, et l'on peut ajouter que depuis trois mille ans, la Cilicie n'a pas changé d'aspect. Le gouvernement de la Porte n'a jamais exercé sur ces montagnes qu'un pouvoir contesté ; dans aucune autre partie de ses domaines on ne trouve autant de beys indépendants. La race turcomane y a fondé des dynasties dont le nom est à peine connu en Europe ; les tribus de Rhamadan oglou, de Utch ok y ont vécu pendant de longues années dans un état de liberté parfaite. La première possédait les districts d'Adana et de Tarsous. De nos jours le bey Samour, était maître d'une partie de l'Anti-Taurus, Méhémet Ali a possédé pendant sept ans les districts de Tarsous, d'Adana et d'Orfa, et son fils les posséderait encore si l'Europe ne se fût mêlée de ses affaires.

Les rapports les plus récents publiés sur la Cilicie, peignent cette province sous les couleurs les plus tristes ; les anciennes villes ne présentent plus que « l'image d'une complète destruction lentement accomplie par le temps » ; le sol est envahi par les hautes herbes, les ronces et les broussailles, qui ont effacé jusqu'aux traces des routes (1). L'étude de

la Cilicie n'est plus profitable qu'au point de vue géographique ; l'état des villes du littoral se résume toujours par ces mots : un château du moyen âge en ruine entouré de huttes de terre.

L'ancienne Cilicie était divisée en deux régions ; la Cilicie rocheuse ou la Tracheotis à l'ouest, et la Cilicie champêtre à l'est ; c'est celle qui renferme les districts de Tarsous et d'Adana ; le fleuve Pyramus en détermine la limite orientale.

Les anciens étaient d'accord pour regarder la population de la Cilicie comme originaire de Phénicie, ils résument ce fait en disant que la Cilicie fut peuplée par le héros Cilix fils d'Agenor, Phénicien (1), la langue parlée dans le pays était différente du grec, et les médailles les plus anciennes contiennent des légendes et des symboles qui se rattachent aux mythes et aux divinités des Phéniciens. C'est aux relations constantes avec ce dernier peuple que les Ciliciens doivent cette aptitude aux expéditions maritimes qui finit par en faire une nation de redoutables corsaires. Le gouvernement de la Cilicie paraît avoir été monarchique dès le principe, il était conforme en ce point aux gouvernements de l'Assyrie et de Babylone, avec lesquels les rois de Cilicie étaient en rapports politiques très-étroits.

La Cilicie, conquise par Alexandre sur les Perses, suivit le sort des autres provinces de son vaste empire ; elle tomba sous le gouvernement des rois de Syrie, sous celui d'Antiochus ensuite, et fit partie du royaume que les Romains consentirent à laisser, au delà du Taurus, au roi Antiochus vaincu.

La Cilicie Trachée commençait au cap Coracesium, montagne isolée, au sommet de laquelle Diodote Tryphon avait bâti une forteresse où il cachait le butin ramassé dans ses expéditions maritimes. Son exemple fut bientôt suivi par les autres chefs de bande dont les châteaux étaient dispersés sur le littoral, c'est à partir de ce moment que les Ciliciens devinrent un peuple de pirates. Leur principal bénéfice consistait

l'Instruction publique, p. 54, 55 ; 1884, in-8°.

(1) Hérodote, VI, 91.

(1) Viet. Langlois, Rapport au ministre de

dans l'enlèvement des esclaves qui étaient entreposés à Sidé et de là conduits à Délos pour être vendus jusqu'en Italie. Tryphon, après une vie aventureuse, fut pris et tué par Antiochus, fils de Démétrius, 144, avant notre ère; mais la piraterie prit d'autant plus d'extension que les gouverneurs romains étaient soupçonnés d'y prendre part (1).

Le cap Coracésium, aujourd'hui cap Alaya, est relié au continent par un isthme sablonneux; il a été comparé à Gibraltar, et l'isthme représente le *Neutral ground*, qui sépare de l'Espagne la plus formidable forteresse de l'Angleterre dans la Méditerranée.

On trouve autour de la montagne quelques vestiges de murs pélasgiques, restes du château de Tryphon, qui fut démoli par Pompée.

Le port était sûr pour les bâtiments grecs, et la principale exportation consistait en bois de cèdre. Marc-Antoine fit présent de ce district à Cléopâtre, qui exploitait les forêts du Taurus pour la construction de ses flottes.

La petite ville d'Alaya est bâtie au pied de la montagne, à l'est du mouillage. On y compte environ deux mille habitants; les maisons s'élèvent en amphithéâtre et sont couvertes en terrasses. Cette ville est bien déchue depuis le moyen âge, quand la marine des Seldjoukides était florissante. Strabon nomme ensuite Hamaxia, la ville des transports; c'est là qu'on embarquait les bois (2). Hamaxia était à cent sta-

Sélinus, mentionnée par Pline comme une ville importante.

Elle acquit une nouvelle célébrité par la mort de Trajan, qui vint expirer dans ses murs au moment où il allait réduire une révolte des Juifs, en l'an 117 de notre ère. La ville reçut alors le nom de Trajanopolis, qu'elle ne conserva pas; elle reprit plus tard son ancien nom. Cette partie de la Cilicie était aussi connue sous le nom de Sélénitis.

Les ruines de Sélinus ont conservé le nom de Sélenti; elles consistent en quelques débris de monuments encore indéterminés, un portique avec des sùls de colonnes et d'autres édifices, tous de l'âge romain.

Vient ensuite le cap Anemurium, le plus sud de cette côte. Il forme la division entre le golfe d'Adalia et celui de Tarsous.

Les ruines d'Anemurium consistent en murailles flanquées de tours, un théâtre, des aqueducs et des tombeaux, tous édifices qui ne sont pas antérieurs au second siècle.

Célenderis passe pour avoir été fondée par les Phéniciens; elle reçut ensuite une colonie de Samos. On n'y observe aucun vestige archaïque, les ruines les plus antiques sont de l'âge romain, les plus nombreuses sont byzantines; cette ville paraît avoir été très-populeuse dans le moyen âge, quand les Vénitiens et les Rhodiens tenaient cette côte.

jourd'hui Agha liman, le port de l'Agha; elle est défendue par un château du moyen âge. Il y a autour quelques maisons; c'est l'échelle de Sélefké. L'ancienne Séleucie, qui est située à cent vingt stades, 22 kilom., au nord de la baie, sur la rive du Gœuk sou, le Calycadnus, que l'on traverse sur un pont de six arches.

Séleucie, construite par Séleucus Nicanor vers 300 avant notre ère, se distinguait des autres villes du même nom par l'épithète de Trachæa, la rocheuse. Les ruines de l'ancienne ville sont situées au pied d'une montagne, dans la vallée du Calycadnus, et couvrent une étendue de terrain considérable, mais la plupart des monuments sont méconnaissables, et ne consistent qu'en amas de décombres : on peut reconnaître cependant qu'ils appartiennent tous à l'époque romaine. Le village moderne de Sélefké est bâti sur la pente de la montagne de l'acropole; il consiste en une douzaine de pauvres cabanes; celle de l'agha ne se distingue pas des autres. Le château qui couronne la montagne est encore assez bien conservé, il est défendu par plusieurs tours; mais c'est un ouvrage byzantin qui n'est pas antérieur au onzième siècle : l'intérieur est rempli de maisons écroulées.

Il est difficile de reconnaître l'enceinte de l'ancienne ville, les murailles étant détruites. On remarque sur la pente de la montagne un théâtre dont le prosœnium était tourné vers le sud, les ruines de plusieurs portiques et une église byzantine bâtie avec d'anciens matériaux qui ont été enlevés de quelque temple dont elle occupe l'emplacement. L'ouvrage le plus remarquable est une grande citerne taillée dans le roc, et dans laquelle on descendait par un escalier; l'aqueduc aujourd'hui détruit y déversait ses eaux. On peut citer encore la nécropole qui se compose d'un grand nombre de sarcophages et de tombeaux taillés dans le roc, mais le style de tous ces monuments ne présente aucune originalité. Dans le parcours de la côte sud de l'Asie, nous avons mentionné la plupart des lieux notables comme le Prœcile, les camps, et les îles voisines de la côte : tous

ces lieux n'offrent plus que des ruines informes (1).

A la pointe du promontoire s'élève une tour de marbre avec quatre tribunes ouvertes, ornées de pilastres corinthiens; elle paraît avoir été couverte par un toit pyramidal. Les autres ruines sont éparpillées à l'entour de la baie.

En se rendant de Karaman à la côte, le colonel Leake retrouva dans un des plateaux élevés du Taurus, près de la petite ville de Mout, composée de deux cents maisons, les restes d'une ville antique dont les vestiges couvrent une vaste étendue de terrain. Il y reconnut jusqu'aux traces des rues et des portiques, mais tous ces édifices étaient écroulés. Un château couronne l'éminence voisine. Il semble que sous les Seljoukides la ville de Mout jouissait d'une certaine prospérité; on voit encore plusieurs mosquées, des bains et un klan, tous édifices bâtis avec d'anciens matériaux; on remarque, entre autres édifices, le tombeau de Karaman Oglou, émir, qui a donné son nom à la Karamanie. Ces ruines ont été regardées comme celles de Claudiopolis, colonie de l'empereur Claude, citée par Ammien Marcellin; vient ensuite Olba (2), ancienne colonie grecque fondée par Ajax fils de Teucer, remarquable par un temple de Jupiter. Les grands prêtres jouissaient d'un pouvoir tel qu'ils furent maîtres pendant un temps de toute la Cilicie Trachée sous la protection de Marc-Antoine. On pense que cette Claudiopolis est la même ville que l'ancienne Olba.

Corycus, aujourd'hui Korghos, s'annonce par un promontoire qui forme deux petites baies entourées de ruines de tous les âges, mais principalement de l'époque byzantine : un château répare par les rois arméniens s'élève sur un rocher au bord de la mer. Les ruines de plusieurs églises byzantines sont les seuls vestiges de l'ancienne ville des pirates.

A une petite distance de la côte s'élève un rocher isolé sur lequel on a bâti un château; c'est l'île d'Elæoussa où le roi Archélaus avait construit un palais.

(1) Voy. ch. X, p. 22.

2) Strabon, XIV, 675.

L'ancre Corycéen, dont Pomponius Mela a laissé une description si pompeuse, a été reconnu par M. V. Langlois à quinze kilomètres au nord de Korghos, dans la vallée de Cheitanlik. Cette grotte, par son étendue et les accidents naturels qu'elle présente, peut être comparée à la grotte de La Balme en Dauphiné, de vastes galeries se prolongent fort loin dans le sein de la montagne, et donnent issue à une petite rivière que les habitants nomment Dehli sou, l'eau folle.

CHAPITRE XLIII.

CILICIE CHAMPÊTRE.

La Cilicie champêtre commençait au fleuve Lamus, près duquel était située la ville de Lamus dont il ne reste plus de vestiges.

L'ancienne Soli ayant été presque dépeuplée par une invasion de Tigrane, roi d'Arménie, Pompée y établit une colonie formée des pirates qu'il avait vaincus, et lui donna le nom de Pompeiopolis. On retrouve l'emplacement de cette ville au village de Mezetlu à dix-huit kilomètres à l'ouest de Mersine. Si l'on en juge par le caractère des nombreux monuments qui subsistent encore, Pompeiopolis fut entièrement rebâtie dans une période de décadence. Le port forme un bassin oblong, dont

sables sont aujourd'hui agglomérés et forment une espèce de grès.

PORTES DE CILICIE.

Le défilé nommé par les anciens, Portes de Cilicie et par les Turcs Kulek boghaz, le défilé du moucheron, est le seul passage par lequel une armée puisse franchir le Taurus, aussi de tout temps la possession de ces montagnes a-t-elle été le prélude de la conquête de l'Asie au delà comme en deçà du Taurus : cela s'est trouvé vrai du temps d'Alexandre comme du temps de Mehmet Ali, la guerre portée au centre de l'Asie Mineure par le pacha d'Égypte a donné un intérêt momentané aux positions topographiques qu'il occupait successivement. Le résultat de son pouvoir passer a été l'amélioration de cette route, qu'on peut maintenant parcourir sans danger et sans fatigue.

La route d'Eregli aux Portes de Cilicie longe les montagnes qui bordent la plaine de la Tyanitis; il est impossible de franchir le Taurus en marchant droit vers le sud. Alexandre et Cyrus, partant de Cibystra, marchèrent au nord-est. On fait la première halte au caravanserai de Oulou kouchla, la seconde à Tchifté khan, dans le Bulgar dagh, la troisième à Bozanti, l'ancienne Podandus à l'entrée du défilé au nord du Kulek boghaz dans les hautes vallées du Sarus. Podandus fut de tout temps un lieu très-misérable, et saint Basile le

les Romains firent faire quelques travaux à cette route ; on remarquait aussi plusieurs pans de murailles byzantines qui ont été démolis quand les Égyptiens travaillèrent à cette route dont le parcours est de trente kilomètres ; on fait halte au khan de Mezarlik, du cimetière, à quatorze milles des portes de Cilicie et à douze milles, 18 kilomètres et demi, de Tarsous. Ce lieu concorde avec la position de Mopsucrène, fontaine de Mopsus, où mourut l'empereur Constance (1), au pied du mont Taurus : *sub Tauri radicibus positam*. Les Romains avaient fait de grands travaux pour établir cette voie militaire, la seule qui conduisait de Tarse dans la Cappadoce.

CHAPITRE XLIV.

TARSE. — TARSOUS.

Tarse est aujourd'hui la seule ville de Cilicie qui ait conservé une population active et commerçante, elle doit cet avantage à sa position maritime ; c'est par l'entremise de ses négociants que se font toutes les transactions entre les populations de l'intérieur, la Syrie et les îles ; mais sa situation topographique a éprouvé de tels changements qu'il est impossible de reconnaître dans la Tarsous moderne cette cité célèbre, moins encore par les splendides monuments qui la décoraient que par les grands hommes qu'elle a produits. Il faut citer en première ligne le nom de saint Paul, qui, par la seule puissance de sa parole, devait renouveler la face du monde antique.

Paul était né citoyen libre de Tarse ; il exerçait la profession de fabricant de tenies et de tapis ; néanmoins l'esprit littéraire était si répandu dans cette colonie, que Paul, malgré sa profession industrielle, suivait les écoles et pré-ludait ainsi à ses grandes destinées. Tarse, la seule ville lettrée de la Cilicie (sa voisine Soli n'était distinguée que par l'incorrection de son langage), conserva toujours le premier rang ; c'était la métropole de la confédération cilicienne. César lui conserva le titre de ville libre. En un mot les plus grands ennemis de

Tarse dans l'antiquité, ce furent les éléments, qui parurent conjurés pour sa ruine.

Le fleuve Cydnus, renommé par la froideur de ses eaux, était navigable depuis son embouchure jusqu'à la ville, qu'il traversait de part en part, en passant près du gymnase des jeunes gens (1). On vit un jour une galère dorée manœuvrée avec des avirons argentés, déployer ses voiles de pourpre sur les eaux du Cydnus : c'était la reine Cléopâtre, accompagnée de Marc-Antoine, qui arrivait dans la ville de Tarse, recue par les acclamations enthousiastes des populations qui bordaient le rivage (2).

Pendant le règne de Justinien le Cydnus passait encore dans la ville ; Procope rapporte que de son temps une inondation subite, causée par la fonte des neiges du Taurus, produisit des effets désastreux ; les ponts furent enlevés et plusieurs quartiers furent détruits.

A la nouvelle de cet événement, l'empereur donna l'ordre de creuser un nouveau lit au fleuve. On fit pour le Cydnus ce qu'on fit presque à la même époque pour le Seyrtus à Édesse (3).

D'autres travaux furent exécutés dans le lit du Cydnus, au dixième siècle quand les Sarrasins vinrent assiéger Tarse ; c'est depuis cette époque seulement que le fleuve prend son cours à l'est de la ville.

Le Rhagma était à l'embouchure du fleuve à l'est d'Anchiale, c'était une grande lagune autour de laquelle étaient construits les arsenaux ; aujourd'hui les alluvions du fleuve ont complètement changé la forme de ce rivage.

On comptait cinq stades, moins d'un kilomètre, de Tarse au Rhagma ; il était à cent vingt stades, vingt-deux kilomètres, de Zephyrium, aujourd'hui Mersine ; ce petit village est aujourd'hui le véritable port de Tarse quoiqu'on ne trouve en ce lieu qu'une rade foraine exposée à tous les vents du sud et de l'ouest. En fouillant autour de Mersine

(1) Strabon, XIV, 672.

(2) Plutarch, *vie de M. Antoine*.

(3) Voy. Édesse et ses monuments, Bull. de la Soc. d'ethnographie, t. 1, 334, 1859 ; Procop., *de Edif.*, 320, 13.

(1) Amien-Marcellin, XXI, 15.

on trouve de nombreux débris d'antiquités. Il y a un demi-siècle les navires mouillaient à Kasanli, le village des chaudronniers ; mais le fond est devenu mauvais. L'embouchure du fleuve, qui, dans l'antiquité, n'était qu'à un demi kilomètre de la ville, était en 1810, d'après l'estimation du capitaine Beaufort, à douze milles anglais, soit dix-neuf kilomètres.

Les historiens grecs et latins qui ont fait mention de la fondation de Tarse citent une inscription célèbre qui était, croyaient-ils, placée sur le tombeau de Sardanapale :

« Sardanapale, fils d'Anaxyndarax, a bâti Tarse et Anchiale en un jour ; passant, mange, bois, ris, le reste ne vaut rien. »

Il semble que cette inscription indique suffisamment que Tarse et Anchiale sont deux villes distinctes ; tous les écrivains anciens sont d'accord pour dire que le tombeau de Sardanapale était près d'Anchiale (1). Alexandre se rendit en un jour de Tarse à Anchiale, qui était alors une grande ville.

Les Grecs, fidèles à leur coutume d'attribuer à la race hellénique la fondation de toutes les villes qu'ils occupèrent plus tard, prétendent que Tarse fut fondée par quelques Argiens qui étaient débarqués dans le pays à la recherche d'Io. L'histoire de Tarse phénicienne ressort de tous les passages des auteurs aussi bien que de ses médailles et du

où les antiquaires qui entreprennent des fouilles ont la bonne fortune de découvrir des figurines d'un bon style et intactes.

Les monuments modernes sont sans intérêt ; nous en exceptons toutefois la grande mosquée, dont la fondation remonte au quizième siècle ; elle a été bâtie par Rhamadan Oglou, chef Turcoman, qui a exercé dans le pays un pouvoir indépendant. Ce monument est bâti sur le plan des mosquées primitives, c'est-à-dire que sa nef coassiste en trois portiques parallèles soutenus par des colonnes. Dans l'intérieur on voit une chaire à prêcher, travail remarquable en marbre blanc ; sur la porte de l'escalier on lit :

« Ce minnber a été fait par Omar fils de Daoud (fini dans) le mois de Rhamazan 987 (de l'hégire). »

LE MONUMENT DE TARSOUS.

Il existe à l'orient de la ville un monument sur lequel l'histoire n'a laissé aucune indication et qui, par ses grandes dimensions et la singularité de sa structure, est devenu le sujet des conjectures les plus diverses de la part des nombreux observateurs qui ont publié leurs opinions.

Ce monument présente l'aspect d'une grande enceinte rectangulaire, orientée de l'est à l'ouest, et formée par de hautes et d'épaisses murailles ; dans l'intérieur de l'enceinte s'élèvent deux masses en-

les observateurs. Le grand rectangle a quatre-vingt-quatre mètres de long sur quarante-six de large hors-œuvre, les murailles ont sept mètres de hauteur et six mètres soixante d'épaisseur; le revêtement de pierre augmentait cette épaisseur de quatre-vingts centimètres. Les pierres du revêtement étaient en assises réglées et posées alternativement de front et en boutisses; ces dernières étaient noyées dans le béton.

Du côté de l'est le rectangle n'est pas fermé; il forme ainsi une vaste cour, mais on n'y remarque ni porte ni aucune chambre ou réduit quelconque. Les deux massifs cubiques ont été sondés par M. Gillet, consul de France; il a pénétré jusqu'au centre, et n'a trouvé qu'une masse de béton compacte.

Le grand cube a trente-deux mètres quatre-vingts centimètres de face sur quinze mètres d'épaisseur, sa hauteur est la même que celle des murailles. L'autre cube a dix-sept mètres de front et douze d'épaisseur.

Les fouilles faites par le consul ont mis à découvert un doigt de marbre provenant d'une statue colossale trois fois grande comme nature, travail romain de bon style. Mais on n'a pas trouvé avec les nombreux morceaux de marbre extraits des fouilles un seul fragment de moulure ou d'ornement quelconque qui eût pu faire connaître l'âge approximatif du monument.

Nous n'ajouterons qu'une observation : tous ceux qui ont vu les monuments de la Chaldée, de l'Assyrie et de la Perse savent que les Assyriens bâtissaient en pisé et non en béton. Rien n'autorise donc à dire que ce monument est un ouvrage assyrien.

On n'y découvre aucune enceinte, chambre ou réduit quelconque pour déposer les corps. Tous les tombeaux, depuis les Pyramides, en passant par les tombeaux de Cyrus, de Tantale, de Mausole, récemment découverts, offrent un caveau funéraire pour y mettre le corps ou les corps des défunts : rien n'autorise donc à dire que ce monument est un tombeau; sa forme rectangulaire porterait plutôt à regarder cette ruine comme celle d'un grand temple. Mais en lui attribuant une destination religieuse, nous ferions comme ceux dont

nous combattons les opinions. Quelle était donc la destination de cet édifice? Carle Ritter seul l'a dit : après avoir résumé les opinions de tous les écrivains qui en ont parlé, *Bleibt noch ein Räthsel für die Antiquaire*, il reste encore une énigme pour les antiquaires (1).

CHAPITRE XLV.

LES PORTES SYRIENNES.

Le comte de Lesseps fit en 1826 un voyage direct d'Alep à Constantinople, en traversant toute l'Asie Mineure; l'itinéraire qu'il a écrit, et qui est resté inédit, contient des détails peu connus sur les mœurs des tribus turcomanes et sur leur chef Kutchuk Ali, qui dans le même temps avait exercé un pouvoir sans limite dans les montagnes au delà du Pyramus. Il avait un gouvernement à lui, et ne craignait pas d'attaquer les villes de la plaine; il fit sauter le pont de Missis, qui n'a pas été réparé depuis. Le commerce lui payait tribut, et nulle caravane ne pouvait sans sa permission traverser le mont Amanus. Pendant plusieurs années les pachas voisins firent de vains efforts pour le soumettre; la Porte lançait contre lui des fermails sans effet. Il habitait un château situé dans les montagnes du Beylan, au milieu de défilés faciles à défendre. Le pacha d'Adana réussit enfin à cerner le bey rebelle, le château fut pris d'assaut, Kutchuk Ali et tous les siens furent massacrés, et l'on voit aujourd'hui à peu de distance de Beylan, au sommet d'une montagne couverte de forêts, le château en ruine de l'ancien bey des Turcomans.

La petite ville de Beylan est bâtie sur la pente de la montagne du même nom. Les maisons s'élèvent en amphithéâtre, et sont couvertes en tuiles; elles sont bâties par groupes séparés; des sources abondantes circulent dans la ville; l'air du pays est aussi sain que celui de la plaine est impur; c'est au Beylan que se retirent les nombreux malades d'Alexandrette.

On fait neuf heures de route jusqu'à Ayas, l'ancienne Agée, bâtie au bord

(1) *Erdkunde*, t. IX, page 306.

de la mer dans un enfoncement du golfe d'Alexandrette, ce n'est plus aujourd'hui qu'un village avec un poste de douanes; les grands édifices ruinés qui s'élèvent à l'entour témoignent de l'ancienne importance de cette ville. On met sept heures de marche pour arriver aux montagnes qui bordent la plaine au nord d'Ayas; c'est un embranchement du mont Amanus; on entre bientôt dans un défilé célèbre dans l'antiquité sous le nom de Portes Syriennes, *Syriæ pylæ*; deux montants de pierre solidement construits indiquent encore l'emplacement de cette porte connue aujourd'hui sous le nom de *Karanlik kapousou*, la porte noire.

Myriandrus, ville phénicienne, était située près de ce lieu; son emplacement reste indéterminé (1). Les Portes Syriennes marquent l'entrée de la Cilicie, ce défilé conduit à la station de Kourd kala, distante de neuf heures de marche d'Ayas.

Kourd kala est un ancien caravanseraï fortifié, situé sur le penchant d'une montagne qui domine tous les environs, il a été bâti par Rhamadan oglou, qui, au milieu du seizième siècle, posséda les villes d'Adana et de Tarsous.

L'enceinte du caravanseraï renfermait une caserne, une mosquée et de vastes écuries pour les caravanes, aujourd'hui il y a toujours un poste de soldats pour garder ce passage; mais l'ensemble de ces utiles édifices ne sera bientôt plus qu'un amas de décombres.

Mégarse, où se trouvait le tombeau d'Amphiloque, a laissé moins de vestiges encore. Toute cette plaine est envahie par des marécages.

Alexandre partant de Soli pour marcher sur Issus suivit le long de la côte jusqu'à Mégarse, où il fit un sacrifice à Minerve Mégarsis et des libations sur le tombeau d'Amphiloque; de là il se dirigea sur Mallus, à travers la plaine aléienne. Mégarsis était comme Mallus bâtie sur une colline.

CHAPITRE XLVI.

MOPSUESTIA. — MISSIS. — ADANA.

Missis l'ancienne Mopsuestia est bâtie sur une colline sur la rive droite du Pyramus; un pont de pierre de taille jeté sur le fleuve a été rompu par Kutchuk Ali et est maintenant réparé avec quelques poutres. Missis fut une ville importante dans le moyen âge; on l'appelait Mamistra. Il ne reste aucun édifice antique; des débris épars et quelques inscriptions témoignent seulement que l'ancienne Mopsuestia avait conservé les privilèges d'une ville libre; le pont était un ouvrage romain. L'empereur Justinien le fit réparer. Les Arabes firent une première invasion en Cilicie en 950 de notre ère; ils s'emparèrent de Missis, qui resta quatorze ans entre leurs mains et fut reprise par les Byzantins en 964. En 1097, les croisés, sous la conduite de Godefroid, s'emparèrent de Missis, et la

verse la même plaine, dans la direction de l'ouest à l'est; on compte neuf heures de marche entre ces deux villes. La chaleur est si intense pendant l'été, que les caravanes ne s'aventurent jamais à marcher que la nuit; les nomades se retirent à la montagne, la plaine reste livrée aux reptiles et aux insectes, qui pullulent.

Adana est bâtie sur la rive droite du Sarus ou Sihoun; l'histoire de sa fondation se confond avec la fable. Étienne de Byzance dit que deux frères, Adanus et Sarus, fils d'Uranus, firent la guerre aux habitants de Tarse, et fondèrent une ville: l'un donna son nom au fleuve Sarus et l'autre à la ville d'Adana. Pendant toute la durée de l'empire romain il est rarement fait mention de cette ville. Pompée y établit une colonie de pirates en même temps qu'à Soli.

L'empereur Justinien fit construire sur le Sarus un pont qui existe encore. Les ingénieurs employèrent la même méthode qu'au pont sur le Sangarius: ils détournèrent le lit du fleuve et lui rendirent son cours naturel quand le pont fut bâti.

Une petite éminence sur laquelle s'élève l'ancien château byzantin domine la ville, qui est bâtie toute en plaine; c'est le plus ancien édifice. On voyait encore en 1836 toute l'enceinte flanquée de tours. Méhémet Ali avait donné l'ordre de la démolir.

Dans un des souterrains on avait déposé l'ancienne grille, ouvrage curieux de serrurerie du septième siècle: les gonds et la serrure étaient ornés de figures de lions et de léopards en relief et curieusement ciselés; il est probable que cet ouvrage n'existe plus. Le château commandait le cours du fleuve à l'ouest de la ville.

Adana est une ville toute commerçante; on n'y retrouve aucun vestige de l'antiquité: le seul monument remarquable est la mosquée Oulou Djami, bâtie par Rhamadan oglou, un peu après celle de Tarsous et dans le même style, c'est-à-dire formée d'un double portique sans coupole.

La porte et le minaret sont bâtis en assises de marbre alternativement blanc et noir; le minaret octogone est imité des minarets de la Perse. L'aspect de la ville est plus triste encore que celui des autres villes turques; les maisons n'ont aucun jour sur la rue; on se promène entre deux longs murs de brique. On compte environ huit mille maisons, dont mille arméniennes. Pendant l'été les habitants couchent sur leurs terrasses. Du temps de Méhémet-Ali, Adana était le quartier général de l'armée égyptienne, ce qui donnait un peu d'animation; mais les chrétiens osaient à peine sortir de leurs maisons. En 1825 Adana était gouvernée par le Kaimakan, lieutenant du sultan, Karadja, le vainqueur de Kutchuk Ali; aujourd'hui Adana est le chef-lieu du pachalik du même nom.

Les régions en amont des fleuves Sarus et Pyramus appartiennent à la seconde Arménie, que nous avons déjà parcourue.

Nous terminons ici la description de l'Asie Mineure, sans nous faire illusion sur les lacunes qui restent à combler. Nous avons relevé dans les auteurs anciens deux mille neuf cents noms de villes et de lieux célèbres: on voit combien nous sommes loin d'avoir accompli notre tâche. Il reste encore bien des découvertes à faire, bien des incertitudes à éclaircir; c'est un vaste champ d'études toujours ouvert aux futurs explorateurs.



TABLE DES PLANCHES.

(Le Relieur devra placer les planches dans le volume de la manière suivante.)

Planche	En regard de la page	Planche	En regard de la page
1 Bas-relief taillé dans le roc à Nymphéion.....	261	36 Mésécé à Broussa, école du sultan Mourad 1 ^{er}	130
2 Bas-reliefs taillés dans le roc à Pterium.....	612	37 Tombeau de Housen à Césarée.....	542
3 Bas-relief taillé dans le roc à Pterium.....	614	38 Fortifications de Nicée; porte du Nord.....	104
4 Bas-reliefs taillés dans le roc à Pterium.....	610	39 Fortifications de Nicée; porte de Yenicheher.....	104
5 Bas-relief à Konieh, guerrier.....	652	40 Fortifications de Nicée; porte de Lefké.....	102
6 Temple d'Anattis à Pterium.....	608	41 Pont couvert à Broussa.....	131
7 Le hiéron de Gnide.....	642	42 Grande rue de Nicomédie.....	67
8 Porte à Pterium. — Acropole à Pterium.....	610	43 Restes du palais de Justinien à Palatia, île de Marmara.....	162
9 Fortifications des Lézeges.....	636	44 Tombeau de Seïd el ghazi.....	424
10 Maisons de la vallée de Xanthus.....	682	45 Vue de Kara hissar.....	424
11 Tombeaux lyciens taillés dans le roc.....	682	46 Vue de Kutayah.....	394
12 Tombeau de Midas à Nacoleia.....	416	47 Mosquée de Hadji Balram à Angora.....	494
13 Tombeau de Tantale.....	230	48 Citadelle d'Assos.....	200
14 Nécropole de Telmissus.....	668	49 Vue de Smyrne.....	368
15 Temple à Assos.....	202	50 Danse des Zingari à Boullala.....	262
16 Bas-reliefs du temple d'Assos.....	204	51 Restes du palais d'Andronic à Nymphéion.....	260
17 Porte d'Assos.....	202	52 Traites. — Aidin guzel hissar.....	278
18 Temple d'Apollon Didyme aux Branchides.....	3 6	53 Mosquée du sultan Selim à Ephèse.....	312
19 Temple de Vénus à Aphrodisias.....	641	54 Césarée et le mont Argeé.....	540
20 Temple de Teos.....	364	55 Urgu.....	562
21 Temple à Aizant.....	400	56 Costumes à In-Eughi.....	564
22 Temple de Jupiter à Labranda.....	648	57 Lions et faucon dans le château de Konieh.....	662
23 Odeum taillé dans le roc à Aperlée.....	688	58 Cacamo ou Kacava.....	686
24 Théâtre à Palare.....	678	59 Constructions dans l'île de Kacava.....	686
25 Tombeau d'Amyntas à Telmissus.....	668	60 Nécropole de Myra.....	694
26 Tombeau de Claudia Regelia. — Tombeau de Ptolémée à Antiphellus.....	684	61 Marmarice.....	654
27 Tombeau près de Mylasa.....	648	62 Huitres fossiles du mont Taurus.....	31
28 Temple d'Auguste à Ancyre.....	482	63 Trebizonde.....	594
29 Sarcophage de marbre, des ruines d'Aphrodisias.....	616	64 Peintures byzantines à Trebizonde.....	596
30 Ruines d'une basilique à Pergame.....	216		
31 Église à Trebizonde.....	596		
32 Palais des sultans seldjoukides à Konieh.....	662		
33 Château de Boudroum.....	672		
34 Mosquée du sultan Mourad 1 ^{er} à Broussa.....	428		
35 La grande mosquée à Broussa.....	426		

Cartes à la fin du volume.

- 1 Asie Mineure sous les Perses.
- 2 Asie Mineure au temps d'Alexandre le Grand.
- 3 Asie Mineure sous la domination romaine, d'Auguste à Dioclétien.
- 4 Asie Mineure au temps d'Héraclius.
- 5 Asie Mineure moderne.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.			Chapitres.	Pages.
Chapitres		Pages.		
I.	Travaux des voyageurs modernes.	1		Ziélas. — Prusias 1 ^{re} . 53
II.	Hygiène.	4		Prusias II. 54
III.	Division de l'ouvrage.	6		Nicomède II-III.
	Le nom d'Asie.	7		La Bithynie réduite en province romaine. 55
IV.	Divisions de l'Asie à différentes époques.	8	III.	Domination musulmane. 56
V.	Juridictions romaines.	10		Frontières de la Bithynie. 57
VI.	Asie divisée en thèmes.	11		Honoriate. — Parages du Bosphore. 58
VII.	Coup d'œil sur la forme générale de la presqu'île.	15		Cap Posidium. 58
	Alluvions des fleuves.	16		Golfe d'Asacus. — Port Heræus. 59
VIII.	Périple de l'Asie Mineure.	19	IV.	Port Calpé. 60
	Côte septentrionale.	19		Asacus. 61
IX.	Côte occidentale.	21		Olbia. — Nicomédie.
X.	Côte méridionale.	22	V.	Constitution du sol aux environs de Nicomédie. 68
XI.	Mont Taurus.	25		Périple du golfe de Nicomédie. 69
	Montagnes de la Lycie.	27		Taouchandil. — Côtes du golfe. 70
	Cragus, Ak dagh.	27	VI.	Chalcédoine. 72
	Taurus de Pamphylie et de Cilicie.	29		La fontaine Zaréta. 75
XII.	Montagnes de la Pamphylie et de la Cilicie.	30	VII.	Chrysopolis. — Scutari. — Uscudar. 76
	Mont Amanus et mont Rhosus.	32		Les courriers en Orient. 76
XIII.	Chaines de l'intérieur.	33		Télégraphie chez les Byzantins. 78
	Mont Phœnix.	33		Mosquée du sultan Soliman. 79
	Mont Latmus.	35		La tour de Léandre. 80
	Mont Messogis.	35	VIII.	Les Iles des Princes. 80
	Mont Mycale.	36		Proté. — Antigone. 81
	Mont Prion.	36		Chalcitis. — Prinkipo. 82
XIV.	Mont Tmolus.	37	IX.	Parages de la mer Noire. — Le mont Géant. 83
XV.	Mont Mimas.	38		Temple de Jupiter Urius. 83
XVI.	Mont Sipylus et ses embranchements.	39	X.	Honoriate. — Duscæ pros Olympum. 85
XVII.	Mont Ida.	40		Dustché. 85
	Chaines du centre.	44	XI.	Itinéraire de Nicomédie au lac de Sabandja. 86
				Le lac de Sophon. 87
			XII.	Pont de Justinien sur le Sangarius. 88
			XIII.	Itinéraire de Sabandja à Geiveh, Tottorum, et à Nicée. 89
				Leuce. 90
				Nicée. 91
			XIV.	Église de Sainte-Sophie. 99

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.		Chapitres.	Pages.
Chapitres	Pages.		
I.	Travaux des voyageurs modernes.		53
II.	Hygiène.		54
III.	Division de l'ouvrage.		
	Le nom d'Asie.		
IV.	Divisions de l'Asie à différentes époques.	III.	55
V.	Juridictions romaines.		56
VI.	Asie divisée en thèmes.		57
VII.	Coup d'œil sur la forme générale de la presqu'île.		58
	Alluvions des fleuves.		58
VIII.	Périple de l'Asie Mineure.		
	Côte septentrionale.	IV.	59
IX.	Côte occidentale.		60
X.	Côte méridionale.		61
XI.	Mont Taurus.		
	Montagnes de la Lycie.	V.	62
	Cragus, Ak dagh.		69
	Taurus de Pamphylie et de Cilicie.		
XII.	Montagnes de la Pamphylie et de la Cilicie.		
	Mont Amanus et mont Rhosus.	VI.	70
XIII.	Chaines de l'intérieur.		72
	Mont Phoenix.		75
	Mont Latmus.	VII.	76
	Mont Messogis.		76
	Mont Mycale.		78
	Mont Prion.		
XIV.	Mont Tmolus.		
XV.	Mont Mimas.		
XVI.	Mont Sipylus et ses embranchements.		
XVII.	Mont Ida.		
	Chaines du centre.		
LIVRE II.			
BITHYNIE.			
I.	Premiers colons de la Bithynie. — Limites de la contrée.		83
II.	Rois de Bithynie.		84
	Les Gaulois passent en Asie.		85
	Ziêlas. — Prusias 1 ^{er} .		
	Prusias II.		
	Nicomède II-III.		
	La Bithynie réduite en province romaine.		
	Domination musulmane.		
	Frontières de la Bithynie.		
	Honoriate. — Parages du Bosphore.		
	Cap Posidium.		
	Golfe d'Astacus. — Port Heræus.		
	Port Calpé.		
	Astacus.		
	Olbia. — Nicomédie.		
	Constitution du sol aux environs de Nicomédie.		
	Périple du golfe de Nicomédie.		
	Taouchandil. — Côtes du golfe.		
	Chalcédoine.		
	La fontaine Zaréta.		
	Chrysopolis. — Scutari. — Uscudar.		
	Les courriers en Orient.		
	Télégraphie chez les Byzantins.		
	Mosquée du sultan Soliman.		
	La tour de Léandre.		
	Les Iles des Princes.		
	Proté. — Antigone.		
	Chalcitis. — Prinkipo.		
	Parages de la mer Noire. — Le mont Géant.		
	Temple de Jupiter Urius.		
	Honoriate. — Duse pros Olympum.		
	Dustché.		
	Itinéraire de Nicomédie au lac de Sabandja.		
	Le lac de Sophon.		
	Pont de Justinien sur le Sangarius.		
	Itinéraire de Sabandja à Geiveh, Tuttrum, et à Nicée.		
	Leuce.		
	Nicée.		
	Eglise de Sainte-Sophie.		

Chapitres.		Pages.			
XV.	Les murs.	100		LIVRE III.	
XVI.	Les portes.	103		MYRIE.	
	Porte de Constantinople,		Chapitres.		Pages.
	— de Yeni-cheher.	105	I.	Arrivée des Mysiens en	
	Intérieur de la ville.	106		Asie. — Limites de la	
	Monuments musulmans.	106		province.	152
	Église grecque.	107	II.	Topographie ancienne.	154
	Voie romaine.	108		Montagnes et fleuves.	154
XVII.	La pyramide de Cassius			Le Granique, Démotico,	
	Asclépiodotus.	109		Kolja tchai.	155
XVIII.	Route de Nicée à Cius.		III.	Itinéraire de Miletopolis	
	— Ghio.	110		à Cyzique. — Muha-	
	Le lac Ascanius.	110		litch.	156
	Pythopolis.	111		Lac Manyas. — Fleuve	
XIX.	Cius. — Ghio.	112		Tarsius. — Paemani-	
	Route de Ghio à Broussa.	113		nus.	157
	Route de Moudania à			Les sources chaudes.	158
	Broussa. — Apamea.	113	IV.	L'île de Proconnèse.	158
XX.	Broussa-Prusa ad Olym-		V.	Les carrières de marbre.	161
	pum.	115	VI.	Itinéraire de Muhalitch à	
	Pythia.	116		Cyzique.	162
	Broussa byzantine.	117	VII.	Artace. — Cyzique.	164
XXI.	Invasion musulmane.	117	VIII.	Ruines de Cyzique.	165
XXII.	Broussa, musulmane.	119	IX.	État actuel des ruines.	169
XXIII.	État moderne. — Indus-		X.	Ruines de Cyzique d'après	
	trie. — Commerce.	121		d'anciennes descrip-	
XXIV.	Les eaux.	122		tions.	171
XXV.	Les eaux chaudes.	123	XI.	Côtes de l'Hellespont.	173
XXVI.	Caractère de la mosquée			Lampsaque. — Abydos.	174
	turque.	125	XII.	Troade. — Éléments des	
	Oulou Djami.	127		populations primitives.	178
XXVII.	Mosquée du sultan Baya-		XIII.	Phéniciens.	180
	zid.	128	XIV.	Cariens. — Lélèges. —	
	Mosquée du sultan Mou-			Lyciens.	182
	rad à Tchékirgué.	128	XV.	Troade. — Topographie	
	Mosquée de Mourad I ^{er} .	128		ancienne et moderne.	187
XXVIII.	Tombeaux des sultans.	129	XVI.	Plaine de Troie.	189
XXIX.	Tombeau d'Osman.	129			

TABLE DES CHAPITRES.

737

titres.	Pages.	Chapitres.	Pages.
IX. Attale II.	211	XXIX. Volcan de Kara Devlit.	273
Intérieur de la ville, les murs, l'acropole.	213	XXX. Koula.	275
La basilique.	216	XXXI. Villes de Lydie au nord de l'Hermus.	276
X. L'amphithéâtre.	217	XXXII. Maonia.	277
Le cratère de marbre.	219	Blaundus. — Saïtta.	277
		Saïtta.	278
LIVRE IV.		Fleuve Hyllus.	278
MOLIDE.		XXXIV. Tralles. — Aidin Guzel Hissar.	279
Établissement des Éoliens sur la côte d'Asie.	221	XXXV. Populations musulmanes, usages, superstitions des montagnards.	281
Élée. — Villes de l'Éolide.	222	XXXVI. Villes de Lydie au sud du Caystre.	285
Cymé.	224	XXXVII. Nozli. — Sultan Hissar. — Nysa.	286
Sipylus. — Tantalus.	227		
Topographie de Sipylus.	229	LIVRE V.	
Tombeau de Tantale.	230	IONIE.	
Lydie. — Mæonie. — Migrations des Lydiens en Asie, tribus mæoniennes.	232	I. Premières migrations ioniennes.	289
I. Dynasties lydiennes.	233	II. Second âge des migrations ioniennes.	290
Frontières du royaume de Lydie, montagnes, fleuves.	235	III. Leurs rapports avec les rois de Lydie.	291
Monuments.	236	IV. Créations des douze villes ioniennes.	291
Chute des rois héraclides de Lydie. — Avènement des Mermnades.	238	V. Confédération ionienne.	292
Invasion des Cimmériens.	240	VI. L'ionie sous les Perses.	293
I. Règne de Crésus.	242	VII. Règnes de Cambyse et de Darius.	295
Fin de l'empire de Lydie.	245	VIII. L'ionie sous Xerxès.	296
Route à travers le Tmolus. — Hypæpa — Tapœ. — Sources du Pactole.	246	IX. Règne d'Artaxerxe.	297
I. Hypæpa.	248	X. Agésilas en Ionie.	298
II. Passage du mont Tmolus.	250	XI. L'ionie après la paix d'Antalcidas.	299
III. Sardes.	252	XII. L'art ionien.	299
C. Le temple de Cybèle.	254	XIII. L'ionie sous les rois grecs.	301
Résumé de l'histoire de Sardes.	254	XIV. Sous les empereurs romains.	302
I. Tombeaux des rois de Lydie.	257	XV. Smyrne.	303
II. Itinéraire de Smyrne à Sardes. — Village de Nymphis. — Stele de Sésostri.	260	XVI. Smyrne byzantine.	305
III. Villes de Lydie au nord du Caystre.	263	XVII. Smyrne musulmane.	306
IV. Plaine lycanienne.	265	XVIII. Smyrne moderne.	307
V. Route de Sardes à Pergame par Thyatire et Nacrasa.	265	XIX. Route de Smyrne à Aiasalouk.	309
Thyatire.	266	XX. Aiasalouk.	310
VI. Route de Thyatire à Pergame par Nacrasa.	268	XXI. Éphèse.	312
VII. Philadelphie.	269	XXII. Les murs de la ville. — Monuments antiques.	314
VIII. La Catacécumène.	272	Éphèse romaine.	316
		Le stade. — Le théâtre.	317
		XXIII. Les thermes, le gymnase.	317
		XXIV. Le Temple.	319
		XXV. Saint Paul à Éphèse.	319
		XXVI. Destruction du Temple.	322
		XXVII.	

Chapitres.		Pages.
XXVIII.	Les Tures à Ephèse.	323
XXIX.	Ruines de Pygèle.	324
XXX.	Ortygie et quelques lieux antéhelléniques de la côte d'Ionie.	325
XXXI.	Château de Tichakir-Ali.	326
XXXII.	Panionium. — Les bains de sable.	327
	Ancienne ville des Léléges. — Site du Panionium.	328
XXXIII.	Tremblements de terre en Asie. — Destruction des villes d'Ionie.	329
XXXIV.	Principaux tremblements de terre en Asie.	330
XXXV.	Fondation de Milet.	331
	Milet sous les rois de Lydie.	332
XXXVI.	Règne de Darius.	333
XXXVII.	Milet sous les Grecs.	334
XXXVIII.	Milet sous les Tures.	335
XXXIX.	Temple des Branchydes.	337
XL.	Construction du temple.	338
XLI.	État actuel du temple.	340
XLII.	Priène.	342
XLIII.	Ruines de Priène.	343
	Les ruines de Priène d'après Mannert.	345
XLIV.	Magnésie du Méandre. — Temple de Diane Leucophryne. — Route de Scala Nova à Magnésie du Méandre.	346
	Traduction d'un ferman de route.	347
XLV.	Magnésie du Méandre.	349
	Villes d'Ionie au sud du Méandre.	353

Chapitres.		Pages.
LV.	Érythræ. — Rhitri.	367
LVI.	Golfe de Smyrne. — Clazomène.	369
LVII.	Phocée.	371
LVIII.	Fondation de Marseille.	372
LIX.	Siège de Phocée.	374
LX.	Fondation de Phocée la Neuve.	374
	Leucæ.	375

LIVRE VI.

PHRYGIE. — GALATIE.

I.	Migrations phrygiennes.	377
II.	Invasion de Sésostris. — Culte.	378
III.	Influence orientale.	380
	Mythe de Midas.	382
IV.	Dynasties phrygiennes.	382
V.	Domination étrangère.	383
VI.	Révolte de Procope.	384
VII.	Divisions géographiques.	386
VII.	Monuments primitifs.	388
IX.	Sangarius. — Sakkaria.	390
X.	Itinéraire de Broussa à Kutayah. — Cotyæum.	391
XI.	Itinéraire de Broussa à Aizani par Taouchanli.	392
	Cotyæum. — Kutayah.	394
XIII.	De Kutayah à Aizani.	396
XIV.	Aizani.	397
XV.	Le temple.	399
XVI.	Les ponts et la voie des tombeaux.	404
XVII.	Le stade.	405
XVIII.	Cadi. — Kediz. — Itinéraire d'Aizani à Cadi.	406
XIX.	Sinaus. — Ancêtre.	408

TABLE DES CHAPITRES.

789

Chapitres.	Pages.
XXVIII. Itinéraire de Kédiz à Kara hissar.	432
XXIX. Seid el Ghazi. — Prymnésia.	434
XXX. Ouschak. — Acmonia.	435
XXXI. Hlesler kaia si. — Nécropole.	437
XXXII. Abat keui. — Trajanopolis.	438
XXXIII. Aphioum Kara hissar.	439
XXXIV. Synnada.	430
XXXV. Les carrières de marbre.	432
XXXV. Beudos vetus. — Anabura.	434
Philomélium. — Ak cher.	435
XXXVI. Euménia. — Ichekli.	435
XXXVII. Laodicée sur le Lycus. — Eski hissar.	436
Denizli. — Le Lycus.	438
XXXVIII. Hierapolis. — Pambouk kalé si.	439
XXXIX. Les thermes.	442
XL. Le théâtre.	443
Eglise. — Agora.	444
XLI. Thémisionium. — Téféné.	444
XLII. Celæne. — Apamée Cibotos. — Dinaire.	445
XLIII. Lac Anava. — Tchardak gheul.	448
XLIV. Quelques villes de la Phrygie parorée.	448
Apollonia de Phrygie. — Oulou bourlou.	449
XLV. Marche du jeune Cyrus de Sardes à l'arse.	450
Précis de la marche d'Alexandre le Grand à travers l'Asie Mineure.	452
GALATIE.	
XLVI. Arrivée des Gaulois.	453
XLVII. État de l'agriculture.	457
XLVIII. Les chèvres d'Angora.	463
XLIX. Races bovine et chevaline.	463
Territoire. — Frontières.	464
L. Marche de Manlius pendant la campagne de Galatie.	465
LI. Villes de la Galatie salulaire.	469
LII. Yerma. — Germa.	470
Amorium.	471
LIII. Pessinunte.	473
LIV. Sevri hissar.	476
Ruines de Bela hissar. — Pessinunte.	476
Le temple.	477
LV. Ancyre.	479

Chapitres.	Pages.
LVI. L'Augustéum.	481
LVII. Le château.	489
LVIII. La ville moderne et les habitants.	490
LVIII. Villes des Galates dans le bassin supérieur du Sangarius.	492
LIX. Istanos. — Les Oppida des Galates. — Les grottes habitables.	493
LX. D'Ancyre au pays des Trocmiens.	496
LXI. Tavium. — Nefes keui.	497

LIVRE VII

CAPPADOCE.

I. Origine du royaume de Cappadoce.	500
II. Domination assyrienne.	501
III. Population de la Cappadoce.	503
IV. Rois de Cappadoce.	505
V. Influence de Rome.	510
Religion.	510
VI. La Cappadoce sous l'empire romain.	512
VII. Règne de Constantin.	516
VIII. Schisme d'Arius.	517
IX. Invasion des Seldjoukides.	518
Expédition des croisés.	519
X. Sultans seldjoukides d'Iconium.	522
XI. La Cappadoce chrétienne.	524
XII. Les anachorètes.	525
Les demeures des anachorètes.	527
XIII. Voyage de sainte Hélène.	527
XIV. Les sépultures chrétiennes.	528
XV. Cérémonies des funérailles.	529
XVI. Modes des sépultures.	530
XVII. Itinéraire de Tavium à Césarée.	532
XVIII. Vallée de l'Halys.	533
XIX. Monastère de Surp Garabed. — Eglises taillées dans le roc.	534
XX. Eglise taillée dans le roc près de Surp Garabed.	535
XXI. Chambres sépulcrales et Martyrium.	536
XXII. Les préfectures de la Cappadoce. — Divisions du pays dans l'antiquité.	537
Le Nouvq Halys.	538

Chapitres.		Pages.
XXXIII.	Césarée.	538
XXIV.	Monuments religieux.	543
XXV.	Mosquée et tombeau de Houen.	543
XXVI.	Le mont Argée. — Éruptions volcaniques.	544
XXVII.	Ingé sou. — Le Mélas.	547
XXVIII.	Urgub.	549
XXIX.	La vallée d'Urgub.	553
XXX.	La vallée de Kenréme.	554
XXXI.	Village de Martehianne.	556
XXXII.	Dikili tasch. — Monument sépéral.	557
XXXIII.	Nemcheher.	558
XXIV.	Le lac Tatta. — Touz gheul	560
XXXV.	Préfecture de Garsauritis. — Soatra. — Soandus.	561
	Soanli déré.	562
XXXVI.	In-Eughi. — Singulier costume des femmes.	564
XXXVII.	Viran cheher. — Ak serai.	565
XXXVIII.	Préfecture de Tyanitis.	567
XXXIX.	Nigdé.	569
XL.	Tyane.	570
LXI.	État moderne.	573
XLII.	Érégli.	574
XLIII.	Table des préfectures de Cappadoce.	575

LIVRE VIII.

ARMÉNIE. — PONT. — PAPHLAGONIE.

I.	Arménie.	577
II.	Les Pauliciens.	579
III.	Itinéraire de l'Arménie.	580
IV.	Anazarba.	580
V.	Sis. — Flaviopolis.	583

Chapitres.		P. 281.
XV.	Turkal, Gazioura, Zela.	602
XVI.	Amasie.	603
XVII.	L'acropole et les tombeaux des rois.	605
XVIII.	Villes du Pont galatique. — Pterium, Boghaz keui. — Euyuk.	607
XIX.	Le temple.	608
XX.	Acropoles. — Palais.	609
XXI.	Yasili kaia.	611
XXII.	Euyuk. — Palais mède. Villes des Galates.	612
XXIII.	Périphe du Pont-Euxin.	618
XXIV.	Paphlagonie.	621

LIVRE IX.

CARIE. — LYCAONIE. — ISAURIE.

I.	Origine des Cariens.	625
II.	Rois et dynastes de Carie.	627
III.	Halicarnasse.	528
IV.	Tombeau de Mausole.	630
V.	Iassus.	632
VI.	Les murailles. — La ville.	633
VII.	Nécropole.	635
VIII.	La grande muraille.	636
IX.	Barygia. — Cyndia. — Myndus.	637
X.	Cnide.	639
XI.	Aphrodisias.	642
XII.	La ville. — Les murs.	643
XIII.	Le temple.	644
XIV.	Les édifices publics.	646
XV.	Villes de l'intérieur de la Carie.	647
XVI.	L'île de Cos.	649
XVII.	Lycaonie. — Isaurie. —	

TABLE DES CHAPITRES.

741

Chapitres.		Pages.	Chapitres.		Pages.
IX.	Pinara. — Minara.	673		Établissement des colons	
X.	Sidyra. — Cragus. —			grecs.	701
	Cadyanda.	675	XXVII.	Cicéron en Cilicie.	702
XI.	Patara. — Phœnicus Por-		XXVIII.	Olbia. — Attalia.	704
	tus. — Kalamaki.	676	XXIX.	Attalia. — Adalia.	705
XII.	Patara.	678	XXX.	Le Catarrhactès. — Dou-	
XIII.	Le théâtre. — Le temple.	678		den.	706
XIV.	Petit temple.	679	XXXI.	Lagon. — Termessus.	707
XV.	Nécropole.	680	XXXII.	Termessus.	708
XVI.	Port Sevedo. — Castello-		XXXIII.	Perga. — Le Cestrus.	709
	rizo.	681	XXXIV.	La ville antique.	711
XVII.	Antiphellus.	682	XXXV.	Syllæum. — Hassar.	712
XVIII.	Phellus.	684	XXXVI.	Pednelissus. — Kara	
XIX.	Candyba. — Cyanæ. —			Baoulo.	713
	Arnæa.	686	XXXVII.	Bassin supérieur du Ces-	
XX.	Aperlæ. — Cyanæ. —			trus; Isbarta. — Saga-	
	Ile Dolichiste.	688		lassus.	715
XXI.	Andriace. — Sura. —		XXXVIII.	Bal kiz serai. — Aspendus.	717
	Myra.	690	XXXIX.	Selgé. — Serghé.	720
XXII.	Cap Phyneca. — Limyra.	694	XL.	Sidé. — Eski Adalia.	721
XXIII.	Arycanda. — Vallée d'Al-		XLI.	Cilicie.	723
	laghir.	696	XLII.	Séleucie.	724
XXIV.	Phaselis. — Olympus. —		XLIII.	Cilicie champêtre.	726
	Mont Chimœra.	697	XLIV.	Tarse. — Tarsous.	727
XXV.	La tétrapole de la Ciby-		XLV.	Les Portes syriennes.	
	ratis.	700	XLVI.	Mopsuestia. — Missis. —	
XXVI.	Pamphylie.			Adana.	729
	Constitution du sol. —				730



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

(Le 1^{er} chiffre indique la page, le second (1, 2) la colonne.)

A

Abassus, 468, 1.
 Aboni Teichos, 73, 1.
 Aboni Teichos, 622, 2.
 Aboullonia, 141, 1.
 Abrostola, 470, 1.
 Abydos, 176, 2.
 Acaliasus, 696, 2.
 Acaridos Comé, 468, 1.
 Acha bounar, 163, 1.
 Acharaca, 288, 1.
 Achilleum, ville, 188, 2.
 Achmetji, 262, 2.
 Acilicène, 578, 1.
 Acmonia, 382, 2.
 Acmonia, 425, 1.
 Acritas, cap, 61, 2, 75, 1.
 Adala, 277, 2.
 Adalia, alluvions, côtes, 23, 2.
 Adalia, 705, 1.
 Adana, 520, 1.
 Adana, 731, 1.
 Ad Aras, 589, 1.
 Adramyttium (juridiction), 10, 2.
 Adramyttium, golfe, 198, 1.
 Adramyttium, 204, 2.
 Adrasteë, mont, 167, 2.
 Adrasteë, plaine, 155, 2.
 Adratchan, 697, 1.
 Aëge, 227, 1.
 Aëge, 729, 2.
 Aëliennes (Villes), 222, 1.
 Aëlide, 221, 1.
 Aëpeus, rivière, 155, 1.
 Agamemnon (Bains d'), 370, 2.
 Agdistis, 379, 2.
 Aglasoun, 467, 2.
 Aglasoun, 715, 2.
 Agh, 685, 1.
 Agron, 234, 2.
 Ahal keui, 428, 1.
 Aiasalouk, 310, 2.
 Aidin gusel hisar, 279, 1.

Aïdindjik, 163, 1, 2.
 Aineh gheul, 91, 1.
 Aineh gheul, 391, 2.
 Aïvali, 207, 1.
 Aizani, 396, 2.
 Aizanitis, 388, 1.
 Ak cheher, 435, 1.
 Ak cheher, 449, 1.
 Ak dagh, 392, 1.
 Akdja tasch, 496, 1.
 Ak gheul, 574, 2.
 Ak hissar, 267, 2.
 Ak kaia, 411, 2.
 Ak kilissia, 416, 2.
 Ak kilissia, 435, 1.
 Ak sou, fleuve, 391, 2.
 Ak sérâi, 90, 2.
 Ak sérâi, 509, 2.
 Ak sérâi, 560, 2.
 Ak sérâi, 565, 1.
 Ak sou, 438, 2.
 Ak sou, 709, 2.
 Ak tchai, 670, 1.
 Alabanda (juridiction), 10, 2.
 Alabanda, 465, 2.
 Alabanda, 649, 1.
 Ala cheher, 270, 2.
 Alalia, 372, 2.
 Alaya, 724, 1.
 Alectiane, 251, 2.
 Alekian, 471, 1.
 Aleus, fleuve, 367, 2.
 Alexandre (Route d'), 152, 1.
 Alexandrette, golfe, 17, 1.
 Alexandria Troas, 194, 2.
 Alexandria Troas (Carreres d'), 193, 2.
 Alexandria Troas (Port d'), 196, 1.
 Alexandria Troas, 454, 1.
 Ali dagh, 543, 2.
 Ali dagh, 546, 1.
 Alimna, 466, 2.
 Al Khatoun, 495, 1.
 Allaghir, vallée, 696, 1.
 Alluvions des fleuves, 16, 1.
 Amanus, mont, 32, 2.

- Amasbéen (Lac), 573, 2.
 Amasie, 603, 2.
 Amasserah, 623, 1.
 Amastris, 622, 2.
 Amazones, 312, 2.
 Anazones, 503, 1.
 Amisus, 620, 1.
 Amnius, fleuve, 593, 1.
 Amorium, 471, 2.
 Ampé, 334, 1.
 Amyntas (Royaume d'), 656, 1.
 Anabænon, 336, 2.
 Anabura, 434, 2.
 Anaitis (Temple d'), 598, 1.
 Anava, lac, 448, 1.
 Anazarba, 518, 1.
 Anazarba, 580, 2.
 Anchiale, 728, 2.
 Aucora, 92, 1.
 Anæa, 349, 1.
 Ancyre de Phrygie, 407, 2.
 Ancyre, 479, 2.
 Ancyron, 69, 1.
 Andabilis, 566, 1.
 Andaval, 568, 2.
 Andira, 200, 1.
 Andriace, 690, 1.
 Androclus, son tombeau, 314, 1.
 Andromaque (Tombeau d'), 208, 1.
 Anémurium, 724, 2.
 Angora (Chèvres d'), 458, 2.
 Angora, 490, 1, 2.
 Antalcidas (Paix d'), 299, 1.
 Antandros, 198, 2.
 Anti-Cragus, mont, 28, 1.
 Antigone, ile, 81, 2.
 Antigonía, 92, 1.
 Antigonía Nicée, 92, 1.
 Antioche du Méandre, 465, 2.
 Arabkir, 589, 2.
 Arabyza, 474, 1.
 Archélais, 560, 2.
 Arétias, ile, 619, 1.
 Arganthonius, mont, 112, 2.
 Argée, mont, 539, 2.
 Argée, mont, 544, 2.
 Arginuses (Combat des), 298, 1.
 Ariarathia, 576, 2.
 Arisbé, 176, 2.
 Arménie (Rois d'), 502, 1.
 Arménie (Seconde), 514, 2.
 Arménie, 577, 1.
 Arna, 670, 1.
 Arnæa, 687, 2.
 Artace, 164, 1.
 Artaki, golfe, 164, 2.
 Artaki, ville, 171, 1.
 Arthynia, lac, 139, 2.
 Arycanda, 696, 1.
 Ascanius, rivière; Ascanius, lac, 110, 1.
 Ascanus, 110, 2.
 Asie (Le nom d'), 7, 2.
 Asie Mineure, description, 6, 1.
 Asie Mineure (Le nom d'), 8, 2.
 Asie Mineure, limites, 16, 1.
 Asie Mineure; côte septentrionale, 19, 2.
 — côte occidentale, 21, 1.
 — côte méridionale, 22, 2.
 Asie proconsulaire, 11, 1.
 Asie propre, 9, 2.
 Asie (Provinces d'), 9, 2.
 Asie (Province d'), 212, 2.
 Asie, sous la domination ottomane, 15, 1.
 Asopus, 437, 1.
 Aspanéns, port, 199, 1.
 Assar keui, 472, 1.
 Assarli keui, 495, 1.
 Aspendus, 467, 2.

, mont, 78, 2.
 1, 555, 2.
 laie d'), 25, 1.
 129, 2.
 1, 493, 1.

B

ap, 20, 2.
 ich, 6, 1.
 usar, 476, 2.
 1, 247, 1.
 207, 2.
 268, 2.
 1, 700, 2.
 1, 166, 1.
 1, 169, 2.
 sérail, 197, 1.
 sérail, 467, 2.
 sérail, 717, 1.
 chai, 436, 1.
 1, 714, 1.
 1, 637, 2.
 fleuve, 409, 1.
 391, 1.
 116, 1.
 han, 466, 2.
 237, 2.
 1 keui, 681, 1.
 2, 47, 1.
 u, fleuve, 560, 2.
 loun, 414, 2.
 loun, 448, 2.
 vetus, 434, 2.
 vetus, 468, 1.
 2, lie, 135, 2.
 tar, 492, 2.
 iri, 659, 2.
 1, 729, 2.
 m keui, 201, 2.
 56, 1.
 leuve, 147, 2.
 250, 1.
 e, 47, 1.
 byzantine, 56, 1.
 musulmane, 56, 2.
 e (Frontières de la), 57, 2.
 e (Rois de), 51, 1.
 e (Dynastie des rois de), 55, 2.
 2, 277, 2.
 2, 408, 1.
 m, 617, 2.
 keui, 607, 2.
 454, 2.
 17, 2.
 526, 2.
 re, 20, 42, 43, 1.
 re (Parages du), 58, 2.
 nm, 629, 2.

Boulgourlou, mont, 80, 1.
 Bounar bachi, 123, 1.
 Bounar bachi, 189, 1.
 Bounar bachi, 193, 1.
 Bounar bachi, 568, 2.
 Bounar sou, 310, 1.
 Bourgas, 436, 1.
 Bouyjourdi, 2, 2.
 Branchydes (Temple des), 337, 1.
 Broussa (Route de), 113, 2.
 Broussa, 115, 1.
 Broussa (Eaux de), 123, 2.
 Bryges, 377, 2.
 Bulbo, 700, 2.
 Bullana, 268, 1.
 Bullasan, 720, 2.

C

Cahalès, 232, 2.
 Cabalie, 233, 1.
 Cabira, 512, 2.
 Cabira, 593, 2.
 Cabires, 379, 2.
 Cacanio, 689, 1.
 Cadi, 388, 1.
 Cadi, 406, 1.
 Cadmé, 342, 1.
 Cadmus, mont, 438, 2.
 Cadmus, fleuve, 439, 1.
 Cadyanda, 676, 1.
 Cæcorum urbs, 72, 2.
 Caique, fleuve, 207, 2.
 Calamines (Iles), 259, 2.
 Callatebus, 27, 2.
 Callies, 167, 2.
 Caloe, 247, 2.
 Calpé, port, 59, 2.
 Campus metropolitanus, 421, 1.
 Campus metropolitanus, 468, 1.
 Candyba, 686, 2.
 Cappadoce (Royaume de), 500, 1.
 Cappadoce (Population de la), 503, 1.
 Cappadoce (Grottes de la), 504, 1.
 Cappadoce (Rois de), 505, 1.
 Cappadoce (Moutons de), 506, 1.
 Cappadoce (Préfectures de), 537, 2.
 Cappadoce (Préfectures), 575.
 Cappadociens, barbares, 504, 1.
 Capria, lac, 717, 2.
 Caprus, 439, 1.
 Caragamous, 492, 1.
 Caralitique, marais, 467, 1.
 Caralitis, lac, 659, 2.
 Caranbis, 622, 2.
 Caravanseraï, 236, 1.
 Cariens, 182, 2.
 Cariens, 238, 2.
 Cariens, 291, 1.

- Cariens, 625, 1.
 Carmalus, 206, 1.
 Caroura, 234, 1.
 Cassaba, 262, 2.
 Cassaba, 684, 2.
 Castabala, 599, 2.
 Castamouni, 617, 1.
 Castellorizo, île, 681, 2.
 Catacécaumène, 236, 1.
 Catacécaumène, 272, 1.
 Cataonie, 511, 1.
 Cataonie, 568, 1.
 Catarrhactès, fleuve, 446, 1.
 Catarrhactès, 706, 1.
 Caucones, 49, 2.
 Caularès, fleuve, 466, 2.
 Caunos, 655, 1.
 Cœnochorion, 618, 1.
 Cavouria, 392, 2.
 Cawass, 3, 2.
 Caystre, 247, 1.
 Caystre, 318, 1.
 Caystre (Pêche du), 313, 2.
 Caystre (Embouchure du), 324, 1.
 Caystropedium, 451, 1.
 Cébrenè, 225, 1.
 Cébrenie, 193, 2.
 Cébrenie, 194, 1.
 Celœnæ, 237, 2.
 Celœnæ détruite, 383, 1.
 Celœnæ, 445, 2.
 Celœnæ, 450, 2.
 Celenderis, 724, 2.
 Cenchrœ, 193, 1.
 Cenchrius, fleuve, 326, 2.
 Ceramorum Agora, 394, 1.
 Ceramorum Agora, 450, 2.
 Cerasus, 618, 2.
 Cerasus, 619, 1.
 Chrysa, 206, 1.
 Chrysaoris, 625, 1.
 Chrysopolis, 76, 1.
 Chrysorrhœas, 287, 2.
 Cibyra, 466, 1.
 Cibyra, 700, 1.
 Cibyratique (Juridiction), 10, 2.
 Cilbienne (Plaine), 265, 2.
 Cilicie (Fleuves de), 16, 1.
 Cilicie, 723, 1.
 Cilicie champêtre, 726, 1.
 Cilicie (Portes de), 521, 2.
 Cilicie (Préfecture de), 537, 2.
 Cilla, 206, 1.
 Cimiata, 593, 1.
 Cimmériens, 240, 1.
 Cimméria, 199, 1.
 Cius, 53, 2.
 Cius, 112, 1.
 Clanudda, 276, 1.
 Claros, 356, 2.
 Clisuræ, 113, 2.
 Claudiopolis, 147, 2.
 Claudiopolis, 725, 2.
 Clazomène, 370, 1.
 Climax, mont, 452, 2.
 Cnide (Processions à), 420, 2.
 Cnide, 639, 1.
 Cogamus, fleuve, 271, 2.
 Colpusa, 72, 1.
 Colonia, 579, 1.
 Colons égyptiens, 380, 1.
 Colophon, 356, 1.
 Colossæ, 448, 1.
 Colossæ, 438, 2.
 Comana, 511, 2.
 Comana (César à), 512, 1.
 Comana de Cappadoce, 512, 2.
 Comana de Pont, 513, 1.

u tchai, 271, 2.
 u tchai, 450, 1.
 rdja, 393, 1.
 , mont, 27, 2.
 es d'or, 238, 1.
 , 147, 2.
 a, 656, 2.
 a, 717, 1.
 passe l'Halys, 243, 2.
 unt des Turcs, 522, 2.
 , fleuve, 260, 1.
 um, 468, 2.
 us, 579, 1.
 us, 585, 1.
 ier, 3, 2.
 du feu, 500, 2.
 es (De), 84, 2.
 e, 686, 2.
 m, 690, 1.
 (Statue de), 265, 1.
 ra, 568, 1.
 ra, 573, 1.
 us, fleuve, 727, 2.
 alluvions, 18, 2.
 224, 2.
 (Carte de), 552, 2.
 s ile, 372, 2.
 (Route de), 452, 1.
 se, 164, 1.
 se (Ruines de), 165, 2.
 se assiégée, 386, 2.

D

dama, 147, 2.
 on, fleuve, 466, 1.
 584, 2.
 , 656, 1.
 568, 2.
 rya, mont, 78, 1.
 451, 1.
 a, 466, 1.
 us, 228, 1.
 nelles (Batailles des), 175, 2.
 lium, ville et lac, 136, 2.
 nelles (Les côtes des), 20, 2.
 é, 71, 2.
 nt, 262, 2.
 é irmak, 538, 2.
 tasch, 698, 1.
 h, 247, 2.
 dji sou, 584, 2.
 kapou, 157, 2.
 kapou, 451, 2.
 i, 437, 1.
 658, 2.
 chai, 392, 2.
 n dère si, 325, 2.
 ur, 672, 2.

Devrighi, 591, 1.
 Diane Coloëne, 256, 1.
 Dighour, 544, 1.
 Dikili tasch, 552, 1.
 Dikili tasch, 557, 1.
 Dinaire, 447, 1.
 Dindymene, mont, 388, 1.
 Dindymum, mont, 475, 2.
 Diocèse d'Asie, 11, 1.
 Divley, 658, 2.
 Djihoun, 582, 2.
 Djoulfa, 509, 2.
 Djumaba ova si, 358, 2.
 Doara, 576, 2.
 Docimia, 430, 2.
 Doghanlou dère si, 414, 1.
 Dolichiste, ile, 688, 1.
 Dombai, 446, 2.
 Dorsa, 467, 2.
 Dorylaeum, 408, 2.
 Douden, 706, 1.
 Doughan hissar, 163, 1.
 Dourdourkar, 675, 2.
 Draco, fleuve, 69, 2.
 Drépanon, 69, 1.
 Drys, faubourg, 75, 2.
 Duse pros Olympum, 85, 1.
 Dustché, 85, 1.
 Dynasties phrygiennes, 382, 2.

E

Éclipse de soleil, 241, 1.
 Écume de mer, 409, 2.
 Edebessus, 696, 1.
 Edonis, 199, 1.
 Édrénos, 142, 2.
 Eflatoun, 659, 2.
 Egdîr, 717, 1.
 Éguine, 590, 2.
 Elæussa, ile, 506, 1.
 Elæussa, ile, 511, 2.
 Elæussa, ile, 725, 2.
 Élatique (Golfe), 206, 1.
 Elaphonnésus, 159, 1.
 El Bostan, 511, 2.
 Élée, 222, 2.
 Éleuthérociiliens, 713, 2.
 Emblèmes chrétiens, 525, 2.
 Émir hammam, 276, 1.
 Emmiler, 534, 1.
 Énai, village, 193, 1.
 Énai, 197, 2.
 Enguri sou, 391, 1.
 Enguri sou, 496, 1.
 Ephèse (juridiction), 10, 2.
 Ephèse, alluvions, 21, 2.
 Ephèse prise par Créous, 242, 2.
 Ephèse, 312, 1.

Éphèse (Temple d'), 317, 1.
 Erdjisch dagh, 546, 1.
 Èregli, 521, 2.
 Èregli, 574, 2.
 Èregli, 624, 1.
 Eribæa, Eriboton, 70, 1.
 Eriza, 466, 1.
 Ermeni keui, 163, 2.
 Éruptions volcaniques, 545, 1.
 Erythræ, 366, 1.
 Eski Adalia, 721, 2.
 Eski cheher, 408, 2.
 Eski hissar, 436, 2.
 Eski kaisarieh, 542, 1.
 Eski kara hissar, 431, 1.
 Eski Stamboul, 194, 2.
 Euhippa, 167, 1.
 Eumenia, 427, 2.
 Eumenia, 435, 2.
 Eupatoria, 618, 1.
 Euphrate (Bassin de l'), 586, 2.
 Euromus, 648, 2.
 Eurymédon, fleuve, 720, 1.
 Eusebia, 539, 2.
 Euyuk (Colosses d'), 481, 1.
 Euyuk, 616, 1.
 Evdir, 467, 1.
 Evereck, 546, 2.

F

Ferman, 2, 2.
 Ferman (Traduction d'un), 3, 1.
 Ferman, 347, 1.
 Fêtes dionysiaques, 361, 2.
 Flaviopolis, 149, 2.
 Flaviopolis, 583, 1.
 Fons Cupidinis, 171, 2.

Galles, 379, 2.
 Gallus, fleuve, 91, 1.
 Gallus, fleuve, 472, 2.
 Gangra, 617, 1.
 Gargara, mont, 42, 2.
 Gargara, mont, 163, 1.
 Gargara, mont, 199, 2.
 Gaulois (Arrivée des), 453, 1.
 Gazioura, 602, 1.
 Gazocleu, 251, 1.
 Géant, mont, 83, 2.
 Geïveh, 89, 2.
 Gelon, fontaine, 446, 2.
 Gergitha, 176, 1.
 Germa, 470, 1.
 Germanicopolis, 521, 1.
 Geumek keui, 468, 1.
 Geumenek, 600, 2.
 Ghédiz, 391, 2.
 Gheiben, 586, 1.
 Gherdek kaïs si, 419, 2.
 Ghermech kalé, 494, 2.
 Gheyra, 643, 2.
 Ghio, 112, 1.
 Ghirmé, 717, 1.
 Glaucia, 356, 1.
 Glaucus, fleuve, 6436, 2.
 Gordium, 384, 1.
 Gordium, 468, 2.
 Gozdouk sou, 589, 2.
 Granique, fleuve, 155, 2.
 Grotte de Mopsus, 360, 1.
 Grynium, 224, 1.
 Guébizé, 71, 1.
 Gulik khan, 467, 2.
 Gulik dagh, 708, 2.
 Gumuch, 349, 2.
 Gumuch hané, 592, 1.
 Gonesch dagh, 473, 1.

e, 622, 2.
 is, son stratagème, 244, 2.
 , 465, 2.
 is, fleuve, 465, 2.
 ji, 532, 1.
 keui, 712, 2.
 kense, 206, 2.
 kolis, 69, 1.
 en Achaïe, 330, 1.
 ont, 159, 1.
 ont (Côtes de l'), 173, 2.
 e du Latmus, 354, 2.
 , 520, 1.
 , 623, 1.
 les de Lydie, 234, 2.
 , cap, 74, 1; 75, 1.
 Portus, 59, 1.
 vicus, 574, 2.
 69, 1.
 kalé, 472, 1.
 , 534, 1.
 a, 228, 1.
 assa, 618, 2.
 , ses alluvions, 18, 2.
 , 257, 2.
 (Golfe de l') 378, 1.
 s, 497, 1.
 mé, 465, 2.
 lis, 439, 1.
 sarée, 279, 1.
 Jovis Urui, 83, 2.
 la, 340, 1.
 724, 2.
 de, 58, 2.
 , 589, 1.
 n, 466, 2.
 17, 2.
 52, 1.
 , 4, 2.
 19, 2.
 iviers, 112, 2.
 fleuve, 266, 1.
 fleuve, 278, 1.
 , 246, 1.
 , 248, 2.
 , 452, 2.
 , fontaine, 313, 1.
 fleuve, 85, 2.
 cie, 206, 1.
 hisaar, 360, 2.
 eune (Plaine), 265, 2.

I

427, 2.
 435, 2.
 , 451, 1.
 , 661, 1.
 ml, 40, 2.

Ida, mont, 154, 2.
 Ida, mont, 193, 2.
 Ida (Golfe de l'), 198, 2.
 Iki seraï, 428, 1.
 Iles des Princes, 80, 2.
 Hesler kaia si, 389, 1.
 Hesler kaia si, 427, 1.
 Ilgonu, 149, 1.
 Ilum recens, 190, 2.
 Imbarus, mont, 31, 1.
 In Eughi, 414, 2.
 Indus, fleuve, 466, 1.
 Iuek bazar, 346, 2.
 In Eughi, 410, 2.
 In Eughi, 564, 1.
 Ingé sou, 531, 1.
 Ingé sou, 547, 2.
 Injieler, 278, 2.
 Inn bazardjik, 434, 2.
 Inn æuni, 392, 1.
 Invasion musulmane, 117, 1.
 Interprète, 3, 2.
 Ionie, 289, 1.
 Ionie (Villes d'), 302, 1.
 Ioniens, leurs migrations, 289, 1.
 Ionique (Colonne), 300, 1.
 Iphtyankas, 571, 1.
 Iris, fleuve, 620, 1.
 Irnesi, 687, 2.
 Isaura, 654, 1.
 Isaura, 660, 1.
 Isaures, 524, 2.
 Isaurie, 653, 1.
 Isbarta, 715, 1.
 Ischakli, 448, 2.
 Isaklib, 617, 2.
 Isnikmid 67, 1.
 Isoglou, 581, 1.
 Istanos, 493, 2.

J

Jardanus, 234, 2.
 Jassus, 632, 2.
 Juliopolis, 427, 2.
 Juridictions romaines, 10, 1.

K

Kahe, 411, 2.
 Kaiahachi, 569, 1.
 Kaidjik, 532, 2.
 Kaledjik, 496, 2.
 Kala keui, 602, 2.
 Kalamaki, 677, 1.
 Kalé keui, 619, 2.
 Kaplidja, 124, 2.
 Kara Beoulo, 724, 2.

Kara bell, 260, 2.
 Kara bournou, 369, 2.
 Kara dagh, 524, 2.
 Kara dagh, 658, 2.
 Kara devlit, 2, 273.
 Kara hissar, 562, 2.
 Kara keui, 163, 1.
 Kara keui, 424, 1.
 Karaman, 523, 2.
 Karaman, 658, 2.
 Kara moursal, 70, 1.
 Kara sou, 227, 2.
 Kara sou, 547, 2.
 Kara viran, 495, 2.
 Kassa keui, 560, 1.
 Katavathron, 522, 1.
 Katergi, 4, 1.
 Kavakli dère, 262, 1.
 Kaz dagh, 42, 2.
 Kaz dagh tchai, 194, 1.
 Kediz, 406, 1.
 Keimaze, 470, 1.
 Kelibesch, 345, 1.
 Kerasunt, 619, 1.
 Kerbetchenek, 495, 2.
 Kereli kale, 618, 2.
 Kermian (Plaine de), 451, 1.
 Kermian, 394, 1.
 Kestel gheul, 467, 2.
 Keughez, 655, 2.
 Keupri bazar, 717, 2.
 Keurémé, 551, 1.
 Keurémé (Vallée de), 554, 2.
 Ketich hissar, 571, 1.
 Keurkudli, 125, 1.
 Kharpouz, 588, 2.
 Khonos, 438, 2.
 Khonos, 448, 1.
 Khosrew Pacha Khan, 416, 2.

Kosaques, 240, 2.
 Koula, 275, 1.
 Koum kalé, 175, 2.
 Kourchounlou tché, 193, 2.
 Kourd kala, 730, 1.
 Kourou tchai, 561, 1.
 Kourou tchai, 591, 2.
 Kouzé dagh, 638, 1.
 Kulek boghaz, 31, 1.
 Kulek boghaz, 451, 2.
 Kulek boghaz, 726, 2.
 Kumydoura, 358, 2.
 Kutayah, 392, 2.
 Kutayah, 394, 1.
 Kutchuk sou, 713, 2.

L

Laara, 709, 2.
 Labranda, 648, 2.
 Lac de Bafi, 355, 2.
 Lac des Quarante-Martyrs, 435, 2.
 Lade, ile, 333, 2.
 Ladik Yorgan, 449, 1.
 Lagina, 649, 1.
 Lagon, 467, 1.
 Lagon, 707, 1.
 Lampsaque, 174, 2.
 Lampeter, 372, 1.
 Laodicée sur le Lycus, 436, 2.
 Laodicæa Combusta, 449, 1.
 Larissa, 226, 2.
 Larissa, 247, 1.
 Latmus, mont, 35 1.
 Latmus, mont, 355, 1.
 Latros, mont, 355, 1.
 Lebedus, 358, 1.
 Lebedus, 360 2.

Lycaonie, 651, 1.
 Lycie, 664, 1.
 Lyciens, 182, 2.
 Lyciens, 502, 2.
 Lycus, fleuve, 438, 2.
 Lydie, 232, 1.
 Lydie, ses frontières, 235, 2.
 Lydie musulmane, 245, 1.
 Lydiens, 237, 1.
 Lyrnessus, 206, 1.
 Lysimachie, 454, 1.
 Lysis, fleuve, 467, 1.
 Lystra, 524, 2.

M

Macédoniens caduëni, 407, 2.
 Maceslus, fleuve, 140, 2.
 Marri (Golfe de), 22, 2.
 Macri, 669, 2.
 Macrine (Sainte), 516, 1.
 Maron, 233, 2.
 Mæonia, 277, 1.
 Mæonie, 232, 1.
 Mæonie, 233, 2.
 Magaba, mont, 469, 1.
 Maghara sou, 584, 2.
 Magidus, 709, 2.
 Magnètes, 263, 1.
 Magnésie du Méandre, 297, 1.
 Magnésie du Méandre, 346, 1.
 Magnésie du Méandre; temple de Diane, 351, 1.
 Magnésie du Sipyle, 263, 1.
 Mahaladjî, 358, 2.
 Maigné, 277, 1.
 Malatia, 520, 2.
 Malatia, 587, 1.
 Mallus, 356, 2.
 Mallus, 730, 1.
 Maltépe, 71, 1.
 Manavghat, fleuve, 723, 1.
 Mandropolis, 467, 1.
 Maulius (Marche de), 465, 1.
 Manyas, 157, 2.
 Manyas, lac, 157, 1.
 Marabouts, 282, 2.
 Marsch, 586, 1.
 Margium, 449, 2.
 Marmara, île, 159, 1.
 Marmara (Carrières de), 161, 2.
 Marmarice, 654, 2.
 Marmora, 266, 2.
 Maryandiniens, 49, 1.
 Mastaura, 288, 1.
 Marseille, 372, 2.
 Marryas, 387, 1.
 Marryas, fleuve, 446, 1.
 Martichiane, 551, 2.
 Martichiane, 556, 1.
 Martyrium, 536, 2.
 Massissa, 424, 2.
 Mausole (Tombeau de), 159, 2.
 Mausole (Tombeau de), 630, 2.
 Mazaca, 509, 2.
 Mazaca (César à), 512, 1.
 Mazaca, 539, 1.
 Méandre, ses détours, 18, 1.
 Méandre, fleuve, 336, 1.
 Méandre (Sources du), 387, 1.
 Méandre (Sources du), 446, 2.
 Méandre, 465, 2.
 Medes, 241, 1.
 Médès, 502, 1.
 Médice, abbaye au mont Olympe, 133, 2.
 Mégabyze, 299, 1.
 Mégarse, 730, 2.
 Mèlas, fleuve, 547, 2.
 Melehubi, 516, 1.
 Melehubi, 559, 2.
 Melehubi (Puits de), 561, 2.
 Mélite, 358, 2.
 Mélitène, 501, 2.
 Mélitène, 518, 1.
 Mélitène, 586, 2.
 Memnon (Oiseaux de), 173, 2.
 Memnonn (Tombeau de), 173, 2.
 Mendalia, 648, 2.
 Mensil hané, 77, 2.
 Mersine, 727, 2.
 Mesotmolus, 246, 2.
 Messogis, mont, 35, 2.
 Métropolis, 359, 1.
 Métropolis, 468, 1.
 Mezarlik, 727, 1.
 Mezellu, 726, 1.
 Midas, roi, 379, 1.
 Midas (Mythe de), 380, 2.
 Midas 1^{er}, 415, 1.
 Midas (Tombeau de), 416, 2.
 Midas (Fontaine de), 448, 2.
 Midream, 381, 1.
 Midream, 412, 2.
 Migrations phrygiennes, 377, 1.
 Milet, 331, 2.
 Milet assiégée par Alexandre, 335, 1.
 Miletopolis, 156, 1.
 Mille et une Eglises, 517, 1.
 Mimas, mont, 38, 2.
 Mimi sou, 559, 5.
 Minara, 671, 2.
 Missis, 730, 2.
 Misthi, 568, 1.
 Mocissus, 576, 2.
 Mohimoul, 393, 1.
 Momouasson, 559, 1.
 Montagnes de Pamphylie et de Cilicie, 30, 2.
 Mopsucrène, 727, 1.
 Mopuestia, 451, 2.

Mopsuestia, 730, 2.
 Mosco nisi, 207, 1.
 Mosquée turque, 125, 2.
 Mosteni, 266, 1.
 Moudania, 113, 2.
 Mourad dagh, mont, 45, 2.
 Mourad dagh, 388, 1.
 Mourad dagh, 398, 1.
 Mourad dagh, 423, 1.
 Mout, 725, 2.
 Muhalitch, 156, 1.
 Muhalitch, 162, 2.
 Muhalitch, 410, 1.
 Muhalitch, 492, 2.
 Mudurlu, 148, 1.
 Mycale, mont, 36, 1.
 Mycale, 292, 2.
 Mycale (Bataille de), 296, 1.
 Mycale (Châteaux du), 329, 1.
 Mygdon, 378, 2.
 Mygdon (Tombeau de), 413, 1.
 Mygdonie, 385, 2.
 Mygdonie, 432, 2.
 Mylasa, 648, 1.
 Myndus, 638, 1.
 Myonnèse, cap, 358, 1.
 Myonnesus, 360, 2.
 Myra, 691, 1.
 Myriandrus, 730, 1.
 Myrina, 224, 2.
 Mysie abbaitis, 407, 2.
 Mysie abrettène, 143, 1.
 Mysie, 152, 1.
 Mysie (Limites de la), 152, 2.
 Mysie (Topographie de la), 153, 1.
 Mysiens, 50, 1.
 Mysiens, 152, 1.
 Myus, 364, 1.

Nicomédie (Juridiction de), 10, 2.
 Nicomédie, 60, 1.
 Nicomédie, tremblement de terre, 65, 2.
 Nicomédie (Commerce de), 67, 2.
 Nicomédie (Géologie de), 68, 2.
 Nicomédie (Periple du golfe de), 69, 1.
 Nicopolis, 578, 1.
 Nif dagh, 260, 1.
 Nigde, 569, 1.
 Niksar, 617, 2.
 Nil (La barre du), 19, 1.
 Niloufer, fleuve, 114, 2.
 Nissai, chevaux, 577, 2.
 Nomades, 152, 2.
 Notium, 357, 2.
 Nozli, 286, 2.
 Nymphæum, 260, 1.
 Nymphio, 260, 1.
 Nyssa, 287, 1.
 Nyssa, 502, 2.
 Nyssa, 558, 2.

O

Obrimas, fleuve, 447, 1.
 Obrimas, 468, 1.
 Odrysses, fleuve, 114, 2.
 Œnium, forêt, 686, 2.
 Œnoanda, 701, 1.
 Olba, 725, 2.
 Olbia, 61, 1.
 Olbia, 705, 1.
 Olgassus, mont, 538, 1.
 Olou bouvard derbend, 448, 2.
 Olympe de Mysie, 130, 2.
 Olympus, 667, 1.
 Opium, 430, 1.
 Oppida galates, 493, 2.

P

- Pacha liman**, 159, 2.
Pactole, 246, 1.
Pactole, 250, 2.
Pactyas, mont, 349, 2.
Pagus, mont, 358, 2.
Paganianus, 157, 2.
Pæsus, 174, 2.
Pæsus, 176, 1.
Palatcha, 335, 2.
Palæscopsis, 194, 1.
Palatia, 161, 2.
Pambouk kalé si, 439, 1.
Pampalus, 504, 1.
Pampalus (Villa de), 568, 2.
Pamphylie, 701, 1.
Pandichium, 71, 2.
Panionium, 327, 1.
Panormo, 163, 2.
Paphlagonie, 621, 1.
Paradis, 503, 2.
Parasange, 450, 1.
Parium, 174, 2.
Parnasus, 576, 2.
Pasmakitchi, 573, 1.
Palare, 678, 1.
Patriarcat, 149, 2.
Pauliciens, 579, 1.
Pedasus, 198, 2.
Pedasus, 647, 2.
Pednelissus, 704, 1.
Pednelissus, 713, 2.
Pélasges, 179, 1.
Pélasges, 291, 1.
Peickanon, 72, 1.
Pelta, 450, 2.
Pelteni, 653, 2.
Pelvereli, 586, 2.
Perma, 654, 2.
Percote, 176, 2.
Perga, 524, 1.
Perga, 710, 1.
Pergame, juridiction, 10, 2.
Pergame, 208, 1.
Pergame (Royaume de), 208, 2.
Pergame (Ville de), 213, 2.
Pergame (Basilique de), 216, 1.
Pergame (Amphithéâtre de), 217, 2.
Pergame cratère de marbre, 219, 2.
Péristérides (Iles), 370, 2.
Perte, 586, 2.
Pessinunte, 468, 2.
Pessinunte (Pierre de), 475, 1.
Peste, 5, 2.
Phanarza, 593, 2.
Phanarza, plaine, 617, 2.
Pharmacie, 619, 1.
Phasélis, 698, 2.
Phatisane, 619, 2.
Phoenix, mont, 33, 2.
Phoenix, fort, 855, 1.
Phellus, 684, 1.
Phéniciens, 180, 2.
Philadelphie, 269, 1.
Phineka, 695, 1.
Phinimimis, 520, 2.
Phocée, 292, 2.
Phocée, 371, 1.
Phocée la Neuve, 374, 2.
Phokia, 371, 1.
Phokia, 375, 1.
Philomélium, 435, 1.
Philomélium, 449, 1.
Phrygie, 377, 1.
Phrygie Épictète, 387, 1.
Phrygie hellespontique, 387, 1.
Phrygie pacatiana, 387, 1.
Phrygie parorée, 387, 2.
Phrygie salutaire, 387, 1.
Phrygie (Grande), 413, 2.
Phrygiens, 183, 2.
Phyral, mont, 31, 2.
Pinara, 673, 2.
Pindénissus, 704, 1.
Pinia, 591, 1.
Pismich kalé si, 412, 1.
Pismich kalé si, 420, 1.
Pithopolis, 111, 2.
Pityassa, 174, 2.
Pityussa, 332, 1.
Plarasa, 642, 2.
Platée, Ile, 83, 1.
Podandus, 726, 2.
Polémon, 619, 2.
Polium, 190, 2.
Polybotum, 448, 2.
Pompeiopolis, 726, 1.
Pont sur le Sangarius, 84, 1.
Pont (Royaume de), 592, 1.
Pont cappadocien ; galatique, 594, 1.
Pontico nisi, 361, 1.
Portes de Cilicie, 726, 2.
Portes syriennes, 730, 1.
Portus Archivorum, 224, 2.
Posidium, cap, 58, 2.
Postes (Service des), 4, 1.
Poursak, fleuve, 392, 2.
Poursac, fleuve, 409, 2.
Priam (Royaume de), 185, 1.
Priapus, 173, 2.
Priene, 342, 1.
Prinkipo, Ile, 82, 2.
Prion, mont, 36, 2.
Prion, mont, 314, 2.
Prion (Carrières du), 316, 2.
Prymnesia, 424, 2.
Prison de saint Paul, 314, 1.
Procerastis, 72, 1.

Proconnése (Ile de), 153, 2.
 Proconnése (Ville de), 160, 1.
 Pronectus, 182, 1.
 Proté, ile, 81, 2.
 Prusa ad Hypium, 85, 1.
 Prusa ad Olympum, 115, 1.
 Prusias 1^{er}, 53, 2.
 Prusias II, 54, 1.
 Ptérie, région, 244, 1.
 Ptérie, 592, 2.
 Ptérium, 244, 1.
 Ptérium, 607, 1.
 Pygèle, 324, 1.
 Pyramide de Cassius, 109, 1.
 Pyramus, fleuve, 24, 2.
 Pyramus, 582, 2.
 Pyrées, 255, 2.
 Pyrées, 500, 2.
 Pyrées, 511, 1.
 Pyrrha, cap, 205, 2.
 Pyrrha, 354, 1.
 Pythia bains, 116, 2.

R

Races (Divisions des), 7, 1.
 Rhebas, fleuve, 84, 2.
 Rhegma, 727, 2.
 Rhiiri, 367, 2.
 Rhodiapolis, 696, 2.
 Roba, 437, 1.
 Rhosus, mont, 32, 2.
 Rhyndacus, fleuve, 138, 1.
 Rhyndacus, fleuve, 388, 1.

S

Sabandja, 86, 2.

Sandjak, 15, 1.
 Sandoukli tchai, 468, 1.
 Sangarius, fleuve, 390, 1.
 Sangia, bourg, 391, 1.
 Santabaris, 413, 1.
 Santabaris, 424, 2.
 Sapra, lac, 205, 2.
 Sarcophage, pierre, 199, 2.
 Sardemisus, 717, 2.
 Sardes, 236, 2.
 Sardes, sa chute, 245, 1.
 Sardes, 252, 1.
 Sardique (Juridiction), 10, 2.
 Sarimsac, 547, 2.
 Sari sou, 712, 2.
 Sarmoussac, fleuve, 534, 2.
 Sart, 257, 1.
 Sasimes, 515, 1.
 Sasimes, 559, 2.
 Satrapies, 293, 2.
 Scala nova, 324, 2.
 Scamandre (Source du), 193, 2.
 Scamandre, 189, 1.
 Scamandria, 197, 2.
 Scholt, 560, 1.
 Scopas, fleuve, 384, 2.
 Scutari, 76, 1.
 Scyppium, 358, 1.
 Sinda, 466, 2.
 Singherli, ville, 158, 1.
 Sinope (Golfe de), 19, 2.
 Sinope, 622, 1.
 Sipylus, mont, 39, 2.
 Sipylus, 227, 2.
 Sipylus (Topographie de), 229, 2.
 Sipylus, mont, 264, 2.
 Sis, 583, 1.
 Sitchanli, 424, 1.
 Sivas, 518, 2.
 Sivas, 500, 2.

Sou Sougherlé, 140, 2.
 Sou Sougherlé, ville, 157, 1.
 Sour gheul, 467, 1.
 Sou ver mess, 562, 1.
 Steunos (Autre de), 388, 1; 444, 2.
 Steunos, 397, 2.
 Stratonicee, 649, 1.
 Sughud, 144.
 Sultan Hissar, 287, 2.
 Sunon, lac, 87, 2.
 Sura, 690, 2.
 Surp Garabed (Convent de), 534, 2.
 Surutgi, 4, 1.
 Syagela, 648, 1.
 Syllaum, 466, 2.
 Syllaum, 712, 2.
 Syneodème, 150, 2.
 Scyppium, 370, 1.
 Scythes, 152, 2.
 Scythes soumis par Sésostris, 378, 2.
 Scythes, 502, 1.
 Scythes, 593, 1.
 Sebasta, 576, 2.
 Sebaste, 578, 2.
 Sebaste, 436, 1.
 Sebaste, 511, 2.
 Sebka, 560, 1.
 Sedjikler, 436, 1.
 Seïd el Ghazi, 388, 2.
 Seïd el Ghazi, 424, 2.
 Seïd el Ghazi (Tombeau de), 425, 1.
 Seïd el Ar, 416, 1.
 Seïd el Ar, 434, 1.
 Sélefké.
 Seleucia Sidera, 717, 1.
 Séleucie, 724, 2.
 Selgé, 720, 1.
 Sélinus, fleuve, 215, 1.
 Sélinus (Tunnel du), 215, 2.
 Sélinus, 724, 1.
 Sélinusiens (Étangs), 313, 2.
 Sémentra, 568, 2.
 Sémiramis, 501, 2.
 Semiramis (Chaussée de), 570, 2.
 Serghé, 720.
 Sertchinu, 355, 2.
 Sésostris en Asie, 378, 2.
 Sésostria, 260, 2.
 Sésostria (Expédition de), 501, 1.
 Seukie, 348, 1.
 Sévédo, port, 681, 2.
 Sévri hissar, 363, 2.
 Sévri hissar, 411, 1.
 Sévri hissar, 476, 1.
 Sidak kale si, 278, 2.
 Side, 721, 1.
 Sidyma, 675, 2.
 Sigadjik, 363, 2.
 Sigée, 188, 1.
 Signin, mont, 117, 1.

Sihoun Sarus, 584, 1.
 Siki, 114, 1.
 Silaudus, 276, 2.
 Simaul, 408, 1.
 Simois (Embouchure du), 188, 2.
 Simois, fleuve, 197, 2.
 Sinason, 559, 2.
 Synnada, 430, 2.
 Synnada, 468, 1.
 Synnaus, 407, 2.
 Synnadique (Juridiction), 10, 2.
 Syriens, 500, 1.
 Syrus, 503, 1.

T

Tabsa, 277, 2.
 Tabæ, 466, 1.
 Tantale (Port de), 228, 1.
 Taouchandil (Bains de), 70, 1.
 Taouchanli, 393, 1.
 Tapoe, 246, 1.
 Tarrodia, port, 164, 2.
 Tarse, 451, 2.
 Tarse, 727, 1.
 Tarse (De) à Trébizonde, 580, 1.
 Tarsius, fleuve, 157, 1.
 Tartessus, 371, 2.
 Tasch odjaha, 410, 2.
 Tatta, lac, 260, 1.
 Tatta, lac, 389, 2.
 Tatta palus, 464, 2.
 Taurus, mont, 25, 1.
 Taurus de Pamphylie et de Cilicie, 29, 2.
 Taurus (Chaîne du), 32, 1.
 Tavium, 456, 2.
 Tavium, 497, 2.
 Taxiarque, 527, 2.
 Tchafder hissar, 397, 1.
 Tchakeu, 424, 2.
 Tchahanak kale, 192, 2.
 Tchanderli, golfe, 207, 1.
 Tchaulgi, 328, 2.
 Tchardak gheul, 448, 1.
 Tcharebembé, 620, 1.
 Tchar sou, fleuve, 494, 1.
 Tchechine, 367, 2.
 Tchekirgué, ville, 116, 2.
 Tchibiac, village, 193, 2.
 Tchinchin kale, 585, 2.
 Tchok gheuze (Pont de), 513, 2.
 Tchorek keui, 428, 1.
 Tchourouk sou, 438, 2.
 Tchoukourba, 185, 1.
 Tchoukourba, 685, 1.
 Tchoukourdji, 392, 1.
 Tchukur agha, 413, 2.
 Tchéfé, 444, 2.
 Tché, 550, 2.

- Tékirdagh, 393, 1.
 Télégraphie, 78, 1.
 Telmissus, 667, 1.
 Temnos, 227, 1.
 Tenghir, 566, 2.
 Téos, 295, 1.
 Téos, 361, 1.
 Téos (Port de), 363, 1; 365, 2.
 Tephrike, 579, 2.
 Termessus, 467, 1.
 Térinas, fleuve, 473, 1.
 Termessus, 737, 2.
 Teakéré, 3, 1.
 Teussa, 686, 2.
 Teuthranie, 207, 2.
 Thabusion, 466, 1.
 Thébé, 206, 1.
 Théches, mont, 594, 2.
 Thèmes d'Asie, 11, 2.
 Thème anatolique, 11, 2.
 — arméniaque.
 — des Thraciens, 12, 1.
 — obsequium, 12, 2.
 — optimatum.
 — des Buccellaires, 13, 2.
 — de Paphlagonie.
 — Chaldia.
 — de Sébaste, 13, 2.
 — de Lycandus, 14, 1.
 — de Séleucie.
 — de Cibyrra, 14, 2.
 Thémiscyre, 620, 1.
 Thémisonium, 444, 2.
 Thermæ, 576, 1.
 Thermodon, 620, 1.
 Thieum, 624, 1.
 Thorax, mont, 349, 2.
 Thraces, 152, 1.
 Thyatire, 2662.
 Toumandji, mont, 44, 1.
 Toumandji dagh, 392, 1.
 Toumandji sou, 393, 1.
 Tourbali, 859, 1.
 Tour de Léandre, 80, 1.
 Touzesar, 558, 1.
 Toux gheul, 560, 1.
 Touzla kazieu, 223, 1.
 Touzla tchaï, 197, 2.
 Trachéotis, 723, 2.
 Trachia, porte, 170, 2.
 Tralles, 279, 1.
 Tralles détruite, 330, 2.
 Tragasées, salines, 197, 2.
 Trajanopolis, 428, 1.
 Trapézus, 594, 2.
 Traisa, 358, 2.
 Trébizonde, sa position, 19, 2.
 Trébizonde, 594, 1.
 Trébizonde (Royaume de), 595, 2.
 Tremblement de terre, 375, 2.
 Trianta, 309, 2.
 Tricomia, 470, 1.
 Tripolis, 285, 2.
 Tripolis, 618, 2.
 Triquetrum, 714, 1.
 Tristomo, 689, 2.
 Troade, 178, 1.
 Troade (Topographie de la), 187, 1.
 Troade, topographie ancienne, 192, 1.
 Troas, 194, 2.
 Trocmiens, 451, 2.
 Trogilia, cap, 345, 1.
 Trogilium, 356, 1.
 Trogitis, lac, 659, 2.
 Troie (Plaine de), 189, 1.
 Troie (Ruines de), 189, 2.
 Troie (Itinéraire de la plaine de), 192, 2.
 Troyens Phrygiens, 378, 2.

V

Vagnitis, 136, 1.
 Val Sainte-Anne, 309, 1.
 Varénus, fleuve, 155, 1.
 Vedette des Perses, 246, 2.
 Veredarii, 76, 1.
 Venasi, 511, 1.
 Viran cheher, 565, 1.
 Vourla, 369, 2.

X

Xanthus, (Sources du), 223, 2.
 Xanthus, (Sources du), 670, 1.
 Xanthus, ville, 670, 2.
 Xilino Corné, 467, 2.

Y

Yalobatch, 717, 1.
 Yalovatch (Bains d'), 69, 1.
 Yanar tasch, 697, 2.
 Yopal keui, 436, 1.
 Yapoul dagh (Tombeaux d'), 421, 1.

Yarvon, 687, 1.
 Yasili kaïa, 416, 2.
 Yasili kaïa, 611, 1.
 Yéni cheher, 144, 1.
 Yéni cheher, 465, 2.
 Yénidjé, 286, 1.
 Yerma, 470, 5.
 Yourouks, 182, 1.
 Youzgatt, 463, 2.
 Youzgatt, 532, 2.

Z

Zalécus, 621, 2.
 Zagora, 621, 2.
 Zareta, fontaine à Chalcédoine, 75, 2.
 Zeibek, 281, 2.
 Zéla, 602, 2.
 Zeffreh houroun, 619, 1.
 Zenghibar, 660, 1.
 Zéphyrium, 619, 1.
 Zielas roi, 53, 1.
 Zillé, 359, 2.
 Zileh, 602, 2.
 Zipetès, 51, 1.
 Zipetium, 51, 2.







The great stone structure, the tomb of the king.

ASIE MINEURE

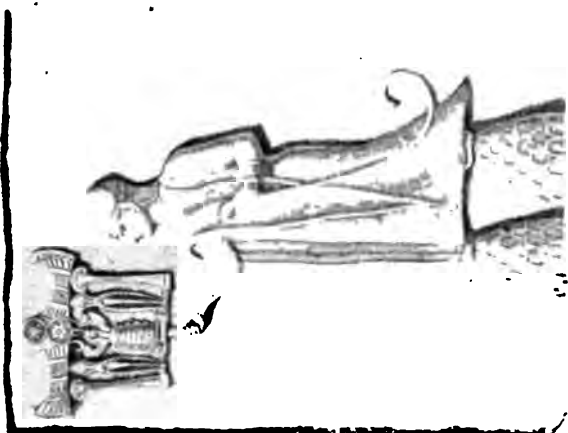
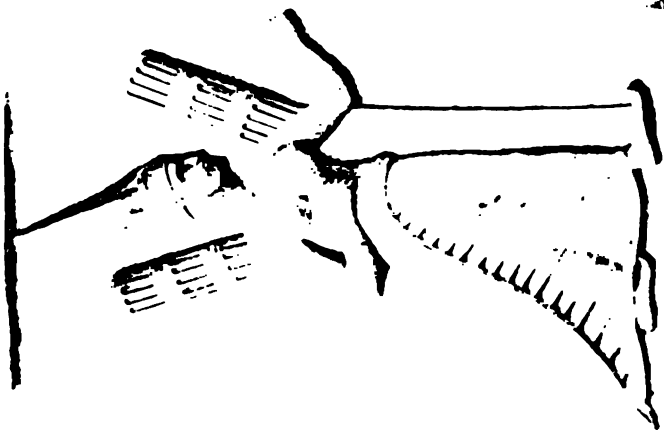
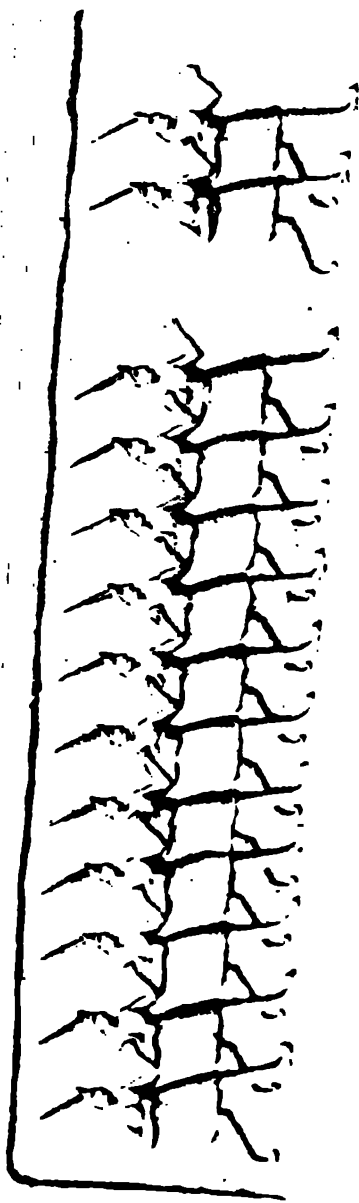
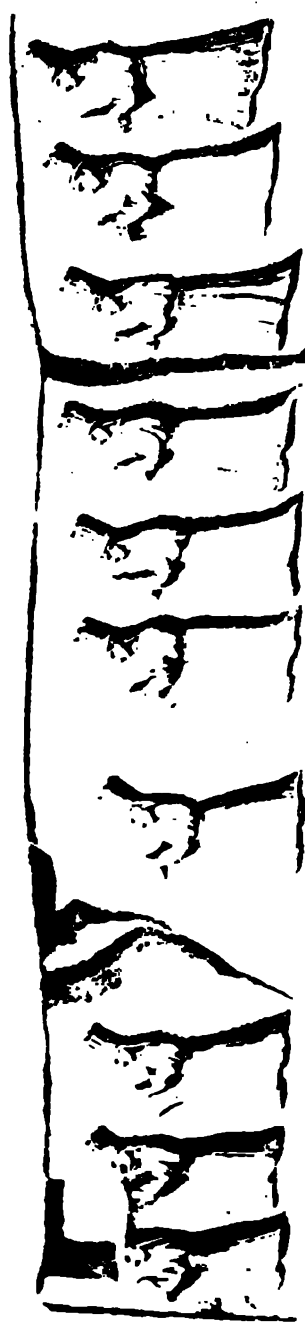




Fig. 1. Relief from the tomb of Amenemhat, 19th Dynasty.

This is a very small illustration of a specimen

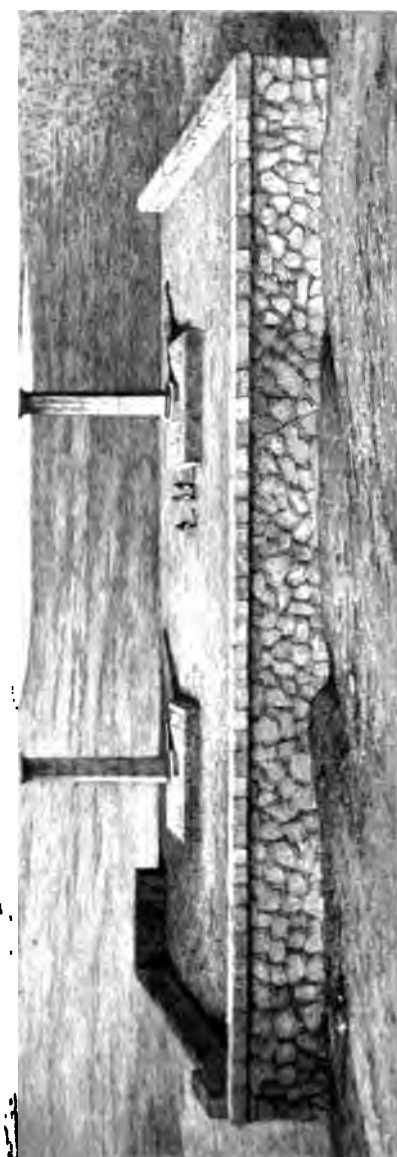


ASIE MINÉRIE





Temple of Amuletto in Peru



ASIE MINEURE





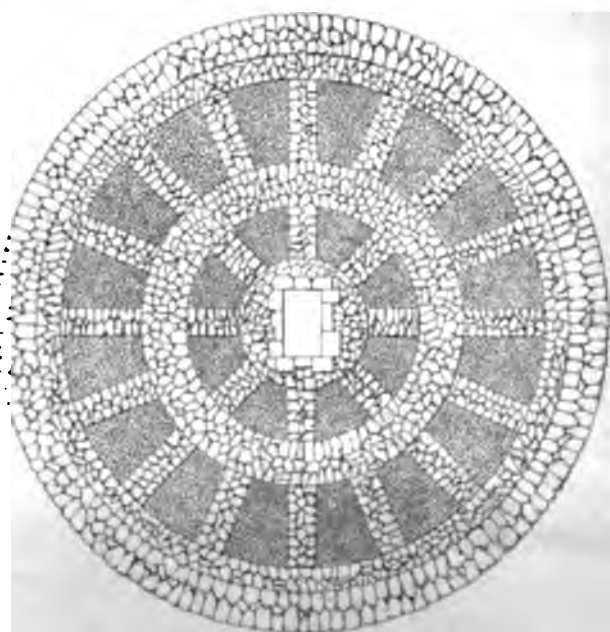








Tombes de Mithras et de Proserpine

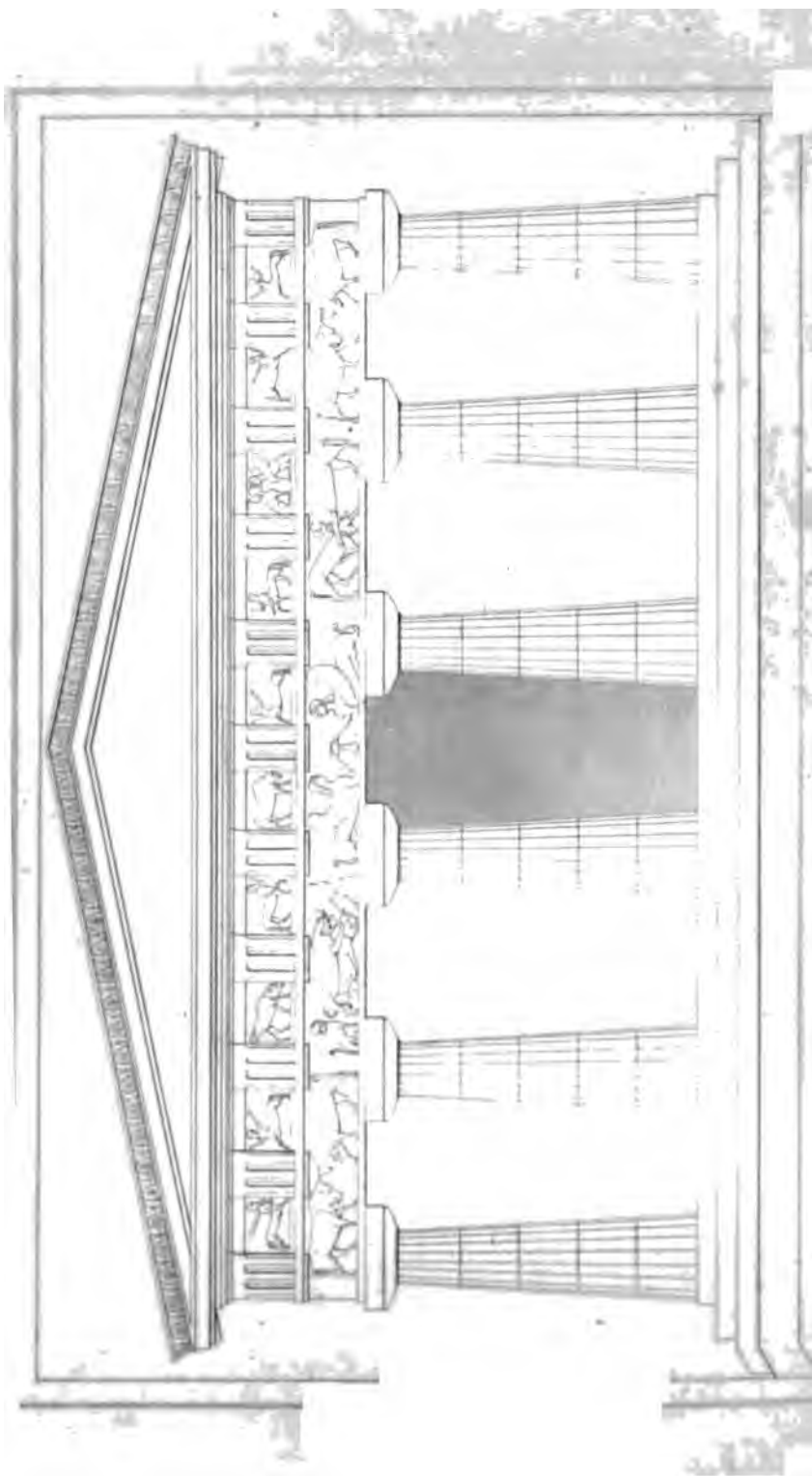




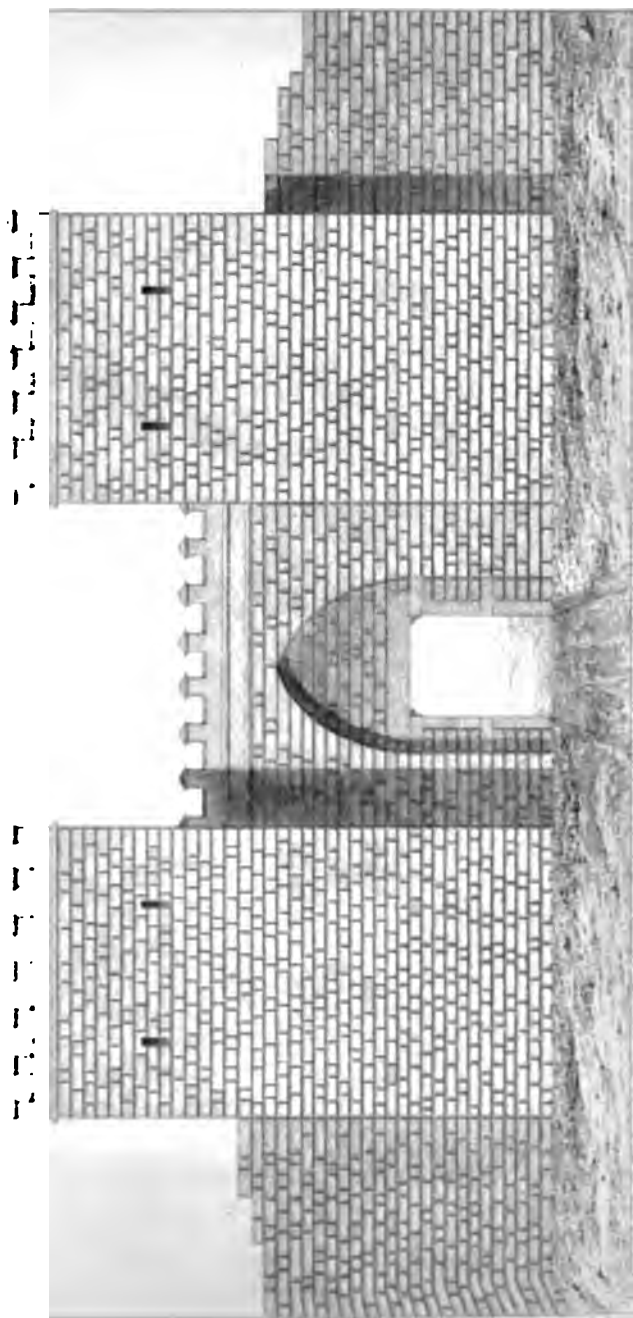
Wall (Temple) of Amman

Acropolis of Amman











Les colonnes de la ville d'Antioche
(Antioche de Pisidie)



Temple de Venus à Capri.



Temple of Baal

1840-1841







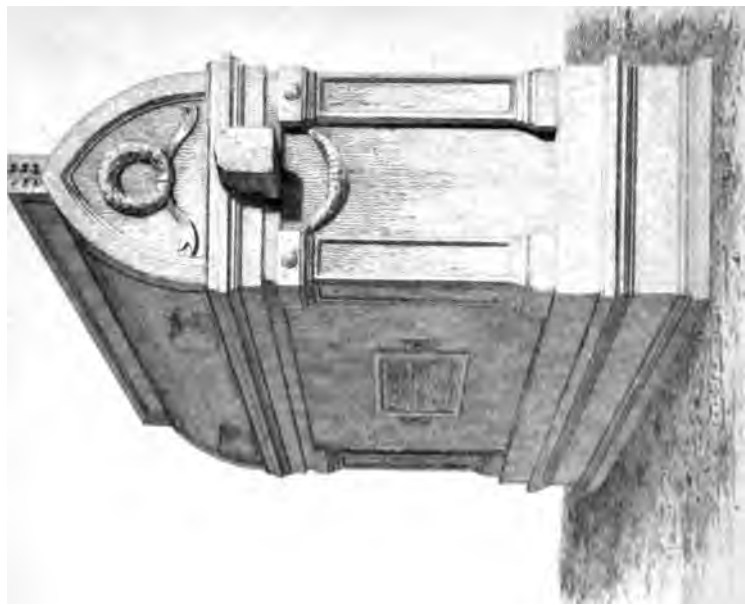
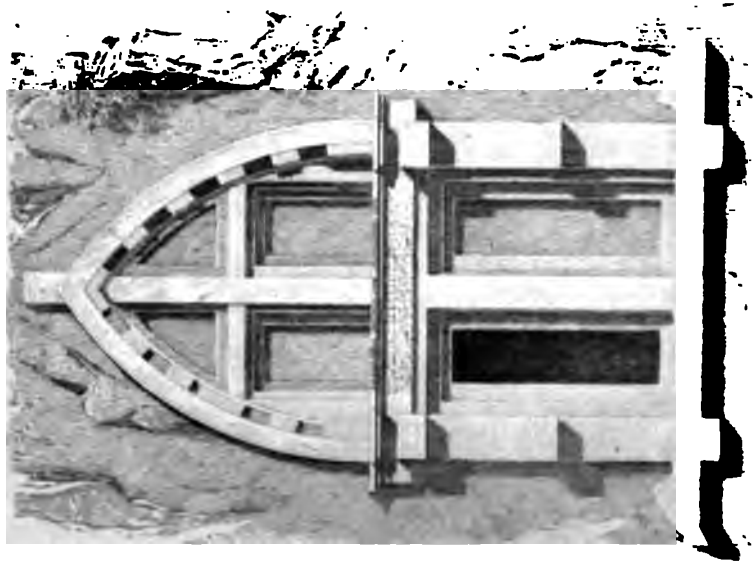
Temple of Apollo at Delphi

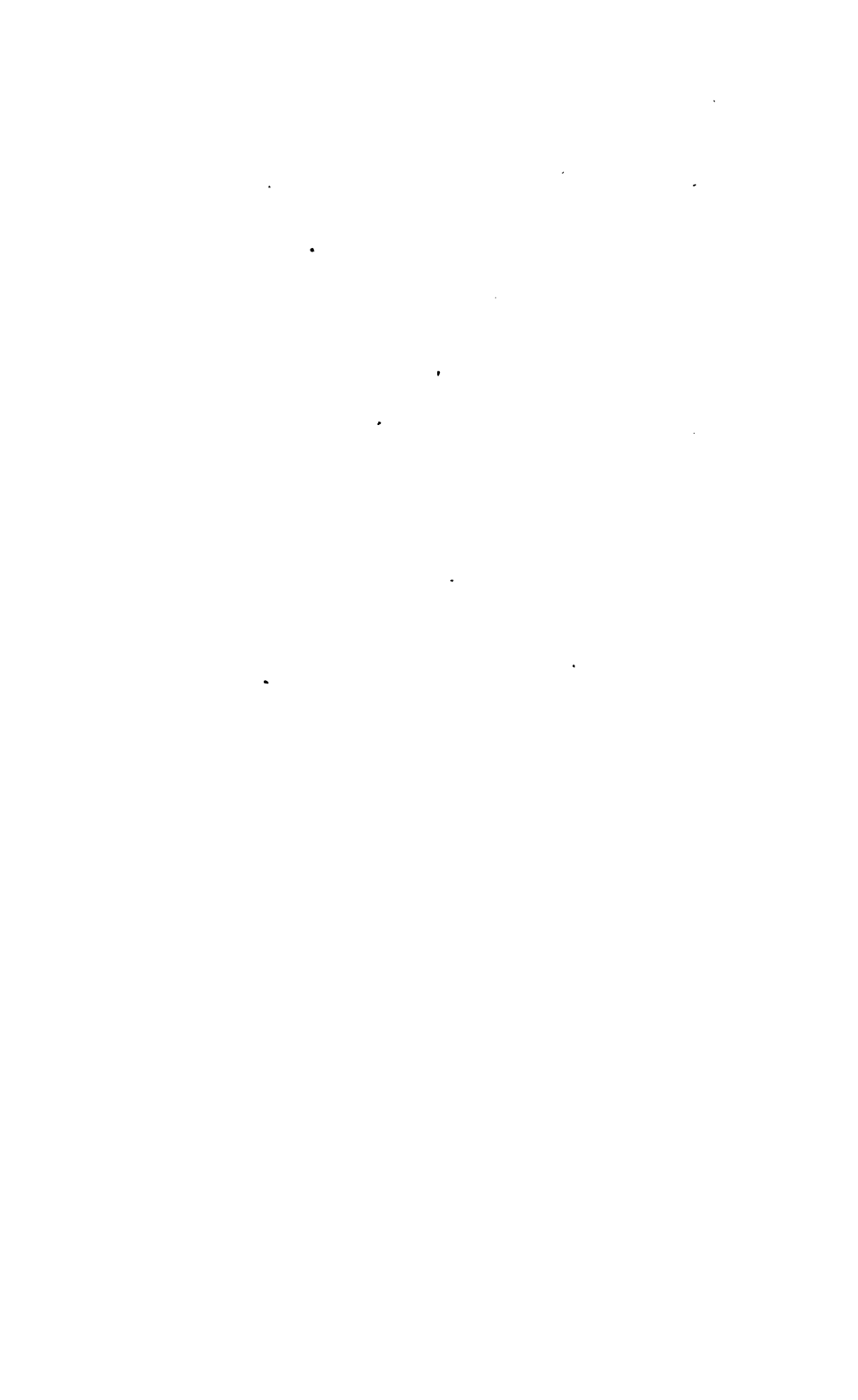










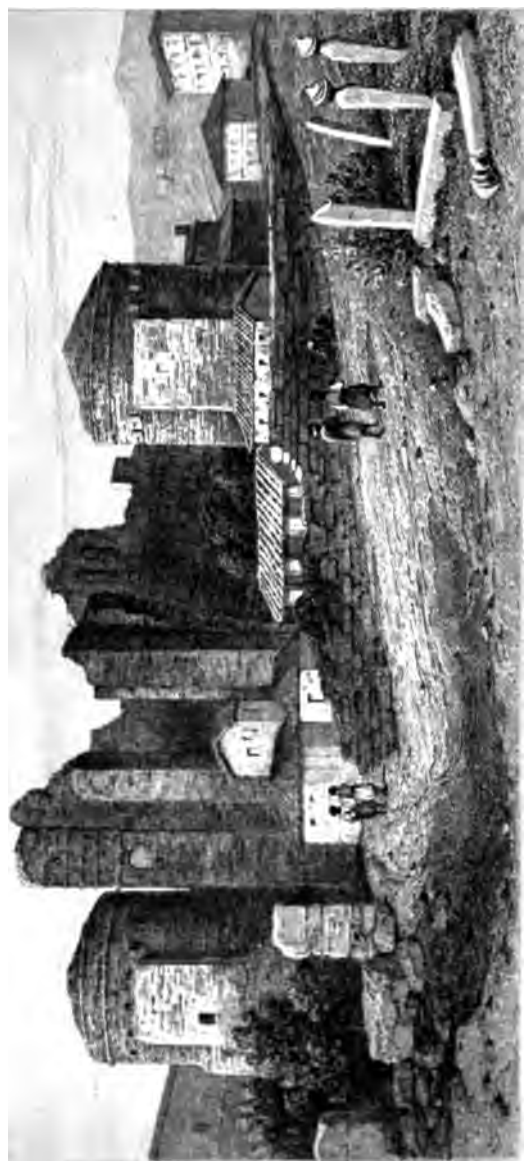




Temple of Apollo

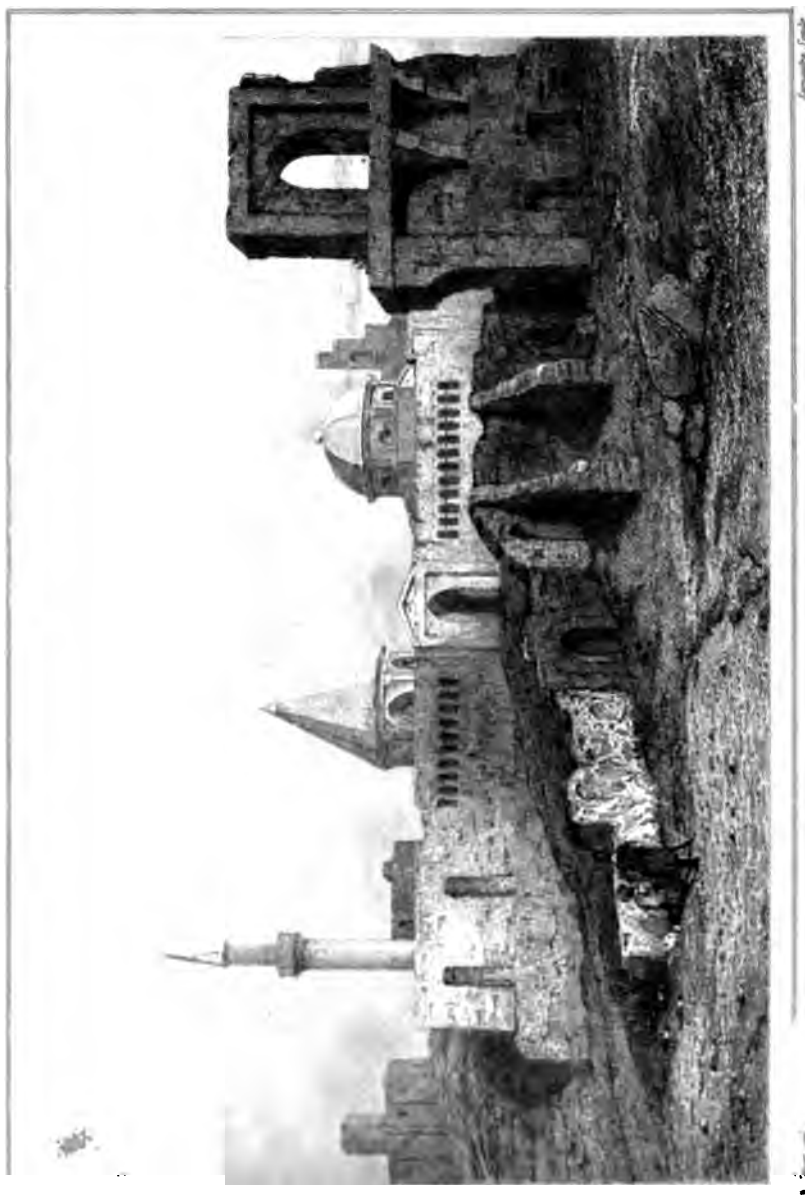






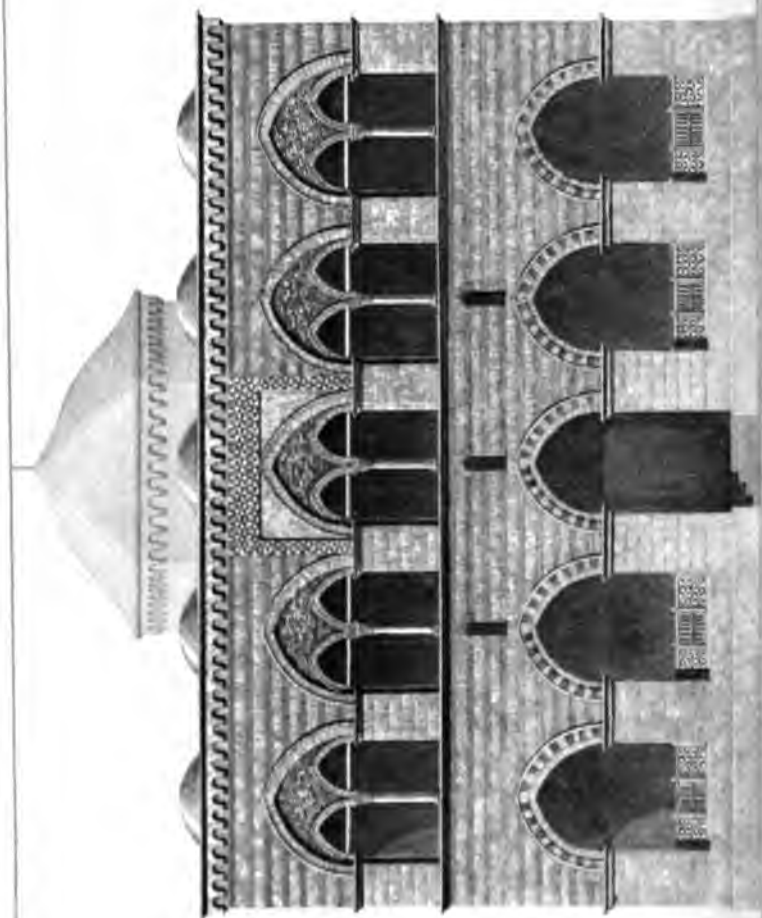
Sanctuary of the Madonna della Ghiara





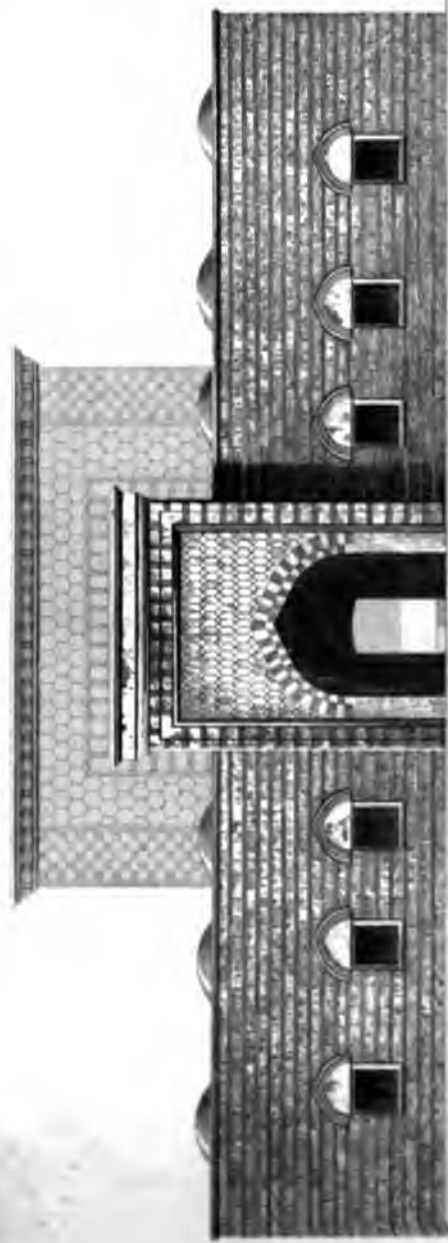


Castello di Sant'Andrea









Medrese de Bruse. Ecole du Sultan Murad I^{er}.

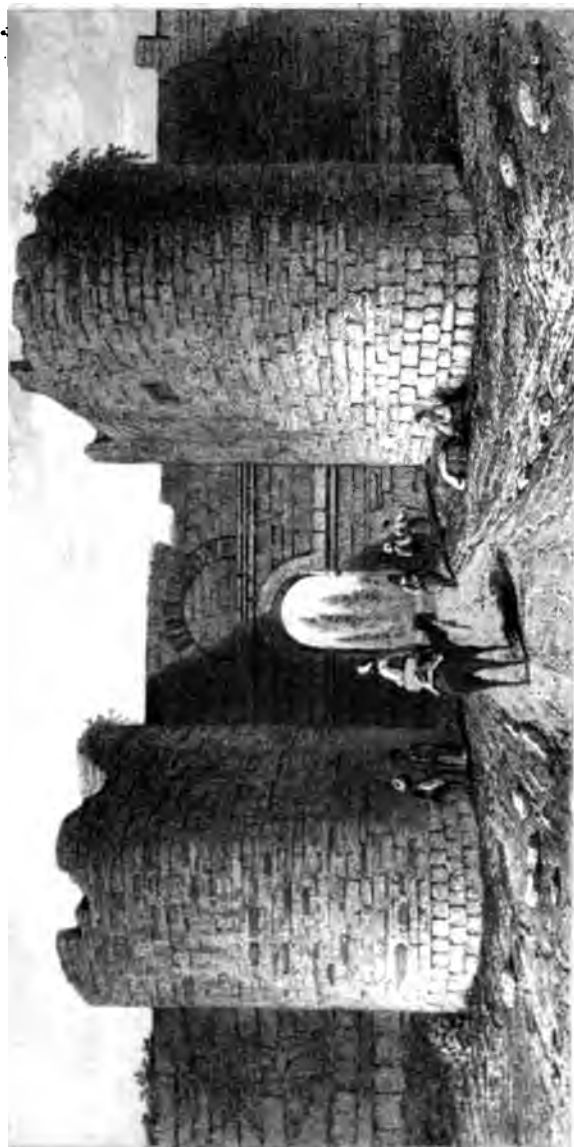
Encre de Chine





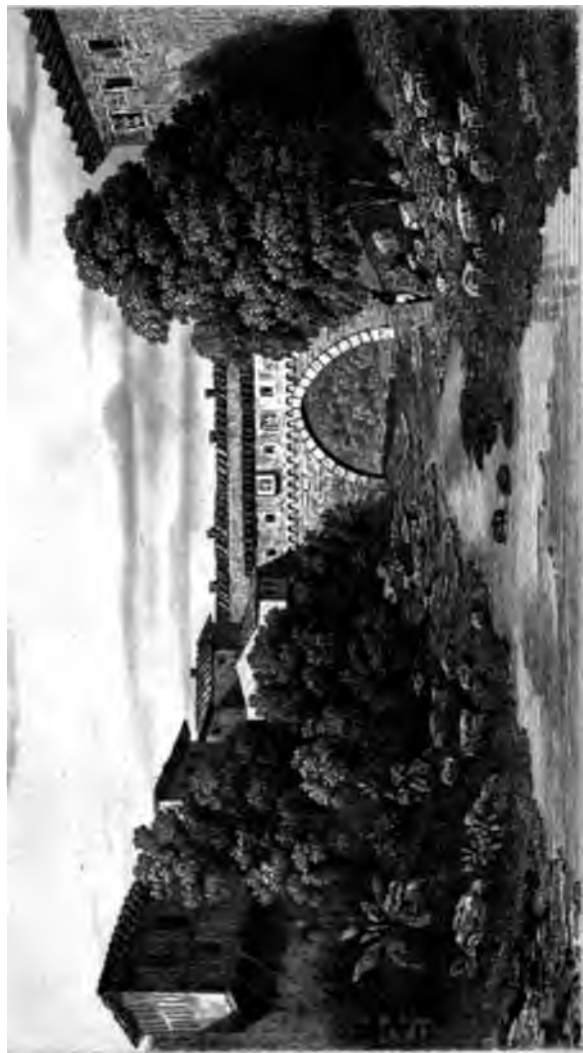
Tombes de Hérode et Césarée





Les débris de la porte de Hama à Alep





12. Tower del

13. Pond covered in Algae

14. Limestone structure



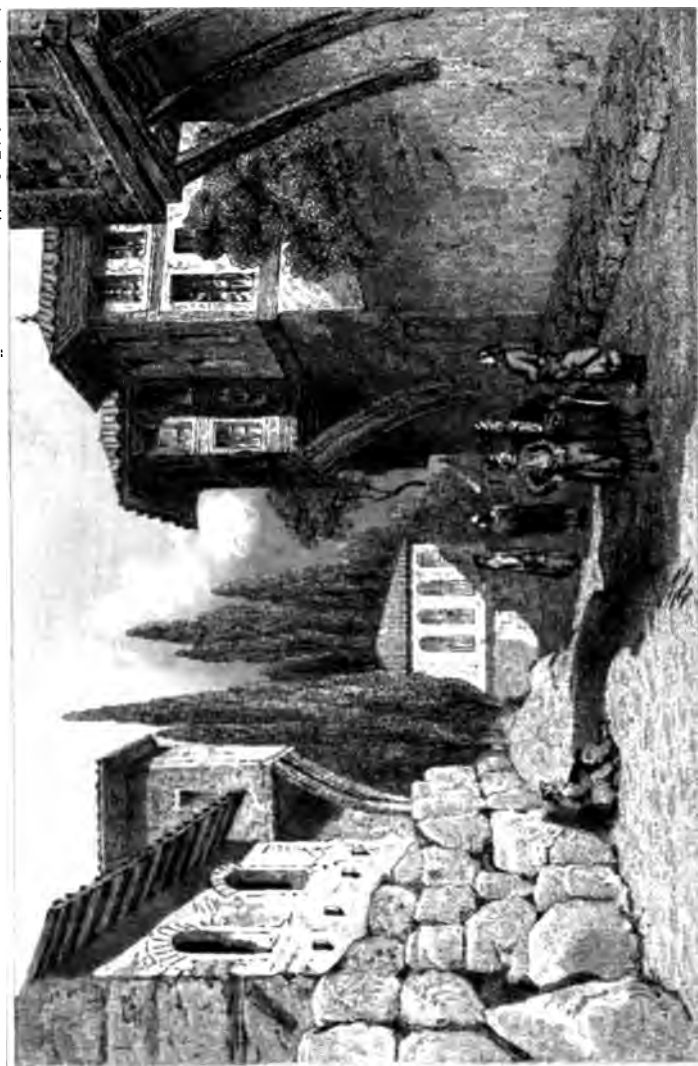
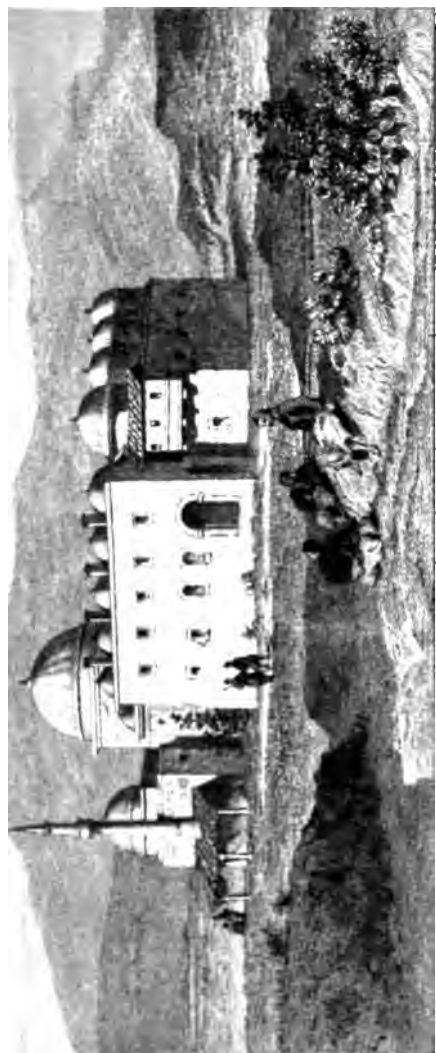


Fig. 1. — The castle.









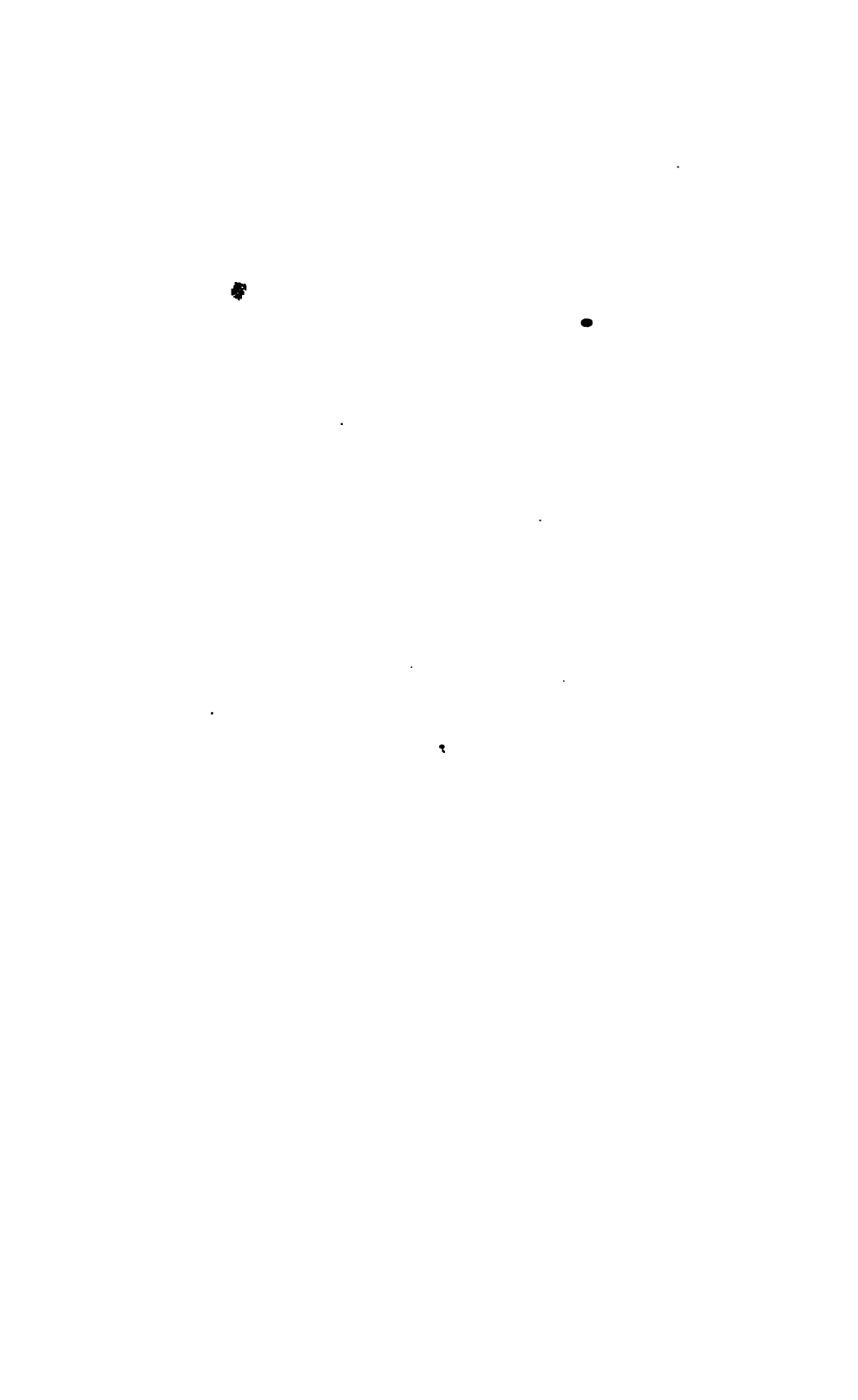
THE GREAT MOSQUE OF AGHIA SOPHIA

Engraving by J. G. Thompson

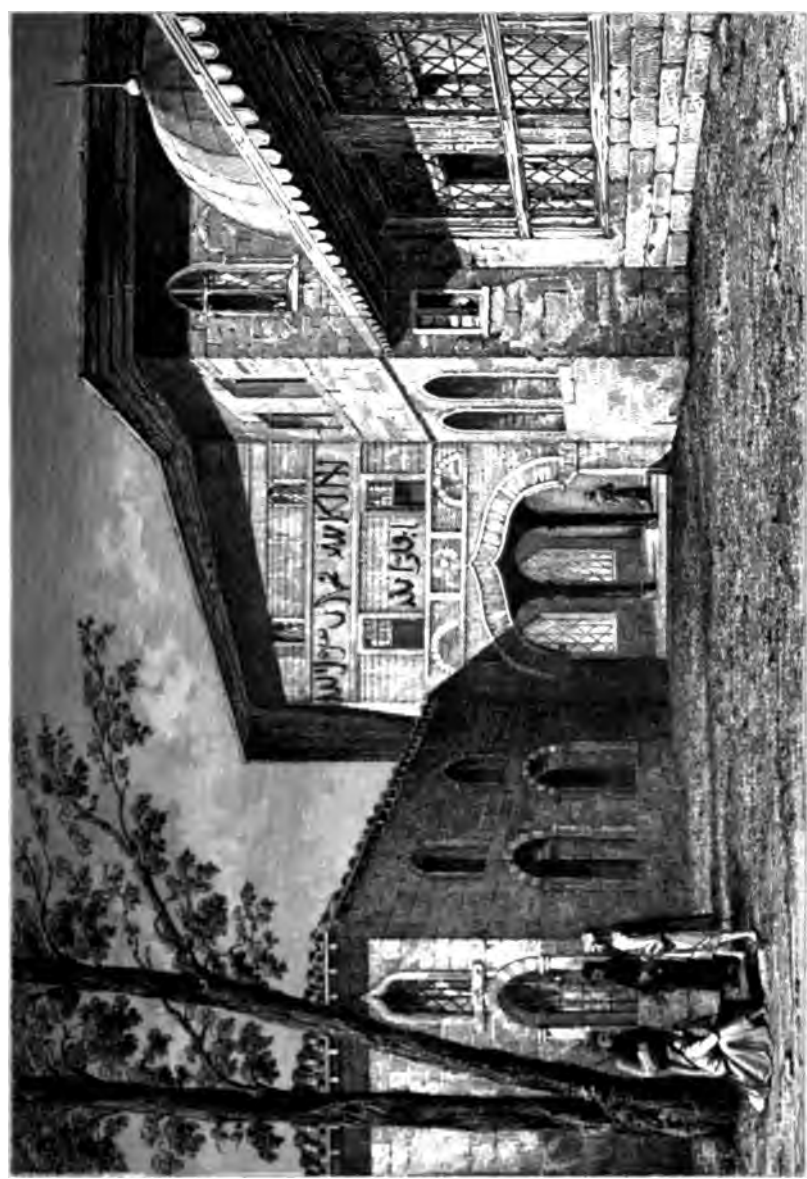




Cast. di Messina







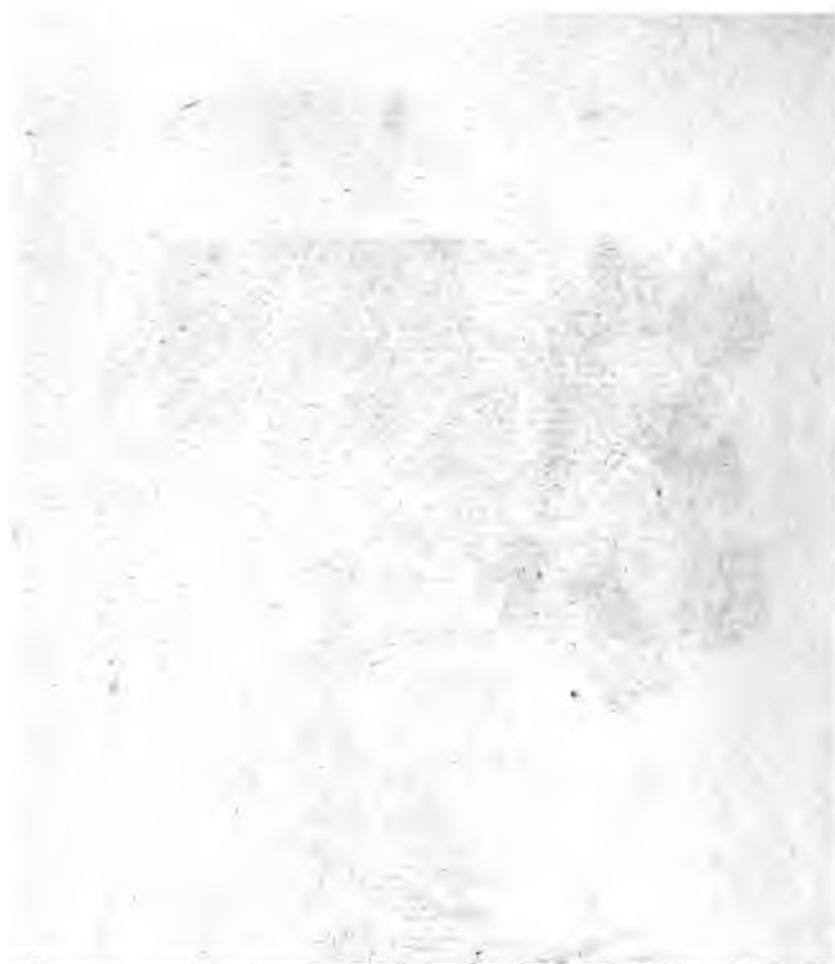


Valletta di Spres





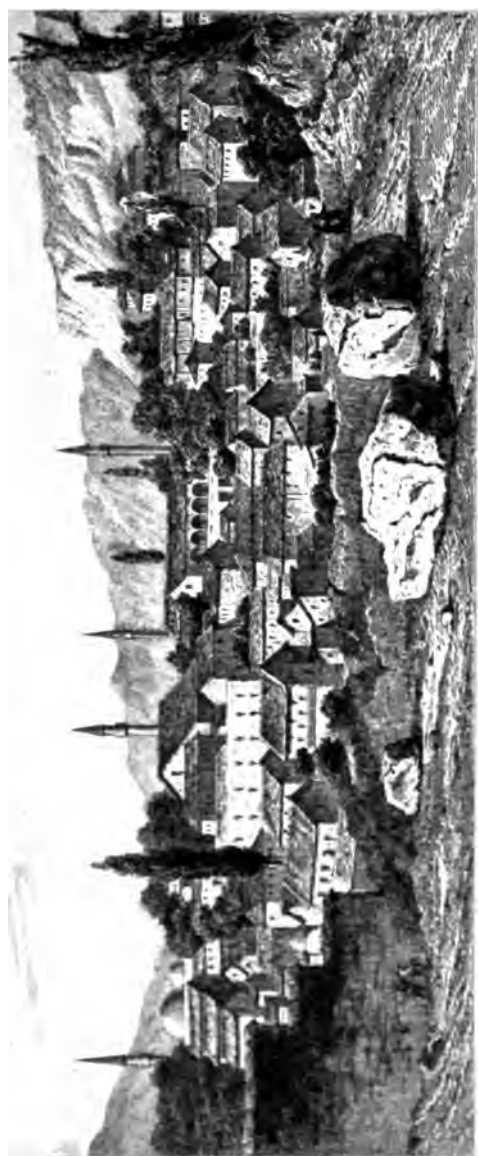






18. B. 10. 10.

Petit de la paroisse d'Andronis, à Sisyphos.







Castello di Montepulciano









Formes et Figures des châteaux de Koniak







Temple d'Isis

Constructions dans l'île de Lucerne





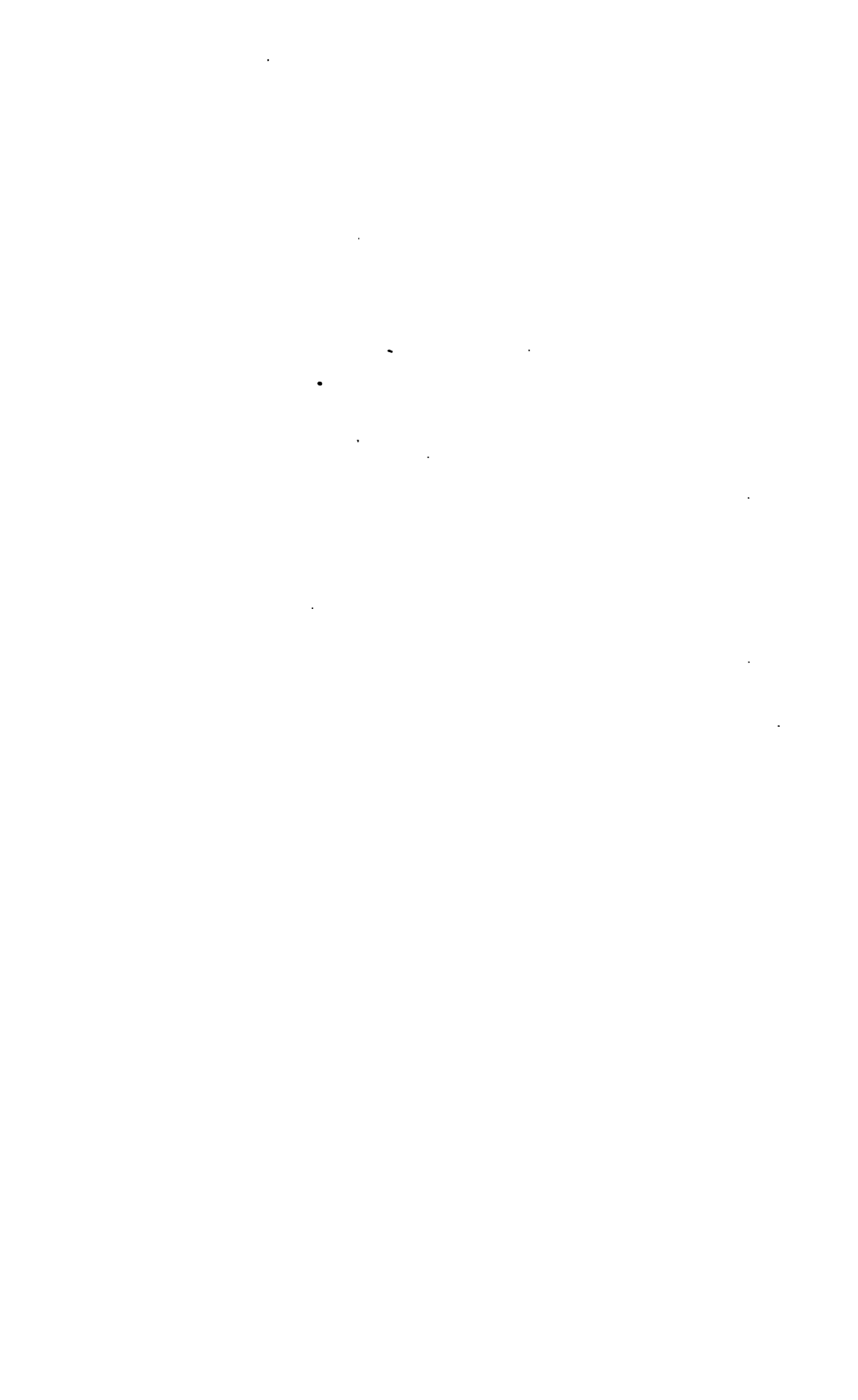
Mauritius













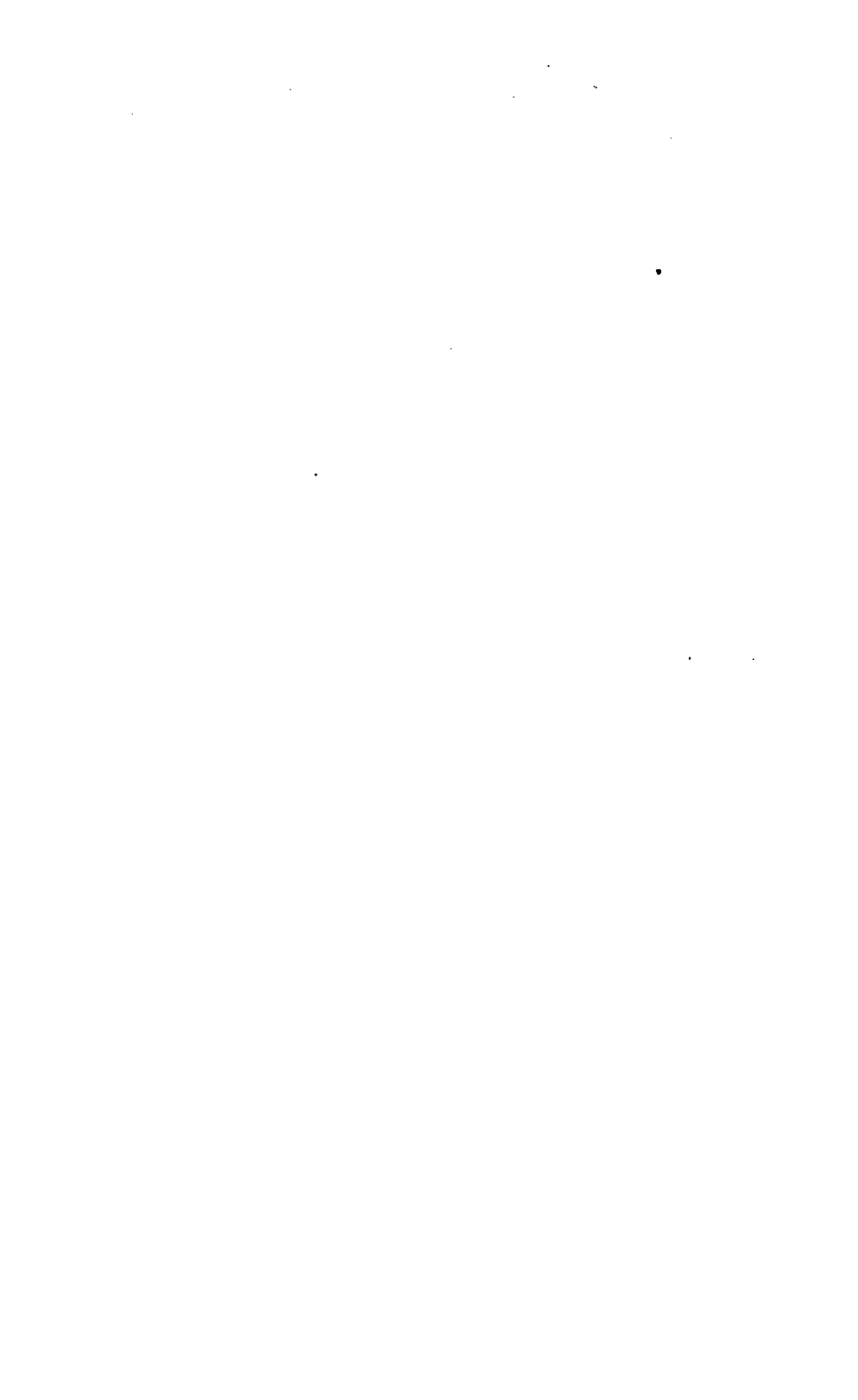
ΜΡΗΝΗ ΧΥΧ
 ΜΗΤΗΔΕΤΟΝ
 ΕΥΣΕΒΕΣΤΑΤΟΝ
 ΒΕΣΙΔΕΟΚΚΙ
 ΡΟΥΔΕΣΤΟΝ
 ΤΟΥΜΕΓΑΛΩΝ
 ΚΟΝΗΝΩΝ



ΑΔΕΛΦΟΕΝΧΩΤΟ
 ΘΟΡΙΣΟΒΑΣΙΛΕΥΣ
 ΚΕΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ
 ΠΑΣΙΝΑΝΑΤΩΛΗΣ
 ΟΜΕΓΑΣΚΟΜΗΝΩΝ



ΘΕΟΔΩΡΑΧΥ
 ΧΑΡΗΤΙΕΥ
 ΣΕΒΕΣΤΑΤΗ
 ΔΕΣΗΝΑΚΑΙΛΑΤΟ
 ΚΡΑΤΟΡΙΕΣΑΜΑΣΙΣ
 ΑΝΑΤΟΛΗΣ

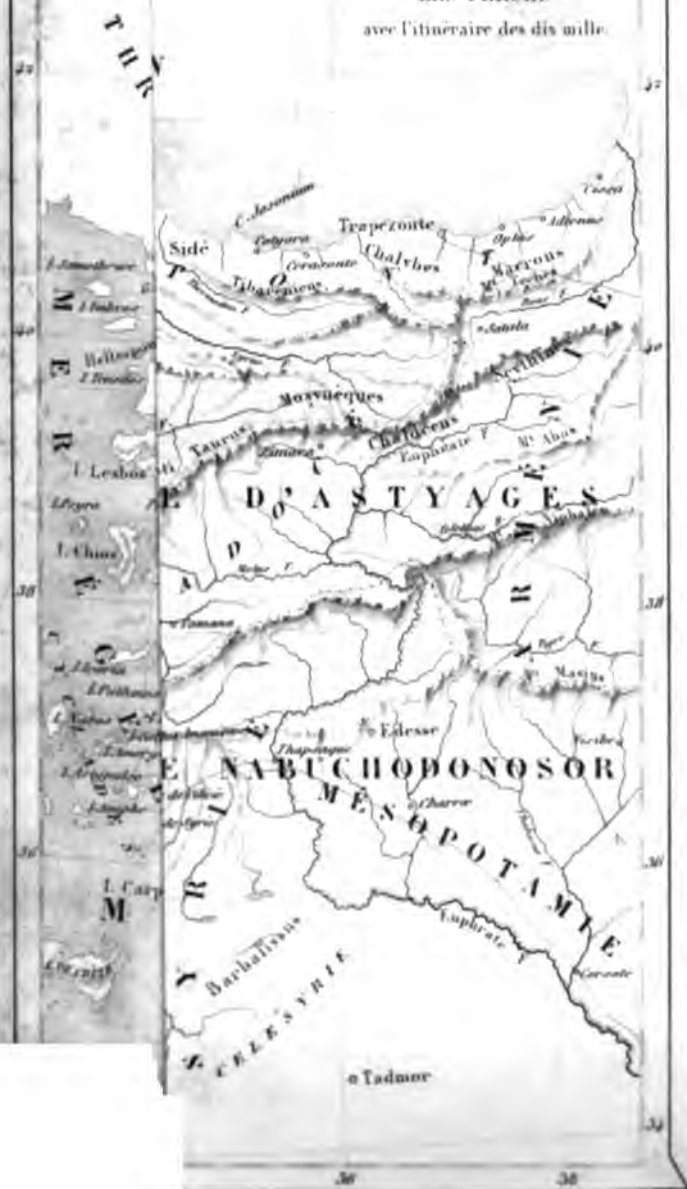


ASIE MINEURE

SATS

LES PERSES

avec l'itinéraire des dix mille

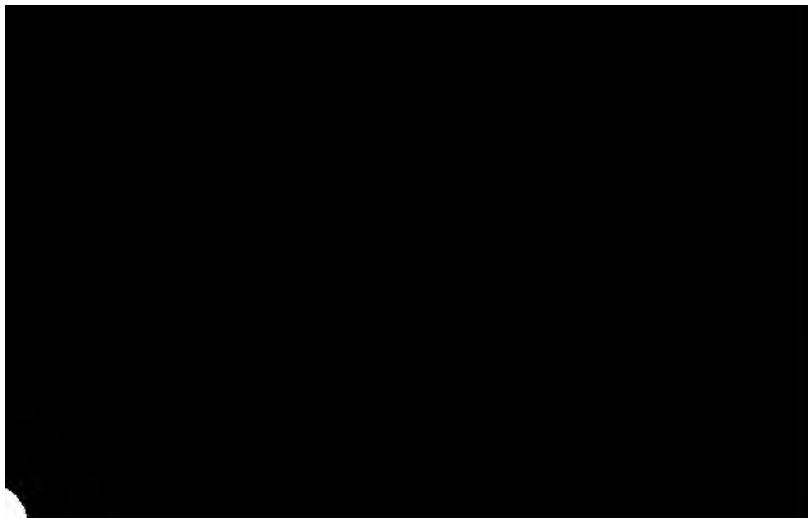




1880

1881

1882





3 2044 010 485 589

THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS
NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON
OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413

AUG 14 1994

FEB 10 1995

DEC 17 1995

FEB 10 2006

SEP 10 1998

SEP 10 1996

AUG 01 2002

FEB 10 2002

CANCELLED

